Ex Libris, Remigius;
Eric Fisher, ab Langley.

1 xx
17/s
8896916

8.7



Nancel Auguste

Née A tracy-le-Val Oise En 1849

Ce Livre A Partien A M.

Nancel Auguste a tracy-le-Val 1868


Le Parfait Mareschal,
Par
Le Sr. De Solleysel
Ecuyer du Roy.

LE PARFAIT
MARÉCHAL,

QUI ENSEIGNE A CONNOÎTRE

LA BEAUTÉ, LA BONTÉ ET LES DÉFAUTS

DES CHEVAUX,

Les ſignes & les cauſes des maladies ; les moyens de les prévenir ; leur guériſon, le bon ou mauvais uſage de la Purgation & de la Saignée. La maniere de les conſerver dans les voyages, de les nourrir, & de les panſer ſelon l'ordre.

La Ferrure ſur les deſſeins des Fers, qui rétabliront les méchans pieds, & conſerveront les bons.

ENSEMBLE,

Un Traité du Haras pour élever de beaux & bons Poulains, & les Préceptes pour bien emboucher les Chevaux ; avec les Figures néceſſaires.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN ABREGÉ DE L'ART DE MONTER A CHEVAL.

PAR LE SIEUR DE SOLLEYSEL, *ECUYER.*

De Lure à Gautier à Mancel
1865

A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,

Chez
- DIDOT, Libraire-Imprimeur, à la Bible d'Or,
- NYON Fils, à l'Occaſion,
- DAMONNEVILLE, à Saint Etienne,
- SAVOYE, rue Saint Jacques, à l'Eſperance.

M. DCC. LIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

AVIS AU LECTEUR.

VOICI la nouvelle Edition du PARFAIT MARÉCHAL, où j'ai mis de nouvelles découvertes, qui ſans doute la rendront préférable aux précédentes. J'ai changé beaucoup de choſes pour la diſtinguer des autres, qui ont été contrefaites par quelques Libraires de Lyon & des Pays Étrangers, accoutumés à tromper le Public par des Editions défectueuſes, oú ils mêlent honteuſement la négligence avec la mauvaiſe foi. Ils ont alteré dans mon Ouvrage le nom des Drogues, & les ont rendues méconnoiſſables : Ils ont falſifié la doſe, & fait par conſéquent le remede pis que le mal.

Depuis ce tems-là les experiences & les réflexions que j'ai faites, m'ont donné de nouvelles lumieres, dont je veux faire part au Public, & répondre à l'attente de pluſieurs Étrangers, qui ayant déja traduit ce Livre en différentes langues, & ſe préparant à de nouvelles traductions, ſeront bien aiſes de le voir plus exact qu'auparavant. En beaucoup d'endroits j'ai retranché des remedes entiers, qui me ſemblent moins bons que ceux que j'y mets en place.

AVIS AU LECTEUR.

J'avois laiſſé par un eſprit indulgent en faveur de beaucoup de Maréchaux & de quelques eſprits opiniâtres, certains Remedes dans mes Editions précédentes, ou plûtôt certaines vieilles routines qu'un long uſage a ſi fort autoriſé, que je ne croyois pas les pouvoir entierement détruire. Préſentement je bannis cette tolérance, & quoique je me mette au haſard de ſoulever contre moi cette foule de gens entêtés de leurs fauſſes opinions, je me déclare abſolument contre ces routines invétérées & mépriſables ; & prétens, en les ſupprimant, y ſubſtituer des remedes ſalutaires. Par exemple, entre les différens remedes que j'avois indiqués pour la forbure, j'avois gliſſé la routine de ſe ſervir de Jarretieres, pour des raiſons que j'expliquerai dans le Chapitre de la forbure. Si j'euſſe paſſé cette routine ſous ſilence, on m'eût accuſé d'avoir voulu faire l'eſprit ſingulier, ou d'avoir ignoré une pratique qui, de tems immémorial, eſt enraciné parmi les Maréchaux. Maintenant je ſors de cette circonſpection, & je prouverai qu'il faut abolir les Jarretieres, & que ſi elles ne ſont entierement inutiles, elles font plus de mal que de bien. Je ferai voir cela clairement à ceux qui ont un peu de bons ſens.

Il en eſt de même de ce qui ſe pratique ordinairement ſur un Cheval qui a ſouffert un effort d'épaule ou de hanche : car pluſieurs Maréchaux prévenus de la vieille routine, font nager le Cheval à ſec, ſi l'effort eſt à l'épaule, ou lui font tirer l'épine, ſi l'effort eſt à la hanche. Ce qui n'eſt autre choſe que de redoubler le mal d'une partie déja très-incommodée ; & c'eſt comme ſi un homme qui a fait un effort de jarret ou de hanche, cherchoit à ſe ſoulager en ſautant à cloche-pieds ſur la méchante jambe.

Mais en cette occaſion ils n'en demeurent pas-là, car ayant fait nager le Cheval à ſec, ou fait tirer l'épine, dans ce moment ils le ſaignent aux Ars, ou au plat des cuiſſes ;

ce qui eſt un contre-tems & une imprudence extraordinaire, parce que tout le ſang du Cheval étant agité par le mouvement violent de nager à ſec, &c. il ne s'en évacue que la partie qui eſt la plus pure & la plus remplie d'eſprits animaux : Ainſi la nature demeure affoiblie & bien moins capable de rétablir l'épaule ou la hanche qu'on veut guérir ; outre que c'eſt y attirer l'humeur en ſaignant aux Arts, & que par une plus judicieuſe pratique, on en pourroit faire révulſion, & la détourner en ſaignant au col.

Ne tombent-ils pas encore dans un défaut contre le bon uſage, lorſqu'ils ſoupçonnent un Cheval de morve, parce qu'il eſt glandé & qu'il jette ? Car alors ils commencent par l'églander, comme ſi les glandes étoient la cauſe de la morve, au lieu qu'elles n'en ſont que l'effet ; & un Cheval n'en eſt pas moins morveux pour être églandé ; même le Cheval qui jette, peut n'être que morfondu, quoiqu'il paroiſſe morveux. Leur abus va plus loin, car s'ils voyent que le Cheval jette après avoir été églandé, ils lui donnent quelques cordiaux à leur maniere, qui ne guériſſent point le Cheval, & n'empêchent pas qu'il ne jette : De ſorte que pour derniere reſſource ils le purgent & repurgent ; Ce qui eſt le grand abus & le vrai moyen de rendre le mal incurable, étant une choſe très-évidente qu'en cette rencontre la purgation produit un effet pernicieux, car elle brouille & confond la nature, en lui faiſant prendre une autre voye que celle qu'elle auroit choiſie d'elle-même pour ſe décharger. Ils préviendroient ces accidens s'ils étoient capables d'un peu de ſpéculation : mais ce n'eſt pas pour eux qu'eſt fait cet axiome, *Medicus eſt inſpector Naturæ* ; car enfin il faut s'accomoder à la nature, & non pas la contrarier.

Je pouſſerois plus loin cette Critique, & rapporterois quantité d'autres éxemples ; mais je renvoye le Lecteur à

la premiere Partie de cet Ouvrage, qui l'inſtruira de tout ce qui appartient à la connoiſſance des Chevaux, & lui fera faire de ſerieuſes réflexions ſur la cauſe & ſur les ſignes de leurs maladies. Il les y trouvera définies avec tant de ſoin, que mal-aiſément en pourroit-il prendre ailleurs des idées plus nettes. Que s'il y veut joindre un peu de pratique, & s'attacher à la compoſition & à l'application des remedes, il ſera hors du danger d'être entraîné par les méchantes routines de quelques-uns de nos Maréchaux, & d'une autre eſpece de gens qui ne ſont pas moins à craindre. J'entens parler de certains *demi-Sçavans*, qui n'ayant que des notions ſuperficielles de ce que nous expliquerons, penſent éblouir tout le monde par un grand fracas de paroles, & gardent un honteux ſilence quand on leur demande des effets. Je dis ma penſée avec beaucoup de liberté, mais encore plus de bonne foi & de ſincerité, & chacun ſçait que mes paroles & mes actions ſont dépouillées d'un bas intérêt, & que je n'ai point d'autre motif que celui d'obliger genereuſement le Public, & particulierement ceux qui aiment les Chevaux.

LE



LE PARFAIT MARESCHAL.

PREMIERE PARTIE.

DES MALADIES DES CHEVAUX, & de leurs Remedes.

CEUX qui aiment les Chevaux, seront bien-aises CHAP. I. que j'aye travaillé pour faire voir ce Livre avec toute la perfection dont je suis capable. Dans toutes les nouvelles Impressions qu'on en a vûes jusques-ici, j'ai fait part au Public des connoissances que j'ai acquises, non-seulement de nouveaux remedes, mais encore de plusieurs experiences & remarques pour l'application desdits remedes. J'espere que cette derniere Edition éclaircira tous les doutes qui m'ont été proposés, & qu'on y trouvera de quoi se satisfaire. Je suis dans une continuelle pratique, & je vois une infinité de Chevaux malades ; ainsi tous les jours j'apprens & je découvre des choses qui m'étoient ou douteuses ou inconnues ; j'ai toujours essayé d'y trouver des remedes faciles & capables de retablir & de remettre les Chevaux en état de servir ; j'y ai réussi quelquefois ; & dans cette nouvelle Edition, si vous prenez la

CHAP. I. peine de la lire, vous vous appercevrez que j'ai ôté quelques remedes trop difficiles à pratiquer, que j'en ai fubftitué de plus faciles & auffi bons, que j'ai corrigé des défauts qui étoient dans les autres, & enfin que j'ai mis les chofes en tel état, que je crois que les Curieux avoueront qu'il faut avoir beaucoup travaillé pour avoir mis ce Livre au point où il eft à préfent. Je n'y propofe aucun nouveau remede qui ne foit bien experimenté ; & pour la commodité de ceux qui l'ont fouhaité, je l'ai réduit en deux Volumes.

Vous aurez une grande facilité pour trouver tous les remedes qui font dans ce Livre, ils font tous difpenfés & tous prêts à s'en fervir dans une boutique d'Apoticaire à Paris ; ceux qui font à la campagne n'ont qu'à lui écrire, il envoyera les compofitions toutes faites ; je puis répondre de fa fidelité, de fa capacité, & de plus qu'il n'eft point intereffé, & qu'il fe contente d'un gain modique. Il loge rue des deux Ponts, Ifle Notre-Dame, il fe nomme Monfieur Baron ; il a toujours les meilleures drogues.

Ayant à traiter des maladies des Chevaux, je crois qu'il n'eft pas néceffaire de s'attacher à une fpeculative inutile ; le plus grand fecret eft de tâcher à connoître la maladie, *morbum noffe, curationis principium ;* enfuite de choifir les remedes qu'une longue experience a fait connoître pour les plus propres, & les appliquer en temps & lieu. J'ai lû nombre d'Auteurs qui ne croiroient pas avoir bien parlé d'une maladie, s'ils n'en rapportoient une curieufe définition, s'ils ne donnoient raifon du nom, s'ils ne faifoient un long dénombrement de tous les fignes qui peuvent faire connoître le mal ; ils examinent enfuite toutes les caufes en détail, qui contribuent à produire la maladie qu'ils fe propofent de guerir ; ils en établiffent un pronoftic avec régularité, ils tirent des indications qui font tous les chefs de leur pratique, & feroient bien fâchés d'oublier aucun remede qu'un Auteur ait propofé, pourvû que ce foit un remede univerfel ; car pour des particuliers ils n'en veulent point, ayant banni tous les fpecifiques de la Medecine, & l'ayant réduit à ce feul point d'en bien parler : fans offenfer les braves gens & les fçavans Medecins, dont il y a grand nombre par toute la France, je dirai de quelques autres ce qu'Hipocrate en a dit, *Medicinam vocat omnium artium nobiliffimam, fed propter ignorantiam eorum qui eam malè exercent, effe omnium viliffimam.* Ainfi je trouve qu'il n'y a que de l'oftentation dans cette maniere, & tout ce grand préparatif n'aboutit fouvent qu'à une bagatelle ; une définition ajuftée felon les préceptes de l'art, embaraffe ordinairement celui qui l'a faite, & ne donne gueres

d'éclairciſſement à celui qui l'entend. Il eſt juſte de donner à connoître le mal qu'on traite, & de l'expliquer nettement; mais quelque ſoin qu'on prenne de s'énoncer, ſçachez que l'œil & la pratique vous en apprendront plus que tous les Livres, & je crois plus utile de s'attacher à chercher de bons remedes que de beaux diſcours; au contraire des Medecins dont je viens de parler, qui ne cherchent que les beaux diſcours, & jamais de bons remedes: pourvû que vous ayez quelque fondement dans les principes, & que vous n'alliez point à l'aveugle, ayant de bons remedes, comme aſſurément il y en a beaucoup dans ce Livre, vous y réuſſirez. Je ne laiſſe pas de donner toute la lumiere que je crois néceſſaire, pour faire comprendre la nature du mal que je propoſe, j'en donne les marques les plus familieres; & ſans m'attacher aux cauſes inutiles, je propoſe des remedes que j'ai éprouvés avec ſuccès. Et d'autant que nous avons peu d'Auteurs en François qui ayent expliqué la maniere de compoſer les remedes, ayant ſuppoſé que tout le monde ſçavoit le mêlange & la coction des drogues, j'ai tâché autant qu'il m'a été poſſible, d'en donner les moyens les plus faciles, & leur juſte doſe.

J'ai écrit dans ce Traité pour toutes ſortes de perſonnes, pour les plus ignorans & qui n'ont pas la moindre teinture de Medecine, *quæ maxima turba eſt*, j'ai mis des remedes aiſés & faciles. Pour ceux qui ſçavent, ou qui en ont oui parler, & même ont pratiqué quelque choſe dans la Medecine, il y a des raiſonnemens qui les peuvent ſatisfaire; je crois même que les habiles y verront quelques endroits où ils pourront trouver de quoi s'occuper pour quelques momens. Je ne ſuis ni Medecin ni Docteur, je n'aurai pas peine à le perſuader à ceux qui me connoiſſent ou qui liront ce Livre, ou qui ſçauront la profeſſion que je fais: Néanmoins pluſieurs Medecins, ou ſoi-diſans, ont dit plus d'une fois, que j'avois fait compoſer ce Livre par un Medecin, mais pour déſabuſer ces Meſſieurs, s'ils ſont encore dans cette erreur, je leur dirai qu'il n'eſt pas poſſible à un honnête-homme de ſçavoir la théorie de la Medecine ſans en faire profeſſion, & que j'avoue franchement que ſans fréquenter leurs Ecoles, j'ai lû & relû leurs meilleurs Auteurs, & que ſans cette étude je n'aurois pas pû ni inventer des remedes, ni raiſonner ſur leurs effets, & j'avoue encore que je connois très-bien que tout ce que j'ai dit eſt très-imparfait; mais ſi on prend la peine de bien examiner certains remedes, on les trouvera bons &

CHAP. I.

methodiques, & même pour les hommes, si on sçait proportionner la dose.

Avant de venir à notre sujet, j'avertirai le Lecteur que s'il y a dans ce Livre nombre de remedes pour une même maladie, c'est pour son soulagement que j'en ai usé de la sorte. On me dira là-dessus qu'un remede assuré pour chaque maladie, n'eût point tant embarrassé celui qui n'en sçait pas faire le choix parmi cette multitude. Premierement ils sont tous bons, & tous éprouvés, & comme le temperament des Chevaux, & le climat où ils sont élevés ou nourris, est fort different l'un de l'autre, un remede réussit par fois à l'un, qui ne réussira pas à l'autre; ainsi un remede ayant manqué, l'autre ne manquera peut-être pas. De plus j'ai écrit pour tout le monde, on se peut trouver dans un Village, dans un Château, à l'armée, éloigné des endroits où l'on peut avoir des drogues commodément, n'est-il pas bien satisfaisant de choisir le remede qu'on trouvera le moins composé, & duquel on trouvera sur le lieu ce qui entre dans sa composition? De plus, il y a des remedes plus difficiles à dispenser les uns que les autres. Que celui qui ne sçait point le mélange des drogues, choisisse le remede le plus facile à composer; outre qu'il y a des maladies où il faut presque toujours commencer par un remede, dans le progrès du mal en prendre un autre, & dans la fin encore un. Ainsi vous voyez que plusieurs remedes au lieu de nuire, profitent, & sont d'un grand soulagement à ceux qui ont des Chevaux: car enfin ils n'ont qu'à choisir celui qui leur agrée le plus, ou qui est le plus facile, puisqu'ils sont tous bons, quoique les uns le soient plus que les autres, cela ne se peut autrement.

Pour agir avec conduite dans la guérison des maladies, il faut établir quelques maximes generales qu'on doit toujours observer: les unes regardent le sujet qui souffre, les autres le mal qu'on traite, d'autres les remedes qu'on ordonne, & il y en a même pour celui qui les met en exécution.

Pour le sujet, qui est le Cheval malade, il faut autant qu'il se peut en connoître le naturel, l'âge, les forces, & ce qui lui peut avoir donné occasion de tomber malade. Il y a des Chevaux qui sont d'un naturel delicat & difficile aux remedes, comme sont quelques Chevaux de Manege, s'ils sont trop jeunes ou trop âgés, s'ils ont dissipé leurs forces par le travail, ou par le manquement de nourriture: enfin s'ils ont fait quelques excès; toutes ces circonstances ôtent la liberté de faire de grands remedes, ou du

moins en diminuent la quantité ; il ne feroit pas raifonnable de faigner & de purger un Cheval, & de le tourmenter avec des médicamens, lorfqu'il n'aura befoin que de repos, & de bonne nourriture.

Pour ce qui regarde le mal, il ne faut pas croire qu'un remede leger & foible puiffe guerir une grande maladie, s'il n'eft ufuel : ce ne feroit pas une moindre faute que de s'affujettir à de grands remedes & de longue haleine pour une legere indifpofition.

L'on doit auffi prendre garde à ne vouloir pas guerir une maladie particuliere durant que tout le corps fouffre, ce feroit une entreprife vaine de vouloir guérir un pied malade, tant que la jambe, & même toute l'habitude du corps fera pleine de mauvaifes humeurs ; c'eft vouloir tarir un ruiffeau fans en arrêter la fource ; en quoi péchent certains Maréchaux : il y a auffi des maladies qui nuifent à la guerifon des autres, on les doit traiter les premieres ; il faut encore prendre garde s'il y a du venin & de la malignité dans le mal, car une morfure d'une bête enragée ou venimeufe, eft d'une autre conféqueuce qu'une playe ordinaire.

Touchant les remedes, s'il eft queftion de quelque operation, il faut qu'elle foit exécutée adroitement : s'il eft queftion de drogues, il faut qu'elles foient bien choifies, bien préparées, & bien appliquées. Tenez pour affuré que les drogues les plus rares, les plus difficiles à préparer, & les plus cheres, ne font pas les meilleures : défiez-vous d'une drogue dont on vous demandera beaucoup d'argent, & ne méprifez pas les herbes qu'on foule tous les jours aux pieds. L'on a vû l'or, les perles, les pierreries, la corne de Licorne, & le Befouart, fouvent employés avec beaucoup de frais, & toujours fans profit : de forte que dans les maladies qui donnent du temps, il vaut mieux tenter les remedes les plus doux, les plus aifés, & à meilleur marché, que d'aller d'abord aux extrêmes. Arnaud de Villeneufve l'a fort bien remarqué dans fon Livre, où il a dit, *ubi in promptu habentur fimplicia, dolum eft fi quis compofitis utatur* ; c'eft dans fon Traité fur les Aphorifmes. Vous devez encore fçavoir que fi je propofe plufieurs remedes, dont je fais une longue lifte, mon deffein n'eft pas qu'on les employe tous, fans en oublier aucun ; mais il eft à propos d'en expofer un grand nombre, afin que l'on ne foit pas en peine d'en trouver une partie ; car je ne crois pas que la multitude des drogues foit plus avantageufe qu'un choix de quelques-unes en petit nombre : il y a pourtant certaines compofitions particulieres pour des maladies de conféquence, où je ne voudrois pas qu'on obmît la moindre circonftance.

CHAP. I.

Je ſuis perſuadé que c'eſt un aſſez grand bonheur d'avoir des Maréchaux experts & adroits dans ſon voiſinage ; il n'en manque pas dans les bonnes Villes, ſur la conduite deſquels l'on peut ſe fier, & qui peuvent exécuter avec hardieſſe, ſans préſomption, & avec aſſurance, ſans embarras, toutes les operations qui ſont néceſſaires dans la guériſon des maladies, telles que je vous les propoſe. Mais comme tout le monde ne peut pas avoir cette commodité, le plus sûr eſt de ſçavoir les choſes, & de ne négliger aucune occaſion de s'inſtruire ; & d'autant qu'il y a des remedes dont les compoſitions ſont aſſez difficiles, il eſt abſolument néceſſaire d'avoir recours aux Apoticaires, qui doivent être fidéles dans le choix des drogues qu'ils vous fourniſſent, adroits pour les bien préparer, & raiſonnables pour le prix.

J'oſe me promettre, pourvû que vous ayez de l'inclination pour les Chevaux, qu'avec un peu d'application à ce que je vais vous enſeigner, vous réuſſirez dans la parfaite connoiſſance des maladies, & dans leur entiere guériſon.

Pour donc traiter un Cheval de quelque infirmité ou maladie qu'il ſoit atteint, il faut la connoître & ſes cauſes ; cette connoiſſance eſt très-difficile dans les Chevaux qui ſont privés de raiſon, & de l'uſage de la parole ; il faut en la plûpart de leurs maux deviner, & par des indices aſſez legers, tirer des conſéquences néceſſaires, pour uſer des remedes qui ſont les plus convenables à leur mal : ainſi il eſt néceſſaire en ce métier d'avoir de l'expérience, de l'étude, & ſur-tout beaucoup d'application, puiſque de deux chefs dépend la guériſon quand on a connu la maladie, du choix du remede, & de ſon application.

Si le Cheval en vaut la peine, il faut demeurer derriere lui attentif pour remarquer juſques à ſes moindres actions, pour ſe déterminer aux remedes qu'on veut pratiquer.

C'eſt en quoi la plûpart des perſonnes réuſſiſſent mal dans la cure des maux interieurs, parce que ne voyant un Cheval qu'un moment, il leur eſt impoſſible de le deviner, s'il eſt un peu extraordinaire : Et comment lui ordonner des remedes convenables, & les appliquer à temps ? Car quoiqu'on ſoit attentif derriere lui à épier juſqu'à ſes moindres actions, pour en tirer quelque indice, ſouvent avec tous ces ſoins on réuſſit mal : ce qu'Hipocrate nous enſeigne, diſant : *Occaſio præceps, judicium difficile, experimentum periculoſum.* L'experience nous fait connoître tous les jours que le jugement des maladies eſt difficile à l'égard des hommes, n'eſt-il pas encore plus difficile pour les Chevaux dont

les maux ne font pas fi connus ? Perfonne n'ayant employé pour eux une étude fi particuliere que pour les hommes : & de plus ils n'expliquent pas leurs infirmités.

Le commun des Maréchaux de la Campagne, ont feulement une routine ou experience de Pere en Fils, de Maître à Valet, ou de Compagnon à Compagnon, laquelle n'a pas toûjours le fuccès qu'on pourroit efperer ; & faute de connoiffance & d'étude, les maladies qui fe pourroient guerir dans le commencement font rendues incurables, faute d'en avoir découvert & trouvé la caufe.

Ces Meffieurs dont j'ai parlé, qui paffent pour fçavoir quelque chofe, quoiqu'ils ne connoiffent que les maladies exterieures, & qu'ils ne fçachent qu'operer de la main, tellement quellement, ont peu de fonds dans cette fcience. *Si conftitutionem ab initio non cognofcet, & id quod in corpore dominatur, non poterit ea quæ animali conducunt offerre.* Ces deux mots Latins que j'ai tiré d'Hipocrate, expriment très-bien ce que je viens de dire ; ceux qui l'entendront feront de mon fentiment.

Une caufe effentielle pour laquelle quelques fçavans Maréchaux ne réuffiffent pas dans la cure des Chevaux, eft qu'ils épargnent les drogues, craignant qu'on ne payera point la jufte valeur d'icelles ; par exemple, s'ils ont donné un remede à un Cheval, qui coûteroit cinquante ou foixante fols, on fe moqueroit d'eux, s'ils en demandoient ce prix ; comme auffi des remedes cordiaux qu'on doit donner aux fiévres, qui font chers, & coûteront trois ou quatre francs pour un feul breuvage ; on n'eft pas accoutumé à leur voir donner de pareils remedes, & ainfi qui voudra les payer ? C'eft pourquoi ils compofent leurs breuvages avec de vieilles drogues, qu'ils ont à bon compte : les cordiaux de même, lefquels échauffent & enflamment plus un corps qu'ils ne le foulagent ; & pourvû qu'un Cheval vuide beaucoup par le purgatif qu'ils ont donné, fans s'attacher à la qualité de la matiere qui doit être évacuée, c'eft affez pour contenter ces gens qui difent que leur Cheval a été très-bien purgé contre toute bonne methode. Hipocrate dit : *Si talia purgantur qualia purgari oportet, conféri, & leviter ferunt ; fin minùs contrà.* Mais en ce cas, c'eft plûtôt par avarice que manque de capacité ; néanmoins depuis que je vois des Chevaux malades, je n'en ai vû aucun avec une fiévre continue, fans intermiffion de deux fois vingt-quatre heures, en échapper, quoique les plus habiles les ayent traités & médicamentés : c'eft en verité que les Medecins & les autres font bien empêchés à traiter

CHAP. I. ces fiévres, car on n'y voit gueres clair, la nature feule n'en peut venir à bout, & l'on ne la peut aider toutes les fois qu'on le veut.

Je ne me vante pas de vous enfeigner à guerir la fiévre continue, il n'y a gueres de remedes qui le puiffent ; néanmoins il en échappe, y donnant remede de bonne heure, & confervant le cœur fain fans l'enflammer, comme font la plûpart des cordiaux qu'on donne aujourd'hui : car les Maréchaux compofent leurs cordiaux avec tout ce qu'il y a de plus commun & à meilleur marché. Propofez-leur la poudre cordiale ci-après décrite, ils s'en donneront bien de garde : elle eft trop chere, difent-ils, & cependant les Chevaux ne gueriffent pas avec ces cordiaux communs, car un remede cordial doit fortifier par une vertu fpecifique, non par une grande chaleur qui enflamme ; puifque tout cordial pour les Chevaux doit être compofé de fimples, qui fortifient fans enflammer. Les eaux cordiales de fcorzonere, de chardon benit, de fcabieufe, de rofes, & autres font admirables, elles humectent & fortifient, mais il en faut trois chopines à un Cheval, avec quelque bonne confection, comme eft celle de jacynthe & d'alkermes, fans mufc, ni ambre, qui ne font pas cheres comme on le croit, ou avec demi-dragme de garance, qui eft la graine d'écarlate : les racines de zedoaire, le contra-jerva, l'énula-campana, les cubebes, &c. L'effence de vipere eft la bafe des bons cordiaux, & celle qui peut conferver le cœur du venin & du feu étranger de la fiévre continue ; & fi d'abord qu'on la découvre on en ufe, le Cheval qui a la fiévre en fera foulagé : ces cordiaux & la faignée font des remedes pour ces fiévres, comme nous dirons en fon lieu. J'ai fouvent éprouvé que le feu de la fiévre a été éteint par un plus grand feu, lequel étant conforme à la nature, eft aidé par elle-même pour détruire ce feu étranger, qui travaille à la confumer : ce qui n'eft pas dans les hommes, qui font d'un temperament bien different. Le fel theriacal des viperes eft auffi un excellent cordial, & finalement toutes les parties de la vipere font admirables pour préferver le cœur des Chevaux de toutes les malignités que la fiévre y pourroit caufer ; mais comme l'action en doit être prompte, les cordiaux qui ont leur effence en liqueur, ou qui font compofés de fels volatils, font les plus excellens, car d'abord ils penetrent & font leur effet dans le moment qu'on les donne.

Pour les maux de tête, j'en ai préfervé une infinité avec un mineral, ou avec une poudre qui eft inferée dans ce Livre ; pour la guerifon on n'a point de remede fi affuré ; le mal ayant gagné

ils réussissent & manquent souvent, & jusqu'à present personne ne se peut vanter d'en avoir un assuré, quoique j'en aye proposé de bons ; mais comme ces maux changent & ne sont plus les mêmes, il faut inventer d'autres remedes.

Remarques & observations pour connoître tout Cheval malade.

LEs connoissances nécessaires pour réussir dans la cure des maladies d'un Cheval, sont outre l'idée generale qu'il en faut avoir, de le considérer attentivement, pour découvrir l'infirmité particuliere qui l'afflige : le premier signe qu'il vous donnera de sa maladie, sera le dégoût ; lors il faudra voir s'il a l'œil agart & farouche, l'œil du Cheval est le vrai miroir de son interieur, s'il a l'oreille froide, la bouche échauffée, pâteuse ou baveuse, le poil herissé aux flancs, & lavé aux extremités plus qu'à l'ordinaire, c'est à dire, déteint, ayant accoutumé de l'avoir vif ; si la fiente est dure & noire, ou verdâtre ; s'il urine clair, c'est à sçavoir, une eau claire & cruë ; que l'œil lui pleure, qu'il ait la tête pesante & basse, qu'en cheminant il chancele ; qu'ayant accoutumé d'être vigoureux, on le voit tardif & pesant ; qu'étant vicieux aux autres Chevaux, il ne leur dit rien, qu'il se leve & couche souvent dans l'écurie, regardant son flanc, que lesdits flancs lui redoublent, que le cœur lui batte ; ce qui se connoît, appliquant la main platte entre l'épaule & la sangle au côté gauche ; qu'il se neglige, sans se soucier quoi qu'on lui fasse, & plusieurs autres signes que les Chevaux nous donnent de leurs maladies, desquels nous parlerons de chacun en particulier en son lieu.

Lorsqu'un Cheval a été long-temps malade, & qu'il ne se campe plus pour pisser, même qu'il ne tire pas, mais simplement laisse dégoûter l'urine de dedans le fourreau, c'est presque toujours un signe mortel, s'il ne pissoit pas de la sorte étant en santé ; mais si se portant bien il laissoit dégouter l'urine de dedans le fourreau, comme cela arrive quelquefois, on ne pourroit en tirer aucune conjecture s'il pissoit de même étant malade.

C'est encore un signe presque toujours mortel, lorsque la queue & le crin s'arrachent avec beaucoup de facilité.

C'est un signe de maladie dangereuse, lorsque le Cheval ne se couche point étant malade, ou s'il se couche qu'il se releve d'abord, ne pouvant respirer à son aise étant couché ; que si au contraire au

CHAP. XI. déclin d'une maladie le Cheval ſe couche, & demeure long-temps couché, c'eſt un très-bon ſigne.

Lorſqu'un Cheval malade montre le blanc de ſes yeux au haut, c'eſt ſigne qu'il ſouffre de la douleur, & que ſa maladie ſera longue.

De ces ſignes vous pourrez conjecturer que votre Cheval eſt malade; il faut tâcher de connoître enſuite ſa maladie en particulier pour y donner remede, un mal connu eſt à demi guéri, *morbum noſſe curationis principium.* Nous commencerons par les maux qui viennent à la tête, & ſuivrons en cet ordre tout au long du corps du Cheval, juſqu'aux moindres infirmités, & donnerons les remedes après avoir donné une legere définition de la maladie & de ſes cauſes, & l'avoir fait connoître autant qu'on le peut ſur le papier.

Du Lampas ou Féve.

CHAP. XII. LE lampas eſt une groſſeur ou croiſſance de chair environ comme une noiſette, qui croît dans le palais auprès des pinces, & ſurpaſſent les dents, aux uns plus, aux autres moins. Le Cheval voulant manger l'avoine, reſſent de la douleur en cette partie, de ſorte qu'il quitte le manger; cette incommodité eſt ordinaire aux jeunes Chevaux. Ouvrant leur bouche, on voit d'abord ſi le palais eſt plus haut que les dents, nous l'appellons le lampas; le remede eſt de l'emporter avec un fer rouge fait exprès; le moindre garçon de Maréchal ſçait faire cette operation; mais il faut prendre garde qu'ôtant le lampas, un mal-adroit qui aura trop fait chauffer ſon fer, & qui ayant coupé la groſſeur qui fait le lampas ou féve, s'il brûle l'os en y retouchant avec le fer chaud pluſieurs fois, il faudra qu'il en tombe une eſquille: ce qui cauſe un grand déſordre, qui peut avoir des ſuites fâcheuſes, qu'il faut éviter en coupant le lampas du premier coup, ſans y revenir lors qu'il eſt coupé.

A Paris ils font difficulté de brûler le lampas aux jeunes Chevaux dans le temps qu'ils ont encore des dents de lait dans la bouche; & je crois aſſurément qu'il ne le faut ôter qu'à ceux qui ont mis toutes les dents, s'il ne porte pas de préjudice & ne les empêche de manger.

Des Barbes ou Barbillons.

C'eſt une petite croiſſance de chair de peu d'importance, qui vient dans le canal ſous la langue, de même figure qu'on en voit aux barbeaux ; elles empêchent le Cheval de boire, on les voit en tirant la langue du Cheval de côté : pour y remedier, il les faut couper avec des cizeaux le plus près qu'on peut, frotter de ſel, & ſans autre myſtere elles ſe gueriſſent d'elles mêmes.

Du Ticq.

Nous expliquerons & ferons connoître dans le Chapitre X X V. ſeconde Partie, ce que c'eſt que le Ticq ; les remedes qu'on y peut apporter ne réuſiſſent pas toujours. On fait faire une courroye de cuir large de trois doigts, avec laquelle on ſerre le col du Cheval près de la tête, en ſorte néanmoins qu'il puiſſe avoir ſon haleine : tant que le Cheval aura le gozier ſerré de cette maniere, il ticquera peu ou point.

D'autres font couvrir les bords de la mangeoire avec des lames de fer ou de cuivre, le Cheval trouvant ce fer, n'oſe appuyer les dents deſſus pour ticquer, & ainſi il demeure quelque tems ſans avoir ce divertiſſement ; mais il y en a de ſi attachés à ce caprice, qu'il ticquent ſur le fer & ſur le cuivre.

On peut facilement dans les commencemens qu'un Cheval ticque, frotter la mangeoire avec quelque herbe fort amere, comme auſſi avec de la fiente de vache ou de chien ; quelques-uns couvrent les bords de la créche ſur leſquels il ticque, avec une peau de mouton la laine en dehors ; il fera quelque tems ſans ticquer deſſus.

Le plus aſſuré moyen pour les ticqueurs, eſt de les faire manger en lieu où il n'y ait point de créche ou mangeoire, qu'il y ait ſeulement un ratelier, & attachant les Chevaux à une boucle contre le mur, leur donner leur avoine dans un havre-ſac, qui eſt un ſac qu'on leur pend à la tête avec une corde, comme font les Cavaliers à l'armée, & les Charetiers ſur les ports à Paris.

J'ai vû des Chevaux guérir abſolument de cette incommodité par l'un de ces moyens, qui avoient même plus de huit ans paſſés, & dont le défaut par conſéquent étoit inveteré.

Des Sur-Dents.

CHAP. IV. ON appelle des Sur-dents, lorfque les dents mâchelieres viennent à croître en dehors ou en dedans, enforte que voulant manger, les pointes des dents qui font crûes plus hautes que les autres pincent la chair ou la langue, & font douleur, & l'empêchent de manger.

Cette incommodité, quoique de petite conféquence, ne laiffe pas d'embarraffer. Quand on le voit perdre le manger, fans aucune caufe manifefte, qu'il a l'œil & le poil bon, qu'il eft gay, que néanmoins il amaigrit, ne pouvant manger, il faut manier les dents mâchelieres. Si l'on rencontre tout au travers des lévres les pointes que l'on appelle fur-dents, ou dents de loup, on prend un pas-d'Afne, qui eft un fer que tous les Maréchaux ont, avec lequel on fait tenir au Cheval la bouche ouverte, & on voit les fur-dents; on les rompt avec une gouge (tous les Maréchaux en font pourvûs (on frappe fur la gouge adroitement ; car autrement on ébranle une bonne dent au lieu de la fur-dent, & même toute la mâchoire. Pour éviter cet inconvenient, qui peut aifément arriver, au lieu d'abattre les fur-dents avec la gouge, l'on fait mâcher au Cheval une groffe lime que les Serruriers appellent un carreau; il rompra de lui-même les fur-dents qui furpaffent fi elles font petites, fans aucun rifque d'ébranler les groffes dents; il faut lui faire mâcher ce carreau pendant un quart d'heure de chaque côté.

J'ai eu un Mulet qui avoit une dent mâcheliere de deffous d'une extrême longueur; comme la dent de deffus étoit tombée, celle de deffous monta dans ce vuide, & perça le palais de l'epaiffeur d'un doigt, ce qui lui faifoit grande peine quand il buvoit. J'ai apporté cet exemple comme extraordinaire, & pour faire voir que les dents, quand une fois elles débordent, & qu'elles ne s'ufent pas les unes les autres en mâchant, croiffent extrêmement jufqu'à percer le palais, comme je l'ai dit.

J'ai vû un vieux Cheval qui avoit une des groffes dents de deffus crûe de travers, & fi longue, qu'elle fortoit de l'épaiffeur d'un doigt du rang des autres mâchelieres; il fallut abattre le Cheval pour lui caffer cette fur-dent avec la gouge, ce que nous fîmes avec bien de la peine; mais la mâchoire en fut fi fort ébranlée, qu'il ne mangea de quinze jours qu'avec bien de la peine; enfin il fe

remit & mangea fort bien, ce qu'il ne pouvoit faire ayant cette fur-dent qui l'en empêchoit. CHAP. IV.

Les jeunes Chevaux rarement ont des fur-dents, elles n'arrivent qu'aux vieux, comme le lampas n'arrive qu'aux jeunes, puifqu'au contraire le palais fe décharne & defleche à mefure que les Chevaux croiffent en âge.

Il faut remarquer que pour ôter le lampas, barbes & fur-dents; l'on ouvre la bouche du Cheval avec un pas-d'afne, qu'il faut envelopper à l'endroit où il appuye fur la barre, de quelque vieux linge ufé, de crainte d'entamer les barres: J'ai vû beaucoup de Chevaux avoir la bouche offenfée faute de cette précaution.

De la bouche bleffée ou entamée.

CHAP. V.

LOrfque la bride porte trop rudement fur les barres, foit par la faute de la main du Cavalier ou autrement, les barres s'en trouvent offenfées ou rompues, il faut, fi la bleffure eft petite & que l'os ne foit pas rompu, frotter cette partie avec du miel rofat huit ou dix fois par jour.

Si l'os eft rompu, & qu'en paffant le doigt fur la bleffure on trouve quelque pointe qui vous pique, ou qu'il y ait ulcere formé, prendre un peu de cotton; que l'on imbibe avec de l'efprit de vitriol ou de l'efprit de fel, on introduit ce cotton dans le trou de la barre, & on le laiffe agir pendant qu'on tient la langue d'une main, & de l'autre la bouche ouverte; car de faire tomber des gouttes d'efprit de vitriol ou autres fur l'ulcere, il en tomberoit facilement ailleurs, ce qui cauteriferoit peut-être, & feroit du mal où il n'y en a pas. Le lendemain, & tous les jours fuivans, frotter le mal avec du miel rofat ou miel commun, l'efcarre tombera, & l'efquille d'os auffi d'elle-même; l'efcarre étant tombée, mettez-y fouvent de l'eau-de-vie ou du fucre, l'ulcere guérira: S'il y a un trou dans la barre avec pourriture & puanteur, ce qu'on connoît en mettant le doigt dans le trou fans trouver efquille, & retirant le doigt on le trouve fort puant & infect, il faut remplir ce trou avec du fucre pilé trois ou quatre fois le jour; bien-tôt ce fucre aura nettoyé la partie, & continuant, le trou fe bouchera, & la barre guérira; mais il faut mettre au Cheval un canon fimple, ou autre embouchure qui ne le bleffe plus, & lui ôter abfolument le mors qui l'a bleffé, fur peine de perdre la bouche fans reffource: Si la langue étoit bleffée, il faut changer le

CHAP. V. mors, & lui en donner un qui ait la liberté de langue elle guérira d'elle-même sans autre chose.

L'os de la barre est quelquefois rompu si étrangement, qu'il est éclatté jusqu'au-dessous sous la peau de la barre, la matiere s'y forme qui carie l'os, & comme la nature cherche à se défaire de cette matiere corrompue, elle pourrit la peau à l'endroit de la barbe ; il s'y fait une enflure ou tumeur avec ulcere, pour donner issue & évacuer une partie de cette matiere. Pour y donner ordre, il faut introduire la sonde par le trou qui est à la barbe, & considerer jusqu'où il penetre ; j'en ai fait traiter où la sonde penetroit jusques dans la bouche. Le mal sondé & bien reconnu, il faut faire ouverture par-dessus la barbe avec le couteau de feu tranchant, de haut en bas, & fendre le cuir jusqu'à l'os ; lors il faut encore sonder, après passer un bouton de feu dans l'os jusqu'où vous conduira la sonde, & y revenir à plusieurs fois, jusqu'à ce que vous ayez bien brûlé & penetré tout l'os carié ; afin de l'obliger à plûtôt esquiler, frottez tout l'endroit que vous avez brûlé avec de bonne huile de laurier, & y en mettez de six en six heures pendant deux jours.

Mais comme il faut que le Cheval mange pour vivre, le mouvement de la mâchoire & la partie où est situé le mal qui est fort humide, fera croître la chair excessivement, qui pourroit boucher le trou que vous avez fait à la barbe, & empêcher les esquilles de tomber, il faut prendre soigneusement garde au trou qui est à la barbe, & brûler avec le fer rouge ces chairs qui croissent trop, & souvent on est obligé de les brûler trois & quatre fois en differens tems : on peut aussi au trou qui répond à la barbe, où la chair croît par trop, y mettre du sublimé en poudre, pour éviter d'y mettre si souvent le feu ; car dedans la bouche sur la barre, il n'y faut mettre que du sucre dans le trou, & l'esquille de la barre tombe assez facilement ; mais à la mâchoire l'esquille qui doit sortir par le trou qui est sur la barbe, sera fort difficile à se détacher, & c'est l'endroit où la chair croît si fort. Finalement les esquilles tombées, on met dans le trou qui est dans la bouche du sucre pilé, & sur les playes de la barbe, on les lave avec eau-de-vie, & de l'alun brûlé ensuite, & on continue jusques à guérison.

Du Cheval dégoûté.

CHAP. VI.

UN Cheval eſt dégoûté lorſqu'il mange moins qu'à l'ordinaire ; ou qu'il mange plus mollement, ou bien qu'il refuſe abſolument le manger de l'avoine, la rebutant tout-à-fait. Le dégoût peut provenir de pluſieurs cauſes, dont les unes ſont très-faciles à connoître & à guérir, les autres incertaines, particulierement dans le commencement d'une maladie dont l'évenement eſt douteux.

Nous rapporterons pluſieurs cauſes de ce dégoût, avec leurs remedes. Il y a des Chevaux naturellement délicats, leſquels pour peu de choſe ſe dégoûtent ; une ordure qu'il trouveront dans leur avoine, un brin d'herbe moiſi, une vetille & un rien les empêche de manger ; mais comme ils ſe ſont dégoûtés facilement, tout auſſi facilement ils recommencent à manger. Il vient des cirons au-dedans des lévres des Chevaux deſſus & deſſous, qui leur cauſent de la démangeaiſon ; ils ſe frottent continuûllement les lévres contre la mangeoire, & perdent le manger, ſans autre indiſpoſition : il faut renverſer les lévres, ſi l'on y voit quantité de petites éleveures, ce ſont des cirons.

Le remede eſt de couper la premiere peau au-dedans des lévres, à l'endroit où ſont les cirons, avec un biſtouri ou couteau bien affilé : on frotte enſuite ces inciſions avec du ſel & du vinaigre par tout le dedans des lévres, & le Cheval recouvre d'abord l'appetit.

Si vous ne connoiſſez point la cauſe pour laquelle votre Cheval eſt dégoûté, je crois qu'il eſt à propos au matin de lui donner un coup de corne, ou bien le ſaigner au palais avec la lancette (ce qui eſt la même choſe) en cette maniere ; on choiſit le milieu du palais entre les deux crocs, ou bien ſi c'eſt une Jument, au troiſiéme ou quatriéme ſillon, & l'on perce cet endroit avec une lancette ou avec une corne de cerf bien pointue, l'un & l'autre ne ſont pas bien difficiles, & c'eſt ce qu'on appelle un coup de corne : on donne incontinent au Cheval deux picotins de ſon mouillé pour lui arrêter le ſang.

Si pourtant après avoir mangé le ſon le Cheval ſaignoit encore, il faut lui lever la tête avec la corne, comme qui voudroit lui donner un breuvage, & d'abord le ſang s'arrêtera.

Et ſi l'ayant tenue levée long-temps, la baiſſant le Cheval ſaignoit toujours, on peut ſans lever la tête au Cheval, lui arrêter le ſang facilement avec une coque de noix vuide, l'appliquer ſur la ſaignée, la preſſer & la tenir là quelque temps : la coquille s'y attache & arrêtera le ſang avec plus de facilité que beaucoup d'autres remedes bien difficiles à pratiquer. Si je pouvois guérir un Cheval malade

CHAP. VI.

avec une bagatelle, je préfererois cette bagatelle à toutes les drogues des Indes les plus précieuses.

On peut faire cette saignée en toutés occasions, dans l'incertitude des maux ; car elle ne peut nuire, & souvent elle profite beaucoup.

En Allemagne elle est si usitée, que la plûpart des cochers ont une corne pendue à leur ceinture, tant parce qu'ils croyent d'en être bien parés & ornés, que pour saigner leurs Chevaux au palais : D'abord qu'ils paroissent tristes, dégoûtés ou étonnés, tout aussi-tôt on leur donne un coup de corne, & l'instrument n'est pas loin pour le faire ; puisqu'ils l'ont toujours avec eux.

Si après ce coup de corne il continue à être dégoûté, il le faut tenir au mastigadour pendant une couple d'heures, l'ôter & le remettre de temps à autre, & lui donner de bons lavemens qui ne peuvent nuire, & tâcher par les observations de ce que nous avons dit, à découvrir la cause de son dégoût.

Quelque cause qui l'ait dégoûté, quand même il feroit malade (ce qui arrive assez souvent) il faut lui faire mâcher une plotte, que j'appelle gourmande, enveloppée dans un linge, & attachée au filet ou mastigadour, le tenir deux heures bridé, en le débridant il mangera : La pilule ou plotte se trouvera décrite dans ce chapitre sur la fin.

Si l'on est au temps des raves, qu'on crie à Paris si communément, il en faut prendre une bonne quantité, & lui en faire manger feuilles & racines : La rave remet les Chevaux en appetit, & les fait pisser ; le remede est facile, & les Chevaux dégoûtés y prennent goût ; comme aussi aux bettes-raves cuites, & souvent recouvrent l'appetit. La presle, en Latin *Clauda Equina* ou *Equisetum*, verte ou seche, remet en goût les Chevaux & leur décrasse les dents ; c'est une herbe qui croît dans les lieux humides ; on s'en sert pour nettoyer la vaisselle & la dégraisser.

Une demi-once d'Assa fœtida, & autant de Sabine en poudre ; mise dans un noüet, & attachée au mastigadour, le laissant une couple d'heures, lui redonnera l'appetit ; il faut continuer tous les jours plusieurs fois, le même noüet servira long-tems.

On peut remarquer si le Cheval n'a point de chaleur étrangere dans le corps, ce qui se connoît par le battement de flanc : s'il n'en a point, il est bon de lui donner dans du vin rouge ou blanc une once de theriaque bien délayé, au défaut de theriaque, l'orvietan est passable ; il consommera les crudités restées dans l'estomach, & fera recouvrer l'appetit.

S'il

S'il n'a pas perdu abfolument le manger, comme nous parlons feulement des Chevaux dégoûtés, on fuppofe qu'ils mangent, mais peu & mollement, on peut chercher d'un arbriffeau qu'on nomme de la Sabine, qui a la feuille comme le Ciprès, & en mettre tremper dans de l'eau, dont il faut mouiller fon avoine & fon fon, même en humecter le foin, cela le fera mieux manger : il faut continuer cette méthode quelque temps. CHAP. VI.

Communément on fait le remede fuivant, & tout le monde le pratique : mais pour ne rien omettre de ce qui peut fervir, il faut préparer dans un pot du verjus ou du vinaigre, environ une couple de verres, fept ou huit goufles d'ail concaffées, & deux onces environ de fel menu, une demie-livre de miel, puis avec un bâton, dont le bout fera enveloppé d'un linge, lui frotter les gencives, les lévres & la langue avec cette compofition mêlée enfemble, puis vous lui ôterez le maftigadour, & infailliblement il mangera ; mais s'il ceffe trop-tôt il faudra recommencer à le frotter ; quelques-uns mettent du miel rofat, qu'ils démêlent bien avec toute la compofition ; du miel commun fuffit, & il eft très-bon.

Il eft fort à propos, avant que de frotter la bouche du Cheval avec ce remede, de la lui bien laver avec une éponge imbibée d'eau fraîche, pour lui ôter la bave amere, qui fouvent le dégoûte plus que tout.

On peut auffi concaffer cinq ou fix gouffes d'ail avec une petite poignée de fel, l'enfermer dans un linge, & l'attacher au maftigadour, lui laiffer dans la bouche une demie heure ou une heure.

Je me fers fouvent pour les Chevaux dégoutés d'une once de bon Affa fœtida, que j'enveloppe dans un linge, & l'attache au maftigadour pour le laiffer une couple d'heures ronger ; il faut qu'un Cheval foit bien dégoûté, s'il ne mange après : quand il ne mange plus, on lui remet le maftigadour, & le même Affa fœtida fert jufqu'à ce qu'il foit tout fondu.

Si après toutes ces précautions le Cheval refte dégoûté, prenez une branche de bois de laurier de groffeur mediocre, mettez-la entre les dents mâchelieres, & la laiffez mâcher, puis frottez la branche avec du miel rofat, ou du commun au défaut, & la lui redonnez à mâcher la frottant de miel ; vous continuerez demie-heure de la forte, il mangera après fans doute.

Une branche de figuier pourra prefque faire le même effet.

Quand on a des Chevaux dégoûtés, il faut chercher toutes les inventions poffibles pour les faire manger fans contrainte, par de petits foins faciles, comme d'être fouvent près d'eux, fur tout quand e dégoût vient par maladie, leur donner à manger avec la main un

CHAP. VI. peu de foin : d'abord qu'ils le refusent, leur mettre le mastigadour une demie-heure, puis le leur ôter, leur présentant ensuite quelques morceaux de pain, s'ils le refusent, leur laver la bouche avec une éponge, leur donner ensuite un peu d'avoine dans la main; enfin, il faut chercher tous les moyens possibles d'empêcher un Cheval de perdre absolument le manger, & pour cet effet l'Armand qui suit fera merveille.

Le plus assuré de tous les remedes, est de mêler une once de foye d'antimoine parmi du son mouillé, que le foye soit bien pulverisé, & continuer à lui en donner deux fois tous les jours; assurément il le fera bien manger, & lui profitera beaucoup à la santé. La description & la maniere de composer le foye d'antimoine se trouvera ci-après au Chapitre CXXV. On peut lui en faire manger aussi long-temps qu'on voudra, sans rien appréhender de mauvais; au contraire, il ne s'en ensuivra que de bons effets, à moins qu'il ne voulût jetter sa gourme, car le foye d'antimoine rafraîchit, & il faut échauffer.

Je donnerai un avis en cet endroit à ceux qui voudront se servir de mes remedes, qu'ils sont tous dispensés avec le poids de marc, qui est le poids dont les Orfévres se servent par tout : car la plûpart des autres Livres dans leurs compositions, parlent du poids de Medecine, ou du poids de la Ville où ils pratiquent; mais dans ce Livre, il n'est fait d'autre mention que du poids de marc de seize onces à la livre; qui est le poids de Paris & de Bourgogne; car quoique dans quelques Villes de France il y ait seize onces à la livre, les seize ne valent que quatorze de Paris, puisque c'est le plus grand poids qui soit dans le Royaume.

Armand pour un Cheval dégoûté & malade.

CHAP. VII. PRENEZ plein un plat de mie de pain blanc émiée bien menue; mouillez-la avec du verjus, y mettant trois ou quatre pincées de sel; au défaut de verjus le vinaigre pourra servir, & suffisante quantité de miel rosat ou violat, & à leur défaut du miel commun : mettez cette pâte clair dans un pot, pour la faire cuire sur un petit feu un quart d'heure, pour en ôter l'humidité superflue : puis vous y ajoûterez de la canelle en poudre, le poids de deux écus sols, qui font deux gros, une douzaine & demie de clous de girofle battus, une muscade rapée, & demie livre de cassonnade : remettez le tout sur un petit feu, & laissez cuire à feu lent un demi quart d'heure,

remuant de tems en tems avec une ſpatule de bois, pour bien mêler le tout, & faire incorporer les aromates avec le pain & le miel; mais il faut peu de feu, parce que la vertu des drogues aromatiques s'exhale promptement avec le moindre excès de chaleur. CHAP. VII.

Il faut avoir un nerf de bœuf, & mettre tremper le gros bout dans l'eau quatre ou cinq heures pour l'amolir, enſuite faites-le ronger au Cheval avec les dents mâchelieres, qui l'applatiront un peu, ou applatiſſez-le avec un marteau, puis vous y mettrez gros comme une noix de l'Armand ci-deſſus, & vous ouvrirez la bouche du Cheval, lui faiſant tenir la langue hors la bouche par le côté, afin qu'il ne la remue point; vous introduirez votre nerf ainſi chargé le plus avant que vous pourrez; d'abord qu'il ſera dans la bouche aſſez profond, il lui faut lâcher la langue, & lui laiſſer mâcher le nerf de bœuf & l'Armand tout enſemble pendant quelques momens; vous lui en remettrez enſuite juſqu'à cinq ou ſix fois, & le laiſſerez après l'eſpace de trois heures manger s'il veut,puis vous lui donnerez de l'Armand, & continuerez de la ſorte de trois heures en trois heures.

L'Armand eſt profitable à tous les Chevaux dégoûtés & malades, pourvû qu'ils n'ayent pas la fiévre; je m'en ſuis toujours ſervi utilement: il nourrit & fait revenir l'appetit, il ne manque jamais, ſi on laiſſe avaler tout doucement le nerf juſqu'au fond du gozier ſans le pouſſer, & le tenant par le bout, il fait jetter au dehors quantité de flegmes ameres de biles, qui ſont cauſes ſuffiſantes de dégoût. Chaque fois qu'on retire le nerf du gozier, avant que de lui remettre, il faut bien le nettoyer & eſſuyer avec du foin.

Quoique ce remede ſoit ordinaire, aſſurément il eſt excellent, & ſi on le continue, on verra qu'il fait de très-bons effets; car il nourrit, donne de l'appetit, & fortifie la chaleur naturelle.

L'Armand eſt encore bon pour déboucher le gozier d'un Cheval qui auroit avalé une plume, ou autre ordure arrêtée au gozier, le laiſſant avaler en remâchant tout doucement par pluſieurs fois le nerf chargé d'Armand juſqu'au fond, ſans le pouſſer rudement. Enfin, on éprouvera que l'uſage de ce remede ne fait aucune violence, & qu'il le nourrit & le remet en appetit; mais ſi le Maréchal pouſſoit le nerf, & qu'il ne fût pas amolli, il peut lui crever le gozier, & le faire mourir enſuite; mais cela n'arrive jamais, ſi on le laiſſe avaler au Cheval en mâchant le nerf ſans pouſſer beaucoup: de ma connoiſſance il eſt mort des Chevaux faute de cette précaution.

Plotes gourmandes pour faire manger les Chevaux dégoûtés.

CHAP. VIII.

IL n'y a rien au monde qui chagrine & qui embarraſſe davantage un homme qui aime les Chevaux, que lorſqu'ils ne veulent pas manger en faiſant voyage. On eſt tous les jours en cette peine, & juſqu'à préſent je n'avois rien trouvé qui m'eût donné ſatisfaction entiere : j'ai experimenté le remede ſuivant pluſieurs fois, & m'en ſuis ſi bien trouvé, que je n'ai pas voulu fruſtrer le public d'une choſe qui peut être ſi utile aux Chevaux, non-ſeulement à ceux qui peuvent être dégoûtés ſans être malades, mais encore pour ceux qui le ſont effectivement par quelques maux que ce ſoit.

Ces Plotes leur feront vuider de la pituite ſalée, & des flegmes ameres, qui les dégoûtent & leur embarraſſent le gozier ; ils feront l'effet d'un machicatoire, & purgeront le cerveau ; enfin, l'uſage vous apprendra que le remede eſt très-bon. Prenez une livre d'Aſſa fœtida, une livre foye d'antimoine, demie livre bois de laurier, & demie livre bois de genévre, & deux onces racines de peretre ; le tout doit être mis en poudre groſſiere l'un après l'autre, & pour cela il faut que les bois de laurier & de geniévre ſoient ſecs avant de les piler ; puis on mettra le tout dans un grand mortier avec de bon verjus de grain bien épuré, & à force de piler & de mêler on incorporera les matieres, enſorte que le tout ſe puiſſe lier pour en former des Plotes ; ce qui ſe fera aiſément ſi on a mis le verjus peu à peu, & non tout à coup, on formera des pilules peſantes une once & demie qu'on fera ſécher à l'ombre.

Pour s'en ſervir quand on a quelque Cheval dégoûté, on en prend une qu'on enveloppe d'un linge uſé, & on l'attache au filet, puis on la laiſſe ronger & mâchonner au Cheval une couple d'heures le matin, en le débridant aſſurément il mangera ; le ſoir il en faut faire autant, & continuer de la ſorte, en remettant une nouvelle Plote lorſque l'autre eſt uſée, juſqu'à ce que le Cheval ait recouvré l'appetit.

Ces Plotes font vuider quantité d'eau & de flegmes, qui dégoûtent les Chevaux ; on peut s'en ſervir à la campagne, en attacher une à la bride du Cheval dégoûté, au long de la journée, en le débridant très-aſſurément le Cheval mangera ; il faut continuer de la ſorte juſqu'à ce que le Cheval mange très-bien, ce qui ſera bien-tôt, s'il n'eſt point malade d'ailleurs.

On peut ſe ſervir ſi on veut des Plotes cordiales, ou pillules theriacales ; elles font l'effet à peu près des Plotes, & donnent appetit

aux Chevaux si on les lie avec un morceau de linge au mastigadour, & qu'on les laisse mâcher deux heures le matin & autant l'après-dîné; en débridant les Chevaux, assurément ils mangeront, & toujours de mieux en mieux. CHAP. VIII.

Pilules Stomachiques.

L'usage des Pilules Stomachiques est bon pour faire manger les Chevaux, mais on s'en sert d'une autre maniere que des Plotes gourmandes; car on fait avaler celles-ci : les Chevaux qui jettent, ou qui ont disposition à jetter, ces Pilules ne leur sont pas propres; car il faut échauffer, & elles ne le font pas, ainsi les précedentes sont meilleures à toutes sortes de Chevaux : en outre il est plus aisé d'attacher une Plote à une bride, que d'en faire avaler, ainsi il y a plus de commodité aux autres qu'à celles-ci; on les fait comme il suit.

Prenez une livre de foye d'antimoine, fait comme je l'enseignerai au Chapitre CXXV. pilez-le fort fin, ayant fait des mucilages de gomme adragan, vous en formerez des pilules pesantes chacune dix gros, & les laissez sécher.

Vous en ferez avaler deux toutes entieres avec chopine de vin, laissant le Cheval bridé deux heures après; on peut continuer tous les jours jusqu'à un mois; elles profiteront beaucoup aux Chevaux, mais il n'en faut pas donner à ceux qui jettent par le nez ou qui veulent jetter, ni à tous les Chevaux qu'il faut échauffer, car elles rafraîchissent.

La nourriture des Chevaux qui ne veulent point manger étant malades.

IL y a des Chevaux malades qui perdent absolument le manger; il faut autant qu'on le peut les délivrer du mal qu'ils souffrent, par le choix des bons remedes, & par une juste & convenable application d'iceux, & sur toutes choses, essayer dans tous les remedes qu'on fera, à leur donner de l'appetit; & que l'effet du remede soit non-seulement pour les guérir, mais encore pour ne les pas dégoûter : pour y parvenir on doit avoir recours à chaque maladie en particulier; mais à présent l'on n'en peut parler qu'en termes generaux. C'est une maxime très-bonne, qu'on doit faire tout son possible, quand on a un Cheval qui ne veut prendre aucun aliment, de l'obliger à en prendre par toutes sortes de voyes, qui ne sont pas contraires à son mal, afin de n'être pas contraint de lui en donner par force & avec la CHAP. IX.

CHAP. IX. corne, comme c'eſt l'uſage ordinaire: car étant obligé d'en venir là, il lui faut lever la tête avec la corde, ce qui le contraint beaucoup; & quand il a la fiévre, elle l'augmente, ne pouvant avoir librement ſon haleine. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire avaler un breuvage à un Cheval ſans ſe ſervir de la corne; mais les incommodités que nous venons de dire, ou une partie, s'y trouvent toujours.

Je ne puis approuver le procedé de ceux qui ayant des Chevaux qui ont perdu le manger depuis douze ou quinze heures, ſoit qu'ils ayent la fiévre ou non, leur donnent d'abord une ou deux pintes de lait avec des jaunes d'œufs: ils croyent avec cette nourriture bien retablir leurs Chevaux de tout le déſordre que les jeûnes précedens leur ont fait ſouffrir; mais outre qu'il n'y a nul péril de laiſſer une couple de jours un Cheval ſans manger, cette nourriture eſt très-peu convenable à leur eſtomac, elle eſt plûtôt capable de leur faire du mal quand ils n'en auroient pas; d'ailleurs le lait qui eſt d'une bonne & facile nourriture, a cela de commun avec tous les bons alimens, qu'il ſe corrompt aiſément dans un eſtomach dereglé, il ſe caille & donne des violentes tranchées; & s'il ne ſort pas par la bouche (ce qui ne peut arriver aux Chevaux qui ne vomiſſent point) il s'endurcit & fait des obſtructions de conſéquence. Auſſi Hipocrate qui le conſeille dans pluſieurs rencontres, le défend avec raiſon dans les maux de tête, dans la fiévre & en d'autres occaſions: *Lac dare capite dolentibus malum, malum etiam febricitantibus.* Si Hipocrate l'improuve aux hommes, qui la plûpart l'ont familier dans leur nourriture, & qui vomiſſent, que ſera-ce des Chevaux qui depuis qu'ils ont quitté la mamelle n'en goûtent jamais? Quand je l'ai voulu éprouver je n'en ai eu aucune ſatisfaction, particulierement aux Chevaux fiévreux. *In ſtomacho ægrotantium animalium acceſſit lac, ſed non imprimitur vitali caractere, propterea aciditas fit putrefactiva, quæ non nutrit, ſed malum auget.* Si ces raiſons ne peuvent déſabuſer les gens de l'uſage du lait aux Chevaux malades, & qu'ils ne guériſſent pas, je les prie de n'en point chercher d'autre cauſe. Vous en pouvez être convaincu par une experience aſſez facile; qu'une perſonne qui ſoit en ſanté boive à jeun du lait environ un verre, & qu'il faſſe en ſorte (comme il eſt facile) de le vomir tout à l'heure, il s'appercevra en le rejettant qu'il eſt aigri dans ſon eſtomach, & même qu'il ſera à demi figé & changé en fromage, à cauſe du ſuc acide que tous les animaux ont dans l'eſtomach, puiſque c'eſt une choſe triviale que les acides figent & font cailler le lait, lequel ne peut que nuire dans l'eſtomach d'un Cheval malade, puiſqu'en cet état il eſt plus capable de corruption & de nuire, que de nourrir, ſuivant la maxime latine que je viens d'al-

leguer. Veritablement cette experience ne se peut faire sur un Cheval qui ne vomit jamais, mais elle nous sert d'une preuve assurée que le lait aux Chevaux malades, leur est plus nuisible qu'utile. CHAP. XX.

Il y en a qui donnent aux Chevaux des consommés faits de bonnes viandes, ce que j'ai toujours vû pareillement assez mal réussir; si l'on vouloit donner un consommé à un Cheval, il faudroit que ce fût un extrait de foin & d'avoine, qui font sa nourriture ordinaire; car tout Cheval est si fort ennemi de la viande & du gras, que le bouillon est capable de le dégoûter, quand il ne le feroit pas. Tout le monde sçait qu'un Cheval qui se porte bien, auquel on frottera les dents avec de la graisse ou du suif, ne mangera point, que fera-ce d'un Cheval malade?

Je sçai qu'on pourra ôter toute la graisse d'un consommé: mais ce sera toujours une nourriture qui donnera du dégoût, & qui sera tout-à-fait étrangere à son estomach, ce qu'il faut éviter par tous les moyens, puisqu'on a des alimens & plus familiers & meilleurs.

J'approuve le pain cuit, particulierement la mie, avec de l'eau & un peu de sel, en consistance fort claire; c'est une bonne nourriture pour tous les Chevaux qui ne veulent manger ni foin, ni avoine, ni son; j'en ai vû le boire comme de l'eau, ce qui les a nourris fort longtemps; s'ils ne le veulent boire, on les y peut contraindre avec la corne; pour peu qu'ils en prennent, cela est capable de les substanter.

L'avoine gruée ou de l'orge mondée bien cuite, sans beurre ni graisse, simplement avec de l'eau, & passée pour en ôter les grains, & la donner tiéde, nourrira le Cheval sans grande dépense, & fort facilement; c'est un aliment qui a du rapport avec l'ordinaire nourriture qu'il prend, & qui ne donne rien de nouveau au Cheval: il n'y a que la coction ou préparation de l'orge ou de l'avoine qui ne peut être mal-faisante à un estomach débilité par la longueur du mal; ce procedé me semble raisonnable, & l'experience fera connoître ce qui est de plus profitable, le bon sens, s'il me semble, fera pour moi en ce rencontre.

A Paris on a cette commodité, qu'on trouve chez les Grenetiers de la farine d'orge; on en prend une livre, qu'il faut tamiser pour en ôter le son, & ne garder que la farine fine, de laquelle on fait de la bouillie avec environ deux pintes d'eau; on la fait cuire comme de la bouillie jusqu'à ce qu'elle soit épaisse suffisamment; l'ôtant du feu on y mêle demi quartron de sucre, & on la donne avec la corne; cette quantité peut suffire pour le nourrir un jour naturel: de plus, elle humecte un corps desséché par l'ardeur de la fiévre, ou autre cause; s'il a peu de fiévre, & que le dégoût vienne de quelque autre cause, on peut mêler parmi cette bouillie une once de poudre cordiale,

qui sera décrite ci-après, elle contribuera beaucoup à lui faire recouvrer l'appetit, ou bien mêler parmi la bouillie une once de foye d'antimoine en poudre, qui temperera la chaleur des entrailles, si elle est trop grande, & donnera appetit.

Il faut être fort circonspect à donner ou à laisser prendre de la nourriture aux Chevaux malades de fiévre ou de battemens de cœur, & autres maladies chaudes & violentes, qui ordinairement ne sont pas de durée. J'ai vû mourir nombre de Chevaux pour avoir trop mangé, & qui en seroient échappés s'ils eussent observé un régime convenable, c'est-à-dire peu : la quantité de foin est fort contraire aux Chevaux malades; la gerbée, quand on en a, est préferable; on peut faire fond sur ce qu'il meurt peu ou point de Chevaux de faim lorsqu'ils sont malades peu de temps, & quantité meurent de trop manger.

Quand on fait prendre de la nourriture aux Chevaux avec la corne, conduisez-vous selon les forces & la taille de votre Cheval; que s'il mange de lui même, comme il arrive bien souvent, par l'usage de l'antimoine préparé & mis dans son son, qui lui excite l'appetit, faites-lui observer la diette; car dès-lors que la chaleur naturelle est trop occupée à cuire & digerer les alimens qu'il a pris, elle ne pourra plus s'employer à consommer l'humeur qui cause le mal, ainsi vous retarderez sa guérison.

C'est dans les maladies violentes que je recommande si fort cette diette, car elles ne sont pas de durée : si la maladie alloit en longueur, il faudroit prendre d'autres mesures, & nourrir son Cheval, de crainte qu'il ne se desséche si fort, que la chaleur étrangere ne soit augmentée, & qu'on ne le puisse rétablir ensuite.

Ce que j'ai dit ici pour la nourriture des Chevaux malades, ne sera point repeté dans tout le cours de ce Livre.

Avant que de m'engager plus avant dans la description des remedes, je donnerai avis à ceux qui aiment les Chevaux, qu'il n'y a rien au monde dont on fasse un plus grand abus que des louanges en matiere des remedes, qu'on appelle communément secrets; l'usage des éloges est si fréquent, qu'il est très difficile de discerner si on les distribue avec justice, ou si c'est un vain desir de paroître, & persuader qu'on possede des choses extraordinaires. Vous remarquerez sans doute, que ceux qui vous offrent des remedes, disent tout au moins qu'ils sont admirables, qu'ils guérissent tout ce qu'ils touchent; enfin, c'est les offenser que de douter seulement qu'ils soient infaillibles, quoique dans leur description vous ne remarquiez ni methode, ni dose, ni même apparence de raison;

raiſon ; ils veulent vous perſuader que ces rares ſecrets en ont guéri une infinité. Je ne vous conſeille pas de vous laiſſer abuſer par des louanges ſi mal appliquées : mais éprouvez, & vous connoîtrez que ceux qui ont de bons remedes, ne les donnent qu'après de longues ſollicitations, & ſeulement aux bons amis. Je ne deſire pas que vous traitiez les miens plus favorablement, communiquez-les aux gens ſçavans, voyez ce qu'ils en diront, & là-deſſus éprouvez-les, & en faites cas s'ils vous réuſſiſſent. Tout ce que je puis vous aſſurer, eſt que je vous donne toute l'experience & le travail de plus de quarante années, ayant toujours cherché & pratiqué des remedes aux Chevaux pendant ce temps ; j'ai étudié tous les Livres qui en parloient ; j'ai conferé avec les Sçavans ſur mes doutes ; j'ai medité ſur les differens effets des ſimples, & finalement je les ai experimentez, non pas une fois, mais cent.

J'y ai ajoûté ou diminué, ſelon les effets que j'ai vû ; & ſans vouloir paſſer pour habile, le plus grand nombre de ceux que je vous donne ſont de mon invention, & tous compoſés avec raiſonnement & methode, ſans en faire de myſtere ni de ſecret, ne m'en étant pas reſervé un ſeul, afin de faire jouir le Public de mon travail. Avant que je ſçuſſe le peu que le temps & l'experience m'ont appris, je tenois les remedes qui m'avoient réuſſi ſi chers & ſi cachés, que je ne les donnois que très-rarement ; préſentement je m'en ſuis déſabuſé. C'eſt une maxime que j'ai toujours trouvé véritable, que dans tous les Arts ceux qui excellent n'ont jamais de jalouſie contre ceux de leur profeſſion : tout au contraire, les demi-ſçavans ne peuvent ſouffrir qu'on loue les autres ; bien loin de les louer eux-mêmes, ils s'imaginent que c'eſt autant de rabattu de leur gloire. Je ne prétends point à la qualité ni au titre de ſçavant ; mais j'ai tiré un très-bon augure de ce que l'eſtime qu'on a fait de ce Livre a cauſé du chagrin à quelques perſonnes qui veulent qu'on les croye très-habiles.

Du moment qu'il parut, la plûpart des fameux Maréchaux ſe déchaînerent contre la methode que je preſcris, de traiter les maladies des Chevaux ; parce que je ne ſuis pas leur ancienne routine : depuis quelques perſonnes de qualité qui ont confiance en moi, ayant eu des Chevaux malades, ont ordonné à leurs Maréchaux de ſuivre de point en point ce que j'ordonnerois ; ils ont vû que la choſe a réuſſi en mille occaſions, ils ſe ſont rendus, & peu à peu ils ont lû mon Livre, & ont quitté en partie la vieille routine, & de l'un à l'autre ils y ſont preſque tous venus : de ſorte que depuis quinze ou ſeize ans preſque toute la Medecine des Che-

CHAP. IX. vaux eſt changée à Paris, & tous les jours des Maréchaux me viennent demander avis ſur les Chevaux malades qu'ils traitent, & par ce moyen ils ſatisfont leurs chalans, qui preſque tous liſent mon Livre, & veulent que leurs Maréchaux le ſuivent de point en point, quand leurs Chevaux ont quelque infirmité. Si cela continue de la ſorte, comme toutes les apparences y ſont, dans peu de tems la Medecine des Chevaux ſera en bon état, & les choſes ſe feront dans un meilleur ordre que par le paſſé. Ce Livre a produit cet effet, ce qui n'eſt pas peu de choſe.

De la Gourme.

CHAP. X. LA Gourme eſt une incommodité de laquelle peu ou point de Chevaux nés en ce climat échappent & ſe ſauvent ſans en avoir été attaqués : c'eſt une vuidange ou décharge des humeurs ſuperflues contractées dans la jeuneſſe, qui ſe fait ordinairement par abſcès au-deſſous de la gorge, entre les deux os de la ganache, ou par les nazeaux; nous ne pouvons la comparer mieux qu'à la petite verole des enfans, avec cette difference du lieu où la nature ſe décharge.

Je ſçai qu'il y a diverſes opinions ſur la cauſe de cette maladie; les uns veulent qu'elle tire ſon origine du ventre de la mere, & que le Poulain en apporte les ſemences, qui dans quelques années que la chaleur naturelle s'augmente, viennent à pulluler & à faire une agitation ou fermentation d'humeurs qui ſe jettent enfin ſur quelque partie, où elles ſuppurent pour l'ordinaire. Les autres veulent que le changement de nourriture, à ſçavoir de lait en alimens plus ſolides, faſſe une alteration notable dans le corps, tant dans les humeurs, que dans les parties qui s'en nourriſſent, & que de cette alteration il arrive une fermentation qui oblige la nature à faire un effort pour expulſer les reſtes de la premiere nourriture, qui ſervent de levain à cette maladie. Il y en a qui ſe perſuadent que toute liqueur ſe fermente & ſe purifie dans un certain temps; ainſi le vin, la bierre, le cidre, les ſirops viennent à bouillir, à écumer, & à ſe clarifiér, les uns plûtôt, les autres plus tard, ſelon la diſpoſition de la liqueur, & que le ſang des animaux a ſon temps inégal pour ſe purifier, d'où vient que la petite verole vient aux hommes en divers âges. Pour les Chevaux qui n'ont point le temperament ſi different entr'eux, la Gourme leur arrive ordinairement à trois ou quatre ans : mais de quelque ſource que vienne le mal, il eſt peu important pour la guériſon; il eſt bien plus ne-

ceffaire de fçavoir la maniere dont la nature s'en décharge ; c'eft fouvent par une tumeur fous la gorge entre les deux os de la ganache, & par les nazeaux ; quelquefois les Chevaux la jettent fimplement par cette tumeur & groffeur fous la gorge ; fouvent auffi elle ne vient point à fuppuration, mais elle fe réfout par infenfible tranfpiration ; fi pourtant elle venoit à fuppuration, la guérifon en feroit plus affurée.

Il y en a qui la jettent par diverfes parties, par une épaule, par un jaret, par deffous le rognon, par un pied, enfin par l'endroit le plus foible qui eft dans tout le corps du Cheval.

Il jettera fa gourme par un endroit bleffé ; quand la nature eft prête à fe décharger & à chaffer cette humeur fuperflue qui l'incommode au-dedans, elle fait effort pour l'expulfer au-dehors : Il n'eft rien de plus certain que les parties les plus fortes fe déchargent de leur fardeau fur les plus foibles ; fi cette partie qui reçoit ce fardeau eft froide, nerveufe, ou de petite capacité, elle n'eft pas capable de fe liberer entierement de cette abondance d'humeurs qui l'oppreffe, & elle en demeure toujours intereffée & affoiblie.

Quand un Cheval a jetté la gourme imparfaitement, fouvent il jette enfuite de fauffes gourmes à l'âge de fix, dix & douze ans, qui étant négligées dégenerent en morve. Si la fauffe gourme a pris fon cours par le nez (ce qui arrive rarement) ils en font bien plus malades. Il eft très-conftant que le plus utile au Cheval, eft de jetter fa gourme par les glandes ou tumeurs fous la gorge ; car lorfqu'elle eft percée, le Cheval eft hors de peril ; ceux qui la jettent par les nazeaux en font auffi fort foulagés.

Il eft bien favorable aux Chevaux de jetter la gourme dans le tems qu'ils font Poulains & nourris dans la prairie : car ayant continuellement la tête baffe pour paître l'herbe, l'évacuation en eft plus facile, & ils en font moins travaillés ; outre cet avantage que l'herbe eft une nourriture humide, qui détrempe mieux les humeurs, & les fait couler avec plus de facilité, leur procurant bien plûtôt la guérifon. Il ne faut pas conclure de ce que deffus, que l'herbe foit bonne pour la gourme ; bien au contraire, à la gourme il faut échauffer, & l'herbe rafraîchit : mais les Poulains qui la jettent dans les prez, la nature a eu affez de chaleur & de force pour pouffer & faire fortir la gourme ; ainfi il n'eft pas befoin d'échauffer, puifque nonobftant la fraîcheur de l'herbe le Cheval a jetté fa gourme, & la pouffe au-dehors : mais aux Chevaux qui mangent fec, il n'en eft pas de même, fi on les mettoit au verd, on les refroidiroit trop, & peut-être on leur feroit venir la morve.

Tous les Auteurs Italiens & Efpagnols qui ont traité des mala-

CHAP. X. dies des Chevaux, n'ont rien dit de la gourme; il y a apparence que le Ruiny, qui a si bien écrit de toutes les maladies, n'auroit pas omis celle-là s'il l'avoit connue. Mais dans les pays qui approchent du Midy, les Chevaux ne jettent presque jamais la gourme, ou si la nature s'en décharge, c'est par insensible transpiration. Pascal Caracciolo n'en a rien dit dans son Traité de *la gloria del Cavallo*, qui est fort beau & ample, & digne de la Traduction de quelque bonne plume; c'est ce qui me donnera sujet de m'étendre plus au long sur cette maladie, comme étant de conséquence en ce pays. J'infere de ce que dessus, que nous ne devons pas être surpris si des remedes que nous prenons des Livres étrangers, comme ceux des Italiens, des Anglois, & autres, ne réussissent pas toujours en France; les climats sont differens, les herbes & les simples ont plus ou moins de vertus cueillis au Nord ou au Midy, à l'Orient ou à l'Occident; ainsi un remede qui aura réussi dans un pays pour lequel il a été composé, produira de mechans effets dans un autre climat auquel il n'a pas été approprié.

Ce n'est donc pas le tout d'avoir un remede qui aura réussi en Angleterre, car en France peut-être il ne vaudra rien. Puisque nous nourrissons & traitons les Chevaux tout differemment d'eux; aussi les manieres de les traiter étant malades, doivent être differentes des leurs. J'en alleguerai ici un exemple sensible sur les hommes. L'hyver de l'année 1657. la Garnison du Fort Mardic près de Dunkerque, étoit composée de soldats Anglois & François: il y mourut deux mille Anglois de maladie, & pas un seul François, & si ils respiroient même air, se nourrissoient des mêmes alimens, & faisoient les mêmes fonctions; il faut que le temperament ait causé la mort aux uns, & conservé la vie aux autres. Cet exemple peut confirmer ce que j'ai dit des remedes tirés des pays étrangers, & dont le climat est absolument different. En Angleterre les Chevaux ont de certaines maladies qu'ils n'ont pas en France, & nous en avons en France qui ne sont pas en Angleterre: d'où nous pouvons conclure que les Livres d'Angleterre, quoique bien traduits en François, ne sont pas pour l'usage de tout le monde; il faut être sçavant pour s'en sçavoir servir, & tirer ce qu'il y a de bon, afin d'en faire l'application en France, ce qui est fort difficile. Ce que je dis pour l'Angleterre, je le dis pour l'Allemagne, mais plus fortement pour les pays Meridionaux; & nous serions bienheureux si en France beaucoup de gens qui sont capables d'écrire, vouloient nous donner des remedes justement appropriés à notre climat, à notre façon de nourrir les Chevaux, & à leur temperament.

Ce que j'alleguerai ensuite confirmera ce que j'ai dit ci-devant : En Gascogne & en certains lieux de Bearn, où le pays est chaud, & tient un peu du climat d'Espagne, les Chevaux y perissent presque tous de la gourme, pour la jetter très-imparfaitement ; ils en deviennent aveugles, ou en meurent, & j'ai vû plusieurs Chevaux d'Espagne à Paris, qui pour n'avoir pû jetter leur gourme, ont perdu leurs yeux. Pour revenir à la Gascogne & au Beran, le pays n'y a pas assez de chaleur pour résoudre & dissiper entierement les humeurs qui causent la gourme ; & comme le pays est dans un climat où les Chevaux la devroient jetter, il arrive qu'ils la jettent mal & à contre-temps, & s'ils ne sont puissamment assistés, le moindre accident qui en vient, est qu'ils en perdent les yeux. En ces pays ici on n'est pas dans ces appréhensions pour les Chevaux qui y sont nés ; parce qu'ils y jettent avec facilité, à cause du climat & de la temperature du pays. Ne voyons-nous pas à Paris que les coups à la tête n'y sont pas dangereux, & que les maux de jambes y guérissent rarement ; tout au contraire en Provence & Languedoc : la même raison sert pour les autres maux. CHAP. X.

Remede pour la Gourme.

Pour bien faire jetter la gourme à un Cheval, il faut l'envelopper sous la gorge d'une peau d'agneau ou de mouton, la laine contre le poil du Cheval, le tenir chaudement ; bien couvert, & hors des vents, frottant tous les jours la glande, & autour des machoires ou ganaches avec la composition suivante. Prenez huile de laurier, beurre frais, autant de l'un que de l'autre, & onguent d'althea, le double de l'un des deux, mêlez le tout à froid dans un pot, & de cet onguent graissez la tumeur ; il attirera & fera venir les glandes en maturité : lorsque vous appercevrez que la matiere y sera, si elle ne se peut percer d'elle-même, ce qui seroit à souhaiter, il faut appliquer à chaque tumeur un bouton de feu qui sera courbé de peur d'offenser le gosier, qui n'est pas loin de là ; l'escarre des endroits où vous aurez mis le feu étant tombée, appliquez dans le trou qu'elle aura laissé ouvert une tente frottée de suppuratif, qui est du *Basilicum* commun, comme il est décrit ci-après.

Onguent Basilicum ou suppuratif.

Coupez en petits morceaux de la cire jaune, du suif de mouton, de la resine, & de la poix noire, de chacun demie livre : mettez dans

CHAP. X. une baffine ou grand pot cinq livres d'huile d'olive, faites-le chauffer fur un affez bon feu, l'huile étant bien chaude, jettez-la parmi la cire, le fuif, la refine & la poix, faites fondre le tout, & paffez par un canevas ou groffe toile, & ajoûtez à ce qui fera paffé une livre de therebentine, remuez jufqu'à ce que le tout foit froid, vous aurez un très-bon fuppuratif, qu'on appelle du *Bafilicum*.

On frotte avec cet onguent les parties qu'on veut faire fuppurer; on en frotte les tentes pour le même ufage.

Cet onguent digere les matieres, & en avance la fuppuration; il diminue les douleurs que le pus excite quand il fe forme.

Si on mêle avec ce *Bafilicum* du verd de gris, & de la couperofe blanche, tous les deux en poudre fine, il guérira une playe, & la conduira à cicatrice.

Si la chair croiffoit trop, & bouchoit le trou par où doit fortir la matiere, ou que la chair autour du trou fût faigneufe ou baveufe, il faut frotter les tentes avec de l'Epyptiac, qui eft un onguent ordinaire pour déterger les playes, ou mêler avec le bafilic du verd de gris & de la couperofe blanche.

Si le trou fe bouche trop tôt, il n'y a qu'à y remettre le feu, qui fera retomber une feconde efcarre.

Si le Cheval jette fort bien par les nazeaux, il ne lui faut rien faire, mais feulement le tenir chaudement, & le promener foir & matin; car depuis qu'il eft débouché il n'y a plus rien à appréhender. Mais s'il a les conduits du nez bouchés, par la matiere qui fe congele & fe féche, enforte qu'il ne jette qu'avec peine, & qu'il ne puiffe avoir fon haleine, il lui faut feringuer dans les nazeaux (avec une petite feringue) de la liqueur faite moitié eau-de-vie & moitié huile d'olive battues enfemble, le tout tiéde; elle détachera les flegmes qui bouchent fes conduits, & aidera la nature à mieux pouffer au-dehors: ce petit remede fouvent réiteré donne une grande facilité pour faire jetter.

S'il ne jette que peu, & que la nature ne s'évertue pas affez, il faudra l'échauffer en lui donnant des plottes cordiales, ou des prifes de poudre cordiale, comme auffi de l'opiate de Kermes, ou bien lui donner des prifes de la poudre du Lieutenant, décrite à la fin de ce Livre; fi vous n'avez de l'une ni de l'autre, donnez-lui tous les matins une chopine de vin d'Efpagne, & demi-once de theriaque mêlés enfemble.

Il y a une herbe nommée Pervanche, en latin *vinca pervinca*; laquelle hachée menu, & donnée en bonne quantité parmi le fon mouillé, fera jetter abondamment le Cheval.

On peut enſuite lui mettre des plumaceaux tous les jours en cette maniere. On prend deux grandes plumes d'oye, de celles qui ſont au milieu de l'aîle, & on les induit de beurre frais fondu ſur une aſſiette, & lorſqu'il eſt refroidi, l'on poudre le bout des plumaceaux avec un peu de poivre en poudre, ou du tabac en poudre, puis il faut mettre les plumaceaux dans les nazeaux du Cheval, & afin qu'ils y tiennent; il les faut attacher par le tuyau avec un bon fil qu'on liera au licol; on le laiſſera de la ſorte avec un maſtigadour à la bouche pendant une couple d'heures; il faut continuer tous les jours de même: mais au troiſiéme jour il faudra poudrer le bout des plumes avec de la poudre d'ellebore blanc, & continuer juſqu'à ce que le Cheval ne jette plus. CHAP. X.

Il eſt à propos de réiterer les plottes & la poudre cordiale, ou la poudre du Lieutenant, ſelon le beſoin, ou l'opiate ci-après.

Il eſt bon de feringuer dans les nazeaux de temps en temps, quand le mal s'opiniâtre.

L'opiate de Kermes ſera excellente en cette occaſion, & la corruption qu'on remarque par la puanteur de la matiere ſera ſurmontée par ſa vertu.

Opiate de Kermes.

CEtte Opiate ne cederoit en rien pour les Chevaux, à la confection d'Alkermes, ſi au lieu des grains de Kermes ſecs qui n'eſt proprement que l'écorce, on employoit la vraye & précieuſe mouelle qu'elle enferme, de conſiſtance liquide, qui ſe réduit par ſa maturité, ſans aucun artifice, en une poudre fort rouge, qui ſort d'elle-même par le trou de ſon écorce ou enveloppe, du côté qu'elle adheroit au bois, ou à la feuille d'un petit arbriſſeau, appellé *ilex baccifera*, où elle s'engendre; il faut éteindre cette poudre rouge ſi-tôt qu'elle commence à s'animer & ſe changer en petits vers fort rouges, avec du ſuc de limons de flegmé d'un quart, & la paîtrir entre les mains, & la faire ſécher en petits trochiſques; ainſi préparée elle vaut mieux que ſon écorce, telle qu'on nous l'apporte de Languedoc. Si on a de ces petits trochiſques que je viens de décrire, il en faut prendre quatre onces; que ſi on n'a que la graine, il en faut prendre une livre de la plus recente & belle quoique ſéche, & grains de geniévre bien mûrs & ſecs, demie livre; graines de cubebes & de bayes de laurier, de chacun ſix onces; racines de ſcorzonere d'Eſpagne, d'imperatoire, de zedoaire, d'iris de Florence, & de CHAP. XI.

CHAP. XI. rapure de corne de cerf & d'ivoire, de chacun quatre onces & demie, racine d'*enula campana* autant, écorce d'orange & de citron séchées à l'ombre de chacune quatre onces, canelle demi-once, cloux de girofle & muſcade de chacun deux gros.

Le tout doit être pilé & paſſé par le tamis fin, pour être péſé enſuite; ſi toute la doſe y eſt, elle doit revenir à trois livres dix onces & deux dragmes de poudre, le tout poids de marc. Il faut mêler ces poudres avec onze livres de bon miel écumé & cuit en demi ſirop, & les bien incorporer. Lorſque le miel eſt encore chaud, & la baſſine étant ôtée de deſſus le feu, on y ajoûtera peu à peu les poudres, & l'opiate ſera faite. On la laiſſera fermenter dans un pot pendant deux mois, avant de la donner aux Chevaux.

La doſe ſera d'un quart de livre dans une pinte de vin blanc, ou de deux onces dans une chopine de vin d'Eſpagne, qu'on fera infuſer toute la nuit pour la donner le matin au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant la priſe & autant après.

Quoique dans cette Opiate il n'y entre que des drogues dont nous compoſons les poudres cordiales, on trouvera qu'elle produira plus d'effet, parce que la fermentation ou coction qui s'en fait après ſa compoſition, exalte les vertus des ſimples qui la compoſent, & le miel étant empreint de leur ſel volatil, le communique à l'eſtomach, au poulmon & au cœur, & de-là par conſequent dans toutes les parties du corps; d'où l'on peut juger qu'elle doit agir avec plus d'efficace & plus promptement que les poudres cordiales, à cauſe de cette coction ou fermentation, qui eſt un ouvrage fait, avant d'être dans l'eſtomach. *Avicene*, après avoir fait un grand diſcours, où il montre les bons effets qui réſultent de la fermentation, & ayant apporté pour exemple le theriaque, où il fait voir que d'une infinité de ſimples de differentes vertus, la fermentation qui s'en fait produit une qualité & des effets qu'on ne peut attribuer qu'à cette ſeule coction de toutes les ſimples; *ait enim duplicatæ eſſe virtutis Medicinam, quæ fermentationem ſit paſſa.* Cela ſe voit manifeſtement dans les choſes naturelles, le mouſt par la fermentation ſe change en vin, l'eau cuite avec l'orge & le houblon devient de la bierre, d'où l'on tire un eſprit ardent; & ſi le pain n'étoit point levé, il ſeroit fort mal ſain, il ne devient leger & agréable au goût que par la fermentation. Le mêlange & la diverſité des matieres eſt néceſſaire à la fermentation, ce qui ſe voit clairement dans l'eſprit de vin, puiſque tout ſeul il ne ſe fermente pas, mêlez néanmoins avec un peu d'huile de therebentine, les particules de cette liqueur s'élevent d'abord

avec

avec beaucoup d'impetuofité, & font une ébulition confiderable. Les deux principes de cette belle coction font que les corps fubtils étant mêlés avec les plus groffiers, les agitent, les dilatent, & excitent cette fermentation que Monfieur Thomas Willis celebre Medecin Anglois explique admirablement. CHAP. XI.

Cette opiate eft bonne pour les rhumes, morfondemens, pour la palpitation de cœur, pour les Chevaux dégoûtés, triftes, maigres, & finalemenr on la peut donner pour prévenir les maladies; car comme elle fortifiera la nature, elle aidera à pouffer au-dehors par les conduits ordinaires, & par le même mouvement de la nature, tout ce qui lui nuit & qui peut dégenerer en pourriture.

L'on ne doit pas appréhender la chaleur de ce remede, parce que les cordiaux comme celui-ci n'enflamment point les parties, & bien loin de cela, on détruit plûtôt avec ce remede les mauvaifes humeurs, qu'avec la purgation, à caufe de la répugnance que les Chevaux y ont par le déreglement que la nature en fouffre; veritablement ce n'eft pas fi-tôt que l'operation fe fait, mais c'eft avec moins de préjudice: car au lieu que la nature s'affoiblit par la purgation, dans cette opiate elle trouve une aide qui a de l'affinité avec elle, & qui la fortifie pour chaffer les mauvaifes humeurs & s'en défaire; & enfuite le fujet qui fouffroit fe trouve gaillard, & prêt à rendre de bons fervices à fon maître.

On peut réiterer plufieurs fois la prife de cette opiate, comme des autres cordiaux que nous décrirons ci-après, & donner des billots au Cheval, qui feront compofés comme il fuit.

Prenez du beurre gros comme un œuf, faites-le fondre, mêlez parmi de la canelle en poudre le pois d'un écu d'or, une groffe mufcade rapée, fucre le poids de deux écus, mêlez bien le tout enfemble, puis y ajoûtez un demi verre d'eau-de-vie, remuez le tout fur un petit feu, feulement pour l'incorporer enfemble, & mettez le tout ou moitié dans un linge que vous lierez en rond, & attacherez au maftigadour pour le faire mâcher au Cheval trois ou quatre fois le jour; une demie once d'affa fœtida dans un linge attaché au maftigadour, comme j'ai dit ci-deffus, fera prefque la même chofe, l'un & l'autre fait le même effet des billots.

Pour faire jetter les Chevaux par les nazeaux.

IL y a des Chevaux qui ne font point dégoûtés, mais qui jettent leur gourme imparfaitement par les nazeaux, c'eft-à-dire en petite quantité : cela étant de la forte, il eft à propos d'exciter la nature trop CHAP. XII.

CHAP. XII.

lente à pouffer au-dehors ce qui lui nuit. Ce que vous executerez avec le remede fuivant.

Le remede eft tel. Prenez gros comme un œuf de beurre frais, faites-le fondre dans un poëlon tant qu'il commence à rouffir, mêlez avec ce beurre un demi verre de fort vinaigre, un demi verre d'huile d'olives, deux pincées de poivre, mêlez le tout enfemble dans le poëlon, & affez chaud le donnez au Cheval par les deux nazeaux avec une corne, la moitié de chaque côté, & d'abord qu'il aura pris ce remede, il faut le couvrir d'une couverture, le promener en main une demie heure, pendant ce temps il lui prendra un battement de flanc comme s'il étoit prêt à crever; mais il ne s'en faut pas étonner, il paffera une heure ou deux après, & le remettant à l'écurie, il jettera fort abondamment.

Le matin & le foir des jours fuivans promenez-le un quart d'heure à la fraicheur fi c'eft en Efté, au foleil fi c'eft en Automne, le laiffer marcher avec la tête baffe, & fleurer la terre; il faut toujours obferver de le faire manger bas, afin de faciliter l'évacuation du cerveau.

Vous ferez étonné que le Cheval avec ce remede jettera plus de flegmes & d'ordures dans un jour par le nez, qu'il n'en jetteroit en quinze jours par tous les remedes ordinaires; veritablement il en faut ufer avec retenue, puifque fi on le donne à quelque Cheval que ce foit, fi fain fût-il, il le fera d'abord jetter par le nez, & pouffer par ce conduit beaucoup de flegmes, qui affurément femblent humeurs corrompues & gâtées: mais elles ne le font, que parce qu'on les a tirées de leur lieu naturel, où elles n'étoient nullement humeurs nuifibles ni corrompues, quoiqu'étant évacuées elles le paroiffent; c'eft non-feulement parce qu'elles font hors de leur lieu, où la nature qui eft fage en eût fçû faire un très-bon ufage. Ainfi il faut feulement le donner à ceux qui font ouverts, c'eft-à-dire, qui ont commencé à jetter par le nez, ou qui font connoître que la peine qu'ils ont à jetter, procede de foibleffe, ou de manque de chaleur naturelle, comme il arrive fouvent; & lors avec utilité & bon fuccès on peut le donner, parce qu'on fuit le chemin que la nature nous trace, laquelle eft toujours plus fure que toute autre voye.

Lorfque la nature nous fait connoître que le Cheval fe doit décharger & foulager de ce qui lui nuit & l'empêche de faire fes fonctions, & que ce doit être par le nez, lors c'eft prudemment fait de la fuivre, de l'aider & de la fortifier, & fans doute le Cheval s'en trouvera foulagé, comme au contraire il fe trouvera très-mal & mourra fi on fait les chofes à contre-temps.

J'ai pratiqué ce remede à des Chevaux hors d'âge & d'apparence de jetter, qui revenoient de l'armée fort fatigués, maigres & haraſſés, qui ont jetté abondance de flegmes, & en ont été ſoulagés pour un temps, mais non pas ſans peril de ſuccomber ſous cette violente évacuation, & quoiqu'elle leur ait profité, je ne conſeillerai jamais de la pratiquer, ſi les Chevaux ne vous font connoître par des ſignes manifeſtes qu'ils veulent ſe dégager par-là, & jetter par les nazeaux; la nature eſt votre guide, & vous ne pouvez faillir, l'aidant à ſe débarraſſer par la voye qui lui eſt la plus commode, qui ſe trouve en cette occaſion par les conduits du nez; mais ſi pour la commodité que vous ayez à pratiquer ce remede, ſans chercher des drogues qu'à votre cuiſine, vous vous en ſervez ſans conſideration, aſſurément vous payerez la commodité, parce qu'il eſt toujours perilleux de forcer la nature à s'évacuer par les endroits qui répugnent à la diſpoſition préſente où ſe trouve le Cheval.

Une autre fois ayant doublé la doſe de ce remede à un Cheval qu'on ſoupçonnoit de morve, pour le faire jetter extrêmement, il le dégouta ſi fort, qu'il fut cinq jours ſans manger, avec un très-grand battement de flanc; il échappa néanmoins de cette grande évacuation contre mon opinion, car je crus qu'il en mourroit, à cauſe du grand battement de flanc qu'il lui avoit cauſé. Néanmoins j'ai experimenté toujours qu'aux Chevaux morveux, pourvû qu'on n'excede pas notablement la doſe, il n'en arrive jamais d'accident, & même on peut réiterer le remede pluſieurs fois, en laiſſant un notable intervalle d'un remede à l'autre, parce que la nature a pris ce cours, & l'on ne fait que l'aider à ſe vuider de ce qui lui nuit. D'abord qu'on a donné le remede, les Chevaux font mine de vouloir mourir, par le grand battement de flanc qu'il leur excite; mais cette bouraſque eſt bien-tôt appaiſée.

Il n'eſt pas à propos de donner ce remede aux Chevaux qui ont perdu le manger, ils ne ſont pas en état de ſupporter ſa violence; il ne le faut pas non plus donner dans un grand froid, car le Cheval courroit riſque d'en mourir, les évacuations extraordinaires étant à craindre en ce temps-là, comme auſſi dans une grande chaleur d'Eſté.

Si vous donnez ce remede à un Cheval qui ait quelque partie noble offenſée, il avancera ſa mort: ce qui épargne la dépenſe & l'ennui que donne une longue maladie; & puiſque l'on doit perdre un Cheval, il vaut mieux que ce ſoit tôt que tard, ne pouvant long-temps ſubſiſter avec une partie noble gâtée & corrompue.

Ce remede ſera donné, ſi on le peut commodément, plûtôt

CHAP. XII. au declin qu'au croiffant de la Lune, parce que dans le croiffant il fait plus de ravage, & renverfe l'œconomie naturelle, enforte qu'il faut un long-temps pour la rétablir; mais au declin il ne fait pas fi grand défordre : le jour après le plein de la Lune il fait très-bien, & non le même jour qu'elle eft dans fon plein : quand on eft le maître du temps, & qu'on agit par précaution, on peut s'attacher à ces obfervations, qui font très-bonnes.

De plus, à tout Cheval qui jette par le nez, on doit nettoyer avec du foin, le plus fouvent qu'il eft poffible, la matiere qui fort par les nazeaux, parce qu'il y trouve quelque goût, à caufe que c'eft une efpece de fel, il le léche & l'avale; & comme il eft âcre & mordicant, il peut faire des ulceres dans les parties.

Il faut encore prendre foin que le Cheval qui jette fa gourme ne boive point d'eau crue, mais bien de l'eau qui ait bouilli, dans laquelle il faut mettre du fon ou plûtôt de la farine; s'il la veut boire chaude, ce fera tant mieux, mais peu la veulent autrement que froide ou tiéde.

Il eft toujours très-à-propos de féparer le Cheval qui jette des autres : car non-feulement ce mal fe communique, mais un Cheval peut prendre la morve de celui qui ne jettera que la gourme, quand même il ne lécheroit point ce qui fort par le nez à fon compagnon (ce qu'il fera s'il peut) l'odeur feule eft capable de lui communiquer ce mal, qui fe peut prendre auffi en bûvant dans un même fceau.

Nous donnerons encore, parlant de la morve, d'autres remedes pour faire jetter abondamment les Chevaux par le nez : vous y pouvez avoir recours, quoique celui-ci foit excellent lorfqu'il n'y a point d'ulcere dans les vifceres.

Si en lui donnant ce remede l'évacuation en étoit fi grande qu'il perdît le manger (ce qui arrive très-rarement) donnez-lui de l'opiate ci-devant, ou des poudres cordiales : fi tout cela ne le remettoit point en goût, il faut lui faire mâcher les pilules gourmandes ci-devant.

De la fauffe Gourme.

CHAP. XIII. LA fauffe Gourme vient de ce que les humeurs n'ont pas été difpofées pour produire cette fermentation, qui eft la caufe de la gourme dans le temps ordinaire où les Chevaux la jettent : ce défaut de fermentation peut venir ou de force, ou de débilité de la nature, & le plus fouvent cette fermentation ou agitation des humeurs aura été imparfaite, & fe fera faite librement, manque de fecours par de bons remedes, ainfi le Cheval jettera im-

parfaitement sa gourme, & partie du levain restera, qui dans son temps agitera les humeurs qui se trouveront disposées, & lors cette fermentation s'achevera en quelque maniere, & la nature en étant oppressée, se décharge & pousse par les nazeaux, ou par d'autres endroits, les restes d'impuretés qu'elle n'avoit pû évacuer auparavant. Les Chevaux jettent aussi par fois la fausse gourme par dessous la gorge entre les deux os de la ganache; il s'y forme une tumeur de même qu'à la gourme, & le plus souvent aux vieux Chevaux, à côté de la ganache où l'on tire les avives par une fort grosse tumeur qui perce & suppure, à l'âge de dix, douze ou quinze ans: il faut beaucoup aider ces Chevaux par de bons remedes, ils ont toujours grande peine à pousser au dehors ce venin; je me suis servi en pareilles occasions des pilules theriacales réiterées trois fois de suite, & souvent six & dix fois, & quelques lavemens émolliens quand on voit que les Chevaux se dégoûtent, car les lavemens ne gâtent jamais rien à quelque maladie que ce soit. Ces Chevaux ordinairement ne jettent rien par les nazeaux, & toute la malignité s'évacue par la matiere qu'on fait sortir de la tumeur; ensuite étant quittes absolument de leur fausse gourme, je leur ai fait manger une couple de livres de foye d'antimoine en poudre, deux onces par jour dans du son pour les rétablir, leur fausse gourme les ayant fort fort amaigri & extenué.

CHAP. XIII.

Quelquefois on connoît la fausse gourme au même signe que la gourme, qui sont peu differens de la morve; hors que le Cheval dans la fausse gourme commence par une difficulté de respirer, tout le reste est presque pareil; hors que la morve ne commence gueres par un grand battement de flanc & difficulté de respirer, comme la fausse gourme. Et lorsqu'ensuite des remedes il paroît à côté de la ganache à l'endroit où l'on tire les avives, une tumeur, on peut conclure avec certitude que c'est une fausse gourme; puisque rarement la fausse gourme aux vieux Chevaux, se jette par le nez, c'est presque toujours par cette tumeur à côté de la ganache; & quelquefois quand les Chevaux n'ont que six ou sept ans, la tumeur se fait entre les deux os de la ganache, & lors ils jettent par le nez; leur âge fait connoître que ce n'est pas la morve.

Les Chevaux sont beaucoup plus malades de cette incommodité que de la gourme, quelquefois ils en meurent faute de secours, ou elle dégenere en morve, lorsqu'ils la jettent par les nazeaux, c'est pourquoi elle requiert un grand soin, qui consiste à les tenir chaudement, & à leur donner de bons remedes.

On peut lui donner de deux jours l'un des prises de l'opiate de

CHAP. XIII.

Kermes, ou bien de la poudre du Lieutenant, de la poudre cordiale, des pelotes cordiales, quelques lavemens, puis le feringuer & mettre des plumaceaux & des billots comme à la gourme : que fi le Cheval eft dégoûté & qu'il mange peu, il ne lui faut point donner de poudres, fur-tout s'il a un grand battement de flanc, mais de bons lavemens émolliens ; après quoi il lui faudra donner des eaux cordiales de Scorzonere, de Buglofe, de Chardon benit, & de Rofes, de chacune demi-feptier, avec une once de confection d'Alkermes, fans mufc ni ambre ; ou d'opiate de Kermes, & un bon lavement avec du Policrefte, le foir du même jour qu'il aura pris les eaux cordiales, & de deux jours l'un recommencer ; que s'il n'a point de battement de flanc ni de fiévre, & qu'il foit feulement dégoûté, il faut le traiter comme nous avons enfeigné au Chapitre VI. lui faire un nouet avec Affa fœtida une once, & même lui faire avaler tous les jours une chopine de bon vin d'Efpagne, ce qui réuffit très-bien à la fauffe gourme.

Il faut enfuite, fi le Cheval a des glandes, les attirer à fuppuration ; qu'elles foient fous la gorge ou à côté, elles font plus difficiles à venir en maturité que celles de la gourme : fi on n'y donnoit pas remede, elles durciroient & pourroient rentrer, ou demeurer en cet état, ou groffiroient en forte qu'elles empêcheroient la refpiration. Pour faciliter la fuppuration, il lui faut donner deux ou trois prifes de pilules cordiales, qui feront beaucoup pouffer au dehors. Si après ces prifes elles ne viennent pas en matiere, il faut encore lui donner trois prifes de pilules cordiales, & les faire avaler avec une chopine de vin d'Efpagne, & une chopine d'autre vin chaque prife, puis frotter le plus haut de la glande avec un retoire, & préfenter un fer rouge vis-à-vis pour faire penetrer le retoire, qui avancera extrêmement & fera venir la matiere. Si tout cela ne réuffit, faut lui faire un remede pour réfoudre une glande, qui fe trouvera à la fin du Traité de la morve Chapitre XX. lequel fans doute étant fait avec foin, réfoudra & fera fondre la glande.

Outre les remedes ci-deffus, ou autres qui ne foient pas affez efficaces pour réfoudre ou pour faire meurir les glandes, & pour les attirer à fuppuration, on peut brûler le poil avec une bougie fur les glandes, & y appliquer un grand emplâtre fait de l'emplâtre Divin, ou *Manus Dei*, ou de *Diachilum magnum cum gemmis*. Tous les deux fe trouvent chez les Apoticaires ; il faut l'étendre fur du cuir blanc délié, & l'appliquer fur le mal, & ajufter la peau d'agneau par-deffus, qui doit envelopper une partie de deffous de la tête ; il faut laiffer l'emplâtre tant que la matiere vienne dans les

glandes, & pour lors il les faudra percer avec un bouton de feu, & y mettre des tentes, comme nous avons dit. CHAP. XIII.

Si les emplâtres ne font pas aſſez fortes pour attirer les glandes à ſuppuration, il faut ſe ſervir d'un autre retoire, par exemple l'onguent de ſcarabeus ou autre, ou bien il faut compoſer l'onguent ſuivant.

Onguent pour faire ſuppurer une Glande.

CEt onguent eſt bon non-ſeulement aux glandes ſituées entre les deux os de la ganache, ou à côté, mais à toutes les tumeurs qu'il eſt beſoin de faire venir en matiere, en les frottant ſouvent & tenant la partie fort chaudement. L'onguent eſt tel : Prenez quatre onces *Baſilicum*, faites-le fondre dans un poëlon, ajoûtez parmi une once de *Divinum* ou bien du *Manus Dei* qui eſt auſſi bon : c'eſt un onguent que les Apoticaires ont toujours, le tout fondu & mêlé enſemble, ôtez du feu & ajoûtez trois onces de vieille theriaque, la plus vieille eſt la meilleure ; mêlez bien le tout enſemble, & vous ſervez de cet onguent, en frottant tous les jours la glande, ou la partie qu'on veut faire venir à ſuppuration, & bien-tôt vous en verrez les effets : ſi l'onguent eſt trop dur, comme il arrivera ſi le *Baſilicum* eſt comme le demandent les Maréchaux à Paris, c'eſt-à-dire très-dur, & les Apoticaires pour les contenter y mettent force poix-reſine pour l'épaiſſir, ce qui n'augmente pas ſa vertu : ſi donc votre onguent eſt trop dur, ajoûtez parmi le tout une once d'huile d'olive vieille, il fera de la conſiſtance requiſe. CHAP. XIV.

Il faut avoir recours au Chapitre de la gourme, pour y obſerver la même methode, & encore avec plus de ſoin, à cauſe que celle-ci eſt beaucoup plus dangereuſe. Je vous y renvoye pour éviter les redites.

Du Rhume ou Morfondement.

QUoique ce mot de rhume ſoit un terme general qui s'approprie à toutes ſortes de fluxions qui coulent d'une partie & ſe jettent ſur une autre, néanmoins, à proprement parler, le rhume des Chevaux eſt une décharge qui ſe fait ſous la gorge & ſur les autres parties voiſines, des humeurs crues, pituiteuſes & ſuperflues, qu'il a ramaſſées, ou par un grand froid, ou par indigeſtion, ou par quelques intemperies particulieres, ou par l'effumation des parties interieures. CHAP. XV.

Les cauſes éloignées qui portent les Chevaux dans cette incommodité, ſont de differente nature ; ils s'enrhument lorſqu'ils paſſent tout

d'un coup d'une grande chaleur à un grand froid, comme quand par un travail extraordinaire au-delà des forces du Cheval, lui ayant échauffé non-feulement les parties exterieures, mais encore les interieures, on le laiffe furprendre par le grand froid, ou par la fraicheur de la nuit en Automne, d'abord la fluxion occupe quelques parties interieures du corps, & en empêche les fonctions.

La même chofe arrive lorfqu'un violent & long travail fait fondre & diffoudre les humeurs gluantes & vifqueufes, qui fe jettent fur le poulmon; elles y caufent des obftructions qui font la difficulté d'haleine, ou fi la nature eft affez forte, elle s'en décharge par les nazeaux en matiere blanche ou verte, qui felon qu'elle eft âcre caufe la toux.

Souvent on a cru des Chevaux morveux, les voyant jetter par les nazeaux en abondance, qui n'étoient que morfondus.

Le rhume peut venir lorfqu'on laiffe boire un Cheval qui a chaud, fans lui faire faire aucun exercice après avoir bû, ou s'il boit en Efté des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neiges fondues.

On connoîtra un Cheval enrhumé ou plûtôt morfondu (ces deux termes aux Chevaux ne fignifient qu'une même chofe, & le mot de rhume n'eft point en ufage) lorfqu'on le verra trifte & dégoûté, touffant & jettant par les nazeaux, on difcernera le morfondement d'avec la gourme, en s'informant des excès qui le peuvent caufer, & fi le Cheval les a faits, on peut conclure avec certitude.

Un des grands fignes pour connoître fi le Cheval eft morfondu, eft lorfqu'il a le gofier fec & dur plus qu'à l'ordinaire.

On connoît facilement fi le gozier eft trop dur, en le maniant; cette dureté provient de la chaleur & de la féchereffe, qui font des effets de morfondement.

Quelquefois les morfondemens font fi violens, qu'ils donnent la fiévre avec danger de mort; on leur tire du fang de la veine du col, & fouvent on la réitere. On fe fert auffi de la faignée lorfque l'oppreffion de poitrine eft fi grande, qu'ils ne peuvent avoir leur haleine.

On fe fert auffi de la faignée aux Chevaux morfondus, lorfqu'il y a de l'efquinancie, qui eft une inflamation du gozier, qui empêche le Cheval d'avaler; Voilà trois rencontres où l'on fe doit fervir de la faignée au morfondement.

Le morfondement eft fort dangereux lorfqu'il prend le Cheval au croiffant de la Lune, il lui caufe de grandes oppreffions de poulmon, par l'embarras des humeurs qui croiffent avec la Lune; la fluxion occupe toutes les parties interieures du corps, & prefque toujours le mal eft de longue durée, puifque c'eft un mal de repletion. C'eft une maxime affurée que tous les maux de repletion qui viennent au

croiffant

croiſſant de la Lune, les humeurs venant à s'augmenter par la force que la Lune leur donne en croiſſant, font plus abondantes & plus capables de furcharger la nature, & de la troubler dans fes fonctions. CHAP. XV.

Que s'il prend le Cheval dans le declin de la Lune, le mal fera plus court & moins violent, car les humeurs diminueront avec la Lune, & le Cheval fera bien plûtôt foulagé.

Si ceux qui fe mêlent de traiter les Chevaux ne font une attention particuliere fur ces obfervations, mal-aifément pourront-ils réuffir dans leurs pronoftics & dans leurs cures. J'en parle avec connoiffance de caufe.

On traite les Chevaux morfondus comme ceux qui ont des gourmes & des fauffes gourmes, car il leur faut envelopper la gorge avec une peau fourée, les tenir bien chauds, leur donner de l'opiate de Kermes, leur mettre des billots, avec de l'Affa fœtida, des plumaceaux, les feringuer, & du refte comme aux gourmes & aux fauffes gourmes.

Lorfque le Cheval morfondu n'eft pas tout-à-fait dégoûté, il eft à propos de lui donner de la poudre cordiale de trois en trois jours, ou plûtôt de l'opiate de Kermes : que s'ils ont perdu l'appetit, rien n'eft meilleur que de leur donner l'opiate avec une chopine de vin d'Efpagne, de deux jours l'un, s'ils n'ont point de fiévre, ou s'ils ont de la fiévre, les eaux cordiales précedées & fuivies de lavemens.

L'Armand décrit au Chapitre VII. eft très-bon, on en peut donner cinq ou fix fois le jour, & en attacher au maftigadour ; vous le trouverez fort fouverain.

Tâchez d'avoir de l'urine du Cheval morfondu, & toute chaude mêlez la avec autant de vin, environ chopine ou trois demi-feptiers de chacun, & faites avaler le tout au Cheval, couvrez-le & le tenez bridé deux heures, réiterez plufieurs fois.

Si on ne peut avoir cette urine toute chaude, prenez une chopine de bouillon de viande, fans graiffe ni fel, autant de vin rouge, faites avaler le tout au Cheval, & continuez trois ou quatre jours, s'il ne fue pas à la premiere prife, mêlez parmi le breuvage une once de poudre cordiale, & couvrez bien le Cheval ; continuez de la forte quelques jours.

Pour un Cheval morfondu qui touffe fort.

Prenez miel rofat & fuc de regliffe de chacun quatre onces ; fenouil grec, graine de paradis, commin, canelle, girofle, gingembre, gentiane, ariftoloche, anis & coriandre, de chacun deux dragmes ; il faut mettre en poudre ce qui peut être pulverifé, & le

CHAP. XV. donner au Cheval dans une chopine de vin blanc, & six onces d'eau de chardon benit.

Que ce remede n'étonne pas les gens qui ne parlent que de rafraîchir, car on ne doit pas rafraîchir les Chevaux comme les hommes. Aux morfondemens, si on les rafraîchit trop, on les fait étouffer; ainsi il se faut désabuser des remedes purement rafraîchissans. Vous verrez l'effet de celui-ci, où il y a beaucoup de simples qui échauffent, mais comme ils ont affinité avec la nature des Chevaux; ils n'enflamment pas, & n'échauffent que ce qu'il est besoin de fortifier: l'experience vous fera avouer la verité de ce que j'ai dit, car le remede réussira. Ailleurs je ferai voir qu'il faut beaucoup de prudence pour rafraîchir un Cheval, afin qu'il lui profite.

Il faut aussi le promener souvent; si c'est en Eté au Soleil, & le traiter comme nous avons dit des Chevaux dégoûtés, Chapitre VI. & comme les précedens des gourmes & fausses gourmes.

Breuvage pour Cheval morfondu qui a battement de flanc.

Rien ne profite davantage à un Cheval morfondu très-malade avec la toux, & qui a un grand battement de flanc, & même palpitation de cœur, que de lui donner une couple de lavemens avant de lui donner le breuvage qui suit. Dès le matin l'ayant tenu une couple d'heures au filet, on le lui fera prendre; il est composé des eaux de scorzonere, de chardon benit, de scabieuse, de roses & de chicorée amere, de chacun demi-septier; dans une pinte desdites eaux, il faut mêler une once de zedoaire, & deux dragmes de saffran, le tout en poudre fine sera donné au Cheval, & on reinsera la corne & le pot avec le demi-septier qu'on a reservé, & on fera avaler le tout au Cheval, qui fera ensuite quatre heures au filet; & en le débridant il lui faut donner du son mouillé, & le laisser en repos manger s'il veut jusqu'au soir, qu'on lui donnera un bon lavement avec du policreste une once & demie.

On attachera à son mastigadour un nouet plein d'une demie once d'assa fœtida & autant de sabine, le tout en poudre; tous les jours on lui laisse ce nouet, & le mastigadour pendant deux heures; on le débride autant, & on remet après encore le nouet: outre que ce nouet donne appetit au Cheval, il lui fait jetter une grande quantité d'eaux & de flegmes ameres, qui lui soulagent la tête.

Notez que vous pouvez mêler parmi les eaux cordiales une once de confection de jacinte, à la place de la zedoaire & du saffran; mais la confection ne doit avoir ni musc, ni ambre. On peut réiterer

ce remede deux & trois fois, si on le juge à propos, pour le soulagement du Cheval, au cas que le premier breuvage l'ait soulagé : car ce qui soulage, s'il est continué, à la fin peut guérir. CHAP. XV.

Le principal à un Cheval enrhumé est de lui donner des lavemens ramolitifs avec bon policreste, un tous les jours, & même deux selon le besoin.

Lavement ramolitif.

Prenez feuilles de mauves, de violette, de mercuriale, & pariétaire, de chacune trois poignées, semence d'anis une once, ou une poignée de fenouil en verd (si c'est en Esté) faites bouillir le tout pendant une demie heure dans un grand pot ou chaudron, mettant trois pintes d'eau pour un petit Cheval, & quatre pour un grand, & une once & demie ou deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine; puis laissez refroidir votre décoction à demi, & la coulez; ajoûtez à la colature quatre onces de lenitif commun, un quarteron de beurre frais, donnez-le au Cheval ayant vuidé les excremens contenus dans le gros boyau; remettez-le ensuite dans l'écurie bridé pendant une demie heure.

Ou le mal sera très-violent, ou le Cheval recevra du soulagement de ces remedes appliqués avec prudence, sans précipitation & sans négligence, lorsque besoin y est.

Poudre cordiale universelle.

PRenez sassafras, zedoaire, enula-campana, gentiale, carline, angeliques, cubebes, scorzonaire d'Espagne, imperatoire, altea, de chacun demie livre. CHAP. XVI.

Aristoloche ronde & longue, bayes de laurier, écorce d'orange & de citron, & sabine, de chacun quatre onces.

Cardamome, reglisse, myrrhe, raclure de corne de cerf & d'ivoire; semen-contra, coriande, carvi, commin, anis & fenouil, de chacun deux onces.

Canelle une once, girofle, muscade, & saffran du Levant, de chacun demie once; il faut avoir soin en choisissant les drogues susdites, qu'elles soient recentes & cueillies dans leur temps : une racine cueillie en Esté ne vaut rien, on les prend au Printemps quand elles commencent à paroître, ou aux Avents avant les gelées.

Si vous ajoutez sur le tout une livre de graine de Kermes, la poudre en sera beaucoup meilleure; mais comme étant gardée elle perd une

CHAP. XVI. partie de sa vertu, elle réussit mieux mêlée parmi les pelottes ; où elle se conserve dans sa force.

Il faut piller le tout à part, & passer par le tamis de crin pour faire de la poudre grossiere, mêler ensuite bien exactement, & peser au poids de marc.

Pour trouver le poids, il ne faut pas peser les drogues qu'elles ne soient pilées & tamisées à part.

Il faut garder cette poudre dans un sac de cuir, qu'elle soit fort pressée & foulée dans le sac, & le sac bien fermé, elle se conservera long-temps en sa bonté.

Cette poudre est si universelle, que tous ceux qui ont des Chevaux doivent toujours en avoir chez eux, & particulierement en voyage & à l'armée, où l'on n'a pas la commodité de la faire faire; car avec cette poudre on sauve souvent ses Chevaux de plusieurs infirmités bien considerables.

La poudre cordiale diminue de sa vertu étant gardée trop long-temps, ainsi on est obligé de n'en pas faire en si grande quantité, afin de l'avoir toujours recente. J'ai trouvé depuis peu une methode qui m'a bien réussi, pour la conserver trente ans en sa bonté, la rendre portative & augmenter sa vertu, qui font des avantages bien grands; je la reduits en pelottes assez dures que l'air ne peut penetrer, ni par conséquent les alterer : elles se portent dans la pochette, dans une valise ou ailleurs. Et quand j'aurai expliqué la methode de les faire ; vous avouerez que la vertu de la poudre cordiale est augmentée.

Pelottes cordiales ou Pilules theriacales.

CHAP. XVII. PRenez un boisseau de graines de geniévre mûres & noires ; cueillis entre les deux Notre-Dame d'Août & Septembre, pilez-les & les mettez dans un chaudron avec huit à neuf pintes d'eau pour faire bouillir le tout, remuant quelquefois : lorsque le tout s'épaissira, passez au travers un linge, pressez & refervez le bouillon, passez le marc au travers un tamis comme on passe la casse, jettez les grains & écorce qui ne pourront passer, & remettez la poulpe qui aura passé avec le bouillon ci-dessus reservé ; faites bouillir le tout à feu clair, remuant par fois jusqu'à ce que le tout soit reduit en consistance de bouillie : lors ôtez du feu & à demi froid, mêlez toute la dose de la poudre cordiale ci-devant avec ladite bouillie dans le mortier, & ajoûtez une livre de graine de Kermes en poudre, formez des pilules pesant douze

dragmes ; que vous ferez fécher fur des tamis renverfés ; ces pelottes durciront fort & diminueront ; il faut faire cette compofition en Efté, car elles font très-difficiles à fécher, & moififfent l'Hyver, fi elles ne font dans une étuve ou poële ; étant féches elles ne perdent pas leurs facultés, & l'addition des mucilages du geniévre, qui fert de liaifon à la poudre,augmente de beaucoup fa vertu : car le geniévre contient feul des vertus admirables, il eft pectoral, ftomachique & diuretique, c'eft le theriaque des Allemans. On peut fans fe fervir de mucilages pour faire la liaifon des poudres & former des pelottes, prendre de bonne eau cordiale de fcorzonere ou d'autre, & mettre toutes les poudres dans un grand mortier, puis y mêler de l'eau cordiale, piler & mêler le tout avec le pilon, remettre encore un peu d'eau, & ainfi peu à peu piler & mêler, & ajoûter fuffifamment de ces eaux jufqu'à ce que le tout fe puiffe lier & en former des pelottes, comme ci-devant. CHAP. XVII.

Ces fortes de pelottes feront plûtôt féches que les autres, & ne feront pas fi difficiles à faire fécher ; mais comme les mucilages de geniévre donnent beaucoup de vertu aux pelottes, il faut ajoûter à toute la compofition demie livre de geniévre qui fe pilera avec le refte de la compofition, dans le temps qu'on les mêle & bat pour les faire lier, & fi on y ajoûte fur le tout une livre de graine de Kermes comme je l'ai ordonné, elles feront meilleures. Quand vous en voulez donner il faut piler les pilules, car fi on les donnoit entieres, le Cheval les rejetteroit peut-être entieres comme il les a prifes ; on les pile groffierement, on les fait infufer fi on veut toute la nuit, ou on les mêle avec le vin d'abord qu'on les veut donner.

La dofe eft de deux pilules, & on s'en fert à tous les ufages où l'on employe la poudre cordiale ; je m'en fuis fervi fort utilement, & trouve une grande commodité pour les porter, & pour la dofe qui eft toujours pefée.

Je les ai nommé pilules theriacales, parce qu'elles ont la vertu de la theriaque, & quelque chofe de plus, puifqu'il n'y a aucun mêlange de miel, & qu'elles font compofées de fimples qui fortifient la nature fans l'enflammer ; ils refiftent à la corruption & confomment cet acide fuperflu, qui eft l'origine de toutes les maladies quand il eft trop abondant ; car il caufe une fermentation qui ne peut abaiffer & détruire que par les Alcali qui font dans les fimples qui la compofent, ainfi l'ufage fera voir que fans trop échauffer elles retabliront la fanté.

Pour les tremblemens qui prennent aux Chevaux affez fouvent pour avoir bû trop frais, une pilule pilée & mêlée avec une chopine de

CHAP. XVII. bon vin lui arrête d'abord; si c'est du vin d'Espagne, encore plûtôt.

Pour les Chevaux en voyage qui se dégoûtent, donnez-leur une couple de pilules pilées dans une pinte de vin, tenez-les deux heures bridés, ils mangeront en les débridant. On peut en donner par précaution pour prévenir les maladies : elles égalent en vertu la poudre du Lieutenant. Si bien des gens avoient ce secret, ils ne le donneroient pas au public, & en feroient un grand mystere.

La dose de la poudre cordiale sera de deux onces; & comme la quantité ne peut nuire, si on n'a pas de balance, la prise sera de trois pleines cueilleres d'argent pour les grands Chevaux, & de deux pour les petits : on l'infuse à froid toute la nuit dans une pinte de vin rouge, & le matin on la donne au Cheval, qui doit être bridé quatre heures avant la prise, & deux heures après. Il faut reinser le pot & la corne avec encore un demi-septier de vin, qu'on donnera au Cheval pour lui reinser la bouche.

On peut infuser les pilules, ou les donner d'abord qu'on les a mêlées : on peut donner des pelottes ou de la poudre trois & quatre jours de suite tous les matins. Pour un Cheval morfondu qui jette ou qui tousse, on peut donner ou les pelottes, ou la poudre cordiale dans une chopine de vin d'Espagne, elle fait fort bien, & ne craignez pas qu'il échauffe : car ce qu'on appelle chaleur aux Chevaux, ne provient que de ce suc acide qui est trop abondant dans l'estomach, qui sortant de-là trouble les digestions & coctions qui se doivent faire dans chaque partie ; ainsi lorsqu'il est hors de son lieu naturel, il est le principe de la corruption de la chaleur, & il n'y en a point d'autre aux Chevaux ; il faut donc le détruire parce qu'il est trop abondant, & cela par des sels alcali (comme le sçavent très-bien les sçavans Chymistes.) La composition des poudres précedentes est toute pleine de simples qui abondent en alcali doux, & qui détruisent cet acide, qui est le principe de la chaleur que nous voyons aux Chevaux ; outre qu'ils le détruisent, ils fortifient le cœur & toute la nature, qui facilement ensuite se décharge par les conduits ordinaires de ce qui lui nuit. Je prouverois facilement que ce suc acide qui est penetrant & dissolvant, & qui fait faire la digestion dans l'estomach, est la cause de toutes les maladies qu'on appelle chaudes, quand il est trop abondant, & qu'il sort de son lieu propre, qui est l'estomach. Mais ce seroit plûtôt vous ennuyer que vous instruire, le peu que j'en ai dit suffit pour les sages : c'est assez d'assurer que la chaleur contre nature qu'on voit aux Chevaux, vient ordinairement de ce suc acide trop abondant, qui sortant de l'estomach, est le principe de la corruption de la chaleur & de beaucoup de maladies. Revenons à notre sujet.

Cette poudre, comme auſſi les pelottes, font bonnes pour faire jetter la gourme à un Cheval, lorſque la nature eſt pareſſeuſe à pouſſer au dehors ce qui lui nuit. Cette poudre ou les pelottes réiterées trois ou quatre fois conſécutivement, reveilleront la nature, la fortifieront, & feront qu'un Cheval jettera toute l'humeur qui cauſoit la gourme, & enſuite il n'y aura plus de fauſſe gourme, comme il arrive lorſque le Cheval a jetté imparfaitement. Elle eſt bonne auſſi pour une chaude abbreuvure, pour un tremblement, pour un Cheval qui bat du flanc, qui eſt ſujet aux tranchées, pour les avives, pour les Chevaux dégoûtés par l'abondance des flegmes & crudités, pour celui qui eſt morfondu & qui touſſe, pour la gourme, & pour pluſieurs autres indiſpoſitions, comme nous l'ordonnerons en temps & lieu. Il y a peu de maladies où elle ne ſoit bonne & les pelottes auſſi, & même lorſque les Chevaux reviennent de l'armée, ou d'un grand voyage, qu'ils ſont hors de cœur, maigres & haraſſés, qu'ils ont le poil mauvais & heriſſé, & qu'ils ne peuvent engraiſſer, quelque nourriture qu'on leur donne.

Une cueillerée ou une pelotte pilée dans l'avoine, à chaque fois, guérira une vieille toux, & donnera bonne haleine.

Cette poudre ou les pelottes contribueront à faire jetter par les nazeaux les Chevaux qui y auront diſpoſition; ſon ordinaire effet eſt d'évacuer par les urines ou par inſenſible tranſpiration, & de fortifier la nature, en ſorte qu'elle puiſſe chaſſer ce qu'il y a d'impur & ce qui lui nuit, & le charge; & cela ſans purgation, à laquelle les Chevaux ont de la répugnance.

Il y a quantité d'autres deſcriptions de poudres cordiales qui ſont aujourd'hui en uſage; mais ou elles ſont trop chargées, ou trop peu. Les ſimples qui compoſent beaucoup d'autres poudres, ne ſont que des herbes, deſquelles il faut attendre peu d'effet aux Chevaux: car ils en mangent tous les jours dans le foin en plus grande quantité qu'on ne leur en donneroit en ſix priſes de poudre, auſſi n'en voit-on pas grand effet. Les racines & ſemences où la vertu des ſimples eſt concentrée ſont mieux: cette poudre eſt diſpenſée en ſorte qu'elle n'eſt pas trop chere, & quantité d'autres poudres cordiales lui ſont de beaucoup inferieures en vertu, qui coûtent davantage: l'uſage vous fera connoître combien elle eſt utile. Il n'y a que les cubebes qui ſoient cheres, parce qu'elles ſont apportées de loin; mais on s'en peut paſſer en triplant la doſe du geniévre, quoiqu'à dire le vrai les cubebes ſont admirables en leurs effets. Il n'y a que la ſeule Iſle de Java dans les Indes qui en produiſe; ce fruit vient comme le poivre, ſoutenu de quelqu'autre arbre, & en grappe comme le raiſin, & les Javans ne

CHAP. XVII. ſouffrent pas qu'on porte du plan ailleurs pour ſe le conſerver à eux ſeuls, quoiqu'il ſoit à très bon marché ſur les lieux ; il fortifie l'eſtomach, nettoye la poitrine, & rejouit le cœur languiſſant.

Comme il eſt bon & preſque néceſſaire d'avoir pluſieurs remedes pour un même but, & que la poudre cordiale eſt un de ceux qui viennent le plus ſouvent en uſage, je vous en donnerai une peu compoſée, quoiqu'elle faſſe de bons effets ; je m'en ſuis ſervi fort ſouvent au défaut de l'univerſelle, & l'ai trouvée fort bonne.

Poudres cordiales.

Prenez bayes de laurier, gentiane, ariſtoloche ronde, myrrhe, iris de Florence, rapure de corne de cerf, enula-campana, de chacun quatre onces, zedoaire, anis & cumin, de chacun deux onces ; & ſabine autant, canelle demie-once, cloux de girofle deux dragmes, & deux onces de fleur de quoquoricot ſéches, qui eſt le papaver rheas en poudre.

Le tout pilé à part & paſſé par le tamis de crin, bien mêlé enſemble, & gardé dans un ſac de cuir bien bouché & preſſé.

La priſe eſt de deux onces dans du vin, infuſé toute la nuit.

On en peut donner ſeulement une once dans chopine de vin d'Eſpagne, elle réuſſira très-bien.

Il n'y a qu'à voir ci-devant les effets & l'uſage de la poudre cordiale ; celle-ci a les mêmes effets, hors qu'elle lui eſt de beaucoup inferieure.

La poudre cordiale des Maréchaux eſt compoſée d'anis, fenouil, cumin, regliſſe, bayes de laurier, & rapure d'yvoire, parce que le tout eſt à bon marché ; veritablement elle eſt bonne, mais il y a à dire cent pour cent qu'elles puiſſent faire les mêmes effets que la nôtre, outre qu'ils n'en donnent qu'une priſe au Cheval, & ſouvent il en faut donner cinq ou ſix jours de ſuite ; ils l'appellent un breuvage cordial ; l'experience fera voir la verité de ce que j'avance. Les Maréchaux appellent les quatre poudres cordiales, l'anis, le fenouil, coriendre & regliſſe ; ils en donnent de chacun demie-once, jugez ſi cela peut faire l'effet des nôtres ci-devant.

De la Morve.

COmme la Morve eſt une maladie froide, elle a quelque affinité avec la vraie & la fauſſe gourme, & avec le morfondement, je l'ai miſe enſuite.

CHAP. XVIII.

La

La morve est unécoulement par les nazeaux d'une grande quantité d'humeurs flegmatiques, visqueuses, blanches ou rousses, jaunâtres ou verdâtres, qui par fois ont leur origine de la rate, presque toujours des poulmons, peu souvent du foye ou des roignons, lesquelles parties envoyent par la veine celiaque, ou par les conduits de la respiration, les humeurs les plus subtiles, & par le gozier aussi les plus épaisses de ces humeurs qui s'arrêtent dans le petit reservoir entre les deux os de la ganache, & de-là poussant & s'élargissant du lieu où elles sont contenues, forment & nourrissent les glandes que nous voyons paroître ; la matiere qui reste s'écoule par les nazeaux, qui nous fait connoître la maladie.

Souvent la cause prochaine de la morve est quelque ulcere dans les poulmons, & rarement dans les roignons, lequel envoyant des vapeurs subtiles & malignes au cerveau, en altere la substance par leur acrimonie ; cette humeur subtile venant à s'épaissir par la froideur naturelle du cerveau, en empêche les fonctions, & fournit une humeur comme de l'eau-forte, qui par son acrimonie irrite les parties & augmente l'ulcere, qui ensuite produit cet écoulement importun d'humeurs qui paroissent aux nazeaux ; & comme les deux veines jugulaires fournissent & communiquent une très-grande quantité de sang au cerveau déja alteré par les vapeurs malignes qu'il reçoit continuellement de la veine celiaque, comme un chapiteau d'alembic, ce sang au lieu de se perfectionner suivant l'ordre établi par la nature, se corrompt, & de-là descendant dans les poulmons, les échauffe ; & bien-loin de les nourrir & de les rafraîchir, il y augmente les ulceres qui y sont déja.

Les causes éloignées ou exterieures sont presque les mêmes que de la morfondure.

Les signes pour la connoître, sont quand le Cheval, hors d'âge de pousser la gourme sans tousser, jette grande abondance de matiere par les nazeaux, & lorsqu'entre les deux os de la ganache on trouve une ou plusieurs glandes attachées à l'os qui sont doûloureuses, & à peine le Cheval veut souffrir qu'on y touche ; & quand elles ne seroient pas attachées, si elles sont fort dures ou fort douloureuses, c'est presque toujours un signe de morve.

Si le Cheval qui jette & qui a une glande attachée ne tousse point, ce n'est pas un morfondement, puisqu'il est ordinairement accompagné de toux, & la morve est souvent sans toux, outre que les Chevaux morveux ne jettent ordinairement que d'un côté, & les morfondus presque toujours des deux.

Il y en a qui jettent dans l'eau de la matiere qui sort par les na-

CHAP. XVIII.

zeaux ; ſi elles ſurnagent, ils croyent que ce n'eſt pas morve ; & ſi elle va au fond, que c'eſt une marque de morve.

Cette épreuve fait diſtinguer le pus qui eſt proprement matiere d'ulcere & d'apoſtume, d'avec le flegme qui ſort des vaiſſeaux & qui n'eſt pas ſi pernicieux, puiſque le pus va au fond de l'eau, & le flegme ſurnage ; cette épreuve n'eſt pas ſi certaine, qu'on y puiſſe faire fond. Si la matiere qui ſort par les nazeaux s'y attache & s'y colle fortement, comme feroit de la glu, c'eſt une mauvaiſe marque, & c'eſt toujours matiere de morve quoiqu'elle ſurnage.

Si l'haleine ou la matiere qui ſort du nez de celui qui a la morve eſt puante, la cure en eſt preſque toujours incurable, cette mauvaiſe odeur procedant ou de quelque ulcere, ou d'une humeur corrompue : cette corruption dénote tout au moins que la cure ſera très-longue. Si dans le progrès de la morve ce qu'il jette par les nazeaux eſt changé en matiere comme de l'écume, & que cela continue, ordinairement la maladie eſt incurable, & le Cheval meurt bien-tôt.

J'ai vû des Chevaux morveux n'être pas glandés, ou s'il l'étoient ; la glande étoit mouvante & petite, & ils en ſont morts quoi qu'on ait ſçû faire. La ſeule connoiſſance qu'on avoit que c'étoit morve, étoit la matiere fort gluante, s'attachant fortement aux narines, & ſe congelant facilement dans les conduits, & qui ne coulant pas d'elle-même, faiſoit peine au Cheval à reſpirer ; quand on l'avoit ſeringué & débouché, il reſpiroit plus facilement, même il y avoit des fibres ſanguinolentes, qui dénotoient que la morvee procedoit de quelque ulcere, qui rendoit la morve incurable.

Quelques-uns ont voulu dire que le ſiége de la morve étoit dans le cerveau, mais aſſurément il eſt dans le poulmon, rarement dans les roignons, dans le foye, ou à côté de la rate, & jamais dans le cerveau ; je parle de cela comme l'ayant bien reconnu, & le raiſonnement que j'ai fait ci-devant eſt fondé ſur un principe duquel je ne me départirai point qu'on ne m'ait fait voir le contraire.

Cette maladie ſe communique plus qu'aucune autre, parce que non-ſeulement les Chevaux qui ſont près de celui qui en eſt attaqué la prennent, mais l'air ſe corrompt & s'infecte, enſorte qu'il eſt capable de la communiquer à tous ceux qui ſont ſous le même toict : c'eſt pourquoi il faut d'abord les ſéparer, & ne les point laiſſer boire dans un même ſceau, particulierement certaines fortes de morve maligne ; mais toutes ne ſont pas de même, & ne ſe communiquent point ſi facilement ; mais il y a toujours du danger.

Que la morve vienne de cauſe froide, je n'en doute pas, je ne doute pas non plus qu'elle ne ſoit de très-difficile guériſon, toute la

difference se peut prendre du plus ou du moins de malignité ; & tous ceux qui disent avoir guéri des morves se trouveront avoir guéri ou de fausses gourmes, ou des morfondures, ou des morves qui n'avoient guéres de malignité, car assurément on n'en guérit guéres ; quand je dirois point du tout, peut-être que je dirois vrai. CHAP. XVIII.

Toute morve a son siége par un ulcere qui est dans le poulmon, peu souvent ailleurs, laquelle s'augmente & consomme peu à peu tous les lobes du poulmon, & finalement le Cheval meurt ; & comme *à privatione ad habitum non datur regressus*, si l'on ne prend ce mal dans le temps qu'on peut fortifier la nature, pour l'obliger à consolider le poulmon & guérir cet ulcere malin, jamais on ne guerira le Cheval morveux. Que si elle est située dans la rate, elle ne guérira jamais, puisque c'est une partie qui resiste fort aux remedes. Pour commencer la cure, on peut par une maniere de précaution barrer les deux veines du col, deux doigts au dessous de l'endroit où l'on saigne, & y proceder en cette maniere ; coupez le cuir, découvrez la veine, détachez-la avec la corne de chamois, puis la liez avec de la soye double cirée, sans couper la veine ; pour le peril qu'il y a qu'elle n'échappe de la ligature quand le Cheval mange & remuë la mâchoire, avec laquelle une des branches de cette veine a communication, emplissez la playe de sel, & en faites autant de l'autre côté de l'encolure. Cette barrure de veine est encore très-profitable pour les yeux foibles ou attaqués de fluxion ; ces veines étant barrées, arrêteront le sang qui feroit porté avec impetuosité au cerveau ; il y en aura moins, ainsi l'abondance de l'humeur âcre qui tombe sur le poulmon diminuera, & l'ulcere pourra plûtôt être guéri : tout au moins on est sûr que ce barrement de veine ne peut nuire s'il ne profite. Je n'ai pas ordonné de couper la veine entre les deux ligatures, à cause que j'ai vû mourir des Chevaux parce qu'on n'a pû ratrapper, la veine qui étoit échappée, la ligature ayant coulé quand le Cheval a mangé, & la veine sera aussi bien arrêtée que si on l'avoit coupée.

Il ne faut donner au Cheval morveux que du son mouillé, lui faire faire un exercice moderé, sans le laisser croupir au coin d'une écurie ; & pour sa boisson il faut fondre deux livres de souffre dans une cuillere de fer, & tout bouillant le jetter dans un sceau d'eau, retirer le souffre, le faire fondre une seconde fois, & le jetter encore dans la même eau qui sera destinée pour la boisson du Cheval morveux : le sel doux & balsamique du souffre, qui est le baume des poulmons, demeurera dans l'eau, & contribuera beaucoup à les guérir. La morve, quoiqu'incurable, ne va pas promptement, mais insensiblement ; l'acrimonie de la matiere s'augmente à mesure que l'ulcere

CHAP. XVIII. s'agrandit, & la partie dans laquelle elle a son siége se consomme ; les plus proches en souffrent, la maigreur saisit le corps, & quelque nourriture qu'il puisse prendre, il ne profite plus. Et comme il y a des Chevaux qui repugnent à boire de cette eau où le souffre a été jetté, on peut prendre la pâte d'un pain blanc d'un sol, prête à mettre au four, c'est-à-dire, comme elle est lorsqu'il n'y a qu'à la faire cuire, & délayer cette pâte dans l'eau où l'on aura jetté le souffre fondu ; l'aigreur de la pâte corrigera le mauvais goût du souffre, & empêchera le Cheval de s'en dégoûter, outre qu'elle réjouit l'interieur du Cheval, & le nourrit d'autant.

Si l'ulcere est au poulmon, s'agrandissant, & le voisinage du cœur fera cause d'une fiévre étique qui desséchera tout le corps, & les morves finissent ordinairement par-là, & au bout de six mois ou d'un an le Cheval meurt. Comme il est incertain si un Cheval a véritablement cette morve, de laquelle ils meurent presque tous, je crois qu'il faut tenter quelques remedes pour s'en rendre certain, & dans l'operation qu'ils feront, vous découvrirez s'il y a apparence de guérison ou non : en tout cas la boisson que nous avons ordonnée ne peut que lui profiter, quelque morve qu'il ait, particulierement à celle qui s'attache au poulmon, qui est très-méchante, étant envieillie ; & pour marque qu'il n'en faut pas d'abord désesperer, il s'en voit qui se font guéris d'eux-mêmes dans l'écurie : mais à ceux-là il n'y avoit point d'ulcere, la matiere n'ayant pas été assez âcre pour ronger & consommer la partie ; mais on n'en étoit pas certain.

Souvent par les bons remedes qu'on pratique aux Chevaux morveux, on les met en chemin de guérison ; & si le poulmon n'étoit pas consommé, on en viendroit à son honneur ; mais il n'y a que Dieu qui puisse rétablir une partie consommée. J'ai traité un Cheval morveux un mois entier, lui faisant avaler tous les matins trois chopines de vin émetique, dans lesquelles je mettois deux onces de poudre cordiale, & les soirs je lui seringuois les nazeaux avec un demi-verre de vin émetique ; cela fit fondre la glande qu'il avoit entre les deux os de la ganache, & le faisoit bien manger ; il avoit l'œil bon, jettoit moins, & toutes les apparences du monde étoient qu'il devoit guérir ; je le purgeai, & laissai ensuite agir la nature toute seule ; le Cheval peu à peu devint de plus maigre en plus maigre, & mourut. Je le fis ouvrir, & lui trouvai le poulmon tout pourri, & je fis très mal, comme je l'ai connu depuis, de l'avoir purgé pendant qu'il jettoit ; car s'il jette, la purgation est capable de le faire devenir morveux s'il ne l'étoit pas, comme je l'ai experimenté plus d'une fois depuis.

J'en ai traité un autre que j'ai fait jetter abondamment avec le remede ci-après, le lui donnant par deux fois; je le purgeai, ensuite je lui donnai trois prises de pelottes cordiales dans du vin trois jours de suite, huit jours après trois autres prises de même que les premieres; il ne jetta plus du tout. Je le fis promener, & pour mieux procurer l'entiere guérison, comme je le croyois pour lors, je réïterai cette purgation dix jours après, & finalement je le fis églander & lui ôter une grosse glande fixe; la playe bien consolidée, je lui tirai du sang, & le renvoyai à un ami à qui il étoit le croyant guéri. Au bout de six mois il commença à jetter, & a jetté plus de six ans; il servoit à marcher le pas, & travailloit fort bien: enfin il devint fort maigre & mourut. CHAP. XVIII.

J'ai voulu vous rapporter ces deux exemples entre cent que j'ai traité, pour vous instruire & vous faire connoître que lorsqu'on croit un Cheval morveux guéri, souvent il est plus mal que jamais. Ainsi quand un Maréchal ou un autre se vante de guérir votre Cheval morveux, ou il ne l'est pas veritablement, ou il ne le guérira pas facilement.

Une maxime inconteftable est, qu'il ne faut jamais purger les Chevaux qui jettent, & s'ils n'étoient pas morveux, la purgation pourroit les faire devenir: il faut suivre la nature dans les maux, & ne lui pas faire prendre un chemin tout opposé, comme est celui de la purgation. La plûpart des Maréchaux suivent cette methode, mais elle très-pernicieuse, & j'en suis pleinement convaincu.

Le vin émetique ne purge pas les Chevaux quand on en donneroit deux ou trois pintes; il agit par insensible transpiration, & c'est un très-bon remede: la description en sera au Chapitre XXIII.

Remede pour faire jetter.

NOus mettrons ici les remedes pour cette maladie, étant juste d'essayer si le mal est désesperé; & s'il y a esperance, vous en verrez bien-tôt de bons effets. CHAP. XIX.

Avant tout remede, il faut remarquer si le Cheval que vous voulez entreprendre de traiter est grand mangeur; car s'il est délicat, assurément vous n'y trouverez pas de satisfaction, puisqu'une partie des remedes que vous serez obligez de lui donner le dégoûteront davantage, ainsi vous aurez autant de peine à le remettre en goût, & vous y perdrez autant de temps comme à le traiter de sa morve, & finalement vous y échouerez; ainsi la premiere chose qu'il y a à considerer, est que si le Cheval que vous voulez traiter mange très-bien,

CHAP. XIX. il lui faut ôter l'avoine, puis mettre une chopine d'eau-de-vie & une chopine d'huile d'olive dans un pot, brouiller & mêler bien le tout; & l'en feringuer tous les jours cinq ou fix fois dans les nazeaux: (avant de prendre de cette compofition avec la feringue, il la faut mêler enfemble, afin que l'un ne furnage fur l'autre.) Cette maniere de feringuer guerira de petits ulceres que la matiere âcre & maligne aura fait dans les nazeaux, facilitera la defcente defdites matieres, qui fe figent & fe féchent dans les conduits, & empêchent enfuite la refpiration ; il faut feringuer de cette maniere, non-feulement avant qu'on donne un remede pour faire jetter, mais encore après qu'on aura donné le remede ; cela facilite cette évacuation, & le Cheval en eft d'autant plus foulagé.

Prenez enfuite quatre cuillerées de fort vinaigre, autant de bonne eau-de-vie, diffolvez dans le tout une dragme de theriaque qui ait plus de deux années, & y ajoutez un fcrupule d'ellebore blanc en poudre, qui eft le poids de vingt-quatre grains, & deux grains de poivre long en poudre ; mêlez le tout, & le donnez au Cheval morveux par les nazeaux, la moitié de chaque côté, puis le promenez au pas une heure, étant couvert, & le laiffez flairer la terre, il jettera infailliblement beaucoup ; le remede le pourra dégoûter, d'où il ne faut pas s'étonner, car bien-tôt après il mangera ; que s'il a quelpartie noble offenfée, comme nous l'avons dit, il mourra dans peu de temps ; s'il ne meurt dans ce temps, il y a quelque efperance. Il faut avant que de donner ce remede tenir le Cheval bridé quatre heures, & deux heures après feulement : outre cela il faut le foir & le matin le promener une heure. Quoique le Cheval ne meurt pas de cette évacuation, & qu'il n'ait aucune partie noble confommée, je n'affure point qu'il guériffe de la morve, s'il y a grand ulcere ; mais il ne mourra pas fi-tôt.

Si au bout de huit jours il continue à jetter, il faut réiterer ce remede, & tâcher à faire venir en matiere la glande par le moyen des retoires, emplâtres ou cataplâmes propres à cela, comme eft l'onguent décrit au Chapitre XIII. de la fauffe gour, ou me la faire tomber par un cautere actuel ou potentiel. Le cautere actuel ou le bouton de feu, n'eft autre chofe qu'un fer ardent qu'on applique fur la partie qu'on veut faire tomber : comme le cautere potentiel eft ce que nous appellons vulgairement une pierre de cautere, quelques-uns l'appellent cauftic, qui brûle infenfiblement la partie, de laquelle enfuite il tombe une efcarre.

Au lieu du cautere potentiel (qui eft la pierre de cautere) prenez une lancette, ouvrez la glande jufqu'au milieu, puis laiffez faigner

le trou, & mettez dedans gros comme une féve d'arſenic, enveloppé avec du papier; mettez-le juſqu'au fond, bouchez le trou avec du cotton : au bout de cinq ou ſix jours la matiere commencera à ſertir, & paſſé neuf ou dix, il tombera une eſcarre, qui ſera comme le cerneau qui ſort d'une noix ; s'il y reſte de l'impureté ou de la chair baveuſe, tenez le trou ouvert avec de l'Egyptiac, dans lequel vous mêlerez du précipité rouge, ou réagal, & tiendrez le trou ouvert le plus que vous pourrez. CHAP. XIX.

Si la glande par les remedes ne vient pas en matiere, il faut tâcher à la faire réſoudre, appliquant deſſus de puiſſans réſolutifs, comme ſeroit le vinaigre, la leſſive, les cendres de farment, l'alun, le nitre, l'huile de petrole, d'euforbe, & autres qui ont la vertu d'attenuer & de rendre la matiere ſubtile, volatile & aiſée à diſſiper.

L'onguent d'althea, le réſomptif, l'emplâtre de melilot ſont bons pour amolir & pour réſoudre : vous pourrez compoſer un cataplâme avec les racines de courges ſauvages, en Latin *brionia*, la racine d'iris, le miel, & la craſſe ou la lie d'huile de lin.

J'ai mis tous ces réſolutifs ci-deſſus pour contenter & inſtruire les curieux ; mais il y a bien du hazard ſi une glande fixe & attachée à la mâchoire, & de plus fort dure, cede à ces remedes, outre que comme l'endroit eſt incommode pour les appliquer, l'on n'en a pas aiſément le ſuccès qu'on attend. Je crois donc qu'il n'y a rien de meilleur que de ramolir & d'avoir recours au bouton de feu, ou au cautere potentiel, qu'on fera avec un morceau d'arſenic ou de ſublimé, ou quelqu'autre cautere.

Quoique les ramolitifs ordinaires ne faſſent pas grand effet, il y en a qui ſont plus propres au ſujet les uns que les autres ; vous pouvez avec confiance pratiquer le ſuivant, lequel dans les commencemens avant que la glande ſoit parvenue à une extreme dureté, la pourra réſoudre ; je puis vous aſſurer qu'il m'a bien réüſſi.

Pour faire réſoudre une glande.

PRenez demi-livre de lin battu & mis en farine fine, démélez-le avec une pinte de fort vinaigre, pour en faire comme une bouillie, qu'il faut faire cuire ſur petit feu fort clair, en remuant ſans ceſſe : lorſque la compoſition s'épaiſſira, mêlez parmi ſix onces d'huile de lys ; le tout bien mêlé, ſera appliqué chaudement ſur la glande, & une peau d'agneau par deſſus, comme on pratique pour la gourme : appliquez de nouveau ce cataplâme tous les jours, dans CHAP. XX.

CHAP. XX. deux ou trois applications la glande sera fondue. On peut pratiquer ce remede aux gourmes & fausses gourmes ; & s'il ne réussit pas à la glande d'un Cheval morveux, c'est mauvais signe.

Quand on traite un Cheval morveux avec dessein de le guérir, les remedes qu'on donne interieurement joints avec ceux que je viens d'ordonner, doivent faire fondre & résoudre en partie la glande, ou l'amener à suppuration, & lors on conclud que le remede a bien operé, & qu'il a attaqué la cause du mal, puisque la glande a diminué ou est plus mouvante, & de grosse & dure qu'elle étoit, est plus petite ou est ramolie, ou s'est détachée; car c'est toujours un bon signe lequel des trois qu'il arrive, qui marque que le remede a fait de bons effets. Il ne faut pas se méprendre & se flatter en traittant cette maladie, car au déclin de la Lune souvent les glandes diminuent d'elles-mêmes sans remedes ; mais on est bien éloigné de son compte lorsqu'au croissant prochain elles reviennent en leur état, & par fois plus dures ou plus attachées qu'elles n'étoient : c'est pourquoi après la diminution au déclin, laissez passer le croissant qui suit avant de rien conclure de bon.

Quoique la glande ne soit pas la cause de la morve, mais seulement un effet, & que lorsqu'on l'a ôtée on n'ait pas guéri un Cheval; néanmoins comme tout le monde ne songe qu'à faire églander les Chevaux morveux, & que les Maréchaux ne vous proposent autre chose, ce qui est un abus, car c'est commencer par où il faut finir, j'ai fait églander jusqu'à trois fois un même Cheval, sans avoir pû le guérir de cette maladie, quoique je lui eusse fait prendre de bons remedes.

Pour l'églander il faut l'abbattre, & ayant ouvert la peau qui couvre la glande, on y attache deux fils bien forts de chaque côté, pour tenir la playe ouverte pendant qu'on fait l'operation en cette sorte. Il faut avec le poulce, sans aucun ferrement, décerner la glande, & la détacher peu à peu de la ganache, parce qu'elle est abbreuvée & nourrie par beaucoup de petites veines, qui étant coupées, on ne pourroit si-tôt arrêter le sang ; si elle est si fort attachée que le poulce ne puisse pas la séparer de la ganache, & que vous voyiez quelque veine qu'il faille nécessairement couper, il la faudra lier bien fort avec un fil avant de la couper, pour arrêter le sang, & continuer de la sorte à décerner, jusqu'à ce que la glande soit détachée absolument : lors on lie fortement ce qui la tenoit & ce qui la nourrissoit, puis on coupe toute cette glande, qui en contient une infinité de petites, qui toutes ensemble faisoient cette grosse. L'operation finie, il faut bien essuyer l'endroit, ôter tout le sang & toute l'humidité, puis avec un

pinceau

pinceau passer de bonne huile de vitriol par tous les endroits que vous avez coupés, afin de resserrer toutes les fibres & petites veines coupées qui ont abbrevé, nourri, & fait grossir la glande : cette huile brûlera les orifices, & arrêtera par ce moyen leur communication : car elle fera comme une croute, laquelle tombant il s'y fera une cicatrice papable de tout arrêter pour un temps; ainsi la glande ne revien-dra pas si-tôt. Vous emplirez ensuite le vuide qui est sous la ganache avec de la filasse frottée de bon & fort égyptiac, & lierez l'appareil avec les fils qu'on a ci-devant attachés quant on a fendu la peau, & continuer à toujours manger la chair : car d'abord le vuide s'emplira d'humeur, ou plûtôt de chair baveuse & spongieuse, qui toujours sera capable de former des glandes, ou tout au moins elle comblera la ganache, si continuellement jusqu'à guérison vous ne tenez le lieu ouvert avec de la filasse frottée d'égyptiac mise comme par force, afin de conserver le vuide entre les deux os de la ganache ; si même il s'emplissoit trop contre votre gré, refrottez avec le pinceau tout l'endroit avec dé l'huile de vitriol ; ce n'est pas avec de l'esprit de vitriol, c'est de l'huile qui est beaucoup plus caustic, & qui fera plus d'effet. Et tous les jours pansant le mal, il faut laver avec du vin tiéde avant d'y mettre la filasse, & le mal guérira ; ainsi n'ayant pû dissoudre la glande, vous la couperez. J'en ai vû ôter une si dure, qu'une coignée ne pouvoit la mettre en deux, quand on l'eut ôtée de l'endroit où elle étoit attachée. CHAP. XX.

Il y a des Chevaux morveux qu'on a églandés plusieurs fois, & la glande est toujours revenue comme auparavant : si cela vous arrive, tenez-vous pour dit que votre églandement ne guérira pas votre Cheval, & que si vous n'attaquez le dedans, pour avoir ôté la glande vous ne l'avez pas guéri de la morve ; que si après l'operation vous avez frotté toute la playe avec de l'huile de vitriol, comme je l'ai enseigné ci-devant, & pris soigneusement garde qu'il ne soit pas resté la moindre partie de la glande, qui est capable d'en faire revenir une aussi grosse que la précedente, ne concluez rien de positif voyant une glande extirpée, car ce sera le déclin de la Lune qui fera cet effet ; si ensuite dans le croissant elle ne revient pas, lors vous pouvez conclure que votre remede a bien operé ; comme la glande est causée par la matiere qui sort par les nazeaux au déclin de la Lune, elle est moins abondante, ainsi les glandes diminuent, & tout au contraire au croissant. J'ai déja expliqué que la matiere qui coule par les nazeaux, ne vient pas immédiatement du cerveau, mais des poulmons, du foye, ou de la rate, & monte par le gozier ou par le conduit de la respiration, & se rend dans une espace comme un

CHAP. XX. petit refervoir, qui eft entre les deux os de la ganache; & de-là fi elle eft trop abondante, & qu'elle ne puiffe fortir toute par les nazeaux, elle pouffe de l'endroit où elle eft arrêtée, & forme les glandes plus ou moins groffes, felon que la matiere eft plus ou moins abondante. Il eft aifé de conclure de ce raifonnement, qu'il eft affez inutile d'églander les Chevaux avant qu'on ait vû qu'ils jettent moins, & qu'ils foient en voie de guérifon par les remedes qu'on leur a pratiqué: qu'il foit veritable que la matiere vienne d'en-bas, & qu'elle ait le refervoir que j'ai dit entre les os de la ganache, l'anatomie du Cheval le perfuadera fans avoir lieu d'en douter, outre qu'il eft impoffible que le cerveau puiffe fournir cette quantité de matiere qui s'écoule continuellement par les nazeaux; mais oblige la nature à la pouffer des parties baffes par les conduits que j'ai dit, en fourniffant cette humeur âcre & claire qui tombe fur les parties affectées & déja altérées par la chaleur étrangere, ou par l'ulcere qui eft en icelles: ainfi en guériffant ces parties elles n'envoyeront plus au cerveau ces vapeurs malignes qui fe changent en eau, & qui de-là retombent & caufent le défordre que j'ai dit. Ce raifonnement chagrinera quelqu'un qui ne cherche qu'un remede affuré pour guérir fon Cheval, & non pas un fi long difcours. A celui-là, je dirai, que fi je le fçavois je lui en ferois part, mais jufqu'à prefent il m'a été inconnu. Les fuivans peuvent réuffir fi on les fait avec foin, mais je ne fuis garant d'aucun.

Autre remede pour la Morve.

Quoique le Cheval foit églandé, il peut arriver que n'étant pas entierement guéri, quoiqu'on l'ait fait jetter avec cet autre remede, lequel a fait feulement fortir de la matiere qui eft en voie & en branle, fans en ôter la caufe, je vous en donne ici un autre qui eft plus efficace, & qui apportera la guérifon, fi le mal eft en état de recevoir du fecours; mais il me femble très-raifonnable de commencer par le premier, puifqu'il peut arriver que lui feul pourra guérir le Cheval, fi le mal n'a pas tant de malignité.

Avant toutes chofes faites barrer les deux veines du col deux doigts ou environ au deffous de l'endroit où l'on tire du fang aux Chevaux, j'en ai donné la methode ci-devant; puis prenez du tabac de Brefil coupé menu, comme on le prépare pour fumer, une once, mettez le tremper dans une chopine de bonne eau-de-vie l'efpace de fix heures, coulez au travers d'un linge fans l'exprimer bien fort, jettant le tabac comme inutile: faites tenir votre Cheval morveux bridé le matin pendant quatre heures, donnez-lui par les deux nazeaux

un demi verre de ce remede, & le promenez enſuite un quart d'heure en main la tête baſſe, & le laiſſez enſuite bridé deux heures.

Si votre Cheval n'eſt point dégoûté de ce remede, & qu'il mange ſon ordinaire comme de coutume, il faut le lendemain, l'ayant encore tenu bridé quatre heures, lui en donner un demi-verre, la moitié par chaque nazeau, & le promener comme auparavant; de-là à quelques jours vous augmenterez peu à peu la doſe, juſqu'à ce que vous jugiez qu'elle ſoit aſſez grande pour le faire bien vuider, & continuerez tous les matins, ou de deux jours l'un, ou même de trois & quatre jours l'un, s'il jette en abondance, ou qu'il ait grand battement de flancs, ou qu'il ſoit trop dégoûté, juſqu'à une entiere guériſon, qui ſera dans un mois ou cinq ſemaines. Je ſuppoſe toujours que le Cheval ne ſe dégoûte point; car s'il ſe dégoûte, il ne faut pas lui en donner le lendemain, mais attendre qu'il ait repris le manger pour recommencer à lui en donner par les nazeaux.

Si votre Cheval morveux a été trop tourmenté du précedent remede, & que vous voyiez qu'il lui cauſe trop d'agitation, il faut ceſſer, & infuſer dans chopine d'huile d'olive deux onces de tabac ſur les cendres chaudes toute la nuit; & le lendemain en couler un verre pour lui en donner la moitié par chaque nazeau; la liqueur étant tiéde, cela adoucira l'acrimonie des humeurs, & fera plus ſupportable au Cheval, & le fera jetter quelque quantité de matiere; & continuer, obſervant toutes les circonſtances que nous avons dit pour le manger & pour le battement de flanc.

Enfin il faut uſer de jugement pour augmenter ou diminuer la doſe, ſelon que vous verrez que le Cheval mangera bien ou perdra le manger, & qu'il jettera plus ou moins.

Souvent la nature guérit les ulceres internes, qui ſont la ſource ordinaires de ces vilaines matieres qui ſortent par le nez, lorſque par une grande évacuation elle eſt délivrée de quantité d'humeurs âcres & malignes qui entretiennent le mal: pour guérir un ulcere, il n'eſt beſoin que de le nettoyer ou mondifier, la nature fait aiſément le reſte.

Ce remede fera jetter une quantité prodigieuſe de matiere: il y a des Chevaux qui le ſupporteront gayement ſans être dégoûtés, & même la glande ſe fondra au déclin de la Lune; mais ſi au croiſſanr elle revient de nouveau, il faut continuer le remede.

Que ſi après un long uſage d'icelui le Cheval jette moins, & qu'il y ait apparence qu'il ne veuille plus jetter, ceſſez pour quelques jours le remede; & s'il ne jette plus du tout, comme il arrive quelquefois, donnez-lui trois priſes de poudre cordiales trois jours de ſuite, chaque priſe dans une pinte de vin blanc ou rouge, & peut-être

CHAP. XX. que la glande ne reviendra plus, & qu'il guérira.

J'ai donné ce remede à des Chevaux qui n'en ont pas eu le moindre battement de flanc, & qui n'en ont jamais perdu un coup de dent : ceux-là en sont guéris pour un temps ; mais ensuite quelques uns ont été en état de recommencer.

Lorsque le poulmon, qui est le siége ordinaire de cette maladie, est fort interessé qu'il y a une notable pourriture, les Chevaux n'en guérissent pas, & le remede précedent avancera leur mort ; mais lorsqu'ils n'en peuvent réchapper, parce que le poulmon est consommé, il vaut mieux en être dépêtré tôt que tard.

Je vous donne avis que si vous avez dessein d'essayer à guérir un Cheval morveux, il faut avant toutes choses, quelque remede que vous ayez dessein de pratiquer au croissant, fortifier & aider la nature à pousser au dehors sans l'irriter : à cela les prises de poudre cordiale, la theriaque, l'opiate de Kermes, & les pilules cordiales réiterées feront fort bien ; dans tout le déclin leur donner les remedes qui font jetter par le nez & les seringuer : si on observe cette methode on en aura plus de contentement, quoique je ne sois garant de rien.

Les parfums sont peu profitables aux Chevaux morveux, quoiqu'ils les fassent beaucoup jetter & sans violence ; mais ils les dégoûtent, les amaigrissent & les desséchent trop.

Parfum pour faire jetter.

CHAP. XXI. PRenez betoine, verveine, armoise, veronique, melise, scabieuse, aigremoine, absynthe ; mente, hysope, sauge, ou toute ou partie, faites-les brûler sur un rechaut, & par le moyen d'un sac percé, faites recevoir au Cheval la fumée par les nazeaux ; elle l'obligera à jetter abondamment, s'il reçoit cette fumée pendant un quart d'heure.

La vigne sauvage ou viorne, qui croît dans les hayes, coupée menu toute verte, & concassée ensuite, jette une odeur qui a la vertu de faire jetter abondemment. On dit qu'elle nuit à la vûe, mais l'experience vous fera voir le contraire : elle a plus de vertu lorsqu'elle est en fleur. A dire nettement mon avis, je n'ai pas trouvé grand soulagement aux parfums ; je les ai voulu pourtant mettre ici pour contenter tout le monde ; mais feringuant un Cheval, on a l'effet des parfums & même des plumaceaux, & on ne les dégoûte pas ; mais comme les parfums sont en grande recommendation aux Maréchaux, & qu'ils vous les proposent sans cesse : j'ai donné la description du meilleur qu'on puisse faire, & le meilleur n'est pas grande chose, & je ne conseille à personne de s'en servir.

Pendant que vous pratiquez tous ces remedes, il faut nourrir le Cheval d'alimens qui humectent ; car on facilite les évacuations qu'on eſt obligé de faire ; quelques-uns de ſaprouvent le ſon mouillé, & veulent donner de l'avoine ; pour moi je me ſuis toujours très-bien trouvé de ne leur donner que du ſon, car l'avoine occupe trop la nature pour la digerer. CHAP. XXI.

J'ai vû des Chevaux jetter par les nazeaux ſix années entieres, qui ne laiſſoient pas de ſervir & de courre à la chaſſe, de fatiguer, & de manger comme les autres ; mais enfin cette maladie les emportoit : on n'y faiſoit plus de remede, & on laiſſoit faire la nature les nourriſſant comme les autres.

J'en ai vû d'autres qui ne ſont point guéris pendant qu'on leur faiſoit ces remedes, & qui quelque temps après, lorſqu'on n'eſperoit plus de guériſon, ont été parfaitement guéris, mais le nombre en eſt petit.

Autre remede pour la Morve.

PRenez un pot capable de contenir cinq chopines ou trois pintes ; empliſſez-en le tiers avec la ſeconde écorce d'aune, vulgairement appellé verne ; c'eſt un arbre qui croît le long des eaux, qui ſert à faire des ſiéges, des échelles, & autres meubles de bois de peu de valeur, le bois tire ſur le rouge quand il eſt écorcé : rapez ou coupez menu cette écorce, mettez dans ce pot deux pintes d'eau, faites bouillir à petit feu juſques à la conſomption de la moitié, remuant par fois, ainſi il ne doit reſter qu'une pinte de liqueur ; remettez encore une pinte de nouvelle eau, & la faites conſommer, remettez-en encore une pinte, & la faites conſommer une troiſiéme fois, puis paſſez le tout, & mêlez parmi la collature une demie-livre d'huile d'olive ; & le tout tiéde, ſéparez-en demi-ſeptier, faites avaler le reſte au Cheval, & le demi-ſeptier il le lui faut faire avaler par les nazeaux, puis promenez votre Cheval bien couvert une demie-heure. Ce remede fera jetter abondamment, & quoique le Cheval ne jette que d'un côté, il le fera jetter des deux : ſi huit jours après avoir pris le remede il n'eſt guéri, réiterez comme auparavant, peut-être guérira-t-il, & j'en ai guéri & manqué pluſieurs, mais il n'y a aucun peril à le pratiquer ; que s'il n'eſt guéri, barrez-lui les deux veines du col, enſuite faites-lui avaler quatre priſes de pilules cordiales, une priſe chaque jour ſans intermiſſion, il guérira ou il ne guérira pas. CHAP. XXII

CHAP. XXII.

Autre remed poure la Morve.

Prenez caſtoreum du Levant une once, concaſſez-le groſſierement; gentiane & ſabine de chacun une once & demie, coupez menu la ſabine & concaſſez la gentiane, faites bouillir le tout dans cinq chopines de fort vinaigre, & réduire à force de cuire à trois chopines, qu'on laiſſera refroidir, puis paſſer par un linge & fort exprimer.

Bridez le Cheval trois heures, puis lui donnez une chopine de ce breuvage, couvrez-le, & le mettez à l'écurie; il ſera fort malade, battra du flanc, & même il lui prendra quelquefois un tremblement par tout le corps, mais c'eſt le remede qui agit: s'il ſe couche, laiſſez-le coucher, il ſe relevera quelque tems après; deux heures après la priſe du remede, promenez-le une demie-heure en main, s'il jette par la bouche quelque morceaux de ſon poulmon, comme il arrive quelquefois en touſſant, votre Cheval eſt incurable, & vous le pouvez ôter en toute ſureté; mais s'il ne jette que par le nez, pourvû qu'il ne jette pas vert, ni du ſang, il n'y a rien de déſeſperé. D'abord que votre Cheval aura repris appetit, qui ſera après un jour ou deux, quelquefois trois, donnez-lui une autre chopine le matin, obſervant toutes choſes comme à la premiere fois; & quand il mangera bien, donnez-lui la troiſiéme chopine avec les mêmes précautions que la premiere: après tout cela il faut le promener tous les jours une demie-heure en main; s'il doit guérir, inſenſiblement il jettera moins, & finalement il ne jettera plus, & ſera peut-être guéri: que ſi après l'une des priſes la matiere qu'il jette eſt verdâtre, c'eſt un très-méchant ſigne, & apparemment le Cheval eſt incurable.

Cette recepte en a guéri que l'on croyoit morveux, elle en a manqué beaucoup, & en a fait mourir quelques-uns qui avoient le poulmon tout pourri, & par conſéquent qui ne pouvoient pas vivre long-temps, ainſi ôn étoit bien heureux d'en être défait.

La morve & le farcin ont grande affinité, les farcins incurables dégenerent en morve, & cette ſorte de morve eſt abſolument incurable.

Vin Emetique.

CHAP. XXIII.

LE Vin émetique donne bon apetit aux Chevaux dégoûtés, il produit de bons effets étant donné fréquemment à ceux qui ſont malades, & il fait des merveilles lorſqu'on le donne avec les pur-

gatifs, car quoique de soi il ne purge point, il fait mieux agir les purgatifs en débouchant, jusques-là qu'il fait uriner excessivement, lorsque la nature a besoin de cette évacuation. Il est aussi très-excellent pour les lavemens. Il faut avoir cinq ou six morceaux de verre d'antimoine du plus beau, les piler bien menu, & les mettre tremper toute la nuit dans une pinte ou cinq demi-septiers de vin blanc ou rouge, le lendemain on retire la poudre de verre d'antimoine, & on la laisse sécher pour une autre fois, & le vin est émetique ; votre poudre durera un an à cela, & sera toujours fort bonne.

On peut avoir un gobelet de regule d'antimoine, dans lequel on met tremper du vin, en vingt-quatre heures il est rendu émetique ; & cela continuellement, pourvû qu'on ait soin toutes les fois qu'on a mis infuser du vin dans le gobelet, de le bien sablonner avec de l'eau, pour ôter toute la lie & la crasse qui s'est attachée aux parois du gobelet.

On peut aussi faire du vin émetique en pilant du foye d'antimoine, & en mettre une couple d'onces dans une bouteille de trois chopines, l'emplir de vin blanc ou rouge, au bout de vingt-quatre heures en ôter cinq demi-septiers, & remettre de nouveau du vin dans la bouteille, en ôter tous les jours & en remettre, vous aurez un an entier de bon vin émetique de cette façon, & sans autre frais que ceux du vin. On peut mettre aussi dans une bouteille deux onces d'algarot, & du vin par dessus, il sera de fort bon vin émetique.

La poudre angelique fera le même effet, & beaucoup mieux que toutes les préparations d'antimoine, il en faut une once sur une bouteille de trois chopines. Vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup de frais pour avoir du vin émetique, & il produira assurément de bons effets.

L'usage du vin émetique continué purifie le sang, résiste à la corruption, donne bonne haleine, car il débouche & desobstruë les conduits du poulmon, ce qui fait la difficulté de respirer, & il maintient le Cheval en santé prévenant les maladies.

Il est à remarquer que dans les païs où la bierre est en abondance, & où le vin est rare, on peut mettre de la bierre sur toutes les préparations d'antimoine où j'ai ordonné de mettre du vin : elle se rendra émetique & fera de bons effets ; & pour les lavemens il n'y a point de meilleure décoction que de la bierre émetique, à laquelle on ajoute ce qu'on veut, de même qu'aux autres décoctions.

Je finis ce Traité de la morve par une observation qui est bonne. Il faut remarquer si votre Cheval engraisse & amende en le traitant & lui donnant des remedes ; ce sera un très-bon signe, le poulmon ne sera pas desséché : car assurément il amaigriroit au lieu d'en-

CHAP. XXIII. graisser; le poulmon n'étant pas desséché & prenant nourriture; on aura quelque esperance de le guérir, mais ne vous ennuyez pas, car ce mal ne se guérir pas en peu de temps; deux ou trois mois sont bien-tôt écoulés, & on ne les a pas guérit pour cela.

Si tous les jours vous donnez au Cheval morveux que vous avez long-temps traité, une pinte de vin émetique, ou de bierre émetique avec la corne, & par les nazeaux un demi-septiers de plus dudit vin ou bierre, & continuez trente jours, vous pourrez guérir votre Cheval.

Si pendant ce temps il jette par les yeux en abondance de la même matiere que du nez, assurément son mal est incurable, particulierement s'il continue huit ou dix jours à jetter par les yeux.

Si pendant que vous traitez votre Cheval de la morve, il lui pousse quelque boutons de farcin, quoique les boutons se guérissent facilement, & qu'il n'y ait point de corde ni aucune malignité au farcin, le Cheval est incurable.

Il ne manqueroit autre chose à ce Traité de la morve, qu'un remede assuré, c'est ce que je n'ai jamais trouvé & qu'on ne peut trouver; mais on soupçonne souvent de morve les Chevaux qui ne l'ont pas: quand je dis morve, j'entends celle qui est incurable, & on ne peut être assuré si elle l'est, qu'on n'ait pratiqué de bons remedes, lesquels s'ils ne réussissent pas, on peut conclure que la morve est incurable, & on n'a pas le chagrin d'avoir abandonné des Chevaux de prix qui auroient pû se sauver, & cela souvent sur le rapport de gens qui les ont condamné faute de les connoître.

Des maux de tête causés d'humeurs bilieuses.

CHAP. XXIV. EN France on appelle maux de tête aux Chevaux toutes les maladies mortelles qui sont inconnues aux Maréchaux. Il y a des maux de tête qui sont comme la jaunisse aux hommes, mais funestes & très-pernicieux; & pour en donner une particuliere connoissance, il faut sçavoir que ces sortes de maux de tête proviennent d'un épanchement de bile qui regorge abondamment de tous côtés, & qui afflige toutes les parties principales du corps: celle qui flotte dans l'estomach ôte d'abord l'appetit, & détraque la digestion: celle qui est dans les veines & arteres cause la fiévre, qui emporte bien-tôt le Cheval: celle qui se transporte à la tête en trouble toutes les fonctions, ce qui fait que le Cheval a peine à marcher, & qu'il est morne & tout entrepris de ses membres.

Si l'on tire du sang au Cheval dans cette maladie, d'abord qu'il est figé il devient jaune en sa superficie, & l'eau qui le surnage est

toute rouſſe & jaunâtre, marque aſſurée que la bile s'y eſt gliſſée en trop grande abondance.

Les lévres du Cheval ſont pareillement jaunes au dedans, même les yeux participent de cette couleur.

C'eſt ce qui a fait nommer cette maladie aux Allemands *gelbeſucht*, qui veut dire la maladie jaune. Comme ils l'ont mieux connue que nous, ils ont inventé un remede qui a été vendu cherement par un Medecin de Chevaux Allemand à un François, qui me l'a communiqué : l'ayant éprouvé, je l'ai trouvé bon ; car dans le tems que je l'ai éprouvé on ne connoiſſoit point d'autres maux de tête que ceux-là. Depuis le mal a changé de nature ; comme il a d'autres cauſes, il a fallu chercher d'autres remedes ſouvent aſſez inutilement. Le Cheval attaqué de ce mal, mange mollement, tient la tête baſſe, l'oreille abbattue, l'œil triſte, les nazeaux ouverts, & chancelle en marchant : s'il n'a pas ces ſignes, le remede ci-après ne lui ſervira à rien ; car tous les maux de tête ne proviennent pas d'une même cauſe, & on ſe peinera inutilement à le lui faire, s'il n'a ſon origine d'un épanchement de bile. Comme les maux qu'on appelloit maux de tête les années 1660. & 1661. & ceux des années 1669. & 1670. & ſuivantes, qui ont fait mourir beaucoup de Chevaux, n'avoient point la cauſe que nous venons de décrire, le remede n'y a pas réuſſi, & on n'en a point trouvé de bon, puiſqu'il en eſt mort beaucoup, & plus qu'il n'en eſt guéri. Néanmoins j'ai donné un remede avec le thé, qui en a guéri un très-grand nombre depuis peu de ces derniers maux qu'on appelloit maux de tête, leſquels étoient fort contagieux ; le remede pour l'épanchement de bile en eſt tel.

Prenez quatre pintes d'eau de fontaine ou de riviere, & en faites leſſive avec de la cendre de ſarment environ un demi boiſſeau : pour faire cette leſſive, il n'y a qu'à faire bouillir l'eau & la jetter ſur des cendres de ſarment. Repaſſez ladite leſſive bouillante quatre fois ſur les mêmes cendres, puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quart de livre de bayes de laurier en poudre avec ladite leſſive.

Il faut brider le Cheval dès le ſoir juſqu'au matin, il lui faut tirer du ſang en abondance des flancs, & deux heures après lui donner par les nazeaux deux verres de cette compoſition bien mêlée ; laiſſez-le encore bridé deux heures après la priſe, puis le débridez, lui donnez à boire de l'eau blanche, & à manger du ſon mouillé, du foin, du pain, & de ce qu'il voudra ; il le faut laiſſer manger pendant un quart d'heure, puis il le faut rebrider ; ayant demeuré encore deux heures bridé, faites-lui prendre de cette compoſition encore un verre dans chaque nazeau, comme il a été dit ; laiſſez-le enſuite deux heures

CHAP. XXIV. bridé, après quoi vous le débriderez, & le laisserez boire & manger un quart d'heure, comme nous avons dit.

Continuez ainsi de lui en donner deux verres de quatre heures en quatre heures, en le débridant toujours un quart d'heure entre les deux prises, jusqu'à ce qu'il ait pris toute la composition.

Ce remede fait jetter de l'eau & de la morve par le nez, & assoupit le mal sans ôter la cause, parce que le sel fixe de la cendre qui est dans la lessive, détruit l'acide qui faisoit tout le désordre, & causoit la chaleur, n'étant arrêté par aucun frein; l'huile y contribue beaucoup aussi, ce qu'on peut manifestement remarquer en la fabrique du savon: il faut ensuite laisser le Cheval dans un lieu obscur avec bonne litiere, sans bruit ni d'hommes, ni de Chevaux, afin qu'il dorme; car en cet état le seul repos contribue à son rétablissement.

Lorsque le Cheval aura absolument recouvert l'appetit, promenez-le en main sept ou huit jours, un quart d'heure chaque fois à la fraîcheur & au petit pas, après quoi vous le purgerez par le remede que nous donnerons ci-après.

Autre remede pour les maux de tête.

CHAP. XXV. Comme les maux de tête d'aujourd'hui n'ont pas leur cause dans cet épanchement de bile qui regorge de tous côtés, & qui afflige toutes les parties, quoiqu'on ait peu d'esperance, on ne veut pas abandonner les Chevaux qui ont ces maux-là; il y a quelque satisfaction de tâcher à leur donner du soulagement, quoique ceux qui en rechappent souvent valent très-peu le reste de leur vie. D'abord qu'on soupçonne un Cheval d'avoir ce mal, il est à propos de lui donner une prise de la poudre du Lieutenant, ou des pelottes cordiales; cela souvent resiste au venin qui les suffoque, & dans la suite les guérit absolument. Ceux qui sont guéris de cette maniere n'en valent pas moins, & sont aussi capables de servir qu'ils l'étoient auparavant. De plus, par précaution il faut donner de la même poudre à tous vos Chevaux, ou des pelottes cordiales, & trois jours après recommencer; & assurément ceux qui auront pris de la poudre n'auront point de mal; il faut parfumer ensuite l'écurie, & changer de sceau, de pelle, de fourche, d'étrille, & de tout ce qui est utile dans l'écurie. Mais comme il est bon de tenter d'autres remedes, s'il y a quelque tems que le Cheval est malade, vous pourrez faire ce qui suit; car la poudre n'est bonne que tout au commencement du mal, & n'a plus d'effet du moment que le Cheval a supporté son mal seulement vingt-quatre heures.

Prenez de bon ellebore noir gros comme un feret d'éguillette, fen-

dez la peau devant la poitrine du Cheval, mettez ce morceau d'ellebore entre cuir & chair, en forte qu'il puiffe aifément y refter : il fera enfler la partie gros comme un chapeau, & attirera la fluxion en cet endroit, & pourra divertir l'humeur qui fe tranfporte au cœur, & de-là au cerveau.

Remede pour le mal de tête nommé le mal de Feu.

Si-tôt que vous appercevrez que votre Cheval quitte l'avoine, faignez-le des deux veines du larmier, c'eft-à-dire aux temples, & enfuite préparez le remede qui fuit : Prenez une poignée de l'herbe nommée *morfus diaboli*, autant de fumeterre, en Latin *fumaria*, une once femence de cumin, demi-once Affa fœtida, mettez le tout avec une pinte de bonne bierre, ou vin blanc, dans un pot bien couvert avec une veffie de pourceau & du papier par deffus, & le couvercle du pot fur le tout; ajuftez votre pot au bain-marie, c'eft-à-dire, qu'il le faut placer dans un chaudron, & un tortillon de paille fous le cul dudit pot, entre le fond du pot & le chaudron, puis mettre de l'eau à un pouce près du haut du pot dans le chaudron : faites bouillir l'eau une heure à un gros bouillon, puis laiffez refroidir votre pot en l'ôtant du chaudron, débouchez le pot & coulez, & faites boire tiéde à votre Cheval ce qui étoit dans le pot deux ou trois heures après la faignée; laiffez le Cheval bridé quatre heures après la prife, & fur le foir donnez-lui un lavement avec le policrefte, & tout le refte à l'ordinaire.

Le lendemain matin bridez votre Cheval, & remettez une pinte de bonne bierre ou du vin blanc, avec votre marc qui eft refté dans le pot, couvrez-le comme la premiere fois, puis le faites chauffer à petit feu, en augmentant peu à peu le feu jufqu'à ce qu'il commence à bouillir, entretenez-le en cette maniere pendant une heure à feu nud, & non au bain-marie comme la premiere fois, laiffez à demi refroidir, coulez & exprimez fort, & enfuite le donnez au Cheval, jettant le marc, & le tenant bridé quatre heures après la prife, puis lui donnez du fon mouillé & de l'eau tiéde à boire, & fur le foir un lavement, comme il fuit.

Lavement pour les maux de tête ou mal de Feu.

Faites une bonne décoction à l'ordinaire avec le policrefte, ou prenez cinq chopines de bierre, mêlez parmi dans un coquemar une once policrefte en poudre, faites bouillir un demi quart d'heure, avec

CHAP. XXV.

une once de coloquinte coupée menu, coulez & ajoûtez demi-livre de miel violat, donnez le tout tiéde en lavement au Cheval, & le réiterez deux jours de fuite toujours au foir.

Nouets pour faire manger un Cheval.

Comme votre Cheval ne voudra pas manger, prenez demi-once d'Angelique en poudre, demi-once Affa fœtida en poudre, mettez le tout dans un nouet de toile & l'attachez au maftigadour, mettez-lui ce maftigadour deux heures, puis lui ôtez, & le laiffez manger une couple d'heures, remettez encore autant le maftigadour & continuez de la forte, le Cheval jettera une infinité de glaires qui lui déchargeront la tête, & il en mangera mieux.

Ce nouet eft très-excellent pour tous les Chevaux malades & dégoûtés.

Remede pour prévenir les maux de tête.

Je propofe ce remede pour les maux de tête, dont il s'en voyoit encore quelques-uns l'année 1672. il réüffira affurément fi vous prenez le mal dans fon commencement; mais pour peu que le mal ait fait de progrès, il ne cedera pas à ce remede: d'abord que vous avez le moindre foupçon que le Cheval eft atteint du mal, faites-lui le remede; il vaut mieux le faire quatre fois inutilement, que de manquer une fois à le bien faire, car vous êtes affuré qu'il ne peut jamais faire que du bien.

D'abord donc que vous appercevrez le moindre figne qui pourra vous perfuader qu'il eft atteint de ce mal, comme lorfqu'il fera trifte, pefant, & qu'il aura refufé fon avoine, donnez-lui une once d'alun brûlé en poudre, une once de fel de verre ou *axungia vitri*, & du fucre-candi deux onces dans une chopine de vin blanc: lorfqu'on peut avoir du vin d'Efpagne, il eft encore meilleur; laiffez enfuite le Cheval bridé une couple d'heures, puis le débridez & le traitez à l'ordinaire, & affurément pour cette fois il n'aura point de mal.

Quoique votre Cheval n'eût point de mal de tête, ce remede lui profitera, car il confommera les flegmes contenues dans l'eftomach, & le fera bien manger; ainfi il préviendra tout au moins le dégoût.

Charge pour maux de tête.

Tirez à votre Cheval malade du fang de la veine du col environ deux livres, recevez-le dans un vaiffeau propre, & le remuez avec la

main pour empêcher qu'il ne se coagule ou se fige : mettez-le ensuite sur le feu, le remuant continuellement avec une espatule de bois, & y ajoûtant trois quarts de livre d'huile d'olive, deux verres de vinaigre, faites-le cuire jusqu'à ce qu'il soit réduit en forme d'onguent ou emmiellure, duquel médiocrement chaud vous chargerez la tête du Cheval, en sorte qu'il ne lui reste que les yeux libres; cette charge fera fondre & couler les matieres amassées dans les conduits, & resserrera les parties pour empêcher la fluxion de tomber dessus. CHAP. XXV.

Il faut donner souvent au Cheval des lavemens, comme j'ai enseigné pour les maux de tête, pour attirer l'humeur ailleurs, & faire revulsion; on en doit donner un pour le moins tous les jours, & on appliquera l'ellebore noir, & le réiterer deux jours après s'il n'a point causé d'enflure à la premiere application.

Remedes très-bons pour le mal de tête, qu'on nomme mal d'Espagne.

JUsques à présent on a peu pratiqué de bons remedes pour les maux de tête, qu'on nomme, je ne sçai pourquoi, mal d'Espagne; on le connoît en ce que le Cheval chancelle en cheminant, par le transport des vapeurs ou l'effumation qui monte au cerveau & qui étourdit le Cheval, en sorte qu'il ne peût marcher droit en avant; il est fort dégoûté, la bouche brûlante, un grand battement de cœur & de flanc; & quand on considere le Cheval avec soin, facilement on connoît qu'il souffre beaucoup, & que sans un prompt soulagement il est mal aisé qu'il en échappe. CHAP. XXVI.

Prenez un de ces verres à bierre fort jaunes & fort grand, pulverisez-le, & le passez par le tamis fin, ou plus à propos prenez quatre onces *axiungiæ vitri*, qui est du sel de verre, qu'on trouve chez les Epiciers, il est blanc; pilez-les fort menu, il fera tout un autre effet que le verre pilé; pilez ensuite une poignée de sel, mettez le tout avec trois chopines d'eau cordiale dans un pot, faites chauffer le tout jusqu'à ce que le sel soit fondu, c'est-à-dire, ce qui se pourra fondre; le sel commun ouvrira le sel de verre, & fera penetrer l'eau cordiale pour le faire dissoûdre, *salia non agunt nisi dissoluta* : coulez & faites infuser dans cette eau toute bouillante deux onces de bon thé du plus recent, l'espace de six ou huit heures, & que l'eau soit toujours tiéde en infusant : coulez & jettez le thé comme inutile, & gardez l'eau chargée des sels, & de la teinture du thé : donnez-lui à boire tout ce breuvage avec la corne, couvrez le Cheval, & le mettez dans l'écurie bridé trois heures.

CHAP. XXVI. S'il ne guérit point pour la premiere fois qu'il prendra ce breuvage, réiterez au bout de vingt-quatre heures; il faut donner tous les jours un lavement fait avec deux pintes de bierre émetique ou de bierre simple, dans laquelle vous mettrez une once de sel policrefte, une once de coloquinte coupée menu, & deux gros d'anis pilé, faites infuser le tout sur les cendres chaudes six heures, & avant l'ôter du feu, faites prendre un bouillon au tout, puis passez & mêlez parmi un quarteron de beurre frais, pour le donner tiéde au Cheval.

Comme cette maladie a beaucoup de malignité, parce qu'elle est jointe à une chaleur étrangere qui détruit & ruine la chaleur naturelle, souvent avant qu'on se soit avisé qu'il faut faire ce remede, il y aura quelque partie noble si fort enflammée, que le feu ne s'en peut éteindre, & il consomme la partie, ce qui peut arriver pour avoir tardé vingt-quatre heures : ainsi si le Cheval meurt, ce n'est pas la faute du remede qui est bon & methodique, mais la faute de l'application à temps. Comme les sels qui le composent sont purement fixes, ils arrêteront la subtilité, & pour ainsi dire la grande volatilité des sels âcres & subtils, qui se transportent au cerveau par leur legereté, & qui par leur maligne & veneneuse acrimonie blessent & alterent la substance : & comme un fixe, s'il en est plus grande quantité & plus fort, peut rendre fixe & joindre à soi un volatil, les deux sels qui composent ce remede fixeront ces esprits salins qui montent avec les vapeurs & causent ce grand ravage, qu'on connoît aux Chevaux qui sont atteints de ce mal. L'apparence y est; j'expliquerois cela plus au long, mais il faut connoître un peu la Medecine spagyrique pour goûter ce raisonnement. Outre ce que j'ai dit de l'effet de ces sels, qui est très-veritable, ils ouvriront le thé, & feront que l'eau se chargera de son sel essentiel, & ainsi en tirera toute la vertu : personne ne doute de l'effet du thé pour fortifier le cerveau affoibli par les sels volatils, âcres & malins, dont je viens de parler, ainsi ce remede guérira sans doute le Cheval, si le mal n'est pas inveteré : il faut ensuite traiter le Cheval malade avec de bons lavemens, eau bouillie pour sa boisson, lui donner peu à manger, & s'il ne mange pas, avoir recours au Chapitre VI. Je ne demande rien à personne pour avoir rendu ce remede public, quoique je puisse assurer que c'est le seul pour guérir les maux de tête, & je vous le donne comme bien éprouvé & très-bon, car il éteint & arrête cette grande chaleur, qui consomme le Cheval malade.

La cause pourquoi les Chevaux qui sont rechappés des maux de tête, ne valent rien ensuite, est que l'on n'a pas le soin de les purger pour ôter la matiere ou le levain qui a causé ce grand désordre,

quoique l'humeur foit affoupie, il refte un levain qui a toujours de fâcheufes fuites, fi on ne l'évacue par de bons médicamens folutifs, comme fera le fuivant. CHAP. XXVI.

Purgation pour les Chevaux guéris des maux de tête.

Prenez caffe mondée quatre onces, agaric deux onces, fcammonée belle & lucide trois gros, qui eft le poids de trois écus fols, rhubarbe en poudre deux dragmes, qui eft deux gros, que vous arroferez d'un peu d'eau-de-vie jufqu'à deux ou trois fois à mefure qu'elle féche, femence de coriandre, poudre de fleurs de camomille Romaine, de chacune une dragme, & un fcrupule de maftic : ce qui fe peut réduire en poudre le doit être.

Mettez le tout avec deux livres de beurre frais, & en faites des pilules groffes comme des balles de jeu de Paulme, & les faites avaler au Cheval, qui doit être bridé huit heures avant la prife, & fix après.

Il faut lui reinfer la bouche quand il a avalé les pilules, avec une chopine de vin émetique, fi vous en avez, finon du vin ordinaire, & le promener une demie-heure.

Au bout de vingt-quatre heures qu'il commencera à fe purger, il le faut promener de deux heures en deux heures, un quart d'heure où demi-heure chaque fois, pour le faire mieux purger.

On le pourra purger avec des pilules qu'on appelle *Cephalicæ minores Galeni*, environ deux onces dans une livre de bon beurre frais.

Si le Cheval n'a pas été affez purgé par la medecine précedente, il faut lui donner un lavement quand il ceffera de purger, compofé, comme je l'ai enfeigné ci-devant, avec fel policrefte, &c.

Après ces purgations réiterées une couple de fois, il y a apparence que le Cheval fe remettra en état de rendre fervice, fi vous l'accoutumez peu à peu au travail, & que vous donniez le temps à la nature de fe remettre & gagner le deffus, & fi vous lui faites ufer dans du fon un mois entier une once de foye d'antimoine en poudre chaque jour, ce qui achevera de confommer le refte des mauvaifes humeurs, & rafraîchira les parties aufquelles il feroit refté quelque intemperie ou chaleur étrangere, & purifiera le fang.

Comme cette maladie attaque la plûpart des Chevaux qui font fous un même toit, quand on en a quelques-uns qui ont commencé à l'avoir, d'abord qu'on en voit un autre qui perd le manger, pour prévenir le mal, il faut lui faire avaler une once d'alun brûlé en poudre, une once de fel de verre, en Latin *axungiæ vitri*, & deux onces de fucre-candi, comme je l'ai enfeigné dans ce même Chapitre, ou bien

CHAP. XXVI. si vous voulez, il faut le faire jeûner pendant six heures, & ensuite lui donner une prise de poudre du Lieutenant, décrite au Chapitre LXIV. de la seconde partie, ou deux pelottes theriacales en poudre, & tâcher de faire recouvrer l'appetit au Cheval, par les moyens que nous en avons donné au Chapitre VI. sans doute il guérira pour cette prise, si elle est donnée d'abord qu'on connoît que le Cheval se dégoûte.

J'ai déja dit en passant qu'on peut donner de la poudre du Lieutenant ou des pelottes de précaution, pour empêcher les Chevaux de prendre ces maux de tête; cela est si certain, que des personnes de qualité à Paris & ailleurs peuvent être temoins comme leurs Chevaux ont été préservés par-là, & que depuis qu'ils ont pris de cette poudre ou des pelottes, & qu'on a parfumé les écuries, jamais il n'y a eu de mal de tête là-dedans, & auparavant ils les perdoient tous par ce mal dangereux. Il n'y a autre chose à observer, que de leur donner une prise de poudre du Lieutenant, ou deux pelottes theriacales en poudre, & trois jours après encore une prise; assurément c'est le meilleur préservatif qu'on puisse trouver pour ces maux, contre lesquels ayant peu de remedes curatifs qu'on puisse dire très-assurés, c'est quelque chose d'en avoir un assuré conservatif.

Préparation de la Scammonée.

CHAP. XXVII. COmme la Scammonée préparée entre dans beaucoup de remedes, en voici la veritable préparation, & qui vaut mieux que celle qu'on appelle diagrede; on peut la donner avec sureté aux Chevaux, puisque les hommes s'en servent familierement préparée de la sorte.

Il faut pulveriser subtilement la Scammonée, & l'étendre sur du papier gris, puis jettant du souffre sur un réchaut, en sorte que la vapeur ou fumée aille contre le papier sur lequel est la Scammonée en poudre, il la faut remuer continuellement avec l'espatule, afin qu'elle ne s'attache pas au papier, & continuer à jetter toujours du souffre peu à peu dans le réchaut pendant un quart d'heure, prenant garde que la Scammonée ne s'attache pas au papier gris; car ce seroit signe qu'il y a trop de feu dans le réchaut: du moment que la Scammonée aura changé de couleur, elle sera préparée. On se sert de cette sorte de préparation pour composer la poudre de cornachini; c'est le seul solutif qui y entre.

Présentement qu'on trouve avec grande facilité de belle & bonne Scammonée, je ne prends pas la peine de la préparer à la vapeur du

souffre,

foufre, & je n'ai pas remarqué qu'elle ait fait le moindre défordre, l'ayant donné dans des chofes onctueufes & graffes, comme l'huile, la graiffe ou le beurre, qui l'empêchent de s'attacher & caufer du dégoût aux Chevaux : ce n'eft pas que fi on la veut préparer, elle en vaudra beaucoup mieux. CHAP. XXVII.

Si donc votre Cheval n'a pas feulement fienté mol pour l'action du remede que vous lui avez donné, vous pouvez augmenter la dofe fans péril, & de beaucoup, & toujours augmenter les drogues qui font en plus petite dofe, comme étant les plus violentes, & celles qui pouffent les autres ; & il purgera une feconde fois, fi vous lui donnez fon médicament au déclin de la Lune, comme il le faut toujours faire.

Tous ceux qui purgent les Chevaux ne fçavent ce qu'ils hazardent ; on tient que la faignée aux Hommes eft la plus hardie operation qu'on faffe fur le corps humain, & je crois que la purgation aux Chevaux eft la plus difficile & la plus hazardeufe operation qu'on puiffe faire, & on ne la doit pas hazarder fans une grande néceffité, fur ce principe certain, que le mouvement ou l'action d'un purgatif eft un mouvement contraire à la nature, qui la détruit effentiellement, & ne lui profite que par accident. Outre que par cette évacuation il fe fait une étrange diffipation d'efprits qui l'affoibliffent bien fort : car quoiqu'on n'évacue que les mauvaifes humeurs, la diffipation d'efprits l'accompagnera fans doute ; & fi on peut guérir les Chevaux fans fe fervir de purgatif, on fera très-bien, car il n'en eft pas des Chevaux comme des Hommes, puifque par le moyen des cordiaux on fortifie la nature, & on l'aide à pouffer & à chaffer ce qui lui nuit par les conduits ordinaires ; au lieu que fi on fe fert aux Hommes des cordiaux, quand ils ont des impuretés dans les entrailles, d'abord ils font fermenter les humeurs, qui par leur bouillonnement caufent des défordres affez grands pour exciter tout au moins de l'émotion, & fouvent la fiévre : mais il n'en eft pas ainfi aux Chevaux, dont le temperamment eft abfolument different, car fans purgation par l'ufage des cordiaux bien appropriés, on fait le même effet que feroit le purgatif, mais bien plus avantageufement, car par cette methode on fortifie la nature, & par l'autre on la détruit.

Des maux des yeux. Chap. XXVIII.

LEs Chevaux peuvent avoir des maux aux yeux ou par fluxion ou par accident, c'eft-à-dire, ou par caufe interne ou externe.

La fluxion eft une inflammation de l'œil qui furvient en cette partie par le tranfport & l'envoi des humeurs âcres & piquantes, qui

CHAP. XXVII.

échauffent & font de la douleur ; ce que vous connoîtrez en ce que les yeux seront pleurans, chauds, rouges & enflés ; & comme la fluxion ne vient pas pour l'ordinaire tout d'un coup, vous pouvez tous les jours remarquer le progrès du mal.

Lorsque les maux des yeux sont causés par un coup, heurt ou blessure, bien-tôt après l'accident arrivé, le mal est presque au plus haut point où il puisse aller, de plus on connoît au dehors de l'œil qu'il y a écorchure ; le plus sûr est d'être averti du coup reçû, qui dénote que le mal est fait par cause externe : le mal qui provient d'un coup a les mêmes signes que celui de la fluxion, il est pourtant moins dangereux, en ce que la mauvaise disposition du corps ne s'y rencontre pas.

Lorsqu'on s'est apperçû que le mal est causé de fluxion, il faut tâcher de découvrir si elle est sympatique ou idiopatique : la fluxion sympatique est celle qui se fait par la sympatie de la partie malade avec une ou plusieurs parties qui le seront aussi ; & celle-ci cessant, & étant remise en bon état, la premiere le sera : par exemple, si le foye ou autre partie est fort chaud, & qu'il fasse un sang extrêmement subtil & bouillonnant, ce sang pourra causer chaleur & fluxion sur l'œil, quoique d'ailleurs l'œil soit sans mal en soi, mais il en souffre par la sympatie avec le sang, qui est trop chaud & trop subtil pour la nourriture & l'entretien de l'œil, & ainsi des autres parties : si elle est idiopatique, ce sera lorsque l'œil dans sa propre substance sera affligé, ou manque de formation, ou manque d'esprits pour l'animer, ou finalement par quelque dissipation ou perte de substance, & ceux-ci sont plus dangereux & sont presque sans remede, car les fluxions par sympatie se guérissent avec les bons remedes, mais quand le mal est dans l'œil même, & qu'il est grand, il y a peu de remedes : c'est en quoi les maux qui ont leur augmentation ou diminution attachée au cours de la Lune, sont presque toujours incurables ; ceux-là sont sympatiques & idiopatiques, sympatiques avec le cours de la Lune, idiopatiques en ce qu'il y a dans l'œil le principe qui a causé cette sympatie.

Mais comme il ne faut pas tant de raisonnemens à bien des gens, qui demandent seulement une prompte guérison, sans s'attacher à tout ce que j'ai dit, s'il vous semble trop difficile, le progrès vous fera connoître la nature du mal par le peu de soulagement que les remedes, quoique bien appliqués, y apporteront.

Du moment qu'on veût traiter un Cheval des maux des yeux, quels qu'ils soient, il faut lui ôter absolument l'avoine, lui donner seulement du son mouillé, ne le point travailler, ne le point tenir dans une écurie trop chaude, la grande chaleur de l'écurie augmente fort le mal des yeux, comme aussi le grand froid ; si c'est une fluxion, il

ne lui faut point tirer du ſang, car on lui feroit perdre les yeux; c'eſt en quoi la maniere de traiter les Chevaux eſt bien differente de celle des Hommes, car on guérit les fluxions aux yeux des Hommes par la ſaignée faite au commencement du mal, & aux Chevaux elle les fait devenir aveugles. Il faut enſuite lui barrer les veines au larmier en cette ſorte; on ouvre le cuir ſur la veine, on la détache avec la corne de chamois, & on la lie ſans la faire ſaigner ni la couper; il ſuffit d'avoir détourné cette abondance de ſang qui ſe porte à l'œil, par cette veine qui l'échauffe en le nourriſſant trop, & lui cauſe ſouvent les accidens que nous voyons. CHAP. XXVII.

J'ai trouvé le moyen de barrer la veine du larmier ſans inciſion, & cela réuſſit très-bien: je mets une corde à ſaigner autour du col, pour faire enfler les veines, & avec une éguille courbée & faite en demi-cercle, je perce le cuir au-deſſus de la veine, & fais paſſer l'éguille par deſſous ladite veine, & ſortir en perçant le cuir un peu plus bas; l'éguille eſt enfilée d'un bon fil avec quoi je noue la veine, & un peu de cuir avec un double nœud; je fais cela en deux endroits au larmier, à un bon doigt l'un de l'autre, & autant à chaque larmier ou temple; cela fait un peu enfler le larmier, mais le frottant avec de l'eau-de-vie tous les jours, l'enflure diſparoît, l'eſcarre ou plûtôt le fil qui lioit la veine tombe, la playe ſe conſolide, & la veine ſe trouve barrée ſans qu'il y paroiſſe, & on barrera plus de veines par cette methode en deux heures que par l'inciſion en un jour, & la veine ſe trouve auſſi-bien barrée; j'ai fait faire cette operation cent & cent fois, & toujours avec ſuccès: mais ſi on a deſſein de couper le nerf qui eſt au-deſſous de la veine, on ne peut ſe ſervir de l'éguille courbée pour barrer la veine, & il faut néceſſairement faire inciſion; mais ſi les Maréchaux n'oſent pas haſarder de faire cette operation du nerf dont je parlerai tout à l'heure, la croyant perilleuſe, il faut barrer la veine avec l'éguille courbée, & ſi en paſſant l'éguille courbée par deſſous la veine, il ſort du ſang par les deux trous que l'éguille a fait, il ne faut pas s'en étonner, car d'abord qu'on aura ôté la corde qui ſerre le col, le ſang s'arrêtera.

Il y a au-deſſous de la veine du larmier un nerf qui eſt auſſi gros que la veine, qu'on peut chercher & le détacher avec la corne de chamois pour le couper, parce que ce nerf a communication avec le nerf optique qui fournit les eſprits viſuels, qui font la faculté de voir, ce qui cauſe en partie les fluxions, & même la lune, parce que le nerf optique ſe relâche, s'amollit, & n'eſt pas tendu; ainſi les eſprits qui étoient portés à l'œil ne le pouvant penetrer, ſont retenus & ſe diſ-ſipent ailleurs, & l'œil ne profite point; il s'échauffe, & pour peu qu'il

CHAP. XXVIII. se joigne quelqu'autre chose ; comme intemperie, chaleur ou pourriture dans le sang, d'abord la fluxion se forme, qui augmente ou diminue selon les causes qui l'entretiennent. Qnand on a coupé ce nerf du larmier, d'abord le nerf optique avec lequel il a communication par le relâchement de celui-ci, se tend & se roidit, & aussi-tôt les esprits prennent leur cours, & pour peu qu'on applique des remedes à l'œil aussi-tôt il guérit, & reprend ses fonctions ; mais peu de Maréchaux hasarderont cette operation, la croyant perilleuse, ce qui n'est pas assurément.

Ceux qui voudront sçavoir si je dis vrai, n'ont qu'à prendre un méchant Poulain, duquel on peut lever le cuir de la tête tout en vie, & voir si ces deux nerfs n'ont pas communication, & l'on verra qu'ayant coupé celui du larmier, le nerf optique sera plus tendu qu'auparavant ; il ne faut pas s'abuser en cela, car le nerf qui est au-dessous de la veine du larmier est bien profond & approchant de l'os, mais il est assez aisé de le trouver, & comme on se peut passer de cette operation, on se contente de barrer la veine au larmier.

Je suis assuré que vous ne trouverez cette remarque dans aucun Auteur, je la crois très-bonne, l'experience est jointe au raisonnement ; puisqu'elle a très-bien réussi aux fluxions & à la Lune : Si le Cheval a mal aux deux yeux, il en faut faire autant de chaque côté.

Je crois que le plus souvent les yeux perissent par trop de nourriture, & trop peu d'esprits visuels : on a travaillé à donner cours aux esprits en coupant ce nerf qui est sous la veine du larmier ; on retranchera la nourriture non-seulement en barrant les veines du larmier, mais encore si on barre les deux veines jugulaires, qui sont les veines du col, la vûe du Cheval en recevra du soulagement, & plus prompte guérison.

Dans les fluxions il faut donner quelque chose qui puisse rafraîchir le sang au Cheval ; pour cela une once de crital mineral en poudre dans du son tous les jours, temperera cette chaleur, & diminuera la fluxion ; mais s'il affoiblissoit trop l'estomach, & qu'il l'empêchât de manger, donnez-lui du foye d'antimoine jusqu'à ce qu'il se soit remis en appetit ; recommencez après l'usage du cristal mineral jusqu'à guérison.

J'ajoûterai ici une chose assez extraordinaire ; mais fort veritable ; un Cheval avoit les yeux si bons, que personne n'y pouvoit trouver à dire ; étant sous son maître à la campagne, il fit un si grand coup de tonnerre, que ses yeux se perdirent dans l'instant, & depuis il a toujours été aveugle. Je parle de cela comme l'ayant vû.

Remede pour les fluxions fur les yeux.

Si l'œil du Cheval eft rouge, enflé, chaud & fermé, il faut d'abord mettre un reftrainctif tout autour pour arrêter le cours des humeurs. Vous le compoferez en cette maniere : Prenez du bon commun en poudre, démêlez-le avec du vinaigre & deux blancs d'œufs pour en faire comme une pâte, que vous appliquerez autour de l'œil, large d'un demi pied; réiterez l'application foir & matin, & mettez dans l'œil de l'eau-de-vie, ou de l'eau, que vous compoferez en prenant un œuf frais, que vous ferez durcir dans l'eau, ôtez-en la coque, fendez-le en deux, tirez le jaune, introduifez à fa place gros comme une noix de couperofe blanche, réuniffez les deux moitiés de l'œuf, la couperofe demeurant à la place où étoit le jaune, & l'enveloppez d'un linge blanc & fin, mettez-le tremper dans un demi-verre d'eau rofe pendant fix heures, après quoi jettez l'œuf bien égouté comme inutile, & vous fervez de l'eau pour en mettre huit ou dix gouttes dans l'œil du Cheval avec une plume, foir & matin, le Cheval fera bien tôt guéri. Si vous vous fervez de l'eau-de-vie, il en faut remplir une petite éponge fine, avec laquelle vous mouillerez l'œil malade cinq ou fix fois le jour, & affurément vous ne pouvez pratiquer un meilleur remede aux coups & aux fluxions : l'experience vous en convaincra.

Si le mal preffe en forte qu'on n'ait pas affez de temps, vous ferez la compofition fuivante plus promptement.

Prenez la glaire d'un œuf frais, autant d'eau-rofe que de glaire, gros comme une noifette de couperofe blanche en poudre fubtile, agitez bien le tout avec une efpatule de bois, & étant mis dans l'œil il détournera la fluxion, & ôtera la chaleur.

Ces eaux ne fe confervent en leur bonté que fept ou huit jours au plus, après quoi elles font trop âcres : leur effet eft d'ôter le feu & d'arrêter l'humeur qui coule dans les yeux; elles caufent pour un moment quelque cuiffon; les hommes s'en fervent fort utilement.

Si la fluxion étoit fi forte & le mal fi grand, que cette eau ne pût remettre l'œil en fon état, & en ôter la chaleur, il faut fe fervir de l'eau fuivante.

Il eft fort à propos de choifir un bon remede pour les maux des yeux, mais il ne le faut pas changer facilement, & rien ne retarde plus la guérifon que le changement de remede aux yeux des Chevaux : chacun croit avoir le bon; quand vous aurez commencé avec un, & que vous voyez de l'amendement, tenez-vous-en là, & continuez.

Eau pour les yeux des Chevaux.

Prenez du lierre terreftre qui croît en des lieux ombrageux ; il eft tout different du lierre commun, fa feuille eft plus petite, moins luifante & moins épaiffe, mais plus forte en odeur ; il meurt en Hyver, ce que le rampant ne fait pas, car il réfifte au froid ; & ceux-là fe trompent qui prennent du lierre qui s'étend fur la terre, qu'on dit lierre terreftre : ce n'eft pas affurément de celui-là : prenez donc quatre poignées du terreftre, & les pilez dans un mortier de marbre, en même temps faites durcir fix œufs, & en pilez les blancs avec le lierre, ajoûtez-y un demi-feptier de vin blanc fort clair, & la moitié moins d'eau-rofe, du fucre candi, & de la couperofe blanche, de chacun une once & demie ; le tout fera mis en poudre dans un mortier avec le refte, & mêlez bien enfemble avec le pilon, faulpoudrant toute cette compofition d'une once de fel menu, mettez-le dans un mortier couvert à la cave, & quand il y aura demeuré l'efpace de cinq ou fix heures, verfez toute la compofition dans une chauffe comme à faire de l'hypocras, qui foit de ferge blanche & nette, recevez dans un vaiffeau l'eau qui tombera au travers de la chauffe, que vous garderez dans une fiole pour en mettre dans l'œil du Cheval avec une plume, tous les jours foir & matin.

Il y a peu de fluxions que cette eau ne guériffe, mais il peut refter une pellicule blanche fur l'œil, qu'il faut faire confommer avec des poudres, comme nous enfeignerons.

Autre eau pour les yeux.

Prenez l'une des eaux fuivantes, qui font toutes excellentes pour les fluxions fur les yeux, les eaux de plantin, de fenouil, d'eufraife, de rhue, de rofes, d'éclaire, de queues de rofes, & de chevrefeuille, & même au défaut de celles-là de l'eau commune ; mettez dans une defdites eaux un morceau de vitriol bleu, ou vitriol de Chypre, lequel étant infufé quelque temps donnera une couleur verdâtre tirant fur le bleu à ces eaux, lefquelles feront très-bonnes pour les maux des yeux, parce que le vitriol communiquera à l'eau fon fel volatil, qui eft anodin, doux, balfamique & aftringent, par conféquent fort bon pour les inflammations & rougeurs des yeux ; & il ne peut lui nuire par fa fubftance, qui participe du cuivre, car il eft trop ferré pour qu'une fimple eau, qui n'eft pas une veritable menftrue, le puiffe pénetrer.

Les pauvres gens peuvent avec fureté fe fervir de ce remede pour les maux des yeux, il eft bon & à peu de frais. En même temps que vous vous fervirez d'une des eaux précedentes, vous pouvez vous fervir auffi de l'onguent fuivant. CHAP. XXVIII.

Onguent qui empêche la fluxion de tomber fur les yeux.

Prenez un onguent nommé *album rafis* une livre, fel de Saturne, comme il fera décrit ci-après en faifant l'huile de plomb, une demi-livre en poudre fine, mêlez exactement le tout avec *album rafis*; & fi vous n'avez point de fel de Saturne, prenez-en de celui qu'on trouve communément chez les Chimiftes, à la place de l'autre, & de cet onguent graiffez-en un demi-pied autour de l'œil, fans en mettre de-dans, & réiterez matin & foir l'onguent long-temps; il contribuera beaucoup à la guérifon du mal des yeux, car il détournera la fluxion & combattra la chaleur étrangere. Tous les aftringens ne valent pas cet onguent; on s'en fert auffi long-temps qu'il y a chaleur & fluxion dans l'œil, auquel d'ailleurs il faut mettre de bons remedes.

Le plantin & l'éclaire concaffés & appliqués fur l'œil ôteront pa-reillement la chaleur & le deffécheront.

Pour bien lier quelque chofe fur l'œil d'un Cheval, il faut lui en-velopper tout le haut de la tête, faire un trou à la toile pour paffer les oreilles, & trouer auffi le linge à l'endroit de l'œil fain, & par ce moyen on arrêtera ce qu'on voudra fur les yeux du Cheval : c'eft le feul bandage qu'on puiffe faire en ces endroits-là.

Charge pour détourner la fluxion fur les yeux.

Prenez trois ou quatre pommes de rainette cuites fous les cendres, & après avoir ôté les pepins pilez-les dans un mortier de marbre, ar-rofez ces pommes d'eau-rofe ou de laitue, ou de chicorée, puis avec de la filaffe appliquez-les fur l'œil du Cheval, réiterant fouvent : les pourries font auffi bonnes que les faines, & on n'a pas la peine de les faire cuire ni de les piler. Cette charge eft excellente, car elle ôte la douleur & l'inflammation, elle pallie en quelque façon le mal pour un temps; puis à loifir on attaque la caufe, & on tâche de l'ôter en barrant la veine du larmier, ou coupant ce nerf qui eft au-deffous pour tendre le nerf optique, afin de donner cours aux efprits vifuels, comme je l'ai enfeigné ci-devant.

La mie d'un pain blanc toute chaude mife dans du lait de vache pour l'en laiffer bien imbiber, puis l'appliquer fur l'œil en forme de

CHAP. XXVIII. cataplâme encore chaude, ôte la douleur & la chaleur.

Vous pouvez auſſi faire griller une croûte de pain, l'imbiber avec bonne & forte eau-de-vie, l'appliquer ſur l'œil, renouveller ce remede de douze heures en douze heures, il réuſſira très-bien, & rétablira l'œil en ſon naturel, en ôtant la chaleur qui appelle la fluxion dans la partie.

Je n'ai pas experimenté le remede ſuivant : l'on fait ſécher un gros crapaut, étant ſec on l'applique ſur l'œil du Cheval, on aſſure qu'il appaiſe la fluxion & ôte la chaleur étrangere qui eſt dans l'œil.

Les huiles & les graiſſes qui entrent dans l'œil l'incommodent, parce qu'elles s'y attachent, & qu'elles obligent à un continuel mouvement des paupieres, qui cauſe de la chaleur : ainſi ne pratiquez jamais aux maux des yeux, quels qu'ils ſoient, coup ou fluxion, aucun remede où il entre quelque choſe de gras, ni même d'onctueux.

Il y a des fluxions ſi legeres, qu'il n'y a qu'à baſſiner l'œil avec de l'eau fraîche cinq ou ſix fois le jour.

Il y a des Chevaux qui n'ont ni fluxion ni coup, mais ils ſont tendres & pleurent facilement ; même ſouvent l'eau qui en ſort eſt ſi âcre, qu'elle corrode la ſuperficie du cuir où elle touche ; il faut baſſiner ces yeux-là avec de l'eſprit de vin ou de l'eau-de-vie, en mouillant tout le tour de l'œil par en haut & en bas ſoir & matin, ce qui eſt aſſez pour le guérir.

Pour un coup ſur l'œil

CHAP. XXIX. POur les coups, heurts & morſures, il faut obſerver avant d'appliquer les remedes, comme auſſi dans la ſuite du mal, pour juger de ſa grandeur, & de l'eſperance qu'on doit raiſonnablement concevoir de ſa guériſon, & ſelon cela changer de remedes forts ou foibles, ſuivant l'importance de la maladie : ſi l'œil eſt fort gros & enflé, & qu'il en ſorte de la matiere ou apoſtume, le mal ſera long, puiſqu'infailliblement le coup ou la morſure ont meurtri & corrompu quelque partie au tour de l'œil en dedans, laquelle ſe change en matiere ; que ſi cette matiere continue trop long-temps à paroître, par exemple l'eſpace de douze à quinze jours, le Cheval eſt en danger de perdre l'œil, hors qu'il jette ſa gourme par les yeux, ce qui ſe fait ſans que l'œil en ſoit endommagé.

*Quand le Cheval commencera à ouvrir l'œil, ſi la vitre qui ſera obſcurcie du coup eſt toute couverte d'une nuée de couleur tirant ſur le verd, c'eſt un mauvais ſigne ; s'il paroît ſur la vitre des rougeurs comme du ſang figé & reſté là-deſſus, c'eſt un mauvais ſigne en ſoi,

c'eſt

c'eft-à-dire que le coup eft grand ; & qu'il y a eu grande contufion, mais c'eft une marque que la nature eft forte, & chaffe au dehors ce qui nuit & afflige l'œil, & que le mal fera de longue durée. CHAP. XXIX.

Si la vitre paroît offenfée en quelque endroit, comme il arrive prefque toujours à ces grands coups, il court grand rifque tout au moins qu'il lui reftera une tache blanche fur l'œil, plus ou moins grande comme une lentille ou comme un pois, qui eft comme un calus que la nature fait en cet endroit pour boucher le trou que le coup a fait.

C'eft un tres-mauvais figne lorfque dans le cours d'un mal long & ennuyeux la fubftance de l'œil ou le globe devient plus petit, car l'œil eft perdu fans reffource; mais il ne faut pas fe méprendre, car le mal diminuant, l'enflure difparoît, & l'œil que vous aviez accoutumé de voir gros & enflé, vous femble plus petit, ce qui n'eft pas fouvent; auffi par la quantité des remedes aftringens la paupiere de deffus & deffous s'eft refferrée, qui fait paroître l'œil plus petit, quoiqu'il ne le foit pas.

Quand le deffus eft defenflé, quoique le deffous refte enflé, c'eft figne que le mal eft dans fon déclin, & que le deffous défenflera bien-tôt.

Si le coup eft petit, d'abord qu'il eft donné on doit fendre l'épaiffeur d'une piece de trente fols le bout de l'oreille du même côté, en la preffant tout du long pour en faire fortir le plus de fang qu'il fe pourra : le remede eft préfent & fort facile, car le Cheval ouvre l'œil incontinent.

Si vous voulez voir le dedans d'un œil malade d'un coup ou de fluxion, quoiqu'il le tienne fermé, il n'y a qu'à lui boucher l'autre œil avec la main, & le faire cheminer au pas, il ne manquera pas d'ouvrir l'œil autant qu'il le pourra, & dans le temps que le Cheval chemine, on peut voir en quelque maniere la nature du mal.

Si le coup eft grand, il faut auffi-tôt faigner le Cheval du larmier ou du col en abondance (à la difference de la fluxion, à laquelle jamais il ne faut faigner) cette faignée empêchera tous les accidens : ôtez l'avoine, feulement du fon mouillé, peu de foin, ne le point travailler, que fon écurie ne foit pas trop chaude, qu'il ne fouffre point de froid; le ferein l'Eté, & l'air de la nuit font bons aux maux des yeux, ils temperent leur chaleur ; puis vous appliquerez un reftrinctif autour de l'œil, ou l'onguent ci-devant décrit avec l'*Album rafis* & le fel de Saturne, comme nous avons dit, ou bien mettre dans l'œil de l'eau où vous aurez fait fondre du *Lapis mirabilis*, celui-là feul eft le plus affuré, & qui a du *Lapis mirabilis*, ne doit pas chercher d'autre remede. Notez qu'aux maux des yeux il ne fe faut pas laffer ;

CHAP. XXIX. souvent ils sont bien longs, mais enfin ils guérissent si on continue à les traiter.

Si vous n'avez point de *Lapis Mirabilis*, mettezdans une fiole un demi-septier d'eau d'eufraize, ou de fenouil, de plantin, ou de roses, ou le tiers de chacune, & au défaut de tout cela l'eau toute pure y est bonne; mêlez parmi cette eau une once & demie de couperose blanche, & le poids de deux écus d'iris de Florence en poudre fine, laissez infuser le tout à froid une heure, puis en lavez l'œil de votre Cheval deux ou trois fois tous les jours, le remede est très-bon.

Si après une ou deux applications vous voyez que l'œil souffre trop de cuisson, c'est signe que l'eau est trop forte, mettez encore un demi verre d'eau dans la fiole; faites cas de ce remede, comme étant très-excellent & à peu de frais, & qui produit de bons effets & pour les fluxions & pour les coups, je m'en sers souvent avec utilité au défaut du *Lapis Mirabilis*.

Les remedes que nous avons décrits pour les fluxions étant tous fort bons, vous les ferez pour les coups, la seule difference est de la saignée.

Quand vous aurez pendant quelques jours appliqué des restinctifs ou des charges sur l'œil, & que le mal est au plus haut point qu'il puisse monter, pour lors prenez du lierre terrestre, & feuille d'éclaire, pilez & exprimez le jus, laissez-le rasseoir, ensuite le passez au travers d'un papier gris, puis en mettez dans l'œil matin & soir : ce remede déterge, desséche & éclaircit l'œil qui seroit demeuré chargé.

Lapis Mirabilis.

CHAP. XXX. LA pierre admirable l'est autant par ses bons effets que par son nom : pour la composer prenez de la couperose blanche deux livre, alun de roche trois livres, bol fin ou d'Armenie demi-livre, litarge d'or ou d'argent deux onces : le tout en poudre, mettez-les dans un pot de terre neuf vernissé, dans lequel vous ajouterez trois pintes d'eau pour le faire cuire fort lentement sur un petit feu sans flamme, jusqu'à ce que l'eau soit absolument évaporée ; il faut que le feu soit également tout au tour du pot ; il se fera au fond une matiere, qui étant séche & sans aucune humidité, le pot sera ôté du feu & on laissera refroidir le tout, & la matiere qui est au fond doit être dure, & de plus en plus elle durcira si vous la gardez long-tems.

La dose de cette pierre est de demi-once, que vous jetterez dans quatre onces d'eau, elle se dissoudra dans un quart d'heure, & mouvant la fiole l'eau blanchira comme du lait, de laquelle on mouillera l'œil du Cheval soir & matin.

Cette eau compoſée de la forte ſe peut conſerver vingt jours.

Il y a des Apoticaires qui ont de cette pierre dans leurs boutiques, & s'en ſervent pour les hommes : Pour moi je m'en ſers aux Chevaux, je ne cherche plus d'autre remde pour les fluxions, pour les coups, ni pour la Lune : tout homme qui a des Chevaux en doit toujours avoir ; elle ſe conſerve long-temps, & aſſurément il y a peu de remedes pour les yeux qui ne lui cedent.

Notez qu'il ne faut pas mettre de cette pierre en poudre pour la jetter dans l'œil malade de coup, ou autrement ; car toute ſeule elle cauſe trop de cuiſon, quoiqu'elle produiſe enſuite de bons effets ; je ne conſeille à perſonne de s'en ſervir qu'étant mêlée avec l'eau, car elle lui pourroit cauſer quelque déſordre.

Cette pierre eſt bonne ſi vous en mettez deux dragmes dans trois onces d'eau pour les playes & les ulceres, elle en ôte le feu & les deſſéche, lavant deux fois le jour la playe ou l'ulcere, & y appliquant un linge mouillé dans cette eau.

Elle eſt très-bonne pour les fluxions & pour les Chevaux lunatiques ; il faut mettre de cette pierre gros comme une noix dans une fiole capable de contenir un verre ordinaire ou demi-ſeptier, & s'en ſervir comme je viens de dire ; vous pouvez après remplir la fiole d'eau claire, afin qu'elle demeure toujours pleine juſqu'à la guériſon, l'eau ne ſera point ſi forte à fin du mal qu'au commencement, auſſi n'en eſt-il pas beſoin ; avant de mettre l'eau dans l'œil, il faut remuer la fiole.

Si le coup donné ſur l'œil a été ſi grand, que l'œil en ſoit demeuré couvert & blanc, il faut après que toute la chaleur en ſera ôtée & qu'il ne pleurera plus par les remedes précedens, pour ôter la blancheur, mouiller l'œil avec du vin, & immédiatement après faire ouvrir les deux paupieres de l'œil malade par quelque perſonne adroite, & ayant chargé votre pouce de farine de froment, l'introduire délicatement dans l'œil; cette methode de mettre les poudres dans l'œil avec le pouce, eſt beaucoup meilleure que la maniere ordinaire de tous les Maréchaux, qui eſt de ſoufler les poudres dans l'œil du Cheval avec un tuyau de plume ; car quand on a ſouflé trois fois dans l'œil d'un Cheval, mal-aiſément vous y pouvez revenir, il l'appréhende ſi fort, qu'il fait des déſordres étranges pour l'éviter ; & par le moyen du pouce, quoique les poudres excitent grande cuiſſon, le Cheval ne s'apperçoit point d'où lui eſt venue la douleur ſitôt que de l'autre maniere.

Cette farine ſouvent réïterée dans l'œil mangera la blancheur ; que ſi vous voyez qu'elle n'ait pas aſſez d'effet, il y faut mettre de la couperoſe blanche ou du criſtal mineral, autrement appellé ſalprunelle,

CHAP. XXX. qui est excellent étant réduit en poudre inpalpable, car il consommera la blancheur & même la taye, & n'échauffera point l'œil : ce qui n'est pas ordinaire aux autres poudres.

Pour dissiper une blancheur dans l'œil du Cheval.

Outre les remedes que je viens de proposer pour manger la blancheur dans l'œil d'un Cheval, il n'y a rien d'égal au sel armoniac pilé fin & mis dans l'œil, continuer jusqu'à guérison. Il arrive fort souvent que cette blancher dure douze ou quinze jours, il ne faut pas s'en étonner, & continuer.

Celui-ci est très-aisé : à jeun mettez du sel dans votre bouche, quand il est fondu, mouillez avec votre salive l'œil duCheval, la faisant entrer dedans,continuez neuf jours,peut-être que cela mangera la blancheur.

Si vous voulez piler du sel commun fort fin, & le mettre dans l'œil du Cheval, il n'y a aucun remede qui le vaille hors le sel armoniac, & on le trouve par tout.

Le sel de plomb,qu'on appelle le sel ou magistere du Saturne,est très-bon pour manger la blancheur dans l'œil du Cheval, si cette blancheur succede à une fluxion, car il est peu mordicant, & par sa froideur il repousse la chaleur que la fluxion avoit causée ; il est facile à faire. Si vous en desirez voir la description, ayez recours aux Elemens de Chimie de Beguin, livre second, feuillet 344. qui donne le moyen de le faire. Clazer dans son Traité de Chimie a fort clairement enseigné au feuillet 99. & suivans, à faire le sel cristalisé, & autres préparations du Saturne très-bonnes pour les yeux des chevaux.

Du Cheval lunatique.

CHAP. XXXI.

On appelle un Cheval lunatique celui qui a une fluxion sur les yeux, laquelle paroît en un temps de la Lune, & lui obscurcit l'œil, & en d'autres temps laisse l'œil assez beau, & auquel on ne jugeroit aucune fluxion. Le temps où la fluxion fait le plus de désordre est ordinairement au décours des Lunes, quelquefois au commencement, & le Chevaux souvent en deviennent aveugles. Il y en a qui font six mois sans être frappés de la Lune, d'autres trois mois, & d'autres l'ont tous les deux mois.

Dans la seconde Partie, en traitant de la connoissance, nous parlerons des signes pour connoître un œil lunatique.

Lorsqu'actuellement la fluxion y est, on voit à l'œil du Cheval de la chaleur, de l'enflure, & des larmes qui en tombent, l'œil est obs-

tut & couvert, qui font les mêmes fignes de la fluxion, mais la plus affurée marque de la Lune, & lorfque les yeux font par le deffous de la prunelle de couleur feuille-morte dans le temps de la fluxion feulement : car paffé ce temps on ne s'apperçoit plus qu'il y ait eu cette couleur feuille-morte.

Jamais on ne doit faigner un Cheval lunatique, quelque mal qu'il ait, fi une très-puiffante néceffité ne vous y oblige, comme feroit la fiévre, ou des tranchées, & pour lors on peut faigner aux flancs

J'ai vû des Chevaux lunatiques, qui ayant été faignés pour les guérir du farcin, font devenus aveugles peu de temps après.

Il ne faut pas donner au Cheval lunatique aucune forte de grain pendant qu'il a l'œil trouble, & que la fluxion y eft actuellement; mais outre le foin & la paille on lui pourra donner du fon mouillé.

On peut faire un feton au haut de la tête entre les deux oreilles; pour faire ce feton on perce la criniere d'outre en outre avec un fer pointu & rouge, à l'endroit où la palette de la bride porte, & on y paffe une corde tiffue moitié crin, moitié chanvre; il faut graiffer cette corde de bafilicum ou de vieil oingt, la tourner & retourner tous les matins pour faire fortir la matiere qui fera ramaffée pendant vingt-quatre heures; d'autres mettent un anneau de plomb au lieu de corde pour faire tenir le feton ouvert.

Ce feton fervira à divertir l'humeur qui tombe fur les yeux, & par cette évacuation les foulagera en quelque façon.

Il y a des perfonnes qui mettent deux fetons, un au-devant du front à la criniere, & l'autre au défaut de la bride au derriere, où porte l'extrêmité de la palette, & au bout ils en ont eu peu de foulagement

Si c'eft dans le beau temps, il faut faire coucher le Cheval lunatique au ferein de la nuit hors de fon écurie; fi le temps eft trop froid, il le faut tenir dans une écurie qui ne foit pas bien chaude, car la chaleur de l'écurie nuit fort aux yeux des Chevaux fujets aux fluxions lunatiques.

Je trouve très à propos aux Chevaux lunatiques de leur barrer la veine au larmier, mais on ne doit faire cette operation que lorfqu'il n'y a plus de fluxion fur les yeux, & qu'on trouve un Maréchal affez habile; il eft à propos auffi de leur couper ce nerf qui eft au deffous de ladite veine, comme je l'ai enfeigné; mais quoiqu'on ne coupe pas ce nerf, il faut néceffairement barrer la veine au larmier, ce qu'on fera facilement avec l'éguile courbée, comme je l'ai enfeigné parlant des fluxions fur les yeux: on peut auffi barrer les deux veines jugulaires, ce qui profite beaucoup aux yeux malades, foibles ou lunatiques; fi on veut, on peut pratiquer ce qui fuit.

CHAP. XXXI. Il est très-bon de faire aux Chevaux lunatiques, pour tâcher de leur donner quelque soulagement, deux orties aux côtés des yeux sur le plat de l'os de la ganache, pour divertir l'humeur qui prend son cours sur les yeux, & particulierement pour évacuer celle qui est déja tombée.

L'ortie se fait en cette maniere : on fend la peau en travers à l'endroit où on la veut faire avec un bistouris ou razoir, puis avec le manche de l'espatule on détache la peau d'avec la chair, en remontant en haût de la hauteur de trois doigts, & on introduit là-dedans une lame de plomb large d'un doigt & haute de deux ; on détache un peu la peau au dessous de la fente faite avec le bistouris, pour y introduire la lame de plomb, afin qu'elle n'échappe. On laisse les orties ouvertes douze ou quinze jours, en faisant sortir la matiere deux fois tous les jours : ce qui se fait en pressant médiocrement du haut en bas. Pour guérir la playe faite avec l'ortie, il faut seulement ôter la lame de plomb, de même l'on doit ôter la corde du seton ; ces ouvertures se guérissent d'elles-mêmes:on peut au lieu de la lame de plomb mettre dans l'ortie de la paille, un morceau de savatte, ou bien de la racine de gentianne. Après ces précautions on pourra se servir de l'eau de rhuë.

Eau de Rhuë, bonne pour les yeux lunatiques.

CHAP. XXXII. Comme l'eau de rhuë est un des specifiques pour les yeux des Chevaux, & qu'on n'est pas toujours en lieu pour en avoir, j'ai mis ici une très-bonne methode pour la faire : Coupez assez menu trois ou quatre poignées de l'herbe nommée rhuë, que vous mettrez entre deux plats d'argent, ou de terre vernissée, sans aucune liqueur: faites chauffer doucement ces plats sur un réchaut, & de tems à autre ôtez le plat qui couvre celui qui est sur le feu, & avec une plume faites tomber l'eau qui est attachée au haut du plat, & tout à l'entour ; remettez encore de même les plats l'un sur l'autre, & quelque tems après ramassez l'eau, & quand vous en aurez une bonne quantité, par exemple un petit verre, faites dissoudre dedans gros comme une noix médiocre de couperose blanche, & en bassinez l'œil soir & matin ; si cette eau n'opere pas assez, il faut ensuite se servir de la pierre admirable ci-devant décrite. Et au cas qu'elle ne fasse pas l'effet que vous prétendez, comme il peut arriver que l'œil sera fort enflamé, il faut avoir recours à l'huile de Saturne, qui est une huile tirée du plomb avec methode, & en mettre sept ou huit gouttes dans l'œil tous les jours ; vous verrez un effet si beau & si extraordinaire, qu'il n'y a remede au monde qui le vaille.

L'huile de Saturne eſt ſpecifique pour les fluxions ſur les yeux, & particulierement pour celles qui ſuivent les mouvemens de la Lune, & ſi vous en uſez quelque tems avant que la Lune doive cauſer la fluxion, il n'en aura point de reſſentiment, & l'œil demeurera beau ; ſi vous continuez à vous en ſervir, & à en mettre ſeulement deux gouttes tous les jours avec une plume, vous conſerverez des Chevaux lunatiques des années entieres, ſans qu'il paroiſſe aucune apparence de Lune ſur les yeux de votre Cheval, qui reſteront beaux & clairs. CHAP. XXXII.

Si le Cheval eſt frappé actuellement de la Lune, il faut en mettre tous les jours deux fois dans les yeux, dans peu de tems vous en verrez un bon effet.

Je l'ai ſouvent éprouvé avec beaucoup de ſatisfaction, & vous pouvez vous en ſervir avec aſſurance.

Huile de plomb, oleum Saturni.

LA maniere de compoſer cette huile eſt décrite par differens procedés dans tous les illuſtres Chimiſtes anciens & modernes. Quoiqu'ils ayent nommé cette liqueur huile, ce n'en eſt pas une à proprement parler, parce qu'elle n'eſt pas inflammable ; s'il y a faute à la nommer ainſi, c'eſt après des illuſtres, qui ſont Paracelſe, Crollius, Zuvelfer & autres. Entre toutes leurs differentes methodes de la compoſer, je me ſuis attaché à la ſuivante, l'ayant trouvée avec moins d'embarras ; ſi vous n'êtes pas expert, il faut vous adreſſer à quelque Artiſte qui vous le faſſe methodiquement ; quoique la deſcription ſuivante ſoit aſſez claire, pour peu que vous ayez de lumiere dans la diſtilation. CHAP. XXXIII.

Prenez ſix livres de Ceruſe, grattez-la ſur un tamis de crin renverſé, pour la réduire en poudre, & la mettez dans une terrine de grais, & dix pintes de vinaigre diſtilé par deſſus ; il faut laiſſer digerer le tout ſur le bain de ſable, à chaleur médiocre, pendant trois jours naturels qui ſont trois jours & trois nuits, en remuant ſouvent le fonds de la matiere avec une eſpatule de bois : filtrez le vinaigre diſtilé, qui ſera chargé du ſel de plomb, évaporez enſuite ; il vous reſtera après l'évaporation de toute l'hmidité un ſel de Saturne veritable & fixe ; vous mettrez ce ſel dans une cornuë de verre, que les deux tiers de la cornuë demeurent vuides, vous adapterez la cornuë au feu de ſable avec ſon recipient, les premieres deux heures le feu ſera fort doux, puis vous augmenterez le feu juſques à ce qu'il ne ſorte plus rien de la cornuë. Pour lors laiſſez refroidir les vaiſſeaux, & la liqueur qui eſt dans le recipient ſera l'huile que vous cherchez ; que

CHAP. XXXIII. vous pouvez rendre plus fort si vous voulez, en évaporant le tiers du flegme qui est dans ladite huile; mais il est assez fort pour l'usage que nous en voulons faire, c'est-à-dire pour les yeux lunatiques, sans rien évaporer.

Ce qui reste au fond de la Cornuë est un excellent sel de Saturne bon à plusieurs usages. On l'applique seul ou mêlé avec differens onguens, comme je dirai en son lieu, pour resister à la fluxion ou temperer la trop grande chaleur; mais il est plus fort que celui qu'on vend ordinairement chez les Artistes, qui pour le rendre plus agréable le cristalisent, je ne voudrois pas me servir de celui-ci interieurement, ou il faudroit le dissoudre dans l'eau, le filtrer & évaporer jusqu'à pellicule, puis le mettre cristaliser à la cave, &c.

Si vous vous adressez à quelqu'un qui se fera peut-être persuadé d'être Chimiste, & qui ne le sera pas en effet, il vous dira que cette operation ne se peut faire, comme quelques-uns m'ont dit; mais il s'est trouvé, ou qu'ils n'avoient pas de vaisseaux propres, ou qu'ils étoient ignorans. Tout homme qui aura la moindre teinture de Chimie verra bien qu'elle n'est pas fort difficile; je l'ai faite & l'ai fait faire.

On peut se servir du sel de Saturne pour les yeux, non-seulement des Chevaux lunatiques, mais encore de ceux qui sont attaqués de fluxions: car n'ayant aucune acrimonie en soi, comme tous les sels en ont, il ne causera ni cuisson ni douleur, mais temperera admirablement toute la chaleur étrangere de l'œil, y retablira la naturelle, & ainsi il divertira la fluxion; on appelle ce sel sucre de Saturne, à cause qu'il est doux au goût. Il faut dissoudre deux gros de ce sel dans une once d'eau de morelle, d'éclaire ou d'eufraise, & de cette eau laver l'œil & en faire penetrer dedans.

Un Auteur moderne a écrit que ce sel tombe en *deliquium* ou défaillance, c'est-à-dire, que par l'attraction de l'air il se résout en liqueur; je ne suis pas tout-à-fait de ce sentiment, il en attirera veritablement un peu, mais non pas suffisamment pour le réduire en liqueur; le sel est plus aisé à trouver que l'huile, mais il a moins de vertu.

Ceux qui veulent détruire la Chimie, rendre ses operations suspectes, disent qu'il n'y a aucune apparence d'employer le sel de Saturne, puisque ce n'est que le Saturne même calciné, comme en effet si on le fond dans un creuset avec du nitre ou avec du sel de tartre, il retournera en plomb, mais sans détruire aucunement les vertus du sel de Saturne, qu'on voit par les experiences journalieres, de même que le Mercure en quelque façon qu'on le déguise, il reviendra toujours en Mercure courant, & cela n'empêche pas qu'on ne l'applique

à

à beaucoup d'ufages, parce qu'il eft ouvert & rendu ou familier ou capable de caufer inanition à la partie où on l'applique, & auparavant il étoit dans fa nature compacte, & lié, incapable des operations qu'il produit tous les jours, étant préparé. Il en eft de même du plomb, lequel eft ouvert & joint à cet efprit acide du vinaigre qui le diffout, il eft capable de rafraîchir merveilleufement l'œil; mais lorfque ce fel eft joint avec le fel de tartre ou de nitre dans la fufion, l'efprit du vinaigre eft détruit par l'acidité du fel de tartre, ainfi le fel de plomb n'étant foutenu de rien, reprend fa premiere nature, & retourne en plomb en petite quantité. CHAP. XXXIII.

Quelquefois la fluxion eft fi abondante, que l'huile ne la peut arrêter: pour lors on peut fe fervir d'un frontail, afin d'aider à couper chemin à cette fluxion.

Frontail pour divertir la fluxion.

Prenez de l'encens fin, du maftic, & du bol d'Armenie, autant de l'un que de l'autre, mettez-les en poudre, & les démêlez avec de la glaire d'œuf & du fuc de joubarbe, en Latin *femper vivum majus*; cette herbe croît fur les toits, femblable à de petits artichaux; il faut étendre le tout fur du cuir pour l'appliquer au Cheval d'une temple à l'autre, & le lier par deffus avec un linge, renouveller le frontail une ou deux fois tous les jours, felon que la fluxion fera plus ou moins grande.

Methode pour dégraiffer les yeux par en bas.

Lorfqu'il n'y a plus d'apparence de fluxion fur les yeux, & qu'il a les yeux autant clairs que fon infirmité le peut permettre, on peut faire une operation de la main, qui a réuffi affez fouvent à des Chevaux lunatiques, elle a manqué à d'autres; ainfi quand le Cheval aura la vûe fi affoiblie par la fluxion, qu'elle fera prefque perdue, il ne faut pas croire que l'operation la puiffe rétablir: mais tout ce qu'on peut raifonnablement efperer de cette operation, eft qu'elle maintiendra les yeux en l'état qu'ils feront lorfqu'on la fera, & empêchera qu'ils ne fe perdent tout-à-fait. CHAP. XXXIV.

On doit faire l'operation, fi on peut, au déclin de la Lune; il faut abattre le Cheval pour avoir plus de facilité, & avec un fol marqué qu'on applique au coin de l'œil entre l'onglée, qui eft un cartilage que tous les Chevaux ont à l'œil, on a le moyen d'enfiler avec une éguille & du fil ladite onglée, & ce fol marqué que j'ai ordonné d'appliquer entre l'œil & l'onglée, fait qu'on peut la piquer & enfiler fans crainte de bleffer l'œil; étant enfilée de la forte, on ouvre la paupiere

CHAP. XXXIV. d'en-bas avec le doigt, & on tire le fil qui eſt attaché à l'onglée, laquelle ſort, & tire après ſoi un morceau de chair glanduleuſe. On la tire doucement coupant peu à peu avec un biſtouri ce qui la retient par les côtés, & tirant l'onglée, le morceau de chair qui lui eſt attaché ſuit ; on coupe tout doucement juſqu'à ce qu'on en ait ôté gros comme le poulce & long comme la moitié du doigt de chair glanduleuſe, & de tems en tems en faiſant l'operation, on lave l'œil avec de l'eau pour en ôter le ſang, qui empêche de voir ce qu'on fait ; le morceau de chair coupé à tous les deux yeux, on barre la veine au larmier ; puis ſoir & matin on lave l'œil avec de l'eau-de-vie, ou de l'eau toute pure où l'on aura diſſous du *Lapis Mirabilis*. Le Cheval ne doit point manger d'avoine, mais ſeulement du ſon mouillé, & au bout de quinze ou vingt jours il peut travailler ſans danger, & manger de l'avoine.

Cette operation a été trouvée par un raiſonnement fort naturel. De même qu'il y a des émunctoires ou receptacles des mauvaiſes humeurs dans certaines parties du corps, il y en a au-deſſous des yeux en forme de chair glanduleuſe & ſpongieuſe, qui eſt comme l'égout & le receptable de ce que le cerveau pouſſe d'indigeſte, de crud, & d'âcre ſur l'œil : cette humeur fume & envoye des vapeurs chaudes & brûlantes à l'œil, qui le piquotent, l'irritent, & appellent enſuite tout ce qu'il y a d'impur dans les parties voiſines ; auſſi voyons-nous toujours l'œil plutôt attaqué des vapeurs & de la chaleur par en bas que par en haut, particulierement de la Lune : car dans le tems qu'elle ſe fait connoître ſur l'œil, il eſt feuille-morte par le bas, & preſque jamais par le haut. Cela étant veritable, ſi on ôte cette glande, on ôtera le reſervoir de la fluxion, & les humeurs prendront un autre cours, tomberont ſur les parties prochaines, comme ſont les chairs, où la nature les digerera, les cuira, & ſera en état, n'ayant plus rien à défendre des parties délicates, comme l'œil, qu'elles ne lui pourront nuire. Par tout ce raiſonnement on peut juger que cette operation peut ſeulement maintenir l'œil en l'état qu'elle le trouve, & non pas le remettre au plus haut point où il puiſſe être. L'on peut en barrant la veine au larmier, couper le nerf qui eſt au-deſſous ; il contribuera à rétablir l'œil, par les raiſons que j'ai expliquées.

L'on dégraiſſe l'œil par-deſſus, comme nous l'avons preſcrit par deſſous ; on fait l'operation en cette maniere : il faut fendre la peau avec le biſtouri au milieu de la ſaliere, & avec le crochet on tire de la graiſſe qui eſt contenue en cet endroit : cette graiſſe ſe détache aſſez facilement, on en tire gros comme une noix, puis on lave la playe avec du vin chaud, on remplit le trou vuidé avec de la filaſſe enduite

d'égyptiac, & on empêche que le vent ne donne sur le mal, ce qui est fort dangereux ; on attache deux fils à la peau qu'on a coupée pour tenir l'appareil, & on panse le mal tous les jours, le lavant avec du vin chaud & le plumaceau frotté d'égyptiac jusques à guérison. Je n'ai pas trouvé que cette operation fasse un bon effet pour les yeux, & autant que j'estime l'autre, je fais peu de cas de celle-ci.

Comme tout le monde n'est pas d'humeur à faire jouer des couteaux, je prescrirai ce qui reste des remedes ordinaires aux Chevaux lunatiques, entre lesquels est la purgation, qu'on ne doit pratiquer que lorsqu'il n'y a plus du tout de fluxion sur les yeux : car autrement elle nuiroit plus qu'elle ne serviroit.

Pilules pour les Chevaux lunatiques.

Prenez deux onces d'aloës fin, ou aloës lucide, agaric demi-once, des trochisques d'Alandal (qui est la coloquinte préparée) trois dragmes ; si le Cheval est médiocre, cela le purgera ; mais s'il est grand, il faut augmenter la dose d'une dragme des trochisques d'Alandal ; mettez toutes ces drogues en poudre grossiere, & les mêlez avec demi-poignée de feuilles de betoine pilée & une livre de beurre frais, pour en former des pilules grosses comme une balle de jeu de longue paulme, que vous donnerez au Cheval, avec chopine de vin, & le promenerez demi-heure après la prise.

Sans prendre la peine de composer une medecine exprès, servez-vous des pilules dorées, ou Lucis, & en donnez deux onces au moins, les faisant préceder par un lavement purgatif donné le jour auparavant ; & comme l'aloës est le vrai purgatif des Chevaux, & qu'il entre dans toutes les pilules ci-dessus, en voici une préparation assez bonne, quoique commune.

Préparation d'Aloës.

Prenez du meilleur aloës, qui est le lucide, qui est plus fin que le Succocitrin ou Soccotrin, en poudre quatre onces, faites infuser quantité de feuilles de roses pâles dans de l'eau pendant vingt-quatre heures, puis coulez, & ajoutez de nouvelles feuilles de roses jusques à trois fois ; de cette infusion arrosez votre aloës, puis le laissez secher à l'ombre, réimbibez-le trois fois, l'aloës étant sec, sera préparé & sera très-bon ; & sera encore meilleur de l'imbiber avec du suc de roses de Damas ; l'un & l'autre lui donne le nom d'aloës rosat.

L'aloës ainsi préparé aura plus d'effet dans une médiocre quantité pour purger ; il fortifie le ventricule en le purgeant, & par affinité il purge le cerveau, il résiste à la corruption des humeurs ; c'est ce qui

CHAP. XXXIV. oblige d'en faire ordinairement la base des pilules.

Quoique l'Aloës soit plus actif, & beaucoup meilleur par cette préparation, je l'ai proposé en faveur des Curieux ; car pourvû qu'on cherche de bon Aloës, bien lucide & fin, assurément il purgera bien vos Chevaux, sans leur nuire, & je ne sçache guéres de meilleur purgatif que celui-là, ni si ami de la naure des Chevaux.

L'Agaric étant en trochisque, est corrigé des deux défauts qu'il a, sçavoir de sa trop grande legereté, qui l'empeche de tomber dans le fond de l'estomach, & de son operation tardive : néanmoins aux Chevaux on le donne fort souvent tout simple.

On le prépare avec la Malvoisie & le Gingembre.

Après la purgation, il faut attendre le vingtiéme de la Lune pour lui donnr le feu, en cas que les yeux soient assez clairs & beaux.

La maniere de donner le feu au-dessus des yeux d'un Cheval.

CHAP. XXXV. LE vingtiéme de la Lune ou environ, tirez une raye de feu depuis le dessous d'une oreille jusqu'à l'autre, passant sous le frontail de la bride, afin de cacher cette raye, qu'on fait avec un couteau de feu qu'il faut repasser jusqu'à ce que la raye soit de couleur de cerise ; puis sur les veines du larmier faites une étoile de feu sans percer le cuir, car les cicatrices paroîtroient toujours. Si le cuir avoit été percé avec le feu, il faut frotter les endroits brûlés avec de l'eau-de-vie mêlée avec du miel, tous les jours matin & soir : l'escarre étant tombée, il faut bassiner la playe avec de l'eau-de-vie, quoiqu'on n'y mette ni poix ni bourre, il y reste très-peu de cicatrices, & si le feu fait autant d'effet.

J'ai vû quantité de Chevaux qu'on a garantis de la Lune pour quelque tems avec le feu donné de cette sorte, & le pis qu'il en puisse arriver, est qu'on en conserve tout au moins un en crevant l'autre, si les deux yeux sout atteints de ce défaut : les esprits visuels de celui qui est crevé passeront dans l'autre & le fortifieront, & on conservera encore les yeux quelque tems en état de servir, si on barre les deux veines du col, qu'on appelle veines jugulaires.

Tous les Chevaux lunatiques à la fin deviennent aveugles, à moins d'apporter les précautions que nous avons dit, & d'en crever un, ce que l'on fait avec une aiguille enfilée avec du fil, de laquelle on perce le méchant œil, & on fait ressortir l'éguille tout contre où on l'a piquée en entrant dans l'œil, & on y laisse le fil pendant sept ou huit jours, & continuellement cet œil qui est enfilé jette de l'eau & se desséche ; on ôte le fil, & par le tems les esprits visuels qui passent à l'autre œil, le

fortifient, & le confervent de la Lune, & l'œil piqué fe defféche. J'ai vû un Cheval auquel on avoit mis un œil d'émail, ou de verre, pour cacher la difformité d'un œil qui s'étoit abfolument defféché, quand on l'eut crevé pour conferver l'autre. La Lune eft une maladie héreditaire qui paffe aux Poulains, ainfi il faut avoir grand foin que les Eftalons ayent de bons yeux ; le mal peût arriver auffi lorfque les Poulains mangent de l'avoine avec leur mere dès l'âge d'un an & avant ; ils font effort pour la mâcher, & s'étendent les veines qu'ils ont fur les yeux & à côté du larmier, & les font groffir, & ainfi ils attirent trop de fang en ces parties, qui enfuite nourriffant trop l'œil l'échauffent & y caufent la fluxion, ou celle qui fuit le mouvement de la Lune, ou l'autre, ce qui perd & confomme les yeux; c'eft une penfée que j'ai tirée d'un Livre qui traite des Chevaux, fait par un nommé *Jean Taquet* : Il dit expreffément que ce n'eft pas l'avoine par fa fubftance qui fait perdre les yeux aux Poulains en les échauffant trop, mais feulement par l'effort qu'ils font en la mâchant ; & pour empêcher ce défordre, il confeille qu'on faffe moudre l'avoine pour les Poulains, & que la mangeant de la forte ils feront plus forts & robuftes, fans que jamais elle leur caufe fluxion ni mal aux yeux. Comme je n'avois jamais vû cette obfervation en aucun Auteur, je vous l'ai voulu donner, & vous laiffer la liberté d'en faire le jugement qu'il vous plaira. CHAP. XXXV.

Il y a des Chevaux qui deviennent lunatiques à l'âge de huit ou dix ans, qui avoient toujours eu les yeux beaux, c'eft un héritage que l'Eftalon leur a laiffé. Le tonnerre & les éclairs dans les grands orages, quand les jeunes Chevaux en font attrapés en campagne, peuvent les rendre lunatiques, ou tout-à-fait aveugles.

Si on travaille beaucoup un Cheval atteint de la Lune, il deviendra plutôt aveugle qu'il n'auroit fait, la chaleur & les grands froids lui font contraires ; enfin c'eft une maladie dont peu de Chevaux font attaqués fans perdre les deux yeux, ou tout au moins un ; car les remedes ne fuccedent pas en tous les fujets, & fouvent il ne faut pas blâmer les remedes pour ne pas guérir des maux d'yeux, il fuffit qu'ils puiffent profiter en plufieurs rencontres.

De l'Emorragie.

L'Emorragie eft une perte de fang par le nez ou par la bouche, caufée par une abondance de fang parmi lequel il s'eft gliffé quelque liqueur pleine d'efprit & de fel, qui l'aura fait bouillir & fermenter, en forte que les vaiffeaux deftinés à le contenir n'en CHAP. XXXVI.

CHAP. XXXVI. feront pas capables, ainſi il ſe rompra quelque veine qui fournira ce ſang que l'on voit ſortir par le nez du Cheval, & cette liqueur a été pouſſée dans le ſang par un excès de chaleur cauſée par les fatigues extraordinaires dans les grandes chaleurs. La cauſe peut venir auſſi lorſque le ſang eſt échauffé & ſubtil, ſoit par la nourriture précedente donnée en trop grande abondance, ou qui peche dans ſa qualité, ou des fatigues qui le font bouillonner, ce qui ouvre quelques veines, d'où il ſort avec impetuoſité, tantôt par les nazeaux, tantôt par la bouche. Qu'une liqueur pleine d'eſprits & de ſels faſſe bouillir & fermenter le ſang, l'experience le peut faire connoître; ſi dans le ſang tiré des veines, quand il eſt encore tout chaud, on mêle de l'eſprit de vin, il s'enſuivra une ébulition étonnante; la même choſe arrivera ſi on y mêle les eſprits de vitriol ou de corne de cerf, ou de ſuye de cheminée; tout au contraire le ſel de tartre & la diſſolution d'alun troublent & précipitent le ſang: qu'il n'y ait de ces liqueurs pleines de ſels & d'eſprits dans le corps des Chevaux, c'eſt de quoi on ne doutera pas, ſi on ſçait un peu la maniere dont la nature agite dans leur interieur.

Si on n'apporte du ſoulagement à ce mal, les Chevaux en peuvent mourir ou devenir très-foibles, parce que la nature eſt épuiſée par cette exceſſive évacuation qui a fait la diſſipation des eſprits. Auſſi ſont-ils long-temps hors d'état de rendre ſervice; mais rarement ils en meurent, ſi ce n'eſt que la fiévre y ſoit conjointe, ce qui n'eſt pas ordinaire.

Comme cette maladie n'arrive guere que dans les grandes chaleurs, il y va de la prudence du Cavalier qui monte un Cheval fort gras, ou plutôt fort ardent & plein de feu, qui n'eſt pas en haleine, de le ménager au commencement, & de le travailler avec prudence, en ſorte qu'il ne lui puiſſe cauſer ce déſordre, ou quelqu'autre encore pire; dans ces occaſions le plus prompt remede eſt le meilleur pour arrêter cette grande perte.

Et du moment qu'on voit un Cheval perdre du ſang en abondance par le nez ou par la bouche, ou par tous les deux, il faut le ſaigner des flancs, ou des plats des cuiſſes, ou plutôt du col ſi on ne lui en a pû tirer abondamment d'ailleurs, puis prendre d'une herbe nommée de la traînaſſe ou renoüée, en Latin *Centinodia*, parce que lorſqu'elle eſt dans ſa parfaite croiſſance elle a cent nœuds en une ſeule tige; c'eſt un ſpecifique pour arrêter le ſang; il en faut prendre une bonne quantité, la concaſſer bien fort, en emplir les nazeaux, en lier ſur les larmiers, & ſur les roignons, qui ſont au défaut de la ſelle, & même ſur les teſticules, ſi c'eſt un Cheval entier.

Si vous ne trouvez pas de cette herbe, quoique fort commune,

broyez bien fort de l'ortie pour vous en fervir tout de même.*

Si vous pouvez, vous mettrez le Cheval dans l'eau jufques au flanc, & l'y laifferez une couple d'heures fi c'eft en Efté, qui eft le tems où les émorragies arrivent le plus fouvent à caufe des grandes chaleurs.

Si vous n'êtes pas en lieu commode pour le mettre dans l'eau, il lui faut couvrir la tête avec un drap mouillé en fept ou huit doubles dans de l'oxicrat, & tout les dos de même, lui tenir la tête haute dans l'écurie, & ne le point laiffer coucher, & fouvent jetter de l'eau fraîche aux tefticules ou au fourreau, réïterer la faignée dès le lendemain & lui donner des lavemens rafraîchiffans ; il y a des Chevaux qui ont eu cette perte de fang fix ou fept jours, mais moins violente à la fin qu'au commencement, & ils en ont été guéris par les remedes précedens.

Lavemens.

Le lavement fuivant eft en partie capable d'arrêter ce bouillonnement de fang, étant aidé par la faignée.

Prenez mauves, guimauves, de chacune une poignée, plantin, deux poignées, chicorée, laituë & pourpier, de chacun une poignée: faites du tout une décoction dans deux pintes & chopine d'eau avec une once & demie de fel policrefte en poudre ; dans la collature vous mettrez un quarteron de l'onguent *populeum*, fans mêlange de verd-de-gris, comme quelques fripons y en mettent, pour lui donner une belle couleur verte. Si vous vous en défiez, prenez un quarteron d'onguent rofat veritable, & non de fimple graiffe lavée en eau rofe pour lui donner l'odeur des rofes & teinte avec l'orcanette : donnez le tout au Cheval après l'avoir vuidé de fa fiente.

Si après avoir rendu ce lavement le fang ne s'arrêtoit pas, il faut faire ce qui fuit : Mettez des feuilles de plantin pilées, & mêlées avec une once des poudres fuivantes, encens mâle, aloës ou myrrhe, pour introduire le tout dans les nazeaux, lui tenir le nez haut comme fi on lui donnoit un breuvage, & un drap mouillé d'oxicrat, & plié en cinq ou fix doubles fur la tête, fur le col & fur les reins, comme j'ai ci-devant enfeigné, & lui mouiller fouvent avec de l'eau fraîche le fourreau ou les tefticules s'il en a.

Les pertes de fang par les nazeaux font quelquefois fi violentes, qu'on ne les peut arrêter fi-tôt. On peut fe fervir d'une poudre pour les arrêter, qui eft fort facile à faire, particulierement aux Maréchaux. Il faut laiffer fécher à l'ombre de la fiente d'Afne qui ne foit pas châtré, enforte qu'on la puiffe mettre en poudre, & avec un tuyau de verre, une ferbacane, ou un autre canon, on fouffle abondam-

CHAP. XXXVI. ment de cette poudre dans les nazeaux du Cheval qui ſaigne, & bientôt après le ſang s'arrête.

La même poudre eſt admirable aux hommes qui ſont ſujets à ſaigner du nez, il n'y a qu'à porter de cette poudre dans une tabatiere, & en prendre comme du tabac par le nez, d'abord le ſang s'arrête. J'en ai ſouvent vû l'experience, & la poudre ne ſent que l'herbe ſéche : quelque délicat ſe récriera qu'il aimeroit mieux mourir que de prendre de cette poudre. Je conſens qu'il n'en prenne point, & ne trouve pas mauvais qu'il n'approuve pas un remede ſi vilain ; mais s'il en prend ſans le ſçavoir ? Et de plus, qui aſſurera ce Monſieur le délicat que ſon Apotiquaire ne lui a pas fait avaler quelque choſe de plus mauvais, qui peut-être l'aura guéri de quelque maladie de contrebande ? Mais comme je ſuis complaiſant, je mettrai ici un remede pour l'émorragie des Chevaux, qui peut ſervir pour les hommes : Prenez, ſi vous pouvez, ou achetez un liévre pris & tué au mois de Mars, écorchez-le, & ſans le larder, mettez-le en état d'être mis à la broche, ſans pourtant l'embrocher : faites-le ſécher au four, en ſorte que toute la chair ſe puiſſe réduire en poudre, ſoufflez de cette poudre dans les nazeaux du Cheval en abondance, elle arrêtera le ſang qui ſort par le nez, comme auſſi celui des playes. Voilà un remede très-facile & très-bon, & qui ne ſent point la fiente d'Aſne.

Celui-ci eſt encore très-bon, & on peut le préparer commodement en tous tems. Prenez des écorces de grenade ſéche, vitriol romain & alun, de chacun quatre onces, mettez le tout en poudre, & le mêlez, & vous en ſervez au beſoin. Ce remede arrête le ſang par tout le corps: cette poudre ſe conſerve long-temps en ſa bonté, elle eſt excellente pour arrêter le ſang de toutes les bleſſures.

Le mal de Cerf ou du Cerf.

CHAP. XXXVII. LA maladie qu'on nomme mal de Cerf aux Chevaux, peut avoir tiré ſon nom de ce que les Cerfs ont un pareil mal. Si cela eſt, je n'en ſçai rien, mais je ſçai fort bien que ce qu'on appelle mal de Cerf aux Chevaux eſt ſouvent & preſque toujours mortel. C'eſt un rhumatiſme qui leur tient les machoires & le col ſi roides, qu'ils ne peuvent les mouvoir, non pas même pour manger. Les yeux leur tournent en montrant le blanc en haut par un mouvement convulſif de tems en tems comme s'ils alloient mourir ; par intervalle ils ont des battemens de flancs & de cœur ſi grands, qu'on les jugeroit ne pouvoir vivre deux heures, mais ils ceſſent & recommencent ſans regle, tantôt plus tard, quelquefois plutôt ; quand on leur manie le col,

on

on le sent roide & fort tendu, la peau est séche & aride, & outre cela ils ont souvent le corps tout roide, & le derriere aussi empêché que le devant, & lorsque le rhumatisme occupe le derriere comme le devant, il n'en réchape guéres, particulierement si la fiévre est continue, comme elle est presque toujours.

Le mal de Cerf n'est pas absolument une maladie mortelle, lorsque ce n'est pas un rhumatisme universel répandu par tout le corps, & que les Chevaux se le sont procurés eux-mêmes : en tirant avec violence contre leur licol, les longes résistent, ils font efforts aux muscles du col, & se les allongent, sur lesquels ensuite il se fait une fluxion ; mais presque toujours le mal vient de chaud ou de froid soufferts à contre-tems ; ou d'avoir passé d'une grande chaleur à un grand froid, dans un moment ; ce prompt changement a émû les humeurs qui se sont trouvées en trop grande abondance, & on fait nombre d'obstructions qui empêchent le mouvement des parties malades ; & causent une grande douleur non-seulement à ces parties, mais à celles qui leur sont voisines, ou qui ont communication avec elles, la chaleur causée par la douleur, appelle ou attire la fluxion qui cause le désordre qu'on voit & qu'on connoît aux signes que j'ai donné.

Quoiqu'il y ait grand battement de flanc & de cœur, s'il y a de l'intervalle considerablement, le Cheval reprend des forces pour résister au mal. Ce qu'il y a à craindre est que souvent la fluxion est si grande sur les mâchoires, que ne les pouvant mouvoir, ils meurent de faim. La chaleur naturelle, manque de nourriture pour s'employer, s'échauffe si fort qu'elle peut enflammer le sang, augmenter la fiévre, & faire mourir le Cheval ; le remede est de leur donner des lavemens ramolitifs soir & matin, leur tirer souvent du sang, & même de deux jours l'un, jusqu'à ce qu'on voye de l'amendement. C'est un très-bon remede : mais comme il le faut souvent réiterer, une demi-saignée chaque fois suffit.

Pour sa nourriture il faut détremper du son avec beaucoup d'eau aussi clair que de la bouillie, & le laisser devant lui pendant tout le jour ; il le remuera avec les lévres ; & dans ses bons intervalles il tâchera d'en avaler quelque peu ; pour du foin & de la paille, il n'en peut guéres ou point manger, ne pouvant desserrer la machoire ; on lui donne de l'eau tiéde à boire : après la saignée & les lavemens, il faut prendre égale partie d'essence de therebentine & d'eau-de-vie, les mettre dans une fiole, & les bien battre ensemble, lorsqu'ils seront bien mêlés, en frotter tout le col sur les muscles & autour des mâchoires, & bien frotter avec la main pour faire pénétrer le tout dans le col, afin d'échauffer les muscles qui sont refroidis & occupés par la

CHAP. XXXVII.

fluxion, & deux heures après frotter encore tous les mêmes endroits avec de l'onguent d'altea, & bien frotter pour le faire penetrer dans le col; le tout échauffera la partie, & pourra faciliter le mouvement de la mâchoire & déroidir le col; ensuite on frottera tous les matins avec l'onguent d'altea les mêmes endroits, & les soirs avec de l'eau-de-vie; de plus, il faut lui envelopper le dessous de la gorge avec une peau d'agneau, comme on fait à la gourme.

Si le Cheval est entrepris de tout le corps, il faut lui frotter les reins avec l'onguent d'altea, & esprit de vin, un drap mouillé dans de la lie de vin chaude par-dessus, & la couverture par-dessus le tout, réiterer ce frottement & fomentation tous les jours; que le Cheval soit établé dans une écurie chaude, & peut-être que par le soin qu'on en aura, il guérira s'il a des intervalles sans fiévre.

Il ne faut pas omettre de bons lavemens émolliens, & en donner trois ou quatre tous les jours; & si le mal presse, on en peut donner un le matin, avec deux pintes de lait, huit jaunes d'œufs, & deux onces de sucre pour substanter & assouvir la faim animale des parties qui ont communication avec le gros boyau, & les autres doivent être des lavemens émolliens & rafraîchissans.

Quelques-uns percent le col à ces Chevaux tout au travers avec des boutons de feu près la criniere, en trois ou quatre endroits, d'autres les énervent. Non-seulement je ne le conseille pas, mais je le désapprouve beaucoup; les Chevaux ont déja assez de mal sans leur en faire davantage, & sans esperance d'aucun soulagement.

Si on leur pouvoit faire avaler quelque chose, on leur donneroit de tems en tems des prises de poudre cordiale ou des pilules puantes, ou enfin ce qu'on jugeroit à propos; mais on ne leur peut faire que des remedes topiques, c'est-à-dire exterieurs; aussi presque toujours ils en meurent.

Lorsqu'on voit les choses en état de hazarder, ou que le Cheval ne pouvant prendre de nourriture, court risque de mourir plûtôt de faim que de son mal, s'il a souvent de grands intervalles sans fiévre, il faut prendre le tems qu'il n'a point de fiévre; prenez une livre de farine d'orge fine, & la démêlez avec suffisante quantité d'eau, comme si l'on vouloit faire de la bouillie, & la laissez cuire jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, & alors y ajoûtez gros comme un œuf de sucre en poudre, & faire avaler le tout par les nazeaux, moitié par un & moitié par l'autre, le tout moderement chaud.

On s'étonnera peut-être de ce que je fais difficulté de donner cette nourriture au commencement du mal, puisque le Cheval en a besoin, qu'il n'en peut prendre par la bouche, & que les conduits du nez ré-

pondent dans la bouche; mais j'en uſe de la ſorte, parce que tout ce qu'un Cheval prend par le nez le tourmente & le fatigue extrêmement, & qu'il eſt dangereux que cette nourriture, quoique rafraîchiſſante comme eſt l'orge, ne lui augmente la fiévre, s'il l'a, & ne la lui donne, s'il ne l'a pas. Mais comme cette fiévre eſt accidentelle, elle n'eſt pas ſi fort à craindre; néanmoins il eſt périlleux de donner de la nourriture par le nez, c'eſt pourquoi je n'ordonne d'en donner que lorſque le Cheval court riſque de mourir de faim; en cet état il vaut mieux hazarder de le ſauver en lui donnant de la nourriture, que de le laiſſer mourir de faim: Peu de Chevaux échappent de ce mal, lorſque le rhumatiſme eſt univerſel, & qu'il y a fiévre continue ſans aucune intermiſſion. CHAP. XXXVII.

Les Avives.

ON dit fort improprement que le Cheval a toujours les Avives, parce qu'il a toujours les parties où ce mal a ſon ſiége, & où il paroît dans le temps de ſon accès. Ce ſont des glandes proche du goſier, qui étant d'une ſubſtance molle & ſpongieuſe, ſont tenues pour les émonctoires des parties voiſines; elles ſont ſujettes à une inflammation, qui faiſant une enflure, bouche le goſier, & empêche la reſpiration, qui eſt ſi néceſſaire à la vie, que ſi le Cheval n'eſt promptement ſecouru, il court riſque d'être étouffé, & le travail que cette difficulté de reſpirer lui cauſe, fait qu'il ſe veautre, qu'il ſe couche, & ſe leve ſouvent, qu'il ſe débat & s'agit étrangement, croyant par ces divers mouvemens ſe défaire de la douleur qui l'oppreſſe & qui le ſuffoque. CHAP. XXXVIII.

On peut comparer ce mal fort à propos à l'eſquinancie qui vient aux hommes; les marchands de Chevaux l'appellent étranguillon.

L'on croit que les Avives ſont toujours accompagnées de tranchées, parce qu'on apperçoit les mêmes ſignes.

La cauſe la plus ordinaire des Avives eſt lorſque le Cheval paſſe d'une extremité à l'autre dans un moment, principalement d'un grand chaud à un grand froid; par exemple, quand on fait boire les Chevaux trop échauffés d'abord après le travail, cela émeut les humeurs, les fond, & les fait tomber en trop grande abondance ſur des glandes, ce qui les fait enfler & cauſe ce déſordre.

Elles arrivent auſſi pour avoir ſurmené un Cheval, c'eſt-à-dire, l'avoir travaillé au-delà de ſa force & de ſon haleine, ou qu'après un grand travail on le néglige à l'arrivée, ſans le couvrir ni le promener; un Cheval peut auſſi les avoir, pour avoir trop mangé d'avoine,

CHAP. XXXVIII. ou même trop d'orge, de froment, ou de seigle; elles peuvent encore être causées par plusieurs manieres, & c'est presque toujours par la faute, & par l'indiscrétion de ceux qui ont le foin des Chevaux, ou qui les montent.

Remedes.

Pour remedier aux Avives, il faut porter ou plier l'oreille en bas, à l'endroit où arrivera sa pointe sur le gosier près de la ganache, c'est l'endroit où l'inflammation cause la tumeur : si le poil quitte facilement cet endroit, & s'arrache aisément, c'est une marque de maturité, & qu'il est tems de résoudre, ou au pis aller, d'évacuer la matiere contenue dans cette tumeur. Pour lors il faut prendre toute la glande qui est en cet endroit, avec les tenailles d'un Maréchal, qu'on appelle Triquoises, & battre la tumeur tout doucement avec le manche du brochoir, jusques à ce que vous la jugiez suffisamment corrompue; ou bien, broyez les glandes ou tumeurs avec la main assez long-tems pour corrompre les Avives, afin d'en ôter la dureté, & en faire sortir les esprits flatteux par insensible transpiration : Ensute de quoi sans doute l'enflure se dissipera. Ce moyen est aisé & le plus certain.

Tous les Maréchaux ouvrent les Avives avec une lancette, à l'endroit de la tumeur ou glande, & en tirent certaine matiere, comme de la graisse de bœuf, mais plus dure, & ensuite bouchent le trou avec du sel : quelques autres observent de tirer les Avives au milieu du dedans de l'oreille, disant que la même matiere qui est contenue dans les glandes qui sont le siége des Avives, est aussi contenue en cet endroit de l'oreille : c'est une pure charlatanerie que ce dernier.

Je croi qu'il est plus à propos de corrompre les Avives, que de les ouvrir, parce qu'en les ouvrant, les Chevaux sont plus susceptibles de ce mal. Les Maréchaux vont au plus sûr, ce semble, qui est de les ouvrir : mais j'aimerois mieux les corrompre seulement, par les raisons que je vous en ai dit, à moins qu'elles ne fussent si grosses, qu'il y eût apparence que le Cheval en dût être suffoqué : alors il faut les ouvrir pour donner plûtôt du soulagement au Cheval.

Après avoir corrompu les Avives, ou à l'extrémité les avoir ouvert, l'on saigne sous la langue, on lave la bouche avec du sel & du vinaigre, on souffle de ce vinaigre dans les oreilles, puis on les broye rudement pour le faire penetrer, ce qui appaise très-puissamment la douleur communiquée à la mâchoire par le voisinage qu'elle a avec le siége des Avives.

Il faut ensuite prendre deux poignées de graines de chanvre ou de

chenevis, les piler & mêler avec une pinte de vin, deux muscades rapées, & six jaunes d'œufs, le tout ensemble, le faire avaler au Cheval qui a des Avives ; le promener après la prise du breuvage une demi-heure au pas. S'il n'est guéri pour ce remede, ce qui peut arriver, donnez-lui un bon lavement avec du policreste ; il faut réiterer le premier remede avec de la graine de chenevis, s'il n'est guéri, & ne point s'ennuyer de le promener : car l'exercice excite la chaleur naturelle, & la met en état de résister à son ennemi. Je vous recommande ce remede comme étant très-bon & très-assuré, outre qu'il coûte peu, & se peut faire par-tout.

J'ai remarqué pour un remede très-pressant, de percer au travers des nazeaux du Cheval, deux ou trois doigts au-dessus de leur ouverture, avec un poinçon ou avec une aléne de Cordonnier, il en sortira du sang qui s'étanchera de lui-même, après avoir jetté plein une coquille d'œuf de sang de chaque côté.

On saigne le Cheval qui a les Avives en même-tems des flancs & de la langue, mais des flancs en grande abondance ; ensuite il faut le vuider en lui ôtant les excrémens qu'il a dans le fondement ; ce qu'on fait en graissant la main d'un valet qui l'aura menue, avec de l'huile ou du beurre, puis allongeant & serrant les doigts tous ensemble, il l'introduit par le fondement jusques au coude, pour en tirer à pleine poignée la fiente contenue dans le gros boyau : ou pour agir avec plus de sûreté, puisqu'il est dangereux de donner un coup d'ongle dans le gros boyau, quand on est mal-à-droit, il faut mettre dans le fondement une grosse chandelle de suif, ou plûtôt un morceau de savon, qui venant à se fondre, fera bien-tôt vuider tous les excremens qui sont contenus dans le gros boyau.

Quand on a tiré les Avives, ou qu'on les a corrompues, & une heure après le breuvage, il est à propos de donner un lavement au Cheval pour détourner la fluxion, & en faire l'entiere révulsion : le lavement sera composé comme il suit.

Lavement ou Clystere pour les Avives.

Prenez cinq chopines de bierre & une once & demie de policreste en poudre fine, faites-le-bouillir un gros bouillon, ôtez du feu & ajoutez deux onces d'huile de laurier, & donnez le tout tiede au Cheval en lavement ; on prend moitié vin & moitié eau quand on n'a point de bierre pour faire ce lavement.

Autre.

Prenez des cinq racines aperitives, de chacune une poignée, con-

CHAP. XXXVIII. caſſez-les groſſierement, faites-les bouillir un quart d'heure dans trois pintes d'eau, ajoûtez-y les herbes émollientes, mauve, violettes, mercuriale, parietaire, de chacune une poignée, faites encore bouilir autant, puis coulez, mettez-y une chopine de vin émetique ou de l'infuſion de *Crocus metallorum* autant, miel mercurial demi-livre, beurre frais quatre onces, huile de rhue décrite au Chap. CXXXII. ſur la fin, deux onces : faites un lavement pour le donner tiede après avoir vuidé la fiente, ou bien avec une décoction commune, dans laquelle vous ferez bouillir pendant un demi-quart d'heure à gros bouillons deux onces de ſcories foye d'antimoine en poudre fine : puis bien paſſer le tout, & ajouter demi-livre de miel, & un quarteron d'huile, vous ferez un fort bon lavement.

Autre remede pour les Avives.

Donnez à votre Cheval une once d'Orvietan ou de Theriaque encore mieux, dans une pinte de vin rouge, ou dans une chopine d'eau-de-vie, ſi le mal preſſe, & en même-tems faites un lavement avec les herbes émollientes, & une once & demie de ſcories de foye d'antimoine en poudre, ajoutant à la colature deux onces d'orvietan, ou autant de theriaque, avec un quarteron de beurre frais, donnez-le tout au Cheval ; ainſi on lui fera avaler de la theriaque par la bouche, & on lui en donnera par le fondement ; il n'y a gueres d'avives qui ne guériſſent par ce remede.

Il y a au Chapitre XLVIII. un remede compoſé avec eſprit de nitre, & eſprit de vin diſtilés enſemble juſqu'à leur union qui réuſſit bien ; donnez-en comme il eſt ordonné audit Chapitre.

Tous les Chevaux ont au-deſſus des genouils, & au-deſſous des jarets, une châtaigne qui eſt à fleur de peau, dure comme de la corne, coupez-en un peu, & la mettez ſur un réchaut, pour en faire recevoir la fumée au Cheval par les nazeaux, avec un ſac bien ajuſté pour cela, & d'abord la douleur que les avives cauſoient, ceſſera.

Des Tranchées qui ſurviennent aux Chevaux.

CHAP. XXXIX. LEs tranchées ſont des douleurs excitées dans les boyaux par l'acrimonie des humeurs qui bouillonnent & ſe fermentent dans les entrailles, par quelque liqueur pleine d'eſprits & de ſel qui s'y eſt gliſſée : quelquefois ce ſont des vents ou quelques matieres crues qui ne peuvent être digerées par la nature, qui cauſent ces accidens.

On connoît qu'un Cheval en eſt travaillé lorſqu'il ſe débat ; qu'il ſe couche & ſe leve : quoiqu'il puiſſe avoir des tranchées ſans avoir les

avives, néanmoins les avives ne paroiſſoient jamais ſans tranchées, & elles ſont à peu près aux Chevaux, ce que ſont aux hommes les différentes eſpeces de coliques. CHAP. XXXIX.

Cette maladie eſt de conſéquence, & les Chevaux en meurent; c'eſt pourquoi il eſt à propos de s'étendre ſur ce ſujet; les lavemens ſont très-efficaces pour ces maux-là; il y en a d'une ſorte qui eſt admirable, duquel nous parlerons ci-après.

Pour plus d'intelligence, je diviſerai les tranchées en pluſieurs eſpeces, ſelon qu'elles procedent de differentes cauſes, & après chaque eſpece, je donnerai les remedes; le tout pour me rendre plus intelligible, *qui bene diſtinguit, bene docet.*

De la premiere eſpece de Tranchées.

LEs Chevaux, pour avoir trop mangé de grain, ont ces ſortes de tranchées; l'eſtomach ne pouvant le digerer, il y cauſe des crudités qui ſuffoquent, pour ainſi dire, la chaleur naturelle; comme elle fait effort de ſurmonter ces crudités, il s'en éleve quantité de vents, qui ſe jettant dans les inteſtins, ou ſéjournant dans l'eſtomach, y cauſent de grandes douleurs & des tranchées; peu de Chevaux meurent de cette indigeſtion, à moins qu'ils ne fuſſent ſi goulus, qu'ayant trouvé du grain à leur diſcrétion, ils en euſſent mangé juſqu'à créver, comme il eſt arrivé quelquefois. CHAP. XL.

Le ſeigle en quantité, s'il n'eſt pas bouilli, cauſe facilement cet accident, car il eſt flatteux; le froment eſt moins dangereux, n'étant pas ſi difficile à digerer; les févrolles qu'on donne aux Chevaux pour les engraiſſer, cauſent anſſi cet accident, ſi elles ſont priſes en trop grande quantité; comme auſſi la trop grande abondance d'avoine donnée tout à coup.

Le remede pour cette ſorte de tranchée, conſiſte à aider la digeſtion en fortifiant la nature; ce que vous ferez après avoir vuidé les boyaux par un lavement; car pour des vomitifs, il n'en faut pas parler aux Chevaux; puiſqu'au lieu de les ſoulager, ils renverſent toute l'œconomie naturelle, & ne ſont jamais vomir; le lavement ſera d'une décoction émolliente & carminative, où vous ajouterez une pinte de vin émetique, ou l'infuſion de *Crocus Metallorum.*

En même-tems il faut diſſoudre dans une chopine d'eau-de-vie, une once de theriaque ou d'orvietan, & une pincée de ſaffran, & vous ferez avaler le tout au Cheval, d'abord qu'il aura rendu ſon lavement.

Si par ces remedes votre Cheval ne guérit, il faut le bien prome-

CHAP. XL. ner, le couvrir, & empêcher qu'il ne se couche, l'ayant remis à l'écurie, vous lui passerez une bassinoire pleine de braise au-dessus du ventre pendant un quart d'heure ou demi-heure, & le tiendrez bien couvert. Comme on ne trouve pas toujours de l'orvietan, j'en donnerai la description : il le faut faire dispenser par un habile Apoticaire, il est bon aux hommes, au bétail à corne, & principalement aux Chevaux : en voici la description fort fidelle.

De l'Orvietan.

CHAP. XLI. PRenez sauge, rhuë, romarin, galega, de chacun un manipule, chardon benit, dictame de Crete, racine d'imperatoire, d'Angelique de Bohême, bistorte, aristologe ronde & longue, fraxinelle, galanga, gentiane, costus amer, calamus aromatique, semences de persil, de chacune une once, bayes de laurier & de geniévre, de chacune demi-once, canelle, girofle, noix muscade, de chacun trois dragmes, terre sigillée préparée en vinaigre, & theriaque vieille, de chacune une once, poudre de viperes quatre onces, noix séches & mondées, mie de pain de froment desséchée, de chacun huit onces, miel écumé sept livres, soit fait électuaire selon l'art.

Il faut hacher les noix mondées, & les piler avec la mie de pain desséchée, puis les faire passer par le tamis renversé, à la façon des pulpes, & ajouter les poudres & autres matieres : finalement le miel & le theriaque qui sera le levain pour faire plus promptement fermenter le tout.

Vous avez la veritable description de l'orvietan, je puis l'assurer de la sorte, puisque j'ai vû que c'étoit le même goût, l'odeur, la couleur, les effets & la consistance aussi de même que le bon orvietan ; vous pouvez donc la faire dispenser avec toute confiance, & vous en servir comme il suit, non-seulement pour les Chevaux, mais utilement pour les hommes ; ce qui est assez connu à Paris & ailleurs, où il se trouve tout composé.

Comme le galega, qui est la quatriéme drogue de cette composition, n'est pas extrêmement connue hors de Paris ; je vous donne avis qu'on la nomme autrement, *ruta capraria*, & lorsqu'on n'en trouve pas, on substitue le pentaphillon, mais le galega est meilleur.

Ceux qui voudroient l'avoir excellentissime, pourroient avec les quatre onces de poudre de viperes, y mettre quatre onces de cœurs & foyes de viperes, mais ce feroit pour des hommes seulement ou pour des Chevaux de prix.

L'orvietan se conserve long-tems ; il est admirable en cent occa-

sions ;

ſions, & par-tout où l'on ne craint pas d'échauffer, & que la chaleur eſt bonne : il profite beaucoup aux Chevaux qui ont l'eſtomach débile, & qui mangent peu, à ceux qui ſont dégoûtés & ont mangé herbe, ou bête veneneuſe, ou qu'on ſoupçonne d'être empoiſonnés par breuvages ou autrement. Il rétablira les Chevaux maigres, défaits, & extenués, il détruira & fera mourir les vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux, & les amaigriſſent ; mais il ne doit être employé que trois mois après qu'il eſt fait, parce qu'il lui faut ce tems afin qu'il fermente & qu'il ſoit en état de perfection.

On le peut donner par précaution, pour empêcher qu'ils ne ſoient attaqués de maladies contagieuſes, ayant été parmi ceux qui ſont infectés de pareilles infirmités.

On s'en peut ſervir utilement aux bœufs qui ont des tranchées ; il les fait vuider & fienter abondamment, ils ſeront d'abord ſoulagés, & bien-tôt guéris ; comme auſſi quand ils ont avalé quelque araignée ou autre bête veneneuſe.

On donne l'orvietan dans du vin, & l'ayant donné, il faut couvrir le Cheval & le promener, il ſuëra peut-être, & guérira enſuite. L'orvietan eſt bon pour la plûpart des tranchées, dont nous parlerons, & l'on ne peut guéres manquer en le donnant.

La ſeule poudre de viperes auroit plus d'efficace que l'orviétan, mais elle eſt chere, on n'en trouve qu'en certain tems, qu'on apporte d'Italie, & au lieu où les viperes abondent, & il en faudroit demi-once pour un Cheval.

Ceux qui ne veulent ou ne peuvent faire la dépenſe de faire diſpenſer l'Orviétan, peuvent faire compoſer la theriaque diateſſaron ; j'en ai vû de très-bons effets, & je m'en ſers fort ſouvent ; vous trouverez ſa deſcription au Chapitre L.

Ceux qui ſçavent préparer la véritable eſſence de viperes ſe paſſeront de l'Orviétan, elle a toutes ſes vertus, & elle ne laiſſe aucune impreſſion de chaleur, purifie le ſang, réſiſte à la corruption, & conſume tout ce qu'il y a d'impur dans un eſtomach, qui eſt couper la racine des maladies ; ſon uſage continué guérira le farcin : mais peu de gens la ſçavent préparer, c'eſt-à-dire, que peu de gens veulent prendre le ſoin de la préparer : car ce n'eſt pas un ſi grand ſecret que ceux qui ſont myſtere de tout, nous veulent perſuader ; & pour faire connoître la vérité de ce que je dis, en voici la deſcription.

Essence de Vipere.

CHAP. XLII.

PRenez une livre de nitre depuré & une livre de sel de terre bien net, qu'on trouve chez les Salpêtriers, desséchez le tout bien exactement, & les pilez finement, puis mêlez parmi le quadruple de terre à Potier tamisée ; mettez le tout à la cave trois ou quatre jours dans une terrine, partie du sel & du nitre se fondra dans la terre à Potier, broyez bien la terre avec les sels pour en faire comme une pâte dure, avec laquelle vous formerez des boulettes rondes & grosses comme des petites noisettes : que si vous ne pouvez former les boulettes manque d'humidité, ajoutez une goutte d'eau : vos boulettes faites, laissez-les sécher, puis les introduisez dans une bonne cornue de terre de Beauvais, & distilez comme on distile les eaux fortes ; ce qui sera dans le récipient sera un dissolvant capable de dissoudre une vipere : & pour cela il faut mettre cette liqueur dans un matras, jetter dedans une vipere toute en vie, le matras sur une chaleur moderée : il faut que la vipere meure dans le dissolvant, & puis qu'elle se fonde comme une enchoye dans le beurre. On la peut faire de cette autre façon. Fixez du nitre avec la poudre de chardon, comme l'enseigne le Febvre, qui l'a tiré du Gobler, qui la nomme sa liqueur d'Alquaest ; faites résoudre ce nitre fixe sous l'équinoxe de Mars, afin qu'il attire cet esprit universel qui est contenu dans l'air ; le nitre étant résou, faites dissoudre la vipere toute en vie dans cette liqueur du nitre fixe, sur une chaleur moderée, elle se dissoudra entierement, excepté la graisse ; il faut à l'une & à l'autre dissolution, à la premiere qui est par la distillation, & à celle-ci par le *deliquium*, laisser après la dissolution de la vipere rasseoir les matieres, puis verser par inclination, & jetter le plus épais qui sera resté au fond du matras comme inutile. Dans ce que vous aurez gardé, vous pouvez faire dissoudre encore des coraux, des perles, des racines d'imperatoire, d'angelique, de contra-yerva, & finalement jusqu'à ce que les dissolvans soient assez chargés, & qu'ils ne puissent plus rien dissoudre.

Puis on mêle le quart de cette dissolution de viperes avec les trois quarts des eaux cordiales distillées ; sçavoir du scorzonere, ou du geniévre, ou autres cordiales ; on lui donne une belle couleur jaune avec deux ou trois brins de saffran : Et voilà cette essence de viperes dont l'on fait tant de bruit, & qu'on vend si cherement.

La distillation est plus agréable au goût que le *deliquium*, qui a un goût lexivial, déplaisant, & l'autre a une acidité agréable.

Si on verse l'une de ces liqueurs ou dissolutions sur l'autre qui aura

fait la diffolution, il fe précipitera après une forte ébulition; tout ce que la liqueur avoit diffous au fond du vaiffeau, en poudre impalpable; par exemple, fi on fait diffoudre la vipere avec le diffolvant par diftilation, en jettant deffus celui qui eft fait par le *deliquium*, il faut que la vipere diffoute tombe en poudre impalpable, & fe précipite au fond du vaiffeau : ce fera une poudre de viperes incorruptible, ce qui eft à remarquer, qui vaudra mieux que toutes les poudres de viperes qui viennent d'Italie & d'ailleurs. CHAP. XLII.

Voilà une longue difgreffion peu utile à bien des gens, mais qui fera agréable aux curieux qui font perfuadés de cette verité; *Neminem Medicum abfolutum effe poffe, imò ne mediocrem quidem, qui in Chymia non fit exercitatus*; c'eft Mathiol qui eft de ce fentiment dans une lettre qu'il écrit à André Blau. Il me femble qu'il n'eft pas néceffaire d'apporter le témoignage des gens doctes pour faire voir la néceffité de la Chymie, *Ipfa natura pro ea pugnat, quæ nequidem fine hac arte, feminis granum producere poteft.*

De la feconde efpece de Tranchées.

LEs Chevaux ont une efpece de tranchées caufée par des ventofités; c'eft la plus ordinaire de toutes; les Chevaux qui ont le Tic y font fort fujets; car à force de ticquer ils s'empliffent le corps de vents, qui enfuite leur caufent des tranchées; & prefque toujours un fimple lavement carminatif emportera ces fortes de tranchées, fi les Chevaux ne font pas enflés. CHAP. XLIII.

Galien, qui eft une des grandes lumieres de la Medecine, rapporte l'origine des vents qui s'engendrent dans le corps, à une médiocre chaleur qui eft affez forte pour élever des vapeurs d'une humeur froide & vifqueufe, mais qui n'eft pas affez vigoureufe pour les diffiper après les avoir élevés : car une pure froideur ne peut produire des ventofités, d'autant qu'elle n'a pas la vertu ni d'attenuer, ni de cuire, ni de diffoudre, & d'autre part une chaleur puiffante agiffant notablement par-deffus la portée des humeurs, les attenuë beaucoup plus qu'il ne faut pour engendrer des vents; auffi il y a quelque apparence qu'ils font engendrés d'une chaleur défaillante, felon la doctrine de Galien.

Si ces vents font en grande abondance, ils étendent par trop l'eftomach & les inteftins, & caufent de grandes douleurs au Cheval, ils lui font enfler le corps comme s'il devoit crever, & c'eft à cette enflure qu'on connoît plus particulierement que les tranchées font caufées par des vents, ayant cela de commun avec les autres tranchées que le Cheval fe débat & fe tourmente extraordinairement.

CHAP. XLIII.

Les vents peuvent caufer une forte de tranchées très-douloureufes & très-périlleufes, on les appelle *convolvulus*, qui eft un mouvement des inteftins contre nature de bas en haut; cela peut être caufé par l'irritation des efprits, ou par la fermentation maligne des matieres retenues : les remedes fuivans donneront du foulagement au Cheval qui feroit attaqué de cette forte de mal ; mais il eft prefque toujours mortel, & lorfque le Cheval en eft mort, les Maréchaux difent qu'il avoit des tranchées rouges. On fe fert à ce mal ici des mêmes remedes que pour les tranchées caufées de vents, mais affez inutilement.

On remedie aux tranchées caufées de vents, en faignant le Cheval aux flancs & fous la langue, & en le promenant beaucoup, d'autant que par la promenade la chaleur naturelle s'excite pour gagner le deffus, & chaffer les vents.

On le promene en main, tantôt au trot, & tantôt au pas, bien couvert ; fi cela ne le foulage pas, il faut préparer le lavement fuivant, que je préfere à beaucoup d'autres remedes.

Clyftere pour chaffer les vents.

Je puis affurer ceux qui mettront en ufage ce Clyftere, qu'il eft admirable pour chaffer les vents, j'en parle comme l'ayant éprouvé fort fouvent. Prenez une livre de figues graffes, plus groffes que celles que l'on mange en Carême, coupez-les menu, & faites-les cuire une demi-heure entiere dans trois pintes d'eau, enfuite mettez dans le même pot une couple de poignée de rhue coupée menu, faites cuire encore un quart d'heure à gros bouillons, laiffez à demi refroidir ; paffez, prenez deux pintes de plus clair, laiffant l'épais qu'il faut jetter, & mêlez parmi cette décoction demi-livre d'huile d'olive, donnez le lavement tiede au Cheval, & le promenez avant de le remettre dans l'écurie, ce lavement attirera tous les vents dans le gros boyau, & delà ils fortiront : le Cheval gardera ce lavement fort long-tems, quelquefois deux & trois heures, & c'eft d'autant mieux.

Lavement carminatif pour les Tranchées.

On pourra donner auffi le lavement fuivant qui eft fort bon pour les tranchées : faites bouillir dans trois pintes de vin rouge, une once de policrefte & fix ou huit poignées de fauge, jufqu'à la confomption du tiers du vin, coulez & mêlez parmi deux onces d'huile de laurier, & donnez le tout au Cheval.

Si le Cheval qui a des tranchées caufées par des vents ne guérit pas de ce lavement, il faudra une heure après qu'il l'aura rendu, lui faire

avaler avec la corne une livre d'huile d'olive mêlée avec une chopine CHAP. XLIII.
d'eau-de-vie, & le promener au trot pendant un quart d'heure bien couvert, puis un autre quart d'heure au pas.

Lavement excellent pour faire ſortir les vents.

Prenez cinq chopines de bierre, deux onces de ſcories de foye d'antimoine, mettez-les en poudre fine, faites-le bouillir un moment à gros bouillons, puis ajoutez trois ou quatre onces de bonne huile de laurier, donnez ce lavement tiede au Cheval, & réiterez de deux heures en deux heures juſqu'à guériſon, ce lavement eſt le meilleur remede qu'on puiſſe trouver.

Voici la deſcription d'une huile ſpecifique pour les tranchées cauſées des vents ; elle eſt bonne pour pluſieurs autres maladies, car elle évacue les impuretés du bas ventre, & donne lieu aux autres de deſcendre. Ceux qui ont beaucoup de Chevaux peuvent tenir chez eux de cette huile, on la compoſe à peu de frais ; elle eſt bonne pour porter à l'armée quand on a nombre de Chevaux, & elle ſe conſerve long-tems.

Huile carminative & purgative pour les Clyſteres.

PRenez les herbes ſuivantes, qui auront été ſéchées à l'ombre, à CHAP. XLIV.
ſçavoir, rhue, calamant, origan, pouliot, de chacune une poignée, ſemences de paſtenades, de cumin, de fenouil, bayes de laurier, de chacune une once, huile d'olive deux livres, vin blanc une livre ; mettez en poudre les ſemences, & concaſſez les herbes, de tout enſemble dans un pot de terre verniſſé, mettant un autre pot par-deſſus un peu moindre que celui de deſſous pour couvercle, lutant les jointures avec de la terre graſſe ou de la pâte : faites cuire à feu lent juſqu'à la conſomption de la moitié du vin ; ce qui ſe fera environ dans ſix heures. Laiſſez-le refroidir à demi : paſſez l'huile & la remettez avec quatre onces de poulpe de coloquinte dans le même pot, couvrez-le & le lutez de même, puis le faites cuire pendant ſix ou huit heures à une chaleur moderée, enſuite faites bouillir à gros bouillons une demi-heure, & le laiſſez à demi refroidir, puis découvrez le pot, coulez & exprimez, & gardez cette huile dans un vaiſſeau.

Dans un lavement ordinaire trois ou quatre onces de cette huile ſeront très-bien pour chaſſer les vents & entraîner les humeurs viſqueuſes, qui bien ſouvent & preſque toujours cauſent les tranchées : cette huile eſt excellente pour les lavemens, elle fait plus que les électuaires qui coûtent bien plus cher ; l'expérience vous en fera connoître la bonté.

CHAP. XLIV. J'ai vû mourir des Chevaux par des tranchées causées de ventosités, ausquels tous les remedes précedens n'ont pû apporter de soulagement, quoiqu'on les ait pratiqué avec soin : comme on les a fait ouvrir étant morts, les boyaux se sont trouvés aussi enflés, que si on les avoit soufflés à dessein. De remede à cela je n'en sçache point d'autre que de bons lavemens, de promener incessamment le Cheval, & ne lui donner de repos que le moins qu'on peut ; lui donner deux pilules puantes, & une heure après encore deux ; si le mal continue, une troisiéme prise encore une heure après ; on peut donner des lavemens entre les deux prises de pilules, & par cette méthode les vents pourront se dissiper. Il ne faut pas appréhender de donner trois prises de pilules en trois heures ; elles n'échaufferont pas trop, & pourront guérir le Cheval.

De la troisiéme espece de Tranchées.

CHAP. XLV. LA troisiéme espece de tranchées, est plus difficile à connoître que les précédentes ; elle provient d'une forte de pituite vitrée ou vitrefiée, qui s'attache aux membranes des intestins, & qui a de l'acrimonie, soit par pourriture & corruption, soit parce qu'elle est salée & mordicante ; elle irrite la nature, qui s'en voulant décharger fait violence, cause des douleurs étranges, qui font des tranchées insupportables, lesquelles souvent font mourir les Chevaux ; ce qui n'arrive pas aux précédentes que très-rarement. Cette maladie a du rapport au Tenesme des Hommes, qui n'est autre chose qu'une envie perpetuelle d'aller du ventre, sans le pouvoir faire. Le Cheval fait effort pour fienter & ne fait rien, il sue aux flancs & aux oreilles, & dans ces efforts s'il fiente, c'est peu, & le plus souvent seulement quelques flegmes qui se détachent de ses boyaux avec douleur ; après quoi il a un moment de repos, & on le croit guéri, mais bien-tôt son mal recommence.

Le Cheval qui a ces fortes de tranchées se couche & se leve souvent, il regarde son flanc & ne veut point manger ; si la fiévre survient avec toutes ces empreintes, le Cheval est en peril, si par des remedes bien appropriés, on ne fait cesser le battement de flanc.

Cette maladie est souvent précédée d'un flux de ventre pendant un jour, qui fait vuider tous les gros excrémens que le Cheval a dans le corps, mais les humeurs gluantes & âcres ne s'arrachent que lentement, & en se détachant font de la douleur, & piquent les boyaux qui font effort de pousser au dehors ce qui leur est nuisible.

Remedes.

Il faut préparer un lavement avec deux pintes de lait ou de bouillon de tripes, quatre ou cinq onces d'huile d'olive, autant de beurre frais, une demi-douzaine de jaunes d'œufs, & deux ou trois onces de ſucre. Ce lavement adoucit l'acrimonie des humeurs : comme il n'ôte pas la cauſe, il eſt à propos de le réiterer au bout de trois heures, & y ajouter deux onces de bon antimoine diaforetique pour fondre ces humeurs rebelles. Il ne faut pas penſer à lui donner des purgatifs par la bouche ; ils ne feroient qu'irriter les humeurs qui ſont déja trop émues ; ils redoubleroient les tranchées, en arrachant avec violence les humeurs glaireuſes ; ils écorcheroient les boyaux, & donneroient une nouvelle affliction à une partie déja trop affligée ; ce ſeroit mettre le Cheval en danger de perdre la vie : un purgatif eſt preſque toujours vingt-quatre heures ſans agir ; pendant ce tems il ſera ou mort ou guéri. Je ne voudrois donc conſeiller aucun médicament purgatif, contre l'opinion de quelques-uns, mais ſeulement l'uſage de force lavemens, donnant tantôt un anodin & ramolitif, quelquefois avec le diaforetique pour fondre les humeurs, & enſuite un autre avec le lait ou bouillon de tripes, ſi le mal eſt long & de durée. Il eſt bon auſſi de lui donner par repriſes deux livres d'huile, moitié roſat, & moitié huile commune, avec huit onces de ſucre fin, une chopine d'eau-roſe, mêler le tout, & en donner un verre avec la corne, de trois heures en trois heures. Ce remede familier débouchera les inteſtins, les nettoyera & inciſera ces humeurs craſſes, appaiſera les douleurs de la colique, & par ſa lubricité coulant & s'inſinuant dans les boyaux, adoucira ces humeurs âcres, & en temperera la chaleur : après chaque priſe il eſt très-bon de promener votre Cheval au pas un quart d'heure en main ; il ne le faut pas échauffer en le promenant, car on irriteroit trop les humeurs.

Lorſque le Cheval ſera quitte de ſes douleurs, & qu'il ne ſe tourmentera plus, il le faut nourrir avec du ſon ſept ou huit jours, au bout deſquels vous le purgerez pour ôter les reſtes du mal ſeulement aſſoupi. Il faut donc lui ôter les impuretés qui ont cauſé les tranchées, qui ne viennent que dans un corps cacochyme. Vous préparerez l'huile ſuivante pour cet effet, car elle eſt ſpecifique pour vuider cette pituite vitrée, qui a cauſé le déſordre dans les inteſtins.

Huile purgative excellente.

CHAP. XLVI.

LA purgation étant très-difficile à pratiquer aux Chevaux, j'ai cherché tous les moyens possibles pour en venir à bout avec succès ; quelque soin que j'y aye apporté, j'ai toujours trouvé beaucoup de difficultés & de répugnance au naturel des Chevaux, de ceder aux médicamens purgatifs, sans qu'il en reste en eux après la purgation un tel désordre en l'œconomie naturelle, qu'il faut beaucoup de tems pour les rétablir en un état temperé. Sans ennuyer le Lecteur des désordres que la purgation cause, je dirai que j'ai vû mourir plusieurs Chevaux par des purgations qui avoient heureusement réussi à d'autres, & cela faute de les avoir préparés quelque tems, suivant les maxime d'Hipocrate, *Concocta medicamentis aggredi oportet, & movere non cruda* : je parlerai de cette préparation en tems & lieu. J'ai vû des Chevaux devenir fourbus par des purgatifs, d'autres qui ont purgé dix jours & dix nuits, toujours en danger de mort pendant ce tems-là, & qu'il a fállu nourrir avec la corne ; & si j'ai dit que j'en ai fait nourrir autrefois, je dirai vrai. C'est ce qui m'a fait sage à mes dépens, & je ne purge jamais un Cheval sans crainte, quoiqu'on y soit souvent obligé, & qu'il faille le faire néceſſairement ; mais quand j'y ai apporté les précautions néceſſaires, il ne m'en est plus méſarrivé, & après avoir balancé toutes choses, je trouve que *Van-Helmon* a très-bien raisonné sur la purgation, & que toutes ces raisons sont mille fois plus pressantes pour en user à sa maniere aux Chevaux, que tout ce que nous avons vû faire jusqu'à présent : mais comme je n'ai pas assez de capacité pour développer ces maximes, & les réduire en usage, & que ce n'est pas à moi d'entreprendre de détruire toute la pratique de la Médecine, je suivrai le cours & l'usage ordinaire, remettant à quelqu'un plus éclairé que moi à bannir absolument les purgations, & nous substituer quelque puissant diaforetique qui puisse faire les effets que nous produit la purgation, ou bien en bannir la chaleur étrangere qui est leur ennemie ; mais comme la nécessité est au-dessus de toutes les considerations, il a fallu chercher les moyens les plus faciles pour purger les Chevaux : je croi que l'huile que je vous propose est entre les purgatifs un des plus aisés à émouvoir le Cheval sans grand désordre : la description en est telle.

Prenez trois livres d'huile d'olive & une chopine de vin rouge, cinq onces de poulpes de coloquinte, une once & demie de farine de lin, trois oignons de lys coupés en roueles, guy de pomier pilé une once, une poignée de fleurs de Camomile, mettez le tout dans un pot & le

couvrez d'un autre un peu plus petit, que les deux pots se rencontrent justement ; lutez bien la jointure des deux pots avec de la terre grasse démêlée avec un peu de bourre, & laissez sécher la terre grasse : puis faites cuire le tout à feu moderé jusqu'à ce que le vin soit consommé, qui sera dans dix ou douze heures : ôtez-le du feu, & le laissez réfroidir à demi, passez par un linge, & exprimez, puis donnez la moitié du tout à votre Cheval, prenant garde que l'huile ne soit point plus que tiede : vous remarquerez que donnant la moitié de la composition, le reste sera pour purger un autre Cheval ; ainsi toute la composition est pour purger deux Chevaux. Il se trouvera beaucoup de Chevaux difficiles à émouvoir, lesquels ne purgeront pas pour la moitié de cette dose, à ceux-là il en faut donner davantage, & augmenter jusqu'à ce qu'on ait fait vuider suffisamment ; il vaut mieux revenir à deux fois, que de lui donner la premiere fois une superpurgation, de laquelle il auroit peine à revenir. Cette huile se gardera dix ans en sa bonté, sans s'alterer ni se corrompre ; vous en pouvez faire pour quatre Chevaux, ou pour six, ou pour un en une seule fois, & vous en servir même pour les lavemens, si le cas y échet.

CHAP. XLVI.

Il faut la donner dans une chopine de bouillon de tripes ou de têtes de mouton, ou d'autre bouillon de viande sans graisse néanmoins, puis promener le Cheval une heure, lequel aura été bridé six heures avant, & cinq après la prise. Ceux qui ont beaucoup de Chevaux, les Maréchaux même, peuvent tenir cette composition d'huile chez eux pour s'en servir au besoin ; car on peut au lieu d'en faire seulement pour deux Chevaux, en faire pour la quantité qu'on voudra, doublant ou triplant les doses.

Quoique la colloquinte soit ennemie des intestins, & qu'il semble qu'elle doive être contraire à ce mal qui y a son siége, néanmoins étant préparée de la sorte, sa qualité âcre & veneneuse est temperée par l'huile, & se peut donner avec sureté, particulierement dans le bouillon de tripes ou de têtes de mouton.

Cette huile peut servir à purger les Chevaux qui ont beaucoup souffert de fatigues, qui sans aucune incommodité apparente ne peuvent engraisser, quoiqu'ils mangent beaucoup.

De la quatriéme espece de Tranchées.

CHAP. XLVII.

LA quatriéme espece de tranchées est causée par les vers qui s'attachent aux parois de l'estomach & aux gros boyaux, qui causent de si grandes douleurs aux Chevaux, qu'ils en font des actions de désespoir, & se laissent cheoir à terre ; y restant sans mouvement comme s'ils étoient morts.

CHAP. XLVII.

Ces vers qui donnent des tranchées, font pour l'ordinaire larges, gros & courts comme de petites féves, de couleur rouge ; il y en a qui font longs & blancs, pointus par les deux bouts, mais ces derniers ne font pas si méchans que les premiers, & caufent peu fouvent des tranchées. Ces petits vers rongent fouvent les boyaux & les percent, c'eft d'où procédent ces douleurs infupportables. Il faut bien remarquer que c'eft des premiers vers que j'ai dit, que vient tout le mal, & même qu'ils percent l'eftomach, & font mourir les Chevaux.

On connoît que les Chevaux ont des vers qui caufent des tranchées, lorfqu'on en trouve de tems en tems parmi la fiente ; mais les rouges font affez mal-aifés à difcerner, étant prefque de la même couleur que la fiente. On s'apperçoit auffi lorfque les douleurs preffent les Chevaux, qu'ils fe mordent les flancs, & emportent fouvent la piece du cuir comme s'ils étoient enragés ; enfuite ils fe regardent les flancs, & fuent par tout le corps ; dans leur accès ils fe jettent par terre, fe levent & fe débattent.

Je ne parlerai point ici de plufieurs fortes de vers aufquels les Chevaux font fujets, j'en ferai un Chapitre particulier, ne m'attachant ici qu'à expliquer ce qui concerne les tranchées.

Quand un Cheval eft tourmenté de vers, il faut mêler une demi-once de fublimé doux avec une once & demie de theriaque vieille, & du tout former trois pilules qu'on lui fera avaler avec une chopine de vin rouge. Une heure après ce breuvage, on lui donnera un lavement fait avec deux pintes de lait, demi-douzaine de jaunes d'œufs, & un quarteron de fucre, cette douceur attirera les vers dans le gros boyau. Le meilleur fublimé doux ne doit couter que quinze fols l'once. Vous pouvez voir le Chapitre CLVIII. où il eft parlé au long du moyen de détruire les vers par toutes fortes de méthodes ; comme font purgations, poudres, breuvages & autres.

Un Gentilhomme de ma connoiffance envoya querir dans une petite Ville, une demi-once de fublimé doux, l'Apoticaire véritablement lui en envoya une demi-once, mais c'étoit du fublimé corrofif, qu'il fit avaler de bonne foi à fon Cheval avec une once & demie de theriaque ; il en creva, on l'ouvrit, & on trouva le défordre du poifon dans le gofier & dans l'eftomach du Cheval, & le *qui pro quo* fut un peu fort en cette occafion : Pour n'y pas être attrapé comme celui-là, il faut faire goûter à l'Apoticaire qui vend le fublimé doux avec le bout de la langue, car il ne doit avoir aucune acrimonie, & ne pas piquoter feulement le bout de la langue, & moi-même je le goûte fans péril. Que fi c'eft du fublimé corrofif qui eft un poifon, il fe donnera bien garde d'y goûter, & s'il le fait, ce fera fort legerement.

On peut donner beaucoup de fortes de poudres pour tuer les vers, desquels nous parlerons en tems & lieu ; mais le sublimé doux fera plus d'effet que tout le reste, car sa seule vapeur tue toute sorte de vers : vous pourrez pratiquer d'autres remedes ; si vous ne trouvez pas un bon effet au sublimé, quoiqu'il soit specifique pour tuer la vermine. CHAP. XLVII.

Les lavemens qu'on voudra composer pour les Chevaux qui ont des vers, peuvent être faits avec du bouillon de tripes ou une décoction d'orge, dans laquelle aura bouilli agrémoine & pourpier, de chacun une poignée ; on y dissoudra demi-livre de miel, huit jaunes d'œufs, demi-livre de cassonnade, & on donnera le tout tiéde au Cheval, pour attirer par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Poudre specifique, pour arrêter les quatre especes de Tranchées, ci-devant décrites.

COmme il est très-mal-aisé de discerner si promptement d'où viennent les tranchées aux Chevaux dans le tems de leurs accès, & que bien souvent on s'y peut méprendre, j'ai cru très-à-propos de proposer une poudre qui peut profiter à toutes les tranchées que nous avons décrites ; on la peut donner sans se méprendre, car elle est bonne pour les tranchées causées d'indigestion, puisqu'elle aide à digerer les matieres qui flottent dans le ventricule du Cheval : elle est bonne pour dissiper les vents, elle cuit, prépare & digere les flegmes cruds, & cette pituite vitrée, qui cause la troisiéme espece de tranchées ; & pour les vers elle fera un effet admirable, si vous y ajoutez ce que nous dirons : elle fait aussi uriner le Cheval, qui est la cinquiéme sorte de tranchées. Il n'y a que celles qui sont causées de matieres bilieuses, ausquelles elle n'est pas propre, mais elles arrivent rarement : on peut se servir de cette poudre avec assurance, elle produit de très-bons effets, elle n'est pas chere, & il est bon d'en avoir toujours. CHAP. XLVIII.

La description est telle : prenez racines d'imperatoires, ressorts avec ses feuilles, ce sont des raves à Paris, rhuë domestique, grande centaurée, & tanacet : faites sécher le tout au Soleil en Esté, & en Hyver au four modérément chaud ; puis en prenez une livre de chacune : prenez ensuite germandrée qui est le *camedris*, petit pin qui est le *camepetis*, racine d'angelique, & *d'enula campana*, faites-les sécher à l'ombre, & prenez de chacune demi-livre, coraline, aloës hepatique, de chacun quatre onces, galenga, muscade, cristal mineral, de chacun deux onces, le tout réduit en poudre, chaque chose à part, sera bien mêlé & gardé dans un sac de cuir ou une fiole bien bouchée : pour les tranchées, il en faut donner une once aux petits Chevaux, deux on-

CHAP. XLVIII. ces aux médiocres, & deux onces & demi aux plus grands : il faut la mêler avec demi-once ou trois dragmes de theriaque vieille, ou une once de theriaque diateſſaron ou de mitridat, puis faire avaler le tout avec chopine de vin blanc, & bien couvrir le Cheval & le promener.

Tous ceux qui conduiſent un équipage, doivent avoir de cette poudre, non-ſeulement parce qu'elle eſt parfaitement bonne, mais encore parce que ſouvent les tranchées viennent aux Chevaux, lorſqu'on eſt éloigné de tout ſecours, & à des heures incommodes.

Si vous avez ſoupçon que les tranchées ſoient cauſées par les vers; comme le ſublimé doux peut faire peur à bien des gens, quoique ſans raiſon, vous pourrez vous ſervir d'un remede qui fera le même effet, & que je donnerai après avoir enſeigné l'uſage du ſublimé doux, ou comme l'appellent quelques-uns, mercure doux : il faut en mêler une demi-once, avec une once & demie de la poudre précedente, aſſurément avec cela tous les vers qu'il a dans le corps mourront : que ſi vous avez trop de difficultés à recouvrer le ſublimé doux, ou que vous l'appréhendiez, vous uſerez de la purgation ſuivante, mais plus de deux jours loin de l'accès & de la douleur des tranchées.

Purgation pour tuer les vers.

Prenez Aloës fin une once, colloquinte & agaric de chacun trois gros, turbit demi-once, le tout en poudre groſſiere, ſera mêlé avec une once de la poudre précédente, dans un verre de fiel de bœuf, & une pinte de vin blanc, que vous ferez avaler au Cheval, puis le promenez bien couvert un quart d'heure; elle purgera le Cheval & tuera les vers qu'il a dans le corps.

Il faut huit heures après la priſe du remede donner un lavement avec du lait de vache, ou du petit lait, ou du bouillon de tripes, y ajoutant une demi-livre de miel écumé avec ſix jaunes d'œufs, pour attirer par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Si le Cheval eſt délicat au manger, & que peu de choſe le degoute, il ſe faut bien empêcher de lui donner cette purgation; car elle n'eſt propre que pour les grands mangeurs, & ſi le Cheval a des tranchées cauſées de vers, il ne faut pas lui donner cette purgation dans le tems qu'il eſt travaillé des tranchées, mais ſeulement deux ou trois jours après.

Poudre pour les Tranchées.

Si vous n'avez point de la poudre précédente, donnez au Cheval une poudre compoſée de racines de perſil ſéchées à l'ombre, deux li-

vres, une livre de Maniguette, & autant de poudre d'écorce d'orange féche, demi-livre de fiente de pigeon féche, le tout pulverifé affez gros & mêlé, fera confervé dans un fac de cuir bien bouché, pour en donner une once, jufqu'à deux aux grands Chevaux, dans une pinte de vin. Ce petit remede eft bon, & à peu de frais : le Cheval ayant avalé le remede, il faut le promener au pas bien couvert, il fera un bon effet. On peut faire cas de ce remede, il ne requiert pas un fi grand appareil que le premier, & fait très-bien. CHAP. XLVIII.

Remede pour les Tranchées.

Ceux qui ne plaignent aucun foin pour leurs Chevaux, trouveront ici un beau remede pour toutes les tranchées, mais il faut être curieux & demi-fçavant pour prendre le foin de le préparer.

Prenez de l'efprit de nitre environ demi-livre, autant d'excellent efprit de vin, verfez l'efprit de nitre fur celui du vin goute à goute, pour éviter la grande ébulition, laquelle ceffée, mettez le tout dans une cucurbite au feu de fable, diftillez à feu moderé, avec fon chapiteau & récipient, cohobez par quatre fois; c'eft-à-dire, rediftilez ce qui fera paffé dans le récipient jufqu'à quatre fois, & les deux efprits feront unis : fi vous en goûtez, ils auront perdu leur acidité, & feront doux.

Quand vous aurez un Cheval fort malade de tranchées, donnez-lui dans du vin blanc en même-tems un gros & demi ou deux de cet efprit de nitre dulcifié, & une once & demie ou deux dans un lavement ordinaire, affurément le Cheval fera bien-tôt quitte des tranchées : ce remede ne coûte guéres; il fe conferve long-tems, & le moindre Apoticaire qui aura quelque teinture de Chymie, le pourra préparer.

Autre pour les Tranchées.

Si vous avez effayé des remedes, par exemple, la faignée, les lavemens, la theriaque, ou l'orviétan & autres, & que votre Cheval ne foit pas guéri, donnez-lui deux pilules puantes avec une chopine de vin, & une heure après un lavement : fi pour cette prife il n'eft pas guéri, donnez-lui encore deux pilules avec une chopine de vin, & s'il eft befoin une troifiéme prife, obfervant le même intervale que de la premiere, à la feconde; notez qu'il ne faut pas commencer par ce remede, car j'en ai vû méfarriver, mais on s'en fert quand quelques-uns de ceux que j'ai enfeigné, n'ont pas réuffi.

De la cinquiéme espece de Tranchées.

CHAP. XLIX.

IL y a d'autres espéces de tranchées qui sont fort fréquentes, & qui surviennent aux Chevaux lorsqu'ils ne peuvent uriner : elles sont causées par des obstructions dans le col de la vessie & dans le conduit de l'urine, ou par inflammation de la vessie, & par du sable, quoique le sable ne soit pas ordinaire, & même très-rare aux Chevaux.

Cette maladie est périlleuse, si les Chevaux ne sont promptement secourus, ils meurent dans de grandes douleurs qu'ils souffrent par la suppression de l'urine : les signes de cette maladie sont lorsque le Cheval se couche & se leve, se débat, se présente pour uriner & ne peut, souvent le corps lui enfle, & quelquefois il sue aux flancs.

Il faut commencer les remedes par un lavement avec les cinq racines aperitives, & le policreste, comme nous l'avons décrit en la seconde espéce de tranchées : Ou bien vous lui donnerez le suivant.

Lavement diuretique, c'est-à-dire qui a la faculté de faire uriner.

Prenez une demi-livre de therebentine commune, délayez-la avec une demi-douzaine de jaunes d'œufs, & faites une décoction des cinq herbes émollientes, & d'une once de *milium solis* en poudre, faites cuire le tout & le passez ; que la décoction reste suffisamment chaude, dissolvez ou délayez la thérebentine ci-dessus dedans, avec trois onces d'huile pour les lavemens décrits sur la fin du Chap. XLIV. ou au défaut autant de catholicum commun, faites du tout un lavement que vous donnerez au Cheval, l'ayant promené demi-heure.

Si vous entreprenez de dissoudre la therebentine dans l'eau sans l'avoir délayée avec les œufs, elle durcira comme une pierre, & restera sans effet.

Sans prendre le soin de mêler les jaunes d'œufs avec la therebentine pour la faire délayer dans l'eau, si vous êtes en lieu pour avoir de l'esprit de therebentine, qui est une drogue fort commune, prenez-en deux onces, & les mêlez dans le lavement à la place de la therebentine, il fera plus d'effet pour provoquer l'urine.

Quand le Cheval aura rendu son lavement, donnez-lui deux onces de colophone en poudre dans une chopine de vin blanc, & le promenez, il pissera sans doute.

On donne aussi aux Chevaux qui ne peuvent uriner, une pinte d'eau tiéde, dans laquelle on fait bouillir deux onces d'anis en poudre, & ensuite on y ajoûte le poids d'un écu de poudre de cloportes séches ; ce remede est aisé & n'échauffe point.

Si tous ces remedes ne font rien, il faut lui oindre le fourreau & les testicules avec de l'ail concassé, & mêlé avec de l'huile d'olive. Chap. XLIX.

Ce qui se fera de cette maniere : pilez cinq ou six gousses d'ail, & mêlez avec ledit ail pilé de l'huile d'olive, pour en faire comme un onguent, duquel vous frotterez le fourreau & les testicules ; si c'est un hongre, faites-lui tirer le membre tout doucement hors du fourreau, le bien laver avec de l'eau tiéde pour en ôter toute l'ordure, puis frottez avec cette huile & ail mêlés, tout le dehors du fourreau ; cela lui donnera envie d'uriner s'il le peut faire : car il y a des Chevaux qui ont envie de le faire, & ne le peuvent.

Si cela ne le fait uriner, prenez des cloportes, ce sont des insectes qui se trouvent dans les lieux humides, faites-les si bien sécher qu'elles se puissent réduire en poudre, sans se brûler ni mettre en cendre ; & avec cette poudre mêlée dans l'huile, oignez le membre du Cheval, il urinera : c'est de cette poudre dont j'ai parlé ci-dessus, pour mettre dans l'eau où aura bouilli l'anis.

Une pinte de vin blanc émetique, donné par la corne au Cheval, puis le promener au trot & au pas, assurément le fera uriner : on trouvera la méthode de faire ce vin émetique facilement & à peu de frais, au Chapitre XXIII. ci-devant : mais comme il n'est pas tems de préparer du vin émetique dans le moment que votre Cheval a la difficulté d'uriner, vous pouvez prendre du soufre auré d'antimoine, dont je vous donnerai la description ci-après, ou que vous trouverez dans le Traité de Chymie de Glazer, une once de ce soufre auré, une once de farine fine de froment, les bien mêler ensemble dans le mortier, puis mettez le tout avec une pinte de vin blanc ; cela poussera par les urines, & vaudra mieux que quelque vin que ce soit : on trouvera de ce soufre auré chez quelques Apoticaires curieux de leur art ; l'invention est de Globler, qui l'appelle sa panacée, c'est-à-dire, un remede universel.

On peut mettre au bout de la verge du Cheval qui ne peut uriner, deux poux ou deux punaises, pour exciter la faculté expultrice endormie, à pousser l'urine au-dehors.

Il est bon en même-temps qu'on fait les remedes précédens, de faire au Cheval des fomentations sur les reins en cette façon : prenez de l'avoine environ deux boisseaux mesure de Paris, faites-la bouillir avec de l'eau & du vinaigre mêlés comme un oxicrat, jusques à ce qu'elle creve sous le doigt, & la mettez dans un sac sur les reins du Cheval aussi chaud qu'il le pourra souffrir, il faut qu'elle soit appliquée à l'endroit où finit sa selle sur le derriere : si on manque d'avoine, il faut se servir de ségle.

CHAP. XLIX.

Cette fomentation eſt très-excellente pour faire uriner un Cheval; ſi néanmoins la faculté expultrice eſt pareſſeuſe, prenez de l'yvraye, qui eſt une plante commune qui croît dans les bleds, pilez-la & la mêlez avec du vinaigre, faites-le bouillir enſemble, & en oignez la verge & les teſticules.

Introduiſez la main dans le fondement pour vuider le Cheval, enſuite touchez la veſſie en la preſſant doucement avec la main, il eſt aſſuré que vous le ferez uriner toutes les fois que vous pratiquerez ce remede.

Si ces remedes ne ſuffiſent pas, prenez au bord d'une riviere bien rapide des petits cailloux, les plus blancs ſont les meilleurs, jettez-les dans la braiſe juſqu'à ce qu'ils ſoient tous rouges, puis les éteignez dans trois demi-ſeptiers de vin blanc très-fort, réiterez juſqu'à ce que les cailloux ſoient tous en poudre; paſſez le vin au travers d'un double linge, & le faites boire au Cheval; le ſel des cailloux eſt fort diurétique, il eſt reſté dans le vin, & ſans doute il débouchera, & fera couler l'urine.

L'uſage du ſel prunelle ou criſtal mineral, ſera bon pour déboucher & ôter les obſtructions, qui empêchent l'urine de couler, mais ce remede n'aura pas aſſez d'action dans le tems même que le Cheval a la rétention, il ſera ſeulement pour prévenir ce mal à certains Chevaux qui ſe préſentent ſouvent pour uriner, & ne peuvent, par un principe de chaleur ou d'obſtruction qui s'eſt formée dans les conduits de l'urine; à ces Chevaux il faut donner tous les jours dans du ſon mouillé, une once de criſtal mineral & un gros de muſcade, & continuer tant qu'ils en ayent mangé une livre.

Le criſtal mineral rafraîchit les viſceres, débouche les conduits & rectifie le ſang, & l'uſage en eſt admirable, hors qu'il refroidit trop l'eſtomach, & ainſi dégoûte le Cheval; c'eſt pourquoi j'ai ajouté le gros de muſcade qui ſans beaucoup de chaleur conforte l'eſtomach; que ſi nonobſtant cela le Cheval perd le manger, il faut diſcontinuer à lui en donner.

La fiente de pigeon ſéche & pilée fort fin environ quatre onces, & mêlé dans une pinte de vin blanc qu'on fera bouillir deux ou trois gros bouillons, puis paſſer le tout au travers d'un linge, jetter le marc, & le faire avaler tiede au Cheval, puis le promener une demi-heure, il urinera s'il peut uriner: je ſçai des hommes qui pour la colique ont avalé un gros de fiente de pigeon dans un verre de vin, & en ont été ſoulagés.

Un remede fort aiſé & fort bon pour le Cheval qui ne peut uriner, eſt

eſt de le mener dans une bergerie, c'eſt-à-dire une étable à brebis, le débrider là-dedans, & le laiſſer ſentir la fiente, & ſe veautrer deſſus, infailliblement avant que d'en ſortir il urinera, s'il eſt capable d'uriner, à cauſe d'un ſel volatif, ſubtil & diuretique, qui exhale de la fiente de brebis, lequel frappe le cerveau ; & par la correſpondance qu'il a avec les parties baſſes, oblige la faculté expultrice à pouſſer l'urine : une marque aſſurée de la quantité de ce ſel, contenu dans la fiente de brebis, eſt le ſalpêtre qu'on en peut tirer avec facilité, & en grande quantité : ce remede a été ſouvent éprouvé, & eſt le plus certain de tous. CHAP. XLIX.

Comme il y a ſouvent des flegmes craſſes qui bouchent les conduits de l'urine, qui auroient peine à ceder aux remedes précédens, vous pratiquerez le remede ſuivant qui operera ſans doute.

Remede pour faire uriner.

Prenez une once de bois de ſaſſafras avec ſon écorce, qui contient une partie de ſa vertu, coupez-le menu, & le mettez infuſer avec une pinte de vin blanc, dans une grande fiole de verre bien bouchée, que deux tiers reſtent vuides, crainte que ſon ſel volatil & ſubtil ne s'exhale ; ayant infuſé ſur les cendres chaudes ſix heures ou environ, paſſez le vin & le donnez au Cheval avec la corne, & bien-tôt il produira ſon effet en faiſant ſuer ou uriner, car il faut néceſſairement que l'un ou l'autre arrive : tout le monde ſçait que la matiere de la ſueur eſt la même que celles des urines.

Autre.

Un des plus aſſurés remedes qu'on puiſſe pratiquer pour faire uriner un Cheval, eſt de lui donner plein une cuilliere d'argent d'huile d'ambre jaune dans une chopine de vin blanc, & le faire promener.

Il eſt aiſé de trouver de l'huile d'ambre, ou de carabé, il y a peu d'Apoticaires qui n'en ayent, ou qui n'en doivent avoir : il faut qu'elle ſoit faite ſans addition & non rectifiée, elle eſt aſſez puante, mais il importe peu pourvû qu'on en aye de bons effets : elle eſt ſi diuretique, qu'en la préparant, l'odeur qui s'évapore pleine des eſprits ſubtils de l'huile, fait uriner extrêmement l'Artiſte.

La préparation de l'huile d'ambre eſt facile, & ſi vous avez la curioſité de ſçavoir comme elle ſe fait, ayez recours à Crolius *de Baſilica Chymica*, fol. 234. ou bien à Hertmannus *Praxis Chymiatricæ*, fol. 428. & pluſieurs autres Chymiſtes, qui en donnent tous la préparation, entre leſquels eſt Glazer tout nouvellement dans ſon Traité de Chymie, page 267. Sur tous les remedes précedens quoique bons, je vous

Chap. XLIX.

conſeille, ſi vous pouvez avoir de l'huile d'ambre ou carabé, de vous en ſervir, car elle n'a preſque jamais manqué.

Vous pouvez dans une difficulté d'uriner, pratiquer un remede fort facile, qui eſt de laver le membre du Cheval avec de l'eau tiéde, puis le poudrer entierement avec du ſel, & le laiſſer retirer à lui; ſi c'eſt une Jument, il lui faut mettre gros comme une noix de ſel dans la nature.

Un autre remede aſſez bon, eſt de lui faire avaler une pinte de verjus dans un demi ſceau d'eau; que s'il ne veut pas boire de cette eau, ce qui arrive rarement, il faut mettre une pinte d'eau avec la pinte de verjus, & lui faire avaler le tout avec la corne, puis le promener, il urinera.

Quelque perſonne pourra dire qu'il vaudroit mieux avoir un remede aſſuré pour faire uriner un Cheval, que cette quantité qui embrouille les gens, ne ſçachant lequel ils doivent choiſir: je dirai là-deſſus que je les ai tous éprouvés, que c'eſt à vous d'en faire le choix ſelon le lieu où vous ferez, & la commodité que vous aurez de pouvoir recouvrer les drogues, car il y en a de plus & de moins compoſés; il y a auſſi des maux plus rebelles, ſelon qu'ils viennent de differentes cauſes; un remede réuſſira à un Cheval qui ne réuſſira pas à un autre, c'eſt la raiſon qui a fait que j'ai propoſé cette quantité de remedes, parce que ce mal eſt aſſez ordinaire à certains Chevaux qui en meurent quelquefois: ce n'eſt pas que je n'aye vû une infinité de Chevaux qui avoient des tranchées où l'on ne tâchoit qu'à les faire uriner, qui ſouvent étoient pleins de vents, & n'avoient aucune difficulté d'uriner, & le Cheval mouroit faute d'avoir connu ſon mal; & toutes les fois que les Maréchaux & les Palfreniers diſent que leurs Chevaux ont des tranchées pour ne pouvoir piſſer, il n'en eſt rien, & ils ſont tous ſi entêtés de cela, qu'on ne peut leur perſuader que ce n'eſt pas la cauſe de leur mal. Faites aſſurément votre compte que toutes les fois qu'on ſe plaint qu'un Cheval ne peut uriner, & que les Maréchaux diſent que ſon mal vient de-là, il n'en eſt rien le plus ſouvent, & ſon mal vient d'autre cauſe: en voilà aſſez ſur cette matiere.

Dans une obſtruction rebelle, ou dans une inflammation au col de la veſſie, il n'eſt pas à propos de ſe ſervir intérieurement de beaucoup de diuretiques qui charieroient encore des ſéroſités & des flegmes dans la veſſie, qui augmenteroient la douleur & l'inflammation, & qui étoufferoient la chaleur naturelle; mais mettez en pratique tous les remedes extérieurs que nous avons propoſés.

On n'a pas connu juſqu'à préſent que les Chevaux fuſſent ſujets à la gravelle; ni que le gravier ait cauſé la moindre rétention d'urine qui

leur ait donné des tranchées, non plus que les Chevaux ayent eu la pierre, néanmoins en 1668. il mourut dans notre Academie un vieux Cheval d'Efpagne, qui ne fut malade que quelques heures, fuant univerfellement par tout le corps pendant tout fon mal : j'envoyai notre Maréchal pour le faire ouvrir, & voir la caufe d'une maladie qui l'avoit tué fi brufquement, on lui trouva dans les reins une pierre du poids de quatre livres & deux onces, d'une couleur brune & luifante comme du marbre poli, de la forme d'un petit fromage de Hollande, fort réguliere dans fa forme, n'ayant pas une ligne d'épaiffeur plus d'un côté que de l'autre : elle n'a rien perdu de fa forme ni de fon poids, depuis ce tems-là, tout Paris l'a vû avec admiration ; j'en fis préfent à Monfieur le Comte Bertholin, mon bon ami, qui fit faire un acte pardevant Notaire, où tous ceux qui ont vû tirer la pierre du corps du Cheval, ont attefté la verité de cette Hiftoire. Il a entre fes mains ladite pierre, & il la fait voir à ceux qui l'en prient : j'ai rapporté cet exemple comme une chofe extraordinaire.

CHAP. XLIX.

Pour une difurie ou flux d'urine.

Au contraire des Chevaux dont je viens de parler qui ont difficulté d'uriner, il y en a qui piffent trop, & qui rendent une fi grande quantité d'urine claire comme de l'eau, c'eft-à-dire, qui eft crue & indigefte, ce qui continuant, fait mourir le Cheval : voyons la caufe de ce mal & le remede. Le flux d'urine que les Medecins nomment difurie, eft caufée d'un fang échauffé & âcre, & d'une inflammation dans les reins, qui comme une ventoufe attire toutes les férofités qui font dans les veines qui fe précipitent après dans la veffie, & tout ce qu'un Cheval boit, paffe d'abord, & fort tout comme il eft entré.

La caufe de ce mal eft le travail fans mefure & fans régle aux jeunes Chevaux, les pluyes froides du commencement de l'Hyver, l'avoine marinée, c'eft-à-dire, qui a été apportée fur mer, & étant de nature fpongieufe, attire & s'imbibe d'un efprit volatile, falin, qui s'éleve de la mer ; & cette même avoine étant donnée pour nourriture aux Chevaux, leur caufe ce flux d'urine qui les fait enfin mourir.

Pour les guérir, il faut les rafraîchir, premierement leur ôtant l'avoine, les mettre au fon, & leur donner un lavement rafraîchiffant, le lendemain leur tirer du fang : le lendemain de la faignée leur donner un lavement, le jour d'après encore une petite faignée, que les deux ne tirent pas plus de quatre livres de fang, deux livres chaque faignée.

Après ces deux lavemens & ces deux faignées, ayez du bol du Levant environ trois livres en poudre fine, faites bouillir une couple de

CHAP. XLIX. pintes d'eau, & les jettez dans un ſceau d'eau commune, avec une bonne poignée du bol ci-deſſus pilé, bien mêler le tout enſemble, & le faire boire au Cheval, tiéde s'il eſt poſſible, & qu'il ne boive point d'autre eau pour ſa boiſſon ſoir & matin.

Les Chevaux qui ont ce flux d'urine, boivent exceſſivement, & il y en a qui ſont ſi alterés & échauffés dans le corps, qu'ils boiront ſix ſceaux d'eau en un jour ; il leur en faut donner tout autant qu'ils en voudront, pourvû que l'eau ſoit accommodée avec l'eau bouillante, & le bol comme je l'ai preſcrit, tant plus ils en boiront, plutôt ſeront-ils guéris.

Lorſque le Cheval piſſera à ſon ordinaire, & que ſon flanc & ſa fiente ſeront dans leur naturel, il faut leur donner peu à peu de l'avoine pour les remettre au travail moderé au commencement, & enſuite s'en ſervir avec diſcrétion.

Du Cheval qui piſſe le ſang.

CHAP. L. Dans les grandes chaleurs de l'Eſté, lorſqu'on fait faire de très-grandes courſes aux Chevaux, ou qu'on les échauffe trop par un grand travail, ils piſſent le ſang tout pur, & ſouvent en meurent ; particulierement s'ils ont quelque veine ou gros vaiſſeau rompu qui ſe dégorge dans la veſſie. Il y en a quelquefois qui piſſent le ſang en abondance, & qui n'ont ni fiévre ni dégoût, ne donnant aucun ſigne de maladie, ſinon qu'ils piſſent le ſang ; ceux-là ont ſeulement trop de chaleur aux reins, & ſont faciles à guérir, quoiqu'ils ſemblent par l'abondance du ſang qu'ils piſſent, ne pouvoir long-tems ſubſiſter : mais comme il faut peu de ſang pour teindre beaucoup d'urine, on croit que toute l'urine qu'ils rendent, eſt du pur ſang, mais ſouvent il n'y en a pas la dixiéme partie, & ſi on donne le remede dans les premiers jours, aſſurément ils guériront : je ne ferai point ici une longue déduction des cauſes & des ſuites de ce mal, en faveur de ceux qui ſont ennemis de la formalité, & qui ne cherchent que les remedes.

Tirez du ſang au Cheval, & lui donnez tous les matins trois chopines de vin émetique, fait avec du vin blanc dans une infuſion de *Crocus Metallorum*, ſans être lavé, ce qui s'appelle foye d'antimoine ; ce vin, quoique blanc, ſera rougi à cauſe de la teinture que lui donnera le nitre, mais ce ſera ce qui le rendra très-excellent pour ce mal ; car il détergera & conſolidera, qui eſt ce qu'il faut chercher. Tenez-le bridé quatre heures avant la priſe, & autant après, & continuez tous les jours, dans ſix ou ſept jours votre Cheval ne piſſera

plus le ſang, & ſera en état de guériſon, parce que le vin émetique a la force de pouſſer au-dehors de la veſſie ce qu'il y a d'impur & d'étranger, & de conſolider la partie, qui eſt tout ce qu'on peut déſirer à ce mal.

Que ſi avec ce piſſement de ſang, il y a chaleur & battement de flanc, comme il arrive ſouvent, donnez tous les ſoirs au Cheval de bons lavemens rafraîchiſſans, ſaignez-le une ſeconde fois s'il eſt néceſſaire, & mêlez dans les trois chopines de vin émetique que vous lui donnerez tous les jours, deux onces de policreſte ci-après décrit, & continuant, le Cheval guérira.

Si ce policreſte dégoûte le Cheval, donnez-lui dans le vin émetique une fois ou deux, une once de theriaque ordinaire, ou celle qu'on nomme diateſſaron, & quand il aura recouvré l'appetit, recommencez avec le policreſte, mais n'en donnez qu'une once ou deux au plus; comme la theriaque diateſſaron ne coûte guéres, & eſt très-bonne pour les tranchées, dégoûts & autres choſes, j'en mettrai ici la deſcription.

Theriaque diateſſaron.

Prenez mirrhe, gentiane, ariſtoloche ronde, & bayes de laurier, le tout en poudre de chacun demi-livre, miel écumé ſix livres, & autant d'extrait de geniévre, comme celui avec lequel on fait les pelottes cordiales Chapitre XVII. ſoit fait un électuaire en cette maniere.

Mettez dans une baſſine ſix livres de miel, & trois pintes d'eau, faites cuire lentement & écumez juſqu'à la diminution d'un bon tiers, laiſſez refroidir, & ayant mis vos drogues en poudre très-fine, nourriſſez-les dans un mortier avec le miel peu à peu, & autant d'extrait de genêvre que de miel, & mettez le tout dans un pot pour les uſages auſquels vous employerez la thériaque; car elle réſiſtera aux venins, conſommera les humidités ſuperflues, donnera appetit, & guérira les tranchées; la doſe eſt d'une once juſqu'à deux, avec du vin blanc ou clairet.

On nomme ce thériaque diateſſaron, parce qu'il n'y entre que quatre ſortes de poudre avec du miel, & l'extrait de genêvre qui font une compoſition fort ſouveraine & alexitere, qui vaut mieux que la thériaque que beaucoup de Maréchaux employent, qui ne leur coûte qu'un écu la livre; auſſi n'a-t-elle que le nom de thériaque & non les vertus.

Si les remedes précédens n'ont pas guéri votre Cheval, faites celui qui ſuit, que j'ai ſouvent éprouvé.

CHAP. L.

Autre pour le Cheval qui pisse le sang.

Prenez deux onces de thériaque d'Andromaque qui eſt la plus fine ; au défaut de celle-là le diateſſaron peut ſervir, miel commun quatre onces, caſſonade fine autant, mêlez bien le tout dans un mortier, en bien incorporant les matieres, puis ajoûtez encore anis, coriande & regliſſe de chacun deux onces en poudre fine ; mêlez bien le tout, puis délayez-le avec une pinte de vin rouge, & le donnez au Cheval, qui doit être bridé trois heures avant & autant après la priſe, tirez-lui du ſang le lendemain.

Et le jour après la ſaignée, donnez-lui un lavement avec deux pintes & chopine de petit lait de vache que vous ferez bouillir, y ayant mêlé parmi deux onces de ſcories de foye d'antimoine en poudre fine ; d'abord que le tout bouillira à gros bouillon, ôtez du feu, & mêlez parmi quatre onces d'huile d'olive, donnez le tout tiéde au Cheval : ſi ſon mal continue, ce que je ne crois pas, il faudroit réiterer tout ce procedé ; avec ce dernier remede j'ai vû guérir pluſieurs Chevaux ſans avoir eu la moindre ſuite.

Remede pour les teſticules retirés dans le corps, par la violence de la douleur.

CHAP. LI.

CE n'eſt pas ici l'endroit où l'on devroit parler de cette maladie, & quelques Critiques pourront le trouver mauvais, mais je me ſuis plûtôt attaché à la choſe & l'utilité qu'on en peut recevoir, qu'à la formalité, qui n'eſt ſouvent qu'une fadaiſe.

Un accident preſque auſſi fâcheux que le précédent, eſt qu'aux Chevaux entiers, les teſticules ſe retirent dans le ventre, il ſe fait une contraction violente qui eſt cauſée par une extrême douleur ; & quoiqu'ils fuſſent auparavant pendans & avalés, en ſe retirant de la ſorte, ils cauſent une douleur inſupportable, capable de cauſer la mort avant qu'on y ait donné remede ; que s'il n'eſt promptement fait, les accidens redoublent, & les Chevaux ſe couchent & ſe levent, & ſe débattent furieuſement.

Cette fâcheuſe indiſpoſition arrive ordinairement par l'inflammation du col de la veſſie.

Lorſque vous appercevrez au Cheval cette incommodité, & que cherchant les teſticules vous ne les pourrez trouver, que comme noyez dans le ventre, ſaignez votre Cheval aux flancs en abondance, puis donnez-lui un lavement ramolitif : faites cuire enſuite dans de l'huile d'olive, des mauves, guimauves, farine de lin, & feuilles de vio-

lettes ; quand les herbes feront bien cuites, mêlez de l'huile de lin à difcrétion, & ayant abbattu le Cheval fur un fumier, ou dans une prairie, oignez-lui bien le fourreau & les tefticules de cette huile, & fomentez la partie avec ces herbes affez chaudes ; d'abord que vous appercevrez que les tefticules feront revenus, il les faut empoigner & les lier avec une courroie de cuir fort doux : faites enfuite lever le Cheval, fans doute il fentera & urinera, car cette fomentation adoucit l'inflammation du col de la veffie, & appaife la douleur des tefticules.

Il faut tenir pour affuré lorfque la difficulté d'uriner vient d'inflammation ou d'obftruction rebelle au col de la veffie, & que les tefticules fe retirent dans le ventre, qu'il faut bannir tous les diuretiques comme très-préjudiciables ; la faignée aux flancs, & même au col fi le mal preffe trop, & des lavemens ramolitifs, des fomentations deffus les reins & fur le fourreau doivent être mifes en pratique. Pour conclufion, je donnerois au Cheval défefperé, auquel tout ce que nous avons écrit, n'auroit point operé, de l'antimoine préparé, nommé poudre angélique, une once & demie dans une pelotte de beurre, avec du vin blanc ou autre vehicule, il fera plus d'effet que tout ce qu'on peut propofer : vous en trouverez la defcription ci-après dans ce Livre. Et ceux qui voudront un plus ample difcours fur cette matiere, pourront avoir recours au Livre intitulé, *La Gloria del Cavallo Opera del illuftre Signor Pafcal Caraciollo*, imprimé à Venife, dans fon neuviéme Livre, où il dit tout ce qui fe peut écrire fur ce fujet, auffi-bien que fur toutes les maladies des Chevaux, dont il a parlé très-doctement dans tout fon Livre.

Je ne vous propofe point ici la poudre diuretique de la Reine, *pulvis diureticus Reginæ*, c'eft un fratras d'ingrediens diuretics difficiles à trouver & chers à acheter, il n'y a point de Livre de Medecine qui ne vous en fourniffe une longue & ample lifte : mais il eft de la prudence d'en choifir les plus propres. J'aurois pû groffir fort inuilement ce Volume de cent pareilles defcriptions, plus pleines de paroles que fuivies d'effet : c'eft-à-dire nettement les chofes comme je les ai éprouvées très-fouvent, lorfqu'on a lû les Livres de Medecine, on croit qu'on guérira toutes les infirmités par les beaux effets qu'ils promettent des vertus des fimples : mais quand on vient à l'experience, on fe trouve bien loin de compte ; il faut donc ajoûter une foi bien circonfpecte à tout ce qu'ils promettent ; la plûpart de ceux qui écrivent prennent d'un autre Auteur, & celui-là d'un autre, pas un n'aura mis en pratique ce qu'il débite, & cinquante l'auront dit l'un après l'autre dans leurs livres, parce que l'autre l'a dit ; j'eftime plus une experience faite avec toutes les obfervations néceffaires, que toutes les belles

CHAP. LI. promeſſes en l'air de beaucoup d'Auteurs : je ne veux pas dire que tous en uſent de même, car il y en a qui n'écrivent que ce qu'ils ont experimenté, mais il y en a peu, & le choix en eſt mal-aiſé.

De la ſixiéme eſpece de Tranchées, nommées Tranchées rouges.

CHAP. LII. LEs Chevaux ont aſſez rarement une ſixiéme eſpece de tranchées cauſées de matieres bilieuſes, que les Maréchaux appellent rouges, il en réchappe peu de ceux qui en ſont atteints.

Il eſt mal-aiſé de diſcerner ces ſortes de tranchées d'avec les autres, à moins que de connoître le temperamment de votre Cheval. Tous les remedes précédens pour les tranchées ſont chauds ; & la cauſe de cette maladie venant de chaleur cauſée par une fermentation de la bile, ſi on la traite comme les précédentes, vous ajoûterez feu ſur feu, qui par ſa violence aura bien-tôt détruit & étouffé la chaleur naturelle.

Si la connoiſſance de ce mal eſt difficile, la cure l'eſt encore davantage, parce que c'eſt une fermentation de la bile, qui ne ſe peut guére moderer : Néanmoins pour y proceder avec conduite, vous commencerez par la ſaignée du col, & une heure après, vous ferez celle des flancs ; après ces deux ſaignées, il faut donner des lavemens avec du ſang d'agneau tout chaud, ou du ſang d'un jeune mouton ; & pour cela on amene un jeune mouton, ou on apporte un agneau ou deux, ou un veau dans l'écurie près du Cheval malade, on lui coupe la gorge, & on reçoit le ſang dans une ſeringue qu'il faut avoir échauffée auprès du feu, afin qu'elle ne réfroidiſſe pas le ſang, & que les eſprits qui ſont contenus en icelui, ne ſe perdent pas, & ayant reçû tout le ſang des agneaux, du veau, ou du jeune mouton, il faut d'abord le donner au Cheval en lavement, après l'avoir vuidé de ſes excrémens; il ne faut mêler avec le ſang quoique ce ſoit, & le donner tout pur & tout chaud, comme il vient de l'animal que vous avez égorgé, afin que rien ne ſe perde ; cette ſorte de lavement adoucira l'humeur âcre contenue dans le gros boyau, & ſoulagera extrêmement le Cheval, car il ne le rendra point, & la nature s'en accommodera, en ſorte qu'il ne le rejettera qu'avec la premiere fiente au cas qu'il guériſſe, & le ſang pris en lavement ſera comme des pelottes.

Au défaut de ce lavement avec du ſang tout chaud, qu'il ne faut pas omettre, ſi on peut, on en peut faire un ſi on veut avec une décoction de pourpier, d'oſeille, de laitue, de chicorée, d'un demi concombre (ſi vous êtes au tems qu'on en a) & une once & demie de ſcories de foye d'antimoine en poudre fine, faiſant bouillir le tout

l'eſpace

l'eſpace d'un demi-quart d'heure ſeulement ; ayant coulé cette décoction, il faut diſſoudre dedans ſix onces de miel roſat, afin d'aider la nature à dégager cette matiere. CHAP. LII.

Après la ſaignée & les lavemens, ſi le Cheval n'eſt point ſoulagé & qu'il ſe tourmente toujours, il faut l'abbattre & le coucher ſur le dos, les jambes en haut, & mouiller quatre ſerviettes l'une après l'autre dans de l'eau tiéde, & les étendre ſur tout le ventre du Cheval, ſans toucher aux flancs ni les mouiller que le moins qu'on pourra, & tenir de cette ſorte un quart d'heure le Cheval, remouillant dans l'eau tiéde une couple de fois les ſerviettes pendant cet eſpace d'un quart d'heure ; quand les Chevaux ſe relevent, ils ſe trouvent guéris, quelques-uns ſoulagés, & d'autres ſont auſſi mal qu'auparavant, & en meurent. Si on ne veut point avoir la peine d'abbattre un Cheval, on peut faire ce qui ſuit.

Vous ferez baigner le Cheval ſi c'eſt en Eſté, & le tiendrez le plus long-tems que vous pourrez le ventre à demi dans l'eau, le laiſſant boire tout ſon ſaoul. Si vous n'avez point de commodité pour le faire baigner, il faut diſſoudre dans ſa boiſſon quatre onces de criſtal mineral ſur un ſçeau d'eau, & lui préſenter de cette eau. Sur tout il eſt néceſſaire de réiterer ſouvent les lavemens : car la bile fait dans peu de temps un ſi grand déſordre, que le Cheval eſt bien-tôt dépêché, ne durant avec cette maladie que trente heures au plus ; s'il commence à vouloir manger, ce ſera une marque que le mal ſe relâche ; mais il ne lui en faut point donner.

Je vous ai propoſé ces remedes, quoiqu'ordinairement peu réchappent de ce mal, qui n'attaque guéres que les Chevaux vigoureux ; & s'ils meurent nonobſtant ces remedes, accuſez-en la violence du mal.

Lorſque vous aurez tenté inutilement ces remedes, vous pouvez vous ſervir des pilules puantes, on en donne deux avec chopine de bierre, une demi-heure après, un lavement fait avec cinq chopines de bierre, une once & demie de ſcories de foye d'antimoine, faites bouillir cinq ou ſix gros bouillons, ôtez du feu, & ajoutez un quarteron d'onguent de *populeum*, & donnez le tout tiéde au Cheval en lavement ; que ſi vous n'avez point de bierre, le petit lait ſuppléra, & démi-heure après le lavement, une priſe de pilules, & continuer de la ſorte juſqu'à trois priſes & trois lavemens ; ſi quelque choſe doit ſauver & guérir le Cheval, ces pilules le feront. Si après avoir donné des pilules comme je l'ai ordonné, votre Cheval meurt, ne les accuſez pas de l'avoir tué, mais accuſez-en le mal trop violent ; les Maréchaux les appellent des tranchées rouges, ils appellent ainſi toutes

CHAP. LII. celles qu'ils ne connoiſſent pas, & qui font mourir les Chevaux. On pourra dire ſur ce ſujet que c'eſt ajoûter chaleur ſur chaleur, de donner des pilules puantes aux Chevaux qui ont des tranchées bilieuſes, & il ſemble que ce ſoit contre toute bonne méthode, mais un bouillonnement ou fermentation comme celui-ci, ne s'appaiſe pas par les rafraîchiſſemens ordinaires de la Médecine, qui ſont ici inutiles, mais par les ſels alcalis qui tuent & détruiſent la liqueur acide qui a cauſé ce déſordre; cet article eſt proprement l'origine de la chaleur qui fait le bouillonnement : or cette gomme d'aſſa fœtida contient beaucoup de ce ſel alcali, auquel l'acide s'aſſocie & s'en ſoule, & tous les deux ſe changent en un ſel ami de la nature & balſamique, qui ſe joint au foye d'antimoine pour la rétablir, car il eſt ami de la nature des Chevaux & la fortifie extrêmement, il fixe même étant tout ſeul, & épaiſſit la bile qui fermente dans les inteſtins; & parce qu'il eſt plutôt froid que chaud, il tempere la chaleur des bayes de laurier, & ce mélange de ces trois drogues donné dans la proportion qu'il le doit être, fortifie la chaleur naturelle, & détruit ce feu étranger qui eſt la cauſe des tranchées bilieuſes, par les raiſons que j'ai dit.

Du vertige des Chevaux.

CHAP. LIII. LEs Chevaux ſont ſujets à une infirmité que nous appellons vertige, qui leur ôte tellement l'uſage des ſens, qu'ils ſont preſque ſans connoiſſance; ce mal les fait chanceler & tomber, même ſe donner de la tête contre les murs.

Ce mal eſt cauſé par les vapeurs qui s'élevent des entrailles, qui ſont chaudes, âcres & ſubtiles, qui empêchent les fonctions & troublent le cerveau peu ou beaucoup, ſelon qu'elles ſont plus ou moins âcres, ou en moindre ou plus grande quantité.

Les cauſes de cette maladie, ſont le travail dans les grandes chaleurs, les mauvaiſes odeurs dans les écuries, les longues courſes, les pirouettes trop ſouvent réiterées; le trop manger; & ſur-tout lorſque dans les chaleurs l'eſtomach ſe trouve plein d'humeurs âcres & chaudes qui fermentent & bouillent hors de leur lieu naturel, par où toutes les digeſtions ſont détraquées.

Les ſignes de cette maladie ſont très-faciles à remarquer, le Cheval chancelle comme s'il étoit yvre, il ſe donne de la tête contre la mangeoire avec tant de violence, qu'à tous momens il eſt en danger de ſe tuer; il ſe couche & ſe leve : mais avec plus de violence qu'aux tranchées, car il ſemble qu'il ſe veuille tuer contre les murailles, & contre les mangeoires, & qu'il a perdu abſolument la vûe.

Pour donner remede à cette maladie, il faut faigner le Cheval des flancs & du plat des cuiffes, & enfuite lui donner un lavement, avec deux pintes de vin émetique tiéde, & un quarteron d'onguent *populeum*, puis vous le laifferez en repos quelque-tems.

Il faut donner au Cheval qui a le vertige des lavemens très-fouvent, & après que ce premier aura été rendu, c'eft-à-dire, une heure ou deux après, felon qu'il l'aura fatigué, lui en donner un avec cinq chopines de bierre, deux onces d'écories en poudre fine, faire bouil-lir cinq ou fix gros bouillons, & ajoûter un quarteron d'onguent rofat, donner le tout tiéde en lavement, & réiterez fouvent, lui frotter fort les jambes avec des bouchons mouillés d'eau tiéde pour faire révul-fion, & lui donner pour fes alimens du fon, ou du pain de froment, le promener de tems en tems en lieu temperé ; & fi la fiévre ne fur-vient avec le vertige, le Cheval en échappera, pourvû qu'on y ap-porte les foins que nous avons dit.

Après avoir tenté les remedes ci-deffus, fi le vertige n'eft ceffé, donnez à votre Cheval une once de thériaque, ou de l'orviétan, ou du diateffaron, celui que vous trouverez le plus facilement, fera dé-layé dans une pinte des quatre eaux cordiales qui feront de fcorzone-re, buglofe, chardon benit, & reyne des prés, ou autres cordiales, & en même-tems vous préparerez un lavement avec les herbes émol-lientes, & deux onces de policrefte, & deux onces de la même com-pofition, qui fera thériaque, orviétan, ou thériaque diateffaron, que vous délayerez dans deux pintes de bonne décoction & de policrefte, pour en faire un lavement avec un quarteron d'huile de l'herbe nom-mée rhue, pour le donner tiéde au Cheval d'abord que vous lui au-rez donné le breuvage.

Les Chevaux ont une autre efpece de tourment de tête, qui eft moins à craindre que le précédent, & une feule faignée l'emporte ; il vient de ce que le Cheval par l'abondance du fang, & par le trop de repletion ayant demeuré long-tems dans l'écurie fans fortir, quand on le veut tirer dehors, il fe laiffe tomber tout à coup, & fe releve enfuite tout étourdi, ne pouvant qu'à peine fe tenir debout, comme s'il avoit des vertiges.

La caufe de ce défordre vient de la trop grande quantité de fumées qui s'élevent du fang, qui ne pouvant être réglée par la nature, op-preffe le Cheval, & le fait balancer & enfin tomber.

On connoît que c'eft un étourdiffement, & non un vertige, en ce que le Cheval étant à l'écurie eft gay & mange bien, & fi on le tire dehors, il tombe tout à coup ; & au vertige il tombe auffi-bien dans l'écurie que dehors, & avec grande violence, ayant les yeux agards, & celui-ci non.

CHAP. LIII. Le remede à cet étourdiſſement, eſt de donner un lavement au Cheval, & enſuite de le ſaigner, & deux jours après réiterer la ſaignée. Pour prévenir cette maladie, il faut exercer le Cheval médiocrement, & le nourrir moins, afin que la nature ne produiſe que le ſang qu'elle peut gouverner.

De l'effort d'épaule, de l'écart, ou du Cheval entr'ouvert.

CHAP. LIV. CEt accident étant très-commun à tous les Chevaux, il eſt à propos d'en examiner les circonſtances, parce que faute d'avoir bien reconnu le mal, & de l'avoir traité méthodiquement, on laiſſe des Chevaux eſtropiés, qui demeurent inutiles le reſte de leurs jours. Pour comprendre ce mal, il faut ſçavoir que l'épaule du Cheval, comme des autres animaux à quatre pieds, n'eſt attachée à ſon corps par aucun gros os, mais ſeulement appliqué ſur l'extrémité des côtes, & retenue en ſa juſte ſituation par les ligamens qui l'attachent en cet endroit ; c'eſt ce qui fait que par un médiocre effort, dans une extraordinaire ſituation de la jambe à terre, un Cheval peut s'entr'ouvrir, c'eſt-à-dire, ſe déjoindre quelque partie de l'épaule d'avec le corps, ce qui ne ſe peut faire que par une extenſion des ligamens de l'épaule. Dans toutes les parties qui ſe mouvent en tous les endroits du corps, il y a certaines eaux gluantes ou pituites, qui facilitent le mouvement des jointures. Ces eaux ſortent du lieu où elles ſont établies par la nature pour faire leurs fonctions, elles ſe répandent dans les endroits dilatés & ouverts par l'effort de l'épaule ; ainſi elles ſont hors de leur lieu naturel, & d'abord elles s'y épaiſſiſſent & s'endurciſſent, & bien loin de faciliter le mouvement comme auparavant, elles l'empêchent & y cauſent de la douleur qui fait boitter le Cheval plus ou moins, ſelon que l'effort eſt plus ou moins grand ; la douleur peut provenir de l'extenſion des nerfs, & de ces glaires qui ſont augmentées par les humeurs voiſines qui ſe jettent ſur la partie malade, & augmentent la douleur ; il faudra tâcher d'attenuer ces humeurs, & enſuite les évacuer par inſenſible tranſpiration, & fortifier la partie pour la remettre en ſon premier état.

Ce mal eſt difficile à connoître, particulierement quand on n'a point vû faire l'effort au Cheval, & qu'il ne fauche point ; c'eſt-à-dire, qu'en cheminant il ne porte point la jambe en tournant, faiſant un demi rond avec le pied, au lieu de le porter droit en avant ; car s'il fauche, c'eſt une marque preſque infaillible qu'il a fait effort à l'épaule, ou qu'il eſt entr'ouvert : les Maréchaux diſent qu'il a fait un écart.

Lorſque le Cheval ne fauche point, & que néanmoins il boitte, on

le fait tourner & trotter en rond fur le côté malade affez court, & on obferve foigneufement comme il pofe fon pied à terre, car fi le Cheval a mal à l'épaule, il pofera le pied à terre fans craindre, & tâchera de foulager fon épaule, & c'eft le plus certain en tournant court fur le côté malade, pour bien appercevoir fon mal; que fi on ne le découvre point de cette forte, on prend fon bras, & on le fait aller en avant & en arriere, pour faire mouvoir l'épaule, afin de voir s'il ne feint point quand on lui fait faire ce mouvement, alors on juge au mouvement s'il y a de la douleur dans cet endroit; fouvent le Cheval boittera du train de devant, fans être entr'ouvert, pour avoir fait quelque leger effort, & s'être étendu quelque ligament, ce qui n'eft pas un mal fi confidérable.

La maxime prefque ordinaire pour connoître fi le Cheval boitte de l'épaule ou du pied, quand on n'a point été préfent lorfqu'il a eu l'accident, eft que fi le mal tient à l'épaule, il boittera moins quand il eft échauffé à cheminer; & quand le mal le tient dans le pied, en cheminant il boittera davantage que s'il étoit de féjour. En toutes les occafions où le Cheval boitte, il faut d'abord le faire déferrer, & lui faire parer le pied comme nous enfeignerons parlant des encloueures. Et fi on ne trouve rien dans le pied, il faut manier le pâturon, pour fçavoir s'il n'y a point quelque javar ou crevaffe qui le faffe boitter, il faut paffer la main enfuite tout au tour du boulet, pour voir s'il n'a point d'entorfe, & puis au long du nerf, pour connoître s'il n'eft point atteint & bleffé; & enfuite il faut manier toute l'épaule affez rudement, en la preffant bien fort avec la main feulement, & juger l'endroit où le Cheval feindra, ou témoignera avoir de la douleur.

Un Cheval peut boitter de l'épaule, non-feulement pour être entr'ouvert en tout ou en partie, mais encore pour s'être heurté extérieurement en tombant, ou pour avoir reçû un coup de pied d'un autre Cheval, ou pour avoir été preffé de la felle aux épaules; alors il faut le traiter comme s'il étoit épaulé ou entr'ouvert, dans le commencement du mal.

Il y a plufieurs autres obfervations pour connoître un Cheval entr'ouvert, mais il n'y en a jamais guéres qui ne fauchent un peu, & le plus sûr eft de remarquer foigneufement quand on les fait trotter en rond, la maniere dont il pofent les pieds à terre, car de là avec un peu d'application & de pratique, on juge d'abord fi c'eft de l'épaule ou non.

CHAP. LIV.

Remede à l'effort ou à coup de pied, ou autre heurt à l'épaule.

Ayant reconnu que le Cheval boitte de l'épaule, s'il boitte peu & qu'on ne foit pas en tems froid, il le faut feulement mener dans l'eau courante ou autre, & le faire nager un demi quart d'heure le matin & autant le foir, au fortir de l'eau lui frotter la partie avec de l'eau-de-vie, il guérira, fi le mal eft leger; par exemple, un Cheval en galoppant rencontrera une pierre qui lui roulera fous le pied, & lui fera faire une extenfion extraordinaire à l'épaule, qui le fera boitter, ou bien fera quelque leger effort de l'épaule, en mettant le pied en faute; fi cela eft, le Cheval ayant été faigné du col, guérira en le faifant nager foir & matin, & lui faifant frotter l'épaule d'eau-de-vie au fortir de l'eau, comme je viens de dire, fuppofé que le mal foit leger.

Si ce remede ne guérit, il le faut faigner du col; recevoir fon fang dans un vaiffeau, le remuer toujours avec la main, afin qu'il ne fe fige, puis mêler avec ce fang un demi-feptier de bonne eau-de-vie, & en charger l'épaule, en frottant fort avec la main, pour faire pénetrer l'eau-de-vie au-dedans du cuir, qui avec la qualité aftringeante & corroborative du fang, fouvent guérira le Cheval fans autre chofe; mais il le faut tenir entravé, fi on voit que le Cheval montre le chemin de S. Jacques de fon pied malade.

S'il n'eft pas guéri, c'eft une marque que le mal eft plus grand que vous n'avez crû; fervez-vous de l'onguent de Montpellier en la maniere fuivante, il eft capable de guérir tout effort d'épaule & de hanche, quelque grand qu'il foit.

Le lendemain de la faignée & de la charge avec le fang & l'eau-de-vie, faites mettre un patin au pied contraire, s'il ne s'appuye pas fur fon pied malade, & entravez les deux pieds de devant, s'il montre le chemin de S. Jacques, puis frottez fort l'épaule avec de l'efprit de vin, & en mettez environ un demi-feptier à une feule fois, & ayant bien frotté avec la main pour faire pénétrer l'efprit de vin, frottez toute l'épaule avec du favon noir environ une demi-livre pour le faire pénétrer, & laiffez le Cheval en cet état vingt-quatre heures, après quoi vous le frotterez tous les jours avec l'onguent de Montpellier ci-après décrit; le laiffant entravé & avec le patin environ dix jours, fi vous avez jugé qu'il en eût befoin, au bout defquels ôtez-lui le patin & le faites trotter doucement pour voir l'amendement: s'il boitte peu, continuez l'onguent de Montpellier tous les matins & les foirs fans rien ôter de l'onguent, frottez l'épaule malade avec de l'efprit de vin, & continuez jufqu'à ce qu'il ne boitte que peu, qu'on appelle feindre, lors faites un bain avec de bonnes herbes, de la lie de vin &

du miel, & en baſſinez & frottez tous les jours l'épaule, & quand il ne boittera plus, laiſſez-le de ſéjour aſſez long-tems pour ſe fortifier à l'écurie, ſans le faire marcher ni promener, car autre choſe que le repos ne le peut rétablir ; à tous les maux d'épaule, il faut du ſéjour, afin que la nature répare à loiſir le déſordre que l'effort a fait. CHAP. LIV.

Onguent de Montpellier.

Prenez du véritable onguent roſat, & non de la graiſſe blanche rougie avec orcanette, & lavée en eau-roſe pour lui donner l'odeur, comme pluſieurs Apoticaires en vendent pour onguent roſat, & qui ne l'eſt pas, mais l'onguent roſat eſt fait avec les roſes, d'où il prend ſon odeur, & ſa couleur eſt une chanſon, puiſqu'elle ne lui donne pas la vertu ; la deſcription eſt dans toutes les pharmacopes, ainſi je ne la mettrai point ici : prenez donc le véritable onguent roſat, le *populeum* auſſi ſans addition de vert de gris, comme les fripons en uſent pour lui donner une couleur plus verte, & le mieux vendre, prenez de bon *populeum*, l'althea & le miel, de chacun une livre, mêlez le tout à froid & le gardez dans un pot bien couvert ; voilà la véritable deſcription de cet onguent ſi renommé parmi les amateurs de Chevaux pour ſes bons effets, car il fortifie ſans chaleur, & ſert pour tous les endroits où il faudroit ſe ſervir des charges ou emmielures.

Comme l'effort d'épaule peut être ſi grand, que ce remede ne le pourroit guérir, on peut ſe ſervir de celui qui ſuit, qui a plus d'efficace, mais qui eſt plus difficile à faire.

Onguent du Baron, pour les Chevaux qui ont fait effort d'épaule ou de hanche.

PRenez cire neuve, poix-réſine & poix noire, de chacun une livre, thérebentine commune autant, l'huile d'olive deux livres, graiſſes de Chapon, de Blereau, de Cheval, de Mulet, & mouelle de Cerf, de chacun cinq onces, huiles de thérebentine, de caſtor, de vers de camomille, de mille-pertuis, de lin & de Renard, de chacun quatre onces, huile de gabian, ou à ſon défaut huile de petrolle deux onces. CHAP. LV.

Mettez l'huile d'olive dans une baſſine ſur un feu clair avec la cire, poix-réſine, & poix-noire concaſſée, laiſſez fondre en remuant ſur un feu de flamme, le tout fondu, mêlez les graiſſes & la mouelle de Cerf, puis la thérébentine, laiſſez-bien mêler le tout ſur un feu fort lent, puis ajoûtez les huiles, & remuez l'eſpace d'un demi-quart d'heure, ôtez du feu, remuez-le juſqu'à ce que le tout ſoit froid.

CHAP. LV. Cet onguent eſt bon pour les Chevaux entr'ouverts, c'eſt-à-dire, qui ont fait un écart, pour ceux qui ſont épointés ou éhanchés, pour un effort de jaret & de cuiſſe, pour entorſes & mémarchures, pour jambes foulées & nerfs ferus; & finalement pour toute fluxion & foibleſſe dans une partie.

Pour l'appliquer, il faut fort échauffer la partie en la frottant avec un bouchon ou avec la main, puis frotter avec l'onguent tout chaud, & préſenter une peſle à feu toute rouge vis-à-vis pour le faire pénétrer, & n'en mettre que de deux jours l'un, juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri; ſi c'eſt à l'épaule, il faut entraver le Cheval s'il eſt beſoin, & mettre un patin au pied qui n'a point de mal, ſi on le juge à propos, la partie enflera, mais on la déſenflera facilement avec de bons bains, quand la douleur ſera ôtée.

Quoique le mal ſoit envieilli, le Cheval guérira par cette méthode, mais comme ſouvent on n'a pas cet onguent, on peut ſe ſervir des remedes ſuivans.

Ayant ſaigné le Cheval & chargé l'épaule avec le ſang & eau-de-vie, il faut le lendemain lui appliquer une charge faite de l'emmieleure, que nous décrirons au Chapitre ſuivant, & la réiterer pendant trois ou quatre jours, le mal ſera grand s'il ne guérit; il ne faut pas s'étonner de ce que l'emmieleure fera enfler l'épaule, car c'eſt bon ſigne, & la douleur ſe diſſipe dans l'enflure, laquelle ſera facile à guérir par de bons bains, ou s'il ne boitte plus, ſeulement par la laveures d'écuelles; ſi le mal n'a point cedé au remede, il faut bien nétoyer l'épaule & l'échauffer à force de la frotter, enſuite on la frottera une fois avec les eſſences, qui ſont l'huile d'aſpic une once, de petrolle & de thérebentine de chacune deux onces, & trois onces d'eſprit de vin, on entravera le Cheval, & on mettra un patin au pied contraire.

S'il eſt néceſſaire, & deux heures après avoir bien frotté l'épaule avec les eſſences, il la faut charger avec une bonne emmieleure comme eſt la rouge ci-après-décrite, deux jours après remettre de nouvelle emmieleure ſur la vieille, le tout pour concentrer dans la partie malade la vertu de l'eſſence, & la faire mieux agir, ayant laiſſé quatre ou cinq jours l'emmieleure, préparez un bain comme je l'enſeignerai ci-après, & en frottez l'épaule par-deſſus la charge qu'on y avoit mis, quatre ou cinq jours. Puis ôtez les entraves & le patin, & faiſant aller doucement votre Cheval, vous connoîtrez l'amendement qu'il y a, car preſque toujours après l'application de ces huiles ou eſſences, la douleur eſt ceſſée, & le Cheval ne boitte plus; enſuite laiſſez le Cheval quelques jours en repos pour le laiſſer rétablir, car quoiqu'il ne boitte plus, la partie eſt encore foible, & ſi on ne donne du tems à la nature

nature pour reprendre ce qu'elle a cedé, affurément il boitera plus fort qu'au commencement, & fera bien plus difficile à guérir que la premiere fois.

Il ne faut jamais faire nager le Cheval à fec, parce qu'on affoiblit une partie qui eft déja affligée, on y caufe de la douleur, & on la rend plus difficile à guérir, la douleur s'en augmente, & la fluxion par conféquent ; c'eft la vieille routine des Maréchaux, qui fe détruit d'elle-même. On fait nager un Cheval à fec en cette maniere, on attache le pied duquel il ne boite point contre le bras du Cheval, enforte qu'il ne puiffe toucher à terre, & le contraignant à cheminer fur trois jambes, les Maréchaux difent qu'il s'échauffe l'épaule malade, & par ce moyen s'ouvre les conduits, tant du cuir que de la chair, afin que les remedes qu'on appliquera enfuite, puiffent mieux pénétrer au-dedans, lefquels ont la faculté de diffiper une partie de ces glaires, pituites, ou eaux épaiffies, d'ôter la douleur, & de guérir le Cheval.

Cela feroit fupportable à un effort d'épaule que le Cheval auroit depuis long-tems, & où les remedes n'auroient rien fait, encore ne le faudroit-il faire nager à fec, que deux jambes entravées enfemble, non d'une feule, afin de ne lui point tant faire de mal qu'il en fouffre le faifant nager à fec fur une feule jambe ; mais la maniere ordinaire de faire nager un Cheval à fec des Maréchaux, eft le plus grand de tous les abus, & il faut n'avoir pas de fens commun pour s'en fervir.

Pour un effort d'épaule, vous pouvez faigner du col, charger de fon fang mêlé avec de l'eau-de-vie, deux heures après frotter très-bien toute l'épaule avec moitié eau-de-vie, & moitié effence de thérébentine bien mêlées dans une fiole, il faut frotter avec cette effence, fans ôter le fang, & deux heures après l'avoir frotté, graiffer bien l'épaule avec une demi-livre d'onguent de Montpellier, le faifant pénétrer à force de frotter avec la main ; le lendemain frottez encore l'épaule malade avec un quarteron d'onguent de Montpellier, & le foir avec un verre de bonne eau-de-vie, faites ce même manége huit jours de fuite (je fuppofe que le Cheval ne fe foit point couché tout ce tems-là) lors tirez le Cheval dehors, pour connoître s'il ne boite plus le faifent trotter, & ne boitant plus, laiffez-le encore quinze jours de repos pour laiffer fortifier la partie.

Que s'il boite encore après les neuf jours que j'ai ordonnez, faites-lui donner le feu autour du gros mouvement de l'épaule, de la largeur d'une affiette, ledit mouvement fera comme le centre de ce cercle, qu'on fera large comme une affiette, & on percera le cuir avec des boutons de feu, d'un pouce de diftance d'une pointe à l'autre, qui occuperont tout cet efpace contenu dans le rond, un bon ciroine

CHAP. LV. par-dessus, & de la bourre sur le ciroine, en travers le Cheval, & un patin à l'autre pied, l'escarre tombée, on lavera tous les jours le mal avec de l'eau-de-vie ; s'il boite encore après que les playes seront guéries, il faut avoir patience, & donner le tems au feu d'agir, frottant tous les jours l'endroit brûlé avec l'onguent de Montpellier, & promener en main le Cheval. Que si tout cela ne guérit pas votre Cheval, il ne guérira jamais.

Du Cheval entr'ouvert.

CHAP. LVI. Lorsque l'épaule est entr'ouverte par quelque effort violent, ou que le Cheval boite extrêmement par un vieux mal, il est à propos de lui pratiquer tout au commencement les remedes que je viens de dire, & ensuite de lui mettre une ortie, qui est ce qu'on appelle donner des plumes ; comme ce remede est violent, on doit tenter tous les précedens avant de le pratiquer.

Il faut abbattre le Cheval sur un endroit mol, & le tenir en sorte qu'il ne se puisse mouvoir, puis lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, ou une pomelle de Corroyeur, si fort qu'on la meurtrisse, mouillant l'épaule avec de l'eau en la broyant. Il faut remarquer que si vous faites ce remede à un Cheval peu chargé d'épaule, comme sont ordinairement les Chevaux de legere taille qui ont peu de chair aux épaules, il ne faut pas broyer ni meurtrir l'épaule, mais seulement sans l'abbattre, s'il se peut, avec une espatule détacher toute la peau de l'épaule en passant l'espatule de fer (qui est faite exprès pour cela) entre chair & cuir, tout autour dessus la peau de l'épaule, parce que comme les ligamens & les nerfs sont presque découverts, & qu'il y a peu de chair par-dessus, on altere & on corrompt ces ligamens, en broyant l'épaule, comme j'ai dit ci-devant, l'inflammation y survient, & quelquefois le Cheval en meurt, comme je l'ai vû arriver plus d'une fois : cette opération n'est donc bonne de broyer l'épaule, qu'à ceux qui les ont grosses & fort chargées de chair : quand on a donc broyé l'épaule, ou qu'on a seulement détaché la peau d'avec la chair avec l'espatule, & qu'on l'a soufflé par les deux ouvertures au bas de l'épaule, un demi-pied à côté de l'endroit où touche le poitrail à l'épaule, & trois doigts loin de la jointure, & l'autre contre le coude, au derriere de l'épaule contre les côtes, prenant garde qu'elles ne soient pas à l'endroit du mouvement où est la jointure, parce qu'on y attireroit de la matiere, ce qu'il faut éviter ; supposons que la peau ait été détachée de l'épaule pour avoir été broyée, ou que sans l'avoir broyée, on ait seulement déjoint la peau de la chair

avec l'efpatule de fer ; & pour être affuré fi la peau eft bien détachée, il faut introduire entre cuir & chair par l'ouverture faite au bas de l'épaule, la grande efpatule de fer tout au long & au large de l'épaule, pour voir fi la peau eft bien détachée jufqu'à la criniere, & lors il faut introduire par les ouvertures de grandes plumes d'oyes frottées de Bafilicum jufqu'au haut, & les pofer en forte qu'elles ne fortent point d'elles-mêmes, & entraver le Cheval. CHAP. LVI.

Trois jours & trois nuits après l'opération, il faut tirer tous les jours les plumes, & faire écouler la matiere, puis remettre les plumes frottées de vieil-oingt, ou de graiffe blanche, ou de Bafilicum, ce qu'il faut continuer quinze ou vingt jours, felon la quantité de matiere; puis ôter les plumes, les playes fe fermeront d'elles-mêmes. Quelques-uns croyent qu'il ne faut pas laiffer une ortie plus de dix jours, d'autant, difent-ils, que cela engendre des filandres, & qu'on fait un égoût en cette partie qu'on ne peut enfuite détourner ; mais il faut neuf jours pour digerer ces humeurs qui s'écoulent de la meurtriffure. Si l'on ôte l'ortie dans dix jours, quelle utilité en pourra-t'on recevoir? Il faut donc donner du tems pour écouler de l'épaule tout ce qu'il y a d'impur, & pour donner lieu à la nature d'évacuer cette pituite épaiffe qui faifoit la douleur dans le mouvement ; neuf jours peuvent fuffire, lorfque le mal n'eft pas envieilli ; mais quand le mal a réfifté aux remedes ordinaires, il faut laiffer les orties plus de neuf jours.

Il ne faut pas appréhender qu'il fe forme dans ces ouvertures des filandres, ni des duretés, quand on tient les plumes graffes, les playes bien ouvertes, & qu'on en fait écouler foigneufement la matiere.

Lorfque l'épaule eft platte & décharnée, & qu'il y a du péril à la broyer, il faut y proceder comme il fuit ; fi le Cheval eft difficile, chatouilleux ou très-fenfible, on l'abbat (fi on peut faire l'opération fans l'abbattre, il eft encore mieux) on prend fes précautions pour n'être point bleffé du Cheval, puis on fait une ouverture au milieu du bas de l'épaule, & on introduit l'efpatule de fer pour détacher la peau par toute l'épaule d'avec la chair jufqu'à la criniere, enfuite fouffler toute l'épaule par l'ouverture qu'on a fait, puis introduire des tranches de lard gras, larges de deux ou trois doigts, & fort déliées, & les faire couler entre cuir & chair jufqu'au haut de l'épaule, & en mettte environ fix ou huit, puis graiffer toute l'épaule avec de la graiffe de porc, qu'on appelle fain-doux, entraver le Cheval & lui mettre un patin.

L'épaule enflera beaucoup, il faut s'attendre à cela, & tous les jours faire couler la matiere par le trou, & ôter les tranches de lard, pour en remettre de nouvelles à la même place, & toujours graiffer

CHAP. LVI. l'épaule ; au bout de dix jours il ne faut plus mettre de tranches ; mais seulement laver toute l'épaule avec du vin chaud & du beurre frais fondus ensemble, c'est la méthode dont je me sers à présent, & je m'en trouve bien, les vieux maux se guérissent par cette méthode, sans aucun péril pour le Cheval.

Aux Chevaux entr'ouverts qui boitent depuis long-tems, & auxquels on a essayé plusieurs remedes inutilement, & on se sert aussi d'un seton au lieu de plumes, lequel on fera par une ouverture au haut de l'épaule, & par une autre au milieu du bas de l'épaule ; on détache le cuir par toute l'épaule, & d'une ouverture à l'autre, ayant fait une corde moitié crin & moitié chanvre, on la passe au travers, l'ayant graissée avec du Basilicum, l'on tire cette corde tous les vingt-quatre heures du haut en bas, pour faire sortir la matiere, & dans quinze jours il en sort beaucoup, particulierement si on a bien détaché la peau d'avec la chair par toute la largeur de l'épaule.

Si aux orties & au seton l'épaule enfloit extraordinairement avec inflammation, qui causât de la fiévre au Cheval, il faut la graisser avec de l'huile rosat, pour ôter l'inflammation, ou avec du Cerat de Galien, & seringuer au-dedans de l'eau-de-vie. Quand vous voudrez guérir le seton, il faut seulement ôter la corde, il guérira de lui-même.

Emmielure rouge, communément appellée Charge.

CHAP. LVII. LE remede que je vous propose sert à tant d'infirmités, que si j'en voulois décrire toutes les vertus, un Chapitre seul n'y suffiroit pas ; je me contenterai d'en proposer les principales, & je dirai qu'elle est propre pour un Cheval foulé & las, pour un effort d'épaule & de hanches, pour les jambes usées, rondes & enflées, pour les pieds douloureux ou solbattus, pour les bleimes, pour effort de reins, pour entorces, nerfs ferus, pour faire tomber un corps fait par la selle, & pour résoudre une tumeur ou l'amener à suppuration : je ne sçache point de remede si uniersel que celui-ci, je vous le recommande, vous assurant qu'il n'a jamais trompé mon attente toutes les fois que je l'ai employé, son usage vous confirmera mieux cette verité que toutes mes paroles.

L'emmielure est composée des drogues suivantes, que j'ai mises en une liste pour les trouver avec facilité, puisque les prenant dans le raisonnement, & dans la composition de ce remede, vous en pouvez oublier quelques-unes, ce qui diminueroit sa vertu, puisqu'il n'y a rien d'inutile.

I. Suif de Mouton qui ait été fondu, une livre & demie.

II. Graiſſe de chapon, ou au défaut ſain-doux, ou graiſſe de pourceau ou de Cheval, une livre.

III. Huile tirée des os de Bœuf ou de Mouton, ou à ſon défaut huile de lin, ou huile d'olive, demi-livre.

IV. Gros vin rouge le plus brun, deux pintes.

V. Poix noire, & poix de Bourgogne, de chacune une livre.

VI. Huile de laurier, quatre onces.

VII. Thérebentine commune, une livre.

VIII. Sinabre en poudre, quatre onces.

IX. Miel commun, une livre & demie.

X. Cumin en poudre, quatre onces.

XI. Bonne eau-de-vie, un demi-ſeptier.

XII. Bol fin, ou bol de Levant en poudre, trois livres.

XIII. Deux ou trois litrons de farine de froment pour épaiſſir le tout. La méthode de mêler avec ordre toutes ces drogues, ſuivra immédiatement: que ſi elle ne vous agrée pas, & ſi vous voulez voir pluſieurs deſcriptions d'emmielure, liſez la grande Maréchallerie, le Maréchal François, le Maréchal Expert, & les autres modernes, particulierement les Italiens, qui ont écrit plus exactement que les François ſur les maladies des Chevaux, comme *Pietro Creſcenzo, Giordano Ruffo, & Paſcal Caraciolo, Il Colombro*; & en Latin, *Vegetius & Abſyrte*, & *l'Auteur de l'Ippiatrique*, qu'on a mis dans un Volume, & pluſieurs autres dans leſquels vous aurez de quoi ſatisfaire votre curioſité: mais ſouvent on a peine à choiſir dans ce grand nombre de remedes. Le fréquent uſage m'a confirmé la bonté de celui que je vous propoſe, qui avec un médiocre nombre de drogues bien diſpenſées, fait autant que ces emmielures plus compoſées que la thériaque.

Pour compoſer l'emmielure, prenez un chaudron, une baſſine ou un pot qui tienne au feu, & mettez dedans le ſuif de Mouton, la graiſſe de Chapon ou de Cheval, & au défaut le ſain-doux, l'huile tirée des os de Mouton, au défaut celui de lin ou l'huile d'olive, & le vin rouge, faites cuire à petit feu au commencement; puis augmentant le feu, & remuant quelquefois juſqu'à ce qu'une partie du vin ſoit conſommée, ce qui ſera dans une couple d'heures; après mêlez-y la poix noire & poix blanche, qu'on appelle de Bourgogne, faites fondre le tout enſemble, puis mettez l'huile de laurier, ôtez le vaiſſeau du feu, & ajoutez hors du feu la thérebentine commune, & le ſinabre en poudre, mêlez le tout pendant un quart d'heure, & la compoſition étant à demi réfroidie, ajoutez le miel commun, & remuez toujours, mêlant enſuite le cumin en poudre, puis le bol pilé, qui doit être de celui qui ne durcit pas dans la compoſition, mais qui

CHAP. LVII.

s'incorpore avec le reſte ; & quand le tout ſera preſque froid à force de remuer, mêlés un demi-ſeptier de bonne & fine eau-de-vie, & lors il faut épaiſſir le tout avec ſuffiſante quantité de fine farine de froment, juſqu'à ce que la compoſition ſoit à peu près comme de l'onguent : finalement il faut remuer juſqu'à ce que le tout ſoit froid.

Si cette emmielure eſt bien faite, les poudres pilées fort menues & que toute l'humidité en ſoit bien évaporée, elle ſe conſervera un an, ou deux, étant couverte & miſe en lieu ſec.

Si on avoit peine à trouver du ſinabre, il faut prendre du Mercure courant, qui eſt l'argent vif, en mettre deux onces dans un mortier, avec deux onces d'huile de thérebentine ; vous éteindrez l'argent vif, en remuant ſans ceſſe avec un pilon ; puis vous mêlerez le tout avec la compoſition de l'emmielure, au cas que vous ne puiſſiez avoir du ſinabre qui eſt meilleur de beaucoup, car il n'eſt pas ſi ennemi des nerfs que l'autre : vous pouvez auſſi ſubſtituer deux onces de précipité rouge au lieu de ſinabre : Lorſque vous voulez faire ſuppurer quelque tumeur, il faut ajouter à l'emmielure avant de l'appliquer ſur la tumeur, ou de la poix, ou de la réſine, de la thérebentine, de la fiente de Chévre, ou de Pigeon, ou de la ſemence de fenugrec. J'ai mis ce nombre de drogues, afin que vous vous ſerviez de celle que vous pourrez trouver le plus facilement, vous mettrez à diſcrétion de l'un ou de l'autre.

Pour appliquer cette emmielure en Eté dans les chaleurs, il n'eſt pas beſoin de la faire chauffer, mais l'appliquer toute froide ; ſi c'eſt en Hyver ou en tems froid, il en faut chauffer une portion dans un petit pot : ſi elle eſt trop épaiſſe, il faut y mêler de la lie de vin ou du vin : ſi elle eſt trop claire, il y faut ajouter de la farine pour la mettre avant l'application dans une médiocre conſiſtance.

Pour la faire tenir aux endroits difficiles, comme aux hanches & au long des jambes, il faut mêler davantage de thérebentine & de poix noire ; la plus chaude qu'on la peut appliquer ſans brûler, c'eſt le meilleur : mais ſi on ſe ſert de cette emmielure pour réſoudre ou pour repercuter une enflure, l'addition de la thérebentine ni de la poix n'y vaudroit rien, faiſant un effet contraire à notre intention. Il eſt bon auſſi de l'envelopper tant qu'on peut ſans nuire à la partie par la ligature, il ſuffit qu'on y puiſſe paſſer le doigt ſous la ligature : ſi on la met dans le pied, il la faut toute bouillante : cette emmielure a aſſez de conſiſtance pour ſe tenir quelque tems ſur la partie où l'on ne la peut lier, & elle n'adhere point ſi fort qu'on aye beaucoup de peine à l'ôter lorſque la partie eſt guérie : elle a cela de commode, que rarement elle fait tomber le poil (ſi on ne l'applique trop chaud) comme

font les autres charges & emmielures, & assurément elle fera plus d'effet qu'elles.

Au lieu d'huile d'olive, si vous pouvez avoir en même quantité d'une huile jaune que les Tripiers tirent des os à force de les faire bouillir dans de l'eau, assurément elle feroit plus d'effet, puisque celle-ci est plus anodine, plus pénétrante, & plus capable de conforter les parties nerveuses ; à son défaut prenez de l'huile de lin, plutôt que de l'huile d'olive commune.

On en trouve dans les Villes, elle coûte dix ou quinze sols le demi-septier chez les Tripiers, ils la vendent aux pauvres gens pour les meurtrissures, chûtes & coups ; elle est d'une couleur plus jaune que l'huile d'olive, & d'une odeur à peu près comme de la graisse ; il en faut mettre la même quantité qne de l'huile d'olive. Si au lieu de sain-doux ou vieil-oingt, dont j'ai prescrit une livre, vous pouvez trouver de la graisse de Chapon, qu'on leur ôte des tripes & de l'estomach, puis on la fait fondre & passer par un linge, cette graisse est anodine & résolutive ; à Paris chez quelques Rotisseurs, on en trouve en blanc de fondue & prête à employer. La graisse de Tesson en même quantité y feroit aussi admirable, comme encore celle d'Ours, mais celle de Tesson ou de Blereau n'est pas si rare, ainsi vous pouvez employer celle que vous aurez.

Autre Emmielure simple, nommée communément Remolade.

J'en use à l'égard de cette emmielure, comme de la poudre cordiale : il y en a une que j'appelle universelle, dont les effets sont merveilleux ; mais comme tout le monde ne peut ou ne veut pas s'embarrasser d'une si grande composition, j'ai ajouté une seconde poudre cordiale moins composée, qui sert au défaut de l'universelle : De même aussi la précédente emmielure est pour les grands maux[1], mais comme elle coûte quelque chose, j'ajoute celle-ci qui ne coûte pas tant à beaucoup près, & quoiqu'elle soit inférieure en vertu à la précedente, elle est néanmoins très-bonne, & on peut s'en servir avec toute confiance.

Prenez trois pintes de lie de vin de la plus épaisse, & une livre de sain-doux, ou vieil-oingt, faites bouillir le tout dans un pot jusqu'à ce que la composition se puisse lier, qui est pendant une demi-heure ; lors ajoutez une livre de poix noire, une livre de poix de Bourgogne concassées, & une livre de thérebentine commune, & une livre de miel commun, mêlez sur le feu en remuant jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé, lors ajoutez bol fin ou bol de Blois huit onces en poudre, & ôtez du feu, la charge sera faite ; mais il la faut remuer

CHAP. LVII. hors du feu encore un quart d'heure : au cas que cette emmielure ne fût pas assez épaisse, on la pourra rendre dans une bonne consistance, en y ajoutant un peu de farine de froment.

Si elle est trop épaisse, il faut y ajouter un peu de lie de vin ou du vin même.

Elle sert à tous les usages de la précedente, & on l'applique de même; ainsi tout homme qui n'aura pas de la rouge, peut se servir de celle-ci avec moins de dépense. L'onguent de Montpellier sera aussi un fort bon effet ; & ceux qui vont à l'armée avec de grands équipages, en devroient porter avec eux, il est décrit au Chapitre précedent; celui qui suit est très-bon pour tous les efforts d'épaule de quelque nature qu'ils soient ; mais comme il coûte & du soin & de la peine à le préparer, on ne s'en sert qu'aux grands maux.

L'Onguent Oppodeldoc pour les épaules séches, où la nature ne fournit plus de nourriture, & pour les écarts, efforts d'épaules & de hanches.

CHAP. LVIII. LEs Chevaux épaulés ou entr'ouverts, qui ont été négligés ou mal traités, deviennent dans une telle extrêmité par la longueur du mal, & par la douleur qui est en cette partie, qu'enfin l'épaule se desséche toute entiere ou en partie, la chaleur naturelle est détruite par un acide trop âcre qui est de la nature du feu, & qui consomme la partie où il s'est attaché, & la chaleur naturelle défaillante en cette partie, elle devient aride & comme privée de sentiment, & presque incapable de mouvement, le cours des esprits animaux est empêché, ainsi il semble que cette partie est morte sur un corps vivant : & à moins d'un puissant alkali, qui puisse éteindre & détruire ce feu étranger, causé par ce suc acide dont j'ai parlé ci-dessus, la partie sera toujours privée de ses fonctions ; cela arrive aussi aux Chevaux qui ont été blessés à un pied, ce qui les a empêché de le mettre à terre pendant un mois ou deux; l'épaule si c'est au-devant, & la hanche si c'est au derriere, se desséche & devient aride & privée de nourriture, par le long-tems qu'elle est sans faire exercice, qui entretient la chaleur naturelle : il faut travailler à ce mal de la même méthode qu'aux efforts.

Il semble, que ce soit agir contre les principes, de vouloir rétablir cette partie, où la chaleur naturelle manque, & est suffoquée par le suc acide, néanmoins il y a encore assez de chaleur, si elle est aidée par quelque bon alkali, qui ayant détruit & consommé ce suc acide qui affligeoit la partie, il n'y aura ensuite qu'à la fortifier, & aider la nature

à

à reprendre ce qu'elle avoit cedé. Il eſt parlé en quelque maniere de ce remede dans Vanhelmon, lorſqu'il décrit les proprietés & vertus du ſoufre doux de Venus, lequel eſt en partie contenu dans ce procedé ; je n'ai obligation à perſonne de ſon invention, & qui l'examinera de près le trouvera véritablement philoſophique, & d'une grande utilité pour les hommes.

Deſcription de l'Onguent Oſpodeldoc.

Prenez racines ſéches de guimauves, de grande conſoude, de gentiane, d'ariſtoloche longue, & d'angelique, de chacune une once & demie, d'herbes vulneraires, qui ſont ſanique, pied de lion, *alkimilla*. oreille de ſouris, piloſelle, langue de ſerpent, pervenche, *vinca pervinca*, de chacune une demie-poignée, feuilles de romarin, de ſauge & de lavande, de chacune une poignée & demie ; ſi c'eſt au tems des fleurs, de celle de romarin, de ſauge & de lavande, prenez-en une poignée de chacune, graine de genévre deux onces, cumin une once, caſtoreum demi-once en poudre, & camphre quatre dragmes, concaſſez les racines, coupez menu les herbes vertes, & pilez groſſierement les ſéches, ſéparant des unes & des autres les gros cotons, pilez groſſierement le genévre, mettez-les dans une cucurbite de verre, qui eſt le deſſous d'un alambic, & verſez deſſus trois chopines & demie, c'eſt-à-dire ſept demi ſeptiers d'eſprit de vin, couvrez le tout avec un chapiteau d'alambic qui n'ait point d'ouverture, qu'on appelle un alambic aveugle, lequel eſt propre pour faire circuler les matieres. Il faut éprouver l'eſprit de vin en mettant un peu de poudre de piſtolet dans une cueillere qu'il faut emplir d'eprit de vin, mettre le feu à cet eſprit, lequel doit brûler & mettre le feu à la poudre, pour faire connoître qu'il n'y a point de flegme, & que c'eſt tout pur eſprit de vin.

Pour bien préparer le remede, ſi vous n'avez point de cucurbite avec ſon alambic aveugle, il faut prendre un grand matras à long col au lieu de cucurbite, duquel les deux tiers doivent reſter vuides quand le tout eſt dedans, & au haut du matras faire entrer un autre petit matras le cul en haut, ce qui s'appelle un vaiſſeau de rencontre, dans ces vaiſſeaux, l'operation ſe fera fort bien.

Luttez bien les jointures avec deux ou trois doubles de papier enduit de blanc d'œuf, & ſerrez le tout avec du fil ; laiſſez ſécher le lut & mettez en digeſtion au bain-marie, enſorte que votre matras ſoit attaché au milieu du chaudron, & qu'il ne puiſſe ſe mouvoir, un rond de paille entre le cul du matras & le chaudron, qui le tienne éloigné de deux doigts, & qu'il ſoit en cette maniere pendant dix heures ; tenez votre eau du chaudron pendant huit heures ſi chaudes, qu'à peine

CHAP. LVIII. vous y puissiez souffrir le doigt, & les deux dernieres heures plus chaudes, néanmoins sans bouillir, les matieres qui sont dans le matras se digereront, & l'esprit de vin attirera & se chargera de la teinture de toutes les simples, dans laquelle leur principale vertu est contenue, par la circulation des esprits que la chaleur fait monter en haut, & lesquels retombant & remontant attirent cette teinture.

L'esprit de vin ayant attiré la teinture des racines, poudres & herbes, laissez-le refroidir, puis coulez le tout par un linge, remettez cet esprit dans le matras, & mêlez-y une livre de savon d'Espagne marbré, coupé en tranches fort menues, remettez-le encore sur le matras, lutez les jointures, & remettez au bain-marie comme auparavant, & l'y laissez jusqu'à ce que le savon se mêle ensorte avec l'esprit de vin, qu'il fasse un onguent, puis vous ôterez votre matras du bain, & le laisserez refroidir: & c'est dans ce savon qu'est contenu une partie de l'alkali dont j'ai parlé, lequel alkali se détruira & consommera ce suc acide, ou ce feu invisible, quoique réel, qui consommoit l'épaule. Si vous avez bien observé les doses & la dispensation du remede comme je l'ai donné, il sera dans une consistance d'onguent, ni trop clair, ni trop épais; & pour connoître si vous avez bien fait, frottez-en le dessus de votre main, il doit si fort pénétrer, qu'il ne reste sur la main qu'une couleur verdâtre, quoique la couleur naturelle de l'onguent soit brune.

Pour s'en servir, il faut bien échauffer la partie malade à force de la frotter avec un bouchon de paille, puis la graisser avec cet onguent, & frotter encore avec la main pour le faire pénétrer dans le cuir, remettez de l'onguent & refrottez avec la main jusqu'à trois ou quatre fois chaque application d'onguent, afin qu'il en entre suffisamment. Vous continuerez tous les jours la même application d'onguent, jusqu'à sept ou huit fois, après quoi il faut le lendemain avec un demi-septier de bon esprit de vin, frotter toute l'épaule malade, & mettre l'esprit de vin peu à peu, & bien frotter, ensorte qu'on employe tout le demi-septier en une seule application, & continuer quatre jours de suite chaque jour un demi-septier, afin que ce qui sera resté de l'onguent sur le poil, pénétre tout au-dedans de l'épaule; si l'esprit de vin en frottant fait de l'écume sur l'épaule, il ne faut pas laisser de frotter jusqu'à ce que vous ayez employé le demi-septier chaque fois: l'esprit de vin à l'épreuve de la poudre ne doit coûter que 40. sols la pinte, si le vin se donne au prix ordinaire: notez qu'après la premiere application dudit onguent, il faut entraver le Cheval des deux jambes avec un torchon de paille autour de chaque pâturon, & une corde d'un demi pied & plus, selon la taille, pour attacher aux deux

fonds de paille ; qui a des entraves peut s'en servir, ou bien un surfais : j'ai proposé la paille, comme celle qui fait le moins de mal aux pâturons.

L'onguent Oppodeldoc s'applique tout froid, & il est si pénetrant, que dans la largeur de l'épaule en une seule fois on fera pénetrer toute la composition que nous avons faite, mais il en faut appliquer raisonnablement chaque fois, afin d'aider la chaleur naturelle à vivifier la partie, comme je l'ai expliqué, & y rappeller la nourriture qui s'étoit dissipée.

L'Oppodeldoc est excellent pour tous les efforts d'épaule, pour les heurts & les coups de pieds, même sans emmielure, bain, ortie, un feton, comme je l'ai éprouvé en un voyage fort long, sans laisser séjourner le Cheval entr'ouvert : véritablement on le menoit en main ; il fut guéri assez promptement par l'application de cet onguent. Si vous en voulez appliquer en des endroits où il y ait force chair à pénetrer, comme aux épaules fort charnues, avant que d'être séches, ou que le remede n'ait pas guéri votre Cheval, il faut réïterer le tout, & même ayant mis un jour de l'onguent, on peut le lendemain frotter avec un demi-septier d'esprit de vin, le jour après de l'onguent, ensuite l'esprit de vin, ainsi alternativement seize ou dix-huit jours sans discontinuer, il fera très-bien.

Il y a bien des gens à Paris qui peuvent rendre un fidéle témoignage que ce remede ayant été bien pratiqué, des Chevaux de selle & de carosse, qui avoient une épaule absolument desséchée, pour avoir été mal-traités d'un écart, ou autre effort d'épaules, & qui boitoient tout bas, ont été parfaitement guéris, & depuis ont très-bien servi, sans s'être jamais ressentis de ce mal : mais il est à noter que d'un mois & plus, selon la foiblesse de la partie, il ne faut pas travailler un Cheval, & après ce tems-là, le promener en main sur la terre un quart d'heure le premier jour, & augmenter peu à peu pour donner le tems à cette partie de se rétablir absolument ; & ceux qui ont trop-tôt fait travailler leurs Chevaux, les ont fait reboiter, & souvent les ont rendus inutiles par cette rechûte. Cet onguent ne fait pas tomber un poil de la partie où il est appliqué : il est excellent pour les jambes foulées, usées, ou foibles jusqu'à broncher & tomber : Les effets que j'ai vû de ce remede font que je conseille à tous ceux qui aiment les Chevaux de le pratiquer. Pour les hommes je le recommande au Curieux.

Qui fait le plus, fait le moins : si ce remede fait tout ce que j'ai avancé, comme il est très-assuré, il guérira sans peine tous les écarts, efforts d'épaule, Chevaux entr'ouverts & éhanchés ou épointés.

CHAP. LVIII. Il y a des Chevaux qui ont été épaulés ou enr'ouverts, & qui ayant été guéris ne boitent plus, d'abord qu'ils ont un peu travaillé & fait une lieuë ou deux, ils recommencent à boiter, quand ils sont reposés ils ne boitent plus, & autant de fois qu'on les travaille un peu, ils recommencent à boiter, ensuite le repos les remet droits; les ligamens de l'épaule sont affoiblis par les maux que j'ai dit, si on ne les fortifie pour les rétablir en leur naturel, le Cheval demeurera enfin estropié; il faut à cela un remede assez pénetrant pour traverser toutes les chairs de l'épaule, & porter sa vertu sur les nerfs qui retiennent l'épaule contre le corps, & qui en font le mouvement, lesquels font au nombre de sept; le remede qui le fera est cet onguent. J'avance avec sureté l'ayant éprouvé très-souvent.

Pour un leger effort d'épaule, au défaut de cet onguent, vous pourrez vous servir de celui-ci, qui est bien plutôt fait, mais qui n'a pas tant de vertu.

Mettez une chopine d'esprit de vin dans une cucurbite, ou dans une fiole de verre qui soit fort, les deux tiers vuides, mêlez-y une demi-livre de savon d'Espagne coupé fort menu, bouchez fort exactement la fiole, mettez-la sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que le savon soit liquefié, puis la laissez refroidir toute bouchée, & vous en servez comme du précedent: il se conserve long-tems, & quoiqu'il se fasse une croûte au-dessus, le dessous est très-bon.

Des jambes cassées, & des os rompus des Chevaux.

CHAP. LIX. Les Chevaux sont sujets à se casser les os des jambes & des cuisses, & la plupart croyent que ce mal ne se peut guérir; il les abandonnent entierement, disant que la moëlle de leurs os est liquide, pourtant je puis porter témoignage de l'entiere guérison qui a été faite à un Mulet & à un Cheval, suivant l'ordre & la méthode qu'on observe aux hommes qui ont les os cassés; le Mulet avoit la cuisse cassée, & il chemina au bout de trois mois, & fut en état de rendre service dans quatre; le Cheval avoit l'os du bras cassé, avec une si grande playe, que l'os avoit faite, qu'il le falloit débander tous les jours pour panser la playe, d'où il sortit beaucoup d'esquilles, & il guérit entierement; il est vrai que le calus qui s'y forma le rendit difforme, sans pourtant l'empêcher de travailler comme auparavant, mais il boitoit un peu: j'ai vû le Cheval cent fois. Il est vrai que la situation est fort désavantageuse, & donne bien de la peine dans ces rencontres, mais les Chevaux s'appuyent sur trois jambes sans fouler sur la malade, comme firent ceux-ci en paissant l'herbe: je crois avec grande appa-

rence que la cure se feroit mieux, si le Cheval étoit suspendu dans l'écurie. *Philippo Scacco Datagliacozzo*, dans son Traité Italien *di Meschalzia*, a fait un Chapitre exprès dans ce Livre, qu'il a intitulé *Della rottura dell'osso delle gambe*, où il enseigne à guérir ces ruptures ; le *Segnor Carlo Ruini* dans son sixiéme Livre, Chapitre XV. enseigne la même chose, où l'on peut voir qu'ils étoient dans le sentiment, que les os des Chevaux peuvent se rejoindre & remettre : j'en puis rendre un fidéle témoignage, comme témoin oculaire, & je crois de plus qu'on peut croire ces Auteurs celebres d'Italie, plutôt qu'un nombre d'ignorans, qui débitent effrontément que les os des Chevaux ne se reprennent point : je ne compte pour rien le témoignage que j'en rends, quoiqu'il soit *de visu*. Celui qui a fait ces cures, n'étoit ni Maréchal, ni Balieul ; le Mulet & le Cheval en divers tems se casserent, l'un la cuisse, l'autre la jambe ; ils furent abandonnés près de sa maison qui étoit sur un grand chemin, il hasarda de leur mettre des éclisses & un bandange, comme il en avoit vû mettre aux hommes, puis les laissa dans le pré ; je vis plusieurs fois le Cheval dans le pré marchant à trois jambes, qui finalement guérit, & il le débandoit tous les jours pour panser la playe ; il vendit cherement le Mulet après sa guérison ; & comme le Cheval avoit la jambe difforme, & qu'il boitoit un peu, il ne trouva pas à s'en défaire, mais il lui servit pour aller le pas pendant plus de six ans ; il est venu souvent chez moi monté sur ce Cheval. CHAP. LIX.

Des jambes travaillées, foulées, ou usées.

DAns le Chapitre XXXII. de la seconde Partie, j'enseignerai à fond le moyen de connoître les jambes fatiguées & usées, & je ne parlerai ici que de quelques remedes pour les rétablir. CHAP. LX.

L'emmielure rouge, & le bain ci-après décrit, sont excellens pour rétablir les jambes.

Autre remede.

Mettez une pinte d'esprit de vin avec un demi-septier d'huile de noix, & une demi-livre de beurre dans un pot de terre verniffé, & le couvrez d'un autre pot qui soit moindre que l'autre, mais qui le couvre justement ; luttez bien les jointures avec de la terre grasse démêlée avec de la fiente de Cheval ou de la bourre, laissez sécher le lut, mettez votre pot sur un feu fort doux sans bouillir beaucoup, mais dans une chaleur assez forte pour tenir la liqueur en état de bouillir, pendant huit ou dix heures, puis l'ôtant du feu, laissez le refroidir.

CHAP. LX.

Pour l'appliquer il faut frotter bien fort le nerf de la jambe du Cheval, & l'échauffer avec la main, ensuite l'oindre de cette composition, puis frotter encore pour faire pénetrer l'onguent : continuez tous les jours.

Autre.

Prenez huile de vers de terre, que vous ferez en cette maniere. Lavez dans l'eau la quantité de vers que vous voudrez, & puis laissez-les dégorger dans l'eau pure pendant six heures, ensuite mettez-les dans un pot de terre avec de l'huile d'olive, qu'elle furnage de deux doigts, & que le pot reste à demi vuide, couvrez le pot de son couvercle, luttez les jointures avec de la terre grasse démêlée avec de la bourre, puis enterrez votre pot trois fois vingt-quatre heures dans du fumier de Cheval, & que le fumier soit chaud, qu'il soit tout enfoüi dedans ; au bout de ce tems retirez le pot & le laissez refroidir, puis l'ouvrez & évitez l'odeur puante ; passez votre huile & vous en servez pour frotter les jambes de vos Chevaux, les ayant bien échauffées à force de les frotter, particulierement les nerfs, & tous les jours oindre tous les nerfs, puis frotter sur l'huile avec un demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe avec la main seulement, pour faire pénetrer le tout, & continuer une douzaine de jours. Si cette huile n'a pas assez operé, & que vous vouliez la rendre plus efficace, ajoutez sur une livre de cette huile celle de castor, de renard, de camomille & de lys, de chacun une once & demie, onguent d'althea & populeum, de chacun deux onces ; mêlez le tout à chaud, y ajoutant, si vous voulez, suffisante quantité de cire pour l'épaissir, afin qu'il soit moins sujet à se répandre. Notez que cet onguent fera tomber le poil de la jambe, mais ensuite il reviendra, & il n'y paroîtra plus ; mais l'huile de vers & l'eau-de-vie seules ne feront point tomber le poil.

Pour l'appliquer, il faut comme au précedent échauffer le nerf à force de frotter, puis en appliquer gros comme une noix à chaque jambe : continuer pendant dix jours une fois tous les jours.

S'il est réduit en onguent, mais si on n'a point ajouté de cire pour donner du corps à la composition, employez-en une demi-once. Si vous voulez sçavoir la composition des huiles & des onguens qui entrent dans ce remede, lisez la Pharmacopée de Bauderon, ou celle de la Franboisiere, de Renou, Joubert & Rondelet.

Pour fortifier & rétablir les nerfs des jambes.

Prenez une oye médiocrement grasse, prête à mettre à la broche, emplissez-lui le ventre des herbes de mauves, sauge, romarin,

thin, hifope, lavande, armoife & autres, & beaucoup de grains de genévre verts concaffés, enforte que le ventre de l'oye foit plein, coufez la peau du ventre, & la faites cuire au four dans une terrine de terre verniffée, afin que l'ôtant du four, vous puiffiez ramaffer la graiffe dont vous frotterez les jambes fatiguées le foir, & le lendemain avec de bonne eau-de-vie par deffus la graiffe, & continuer de la forte fept ou huit jours, & donner l'oye à manger à celui qui frottera, afin qu'il ait plus de courage. CHAP. LX.

Autre.

Si c'eft en Efté pendant la chaleur, il faut mener tous les jours deux heures entieres les Chevaux au courant de l'eau, jufqu'au-deffus du jarret; cela fera plus d'effet que beaucoup d'onguents.

Il eft très-bon de les faire coucher à la rofée tout le mois de May, ou dans ce même mois ils ne couchent pas dehors, les mener tous les matins dans une prairie, avec une éponge ramaffer de la rofée, & en bien baffiner & frotter les jambes; cela les rétablira. L'efprit de vin mêlé avec un peu d'huile de cire, fortifiera le nerf & diffipera les duretés qui feront deffus, ainfi le defopilera, & par ce moyen facilitera le mouvement, mais il fera tomber le poil.

Pour les coups de pieds, & pour les jambes enflées ougorgées par accident ou autrement.

AVant de donner les remedes pour les jambes enflées par le travail & par une longue fatigue, j'ai réfolu de parler des jambes gorgées & enflées, & des moyens de diffiper toutes fortes d'enflures caufées par un coup, une embarrure, ou par fluxion, comme auffi les enflures qui viennent aux jeunes Chevaux dans les écuries pour y féjourner trop; celles qui arrivent aux Chevaux après de grandes courfes, après de longs voyages, & finalement de toutes fortes d'enflures qui viennent aux jambes des Chevaux devant & derriere, de quelque nature qu'elles foient. CHAP. LXI.

Si l'enflure eft caufée par quelque grand coup de pied, par une chûte, par une embarrure ou autre chofe, il faut y mettre l'une des emmielures du Chapitre LVII. ci-devant, & en continuer l'application jufqu'à guérifon : s'il refte quelque enflure aux jambes, aux boulets, ou ailleurs, on prendra celui des remedes fuivans qu'on voudra.

Lorfque les jambes font enflées ou gorgées par de petits accidens, la feule lie de vin toute froide appliquée deffus tous les jours les defenflera, & encore mieux fi on mêle le quart de bon vinaigre parmi la

Chap. LXII.

lie de vin la plus épaisse : si cela ne desenfle pas les jambes, faites ce qui suit.

Remede pour un coup, & pour dissiper une enfleure.

Prenez environ quatre pintes de lie de vin rouge, faites-les cuire sur un feu clair lentement, remuant incessamment quand elle commence à s'épaissir, mêlez parmi deux onces de farine fine de froment, deux livres de miel, & une livre de savon noir, remuant incessamment, continuez à faire cuire jusqu'à ce que le tout soit épais, & en état de charger l'endroit frappé, ou les jambes enflées.

Cette charge desenflera & fortifiera les jambes de votre Cheval si vous en continuez l'application.

Ce remede peut servir aux enflures qui occupent tout le dessous du ventre, & qui même vont gagner jusqu'entre les jambes de devant ; mais l'onguent du Duc est beaucoup meilleure pour ce mal-là.

Pour desenfler une jambe.

Il y a des enflures qui sont envieillies, & par conséquent endurcies, c'est-à-dire, que l'humeur continue entre cuir & chair, pour avoir été trop crue & indigeste, n'a pû être cuite par la nature ; c'est pourquoi il faut un remede pénetrant qui puisse résoudre l'humeur & dissiper l'enflure, comme est le suivant.

Si on pouvoit avoir de l'urine d'un Cheval qui a l'enflure, ce seroit la meilleure ; mais comme il est assez mal aisé, prenez une chopine d'urine de vache, mêlez parmi demi-once de fleurs de soufre, & une dragme d'alun, faites cuire le tout & réduire à un demi-septier, bassinez-en fort l'enflure, mouillez un linge usé là-dedans, & enveloppez l'endroit, & renouvellez soir & matin jusqu'à guérison. On aura facilement de l'urine de vache si on la fait lever lorsqu'elle est couchée dans l'écurie ; car elle pisse d'abord qu'elle est levée, particulierement le matin quand on lui donne à manger.

Bain pour résoudre une enflure à une cuisse ou à une jambe.

Prenez dix livres de racines de mauves ou guimauves fraîches, si c'est au Printems, ou aux Avents, & en un autre tems six livres de séches : concassez entierement les racines, & les mettez dans un chaudron, avec dix pintes d'eau, faites cuire & bouillir lentement deux heures, puis remettez dans le chaudron autant d'eau chaude qu'il s'en est évaporé, & ajoutez trois grandes poignées de sauge en feuilles; faites encore bouillir le tout une heure & demie ou deux, ôtez du feu, & mêlez parmi la composition deux livres de miel, & une livre de

savon

savon noir : mêlez-bien fort avant que le tout s'incorpore, laissez réfroidir à peu près que vous y puissiez souffrir le bout du doigt, lors ajoûtez au tout une pinte de bonne eau-de-vie, & bassinez très-bien de cette composition chaude la partie enflée, & la frottez avec une poignée du plus épais de la composition ; puis le faites promener une demi-heure en main, & continuez de même tous les jours, dans sept ou huit fois l'enflure sera dissipée, à moins qu'il n'y eût un abcès, & que la partie voulût aboutir & suppurer : si vous connoissez cela par la chaleur de la partie ou par sa dureté, il faut cesser ce remede, & se servir du basilicum.

Le savon noir & le miel, de chacun une livre, & demi-septier de bonne eau-de-vie, mêlez le tout à froid, & en frottez l'enflure très-exactement, cela désenflera fort bien une jambe en promenant tous les jours le Cheval une demie-heure, puis le rechargeant avec cette composition autant de fois qu'il sera nécessaire.

Faites dissoudre dans du vin de l'alun en poudre, & en bassinez la jambe, cela la désenflera, si l'enflure n'est pas grande.

Autre pour une enflure endurcie d'un coup, ou autrement.

Prenez une demi-douzaine de blancs d'œufs, battez-les avec un gros morceau d'alun, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en grosse écume épaisse, ce qui sera dans un demi-quart d'heure : mêlez parmi un verre de bon esprit de vin, l'eau-de-vie n'y fera aucun effet, il faut de véritable esprit de vin : agitez l'esprit & l'écume pour les bien mêler ensemble, & ensuite une demie-livre de bon miel commun, que vous mêlerez avec le reste pour les bien incorporer ensemble, & en chargez les jambes enflées trois ou quatre fois, puis les bassinez & nettoyez la charge avec la laveure d'écuelles, qu'il n'y reste aucune crasse ; après quoi si les jambes ne sont pas dégorgées, continuez à charger, & dans peu de temps l'enflure disparoîtra : cette recette est très-bonne, je l'ai souvent éprouvé avec succès, aux jambes de devant & de derriere.

Pour prévenir l'enflure aux jambes.

Il y a des Chevaux qui après de longues courses, d'autres après une grande journée au pas, se gorgent les jambes d'abord qu'ils ont été deux heures dans l'écurie, ensorte qu'elles deviennent toutes rondes dans le repos : cette enflure se dissipe, puis elle revient encore ; il faut pour la prévenir, d'abord que le Cheval est arrivé, lui charger les endroits qui s'enflent, avec de la fiente de vache démêlée avec du vinaigre, elle empêchera les jambes de se gorger.

Ce remede est bon ; non-seulement pour prévenir l'enflure, mais aussi pour la dissiper.

CHAP. LXI. J'ai défenflé une jambe de derriere, l'ayant chargée fept ou huit fois avec de la fiente de vache démélée avec de l'efprit de vin, & cependant l'enflure avoit refté à cette jambe prefque tout un hyver.

Emmielure ou Remolade bonne pour un coup de pied, & pour diffiper une enflure aux jambes.

CHAP. LXII. CEtte emmielure, quoique peu compofée, eft bonne, non-feulement pour les coups de pied, pour les enflures de jambes devant & derriere; mais encore pour toute enflure en quelque endroit que ce foit, & pour les foulures & meurtriffures. Prenez bol fin deux livres (le meilleur vient du Levant) thérebentine commune une livre, du miel une livre & demie, poix de Bourgogne une livre.

Il faut prendre de la farine de froment une livre, que vous démêlerez avec du vin blanc, comme pour faire de la bouillie, laquelle vous ferez cuire à petit feu, remuant fans ceffe quand elle commence à fe lier: Il faut faire fondre dans un poëlon ou dans un pot à part la poix de Bourgogne, y joignant la thérebentine & le miel, le tout fondu, mêlez-le modérément chaud avec la bouillie ci-deffus, ôtez le tout du feu, & y ajoûtez le bol en poudre: vous aurez une bonne charge qu'il faut appliquer chaude fur les enflures & groffeurs jufqu'à guérifon.

Qui n'a qu'un remede eft fouvent embarraffé, pour ne pouvoir trouver par-tout les drogues qui entrent dans fa compofition; c'eft pourquoi je propoferai encore les remedes fuivans.

Autre remede pour enflure aux jambes, provenant d'un coup de pied.

Frottez bien fort l'endroit enflé avec de bonne eau-de-vie, puis chargez toute la jambe enflée avec du miel commun, le lendemain fans ôter le miel, refrottez avec de l'eau-de-vie bien fort, fi c'étoit de l'efprt de vin encore mieux, & rechargez avec du miel; continuez fix ou fept fois, une fois tous les jours, puis envoyez votre Cheval à l'eau tous les jours deux fois, ou le lavez bien auprès d'un puits deux fois le jour, il guérira fans doute en peu de téms.

Celui-ci a fouvent réuffi pour diffiper des enflures, fans beaucoup de myftere: prenez demi-feptier de bon vinaigre, demi-livre de graiffe blanche, & une once de fleurs de foufre, mêlez bien le tout enfemble, & graiffez les endroits où il y a enflure, & continuez.

On peut auffi pour refferrer une legere enflure, mêler du bol commun pilé, avec du miel & de l'eau commune, qu'on appliquera fur l'enflure.

Onguent du Duc, pour les enflures & contusions avec chaleur & même pour ôter les inflammations de tous les endroits du corps.

CHAP. LXIII.

CE remede sera préparé en cette maniere : mettez dans un matras ou une fiole à long col, une livre d'huile de lin claire & nette, & quatre onces de fleurs de soufre, mettez le matras sur un feu de sable à médiocre chaleur, & l'augmentez une heure après, & continuez la même chaleur jusqu'à ce que les fleurs soient toutes dissoutes ; & pendant cette opération, avant que l'huile de lin se refroidisse, car le soufre tomberoit en partie au fond du matras, faites fondre dans une bassine à part, une livre de graisse blanche, ou sain-doux de porc mâle, & deux onces & demie de cire blanche : si vous êtes en lieu où vous puissiez avoir de la graisse de Cheval, comme facilement on en trouve à Paris chez les écorcheurs, il en faut prendre une livre à la place du sain-doux ou graisse blanche, & quatre onces de cire blanche au lieu de deux & demie, parce que l'onguent seroit trop clair avec la graisse de Cheval, qui n'a pas tant de consistance que le sain-doux, & l'onguent en sera beaucoup meilleur : le tout fondu sans le faire bouillir, mêlez l'huile de lin ci-dessus, ôtez du feu, & remuez le tout avec une racine d'orcanette jusqu'à ce que la composition soit froide : vous aurez un onguent qui semblera celui qu'on appelle rosat, son odeur fera juger qu'il y a du soufre ; mais comme il est très-bien dissous, on aura peine à le deviner : on applique cet onguent à froid, il est anodin & résolutif : il n'y a point d'enflure en quelque endroit qu'elle soit, qu'il ne dissipe, quoiqu'elle soit accompagnée de chaleur.

Souvent le garrot, les jarrets & autres parties sont enflées par contusions, par un coup ou autrement ; si l'inflammation n'est pas ôtée, la fluxion y appellera l'humeur, qui venant en matiere, donnera bien des affaires ; cet onguent ôtera la chaleur & l'inflammation, & résoudra ce qu'il y a d'humeur : ainsi d'abord qu'un garrot est foulé, en danger que la matiere s'y forme, au lieu d'y mettre des astringens avec bol, &c. qui font plus de mal que de bien, il faut frotter le garrot avec cet onguent soir & matin, & le couvrir avec une peau d'agneau habillée en poil pour être plus douce, le poil de la peau contre le mal, continuer de la sorte ; souvent l'onguent résout l'enflure, sans qu'elle vienne en matiere ; que si elle continue avec plus grande inflammation à la partie, on l'évacuera dans son tems avec un ou plusieurs boutons de feu, ainsi on guérira plus agréablement, c'est-à-dire, avec moins de douleur & plûtôt, *citò, tutò, & jucundè.*

CHAP. LXIII.

Pour le fourreau & les testicules enflés, quoique l'enflure s'étende par tout sous le ventre, l'épaisseur de deux doigts.

Tirez du sang au Cheval, & frottez d'onguent du Duc le fourreau, & l'enflure qui sera sous le ventre, tous les jours soir & matin, & le promenez une demie-heure au pas, & au bout de quelque-tems, lavez l'enflure avec du vin chaud & du beurre, pour ôter l'onguent; laissez sécher, & appliquez de nouveau de l'onguent, & sur-tout promenez le Cheval en main une demie-heure, & même une heure entiere; & quoique l'enflure monte entre les jambes de devant jusqu'au poitrail, il ne faut pas s'en étonner, car elle se dissipera.

Quelquefois nonobstant l'application de l'onguent du Duc, l'enflure veut venir en matiere, ce qu'on connoît si elle s'amollit, & que la pressant avec le doigt, le trou demeure dans l'enflure, comme si c'étoit du beurre en été; lors il faut mettre des pointes de feu, & percer le cuir çà & là par toute l'enflure, pour évacuer les eaux rousses, & frotter par-dessus avec l'onguent, il empêchera l'inflammation, & finalement le mal guérira, si on promene le Cheval.

Quand il n'y a que le fourreau enflé, ce n'est pas une affaire; si c'est en été, il faut mener le Cheval à l'eau, & l'y tenir environ une heure tous les jours, l'enflure se dissipera; si c'est en tems froid, l'onguent du Duc, & promener le Cheval: la chaleur des écuries & le trop grand repos causent toutes ces enflures.

Vous pouvez pratiquer ce remede à toutes les enflures où il y a de la chaleur, car assurément il résoudra l'humeur, & ôtera l'inflammation, pourvû que l'humeur ne soit pas endurcie, & ainsi trop difficile à résoudre.

Ce remede est admirable aux jarrets & aux jambes enflées par coups de pied, chûtes & autres maux, avec lesquels il y a toujours chaleur par la douleur que les parties nerveuses souffrent dans les contusions.

Pour les coups de pieds au grasset ou muscle de la cuisse, ce qui cause de si fâcheux accidens, & des suites si mal-aisées à guérir, cet onguent du Duc assurément contribuera beaucoup à la guérison, & ôtera au moins la chaleur & l'inflammation.

Pour une vieille enflure de jambes, par une nerferure qui auroit été mal guérie.

CHAP. LXIV.

IL y a des Chevaux qui ont été nerfs-ferus & mal-pensés, la douleur a été ôtée, ensorte que le Cheval ne boitte plus, mais les hu-

meurs qui se sont amassées sur la partie, ne sont pas dissipées, il y reste une enflure qui durcit, de maniere qu'il semble qu'on y puisse apporter d'autre remede que le feu : j'ai vû néanmoins en une pareille occasion que le remede suivant a guéri le mal : Prenez un litron de farine de lin, & autant de farine de fêves, trois demi-septiers de bonne eau-de-vie de la plus forte, délayez ces farines avec de l'eau-de-vie, cuisez-les à petit feu, en mouvant sans cesse pour en faire comme de la bouillie, & y ajoûtez une livre de miel commun, & faites encore cuire le tout sur un feu moderé, remuant bien exactement : lorsque la composition sera liée, vous la retirerez du feu, & mêlerez parmi une demie-livre de graisse de Mulet, si vous en pouvez avoir, & au défaut, de la graisse de Cheval autant, démêlez bien le tout ensemble, ce qui sera assez aisé, car la graisse s'y fond facilement. CHAP. LXIV.

Il faut couper tout le poil sur l'enflure, frotter extrêmement la partie avec bon esprit de vin, sans le faire chauffer, puis charger l'endroit avec la composition susdite, & appliquer de la filasse par-dessus, & une enveloppe de toile qu'il faut coudre, ce qui fera moins de mal que si on lioit avec la ligature ; la coûture serre bien plus également & avec moins de douleur pour la jambe ; laissez l'appareil deux jours, puis l'ayant levé, bassinez encore d'esprit de vin, & appliquez le remede ci-dessus tous les jours ; dans cinq ou six applications le Cheval pourra guérir, & la jambe désenfler : ce qui est un assez bel effet ; avec peu de peine & de dépense.

Pour les enflures de jambes si endurcies, que les remedes ordinaires n'y font rien.

Souvent les maux de jambes de devant sont si envieillis, & les enflures si endurcies que les remedes n'y profitent point, & vainement l'on se peine d'en appliquer : il faut à ces sortes de maux donner le feu tout au long de l'enflure, les rayes de feu de haut en bas, en quille à un demi doigt l'un de l'autre, ou en travers, si on veut, prenant garde de ne pas percer le cuir, & sur-tout une raye de chaque côté de la jambe entre le nerf & l'os, qui descende jusques dans le pâturon, sans craindre de porter préjudice au nerf, car le feu n'y a jamais fait mal quand il a été donné sans appuyer lourdement, & seulement en couleur de cerise : au feu donné de la sorte, il ne faut aucun ciroine, ni poix, ni cire par-dessus ; mais simplement laver les endroits brûlés avec de l'eau-de-vie mêlée avec du miel, & continuer jusqu'à ce que l'escarre soit tombée : lors il faut frotter les playes avec de l'esprit de vin seul ; si la chair surmontoit, mettez de l'alun aux endroits ; si ce-

CHAP. LXIV. la ne mange pas assez, prenez du Calcantum en poudre, & en mettez sur la chair qui a surmonté, & continuant vos soins, le Cheval sera bien-tôt guéri.

Si c'est aux jambes de derriere où il faut donner le feu en travers, & embrasser toute la jambe, que les rayes se joignent sur le milieu du nerf au derriere de la jambe, mais d'embrasser tout l'os qui est sur le devant de la jambe, il est assez inutile.

Notez qu'il faut seulement donner le feu au déclin de la Lune, & qu'il faut trois fois neuf jours au feu pour bien agir; neuf jours d'augmentation, neuf jours d'état, & neuf jours de diminution, & le Cheval ne doit point travailler pendant ce tems.

Je vous donne beaucoup de très-bons remedes pour les coups de pied, les enflures, les contusions, & les autres accidens de cette nature, parce que ces maux-là arrivent très-souvent.

Autre remede pour les jambes foulées, & pour ôter la douleur & les enflures qui seroient restées de forbure ou autre maladie.

Prenez une demi-douzaine de petits chiens de lait, faites-les cuire dans de la lie de vin rouge, jusqu'à ce que la chair se sépare des os, puis ajoûtez mauves, guimauves, bouillonblanc, bourse de pasteur, hiebles, mille-feuilles, camomille, melilot, mille-pertuis, sauge, romarin, thin, lavande, hysope, herbe à la reine, marjoleine: quelques-unes suffisent, & j'en ai mis cette quantité, afin que vous puissiez choisir celles que vous pouvez avoir plus commodément; faites-les cuire avec les chiens environ trois heures, & remettez de la lie lorsqu'à force de bouillir elle diminue, puis ôtez du feu, & ajoûtez à toute la composition, les huiles de lin, de lys & de verre, de chacun six onces, & une livre de thérébentine commune, du miel deux livres, mêlez bien le tout ensemble pendant que la composition est chaude, & en frottez les jambes du Cheval le plus chaud qu'il le pourra souffrir pendant quinze jours.

Si un reste de fourbure qui est tombé sur les pieds, les a rendus douloureux, ce qui fait que le Cheval en marchant sur le dur, n'appuye que sur le talon, il faut avec ce remede prátiquer celui des pieds décrit au Chapitre CLV, immédiatement avant le Chapitre de la gale.

Le précédent remede composé plus méthodiquement.

Il faut ôter le chaudron du feu, lorsque les chiens & les herbes sont pourries à force de cuire, le laisser un peu refroidir sans y mêler les huiles ni le reste, puis ayant bien remué tout ce qui est dans le chaudron,

pilez-le peu à peu dans un grand mortier, & passez ce qui est pilé au travers d'un tamis de crin renversé assez gros, afin d'avoir la poulpe du tout ; ayant passé au travers le tamis ce qui peut passer, il faut jetter le marc qui n'a pû passer, & remettre dans un pot avec la lie qui a resté dans le chaudron tout ce qui est passé par le tamis, & faire cuire, ajoûtant le miel & la thérébentine, puis les trois sortes d'huiles, jusqu'à ce que toute la lie soit consommée ; alors ôtez votre remede du feu, & l'appliquez chaudement autour des jambes comme un cataplasme avec de la filasse, & une enveloppe, & liez avec des lizieres de drap assez larges, faisant la ligature pour retenir les remedes sans trop presser, ou bien cousez l'enveloppe sans ligature. CHAP. LXIV.

Chaque fois que vous débanderez la jambe, il faut la frotter avec de l'esprit de vin, puis appliquer la composition chaude sur la vieille, ce remede rétablira les jambes du Cheval, s'il est jeune.

Bain pour les jambes, épaules & hanches.

POur faire un bain, on peut prendre de toutes les herbes qui entrent dans le remede précedent pour les jambes foulées, & ajoûter les feuilles de violettes, la mercuriale, la parietaire, la branque-ursine, la bette, la menthe, la rhuë, l'absinthe, l'armoise, la véronique, la prime-verre avec ses fleurs, lina athritica, les sommités d'anet, les bayes de laurier, le genêvre concassé. CHAP. LXV.

Prenez une partie de ces herbes environ plein un chaudron, faites-les cuire dans la lie de vin rouge pendant deux ou trois heures ; sur la fin ajoûtez-y en ôtant le chaudron du feu, deux ou trois livres de miel ; laissez réfroidir jusqu'à ce que vous y puissiez souffrir la main, & pour lors prenez une poignée des herbes du bain, & en frottez les jambes, en renouvellant souvent la poignée d'herbes.

Ce bain adoucit, désenfle, ôte la douleur, & fortifie les jambes des Chevaux, il est d'un bon usage & coûte peu : il ne s'en faut pas servir lorsqu'il y a beaucoup de chaleur dans la partie enflée : mais la frotter avec l'onguent du Duc, jusqu'à ce que l'inflammation soit ôtée ; ensuite pour dissiper l'enflure, on se sert du bain précedent qui réussira très-bien, comme aussi pour faire les fomentations que j'ai ordonnées en plusieurs occasions. Vous pouvez ajoûter à tout le bain environ une livre de graisse de Cheval qui adoucira beaucoup.

Huile excellente pour les jambes uſées des Chevaux.

CHAP. LXVI.

JE n'ai point trouvé de plus excellent remede pour rétablir le mouvement des jambes uſées par le travail, qui ſont roides & qui ont les nerfs endurcis; que l'huile ſuivante, qui demande un bon artiſte pour la bien compoſer.

Prenez une vieille brique peſant une livre ou un peu davantage, il n'importe, faites-la rougir dans le feu, & ainſi rouge jettez-la dans l'huile d'olive; étant refroidie, réduiſez-la en poudre, & l'humectez avec de l'eſprit de vin, mettez le tout à diſtiler dans une cornuë au feu de ſable; & reſervez l'huile qui en ſort, qu'on appelle huile de briques, ou l'huile des Philoſophes.

Prenez une livre de ſavon marbré du plus beau, rapez-le fort menu, & le mêlez très-bien avec une livre de chaud vive en poudre, vous mettrez le tout dans une cornuë à diſtiler au feu de ſable, réſervez ce qui ſortira par le bec de la cornuë dans une fiole.

Prenez deux livres de vers de terre, lavez-les en eau froide, & enſuite jettez-les dans de l'eau pour ſe dégorger, cependant faites bouillir deux livres d'huile d'olive, avec ſix onces de ſel en poudre, jusqu'à ce que l'huile devienne toute noire, remuant toujours le ſel, qui ne ſe fondra pas dans l'huile; étant toute bouillante, jettez vos vers dedans, qui doivent être bien eſſuyés & ſecs, ils ſeront grillés en un inſtant, laiſſez à demi refroidir, jettez-y dedans une pinte de vin rouge tiéde, faites évaporer le vin en bouillant, il vous reſtera une fort bonne huile de vers que vous coulerez, enſuite vous la mêlerez avec les deux autres, & mettrez le tout enſemble dedans une cornuë pour le rectifier à feu lent; il en ſortira cette huile excellente pour fortifier les nerfs: il en faut peu à chaque application, car rien au monde n'eſt ſi pénétrant, ſon odeur forte & piquante le fera connoître: elle ſert très-utilement aux Chevaux, & je ſçai bien des hommes qui en ont reçû beaucoup de ſoulagement, pour des gouttes ſciatiques, pour des douleurs de jointures, pour des paraliſies de la moitié du corps, & pour tous les maux où il faut réſoudre les duretés, & fortifier. Il faut du ſoin pour compoſer cette huile, mais peu de dépenſe. On peut s'en ſervir à tous les uſages où les Maréchaux employent ce qu'ils appellent eſſences.

Pour vous en ſervir, après avoir fort échauffé le nerf de la jambe, & autour du boulet, il le faut graiſſer legerement, puis le frotter de nouveau avec la main, & y appliquer de cette huile à cinq ou ſix repriſes, cinq ou ſix gouttes chaque fois que vous en uſerez, les parties frottées de cette huile enfleront, & il y aura beaucoup de cha-

leur

leur au nerf : cela doit être de la forte, afin que les humeurs endurcies puissent se rarefier, pour être ensuite résolues ; mais il faut continuer, & si l'enflure venoit à être trop grande, il faut frotter la partie avec l'onguent du Duc, la chaleur étant ôtée, se servir du bain précédent pour achever la cure. Ceux qui trouveront cette huile trop difficile à préparer, pourront à peu de frais la composer de cette maniere. CHAP. LXVI.

Autre maniere de faire la susdite huile avec moins de peine.

Il faut rougir la brique, l'éteindre dans l'huile, & la mettre en poudre, puis mêler avec le savon, la chaux, & prendre six-vingts vers de terre lavés & dégorgés dans l'eau, & séchés ensuite avec un linge ; mettez le tout dans une cornuë à distiler à feu de sable, il en sortira une huile qui servira aux mêmes usages que la précédente, mais qui lui est inférieure en vertu.

Finalement pour les jambes usées où les remedes précédens n'ont apporté aucun soulagement, ou si peu qu'on n'en est pas satisfait, il faut venir au dernier remede qui est le feu, & le donner en quille ou en travers tout au long du nerf, & dans un mois ou six semaines les jambes deviendront belles & nettes, & serviront long-tems, car le feu fortifiera le nerf, & empêchera la chûte des humeurs, qui auparavant l'avoient ruinée.

Baume pour les jambes usées & travaillées.

ENtre les deux Notre-Dame d'Acût & de Septembre, prenez deux livres de grains de genêvre verds, pilez-les dans un mortier de marbre ou de pierre pour les réduire en pâte, mêlez parmi ladite pâte dans le même mortier deux livres de beurre frais, & avec le pilon mêlez le tout fort exactement, & mettez la composition dans un poëlon sur un feu clair ; faites cuire à petits bouillons environ une heure, & passez au travers d'un linge assez fort pour l'exprimer ensuite à la presse, jettez le marc, & remettez dans le même poëlon le beurre qui sera passé, ajoûtez-y parmi une livre de grains de genêvre verds réduits en pâte, à force de piler ; faites cuire à petits bouillons pendant une demie heure, puis passez & exprimez à la presse comme ci-devant ; faites-en autant une troisiéme fois avec seulement demi-livre de grains de genêvre verds pilés, que vous mêlerez dans le beurre, & l'ayant cuit & pressé comme ci-devant, vous le garderez comme le véritable Baume des nerfs. CHAP. LXVII.

Lorsque vous voudrez vous en servir, il faut frotter la jambe foulée avec la main séche, jusqu'à ce que le nerf soit fort chaud, pour

CHAP. XXVII. y mettre gros comme une noix de baume, & par-deſſus le baume frotter avec un demi verre d'eau-de-vie à chaque jambe pour faire pénétrer le baume à force de frotter, & mettre peu à peu le demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe, quand on a étendu le baume au long du nerf, continuer pendant dix jours, puis laver les jambes avec de la lavûre d'écuelles pour les bien nettoyer.

Les jambes de roides & ſéches, deviendront belles & ſouples, & ſi dans le commencement ce remede le fait enfler, il ne faut pas s'en étonner, car la plûpart des remedes chauds & pénétrans font enfler; mais on diſſipera facilement l'enflure, & pourvû que la cauſe du mal ſoit ôtée. J'ai propoſé dans les Chapitres précédens d'aſſez bons remedes pour déſenfler; preſque toutes les jambes foulées deviennent enflées par le temps.

Beaucoup de gens qui ont lû ce Livre, m'ont dit qu'il leur étoit aſſez inutile, en ce que demeurant à la campagne, ils ne pourront jamais trouver les drogues qui ſont néceſſaires pour guérir leurs Chevaux, qu'ainſi ils me prioient de leur dire comme quoi il en faut uſer pour ne pas être dans cet embarras; ces Meſſieurs qui voudroient bien tout ſçavoir ſans rien apprendre; quand ils entendent nommer les drogues les plus communes, croyent que c'eſt de l'Hebreu, & qu'on ne peut parvenir à la connoiſſance de ces ingrédiens. Ma réponſe a été que j'ai toujours cherché les remedes les plus familiers, les drogues les plus en uſage & les plus communes, qu'ils ne manquent pas de Droguiſtes & d'Apoticaires, pour les tirer de cet embarras, & que je me ſers d'un Droguiſte qui compoſe tous les remedes de ce Livre: ſon adreſſe eſt au premier Chapitre. C'eſt la méthode que j'ai donné à ces Meſſieurs, pour n'être pas dans l'embarras qu'ils ſe ſont figuré, qui ne ſera point pour celui qui a quelque connoiſſance des remedes. Si on pouvoit guérir les maux ſans médicamens, ce ſeroit la meilleure & la plus belle choſe du monde; comme cela ne ſe peut, ou apprenez à les connoître, ou plûtôt ne faites rien du tout à vos Chevaux quand ils ſont malades, ils guériront ou ils ne guériront pas très-aſſurément, & vous n'aurez aucun embarras, ſinon d'en acheter d'autres; quand ils ſeront ruinés, eſtropiés ou morts; car de ſe former des difficultés où il n'y en a point, c'eſt juſtement ſe noyer dans un verre d'eau. Si je ſçavois un autre chemin je l'enſeignerois.

J'ai mis un baume ardent ci-après Chapitre XCV. qui eſt très-bon pour les jambes uſées, foulées ou douloureuſes, ſi vous l'appliquez tous les jours, après avoir fort échauffé le nerf avec la main, il ne cauſera aucune enflure, & ne fera pas tomber un poil de la jambe.

Des Malandres & Solandres.

Les malandres font des maux qui paroiffent au plis du genouil par des crevaffes, d'où il découle quelques eaux rouffes, âcres & mordicantes; qui font douloureufes & qui font fouvent boitter le Cheval, ou du moins lui tiennent la jambe roide au fortir de l'écurie : elles font aifées à connoître, en ce que le poil eft toujours hériffé en cet endroit, & qu'il y a fouvent une efpece de croûte plus ou moins groffe, felon que le mal eft plus ou moins grand.

Les folandres viennent au pli du jarret, de la même caufe que les malandres, & fe connoiffent de même, mais elles viennent plus rarement, auffi font-elles plus à craindre, car c'eft une marque qu'il y a beaucoup d'humeurs dans le jarret, qui abreuvent continuellement les jambes des Chevaux, de mauvaifes eaux qui les pouriffent.

Il ne faut pas guérir entierement les malandres ni les folandres, il faut feulement ufer de remedes qui adouciffent l'humeur, & qui en ôtent l'acrimonie, il faut des alkali qui puiffent amortir & éteindre les acides trop âcres, car fi on la defféchoit abfolument, ce feroit comme on dit enfermer le loup dans la bergerie. Il faut fe contenter d'avoir foin de bien nettoyer les ordures & gâles qui s'attachent au poil & au cuir, avec du favon noir qui eft un alkali, frotter les malandres, puis laver la partie avec de l'urine, ou avec de la leffive, ou bien du beurre fricaffé jufqu'à ce qu'il foit noir, & en oindre la crevaffe.

Le plus affuré remede pour les malandres & les folandres, eft de prendre de l'huile de lin, & mêler parmi autant d'eau-de-vie, bien remuer & agiter le tout jufqu'à ce que la matiere foit blanche, dont on graiffera la malandre, & la folandre tous les jours; ce qui deffé-che tant foit peu, en adouciffant, en forte que la malandre ne caufera plus de douleur ni d'enflure.

Ce même procedé eft excellent pour les Chevaux de caroffe qui commencent à avoir des eaux, crevaffes, & mules traverfieres, où il y a enflure & chaleur; cette forte de liniment les guérira.

Quelquefois les folandres caufent une enflure qui durcit & empêche le mouvement du jarret : les remedes operent peu en cet endroit, on eft obligé d'y donner le feu en forme de fougere; ce que j'ai vû très-bien réuffir à un Cheval d'Efpagne, qui n'en eut enfuite jamais aucune incommodité, & l'enflure fe diffipa.

L'huile de noix mêlée & battue avec de l'eau, eft bonne pour graiffer la malandre après qu'on l'a frottée de favon noir.

L'onguent de pied décrit au Chapitre LXXXV. y eft auffi très-

CHAP. LXVIII. propre, l'album rasis desseché lorsque la malandre est trop grande, & ôte l'inflammation : l'onguent rosat est très-bon aussi pour adoucir, pourvû qu'il soit fidéle, la plûpart de celui qu'on vend n'est point fait avec les roses; c'est purement de la graisse de porc fondue, avec un peu de cire blanche pour lui donner corps; on remue le tout bien chaud avec une racine d'orcanette pour lui donner la couleur de rose, & ensuite on lave bien la composition avec de l'eau rose pour lui donner l'odeur : la graisse blanche toute pure vaut autant que ce prétendu onguent rosat, qui n'est qu'une pure forfanterie, & qui se débite comme de bon onguent en bien des endroits.

Des Sur-os, Fusées, & Osselets.

CHAP. LXIX. DAns la seconde Partie je parlerai amplement des sur-os, mais ici je dirai seulement que le sur-os est une tumeur calleuse, dure & sans douleur; qui croît sur l'os du canon, & qui rend la jambe difforme lorsqu'il est gros.

La cause des sur-os la plus ordinaire, est lorsque les Chevaux en cheminant se heurtent l'os du canon, & offensent le perioste qui est cette pellicule qui couvre tout l'os, ensuite de quoi l'humeur s'amasse peu à peu en cet endroit, & y forme une grosseur dure qu'on appelle sur-os.

Les sur-os viennent aussi de ce qu'on travaille les Chevaux trop jeunes, qui n'ayant pas les jambes assez fortes, ni les os assez fermes pour résister au travail, se forcent cette partie qui est sujette à la fluxion; si l'humeur se glisse entre le perioste & l'os, elle y fait une dureté qui croît avec le tems, & qui tire sa nourriture de l'os, que j'ai vû souvent percé comme un crible en cet endroit: la nature défend la partie la plus foible de l'os en formant le calus au-devant, qui est le sur-os : si ce calus par le travail vient à grossir & monter dans le genouil, il estropie le Cheval : le sur-os de cette façon est beaucoup plus difficile à guérir que le pécédent.

Je conseille à ceux qui ont des Chevaux avec des sur-os, de ne les pas ôter avec des caustics violens, car souvent on fait esquiller l'os, ou on altere le nerf de la jambe, on le desséche, & véritablement on a ôté le sur-os, mais on a si fort affoibli la jambe, qu'il vaudroit beaucoup mieux que le Cheval eût encore le sur-os.

Prenez soigneusement garde quand vous traiterez un sur-os, que si le Cheval est vieil vous aurez peine à le guérir, & vous ôterez difficilement le sur-os; mais si le Cheval est jeune vous l'emporterez sans peine, & même un gros sur-os s'ôtera plus facilement à un jeune Cheval, qu'un médiocre à un vieil.

Vous ne parlerez pas à un de ceux qui se piquent d'entendre les Chevaux, qu'il ne faſſe d'abord l'éloge d'une recepte pour le farcin qu'il dit avoir, & d'une pour ôter le ſur-os ſans qu'il ſe perde un poil; & quand on approfondit un peu l'affaire, on trouve que les effets ſont bien éloignés des paroles.

Lorſque le ſur-os vient de la propre conformation de l'os du canon qui s'avance trop, c'eſt plutôt une difformité qu'une maladie; on l'appelle en terme de médecine Apophiſe; auſſi en vain y appliqueroit-on des remedes.

Remedes pour les Sur-os.

Il faut couper le poil ſur le ſur-os, & le battre, ce qu'on fait à petits coups du manche du brochoir, juſqu'à ce que le ſur-os ſoit amolli, ou bien on le fourbit avec le même manche pour l'amollir; faire brûler enſuite cinq ou ſix bâtons de coudre qui ſoit en féve, recevoir l'eau qui en ſort par les deux bouts, & chaude en ſorte qu'elle ne brûle pas la partie, en frotter le ſur-os, puis le bien fourbir avec un autre bâton de coudre, & jetter ſur le ſur-os ſouvent de l'eau qui ſort de vos bâtons, chaude, mais non-brûlante, fourbir toujours juſqu'à ce qu'il ſoit ramolli. Pour lors trempez un linge en cinq ou ſix doubles dans cette eau de coudre chaude à le ſouffrir contre la main, & l'appliquez ſur le ſur-os, le liez & l'y laiſſez vingt-quatre heures, tenant votre Cheval à l'écurie ſans aller à l'eau pendant neuf jours; au bout deſquels le ſur-os ſera fondu, & tout le poil reviendra dans quelque-tems: Si le coudre n'eſt pas en féve, l'opération n'eſt pas tout-à-fait ſi bonne, quoiqu'on s'en puiſſe ſervir, mais il faut fourbir davantage.

Si après cette premiere opération, le ſur-os n'étoit pas abſolument fondu, & qu'il fût ſeulement diminué, il faut un mois après réiterer.

Autre Remede.

Il faut raſer le poil, battre le ſur-os, le fourbir & l'amolir comme on a de coutume, & mettre une coënne de lard peu graſſe ſur le ſur-os, le gras en dehors, & y appliquer un bouton de feu large & plat comme une piece de quinze ſols, & durant que vous tenez le bouton ſur le lard, vous en faites chauffer un autre que vous appliquez de nouveau ſur un autre endroit de la coënne, & toujours ſur le ſur-os; continuez cette operation juſqu'à ce que le ſur-os ſoit fondu, mettez un ciroine par-deſſus, & la tondure de drap ſur le ciroine, empêchez après que le Cheval n'y porte la dent.

Autre Remede pour les Sur-os.

Ces remedes font aifés à pratiquer & prefqu'infaillibles : en voici un avec lequel j'ai guéri trois fur-os à un feul Cheval, & dans le génouil à un autre, dans un même matin.

Ramoliffez le fur-os par la méthode ordinaire, puis ayant fait chauffer un fer rouge, enveloppez-le d'un linge mouillé & le paffez fur le fur-os trois ou quatre fois tant que le poil en foit ôté, & que l'efpace demeure net comme la main, puis il faut piquer fur le fur-os un clou bien affilé, & le frotter avec du fel bien menu.

Il faut enfuite piquer une gouffe d'ail au bout d'un fer pointu, la tremper dans de l'huile de noix toute bouillante, & l'appliquer ainfi fur le fur-os, & réiterer jufqu'à ce qu'il foit ramoli.

Vous pilerez de l'ail crud, & l'appliquerez fur le brûlé avec de la filaffe par-deffus, l'enveloppant d'un morceau de toile, & banderez le tout afin qu'il ne gliffe pas, & le laifferez l'efpace de deux fois vingt-quatre heures.

Au bout de ce temps on ôtera le bandage, & on pourra fix jours après mener le Cheval à la riviere fans le travailler avant que la playe foit fermée. Tous les jours au retour de l'eau vous baffinerez la playe avec de l'eau-de-vie deux fois le jour. Ce remede comme le précédent laiffe une cicatrice, fur laquelle le poil ne revient plus : mais le lieu eft fi petit, que le poil qui eft auprès le couvre facilement.

J'ai vû affez fouvent que l'os de la jambe efquille, ce qui eft long & périlleux, non-feulement pour avoir ufé de cauftics violens, mais pour avoir mis le feu trop violent, & avec trop de defir d'ôter le fur-os jufqu'au fonds ; il eft tombé des efquilles de l'os de la jambe fous le fur-os. Les remedes précédens ne caufent pas ce défordre, car je m'en fuis fervi fouvent avec fuccès. En voici encore deux qui font affurés.

Pour ôter un fur-os méthodiquement.

Ramolliffez le fur-os par la maniere ordinaire, puis avec un biftouri bien pointu, cernez-le avec une raye en pénétrant environ la moitié de l'épaiffeur du cuir de la jambe, & entourez tout le fur-os & tout ce que vous voulez qui tombe avec cette raye, puis prenez de l'emplâtre nommé *Apoftolorum*, faites-le fondre & mêlez parmi de bonne couprofe blanche, puis étant à demi-froid, mais encore fort maniable, faites-en un emplâtre de la largeur du fur-os, & le liez deffus, le laiffant douze heures ; enfuite ôtez-le & enveloppez l'endroit avec de la filaffe féche, & un bandeau par-deffus, pour empêcher le Cheval d'y porter la dent.

L'efcarre tombera comme un cerneau d'une noix ; il faut matin & foir baffiner la playe avec de l'efprit de vin jufqu'à guérifon. CHAP. LXIX.

Autre remede pour ôter un Sur-os.

Il y a une plante qu'on appelle coulevrée, en Latin *vitis alba* ; ou *Briona*, qui eft fort commune à Paris ; elle pouffe une haute tige qui s'attache aux hayes comme la citrouille, & fa racine eft exceffivement groffe.

Prenez trois tranches de cette racine, épaiffes comme un écu blanc, faites-en bouillir une tranche dans de l'eau un quart d'heure, puis la mettez dans un linge fin, & le tout chaud médiocrement, en forte qu'on le puiffe fouffrir fur la main, appliquez-le avec le linge fur le fur-os l'efpace d'un demi-quart d'heure, puis l'ôtez l'ayant tondu auparavant bien ras, & ramolli felon la méthode ordinaire ; le lendemain faites bouillir l'autre tranche encore l'efpace d'un quart d'heure, la mettez dans un linge, & au travers le linge appliquez la tranche chaude comme auparavant, une feconde fois de même que la premiere, & continuez le lendemain à mettre de même la troifiéme tranche, toujours médiocrement chaude, & feulement au travers le linge, c'eft-à-dire, que la tranche ne doit pas toucher fur le fur-os ; il faut enfuite faire enforte que le Cheval n'y porte la dent, il fuppurera des eaux rouffes, il tombera une efpece d'efcarre ; mais le poil reviendra, & il n'y paroîtra plus.

Paffé les trois premiers jours, il faut tous les jours promener le Cheval en main, & au bout de douze jours s'en fervir à l'ordinaire : ce qui fait l'effet en cette racine, eft qu'elle a quelque chofe de cauftic qui détruit le fur-os fans alterer le nerf.

Pour l'offelet, qui eft un fur-os dans le genouil, je n'y fçache point de meilleur remede que l'onguent des vers qui eft ci-après ; & s'il n'y fait rien ; comme il arrive fouvent, le meilleur eft, fans fe fervir des remedes cauftics, qui affoibliront la jambe en danger de l'eftropier, d'y donner le feu, & le rayer entierement de même que l'on fait à un efparvin.

Onguent de Scarabeus pour les Sur-os, Molettes, Veffigons, & pour fondre une corde de Farcin, fi groffe foit-elle.

AU mois de Mai, & quelquefois en Avril, on trouve dans les terres labourées en lieu bas à l'abri, ou dans les bleds un efcarbot, ou vers noir ; on ne le trouve que depuis dix heures du matin jufqu'à deux heures après midi : il a comme deux têtes l'une au bout de l'au- CHAP. LXX.

CHAP. LXX.

tre ; il a une maniere d'aisles, qui sont jointes au corps comme deux rondaches, qui couvrent tout le devant des épaules ; mais il ne vole point ; son dos est en écailles, & il a le cul fort gras & comme bordé, il a six pieds, marchant fort lentement ; il y en a de fort longs, gros & gras, & le plus petit est long d'un petit pouce, il est froid au toucher, lorsqu'on le pose sur la main ; souvent il laisse couler une huile fort puante, en Latin on les appelle *Maii aviculæ*, ou *Scarabæi unctuosi*. Il faut en ramasser trois cens, & les bien broyer avec une livre d'huile de laurier. On peut laisser cet onguent de cette sorte, & il ne faut s'en servir que trois mois après qu'il est fait, mais il est mieux au bout des trois mois de le faire fondre, & le passer au travers d'un linge, jetter le marc, & garder le reste comme un très-précieux onguent pour les maux que je dirai ci-après.



Cet onguent fait l'effet de ce que les Italiens appellent feu mort, & les Maréchaux de Paris, retoire, & cela sans enflure notable ; il attire toute la corruption & pourriture qui se trouve entre cuir & chair, & fait sortir des empoules pleines d'eau rousse, ausquelles succédent les galles, lesquelles étant séches tombent d'elles-mêmes, la place demeure nette sans perdre un poil, car tout celui qui tombe revient.

Pour l'appliquer, il faut seulement graisser la partie avec cet onguent, après avoir coupé le poil fort près, présenter un fer rouge vis-à-vis, & laisser agir l'onguent pendant neuf jours.

L'onguent s'applique froid ; si c'est un sur-os, il faut le ramollir auparavant, comme c'est l'ordinaire.

Quoique les molettes ne soient pas toujours douloureuses, elles le sont pourtant quelquefois & même dangereuses, en ce qu'elles se peuvent durcir, & ensuite estropier le Cheval, particulierement aux jambes de derriere quand elles sont sur le nerf. Ci-après je donnerai beaucoup de remedes pour les molettes, mais qui ne les resserrent

que

que pour quelque tems, au lieu que l'onguent de Scarabeus les ôte pour très-long-tems. Pour s'en servir, il faut raser le poil sur la molette, la graisser de cet onguent, & présenter un fer rouge vis-à-vis pour le faire pénétrer, il fera d'abord enfler la jambe; mais au bout de neuf jours l'eau-de-vie seule désenflera la jambe, & la molette sera absolument dissipée; vous pouvez faire fond là-dessus, puisque je l'ai éprouvé plus d'une fois, & que je fais profession de ne point débiter le baume, mais de dire dans tout le cours de ce Livre les choses avec beaucoup de sincerité. CHAP. LXX.

L'onguent sera très-bon pour les enflures endurcies sur le nerf causées d'une vieille nerferure, & dont le Cheval ne boitteroit plus, mais l'enflure seule y seroit restée; si elle n'est pas bien dure, elle se dissipera par l'application de cet onguent, sinon une seule, au plus deux, attendant l'effet de la premiere avant la seconde application.

Si vous voulez fondre une corde de farcin, il n'y a qu'à graisser la peau par-dessus la corde, ayant coupé le poil, l'onguent attirera les eaux rousses, ensuite les galles, qu'il faut laisser sécher, puis réappliquer de l'onguent, peu à peu toute la corde se dissipera par l'usage de cet onguent, & de même par un rétoire.

L'onguent suivant n'est pas si caustic que le précédent, mais il agit pourtant assez bien sur les sur-os bien ramollis.

Onguent des vers pour les Sur-os, Molettes, Vessigons, Loup- pes, & autres grosseurs.

CET onguent fait en quelque maniere l'effet du feu, sans faire perdre un poil; il est propre non-seulement aux sur-os qu'il guérit en douze ou quinze jours, mais aussi aux autres maux de jarrets, comme vessigons, si on les peut bien ramollir; aux molettes, &c. il en fait distiler des eaux rousses, qui au bout du tems se forment en galle sur le mal, qui étant tombée, laisse la place sans aucune tumeur, tout comme feroit un rétoire. CHAP. LXXI.

Pour faire cet onguent, il faut au mois de May ou sur la fin d'Avril chercher dans les prés un petit insecte noir, qui a la forme longuette, & qui n'est pas plus gros qu'une petite feverolle, il n'a point d'aîles, il se tient toujours au pied d'une herbe nommée jaunet ou bassinet, qui est l'une des renoncules, il a sa racine comme une bale de pistolet, & qui porte une fleur jaune à six feuilles; il y a des prés qui n'ont presque point d'autres herbes, & aux pieds de quelques-unes des plantes, & jamais au haut ni dans terre, il y a souvent un de ces vers, ou plutôt un grillet; car il ne rampe pas ayant des pieds pour

CHAP. LXXI. cheminer, & ne vole point, il eſt dur comme du bois, à peine le peut-on écraſer entre les deux doigts. Quand on en a ramaſſé trois ou quatre cens, on les met tout vivans dans un pot avec une livre de vieil oingt, on mêle le tout enſemble, & on bouche bien exactement le pot pour les laiſſer mourir, puis on broye bien les vers avec la graiſſe, & on la garde pour la néceſſité ; plus cet onguent eſt vieil, meilleur il eſt.

Pour appliquer cet onguent, il faut, ſi c'eſt un ſur-os, le tondre & le ramollir en le fourbiſſant avec le manche du brochoir, puis le piquer & appliquer deſſus épais comme un ſol d'onguent, & préſenter une pelle rouge vis-à-vis, pour le faire pénétrer dans le ſur-os.

Il faut attacher le Cheval en ſorte qu'il ne puiſſe porter la dent ſur le mal, & le tenir ainſi neuf jours ſans le mener à l'eau, il en coulera une eau rouſſe, & au bout de neuf jours il ſe fera une croute en galle qui tombera d'elle-même, & emportera le ſur-os, ou le diminuera notablement ſans ôter un ſeul poil, ni alterer le nerf.

Pour amollir une dureté.

CHAP. LXXII. SI vous avez deſſein de guérir des veſſigons & autres groſſeurs, il faut les ramollir avant que d'appliquer l'onguent de vers, de Scarabeus, ou autre rétoire ; car à moins de les bien ramollir, ils ne feroient rien, ce que vous ferez en cette maniere : raſez le poil, puis avec les ramolitifs ordinaires, comme la gomme Ammoniac, le Galbanum, Bdellium & le Storax, faites-en des compoſitions avec l'huile de lys, de violettes & de lumbris, de lin, d'iris, l'onguent d'althea, le réſomptif, l'emplâtre de mucilages & autres, dont vous en prendrez quelques-uns à votre fantaiſie, & les appliquerez ſur la partie, ou faites un cataplaſme de cette façon.

Prenez racines de lys & de guimauves, de chacun deux onces, feuilles de mauves & de violettes, de chacune deux poignées, anet, origan, pouliot ſauvage, de chacune une poignée, faites cuire les racines dans ſuffiſante quantité d'eau, environ les trois parts d'huile ; on les fera bouillir une heure, puis ajoûtez les herbes, & le tout bien cuit pilez-le, & tout chaudement l'appliquez ſur la partie que vous voulez ramollir.

Si la dureté eſt calleuſe ou dure, qu'il faille un puiſſant ramolitif, ajoûtez-y les ſemences de lin & de fenugrec, avec les huiles de lys & d'anet, comme auſſi de la graiſſe d'oye ; on peut encore ajoûter les gommes précédentes fondues ſelon l'art & les limats rouges qu'on trouve dans un tems humide, leſquels étant hachés & pilés enſuite, puis appliquez ſur la partie qu'on veut ramollir, contribueront puiſſamment à la ramollir.

Lorſque j'ai dit de fondre des gommes ſelon l'art, c'eſt-à-dire, qu'il les faut faire diſſoudre dans le vinaigre ſur une chaleur fort douce, puis paſſer & faire bouillir la collature juſqu'à ce qu'elle s'évapore, & que la liqueur demeure épaiſſe comme du miel : pour le bien faire, il faut remuer par fois ſur un feu clair. CHAP. LXXII.

Si vous ne voulez pas prendre cette peine, ayez recours aux Apoticaires, & prenez de l'onguent d'althea, du réſomptif, autant de l'un comme de l'autre, ou bien mêlez de l'emmielure rouge, avec autant d'onguent d'althea, & autant de l'emplâtre Occicroceum, faites fondre le tout enſemble, & l'appliquez bien chaud avec de la filaſſe, & une enveloppe par-deſſus ; & toutes les vingt-quatre heures, appliquez de cet onguent tout chaud ſur le vieux, & le liez comme ci-devant pendant huit ou dix jours ; vous pouvez auſſi employer à cela l'emplâtre de mucilage, qui eſt fort ramolitif ; car outre les mucilages de graine de lin & autres, les gommes qui y entrent donnent une grande vertu pour ramollir, appliquant cet emplâtre ſur la partie quelque temps, puis appliquez-y de l'onguent de Scarabeus, ou un retoire de vers, comme nous avons dit au ſur-os ; il emportera le mal infailliblement ſans ôter le poil.

Des Molettes.

Quelques gens peu entendus appellent ce mal, des eaux, & tous les connoiſſeurs l'appellent molette, c'eſt une tumeur tendre & molle, groſſe comme une noiſette, plus ou moins, ſans douleur toutefois, cauſée par des humeurs ſubtiles & ſereuſes ; ce mal eſt ſitué entre les nerfs & l'os, au côté du boulet ſur le cuir ; c'eſt une enflure en forme de bouteille ſituée au-dedans & au-dehors dudit boulet. CHAP. LXXIII.

A côté du boulet au-dedans de la jambe, quelquefois en dehors, peu éloigné de l'endroit où vient la molette, mais plus bas & à côté, il y a ſouvent un petit os qui paroît être une molette, & ne l'eſt pas, car c'eſt un oſſelet qui choque la vûe ; il arrive rarement que ces oſſelets faſſent boitter le Cheval, pourtant j'en ai vû de boitteux après de longues courſes : il n'y a point d'autre remede que le feu, dont il faut rayer toute la partie, & deux doigts tout autour, appliquant enſuite un bon ciroine ſur le feu : le feu diſſipe les glaires & humeurs qui ſe ſont jointes à l'oſſelet, & qui font boitter, car l'oſſelet ſeul rarement fera-t-il boitter.

On guérira une molette avec de la leſſive chaude faite de cendres de ſarment deux parts, & une de cendre gravelée, ſi on en lave fort le boulet, & qu'on applique deſſus les cendres, & qu'on les lie, ce remede reſſerre la molette, & déſenfle les jambes gorgées : on diſſipera

CHAP. LXXIII. une molette, si on la frotte souvent avec de l'esprit de vin; on la guérira radicalement avec de l'onguent de Scarabeus, comme je l'ai enseigné ci-devant, & avec un retoire que j'enseignerai ci-après. Ce mal, quoique leger, fait boitter un Cheval dans le tems des gêlées, & c'est une marque assurée qu'il a beaucoup travaillé, ou qu'il a le pâturon trop long, ou la jambe menue & foible, qui ne peut supporter un corps trop gras ou trop chargé de chair.

Le repos guérit les molettes quand elles sont récentes.

Le courant d'une riviere en y tenant le Cheval tous les jours jusqu'au genouil, le guérira, si en revenant à l'écurie on y applique un restrainctif.

Prenez la mie d'un petit pain toute chaude, & l'imbibez entierement avec de l'esprit de vin, appliquez-la toute chaude sur la molette, mettez une compresse par-dessus, & liez le tout avec une bande large qui fasse plusieurs tours; au bout de vingt-quatre heures la molette sera resserrée.

Il m'est arrivé qu'ayant pratiqué ce remede à un Cheval d'Espagne sur une petite molette qu'il avoit à une jambe de devant, ôtant l'appareil du pain imbibé d'esprit de vin, j'ai trouvé la jambe fort enflée, ce qui me surprit d'autant plus, que je ne sçavois d'où pouvoit proceder cette enflure; j'y appliquai le remede décrit au Chapitre LXI. avec l'alun, les blancs d'œufs, le miel & l'esprit de vin; ce qui désenfla la jambe en trois ou quatre applications; la molette y demeura, & je ne travaillai plus à l'ôter, puisque j'avois si mal réussi pour le coup, quoiqu'avant cela j'en eusse resserré, & depuis même sans apparence d'enflure, cela me fit connoître qu'il n'y a point de remede qui ne manque quelquefois, & le plus sûr est d'y être toujours préparé, & quand l'un a manqué d'avoir recours à l'autre : le restrainctif suivant est très-bon.

Prenez de la poudre de roses rouges & de mirtilles, de chacune le poids de deux gros, qui est deux dragmes, du bol fin en poudre, & de l'amidon, de chacun quatre onces, jus de plantin & de cormes vertes : à leur défaut, suc de nefles de chacun une once, vinaigre rosat trois onces, mêlez le tout à froid, & faites un restrainctif : s'il est trop clair ajoûtez-y de la craye, & s'il est trop épais, mettez-y du vinaigre rosat.

Ce restrainctif servira non-seulement à resserrer les molettes, qui ordinairement reviennent au premier travail violent, mais aussi à arrêter les fluxions, & resserrer ou repercurer les enflures aux parties où il y auroit du danger de laisser former l'apostume, comme aux parties nerveuses, sur le garot & aux roignons.

Pour ôter les molettes abſolument à un Cheval, il faut ſe ſervir de l'onguent de Scarabeus, ou des vers après quelque ramolitif : le feu mort que nous appellons rétoire eſt en uſage chez les Italiens, & en effet il eſt très-excellent, auſſi s'en ſert-on fort à Paris ; il fait enfler la partie où il eſt appliqué, mais ce n'eſt pas une affaire. CHAP. LXXIII.

Avant d'employer le feu mort ou rétoire, on peut tenter le remede ſuivant.

Pour reſſerrer une Molette, un Veſſigon, ou autre tumeur molle.

Prenez une pinte de fort vinaigre, mettez parmi quatre onces de galbanum pilé, tenez le tout ſur les cendres chaudes l'eſpace de vingt-quatre heures, en remuant quelquefois ; le tout étant diſſous, ajoutez une livre de thérébentine commune, en faiſant cuire à feu lent ; lorſque la compoſition aura cuit une demie-heure, mettez parmi du maſtic en poudre trois onces, bol fin une livre, mêlez bien tout pour en faire une charge, que vous appliquerez chaudement ſur la partie, & un papier par-deſſus, lequel en s'ôtant, le mal ſera reſſerré, & il faudra ôter la drogue de deſſus l'endroit où vous l'aurez appliqué, avec du ſavon noir, ou du beurre, ou de l'huile d'olive, car preſque toujours une ſeule applicationn ſuffit ; le remede eſt excellent.

Ce remede reſſerrera les veſſigons dans leur commencement & diſſipera toutes ſortes d'enflures.

Pour ôter une Molette.

L'onguent de Scarabeus décrit ci-devant au Chapitre LXX. étant appliqué comme je l'ai enſeigné, comme auſſi un bon rétoire, guérira les molettes & les emportera abſolument ; je l'ai éprouvé fort ſouvent, & le poil revient comme auparavant. Cette méthode eſt beaucoup meilleure que de les deſſerrer, puiſqu'on ôte la cauſe, & la molette eſt bien plus long-tems à revenir qu'avec le précédent remede, qui reſſerre ſeulement, mais ne réſout pas, & ici le remede évacuë l'humeur qui cauſoit la molette.

Que celui qui ſe ſervira de l'onguent de Scarabeus, ne s'étonne pas, ſi après qu'il l'aura appliqué la partie enfle ; il doit être de la ſorte, & l'enflure ſe diſſipera d'elle-même peu à peu ; quelquefois, particulierement ſi on en met par trop, la jambe devient ſi enflée qu'on croit un Cheval perdu ; mais il faut ſeulement la laver avec du vin chaud, dans lequel vous aurez mêlé un peu de beurre ; il diſſipera l'enflure, ôtera la chaleur & la douleur.

Le dernier & le meilleur remede pour les molettes eſt le feu ; comme c'eſt un puiſſant réſolutif, il diſſipe la molette, & elle ne revient

CHAP. LXXIII. plus ; elle empêche que l'on ne vende le Cheval, mais pour le service le feu eſt excellent, & je puis dire que c'eſt moi qui l'ai fait connoître à Paris, & qui l'ai rendu auſſi commun qu'il eſt à préſent : & cela eſt ſi véritable, que j'ai vû ſouvent le Roi étant à la chaſſe monter des Chevaux qui avoient eu le feu aux quatre jambes.

Pour les molettes nerveuſes qui ſont ſituées ſur le nerf aux boulets de derriere, le plus aſſuré remede eſt de leur donner le feu bien vivement ſans percer le cuir, elles guériront ſi on les prend dans les commencemens ; mais comme ſouvent on tarde trop à faire cette opération, la molette s'endurcit de telle maniere, qu'elle ne cede plus ſous le doigt quand on la preſſe ; elle groſſit & durcit, & ſouvent ſe rend incurable, les Chevaux en boittent tout bas, & quoiqu'on leur donne le feu, il ne fait ſon effet que ſix ou huit mois après, & même ſouvent au bout de ce tems le Cheval n'eſt pas droit ; car comme la tumeur étoit trop endurcie, le feu ne peut ſi-tôt la diſſiper, & ſouvent ne la diſſipe point ; c'eſt pourquoi quand on voit des molettes nerneuſes qui font boitter, il ne faut pas attendre qu'elles durciſſent & groſſiſſent, mais auſſi-tôt on doit donner le feu ; c'eſt aux jambes de derriere dont je parle, car aux jambes de devant rarement on voit que pareils accidens arrivent, mais fort ſouvent à celles de derriere.

Des Rétoires nommés des Italiens feu mort.

CHAP. LXXIV. LEs Italiens appellent les rétoires feu mort avec beaucoup de raiſon, puiſqu'il ſe peut comparer au feu non-ſeulement par la chaleur qu'il introduit dans la partie, mais parce qu'il la détruit, ſi on ne s'en ſert avec modération, ainſi c'eſt une eſpece de feu potentiel.

Les rétoires ſont en conſiſtance d'onguent, compoſés de drogues fortes à peu près comme les veſſicatoires pour les hommes, on les appelle veſſicatoires, parce qu'ils attirent des veſſies pleines d'eaux rouſſes ſur l'endroit où elles ſont appliquées. Les rétoires font aux Chevaux le même effet : car ils attirent des eaux rouſſes de la partie où on les met. C'eſt un bon remede ſi un homme ſage s'en ſert : mais ſi un étourdi l'applique en trop grande quantité, où ſur les endroits où paſſent les groſſes veines, par exemple, ſur une variſſe, il cauſera autant de déſordre que ſi on s'étoit ſervi de cauſtic ou cautere : car outre l'inflammation & la douleur, il fera tomber de furieux eſcarres ; il faut être ſage & bien aviſé pour ſe ſervir du rétoire.

Le rétoire eſt très-bon pour diminuer & réſoudre une tumeur, il la diſſipe par le moyen des eaux rouſſes qu'il attire, leſquelles étant écoulées la partie ſe trouve diminuée. On peut réiterer le rétoire, & s'il

ne peut ôter la grosseur, c'est une préparation pour y donner ensuite le feu qui achevera de l'ôter. Par exemple, à un fort gros vessigon il faut se servir du rétoire, & quand il aura fait son effet, qui est d'attirer les humeurs les plus sereuses, même de rarefier les moins épaisses, & les convertir en eaux rousses par sa chaleur, cela étant fait on peut remettre du rétoire une seconde fois, le laisser agir, & son action faite, donner le feu sur le vessigon, qui diminuera notablement par tout ce procede.

On se sert du rétoire pour faire venir à suppuration une glande sous la ganache, ou pour la dissiper, s'il y a aucune disposition dans la partie pour que la partie s'y forme ; on s'en sert aussi fort utilement aux avantcœurs ou ancœurs, pour les faire mourir & suppurer ; on en fait le même usage aux tumeurs sur le garot pour les faire venir plus promptement en matiere & à suppuration ; on s'en sert encore très-utilement pour faire tomber les corps faits par la selle ou le bas. Le rétoire emporte les molettes, & l'onguent de Scarabeus est proprement un rétoire. Pour appliquer les rétoires, on en frotte la partie, on présente un fer rouge vis-à-vis pour le faire pénétrer, prenant garde d'en mettre peu épais, & qu'il ne soit que sur la partie, afin qu'il ne coule pas en bas, & faire cela deux jours de suite peu chaque fois, seulement graisser les parties dudit rétoire, il fera fort enfler l'endroit où il est appliqué, mais l'enflure ne signifie rien, elle se dissipe d'elle-même quand elle a fait son effet. Pour une molette, il n'en faut appliquer qu'une fois, car elles sont trop près des nerfs pour en mettre deux jours de suite.

Si on veut dissiper une grosse corde de farcin fort dure, on la frotera de rétoire deux ou trois jours de suite pour attirer plus puissamment les eaux ; ainsi il faut se conduire avec jugement selon la partie où on le met, & considerer si elle est plus ou moins grossé & dure. Dans la suite de ce Livre je parlerai encore de l'effet du rétoire, en traitant des maux qui en ont besoin, reste à donner la description de deux ou trois bons rétoires.

Rétoire ou feu mort.

Prenez deux onces d'argent vif que vous éteindrez peu à peu dans un mortier avec deux onces de souffre en poudre, le tout étant amorti, sera mêlé dans le même mortier avec quatre onces de beurre vieil, ajoutez-y une once d'eufforbe en poudre, une dragme de mouches cantarides en poudre, & deux onces d'huile de laurier : mêlez le tout à froid & le gardez.

Pour se servir de ce remede, par exemple, sur une molette, il faut raser le poil & graisser le lieu avec cet onguent, & présenter un fer

CHAP. LXXIV. tout rouge vis-à-vis, & fur-tout il faut empêcher que l'onguent ne coule plus bas que la molette, car il feroit enlever le lieu où il toucheroit; l'on doit attacher le Cheval en forte qu'il n'y puiffe porter la dent de neuf jours, & dans trois jours l'onguent aura fait fon operation; cependant le Cheval ne doit point fortir de l'écurie, ni aller à l'eau, ni fe coucher.

Autre rétoire.

Prenez quatre onces d'huile de laurier, deux onces d'eufforbe pilé, & une demie-once de mouches cantarides, ces deux dernieres en poudre fine feront mêlées avec de l'huile de laurier à froid, pour s'en fervir comme du précédent.

On pourra faire un rétoire fans y mêler aucune huile de laurier avec du bafilicum un quarteron, deux onces de précipité rouge en poudre fine, & demi-once d'eufforbe; le tout mêlé enfemble & appliqué comme ci-deffus.

On peut compofer des rétoires de differentes manieres, chaque Maréchal a le fien particulier; mais je crois que les defcriptions ci-deffus fuffifent, fans en chercher aucun autre: s'ils font appliqués par un homme fage, ils réuffiront très-bien.

Des Entorfes, & Diflocations du Boulet.

CHAP. LXXV. LA plûpart fe mêlent de guérir ce mal avec des grimaces & des paroles; mais il y a bien de l'abus dans ce procedé, il eft fouvent fans effet, & toujours avec fuperftition.

L'entorfe ou mémarchure eft lorfque le boulet fe tourne à côté avec violence; & quoiqu'il ne forte pas de la place, néanmoins les nerfs & les ligamens qui le tiennent avec le pâturon, s'allongent; elle arrive à un Cheval, lorfqu'en cheminant il met le pied à terre en un lieu raboteux & inégal, il fe donne une entorfe, & fi on laiffe envieillir le mal fans y donner ordre, incontinent l'humeur étrangere s'y gliffe & s'endurcit: ce qui foule ou meurtrit les nerfs, & les peut eftropier dans la fuite.

Il y a des entorfes qu'on juge très-rudes, qui ne font boitter le Cheval que cinq ou fix pas, & qui guériffent fans remede, par le repos feul; il y en a auffi qui eftropient abfolument des Chevaux pour le refte de leur vie, & fouvent pendant qu'on traite le boulet malade, le pied contraire s'altere & fe ruine pour fupporter feul trop long-tems le fardeau du corps.

J'en

J'en ai vû aussi qui par une entorse sont devenus fourbus dans l'écurie, dont on ne s'est pas apperçu dans le tems, & ensuite la fourbure tombant sur les pieds, les a estropiés, quoique l'entorse fût en état d'être guérie ; c'est une maladie qui n'est point à négliger, & le plutôt qu'on y peut donner remede est le meilleur.

Les entorses aux jambes de derriere sont bien plus dangereuses, & plus difficiles à guérir que celles des jambes de devant ; la cure en est longue, le Cheval amaigrit, & difficilement en guérira-t-il : étant guéri, souvent il faut y donner le feu pour fortifier la partie, & de plus le faisant ferrer, faites déborder le fer au dehors du pied environ un doigt de large, afin que cet avantage du fer soutienne le boulet, & empêche les nerfs & ligamens du boulet, qui ont souffert & sont encore foibles, de fatiguer & travailler, ainsi on donne lieu au boulet de se remettre : cela est à remarquer.

Remede pour les Entorses.

Quand ce désordre est arrivé, le plus sûr est, si l'entorse est grande, de mener le Cheval en main, & aussi-tôt qu'on est en lieu de repos, sans laisser refroidir la partie, si cela se peut, car la guérison en sera bien plus prompte, prenez gros comme un œuf de couperose blanche, faites-la dissoudre à froid dans une pinte d'eau, mouillez un linge dans cette eau, & l'appliquez ainsi mouillé & mis en quatre doubles tout autour du boulet, & le liez dessus avec une enveloppe, le tout à froid sans le faire chauffer en façon quelconque ; réiterez la même operation de six heures en six heures, & continuez jusqu'à une entiere guérison, ce qui sera en deux jours au plus si vous avez appliqué le remede avant que le boulet se soit refroidi ; mais si vous avez trop tardé ou que l'entorse soit au boulet au derriere, il faudra beaucoup plus de tems. Si vous n'avez point de couperose, ou que le remede ne vous agréât pas, quoique très-bon, il faut frotter avec de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie tout autour du boulet, & faire chauffer de l'emmielure rouge pour l'appliquer chaudement autour du boulet avec de la filasse en forme de cataplâme, l'y laisser vingt-quatre heures, puis frotter de nouveau le boulet avec de l'eau-de-vie, & appliquer de nouvelle emmielure sur la vieille, & continuer ainsi jusqu'à entiere guérison : si le Cheval ne guérit au bout d'une douzaine de jours, il faut prendre moitié d'eau-de-vie & moitié d'esprit de thérébentine ; par exemple, une once de chacun, les mettre dans une fiole, battre le tout ensemble, & en frotter le boulet jusqu'à ce qu'il en soit bien pénétré, mettre le Cheval à l'écurie attaché qu'il n'y puisse porter la dent : car cela lui causera de la douleur, & une heure après l'application, que

CHAP. LXXV. tout sera imbibé dans le boulet, enveloppez le même boulet avec une emmielure ou remolade, & renouvellez l'application de la remolade, non de l'essence, deux ou trois fois de deux jours l'un, & ordinairement le Cheval se trouve guéri au bout de ce tems.

Si après l'application de l'essence de thérébentine & l'eau-de-vie, vous n'avez point d'emmielure ni de remolade, faites la remolade du Boheme, qui seule est capable de guérir une entorse.

Remolade du Boheme.

Prenez du tare ou tarc, qui est du gaudron avec quoi on poisse les batteaux, & de quoi les Rouliers d'Allemagne graissent leurs aissieux de charettes; prenez une livre dudit tarc, & chopine de très-bonne eau-de-vie, faites bouillir le tout à feu clair, remuant souvent pendant un quart d'heure, puis ajoutez deux onces de bol fin en poudre, qui est un bol qui vient du Levant; épaississez le tout avec de la farine, & de cela chaudement sur de la filasse, appliquez tout autour du boulet & le liez; renouvellez tous les deux jours, il n'y a guére d'entorse qui ne guérisse en trois ou quatre applications, quand on a commencé par l'application de l'essence. La seule incommodité de ce remede est qu'il ternit & roussit le poil blanc ou gris, & la rousseur dure quelque tems; mais le remede est très-bon & facile, & aux Chevaux noirs il n'y paroît pas au poil. Ce remede est admirable pour les coups & enflures aux genoux & aux jarrêts, mais il ne faut point d'essence; il est préferable à quantité d'autres, en ce qu'il fait un très-bon effet & ne coute guéres, qui est justement ce que tout le monde cherche. Vous pouvez aux entorses où il y a beaucoup de chaleur au boulet, vous servir de la remolade du Boheme, sans appliquer l'essence, souvent elle les guérit après plusieurs applications, ou bien faites le remede qui suit, qui est un bain fait avec des racines de mauves, de guimauves, & de la grande consoude; concassez-les, & les faites cuire dans de la lie de vin; quand elles commencent à s'amollir, ajoutez-y des herbes de bouillon blanc, de sauge, d'hysope, de romarin, de thim, de lavande & d'absinthe, chamepitis, & sommitez d'anet, bayes de laurier & de genévre concassez.

Prenez celles que vous trouverez, mettez-les avec les racines à demi cuites, & faites cuire de rechef le tout deux heures, ajoutez-y de la lie, si besoin est, lorsqu'à force de bouillir elle diminue; quand le tout sera bien cuit, ajoutez-y, un moment avant d'ôter du feu, les fleurs de camomille & de melilot, pilez le tout dans un mortier, & si vous le voulez plus parfait, passez-le au travers d'un tamis de crin renversé, mais on peut s'en servir sans le passer, laissant à part la lie où il aura cuit.

Il faut ôter toutes les côtes & duretés, & le tout étant exactement pilé, mêlez-y la lie que vous avez séparée & de la graisse de Tesson ou de Blereau, axunge de Mulet, ou à son défaut de la graisse d'oye, de chacune à discrétion: faites cuire jusqu'à ce que la lie & presque toute l'humidité soit consommée;& après avoir frotté le boulet avec de l'eau-de-vie, vous appliquerez cette composition chaude tout autour avec de la filasse, & une enveloppe par dessus; au bout de ving-quatre heures frottez de nouveau avec de l'eau-de-vie, & réiterez de cette composition sur la premiere, en continuant jusqu'à l'entiere guérison.

CHAP. LXXV.

Quand les remedes ordinaires ont manqué, & que la nature comme principale ouvriere, n'a pas agi suffisamment pour dissiper & résoudre les humeurs que la douleur & la fluxion y ont amassées, & que s'y étant congelées & endurcies, elles n'ont pû se résoudre & dissiper, ce qui fait encore boiter le Cheval & tient la partie enflée; il faut pour dernier remede y mettre le feu, entourant tout le boulet de rayes de feu sans percer le cuir, un bon ciroine par dessus, laissant tomber les escares, puis frotter les playes faites par le feu avec de l'eau-de-vie, & par dessus de l'écaille d'huitre calcinée & pilée fin, jusqu'à guérison. Comme le feu est un grand résolutif, il dissipera la grosseur, fortifiera les nerfs & ligamens, & rendra le Cheval droit, ou il ne le fera jamais.

Souvent on croit que le Cheval n'a qu'une entorse, & pourtant l'os du boulet est démis étant sorti de sa place, ce que l'on pourra remarquer à la situation du Cheval; si le boulet n'est pas à sa place, & que la douleur l'empêche de se situer & s'appuyer sur la jambe affligée, il faut prendre le boulet dans votre main, & mouvant le pied de l'autre main, vous connoîtrez s'il remue en sa place naturelle, ou s'il est démis, parce que le mouvement sera presque toujours à côté, peu souvent en avant. De quelque maniere qu'il soit, il faut repousser l'os en sa place, comme les Bailleurs ont de coutume de faire, après ayant coupé le poil tout autour du boulet, on le frottera avec égale partie d'huile de thérébentine & de l'eau-de-vie, battus ensemble dans une fiole; on frottera avec la main pour les faire pénétrer, & on étendra sur du cuir fort doux l'emplâtre qu'on appelle *pro facturis vel luxatione ossium*, dont on entourera le boulet, de la filasse épais d'un doigt par dessus l'emplâtre, & six éclisses fort minces, longues de quatre ou cinq pouces, larges de deux doigts, & entortillées de filasse de haut en bas, afin qu'elles ne blessent point, qui seront posées autour du boulet de haut en bas en égale distance; la ligature sera de ruban de fil large d'un bon doigt, & long d'environ trois aûlnes; le bandage doit être de deux chefs près à près, qu'il faut commencer par en bas & finir par en haut, & par dessus tout cela une grande enve-

CHAP. LXXV. loppe de toile qu'il faut coudre, afin que rien ne forte de fa place.

Il faut frotter toute la jambe & l'épaule avec l'onguent du Duc; que fi c'eft un boulet de derriere, toute la cuiffe, le jarret & la jambe, fufpendre enfuite le Cheval, afin qu'il puiffe foulager fa jambe malade, & lui donner fouvent des lavemens avec du policrefte, pour lui ôter le battement de flanc que la douleur caufera; il lui en faut donner deux au moins tous les jours les fix ou fept premiers jours, & ne point faire comme des Maréchaux qui mettent un patin au pied contraire pour faire appuyer la jambe malade à terre, afin que les nerfs du boulet ne fe retirent pas; mais il y a déja affez de mal à la jambe, fans en caufer davantage, l'obligeant à s'appuyer deffus, outre que les nerfs & les ligamens par les écliffes demeurent en leur place, & les bons remedes qu'on y applique, non-feulement empêchent qu'ils ne fe retirent, mais les fortifient & aident la nature à fe rétablir.

Il faut laiffer ce premier appareil neuf jours fans y toucher, mais tous les deux jours il faut frotter la jambe & l'épaule avec l'onguent du Duc, & faire gliffer quelque peu d'huile d'hipericum au long de la jambe pour pénétrer jufqu'au boulet, afin d'humecter l'emplâtre & fortifier la partie.

Quelques-uns avant de rien faire au Cheval, le faignent en pince, & font très-mal, car c'eft attirer la fluxion où elle eft déja trop abandante; mais il faut faigner du col, parce que la faignée du col fait révulfion, & jamais il ne la faut obmettre dans le commencement de ces maux, & même avant l'application d'aucun remede.

Quand vous leverez le premier appareil, il faut frotter du même onguent le boulet avec de l'eau-de-vie, mettre un autre emplâtre du même onguent, ou *contra rupturam*; remettre les écliffes, & frotter toute la jambe avec l'onguent du Duc, laiffer l'appareil deux fois vingt-quatre heures, laiffant toujours le Cheval fufpendu, & continuer de la forte jufqu'à guérifon.

Et comme pareilles diflocations ne peuvent arriver que l'épaule n'aye beaucoup fouffert, & que l'os du mouvement ne foit relâché, il faut, fi cela eft, travailler à la rétablir, comme vous en trouverez la méthode dans le Chapitre LIV. & fuivans, vous connoîtrez fi l'os eft defcendu, en maniant & comparant un os d'un côté avec l'autre, & voir s'ils font égaux. Il ne faut pas que cela vous étonne, car avec le tems l'épaule fe rétablira par les bons remedes.

Notez que les diflocations ou entorfes fe guériffent aux jambes de devant avec le foin & les bons remedes, & les Chevaux ne s'en reffentent pas; mais aux boulets des jambes de derriere, la cure en eft longue & fâcheufe, & fouvent il fe forme des abfcès qui crevent dans

fa jambe, dans le pâturon & ailleurs, & qui attirent l'humeur en si grande quantité qu'on ne la peut tarir ; & j'ai vu beaucoup de Chevaux estropiés, & d'autres qui en sont morts. CHAP. LXXV.

Votre Cheval étant guéri, c'est-à-dire ne boitant plus, il faut y mettre le feu, comme je l'ai ci-devant marqué aux entorses, pour assurer la cure & empêcher la rechûte, & quoiqu'il boite encore, il faut y mettre aussi le feu pour le dernier remede & tâcher de le rendre droit.

Des Nerfs ferus.

CE mal arrive aux Chevaux pour l'ordinaire dans les courses violentes, & dans les mouvemens précipités qu'on leur fait faire, comme aussi dans les chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres lorsqu'on les presse trop, ils s'attrapent des pieds de derriere les nerfs de devant, ou bien des mêmes pieds de devant, il se fait une contusion au nerf qui est suivie d'enflure, de dureté, d'obstructions & de foiblesse, dont le Cheval est quelquefois estropié; il y a du moins la douleur qui le fait boiter plus ou moins, selon que le mal est grand ou médiocre. CHAP. LXXVI.

Si l'on n'a pas vû arriver l'accident, & qu'on n'ait pas remarqué l'endroit feru, il faut chercher le mal en portant la main au long du nerf; si on y trouve de la dureté, de l'enflure & de la douleur, c'est assurément le lieu de la nerferure, le poil y est souvent emporté par la violence du coup.

La nerferure étant récente, le meilleur remede est de frotter le mal avec de l'huile d'olive fort chaude, & présenter une pelle rouge vis-à-vis pour faire pénétrer l'huile, en remettre à l'instant de nouveau; & continuer ce procedé pendant une demie heure. La nerferure est presque toujours guérie après cette premiere demie heure; mais quoique la douleur soit ôtée, la foiblesse reste dans la partie qu'il faut laisser rétablir par le repos, & en frottant tous les jours l'endroit de la contusion avec de l'eau-de-vie.

Le remede suivant réussit très-bien lorsque le mal n'est pas extrêmement envieilli : enveloppez l'endroit avec un linge mouillé, & passez un fer rouge vis-à-vis le linge mouillé, & fort près d'icelui sans le toucher : quand il sera sec, remouillez le linge qui doit être en cinq ou six doubles sur le mal & autour de la jambe; continuez à présenter le fer rouge l'espace d'un quart d'heure, puis scarifiez l'enflure, c'est-à-dire, découpez la peau legerement en travers, & non au long, seulement pour faire sortir le sang meurtri; ne scarifiez gueres plus profond que si c'étoit pour donner des ventouses, puis sen-

CHAP. LXXVII.

dez un coq, ou un gros poulet envie, appliquez-le tout chaud sur le nerf blessé, & le liez dessus avec une enveloppe ou ligature : vingt-quatre heures après vous l'ôterez & bassinerez six fois tous les jours la partie avec de bon esprit de vin & continuerez.

Pour guérir un nerf feru avec l'onguent des nerfs, lequel est très-bon pour les jambes usées & foulées, & pour tous les efforts envieillis.

Lorsqu'on a trouvé le lieu où le nerf est feru & blessé, il le faut d'abord frotter avec de l'eau de-vie, & le traiter comme une entorse, il seroit inutile de répeter ici la même chose. S'il ne guérit pour ces remedes, je voudrois y appliquer pour derniere ressource l'onguent des nerfs, qui achevera ce que les précedens auront ébauché, ou à son défaut l'onguent Oppodeldoc.

Il est nommé l'onguent des nerfs, parce qu'il est spécifique pour cela, la maniere de le faire est telle : Prenez les herbes de *Chamepitis* ou petit pain, marjolaine, romarin, feuilles & fleurs, manthe & rhuë, feuilles & fleurs, de la lavande, fleurs de mille-pertuis, de camomille & de melilot, de chacun une poignée ; séparez toutes les fleurs, c'est-à-dire qu'il les faut ôter de leur plante, & les mettre dans un matras, qui est une bouteille à grandissime col, verser sur les fleurs une pinte de bon esprit de vin, un vaisseau de rencontre par-dessus, le tout bien lutté sera mis au bain-marie, aux cendres ou au sable, le tout assez chaud pour tirer la teinture de toutes ces fleurs, remuant par fois le matras, puis laissez refroidir, versez par inclination, & reservez à part.

Prenez outre cela deux onces de grains de genévre verd & les concassez, des bayes de laurier pilées, racine de piretre & mastic, de chacune une once, benjoin demi-once, castoreum & camphre, de chacun trois dragmes ; pilez le tout à part, & le mettez dans un matras avec les herbes dont on a séparé les fleurs, & les herbes aussi dont on n'a point séparé les fleurs, & versez dans le second matras cinq demi-septiers d'excellent esprit de vin, couvrez d'un vaisseau de rencontre, luttez bien exactement le tout, & mettez au bain-marie, ou au feu de sable assez chaud pour tirer la teinture de toutes ces drogues, & que l'esprit de vin dans la circulation s'en puisse charger ; continuez de tenir le vaisseau à la même chaleur vingt-quatre heures, laissez refroidir & versez par inclination, ensuite vous mêlerez ce dernier avec celui que vous avez reservé ci-dessus, & les mettrez dans un matras, y ajoutant une livre de savon marbré, coupez fort menu, remettez-y le vaisseau de rencontre, luttez & au bain ; faites dissoudre le savon dans l'esprit de vin, le tout viendra en consistance

d'onguent, qu'il faut garder comme une chofe très-précieufe. CHAP. LXXVII.

On applique cet onguent à froid, & on le fait pénétrer en frottant avec la main: il ne caufe ni enflure ni chaleur, il ne fait pas perdre un poil, & fe conferve long-tems: le haut fe durcit un peu, mais le dedans eft auffi bon que le premier jour: c'eft un des meilleurs remedes que je connoiffe pour les nerferures, entorfes, efforts d'épaule, de hanches, de jarret, & pour tous nerfs treffaillis, foulés ou contus; & fi les hommes s'en fervent pour les douleurs froides, rhumatifmes, fciatiques froides, efforts de jarret & entorfes, ils trouveront qu'il vaut mieux pour ces maux que tous les remedes Galeniques.

Autre à peu de frais.

Quoique ce remede foit fimple, il fait fouvent autant d'effet que les remedes fort compofés: il eft bon particulierement pour les vieilles nerferures, car quoiqu'il foit refté une dureté à l'endroit du mal, & que le nerf foit fort gros & dur, il guérira par ce remede: faites fondre de la poix noire dans une grande cuillere de fer; quand elle bouillira, ôtez du feu, & ajoutez peu à peu de la farine fine de froment, & remuez le tout pour épaiffir la poix: quand elle vous paroîtra affez épaiffe pour en faire l'application, laiffez-la à demi refroidir, puis en faites un emplâtre fur un morceau de cuir bien délié, & ayant rafé le poil fur la nerferure, appliquez l'emplâtre tout autour du mal, & promenez le Cheval. Il faut laiffer tomber de lui-même l'emplâtre, & fi le Cheval n'eft guéri, appliquez-en un fecond comme le premier.

S'il refte quelque enflure après que l'emplâtre de poix fera ôté, il faut fe fervir de l'onguent de Scarabeus, ci-devant décrit, qui emportera l'enflure en une ou deux applications; il l'emportera en caufant une nouvelle enflure, parce que les humeurs qui étoient congelées feront rarefiées, & feront plus capables de réfolution; & fi tous ces remedes ne reuffiffent pas, & qu'il y refte de l'enflure, le plus fûr eft de donner fur la nerferure cinq ou fix rayes de feu de haut en bas, & non en travers, & un bon ciroine par deffus: il ne faut pas donner le feu que la douleur ne foit ôtée, on connoîtra qu'elle eft ôtée lorfqu'il n'y aura plus de chaleur à la partie.

Des Boulets enflés ou gorgés.

POur les boulets qui enflent par le travail, fi l'enflure eft médiocre, le meilleur remede eft de fe fervir de deux parties d'eau-de-vie, & d'une d'huile de noix battue enfemble, & d'en frotter les bou- CHAP. LXXVIII.

CHAP. LXXVIII. lets soir & matin, huit ou dix-jours de suite.

Si l'enflure est si grande que cela n'opere point, il faut y appliquer la remolade du Boheme, ou l'emmielure rouge, & les bains ensuite defenfleront les boulets; s'il reste de l'enflure, il faut se servir du remede avec les blancs d'œufs, l'esprit de vin, le miel décrit au Chapitre LXI. ci-devant, qui sans doute les désenflera : mais comme l'enflure est quelquefois endurcie autour du boulet, & que l'humeur s'est congelée, il faut un puissant ramolitif, & ensuite résolutif : ce qui se trouvera au remede suivant.

Remede pour les Boulets enflés.

Hachez de la rhuë, que vous ferez bouillir avec du gros vin, & réduire comme en pâte pour la lier en forme de cataplasme autour des boulets enflés.

Les choux cuits & mêlez avec de la farine de féves, feront le même effet ; & finalement tous les remedes décrits au Chapitre LXXIII. ci-devant, parlant des molettes, où il y a un remede sur la fin qui est excellent pour defenfler les boulets.

Quelquefois les jambes sont gorgées à l'endroit des boulets, & plus haut, ce qui vient du trop long séjour ; les Chevaux chargés de chair y sont sujets ; le meilleur & le plus prompt remede, est de faire de la lessive avec des cendres de farment les deux tiers, & un tiers de cendre gravelée, & en bassiner extrêmement les boulets & les autres parties gorgées, puis les charger avec les cendres qui sont au fond, dès la premiere ou seconde fois les jambes doivent être dégorgées, c'est-à-dire defenflées.

Pour dissiper une grosseur qui vient à côté du Boulet.

Outre les enflures précedentes, il survient quelquefois sur l'os du boulet à côté une grosseur comme un demi œuf de pigeon, qui devient plus grosse par le tems, si l'on n'y fait rien, elle n'est pas bien dure, & ne fait pas boiter le Cheval ; j'ai souvent fait donner le feu à cette grosseur, mais comme il y a des remedes à essayer avant que de pratiquer celui-là, faites ce qui suit.

Les emplâtres résolutifs réussissent assez à ces grosseurs, entr'autres le suivant ; s'il est appliqué long-tems sur le mal, assurément il le résoudra & le fera fondre.

Prenez deux livres de gomme ammoniac, faites-la dissoudre dans deux pintes de vinaigre très-fort, faites cuire à feu clair remuant souvent, le tout commençant à s'épaissir, passez au travers d'un canevas à faire des tapisseries, jettez le marc, remettez dans le poëlon, & faites

tes cuire jufqu'à ce que le tout foit épais pour l'étendre fur du cuir, & en faire un emplâtre, qu'il faut appliquer & lier fur la groffeur, ayant rafé le poil : il le faut tenir long-tems deffus, c'eft-à-dire, vingt-quatre jours, pendant lequel tems par infenfible tranfpiration la groffeur fe fondra : un même emplâtre fert huit jours fans le toucher ni le changer, il faut qu'il foit plus large que le mal environ un pouce tout autour, & la quantité que j'en ai prefcrit, fervira pour faire quatre emplâtres, qui fera pour trente-deux jours ; car quelquefois on eft obligé de le laiffer ce tems-là, pour diffiper abfolument la groffeur. CHAP. LXXVII.

Tout le monde n'a pas une fi grande patience ; c'eft pourquoi il faut fe fervir de l'onguent de Scarabeus, ou d'un autre bon retoire qui réduira la matiere en eaux rouffes, qui fuppureront par les pores, & guériront le mal.

Emplâtre de Noix pour réfoudre les groffeurs.

PRenez des noix vertes cueillies huit jours avant & huit jours après la Saint Jean, c'eft-à-dire, fi petites que les coupant elles n'ayent encore rien de dur, pilez-les exactement dans un mortier de marbre, & les paffez fur un tamis renverfé, comme on a de coutume de paffer la caffe ; repilez ce qui ne fera pas paffé, jufqu'à ce que le tout foit paffé, mettez-en deux livres dans un pot verniffé avec une livre de fel bien defféché, une livre & demie de thérébentine commune : laiffez le tout à la cave fe fermenter pendant quinze jours, puis mettez fur un feu lent en remuant pour évaporer l'humidité, & reduire le tout en confiftance d'emplâtre, qui eft affez mal-aifé à mettre en œuvre, gardez-le dans un pot bien bouché, comme un excellent remede pour fondre les loupes, & toutes les groffeurs : il fe conferve trente ans en fa bonté. CHAP. LXXVIII.

Comme le boulet eft une partie du centre fort éloignée de la chaleur naturelle, il faut un puiffant remede pour l'aider à fondre les groffeurs qui s'y forment ; celui-ci en viendra à bout s'il eft appliqué foigneufement, remettant un nouvel emplâtre de huit jours en huit jours ; rafer le poil fur l'endroit enflé, & continuer jufqu'à ce que le mal foit entierement fondu.

Les pauvres gens pourront fe fervir de ce remede quand il leur fera refté quelque partie enflée par la chûte des humeurs froides, ou aux bras, ou aux jarrets, & même aux mains, il réfoudra les loupes au genouil, & même toutes les loupes par-tout ailleurs ; mais ce fera en un mois, quelquefois en deux ou trois : d'autres ne guériront

CHAP. LXXVIII. point du tout, ſelon la grandeur & la qualité du mal ; il faut changer d'emplâtre de quatre jours en quatre jours pour les hommes.

Pour une atteinte.

CHAP. LXXIX. LEs Chevaux s'attrappent les uns les autres, & s'emportent la piéce ſur la couronne du pied, ils s'attrapent auſſi eux-mêmes les pieds de devant avec ceux de derriere.

Ces atteintes ſont aiſées à connoître par la playe : on voit la piéce enlevée & le ſang qui en ſort, & ſouvent le Cheval en boite.

Si la playe eſt pleine d'ordure ou de bouë, il la faut bien nettoyer & laver avec du vinaigre & du ſel ; s'il y a quelque morceau de chair qui ſoit détaché, il faut le couper, & enſuite faire durcir un œuf, le couper en deux, le poudrer avec du poivre, puis tout chaud l'appliquer ſur le mal, & le bien lier ; ſi le Cheval n'eſt guéri pour la premiere application, il faut la réiterer le lendemain.

Les Chevaux au tems des gelées, lorſqu'ils ſont cramponnés avec des crampons fort longs, s'attrapent d'une jambe à l'autre avec un crampon, ou avec un cloud de glace, & ſe font un trou au-deſſus de la couronne : ou dans le pâturon, ce qui eſt aſſez dangereux : il faut d'abord laver le mal avec du vinaigre chaud, puis remplir le trou avec du poivre, & mettre un reſtrainctif noir par deſſus, qu'on fera avec de la ſuye de cheminée, du vinaigre & des blancs d'œufs, ou bien avec du bol & du vinaigre, ou beaucoup mieux avec de la chaux mêlée & détrempée avec de l'eau ſeconde : on réiterera le lendemain le tout, & ſans doute il guérira. Pour l'atteinte faite avec un crampon, lorſque le trou eſt ſur la couronne & qu'il eſt profond, pilez de la poudre à piſtolet, & la démêlez avec de la ſalive comme pour faire une amorce, empliſſez-en le trou de l'atteinte, mettez-y le feu pour faire brûler la poudre, & le lendemain réiterez la même choſe ; empêchez que le pied ni l'atteinte ne ſe mouillent, & de tems en tems lavez l'atteinte avec de l'eau-de-vie, elle guérira pour profonde qu'elle ſoit, ſi le tendon n'eſt pas attaqué.

Que ſi on n'y voyoit pas aſſez d'amendement, on peut faire fondre un peu de l'emplâtre divin, avec de l'huile roſat dans une cueillere, & en bien imbiber du coton qu'on mettra dans le trou de l'atteinte, un emplâtre du même onguent par-deſſus, & panſer le Cheval tous les jours de la ſorte juſqu'à guériſon, qui ſera dans peu de tems, ſi le tendon n'eſt pas atteint. Si l'atteinte eſt profonde, & que nonobſtant les remedes ci-deſſus, le Cheval boite toujours, ou que la partie au-deſſus de l'atteine enfle, & que la corne ſe reſſerre & le pied

s'étraiffiffe au-deffus, il eft bien à craindre que le tendon ne foit corrompu par l'atteinte précédente ; il le faut fonder exactement, & fi on trouve que le trou de l'atteinte aille jufqu'au tendon, il faut panfer le mal comme nous dirons aux javars encornés, ci-après. Que fi l'atteinte a été négligée dans un voyage, quoiqu'un Cheval ne boite guéres au commencement, la pourriture s'y engendre par le froid & par l'ordure, enforte que le mal devient une atteinte encornée ; pour lors après une ou deux applications d'emmielure, on eft obligé d'y mettre le feu, & le traiter comme nous dirons parlant des javars encornés : Et fi Cheval le léche, jamais il n'en guérira tant qu'il le léchera ; il faut donc evelopper le mal avec les remedes dont nous parlerons dans les Chapitres fuivans. CHAP. LXXIX.

S'il reftoit de la pourriture au fond du mal, fuppofé que le tendon ne foit pas gâté, ce qu'on connoîtra avec la fonde, lorfqu'elle ne peut pénétrer jufqu'au tendon, pour empêcher que le tendon ne fe corrompe, fur-tout fi le trou fait par le crampon ou autre chofe n'eft bien net, & qu'il y ait de la pourriture au fond, ou qu'il faffe de la matiere ou une enflure, une dureté ou une groffeur au-deffus, ou à côté du mal, lors lavez le mal avec du vin chaud, & appliquez l'onguent du Schmit dans le trou, & continuez ; fi le mal eft de longue durée, que le Cheval continuë à boiter, que l'enflure durciffe & augmente, ou que la matiere en forte, ayez recours au Chapitre des javars encornés qui fuit après celui-ci ; car affurément le tendon en eft attaqué, & lors il faut qu'il foit extirpé, ou le mal ne guérira jamais.

Des Javars

IL y a trois fortes de javars, les fimples, les nerveux & les encornés : le javar fimple eft le plus ordinaire, c'eft une tumeur engendrée par une humeur corompue, contenuë entre cuir & chair : il vient dans tous les endroits du pâturon, & particulierement au derriere du pâturon ; le Cheval purge par cet égoût l'humeur pourrie qui s'eft amaffée en cet endroit ; le javar eft au Cheval, comme un cloud aux hommes, il fait douleur lorfqu'on le preffe avec le doigt, & prefque toujours fait boiter le Cheval avant qu'il ait fuppuré, c'eft-à-dire, avant que le bourbillon en foit forti : Les javars font quelquefois des reftes de gourmes ou autres impuretés que la nature pouffe au-dehors, & ils viennent fouvent par des meurtriffures & des heurts, ou pour avoir laiffé amaffer de la craffe dans le pâturon, laquelle s'échauffant devient âcre, & cauterife le cuir ; le javar fimple eft facile CHAP. LXXX.

CHAP. LXXX.

à guérir, & le Cheval n'en vaut pas moins quand il en eſt quitte. Les javars nerveux ſont appellés nerveux, parce qu'ils ſont au-deſſous ou deſſus, ou à côté dès nerfs ; il y en a de trois ſortes, les premiers ſont rares, & on en voit très-peu.

C'eſt une tumeur qui ſe forme ſous un dès nerfs du pâturon : & qui étant couverte du nerf, ne peut pouſſer la matiere au-dehors, & caûſe une ſi grande douleur au Cheval, qu'il lui donne la fiévre, & le fait boiter, tout bas, parce que tous les ramolitifs, les anodins, ni aucuns remedes ne peuvent porter leur vertu ſur la tumeur, qui eſt comme enfermée ſous les nerfs & les tendons du pâturon. La partie qui eſt éloignée du cœur, qui eſt le principe de la chaleur, qui ne peut elle ſeule cuire & digerer cétte humeur cruë, il faut donc que le Cheval ſouffre, & ſouvent qu'il périſſe : ce mal eſt plus dangereux que le javar encorné ; & la cure en eſt toujours extrêmement difficile.

La ſeconde eſpece de Javars nerveux, vient ſur un des nerfs du pâturon, il fait enfler le pâturon & la jambe, il fait extrêmement boiter, & ſouvent il tombe une très-grande eſcarre au lieu d'un bourbillon ; mais en chargeant la jambe, & appliquant un bon remolitif ſur le javar; le bourbillon étant tombé, & l'eſcarre étant faite, on le panſe avec l'onguent du Schmit; ou avec l'onguent qui ſuit, ſi on n'a point du Schmit. Prenez une livre de miel, deux onces de vert de gris en poudre fine, & de la farine de froment à diſcretion pour l'épaiſſir; puis ajoutez-y un petit verre de très-bon eſprit de vin: appliquez de cet onguent avec de la filaſſe ſur ces playes, & continuez à panſer tous les jours, & baſſinez la jambe, & particulierement le nerf enflé avec du vin chaud; dans lequel on met un peu de beurre, & par-là on guérira le Cheval.

Il y a une troiſiéme ſorte de javars nerveux très-dangereux, qui viennent plus haut que le boulet, à côté du gros nerf aux jambes de derriere. Souvent les Chevaux après avoir été traités de ce mal ſept ou huit mois, en demeurent eſtropiés : plus ils ſont ſitués ſur le nerf, plus ils ſont méchans & difficile à guérir : ils ſont très-douloureux : car ils font boiter tout bas, perdre le manger; & cauſent la fiévre; & preſque tous ceux qui ont ces ſortes de javars ſouffrent tant de douleur, qu'ils n'appuyent point le pied à terre, & en meurent. Voilà les trois ſortes de javars nerveux expliqués, reſte à parler des encornés, qui eſt la troiſiéme eſpece de notre premiere diviſion en javars ſimples, nerveux & encornés.

La troiſiéme ſorte de javars eſt l'encorné : celui-ci eſt encore dangereux, car il ne tient point de la corne & de la couronne, il eſtropie

souvent le Cheval, parce qu'il l'oblige à faire quartier neuf : a-
près quoi un Cheval vaut beaucoup moins ; & ce quartier ne vaut guéres.

Voilà les trois sortes de javars, & pour les guérir nous proposerons les remedes par le même ordre que nous les avons expliqués.

Remedes pour les Javars simples.

Pour guérir un javar simple, il en faut faire sortir le bourbillon, qui est un morceau de chair pourrie, qui est entre cuir & chair ; & quand il est dehors, le javar est guéri. Pour cet effet, prenez gros comme un œuf de levain fait avec de la farine de seigle, deux ou trois gousses d'ail pilées, & une pincée de poivre, démêlez le tout avec du vinaigre, & le liez sur le javar ; Ce remede assurément est très-bon, car en vingt-quatre heures il fait sortir le bourbillon en-tier, sans qu'il y reste aucune impureté au fond du mal ; si vous ne pouvez trouver du levain de seigle, prenez du levain de pâte de froment, ou faites ce qui suit :

Prenez le blanc de deux ou trois poirreaux, au défaut de poir-reaux, deux oignons blancs, pilez-les, puis mêlez parmi gros com-me un œuf de vieil-oingt, & une pincée de graine de moutarde, mêlez le tout & l'appliquez sur la tumeur, & continuez cette ap-plication tous les jours, le bourbillon sera bien-tôt sorti ; ensuite bassinez avec de l'eau-de-vie, & appliquez sur la playe qui est res-tée, après que le bourbillon sera sorti, l'onguent que j'ai dit ci-de-vant avec du miel, du vert de gris, &c. & continuez de la sorte, le Cheval sera bien-tôt guéri : si le javar avoit fait une très-grande escar-re, comme il arrive quelquefois, il faut bien nettoyer la playe avec de la filasse, y appliquer l'onguent ci-dessus, qui est très-excellent, ou frotter le mal avec une herbe nommée *Chelidonia major*, en Fran-çois de l'éclaire : elle vient toujours à l'ombre, & son suc est jaune ; il la faut concasser, tirer le jus, & en frotter le mal, & lier le marc par-dessus ; rien ne se desséche mieux que cette herbe : vous pou-vez, si vous voulez, faire ce qui suit, pour faire sortir le bourbillon du javar simple.

Hachez bien menu deux ou trois gros oignons, faites-les cuire dans de l'eau, avec une poignée de mauves, & autant de seneçon ; le tout étant cuit, écoulez toute l'eau & la jettez, ajoutez une poignée d'o-zeille cruë, & pilez le tout en pâte, mêlez parmi de la farine de lin pour l'épaissir, & en faites un cataplasme, que vous étendrez sur de la filasse, pour l'appliquer chaudement sur le javar : Vous pouvez a-

CHAP. LXXX. vant d'y mettre de la farine de lin, si le javar est fort dur, y ajouter de la graisse de porc, ou un peu de basilicum, pour l'appliquer comme dessus.

Dans une ou deux applications, si vous renouvellez toutes les vingt-quatre heures, le bourbillon sera dehors, & laissera un trou, que vous panserez comme nous avons dit.

Ce mal est commun & ordinaire aux jeunes Chevaux, les drogues suivantes y sont fort propres, vous en prendrez les plus commodes, l'huile vieille, le beurre, les graisses de geline, d'oye, de canard, de porc, les mouelles de cerf & de bœuf, l'on en fait des composés avec de la farine de seigle, ou de la mie de pain.

On peut se servir des emplâtres de dyachilon & des mucilages, ou du basilicum; mais comme on doit chercher les remedes les plus aisés à composer, & ceux de moindres frais, vous pouvez choisir un de ceux que j'ai donné qui sont très-bon.

Remede pour les Javars nerveux.

CHAP. LXXXI. POur la premiere sorte de javars nerveux, qui ne peuvent venir en maturité étant trop enfoncés, & sous les nerfs qui empêchent l'action des médicamens qu'on y applique, les remedes ci-devant ordonnés feront peu de chose: l'emmielure blanche amolira mieux la partie, elle est décrite au Chap. CLXXXIV. & y ajouter de plus la thérebentine & la farine de lin, envelopper tout le pâturon avec cette composition, & charger la jambe jusqu'au haut, avec de la lie de vin rouge toute froide, pour empêcher la chûte des humeurs.

Si en quelque endroit il y a apparence que le javar veuille venir en matiere, il faut donner des boutons de feu tout autour de cet endroit, & percer le cuir, environ huit ou dix, selon l'espace qu'il y a; on fait un cercle de boutons de feu autour du lieu qui paroît vouloir venir à suppuration, quelquefois on en donne encore au-delà, selon l'espace & l'apparence d'attirer la matiere par ces boutons qui doivent tous percer le cuir, & sur l'endroit où il a paru de la matiere; il faut appliquer un plumaceau frotté de basilicum, & par-dessus un bon cataplasme fait avec de l'emmielure blanche, comme je viens de dire, tenir toujours la jambe chargée avec l'onguent du Duc, ou avec de la lie de vin, & continuer à le panser tous les jours, jusqu'à ce que l'escarre des boutons de feu soit tombé, ou que le mal vous fasse connoître qu'il faut resserrer; par exemple, si d'un bouton de feu à l'autre vous connoissiez que la peau se détache de la chair, & que la matiere

vienne en trop grande abondance, il ne faut plus mettre d'emmielure blanche, mais le remede fuivant. CHAP. LXXXI.

Mettez une livre ou deux de thérébentine commune dans un pôt de terre, faites chauffer la thérébentine peu à peu en remuant avec une efpatule de bois, & l'épaiffiffez avec de la fuye de cheminée fort fine, en remuant toujours auprès d'un petit feu. Quand le tout fera réduit en forme d'emmielure, lavez tout le mal de votre Cheval avec de l'eau-de-vie, & ayant mis de ce remede chaud fur de la filaffe, appliquez-le fur le mal, & continuez cet appareil. C'eft une maniere de reftrainctif, qui ôte la douleur, & empêche les humeur de fluer trop abondamment fur la partie.

Toutes les fois que vous ferez chauffer ce reftrainctif, il faut toujours remuer auffi long-tems qu'il fera auprès du feu, car fans cela, il fe mettra tout en grumeaux.

Ne donnez point d'avoine au Cheval, mais donnez-lui du fon mouillé : cette forte de javar ne doit pas être négligée ; quoiqu'on y apporte tout le foin imaginable pour l'ammener à fuppuration, on aura bien de la peine à en venir à bout : je propoferai encore quelques remedes pour les javars qui font fur le nerf, & qui font boiter le Cheval, fans qu'il y aye du péril, avant que le bourbillon foit forti : on pourra choifir ce qui lui agréera le plus.

Remede pour la feconde efpece de Javars nerveux.

La feconde efpece de javars qu'on appelle nerveux, qui viennent dans le pâturon fur un nerf, caufent une grande douleur, & font enfler la jambe, mais par les bons remedes on les guérit.

Premierement il faut tous les jours frotter la jambe enflée avec l'onguent du Duc, & enfuite faire fortir le bourbillon par l'un des remedes précédens, comme celui de levain de feigle avec l'ail, ou celui des poirreaux avec le vieil-oingt, ou bien par l'un des fuivans.

Prenez beurre frais & huile d'olive, de chacun quatre onces ; faites-les chauffer avec une demi-livre d'eau commune, puis épaiffiffez-les avec deux onces de farine de lin, & cuifez le tout comme fi vous vouliez faire de la bouillie, y ajoutant fur la fin de la cuiffon deux onces de fiente de pigeon en poudre, & appliquez chaudement fur le javar, ayant auparavant rafé le poil avec des cifeaux.

Si ce remede ne fait pas affez d'effet, fervez-vous de la compofition fuivante, qui fera faite avec des feuilles de Pafdane, en Latin, *Tuffillago*, d'ozeille longue & de mauves, de chacune une poignée, faites-les cuire fous les cendres ; étant cuites, pilez-les, & les mêlez avec du beurre falé pour l'appliquer chaudement fur le javar, il fera

CHAP. LXXXI.

fortir le bourbillon : fi ce remede ne réuffit pas, faites ce qui fuit.

Faites cuire quatre oignons de lys fous les cendres, pilez-les enfuite, y ajoutant de la graiffe de poule, ou autre, trois onces ; deux onces d'huile de lin, deux jaunes d'œufs durs ; melez bien le tout enfemble dans un mortier, & en appliquez fur le javar chaudement avec de la filaffe & une enveloppe.

Il faut toujours charger le nerf de la jambe, s'il eft enflé, & lorfque le bourbillon eft forti, laver la jambe enflée avec du vin chaud & du beurre, & la frotter avec l'onguent du Duc.

Lorfque le bourbillon eft forti, il faut mettre dans le trou un plumaceau frotté de bafilicum : le plumaceau eft un morceau de filaffe roulé en forme de tente, il fera fuppurer le refte de la chair pourrie qui eft dans le trou, & il détergera : fi dans le trou il y avoit de là chair baveufe & pourrie, il y faut mettre un plumaceau où une tente frottée d'égyptiac, il mondifiera & fera tomber la chair morte.

Quand la chair fera revenue belle & nette, il faut fe fervir, ou de fuc d'éclaire, & lier le marc deffus, ou de charbon pilé, ou de la couperofe brûlée, qu'on appelle *calcanthum*, qui eft plus deflicative, ou bien des cendres tamifées : Il y en a qui lavent la playe feulement avec de l'eau-de-vie, ou de l'urine, & la poudrent avec de l'écaille d'huitre calcinée, c'eft-à-dire brûlée, puis mife en poudre fine ; ou avec de vieille corde de batteau féche & pilée.

Si la playe que le javar a fait, en jettant fon bourbillon, eft extrêmement grande, on peut la modifier avec le mondicatif d'opium, puis la deffécher avec l'onguent *martiatum*, fi vous ne voulez pas prendre la peine de compofer l'onguent avec du miel, du vert de gris, l'efprit de vin & la farine.

Des Javars nerveux de la troifiéme efpece.

Refte à traiter des javars nerveux de la troifiéme efpece, qui viennent plus haut que le boulet, fur le nerf ou à côté d'icelui aux jambes de derriere, & fouvent vis-à-vis du mouvement du boulet, & lors la douleur en eft plus grande, à caufe que les ligamens qui font autour du boulet en fouffrent, aux autres qui font plus haut dans la jambe, il n'y a que les nerfs qui en foient attaqués, ou fur le haut du boulet de la même jambe ; ils font fi dangereux, & caufent une fi grande douleur, que non-feulement le Cheval met peu ou point du tout le pied à terre, mais il en meurt, s'il n'eft bien fecouru ; & quoiqu'il le foit très-bien, il demeure fouvent eftropié.

Premierement pour le traiter, il faut faigner le Cheval au col ; le fufpendre, s'il ne s'appuye point fur la jambe malade, & lui faire

bonne

bonne litiere qu'il puiffe fe coucher. Si on remarque qu'il foit affez vigoureux pour fe pouvoir relever, car c'eft une très-fâcheufe & très-peu profitable méthode de fufpendre les Chevaux, quand on peut s'en paffer, & quand ils fe peuvent coucher & relever, il n'en faut venir là qu'avec grande raifon, enfuite appliquer fur le javar & tout autour de l'emmielure blanche, pour attirer à fuppuration, & frotter toute la jambe avec l'onguent de Montpellier, ou au défaut avec de la lie de vin toute froide, & continuer de la forte pour faire tomber le bourbillon, & barrer la veine en haut de la cuiffe, & au-deffous du jarret avec une étoile de feu, fi la jambe n'eft point trop gorgée, ce qui arrêtera un peu le cours & la chûte des humeurs, & mettre ou l'emmielure ou des émolliens pour faciliter la chûte du bourbillon, s'il y en a à tomber, lequel quoique tombé, le Cheval demeure fouvent auffi boitteux comme auparavant, c'eft-à-dire à ne fe pouvoir foutenir fur le pied; fi cela eft, il faut donner autour du mal une douzaine de boutons de feu, & percer le cuir, & continuer à appliquer l'emmielure blanche tout autour du mal, comme j'ai déja dit. L'efcarre des boutons tombée, s'il n'y a point d'amendement, il faut fe fervir du couteau de feu pour faire ouverture; car le bourbillon qui eft forti, ne laiffe prefque pas de trou ouvert; mais une playe baveufe, d'où fouvent il diftile des eaux rouffes ou des matieres recuites qui tirent fur le jaune, & qui tous viennent du nerf, & votre Cheval demeure toujours extrêmement boiteux, & même ne met pas le pied à terre. Ces matieres nerveufes que je viens de décrire, font celles qui marquent la foibleffe de la partie, la débilité des nerfs d'où le mouvement naturel eft empêché, & on ne peut arrêter ces matieres & empêcher leurs cours, ce qui defféche, débilite & affoiblit les nerfs, qu'en rayant toute la jambe dedans & dehors avec le feu, depuis le jarret en bas, & un bon ciroine par deffus, pour concentrer la chaleur naturelle.

CHAP. LXXXI.

Ces fortes de javars donnent la fiévre au Cheval, le dégoûtent & le font mourir, fi on n'en a un extrême foin, leur donnant fouvent de bons lavemens avec du policrefte, le nourriffant avec la corne, comme nous avons enfeigné tout au commencement, s'ils ne mangent point du tout, & les abreuvant avec de l'eau blanche, & les panfant tous les jours avec foin.

On feroit très-bien à ces fortes de javars de donner au Cheval dans du fon mouillé, deux onces de foye d'antimoine en poudre, s'il le veut manger dans du fon mouillé, & le lendemain une once de poudre cordiale dans du même fon mouillé, puis le troifiéme ne lui rien donner; recommencer à lui donner le quatriéme jour du foye

CHAP. LXXXI. d'antimoine, le lendemain de la poudre cordiale, & le jour d'après ne lui rien donner, & continuer ce procedé jufqu'à guérifon. Cette méthode avancera beaucoup la guérifon du javar, par la diffipation que cette poudre fera des mauvaifes humeurs qui tomboient fur la partie affligée. Vous noterez qu'à ces fortes de javars, les Chevaux font fouvent vingt ou vingt-cinq jours fans mettre le pied à terre, & quoique le javar aye paru d'un côté de la jambe, il fe fait un renvoi d'humeurs qui paffent entre le gros nerf & l'os, & paroiffent à l'autre côté, fans qu'il s'y faffe ouverture, mais feulement l'enflure avec douleur. Et comme il eft befoin de faire une plus grande ouverture, vous ferez ce qui fuit.

Ayez une fonde courbée pour fonder le javar, la fonde vous fera voir le fond du mal, qui pénétrera fous le nerf; mais s'il va fi avant fous le nerf, que la fonde vous faffe connoître que le trou du javar va dans les tendons, ou dans le mouvement du boulet, il ne faut pas hafarder l'incifion, car on cauferoit la fiévre, & peut-être la mort; il ne faut hafarder l'incifion dont je parlerai ci-après, que lorfque la fonde entre droit jufqu'à l'os, qui de-là va fous le gros nerf, & paffe de l'autre côté de la jambe; mais fi la fonde va dans le nerf, tondez toute la jambe, & la rayez toute des deux côtés avec le feu depuis le jarret en bas, les rayes du côté, comme c'eft l'ordinaire, à demi doigt l'une de l'autre jufqu'au deffous du boulet; & à l'endroit où eft le trou du javar, percer le cuir, & donner un bouton de feu fort large, & hüit ou dix petits boutons autour du javar, qui tous perceront le cuir. Il faut prendre garde vis-à-vis du javar de l'autre côté du nerf, que fans doute il y aura enflure: fur cette enflure il faut donner cinq ou fix boutons de feu & percer le cuir, barrer la veine avec une étoile de feu au haut fur le plat de la cuiffe, & au bas au-deffous du jarret, pour arrêter le cours des humeurs, appliquer fur le tout de la poix noire fonduë, pour en couvrir toutes les rayes de feu, c'eft-à-dire toute la jambe; puis de la bourre par deffus, & une enveloppe fur le tout; on laiffera les chofes en cet état neuf ou dix jours, jufqu'à ce que les efcarres tombent. Le feu donné de cette maniere, arrêtera le cours des humeurs qui fe feroient jettées en trop grande abondance fur la partie malade, & les nerfs fe defféchent, parce que l'humeur qui les nourrit, fort en matiere, & le rend incapable de fervice après que le Cheval eft guéri.

Il faut donner des lavemens avec du policrefte pour lui appaifer le battement de flanc que le feu lui aura caufé, lui faire bonne litiere, ne lui donner que du fon mouillé, & panfer le mal enfuite comme une playe ordinaire avec de l'onguent du Schmit. Et fi dans le

cours du mal, il y a encore quelques boutons de feu à donner, pour faire couler quelque matiere enfermée entre cuir & chair, il ne faut pas héfiter & continuer avec beaucoup de diligence, car c'eft ici un des plus grands maux que le Cheval puiffe avoir.

Refte à parler de la maniere de traiter le javar nerveux avec l'incifion qu'on fait avec le couteau de feu, lorfque la fonde va droit à l'os, ou même en montant fans pénétrer dans les tendons ou dans le nerf, ni dans le boulet même, lors il faut faire incifion avec un couteau de feu tranchant de haut en bas jufqu'au fond, c'eft-à-dire, jufqu'à l'os, faifant bonne ouverture, puis avec la feconde courbée vous trouverez que le mal traverfe la jambe, & que la fonde répond de l'autre côté, paffant fous le nerf près de l'os : il faut faire ouverture à l'endroit où la fonde aboutit, & couper encore de haut en bas jufqu'au fond du mal. Ces deux ouvertures faites, fondez par tout, pour connoître s'il n'y a point d'autre fond, car il faudroit couper & ouvrir jufqu'au fond toujours avec le couteau de feu; enfuite il faut rayer la jambe & tout le boulet avec le feu, à côté des ouvertures, & par tout plus bas & plus haut qu'icelles, afin de refferrer cette partie, empêcher la chûte des humeurs, & barrer la veine fur le plat de la cuiffe avec une étoile qu'on fait de cinq ou fix rayes de feu, & au bas & au-deffous du jarret autant; puis vous mettrez de l'huile de laurier dans les ouvertures faites avec le feu, de la filaffe fur l'huile, le laiffer de la forte deux jours, remettre encore fur les incifions faites avec le feu, de l'huile de laurier en abondance, de la filaffe par-deffus, & une enveloppe comme auparavant pour tenir le tout, & le laiffer de la forte encore deux jours : cette huile ôtera une partie de la douleur caufée par le feu, car elle diminuera la chaleur étrangere dans les quatre jours qu'elle aura été deffus; après quoi il faut panfer les ouvertures comme des playes ordinaires avec l'onguent de Schmit ou autre, prenant garde foigneufement que la chair ne furmonte : ce qui arrivera fi vous ne panfez votre mal tous les jours, & que vous ne vous ferviez pas de l'onguent du Schmit, ou de celui du Docteur, qui eft un vrai mondicatif; & à chaque fois qu'on leve l'appareil, laver toutes les playes avec de l'eau feconde, & l'onguent enfuite, vous tiendrez la playe belle & nette, qu'il faudra fécher finalement en la lavant avec de l'eau feconde, & par deffus de la vieille corde pilée.

Le Cheval aura fans doute des battemens de flanc par la douleur des incifions faites avec le feu, comme auffi des rayes, il lui faut donner de bons lavemens avec deux onces de policrefte, le nourrir avec du fon, dans lequel vous mettrez du foye d'antimoine en poudre, deux onces tous les jours; que s'il ne veut pas manger le fon avec le

CHAP. LXXXI. foye d'antimoine, ne lui en donnez plus; mais de la poudre cordiale, de deux jours l'un, environ une once chaque fois.

Et comme les chairs peuvent furmonter, fervez-vous pour les diffiper du cauftic fuivant, qui eft très-bon, non-feulement à cela, mais pour faire tomber des efquilles du petit pied par les cloux de rue, ou autrement, comme encore pour les playes baveufes & vilaines.

Cauftic liquide excellent.

En panfant les playes faites par les incifions, fi la chair furmonte beaucoup, ou que les playes foient baveufes ou vilaines, il faut avant d'appliquer l'onguent du Schmit ou du Docteur, vous fervir du cauftic qui fuit pour en laver les playes, après les avoir bien effuyées, & de l'onguent par deffus, avec de la filaffe fur l'onguent : ce même cauftic fert auffi lorfqu'il y a beaucoup de démangeaifon aux playes fur la fin de la guérifon, & que les Chevaux fe frottent & fe mordent; en les lavant tous les deux jours avec ce cauftic, & de la poudre de vieille corde par deffus, les Chevaux n'y fouffriront plus de démangeaifon, non-feulement à ces fortes de playes, mais à celles du garrot & d'ailleurs.

Prenez deux onces de bon efprit de fel, autant de bon efprit de nitre, mettez-les dans un matras, laiffez-paffer l'ébulition, s'il s'y en excite, après ajoutez deux onces de mercure courant (qui eft le vif argent) faites confommer le mercure par les efprits, chauffant médiocrement le matras, lequel ne paroiffant plus, ajoutez deux dragmes de bon opium; le cauftic fera fait, il faut le garder dans une fiole.

Vous remarquerez que fi cette forte de javar s'eft fait connoître au croiffant de la Lune, vous aurez grande peine à le guérir; que s'il a paru au déclin, la cure en fera plus aifée.

J'ai fait traiter quelques Chevaux qui avoient de ces javars, deux defquels ont été boiteux & malades plus de fix mois, & d'autres en font demeurés eftropiés, d'autres en font guéris affez promptement, lors particulierement qu'il a fallu faire l'incifion.

J'ai fait traiter un javar nerveux qui fit des défordres extraordinaires; je vous le décrirai, pour vous faire voir combien ce mal eft difficile à traiter. D'abord je fis mettre fept à huit boutons de feu qui perçoient le cuir par-tout, enfuite je mis une bonne emmielure tout autour, je fis charger toute l'autre jambe & la cuiffe, de peur qu'il ne devînt fourbu, car il ne fe foutenoit point fur la jambe malade; je le faifois panfer tous les jours, au bout de huit jours tout le

mal defcendit fur le pâturon, qui perça en cinq ou fix endroits tout autour du pâturon vers la pince, je fis d'abord deffoller le Cheval, & mis autour de la couronne des défenfifs faits avec de la chaux vive en poudre détrempée avec l'eau feconde, parce que la couronne étoit enflée de plus d'un pouce, & j'eus peur que le fabot ne tombât; je faifois panfer tout le haut avec l'emmielure rouge, & cette enflure fur la couronne, qui étoit de deux ou trois doigts de large au long de la couronne, avec le défenfif ci-devant, qui affurément eft très-bon, des écliffes entortillées de filaffe par deffus l'appareil, & même fur la toile qui le tenoit, & encore de bonnes ligatures de ruban de fil par-deffus les écliffes; je fus obligé de faire donner beaucoup de pointes ou boutons de feu dans le pâturon, pour percer le cuir aux endroits où la matiere paroiffoit, & même dans la fuite de fendre le cuir d'un bouton à l'autre, pour mieux évacuer les matieres qui venoient en grande abondance, mais non pas trop mauvaifes, c'eft-à-dire demi cuites & fanguinolentes. CHAP. LXXXI.

Finalement voyant que le Cheval ne mettoit point le pied à terre depuis cinq femaines que je le faifois traiter, je jugeai qu'il falloit fe fervir de quelque forte de défenfif qui ôtât mieux la douleur, en refferrant toutefois; je me fervis donc de la thérébentine environ deux livres, que je fis chauffer, & enfuite je mis peu à peu de la fuye de cheminée bien pilée, en remuant toujours, jufqu'à ce qu'à force de cuire, je fis une efpece d'emmielure, dont je me fervis, non-feulement autour de la couronne, mais tout autour du boulet jufqu'au haut du mal, frottant toujours bien la jambe avec l'onguent du Duc; & ce dernier défenfif fur le bas, avec de la filaffe par-deffus, & une bonne enveloppe; & par-deffus l'enveloppe, fur la couronne des écliffes, & encore une ligature pour tenir les écliffes en état; je n'eus pas continué de faire deux applications, que le Cheval s'appuya fur fon pied, & finalement guérit par ce dernier remede. Etant guéri, pour ôter l'enflure qui étoit reftée fur la couronne, & par tout où il y avoit eu du mal, & le pied defféché, je lui fis rayer toute la jambe avec du feu, depuis le deffous du jarret jufqu'à la couronne; ayant été deffolé quatre jours avant le feu, un bon ciroine fur tous les lieux rayés de feu, & de la bourre par-deffus; les efcares tombées, on les guérit par la voye ordinaire, & la folle de même; après quoi on promena en main le Cheval dans des terres labourées un mois entier, la chair & la nourriture revint à la hanche, les nerfs s'étendirent, & le Cheval fervit enfuite, mais il fut quatre mois à guérir de ce grand mal que j'ai décrit, pour fervir de modéle à de pareils maux.

Ce qui fauva ce Cheval, eft qu'il fe couchoit & fe levoit très-bien

CHAP. LXXXI. avec trois jambes, il ne perdit pas le manger, & d'abord qu'il avoit le battement de flanc, les lavemens ne lui étoient pas épargnés, non plus que les onguens du Duc, ou de Montpellier, ſur les cuiſſes & jambes, ni le *Crocus metallorum* en poudre dans le ſon; ſi le Cheval n'avoit été jeune, beau & bon, il auroit plus couté à guérir qu'il n'eût valu, il ne mangea d'avoine de trois mois entiers, mais ſeulement du ſon mouillé, de bon foin, de bonne paille & de bonne litiere ſans ceſſe, il étoit logé tout ſeul dans une petite écurie.

Des javars encornés, & atteintes encornées.

CHAP. LXXXII. LE javar encorné eſt une tumeur ſur la couronne, qui eſt plus ou moins groſſe, ſelon que le mal eſt vieux ou nouveau, cette tumeur provient d'une matiere corrompuë, formée entre la corne & le petit pied, laquelle corrompt & noircit le tendon qui eſt au-deſſous de la couronne, ce qui attire les humeurs en cette partie d'où ſe forme l'enflure ſur la couronne. Et comme cette pourriture eſt combattuë par la chaleur naturelle, qui tâche à ſe défaire de tout ce qui eſt corrompu ou étranger, il ſe fait ouverture de cette groſſeur; mais qui n'eſt aſſez grande que pour évacuer une partie de la matiere corrompuë, & non pas pour faire ſortir le tendon: c'eſt pourquoi comme la guériſon de ce mal dépend de faire ſortir ce qu'il y a de corrompu du tendon, il faut jouer du raſoir ou du couteau de feu.

Ce mal eſt aiſé à connoître & difficile à guérir: il faut introduire la ſonde dans le trou de l'enflure, pour ſçavoir où le mal pénétre; s'il entre beaucoup dans la corne, & ſous la couronne, le quartier qui eſt au-deſſous de l'enflure ſe deſſéche, & ſe ſerre, & ſouvent le Cheval en boitte tout bas; mais ſi (comme il arrive quelquefois) le piéd n'eſt pas deſſéché au-deſſous de l'enflure, le Cheval n'en boitte que peu ou point.

Avant de parler de la guériſon du javar encorné, ou de l'atteinte encornée, qui eſt la même choſe, hors que l'un vient d'une cauſe interieure, & l'autre d'une cauſe exterieure, je dirai qu'il y a aſſez avant ſur la couronne, entre le petit pied & la corne, un cartilage blanc qu'on appelle *tendon*, qui eſt inſenſible: il y a environ un demi-pouce de largeur, & de longueur depuis les talons juſques près du dernier clou de fer des pieds de derriere, & au même endroit aux pieds de devant: il y a deux tendons à chaque pied, l'un au quartier de dedans, & l'autre au quartier de dehors: ils commencent & finiſſent vis-à-vis l'un de l'autre, & à la pince, il y a plus de trois doigts du bout d'un tendon à l'autre. L'humeur ou la matiere du

javar étant formée près de ce tendon, le noircit & le corrompt, toutes les parties voiſines d'abord ſe déchargent des humeurs ſur cette partie, ce qui forme la tumeur : ce tendon étant corrompu en l'une de ſes parties, fait que la corruption ſuit la plus prochaine, ainſi le mal augmente tous les jours, & finalement le javar court & ſuit juſqu'au bout du tendon, ſi on ne l'arrête en coupant ou extirpant le tendon; car l'humeur qui a commencé à le noircir & le corrompre, ne ſe peut arrêter : le ſeul remede eſt de couper ou de faire ſauter ce qu'il y a de tendon corrompu, afin d'empêcher l'humeur de gâter ce qui en reſte de bon & entier, & ainſi ſuivre juſques vis-à-vis du dernier clou du fer, qui eſt le bout du tendon.

Les atteintes encornées viennent d'une cauſe exterieure, mais elles font le même effet ; le Cheval s'étant bleſſé ſur la couronne avec un crampon de l'autre pied, ou bien de quelqu'autre choſe, la bleſſure aura été fort près du tendon, la chair meurtrie vient ordinairement en matiere, qui touchant le tendon le corrompt, ou même la bleſſure eſt venue juſqu'au tendon, qui ſera noirci, & qui fera le même déſordre que nous avons dit du javar encorné ; ainſi il n'y a nulle difference dans la guériſon d'une atteinte encornée, & d'un javar encorné.

Souvent un Cheval aura eu une atteinte qui pénétrera juſqu'au tendon, qui guérira en apparence, & le trou ſe bouchera ; & la playe, s'il y en a, ſe conſolidera facilement, il n'en boittera plus, la playe conſolidée & fermée, le Cheval étant droit on le croira guéri ; mais comme le tendon eſt touché, & qu'il eſt inſenſible à pluſieurs Chevaux, il ne fait plus boitter ; mais l'humeur s'aſſemble en cette partie, & peu à peu en fait une grande atteinte encornée qui ſera ſix mois à paroître, parce que le Cheval ſera peu ſenſible, & que la matiere qui corrompt le tendon n'eſt ni âcre ni maligne pendant ce tems-là.

Les javars & atteintes encornées, que l'on doit traiter de la même méthode, ſont plus dangereuſes & difficiles à guérir au quartier de dedans qu'à celui de dehors, & plus profondement elles pénétrent, plus la guériſon en eſt retardée ; car il y a quelques Chevaux qui ont le tendon bien plus profond au-deſſous de la couronne que les autres, & c'eſt à ceux-là que la ſonde pénétre fort avant, & ſi fort, que bien ſouvent le mal paſſe au travers entre le petit pied & la corne, & a communication au quartier ſous la ſolle, ce qui retarde beaucoup la guériſon.

Il y a deux méthodes de traiter les javars encornés, l'une avec le feu, & l'autre avec le raſoir & des cauteres ou cauſties, toutes deux

CHAP. LXXXII. font bonnes, mais lorfqu'un Cheval a fupporté long-tems un javar encorné, ou une atteinte encornée, il n'y a pas à héfiter, il faut travailler du rafoir, & ouvrir jufqu'au fond du mal, n'épargnant ni la corne, ni les chairs, mais faire incifion & couper jufqu'à ce qu'on voye le fond du mal, & qu'on aye féparé tout ce qu'il y a de corrompu fous la corne & ailleurs; que fi ce n'eft pas un javar inveteré, on peut choifir la méthode qu'on voudra; mais il faut fçavoir que le feu difforme & gâte la forme du pied, ce qui eft long-tems à fe rétablir, & il y paroît toujours, & fouvent ne fe rétablit point. Je commencerai par la plus affurée & la plus commune préfentement à ceux qui l'entendent, qui eft avec le rafoir, qui fait moins de défordre. Quand on a un javar à traiter, qu'on l'a fondé pour voir quel fond il a, il faut remarquer enfuite jufques où l'enflure s'étend en allant à la pince, car le mal ne courra jamais au talon, & on jugera de-là que le tendon eft corrompu jufqu'en cette partie où l'enflure finit; & pour la guérifon de ce mal, il faut d'une façon où d'autre que ce tendon corrompu forte, comme étant un corps étranger dans le pied. Il faut remarquer avec la fonde, fi le mal eft bien profond entre la corne & le petit pied; que fi le trou conduifoit la fonde bien bas, & bien avant entre le petit pied & le fabot, il faut commencer la cure par deffoller, qui fera un grand acheminement pour la guérifon; & fi le tendon n'eft pas bien profond, ce qui fe juge en ce que la fonde ne pénétre guéres avant, lors on peut fe paffer de deffoller, quoique à tous javars encornés, on ne fera jamais de faute, au contraire on fera très-bien de deffoller, & quatre ou cinq jours après on fonde le trou du javar encorné, & la fonde ira jufqu'an tendon; & pour le faire tomber & l'extirper, il faut environ un demi doigt plus avant que l'enflure, tirant vers la pince du pied, couper le poil fur l'endroit où vous voulez attaquer le tendon, & pour cela faire ouverture avec un bouton de feu, pénétrer jufqu'au tendon, qu'il faut fentir avec l'efpatule courbée, ou avec le doigt encore mieux, & que le trou fait avec le bouton de feu foit affez ample pour y mettre le doigt du milieu ou le pouce; fi le Cheval eft grand, & que le bouton aille jufqu'au tendon; lors prenez fix gros de bon fublimé corrofif, deux gros d'aloës, le tout en poudre fera bien mêlé, & vous prendrez un peu de cette compofition que vous démêlerez avec de l'efprit de vin pour en faire comme une boulette un peu dure, que vous introduirez jufques fur le tendon au fond du trou fait avec le feu, & vous mêlerez encore de la compofition fufdite avec du *bafilicum* ou autre onguent, & imbiberez très-bien deux tentes de filaffe au-dedans & dehors d'icelles, vous les introduirez dans le trou

que

que vous avez fait avec le feu, enforte qu'elle le rempliffe, & l'autre vous la mettrez dans le trou du javar jufqu'au fond ; fi le trou n'eft pas affez ouvert pour y mettre une tente, ouvrez-le avec un bouton de feu, & allez rencontrer le tendon ; c'eft-à-dire, pénétrez jufqu'au fond, où la fonde vous a guidé, & y fourrez ladite tente le plus avant qu'il fe pourra, bien imbibée du cautere. Cela étant fait avec un bouton de feu beaucoup plus menu que le premier, donnez des pointes de feu & percez le cuir à un pouce de diftance l'une de l'autre, pour entourer & ouvrir toute la groffeur ou enflure que le javar a caufé, fans toucher en aucune façon à la couronne. Toutes les pointes doivent percer le cuir, & pénétrer un peu avant, puifque cela fe fait fans péril à caufe de l'enflure, & mettre fur le tout une compofition faite de thérébentine, miel & tarc, parties égales, & le tout chauffé & mêlé enfemble ; la compofition fe mettra chaude fur l'endroit brûlé, de la filaffe par-deffus, & une enveloppe fur le tout, & bien proprement avec le bandeau lier le tout, que le Cheval n'y porte la dent, & ne lui donner que du fon mouillé, & y mêler du foye d'antimoine en poudre deux onces tous les jours. Ces opérations cauferont de la douleur au Cheval pendant cinq ou fix jours, qu'il faut le laiffer fans le panfer, afin de laiffer agir le cautere fur le tendon & les parties voifines, le faigner du col le lendemain du jour de l'application du cautere. Que s'il a du battement de flanc, donnez-lui le foir un bon lavement avec du policrefte environ deux onces, & le réiterez même le lendemain, s'il eft befoin.

S'il eft délicat, il peut lui donner la fiévre, & un grand battement de flanc ; fi cela arrive, donnez-lui de bons lavemens ; mais comme la fiévre ne provient que d'une caufe extérieure qui eft le cautere, quand il aura fait fon effet, la caufe étant ceffée, l'effet ceffera, & la fiévre difparoîtra.

Si le Cheval perd le manger, comme il arrive fouvent, il faut mettre dans un linge ufé une pelotte gourmande décrite ci-devant, qu'on attachera au milieu de fon filet, la laiffer machotter deux heures le matin & autant l'après-dîné, cela contribuera beaucoup à le faire manger.

L'efcarre des pointes de feu fera fort ébranlée lorfque vous leverez l'appareil ; pour le cautere, il fe fera attaché au tendon, & ne quittera prife de long-tems ; mais il faut avoir la patience de le laiffer agir. La nature travaillera à féparer la partie atteinte par le cautere ou cauftic, & la féparer du vif, comme étant un corps étranger privé de nourriture, fi elle fe trouve vigoureufe, l'efcarre tombera

CHAP. LXXXII. plutôt, ſinon il la faut laiſſer faire & ne rien preſſer ni ébranler ; mais ſeulement continuer la premiere compoſition ſur les pointes du feu, & la renouveller tous les deux jours, juſqu'à ce que les eſcarres ſoient tombées, lors il n'y faut faire autre choſe, juſqu'à ce qu'elles ſoient guéries, que les bien laver avec de l'eau-de-vie, & ſur le tout de la filaſſe mouillée en eau-de-vie.

Pour les tentes qu'on a miſes ſur les deux bouts du tendon, lorſqu'elles auront fait leur effet, & que les eſcarres ſeront tombées, il faudra ſonder s'il n'eſt rien reſté du tendon, & ſi le cautere l'a fait entierement ſauter, afin de n'être pas obligé d'y mettre un nouveau cautere, comme celui qu'on a mis tout au commencement, & enſuite panſer les playes avec l'onguent du Schmit juſqu'à guériſon, brûlant la chair qui ſurmonte, ou la mangeant avec des poudres, comme on traite une playe.

Mondificatif ou Onguent du Docteur pour les javars encornés.

CHAP. LXXXIII. FAites fondre dans un pot une demie livre de graiſſe blanche, lorſqu'elle ſera toute chaude, ajoûtez un quarteron de beurre frais, & d'huile d'*hipericum* autant, huile de laurier trois onces, ôtez du feu, & ajoutez demie-livre de thérébentine commune, quatre onces de *populeum*, & autant de couperoſe blanche, & quand il ſera à demi froid, mettez parmi le tout deux onces de borax en poudre fine, trois onces de vert de gris en poudre fine, & deux onces de réagal auſſi en poudre, & remuez bien le tout juſqu'à ce qu'il ſoit froid.

L'onguent du Docteur s'applique à froid ſur des plumaceaux ou des tentes, il déterge, ſéche & conſolide, ſans autre remede, il guérira la playe que le cauſtic ou cautere aura fait ſur la couronne autour du javar encorné ; que s'il y a quelque filandre, os de graiſſe, ou autre choſe à faire tomber, comme j'ai déja dit, ou quelque reſte de tendon, il faut appliquer ſur l'endroit qu'on veut faire détacher, du ſucre ou de la couperoſe blanche, & de l'onguent ſur le tout, ſi le mal n'eſt pas grand, le ſucre ſuffit ; mais ſi la choſe eſt fort attachée, il faut ſe ſervir de deux tiers de couperoſe blanche en poudre bien mêlée, avec un tiers de ſublimé en poudre.

Lorſqu'on veut faire détacher les os de graiſſe, les eſquilles d'os ou de filandres, il faut faire le contraire de ce que pratiquent les Maréchaux qui mettent du digeſtif, diſant qu'il ne faut pas rudoyer la partie ; le digeſtif humecte & adoucit, & ne rudoye pas comme ils diſent, c'eſt-à-dire, ne mange pas, ou plutôt n'eſt pas cauſtic ; mais

affurément il ne faut pas rudoyer de la maniere qu'ils l'entendent, mais il faut deffécher pour faire détacher l'efquille, l'os de graiffe, ou filandre, car auffi-tôt qu'il fera defféché, il fe détachera de la partie; & le digeftif qu'ils mettent deffus humecte trop, au lieu qu'il faut deffécher. CHAP. LXXXIII.

L'efcarre étant tombée, toutes les fois que vous panferez la playe, lavez-la avec de l'eau feconde, ou le cauftic liquide décrit ci-devant, cela la tiendra belle & nette; s'il y a quelque trou qui pénétre dans la corne, ou même qui paffe au travers du pied, il faut y mettre des tentes couvertes de cet onguent, & lorfqu'il ne fortira plus de matiere du fond du mal, c'eft une marque affurée qu'il n'y a point de corps étranger, & que le Cheval eft en voye de guérifon; & même lorfque la playe ne rend plus de matiere, c'eft une marque de guérifon.

Si le javar eft au quartier de dehors, quand le Cheval ne boitte plus, & qu'il n'y a plus de fond, il vaut mieux le faire travailler que de le laiffer dans l'écurie; c'eft en quoi le javar au quartier de dehors eft plus aifé à guérir que celui qui vient au quartier de dedans; car outre les raifons que j'ai dit, on empêche plutôt le Cheval de fe frotter & s'écorcher, comme fouvent il fait avec l'autre pied.

Souvent en traitant ces maux, fi on n'eft fort foigneux de les panfer, la chair gagne & furmonte, en forte que la playe eft plus haute que la corne & que le refte du pâturon; ce que vous empêcherez d'arriver, fi vous lavez toujours la playe avec de l'eau feconde, ou de l'eau jaune; mais fi nonobftant cela la chair a trop gagné, lavez la playe avec le cauftic liquide: s'il ne fuffit, il faut la couvrir entierement de réagal en poudre, & mettre de la filaffe féche pardeffus, & une enveloppe, & au bout de deux fois vingt-quatre heures qu'on fera fans y toucher, on mettra fur le mal l'onguent Egyptiac ou *Apoftolorum*, ou celui du Docteur ci-devant, afin de faciliter la chûte de l'efcarre, qui ne fe détachera pas de fept ou huit jours, & vous aurez à lever une efcarre épaiffe d'un écu blanc, & la playe audeffous fera belle & nette, qu'il faudra peut-être feulement deffécher avec des poudres defficatives, qui peuvent être de la couperofe blanche, ou quelques-unes de celles que je donnerai au Chapitre CVIII. comme eft le tartre brûlé ou calciné, ou autre; fi cela eft, le Cheval peut travailler.

Souvent lorfqu'on croit le javar ou l'atteinte encornée guérie, qu'il n'y a plus de fond, ni de la matiere fur les appareils, le Cheval recommence à boitter plus fort qu'auparavant; s'il n'y a point de creux ou de fond, & que le Cheval boitte fort, c'eft une marque affu-

rée qu'il reste quelque bout de tendon corrompu, & que l'incision n'a pas été faite assez avant au fond de la couronne, allant à la pince, pour embrasser tout le tendon corrompu ; c'est pourquoi il faut recommencer, & faire ouverture avec un bouton de feu plus avant sur la couronne, comme vous avez fait au commencement du procedé que j'ai enseigné. Si en la premiere ouverture que vous avez faite, vous fussiez allé un pouce plus loin du trou du javar, vous auriez fait tomber tout le tendon ; mais comme il n'a pas été fait de la sorte, & qu'il est resté du tendon, il faut recommencer l'opération pour faire tomber ce qui reste de corrompu du tendon.

Mais je vous avertis que souvent quoique tout le tendon soit extirpé, néanmoins le Cheval boitte de nouveau tout bas, quoique le jour auparavant il fût presque droit, & toute la pince dans l'espace qui est d'un tendon à l'autre, devient à être enflé de la hauteur d'un doigt ; & il y a beaucoup de chaleur : cela est causé presque toujours de ce qu'en pansant un javar encorné, lorsque le tendon a été coupé, si le Palfrenier qui tient le pied malade, le laisse aller rudement sur le pavé, comme ils n'y manquent jamais si le Cheval est difficile, le sabot s'ébranle par cette secousse qu'il se donne, posant le pied rudement à terre, parce que le tendon qui le lioit est coupé, & cause le désordre que nous voyons paroître à la pince par l'enflure, & la chaleur qui y paroissent, & font boitter le Cheval tout bas : on peut prévenir ce désordre en faisant reculer deux pas au Palfrenier qui tient le pied avant que de le poser à terre.

Le remede à cette enflure d'abord qu'on s'en apperçoit, est de la graisser avec de l'huile de laurier, de la filasse par-dessus, & une enveloppe pour tenir le tout, le laisser de la sorte deux fois vingt-quatre heures, pour ôter la douleur & l'inflammation, ce que l'huile de laurier fera très-bien, si elle est naturelle, & non sophistiquée. Les deux jours expirés, rayez de feu du haut en bas toute cette enflure, les rayes à un doigt l'une de l'autre, & même percez le cuir, & pénétrez dans la corne : vous percerez le cuir sans danger, à cause de l'enflure qui empêche qu'on ne puisse rien gâter, graissez toutes les rayes que vous avez fait avec le feu, d'huile de laurier & de la filasse imbibée de ladite huile que vous mettrez par-dessus, & une enveloppe sur le tout : le lendemain remettez de nouvelle huile de laurier sans la chauffer, ni toutes les autres fois non plus ; & continuez jusqu'à trois fois de suite ; ce qui ôtera la douleur du feu, & dissipera l'enflure : puis mettez-y au bout de trois jours la composition de thérébentine, miel & tarc chauffés & mêlés ensemble, jusqu'à ce que les escarres soient tombées, après quoi l'eau-de-vie seule achevera de guérir les

playes, comme il a été procedé aux pointes de feu données fur l'enflure caufée par le javar encorné.

Lorfque le mal pénétre bien avant au-dedans du pied, & que le tendon eft fi profond au-deffous de la corne, qu'il eft fitué peu éloigné de la fole au-dedans du pied, il faut en ces occafions, la premiere opération ayant été faite, le cautere appliqué, & l'efcarre tombée, fi le Cheval continue à boitter, & même davantage qu'auparavant qu'on y eût travaillé, il faut introduire la fonde qui vous conduit fort avant, & vous fait voir que le mal pénétre au-dedans; on ne doit pas héfiter à deffoler pour le plus sûr, s'il ne l'a pas été d'abord & fouiller où la fonde répond, qui eft fouvent près de la fole en dedans. Que fi fans faire une trop grande incifion, on ne peut aller de la fole jufqu'où aboutit la fonde par dedans le pied, & ainfi faire pénétrer au travers du pied de la fonde, pour donner iffue aux matieres par en bas, & ainfi faciliter la guérifon par les injections & autres remedes, dont il feroit befoin de fe fervir pour faire détacher quelque efquille de l'os du petit pied, qui par le voifinage du tendon qui eft corrompu, ne manque jamais d'avoir reçû impreffion du mal, & d'être noirci & corrompu en quelque partie, qu'il faut qu'il fe détache pour guérir entierement ce mal qui feroit affurément de longue durée.

Suppofons donc que le mal ne perce pas au travers du pied, & que la fonde rencontre le tendon fitué en forte qu'il a un pouce ou même un doigt de diftance jufqu'au dedans de la fole; comme il n'eft pas à propos de percer cette épaiffeur, pour donner jour par en bas au mal, il faut donner du jour en coupant du fabot par dehors, avec un couteau de feu tranchant jufqu'au-deffous du tendon, & couper de la corne ou du fabot de haut en bas environ deux, trois ou quatre doigts de large, & la corne ou fabot étant ôtée, on voit le tendon à clair, & on le coupe avec le même couteau de feu, puis on panfe le mal avec l'onguent du Schmit tous les jours, ou tous les deux jours, jufqu'à guérifon, lavant tous les jours la playe avant de la panfer avec force eau-de-vie, & enfuite l'onguent.

Notez qu'il faut bien fe donner de garde de couper le fabot tout au travers au coin du talon depuis la couronne en bas, parce que cela feroit à peu près le même effet, par maniere de comparaifon, que fi on ôtoit une pierre d'une arcade, qui la débanderoit, & feroit tout tomber en ruine; ainfi en arrive-t'il à peu près à un pied qui étant débandé de fa forme naturelle, donne mille peines à rétablir.

Quoiqu'on ait coupé le fabot, comme je viens d'enfeigner, pour attraper le tendon qui eft très-profond dans le pied, fouvent & pref-

que toujours, il arrive que l'os du petit pied a été noirci & corrompu par le voifinage du tendon, il faut qu'une efquille en tombe, & quelquefois deux. Il ne faut point d'onguent à cela, mais feulement faire une poudre d'une once d'aloës, autant de mirrhe, & deux onces de fucre, le tout mêlé enfemble : on en prendra un peu qu'on mêlera avec l'efprit de vin qu'on mettra fur l'efquille, & de l'onguent du Schmit par-deffus jufqu'à la chûte de l'efquille, & que le Cheval ne boittera plus, il n'y aura plus qu'à traiter le refte comme une fimple playe.

Sur la fin de la guérifon, fouvent la corne qui eft au-deffous de la playe fe defféche & ferre la chair vive, & fait boitter le Cheval; lorfque cela arrive, il faut couper cette corne, deffécher les chairs & empêcher qu'elles ne foient meurtries par la corne qui eft dure : on pourra prévenir cet accident en humectant cette corne par de bons onguens de pied.

La fin du mal eft fouvent la plus difficile, quand il refte quelque playe fur la couronne, qu'on ne peut deffécher avec les poudres, fervez-vous de l'onguent fuivant pour les playes fur la couronne, lequel eft aifé à faire & à peu de frais; les Maréchaux veulent toujours deffécher les playes avec des poudres, ce qui eft long & ne réuffit pas fouvent, je crois qu'il eft plus à propos de continuer les onguens jufqu'à la fin de la guérifon.

Onguent pour deffécher les playes fur la couronne.

Prenez un charbon de feu rouge & ardent, pilez-le en cet état dans un mortier, avec du fel fuffifamment, c'eft-à-dire, moitié autant que de charbon, le tout bien pilé & mêlé enfemble, nourriffez-le tout avec de l'huile d'olive peu à peu, en remuant avec le pilon pour en faire comme un liniment fort noir, que vous appliquerez à froid avec de la filaffe fur la couronne, c'eft-à-dire, fur la playe de la couronne, l'onguent de la Comteffe fera à peu près le même effet, bandez bien le tout, & continuez jufqu'à guérifon : l'onguent defféche & réfifte à la pourriture.

Maniere de traiter les Javars encornés, & Atteintes encornées avec le feu.

J'ai propofé la méthode précedente de traiter les javars encornés, avec le cautere ou cauftic, parce que le fabot après la guérifon en eft moins difforme que fi on s'étoit fervi du feu, & même le feu altere toujours plus la corne; ces raifons ont fait quitter aux habiles

Maréchaux la maniere de traiter les javars & atteintes encornées avec le feu ; elle eſt néanmoins fort bonne, & même il y faut moins d'adreſſe que pour la maniere précédente. CHAP. LXXXIII.

Comme la guériſon du javar encorné dépend de faire ſortir ce qu'il y a de corrompu du tendon ; après avoir ſondé le javar pour voir s'il pénétre fort avant ſous la corne, il faut rayer de feu toute l'enflure depuis le haut juſqu'au deſſous de la couronne ſur la corne, les rayes près à près, & ſi profondes qu'après avoir percé le cuir, elles aillent trouver & brûler le tendon qui eſt quelquefois plus & quelquefois moins avant dans le pied ; & ſi on ne brûloit que la moitié de l'épaiſſeur ou de l'aigreur du tendon, ce ne feroit rien faire, il faut le couper entierement avec le feu, & après qu'on a embraſſé avec le feu toute l'enflure, & qu'on a coupé le tendon, il faut mettre ſur le tout de l'onguent compoſé de vieil-oingt & de vert de gris, ou de thérébentine, tarc & miel chauffés & mêlés enſemble, que vous appliqués chaudement ſur de la filaſſe ; ſur le tout une enveloppe, & une ligature pour tenir l'appareil.

Cinq jours après, ou environ, on leve l'appareil, on nettoye bien le mal, & on met de la compoſition ſuſdite ou du ſuſdit onguent juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit tombée tout entierement : mais comme à cette premiere opération, ſouvent le Cheval à cauſe de la douleur qu'il ſouffre, perd le manger & bat du flanc, donnez-lui quelques lavemens à l'uſage du foye d'antimoine, comme je l'ai enſeigné ci-devant, en parlant de traiter le javar encorné avec le cautere ; ainſi je ne le répéterai pas pour éviter les rédites. Prenons le javar encorné dans l'état qu'il eſt, lorſque l'eſcarre eſt tombée par le feu qu'on y a donnée ; on ſonde premierement le trou qui pénétre ſous la corne, pour connoître s'il n'y a point de tendon : que s'il n'y en a plus d'autant mieux, puiſqu'il n'y aura qu'à traiter la playe & le javar avec le mondificatif, ou onguent du Docteur, que je viens d'enſeigner ci-devant, la lavant de deux jours l'un avec l'eau ſeconde ou l'eau jaune ; mais comme il y a preſque toujours un trou qui reſte, on y met une tente avec le même onguent : ſi au bout de la tente, quand on la retire, il n'y a aucune matiere, le fond eſt bon, puiſqu'il eſt ſans corruption, il n'y a qu'à continuer avec l'onguent *Apoſtolorum*, ou du Schmit, la guériſon eſt prochaine ; mais ſi nonobſtant tout votre procedé, le Cheval boitte encore bien fort, c'eſt qu'aſſurément on n'a pas brûlé tout le tendon corrompu, & qu'il y en a encore de reſte ; ainſi il faut donner de nouveau des rayes de feu, en allant vers la couronne à l'extrémité de l'enflure & pénétrer juſqu'au tendon plus avant que la premiere fois, la ſonde à la main pour connoître ce qu'on fait ; appliquer

fur les endroits brûlés de la compofition ci-deffus chaude, ou l'onguent fait avec le vert de gris & le vieil-oingt, jufqu'à ce que l'efcarre foit tombée. Si le Cheval boitte encore bien fort après cette opération & l'efcarre tombée, mettez dans le trou du javar, s'il eft profond, une tente frottée de l'onguent *Apoftolorum* : s'il fort abondance de matiere, le fond n'en vaut rien, & le mal vient de-là.

Il faut deffoler fans héfiter, fi on n'a pas deffolé d'abord, mettre l'appareil fur la fole, en la levant, il faut fonder par le trou du javar, pouffer la fonde avec un peu de force, pour tâcher à la faire pénétrer jufqu'au bas dans le pied, & en cas qu'on apperçoive l'endroit où le mal répond fous la fole, il faut paffer un fer rouge au travers, afin de donner jour & iffuë à la matiere; puis mettre une tente frottée de vieil-oingt, mêlé avec du vert de gris en poudre, cela empêchera les chairs de pouffer fi fort à la couronne : l'efcarre du feu étant tombée, il faut panfer le trou avec l'onguent du Docteur ci-devant, ou l'Egiptiac ou l'*Apoftolorum*.

Si nonobftant ces précautions il venoit quelque corps étranger dans le trou comme os de graiffe, filandre ou efquille du petit pied, ou autre chofe, il la faut faire tomber en la touchant avec l'eau vulneraire, ou l'efprit de fel, & de l'*Apoftolorum* par-deffus, c'eft-à-dire, en frotter les tentes qu'on met après l'avoir touché, ce qu'il faut continuer deux ou trois jours de fuite; que s'il ne fait pas affez d'effet, & que l'os de graiffe foit trop long-temps à tomber, il le faut toucher avec le bouton de feu, & enfuite l'onguent, bien-tôt après l'os de graiffe tombera, & le Cheval fera en état de guérifon.

Souvent on ne peut ni on ne doit hafarder de faire cette ouverture de haut en bas, & percer avec le feu, jufqu'à la fole pour plufieurs raifons, dont en voici quelques-unes : pour y avoir trop d'épaiffeur à percer, ou parce qu'on eft trop près de l'os qui gouverne le petit pied, qu'on appelle le pivot, qui n'efquillant point, s'il eft noirci, il le faudra ratiffer, ce qui eft une affaire; car le Cheval fouffre beaucoup, & l'os a peine à fe recouvrir, il vaut mieux en cette occafion couper du fabot avec un couteau de féu ce qu'il en eft befoin pour voir le fond du mal, afin de pouvoir ôter tout le tendon avec le même feu, & qu'il y ait efquille ou autre chofe à faire tomber, on y procédera comme je viens d'enfeigner.

Quand le Cheval ne boitera plus, qu'il n'y aura que la playe, quelque grande qu'elle foit, il faut mettre deffus de l'onguent du Schmit, avec des plumaceaux : que fi la chair n'eft pas belle, il faut la toucher avec l'eau vulneraire; ou avec le cauftic liquide, l'onguent pardeffus, ce qui ôtera la démangeaifon; car c'eft un très-grand em-

barras d'empêcher les Chevaux de porter la dent à ces maux-là, quand ils commencent à guérir, & l'eau vulneraire ou le cauftic le font en partie. CHAP. LXXXIII.

C'eft auffi une très-bonne méthode lorfque les efcares font tombées, de laver tous les jours la playe avec de l'eau feconde, elle empêche la démangeaifon, & la chair de s'enfler & gonfler; ainfi il ne le faut pas négliger, & jamais ne toucher ces playes avec de l'eau toute pure; car elle leur nuit & empêche la guérifon, pour trop entretenir l'humidité qu'on a grande peine à combattre aux parties qui font près des jointures, parce qu'étant pleines d'humidité par une fage prévoyance de la nature, pour faciliter le mouvement des os, cette humidité fe communique facilement aux parties voifines; ainfi il faut toujours deffécher pour détruire cette humidité fuperfluë.

Et comme l'eau feconde eft d'un grand ufage, non-feulement aux playes des javars encornés, mais à toutes les playes; je dirai ici, quoique je l'aye dit ailleurs, que l'eau feconde eft l'eau forte de laquelle on s'eft déja fervi, qui devient verte lorfqu'on lui a fait diffoudre quelque métail: les Affineurs & Orfévres vendent cette eau à bon compte, comme étant inutile pour leur métier.

Pour deffécher les playes qui font reftées du javar lorfqu'il n'y a plus de matiere, mais encore de l'enflure, il faut faire une bouillie un peu épaiffe avec de l'eau feconde, & du blanc d'Efpagne pilé, l'appliquer fur les playes & enflures, & continuer à le panfer tous les deux jours; elle deffèchera, refferrera & réfoudra très-bien, particulierement s'il y a enflure, car c'eft le meilleur aftringent qu'on puiffe employer, principalement quand il n'y a pas grande douleur; ce que les Maréchaux appellent du blanc d'Efpagne n'eft autre que la chaux vive, qu'on met quelque part en lieu fec fe réduire en poudre elle-même, ce qui arrive au bout de huit ou dix jours.

Des Formes.

LA forme eft une groffeur qui vient fur le pâturon, entre la couronne & le boulet, fur l'un des deux tendons qui font en cet endroit: elle eft dure, & le Cheval quand on le touche témoigne qu'il n'y fent pas grande douleur; cette tumeur eft calleufe, & fort attachée au pâturon; elle preffe les tendons & ligamens qui font fur icelui, & groffit, enforte qu'étant près de la couronne, elle arrête la nourriture, ferre le pied & deffèche le fabot, la nourriture qui doit l'entretenir demeurant à l'endroit où eft la forme, lorfqu'elle eft fituée près de la couronne; plus un Cheval fupporte une forme, plus CHAP. LXXXIV.

CHAP. LXXXIV. elle defcend fur la couronne ,& groffiffant elle eftropie, & ainfi plus une forme eft près de la couronne, plus elle eft dangereufe.

Les formes font quelquefois héreditaires, mais le plus fouvent elles viennent des efforts que les Chevaux font en travaillant, ou maniant aux airs, où il faut beaucoup de nerfs, ou fur les voltes extrêmement diligentes, & dans les courfes violentes. Si l'on ne remedie à ce mal, ils en font eftropiés, lorfqu'elle eft près de la couronne ; ce mal eft peu ordinaire, mai sil eftropie beaucoup de Chevaux.

Elles viennent auffi quand le Cheval étant travaillé trop jeune, on ne lui a pas donné le loifir de fortifier fes jointures ; au commencement il y en a d'auffi petites qu'une féve, qui avec le tems deviennent comme la moitié d'une petite pomme, plus ou moins, & ordinairement elles font aux deux côtés du pâturon, & dans le milieu entre les deux il y a peu d'enflure. Comme bien des gens ne connoiffent pas les efforts du feu, & qu'ils les appréhendent, je propoferai le remede fuivant. Il faut commencer par deffoler, & enfuite couper le poil qui eft deffus bien ras, & mettre fur toute la forme de véritable huile de laurier, de la filaffe, par deffus une enveloppe & une ligature, au bout de deux jours bien nettoyer toutes les croutes que l'huile de laurier a attiré, & en remettre de nouvelle fur la même filaffe qui a déja fervi, & continuer de la forte ; affez fouvent on guérit les formes de cette maniere, fi en deffolant on a fendu la fourchette pour élargir le pied, comme je l'ai enfeigné, & qu'on tienne toujours cette fente de fourchette ouverte en mettant les plumaceaux dans icelle par dedans le pâturon, & feulement lorfque l'appareil fur la fole eft mis & arrêté dans le pied avec des écliffes, puis on arrête l'appareil introduit dans la fourchette avec le bandeau qui fert à envelopper la forme.

Le remede ordinaire & le plus affuré pour guérir les formes quand elles font groffes, eft le feu : en cette maniere il faut commencer par deffoler le Cheval, puis en levant le fecond appareil au bout de fix jours, on fait des incifions avec le biftouri de haut en bas, un doigt de diftance de l'une à l'autre ; les incifions embrafferont toute l'enflure de haut en bas, fans entamer la couromme, & couperont tout le cuir jufqu'au calus qui caufe la forme. Ces incifions étant faites, comme le fang fort en abondance, appliquez deffus de la thérébentine chaude avec de la filaffe, un bandage & une ligature, laiffez deux fois vingt-quatre heures ; puis ayant levé l'appareil, il faut donner des rayes de feu avec un couteau qui ne foit que rouge & non flambant, & avec ce couteau legerement appliqué, c'eft-à-dire, fans preffer & appuyer trop, brûlez tout le calus ou la groffeur qui fait la forme, car fans

brûler la ſubſtance de la forme, vous aurez travaillé en vain ; il faut donc à pluſieurs fois brûler & pénétrer toute la groſſeur au travers des inciſions que vous avez faites au commencement, mettre ſur le tout de la thérébentine, tarc & miel, égales parties mêlées & chauffées, ou de l'onguent fait de vieil-oing & de vert de gris, & de la filaſſe par deſſus, bien envelopper le tout de la ſorte juſqu'à ce que les eſcarres ſoient tombées. Lors il faut panſer avec l'onguent du Schmit, ou de l'Egyptiac, ou de l'*Apoſtolorum*, puis ne venant plus de matiere, les Maréchaux pour deſſécher mettent des poudres deſſicatives, lavent la playe avec de l'eau ſeconde avant d'y mettre de l'onguent ou de la poudre, & le plus sûr eſt d'envelopper toujours ces maux, tant afin que les Chevaux n'y portent pas la dent, que pour preſſer la playe, & empêcher la chair de ſurmonter, car à moins d'un grand ſoin de bien panſer & d'envelopper la partie, il ſe formera une groſſeur ſur l'endroit où la forme a été, qui véritablement ne fera point boiter le Cheval, mais qui ſera difforme. CHAP. LXXXIV.

Je ne parle pas ici du ſoin qu'il faut avoir pour guérir la ſole, j'en ai fait un Chapitre exprès, mais ſur-tout il faut être ſoigneux de bien panſer la forme, de ne point ſerrer trop la bande, crainte de cauſer une enflure exceſſive, & panſer le Cheval tout au plus tard de deux jours en deux jours, & il eſt fort à propos de le panſer tous les jours. Il m'eſt arrivé une fois que faiſant traiter un jeune Cheval d'une forme, l'ayant deſſolé & mis le feu à la forme, la gourme qui étoit prête à jetter ſans que j'en euſſe vû aucune apparence, ſe déborda ſi fort ſur la partie où étoit la forme, qui étoit une jambe de devant, qu'il ſe fit une ſi furieuſe enflure à tout le canon, qu'il perça en deux endroits du boulet, d'où il ſortit extraordinairement de matiere ; tout mon ſoin fut de mettre toujours de bons reſtrainctifs faits de blanc d'Eſpagne & d'eau ſeconde autour de la couronne, pour réſoudre l'enflure qui s'étoit étendue juſques-là, panſer les playes avec de bonne eau-de-vie, du miel & du blanc d'Eſpagne, bien mêlés enſemble ; finalement le tout guérit, mais il fallut bien du tems à cauſe de cet accident.

Quelques perſonnes aſſurent qu'on peut guérir une forme avant qu'elle ſoit groſſie, en lui donnant le feu ſans deſſoler le Cheval, ſi le pied n'eſt pas deſſéché & reſſerré, particulierement ſi on a le ſoin de barrer la veine au-deſſous du genouil ; mais l'experience m'a fait connoître qu'il faut toujours pour bien traiter une forme, commencer par deſſoler, qu'on donne le feu ou non, pour attirer le mal en bas, & faire comme une revulſion ; le feu ſeul ſans deſſoler, quelque ſoin qu'on prenne de le bien donner, n'eſt pas capable de réſou-

dre une forme ; l'experience m'en a rendu certain, car des Chevaux ayant été deſſolés, le feu très-bien appliqué, le cuir percé, & ayant fait pénétrer les couteaux juſqu'au calus, enfin le tout bien brûlé, les eſcares tombées, la playe en bon état, le Cheval boitoit tout comme avant toutes ces operations. Je l'ai fait deſſoler une ſeconde fois, j'ai fait fendre avec le biſtouri la fourchette juſques dans le pâturon pour élargir les talons, après quoi le Cheval a été guéri ; j'ai été obligé d'en deſſoler juſqu'à trois fois, & finalement ils ont été guéris. En ce tems-là je n'avois pas trouvé la méthode de fendre la fourchette pour élargir les talons, & ainſi je ne faiſois que la moitié de l'ouvrage en deſſolant ; mais depuis que j'ai fendu cette fourchette, je n'ai jamais été obligé de les deſſoler plus d'une fois, & pour faire connoître comme il eſt utile de deſſoler à ces maux ici, j'ai guéri des formes à des Chevaux ſans feu en les deſſolant, & mettant deſſus la forme, de l'huile de laurier, comme je l'ai enſeigné ci-devant, & le Cheval n'en boitoit plus & travailloit très-bien, & la forme n'a pas paſſé outre de plus de trois années, après quoi il a fallu la traiter avec le feu.

Les inciſions que j'ai ordonnées ci-devant avec le biſtouri, afin de mettre le feu au travers leſdites inciſions, ont été pour rendre la partie moins difforme, & faire une moindre cicatrice que ſi on perçoit le cuir avec les couteaux de feu, parce que ce mal n'eſt pas comme les autres, où on met le feu ſimplement ſur le cuir ſans le percer, & on le donne en couleur de ceriſe ; mais aux formes il n'eſt eſt pas de même, non-ſeulement il faut percer le cuir, mais il faut que le feu pénétre toute la groſſeur ou le calus attaché à la ſubſtance du pâturon, & le faſſe tomber ; ainſi il vous eſt libre de percer le cuir avec les couteaux de feu, ou de fendre le cuir avec un biſtouri, puis donner le feu au travers des fentes : cette derniere maniere ne fait point tant de cicatrices, & on voit mieux ce qu'on fait qu'en perçant le cuir avec les couteaux de feu, & pénétrant juſqu'au calus ; ce n'eſt pas qu'aux Chevaux ordinaires, ſans façon je ne faſſe donner le feu & percer le cuir en brûlant le calus qui fait la forme, ſans prendre le ſoin de faire des inciſions avec le biſtouri, & je m'en ſuis bien trouvé ; mais il faut d'abord que le feu eſt donné, mettre ſur le mal de la thérébentine, du tarc & du miel tout chaud, de la filaſſe, & une bande ou enveloppe, & toujours envelopper le mal juſqu'à guériſon, & paſſé ſept ou huit jours, lorſque la matiere eſt formée, le panſer tous les jours.

Quelquefois l'eſcare du feu étant tombée, les chairs ſouflent & groſſiſſent, on l'empêchera en lavant la playe avec de l'eau ſeconde,

l'eau vulnenaire, ou le caufticliquide, & enfuite les poudres ou des onguens, comme celui du Schmit, ou le mondificatif des javars encornés, tout auffi long-téms que la fole n'eft pas revenuë, & qu'elle fe forme au-deffous du pied, la chair ne furmonte guéres. Quoi qu'il en foit, s'il arrive, on peut la manger avec des poudres, ou même la brûler avec un couteau plat, car pourvû qu'on ne touche pas le cuir avec le feu, brûlez la chair tant que vous voudrez, il n'y paroîtra ni plus ni moins, & l'efcare de feu étant tombée, la playe fera refferrée, belle & nette ; la chair ne fouflera pas fi-tôt, fi vous tenez toujours la playe envelopée avec de bons onguens, & le mal en guérira bien plutôt. CHAP. LXXXIV.

Des méchans Pieds.

ON peut mettre au prémier rang des mauvais pieds, ceux qui ayant la forme du fabot affez belle, ont la corne fi éclatante, qu'à l'endroit du trou que fait le clou, toute la corne au moindre heurt s'emporte, ce qui fait perdre le fer, & la perte d'un fer peut faire perdre le Cheval. CHAP. LXXXV.

Il y en a qui ont le pied dur fans être éclatant, on y peut aifément donner remede, & ce n'eft un défaut que par accident.

Nous parlerons en la feconde partie des pieds défectueux en leur forme, & nous donnerons les moyens d'y remedier par la ferrure.

Les Chevaux qui ont l'ongle ou la corne caffante, font aifez à connoître à l'œil, car la corne eft éclatée tout autour du fer ; le meilleur remede eft de les ferrer après le plein de la Lune & au-deffous, & jamais au croiffant, contre l'opinion de plufieurs, & enfuite il faut les graiffer tous les jours avec l'onguent de pied.

Dans la ferrure je parlerai amplement des pieds mal formés, plats, & en forme d'écaille d'huitre ; mais comme tout le monde n'aura pas la curiofité de la lire, j'en dirai ici quelque chofe.

La méthode fuivante rétablira les pieds qui font fi plats, qu'il faut forger des fers voutés pour les faire cheminer, & qui prefque toujours au moindre gravier qui fe met entre le fer & la fole, font que le Cheval boite, & demeure fur la litiere pour quelque tems ; il faut pour redonner au pied une bonne forme, barrer les veines dans les pâturons en quatre endroits, deux à chaque jambe ; ou bien vous pouvez faigner abondamment le Cheval des quatre veines du pâturon, & differer pour quelque tems de lui barrer les veines, enfuite ferrer ces pieds plats avec des fers à pantoufles, & qui font propres pour élargir les talons. J'ordonne cette ferrure, parce que tous ces pieds plats ont

CHAP. LXXXV.

les talons ferrés, ces fers leur élargiront les talons, & contribueront beaucoup à faire prendre au pied une bonne forme. Il est à noter que ferrant un pied à pantoufle, il faut laisser la sole extrêmement forte du talon, & ne l'affoiblir en aucune façon en parant le pied ; car à moins de cela le Cheval boiteroit, & il le faut laisser quelques jours après qu'il est ferré sans le travailler, & lui tenir les pieds dans sa fiente bien mouillée, pour faciliter par cette humidité que les pieds ferrés à pantoufle prennent l'habitude de porter ces fers. Il faut de plus ne point ouvrir les talons aux pieds qu'on veut ferrer à pantoufle, & parer la fourchette platte, parce que la parant autrement, un des côtés de l'éponge du fer à pantoufle porteroit sur la fourchette; c'est ce qui oblige de donner aux éponges des fers à pantoufle peu de largeur ; ainsi ils porteront peu sur la fourchette, & quoiqu'ils portent quelquefois un peu sur la sole, comme on l'aura laissé forte, & la fourchette aussi, il n'en arrivera point de mal; le Cheval étant ferré de cette sorte, graissez le haut du pied près du poil tous les jours ; vous verrez le pied peu à peu prendre une bonne forme, lors vous pourrez barrer les veines, comme j'ai dit ci-devant ; car si cette saignée a profité, assurément le barrament de la veine achevera l'operation, & dans trois ou quatre mois votre Cheval pourra porter les fers tous plats, & peu à peu le pied reprendra une bonne forme.

J'expliquerai la raison de cette opération, parlant de la ferrure des pieds plats, que je ne repeterai point ici; mais comme l'onguent de pied est nécessaire pour aider à l'opération, vous en verrez ici la description.

Onguent de Plantin pour faire une bonne corne, & la faire croître.

Prenez une livre de beurre frais, autant de suif de mouton fondu & séparé de ses membranes, faites-les fondre dans une bassine avec quatre onces de cire blanche coupée par morceaux, autant de théré-bentine commune, & six onces d'huile d'olive ; le tout étant fondu, ôtez du feu, & ajoutez plein un plat de jus de plantin, qui est environ chopine de Paris, faites cuire à petit feu durant huit ou dix heures, & jusqu'à ce que le jus de plantin soit entierement consommé, prenant garde sur-tout qu'il ne bouille point. Pour l'empêcher, lorsqu'on le voit commencer à bouillir, il faut l'ôter de dessus le feu, puis l'y remettre, & continuer de la sorte jusqu'à ce que le suc soit consommé ; & quand il le sera, & que l'ayant ôté de dessus le feu il commencera à se figer, y ajouter une once d'oliban en poudre, puis incessamment remuer jusqu'à ce que le tout soit froid. Cet onguent desaltere la corne, & fait croître le pied sans introduire aucune cha-

leur étrangere, comme font les huiles & les graisses qui ne sont point corrigées. Le suc de plantin modere ici la chaleur des autres ingrédiens, & pour cet effet l'on se doit donner de garde qu'il ne bouille, ce qui le diminueroit si notablement, qu'il détruiroit sa qualité rafraîchissante. En hyver servez-vous de l'onguent fait avec du miel commun, du tarc & de la graisse blanche, autant de l'un que de l'autre, mêlez à froid, c'est un très-bon onguent à peu de frais.

Onguent du Connestable pour faire croître la corne, & la rendre douce & liante.

De tous ceux qui se mêlent de traiter les Chevaux, il n'y en a pas un qui n'ait son onguent de pied, & qui ne dise qu'il a le meilleur de tous, qui fait croître le pied d'un pouce en huit jours de tems, ce qui n'est pas, ni ne sera jamais; car outre la bonté de l'onguent, pour faire croître le pied, il dépend de la saison, du temperament du Cheval sec ou humide, & de la nature du pied, ainsi je ne promets pas ces grandes merveilles; mais j'assure que cet onguent est bien dosé, qu'il est méthodique, que les ingrédiens sont propres & conformes à la nature de la corne, qu'ainsi il doit réussir, voilà pour la théorie; quant à la pratique, je vous assure que je l'ai trouvé très-bon. Monsieur le Connestable s'en servoit dans son écurie, qui étoit la plus belle de son tems; que cela soit ou ne soit pas, l'onguent est bon.

Prenez cire neuve, suif de chevre, & au défaut suif de mouton, le plus nouveau est le meilleur, lard gras coupé en petits morceaux, & désallé vingt-quatre heures dans l'eau, la changeant trois ou quatre fois, de chacun une livre, faites fondre le lard avec le suif & la cire, puis vous jetterez parmi de la seconde écorce de sureau une bonne poignée, & si c'est au printemps plein les deux mains de boutons de sureau quand ils sont gros comme le pouce, que vous laisserez bouillir à petits bouillons & à petit feu, avec ce que dessus, pendant un demi-quart d'heure, en remuant par fois; vous passerez le tout au travers d'une grosse toile, jetterez le marc, remettrez dans la bassine ou pot ce qui sera passé, & ajouterez quatre onces de thérébentine commune, autant de miel, & deux onces d'huile d'olive, ôtez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit froid; servez-vous de cet onguent pour graisser la corne un pouce de large tout autour du poil, & continuez tous les jours.

Il ne faut graisser les pieds que lorsqu'ils sont secs, & qu'il n'y a sur la corne ni poudre, ni bouë séche.

Les Livres de Maréchallerie sont tous pleins de descriptions d'on-

CHAP. LXXXV. guens de pied : chaque Maréchal compose le sien ; j'en ai essayé de cent sortes, j'en pourrois grossir ce Livre d'une infinité de façons, mais l'experience m'a fait arrêter à ces trois ; sçavoir, celui de plantin, celui du Connestable, & celui qui est composé de miel, de tarc & de graisse, autant de l'un que de l'autre mêlés à froid : le premier pour les pieds dont la corne est dure comme du verre, sur lesquels les onguens coulent sans pénétrer : le second & le troisiéme pour tous les autres pieds, quels qu'ils soient : le dernier coûte peu, & fait plus d'effet que tous ces onguens de pied fort chers & difficiles à préparer ; le surpoint ne doit pas entrer dans les compositions des onguens de pied, il est trop chaud & fait venir des cercles, ce que les autres ne feront jamais.

Pour faire croître le pied à un Cheval fort promptement.

Ayant parlé des méchans pieds, j'ai jugé à propos de vous donner la méthode de faire croître la corne, parce qu'un Cheval ayant marché pied nud, & s'étant usé le pied, demeure souvent inutile, faute d'avoir assez de corne pour pouvoir le brocher : il faut au lieu de suivre la coutume ordinaire de graisser les sabots ou la corne tous les jours un pouce de large sur la couronne près du poil, étendre de l'onguent sur de la filasse suffisamment pour entourer la couronne sur le sabot, un pouce de large, une enveloppe & une ligature sur le tout, renouveller l'onguent deux fois la semaine sur la même filasse, & continuer, cela fera plus d'effet que la méthode ordinaire, parce que l'onguent séjournant toujours sur la corne, l'humectera, & ensuite la pénétrera toute, ainsi la fera croître.

Vous prendrez l'un des trois onguens décrits ci-devant, selon la nature de la corne que vous voulez faire croître.

Des pieds solbatus.

CHAP. LXXXVI. LE pied d'un Cheval est dit solbatu, lorsque la sole est foulée, meurtrie & alterée, ce qui arrive lorsque la sole est trop dessé-chée, & comme privée de nourriture, ou lorsque le Cheval marche déferré sur le dur, ou lorsque le fer porte sur la sole : ce qui est aisé à connoître quand on defferre le Cheval, car ayant ôté le fer, on voit à l'endroit foulé le fer qui est fort lis, & plus usé qu'aux autres endroits.

Un Cheval peut être solbatu d'une encloueure qu'on aura négligé de panser, le feu court sous la sole, qui attire la douleur & ensuite la matiere. Une bleyme peut causer le même désordre ; un pied peut

être encore solbatu sans sortir de l'écurie que pour aller au manege, où le terrein étant doux, selon les apparences, ne le peut rendre solbatu, vû qu'il n'aura pas été pied nud ; allant à la campagne, il peut aussi avoir cette incommodité sans avoir cheminé déferré ; cela vient de ce que le pied étant trop desseché, foule la chair qui est entre le petit pied & la sole, la meurtrit & noircit ; ainsi le Cheval en boite fort bas, & nonobstant les remedes que nous dirons, il ne recevra aucun soulagement, ou peu ; ainsi il le faut dessoler, & vous trouverez que la sole étant arrachée, la chair sera toute noire & meurtrie ; puis le traitant à l'ordinaire, il guérira sans doute ; mais comme la solbature a d'autres causes, il en faut user pour le guérir comme je dirai ci-après, avant de le dessoler, au cas qu'il en faille venir-là. CHAP. LXXXVI

Lorsqu'un Cheval qui a les pieds foibles chemine dans les pays sablonneux pendant les ardeurs de la canicule, ou du grand chaud, il s'échauffe tellement les pieds, que la sole se desséche absolument, & ensuite elle meurtrit le petit pied : le Cheval solbatu a peine à se soutenir, car la chair qui est entre le petit pied & la sole étant meurtrie, lui cause une extrême douleur ; il ne sera pas difficile de connoître un Cheval solbatu, puisque vous trouverez la sole séche, chaude & douloureuse, & un Cheval qui se portant bien d'ailleurs, aimera mieux se coucher que de manger.

Le remede ordinaire des Maréchaux pour un pied solbatu, est de le dessoler ; ce remede est le plus assuré, mais il y va de longue, & beaucoup de gens l'appréhendent, il y a d'autres remedes pour ce mal, qu'on doit tous essayer avant de dessoler ; je commencerai par les plus faciles.

Divers remedes aux pieds douloureux & solbatus.

Quand le Cheval est solbatu pour avoir long-tems cheminé sans fer, il lui faut blanchir la sole avec le boutoir, & le referrer à quatre cloux seulement, puis fondre de la poix noire toute bouillante, ou du tarc encore mieux, le lui verser dans le pied, & lui laisser refroidir, puis appliquer autour du pied la remolade suivante.

Prenez une livre de vieil-oingt, ou graisse blanche à son défaut, faites-le fondre dans un poëlon, ajoutez-y une chopine de vinaigre, & épaississez le tout avec du son, appliquez chaudement autour du pied, & l'enveloppez. *Rémolade.*

La remolade décrite au Chapitre LVII. ci-devant, est très-bonne pour toutes sortes de solbatures, la faisant chauffer, & ayant blanchi la sole, en emplir le pied, & l'envelopper : on peut fondre dans le pied du vieil-oingt.

CHAP. LXXXVI.

Si le fer a porté ſur un endroit de la ſole plus qu'aux autres, il faut parer peu tout le pied, mais il faut beaucoup parer cet endroit foulé du fer, & ſi la ſole y paroît rouge & meurtrie, il faut beaucoup plus approfondir en ce lieu qu'aux autres avec la corne du boutoir, & ôter de la ſole preſque juſqu'au vif, puis y mettre de l'onguent pour les encloueures, ou de l'huile de Merveille, ou de Gabian chauffée, r'attacher le fer à quatre cloux, & continuer à le panſer tous les jours, juſqu'à ce qu'il ne boite plus ; il faut enſuite emplir le pied avec de la remolade, & ſi vous voulez la ſuivante, & la lier.

Remolade. Fricaſſez de la fiente de cochon, avec de l'huile de noix, & la mettez chaudement dedans, y mettant des écliſſes pour la bien tenir ; le jour ſuivant il faut encore y mettre de l'onguent ou de l'huile de Merveille & la remolade, & continuer tous les jours, juſqu'à ce que le Cheval ne boite plus ; alors il faut remplir le pied avec du tarc, l'ayant ferré à demeurer.

Si votre Cheval a le pied échauffé, pour avoir cheminé dans des païs ſablonneux & chauds, il faut le déferrer, lui nettoyer le pied, fondre du tarc pour le jetter tout chaud dans le pied, & le graiſſer tout autour d'onguent de pied.

Rien n'appaiſe mieux la douleur des pieds ſolbatus, que le vinaigre, dans lequel il faut mettre de la ſuye de cheminée, pour en faire comme une bouillie en cuiſant, & de cela tout bouillant emplir le pied, qu'on aura bien nettoyé auparavant, de la filaſſe par-deſſus, & des écliſſes pour tenir le tout ; dans deux ou trois applications, une tous les jours, le Cheval peut-être ne boitera plus.

Sur tous les Ports de mer où l'on palme les vaiſſeaux, & autres lieux où l'on ſe ſert de gaudron, on en peut fondre dans un pied, il ôte la douleur, & le rétablit merveilleuſement ſi on le met bien chaud dans le pied ; on l'appelle à Paris du tarc, & rien n'eſt meilleur ; & afin que vous ſçachiez ce que c'eſt pour en faire où vous n'en trouverez pas, il faut prendre de la poix noire une livre, de la lie d'huile d'olive la plus épaiſſe, demi-livre, ou au défaut autant de fort vieille graiſſe de porc bien rance & pourrie, & faire fondre le tout enſemble : ce ſera ce qu'on appelle gaudron, ou tarc ; les Roulliers d'Allemagne & de Flandres ne graiſſent leurs eſſieux de chariots & charettes avec antre choſe.

Si tous ces remedes n'apportent aucun ſoulagement, & que la chaleur & la douleur s'augmente, il faut deſſoler le Cheval, comme nous enſeignerons ci-après, & vous n'aurez pas perdu le tems ni vos remedes, car ils auront humecté la ſole, laquelle on arrachera plus facilement & avec moins de douleur, & le mal en ſera plutôt

gueri : & tout Maréchal qui entend ſon affaire ne deſſolera jamais un Cheval qu'il ne lui aye auparavant ramolli le pied avec de bonnes remolades ou emmielures, ou vieil oingt tout au moins. CHAP. LXXXVI.

Des Seymes & des pieds fendus, nommés pieds de bœuf.

CHAP. LXXXVII.

SEyme, comme nous dirons en la ſeconde Partie, eſt une fente depuis le poil juſqu'au fer aux quartiers, c'eſt-à-dire que le ſabot ſe creve de haut en bas, preſque toujours au quartier de dedans, comme le plus foible; la ſéchereſſe & l'aridité en eſt la cauſe ordinaire, ce qui fait ſerrer les talons, ou tout au moins fait venir des cercles qui entourent le pied; & comme le petit pied ne peut avoir ſa place, étant trop preſſé, le ſabot creve à l'endroit le plus foible, qui eſt au quartier de dedans.

Elle vient aux Chevaux, qui ayant le talon ſerré ou le poil deſſéché, ſont contraints de faire chemin ſur le dur ou ſur les ſables fort chauds, ou bien en tems de grandes gelées; elle creve même dans l'écurie, par l'encaſtelure ou la ſeule ſéchereſſe & aridité du pied, ſans cheminer.

Je crois cette incommodité auſſi dangereuſe qu'aucune qui puiſſe arriver aux pieds d'un Cheval, parce que la douleur le fait boiter, & le met hors de ſervice.

Le Cheval en cheminant & poſant le pied à terre, s'ouvre la corne à l'endroit de la Seyme, & relevant le pied, la corne ſe reſſerre & pince la chair, qui enveloppe tout le petit pied au-dedans de la corne: le perioſte qui enveloppe cet os, eſt très-ſenſible, & cauſe beaucoup de ouleur, même le plus ſouvent il en ſort du ſang.

L'on peut juſtement condamner un pied comme mauvais, y voyant une Seyme, puiſque c'eſt une ſuite d'un pied alteré, deſſéché, ou qui a les talons ſerrés; outre qu'un Cheval qui eſt guéri d'une Seyme, ſi on n'a un ſoin continuel de le conſerver, il en aura bien-tôt d'autres.

L'ongle ſe fend quelquefois aux pieds de derriere, depuis le poil juſqu'au fer, au milieu de la pince: on appelle ces pieds fendus, des pieds de bœuf par la reſſemblance; ce mal n'eſt pas ſi à craindre qu'une Seyme; il arrive plus ſouvent aux Mulets qu'aux Chevaux.

Et pour prévenir ces maux, il faut humecter la ſole avec de la fiente de Cheval mouillée, empêcher par la ferrure que les talons ne ſerrent, & graiſſer la corne avec de l'onguent de pied, par ce moyen il n'y viendra point de mal; la fiente de vache, contre l'opinion de bien des gens, ſur-tout des Marchands de Chevaux, rafraîchit & humecte la

CHAP. LXXXVII.

fole, & defféche la corne jufqu'à la brûler : car quoique la corne & la fole foient jointes immédiatement, elles font de natures bien différentes, l'une molle l'autre dure;on voit auffi fortir de chez les Marchands de Chevaux de carroffe, des pieds fi brûlés & defféchés par la fiente de vache dont ils fe fervent continuellement pour faire croître les pieds aux Chevaux qu'ils veulent vendre, que dans le fervice tout le bas du pied s'emporte, fe rompt, & met le Cheval hors de fervice, parce que tout le bas du pied a toujours été dans la fiente de vache ; véritablement cette humidité qui eft contenuë dans la fiente de vache, fait croître la corne, mais le pied qui a crû de cette maniere ne vaut rien, & du moment que vous ceffez de le tenir dans la fiente de vache, comme ils en ont été brûlés, la corne n'eft pas en état de foutenir les cloux, & fe rompt comme de la citroüille. Les Marchands vifent à leur but, qui eft de vendre leurs Chevaux, en faifant paroître de beaux pieds ; comme ils ne les nourriffent pas pour s'en fervir, ils fe foucient bien peu que les pieds foient brûlés pourvû qu'ils paroiffent beaux.

Remede pour les Seymes.

Il faut appliquer une remolade tout autour du pied pour défalterer la corne, puis le ferrer à pantoufle, comme nous enfeignerons au Chapitre de la ferrure, à la feconde Partie, & y obferver tout ce que nous y prefcrirons, & ne laiffer pas de vous fervir du Cheval, s'il travaille fur le terrein mol, & s'il n'eft pas boiteux.

S'il fort du fang de la Seyme, il faut appliquer une remolade autour du pied, & ouvrir avec une renette la fente de la Seyme, faire une bordure autour de la fente avec de la cire jaune bien appliquée, & jetter de l'eau forte dans la fente de la Seyme : cette bordure de cire empêchera l'eau forte d'aller fur le fabot, & de le deffécher ; & pénétrant au travers de la fente, elle brûlera la chair vive, ou la pellicule qui caufe la douleur, & le fang qui en fort. L'eau forte a la vertu de corroder & de confommer, & par conféquent d'éteindre le fentiment, qui eft ce que nous cherchons : que fi la Seyme ne faigne point, il n'eft pas néceffaire de fe fervir de l'eau forte, mais feulement lui mettre des effes de feu, comme j'expliquerai en fon lieu. Après qu'on s'eft fervi de l'eau forte, comme je viens de dire, on peut mettre une effe de feu fur la couronne, fans percer le cuir, & une plus bas ; l'effe de feu n'eft autre chofe qu'un fer fait en forme de la lettre S, qu'on fait rougir & qu'on applique juftement fur la couronne à la naiffance de la corne, & une autre plus bas fur la Seyme même, enfuite une autre, & laiffer tomber l'efcare fur la cou-

ronne, après quoi la Seyme se résoudra bien-tôt, si on a le soin de tenir le pied humecté avec de la fiente de Cheval bien moüillée, ou une remolade. Cette esse n'a point ou peu d'épaisseur, & d'un bout à l'autre il n'y a qu'un doigt de longueur, cela est de la forme des marques dont on se sert pour marquer les tonneaux, & emmanché de même: notez qu'avec cette esse de feu qu'on met sur la couronne, il ne faut percer le cuir, parce qu'il soufleroit de la chair en cet endroit, que vous auriez peine à resserrer.

La Seyme étant fondée environ un pouce au-dessous du poil, il faut referrer votre Cheval; en sorte que le fer soit tourné pour jetter en dehors le quartier où est la Seyme & l'ouvrir, alors vous pourrez vous en servir sur le terrein mol, mais non sur le dur, ni sur des pierres; la méthode de ferrer les Chevaux qui ont des Seymes, est au Chapitre XLI. de la seconde Partie: on peut aussi les ferrer à pantoufles.

Les Chevaux de manege faute de soin, par la sécheresse, ou par la mauvaise ferrure, sont sujets à cette incommodité, à laquelle pour donner remede, on coupe le fer à l'endroit de la Seyme, & on l'appelle fer à lunette, comme nous enseignerons.

Quand le Cheval porte des fers coupés des deux côtés, c'est-à-dire que les deux éponges en sont ôtées, on lui laisse raffermir le pied dans l'écurie, jusqu'à ce qu'il ne boite plus, après quoi on le travaille comme auparavant, mais toujours sur le terrein mol.

J'ai déja parlé de mettre le feu avec un fer fait en S, aux Seymes dont il sort du sang: on le peut aussi à toutes les Seymes, sans toutefois percer le cuir à la couronne: mais il ne faut point donner d'esse de feu sur la couronne, si on n'a pas le tems de laisser séjourner le Cheval jusqu'à ce que l'escare soit tombée & consolidée, quoique ce soit le moyen d'empêcher absolument la Seyme de revenir: que si la Seyme n'est pas fort grande, & que le Cheval n'en boite pas, on n'est pas obligé de mettre l'esse de feu sur la couronne; mais on donne des esses de feu pour le plus sûr seulement au défaut de la couronne, & au long de la fente on en donne deux ou trois esses: elles assemblent & réunissent la fente, & contribuent beaucoup à la guérison; d'abord le feu donné, il faut faire bouillir de l'huile de laurier, percer une gousse d'ail au bout du fer, la tremper dans l'huile bouillante, & toucher tout au long de la Seyme sur la couronne, trempant souvent la gousse dans l'huile chaude, afin d'en bien imbiber la fente; dans deux ou trois jours on pourra travailler le Cheval, s'il ne boite plus, & la Seyme s'avalera ensuite, si on a soin de bien graisser le pied.

CHAP. LXXXVII

La meilleure précaution qu'on puiſſe apporter aux pieds des Chevaux de manege, eſt de leur abattre toujours le talon juſques près du vif en les ferrant, ſans ouvrir en aucune maniere les talons, de ne laiſſer jamais croître trop haut, & de leur graiſſer le tour du pied, fienter le dedans avec la fiente de Cheval bien mouillée deux ou trois fois la ſemaine. Je ſuis certain que par ce moyen on n'aura jamais de Seyme dans une écurie; j'en connois qui le pratiquent de la ſorte, auſſi l'on n'y voit point de Chevaux avec des Seymes, & par tout ailleurs on ne voit autre choſe.

Il faut premierement parer le pied, en ſorte que le fer ne porte point ſur la corne, un pouce autour de la fente, & graiſſer par fois ces pieds-là. Que s'il continue à boiter, & que la fente demeure fort ouverte, enſorte que le ſable & la bouë y entrent, lors on peut donner un peu plus haut que le ſabot quatre rayes de feu ſur la couronne, ſans toucher au ſabot ni à la corne par conſéquent, & ſans percer le cuir, mettre là-deſſus de la poix noire fonduë avec un pinceau, de la tondure de drap ou bourre par-deſſus, laiſſer tomber l'eſcare, en attendant entourer le pied avec bonne remolade ou avec thérébentine & miel fondus enſemble, & continuer; l'eſcare étant tombée, deſſécher avec de bon alun brûlé ou autre en poudre, & tenir toujours le pied graiſſé de bon onguent de pied.

Quand le pied eſt fort fendu par le milieu, comme un pied de bœuf, on fait chauffer un poinçon ou aleine courbée; on la paſſe au travers & dans l'épaiſſeur de la corne, & on paſſe par le trou qu'on fait, un petit fil d'archal de cuivre qu'on ſerre avec des pinces: on en fait de même en deux ou trois endroits, ſelon que le pied eſt long, & ainſi on reſſerre la fente, en ſorte néanmoins que les fils d'archal ne pénétrent point dans le pied, mais ſeulement dans l'épaiſſeur de la corne, enſuite ou avant cela, on donne ſur la couronne trois ou quatre rayes de feu de haut en bas, ſans percer le cuir, de la poix noire & de la bourre, comme ci-deſſus; l'eſcare tombée, on deſſéche, & on ſe ſert du Cheval ou du Mulet comme auparavant: après que la playe eſt guérie ſur la couronne, la fente s'avale à force de tenir le pied gras, & ils ſe trouvent guéris. Cette méthode réuſſit très-bien, mais il faut connoître l'épaiſſeur du ſabot pour ne pénétrer point trop, & ne pas prendre auſſi trop peu de corne.

On ne doit pas apréhender de faire cette operation, car on n'y court aucun riſque, puiſque la corne eſt épaiſſe d'un demi-doigt, ainſi il y a bien du lieu à percer avec le poinçon ou l'aleine chaude avant d'aller juſqu'au vif. En Eſpagne on ſe ſert tous les jours de cette méthode.

Si on ne veut pas faire cette operation, on fait forger un morceau de fer fort étroit avec deux pointes qui relevent en haut, pointuës comme les cloux à ferrer ; on met ce fer étroit par deſſous le pied, en ſorte qu'il ſerve pour ferrer & tenir en état le pied qu'il ne ſe fende davantage, on broche ces deux bouts pointus comme deux cloux, & même on les rive ; & pour mieux concevoir ce que j'ai deſſein d'expliquer, on met un morceau de fer ſous le pied, qu'on clouë par les deux bouts, comme ſi on avoit deſſein d'empêcher un ais de ſe fendre davantage ; & ce morceau de fer eſt appliqué ſur la corne, & ne touche nullement à la ſole : il eſt fait comme le fer qui empêche un loquet de porte qu'il ne monte trop haut, & de deſcende trop bas ; mais il eſt infiniment plus petit & plus mince, car il ne le faut ni fort ni épais, que ce qui eſt juſtement néceſſaire pour tenir le pied en état qu'il ne ſe fende davantage. Cette invention eſt ſi bonne, qu'elle a parfaitement bien guéri des Chevaux qui étoient toujours boiteux, & abſolument inutiles, pour avoir ces pieds de bœuf. Quand donc ce fer eſt bien appliqué, on ferre le Cheval par deſſus comme ſi de rien n'étoit. Véritablement les Chevaux feignent quelques jours, parce que cela les contraint quand ils ſont nouvellement ferrés ; mais les laiſſant une couple de jours ſans travailler s ils ne boitent plus. CHAP. LXXXVII.

Quelquefois au pied de devant, l'ongle ſe fend au milieu de la pince : il faut ferrer ces pieds toujours en ſorte que le fer ne porte point ni ſur la fente, ni autour, & les graiſſer, & même on peut donner deux ou trois rayes de feu au haut ſur la couronne ſans percer le cuir, un ciroine par-deſſus, & de la bourre ſur le ciroine, laiſſer tomber l'eſcare, puis ſécher la playe avec des poudres ou des onguens.

Des Pieds encaſtelés.

LEs pieds ſont encaſtelés lorſqu'ils ont les talons ſi ferrés, que le Cheval en boite : ces ſortes de pieds ont preſque toujours la fourchette fort étroite, les quartiers ſont plus étroits proche du fer qu'auprès de la couronne ; ainſi le pied ne prenant pas le rond qu'il doit prendre au talon près du fer, le petit pied en eſt ſerré, la chair qui eſt autour de l'os du petit pied étant contrainte & trop preſſée, cela fait boiter le Cheval. CHAP. LXXXVIII.

Aux pieds encaſtelés il n'y a aucune rondeur aux talons, & les pieds ſemblent plutôt pointus & longs, que ronds comme ils doivent être, car ceux qui ont une plus grande rondeur au talon, ſont ceux qui ſont les moins ſujets à s'encaſteler.

CHAP. LXXXVIII.

Un Cheval peut être encaſtelé d'un ſeul quartier, & ce ſera preſque toujours de celui de dedans, qui eſt le plus foible ; parce que la corne a moins d'épaiſſeur en dedans qu'en dehors: s'il l'eſt des deux quartiers, il eſt encore plus difficile à guérir: quoiqu'il puiſſe boiter auſſi fort, n'étant encaſtelé que d'un des quartiers, que s'il l'étoit des deux.

La mauvaiſe ferrure peut cauſer l'encaſtelure, & la bonne la guérir, nous en parlerons amplement au Chapitre de la ferrure : l'encaſtelure eſt auſſi cauſée par la ſéchereſſe du pied, pour avoir la corne alterée & pleine de cercles, pour avoir ouvert les talons, & avoir affoibli les quartiers en creuſant trop, ce qui eſt la ruine des pieds, comme auſſi pour avoir laiſſé trop croître les talons.

Les Chevaux de legere taille y ſont plus ſujets que les Rouſſins ; les Chevaux Turcs, Barbes, ceux d'Eſpagne, & ſemblables, doivent être ferrés dans les regles ; il ne s'en faut point fier aux Maréchaux, s'ils ne l'entendent très-bien, & peu ſçavent ménager ces pieds-là.

Il y a néanmoins des Chevaux fins qui ont les pieds ſi excellens, & la corne ſi liante, qu'un Maréchal ne ſçauroit les encaſteler, comme auſſi il y a des Rouſſins, des Coureurs & des Chevaux de carroſſe qui y ſont ſujets, auſquels il faut beaucoup de ſoin.

Quand les fers à pantoufle & les autres remedes pour l'encaſtelure n'ont pas rétabli les pieds, il faut deſſoler, qui eſt le dernier remede, & ſouvent le plus prompt & le meilleur : d'abord qu'il eſt deſſolé, vous fendés la fourchette avec le biſtouri, & ſi vous voulez pour le mieux, vous placez une écliſſe de fer, qui ſera ſi vous voulez un vieil couteau d'étrille, & l'ajuſtez en ſorte qu'elle ouvre, ou plutôt tienne les talons ouverts un pouce ou deux plus qu'ils ne l'étoient avant d'avoir été deſſolés. Les talons s'ouvrent avec cette écliſſe, parce que la fourchette étant coupée ou fendue, cede & s'ouvre dans le milieu, même il m'eſt arrivé quelquefois de faire deſſoler des pieds ſi fort encaſtelés, qu'il leur a fallu ouvrir la corne des talons avec les triquoiſes, & enſuite placer l'écliſſe & la mettre avec force, afin qu'elle puiſſe tenir les talons fort élargis : après appliquez votre appareil ſur la ſolle autour du pied pour l'humecter & la faire croître ; la ſole étant revenuë, & ayant toujours tenu cette écliſſe de fer, le talon ſe trouvera élargi & aura pris ſa premiere forme, c'eſt-à-dire la naturelle ; car un talon encaſtelé rarement eſt un vice de nature, mais il arrive par accident, ou de la méchante ferrure, ou de l'aridité du pied, & du peu de ſoin de l'humecter avec de bons onguens.

Lorſque dans une école on a un Cheval encaſtelé, le remede ordinaire eſt de le ferrer à lunettes : ce remede eſt bon, mais je me ſuis

fort

fort bien trouvé outre cela, de lui donner cinq ou ſix rayes de feu depuis le poil juſqu'au fer, faiſant pénétrer le feu environ l'épaiſſeur d'un écu blanc ſeulement, & en faire autant à chaque côté du talon : ces rayes de feu ramoliſſent la corne dans ce moment, laquelle lâche & céde, ainſi le petit pied qui étoit trop preſſé, reprend ſa place, & en eſt ſoulagé; enſuite il faut extrêmement humecter le pied avec des rémolades, ou de bons onguens de pied, ſouvent réitérés. CHAP. LXXXVIII.

Comment il faut deſſoler un Cheval.

DEſſoler un Cheval, c'eſt lui arracher la ſole : on pratique ce remede pour les formes, pour les Seymes, l'Encaſtelure, l'Encloüeure, Javars encornés, Fics, Solbature, Clouds de rüe, Chicots, & pour pluſieurs autres maux. CHAP. LXXXIX.

La ſole eſt au-deſſus du pied, appliquée preſque comme une ſemelle à un ſoulier, & la corne qui eſt autour de la ſole & du pied, aide à la tenir attachée contre le petit pied qu'elle couvre; ceux-là ſe trompent qui croyent que deſſoler un Cheval, c'eſt lui arracher tout le ſabot : un Cheval bien deſſolé n'en vaut pas moins d'un quart d'écu; mais quand il a fait pied neuf, il en vaut moins preſque de toute ſa valeur.

Il faut parer le pied qu'on veut deſſoler, abbattant le tendon en rendant la ſole mince, enſuite on ajuſte un fer long d'un demi-doigt d'éponge plus que l'ordinaire, on l'attache le fer à quatre clouds, & on emplit le pied avec de bonne rémolade chaude, de la filaſſe & des écliſſes; on renouvelle la rémolade ſi le petit pied eſt extrêmement ſec & aride, afin de nourrir le pied & de l'humecter, pour que plus facilement & avec moins de douleur, on puiſſe l'arracher, & ſans cette précaution il ne faut jamais deſſoler un Cheval : La ſole étant donc bien humectée par les rémolades ou le vieil oingt au défaut de la rémolade, qui eſt l'ordinaire méthode des Maréchaux, & qui n'eſt pas la meilleure, on ouvre les talons, & avec la corne du boutoir, il faut décerner la ſole tout autour de la corne à l'endroit où elle ſe joint, & ce que la corne du boutoir ne peut ſéparer & déjoindre, on le fait avec la renette; mais un Maréchal ne doit point ſe ſervir de renette en deſſolant. S'il le fait, il eſt mal adroit ou ignorant. La renette eſt un inſtrument très-commun que tous les Maréchaux ont, & même les Selliers s'en ſervent pour faire les rayes au cuir de Hongrie.

Ayant bien décerné toute la ſole, il faut la détacher par la pince

CHAP. LXXXIX. avec un leve-sole, qui n'est qu'un boutoir tout usé, large d'un demi-pouce & plat par le bout : l'ayant déjointe par le bout avec les triquoises, la séparer par le côté ; & si quelque chose attache trop & empêche de la lever par le côté, coupez par-dessous avec le boutoir, puis levez encore par l'autre côté avec les triquoises, & si quelque chose est trop attaché au talon, & ne soit pas déjoint, coupez avec le boutoir ; levez ensuite la sole par le bout avec le leve-sole, & lors prenez-là avec les triquoises, vous l'arracherez facilement sans force & toute entiere. La sole toute levée, il faut si les talons sont serrés, quelqu'autre mal qu'il aye dans le pied pour lequel on l'a dessolé, fendre toute la fourchette par le milieu avec un bistouri, commençant depuis le dedans du pâturon jusqu'à trois doigts du bout de la fourchette, puis remarquer s'il n'est point demeuré de la vieille sole pour l'ôter, & laisser saigner abondamment le pied, on peut ensuite arrêter le sang en liant le pâturon assez ferme avec une corde, jusqu'à ce qu'il s'arrête & ne saigne plus, lors ferrez le pied dessolé à demeurer pour ne plus lever le fer, & lui laisser un sifflet à la pince pour égouter l'humidité qui seroit restée dans le pied ; que s'il avoit quelqu'autre mal au-dedans du quartier, & que le fer le couvrît, il ne le faut pas ferrer à demeurer, puisqu'il faudroit lever le fer & le déferrer toutes les fois qu'on le panseroit, ce qui nuiroit au Cheval ; il le faut seulement ferrer à quatre clous.

Le sang étant arrêté, il faut bien essuyer le pied avec de la filasse ; & s'il n'y a point de mal dans le pied, on mêle de la thérébentine avec du miel & du tarc autant de l'un que de l'autre sur le feu : on emplit le pied de cette composition assez chaude, avec laquelle on imbibe des rouleaux de filasse, qu'on appelle des plumaceaux, suffisamment pour couvrir toute la sole, & emplir une partie du vuide qui est au-dessous du pied, & le pied étant plein de ces rouleaux de filasse imbibés de la susdite composition partout sous le fer, que je suppose qu'on a attaché au pied à demeurer, il faut mettre les éclisses de bois & une de fer en travers, ensuite par le pâturon il faut bien emplir la fourchette avec des rouleaux de filasse bien imbibés de la composition, & en mettre comme par force dans ladite fiente, afin que la tenant bien ouverte, par ce moyen le talon se trouve fort large quand la sole sera revenue : mettre un bandeau autour pour empêcher ces tentes de sortir de la fente de la fourchette. On peut aussi faire chauffer de la thérébentine commune, & mêler parmi de la suye de cheminée en remuant toujours, pour s'en servir à la place de la précédente composition, c'est un très-bon astringent, car il ôte la douleur & résout.

Beaucoup de Maréchaux croyent qu'à force de presser, bander &

fort contraindre une sole, ils empêcheront la chair de surmonter ; ce qui n'est pas assurément ; la serrant trop, on la fera plûtôt surmonter par la douleur qu'on causera au Cheval, on fera venir la fluxion, ce qui attirera les désordres qu'on veut éviter ; il faut seulement arrêter l'appareil sur le petit pied sans le bander ni le presser, & assurément la sole en reviendra plutôt & plus belle, & ne surmontera nullement : on peut faire l'épreuve de ce que je dis, & on verra que la sole qui ne sera point pressée ni contrainte, viendra mieux & plutôt ; c'est la seule méthode qu'on doit tenir à un pied dessolé, & tout ce qu'on fait au contraire est mal ; quand on a dessolé un Cheval pour quelqu'infirmité, comme sont des bleymes, clous de ruë & autres, il faut apporter toutes les précautions que j'ai dit en dessolant ; mais s'il n'a point de mal dans le pied, comme il arrive souvent qu'on dessole pour des formes, encastelures & autres ; lors il faut, ayant arrêté le sang, laver la sole avec l'eau-de-vie, puis faire un sifflet à la corne sur la pince comme on fait aux Mulets. Le sifflet n'est autre chose que de parer le pied en pince de l'épaisseur d'un écu blanc, qu'il ne touche pas au fer la largeur d'un doigt, pour égouter l'humidité qui seroit restée dans le pied, attacher le fer à demeurer, ensuite un appareil avec thérébentine, miel & tarc ; le tout chaud & force filasse, des éclisses sur le tout sans presser la sole : cinq jours après sans déferrer, ôter l'appareil & mettre seulement de la filasse mouillée d'eau-de-vie, & continuer de la sorte de deux jours en deux jours jusqu'à guérison, ce qui sera dans dix-huit ou vingt jours au plus, s'il n'y a point d'autre mal dans la sole que de l'avoir ôtée.

CHAP. LXXXIX.

Ce n'est pas que souvent lorsqu'on fait ouverture dans un endroit de la sole pour des clous de ruë, ou autre chose il ne faille fort presser cet endroit, pour empêcher la chair de surmonter ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, car la sole étant seulement ouverte en un endroit, d'abord tout pousse-là, & il s'y fait une cerise, c'est-à-dire que la chair augmente de la grosseur d'une cerise ou d'une noix ; mais ce n'est pas la même chose lorsqu'on a dessolé, car rien ne pousse & ne presse le petit pied, comme fait en cette occasion la sole partout ailleurs, hors vis-à-vis de l'ouverture qu'on a fait : Et cet exemple fait bien voir qu'il ne faut point presser un pied dessolé, car ce qui fait pousser à l'endroit découvert est que la sole presse & contraint par tout ailleurs, hors en cet endroit ouvert, où l'on a mille peines d'empêcher de s'enfler ; mais la sole étant ôtée, rien ne presse, rien ne contraint, ainsi rien ne poussera, & le petit pied demeurera en son naturel, au lieu que si vous le pressez, comme vous ne pouvez presser partout également, il poussera & gagnera en quelqu'endroit.

CHAP. LXXXIX. Il faut appliquer autour du pied le reftrainctif ci-devant, fait avec thérébentine & fuye de cheminée cuites enfemble, & toujours remuer fur un petit feu pour empêcher qu'il ne fe mette en grumeaux, jufqu'à ce que le tout fe foit mis en corps, & de la confiftance d'emmielure. Il faut couper le poil tout autour de la couronne bien près, & très-bien frotter la partie où vous voulez mettre le reftrainctif, afin de l'échauffer, & ouvrir les pores du cuir, afin que le reftrainctif pénétre. Ainfi une feule application profitera mille fois plus que fix ne pourroient faire, fi on n'avoit pas apporté cette précaution. La partie étant difpofée de la forte, il faut appliquer chaud autour de la couronne cet aftringent qui refferrera fuffifamment, & nourrira le fabot qui eft toujours trop defleché par les autres reftrainctifs, après l'application de celui-ci, il faut de la filaffe par-deffus, & une enveloppe fur le tout, & le lier avec du ruban de fil large d'un pouce.

Quand la fole revient fans être ferme, s'il y a des bouillons de chair qui foufflent, c'eft-à-dire, que la chair furmonte en ces endroits, il faut appliquer deffus des orties broyées ou pilées, puis l'appareil par-deffus, qu'on arrête avec des écliffes; fi c'eft en hyver, qu'on n'a point d'orties, il faut mouiller l'endroit qui pouffe trop avec de l'eau-de-vie, & de la couperofe blanche pilée, ou de l'Egyptiac par-deffus, & un plumaceau de filaffe fur la couperofe, ou fur l'Egyptiac, enfuite mettre l'appareil fur le tout; on peut auffi fort à propos fe fervir de l'onguent de la Comteffe appliqué fur un plumaceau, & tout l'appareil par-deffus.

Si la fole en guériffant eft baveufe en quelqu'endroit, & même que la chair ne foit pas couverte de fole, le feul onguent de la Comteffe donnera ordre à cela, en l'appliquant fur toute la fole, il la raffermira. Que fi en un autre endroit la chair furmonte, un peu d'alun brûlé en poudre, & de l'onguent de la Comteffe par-deffus, & continuer de la forte jufqu'à ce que toute la fole foit bien revenue, & qu'elle foit ferme. A faute d'onguent de la Comteffe, celui du Schmit fera affez bien.

Si la fole demeure trop long-tems à revenir, & que le pied refte avec la chair vive fans que la fole revienne, il faut y appliquer une herbe commune, dont les feuilles font très-grandes, qui a des boutons qui s'attachent aux habits: elle s'appelle glouteron ou bardane, autrement oreille d'âne; on broye la feuille qu'on met fur la fole, puis l'appareil par-deffus.

D'autres fois la fole pour être trop humide ne fe raffermit point; pour lors il faut y mettre de la filaffe toute féche fans autre appareil, ayant mouillé la fole avec de l'eau-de-vie, car rien ne refferre & ne raffermit mieux.

Par fois la fole vient trop aride & trop féche, pour lors il faut y appliquer un appareil de rémolade; fi la fole ne veut durcir, & qu'elle ne s'affermiffe, mais danfe toujours fous le pouce quand on y touche, broyez de l'éclaire, en latin *chelidonia major*, & l'appliquez fur la fole: elle defféche extrêmement, dans deux ou trois applications toutes les vingt-quatre heures, la fole fera raffermie: que fi elle devenoit trop féche & trop aride, ce qui feroit boitter le Cheval, il faut fondre du tarc fur la fole, ou de la poix navale, qui eft compofée de deux tiers de poix noire, & d'un tiers d'huile d'olive fondus enfemble. CHAP. LXXXIX.

Il y a quelquefois des endroits fur le petit pied, aufquels la chair ni la fole ne veulent point venir, alors il faut y appliquer l'onguent compofé comme il fuit.

Incarnatif.

Prenez le quart d'une livre de thérébentine de Venife, lavez-la jufqu'à ce qu'elle devienne comme du coton, puis mêlez-y fix jaunes d'œufs, deux dragmes de mirrhe fine & autant d'aloës, le tout en poudre très-fine, battez & mêlez bien le tout enfemble, & vous aurez un incarnatif, que les Maréchaux appellent un digeftif. Il importe peu pour le nom pourvû qu'on s'entende; il fera propre pour appliquer fur les endroits où on veut faire venir la chair, comme auffi l'onguent de Monfieur Curty, qui réuffit très-bien à cela, en mettre un emplâtre tout froid fur l'os, & ne l'ôter que tous les deux jours; il fera affurément revenir la chair: empêchez que le Cheval deffolé ne fe mouille le pied, & faites-le féjourner à l'écurie jufqu'à fa guérifon, qui doit être dans trois femaines tout au plus, s'il n'y a point d'autre mal.

Si le fabot du Cheval que vous aurez deffolé fe détache au poil, il le faut traiter comme nous dirons au Chapitre fuivant, pour un Cheval que l'apoftume a foufflé au poil.

Il y a des Curieux qui fe fervent de certains fers qu'on applique fans clous avec une bordure autour, & une vis qui le ferre & ouvre: cette invention eft affez bonne pour un Cheval qui a le pied foible, ou qui ne donne pas le tems d'attacher le fer avec quatre clous, & qui fecouant le pied dans le tems qu'on le veut attacher, jette bien loin tout l'appareil; mais ce fer dont la figure eft dans Frederic Grifon, doit être fait exprès pour ce Cheval, & mieux fait que ceux qu'on voit communément.

Mais le plus affuré moyen eft d'attacher le fer à demeurer, fi on le peut, pour ne pas étonner un pied deffolé en le ferrant & déferrant fi fouvent; car par exemple, s'il y a une bleyme au coin du talon, & que

CHAP. LXXXIX. vous ayez dessolé le pied pour ce mal, coupez l'éponge du fer du côté du mal, & tirez votre appareil avec une écliſſe de fer qui prendra ſous la pince de fer, & l'arrêtez par l'autre bout avec la ligature : en un mot ſi on ſe peut paſſer d'ôter & remettre le fer à un pied deſſolé, c'eſt le meilleur, mais il y a des maux où l'on ne peut, & où ayant deſſolé un Cheval, il ne le faut ferrer qu'à quatre clous pour la facilité de le panſer & voir juſqu'au fond du mal.

Un jour deſſolant un Cheval d'un pied de derriere pour une forme, il fit un effort, & eut le nerf du jarret étendu & forcé, enſorte que le Maréchal croyoit qu'il ſe fût caſſé la cuiſſe, le mal du jarret n'empêcha pas de lever l'appareil qui étoit déja mis ſur la ſole, & le fer appliqué à demeure, crainte de nuire au jarret, en levant le pied deſſolé pour le panſer ; je laiſſai le tout ſix ſemaines entieres ſans y toucher, au bout de ce tems la ſole ſe trouva ſi bien rétablie, qu'on n'auroit pas crû qu'il eût été deſſolé, & cela par un ſeul appareil de thérébentine, miel & tarc égales parties. J'ai donné cet exemple pour déſabuſer ceux qui ſe font une affaire de guérir un Cheval deſſolé, car aſſurément, s'il n'y a point d'autre mal dans le pied, un ſeul appareil le peut guérir. Mais toutes les précautions que j'ai donné ci-devant, ſont pour les pieds où il y a d'autres maux, pour leſquels on a ôté la ſole.

Des Fics ou Crapaux qui naiſſent dans les pieds des Chevaux.

CHAP. XC. UN fic eſt une excroiſſance de chair ſpongieuſe & fibreuſe, quelquefois en forme de poireau : elle naît dans les pieds qui ſont fort élevés & creux, & qui ont le talon large, & preſque jamais aux pieds foibles, minces & plats : les fics viennent preſque toujours à la fourchette au haut, ou à côté, & s'ils paroiſſent ailleurs, c'eſt ordinairement par notre faute. Si on les laiſſe fort envieillir ou qu'on les deſſéche avec des onguens forts, on leur fait prendre une autre voie : ils coulent juſqu'au coin de la ſole du talon, des quartiers ou de la pince. La même choſe arrive quand on les panſe mal ; on les fait étendre & s'attacher au tendon ou au petit pied, lors ils ſouffleront ou monteront au poil, & paroîtront à la couronne, & toujours avec pourriture & puanteur. Les fics ſont abreuvés & nourris d'une humeur qui vient des nerfs ; laquelle étant privée des eſprits qui la maintenoient pendant qu'elle étoit dans le nerf, dégenere en une très-grande pourriture, qui donne beaucoup de peine à vaincre, & cauſe cette puanteur, parce que d'autant plus qu'une matiere a été parfaite, quand elle dégenere de cette perfection, & qu'elle vient à ſe

corrompre, lors elle eſt infiniment plus corrompuë qu'une autre matiere qui auroit moins eu de perfection, & la difficulté de l'extirper eſt toujours plus grande, *corruptio optimi peſſima*, enſorte qu'à moins que les remedes ne ſoient pas bien appropriés & appliqués à tems, le Cheval en demeure eſtropié. CHAP. XC.

Les fics qui paroiſſent dans les commencemens à la fourchette, rarement font boitter les Chevaux: mais s'ils ſont mal panſés, deſſéchés, ou qu'on les aye laiſſé fort envieillir ſans y donner remede, ils s'étendront par-deſſous la ſole & perceront le poil, s'attacheront au tendon ou au petit pied, lors ils ſeront douloureux, ce qu'ils n'étoient pas auparavant.

La cauſe des fics eſt la même que celle des poireaux, c'eſt-à-dire, ce ſuc nerveux dont j'ai parlé ci-devant, qui nourrit & engendre les poireaux.

Les fics paroiſſent comme j'ai dit, ou en forme de poireau, lorſqu'ils viennent à la fourchette, ou ſeulement ſont diſcernés par cette chair fibreuſe & ſpongieuſe qui paroît ſous la ſole, & en corrompt une partie pour avoir iſſue, afin que la nature, qui eſt toujours ſage & prudente, puiſſe évacuer par cette ouverture une partie de la matiere qui lui nuit.

Les fics ſont ordinairement l'égoût des humeurs corrompues du corps du Cheval qui ſe jette avec abondance ſur cette partie, leſquelles humeurs, quoiqu'elles ne ſoient pas les mêmes qui ont engendré & fait naître les fics, ne laiſſent pas d'en augmenter la malignité: elles ſont quelquefois en ſi grande abondance, qu'on n'en peut tarir la ſource, ni en détourner le ruiſſeau qui en coule, enſorte que les fics groſſiſſent furieuſement, ils infectent & corrompent tout, & même le petit pied s'en trouve ſouvent endommagé.

J'ai vû de groſſes jambes pleines d'eaux & de poireaux, qu'on a travaillé à deſſécher, quand on en eſt venu à bout, il a paru des fics dans le pied, on a travaillé à extirper les fics, la jambe a commencé à fluer de nouveau & avoir les ordures qu'on avoit eu tant de peine à guérir. A-t'on deſſéché une ſeconde fois la jambe, les fics ont germé, & ſont reverdis tout comme auparavant, ce qui arrive particulierement aux vieux Chevaux qui ont les jambes rondes, gorgées & ſi endurcies, qu'on ne les peut en aucune façon déſenfler; ou à ceux qui ont une groſſe jambe d'un reliquat de farcin. L'humeur corrompue de tout le corps a pris ſon cours ſur cette jambe, & s'évacue par-là, & ſi on l'arrête & qu'on deſſéche cette jambe, l'humeur tombe ſur le pied & forme les fics.

Quand un Cheval a ſupporté quelque tems un fic, le pied lui

CHAP. X C. élargit & devient difforme, enforte que le pied devient fenfiblement plus large que les autres.

Les fics qui paroiffent à la fourchette, & qui ne font pas attachés au tendon, ni au petit pied, ne font pas boitter le Cheval tout auffi long-tems qu'ils ne touchent pas à terre en cheminant, auffi y eft-on fouvent attrapé faute d'y regarder; & à Paris les Marchands de Chevaux de caroffe n'achetent jamais de Cheval de fervice qu'ils ne lui levent les pieds pour voir s'il n'a point de fics, particulierement à ceux de derriere; & ils ne laiffent pas d'y être pris, car il y a des Chevaux guéris des fics en apparence, aufquels trois mois après il en revient.

Remedes pour les Fics qui viennent aux pieds.

Avant que de traiter un fic, s'il y a des eaux à la jambe, il la faut guérir avec l'emmielure blanche, qui le défenflera, ôtera la douleur & la chaleur, diffipera les eaux qui abreuvent les fics, & qui empêchent qu'on ne puiffe les guérir: Pour traiter les fics avec ordre, je commencerai par ceux qui viennent à la fourchette, pour lefquels il n'eft pas toujours néceffaire de deffoler.

Parez bien le pied où il y a un fic, afin de vous donner facilité, avec votre biftouri ou feuille de fauge, de couper la fole tout autour du fic, tout auffi long-tems que vous trouverez du creux par-deffous, car c'eft où font les racines; & fi vous ne traitez que le haut du fic, votre cure fera imparfaite, car le fic court & s'étend; & quoiqu'il paroiffe petit en dehors, il a de l'étendue fous la fole, je fuppofe qu'il ne foit pas attaché au tendon ni au petit pied.

Ayant bien découvert le tout, prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, fix onces de vert-de-gris en poudre très-fine, & paffez au tamis de foye, fix onces de couperofe blanche pilée affez fin, quatre onces de litarge pilée très-fin, & deux gros d'arfenic en poudre très-fine, & paffez par le tamis fin, mêlez le tout avec le miel dans un pot de terre net, & faites cuire fur un très-petit feu, en remuant fouvent jufqu'à ce que la compofition foit fuffifamment épaiffe, & lors l'onguent étant fait, mettez-en fur des plumaceaux, qu'ils en foient bien couverts, pour les appliquer fur le fic.

Si en cherchant les racines vous avez fait venir du fang, ce qu'il faut éviter autant qu'on peut, mettez pour premier appareil, le reftrainctif ci-devant décrit, fait avec la thérébentine & la fuye de cheminée, appliquez-le tout chaud fur tout le fic, & de la

filaffe

filaſſe par-deſſus, & bien bander & écliſſer pour arrêter le ſang, afin que deux jours après levant l'appareil, vous voyiez bien toutes choſes. Le ſang étant arrêté, lors mettez un appareil ſur le fic avec l'onguent ci-deſſus à froid, ſur de la filaſſe en forme de plumaceau, & bien bander & écliſſer le tout bien ajuſté ſur de la filaſſe bien roulée, en ſorte que les tentes que vous mettrez à côté du fic le ſoutienne, & ne le laiſſe pas élargir, ne laiſſant pas un recoin de la fourchette qui touche au fic ſans y mettre des rouleaux de filaſſe pour bien appuyer le tout que rien ne ſurmonte.

Obſervez que la filaſſe dont vous vous ſervez ſoit bien ſéche, que les plumaceaux ou tentes ſoient roulés ou fermes avant d'y mettre de l'onguent, même il eſt néceſſaire qu'ils ſoient durs & bien ſerrez, que votre Cheval ſoit établé ſéchement; l'humidité nuit ſi fort à cette maladie, qu'elle en empêche la guériſon.

Ayant levé le ſecond appareil, qui doit demeurer toujours deux fois vingt-quatre heures, nettoyez bien le mal avec de la filaſſe ſéche, & voyez encore s'il n'eſt point reſté de fibres ou racines qu'il faille découvrir; puis lavez votre fic avec de l'eau ſeconde, & par-deſſus de l'onguent que je viens de décrire, que je nommerai onguent pour les fics; rebandez bien le mal, & écliſſez comme ci-devant avec de la filaſſe ſéche & nette, appuyant toujours le fic des deux côtés avec des rouleaux & des plumaceaux, afin qu'il ne s'élargiſſe pas, prenant garde de bien écliſſer; car de l'appareil bien ou mal appliqué dépend en partie la cure.

En levant les appareils avec l'eſpatule, ôtez doucement les petites eſcares, ou plutôt les pellicules que les onguens ont fait, ſans faire que le moins de ſang que vous pourrez. Si après une ou deux applications d'onguent le fic n'eſt pas aſſez reſſerré, & qu'il reverdiſſe trop, mêlez avec la moitié de votre compoſition trois onces de très-bonne eau forte & mêlez le tout à froid, & le laiſſez agir l'une contre l'autre; enſuite ſervez-vous de cet onguent de même que vous avez fait de l'autre, & aſſurément il reſſerrera le fic, & ne négligez pas de bien mettre & bander l'appareil toutes les deux fois vingt-quatre heures. Après il faut lever l'appareil, & le fic eſt aſſez amorti; panſez-le avec le premier onguent, & dans la ſuite remettez du ſecond, ſelon que vous verrez qu'il faudra reſſerrer on manger les chairs, ou ſimplement deſſécher; il faut en cela ſe conduire avec jugement & diſcrétion, & tout réuſſira bien.

Souvent il y a des endroits où la chair croît trop, il faut en ces lieux-là mettre l'onguent où l'eau forte eſt ajoutée; & quand il ne faut plus que deſſécher, il ſuffit de l'onguent tout ſimple, & toujours bien

CHAP. X C.

approprier l'appareil, & bien bander le tout avec des écliffes.

Si le fics eft attaché au tendon ou au petit pied, & qu'il ait communication avec lui, lorfque vous le croyez guéri d'un côté, il court, s'étend & va quelquefois depuis la fourchette jufques fous le quartier, qu'il faut fouvent couper: le quartier étant coupé, les cauftics ou cauteres en poudre ou en onguent, peuvent fervir pour faire tomber le tendon, qui feront les mêmes que j'ai ordonné pour les javars encornés; car fans l'ôter on ne peut guérir les fics.

Si le fic eft fort gros, comme il y en a quelques-uns gros comme de petits œufs de poule, je trouve très-à-propos, après avoir bien cherché tout autour pour connoître s'il n'y a point de vuide fous la fole, où les racines du fic font cachées, & après avoir tout coupé & tout découvert avec votre feuille de fauge, qui eft un biftouri qui coupe des deux côtés, & eft courbé, prenez un bon boutoir bien tranchant, coupez tout le fic, & coupez tant que vous trouverez de la pourriture & méchante chair. Laiffez enfuite bien faigner le Cheval, allongez les éponges du fer, & liez le pâturon avec une corde, afin d'arrêter le fang: puis couvrez tout ce que vous avez coupé de fel menu, & par-deffus de la thérébentine qu'on a fait cuire avec de la fuye bien pilée, qu'il faut appliquer fur le coupé, avec de la filaffe bien imbibée du tout. Si le fang vient trop abondamment, que vous ne puiffiez poudrer de fel la playe, mêlez le fel avec la compofition chaude, bandez bien le pied, & l'écliffez très-bien avec une écliffe de fer au travers, pour tenir l'appareil, ce même défenfif autour de la couronne, & laiffez votre Cheval de la forte trois jours fans le panfer, le tenant toujours en lieu fort fec.

Si le fic eft aux pieds de derriere, comme ils y font prefque toujours, il faut avoir foin d'ôter inceffamment la fiente que le Cheval fait de deffous fes pieds, afin qu'il n'attire pas l'humidité, qui eft abfolument contraire à ce mal.

Quand vous leverez l'appareil, vous nettoyerez bien le tout avec de la filaffe feche & l'efpatule fort doucement, puis mettez de l'onguent avec des plumaceaux, le tout bien ajufté & compreffé avec l'écliffe de fer, il ne fera plus befoin de reftrainctif autour de la couronne. Deux jours après ayant levé l'appareil vous verrez la couleur de la chair, qu'il faut laver avec de l'eau feconde, & felon qu'il fera befoin, fi c'eft de manger la mauvaife chair, l'onguent avec de l'eau forte, & continuer quelques jours le même appareil, & fur les endroits où la chair eft belle l'onguent tout fimple.

Si le Cheval eft délicat, il peut perdre le manger; fi cela arrive, attachez à fon filet une plotte gourmande, & lui donnez de bons

lavemens avec le policrefte, & à manger du fon mouillé, continuez de la forte, le Cheval ne perdra plus l'appetit, qui eft un grand point. CHAP. XC.

Si le fic eft attaché au tendon ou au petit pied, le remede le plus affuré eft de deffoler, comme je l'ai enfeigné ci-devant, puis panfer le fic de la maniere que j'ai prefcrit; c'eft-à-dire, en jouant du rafoir, s'il eft néceffaire, ou avec les cauftics pour faire tomber le tendon ou l'efquille; mais par tout où je puis employer le rafoir, je ne me fers pas de cautere, parce qu'on voit ce qu'on fait, on va fi avant qu'on veut, & on ne caufe point tant de douleur; s'il y a efquille du petit pied à tomber, il faut y mettre un bouton de feu plutôt que des cauftics: je me fers auffi pour faire tomber un efquille, de l'Egyptiac, en y ajoutant du fucre ou de la couperofe blanche; je me fers auffi du borax en poudre démêlé avec l'efprit de vin.

Les cauteres violens font dangereux aux fics, car ils renvoyent les matieres & les font fouffler au poil, & font bien du défordre, ils mordent l'os du petit pied, il en tombe des efquilles plus longues à fe détacher, que le fic ne feroit à guérir.

Quand on veut guérir un fic, il eft très-à-propos, pour faire révulfion, de faire manger au Cheval tous les jours du foye d'antimoine dans du fon mouillé, afin de confommer une partie des humeurs qui tombent fur le mal; car comme il ne fouffre rien d'impur, il diffipera tout ce qui peut engendrer cette humeur qui abreuve & nourrit le fic.

La cure achevée, pour plus grande précaution, quoiqu'on puiffe s'en paffer, il faut barrer les veines dans les pâturons du pied qui a le fic; car comme ces deux veines du pâturon fourniffent une grande abondance de fang au-deffous du pied, & plus qu'il n'eft befoin, fort fouvent il fe change en pourriture & en matiere; ainfi en barrant la veine on coupe chemin à la nourriture du fic, qui fera guéri fans retour, quoique fans ce barrement de veine la cure ne laiffe pas d'être bonne.

Beaucoup de Maréchaux répugneront à cette opération, parce qu'elle ne leur eft pas familiere, & vous diffuaderont toujours de la faire, mais elle n'eft pas périlleufe; véritablement le cuir eft fort épais en cet endroit, mais on ne peut eftropier un Cheval, à moins d'y tâcher tout exprès. Que fi les Maréchaux, par de bonnes raifons à leur mode, vous veulent perfuader, ou qu'il eft inutile de barrer les veines, ou que cela puiffe nuire au Cheval, concluez que le Maréchal ne fçait pas faire l'opération.

Lorsque votre cure est faite, que la chair est belle & nette partout; qu'il ne paroît ni racine ni pourriture, & qu'il reste seulement un grand creux dans le pied au droit de la fourchette, ou ailleurs, par la quantité de chair qu'on a coupé ou mangé, lors il faut hacher de la filasse ou viellle corde, & piler de la poix-résine, mêler ensemble, & de cela poudrer toute la playe: elle fera revenir la chair, si on met de la filasse par-dessus, & qu'on ne panse le pied que tous les deux jours; que si la chair venoit trop, comme il peut arriver après une ou deux applications, il la faut laver avec de l'eau seconde, & par-dessus la filasse hachée & la poix-résine pilée; & sur le tout de la filasse séche & des éclisses, cette eau resserrera ces chairs qui gagnent trop.

J'ai vû souvent que les Chevaux qui avoient quatre fics, un à chaque pied, comme on les traitoit, il en guérissoit trois facilement, mais le quatriéme a été presque toujours incurable, parce qu'on a repoussé l'humeur des autres, qui est toute aboutie à ce seul, ce qui le fait résister aux remedes.

Lorsque la chair est revenue par tout, il n'y a qu'à sécher avec de la poudre de tartre calciné, ce qui fera une croute qu'il ne faut point ôter jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, puis mettre un restrainctif, lequel sera fait avec de la chaux vive en poudre démêlée avec l'eau seconde, ou l'eau-de-vie, le tout réduit en pâte, ou au défaut un restrainctif noir sur tout le pied, ce qui fera revenir la sole & la fourchette, à laquelle par les ferrures on donnera la forme qu'elle doit avoir, & le Cheval sera bien-tôt en état de travailler. Il y a dans cette cure à observer la propreté, l'exactitude, & le jugement, pour changer & appliquer le remede qu'il convient, selon que je l'ai ordonné.

On peut traiter les fics avec le feu, c'est-à-dire, après qu'avec le rasoir on a ôté tout ce qui est de gros & d'élevé, avec un coûteau de feu on brûle tout le fic, & on le mortifie en sorte que le sang s'arrête par la brûlure, puis on met sur le mal des plumaceaux avec de bonne huile de laurier pour ôter la douleur de la brûlure, on ajuste bien l'appareil, & on l'éclisse comme je l'ai enseigné. On laisse l'appareil de la sorte deux jours, & le lavant on nettoye bien le fic avec de la filasse seche, puis avec l'espatule on voit si on peut ôter l'escarre, & on remet de l'huile de laurier comme auparavant; lorsque l'escarre est tombée par deux ou trois appareils d'huile de laurier, on brûle de nouveau le fic tout de même qu'au premier coup; & si on ne l'a pas assez brûlé la premiere fois, on continue de cette maniere jusqu'à ce qu'on voye la chair nette, belle & naturelle; pour lors il n'y a qu'à dessécher comme je l'ai enseigné.

Il y a des perſonnes qui approuvent plus cette méthode que l'autre avec les onguens : il eſt vrai auſſi qu'elle va plus vîte, mais les fics reviennent & repouſſent enſuite, & le feu a tellement altéré le cartilage qui ſoutient la fourchette, qu'on ne peut plus guérir les fics, ni avec le feu, ni autrement : c'eſt ce qui m'eſt arrivé, & c'eſt ce qui m'a fait quitter l'uſage du feu aux fics, comme je l'avois enſeigné dans les précédentes impreſſions de ce Livre. CHAP. X C.

Tout homme qui voudra traiter un fic avec des cauteres ou cauſtics violens, n'en viendra jamais à ſon honneur, il renvoyera l'humeur d'un côté à l'autre ; & quand il croira avoir extirpé les fics d'un côté, il le verra reverdir de l'autre côté du pied, & même le fera attacher au tendon, ou au petit pied ; ce qui ne feroit pas arrivé, s'il s'étoit ſervi des onguens qui ſervent pour arrêter les eaux, deſquels il y en a pluſieurs dans ce Livre, ou autres, y mêlant de l'eau forte quand ils n'ont pas aſſez de force ; mais jamais ne vous ſervez des cauteres ou cauſtics, ou aſſurément vous ne réuſſirez pas.

Si le fic eſt attaché au petit pied, il faut faire tomber l'eſquille, enſuite le mondificatif du Docteur, ou l'onguent *Apoſtolorum*, dont vous vous ſervirez, & panſerez le mal par en bas, reſſerrant toujours le haut. Je pourrois alléguer beaucoup d'exemples des choſes qui me ſont arrivées en faiſant panſer des fics, mais ce que j'en ai dit ſuffit.

Des encloueures, Clouds de ruë, Retraites & Chicots.

UNe encloueure, qui eſt très-peu de choſe, étant négligée, peut devenir un grand mal ; avec de l'huile chaude on en guérira grand nombre, & avec beaucoup de remedes appliqués ſoigneuſement, on aura ſouvent bien de la peine à ſauver le pied d'un Cheval ; il ne faut donc jamais négliger une encloueure telle qu'elle ſoit. CHAP. X C I.

Par fois un Maréchal en ferrant un Cheval, le pique en ſorte qu'il s'apperçoit que le Cheval feint quand il frappe ſur le cloud : le remede eſt d'arracher le cloud, & quoique le ſang ſorte par le trou, il n'eſt pas à craindre ; il faut ſeulement n'en point mettre en ce poſte, & ne laiſſer pas de ſe ſervir du Cheval, car pour l'ordinaire il n'en boitte jamais.

Lorſque le Cheval a été nouvellement ferré, & qu'il boitte, il y a beaucoup d'apparence qu'il eſt encloué, c'eſt-à-dire, ou que le cloud preſſe la veine, ou qu'il a touché le vif : pour ſçavoir de quel cloud il eſt preſſé, on leve le pied qui boitte, & on touche avec le brochoir ſur celui qui ne boitte point, pour connoître ſi le Cheval eſt turbulent, s'il remue le pied de terre quand on touche deſſus, afin

CHAP. XCI. qu'enfuite on puiffe mieux juger quand on touchera fur le pied boitteux, pour connoître fi le Cheval y a du mal : enfuite on leve le pied qui ne boitte point, & avec le brochoir on frappe doucement fur la rivure des clouds du pied dont il boitte ; & lorfqu'on apperçoit le cloud qui le fait feindre davantage, on juge que c'eft lui qui l'incommode ; fi c'eft au pied de devant, il fera encloué au talon ; fi c'eft à ceux de derriere, ce fera à la pince prefque toujours.

Il faut déferrer le pied, & avec les triquoifes preffer tout autour, & quand on preffera l'endroit où il eft encloué, fans doute il voudra retirer le pied, il feindra extraordinairement.

En déferrant le pied encloué, il faut remarquer aux clouds qu'on tirera, s'ils font coudés, s'il y a quelque paille, & fi le fang ou l'apoftume fort par le même trou ; s'il étoit coudé, le coude pourroit preffer la veine, & faire boitter ; s'il y avoit une paille détournée à côté, elle preffe peut-être la chair ou la veine, & par fois on connoît au cloud que la paille eft reftée dans le pied, ce qui eft mauvais, car on a de la peine à la retirer, tant qu'elle eft dans le pied, jamais le Cheval ne peut guérir ; fi le fang & l'apoftume fort par le trou, on fçait où eft le mal ; ayant connu l'endroit où eft l'encloueure, il faut avec la corne du bouton fouiller & creufer le plus avant qu'on pourra ; puis avec la renette fuivre toujours le trou, pour rencontrer l'extrêmité où le cloud étoit rivé fur la corne : fi en creufant vous allez jufqu'à ce trou, fans trouver le vif, & fans qu'il y ait aucune douleur, il faut prendre un cloud, & preffer a côté au-dedans du pied où eft la veine avec la pointe du cloud ; & fi vous voyez que le Cheval témoigne fentir de la douleur quand vous prefferez de la forte, il ne faut pas découvrir davantage, mais y appliquer le remede.

Si le Cheval ne témoigne point de douleur dans ce creux que vous avez fait, c'eft une marque affurée que ce n'eft pas l'endroit de l'encloueure, puifque vous voyez l'entrée & la fortie du cloud, fans y trouver ni douleur ni matiere.

Souvent les Chevaux qui ont le pied charnu, c'eft-à-dire, la corne du fabot déliée, ou le talon foible ou ferré, boittent les jours qu'ils ont été ferrés fi fort, qu'ils ont peine à fe foutenir, ils fe rafermiffent d'eux-mêmes. Les Chevaux Anglois font plus fujets à cela que les autres Chevaux.

Ceux qui ont le talon ferré, pour peu qu'ils ayent les clouds brochés haut, boittent. Ce n'eft pas qu'ils foient encloués, mais c'eft que les clouds font trop près du vif & le preffant caufent de la douleur : le repos les peut rétablir.

Souvent un cloud pour être coudé dans un pied gras, fera boitter

un Cheval quoiqu'il ne ſoit pas encloué ; & ſi on tarde trop long-tems à ôter le cloud, bien-tôt la matiere s'y formera, & il le faudra panſer comme un Cheval encloué.

Si la matiere eſt formée on la fait ſortir, puis on jette dedans de l'huile toute bouillante, dans laquelle vous aurez mis un peu de ſucre, & l'on bouche le trou avec du coton; puis il faut rattacher le fer à trois ou quatre clouds, & emplir le pied avec de la rémolade; ce qui attirera la chaleur du pied dans la ſole, empêchera la matiere de monter au poil, & ôtera la douleur & l'étonnement : de plus il faut empêcher que le Cheval ne ſe mouille le pied, appliquer un reſtrainctif autour qui ſera noir, rouge ou blanc, & l'on continuera à panſer le Cheval tous les jours juſqu'à ce qu'il ne boitte plus.

Le remede ſuivant eſt très-bon aux encloueures : d'abord que vous avez ouvert l'endroit piqué, jettez de l'eau vulnéraire toute froide dans l'endroit, du coton par-deſſus : dans deux applications de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, le Cheval ſera guéri ; ſi vous n'êtes pas en lieu commode pour avoir de l'eau vulneraire, ayez de l'onguent nommé Ponpholix, tous les Apoticaires en ont ; faite-le chauffer, & en mettez dans le trou de l'encloueure : panſez le Cheval tous les jours, dans peu de tems il ſera guéri, s'il n'y a que le ſeul mal fait par le cloud ; ſi vous n'avez ni l'un ni l'autre, prenez du *brunella* ou du mille-feuille, pilez-la, & la mettez dans une cueillere de fer avec du vinaigre, faites-la bouillir cinq ou ſix bouillons en la remuant deux ou trois fois, puis verſez le vinaigre tout chaud dans le trou de l'encloueure, & remettez le marc par-deſſus, & continuez juſqu'à guériſon.

Je pourrois vous donner mille remedes pour les encloueures, mais il n'y en a point de plus excellens que l'eau vulneraire, le Ponpholix, & l'huile de Merveille : ſes vertus ſont connues pour guérir très-promptement toutes ſortes d'encloueures. Je n'en dirai rien ici, me réſervant à en parler en donnant ſa deſcription, comme auſſi l'uſage de celle de gabian.

Il y a des Chevaux qui ont le talon bas, leſquels en marchant par les pays rudes ſe foulent la fourchette, en ſorte qu'ils boittent tout bas, & on eſt bien empêché à trouver le mal ; car on ne croit pas que la fourchette ait poſé à terre, & on cherche dans le pied, dans le boulet, dans l'épaule & ailleurs le mal qui eſt dans la fourchette, foulée & meurtrie par les pierres ou par les mottes, ou gaſons trop durs : on connoîtra ce mal en ce que la fourchette branle & la matiere ſe forme au-deſſous, laquelle il faut panſer comme une encloueure, faiſant pénétrer les médicamens par le talon, entre la four-

CHAP. XCI. chette & le petit pied, & sur la fourchette mettre de bons reſtrainctifs faits avec chaux & eau ſeconde, ou des reſtrainctifs noirs faits avec ſuye, vinaigre & blancs d'œufs, & continuer de la ſorte ſans arracher la fourchette, le Cheval guérira : la ſeule difficulté qu'il y a, c'eſt de connoître le mal, car enſuite il n'eſt pas mal-aiſé à guérir.

Toutes les herbes vulneraires guériront une encloueure dans le commencement, par exemple, le curage, la ſabine, la verveine, l'ariſtoloche, la veronique, l'agrimoine, la ſerpentine, le petit muguet, le zedoaria, l'ophiogloſſon, & quantité d'autres; il faut s'en ſervir comme je viens de dire du *brunella*, & du mille-feuilles avec le vinaigre. J'en ai mis ici cette quantité, afin que d'abord que vous aurez une encloueure, vous en puiſſiez facilement rencontrer quelqu'une; ſi vous n'en connoiſſiez aucune, ayez des onguens propres à cela.

C'eſt une aſſez bonne méthode, lorſqu'une encloueure eſt récente, que l'apoſtume n'y eſt pas encore formée, de découvrir le trou, comme nous avons dit, & y mettre dedans de l'eſprit de vitriol tout froid, & boucher le trou avec du coton, & referrer d'abord le Cheval à demeurer : que s'il vient à reboitter, le déferrer & le panſer encore avec l'eſprit de vitriol, comme auparavant, & dans peu il ſera guéri; le Ponpholix eſt un très-bon remede pour les bœufs, quand ils ſont bleſſés dans les pieds, comme il arrive que les Laboureurs mal-adroits fourrent la regle de leurs charues dans les pieds de derriere de leurs bœufs, ce qui peut les eſtropier; ils en feront garantis, ſi ayant ouvert le mal on le nettoye bien avec du vin chaud, & puis fondre du Ponpholix dedans, & boucher le trou, continuer juſqu'à guériſon.

Des Clouds de ruë ou Chicots.

CHAP. XCII. LE tracas des grandes Villes fait qu'il y a beaucoup de vieux clouds qui demeurent dans les rues, & ſouvent les Chevaux ſe les enfoncent dans les pieds; un Cocher doit avoir ſoin d'abord qu'il voit boitter un Cheval, de mettre pied à terre pour lui arracher le cloud & empêcher qu'il ne s'enfonce juſqu'à la tête, comme il arrive fort ſouvent.

Les chichots ſe prennent dans les tailles nouvelles, les Chevaux s'enfoncent dans les pieds des éclats de bois, qui percent la ſole, & vont par fois juſqu'au petit pied : les uns & les autres cauſent ſouvent de très-grands maux & de longue durée.

D'abord que l'on apperçoit qu'un Cheval a pris un cloud, ou un chicot, il le faut arracher; & s'il en ſort du ſang, c'eſt d'autant mieux, & s'il n'en ſort point, il ne faut pas laiſſer de continuer votre chemin ſi

le

le Cheval ne boite pas ; mais s'il boite, le plus sûr eſt d'y mettre reme- de tout à l'heure, ſi on le peut, c'eſt-à-dire, tirer le cloud ou le chicot, & fondre de la cire d'Eſpagne, & la laiſſer tomber deſſus pour boucher le trou, afin qu'il ne pénétre ni gravier ni bouë, & de cette ſorte vous pouvez conduire ſans péril votre Cheval, juſqu'à ce que vous ſoyez en lieu pour y mettre de l'eau vulneraire, ou de l'eſprit de vitriol, & l'appliquer tout froid : que ſi vous n'en avez pas, vous pouvez y mettre du Ponpholix ; ſouvent il m'eſt arrivé que la ſeule application de la cire d'Eſpagne a guéri le mal : ſi le Cheval boite encore quand vous ſerez arrivé au logis, ſervez-vous des remedes ci-deſſus, ou de bonne huile de Merveille, ou autre bon onguent, bouchez le trou avec du coton, une bonne rémolade ſur la ſole, & ſi le cloud eſt grand, un reſtrainctif autour du ſabot à la pince ſeulement, & continuez à le panſer de la ſorte juſqu'à guériſon ; ſi vous y donnez ordre au commencement du mal, quand il boiteroit beaucoup, le Cheval pourra guérir, ſi le petit pied ou le nerf ne ſont pas piqués.

CHAP. XCII.

Si le mal eſt inveteré, il faut le découvrir avec le boutoir, puis ſonder avec une plume très-doucement, pour en trouver le fond, ſans meurtrir le lieu avec la ſonde, car la plûpart font avec la ſonde plus de mal qu'il n'y en a déja : enſuite faites chauffer dans une cueillere de l'huile de Merveille dont nous donnerons la deſcription, ou de celle de Gabian, ou quelque bon onguent chaud, & les jettez chauds dans le trou, puis bouchez-le avec du coton ; & par-deſſus une rémolade, de la filaſſe & des écliſſes, & continuez à le panſer de la ſorte tous les jours, juſqu'à ce qu'il ne boite plus.

Tous les jours lorſque vous panſerez le mal, ayant débouché le trou, il faut obliger la matiere à ſortir, s'il y en a, en preſſant la ſole tout autour du mal avec le pouce, & même le pâturon au-deſſus des talons, puis appliquer de nouvelle huile ou autre choſe.

La ſeconde fois que vous panſerez votre Cheval, obſervez en lui débandant le pied, ſi la rémolade eſt fort deſſéchée, ce qui dénoteroit grande chaleur, puis ayant ôté la tente, s'il ſort des eaux rouſſes, au lieu de bonne matiere blanche bien liée, c'eſt une mauvaiſe marque ; lors même que cette matiere eſt jaune, & ſe trouve congelée, puante & dure comme de la graiſſe de bœuf, c'eſt une humeur nerveuſe, qui ne dénote rien de bon, & preſque toujours le nerf eſt piqué. Comme cette matiere eſt fort puante, elle dénote une grande corruption : il faut ſans héſiter deſſoler, & mettre de bons reſtrainctifs à la pince, & aux quartiers ſeulement, & point au talon ; ou au contraire, il faut appliquer un morceau de vieil-oingt ou de graiſſe, bien charger toute la jambe avec de la lie de vin, mêlée avec du vinaigre ou de l'on-

guent du Duc pour empêcher la fluxion, ne point donner d'avoine au Cheval, mais du son ; & si la matiere qui sortira de la playe, continuë à n'être pas comme il faut, c'est-à-dire, si ce sont des eaux rousses, ou de cette apostume endurcie & congelée, qui est fort puante, & avec tout cela le pied ayant de la chaleur, & si la jambe enfle, lors il faut s'assurer que le mal sera de longue durée & dangereux. Et ce sera un grand bonheur, si la matiere ne se forme pas en quelque partie du pied, qui fera ensuite peut-être dessouder le sabot à la couronne, & perdre le Cheval. Pour empêcher ce désordre, il faut outre le vieil oingt ou les rémolades grasses qu'on a mis dans le pâturon pour attirer les matieres en cette partie comme la moins périlleuse, donner dans le pâturon au derriere d'icelui, jusqu'à un pouce près de la couronne, environ une douzaine de pointes de feu, & percer le cuir, afin d'évacuer par-là les humeurs, appliquer sur ces pointes une bonne rémolade, ou bien de la thérébentine, du tarc & du miel parties égales chauffées ensemble, de la filasse par-dessus, assurément cette opération soulagera le Cheval. Que si sans donner des pointes de feu, la matiere se forme dans le pâturon, vous connoîtrez en ce que le pâturon s'enfle & durcit, & le pressant, vous voyez sortir la matiere par le mal qui est dans le pied : si cela continuë & que la matiere paroisse au pâturon, il faudra percer jusqu'à l'endroit où la matiere est formée, & passer un seton au travers, si vous pouvez : lequel pour le bien faire droit doit être de plomb, en emplissant bien les endroits avec de la filasse imbibée d'eau-de-vie, dans laquelle on aura mis de l'aloës pour résister à la corruption. On n'est pas toujours obligé de passer un seton, particulierement lorsque tous les trous ne se rencontrent pas vis-à-vis l'un de l'autre, & qu'il y a dû détour à faire : si cela est, on panse les deux trous sans se servir du seton.

Lorsque le mal perce dans le pâturon, il n'en est pas plus mal, au contraire, le pied en reçoit du soulagement : j'en ai vû percer en deux ou trois differens endroits, pourvû que ce ne soit pas à la couronne, il n'importe, & même la douleur du pied diminuë.

Notez que si le mal est grand, & qu'il y doive avoir un renvoi, c'est-à-dire que la matiere doive paroître au poil ou au pâturon, il vaut mieux que ce soit au-dessus du talon dans le pâturon qu'ailleurs, parce que l'endroit n'est pas si dangereux de faire tomber le sabot. Et c'est pour cette raison que j'ai recommandé de n'y point mettre du restrainctif, & de n'en appliquer qu'autour de la pince, & des quartiers, & non au talon, afin de deux maux éviter le pire : ayez grand soin à ces maux de laver la playe avec esprit de vin, mirrhe & aloës, pour empêcher la pourriture, ou la corruption qui gagne toujours

trop, & c'eſt à quoi il faut beaucoup travailler.

Il eſt fort à propos lorſque vous avez panſé le Cheval pendant quelques jours, & que vous n'y voyez aucun amandement, de faire une bonne ouverture, elle foulagera le pied, & donnera lieu au remede de mieux agir ; j'ai vû ſouvent par cette méthode qu'on a beaucoup diminué la douleur que le Cheval ſouffroit ; car quoique l'avantage ſoit aſſez grand de ne pas faire une grande ouverture dans le pied, & par le même trou qu'a fait le clou de panſer le mal, & le guérir comme on le pourroit faire, néanmoins il peut retarder quelquefois la guériſon, car ſouvent la grande ouverture étant faite, le Cheval n'a plus boité par le ſoulagement qu'elle a donné au pied : on peut enſuite deſſécher la playe quand le Cheval ne boite plus, avec de l'alun en poudre, ou un reſtrainctif, comme nous avons dit.

Si le cloud de ruë ou chicot eſt en un endroit fort dangereux, comme au bout & à côté du bout de la fourchette, & perce dans le petit pied, il faut mettre un reſtrainctif autour du ſabot, & un morceau de vieil oingt au-deſſus des talons, au pâturon, & la rémolade dans la ſole, il faut charger toute la jambe & toute la cuiſſe, ſi c'eſt au derriere, avec de la lie de vin & du miel, ce qui ſe fait en cette maniere ; on fait cuire la lie de vin, quand elle commence à s'échauffer, on l'épaiſſit avec de la farine, puis on y ajoute une livre de miel ou plus, & du tout chaudement on charge la cuiſſe malade tous les jours, ou bien avec l'onguent du Duc, afin de fortifier cette partie, & empêcher la chûte des humeurs, qui eſt une précaution très-néceſſaire pour faciliter la cure ; car d'abord qu'une partie eſt affligée, la nature ſe décharge ſur cette partie, & bien davantage lorſque la pente naturelle y eſt, comme elle eſt toujours aux parties baſſes.

Il eſt très-expédient aux grands maux de pied cauſés par les clouds de ruë, de donner au Cheval dans du ſon mouillé deux onces de foye d'antimoine en poudre fine un jour, & le lendemain une once de poudre cordiale auſſi dans du ſon mouillé, & le troiſiéme jour ne lui donner ni foye d'antimoine, ni poudre cordiale, pour laiſſer agir la nature, & ne la pas trop charger de remedes ; le quatriéme jour recommencer comme nous avons dit par le foye d'antimoine, le lendemain la poudre cordiale, puis un jour de repos, & continuer cet ordre juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri, ces poudres qu'il prendra, contribueront à diſſiper l'humeur qui tombe ſur le pied, en lui purifiant le ſang, & même elles donneront de l'appetit.

Il eſt toujours bon d'appliquer des reſtrainctifs, quoiqu'avec ces eaux ou huiles on puiſſe facilement s'en paſſer, leſquelles ſouvent font ſortir des morceaux de fer reſtés dans la bleſſure, & guériſſent preſ-

que toujours les maux, ou le petit pied, où les nerfs ne ſont point offenſés, ſans qu'on ſoit obligé de deſſoler un Cheval ; ce qu'il ne faut pas craindre de faire, lorſqu'il eſt néceſſaire.

Par exemple, ſi l'os du petit pied eſt piqué bien avant, la cure ſera longue & fâcheuſe, il faut preſque toujours qu'il tombe une eſquille : le plus aſſuré eſt de deſſoler, quoiqu'en faiſant une bonne ouverture il puiſſe guérir. On ſe reglera pour cela au mal & à la douleur qu'on connoîtra que le Cheval ſouffre ; ſi par exemple il n'appuyoit point le pied à tere, ou fort legerement, & ſeulement avec la pince, il ne faut pas héſiter à deſſoler vingt-quatre heures après, car la matiere peut ſouffler au poil, & la fiévre y eſt toujours par la douleur qu'il ſouffre avant qu'on l'aye deſſolé. On juge auſſi de la profondeur de la bleſſure par la longueur du cloud, & celui qui l'arrache, ſçait de quelle maniere il étoit entré, c'eſt-à-dire, ou tout droit, ou de travers : un peu d'application le fait juger aiſément, ſouvent même après avoir deſſolé on ne voit pas l'amendement qu'on avoit eſperé, à cauſe que le cloud a pénétré ou a éclaté l'os du petit pied.

Il eſt certain que lorſque vous traiterez un Cheval d'un cloud de ruë, ou d'un chicot, qui ſe traite l'un comme l'autre, & que vous vous ſervirez de l'eau vulneraire, ou de l'huile de Merveille ou de Gabian, ſi au bout de dix jours il n'eſt guéri, ſans doute qu'il y a quelque corps étranger dans le petit pied, ou le même petit pied eſt bleſſé, c'eſt-à-dire, qu'il eſt piqué, ou fendu & éclaté : vous le connoîtrez en ôtant la tente, la matiere vient d'abord : mais le ſang ſuit en abondance, & cette quantité de ſang eſt preſque toujours une marque qu'il tombera une eſquille, ſi le petit pied ne tombe pas lui-même. Vous le connoîtrez encore mieux en ſondant délicatement avec la ſonde, vous trouverez le trou dans le petit pied ; il faut d'abord faire une bonne ouverture, afin d'être maître du mal & d'alleger le pied, le panſer avec du ſucre en poudre, de l'eau-de-vie & aloës : car lorſqu'il ſort beaucoup de ſang, en vain fondrez-vous des onguens & de l'huile, ils ne feroient aucun effet, il faut du ſucre ſur le mal avec ce que j'ai dit, & bander fort la playe, pour empêcher la chair de ſurmonter & de trop croître : la ſeconde fois que vous panſerez le Cheval, coupez avec le biſtouri toute la chair, afin de voir le fond du mal ; quelque abondance de ſang qu'il vienne, il ne faut pas s'en étonner, mais bien bander l'appareil pour l'arrêter : mettre ce que j'ai dit ci-deſſus ſur le mal, & continuer tous les jours à panſer, en réſiſtant à la corruption le plus que vous pourrez ; mettre de bonnes rémolades ſur la ſole, & bien charger toute la jambe & la cuiſſe, comme je l'ai enſeigné, une fois tous les jours.

En penſant un cloud de ruë s'il vient du ſang abondamment, quoi- CHAP. XCII.
que vous ne faſſiez pas plier le boulet en tenant le pied, & que vous agiſſiez doucement en tirant la tente, je n'ai rien trouvé de meilleur, que de ne panſer le Cheval que de deux jours l'un : ſi au bout de deux jours en le penſant, il vient encore du ſang en aſſez grande quantité, panſez le encore avec de l'eau-de-vie & du ſucre, & ſoyez trois jours à le panſer : s'il vient encore du ſang au bout de trois jours, ſoyez quatre jours ſans le panſer : & s'il vient encore du ſang au bout de quatre jours, ſoyez-en cinq jours, & vous verrez qu'il ne reviendra plus de ſang, après quoi vous le panſerez tous les jours ou tous les deux jours, ſelon le beſoin : je me ſuis bien trouvé de cette méthode, pour empêcher que le ſang ne vienne ; car le ſang empêche les huiles, les onguens & les poudres d'agir, ainſi le plus qu'on peut l'arrêter, c'eſt le meilleur.

Il eſt bien plus aſſuré dans les maux de pied de couper avec le raſoir ou biſtouri, que de manger les chairs avec des cauteres, car outre la douleur qu'ils cauſent ſouvent, ils renvoyent la matiere & font ſouffler au poil ou dans le pâturon ; mais ayant coupé pour une fois ou à deux repriſes, comme vous le jugerez à propos, vous voyez le fond du mal tout d'un coup, car quoiqu'il vienne abondance de ſang, mettant deſſus de la therébentine chaude avec de la filaſſe, & bien bander le tout, le ſang s'arrêtera aſſez, puis levant l'appareil au bout de deux fois vingt-quatre heures, vous voyez le fond du mal, auquel vous agiſſez comme nous avons dit, ou comme nous dirons ci-après.

Il peut arriver qu'au lieu d'un trou où le mal ſera, il s'en fera deux & trois à côté de la fourchette, & même qui auront communication dans le pâturon : ſi cela arrive, il faut couper tout le cartilage qui forme la fourchette, & emporter juſqu'au fond du pied, afin de pouvoir voir le fond du mal, car ce n'eſt pas le tout d'avoir deſſolé, ſi le mal eſt au-deſſous du bout de la fourchette juſqu'au petit pied, coupez ce bout de fourchette, ou la coupez toute entiere : car pourvû que vous puiſſiez voir le fond du mal, vous en viendrez bien mieux à bout ayant coupé, qu'auparavant ; quand donc vous ſerez obligé de couper le cartilage qui forme la fourchette, votre opération ſe fera mieux, ſi vous liez bien le pâturon pour arrêter les veines qui vous envoyent trop de ſang. Enſuite de quoi mêlez avec votre digeſtif, qui eſt fait de thérébentine & de jaunes d'œufs, force ſel, & appliquez-le ſur tout l'endroit coupé, avec de la filaſſe, & ſur le tout un bon reſtrainctif noir fait avec ſuye de cheminée, vinaigre & blanc d'œuf, puis de la filaſſe par deſſus, & des écliſſes pour bien lier l'appareil, & s'il ſaignoit encore par l'endroit de la fourchette qui abou-

CHAP. XCII. tit au talon, mettez de la filasse bien imbibée de thérébentine chaude, & la pressez sur l'endroit, & une bonne ligature, & laissez l'appareil deux fois vingt-quatre heures: quand vous le leverez, vous verrez le fond du mal, & vous vous y conduirez comme nous avons dit, lavant le mal avec de l'eau seconde, & le pansant ou avec des digestifs, l'huile de Gabian, le sucre, ou autre onguent.

Du moment que l'esquille d'os ou quelque corps étranger que ce soit, a quitté le petit pied, le Cheval ne boite plus, pourvû qu'il n'y en ait qu'une à tomber, mais les esquilles sont long-tems sans se détacher, il s'en est vû durer trente jours, quelques-unes vingt jours, dix-huit, quinze, selon l'endroit où elles sont; mais il ne faut pas s'ennuyer, continuez & il guérira; il est vrai que l'on est quelquefois obligé de tirer l'esquille d'os quand elle ne sort pas d'elle-même; car il ne faut pas attendre de guérison tant qu'il en reste dans la playe.

La méthode des Maréchaux pour faire détacher un esquille d'os, est d'y mettre un digestif, mais il ne desseche pas; au contraire il nourrit, l'esquille ne se détache & ne quitte la partie qu'à mesure qu'elle se desseche; & c'est pour cela qu'on doit plutôt se servir du sublimé en poudre mêlée avec l'Egyptiac qu'on applique dessus, ou de l'eprit de vitriol qui fera bien-tôt détacher l'esquille, & même souvent quand on le peut on y met un bouton de feu; ce qui est très-bon, car le feu la fait tomber promptement: je me suis bien trouvé de faire une composition d'aloës & d'euforbe en poudres, autant de l'un que de l'autre, & les démêler avec de bon esprit de vin pour appliquer sur l'esquille, ce qui la fait détacher plus promptement, si on continue cet usage, la chaleur & l'acrimonie de l'euforbe est retenue par l'aloës, & le tout est comme animé & rendu plus actif par l'esprit de vin, qui de lui-même desseche, & l'esquille tombe ou se détache plus promptement.

On peut aussi au second appareil, lorsqu'on sent qu'il y a esquille à détacher, & qu'on peut placer le remede sur l'esquille, mettre les deux tiers d'opium, & un tiers de sublimé mêlés avec de l'esprit de vin, & en mettre peu, & un plumaceau frotté d'Egyptiac par-dessus le tout, un restrainctif autour du pied, charger toute la jambe tous les jours, laisser l'appareil trois jours sans y toucher, car l'esquille se détachera bientôt, & fera une bonne ouverture qui facilitera la guérison.

Lorsqu'il y a une esquille à détacher du petit pied, il faut avoir grand soin que la chair ne surmonte, & ne couvre pas l'ouverture par où l'esquille doit sortir, ce qui arrive souvent: mais on peut sans crainte lorsque la chair est surmontée, appliquer dessus du sublimé en poudre pour manger cette chair. Que si la premiere application n'a pas

affez operé, poudrez encore avec du fublimé en poûdre la chair qui furmonte. Enfuite démêlez encore du fublimé pilé avec de l'Egyptiac, & en mettez fur toute la chair furmontée que vous avez poudré aupa-ravant, de la filaffe par-deffus, bien bander le tout, & ne le panfer de quatre jours, s'il n'y a quelque raifon qui vous oblige à le panfer plu-tôt; car à tous les caufticsil leur faut toujours donner trois ou quatre jours pour faire leur effet. CHAP. XCII.

L'efquille d'os étant tombée, il ne faut pas mettre d'abord fur l'os aucune huile ni onguent; mais feulement un plumaceau de filaffe mouillée d'eau-de-vie, & panfer tous les deux jours de même l'endroit d'où l'efquille eft tombée, jufqu'à ce que la chair ait recouvert l'os, & enfuite vous y mettrez ce que vous jugerez à propos: mais lorf-qu'une efquille eft tombée, il faut toujours traiter l'os d'où elle eft detachée de même que je viens de le dire.

Il y a des nerfs & des ligamens qui attachent l'os du petit pied au pi-vot, ou à l'os du pâturon. La guérifon eft retardée lorfqu'un de ces nerfs eft piqué. Vous le reconnoîtrez en ce que le nerf de la jambe en-flera, lors il faut deffoler fans héfiter, particulierement s'il fort de la playe des eaux rouffes au lieu de matiere, ou bien fi la matiere fort jaune, dure & puante, & fi le Cheval ne met point le pied à terre, avec ces accidens, la cure fera longue. La plûpart de ceux qui fe pi-quent de vouloir paffer pour fçavans, qui fe mêlent de panfer des Chevaux, fe font perfuadés ou tâchent de le perfuader aux autres qu'ils ont de l'onguent qui guérira toutes les encloüeures & clouds de ruë, parce qu'ils auront guéri tous ceux qu'ils ont panfé, dont le nombre fera réduit à cinq ou fix pour le plus, qui étoient bleffés le-gerement, ou même ont guéri des clouds qui traverfoient le pied, en des endroits peu dangereux; mais lorfque le nerf du petit pied ou les tendons font piqués par des clouds de ruë, quoiqu'on panfe le mal avec le meilleur onguent du monde, fi l'on n'a beaucoup d'experience & de méthode, on n'en viendra pas à bout, & le Cheval périra fi on s'opiniâtre à le panfer avec le feul onguent. C'eft-là où tous ces onguens tant vantés échouent. Si le cloud ou chicot a piqué un des nerfs du petit pied, ou le petit pied même, quoiqu'on deffole, & que même pour voir le fond du mal on coupe la fourchette jufqu'au fond, & qu'on travaille avec foin & méthode, on n'en peut venir que difficilement à bout, car la chûte d'une efquille eft longue, la chair furmonte, ou il fe forme dans le mal des filandres & des os de graiffe, & le pire de tout eft que les ligamens dont je viens de parler, fe relâchent & s'affoibliffent, & l'os du petit pied branle, comme s'il étoit prêt à tomber (& j'en ai vû tomber plus d'un) tout homme

CHAP. XCII. de bon sens peut bien juger que sans dessoler, changer de remede selon la néceſſité, & chercher le fond du mal qui ſera grand & profond, les médicamens ne peuvent être portés ſur la partie malade, ainſi ne peuvent aider la nature à reprendre ce que la foibleſſe & la douleur l'ont obligé de ceder.

J'ai vû un de ces Meſſieurs qui n'avoit pas grande expérience, & qui croyoit avoir un ſi bon onguent, qu'il ne voulut pas deſſoler un Cheval, quoiqu'il y eût dix ou douze jours qu'il ne mettoit pas le pied à terre par la douleur qu'il reſſentoit, & continuoit avec opiniâtreté de fondre de l'onguent ſeul dans le mal; je fus prié par cet honnête homme de voir ſon Cheval, lui qui m'avoit mille fois étourdi à force de me vanter ſon onguent, me diſant qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit de deſſoler les Chevaux pour les clouds de ruë, qu'il les guériſſoit infailliblement; mais que véritablement celui-ci l'étonnoit de n'y voir aucun amendement depuis douze jours qu'il le faiſoit traiter avec ſon onguent: je lui dis que s'il vouloit ſauver ſon Cheval, il falloit le deſſoler: ce qui fut fait; & je trouvai tout le deſſous de la ſole noir & meurtri, qui cauſoit la fiévre au Cheval par la grande douleur. Quatre jours après je fis faire une inciſion aſſez grande pour voir le fond du mal, & je vis qu'il y avoit une eſquille, laquelle ſe détacha, & ſortit environ vingt jours après, & pendant ce tems le Cheval n'e s'appuya jamais ſur ſon pied. Finalement l'eſquille fut en état de s'ôter; elle étoit environ d'un pouce de longueur, & large d'un demi doigt; jugez, je vous prie, ſi elle pouvoit ſortir ſans deſſoler & ſans ouvrir le mal juſqu'au fond, & ſi l'on ſe fût opiniâtré à le panſer avec cet onguent ſans operer de la main, le Cheval n'en feroit-il pas mort? car il falloit néceſſairement que cette eſquille ſortît pour ſa guériſon entiere: ſeroit-elle ſortie par une petite ouverture au travers de la ſole? il ſeroit ridicule de le croire. J'alleguerai beaucoup d'exemples de ceux que j'ai fait traiter; & des Maréchaux de Paris qui ont agi par mon ordre en ſçavent la vérité; même depuis peu une perſonne de qualité avec ſon onguent qui n'avoit jamais manqué aucun cloud de ruë, à ce qu'il diſoit, laiſſa venir la gangrene dans le pied de ſon Cheval. Je le fis deſſoler & trouvai le pied gangrené: je le fis traiter & le guéris; pour peu qu'on eût tardé davantage à le deſſoler, c'étoit un Cheval perdu: voilà où aboutiſſent tous ces remedes infaillibles à ceux qui n'ont aucune expérience des grands maux; il faut agir ſelon l'occaſion & le tems, & quand un remede ne réuſſit pas, en prendre un autre, & même un troiſiéme ſi le ſecond ne profite pas: un bon remede vaut beaucoup, mais l'application à tems, vaut encore davantage, & ſouvent l'un & l'autre ſans l'opération de

la

la main sont assez infructueux.

Il est vrai aussi que les Chevaux sont moins chargés d'humeurs les uns que les autres, ou bien ils ne sont pas si sensibles à la douleur, & auront l'intérieur mieux disposé : la saison y contribue beaucoup aussi ; car le froid est fort contraire ; ainsi ces circonstances plus que les onguens contribueront à la guérison de ces maux. CHAP. XCIII.

J'ai recherché avec soin & empressement toutes ces descriptions d'emplâtres & d'onguens qu'on vante tant par les cures extraordinaires qu'on dit qu'ils ont operé ; mais venant à l'essai, ils ont réussi aux maux ordinaires, & ont même guéri des clouds de rue qui sembloient étranges, car ils perçoient le pied de part en part jusques dans le paturon ; mais c'étoit en des endroits peu dangereux, comme à la fourchette ; & à d'autres blessures qui étoient beaucoup moindres en apparence, ils ont échoué, parce que les nerfs ou le petit pied étoient piqués, il a fallu avoir recours à la méthode que je viens d'enseigner : Et afin de vous témoigner que j'ai mis en usage de bons onguens pour les encloueures, clouds de rue, &c. je vous en proposerai trois descriptions que j'ai choisies parmi plusieurs que j'ai eu, parce qu'elles m'ont semblé très-excellentes, & un baume vert qui est connu à Paris sous le nom de Madame Feüillet ; soyez persuadé que l'application du remede est aussi considerable que le remede même. J'ai fait tout ce grand narré pour instruire ceux qui voudroient l'être : revenons aux clouds de rue.

Lorsque le Cheval ne boite plus des maux où l'on n'a pas été obligé de faire une très-grande ouverture, ni de couper beaucoup de chair, il faut mettre dans le trou qu'on a fait pour panser l'encloueure, ou cloud de rue, de la graisse blanche, ou du suif de chandelle, & de la filasse par-dessus bien pressée, & emplir le pied avec de la poix noire toute chaude.

Pour les retraites qui sont une portion d'un cloud restée dans le pied, quand on vient à poser un cloud dans le même endroit où est la retraite, il la presse & la pousse contre la veine, ou le vif, ce qui fait boiter le Cheval : on la traite comme une encloueure, & quand on ne peut ôter la retraite, & qu'on la sent, on dessole le Cheval ; mais avant d'en venir là, il faut y mettre de l'eau vulneraire, ou de l'huile de Merveille, ou de Gabian, ou du Ponpholix, qui peut-être donnera facilité à la retraite d'être arrachée, comme il est arrivé plusieurs fois.

J'ai vû des retraites qui ont été poussées par le cloud qu'on mettoit tout contre, qui ont poussé la corne en dedans contre l'os du petit pied, ensorte que cette corne que la nature a formée raboteuse, &

CHAP. XCIII. pleine de petits fillons pour qu'elle fe puiffe lier & s'attacher avec la chair qui entoure l'os du petit pied ; cette corne qui eft pouffée en dedans du fabot, occupe plus de place qu'elle ne devoit occuper, & meurtrit la chair qui étoit en cet efpace ; la chair meurtrie fe change en matiere, laquelle eft long-tems à s'évacuer, & la partie à fe confolider, ainfi le Cheval en boitte long-tems, & ces maux font très-longs à guérir. J'ai gardé fort long-tems le fabot d'un Cheval où cela fe voyoit clairement, il fut trois mois boitteux d'une retraite, & a fervi long-tems enfuite. Etant mort je fis garder fon fabot pour reconnoître la chofe, où j'en fus finalement éclairci.

Je ne vous donnerai point ici une defcription de l'onguent de Villemagne, quoiqu'il foit très-bon pour tous ces maux ; mais il ne pénétre point fi bien le fond d'une playe que l'huile ou le baume. Tous les livres imprimés depuis peu ont décrit cet onguent: voyez la grande Maréchallerie du Sieur d'Epinay fur la fin ; mais comme dans cet onguent il y entre du baume du Perou, je foutiens que ce feul baume fera plus d'effet pour une enclouëure, ou cloud de rue, que tout l'onguent enfemble ; je n'ai pas donné non plus la defcription de l'onguent Ponpholix, elle eft dans la Pharmacopée de Baudron & dans tous les autres : les baumes ardens font meilleurs pour ces maux que tous les onguens.

L'huile fuivante eft excellente pour clouds de rue, chicots, &c.

Huile de Gabian.

CHAP. XCIII. Ette huile, ou plutôt bithume, vient fur l'eau d'une fontaine qui eft près de Beziers en Languedoc ; on la ramaffe continuellement, & on la diftribue à ceux qui la mettent en ufage pour diverfes infirmités : je m'en fuis fervi pour les enclouëures, clouds de rue & chicots, & l'ai trouvée excellente : il la faut appliquer chaude fans aucun mêlange, de la même maniere que j'enfeignerai, de l'huile de Merveille, continuer l'application ; & fi le mal peut être guéri fans deffoler, cette huile le guérira affurément.

On la trouve à bon compte à Montpellier ; celle qui eft ramaffée au mois d'Avril, Mai, Juin & Juillet, eft la meilleure : celle qu'on prend aux autres mois eft toujours moindre, plus on s'éloigne du mois de Mai ; & le plus sûr eft d'en avoir qui foit prife par des perfonnes fidelles qui ne la falfifient pas, quoiqu'elle foit fi commune dans le Pays, que j'en ai vû brûler à la lampe : on la peut rectifier & la rendre plus claire, mais pour ces maux-ci il n'y faut aucune opération.

Cette huile eſt ſi pénétrante, comme ſon odeur le fait connoître, que ſi une goutte eſt tombée ſur de l'étoffe, jamais on ne la peut ôter; car elle s'inſinue juſques dans les moindres fils d'icelle.

Elle eſt bonne auſſi pour réſoudre & faire fondre les tumeurs froides ou caleuſes, car elle pénétre & réſout puiſſamment : elle fait beaucoup enfler la partie en rarefiant l'humeur, qui eſt enſuite capable de tranſpirer : on s'en ſert auſſi intérieurement à divers maux avec ſuccès pour les Hommes.

Je crois que tous ceux qui ont des Chevaux, & particulierement à Paris, où les clouds de rue ſont fréquens, doivent toujours avoir de l'huile de Gabian; mais comme on n'en peut pas trouver facilement, lorſqu'on eſt éloigné de la ſource, je donnerai la deſcription d'une huile qui ſuppléera à ſon défaut.

Les Médecins de Montpellier diſent que le Gabian a les vertus du Petrolle, qui ſont en nombre; mais pour ces maux où il faut pénétrer & réſoudre, elle eſt admirable : je renvoye les curieux à un billet imprimé qui contient les vertus de cette huile; on le donne avec l'huile à Montpellier.

Huile de Merveille.

Prenez de l'huile de thérébentine & de mille-pertuis, qui eſt l'*Hypericum*, de chacune quatre onces, véritable huile de Petrolle deux onces : mettez le tout ſur les cendres chaudes dans une fiole, y ajoûtant le poids d'un écu d'or racine d'or-canette pendüe à un filet : faites chauffer le tout un quart d'heure, retirez l'or-canette, & gardez l'huile pour le beſoin.

Si vous voulez y mêler un peu de cire, vous la ferez fondre avec les huiles, ainſi vous lui donnerez du corps, & la réduirez en conſiſtance de baume; mais elle ne ſera pas ſi pénétrante.

Pour l'appliquer il faut ouvrir l'endroit où vous la voulez mettre, enſorte qu'elle y puiſſe pénétrer, faire chauffer cette huile, la jetter dedans, & du coton pour boucher le trou & le tenir ouvert, de la filaſſe par-deſſus, & des écliſſes ſur le tout, continuer tous les jours de même juſqu'à ce que le Cheval ne boitte plus.

Vertus.

C'eſt un remede aſſuré pour les encloueures, les clouds de rue, retraites & chicots : elle eſt très-bonne pour les douleurs froides, coups, meurtriſſures, entorſe, goute froide, ſciatique, & pour les jambes foulées; ſi vous la mêlez avec autant d'huile de vers, & deux fois autant d'eau-de-vie; elle eſt bonne auſſi pour un effort d'épaule &

 de hanche. Ce n'eſt pas la quantité des ingrédiens ni leur prix qui donne la vertu aux remédes.

Il y a mille remedes qui gueriſſent une encloueure dans ſon commencement; par exemple, la thérébentine ſeule, le ſuif fondu avec la gomme-élemi, le galbanum avec le beurre ou ſuif fondus enſemble, tous les baumes pour les playes, & beaucoup d'autres remédes.

Baume Vert qui eſt fort eſtimé par ſes beaux effets.

Ce baume eſt celui qui eſt connu à Paris ſous le nom de baume de Madame Feüillet. Il a fait de ſi grandes cures ſur les hommes, que j'ai crû qu'il devoit trouver place dans ce Livre pour ceux qui voudront s'en ſervir : je n'ai point mis ici la deſcription de l'emplâtre dont on ſe ſért avec ce baume, parce que le diapalma qu'on trouve communément par-tout, ſert auſſi-bien que l'emplâtre ſtiptic qui eſt le plus cher : l'emplâtre ne fait pas la cure, c'eſt le baume, & il ne ſert qu'à tenir l'appareil, & empêcher que l'air ne nuiſe à la playe.

Ce baume eſt auſſi très-bon pour les playes des Chevaux en quelque partie qu'elles ſoient, comme auſſi pour les encloueures, clouds de rue, &c.

Prenez huile de lin, d'olive, & de graine de genévre, de chacun deux onces, thérébentine de l'Iſle de Chio, & au défaut thérébentine fine deux onces, huile de laurier une once, huile de gerofle un gros, vert de gris pilé & paſſé par le tamis de tafetas trois gros, couperoſe blanche deux gros, le tout ſera mis à froid dans une fiole qu'on remuera & mêlera en agitant la fiole pendant un mois, de tems en tems, qu'on gardera enſuite pour s'en ſervir au beſoin.

Il faut laver la playe avec du vin chaud la premiere fois qu'on panſe une bleſſure ſeulement, puis on fait chauffer de ce baume qu'on applique avec du charpis, & un emplâtre pour tenir le tout : ſi la playe eſt profonde, on frotte la tente de ce baume, & l'emplâtre par-deſſus.

On s'en ſert aux bleſſures des Chevaux, ayant bien ſéché le mal avec de la filaſſe, puis l'oindre avec le baume chaud, & le poudrer avec de la vieille corde pilée bien menu, & cóntinuer tous les jours ſans mouiller du tout la playe, qui ſera guérie en quelque endroit que ce ſoit. Pour les encloueures, clouds de rue, & chicots, il faut s'en ſervir comme de l'huile de Merveille ci-devant, & parce que les huiles & baumes ſont plus difficiles à porter à la campagne que les onguens, je donnerai enſuite les deſcriptions que j'ai promiſes ; leſquelles ſont bien éprouvées ; cette premiere eſt en grande réputation, & on l'a tenue ſecrette fort long-tems.

Onguent de Maître Sicar pour les encloueures & clouds de rue.

Mettez dans une baffine ou dans un pot fur un très-petit feu, une once de gomme de pin concaffée, & une once de gomme-élemi en poudre, faites fondre lentement en remuant, le tout fondu, ajoûtez neuf onces de cire rouge concaffée, laiffez fondre & incorporer le tout en remuant, puis ajoûtez trois onces de thérebentine de Venife, le tout bien mêlé, toujours fur un très-petit feu, ôtez de deffus, & tout d'abord ajoûtez fang de dragon en larmes une once, & deux onces d'ariftoloche longue en poudre très-fine, & remuez jufqu'à ce que le tout foit à demi froid; lors verfez fur le marbre ou fur une table frottée d'huile d'amendes douces ou d'olives, ayant auffi frotté vos mains d'huile, formez des rouleaux ou magdaleons de la groffeur qu'il vous plaira, entourez-les de papier, & les gardez pour le befoin: l'onguent doit être rougeâtre, s'il eft bien fait.

Si vous ne trouvez pas de cire rouge, on le fait comme il fuit.

On prend fur une livre de bonne cire jaune, quatre onces de thérébentine, une once d'huile d'olive, & une once de cinabre broyé à fec & fort fin fur un marbre; on fait fondre la cire & la thérébentine & l'huile qui aide à fondre le refte, qu'on remue bien, on laiffe un peu refroidir, puis on ajoûte le cinabre bien broyé, on mêle bien le tout; & on lui donne la forme qu'on veut.

Cet emplâtre nommé onguent, peut s'accommoder à la commune façon de parler, eft meilleur vieil que nouveau, il fe garde trente ans en fa bonté: on l'applique comme il fuit.

Après qu'on a découvert le mal, comme je l'ai enfeigné ci-devant, il faut faire fondre de cet onguent dans une cueillere avec un peu de fuif ou de graiffe, du beurre ou de l'huile d'olive, & tout chaud l'appliquer dans le mal, & continuer jufqu'à ce que le Cheval ne boitte plus.

Notez que j'ai ordonné dans le précédent onguent du fang de dragon en larmes, qui eft la gomme d'un arbre, dont il y en a quelques-uns dans une des Ifles de Canarie: les larmes qui fortent d'elles-mêmes font d'un beau rouge, & font le plus beau & le plus pur fang de dragon, & la gomme qui fort de l'arbre par les incifions qu'on y fait, eft auffi-bien du fang de dragon, mais inférieur en vertu au premier. La plus grande partie vient des Indes Orientales; l'un & l'autre le plus rouge & le plus haut en couleur eft eftimé le meilleur.

Mais on doit rejetter comme inutile le fang de dragon qu'on vend aux Maréchaux, qui eft contrefait avec de la gomme arabique ou

CHAP. XCIII. autre commune qu'on fait diffoudre dans l'eau, & on y donne la couleur avec du bois de brefil rapé: ce qui fe fait en faifant bouillir le tout lentement jufqu'à ce que la gomme ait acquis une belle couleur; on la paffe au travers d'une toile claire, puis on fait évaporer toute l'humidité, & on laiffe refroidir: voilà la compofition qu'on vend aux Maréchaux pour du fang de dragon, parce qu'ils le demandent à trop bas prix, auffi n'en a-t-il pas les vertus, puifque ce n'eft qu'une gomme de cerifier, d'amandier, ou d'arabie, qui n'en a pas plus de vertu pour lui avoir donné une teinture rouge.

Onguent de Monfieur Curty, pour les Encloueures, Clouds de rue, & pour les playes des Chevaux & meurtriffures.

CHAP. XCIV. METTEZ dans une baffine ou poelon fept livres d'huile d'olive, & mêlez parmi une livre de cerufe, & une livre & un quart de litarge d'or ou d'argent (elles ont autant de vertu l'une que l'autre) avec une pinte d'eau, mettez le tout dans une grande baffine large par le haut, & allant en cône par le bas, c'eft-à-dire en forme de pain de fucre, & l'on incorporera le tout à froid, les agitant avec une grande & forte efpatule de bois un quart d'heure; puis ayant mis la baffine fur un bon feu de charbon allumé dans un fourneau propre à cela, on les fera cuire, les remuant fans ceffe, tant que les matieres, après avoir été quelque tems élevées en bouillant bien fort, commencent à s'abaiffer, non par la diminution de la chaleur du feu, qui doit être toujours égale & forte; mais à caufe de la confommation de l'eau qui les tenoit élevées; les matieres étant tout-à-fait abaiffées, ce qui fera dans l'efpace d'une heure & demie de cuiffon à peu près, ôtez la baffine du feu, & ajoûtez une demi-livre de cire neuve coupée par petits morceaux, que vous incorporerez hors du feu, & enfuite deux livres de charpie de vieille toile blanche & nette, qu'il faut avoir pilée dans un grand mortier, la paffer par le tamis fin, pour la mêler avec la compofition ci-deffus, & remuer jufqu'à ce que la compofition foit à demi froide, & y mettre enfuite une demi-livre de belle & bonne mirrhe pulverifée, & deux onces de bon aloës, le tout en poudre très-fine, remuez & mêlez bien le tout hors du feu jufqu'à ce qu'on juge qu'on en pourra former des rouleaux, & ayant huilé une table, jetter le tout deffus, l'otant de la baffine avec une cueillere de fer, il en faut former des rouleaux, qu'on appelle magdaleons, les envelopper de papier, les garder au befoin: s'il eft bien fait, il eft noir & folide.

Cet emplâtre eft admirable pour les playes & contufions des

hommes; car il ôte l'inflammation, & conduit promptement à cica-trice. CHAP. XCIV.

On pourroit appeller ces compoſitions véritablement des emplâtres, puiſqu'ils ſont de la conſiſtance d'emplâtre; mais comme le mot d'onguent eſt le plus connu de tout le monde, je l'ai nommé onguent, quoi qu'improprement.

Pour s'en ſervir, il faut, ayant trouvé le mal dans le pied du Cheval, faire fondre de cet onguent avec autant d'huile d'olive, ou de beurre, pour empêcher que l'onguent ne brûle, & cela dans une cueillere, & tout chaud en mettre dans la playe, du coton par-deſſus, & continuer juſqu'à guériſon. Cet onguent a cela de bon, qu'il ôte & empêche l'inflammation en deux ou trois applications, & ainſi la douleur ceſſe plutôt qu'avec les autres onguens ou huiles tels qu'ils ſoient.

Cet onguent fera revenir la chair ſur les os en deux ou trois applications, en quelque lieu que ce ſoit; on le mêle avec une fois autant d'huile roſat; on s'en ſert de même pour les playes: quand il faut faire ſuppurer, il attire tout ce qu'il y a d'impur dans une playe; enſuite on peut ſe ſervir d'un onguent plus ſiccatif, ou de poudres.

Pour les playes des Chevaux, il faut mêler ſur le feu un peu plus d'huile ou de beurre que d'onguent, afin qu'il ſoit liquide, & de cela avec un pinceau on graiſſe la playe, l'ayant bien eſſuyée avec de la filaſſe, & on met ſur le tout un peu de filaſſe fort légerement toutefois, & ſeulement pour empêcher que l'air n'y faſſe altération, car tout autant qu'on peut couvrir une playe ſans la meurtrir, c'eſt toujours le mieux.

Il n'y a point de playe ſi profonde & ſi grande qu'elle ſoit, que cet onguent ne guériſſe promptement.

Je prie le Lecteur de faire cas de cet onguent, j'en ai éprouvé beaucoup, mais ils ſont inférieurs à celui-ci; il ne coute que trente ſols la livre, quand on fait toute la doſe, & il ſe conſerve toujours. Il a cela d'admirable, qu'il ôte toute la chaleur & inflammation d'une playe; & même des parties voiſines.

Souvent j'ai vû des Chevaux qui ont été guéris de grands clouds de rue, qui avoient fait tomber des eſquilles du petit pied, ou bien qui avoient piqué le nerf: ce qui a traîné la cure en ſi grande longueur, que les chevaux ont été cinq ou ſix mois ſur la litiere: finalement le pied bien conſolidé, toutes choſes remiſes en état, ils ont boité plus de trois mois de ce pied-là, n'y ayant véritablement plus de mal, mais la foibleſſe y reſtoit ſi grande, qu'il leur a fallu

CHAP. XCIV. laisser raffermir le pied, & y reprendre force, en les promenant tous les jours en main dans les terres douces où ils ne souffroient point en cheminant, car de les laisser dans l'écurie sans les faire marcher, ils auroient été encore plus long-tems à se remettre. S'il arrive un pareil accident à un Cheval de carrosse, on le peut faire herser; aux autres il les faut promener en main dans les terres labourées; & peu à peu la force leur reviendra, & ils serviront comme auparavant: mais si on s'ennuye, on perdra absolument le Cheval au lieu de le guérir. Il arrive souvent qu'à ces grands maux causés par des clouds de rue, ou chicots, où un Cheval aura été deux & trois mois sans mettre le pied à terre; quand on les croit guéris du pied, l'épaule se sera désséchée, ou la hanche se sera baissée plus que l'autre, ensorte que quand on a eu bien de la peine à guérir le mal, il en reste un plus grand, car il est souvent incurable, comme est une hanche basse: pour l'épaule séche on y peut remedier; ainsi le plus assuré à tous ces maux est de charger l'épaule ou la hanche, pour prévenir ces désordres.

Quoique je ne fasse pas consister une cure dans la possession d'un bon onguent, comme la plupart des gens font, étant une chose nécessaire d'en avoir pour s'en pouvoir servir, j'en ajouterai encore ici une description qui passe pour très-bonne, & assurément j'en ai vû de très-grands effets, on pourra choisir ce qui agréera le plus. Lorsque quelqu'un vous dira qu'il a un onguent qui n'a jamais manqué de cloud de rue, vous pouvez lui répondre hardiment, ayant l'un de ceux-ci, que vous en avez un aussi bon que le sien, néanmoins que vous n'êtes pas assuré de guérir tous les clouds de rue, & vous direz vrai.

Onguent de Barthélemy, pour les Encloueures, Clouds de rue & Bleymes.

Prenez une livre d'huile d'olive, demi-livre de sucre, pinte de gros vin rouge, feuilles de romarin, & feuilles d'orties grieches, de chacune quatre onces, mettez le tout dans un pot de terre verni, que la moitié reste vuide, couvrez-le de son couvercle, & bouchez bien les jointures avec de la pâte, faites boiullir à petit feu de charbon six heures entieres, ensuite refroidir à demi, & passez au travers d'un linge, ajoutez six onces de cire neuve, coupez en morceaux, & laissez refroidir; si les herbes sont fraîches, l'onguent sera verd. Il s'applique chaud comme les autres onguens, & même en le faisant fondre, on y peut mettre dans la cueilliere un peu d'huile d'olive

d'olive ou du beurre, pour empêcher qu'il ne se brûle, & qu'on ne soit privé de l'effet.

Baume ardent pour les playes, meurtrissures & douleurs froides; comme aussi pour les Enclouëures, Clouds de ruë, &c.

PRenez une chopine d'exellent esprit de vin, demie-once de camphre en poudre, qu'il faut mêler avec l'esprit de vin, mettez dans un grand matras capable de contenir trois chopines, & un vaisseau de rencontre au haut, le tout bien lutté; laissez circuler sur une chaleur du Bain-Marie, jusqu'à ce que le camphre soit dissous. Il ne faut pas que le bain bouille, mais le plus chaud qu'il se peut sans bouillir; le camphre étant dissous, ôtez du bain, & laissez réfroidir le matras, délutez le rencontre, & mettez dans le matras deux onces de carabé concassé; remettez le rencontre, lutez & remettez au Bain-Marie chaud sans bouillir comme ci-devant, pendant deux jours & deux nuits, laissez refroidir: le baume sera fait, & il le faut garder dans une fiole bien bouchée. CHAP. CXV.

Le carabé est l'ambre jaune, & plus l'ambre approche du blanc, il est meilleur pour cette opération, car il est plus parfait.

Ayant bien ouvert le trou de l'enclouëure, ou cloud de ruë, versez dedans un peu de ce baume froid, bouchez le trou avec du coton, & continuez à panser le Cheval tous les jours, jusqu'à ce qu'il ne boite plus, ce qui sera bien-tôt.

Ce remede est excellent pour les jambes foulées & travaillées, en les frottant tous les jours avec ce baume tout froid, ayant auparavant fort échauffé les nerfs, en les frottant avec un bouchon de foin: il est aussi très-bon pour toutes contusions & douleurs froides, pour les efforts de nerfs & pour les playes.

Ce baume est bon pour les Hommes, pour les playes récentes, il les guérit aussi proptement que le naturel; il est bon pour les débilités & douleurs des jointures, pour les douleurs froides, pour les rhumatismes, sciatiques & efforts; enfin on peut s'en servir aux usages qu'on employe de l'eau de la Reine de Hongrie: celui-ci fera tout autre effet, & si je suis assuré que l'on n'en trouvera la description dans aucun Livre, si on ne l'a pris dans celui-ci; étant bien fait, il est clair & jaune comme l'or, & rien n'est plus beau.

S'il y a une esquille, ce baume la fera détacher dans peu de tems, & pour cela il faut dessoler, puis panser, comme j'ai dit, de ce baume à froid jusqu'à ce que l'esquille se détache; notez que plus l'esquille sera près de la noix ou du pivot, plus il faudra de tems pour la faire tom-

CHAP. XCV. ber. Ainfi n'accufez pas le baume, fi les chofes vont en longueur : même il faut remarquer que fi le pivot ou la noix qui eft cet os qui fe joint au petit pied, eft piqué d'un cloud ou autre chofe, il n'efquillera jamais, & le mal fera très-long : car il faudra les ratiffer pour en ôter la noirceur ; enfin qui voudra fe fervir de ce baume, trouvera qu'il eft admirable à tout : Pour les hommes, c'eft un fecret rare pour les playes, pour les contufions, douleurs froides, fluxions, &c. que le Chirurgien curieux s'attache à découvrir fes vertus, il les trouvera au de-là de ce qu'il en croit, s'il le prépare bien.

Remede quand l'apoftume a foufflé au poil.

CHAP. XCVI. IL y a des encloueures négligées, dont l'apoftume monte au poil, ce qui fe fait quand la matiere eft retenuë au bas dans l'encloueure, & ne pouvant trouver d'iffuë à caufe de la dureté de la fole ou corne, elle monte entre le petit pied & le fabot, & paroît fous la couronne, pour lors on dit que l'apoftume ou matiere a foufflé au poil : elle y peut fouffler auffi, fi on néglige de panfer un Cheval encloué, ou fi on le panfe mal, fur-tout aux Chevaux qui ont le pied foible : de quelque maniere qu'il arrive, il eft affez dangereux, à caufe que tout le fabot fe peut détacher du petit pied, comme il a commencé de faire en un endroit, ou bien l'apoftume ou la matiere fe congelera & durcira à la couronne : ce qui peut caufer un affez grand défordre, qui fera de corrompre le tendon, non toutefois fi grand que de deffouder tout le fabot. Il peut refter des groffeurs fur la couronne, quoique le Cheval foit guéri, qui venant à s'augmenter, feront refferrer & deffécher le pied au-deffus. Nous donnerons des remedes pour cela à la fin de ce Chapitre.

Le remede ordinaire d'abord qu'on s'en apperçoit, eft de deffoler le Cheval ; mais avant d'en venir là, je voudrois tenter les remedes fuivans, puifque j'en ai vû guérir plufieurs fans les deffoler. Ce mal eft plus à craindre aux Mulets qu'aux Chevaux, parce qu'ils ont le pied plus délicat.

Il faut bien parer le pied, pour donner jour & lieu à la matiere de fortir par le bas, & de découvrir le lieu où eft la matiere, en décernant un peu la fole tout autour, puis appliquer dans le mal l'eau vulneraire ; fi vous n'en avez pas, le baume ardent, ou de l'huile de Merveille chaude, & autour de la couronne un reftrainctif qui fera fait avec de la chaux vive démêlée avec l'eau feconde, & appliquer particulierement fur l'endroit où la matiere a foufflé au poil : car rien ne refferre plus puiffamment que ce remede ; vous pouvez, fi vous vou-

lez, mettre un reftrainctif fait avec la fuye de cheminée, des blancs d'œufs & du vinaigre, pour repouffer la matiere en bas, & bander l'endroit, afin d'aider d'autant à refferrer le mal. CHAP. XCVI.

Si vous verfez l'huile bien chaude par le dedans du pied, elle paroîtra contre la couronne au haut du pied, & c'eft le meilleur, puifqu'elle guérira toute la playe, & la confolidera jufqu'au fond; mais fi après la premiere ou feconde application du reftraictif, le fabot n'eft pas refferré & reffoudé au poil, fervez-vous de l'onguent de la Comteffe.

Onguent de la Comteffe, pour refferrer les playes que la matiere a fait en foufflant au poil.

Prenez un pot net & verni, mettez dedans un demi-feptier d'eau-de-vie & une livre de miel: faites cuire à fort petit feu le tout en remuant avec une efpatule, jufqu'à ce que le miel foit bien pénétré de chaleur & l'eau-de-vie incorporée avec le miel: lors ajoutez du vert de gris, noix de gales, & borax de Venife, de chacun deux onces paffées par le tamis fin, & deux onces de couperofe blanche pilée: remuez bien le tout, & faites cuire à feu médiocre jufqu'à ce que tout foit bien incorporé, que vous garderez dans le même pot bien couvert.

Appliquez cet onguent à froid fur un peu de coton ou de filaffe, & le reftrainctif blanc ou le noir par-deffus l'onguent, & tout autour du pied; après la premiere ou la feconde application, la playe fera refferrée & le fabot reffoudé.

Le but qu'on doit avoir quand on panfe le pied duquel l'apoftume a foufflé au poil, eft de repouffer la matiere en bas, en refferrant le haut: ce que vous ferez appliquant au haut de l'onguent, & du reftrainctif par-deffus, & mettant dans l'ouverture que vous avez faite de l'encloueure dans le pied, de l'eau vulneraire, ou du baume ardent, ou de l'huile de Merveille ou de Gabian.

La matiere ayant foufflé au poil, fi on néglige de faire ce que je viens de prefcrire, l'apoftume fe congelera & s'endurcira, en forte qu'il fe formera un gros calus ou dureté fur la couronne qui arrêtera toute la nourriture du pied, qui par ce moyen fe defféchera, & le mal fera après auffi dangereux qu'un javar encorné: fi le tendon eft infecté & atteint, on peut le prévenir en pratiquant ce que j'ai dit, & ne laiffant pas envieillir le mal; que s'il y a feulement une groffeur, faites le remede fuivant.

Pour resserrer & résoudre les grosseurs & enflures sur la couronne, quoiqu'endurcies.

Si le tendon est atteint, il faut traiter ce mal comme un javar encorné (on connoît que le tendon est atteint, en ce que la matiere qui l'a corrompu, a fait une ouverture au cuir, & qu'en introduisant la sonde dans cette ouverture, elle pénétre jusqu'au tendon) mais s'il ne l'est pas, & qu'il y ait seulement une grosseur molle ou dure, qu'elle desséche le pied ou non, demêlez de la chaux vive en poudre avec de l'eau seconde, ou de l'eau-de-vie au défaut ; mais l'eau seconde est meilleure ;appliquez le tout sur de la filasse sur la grosseur, une plaque de plomb pour tenir en état la partie & l'appareil, & bien bander & serrer le tout fortement, pansant tous les jours le Cheval en cette maniere, dans huit jours le mal doit être resserré.

Si le mal ou la grosseur est si endurcie, que le remede ne fasse rien, dessolez le pied où est la grosseur, fendez la fourchette, pour élargir le quartier sous la grosseur, & quatre jours entiers après la dessolure, rasez le poil sur la grosseur autant que vous le pourrez : échauffez fort l'endroit rasé, le ratissant avec le dos d'un couteau ou autre ferrement, jusqu'à faire venir la peau très-rouge sans la faire saigner, puis appliquez dessus de la meilleure huile de laurier toute froide, de la filasse par-dessus, une enveloppe & une ligature : au bout de deux jours si l'huile de laurier a été bonne, elle aura attiré sur la partie comme de petites croutes que vous nettoyerez & ôterez doucement : ensuite remettez de l'huile de laurier sur la partie & la même filasse, & l'enveloppe & ligature comme auparavant,& continuerez jusqu'à guérison, c'est-à-dire, que l'enflure soit dissipée.

L'enflure qui n'aura pas été dissipée & résoluë par ce remede, ne le sera assurément que par le feu: donnez des pointes de feu qui percent le cuir,sur-toute la grosseur à un doigt de distance l'une de l'autre, sans approcher d'un demi doigt de la couronne, & embrassant la largeur d'un demi-pouce au-delà de la grosseur : mettez sur toute la partie brûlée, la composition faite de thérébentine, de miel & de tarc mêlés & chauffés ensemble, de la filasse par-dessus : tous les quatre jours renouvellez sur la vieille filasse de la même composition jusqu'à ce que les escarres soient tombées : lors il faut laver les playes avec de l'eau-de-vie, & les poudrer de vieille corde pilée.

Le Cheval doit avoir été dessolé, & la fourchette fenduë quatre jours avant de donner le feu, si ce n'est qu'on l'eût déja dessolé pour y travailler par l'application de l'huile de laurier, & cela depuis quinze jours ou trois semaines.

La chaux vive en poudre pour faire ce reſtraictif, doit s'être miſe d'elle-même en poudre : laiſſant le morceau de chaux ſur une planche, ou dans un pot en lieu ſec, elle ſe mettra en poudre d'elle-même en attirant l'air à ſoi : il faut mêler cette poudre de chaux avec de l'eau ſeconde, ou au défaut, avec de l'eau-de-vie ; il n'y a aucun remede qui reſſere mieux que celui-là. CHAP. CXVI.

Il eſt arrivé ſouvent qu'ayant deſſolé un Cheval, ou pour une ſolbature du fer, ou pour une encloueure, que huit jours après, lorſqu'on le croyoit guéri, la matiere a ſoufflé au poil : il faut appliquer l'onguent de la Comteſſe ſur la playe qui eſt à la couronne, & le reſtrainctif que j'ai ordonné tout autour : au bout d'une, ou tout au plus deux applications, une à chaque jour, le Cheval pourra être guéri : on doit faire cas de ce remede, car il peut empêcher un Cheval de faire pied neuf : l'onguent de la Comteſſe eſt bon auſſi pour affermir une ſole baveuſe & molle.

Du Cheval qui fait pied neuf.

FAire pied neuf, eſt lorſque tout le ſabot tombe abſolument, & que le petit pied demeure tout à nud attaché au pivot & à la noix du pâturon par des nerfs qui le croiſent par-deſſous & l'entourent, & on voit cet os qui eſt aſſez ſpongieux, couvert de chair. Nous nommons cet os le petit pied, qui eſt contenu dans le ſabot ; ce ſont ces nerfs qui étant piqués par des clouds de ruë, cauſent de ſi grands maux aux Chevaux, que ſouvent ils en ſont eſtropiés : je puis vous aſſurer que cet os du petit pied, qui eſt enfermé du ſabot, eſt tombé quelquefois en deux ou trois repriſes, ayant été éclaté par des clouds de ruë qui l'avoient percé ; & finalement il n'eſt point reſté de pètit pied, même il eſt tombé tout entier à des autres Chevaux par des clouds de ruë, leſquels ſont enfin guéris ; mais n'ayant plus de petit pied, ils n'ont été propres qu'à labourer, ayant toujours boité. Je voudrois demander à ces Meſſieurs, qui ont des onguens qui n'ont jamais manqué clouds de ruë ni autre, à ce qu'ils diſent, s'ils auroient guéri ces Chevaux, & s'ils auroient empêché la chute de cet os, & s'il falloit néceſſairement qu'il ſortît, comme cela eſt ſans doute, puiſque s'étant deſſéché, & pour ainſi dire comme mort, il étoit comme un corps étranger dans le pied. Seroit-il ſorti ſans le deſſoler, comme ils nous l'aſſurent ? nous avons ces mêmes onguens qu'ils vantent ſi fort, & peut-être de meilleurs, cela ne ſuffit pas, il faut l'opération de la main, encore y ſommes-nous fort embaraſſés : mais il faut excuſer ceux qui ſe vantent de la ſorte ; car ils n'ont jamais vû de grands maux, leſ- CHAP. XCVII.

CHAP. XCVII.

quels on ne voit guéres ailleurs qu'à Paris, à caufe du tracas des bouës & de l'embarras des ruës : j'ai vû même une perfonne de qualité & de mérite, qui m'avoit fait fi fouvent l'éloge de fon onguent, que j'en étois fatigué, comme n'ayant jamais manqué cloud de ruë ni autre. Cet homme de qualité ayant un de fes Chevaux bleffé d'un cloud de rue, & le petit pied piqué bien avant, fon onguent n'ayant pas réuffi felon fon défir ; car le Cheval boitoit comme le premier jour, il me vint prier de le voir. Je fis faire une grande ouverture, & connus qu'il y avoit une éfquille à détacher ; je le fis panfer avec l'eau vulneraire, & dans quelque tems le Cheval guérit. Et la recette de cet onguent tenue jufqu'alors fi fecrette, fut communiquée depuis très-facilement à bien des gens ; voilà où aboutiffent toujours ces grands fecrets, entre les mains de ceux qui n'ont aucune expérience des maux : la digreffion eft un peu longue : mais elle défabufera peut-etre quelqu'un qui croit tout guérir avec un fecret. Tous ces fecrets ne fe rendent-ils pas communs à la fin du tems ? N'a-t'on pas fçû la compofition de l'onguent de Strasbourg qu'on tenoit fi fecrette, & celles des pilules de Francfort ? l'orviétan & tous les bons fecrets à la fin fe divulguent, & pour moi je les communique tous au public, & je n'en ai pas moins l'ufage pour cela : au contraire je ne puis les cacher comme il arrive à plufieurs ; car j'ai recours au livre où je les trouve à coup sûr.

De ces Chevaux qui ont fait pied neuf, il n'en échappe guéres fans être eftropiés, & tous font propres à rejetter comme inutiles, car avant que le fabot foit revenu, ils ont dépenfé ce qu'ils valent, fi la cure fe fait à Paris où ils coûtent trop à nourrir, & au bout ne valent guéres : fi pourtant ce malheur vous arrive, & que vous ayez deffein de voir ce qui en réuffira, je ne fçache point de méthode meilleure que celle *Del Signor Carlo Ruini* qui l'enfeigne dans fon Livre intitulé *Infirmata Del Cavallo*, *Philippo Scacco*, dans fon Traité *di Mefcalfia*, imprimé à Venife, en donne auffi la méthode. Après ces Meffieurs, particulierement le premier, je n'ai rien à ajouter ; mais j'ai toujours vû que tous ceux qui fe font engagés à la faire, ont plus dépenfé que la valeur du Cheval, & au bout il l'a fallu condamner à labourer la terre. Néanmoins comme il y a de braves Chevaux qu'on ne veut pas abfolument abandonner, & qu'ils peuvent fervir pour étalons, s'ils font entiers ; pour fatisfaire tout le monde, je donnerai ici un très-bon onguent qui fera revenir le pied en détergeant & confolidant, & affurément en continuant vous en verrez de très-bons effets.

Onguent du Schmit.

Faites fondre dans une baffine de cuivre étamée fur un bon feu une demi-livre de réfine concaffée ; & une livre d'huile d'olive, étant fondue, ôtez la baffine de deffus le feu pendant un quart-d'heure, ce tems expiré, hors du feu ; ajoutez oliban & maftic pilés, de chacun une once & demie, remuez & mêlez pendant un demi-quart-d'heure toujours hors du feu, puis y ajoutez une demie-livre de thérébentine commune, remuez un moment pour incorporer le tout.

Dans une autre baffine ou dans un pot, mettez une demie livre de miel, & demi-feptier de bonne eau-de-vie, puis mettez le tout fur un petit feu, & faites cuire lentement en remuant, jufqu'à ce que le tout fume : lors ajoutez du vert de gris, & *Calcantum* en poudre très-fine, de chacun trois onces, remuez & faites cuire lentement jufqu'à ce que le tout foit lié : lors ôtez du feu, & à demi froid verfez ce qui eft dans cette feconde baffine, dans la premiere où eft l'huile qui doit être à demi froide auffi, mêlez bien le tout enfemble, après quoi fans perdre aucun tems, ajoutez deux onces d'alun brûlé en poudre fine, & une once d'orpiment, remuez bien le tout, & d'abord que ces poudres feront mêlées, mettez parmi farines fines de lin & de fenugrec, de chacun trois onces, remuez jufqu'à ce que le tout foit prefque froid ; puis ajoutez deux onces d'aloës en poudre fine, & mêlez en remuant jufqu'à ce que l'aloës foit bien incorporé : l'onguent fera fait, & on le gardera dans un pot : il approche de la couleur de l'Egyptiac ; mais outre la cuiffon qui eft de conféquence, les poudres doivent être très-fines, & vous trouverez qu'il a des vertus approchantes de l'onguent de Strasbourg ; & peut-être eft-ce le même que Maître Floch, Maréchal à Strasbourg, vendoit dans des boëtes de fer blanc aux paffans ; peut-être auffi que ce ne l'eft pas ; quoi qu'il en foit, il eft bon, & on l'employe de même, & aux mêmes ufages, il fait d'affez bons effets.

Cet onguent déterge, empêche la pourriture, confolide & fait une belle cicatrice ; on peut s'en fervir au lieu de mondificatif en toutes les playes, & même les plus grandes.

Quand on veut faire tomber une filandre, ou os de graiffe, il faut mêler autant d'onguent que de fucre, & l'appliquer tout froid fur le mal avec de la filaffe en forme de plumaceau.

Il faut en ufer de la même maniere, quand on a coupé un quartier.

Comme le fabot ne fe coupe pas toujours tout à coup, mais un morceau aujourd'hui, & quelques jours après un autre, il faut appliquer de cet onguent à froid fur de la filaffe à tous les endroits qui paroî-

CHAP. XCVII. tront vifs, & où il y aura playe, & continuer : que si la chair croissoit trop & qu'elle fût baveuse, il faut mettre le feu aux endroits trop élevés, puis l'onguent-par-dessus.

Ce même onguent est très-bon aux playes du garrot & à toutes autres playes pour grandes qu'elles soient, car il les maintient fort nettes, & par ce moyen prévient la gangrene.

Ceux qui ont des équipages à conduire à l'armée ou ailleurs, doivent en porter avec eux, & si les Maréchaux en ont dans leurs Boutiques, tous les jours ils en découvriront les vertus, & se passeront d'Egyptiac d'*Apostolorum*. & de toutes les poudres à dessecher.

Losqu'on a mis le feu ou des caustics sur des javars ou atteintes encornées, que les escarres sont tombées, & qu'il ne reste plus qu'une playe, si on y applique de cet onguent legerement sur de la filasse, elle guérira bien-tôt.

On peut appeller l'onguent du Schmit, un très-excellent Egyptiac, il est bon pour faire revenir la sole, lorsque la chair est trop humide, la sole ne couvre que difficilement; lors la sole étant venuë, si elle ne se raffermit bien, continuez à y mettre le Schmit, & il réussira très-bien.

Il guérira les eaux des jeunes Chevaux de carosse, coupant le poil, & appliquant dessus tous les jours l'onguent du Schmit : on s'en peut servir aux encloueures & clouds de ruë ; mais comme nous avons d'autres excellens onguens pour cela, je les préfererois au Schmit : enfin servez-vous-en par-tout où on employe l'onguent de Strasbourg, hors à en faire avaler pour se purger, comme le bon-homme Floch l'ordonnoit à Strasbourg, mais ce n'étoit qu'à des Suisses.

Il y a des Chevaux qui renouvellent un ou deux des quartiers, leur étant resté une partie de la corne entiere qui a aidé à soutenir celle qui venoit ; mais ce défaut est si notable, qu'à moins d'un rare Cheval, & qui ne doive jamais travailler que sur le terrein mol dans un Manége, on n'aura pas contentement de l'entreprendre, sur-tout s'il change le tiers ou la moitié du pied. On pourra, si on veut, se servir de l'onguent du Schmit ; si vous l'appliquez comme je l'ai enseigné, vous viendrez à bout de la cure, mais il y aura toujours le défaut que je vous ai expliqué.

Faire quartier neuf, est lorsqu'on coupe le quartier à cause de quelque mal qui y oblige, comme javars encornés, bleymes, clouds de ruë, atteintes encornées, & autres maux qu'il faut traiter en particulier, selon la méthode que nous en avons donnée.

Ce Chapitre désabusera ceux qui croyent que faire pied neuf, & être dessolé, est la même chose, & qui rebutent un Cheval quand on dit qu'il a été dessolé, croyant qu'il a fait pied neuf, & même il y en a

qui

qui disent qu'un Cheval a fait pied neuf, lorsqu'il a été dessolé, ce qui est ridicule ; puisque pour avoir été dessolé, il n'en vaut pas un sol moins, s'il a été bien pansé ; & pour avoir fait pied neuf, il n'est jamais bon à faire un grand travail. CHAP. XCVII.

Des Bleymes.

LA Bleyme est une inflammation causée par un sang meurtri dans le dedans du sabot, entre la sole & le petit pied vers le talon, où la matiere se forme & fait les desordres que nous expliquerons. Il y a de trois sortes de bleymes. CHAP. XCVIII.

Les premieres viennent aux pieds alterés & cerclés, & aux talons encastelés, & viennent plutôt au quartier de dedans, comme étant le plus foible. Les Chevaux d'école sont plus sujets à ce mal que les autres, à cause qu'ils n'ont jamais le pied humecté par aucune humidité, & que la poudre le leur desséche extrêmement, si on n'a le soin de leur curer le pied toutes les fois qu'ils sont de retour du manége.

Ce mal fait extrêmement boiter un Cheval, & souvent pour les guérir il leur faut, ou faire une très-grande ouverture, ou dessoler, si on a négligé d'y donner remede à tems : d'abord qu'on s'apperçoit du mal, il faut bien parer le pied, ouvrir la bleyme jusqu'au vif, faire sortir la matiere qu'elle contient qui est presque toujours brune, mettre dedans ou du baume ardent, de l'huile de Gabian ou de Merveille, envelopper le sabot avec une rémolade faite avec de la suye & thérébentine, & par cette précaution la matiere ne soufflera pas au poil, comme il arrive si on ne donne jour à la bleyme, & continuer de la sorte. Que si la matiere avoit soufflé au poil, il le faut traiter comme je l'ai enseigné au Chapitre précédent, & se servir au haut de l'onguent de la Comtesse ; au défaut on peut démêler de la litarge en poudre avec de l'esprit de vin, & l'appliquer sur de la filasse, pour mettre sur l'endroit où la matiere a soufflé au poil.

Il y a des bleymes si dangereuses, qu'elles font faire quartier neuf, parce que la matiere a croupi trop long-tems, il s'est formé un ou plusieurs os de graisse, ou filandres, qui mangent & pourrissent la racine du quartier, lequel il faut couper jusqu'à la couronne, & si pour cela la bleyme n'en est pas guérie. Pour y proceder avec méthode, il faut ayant bien découvert & coupé la sole sur le mal, sonder au coin des quartiers quel fond ou quel creux il y a, où la sonde puisse pénétrer avec facilité, & vous jugerez s'il y a seulement pourriture & matiere, il la faut évacuer, faire bonne ouverture avec le bistouri ou rasoir, & voir le fond du mal : que s'il n'y a point d'os

CHAP. XCVIII. de graisse, panser le trou comme on feroit un cloud de ruë.

Pour prévenir ces bleymes il faut tenir les pieds bien nets, & les graisser, pousser leur fiente sous les pieds de devant, la mouiller avec de l'eau, & leur laisser tous les jours cinq ou six heures les pieds de devant dans cette fiente mouillée : quand on les ferre, il faut leur abbattre le talon, cela remettra le nerf de la jambe, en ce qu'il demeurera étendu, & non arqué, comme il arrive aux Chevaux qui ont trop de talon, de plus empêchera que les talons ne se ferrent, & les bleymes viennent presque toujours de ce que les quartiers de dedans sont serrés. Pour bien prévenir une bleyme, le quartier de dedans étant serré, il faut ayant paré le pied, le ferrer à pantoufle de ce côté-là, laissant la sole forte ; même si le quartier est fort serré, donner trois ou quatre rayes de feu sur la corne, depuis le dessous de la couronne jusqu'au fer, & tenir le quartier fort gras : j'ai vû des Chevaux huit ou dix mois sur la litiere pour des bleymes. Si on peut les prévenir, on évitera bien de la peine & de la dépense.

La seconde espece est différente de la premiere en ce qu'elle est encornée, c'est-à-dire qu'outre les accidens de la premiere, elle a infecté le tendon, qu'il faut extirper tout comme à un javar encorné ; mais ce mal est infiniment plus dangereux qu'un javar encorné ; les bleymes encornées font souvent mourir les Chevaux, en estropient d'autres, & quelques-uns en guérissent, mais après un long-tems.

Une atteinte sourde peut former une bleyme encornée, car elle meurtrit la chair au-dedans, sans qu'il paroisse rien au-dehors : le sang meurtri se change en matiere qui court, & cherchant issuë noircit & gâte le tendon, & ne trouvant point de sortie, outre qu'elle gâte le tendon, elle s'endurcit & se congele, & fait ce qu'on appelle un os de graisse, qui étant un corps étranger & dur, il faut qu'il sorte par l'ouverture qu'on fera par en bas, & le tendon par en haut, & par l'application des remedes que j'ai proposé.

Pendant que vous traitez un Cheval qui a une bleyme de cette nature, il faut au lieu d'avoine lui faire manger du son mouillé dans lequel on mêlera tous les jours deux onces de foye d'antimoine, afin de détourner la fluxion & purifier le sang.

Pour traiter ces sortes de bleymes, outre ce que j'en ai dit, vous pouvez avoir recours au Chapitre qui enseigne la maniere de panser les javars encornés & atteintes encornées, où vous trouverez des remedes propres à ce mal.

Les bleymes de la troisiéme espece viennent de ce qu'il s'enferme de petites pierres ou du gravier entre la sole & le fer, qui la foulent & la meurtrissent ; elles ne sont pas beaucoup à craindre, & sont aisées à guérir.

Le fer mal posé, ou lorsque les clouds ne le retiennent pas en sa place, causera une solbature ou des bleymes ; les pieds plats y sont sujets, car facilement le sable ou le gravier s'enferment entre le fer & la sole. CHAP. XCVIII.

Le remede à ces dernieres, sera de parer le pied pour decouvrir la bleyme, & d'ôter toute la sole meurtrie, si la matiere n'y est pas encore formée : si elle y est formée, il faut l'évacuer, puis panser le trou ou la playe comme une enclouëure : le mal dans son commencement sera bien-tôt guéri ; s'il est grand, les remedes que nous avons proposés en viendront à bout avec l'eau vulneraire, le baume ardent, ou l'huile de Merveille ou de Gabian : quand on a donné jour à la bleyme par-dessous, le mal guérira bien-tôt, lequel étant négligé peut produire de fâcheuses suites.

Des Teignes.

CHAP. XCIX.

LOrsque la fourchette du Cheval tombe par morceaux, comme si des teignes l'avoient rongée, & que cela va jusqu'au vif, on l'appelle des teignes ; la démangeaison y est souvent si grande, qu'elle fait souvent boiter : ce mal n'est pas si dangereux qu'il est douloureux.

On s'apperçoit que les Chevaux ont des teignes avant même qu'ils en boitent, en ce que les pieds ont une odeur de vieil fromage pourri, on ne sçauroit approcher d'eux dans l'écurie qu'on ne les sente ; ils frappent de tems en tems des pieds à terre dru & menu par la démangeaison qu'ils y souffrent, croyant par cette action de s'en défaire.

Pour guérir les teignes, il faut parer la fourchette avec le boutoir le plus qu'on peut, puis éteindre de la chaux vive dans du vinaigre, passer le vinaigre dans un linge, le faire bouillir, & tout bouillant le jetter sur les teignes, c'est-à-dire sur la fourchette, puis y appliquer un restrainctif fait avec de la chaux vive en poudre mêlée avec de l'eau seconde, ou le restrainctif noir fait de la suye de cheminée, vinaigre & blancs d'œufs. L'onguent de la Comtesse guérit les teignes plus commodément en deux ou trois applications ; mais il faut éclisser le pied pour tenir l'appareil.

Si les teignes reviennent, il faut y appliquer l'onguent du Bouvier ; ayant bien nettoyé les teignes, il les guérira : il est mal-aisé d'ôter la cause interieure de ce mal, on peut saigner le Cheval à la pince de tems en tems. Tous les onguens pour sécher les eaux des jambes pourries, sont bons pour guérir les teignes : on les trouvera ci-après.

Pour les prévenir, il faut souvent parer la fourchette, frotter le

CHAP. XCIX. mal avec de l'eau feconde, elle confommera une partie de la pourriture, & defféchera la racine du mal, en forte que de long-tems il ne fera en état de revenir ; on en peut appliquer une ou deux fois, enfuite on peut auffi faire l'eau fuivante : Prenez une livre & demie d'alun, une livre & demie de couperofe blanche dans quatre pintes d'eau, faites bouillir jufqu'à la confomption de la moitié, c'eft-à-dire, que le tout foit réduit en deux pintes, & de cette eau à froid baffinez tous les jours les teignes ; enfuite lorfque vous n'appercevrez plus de démangeaifon, y fondre du tarc ou de la poix noire, & leur tenir les pieds fort curés & nets de la poudre, & autre ordure qui les defféche ; ce dernier remede réuffit très-bien.

Des Peignes.

CHAP. C. LEs peignes font des gratelles farineufes qui font caufées par une craffe adufte, jaune & maligne, qui fort par la racine du poil, s'attache fur le cuir par fon acrimonie, elle le fait dreffer à la couronne & au-deffus, & enfin le fait tomber abfolument.

On les connoît en ce que le poil eft heriffé fur la couronne, & fouvent les peignes occupent & tiennent tout le pâturon, & à quelques-uns jufqu'au boulet ; en maniant & touchant l'endroit, on le trouve plein de craffe farineufe, & la couronne eft enflée par l'abondance des humeurs qui fe jettent en cette partie, d'où le plus fubtil s'exhalle & fort au travers des pores, & rencontrant le poil s'épaiffit & fe congele en fel qui s'attache au cuir ; & fait cette craffe que tous les Chevaux qui ont des peignes ont fur la couronne : Il y a deux fortes de peignes, des féches, qui ne rendent aucune humidité, & d'autres qui étant humides, pouffent par les pores des eaux puantes, qui laiffent l'endroit où elles font fituées humide & puant : de plus au-deffous de la couronne à la naiffance du pied la corne s'éclatte & creve fur la fuperficie feulement, parce qu'elle participe à la féchereffe & à l'acrimonie de l'humeur, qui eft contenuë dans la couronne d'où la corne prend fa nourriture.

Nous parlerons de ce mal dans l'achat des Chevaux, il n'eft pas douloureux & ne les empêche pas de travailler, fi ce n'eft dans les pays humides; car dans les pays fecs il fe féche de lui-même fans autre remede pendant l'Efté.

Néanmoins l'humeur qui caufe ce mal eft par fois fi chaude & fi acre, qu'elle nuit beaucoup au Cheval, & même les peignes occupent toute la jambe jufqu'auprès du genouil & du jarret : les remedes communs qui ne font que les deffécher, ne fervent qu'à pallier le mal,

qui revient lorsqu'on le croit guéri ; les peignes sont fâcheuses quoique séches : car elles poussent continuellement de la crasse qui se forme sur le cuir & s'ttache au poil, qu'il faut ôter tous les jours avec un peigne serré des dents, d'où elles ont pris leur nom.

Le remede pour les sécher, est de prendre de bon tabac de Bresil, une couple d'onces; coupez-le très-menu, ou bien ensfeuillez-le, & le mettez tremper dans un demi-septier de bon esprit de vin pendant douze heures, remuez le tabac d'heure à autre pour mieux faire pénétrer l'esprit de vin, & attirer toute la teinture & la force du tabac, après quoi rottez les peignes sans les écorcher, & ensuite les frottez avec une poignée de ce tabac, qui a trempé dans l'esprit de vin, & le faites bien pénétrer dans le mal à force de frotter, & continuez de la sorte tous les jours. Si ce remede ne suffit pas, & que les peignes reverdissent ou ne soient pas sechées, faites le suivant.

Prenez du coton, imbibez-le d'esprit de vitriol, mouillez-en toutes les peignes legerement, après avoir frotté le lieu avec un bouchon pour les échauffer, sans les écorcher ni faire du sang.

Si l'esprit de vitriol ne les guérit entierement à la premiere application, réiterez-en une seconde, ou vous le traiterez comme les eaux des Chevaux, que nous enseignerons au Chapitre CLXXVII. ou avec l'onguent du Bouvier.

J'ai eu un Barbe fort jeune qui avoit des peignes qui approchoient de la nature des mauvaises eaux, car elles étoient fort humides : j'y appliquai de l'esprit de vitriol, meilleur & plus fort que je ne croyois, & qu'on ne le vend communément dans les Boutiques à Paris, en une seule fois trop abondamment, en sorte qu'il lui fit enfler le nerf & toute la jambe, qui étoit si douloureuse, qu'il ne pouvoit se soutenir ; j'eus recours à l'emmielure rouge pour ôter la douleur des jambes, & particulierement du nerf qui étoit furieusement irrité ; & sur l'endroit où il y avoit des peignes, qui avoit été atteint trop vivement avec l'esprit de vitriol, j'y appliquai l'emmielure blanche qui adoucit le mal, & bien-tôt toute la couronne tomba ; ensuite quoique la chair & la peau revinssent & les playes se soudassent, il y manquoit beaucoup de poil, & jamais il n'en revint sur la cicatrice. Les peignes guérirent, & jamais il n'y en eut apparence ; mais le Cheval fut deux mois sur la litiere & cette cure fut un peu violente : j'ai allégué cet exemple pour faire connoître la conséquence qu'il y a de trop appliquer pour un coup de l'esprit de vitriol, s'il est bon ; car celui qu'on achete ordinairement à Paris n'est pas si violent, & il vaut mieux y revenir à deux, même à trois fois, que d'en trop mettre la premiere.

CHAP. C.

L'esprit de sel fera le même effet que celui de vitriol, & présentement que je connois les effets de l'esprit de sel, je m'en servirois plutôt quede celui de vitriol, il est plus déterſif.

Le remede ſuivant pourra réuſſir : faites diſſoudre du ſel ammoniac dans l'esprit de vin à diſcrétion, c'eſt-à-dire, toutautant que l'esprit de vin en voudra diſſoudre ; car dès-lors qu'il reſtera du ſel au fond, l'esprit eſt aſſez chargé, il n'en faut pas davantage, baſſinez-en les peignes après les avoir bien nettoyées & frottées.

Beaucoup de gens qui croyent guérir les vieilles peignes, n'en ſont pas venus à bout, l'esprit de vitriol ou de ſel en guériſſent quelquefois qui ne reviennent plus, mais non pas toujours ; & les poireaux & des maux auſſi grands, ſont plus faciles à guérir que les peignes, particulierement celles qui ſont vieilles & malignes.

Des maux de la fourchette, qui ſont des bouillons de chair ou des ceriſes, que les ignorans prennent pour des fics.

CHAP. CI.

OUtre les maux qui viennent dans la fourchette par les clouds de ruë, teignes & fics, il vient auſſi des excroiſſances comme des bouillons de chair ou de ceriſes, qui ſoufflent au côté de la fourchette, & paroiſſent groſſes comme de petites noix, plus ou moins : ces maux qui viennent de la chaleur du pied ou de l'écurie, paroiſſent plutôt à la fourchette qu'ailleurs, & ne ſont pas dangereux, mais quelques-uns très-douloureux ; quoique bien des gens les ayent pris pour des fics, ils ſe ſont mépris ; car le fic eſt nourri & abreuvé par un ſuc nerveux, corrompu & alteré, qui fait toute la malignité du mal, & ſouvent il eſt attaché au tendon ; & celui-ci n'a point d'autre principe que la chaleur étrangere, ainſi le mal eſt ſympatique, & non idiopatique, ce qui eſt infiniment moins dangereux : ce n'eſt pas que ſouvent ils ſont boiter tout bas, & ſi on négligeoit d'y donner ordre, il en peut meſarriver ; ces maux ſont faciles à voir par ce que j'ai dit ; il y en a de faciles à guérir, d'autres qu'il faut deſſoler les Chevaux, & enſuite extirper la racine de ce mal comme on fait aux fics, ce qui va de longue ; mais céla arrive rarement.

Lorſque vous appercevrez ce bouillon ou groſſeur de chair vive, qui paroît à côté de la fourchette, qui y eſt attaché, & qui fait preſque toujours boiter les Chevaux, & aſſez ſouvent tout bas, ſi c'eſt à un des pieds de derriere ; s'il eſt gros & beaucoup élevé au-deſſus de la fourchette, il faut d'abord le couper avec un couteau de feu, arrêter le ſang avec le même feu, mettre ſur le mal de l'onguent de

la Comteſſe, & continuer juſqu'à guériſon, ou au défaut des poudres d'alun crud, noix de galles & couperoſe blanche égales parties, & par-deſſus un plumaceau de filaſſe, & ſur le tout, & même ſur toute la fourchette & la ſole un reſtrainctif, fait avec thérébentine, ſuye & eau-de-vie, cuits lentement en remuant ſans ceſſe, juſqu'à ce que le tout ſoit lié; laiſſer l'appareil trois jours ſans y toucher, en le levant toucher le mal avec de l'eſprit de vitriol, puis appliquer l'onguent ou les mêmes poudres, & le reſtrainctif ci-devant, & continuant de la ſorte, le mal ſera bien-tôt reſſerré, & en état de guériſon.

Souvent au lieu de reſſerrer par les remedes que je viens de propoſer, la chair pouſſe tout de nouveau, & ſemble reverdir autant que devant: ſi cela arrive remettez le feu, & ſur l'endroit brûlé mettez l'onguent de la Comteſſe; quand vous leverez l'appareil, lavez la partie avec l'eſprit de vin, & enſuite l'onguent de la Comteſſe, & continuez ainſi juſqu'à guériſon, ce qui ſera bien-tôt. Vous pouvez auſſi pour reſſerrer bien nettoyer & eſſuyer la partie, & toucher le mal avec l'eſprit de vitriol, & par-deſſus de la couperoſe blanche, & un plumaceau ſur le tout, puis bien bander le mal avec des écliſſes.

Si après ces remedes le mal ne ſe reſſerroit pas, & qu'il ſoufflât de nouveau, comme il peut arriver, il faut arracher la fourchette, & panſer le mal comme j'ai enſeigné aux fics ci-devant; mais cela ne ſera pas, ſi vous vous êtes ſervi de l'onguent de la Comteſſe.

Ce qui étonne à ces ſortes de maux, eſt que le Cheval en boite ſouvent tout bas, enſorte qu'on ne peut ſe perſuader que ce mal les puiſſe faire boiter de la ſorte; ſi cela eſt, n'y mettez du tout que l'onguent de la Comteſſe, panſez-le tous les deux jours, & il guérira ſi vous continuez.

Ces bouillons de chair paroiſſent auſſi au bout de la fourchette des pieds de derriere; ils ſont ſi douloureux, que le Cheval en cheminant n'appuye que la pince à terre & même fort peu, & demeure toujours couché; il ne faut pas s'en étonner, avec le ſeul onguent de la Comteſſe il guérira, le penſant de deux jours l'un.

Le chaleur de l'écurie fait apoſtumer & venir en matiere la fente de la fourchette, enſorte que le Cheval en boite tout bas, & le pus mêlé d'eau rouſſe deſcend juſques dans la fourchette: ce mal paroît quelque choſe, & n'eſt d'aucune conſéquence, quoiqu'il ſoit douloureux, & faſſe boiter le Cheval: il faut pour le guérir nettoyer l'endroit, paſſant une eſpatule avec de la filaſſe au travers la fente de la fourchette par pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'on faſſe ſortir la filaſſe ſéche comme elle y entre; lors mettez dans cette fente de l'eſprit de vitriol, ou de l'eau ſeconde, & de la filaſſe mouillée de l'une deſdites

CHAP. CI. liqueurs dans la fente, & continuez de la forte jufqu'à guérifon, ce qui fera dans cinq ou fix fois fans autre chofe.

Des démangeaifons aux jambes des Chevaux & ailleurs.

On voit des Chevaux qui continuellement fe frottent les jambes, enforte qu'ils s'emportent tout le poil: les vieux y font plus fujets que les jeunes; mais quand ces derniers ont beaucoup travaillé, & qu'ils font enfuite de féjour, ces démangeaifons leur viennent.

Pour y remedier, prenez deux onces d'euforbe en poudre fine, mettez-la dans une pinte de vinaigre très-fort, & l'y laiffez tremper fur les cendres chaudes pendant fix heures; puis ayant très-bien bouchonné les jambes, frottez-les avec cette mixtion, il guérira tout au moins à la feconde application: il eft bon enfuite de faigner le Cheval aux arcs fi c'eft devant, & du plat des cuiffes fi c'eft derriere.

Il croît dans les hayes une graine rouge qu'on appelle du ftafi fagre, autrement des bonnets de Prêtre, la graine eft à trois quarrés, on s'en fert pour faire mourir les poux aux oifeaux de proye & aux bœufs; il faut prendre de cette graine une couple de poignées, la piler & mettre infufer dans une pinte de bon vinaigre fur les cendres chaudes, & en laver fort les endroits qui caufent de la démangeaifon aux jambes: on ne les aura pas baffiné deux fois qu'ils feront guéris.

On trouve l'Efté dans les montagnes au long des chemins creux une plante nommée helleboraftre, dont les feuilles font fort longues & dentelées; les Payfans s'en fervent pour faire mourir les poux au bétail: il en faut prendre une bonne poignée, & l'ayant un peu concaffée, en frotter les endroits qui démangent aux Chevaux une ou deux fois feulement: fi on en frotroit trop, il tomberoit efcare.

Le remede fuivant eft fort bon; mettez quatre onces de couperofe verte, alun brûlé autant, & deux poignées de l'herbe appellée du curage, dans deux pintes de vinaigre; faites bouillir le tout jufqu'à diminution de la moitié, & après avoir bien bouchonné les jambes, frottez-les une couple de fois, elles guériront fans doute.

Les Chevaux s'écorchent au pli de la feffe, à la naiffance de la cuiffe, le poil s'emporte, & la place refte pelée & roûge, ce qui fait connoître qu'il y a de la chaleur: il faut à ces maux piler quatre onces de fcories qui reftent quand on fait le foye d'antimoine, & les mettre dans deux pintes de fort vinaigre, faire bouillir bien fort, puis en frotter tous les jours l'endroit pelé, il le defféchera, & le poil reviendra.

Ce même remede ôtera fort bien les démangeaifons des jambes &

de

de toutes les parties du corps, si on les en frotte souvent, & quand la démangeaison seroit universelle, il la guérira assurément, pourvû qu'on rafraîchisse le Cheval, avec le foye d'antimoine dans le son mouillé, ou le cristal mineral, & continuer fort long-tems: on ne laisse pas de se servir du Cheval, comme je l'ai ordonné en plusieurs endroits, la saignée ayant précedé toutes choses. CHAP. CI.

Pour attirer la vie dans un pied privé de nourriture par differens maux.

LEs Chevaux pour avoir eu des maux aux pieds, aux hanches, aux jarrets, au boulet, au pâturon, ou ailleurs dans les jambes, la nourriture ne se distribue qu'avec peine dans le pied; ainsi il se dessè-che, se serre, diminue de sa forme, & avec le tems devient si petit, qu'il se rend inutile. CHAP. CII.

Ce mal est aisé à connoître, car le pied paroît à l'œil plus petit; quand on frappe dessus, il sonne comme s'il étoit creux, & souvent le Cheval en boite.

Pour remede, il faut rayer tout le poil, faisant de grandes rayes avec le feu depuis le poil jusqu'au fer de haut en bas, sans approcher trop près de la couronne, & aussi-tôt après entourer tout le pied avec la rémolade ci-après. Pour faire ces rayes on prend un couteau de feu, comme si on vouloit donner le feu sur une partie du corps, avec ce couteau on fait des rayes au long de la corne comme si c'étoit une re-nette, & on pénétre l'épaisseur d'un écu blanc.

La raison de cet effet du feu, qui semble devoir altérer davantage le pied au lieu de le soulager, vient de ce que les rayes de feu péné-trent & attendrissent la corne, le petit pied qui étoit excessivement res-serré par le sabot, ou par un quartier seul, reprend sa place, & par cette corne attendrie, il s'élargit dans l'instant & ne souffre pas tant qu'aupa-ravant; la rémolade qui est à la fin de ce Chapitre pénétre mieux dans la corne, que lorsqu'on y a appliqué la renette, qui ne fait qu'affoiblir un pied sans le soulager.

Cataplasme.

Prenez deux parts de fiente de brebis & une part de fiente de pou-le, mettez-les dans un pot avec du vinaigre & du sel: faites cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit comme en pâte.

Dans un autre pot, faites cuire des mauves avec de l'eau ce qu'il en faut, jusqu'à pourriture, étant bien cuites, mêlez de la graine de lin en poudre, & ayant encore un peu cuit, tirez-les du feu & les pilez

dans un mortier, avec la huitiéme partie d'ail crud, le tout bien réduit en pâte molle, sera incorporé avec le pot précédent, y ajoutant un peu d'huile de lys.

Après avoir paré le pied, vous appliquerez de cette composition chaude dans le pied que vous éclisserez, puis autour du pied vous mettrez la rémolade ci-après seulement tiéde, & réitererez cinq ou six fois de deux jours l'un, faisant réchauffer le vieil cataplasme, & y mêlant seulement un peu de nouveau, le tout appliqué bien chaudement; s'il y a de l'amendement, vous pouvez cesser le cataplasme, sinon il faut continuer davantage.

Souvent il n'y a qu'un côté du pied qui se resserre, & se desséche si fort, que toute la nourriture tombe sur l'autre quartier, & c'est toujours près des talons des pieds de devant, & au quartier de dedans où cela arrive, comme à la partie la plus foible; les Chevaux en boitent tout bas, parce que le petit pied est trop pressé par ce côté serré.

Donnez sept ou huit rayes de feu sur le quartier qui est serré, depuis la couronne jusqu'au fer, sans toucher le poil, mettez dans le pied le cataplasme ci-devant chaud & l'éclissez, & appliquez sur le quartier une rémolade avec une demie-livre de poix de Bourgogne, quatre onces de thérébentine commune, deux onces d'huile d'olive, & suffisante quantité de farine fine pour épaissir le tout, continuez quelques jours cette rémolade tiéde, le talon ou le quartier s'élargiront, & le Cheval ne boitera plus.

Si tous ces remedes ne font pas assez d'effet, particulierement pour le quartier de dedans qui est trop serré, dessolez le Cheval, fendez la fourchette dans le milieu avec un bistouri qui pénétre jusques dans le pâturon, emplissez cette fente avec beaucoup de plumaceaux frottez avec tarc, miel & thérébentine égales parties mêlés & cuits ensemble, prenant garde qu'il ne faut pas mettre ces plumaceaux dans la fourchette, que lorsque l'appareil est mis sur la sole & les éclisses posées, lors il les faut mettre dans ladite fente par le pâturon, & bien emplir la fente pour la tenir large, ce qui fera tout un autre effet que si on l'avoit mis par dedans le pied. Cela élargira le quartier suffisamment, ensuite la sole venant à croître le fortifiera & le soutiendra, si on le serre comme on doit.

Des playes des Chevaux.

IL y a des playes fi legeres, qu'il ne faut que les tenir nettes pour les guérir ; il y en a de douloureufes, qui étant négligées perdent entierement un Cheval, mais qui étant panfées avec foin & méthode, ne diminuent ni fa beauté ni fa bonté ; & il y en a de mortelles, qu'il ne faut pas entreprendre de traiter, ce feroit des foins mal employés. Il faut prendre garde à la nature des playes ; les unes font faites de coups de pique ou d'épée, & les autres de bale de moufquet ; celles qui font dans les chairs, font bien plus faciles à guérir que celles qui fracaffent les nerfs, les tendons & les os, & principalement dans quelque jointure, qui ne guériffent prefque jamais. Je ne confeillerois pas de traiter un Cheval qui auroit un coup de moufquet dans le corps qui lui perceroit la capacité ; car affurément la cure en feroit de très-grands frais, & au bout peut-être on n'y réuffiroit pas. Les playes font fâcheufes pendant les chaleurs, parce que les mouches y engendrent une grande corruption capable de faire mourir les Chevaux ; car fouvent la gangrene y furvient, ce qui n'arrive pas dans le froid ; mais d'un autre côté le grand froid eft contraire aux playes, & empêche leur réunion. Ceux qui s'attachent à une vieille routine, les font durer plus long-tems qu'elles ne devroient : c'eft ce qui m'oblige à difcourir affez au long fur cette matiere. Pour y proceder comme l'on doit, il eft néceffaire d'établir des maximes fur lefquelles cette connoiffance eft fondée.

La premiere eft, que la chair des Chevaux eft fort fujette à corruption, elle eft baveufe : ce qui la touche trop rudement, la meurtrit & la corrompt, la chair meurtrie retarde d'autant la guérifon, car il faut qu'elle tombe avant que la playe fe confolide ; ainfi il faut fonder une playe le plus legerement & le moins qu'on peut : les fondes de bois aromatiques dont on a l'ufage en Italie, font très-bonnes, par exemple de bois de genévre, de romarin & autres : il faut avoir préparé les fondes long-tems avant que de s'en fervir, afin qu'elles foient féches : celles d'argent & de plomb font les meilleures pour les playes fort profondes, & celles de plomb pour paffer dans un feton au lieu des cordes qu'on y met, car le plomb ne caufe aucune chaleur.

La feconde maxime eft, qu'il faut toujours tenir une playe nette, & en ôter la méchante chair. On fait manger la méchante chair des Chevaux avec des poudres, & quand elle furmonte trop, on la refferre par des bandanges, fi le lieu le permet, quand elle n'eft pas fer-

CHAP. CIII.

me de même ; que ſi on ne la peut reſſerrer, on la mange avec des poudres, ou on la brûle legerement ou fortement, ſelon qu'il en eſt beſoin ; ſi le mal n'eſt point trop près de l'os, il ne faut jamais appréhender de trop manger, & couper la chair qui eſt corrompue & de mauvaiſe conſiſtance, pourvû qu'on ne coupe ni nerf ni tendon, car la chair de Cheval revient aiſément & aſſez promptement ; quand elle vient trop vîte, elle eſt preſque toujours mauvaiſe : il eſt mieux de couper ou brûler la chair qui ſurmonte, que de la manger avec des poudres.

La troiſiéme eſt, qu'aux grandes playes il faut toujours faire révulſion au commencement, c'eſt-à-dire, qu'il faut divertir la fluxion, & l'empêcher de ſe jetter ſur la partie bleſſée; ce qu'on fera par la ſaignée ſans peine & ſans frais : elle tempere la chaleur des humeurs, elle en diminue la trop grande quantité : elle en modere le cours & l'impetuoſité ; & ſi les humeurs ſont corrompues & pourries, elle ſoulage la nature d'une portion du fardeau qui lui eſt nuiſible ; auſſi la ſaignée fait plus d'effet au commencement des playes, que tous les reſtrainctifs & autres remedes que l'on pourroit ordonner.

Aux Chevaux bleſſés qui ſont gras, la diette eſt excellente : on ne peut les nourrir trop peu, & pour les grandes playes il leur faut ôter l'avoine & même le foin, ſi on veut, & ne donner que du ſon mouillé & en petite quantité.

Comme la ſaignée réuſſit bien dans le commencement des playes, il n'en faut pas abuſer, & en ayant fait au plus deux ou trois, il en faut demeurer-là, le plus nuiroit beaucoup pour pluſieurs raiſons trop longues à décrire.

L'une des meilleures maximes pour les playes, eſt de ne les laver que le moins qu'on peut avec de l'eau pure ; l'humidité de l'eau retarde beaucoup la guériſon, en ce qu'elle entretient l'humidité naturelle qui eſt dans la chair, laquelle il faut deſſécher pour la faire conſolider : mais ſi on eſt obligé de laver, il faut que ce ſoit avec de l'urine, ou du vin chaud, ou de l'eau de forge tiede, pour ôter l'ordure & la craſſe qui s'y attache.

Une très-bonne méthode eſt de laver les playes avec de l'eau ſeconde, après qu'on les a bien nettoyées, comme je viens de le dire ; l'eau ſeconde ôte un peu la démangéaiſon, elle amortit la playe en ôtant le feu, & empêche que la chair ne ſouffle pas ſi tôt, ainſi elle ſe deſſéche plus facilement.

La quatriéme maxime eſt, qu'il faut empêcher un Cheval de ſe lécher, car la langue du cheval eſt un venin pour ſes playes, & jamais il ne guérira tant qu'il ſe léchera : de plus s'il frotte ſa playe

contre quelque chofe de dur, il meurtrit toujours la chair qu'il faudra faire tomber, ce qui retardera d'autant la guérifon. CHAP. CIII.

La cinquiéme maxime eft, que toute humeur qu'on peut ou réfoudre ou répercuter, jamais il ne la faut faire venir à fuppuration, principalement dans les parties nerveufes & pleines de ligamens, & auprès des os, parce que la matiere fe formant en ces endroits, affoiblit la partie qui eft long-tems à guérir, & laiffe fouvent une difformité ou une groffeur difficile à réfoudre, & toujours foibleffe ; fi c'eft près des os, la matiere qui les touche en corrompt quelque partie, enfuite il faut qu'ils efquillent, c'eft-à-dire que ce qu'il y a de corrompu ou d'attaché fur l'os, fe détache : ainfi il faut toujours tenter les repercuffifs, que nous appellons reftrainctifs, qui ont la faculté de refferrer & réfoudre les humeurs qui accourent trop abondamment fur la partie bleffée ; les Médecins marquent quelques occafions où il n'en faut pas ufer, comme dans une tumeur critique qui vient d'un effort de la nature, qui foulage l'interieur aux dépens d'une partie moins confiderable, ou quand la tumeur eft aux émonctoires, ou fi la tumeur eft caufée par une piqueure où il y a du venin, ou bien lorfque la matiere eft craffe & vifqueufe, quand elle eft trop enracinée & collée à la partie ; dans ces rencontres il ne faut pas repercuter une tumeur. Il faut encore tenter une réfolution, & tâcher de diffiper la matiere, s'il fe peut, par des remedes qui ayent la faculté d'attenuer, d'échauffer & de réfoudre les humeurs, devant que d'en venir à la fuppuration.

La fixiéme eft, que les playes contufes, où il y a grande meurtriffure, font difficiles à guérir, car il faut que toute la chair meurtrie fe pourriffe & tombe : le plus affuré à ces fortes de maux eft de couper ; le rafoir ou le couteau de feu eft plus affuré que les cauftics, & on en eft mieux le maître pour le conduire antant qu'on le veut..

La feptiéme eft, que les playes en rond font difficiles à guérir, & le meilleur moyen d'en venir à bout eft de les couper en forme longue, qui fera plutôt reprife.

La huitiéme eft, qu'il faut tenir une playe couverte le plus qu'on peut, pour empêcher l'altération que l'air y fait, ce qui retarde beaucoup la guérifon ; aux endroits qu'on peut les couvrir avec une peau d'agneau habillée en poil, il eft très-bon; mais comme il ne fe peut commodément en beaucoup de parties du corps, on met de la filaffe par-deffus, & pour mieux faire tenir la filaffe, on la coupe ou on la pile, afin qu'elle s'attache mieux.

La neuviéme maxime eft, que les bords de quelque playe que ce foit ne fe reprendront, & ne fe réuniront jamais tant qu'ils feront cal-

CHAP. CIII.

leux : ainfi pour y donner remede, il faut mêler de l'onguent Aureum avec du beurre d'antimoine qui n'a point été précipité dans l'eau, car il eft cauftic, ce qu'il n'eft pas étant lavé, & en frotter les bords de la playe, cela détruira les calus, enfuite la playe fe confolidera facilement ; comme les calus font quelquefois fi gros & fi durs que cela n'y fait rien, il faut les couper ou plutôt taillader avec le biftouri ou avec le couteau de feu, après quoi la cicatrice fe fermera plutôt.

Pour commencer à traiter une playe, il faut toujours tondre le poil ras, environ deux doigts de large autour de la bleffure, & tenir la place bien propre, nette & graffe, afin de faire étendre le cuir pour plus facilement fe rejoindre.

Les playes fimples faites avec la felle ou autrement, qui ne font point profondes, fe guériffent en les nettoyant avec de l'urine où du vin chaud, puis les poudrant avec de la vieille corde pilée, ou de la filaffe coupée menu : fi la playe eft un peu grande, l'eau feconde au lieu du vin chaud, ou de l'urine fera encore mieux ; car elle ôte la démangeaifon, & on viendra bien-tôt à bout d'une playe fi on continue : fi la chair furmonte, comme il arrive affez fouvent, la couperofe blanche en poudre, ou le colcotar qui eft plus actif, la reſferreront ; on appelle colcotar le vitriol brûlé jufqu'à ce qu'il devienne rouge.

Par fois la felle a fait une dureté qu'on appelle un cors : pour le faire tomber, les Maréchaux, felon la méthode & la routine ordinaire, le font graiffer avec de l'huile de noix battue avec autant d'eau, ou bien avec du vieil oing, ou graiffe blanche, jufqu'à ce qu'il tombe de lui-même, mais l'affaire va de longue ; puis on lavera la playe avec de l'eau feconde, qui eft l'eau forte dont les Orfévres ou Graveurs fe font fervis, qui eft de couleur verte : au défaut on prendra du vin chaud, on la poudrera avec du fon, & la playe guérira infenfiblement.

Le cors tombera plus facilement fi vous laiffez tomber deffus du fuif de chandelle, en penchant en bas la chandelle allumée, le fuif dégouttera tout bouillant fur le cors, & le fera plutôt détacher : il faut enfuite laver la playe avec du vin chaud, de l'eau feconde, ou de l'urine, & la graiffer avec du vieil beurre falé fort legerement, & de la poudre de vieille corde, continuer à laver & graiffer, ce beurre fervira d'un bon déterfif pour tenir la playe nette, ce qui la conduira bien-tôt à cicatrice. J'ai vû mourir des Chevaux pour avoir négligé un cors, & la gangrene fe trouver au-deffous qui avoit gagné le dedans, & les Chevaux mouroient affez brufquement.

La plus affurée méthode pour faire promptement tomber un cors,

eſt de frotter avec l'onguent de ſcarabeus, ou au défaut avec quelque bon rétoire, & l'en frotrer trois jours de ſuite, préſenter un fer rouge vis-à-vis du rétoire d'abord qu'on l'a appliqué, & bien-tôt le cors tombera, & vous éviterez beaucoup d'accidens qui arrivent quand on manque de faire tomber promptement un cors : tous les onguens cauſtics ſont bons pour cela, & une ſeule application ſuffit.

Si la playe eſt grande & profonde, enſorte qu'il y faille une tente, comme il arrive aux playes de la cuiſſe & du garrot, & ailleurs, celles de lard ſalé gras y feront bonnes, ſi ce n'eſt qu'il faille tenir la playe ouverte : car pour éviter les grandes inciſions difficiles ou dangereuſes à faire, il faut au lieu de tentes ſe ſervir de l'éponge préparée, qui ouvrira la playe ſans inciſion, & fera que vous verrez toujours le fond. Cette méthode eſt bonne dans les endroits où l'on appréhende de couper les nerfs ou les tendons, ou lorſque l'abondance du ſang vous empêche de voir ce que vous devez couper.

Méthode pour préparer l'éponge pour ouvrir les playes.

Comme l'éponge préparée eſt fort utile dans beaucoup de playes, j'en donnerai ici la méthode : lavez bien une éponge fine, ſerrez-la avec une fiſcelle le plus fort que vous pourrez, & l'enveloppez de papier mouillé, puis faiſant une place au milieu de l'âtre, mettez votre paquet d'éponge ſur l'âtre, & de la cendre chaude par-deſſus, de la braiſe ſur la cendre, & laiſſez en cet état ce paquet un quart ou demie-heure ; l'ôtant de-là, l'éponge eſt ſéche & bien condenſée & ſerrée, vous la laiſſerez refroidir ; développez & coupez-la avec un couteau de la forme que vous voulez, puis vous la frottez avec du ſuppuratif ou du digeſtif, afin qu'elle ne s'attache pas à la chair, l'ayant introduite dans le fond d'une playe, le lendemain vous la retirerez avec des pincettes, ſi fort groſſie, qu'elle aura fait une auſſi grande ouverture que vous pouvez ſouhaiter, ſans bleſſer ni les nerfs, ni les tendons, ce qui ne ſe pourroit faire par l'inciſion ; & toutes les fois que vous voulez ouvrir une playe, il faut ſe ſervir de cette éponge préparée. Si l'éponge préparée, comme je viens de la décrire, n'eſt pas aſſez puiſſante pour ouvrir une playe, ou qu'elle ſoit fort baveuſe & non vive, comme il eſt néceſſaire, pourvû que ce ne ſoit pas dans le deſſous du pied, il faut faire fondre une demie livre de cire ; étant fondue, mêlez deux onces de ſublimé en poudre, mêlez bien le tout enſemble, puis en imbibez fort des éponges fines, & les faites autant boire qu'elles en ſont capables d'en contenir : enſuite ſerrez les éponges dans une preſſe, & les laiſſez dans la preſſe deux jours & deux nuits : vous pourrez après couper des

CHAP. CIII. tentes de cette éponge préparée, elle ouvrira les playes, & servira d'une maniere de cautere ; que si elle ne fait pas encore assez d'effet, avec les deux onces de sublimé, mettez de plus une once d'arsenic en poudre fine, le tout dans la cire fondue, cela fera un petit cautere très-bon pour les javars & atteintes encornées, où il est besoin de faire tomber le tendon ou autre matiere corrompue. Si le mal étoit au-dessous du pied, pour des clouds de ruë ou autres maux, il ne faudroit pas se servir de l'éponge où il y a du sublimé ou de l'arsenic, crainte que cela ne fît un renvoi des matieres à la couronne, ce qui feroit un très-méchant effet ; mais on peut se servir de celle qui suit avec la cire toute seule. On prépare aussi de l'éponge en l'imbibant dans la cire fondue, & l'éponge en ayant bû autant qu'elle est capable, vous la mettez dans la presse, & l'y laissez refroidir pour en couper des tentes de la forme que vous voudrez ; elle ouvrira une playe ; mais comme il n'y a rien de caustique, elle ne fera pas une si grande ouverture, mais aussi elle ne causera pas tant de douleur, & n'offensera point les nerfs : cette derniere façon de préparer l'éponge, est très-bonne pour resserrer les chairs qui croissent trop dans le pied, parce que comme le pied est bandé & bien éclissé, l'éponge par sa chaleur & humidité grossit, & oblige la chair à se resserrer.

Vous pouvez, si la playe est assez ouverte, vous servir des tentes de lard, car elles détergent & consolident sans meurtrir la chair;soyez assuré que les tentes ordinaires, si elles ne sont très-bien faites, ne peuvent si bien réussir, & ainsi retarderont la guérison.

Un excellent moyen qui est peu pratiqué, sera de traiter le Cheval blessé interieurement, afin que l'exterieur en aille mieux : quelques-uns purgent les Chevaux qui ont de grandes playes, & font très-mal, selon moi, car la purgation irrite & augmente le mal par la chûte des humeurs, qui ont été ébranlées, & non évacuées par le médicament ; ainsi le contraire de ce qu'on s'étoit proposé arrive, mais faites le remede suivant.

Pillules de sinabre pour les playes, pour la galle, les vers, le farcin, & pour ceux qui se pelent la tête.

CHAP. CIV. PRenez assa fœtida, du plus net & beau, des bayes de laurier de Provence ou d'Italie, & du sinabre, de chacun une livre, mettez-les en poudre fine l'un après l'autre, & les mêlez dans un mortier de fonte, avec de bonne eau-de-vie, très-subtile, pilant le tout & l'incorporant bien, ensorte qu'on en puisse former des pillu-

les

es pesant chacun quatorze gros, que vous laisserez sécher. CHAP. CIV.

Il en faut donner aux Chevaux blessés, de deux jours en deux jours, ou tous les jours une, jusqu'à ce qu'ils en ayent avalé huit ou dix, selon la grandeur de la playe: Pour les faire prendre avec facilité, on donne une chopine ou trois demi-septiers de vin: le Cheval doit être bridé, ou au mastigadour, si vous en avez un, deux heures avant chaque prise, & autant après.

Ces pilules se conservent vingt ans, & disposent le corps ou la chair d'icelui à une prompte guérison, en purifiant le sang: Elles résistent à la corruption & à la pourriture, contribuent à la guérison de la gale & du farcin, & extirpent tous les vers qu'un Cheval peut avoir dans le corps: On doit faire cas de ce remede à l'armée, où il est de conséquence de guérir promptement les playes des Chevaux, comme je dirai ci-après, & ces pilules l'avanceront au-de-là de ce qu'on en peut croire.

Il y a souvent des Chevaux si fort échauffés dans le corps, que la tête & le col leur pélent, le poil tombe, & la place reste sans poil, enlevée en beaucoup d'endroits, ce qui marque une grande chaleur intérieure. Le seul remede qu'on pratique à ces maux, est de leur tirer du sang; mais la saignée seule ne suffit pas, il faut de plus donner trois prises de ces pilules, trois jours de suite, & frotter les endroits pélés deux fois le jour avec de bonne eau de chaux; si cela ne guérit pas le Cheval, il faut réiterer le tout, & ensuite lui faire manger de la fleur de soufre dans du son mouillé, peu au commencement, ensuite augmenter peu à peu; finalement lui en donner jusqu'à une demie-poignée tous les jours: le Cheval peut travailler quoiqu'il mange de la fleur de soufre.

Pour ces roignes vives & fâcheuses gales, si opiniâtres & si difficiles à déraciner des crins & de la queue, après avoir saigné & purgé un Cheval, donnez-lui trois ou quatre prises, chaque prise de deux pilules, & bien-tôt il guérira en le frottant d'eau de chaux tous les jours: si la gale est opiniâtre, réiterez le tout.

On peut se servir de ces pilules aux Chevaux qui ont des eaux aux jambes, des poireaux, des javars encornés, & autres maux difficiles à guérir, car coupant le chemin & détournant l'humeur qui faisoit ces maux, la cure en sera bien plus aisée.

Ayant donné la description des pilules de finabre, comme étant d'une grande utilité pour les playes, j'ai été obligé d'en décrire les autres vertus; ce qui a fait une maniere de disgression, qui ne sera pas inutile au Lecteur qui veut s'instruire; pour celui qui ne cherche qu'à redire & à mordre, je lui avoue de bonne foi que j'eusse pû pla-

cer la defcription de ces pilules peut-être plus à propos à la fin de ce
CIV. Chapitre. Il trouvera bon, s'il lui plaît, qu'elles demeurent placées comme elles font, puifqu'il faut fe débarraffer le plus qu'on peut de la formalité.

Comme pour guérir toutes les playes, il faut fe fervir des tentes, & que celles de lard font très-bonnes, vous les ferez comme il fuit.

Pour faire des tentes de lard, on les coupe de long, & on les pouffe dans la playe, elles s'y fondent à moitié ; & quand on les retire, on les laiffe réfroidir pour devenir fermes, & enfuite on les remet dans les playes, fi elles font affez longues.

Si la playe eft fordide ou vilaine, ou que la chair foit baveufe, l'ufage de l'eau feconde, ou de l'eau jaune décrite ci-après, ne doit pas être oublié toutes les fois qu'on panfe la playe: mais fi vous voyez qu'elle n'opere pas affez, & que les déterfifs ordinaires ne rendent pas la playe belle, ou que la chair furmonte, ajoutez une once d'arfenic en poudre fine, fur tôute la dofe de l'eau de chaux que je décrirai ci-après. Si cela n'a pas affez d'effet, il faut y mettre le feu avec un fer plat & bien rouge, pour brûler & piler toute la playe fort& ferme ; pourvû qu'on ne touche point avec le feu aux cuirs, aux tendons, ni aux nerfs, il n'y paroîtra pas après la guérifon. D'abord qu'on a mis le feu, il faut mettre de l'huile de laurier, & de la filaffe par-deffus, couvrir toute la playe, s'il fe peut, & continuer à graiffer ce qu'on a brûlé avec de l'huile de laurier chaude, jufqu'à ce que l'efcarre fe détache & foit prête à tomber ; lors le bafilicum, après que l'efcarre paroît fe vouloir détacher, fera plus propre, ou de la graiffe blanche, jufqu'à ce que l'efcarre foit tombée, & la place demeurée nette, la chair fera belle au-deffous, & il ne reftera aucune marque de feu ; il n'y a ni poudre ni onguent qui le vaille.

Les déterfifs ordinaires font peu propres pour les Chevaux, je les juge trop foibles. On les compofe avec miel, vinaigre, farine de féves & d'orge, fuc de plantin, d'aigremoine, racine d'iris, thérébentine, réfine, &c. On appelle ces remedes à l'égard des playes dont je viens de parler, *medicamenta levioris armaturæ*. Mais on peut fe fervir de l'Egyptiac, de l'*Apoftolorum*, ou de l'onguent du Bouvier. Il ne faut point flatter les playes des Chevaux, l'onguent *Aureum*, l'emplâtre *de Bretonica*, & *de gratia Dei*, ne font pas fuffifans, & c'eft fe tromper que de les mettre en ufage ; le vieil beurre falé fera meilleur pour tenir une playe nette : on lavera la playe avec de l'urine ou de l'eau jaune, ou l'eau feconde, & on graiffera enfuite avec ledit beurre, & faut poudrer la playe avec de la corde pilée : que s'il y a beaucuop de chair pourrie & baveufe, il faut y appliquer de l'Egyptiac & continuer.

Il ne faut point craindre que l'Egyptiac, qui eſt le déterſif ordinaire des Chevaux, leur cauſe trop grande cuiſſon, ils n'ont jamais amaigri pour leur en avoir appliqué : Et afin que vous puiſſiez ſçavoir ce que c'eſt, je vous en donne la deſcription. CHAP. CIV.

Deſcription de l'Égyptiac.

Prenez une livre de miel commun, mettez-le dans un pot verni ou baſſine avec une chopine d'eau-de-vie, faites cuire à petit feu, quand il ſera bien pénetré de la chaleur, & que l'eau-de-vie ne paroîtra plus pour l'avoir remué aſſez ſouvent avec une eſpatule de bois : ajoutez deux onces d'alun brûlé pilé fin, & quatre onces de vert de gris paſſé par le tamis de ſoye, remuez toujours ſur un petit feu, enſuite mettez-y une once de ſublimé pilé très-fin, remuez & cuiſez lentement, juſqu'à ce que le tout ſoit aſſez épais, ôtez du feu & remuez juſqu'à ce que l'onguent ſoit froid, que vous garderez dans un pot couvert pour s'en ſervir comme nous dirons.

J'ai donné ci-devant de l'onguent du Schmit, qui déterge & conſolide, je m'en ſers au lieu de l'Égyptiac quand je n'en ai point de fait. Je l'ai donné à des Maréchaux, qui depuis qu'ils l'ont éprouvé, n'employent plus d'Egyptiac. L'onguent *Apoſtolorum*, comme auſſi celui du Docteur, ſont auſſi fort bons, & font à peu près les mêmes effets que l'Egyptiac, hors que l'onguent du Docteur eſt plus fort.

Pour déterger plus puiſſamment, ſur-tout lorſqu'on appréhende quelque pourriture ou gangrenne, il faut mêler dans l'Egyptiac une couple d'onces d'eau forte, & en appliquer ſur la playe. Que ſi on veut manger la mauvaiſe chair, & avoir un cauſtique qui n'agiſſe que ſur la pourriture, ſans offenſer ni nerfs ni muſcles, il faut mettre en uſage avec ſûreté celui que j'ai donné ci-devant, nommé le cauſtic liquide, & en mettre dans la playe avec du coton, le laiſſer agir juſqu'à ce que l'endroit où il eſt appliqué paroiſſe tout amorti & blanc. Vous noterez qu'un cauſtic liquide ſimplement appliqué ſur la chair ne fait pas grand effet ; mais s'il eſt preſſé ſur la playe & enveloppé, il fera un effet au double : on peut en remettre pluſieurs fois tout de ſuite, juſqu'à ce qu'on voye qu'il aye aſſez pénetré, l'eſcarre tombée, ſi elle n'eſt aſſez grande, on peut retoucher avec le cauſtic pour ôter toute la vilaine chair, & rendre la playe belle & nette. Pour n'être pas obligé d'en venir à l'uſage des cauſtics, le plus aſſuré eſt toutes les fois qu'on panſe une playe de la laver avec de l'eau ſeconde, ou plûtôt de l'eau de chaux, dite eau jaune, ou ſi l'on veut le ſavon noir mêlé avec la chaux vive, qui fera une très-belle playe & détergera.

Quand on eſt obligé de frotter les tentes avec de l'Egyptiac pour déterger le fond d'une playe, elles en ſortent toutes vertes, ce n'eſt pas de la matiere de la playe, mais du verdelet qui eſt dans l'Egyptiac.

Il y a des playes négligées & envieillies, où la chair ne peut plus revenir ſur les os, particulierement aux playes dans les pieds, l'os du pied demeure tout ſec, ſans que la chair veuille renaître deſſus, alors il faut ſe ſervir de ſarcotiques, qui ſont l'aloës, la ſcarcocole & l'ariſtoloche; vous les pouvez appliquer en poudre ſur la playe, ou mêlées avec de la thérébentine, du miel roſat, ou quelque onguent familier & propre à cela. Rien ne fait mieux venir la chair ſur les os que l'onguent de Monſieur Curty, décrit ci-devant, en le faiſant fondre moitié huile d'olive & moitié onguent, l'appliquer ſur l'os: l'onguent fera revenir la chair ſur les os, & par-tout où elle manque. La poudre ſuivante réuſſit bien auſſi.

Remede pour faire revenir la chair.

Prenez du ſang de dragon du véritable, & non du contrefait, comme on en vend aſſez communément à Paris, du bol fin ou d'Armenie, de chacun demie-once, maſtic, oliban & ſarcocolle, de chacun trois dragmes, aloës, ariſtoloche ronde, & racines d'iris, de chacun une dragme & demie; il faut du tout faire de la poudre, dont vous uſerez en la mettant toute ſeule ſur la playe, mais plus à propos mêlée avec du ſirop de roſes, de la thérébentine, ou du jus d'abſynthe; cette compoſition fera revenir la chair, où il n'y avoit aucune apparence d'en faire renaître; celle qui eſt mêlée avec la thérébentine réuſſit mieux dans les pieds.

La playe etant belle & bien nette, il faut ſeulement la deſſécher avec les poudres que nous dirons ci-après: ſur-tout il faut avoir grand ſoin de tenir les bords bien propres, nets & gras, & de couper le poil deux doigts tout autour bien ras. Mais comme il eſt important à l'armée de guérir promptement les playes, de peur que les mouches ne s'y mettent, ou que la corruption ne s'y engendre, qui font mourir un Cheval, rien ne le fera plus promptement que la poudre de ſympathie. Les effets en ſont tels, que bien des gens ne les peuvent croire naturels, faute de les avoir examinés, ou d'être capables de cet examen.

Poudre de ſympathie.

Dans le mois de Juin ou Juillet, prenez la quantité que vous voudrez de bon vitriol commun, ſans le piler: le Romain, qui en aura, eſt le meilleur, celui de Cypre n'eſt pas bon à cela, mais celui d'Al-

lemagne eſt aſſez bon, mettez-le dans une terrine de grais platte dans le fond s'il ſe peut, & l'expoſez au Soleil le plus ardent qu'il ſe pourra, la retirant toujours la nuit & dans le tems humide, & continuez juſqu'à ce que le vitriol ſoit calciné & réduit en chaux, la remuant avec une eſpatule de bois tous les jours, prenant garde de n'y pas toucher avec du fer, parce qu'il débilite, & fait perdre la force au vitriol, particulierement lorſque le Soleil l'a ouvert, & rendu en état d'être calciné: ce qu'il faut continuer juſqu'à ce qu'il ſoit en parfaite blancheur, ce qui n'a point de tems limité: gardez cette poudre en lieu ſec pour vous en ſervir au beſoin, & c'eſt la véritable poudre de ſympathie.

Pour guérir une playe, il faut prendre du ſang qui ſort de la playe ſur un linge, le poudrer de cette poudre, mettre ce linge en lieu temperé, continuer de la ſorte tous les jours, & s'il y a de la matiere ou apoſtume ſur la playe, prenez ſur un linge de cette matiere, & la poudrez de même.

Quand la playe a beſoin de ſuppuration, mettez votre linge en lieu humide, s'il faut deſſécher, en lieu ſec: ſi vous êtes obligé par la profondeur de la playe de vous ſervir de tentes, il les faut mettre nettes & ſéches dans la playe, & les poudrer quand on les retire, & continuer juſqu'à guériſon.

J'en ai vû aux Hommes de grands effets pour des entorſes, & des foulures de nerfs: on fait diſſoudre de cette poudre dans l'eau plutôt plus que moins: on en mouille un linge qu'on met en cinq ou ſix doubles pour l'appliquer deux fois le jour ſur le mal, & le bien bander: elle a guéri pluſieurs perſonnes fort promptement & en moins de tems qu'avec tous les remedes; quand ce ſeroit l'eau impériale, angelique, celle de la Reine d'Hongrie, tous les baumes; huiles & onguens; mais par cette méthode, ce n'eſt pas par l'effet de ſympathie, il n'importe pourvû qu'on guériſſe, & aſſurément on guérira.

Cette même méthode rétablira aux Chevaux ces entorſes qui ſont ſi dangereuſes, & ces efforts de jarret qui tiennent les Chevaux hors d'état de ſervir, juſqu'à ce qu'après pluſieurs remedes, on eſt obligé d'y mettre le feu.

Mais comme tout le monde n'eſt pas dans le même goût, ou bien on n'a pas de cette poudre dans le tems qu'on en a beſoin, je vous donnerai la deſcription d'un onguent pour les playes, qui fera plus d'effet en un jour, que les autres onguens en pluſieurs.

Onguent de l'Hermite, pour les playes des Chevaux.

PRenez des feuilles vertes d'ariſtoloche longue, de veronique & de ſauge, de chacune une poignée & demie, du ſanicle, en Latin *ſanicula*, une poignée; racines de guimauves, & de grande conſoude ſéchées à l'ombre, une once de chacune; coupez fort menu les racines, puis les mettez dans un poëlon avec une chopine de crême de lait, faites-les cuire un quart d'heure, & ajoutez enſuite les feuilles coupées menu, & cuiſez le tout autant qu'il ne demeure plus dans la poële que le pur beurre que la crême aura produit en cuiſant.

Lors faites écouler ledit beurre dans un pot, & remettez dans le poëlon un quarteron de gras de lard nourri de gland, coupé par tranches, avec les herbes & racines qu'on y a laiſſées, faites bien cuire le tout, & étant bien fondu & cuit pendant un quart d'heure, coulez encore ce lard fondu dans le pot où vous avez écoulé d'abord le beurre.

Prenez enſuite deux onces d'huile d'olive, qu'il faut encore mettre dans la poële avec les herbes & racines, faites cuire encore un demi-quart d'heure, puis coulez dans le pot où on a mis le beurre & le lard fondu, & après l'avoir écoulé, preſſez bien les herbes & les racines pour en exprimer tout le ſuc & la graiſſe; & comme le tout eſt encore chaud, mettez une once de poix navale fondue, c'eſt-à-dire, du tarc ou du gaudron, & une once & demie d'alun brûlé en poudre, mêlez bien le tout, & le remuez juſqu'à ce qu'il ſoit froid.

Pour vous ſervir de cet onguent, il en faut faire fondre dans une cueillere, & avec un pinceau bien doux, enoindre ſeulement la playe tout chaud fort legerement, la couvrir de filaſſe fort legerement, ou de vieille corde pilée, continuer tous les jours, & la playe ſera bientôt guérie; pourvû que la nature, comme principale ouvriere, vous ſeconde, avec ſon baume naturel, & qu'elle conſolide, agglutine & entretienne, nourriſſe, conſerve & remette la partie en ſon état naturel.

Il faut outre l'application de cet onguent, bien conſiderer, s'il n'y a rien d'étranger: il le faut retirer, & s'il y a des bouillons de chair, ou qu'elle ſoit baveuſe, il faut y mettre le feu, ou de la couperoſe blanche détrempée avec de l'eſprit de vin, rien au monde ne reſſerre mieux les bouillons de chair; l'eſcarre étant tombée, ou plutôt la chair étant reſſerrée, vous appliquerez de l'onguent: ſi la playe a quelque endroits où l'on ne puiſſe voir, & qu'il ſoit beſoin de le déterger, n'oſant y mettre le feu, pour être une partie nerveuſe qu'on craint d'of-

fenser avec le feu, il faut se servir de l'eau suivante, qui déterge fort puissamment. CHAP. CV.

Eau de chaux, dite Eau jaune.

Dans les termes de ceux qui sous de grands noms déguisent les bagatelles, on appelle cette eau Phagedenique. Pour la faire méthodiquement, prenez deux ou trois livres de chaux vive nouvellement faite, mettez-la dans une grande bassine d'étain fin, & versez par-dessus peu à peu cinq pintes d'eau de pluye, & les laissez ensemble durant deux jours, en les remuant, puis laissez bien rasseoir la chaux, versez par inclination l'eau qui surnagera, & la filtrez, c'est-à-dire, passez-la au travers du papier gris, & sur trois livres de cette eau, c'est-à-dire, trois chopines, mettez un demi-septier de bon esprit de vin, une once d'esprit de vitriol, & une once de sublimé corrosif en poudre fine, mettez le tout dans une fiole pour vous en servir comme je l'ai prescrit.

Si vous voulez vous servir de cette eau aux endroits où vous voyez beaucoup de pourriture ou apparence de gangrenne, ajoutez sur toute l'eau, ou à proportion autant d'arsenic en poudre, que vous avez mis de sublimé. Et comme je n'ai point encore parlé de la gangrenne, j'en dirai ici un mot.

De la gangrenne.

La gangrenne doit être considerée ou dans son progrès ou dans sa consommation : dans son progrès elle est un acheminement à la mortification : dans sa consommation, c'est une mortification achevée qu'on appelle sphacelle. Vous connoîtrez la gangrenne par la cessation soudaine du sentiment, & par conséquent de la douleur, par la couleur livide qui vient à la partie, qui ensuite devient noire, par une vilaine odeur cadavereuse, & par la cessation entiere du sentiment. De plus on voit à la partie une molesse exrême après la dureté & tension qui y étoit : voilà les signes de la gangrenne, qui dans sa naissance & son progrès reçoit guérison, mais non pas dans sa consommation. Pour ôter la gangrenne d'une playe, il faut avec le bistouri la scarifier jusqu'au vif, puis la laver avec de l'eau marine, ou de l'eau salée, puis imbiber très bien des plumaceaux avec de l'eau de chaux la plus forte, & en mettre sur toute la playe qu'il faut panser deux fois le jour de la même maniere.

Eau déterfive pour la gangrenne.

Vous pouvez à la place de l'eau de chaux, si elle n'a pas assez operé,

vous servir de l'eau déterſive que vous compoſerez avec alun crud une livre, de couperoſe d'Allemagne demi-livre, concaſſez groſſierement; & pilez très-fin trois onces de vert de gris, faites bouillir le tout dans quatre pintes de fort vinaigre, juſqu'à la diminution de moitié, mettez-le tout dans une fiole la liqueur & la lie: pour vous en ſervir, il faut proceder tout comme à l'eau de chaux, & mêler toujours la lie en brouillant la bouteille avant de vous en ſervir; & ſi l'eau n'eſt aſſez forte, ce que vous connoîtrez après la premiere application, ajoutez parmi cette eau déterſive deux onces de bonne eau forte ſur chaque pinte, & brouillez bien enſemble.

Autre eau déterſive

Prenez une bouteille capable de contenir deux pintes: mettez dedans cinq demi-ſeptiers de vin blanc très-fort, un demi-ſeptier d'eau-de-vie, & deux onces d'eſprit de vitriol une heure après, & point plutôt, mettez-y deux onces de vert de gris en poudre fine, quatre onces de couperoſe blanche, une livre de couperoſe verte, ces deux dernieres en poudre groſſiere, bouchez trés-bien la fiole avec du liege, & une veſſie de porc, laiſſez infuſer ſur les cendres chaudes vingt-quatre heures, brouillant la fiole de ſix heures en ſix heures, puis vous en ſervez, l'appliquant comme l'eau de chaux ci-deſſus, ne l'appliquant jamais qu'on n'aye mêlé la lie avec le tout; elle ſe conſerve trois mois en ſa bonté.

Pour les playes ſimples & ordinaires, il s'y faut conduire avec prudence, obſervant les maximes que nous avons établies: il n'y en a point que vous ne guériſſiez bien promptement, pour grande qu'elle puiſſe être.

On peut avoir des Chevaux bleſſés ſous la ſelle, avec leſquels on eſt obligé de faire voyage, nonobſtant la bléſſure; à ceux-là, il faut ôter un peu de la bourre du paneau à l'endroit de la playe, coudre un morceau de cuir blanc & fort doux ſur le paneau, & graiſſer ce cuir avec du beurre ſalé, & tous les ſoirs le nettoyer de toute ordure, le frotter pour en ôter la dureté, & le graiſſer de nouveau avec de la graiſſe au défaut du beurre.

Pour la playe, il faut tous les ſoirs la bien nettoyer avec de l'eau fraîche & du ſavon, puis la poudrer de ſel juſqu'au lendemain qu'on reſelle le Cheval; en continuant de cette ſorte, il guérira.

Le Jonc marin, avec lequel on enveloppe les verres qu'on apporte de Veniſe dans les caiſſes, eſt merveilleux pour les playes des Chevaux quand on voyage, il faut en mettre une bonne quantité dans la chambre qu'on a fait dans la paneau vis-à-vis de la bleſſure, il

il la guérira ſi on continue ; car ce jonc eſt fort doux au toucher, il ne foule point la chair, & étant ſalé comme il eſt, il guérira la playe.

Pour ceux qui voyagent en Carroſſe, quand les harnois ont bleſſé les Chevaux au poitrail, & y ont fait des duretés ou playes, ce qui arrive particulierement en tems de pluye, il faut couper le poil fort ras autour de la dureté ou de la playe, puis prendre du ſavon noir ou autre au défaut, avec de l'eau, & bien ſavonner tout le devant du poitrail, & avec l'écume que fait le ſavon, frotter doucement pendant un quart d'heure : puis avec de l'eau ſalée, on lavera bien l'endroit où porte le poitrail, on le laiſſera ſécher ; s'il y a quelque choſe de dur au cuir du poitrail qui ait fait le mal, on l'ôtera, ou bien l'on mettra des couſſinets, pour empêcher que le harnois ne porte ſur la bleſſure ; dans le tems d'automne, & en autre tems auſſi, les pluyes fréquentes ſi elles ne font écorcher la croupe & les endroits où portent les harnois, elles font enlever le cuir, comme s'il y avoit de la gratelle ; il faut frotter ces endroits avec du ſavon noir & un peu d'eau, & bien frotter avec la main pour faire pénétrer le ſavon noir, & le mettre en écume, puis le laiſſer ſécher, il guérira ces échauffemens du cuir que la playe a cauſé.

On peut pratiquer la même choſe ſous la ſelle quand il y a playe par la chute d'un cors, car avec le ſavon & l'eau on en viendra bien-tôt à bout.

Pour arrêter le ſang.

On voit des playes faites par un tranchement d'où il ſort une ſi grande abondance de ſang, qu'on ne le peut arrêter, pour avoir quelque vaiſſeau coupé ; il faut ſe ſervir de la poudre de Sympathie que je viens de décrire : ſi l'on n'en a pas, ou ſi on ne veut pas s'en ſervir, il faut chercher ſi l'on peut appercevoir l'endroit du vaiſſeau coupé, & le lier ſi on le peut, ce qui ſera le plus aſſuré remede : ſinon, mettre à l'orifice du vaiſſeau un bouton de vitriol Romain, & ſi c'eſt en un lieu capable de bandage, en faire un ; que s'il ne ſe peut, l'ordinaire remede eſt d'y mettre le feu, puiſque rien n'arrête mieux le ſang que le cautere actuel, qui eſt proprement l'application du feu ; vous avez encore d'autres remedes à tenter avant d'en venir au feu, ſi vous voulez : par exemple.

Prenez colcotar, encens & aloës en poudre, autant de l'un que de l'autre, démêlez-les avec des blancs d'œufs en conſiſtance de miel, & y ajoutez des poils de liévre coupés bien menu.

Si ce remede ne ſuffit, il faut y ajouter le ſang de dragon, le ſang humain deſſéché ; le plâtre, & le vitriol calciné, tout enſemble, ou

CHAP. CV. partie, sans doute arrêtera le sang, si on en met suffisante quantité : si le lieu permet de faire une ligature, elle aide aussi à arrêter le sang : la façon de cette ligature, est celle que les Chirurgiens appellent bandage révulsif.

Si le sang est arrêté, il ne faut songer à la playe qu'au bout de trois jours, & voir si le vaisseau est bien bouché ; les simples qui arrêtent le sang, sont les racines & les feuilles d'orties, l'écorce de grenade & de pin, les feuilles de plantin & de saule, les cormes, les gales brûlées, puis éteintes dans le vinaigre, la farine de féves, l'amidon, la suye de cheminée, la litarge, la ceruse, le vitriol, le vitriol calciné en rougeur, qui est le colcotar, l'alun, l'éponge séchée & mise en poudre, & la coriande séche ; mais dans un besoin fort pressant, il n'est rien de meilleur que les caustics ou cauteres, soit avec le fer rouge, soit avec des poudres, ou autres, qui fassent une escarre & une croute qui bouche le passage : j'y ai vû employer jusqu'à l'arsenic en poudre, qui fait une grande & prompte escarre : Il faut lorsque cette croute vient à tomber, prendre bien garde qu'une nouvelle perte de sang ne survienne, & il ne faut pas irriter pour lors la playe, ni par des remedes acres, ni avec la sonde.

De tous ces simples, il est aisé d'en composer des poudres, qui arrêteront le sang, comme sera la poudre d'écorce de grenade séche, le vitriol Romain & l'alun, autant de l'un que de l'autre, mêlez & appliquez sur le mal.

Pour Cheval foulé sur le garrot.

CHAP. CVI. AYant parlé des playes simples, nous continuerons ici celles qui sont précédes par une tumeur & enflure.

Les Chevaux qui se sont battus & mordus les uns les autres sur le col, & souvent assez près du garrot, s'ils sont entamés & blessés, pour les guérir il faut tenir la partie nette, & laver avec l'eau de chaux ou l'eau-de-vie, ou la frotter avec l'eau & le savon, comme j'ai dit ci-devant, ou la laver avec l'eau seconde, & la traiter comme une playe simple ; s'il y a simplement contusion, l'eau-de-vie y sera bonne, si la playe est petite, la graisser avec de l'huile de noix battue avec du vin rouge, le tout à froid, & continuer, la playe sera bien-tôt guérie.

Les Chevaux qui ont le garrot large & charnu, sont plus difficiles à guérir des playes qu'ils ont, que ceux qui l'on sans chair, où il n'y a que la peau & les os ; parce que cette abondance de chair fournit trop d'humidité, à cause qu'elle est près du mouvement que la nature remplit de flegme pour le faciliter ; cette humidité pénétre les chairs, les

fait surmonter, & empêche qu'on ne puisse dessécher la partie, ni la faire guérir que difficilement, & dans un très-grand espace de tems. CHAP. CVI.

Le Cheval se blesse sur le garrot quand la selle a les arçons trop larges ou entr'ouverts, le foule & le meurtrit : les Maréchaux d'abord selon leur méthode ordinaire, appliquent dessus un restrainctif, avec du bol en poudre, vinaigre & blancs d'œufs : j'approuve le suivant, & il guérira si le mal n'est pas grand.

Battez six blancs d'œufs avec un morceau d'alun gros à peu près comme un œuf, pendant environ un demi-quart d'heure sans intermission, jusqu'à ce que le tout soit en écume fort épaisse, dont vous frotterez toute l'enflure, & ensuite vous la couvrirez du reste de l'écume, & la laisserez sécher ; dix ou douze heures après la premiere application, vous pouvez réiterer la même chose ; s'il y a encore de l'enflure, ou de la chaleur, le mal ne passera pas outre ; parce que la faculté du médicament répercussif & astringent ne doit pas être seulement de repousser l'humeur d'une partie à l'autre, mais elle l'en doit évacuer, & mettre dehors par les pores, en resserrant la partie qui s'étoit dilatée & élargie, pour faire place à l'humeur qui étoit sortie des veines.

Si le mal du garrot est grand, il faut commencer par saigner le Cheval du col, & deux jours après réiterer la saignée qui empêche les humeurs de se précipiter, & se jetter trop abondamment sur cette partie déja affligée ; si ce n'est qu'une petite enflure, la saignée n'est pas nécessaire.

Si la selle a porté à plomb, & que l'arçon entr'ouvert ait meurtri la chair, & que l'enflure avec l'inflammation y paroisse, il faut commencer par frotter le mal avec l'onguent du Duc, & couvrir le garrot avec une peau d'agneau, & même avant de l'appliquer, bassiner très-bien le mal avec l'eau de chaux, où l'on n'a point mis de sublimé : elle ôte extrêmement l'inflammation, & s'il n'y a point de matiere formée, cette eau seule pourra resserrer l'enflure ; mais si elle n'a pas fait l'effet entier, servez-vous du susdit onguent du Duc, couvrez le mal avec une peau d'agneau habillée en poil, & continuez à le graisser trois fois le jour, ce qui est infiniment plus naturel que les défensifs qui ne font pas bon effet, si le mal est grand, & qu'il y ait beaucoup d'enflure & de chaleur précedée par une grande contusion : mais si l'enflure persiste avec chaleur, tension & pulsation, & que vous jugiez qu'il y doive avoir de la matiere formée, ou qu'elle soit en chemin de s'y former, il faut changer de méthode, & laver tout le garrot pour en ôter l'onguent, avec de l'oxicrat tiéde, dans lequel il faut mettre une poignée de sel, le tout bien nettoyé ; il faut laisser sécher, puis frotter encore la partie de l'onguent fait avec une demi-livre de populeum,

un quarteron de miel, & un quarteron de favon noir, le tout bien mêlé à froid, puis y mettre de plus un verre d'efprit de vin, & de cet onguent graiffer doucement pour ne rien meurtrir, il diffipera la fluxion en ôtant la chaleur trop grande, couvrir le tout avec une peau d'agneau pour faire mieux agir l'onguent; nottez qu'il faut graiffer tout au moins quatre fois tous les jours, & afin de détourner l'humeur & réfifter à la corruption.

Il lui faut faire avaler des pilules de finabre décrites ci-devant, une prife, & le lendemain une autre, l'ayant tenu bridé deux heures avant, & autant après la prife : elles aideront la nature à pouffer audehors, & cuire cette matiere contenue dans le garrot; deux jours après redonner encore des pilules, & de tems à autre réiterer des prifes de pilules : elles avanceront merveilleufement la guérifon de fon mal, fi on continue jufqu'à ce qu'on fente la matiere formée.

Pour attirer & faire mûrir une tumeur.

Si vous n'avez pas les onguens ci-deffus, & que vous connoiffiez qu'il foit befoin d'aider la nature à cuire cette humeur, & faire venir à fupuration, faites ce qui fuit.

Prenez du cumin en poudre, & de la farine de lin, autant de l'un que de l'autre; faites les cuire avec du lait de vache, y ajoutant de la fiente de pigeon en poudre à difcrétion, plutôt plus que moins; & vous en ferez un cataplafme qui fera murir la tumeur, & ôtera la douleur; ou bien prenez des racines de guimauves concaffées quatre onces, faites-les cuires dans de l'eau, ajoutez-y enfuite des feuilles de mauves, *brancaurfina*, de chacun une poignée, faites bien cuire le tout & pilez, ajoutez de l'huile d'olive & du beurre, de chacun deux onces, farine de fenugrec, ce qu'il en faut pour épaiffir le tout, & l'appliquez chaudement fur la partie.

Lorfque vous aurez amené la tumeur à fuppuration, c'eft-à-dire, que la matiere y fera formée & prête à fortir, il faut au bas de la tumeur faire un trou ou plufieurs, avec un fer gros comme le bout du doigt, & tout rougé au travers le cuir, & évacuer toute la matiere, puis vous panferez ces ouvertures avec des tentes molles, frottées de l'onguent du Duc, afin de ne rien meurtrir & qu'elles tiennent mieux, cet onguent empêchera l'inflammation; on peut auffi y mettre des tentes de lard qui paffent d'un trou à l'autre, & faire fuppurer autant qu'il fera néceffaire, & fur tout il faut que les trous foient au bas du mal, & qu'il n'y ait point de fac au-deffous, afin que toute la matiere fe puiffe évacuer; que fi on apperçoit qu'il y ait de la matiere plus bas

que les boutons de feu que vous avez donné, ou que la peau soit détachée de la chair, il faut d'abord donner un bouton de feu, & percer le cuir au bout de ce vuide. A moins de cette précaution le cuir ne se reprendroit pas, puis mettre des tentes molles frottées de l'onguent du Duc, d'un trou à l'autre, afin de faire évacuer les matieres; quand je dis des tentes molles, c'est-à-dire, qu'il ne les faut pas rouler bien fort, afin qu'elles ne meurtrissent pas.

Ayant mis des tentes, il faut tenir toute la tumeur grasse avec l'onguent du Duc pour ôter l'inflammation, continuer à panser les trous, & renouveller les tentes jusqu'à guérison, seringuant, s'il y a bien du vuide, avec les eaux d'arquebuzades décrites ci-après, ou avec l'eau jaune, s'il y a beaucoup de pourriture.

On guérit plutôt une tumeur sur le garrot par cette méthode, que par l'incision, la chair qu'on a coupée & touchée avec le rasoir, pourrit & tombe, la partie reste difforme, & souvent d'une petite playe, on en fait une grande sans nécessité.

Cette méthode est bonne lorsqu'on est assuré qu'il n'y a rien de carié ou de corrompu sur les os, & que le fond est bon; mais s'il falloit faire tomber une esquille d'os, ou qu'il y eût filandre, os de graisse, ou autre pourriture attachée à l'os, le plus assuré est de jouer du rasoir, couper tout ce qui est pourri, même la criniere s'il est besoin, sans toucher au nerf qui est au long d'icelle, & tout d'un coup voir le fond du mal, en coupant jusqu'au vif, ne laissant aucun bord élevé, mais coupant la playe en talus, & sur-tout lui donner un égoût, afin que la matiere n'y croupisse pas; prenant garde de ne pas couper le nerf de l'encolure, car on gâteroit le Cheval: mais il faut décerner toute la chair pourrie qui est autour dudit nerf, le tout bien nettoyé avec le rasoir; jetter sur la playe des cendres toutes rouges, c'est-à-dire, en sortant du feu, & en mettre assez pour étancher le sang; laisser les choses en cet état jusqu'au lendemain, bien nettoyer la partie avec de l'eau de forge tiéde, ou du vin chaud, ou de l'urine, ou de l'eau seconde, & remettre encore des cendres fort chaudes jusqu'à deux ou trois fois, de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures; après quoi vous trouverez la playe sans enflure, sans chaleur, ni aucun accident qui puisse retarder la guerison, parce le sel contenu dans les cendres, est fondu par la chaleur, & par l'humidité de la playe: & étant une espece d'alkaly, il détruit l'humeur acide, corrosif & méchant, que la fluxion avoit amenée en cette partie: cet acide étant détruit & adouci, l'enflure se dissipe, & la chaleur s'évanouit. La méthode des cendres chaudes est très-bonne, mais comme on n'en a pas toujours de prêtes à l'Armée ou ailleurs, servez-vous de

CHAP. CVI. la maniere suivante : quand l'incision sera faite, faites dissoudre du vitriol, ou de la couperose verte dans de l'eau, celle qu'on appelle couperose d'Allemagne, est la moins chere, tout autant que l'eau en pourra dissoudre, & de cette eau bassinez bien toute la playe, puis appliquez sur tout l'endroit où vous avez coupé, de la filasse bien mouillée dans ladite eau, & bandez le tout fort proprement, & le mieux que vous pourrez, pour le laisser deux fois vingt-quatre heures; après quoi s'il y reste de l'inflammation ou enflure : remettez encore de la filasse mouillée dans l'eau de vitriol comme auparavant, & assurément en levant la seconde application, il n'y aura ni enflure ni chaleur : ensuite de cela pansez la playe avec du fiel de bœuf en cette maniere : nettoyez bien la playe avec de l'eau où l'on éteint les fers rouges à la forge, faites-la chauffer, ensuite lavez la playe, & la rendez bien nette, puis la lavez encore avec de l'eau seconde, ou de l'eau de chaux, dite eau jaune, puis oignez la playe avec du fiel de bœuf, & par-dessus de la filasse fort legerement, ou de la vieille corde pilée fort fin, le lendemain vous ôterez cette filasse ou corde pilée comme un emplâtre, elle laissera la playe nette & belle ; lavez-la encore avec l'eau seconde ou l'eau jaune, pour ôter la démangeaison, qui est un des empêchemens de la guérison du Cheval : ensuite mettez du fiel de bœuf & de la corde pilée, ou de la filasse par-dessus fort legerement ; continuez toujours jusqu'à guérison : que s'il paroissoit de la chair baveuse ou meurtrie, appliquez dessus l'esprit de vitriol, ou l'un des caustics ci-devant, ou le feu pour le plus sûr : l'escarre tombée, recommencez le fiel de bœuf, & continuez jusqu'à guérison. Pendant ce procedé, s'il y a des chairs qui soufflent & surmontent trop, & que vous n'ayez pas dessein de vous servir de caustics, comme il n'est pas toujours à propos, appliquez sur la chair surmontée de la couperose blanche en poudre : dans deux ou trois applications les choses seront rétablies.

Si le fiel de bœuf ne faisoit pas assez bien, vous pouvez vous servir de l'un de ces onguens ci-devant pour les playes, & particulierement de celui de l'Hermite, par fois de l'Egyptiac, de l'*Apostolorum*, ou bien du colcotar en poudre, pour manger la méchante chair.

J'ai déja dit, & ne le puis trop dire, que d'abord que vous voyez de la méchante chair dans une playe, ou des bouillons de chair qui s'élevent & poussent au-dessus de la playe comme des boutons, il faut avec un fer chaud les brûler, & par-tout ailleurs ou la playe n'est pas belle, ou vous servir du colcotar en poudre, qui n'est que le vitriol commun calciné en rougeur, & une très-petite escarre

étant tombée, la playe reftera très-belle & unie. CHAP. CVI.

En penfant des playes du garrot & d'ailleurs, fi la chair fe hauffe & fe gonfle trop, fervez-vous de l'eau vulneraire qui refferre, déterge, & ôte la démangeaifon, ce que l'eau feconde fait auffi; mais fi les onguens n'operent pas affez, poudrez toute la playe avec de la couperofe blanche & de l'onguent par-deffus, & continuez de la forte jufqu'à ce que les chairs foient affez refferrées.

Eau vulneraire pour refferrer la chair & la déterger.

PRenez une livre de bon efprit de vitriol, non de celui qu'on vend ordinairement, qui n'eft que de l'eau forte où l'on a mis de l'eau, & parce que l'eau forte mêlangée de la forte teint le papier bleu en rouge, comme fait l'efprit de vitriol, on vous trompe par cette épreuve; mais le plus sûr eft de prendre l'efprit de vitriol de ceux mêmes qui le diftillent, & qui vous en donnent par fois de bon. Et pour le connoître, avec une plume neuve il en faut écrire fur le papier blanc, le chauffer, & celui qui fera les caracteres les plus noirs, fera le meilleur efprit de vitriol: prenez-en donc une livre, une once de bon opium, coupé en menues tranches fort déliées, mettez-les dans la fiole où fera l'efprit de vitriol, & laiffez-le diffoudre à froid pendant vingt-quatre heures: il fe fera un limon au fond comme de la bouë, & l'efprit de vitriol deviendra de couleur brune; féparez ce qui fera fort clair, & fi bon vous femble, jettez le plus épais, & gardez cette eau comme très-excellente. CHAP. CVII.

Elle ne caufe aucune inflammation, au contraire elle ôte le feu & la chaleur d'une playe, ne fait que peu de douleur, car l'opium endort le fentiment, & émouffe l'acrimonie de l'eprit de vitriol; elle eft parfaitement bonne pour les javars encornés, pour les pieds deffolés où la fole ne fe raffermit pas affez, pour encloueures, clouds de rue, Seymes & Teignes, pour les grandes playes dans les pieds par des clouds de rue, pour refferrer & empêcher de furmonter, & enfin pour toutes les playes où les os ne font pas découverts.

Avec cette eau les playes du garrot ou d'ailleurs, ne caufent guéres de démangeaifon, ainfi on n'eft pas obligé d'attacher les Chevaux fi court qu'ils ne fe puiffent coucher pour éviter qu'ils ne fe grattent; ufant de cette eau tous les jours, & de l'onguent par-deffus, la playe guérira, & ne caufera point de dé-

CHAP. CVII. mangeaison ; ce qui est très-avantageux pour guérir bien-tôt les playes.

Bien souvent dans ces grandes playes, il s'y forme des filandres qui les empêchent de guérir : il les faut brûler avec un bouton de feu jusques sur l'os, & du digestif pour faciliter la chute de l'escarre.

Si l'eau vulneraire ne déterge pas assez, imbibez un peu de coton, du caustic liquide du Chapitre LXXXI. ou d'esprit de sel tout pur, & le mettez sur l'endroit de la playe que vous voulez faire tomber.

Mais comme les bouts des tendons & des nerfs peuvent avoir souffert, & être affoiblis par la contusion, & la meurtrissure qui a causé la playe, ou par la matiere qui a trop long-tems séjourné en se formant, ou après s'être formée, les parties peuvent être encore affoiblies par les différens remedes violens qu'on a appliqué dessus, il faut les fortifier, afin que la chair les récouvre plus facilement, & cela arrive particulierement aux parties nerveuses, où il pourroit rester quelque foiblesse qui pourroit rendre le Cheval moins propre pour le service : Pour y remedier, on peut en guérissant le Cheval de sa playe, lorsqu'il n'y a plus de méchante chair, prendre de l'esprit de vin une demi-livre, dans lequel vous mettrez deux onces d'aloës, & une once de myrrhe en poudre, dans un grand matras sur les cendres chaudes, le tout très-exactement bouché, laissez attirer la teinture, avec laquelle toute froide vous mouillerez des plumaceaux de charpie ou filasse que vous mettrez sur les tendons & sur les nerfs : elle ôtera la douleur, facilitera la guérison, & détruira la pourriture, empêchant la gangrene ; on pratique ce même remede dans toutes les playes où l'on craint la gangrene.

La poudre de chaux & de miel que nous enseignerons, est très-bonne, elle incarne & desséche les playes, lesquelles étant prêtes à se réunir, s'il ne reste ni grosseur ni difformité, vous frotterez les bords de la playe avec de l'*onguent Areum*, dans lequel vous aurez mêlé de la poudre émetique ou poudre angelique lavée seulement une fois, l'onguent aidera fort à la réunion du cuir, lorsqu'il semble qu'il ne faut que laisser sécher le tout sans y mettre autre chose : je me suis fort bien trouvé de frotter la cicatrice qui se forme avec l'huile d'hipericum, & continuer ; il fait une belle cicatrice unie, sans difformité ni bords, comme l'on en voit souvent par l'ignorance de celui qui a traité le mal.

Si

Si l'on n'a point de poudre angelique, il faut se servir en la place du souffre auré d'antimoine, & le mêler avec *l'onguent Aureum* : si l'on ne peut recouvrer le tout, mêlez un peu de vitriol calciné en rougeur avec *l'onguent Aureum*, & en frotter les bords calleux, cela les dissipera & fera une belle cicatrice.

Notez que votre Cheval cherchera tous les biais possibles pour frotter sa playe quand elle commencera à guérir; pour cet effet, il passera sa tête sous sa longe pour se gratter; c'est pourquoi il y faut prendre garde très-soigneusement, parce que toute la chair qu'il aura frottée tombera; & ayant laissé la playe belle & nette, dans une heure vous la trouverez toute sanglante, meurtrie & vilaine pour s'être froté, & il faudra recommencer.

J'ai eu un Cheval blessé sur le garrot, si industrieux à se frotter, qu'il le falloit attacher, en sorte qu'il ne pouvoit du tout se mouvoir : il étoit lié par la tête & par la queue, & de plus suspendu pour lui soulager les jambes : mais il étoit néanmoins sur ses quatre pieds, les bricoles étant assez longues pour cela, & par le mouvement de la peau du col, il empêchoit le garrot & le col de se souder; & si je ne lui eusse lié la tête fort basse, jamais il ne seroit guéri.

Quand les playes sont nettes & belles, on les desséche avec des poudres; les plus simples réussissent bien, & sur-tout celle-ci : prenez des vieilles cordes de batteau, qui ont été gaudronnées, faites-les sécher au four, qu'elles puissent se mettre en poudre dans un mortier, passez par le tamis de crin, & ayant bassiné une playe avec l'eau seconde ou de l'eau jaune, poudrez-la avec cette poudre, & ne repansez point le Cheval, que les croûtes que la poudre a fait ne soient tombées d'elles-mêmes : relavez & poudrez, & continuez ce procedé jusqu'à guérison.

Le plus sûr est d'attacher le Cheval de maniere qu'il n'y puisse porter la langue, ni se frotter en aucun endroit, & même on peut le suspendre; quand il feroit six mois sans se coucher, comme j'ai eu des Chevaux, leur lavant tous les jours les jambes avec de l'eau fraîche, ils n'en vaudront guéres moins.

Souvent dans le commencement de ces grands maux de garrot, la matiere pour avoir croupi dans la partie, a corrompu la chair qui l'environnoit : la corruption s'est insinuée & a glissé entre le paleron, c'est-à-dire, entre cet os plat & large de l'épaule & le corps, on le reconnoît avec la sonde; lors il faut tout découvrir & couper pour donner issue à la matiere & pourriture, afin de ne point laisser de fond, puis guérir la playe après l'incision, selon la méthode ordinaire que j'ai enseignée; & comme le paleron ne peut se reprendre

CHAP. CVII. au corps tant qu'il y a du mouvement à l'épaule d'où il eſt détaché, il faut que le Cheval ne bouge d'une place, l'entraver des deux jambes de devant, & le panſer à l'ordinaire, comme j'ai enſeigné parlant des playes; s'il y a bien du creux, ſervez-vous des eaux d'arquebuzades, dont je donnerai la méthode, & ſeringuez deux fois le jour la playe; & ſi vous voulez avancer la guériſon, traitez votre Cheval interieurement avec les pilules de ſinabre.

Poudre pour deſſécher les playes des Chevaux.

CHAP. CVIII. PRenez de la chaux vive, mettez-la en poudre, & la paſſez par le tamis; de cette chaux tamiſée, prenez-en une livre, une livre de miel, mêlez le tout enſemble pour en faire comme une pâte, que vous mettrez dans un pot ſur un feu moderé, en remuant inceſſamment pour faire bien deſſécher le tout & comme calciner, en ſorte toutefois que la matiere ſe puiſſe piler & mettre en poudre fine, qui fera bien incarner & ſécher une playe nette & vermeille. La ſeule incommodité de cette poudre eſt qu'en Eſté elle attire les mouches. Il y a cent ſortes de poudres pour deſſécher les playes des Chevaux, les livres en ſont remplis; mais vous n'en trouverez guéres de meilleure que celle-ci pour le tems où il n'y a point de mouches: le charbon pilé, la ſavatte brûlée, les cendres tamiſées, du romarin, ou de la ſauge ſéchée & miſe en poudre, & pluſieurs autres choſes y ſont auſſi très-propre.

Autres poudres à deſſécher les playes.

Dans tous les endroits où l'on fait des eaux fortes, on peut commodément avoir de la matiere pour faire de la poudre à deſſécher les playes, & empêcher que la chair ne ſurmonte; il faut prendre le *caput mortuum*, qui reſte dans les cornues après qu'on a tiré les eaux fortes, le piler & en mettre ſur les playes: il vaut mieux que l'alun brûlé, que le vitriol calciné & autres; ceux qui font les eaux fortes, jettent ce *caput mortuum*, ainſi ils le donnent à bon marché; on en a pour dix fois la charge d'un crocheteur: & comme les eaux fortes n'ont ôté que ce qu'il y a de plus ſpirituel & volatille, les ſels fixes y reſtent, qui font l'effet que nous demandons; on tire de l'eau forte du vitriol & du ſalpêtre, ou de l'alun de roche & de ſalpêtre; ce qui reſte dans la cornue de la premiere, fait l'effet du vitriol calciné, ce qui reſte dans la ſeconde, de l'alun brûlé. Ce n'eſt pas qu'on ne faſſe auſſi pluſieurs autres ſortes d'eaux fortes; mais outre que ces deux-ci ſont les plus en uſage,

de quelque maniere qu'elles soient faites, & quelque matiere qui entre en leur composition, le *caput mortuum* est toujours bon: par exemple, le sel commun, le sel ammoniac, le sel gemme, & le bol pour faire les eaux regales, sont joints au salpêtre, & le tout laisse dans la cornue une résidence qui est très-bonne, étant mise en poudre pour sécher les playes, & empêcher que la chair ne surmonte. Cet avis est particulierement bon pour les Maréchaux, qui employent beaucoup de ces sortes de poudres.

Je préfere à toutes les poudres pour dessécher, celles qu'on fait du *caput mortuum*, qui reste dans la cornue des esprits de vitriol, parce qu'on mêle du bol avec le vitriol pour l'empêcher de se fondre dans la cornue; car s'il étoit en fonte, il ne donneroit pas son esprit; ce bol mêlé avec le vitriol calciné, qui en soi a quelque chose de balsamique, fait un mêlange qui empêche la fluxion sur la partie, & desséche très-bien & promptement.

Le borax en poudre fine est excellent pour dessécher les playes, & empêcher la chair de surmonter.

Le curage, en Latin *hydropiper*, séché, mis en poudre, est bon pour dessécher les playes, tout vert broyé & mis entre la playe & la selle, guérira une petite playe.

Autre poudre pour dessécher les playes.

Souvent il faut dessécher les endroits, parce que tous les meilleurs onguens tiennent une playe humide, & font de la matiere; par exemple vous avez long-tems pansé un javar encorné, il n'y a plus de fond à la playe, c'est-à-dire, que la sonde ne trouve rien de creux, la playe ne fait plus de matiere, on peut se servir des poudres sur-tout si le Cheval travaille.

Celle que je vous propose est très-bonne, car elle s'attache extrêmement, & un Cheval ne la peut secouer par aucun mouvement; mais de plus elle fait une croûte sur la playe, qui empêche la chair de se corrompre, & la croûte étant tombée, on trouve que la playe s'est cicatrisée tout autour, on la repoudre, & bien-tôt on guérit les maux par cet usage, ce qu'on n'auroit pû faire d'une autre maniere.

La poudre est telle: prenez de bon tartre blanc, qui n'est autre chose que de la lie de vin séche, qui s'attache au-dans d'un tonneau, faites brûler de ce tartre dans un pot de terre qui est tout entouré de charbon, ensorte que le pot rougisse, laissez refroidir, & pilez cette masse, qui est la poudre que nous demandons, qu'on appelle en termes de l'art, tartre calciné en poudre.

Elle defféche toutes les playes, même du garrot & d'ailleurs, elle eft bonne fur une fole baveufe qu'on ne peut deffécher ; quand on l'a appliquée fur une playe, elle fait une croute qu'il faut laiffer tomber d'elle-même, avant d'en remettre de l'autre.

Brûlez dans le feu des écailles d'huitre, jufqu'à ce qu'elles foient toutes blanches, lors ôtez-les du feu, & étant froides pilez-les bien, pour vous en fervir fur les playes & ulceres. Elle réuffit très-bien, parce que c'eft un véritable fel alkali, qui étant vuide par l'action du feu de tout fon acide, d'abord qu'on le met fur une playe, il s'imbibe avec avidité de tout le fuc acide qu'il eft capable d'embraffer ; la playe étant délivrée de ce fuc acide qui faifoit tout le défordre, comme eft de caufer de la douleur & de l'inflammation, de ronger la chair, de la faire foufler & gonfler, & en un mot d'en empêcher la réunion. La playe donc n'ayant plus de ce fuc acide, & lui étant ôté par les fréquentes applications de la poudre d'écaille brûlée ou calcinée qui eft la même chofe, la nature n'ayant plus cet empêchement travaille de tout fon pouvoir à la réunion, c'eft-à-dire, à la guérifon de la playe. Je connois peu de Maréchaux capables de goûter un pareil raifonnement, les plus fpirituels fe contentent de juger des caufes par leurs effets fans pénétrer plus loin ; les perfonnes qui font travaillées des hemorroïdes externes, qu'ils fe fervent dans le tems de la fluxion de cette poudre paffée par le tamis de foye, & appliquée fur les tumeurs des hemorroïdes, ou immédiatement mêlée avec du beurre frais, ou quelqu'autre liniment, elle tuera cet acide qui en caufoit la douleur & la chaleur.

Les coquilles de moules calcinées feront le même effet aux playes des Chevaux & aux hemorroïdes des hommes, parce que c'eft un puiffant alkali qui abforbe les acides.

Les os de féche qu'on trouve communément chez les Droguiftes, & dont les Orfévres fe fervent pour jetter les bagues en moule, étant ratiffés & mis en poudre bien fine, ce qui fe fera fort facilement, car ils font très-friables, feront prefque tous les effets ci-deffus ; car ils contiennent en eux un très-bon alkali qui defféchera parfaitement toutes les playes.

Tous les os les moins condenfés, c'eft-à-dire les moins durs, étant bien brûlés, jufqu'à ce qu'ils foient fort blancs & faciles à piler, feront très-propres étant mis en poudre fine, pour deffécher les playes, par la raifon que ce font des alkalis fixes, qui s'étant vuidés de leurs acides par la calcination, d'abord s'imbibent de l'acide contenu dans la playe, qui feul en empêchoit la guérifon.

CHAP. CIX.

Des playes ſur le roignon.

D'Abord que votre Cheval eſt enflé ſur le roignon, il y faut apporter autant de précaution que pour le garrot, le lieu eſt preſque auſſi dangereux. Il faut donc, quand on s'apperçoit de l'enflure, prendre du fumier le plus chaud, ce qu'on appelle du crottin, & en mettre dans un ſac pour l'appliquer ſur l'enflure.

Si l'enflure n'eſt pas reſſerrée dans ſix heures, il y faut appliquer des blancs d'œufs, agités & épaiſſis avec le morceau d'alun, comme nous avons enſeigné parlant des playes ſur le garrot. Si l'on ne peut empêcher que l'enflure vienne à ſuppuration, il faudra agir comme aux playes du garrot, faiſant toujours un égoût à la playe, quand on devroit ouvrir juſqu'à l'os, puis continuer à traiter le mal, comme nous avons enſeigné aux playes.

Si vous avez percé la tumeur avec le fer rouge, comme nous avons enſeigné au garrot, ayant tiré les tentes deux fois le jour, il faut ſeringuer les trous avec les eaux d'arquebuzades, & frotter, ou plutôt enduire les tentes avec l'onguent du Duc, & frotter toute la nature avec le même onguent, la couvrir d'une peau d'agneau habillée en poil, pour tenir les playes hors d'état d'être alterées par l'air, ou enflées par le vent : mais ſi la playe n'a point d'égoût, comme il arrive aſſez ſouvent, vous ferez une cure imparfaite. Ainſi il faut d'abord faire inciſion comme au garrot, couper juſqu'au fond, ôter toute la chair morte & pourrie, ayant enſuite bien eſſuyé le ſang, appliquer ſur la playe des cendres toutes rouges, c'eſt-à-dire, ſortant du feu, le lendemain laver le tout avec du vin chaud, de l'urine ou de la leſſive, & rappliquer des cendres chaudes : continuer de la ſorte trois ou quatre fois, puis panſer la playe à l'ordinaire, comme nous avons enſeigné au garrot.

Il faut prendre ſoigneuſement garde que toutes les tumeurs, quand on ne les peut pas répercuter ou les réſoudre, & qu'on eſt obligé de les faire venir à ſuppuration, le meilleur eſt de frotter le plus bas de la tumeur avec un retoire, qui ouvre & attire des eaux rouſſes, & enſuite faire venir la partie promptement en matiere. Que ſi la premiere aplication n'a pas cauſé beaucoup d'enflure, mettez-en une ſeconde fois ; & ſi la premiere application a cauſé une grande enflure outre celle qui y étoit déja, une ſeule fois ſuffit. Si on n'a point de retoire, on fera une ouverture avec un bouton de feu au plus bas de la tumeur ou de l'abcès, ſi la matiere y eſt formée ; mais ſi la matiere qui ſortira eſt ſanguinolente, ou de l'eau rouſſe, on a percé trop tôt la

CHAP. CIX. tumeur, ce qui causera du désordre ; si elle est blanche, le mal se guérira de lui-même, la matiere tombant en bas : il n'y a qu'à tenir le trou ouvert, & renouveller le bouton de feu au cas qu'il en fût besoin. Il est souvent besoin, si la matiere a occupé un grand espace, de donner des boutons de feu en plusieurs endroits, afin de passer des tentes des unes aux autres, & donner lieu à la peau de se reprendre.

Mais si la matiere qui sort de la tumeur est noire, la gangrenne est à craindre, il faut donc d'abord sonder l'abcès pour trouver le fond du mal : car assurément cette matiere noire gangrennée vient de loin, & le plus assuré est de faire une bonne ouverture jusqu'au fond du mal avec le rasoir, & bien imbiber des plumaceaux de filasse mouillés dans de l'eau vulneraire, ou l'eau de chaux, avec du sublimé, & emplir la playe de tentes, frotter toute la partie exterieure avec l'onguent du Duc, & le lendemain, si la matiere qui sortira est fort puante, c'est une marque qu'il y a grande corruption : il faut avec le rasoir couper ce qui est au-dedans de corrompu, & venir jusqu'à la belle chair, & poudrer le mal avec du sel, puis encore de l'eau vulneraire pour le plus assuré, ou de l'eau jaune, comme ci-devant, & couper toujours ce qu'il y aura à couper au-dedans ; mettre l'onguent du Duc tout autour du mal, d'où l'on juge que la matiere est venue, puis lorsqu'on ne verra plus de ces chairs mortes, poudrer le dedans de sel, & un déterfif ensuite, comme seroit l'onguent du Bouvier pour la gale, ou bien de l'Egyptiac & eau forte mêlés ensemble, & lorsqu'elle sera bien vermeille, l'onguent du Schmit, ou du Docteur, prenant soigneusement garde à la gangrene, si c'est en esté, car en hyver elle n'est pas si fort à craindre.

Le *Lapis Mirabilis* est bon pour résister à la corruption ; comme aussi l'eau vulneraire décrite ci-devant, & au défaut l'eau jaune, l'esprit de vitriol, ou l'esprit de sel, sont meilleurs, comme encore quantité d'autres. Tous ces remedes doivent être employés lorsque le mal presse, ce qu'on reconnoît par cette matiere noire, qui est une des plus grandes marques de corruption.

Souvent après qu'on a ouvert ces abcès, on ne peut arrêter le sang, mais il n'y a qu'à brûler l'endroit d'où il sort en trop grande quantité, il s'arrêtera assez facilement, & l'escarre qui tombera ensuite, facilitera la guérison : finalement quand il n'y aura plus qu'à guérir la playe, l'onguent de l'Hermite appliqué comme je l'ai enseigné, l'aura bientôt fait.

Digeftif excellent.

Mêlez deux onces de thérébentine fine, & deux onces de miel, avec quatre jaunes d'œufs, une demie-once de myrrhe, & une once d'aloës en poudre, le tout bien mêlé à froid, fera un digeftif qui empêchera la corruption des chairs, & ôtera la douleur caufée par les remedes violens qu'on a appliqué auparavant.

Les Maréchaux pour leur digeftif, ne prennent que la thérébentine, qu'ils mêlent avec des jaunes d'œufs, jufqu'à ce que le tout à force de remuer, vienne en onguent, couleur de citron pâle, qui eft bon, mais non pas comme le précédent.

Lorfque la playe eft belle, qu'il n'y a plus qu'à la confolider & fermer, on peut employer plufieurs fortes d'onguens; celui qui fuit paffe pour bon, & il l'eft.

Onguent du Chaffeur pour les playes, fi profondes qu'elles foint e.

Quoique nous ayons donné la defcription de l'onguent de l'Hermite, qui eft le plus beau remede pour les playes que nous ayons, & qui les guérit fans accident & avec une extraordinaire facilité, je vous donnerai encore celui-ci qui réuffit très-bien, & qui coûte peu de peine à faire, & peu de dépenfe pour les drogues.

Mettez dans une baffine du fain-doux ou graiffe de porc, & de l'huile d'olive de chacun une livre, faites fondre la graiffe dans l'huile & bouillir un moment, enfuite mettez deux poignées de racine de parelle fraîche, concaffée & coupée menu : on l'appelle en Latin *lapatum acutum*; faites cuire pendant une demie-heure, remuant par fois, puis y ajoutez deux poignées de *Brunella*, laiffez encore cuire demie-heure, puis exprimez le tout au travers d'un linge à la preffe, jettez le marc, ajoutez à votre expreffion une livre de thérébentine commune, remettez fur un petit feu : quand il commencera à fe bien mêler, ajoutez au tout quatre onces de vert de gris en poudre très-fine, faites cuire à feu lent en remuant, puis ôtez du feu & ajoutez encore du borax pilé fort fin deux onces, & fix onces de chaux vive en poudre très-fine, & remuez jufqu'à ce que le tout foit froid.

Cet onguent fera beau & vert, d'une confiftance de cerat : pour l'appliquer, il faut à froid en oindre les playes, & les poudrer de vieille corde pilée; les tentes en doivent être couvertes.

Il déterge, guérit & confolide, empêche la chair de furmonter, il ne rudoye point une playe, & la conduit bien-tôt à cicatrice, celui qui s'en fervira, trouvera qu'il eft excellent.

CHAP. CX.

Des Eaux d'Arquebuzades, ou Potions vulneraires.

LEs Chevaux qui reçoivent des coups de fufils, de moufquets & de piftolets, ne peuvent toujours être traités avec de grandes incifions, particulierement dans les chaleurs à l'armée, où l'on n'a pas des lieux commodes pour mettre les Chevaux à l'abri du Soleil & à couvert des mouches.

Pour fçavoir le fond de ces playes & en connoître la grandeur, il faut les fonder avec une longue fonde de fer, car on ne peut faire autrement ; pour cet effet il faut les placer en la même pofture qu'ils étoient quand ils ont reçu le coup. Les moufquetades font ordinairement fi profondes, qu'on ne peut y porter ni onguent ni poudre jufqu'au fond; on a inventé à cette occafion l'eau qu'on appelle d'arquebuzade, avec laquelle on fait injection dans la playe plufieurs fois le jour : on met une tente mouillée pour tenir la playe ouverte, on applique un linge mouillé fur l'ouverture comme on le peut, & on en fait boire une demie chopine au Cheval tous les jours ; & ainfi l'on guérit les playes, qui fans ce fecours feroient mourir un Cheval : ce n'eft pas qu'il n'en périffe une fort grande quantité ; mais quand on a fait ce qu'on a dû, il ne refte aucun regret, puifque ce n'eft pas faute de foin.

S'il y a fiévre, il faut avoir recours aux lavemens avec des fcories & fe donner de garde de lui faire avaler de l'eau d'arquebuzade ; car ces potions font compofées avec des fimples prefque tous chauds, qui augmentent le feu & l'agitation des humeurs, qui fe précipiteroient vers la partie bleffée ; mais il arrive fouvent que des Chevaux avec de grandes bleffures, font fans fiévre ; ce n'eft pas comme aux hommes, pour lefquels l'ufage de ces eaux eft prefque aboli, hors parmi les Suiffes, où elles ont encore beaucoup de crédit.

Eau d'Arquebuzade fimple.

Prenez un pot neuf verniffé, dans lequel vous mettrez trois pintes de vin blanc du moins violent, avec une once & demie d'arifloloche ronde rapée ; puis mettez votre pot fur un petit feu moderé, & le faites cuire jufqu'à ce qu'il foit diminué d'une pinte, & avant que de l'ôter du feu, jettez dedans fix onces de fucre fin en poudre, quand le fucre fera fondu, ôtez-le du feu & vous fervez de cette eau, ou plutôt de ce vin, pour en laver ou feringuer la playe deux fois le jour, & tous les matins en faire avaler au Cheval une demie chopine, après l'avoir paffé au travers d'un linge.

Autre

Autre plus composée.

Prenez un pot neuf, dans lequel vous mettrez les feuilles des deux confoudes, la Veronique & le Ciclamen coupé menu, de chacun deux poignées, yeux d'écrevices quatre onces en poudre fine, quatre pintes de vin blanc du plus clair, couvrez bien exactement, & même luttez le couvercle du pot, & sur un feu moderé, laissez infuser pendant trois jours; puis faites bouillir une demie-heure, coulez & gardez cette eau, ou plutôt ce vin, pour en seringuer la playe & la laver, & y mettre des tentes mouillées de cette eau, s'il est besoin, & en faites avaler au Cheval tous les matins un demi-septier, le tenant bridé deux heures avant & deux heures après: cette eau est plus efficace que la précédente.

Autre eau d'Arquebuzade

Prenez une grande bouteille de verre fort, qui aït l'entrée un peu grande, mettez dedans du macis, des yeux d'écrevices, du zedoaria, de chacun une demie-once, mumie, galanga, de chacun trois dragmes, noix vomiques deux dragmes & demie, concassez le tout grossierement: ajoutez trois pintes de vin blanc, bouchez legerement & laissez infuser pendant six heures à chaleur moderée, & sans couler: il faut en verser par inclination un bon verre, pour le donner au matin au Cheval, & en laver ou seringuer la playe deux fois en vingt-quatre heures.

Si cette eau est trop chere pour un Cheval, elle ne le sera pas pour les Hommes.

Vin composé qui guérit les playes des Chevaux.

Cette composition est plus facile à faire, & coute moins que les précédentes: je vous donne le nom de beaucoup de simples vulneraires, afin que vous preniez ceux que vous trouverez facilement; plus vous en mettrez, plus le remede sera excellent. Le *ciclamen*, en François pain de pourceau, la sabine, la verveine, la grande consoude, la serpentere, la consoude moyenne, en Latin *pulmonaria*, le *persicaria*, l'armoise, le muguet, le *zedoaria*, galanga, *vinca pervinca*, en François la pervenche, *centaureum minus*, *ophioglossum*, ou *lingua serpentis*, *pirola*, *sperma ceti*; la betoine, les aristoloches, la veronique, l'aigremoine, les écrevisses séchées au four, la noix vomique, la momie, la terre sigillée, & le bol d'Armenie.

Pour tirer la vertu de ces simples, il faut en mettre le plus qu'on peut dans un fort petit tonneau, l'emplir de vin blanc sortant de la

CHAP. CX. cuve, & le laisser bouillir & s'épurer pendant deux mois. Ce remede est bon pour les hommes qui ont la force & la vigueur de le supporter, comme sont les Païsans.

Il faut en laver la playe, la seringuer, si elle est profonde, & si on peut y mettre des tentes mouillées de ce vin, c'est encore mieux, il faut en faire avaler au Cheval une demie chopine matin & soir ; si c'est un homme un demi-verre suffit.

Des playes sur le boulet & sur les parties nerveuses.

CHAP. CXI. LE boulet est une partie fort considerable, en ce qu'elle est pleine de nerfs & de ligamens, & par conséquent fort douloureuse, & les playes sur icelui dangereuses, si elles sont profondes & ont atteint tant soit peu les nerfs ou ligamens : on traitera les unes & les autres comme il suit.

Un Cheval venant à tomber, peut faire entrer quelque morceau de bois ou de fer qui ouvrira le cuir & pénetrera au-dedans, & pour peu qu'il pénétre, le nerf sera assurément offensé, souvent coupé, ou tout au moins il y aura contusion, & il y auroit du bonheur si c'étoit une simple playe, car elle seroit bien-tôt consolidée ; mais les nerfs sont en trop grand nombre en cette partie, pour n'être pas facilement atteints & blessés. Les maux de nerfs sont dangereux, car pour peu qu'ils souffrent, le mouvement en est alteré, & toutes les parties voisines souffrent par la communication que les unes ont avec les autres.

D'abord que le Cheval s'est fait une playe au boulet, s'il en boite bien fort, il faut lui tirer du sang au col, pour faire revulsion, & empêcher la chute des humeurs sur la partie, ne lui donner que du son mouillé, point d'avoine, & lui charger toute la jambe avec une bonne emmielure rouge ; & si on n'en a pas, avec de la lie de vin cuite avec miel & farine, ou avec l'onguent de Montpellier, frotter le boulet avec de bon esprit de vin, appliquer sur le trou ou sur la playe un plumaceau de filasse, avec du diapalme fondu dans un peu d'huile rosat ; & par-dessus le tout, tout autour du boulet, un bon cataplasme anodin & astringeant, que j'enseignerai ci-après, afin d'ôter la douleur de cette partie, & de faire en sorte que le Cheval s'appuye sur le pied.

Le lendemain il faut réiterer la saignée, car rien n'est plus profitable aux Chevaux blessés en cette partie, que la saignée réiterée deux ou trois fois au commencement de ces grands maux ; elle fait revulsion des humeurs, ôte l'inflammation, & avance la guérison.

Vous panſerez le Cheval de la ſorte tous les jours, renouvellant la charge de la jambe ou l'onguent & le cataplaſme : ſi la matiere ſe préſente belle & blanche par l'ouverture de la playe, c'eſt bon ſigne, il n'y a qu'à continuer comme vous avez commencé, le Cheval ſera bien-tôt guéri. Si la playe du boulet eſt au haut, & qu'avec la ſonde on trouve qu'elle deſcende juſqu'au bas, il faudra au bout de deux ou trois jours donner un bouton de feu pour percer le cuir au bas du mal, prenant garde de ne percer que le cuir pour donner égoût à la matiere qui croupiroit ſur le boulet comme dans un ſac, & y mettre une tente frottée de l'onguent du Duc, & panſer le boulet comme je l'ai enſeigné. CHAP. CXI.

Si le gros nerf de la jambe eſt fort gorgé, enflé, dur & chaud, s'il ſort de la playe, au lieu de matiere bien cuite, des eaux rouſſes, qui ſont eaux nerveuſes, & que le Cheval n'appuye point le pied à terre, c'eſt un très-mauvais ſigne, & il ſeroit bon de ſuſpendre le Cheval, pour lui ſoulager les autres jambes ; car il y en a qui n'ont pas l'invention de demeurer couchés comme beaucoup font, qui mangent couchés, & qui ont aſſez de vigueur & de force pour ſe relever, tandis que d'autres ſont gourds naturellement & mal adroits, & ne ſe couchent pas dans l'appréhenſion qu'il ont de ne ſe pouvoir relever. Le Cheval qui ſera fort boiteux, qui même n'appuyera pas le pied à terre, court riſque de devenir fourbu, ſi on ne le ſuſpend ; quoiqu'il ſoit fâcheux d'être réduit à ſuſpendre un Cheval, quelquefois on y eſt obligé, mais on ne le doit faire qu'à l'extrêmité.

Outre les eaux rouſſes & nerveues qui ſortent des playes du boulet, il en ſort auſſi une matiere jaune, gluante, & comme de la colle, & beaucoup plus dure, quelquefois glaireuſe : c'eſt un très-mauvais indice, puiſque c'eſt en quelque façon la moële du nerf, ou plutôt la ſubſtance d'où il eſt nourri, de laquelle étant privé, il reſtera ſec, ſans nourriture, incapable de mouvement, & ſe retirera pour laiſſer le Cheval avec le boulet avancé, ce qu'on appelle bouleté : d'abord qu'on apperçoit cette matiere jaune, dure, & preſque toujours puante (avec les autres accidens que j'ai dit ci-devant, qui eſt le nerf de la jambe fort enflé, chaud, & ne point appuyer ou peu le pied à terre) il faut ôter la douleur avec de bonnes emmielures, & enſuite la douleur appaiſée, d'abord donner le feu tout au long du nerf & tout autour du boulet, les rayes fort près les unes des autres, ſans percer le cuir, un bon ciroine ſur les endroits où le feu a été, & de la bourre par-deſſus, ferrer le pied malade avec un fer qui déborde en pince environ deux pouces, comme un fer de Mulet, remettre le cataplaſme anodin & le plumaceau ſur la playe comme au-

paravant ; & dès le jour même donner au Cheval un lavement avec du policrefte, pour appaifer le battement de flanc que la douleur du feu lui aura caufé, il faut continuer ces lavemens cinq ou fix jours ; notez qu'il ne faut pas donner le feu au long du nerf, pendant qu'il y a grande douleur à la jambe, il faut appaifer la grande douleur avec les bonnes emmielures ou les onguens, puis on donnera le feu ; mais avant ces applications, il faut frotter foûvent le nerf & le boulet avec l'efprit de vin.

On donne le feu pour arrêter cette humeur nerveufe qui tombe, & quitte les nerfs, les privant de nourriture ; car il n'y a aucun reftrainctif aux Chevaux qui vaille le feu, & c'eft le feul moyen d'empêchér le Cheval d'être eftropié & bouleté.

Il eft bon de continuer à traiter le Cheval de la forte, jufqu'à ce que les playes du feu & celles du boulet foient abfolumenr guéries : fi vous avez fufpendu le Cheval, lorfque vous connoîtrez qu'il s'appuye fur le pied, vous l'ôterez de la foûpente.

Si pendant tout ce procedé le Cheval perd le manger, comme il arrive fouvent, particulierement fi le mal eft au boulet de derriere, attachez à fon filet une pelotte gourmande, que vous lui ferez mâcher tous les matins jufqu'à ce qu'il mange bien.

Pour empêcher le Cheval de devenir fourbu, comme il arrive fouvent, non-feulement à ce mal, mais à beaucoup d'autres, qui caufent une grande douleur aux jambes ou aux pieds, donnez-lui pendant cinq ou fix jours, chaque jour une once d'*affa-fœtida* en poudre dans une chopine de vin, le tenant bridé deux heures avant la prife & autant après, cela contribuera beaucoup à la guérifon de fon mal.

J'ai promis ci-devant un cataplafme anodin & aftringeant, c'eft-à-dire, qui ôte la douleur, & qui empêche la chute des humeurs.

Cataplafme anodin.

Prenez une livre de farine de lin, que vous démêlerez avec une chopine de vin rouge, pour la faire cuire dans un poëlon en remuant comme pour faire de la bouillie : quand la compofition commencera à cuire, ajoutez quatre onces de beurre frais, faites cuire en remuant jufqu'à ce que la bouillie s'épaiffiife, lors mettez-y deux onces de bol de Levant en poudre fine, & remuez toujours fur le feu jufqu'à ce que le tout foit bien lié ; lors en ôtant du feu, ajoutez fix onces de thérébentine commune, & remuez hors du feu un demi-quart d'heure.

On l'applique chaudement fur de la filaffe pour le mettre autour du boulet, comme je l'ai prefcrit ci-devant. CHAP. CXI.

Ce cataplafme a la vertu non-feulement d'ôter la douleur, mais encore de défenfler la partie, & d'empêcher la chute des humeurs. Souvent les playes du boulet où le nerf eft offenfé font fi dangereufes, que fi vous oubliez la moindre des circonftances que j'ai prefcrites, le Cheval demeurera eftropié ; & quoique vous n'y oubliez aucun foin, je ne fçai fi vous le guérirez, & j'en doute affez aux jambes de derriere, où les playes du boulet font infiniment plus dangereufes qu'à celles de devant, & même affez fouvent les Chevaux en meurent ou deviennent fi maigres, qu'ils coûtent ce qu'il valent à rétablir.

Pour préferver de la rage, tant les hommes, que toutes fortes d'animaux.

COmme je ne vous pourrois rien donner qui fût approchant de ce que j'ai vû dans un petit Livre imprimé à Poitiers, je crois être obligé de le mettre ici mot pour mot, de peur d'y changer quelque chofe qui fût utile. Voici les propres termes de l'Imprimeur au Lecteur : « Je vous découvre un fecret autant utile & néceffaire, qu'il « a été rare & inconnu jufqu'ici. Il contient & porte la guérifon infail- « lible d'un mal duquel chacun fçait que la Medecine ordinaire n'a « point encore prefcrit de remede affuré ; il falloit un miracle, ou être « plongé dans la mer pour en être guéri ; & il eft des lieux fi éloignés « de Saint Hubert ou de la mer, qu'il eft fouvent mal aifé d'y pouvoir « recourir. Voici un remede à ce mal, qui eft d'autant plus utile & « fouhaitable, qu'il eft aifé à pratiquer ; & que fans avoir recours aux « boutiques des Apotiquaires, on trouve par-tout les ingrédiens qui « en font la compofition (fi ce n'eft un feul, qui n'y eft pas abfolu- « ment néceffaire, & lequel pourtant on peut encore avoir facilement « dans tous les jardins, fi on a la curiofité d'y en planter ou femer. Ce « remede a été plufieurs centaines d'années un fecret enfermé dans « une Famille qui faifoit gloire d'en communiquer gratuitement les « falutaires effets à tous ceux qui en avoient befoin, confervant pour « toujours le fecret comme un honorable héritage de la Famille : Mais * enfin il m'a été communiqué depuis peu par un Pere de la Compa- « gnie de Jefus, qui eft de la même Famille, lequel pour obliger le « public, m'a permis d'en faire part à tout le monde : ce que je fais « d'autant plus volontiers, qu'il m'a affuré que ce remede eft fi expe- « CHAP. CXII

CHAP. CXII.

» rimenté, & tellement reconnu dans tout le Païs où eſt ſa Famille, » que quoiqu'elle ne ſoit éloignée que de ſept petites lieues de l'Ocean, » duquel les eaux ſont un remede ſalutaire & aſſuré pour le même mal; » toutefois tous ceux de la contrée qui ſont mordus de bêtes enra- » gées, recourent plutôt à ce remede qu'ils rencontrent en ſa Famil- » le, que de prendre la peine d'aller juſqu'à la mer ; qu'il ne s'eſt ja- » mais trouvé perſonne, ni aucun animal qui aît uſé de ce remede, » qui n'ait été parfaitement préſervé de la rage. Il a de ſurplus ajouté, » qu'il avoit appris depuis peu d'un ſien proche parent, qu'il avoit vû » quelques perſonnes, leſquelles même après un ou deux accès de » rage, en avoient été guéris par ce remede. Recevez donc ce riche » & précieux tréſor, que je vous offre avec ſa permiſſion.

Je puis vous aſſurer de la bonté de ce remede ; tous ceux à qui je l'ai vû pratiquer en ont eu contentement, & je connois une Famille conſiderable à trente lieues de Paris, qui avoit ce ſecret, & communiquoit à ſes voiſins les bons effets d'icelui, & croyoient être les ſeuls qui avoient ce remede ; mais l'ayant vû dans ce Livre, ils n'en ont plus fait de myſtere, & ne l'ont plus refuſé à ceux qui ont deſiré de l'avoir, puiſqu'étant imprimé, il s'eſt rendu public.

Remede infaillible contre la Rage.

» Si quelque perſonne, ou quelque autre animal a été mordu » d'une bête, ou de quelque perſonne enragée, & qu'il y aît playe » entamée, il faut avant toutes choſes bien nettoyer les playes, les » raclant avec quelque ferrement (non pourtant avec un couteau du- » quel on doive ſe ſervir pour manger) ſans rien couper néanmoins, » ſi ce n'eſt qu'il y eût quelque partie déchirée qui auroit peine de ſe » rejoindre aux autres ; puis il faut bien laver & étuver les mêmes » playes avec de l'eau & du vin un peu tiédes, dans quoi on a mis une » pincée de ſel, autant qu'on en peut prendre avec trois dogits dans » une ſaliere,

» Les playes étant nettoyées de cette ſorte, il faut avoir de la » rhuë, de la ſauge & des marguerites ſauvages qui croiſſent dans les » champs ou dans les prez, feuilles & fleurs, s'il y en a, une pincée » de chacune, ou davantage, à proportion s'il y avoit beaucoup de » playes, ou pluſieurs perſonnes à panſer ; mais pour une perſonne » & une playe, il ſuffit une pincée de chacune : on peut bien pren- » dre un peu plus des marguerites que des deux autres: Prenez encore » quelques racines d'églantier ou de roſier ſauvage des plus tendres,

à proportion ; & si vous avez de lascorsonere, dite vulgairement « d'Espagne, quoiqu'elle se trouve aussi-bien & aussi bonne en France « qu'en Espagne, prenez de sa racine, & hachez ces racines, par- « ticulierement celle d'églantier bien menu ; ajoutez à tout cela cinq « ou six bulbes d'ail, chacune de la grosseur d'une noisette. Pilez « premierement les racines d'églantier & la sauge dans un mortier, « & ces deux étant assez pilées, mettez & pilez encore dans le même « mortier tout le reste, la rhuë, les marguerites, les aulx & la racine « de scorsonere, avec une pincée de gros sel, ou un peu davantage de « sel blanc, mêlant bien le tout ensemble, & faisant un marc de tout « cela. «

Prenez de ce marc, & mettez-en sur la playe en forme de cata- « plasme; & si la playe étoit profonde, il seroit à propos d'y distiller du « jus de ce même marc, puis l'ayant mis sur la playe, il la faudra bien « bander, & la laisser ainsi jusqu'au lendemain. «

Cela fait, sur le reste du marc, qui sera bien de la grosseur d'un bon « œuf de poule, vous jetterez un demi verre de vin blanc, si vous pou- « vez en avoir, ou autant d'autre vin faute de celui-là ; & ayant un peu « mêlé le tout avec le pilon dans un mortier, il le faudra presser par un « linge, & bien exprimer tout le jus, & le faire boire au patient à jeun, « & après laver la bouche avec du vin & de l'eau pour lui ôter tout le « mauvais goût de cette potion, laquelle est nécessaire pour empêcher « que le venin ne se saisisse du cœur, ou pour l'en chasser, s'il y étoit « déja arrivé : il ne faut ni boire ni manger autre chose que trois heures « ou environ après cette potion. «

Il n'est plus besoin les jours suivans de racler ou laver les playes, « comme le premier jour; mais il faut au moins neuf jours durant y met- « tre du marc chaque matin, & prendre tous les mêmes jours à jeun une « semblable potion comme au premier jour, sans manquer à cela, « pour le danger qu'il y a de le discontinuer avant les neuf jours ac- « complis. «

Si dans les neuf jours les playes ne sont pas entierement guéries, « comme il arrive ordinairement, on peut les panser comme on fe- « roit une playe simple, & au bout des neuf jours on peut con- « verser avec le monde sans danger de personne, ce qu'il ne fau- « droit pas faire avant les neuf jours, particulierement s'il y avoit « déja assez long-tems que la personne eût été mordue de bête en- « ragée. «

Pour les bêtes qui auront été mordues de quelqu'autre bête enragée, « il faut entierement user du même remede, hors qu'on peut mettre du « lait au lieu de vin, parce que les chiens le prendront plus facilement. «

CHAP. CXII.

» De tous les ingrédiens ci-dessus il n'y en a pas un qui ne soit com» mun, si ce n'est la scorzonere, qui est une espece de salsific ou barbe » de bouc, qui a l'écorce de la racine noire, & est très-excellente contre » toutes sortes de venin, & spécialement contre les morsures des vi» peres & bêtes enragées; mais elle n'est pas absolument nécessaire, non » plus que la racine d'églantier, les autres ingrédiens étant suffisans » tous pour combattre cette ennemie; mais cette plante viendra aussi » facilement en nos jardins que les salsifics ordinaires.

» Cette même potion est un bon préservatif contre la peste, s'il arri» voit qu'on eût pris ou humé quelque air infecté.

Autre remede facile pour la rage.

D'abord qu'on a été mordu d'une bête enragée, ou qu'on soupçonne de l'être, pour empêcher toutes les suites fâcheuses sans être obligé d'aller se faire baigner dans la mer, faites brûler une écaille d'huitre, seulement celle de dessous, laquelle bien calcinée, mettez-la en poudre, & avec quatre œufs faites-en une omelette que vous fricasserez avec de l'huile d'olive, faites-la manger au malade, & qu'il soit ensuite six heures sans rien manger; il faut être à jeun en la mangeant, il guérira: & pour plus de précaution, il faut réiterer le remede de deux jours l'un trois fois.

Pour les chiens on leur fait manger la poudre d'écaille calcinée avec de l'huile d'olive, puis on les laisse jeûner: il leur faut faire prendre la poudre d'une écaille de dessous, qui est la dose, celle de dessus étant inutile, & réiterer trois fois comme pour les Hommes.

Aux Chevaux, Bœufs & Vaches, il faut la poudre de quatre ou cinq écailles bien calcinées, comme j'ai dit, & leur faire avaler avec de bonne huile d'olive, & réiterer jusqu'à deux fois seulement de deux jours l'un, les ayant fait jeûner six heures avant & autant après.

Le plus de poudre ne peut nuire, ainsi il en faut faire avaler le plus qu'on peut aux Chevaux & autres bêtes.

Mais comme il y a bien des endroits où l'on ne pourroit pas facilement avoir des écailles d'huitre, quand on est aux lieux où elles abondent, il en faut faire calciner, & les garder au besoin, car la poudre est incorruptible.

Pour les bien calciner, il faut en mettre une quantité sur la braise, les couvrir avec du charbon noir, qui s'allumant brûlera l'écaille, & la laisser dans le feu jusqu'à ce qu'elle soit toute blanche & se rompe facilement, ensuite les mettre en poudre & les garder au besoin.

L'eau

L'eau thériacale eſt bonne pour les maux ci-deſſus. Mais qu'eſt-il beſoin d'avoir recours à la Thériaque, quand on peut trouver dans ſon jardin un remede équivalent?

Pour morſures de bêtes venimeuſes.

QUoique j'aye donné ci-devant un bon remede pour guérir les Chevaux, & autres bêtes mordues de bêtes enragées, je propoſerai ici le moyen de guérir les morſures de certains petits animaux venimeux, faits comme des ſouris, qui ſont plus gris, & ont le nez plus pointu : mais dont la morſure eſt ſi dangereuſe, que les Chevaux & les Chiens meurent quand ils en ſont mordus, ſi le ſecours n'eſt prompt & bien ordonné ; ſi même des Chats les mangent, ils meurent étiques enſuite, ſans ſe pouvoir garantir de la malignité que leur a cauſé cette petite bête, qui ſe trouve parmi la paille pourrie dans les granges & écuries. CHAP. CXIII.

Quand cette petite ſouris a mordu un Cheval au pâturon ou au boulet, le lendemain la partie eſt enflée, l'enflure monte juſqu'au jarret, & de-là plus haut, gagne les bourſes & le fondement, qui s'enflent extraordinairement, & le Cheval meurt dans deux fois vingt-quatre heures, s'il n'eſt ſecouru.

Ces animaux mordent les Chevaux quelquefois ſous le ventre, & font enfler la partie extraordinairement, l'enflure monte au goſier, ou s'étend juſqu'au fourreau, & croît ſi exceſſivement que le Cheval en meurt.

D'abord qu'on apperçoit le mal, ſi c'eſt à la jambe, il faut mettre les jarretieres avec du ruban de fil large d'un pouce, bien lier au-deſſus de l'endroit, afin que l'enflure ne puiſſe paſſer outre, & battre la partie enflée bien fort avec une branche de groſelier blanc, juſqu'à ce que la partie enflée ſoit tout en ſang à force de battre, puis la frotter avec de l'Orvietan ou de la Thériaque ſans l'épargner, & en faire avaler au Cheval en même-tems une once par la bouche dans du vin, & par-là vous le garantirez. Le lendemain il faut frotter encore avec de l'Orvietan ou de la Thériaque en abondance, & en donner une demie-once au Cheval par la bouche, après quoi le Cheval ſera en état de guériſon.

Si vous n'avez ni Thériaque ni Orvietan, frottez la partie enflée d'opiate, de Kermes ou Mithridat, ou de poudre cordiale mêlée avec de l'eſprit de vin, & faites avaler au Cheval du même dont vous frotterez.

Après la ſeconde priſe & la ſeconde friction de la jambe enflée,

CHAP. CXIII. il faut délier la jarretiere, bien frotter la jambe avec de l'efprit de vin, & mettre fur l'enflure un linge mouillé d'efprit de vin, & le coudre autour; enfuite frotter la partie avec de l'onguent du Duc pour la defenfler.

Ce même remede peut fervir pour les morfures de toutes les bêtes venimeufes qui caufent enflure, & dans toutes ces occurrences il faut toujours garantir le cœur par de bons cardiaques.

Je ne l'ai pas eprouvé aux morfures de ferpens, dont le venin eft fi fubtil, que d'abord il attaque le cœur: & en ce cas l'effence de viperes que j'ai enfeignée ci-devant feroit l'unique remede.

De la Pouffe.

CHAP. CXIV. J'E donnerai en la feconde Partie des marques pour connoître un Cheval pouffif.

La pouffe eft une difficulté de refpirer, caufée par l'embarras des poulmons, l'obftruction des veines & arteres, & particulierement du conduit & de l'égoût du poulmon qui fe fait par le conduit des reins; le tout eft accompagné d'un battement de flanc & de dilatation des narines, particulierement lorfque les Chevaux courent ou montent. Le fiége de la pouffe eft dans le poulmon, & la caufe vient de l'obftruction qui fe fait dans les conduits par des flegmes qui y reftent & s'y épaiffiffent. Il eft à noter que le poulmon eft la partie de tout le corps qui confomme le plus de nourriture, ne vivant que du plus pur fang & du plus fubtil, qui eft un fang bilieux; cela paroît évidemment aux animaux qui n'en ont point, car ils vivent de rien par maniere de dire: les poiffons n'ont point de poulmon, auffi voit-on que pour peu qu'ils ayent à manger, d'abord il font très-gras, & même il femble que les reins ne foient faits que pour la décharge, & pour vuider le poulmon de fes impuretés, car les poiffons n'ont point de reins comme ils n'ont point de poulmon: ordinairement un Cheval auquel il prend un flux d'urine, s'il dure quelques jours, il a d'abord la toux, parce que le poulmon fe défféche. J'ai ajouté ces remarques pour vous faire connoître que fi vous avez des Chevaux pouffifs dont le poulmon foit intereffé, & qu'ils foient maigres, vous aurez bien de la peine à les engraiffer, parce que le poulmon confommera une partie de la nourriture qui fe changeroit en chair: de plus vous verrez tous les Chevaux pouffifs piffer beaucoup quand on les traite, & qu'on tâche à guérir le poulmon, parce qu'une partie des impuretés s'évacue par-là. La remarque que j'ai fait, que le poulmon eft une partie du corps, qui confomme la plus grande partie de la nourriture que

le Cheval prend, eft très-véritable & fort curieufe, & de ceux qui ont écrit des Chevaux, foit François, Italiens, Allemands ou Latins, pas un n'en a fait mention.

Si on confidere les vaiffeaux & autres parties fpermatiques qui entrent en la compofition du poulmon, ils font froids & fecs; fi on les confidere en leur fubftance charnue, molle & baveufe, on les croira chauds & humides; finalement fi on les confidere felon leur legereté & mobilité, on dira qu'ils font de nature humide & froide.

Le poulmon eft une partie du corps divifée en plufieurs portions ou lobes qui entourent le cœur, & particulierement en deux, par une double membrane, appellée aux hommes mediaftin; ces lobes ou portions occupent prefque toute la poitrine: cette partie eft comme une éponge facile à fe dilater, auffi elle fe remplit d'air & le repouffe, enfemble quelques fumées par les deux mouvemens de la refpiration: elle eft remplie de veines & d'arteres plus que toute autre partie du corps; c'eft ce qui la rend fi fujette aux inflammations & aux oppreffions, felon que les humeurs font ou chaudes & fubtiles, ou groffieres & pefantes.

Plufieurs caufes contribuent à former la pouffe; quelquefois une legere obftruction dans le poulmon, dans les veines, ou dans quelque artere, caufera la courte haleine, mais on la guérira avec de legers médicamens.

La pouffe vient ordinairement de quelque humeur qui s'arrête dans les conduits du poulmon, dans les arteres, ou dans celui des reins, & qui ôte la liberté au fang de couler & de circuler, de forte qu'il s'en amaffe en grande abondance: ce qui preffe les canaux de la refpiration qui ne fe fait plus qu'avec peine. Si le fang eft chaud & bouillant, il dégenere promptement en pourriture, & caufe inflammation dans cette partie, qui eft de conféquence & qui a befoin d'un grand rafraîchiffement.

Si cet amas eft caufé par des flegmes & de la pituite, le mal n'eft pas fi violent, & c'eft le plus commun aux Chevaux; il ne laiffe pas d'être opiniâtre, parce que les humeurs glaireufes & vifqueufes ont de la peine à fe détacher, il faut pour lors ufer de remedes incififs & attenuans; mais comme le fang n'eft pas libre dans fon cours, & qu'il n'eft pas affez agité & rafraîchi, parce que la circulation en eft empêchée, cette forte de pouffe n'eft pas long-tems fans donner des fignes de chaleur, & fans y avoir quelque efpece de pourriture. Tout au moins nous en avons des fignes qui femblent proceder d'un principe chaud, ce qui arrive rarement.

CHAP. CXIV.

Quoique la pouſſe dans ſon principe ſoit froide, elle témoigne & donne des ſignes comme ſi elle avoit une cauſe chaude; ce qui n'eſt pas, puiſqu'ordinairement elle eſt cauſée par des flegmes, & par une pituite lente qui bouche & obſtruë les conduits, & cauſe la pouſſe ou difficulté de reſpirer: c'eſt en quoi ceux qui donnent le verd aux Chevaux pouſſifs ſont bien ſurpris, les retirant de-là pour les mettre au ſec, de les trouver plus oppreſſés qu'ils n'étoient auparavant; cela vient de ce que le verd a augmenté ces flegmes par ſa froideur, & les a rendus plus viſqueux & peſans, & par conſéquent plus capables de boucher & empêcher le cours du ſang & de l'air.

Que ſi le verd a profité quelquefois aux Chevaux pouſſifs, c'eſt l'abondance de ſang corrompu qui aura cauſé inflammation, qui a été temperée par la froideur & le rafraîchiſſement que le verd lui a cauſé, ayant humecté le poulmon, qui aura été ſoulagé tout auſſi long-tems que le Cheval mange l'herbe; ainſi je croi que faiſant une régle génerale de ne point donner le verd aux Chevaux pouſſifs, elle ſera bien fondée, puiſque le ſoulagement qu'ils en reçoivent n'eſt que pour le tems qu'ils en mangent actuellement.

La plus dangereuſe cauſe de la pouſſe provient par les efforts qu'on fait faire aux Chevaux dans les courſes violentes, qui cauſent ouverture de quelque veine; alors le ſang tombe dans la capacité de la poitrine, où il ſe pourrit & ſe convertit en pus; & n'ayant aucun conduit pour être évacué, il croupit autour du poulmon, & lui cauſe ulcere, & cette pouſſe eſt la plus mal-aiſée à guérir, d'autant que l'ulcere, de quelque cauſe qu'elle vienne, quand elle eſt grande, fait ſécher un Cheval & devenir ſi maigre, qu'il ne peut ni s'engraiſſer ni ſervir.

Une cauſe ordinaire de la pouſſe vient des alimens trop chauds dont on nourrit le Cheval, comme le ſain-foin vieil, le foin en trop grande quantité, & de pluſieurs autres, & pour être trop long-tems de ſéjour: car faute d'exercice, il ſe fait un amas de flegmes & d'humeurs ſuperflues, qui ſurchargent tout le corps du Cheval, & embarraſſent particulierement le poulmon.

La pouſſe peut venir auſſi pour avoir abreuvé un Cheval trop échauffé.

Les Chevaux héritent de leurs peres & meres de cette maladie, pour lors elle eſt incurable; car ils ont en eux un principe d'un mal qui ne ſe peut corriger, quelque ſoin qu'on y puiſſe apporter, une foibleſſe naturelle du poulmon qui le rend ſuſceptible des mauvaiſes humeurs qui s'amaſſent dans le corps, ne ſe peut réparer par art, non plus qu'une mauvaiſe conformation, comme d'avoir le poulmon attaché aux côtés, ou de l'avoir trop preſſé.

Pour venir aux remedes, prefque tous les Chevaux peuvent être guéris de la pouffe dans le commencement du mal, particulierement s'ils font jeunes, & fi la pouffe n'eft pas accompagnée de la toux. CHAP. CXIV.

Les purgations profitent peu aux Chevaux pouffifs, comme pouffifs, parce que les flegmes qui caufent ordinairement la pouffe, ne peuvent être évacués du poulmon par les purgatifs: le poulmon ne fouffre aucune évacuation que par les reins ou par les nazeaux, ou par la bouche; celle qui fe fait par en haut eft contraire à la nature des Chevaux, il faut donc avoir recours aux remedes incififs, attenuans ou diuretiques; cela foit dit en faveur de ceux qui entendent un peu l'œconomie interieure du Cheval.

L'on perdra le tems & les frais, fi l'on entreprend de guérir ceux qui prennent vent par le fondement, qui partant ne guériffent prefque jamais: lorfque la toux eft féche & fouvent réiterée, le Cheval eft incurable: fi en touffant il jette des flegmes par les nazeaux & par la bouche, il eft encore mal-aifé de le guérir; ceux aufquels la refpiration bat jufques fur la croupe, font abfolument incurables.

Remede pour la Pouffe.

Ceux qui pourront reconnoître que le poulmon d'un Cheval pouffif eft fort échauffé, choifiront entre les remedes que je leur propofe, ceux qu'ils jugeront les plus temperés: fi au contraire ils n'y remarquent aucune chaleur, ils fe ferviront des remedes les plus incififs; je tâche portant de les moderer tous, enforte qu'ils puiffent dégager & déboucher le poulmon, fans lui imprimer aucune ardeur ni chaleur qui feroit nuifible à ce mal. Je commencerai par les remedes les plus doux, pour paffer à ceux qui font plus forts.

On doit prendre le mal dès fon commencement, fi l'on peut: commencer par ôter le foin, & puis faire les remedes fuivans.

Prenez deux livres de plomb, faites-le fondre dans un vaiffe au propre à cela, comme fera une cueillere à plomber: étant fondu, ôtez du feu & remuez avec un bâton jufqu'à ce que le plomb fe mette en poudre, & d'abord fans difcontinuer de remuer, ajoutez deux livres de fouffre en poudre, & remuez jufqu'à ce que le tout foit incorporé & bien mêlé enfemble, faites manger de cette poudre tous les jours une once dans du fon mouillé; elle foulagera & peut-être guérira le Cheval pouffif, s'il eft encore jeune, & que le mal ne foit pas fort inveteré, fi vous continuez l'ufage de cette poudre, & que le Cheval ne mange point de foin.

Le policrefte, dont je donnerai ci-après la defcription, pourra

CHAP. CXIV. guérir les Chevaux échauffés du poulmon, & qui battent extrêmement du flanc; mais comme il eſt trop rafraîchiſſant, il faut mêler parmi moitié autant de genévre concaſſé, ou de muſcade pilée: par exemple, une once de policreſte, & demi-once de graine de genévre, ou muſcade, & les donner parmi du ſon mouillé, & continuer long-tems cette méthode.

Que ſi le Cheval refuſe d'en manger parmi le ſon, il faut lui donner le policreſte, & la graine de genévre concaſſée, ou muſcade rapée dans une pinte de vin, laiſſer infuſer toute la nuit, le lendemain le faire tiédir, & donner le tout au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant, & trois heures après la priſe: continuez une quinzaine de jours. S'il lâche le ventre au Cheval, car ſouvent il fait vuider, c'eſt d'autant mieux, puiſqu'il évacuera les mauvaiſes humeurs, détrempera les flegmes qui font les obſtructions, & ainſi débouchera les conduits, qui peuvent porter le rafraîchiſſement au poulmon, purifiera le ſang, & réſiſtera à la pourriture. Le Cheval ſera bien échauffé, ſi avec le tems ce remede ne lui donne du ſoulagement; ce qui ſoulage peut guérir: il n'y a donc qu'à continuer, ſi on voit que le Cheval en reçoive du ſoulagement.

Ce remede avec le policreſte eſt plus propre pour les jeunes Chevaux que pour les vieux, puiſque les vieux n'ont guéres beſoin de rafraîchiſſement, & ſouvent les jeunes en ont beſoin.

Autre remede pour guérir la Pouſſe.

Il faut faire ce remede lorſque les herbes ont toute leur vertu, c'eſt particulierement dans le tems que le genêt fleurit; mettez dans un chaudron de raiſonnable grandeur, c'eſt-à-dire, capable de contenir un ſceau, les herbes de mauves, bouillon blanc, pas-d'âne, pointes de genêt verd & nouveau de l'année, chicorées vertes, pointes de ronces, chicorées ameres, hyſope, & marhubbe blanc, de chacune trois poignées; hachez-les menu, faites-les cuire deux heures dans ſuffiſante quantité d'eau, en ſorte que le chaudron ſoit plein, puis les ôtez du feu; ajoutez-y étant hors du feu, un quarteron de ſucre de régliſſe noir, concaſſé aſſez menu, & dix poignées de fleurs de genêt: laiſſez refroidir à demi, puis paſſez le tout, & y ajoutez deux livres de miel, & ayez deux livres de ſouffre que vous ferez fondre dans une cueillere de fer, & ainſi fondu le jetterez dans la décoction que vous avez faite; enſuite faites fondre une ſeconde fois dans la même cueillere de fer, ce ſouffre qui a déja été fondu, & étant fondu, jettez-le encore dans

la décoction : faites-en autant cinq ou six fois, reprenant chaque fois votre souffre au fond, & le faisant fondre afin qu'il laisse son sel fondu parmi la décoction. Puis ayant tenu le matin deux heures le Cheval bridé, faites-lui avaler avec la corne le quart de ce breuvage, & le promenez demi-heure au pas ; qu'il avale ensuite l'autre quart, & promenez-le encore au pas demi-heure : le lendemain faites-lui avaler l'autre moitié du breuvage, observant les mêms formalités de la promenade & de tout. Donnez-lui ensuite un jour de relâche, & le jour d'après recommencez à lui faire avaler le breuvage en deux jours, puis un de repos, & continuez jusqu'à dix jours qu'il avalera ces demi-brevuages, & quatre de repos : dans les intervalles il nem angera ni foin ni avoine, mais du son & de la paille, pendant qu'il prendra ce remede, & vous le trouverez absolument guéri, ou du moins fort soulagé : cela dépendra du plus ou moins de mal qu'il aura eu lorsque vous aurez commencé. CHAP. CXIV.

Autre remede pour la Pousse.

Le remede précédent opere seulement en Esté, & si l'on est souvent obligé dans un autre tems de traiter les Chevaux poussifs, l'on pourra pratiquer le suivant.

Prenez bouillon blanc, ou molene, en Latin *Tapsus barbatus*, hachez-le menu, & en donnez au Cheval parmi son avoine qui sera mouillée : plus vous en donnerez, ce sera mieux ; s'il ne veut manger de la paille de froment, il faut mouiller son foin, & pour sa boisson, il faut dans un plein sceau d'eau délayer une livre de miel, & ne lui faire boire matin & soir autre chose ; au commencement il fera difficulté d'en boire ; mais sur la fin il s'y accoutumera, & la boira facilement.

J'ai eu des Chevaux qui ont été cinquante heures sans vouloir boire, mais à la fin la soif les a contraints d'avaler l'eau dans laquelle il y avoit du miel.

Ce remede continué guérira le Cheval, ou tout au moins le soulagera, ensorte qu'il sera en état de servir : l'on donnera du bouillon blanc tout autant de tems qu'on le pourra, pour le miel un mois suffit selon l'opiniâtreté du mal ; quand le Cheval usera de ce remede, il pourra travailler à l'ordinaire.

CHAP. CXV.

Pour donner le miel aux Chevaux alterés des flancs & autres.

L'Ufage du miel eft excellent aux Chevaux maigres qui ont le flanc échauffé & qui ont beaucoup fatigué, car il eft ami du poulmon, & adoucit l'acrimonie des humeurs : mais comme il le faut donner avec méthode, j'ai inferé ici toutes les particularités qu'il faut obferver pour cela, parce qu'il y a des perfonnes qui donnent le miel dans l'avoine aux Chevaux alterés de flanc ou pouffifs, ce qui eft bon; mais il n'y a rien d'égal à le faire manger chaud avec du fon, au cas que le Cheval puiffe s'y accoutumer : car il y a bien des Chevaux qui n'en veulent pas de chaud : s'ils y ont trop de répugnance, il faut le laiffer refroidir, ou le leur donner tout froid.

On mêle une livre de miel avec deux picotins de fon, & on remue & mêle bien le tout avec un peu d'eau tiéde, en forte qu'il n'y en ait point trop pour faire couler le fon.

D'autres font cuire dans un chaudron une couple de boiffeaux de fon avec du miel & de l'eau à proportion, & le donnent à leurs Chevaux : la méthode en eft bonne, & le miel donné d'une façon ou d'autre guérit la toux & rétablit le flanc, & de plus engraiffe un Cheval, s'il eft fec & miferable après de longues fatigues.

Cette façon de donner le miel eft très-bonne, & on peut en faire manger au Cheval dans les commencemens une demi-livre, puis une livre, & enfuite deux livres tous les jours, une le matin & une le foir, ou d'une façon ou d'autre : c'eft-à-dire, ou fimplement, mêlant une livre de miel parmi le fon, & le mouillant avec de l'eau chaude ou tiéde, ou le faifant bouillir, comme j'ai dit, dans un chaudron avec le fon.

Lorfqu'on veut bien donner le miel à un Cheval, il ne le faut point travailler, lui donner du fon, mais point d'avoine, & continuer jufqu'à ce qu'il purge & fe vuide beaucoup, & quoiqu'il fe vuide copieufement, ne point ceffer de donner la même quantité de miel, auffi long-tems que le Cheval vuidera, pourvû que cette évacuation ne paffe pas fix jours, que fi elle continuoit jufqu'au feptiéme jour vous cefferez de lui donner du miel : on n'eft guéres dans ces peines, car il ne fe vuide jamais abondamment que trois ou quatre jours de fuite, quoiqu'il mange toujours du miel.

J'ai eu des Chevaux qui ont mangé jufqu'à cinquante livres de miel avant d'avoir bien vuidé, mais finalement ils ont vuidé & purgé des matieres fort puantes & infectes, & après fe font fort bien engraiffés, ce qu'ils ne pouvoient faire auparavant. Cet exemple ne doit pas faire peur aux gens, car je l'allegue comme une chofe fort extraordinaire ;

s'il

s'il en falloit autant à tous les Chevaux aufquels on donne le miel, tout ce qui viendroit des Indes ne fuffiroit pas. Le feul défordre que peut caufer le miel, eft de nourrir les vers qu'un Cheval peut avoir dans le corps; par la douceur du miel ils fe font plus forts, & le tourmentent enfuite: pour les détruire, la méthode ordinaire eft du feigle qu'on jette dans l'eau bouillante, avant que de le faire manger, on l'ôte du feu d'abord, laiffant refroidir l'eau, puis on le met égouter fur une claye, & de ce feigle on en donne au lieu d'avoine à chaque repas au Cheval qui a mangé du miel, afin de détruire les vers qu'il pourroit avoir: mais fi on ne veut pas avoir cet embarras, lorfqu'on a quitté le miel, on lui donne une purgation avec l'aloës qui tue tous les vers qu'il a dans le corps.

On peut facilement tuer les vers fans purger, en la maniere qui fuit: donnez au Cheval tous les jours dans du fon mouillé une once de limaille d'acier, ou limaille d'éguilles fines, pendant huit ou dix jours; l'acier fe diffout dans l'eftomac du Cheval par le moyen de cet acide pénétrant & diffolvant, étant diffous, le vitriol & l'acier fe répand, & s'infinue parmi la mangeaille: les vers en font empoifonnés, & en meurent: de plus, comme il eft merveilleufement aperitif, il débouche & defobftruë, ainfi le fang pénétre mieux les parties pour les nourrir & engraiffer.

On connoît la bonne limaille d'acier, ou d'éguilles, qui eft la même chofe, puifqu'elles font faites d'acier, & on en trouve toujours chez les faifeurs d'éguilles, on la connoît en ce que la jettant contre la flâme de la chandelle, elle prend feu comme de la poudre à canon.

On connoîtra la vérité de ce que je dis, que le vitriol de la limaille d'acier fe diffout & fe fépare dans l'eftomac, pour fe mêler parmi les alimens digerés, en ce que les excremens d'un Cheval qui en ufe feront toujours noirs, luifans & teints du vitriol de l'acier, & ils n'auront plus cette couleur quelque tems après qu'il ne mangera plus de poudre d'acier.

L'acier réduit en limaille eft un très-bon remede, fans préparation; lorfqu'on le prépare, on fait à peu près comme dans la préparation des perles, defquelles on détruit les bons effets au lieu de les augmenter: & la Chimie nous fait fouvent connoître que la nature fait beaucoup mieux ces fortes de préparations que l'art. Qui voudra éprouver fur les hommes, l'ufage de la limaille d'acier, une dragme tous les jours dans quelque conferve, il verra manifeftement que ce que j'avance eft fort véritable pour défopiler & tuer les vers; ce remede n'eft pas à méprifer aux filles qui ont les pâles couleurs.

CHAP. CXV. Vous pouvez donner auſſi à un Cheval quatre onces de cinabre en poudre dans une livre de beurre frais, il n'y aura point de vers qu'il ne chaſſe & ne détruiſe, & même vous pouvez réiterer le cinabre : car il ne peut faire que du bieu, comme auſſi le ſublimé doux s'il eſt bon, & qu'on donne le double de poudre cordiale que de ſublimé doux, ſçavoir une demi once de ſublimé & une once de poudre cordiale.

Poudre pour les Chevaux alterés de flanc.

CHAP. CXVI. LA poudre ſuivante réuſſit très-bien aux Chevaux qui ont le flanc alteré & échauffé, & même qui commencent à ſe déclarer pouſſifs, mais elle ne les guérit pas radicalement : il faut pour leur conſerver le flanc frais, en donner tous les ans une vingtaine de jours de ſuite. J'ai maintenu un Cheval qui paroiſſoit être pouſſif : mais il ne touſſoit pas beaucoup par l'uſage de cette poudre, je l'ai maintenu, dis-je, plus de ſix ans, durant leſquels il paroiſſoit avoir le flanc frais comme un poulain ; la poudre eſt telle.

Prenez bayes ou graines de laurier d'Italie ou de Provence, mirrhe, gentiane, ariſtoloche ronde, de chacun huit onces, agaric quatre onces : ſaffran pilé deux dragmes : pulveriſez le tout à part, puis le mêlez & paſſez dans le tamis de crin fin, & le conſervez pour en donner une cueillerée d'argent tous les matins dans une chopine de vin blanc, & tenez le Cheval bridé une heure avant & autant après ; continuez juſqu'à ce qu'il ait avalé toute la poudre ; ſi vous n'avez pas la commodité de la faire avaler avec la corne, vous pouvez la donner dans du ſon mouillé quinze jours de ſuite ou plus.

Il peut travailler moderément prenant de cette poudre, mais il ne le faut guéres faire ſuer, ou point du tout ſi on peut : s'il a le corps fort cacochime, c'eſt-à-dire, plein de mauvaiſes humeurs, elles pourroient empêcher l'operation de cette poudre.

Comme l'uſage de cette poudre vous fera connoître ſon utilité pour les Chevaux alterés de flanc, avant qu'ils ſoient déclarés pouſſifs, puiſqu'elles leur remet le flanc abſolument & qu'elle ſoulage les pouſſifs pour un tems : je voudrois demander à ces Meſſieurs qui ne ſongent qu'à rafraichir les Chevaux pouſſifs, ſi cette poudre eſt fort rafraîchiſſante, & le leur demander quand ils en auront vû les effets. Aſſurément ils ſeront contraints d'avouer que quoique le flanc alteré donne des ſignes de chaleur, le principe de cette alteration vient de cauſe froide, qui eſt ce flegme viſqueux & peſant qui bouche les veines ou les conduits de la reſpiration ; ainſi quand on veut guérir une maladie, il faut avoir pénetré ſes cauſes & ſes ſuites.

Les purgations travaillent fort les Chevaux pouſſifs : il s'en faut abſtenir, mais vous pourrez dans une grande néceſſité & non autrement, lui lâcher le ventre ſans émotion & ſans travail, de cette façon. CHAP. CXVI.

Pour lâcher le ventre d'un Cheval pouſſif.

Tenez votre Cheval deux jours ſans boire & lui donnez à manger à l'ordinaire ſans le travailler, préſentez-lui un ſceau plein d'eau, & d'abord qu'il aura avalé la premiere gorgée, empêchez-le de boire davantage, & jettez dans l'eau deux livres d'huile d'olive de la meilleure, puis lui laiſſez boire le tout : cette huile lui lâchera le ventre, & adoucira la ſuperficie des inteſtins, quoique la chaleur cauſée de pourriture, s'il en avoit, les eût deſſéchés. Ainſi les excrémens & les mauvaiſes humeurs qui ſe trouvent dans les paſſages, ſortiront ſans troubler ni renverſer l'œconomie du corps, & le Cheval s'en trouvera fort ſoulagé, ſuppoſé que vous connoiſſiez par des ſignes évidens qu'il en a beſoin. Je crois que d'abord il eſt à propos de mettre peu d'huile ſur l'eau, car il y a des Chevaux qui n'en veulent pas goûter, quoiqu'ils ayent grande ſoif, par l'averſion qu'ils ont des choſes onctueuſes ; & ſi vous aviés mis toute l'huile elle ſeroit perdue, ſi le Cheval ne la vouloit avaler, comme il arrive aſſez ſouvent : ainſi le plus sûr eſt de donner deux livres de bonne huile nouvelle & douce avec la corne, qu'il ſoit bridé quatre heures avant & autant après la priſe, ainſi vous ne ſerez pas obligé de le laiſſer ſi long-tems ſans boire, comme il faut faire quand on lui fait avaler l'huile avec l'eau : vous choiſirez la méthode qui vous agréera le plus, mais la derniere eſt la plus sûre. Après cette évacuation, vous pouvez réiterer la poudre précédente, alors elle fera beaucoup d'effet : ſi pourtant après avoir réiteré cette poudre, le Cheval n'eſt point guéri, ce ſera une marque d'une guériſon très-difficile, ou peut-être impoſſible.

Notez que ſi vous donnez les deux livres d'huile ſans que vous ayez de grandes indices, & des ſignes fort évidens qu'il y ait néceſſité de faire cette évacuation, aſſurément vous ne ſerez pas ſans peur de voir crever votre Cheval ; car ceux qui ſont d'un temperament bilieux ou qui ont trop de feu, s'ils avalent cette huile, quand on les débridera, ils ne voudront point manger enſuite, ils enfleront huit ou dix heures après la priſe, comme s'ils alloient crever ; mais ils n'en meurent pas, ſi on les promne en main, & après une demie-heure de promenade leur donner un lavement avec de la bierre & des ſcories, comme je l'ai décrit en pluſieurs endroits ; une demie-heure après le lavement les promener encore une heure en main, au retour encore un lavement comme le précédent, qui ouvrira votre

CHAP. CXVI. Cheval & le fera purger ; & dès lors vous ferez quitte de la peur, & votre Cheval vuidera beaucoup, quelquefois vingt-quatre heures de fuite, que s'il ne mange point pendant tout ce tems-là, il n'importe, il mangera après.

Ce défordre n'arrive point aux Chevaux d'un temperament humide, qui font pareffeux, chargés d'humeurs, à ceux-là l'évacuation fe fait fans peine, & fait un bon effet ; c'eft à vous de prendre vos mefures là-deffus.

Poudre excellente pour les Chevaux pouffifs.

CHAP. CXVII. PRenez trois livres de graines de lin, & mettez-les dans une terrine de terre, en forte que la graine de lin foit épandue tout autour, & quand le pain fort du four mettez la terrine dedans & bouchez le four, & d'heure en heure remuez cette femence de lin, continuez à la remettre au four à la fortie du pain jufqu'à ce qu'elle foit bien féche & friable, & que l'humidité en foit exhalée : prenez enfuite deux livres de régliffe rapée, ou plutôt fubftituez une livre de fucre de régliffe noire de Lyon ; ce qui fera plus commode en ce que la régliffe eft fort difficile à piler, & le fucre fera affurément plus d'effet, parce qu'il eft diffoluble & ne coute guéres davantage ; demie livre d'anis, des feuilles & fleurs d'hyfope féches, demie-livre, fauge, autant du fiel de terre, en latin *Centaureum minus*, fleurs & feuilles quatre onces, chardon beni quatre onces, feuilles d'ariftoloche longue deux onces, veronique & fanicle de chacune deux poignées, racine d'enula campana quatre onces, grande confoude, racine d'althea ou de mauves, de l'un ou de l'autre deux onces, gentiane demie-once, guy de chêne deux onces, faites fécher le tout à l'ombre, pulverifez chaque chofe à part, mêlez bien le tout & le confervez dans un fac de cuir bien bouché.

Il en faut donner au Cheval tous les matins deux petites cueillerées d'argent, dans deux mefuresde fon de froment mouillé, & que le Cheval enfuite demeure fans manger une heure & demie à midi & au foir, il en faut donner une cueillerée dans fon avoine qu'il faut mouiller, & ne lui point donner de foin, mais feulement de bonne paille de froment.

Si après ce remede pratiqué méthodiquement, le Cheval n'eft pas foulagé, tenez fa cure pour impoffible.

Je n'ai rien dit de la toux, parce que les mêmes remedes guériffent la toux en guériffant la pouffe, comme venant d'une même fource ; ce n'eft pas que la pouffe ne foit toujours plus facile à guérir fans toux, qu'avec la toux : la toux feule fans battement de flanc fe

guérit facilement, le battemet de flanc sans la toux se guérit de même; mais l'un & l'autre mêlés sont très-difficiles à guérir.

L'effet de ces poudres m'a donné sujet de méditer pourquoi la pousse nous témoigne par ses effets qu'elle est accompagnée de beaucoup de chaleur, & néanmoins tous les remedes rafraîchissans lui profitent très-peu, & le plus souvent lui nuisent, ce qui semble contre la maxime que les maux sont guéris par leurs contraires, & l'experience m'en a souvent convaincu ; mais je crois, comme je l'ai déja dit, que le fond & l'origine de la maladie est presque toujours le froid, puisque ce sont fort souvent des flegmes visqueux & pesans qui bouchent les coduits, non seulement des veines, mais encore de la respiration: que si nous voyons au dehors de la chaleur, il en est de même que de l'eau qui est échauffée par le feu, laquelle pourtant est toujours de nature froide, & sa chaleur n'est que par accident que le feu lui a communiqué : il en est de même de ces flegmes qui froids de leur nature, sont échauffés par la pourriture, qui fait fermenter & bouillir les humeurs, & donne au dehors des signes de chaleur quoique véritablement ils soient froids ; si on donne quelque chose de rafraîchissant, il éteindra pour un moment ce bouillonnement ; mais ensuite le mal augmentera, puisque la pituite est accrue par le froid, en devenant plus crasse, & plus capable de boucher & d'empêcher le passage du sang qui doit nourrir & rafraîchir le poulmon, qui manquant de secours devient sec & alteré. Par ce raisonnement si on rafraîchit simplement le poulmon, on ne va pas à la cause qui iest l'obstruction des vaisseaux. laquelle il faut combattre, & ce ne sera jamais par des remedes rafraîchissans, mais par des incisifs & attenuans accompagnés de cordiaux sans lesquels ils n'auront point d'action ni de vertu, comme l'experience le fera connoître.

Tout cela étant très-véritable & connu par experience, pourquoi le foin qui est si chaud nuit-il aux Chevaux poussifs, en sorte qu'ils n'en sçauroient manger sans qu'on s'apperçoive que le flanc s'altere davantage, ou que la toux augmente ? Il faut que le foin par sa chaleur augmente le bouillonnement & la fermentation des humeurs corrompues qui accompagnent toujours la pousse : de plus il produit plus de sang que la paille : ce sang n'a pas son passage libre, il se corrompt & augmente la fermentation & le bouillonnement des humeurs ; outre cela le foin est infiniment plus poudreux : les eaux qui débordent dans les prez, y laissent un limon subtil & acre, presque imperceptible à la vûe, qui desséche le poulmon, & excite la toux : mais de plus le foin est plein de nitre pénétrant, lequel est capable d'irriter le poulmon & le trop dessécher ; ce qui n'est pas dans la paille, puisqu'elle est plus

CHAP. CXVII. féche, elle n'a pas tant de fubftance, & abonde moins de ce fel nitre, qui fe trouve en abondance dans la fubftance du foin, comme ceux qui en ont fait l'analyfe peuvent le témoigner. Je vous propofe tout ce raifonnement pour le foumettre à votre jugement : jufqu'à préfent l'experience ne m'a rien fait connoitre qui le puiffe détruire : Je demeurerai dans ce principe jufqu'à ce qu'on m'ait fait voir le contraire, & conclurai que les remedes purement rafraîchiffans font plus de mal aux Chevaux pouffifs qu'ils ne leur apportent de foulagement, & que ceux qui font temperés, & même plus chauds que froids, font ceux qu'on doit mettre en ufage.

Pour guérir un Cheval pouffif avec des œufs.

CHAP. CXVIII. COmme il ne faut rien négliger de ce qui eft propre pour guérir des Chevaux alterés de flanc ou pouffifs, vous pourrez effayer les remedes fuivans, quoique très-communs, ils font affurément bons.

Prenez une douzaine d'œufs frais, mettez-les dans le fort vinaigre, enforte qu'il furnage fur les œufs de l'épaiffeur d'un doigt, & les laiffez tremper jufqu'à ce que toute la coque foit confommée, & qu'il ne refte que la pellicule qui enferme l'œuf ; puis ayant tenu votre Chaval bridé toute la nuit. vous lui ferez avaler tous les œufs les uns après les autres & tous entiers ; & pour les lui faire avaler plus facilement, on lui donnera un peu de vinaigre dans lequel ils ont trempé en lui donnant chacun des œufs, enforte qu'il avale tout le vinaigre avec les œufs. Après avoir pris le tout, il le faut bien couvrir & le promener au pas deux heures entieres, en le débridant lui donner du fon mouillé au lieu d'avoine, & ne lui point donner de foin, ce vinaigre perd fon acidité. J'en ai vû donner pour la fiévre quarte avec un fuccès prodigieux ; auffi eft-ce le vinaigre feul qui guérit la pouffe & non les œufs, dont le fel de la coque eft un vrai alkali, qui ayant émouffé & adouci l'acide du vinaigre, il fe joindra à l'acide qui caufe le défordre dans le poulmon, & s'étant uni à lui, il en réfultera une matiere falée qui fera amie de la nature, au lieu qu'auparavant elle rongeoit & picotoit le poulmon par fa trop grande acidité, & ce vinaigre adouci ne fert que de vehicule pour porter le fel de la coque d'œufs, qui quittera bientôt le vinaigre pour fe joindre & s'imbiber de l'acide dont j'ai parlé ; il faut conclure de ce que deffus, que ce remede eft plus excellent que la matiere dont il eft compofé, ne témoigne. On peut réiterer ce remede, s'il eft néceffaire, & affurément il n'y en a guéres de meilleur & qui coûte moins.

Poudre Emetique ou Angelique, bonne pour la Pouſſe. CHAP. CXVIII.

La poudre Angelique eſt une très-bonne préparation d'antimoine que les Chimiſtes appellent Algarot, beurre d'antimoine, huile glaciale, poudre émetique, ou aigle blanc. Je donnerai ſa préparation & enſuite ſes vertus. Pulveriſez & mêlez une livre de ſublimé corroſif avec autant de bon antimoine crud en poudre, mettez-les dans une cornue de verre, que les deux tiers demeurent vuides, placez la cornue dans une terrine qui réſiſte au feu, empliſſez-la de cendre, en ſorte qu'il y ait pour le moins deux doigts d'épaiſſeur de cendres au fond de la terrine, entre le cul de la cornue, laquelle doit être preſque toute dans la cendre, que le bec pende en bas, & que la matiere qui eſt dedans ne ſoit que l'épaiſſeur d'un pouce plus baſſe que le cul de la cornue: mettez la terrine ſur un fourneau commun, ou huguenotte; faites un très-petit feu au commencement & pendant deux heures: au bout de ce tems augmentez un peu le feu, & mettez un verre plein d'eau au-deſſus du bec de la cornue & aſſez éloigné; quand la cornue commencera à diſtiler, les goutes qui tomberont dans l'eau ſe changeront en poudre très-blanche, ſi vous avez bien donné le feu, c'eſt-à-dire, fort doux au commencement: que ſi le feu a été trop violent, la poudre ſera griſe, & l'operation ne vaudra rien; ſi donc la poudre eſt blanche, continuez à augmenter le feu peu à peu: il arrive quelquefois que la liqueur qui ſort par le bec de la cornue ſe congele dans le col & la diſtilation ceſſe; mais approchant un charbon rouge dudit col, & l'y tenant quelque tems & le ſouflant, le beurre ſe fond & coule goutte à goutte, & tombant dans l'eau ſe précipite en poudre blanche. Sur la fin de l'operation donnez grand feu, qu'on appelle feu de chaſſe, puis la diſtillation ceſſée, laiſſez refroidir les vaiſſeaux & jettez l'eau qui eſt ſur la poudre blanche, & en remettez de nouvelle juſqu'à ce que l'eau ſoit inſipide; lors faites ſécher la poudre & la gardez comme une des meilleures préparations d'antimoine.

Notez que dans cette préparation les eſprits acides du ſel & du vitriol, qui tenoient le mercure en forme de ſel criſtalin, qui eſt le ſublimé corroſif, quitte le mercure par l'action du feu pour s'attacher à la partie réguline de l'antimoine, laquelle il entraîne avec eux par le bec de la cornue en forme d'une liqueur épaiſſe, & le mercure qui n'eſt point arrêté ſe joint au ſouffre de l'antimoine, & le ſublimé avec lui en cinabre au haut de la cornue. Venons à l'uſage.

Prenez une demi-once de poudre angelique, & la mettez tremper dans une pinte de vin toute la nuit, remuant deux ou troisfois le matin; ſi vous verſez le vin ſans brouiller la poudre, vous aurez de très-bon vin émetique.

CHAP. CXVIII.

Tenez le Cheval pouffif deux heures bridé, & lui donnez la pinte de vin & la poudre angelique mêlées enfemble, puis rincez le pot & la corne avec encore un demi-feptier de vin, qu'il ne refte rien du tout dans le pot, bridez deux heures enfuite, & continuez cette méthode de deux jours l'un, jufqu'à ce que le Cheval foit guéri, ce qui fera dans un mois.

On peut donner plus facilement demie-once de cette poudre dans du fon mouillé tous les matins pendant quinze ou vingt jours.

D'une maniere ou d'autre on doit promener le Cheval tous les jours au pas une heure ou deux, & même s'en fervir pourvû qu'il ne travaille pas trop, & qu'il ne fuë point par excès.

La poudre angelique eft très-bonne aux hommes pour toutes les fiévres intermitantes : la dofe eft de deux à fix grains dans quelque vehicule, ou en donner du vin qui eft rendu émetique par cette poudre : la dofe eft de deux à quatre onces de vin ; elle guérit la pefte donnée en fubftance dans le commencement du mal, lorfqu'il y a encore des forces fubfiftantes.

Pelotes jaunes pour guérir les Chevaux pouffifs.

CHAP. CXIX.

CE remede eft très-bon, & il guérira un Cheval pouffif, fi on peut le guérir : pilez fort fin deux livres de verre d'antimoine fort tranfparent & de couleur citrine, & ayant mis tremper demie-once de gomme Adragan, avec chopine d'eau de pas d'âne, & une dragme de bon fafran de Levant en poudre, quand le tout fera bien enflé & qu'il fe fera fait une gelée, mettez la poudre de verre d'antimoine dans le mortier, & mêlez peu à peu en remuant avec le pilon, mettant la gelée de gomme Adragan à mefure qu'elle s'imbibera avec la poudre, le tout réduit en pâte, en forte qu'elle retienne dans votre main la forme que vous voudrez, formez-en des pilules qui peferont neuf dragmes, laiffez les fécher fur un tamis renverfé, & les gardez dans une boëte : Ces pilules font incorruptibles.

On fera manger une de ces pelotes tous les jours dans du fon mouillé, la mettant en poudre dans la main avant de la mêler avec le fon, & on travaillera le Cheval à l'ordinaire ; s'il perd le manger, il faut ceffer pour quelque tems de lui donner des pelotes, & enfuite recommencer ; que fi l'ufage de ces pelotes augmente le battement de flanc, au lieu de le diminuer, comme il doit faire, c'eft figne que le Cheval n'eft pas en état de guérifon, & que le poulmon eft ulceré, ainfi il faut ceffer l'ufage des pelotes, crainte de le faire mourir fi on continue.

On peut les donner auſſi de cette maniere : il faut brider le Cheval, & deux heures après lui faire avaler une pilule avec chopine de vin blanc, le tenir encore bridé deux heures, & le nourrir à l'ordinaire ; que ſi ces pelotes données dans du vin augmentent le battement de flanc, au lieu de le diminuer, il faut ceſſer d'en donner, car aſſurément le poulmon eſt ulceré, & le Cheval eſt incurable, & ſi on continue on le tuera ; que ſi ce breuvage lui fait abſolument perdre le manger, il faut ceſſer pour quelques jours, puis recommencer. S'il ſe remet à manger après avoir pris leſdites pilules, il faut continuer trente jours de ſuite, obſervant bien que ſi le battement de flanc augmente au lieu de diminuer, il faut abſolument diſcontinuer : que s'il n'agmente pas, mais qu'il cauſe ſeulement un peu de dégoût ſans lui faire perdre abſolument le manger, il faut continuer & en donner toute la doſe ; & le promener tous les jours une heure ou deux : il n'y a point de pouſſe qui ne cede à ce remede, ſi elle eſt guériſſable. CHAP. CXIX.

Les premiers jours le Cheval peut-être amaigrira, mais enſuite il ſe rétablira, & deviendra plus gras qu'auparavant. Il ne faut pas entreprendre de donner ce remede aux Chevaux délicats & qui mangent peu, car quoique grands mangeurs, quelquefois ils ſe dégoûtent, & ne veulent ni ſon ni avoine. Si cela arrive, il faut ceſſer, & ſi l'appetit leur revient, il faut recommencer à leur en donner ; il y a beaucoup de Chevaux qui n'en ont jamais perdu un coup de dent. Si le Cheval a le poulmon ulceré ou pourri, ces pelótes le feront mourir ſi on continue à lui en donner lorſqu'il en perd le manger ; mais c'eſt un avantage de le perdre bien-tôt, puiſqu'il n'eſt pas guériſſable, & il ne l'eſt pas ayant le poulmon ulceré ou pourri.

On peut encore donner le verre d'antimoine par cette méthode : on en pulveriſera fort fin une demie-livre qu'on mêlera avec la pâte d'un pain de deux livres, & on pêtrira ſi bien le tout, que la poudre ſoit bien incorporée avec le pain : on fera cuire ce pain & on le laiſſera raſſeoir deux jours, après quoi on en fera manger au Cheval le demi-quart tous les matins juſqu'à ce qu'il en ait mangé deux livres, s'il ne s'en dégoûte pas, ou que le battement de flanc n'en augmente pas.

Ce remede débouche puiſſamment, & rafraîchit le poulmon qui étant échauffé manque d'air, à cauſe que les conduits étoient bouchés ; le poulmon ayant repris ſon temperament fera ſes fonctions, & le Cheval guérira.

Les deux livres de pilules ne doivent coûter que ſept francs, & celui qui les fera gagnera encore aſſez pour ſa façon, car le verre d'antimoine n'eſt pas cher à Paris.

CHAP. CXIX.

Teinture de ſouffre pour les Chevaux pouſſifs.

Comme le ſouffre eſt le baume des poulmons, la teinture étant la pure ſubſtance ou le ſel eſſentiel d'icelui, il pourra ſans doute apporter beaucoup de ſoulagement par ſon uſage aux Chevaux pouſſifs. Cette maladie étant pleine de pourriture & d'humidité viſqueuſe & rebelle, a beſoin de quelque puiſſant remede inciſifcomme celui-ci, car les mineraux opérent ce qu'on ne peut eſperer des vegetaux; le remede eſt tel.

Prenez une livre de ſouffre en poudre, autant de chaux vive en poudre, mettez-les dans une terrine verniſſée capable de contenir quinze pintes, ſur un fourneau plein de charbons allumés, en remuant toujours, juſqu'à ce qu'à force de chauffer la matiere ſoit en feu bleuâtre, ce qui vient du ſouffre; il faut avoir en même tems de l'eau bouillante environ douze pintes, que vous jetterez ſur la matiere, remuant ſans ceſſe pour empêcher la matiere de durcir: dans ſix ou ſept ondées que l'eau fera en bouillant, elle aura attiré la couleur du ſouffre ;laiſſez bouillir un demi-quart d'heure, & verſez cette eau qui ſera chargée de la teinture du ſouffre, que vous garderez au beſoin. Prenez deux pintes & demi-ſeptier de cette teinture, faites-la chauffer dans un grand pot avec trois poignées de feuilles de pas-d'âne coupées menu, trois racines d'*Enula campana* concaſſées, & trois branches de régliſſes concaſſées:laiſſez bouillir l'eſpace d'un petit demi-quart d'heure; puis mettez infuſer toute la nuit ſur les cendres chaudes; le matin faites chauffer le tout, coulez, jettez le marc, & faites avaler l'expreſſion, ou ce qui ſera paſſé, au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant, & autant après la priſe, promenez-le enſuite une demie-heure au pas, & continuez de la ſorte cinq jours de ſuite, puis le laiſſez deux jours en repos ſans lui donner de breuvage. Recommencez encore à lui en donner pendant cinq jours comme ci-devant, puis deux jours de repos, & finiſſez par lui en donner encore cinq jours de ſuite, & après cela le Cheval ſera fort ſoulagé, ou guéri, s'il eſt guériſſable.

Si pendant l'uſage de ces breuvages le Cheval ſe dégoûte, il faut ceſſer & recommencer quand il aura recouvré l'appetit; on peut donner la teinture toute ſeule, qui profitera beaucoup au Cheval pouſſif ſi on continue.

Cette teinture de ſouffre paſſe pour un grand ſecret dans l'eſprit de bien des gens; pour moi la rendant publique, je lui ferai perdre le nom de ſecret: on peut remettre dans la même terrine douze pintes d'eau, & procedant comme auparavant, on fera encore douze pintes

de teinture, & on peut continuer de même jusqu'à trois ou quatre fois, mais il est assez inutile, à moins qu'on n'ait trois ou quatre Chevaux à traiter, parce que la teinture ne se conserve que dix ou douze jours, après quoi le souffre quitte l'eau & se précipite au fond de la cruche. CHAP. CXIX.

On peut faire de la ptisanne de cette teinture de souffre, en y ajoutant la réglisse & les autres drogues appropriées, & cette ptisanne est très-bonne pour les astmatiques.

Quelque Cavalier impatient se chagrinera d'un si long procedé; s'il trouve quelque remede qui puisse guérir son Cheval sans prendre tant de soins, je consens de bon cœur qu'il le pratique.

De la Toux des Chevaux.

IL y a peu de Chevaux qui soient poussifs sans avoir la toux, mais il y a beaucoup de Chevaux qui ont la toux sans être poussifs.

La toux est un mouvement extraordinaire des parties qui servent à la respiration, par le moyen duquel la nature cherche à pousser au-dehors ce qui lui nuit dans le poulmon. CHAP. CXX.

Une des causes les plus ordinaires de la toux, vient des flegmes qui occupent les canaux de la trachée artere, qui est le passage de l'air que nous respirons; plusieurs croyent qu'il tombe beaucoup de pituite du cerveau dans la poitrine; mais le poulmon des Chevaux est assez arrosé de vaisseaux, & assez grand pour fournir la matiere de la toux, sans l'emprunter d'ailleurs.

La nature pour se décharger de cette humeur qui l'oppresse, fait faire cet effort qu'on appelle la toux.

La toux provient aussi de ce que le Cheval a souffert un grand froid, pour avoir bû de l'eau trop vive, ou quand les conduits du poulmon sont desséchés faute d'humeur, ou irrités par quelque fumée ou par la poussiere, tant de la campagne, que de celle du foin & de l'avoine, ou pour avoir bû des eaux bourbeuses.

La toux peut être causée aussi quand le Cheval mange trop avidement, & qu'il coule quelque nourriture par le conduit de la respiration; mais cette derniere se guérit sans aucun médicament. On doute quand on voit tousser un vieil Cheval, s'il est poussif; mais il faut considerer & faire attention sur la maniere dont il tousse: car si la toux est humide & grasse, elle ne signifie point la pousse; mais si elle est séche & souvent réiterée, il faut considerer le flanc avec attention, il fera connoître aisément si c'est la pousse. La toux inveterée est souvent pire qu'une nouvelle pousse.

Quelquefois la toux demeure aux Chevaux d'un reste de rhume

ou morfondement: de quelque cauſe que vienne la toux, la poudre ſuivante y eſt très-bonne.

Avant de parler de la poudre, je donnerai un petit remede aiſé & à peu de frais, qui eſt très-bon; mettez dans chaque oreille du Cheval qui touſſe, une demie cuillerée d'argent d'huile d'amandes douces, & broyez bien l'oreille pour la faire pénétrer, continuez cinq ou ſix jours; ſi la toux ne vient que de morfondement & de rhume, le Cheval guerira, & même quand le Cheval jetteroit, ce remede peut le guérir; on le peut faire quoiqu'on donne la poudre ſuivante, l'un ne nuit pas à l'autre.

Poudre pour la toux, vieille ou nouvelle.

Prenez les herbes de chardon-beni, d'hyſope, de pas-d'âne, de bouillon blanc, la ſemence de fenugrec, & le ſuc de régliſſe de Lyon, de chacun ſix onces, bayes de genévre, racines d'*enula campana*, d'iris de Florence, de chacun cinq onces, cardamome, gentiane, ariſtoloche longue & ronde, de chacune trois onces; anis, cumin & fenouil, de chacun une once & demie; canelle & muſcade, de chacune demi-once, & de ſouffre vif demie-livre.

Il faut piler le tout à part & le paſſer au travers le tamis de crin fin, puis mêler les poudres enſemble, & les garder dans un ſac de cuir bien preſſé & bien fermé pour que l'air n'y pénétre pas.

Elle ſe conſerve long-tems, & il y a peu de poudres qui ne lui cedent en vertus.

Cette poudre eſt compoſée méthodiquement, étant mêlée de cordiaux parmi les ſpécifiques pour le poulmon; & parce que la toux eſt cauſée par des flegmes qui ſont dans la trachée artere, ſortant du poulmon, il faut quelque choſe qui ait la vertu d'inciſer & d'attenuer leur viſcoſité: le tout eſt contenu dans cette poudre.

On en donnera deux onces aux grands Chevaux dans une pinte de biere tiéde, aux médiocres une once & demie, & aux petits une once: on laiſſe infuſer toute la nuit à froid la poudre dans la biere, le matin on la fait tiédir avant de la faire avaler: il doit être bridé deux heures avant, & autant après la priſe, & continuer une quinzaine de jours; ſi vous êtes dans un pays où la biere manque, prenez une chopine d'eau & une chopine de vin à la place. On en peut donner une once tous les jours dans du ſon mouillé le matin, & continuer.

Si le Cheval eſt fort gras, chargé de chair, ce qui dénote qu'il eſt flegmatique, il faut donner la poudre dans du vin pur, & non dans de la biere.

Comme il y a des Chevaux auſquels il eſt difficile de faire avaler quel-

que chose avec la corne, & que de leur haufferla tête, cela peut beaucoup leur exciter la toux, comptez qu'il n'eft ni agréable, ni commode à tout le monde d'avoir des cornes : on peut donc donner cette poudre dans du fon mouillé, peu au commencement, puis augmenter la dofe jufqu'à une poignée ou deux onces. CHAP. CXX.

Les Chevaux repugnent quelquefois au commencement à manger de cette poudre, c'eft pourquoi on leur en donne peu ; mais enfuite ils en deviennent très-friands, & la poudre les oblige à manger mieux, leur fon étant mêlé parmi.

J'ai vû des Chevaux la manger toute feule dans la main.

Comme cette poudre eft très-bonne, j'en ferai l'analyfe, pour enfeigner aux novices en ce métier la vertu de chaque drogue en particulier. S'il femble à quelqu'un que cette defcription foit auffi ennuyeufe qu'inutile, j'elui confeille de ne s'en point chagriner, & de l'obmettre fans façon, puifqu'elle n'eft pas à fon goût ; quelque curieux la lira peut-être, & en profitera.

1. Le chardon beni eft une herbe très-bonne, qui croît facilement dans nos jardins en la femant ; elle eft médiocrement chaude, fa vertu eft confortative & corroborative ; elle réjouit le cœur, & fortifie les parties nobles ; elle pouffe au-dehors les humeurs nuifibles par les fueurs ; elle réfifte aux venins, appaife la douleur des reins, & tue les vers.

2. L'hyfope eft une herbe fort commune, il eft chaud au fecond dégré, il a la vertu d'attenuer les humeurs, & étant joint aux purgatifs, il augmente leur vertu : c'eft un des fpecifiques pour la poitrine, & pour faciliter la refpiration ; il fortifie la chaleur naturelle, & diffipe les vapeurs de la tête : *Saladinus* a fort bien écrit de fes facultés.

3. Le pas d'âne, en Latin *Tuffilago*, croît dans les lieux humides, fablonneux & froids, auffi eft-il froid & humide au premier dégré ; appliqué exterieurement, il eft bon pour les inflammations : c'eft le fpécifique pour le poulmon defféché par quelque chaleur étrangere qui caufe la toux. *Diofcoride* décrit amplement fes vertus.

4. Le bouillon blanc, ou, comme le nomment quelques Anciens, la molene, en Latin, *Tapfus barbatus*, ou *Verbafcum*, croît dans les champs fort communément ; c'eft un fimple très-excellent, quoique fort commun ; il jette une très-haute tige & des fleurs jaunes tout au tour, il eft froid & humide au fecond dégré, il eft bon au flux de ventre caufé d'humeurs bilieufes, excellent pour la toux, & pour appaifer les ardeurs de la poitrine, & donné tout verd & récent, ou fec & mis en poudre parmi l'avoine, il guérira la toux fans autre remede.

5. Le fenugrec eft une femence fort en ufage pour les Chevaux.

CHAP. CXX. elle les engraisse. Hipocrate l'appelle Epiceras : elle est assez temperée, & ramollit les matieres trop endurcies, elle chasse les vents. Galien dit d'elle : (*Inflammationes minus calidas & magis duras degerendo curat*,) son odeur feroit croire qu'elle est fort chaude, quoique cela ne soit pas : elle provoque les sueurs, & donne la facilité au Cheval de jetter par le nez les flegmes qui sont restés aux conduits du gosier, & fait uriner.

6. Le suc de régliffe se fait des racines de régliffe, qui sont présentement fort communes en France, il est temperé avec humidité, il est specifique pour la poitrine, il ôte l'acrimonie des humeurs & les adoucit, ainsi il aide la nature à les pousser dehors : En un mot, il est propre à toutes les incommodités de la poitrine & des poulmons.

7. Le Genévre est assez connu de tout le monde, c'est une graine admirable ; elle est deux ans sur sa plante avant d'avoir atteint sa maturité, elle est chaude au troisiéme dégré, & pousse fort par les narines, bonne pour l'estomac & pour la poitrine, résiste aux venins & à la pourriture, & chasse les vents ; enfin on ne peut assez louer cette semence, elle seule vaut plus qu'un grand embarras de drogues.

8. L'*Enula campana* vient communément dans les lieux sablonneux, sa feuille n'est d'aucun usage, & ses racines seules servent en Medecine ; elle est chaude au troisiéme dégré, fort odorante & diuretique poussant par les urines : c'est un contre-poison ; elle est bonne pour la toux, pour la poitrine, pour fortifier le cœur, pour ceux qui crachent le sang, & pour la morsure des bêtes venimeuses.

9. La racine d'Iris qui vient de Florence est la meilleure, quoiqu'il en croisse abondamment par tous les lieux marécageux, mais elle a peu de vertu étant cueillie en ce pays : c'est une racine fort odorante, chaude au second dégré, & capable de conforter la poitrine, d'en consommer l'humidité excrementeuse, & de purger les eaux si on la donne en quantité, son odeur recrée le cerveau & le conforte, elle entre dans les eaux qu'on employe pour les maux des yeux, son usage est excellent pour l'interieur des Chevaux.

10. Le cardamome est une plante assez chaude, qui réjouit les parties nobles, fortifie la chaleur naturelle, dissipe les vents, & aide à la coction des alimens.

11. La racine de Gentiane a été ainsi nommée par Gentius Roi d'Esclavonie qui lui a donné son nom, elle est louée de tous les Auteurs. Jean Renou dit d'elle (*Gentiana est solemne pestifugum, putridinis exitium, & veneni alexiterium*) elle résiste aux venins & les détruit, fortifie l'estomac, tue les vers, résiste à la pourriture, & est

très-bonne aux morſures des bêtes venimeuſes : elle eſt chaude & ſéche au troiſiéme dégré.

12. Les Ariſtoloches longues & rondes ſont dédiées à la rate, elles en détruiſent les vapeurs, réſiſtent aux venins, échauffent & deſſéchent l'humidité ſuperflue, elles conſolident & guériſſent les ulceres du poulmon & autres parties interieures, réſiſtent à la pourriture, & ôtent la douleur des reins.

13. L'Anis eſt une des quatre grandes ſemences chaudes, lequel, ſelon Galien, eſt chaud & ſec au troiſiéme dégré. Il chaſſe les vents, provoque l'urine, il réſoud ; & Dioſcoride au Chapitre LXIII. Livre III. dit de lui (*Nullum ex oleraceis ſeminibus ventriculo magis amicum.*)

14. Le Cumin échauffe & deſſéche au ſecond dégré, il eſt bon pour les tranchées cauſées de ventoſités, il détruit l'abondance du lait & fortifie l'eſtomac, c'eſt une ſemence qu'on employe pour correctif aux médicamens purgatifs.

15. Le Fenouil eſt chaud au deuxiéme dégré : il fortifie l'eſtomac, & en chaſſe les vents, il diſſipe les vapeurs qui cauſent les maux de tête, & il eſt diuretique.

16. La Canelle eſt une écorce odorante fort en uſage : elle eſt aſſez chaude, elle réjouit merveilleuſement le cœur, elle aide à la digeſtion, fait meurir les matieres viſqueuſes & lentes ; enfin ſa vertu eſt trop connue pour en parler ici, comme auſſi de la muſcade.

17. Le Souffre eſt un mineral gras, onctueux & inflammable, qu'on trouve dans les entrailles de la terre pur & mêlé, ou dans certaines eaux dont on le ſépare par artifice. On appelle le ſouffre vif celui qu'on trouve dans certaines mines, & enſuite on le purifie, & on en fait des rouleaux qu'on nous apporte. Le ſouffre eſt le baume des poulmons, c'eſt une remede ſingulier pour la toux & l'aſthme ; le vulgaire le croit chaud à cauſe qu'il brûle facilement ; mais c'eſt une erreur, & même il purifie le ſang.

Si l'on veut examiner le détail des drogues qui entrent dans la compoſition de cette poudre, l'on trouvera que tout eſt ami de l'eſtomac, de la poitrine & du cœur, & qu'il y a de quoi pour attenuer les humeurs craſſes, & pour aider la nature à diſſiper ce qui lui eſt nuiſible.

Si on veut conſerver cette poudre long-tems, on peut la réduire en opiate, faiſant cuire ſix fois autant de miel qu'il y a peſant de poudre, & le faire cuire en demi-ſirop, puis mêler leſdites poudres avec le miel médiocrement chaud, & les laiſſer fermenter ſans le chauffer.

La doſe de cette opiate ſera quatre onces dans une pinte de vin ; on verra la méthode de faire l'opiate dans la deſcription de l'opiate qui eſt ci-après.

CHAP. CXX. Lorsque la matiere est visqueuse & tenace, elle adhere par trop: si elle est trop crasse, elle résiste trop long-tems, & quelque effort que fasse la nature, elle descénd toujours par son propre poids, particulierement si les conduits par où la nature a de coutume de se décharger sont bouchés; ainsi à moins que par un puissant remede comme celui-ci, on ne tâche de la remettre, en disposant les humeurs à lui obéir, & par ce moyen de guérir le Cheval, le mal sera de longue durée, & menera le Cheval dans une difficulté de respirer, qui enfin dégenerera en pousse.

Opiate pour la toux qui est causée de chaleur étrangere.

CHAP. CXXI. PRenez policreste & grains de genévre bien murs de chacun une livre, racines d'althea, d'enula campana, suc de réglisse, & gentiane, de chacun demie-livre, zedoaire & saxifrage de chacun quatre onces, herbe de veronique séche deux onces; mettez les racines, herbes séches & suc de réglisse en poudre, & le tout à part: puis mêlez le tout avec dix livres de miel qui aura été cuit en demi sirop, avec quatre pintes de décoction faite avec les feuilles de pas-d'âne, bouillon blanc, & politric en bonne quantité de chacune, qu'on fera réduire à quatre chopines à force de cuire avec le miel qu'on écumera toujours en cuisant, puis on mêlera les poudres avec le miel à demi-chaud, & on les mêlera peu à peu avec un bistortier jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé, & on laissera fermenter le tout dans un pot à froid, au bout de vingt ou trente jours en Esté, mais dans un tems froid il faudra plus long-tems; quoi qu'il en soit, il faut prendre garde que l'opiate ait fermenté, & qu'elle soit propre & en état de s'en servir. Les opiates & confections ont plus de force que les poudres, parce qu'elles se fermentent. Ainsi la vertu des simples se concentre, & ensuite s'exalte, en sorte que de cette coction il resulte un composé qui a toutes les vertus des ingrédiéns qui entrent dans la composition: Avicene est fort de ce sentiment, car il dit: *Duplicata est virtus Medicinæ quæ fermentationem est passa*: de plus, elles se conservent long-tems, on les fait avaler plus facilement, & étant dans l'estomac, la chaleur naturelle les a plutôt attirées & réduites à son profit que les poudres: cette opiate tempere admirablement les estomacs trop bouillans & pleins de chaleur étrangere.

Aussi elle est très-bonne pour les Chevaux de feu, vigoureux, ou ardens, qui sont amaigris & desséchés pour avoir été trop poussés, & qui ne peuvent se rétablir; qu'ils ayent la toux ou non, ôtez-leur l'avoine, donez-leur du son chaud, & leur donnez quinze ou vingt

jours

jours de cette opiate tous les jours une prise, ils feront ensuite en état de se rétablir. CHAP. CXXI.

Il est à propos pour satisfaire les curieux que j'explique en peu de mots ce que c'est que fermentation : elle a tiré son nom de *fermentum* levain qu'on a ainsi appellé, comme si l'on avoit dit *fervimentum*, de *fervere*, être chaud & bouillant. On la définit en ces termes : la fermentation est un mouvement par lequel dans un different mêlange de matieres, cellesqui sont les plus subtiles agitent & dilatent les autres ; on voit des exemples de fermentation dans le pain quand il est encore en pâte, dans le vin quand il bout, & dans plusieurs autres matieres.

Le politric est un des capillaires dont on fait le sirop qu'on nomme sirop de capillaire ; si on ne trouve facilement la racine d'althea qui est commune à Paris, on prend à la place le double de feuilles de pas d'âne séches.

La dose est de quatre onces pour les Chevaux de carosse, dans trois chopines de biere infusée toute la nuit, & le matin faire tiedir le tout, pour faire avaler au Cheval, qu'on tiendra bridé deux heures avant & autant après la prise. Au païs où l'on ne trouve point de biere, on prend moitié vin & moitié eau.

Cette opiate a toute la vertu de la poudre précedente, & de plus elle tempere la chaleur étrangere qui accompagne fort souvent la toux, mais la toux n'est pas toujours accompagnée de chaleur, & quelquefois elle est causée, comme j'ai dit, par des flegmes froids & visqueux. Lorsqu'un Cheval a cette derniere toux, l'opiate le rafraîchit trop, & on le connoît dès la premiere ou la seconde prise, en ce qu'il perd le manger, ou il tremble, ou il a le poil herissé. Si une de ces choses arrive, il faut cesser & lui donner de la poudre précedente : mais si vous n'appercevez aucun de ces signes, continuez à donner de cette opiate tous les jours, & il n'y a toux pour vieille qu'elle soit qu'elle n'emporte.

Souvent après sept ou huit prises de cette opiate le Cheval purge & vuide comme s'il avoit pris une medecine ; il ne faut pas laisser de continuer d'en donner, c'est signe qu'elle opere bien.

Il faut donner au Cheval de cette opiate tous les jours jusqu'à ce qu'il ne tousse plus : elle est bonne particulierement pour les Chevaux qui ont le poulmon desséché par trop de chaleur, car elle humecte & contribue à rétablir le poulmon.

Mais comme il y a des toux qu'on peut guérir à meilleur compte, je proposerai quelqu'autres remedes.

Autre poudre pour la Toux.

Prenez du fenugrec & des fleurs de souffre, autant de l'un que de l'autre, & donnez-en dans l'avoine mouillée. Vu

CHAP. CXXI. Le souffre seul est bon donné dans l'avoine, les fleurs de souffre sont encore meilleures.

Le miel donné dans l'eau, une livre délayée dans un sceau, & donné au Cheval pour sa boisson ordinaire, est très bon pour la toux, ou comme je l'ai enseigné.

Nous avons donné ci-devant une poudre cordiale, bonne pour guérir la toux.

La graine de chenevis mêlée parmi l'avoine au Cheval gras & chargé de chair, lui ôte la toux s'il en use long-tems, une petite poignée chaque fois.

Ou bien concasser ladite poignée de graine de chenevis, la faire infuser dans du vin blanc toute la nuit, le matin donner le tout au Cheval, & continuer.

La graine de genévre une poignée chaque jour, guérira la toux si on continue.

Le bois & la feuille du tamaris pilés tout verds ou secs, & donnés dans l'avoine mouillée, ou dans du son mouillé, au commencement en petite quantité, puis augmenter tous les jours jusqu'à une grande cueillerée, guerira la toux en continuant ; le verd est meilleur que le sec.

Remede pour la Toux.

Prenez une livre de beurre, d'abord qu'il a été battu & avant qu'il soit lavé, & une livre de miel, deux onces de graine de genévre concassé, mêlez le tout ensemble, & en faites des pilules qu'il faut rouler sur la poudre de réglisse, pour faire avaler au Cheval avec une chopine de vin blanc ou trois demi-septiers: il doit être bridé deux heures avant & trois heures après la prise. Ce remede guérira la toux, si on le réitere deux ou trois fois, un jour ou deux d'intervale entre les prises.

Autre Remede.

Prenez une chopine d'huile de noix nouvelle claire & belle, une livre de miel commun, & trente grains de poivre blanc concassés : mêlez bien le tout ensemble, & le faites avaler au Cheval ; si pour la premiere prise il ne guérit, il guérira la seconde.

Rapez deux ou trois noix demuscades, & les faites avaler au Cheval avec un demi-septier d'eau-de-vie, elles ont souvent guéri la toux par une seule prise ; si c'est un vieil Cheval on peut réiterer, ou faire ce qui suit.

Prenez plein une petite écuelle de fiente de pigeon séche, pilez-la & la mettez infuser toute la nuit dans une pinte de vin blanc ; le matin faites bouillir un bouillon, puis coulez, jettez le marc & ajoutez deux

onces de suc de regliſſe noir pilé, & faites avaler le vin au Cheval ; réiterez trois fois, un jour d'intervale d'une priſe à l'autre, après quoi il y a apparence qu'il ſera guéri. CHAP. CXXI.

Pilules d'Angleterre pour la Toux, quoique très-inveterée.

Lorſque la toux eſt inveterée, c'eſt aſſurément une des maladies les plus difficiles à guérir ; j'ai propoſé beaucoup de remedes qui y ont réuſſi aſſez ſouvent, mais non pas toujours ; celui qui ſuit en a guéri qui l'avoient eu ſix mois & même un an, ſans que tous les autres remedes l'euſſent pû emporter.

Prenez quatre onces de fleurs de ſouffre, deux onces d'anis verd pilé, quatre onces de regliſſe ſéchée à l'ombre & pilée, quatre onces de bayes de laurier pilées fin, ſix onces de ſuc candi roux pilé, quatre onces de bonne thériaque, huit onces d'huile d'olive, & deux onces de tarc qui eſt du gaudron, mettez le tout dans un mortier ; pilez & mêlez juſqu'à ce que les matieres ſoient bien incorporées les unes avec les autres ; lors prenez quatre œufs, blanc & jaune, jettez la coque : battez-les dans un plat comme pour faire une omelette, étant bien battus mêlez-les avec les matieres ci-devant reſervées dans le mortier, & battez avec le pilon le tout juſqu'à ce que les matieres ſe lient, & que le tout ſoit comme une pâte dure : lors il faut en former des pilules, qui peſent deux gros chacune, que vous arondirez avec les mains, pour les faire ſécher ſur un tamis de crin renverſé, à l'ombre.

Pour s'en ſervir, on donne à manger au Cheval à ſon ordinaire ; & on lui fait avaler une pilule toute entiere dans une chopine de vin blanc ou rouge ; il n'eſt pas abſolument néceſſaire qu'il ſoit bridé avant la priſe, il eſt pourtant mieux de le tenir bridé, ou au filet, une heure avant de lui faire avaler une pilule : & d'une maniere ou d'autre, il eſt néceſſaire de le faire promener, environ une heure après la priſe, & même on peut le faire travailler à la ſelle, ou au caroſſe ſelon le Cheval que c'eſt : s'il ne travaille pas, il le faut tenir bridé deux heures après la priſe, continuez à lui donner une pilule tous les jours juſqu'à ce qu'il ne touſſe plus : ſi la toux eſt fort vieille, il en prendra une vingtaine de priſes avant d'être guéri.

On peut auſſi donner ces pelotes parmi du ſon mouillé, & pour lors il les faut piler. On peut les donner fraîches ou ſéches ; elles ſe conſervent long-tems, & ne moiſiſſent pas, quoiqu'elles ſoient preſque toujours humides.

Quoiqu'un Cheval ne touſſe pas, les jours qu'on doit le faire courre à la chaſſe ou ailleurs, on peut par précaution lui faire avaler une pilule avant de partir, ce qui eſt très-excellent.

La Courbature aux Chevaux.

LA courbature eſt une chaleur contre nature, cauſée par la fermentation des humeurs étrangeres qui ſont dans les inteſtins, & dans les conduits du poulmon; ce qui donne les mêmes ſignes que la pouſſe, & même avec plus de violence: Il y a cette difference, qu'on voit peu ou point de Chevaux pouſſifs à l'âge de ſix ans, & on en voit quantité de courbatus.

La courbature eſt cauſée ſouvent pour avoir ſurmené un Cheval, c'eſt-à-dire, pour l'avoir fait travailler, & courre plus que ſon haleine & ſes forces ne le peuvent permettre.

La courbature accompagne ſouvent la fourbure, la gras-fondure, & même les grands maux de pied, lorſqu'on y a mis quelque violent cauſtic, ou le feu un peu fortement; mais à ce dernier, elle n'eſt pas dangereuſe, car un ou deux lavemens avec le policreſte la guériſſent.

Quelquefois la courbature vient d'un reſte de maladie, lorſque les humeurs qui la cauſoient ne ſont pas entierement évacuées, & qu'elles pouſſent encore quelques vapeurs acres, chaudes & malignes, qui irritent & alterent le poulmon, & qui cauſent ce mouvement extraordinaire.

La courbature vient auſſi aux Chevaux pour avoir eu une mauvaiſe nourriture dans leur jeuneſſe, comme pour avoir mangé en hyver de l'herbe gelée dans les prez, qui ſe corrompt dans le corps, & enſuite fait un levain qui occaſionne la courbature ou quelqu'autre mal.

Elle eſt cauſée par une obſtruction dans les conduits du poulmon, qui empêchent la reſpiration. Quand cette obſtruction eſt recente, ou d'une matiere chaude & ſubtile, elle eſt facile à guérir parce qu'elle cede aiſément aux remedes, pourvû que la fiévre n'y ſoit pas conjointe, comme il arrive quelquefois, & lors elle eſt ſouvent mortelle.

Les remedes qu'on donne à la courbature doivent être temperés, & plutôt tirant ſur le froid que ſur le chaud, afin d'appaiſer & fixer cette fermentation ou bouillonnement des humeurs, au contraire de ceux qu'on donne aux Chevaux pouſſifs, où il faut plus de chaleur que de fraîcheur; à ce mal ici ils doivent en quelque maniere aider à temperer cette chaleur qui fait ce bouillonnement, c'eſt pourquoi tous les remedes pour la courbature doivent être donnés dans des décoctions, & dans des liqueurs pour laver & temperer la chaleur des remedes: l'opiate pour la toux ci-devant fera très-bien aux Chevaux courbatus, & ſon uſage reiteré les guérit, ſi on le donne avec méthode.

Le Foye d'antimoine en poudre donné tous les jours depuis une on-

ce jusqu'à deux onces, dans du son mouillé, eſt capable de guérir une courbature, ſi le Cheval mange bien, car s'il eſt délicat, ou dégoûté, il ne voudra pas beaucoup manger de ſon. CHAP. CXXII.

Si la fiévre n'eſt pas jointe à la courbature, & que le Cheval ſoit jeune, le plus facile & le meilleur remede eſt de le mettre au vert dans les premieres herbes, & lui laiſſer nuit & jour à la roſée du mois d'Avril & de May, elle le purgera & lui débouchera les conduits ; l'orge en vert eſt parfaitement bon, étant donné comme nous l'avons dit.

Si vous n'êtes pas au tems, ni dans un lieu commode pour donner le vert, faites les remedes ſuivans.

Cliſtere pour les Chevaux Courbatus.

Otez le foin & l'avoine au Cheval, & lui donnez de la gerbée de froment & du ſon, tirez-lui du ſang des flancs en Lune nouvelle, & le lendemain lui donnez un lavement ramolitif & aperitif : pour cet effet faites une décoction avec les cinq racines aperitives concaſſées, qui ſont celles de chiendent, de garence, d'iringion, de capres & d'arrête-bœuf, de chacune une once, avec une once & demie de policreſte en poudre, ayant bouilli dans deux pintes & demie d'eau pendant un quart d'heure, ajoutez-y les cinq herbes émollientes, mauves, guimauves, mercuriales, violettes & parietaire, de chacune une poignée, & faites cuire encore un quart d'heure, puis coulez la décoction, ajoutez demie-livre de miel Mércurial, & le ſoir donnez ce lavement au Cheval, & le réiterez cinq ou ſix jours de ſuite.

Décoction pour la Courbature.

Le lendemain du dernier lavement, prenez les herbes ſuivantes, bouillon blanc & pas-d'âne de chacun deux poigées, hachez-les & les mettez bouillir dans trois chopines d'eau pendant un quart-d'heure, avec une demie-once de policreſte en poudre, ôtez-les du feu, & mettez dans le pot des fleurs de coquelicot, en Latin *Papaver Rhœas*, trois poignées ſi elles ſont fraîches, & demie-once ſi elles ſont ſéches ; couvrez le pot & laiſſez devenir tiede toute la compoſition ; lors exprimez, & ajoutés à la colâture une once de ſuc de régliſſe noir concaſſé fort menu, & faites avaler le tout au Cheval avec la corne, redonnez-lui encore un lavement ſur le ſoir & le lendemain la décoction : continuez cette méthode de deux jours l'un pendant une douzaine de jours ; & ſi le Cheval ſe dégoûte pour la décoction, diſcontinuez juſqu'à ce qu'il ait recouvré l'appetit, que vous lui ferez revenir en lui faiſant mâcher une pelote gourmande deux heures le matin & autant l'après dîné ; vous pouvez empêcher qu'il ne ſe dégoûte en lui

CHAP. CXXII.

donnant outre les remedes précedens, tous les jours qu'il ne prend point de breuvage, deux onces de foye d'antimoine dans du son à midi, cela le maintiendra en appetit, & contribuera à sa guérison.

Un Cheval qui a long-tems supporté la courbature, & auquel les remedes précedens ont peu apporté de soulagement, court risque de rester poussif. Pour prévenir cela, s'il est d'un temperament flegmatique, plein d'humeurs, lent & paresseux, on peut lui donner le remede qui suit pour lui ôter les plus gros flegmes & quantité de glaires, qui le soulegeront beaucoup; mais s'il est alzean brûlé, ou ardent & plein de feu, ne lui donnez pas sans vous attendre qu'il le rendra bien malade, mais une couple de lavemens avec policreste au fort & dans l'accès de son mal, & beaucoup le promener dans ce tems-là, le tireront peut-être d'affaire. Il ne le faut pas non plus donner à un Cheval dans le commencement de sa courbature, ni s'il avoit la fiévre conjointe; car on lui purgeroit l'ame du corps.

Remede qui évacue & soulage un Cheval Courbatu.

Prenez deux ou trois livres de lard gras, coupez le en tranches déliées & le faites dessaler dans cinq ou six eaux, les changeant de deux heures en deux heures; pendant ce tems prenez des choux rouges non pommés, du bouillon blanc, deux grandes poignées de chacun, & une poignée de chardon beni, hachez-les bien menu, & mêlez bien le tout ensemble, avec le lard dessalé qu'on aura mis en pâte dans un mortier à force de le piler: puis mêlez les herbes dans le même mortier, pour en faire des pilules grosses comme des balles de Tripot, qu'il faudra rouller sur la poudre de régliffe, afin qu'elle ne s'attache pas aux doigts de celui qui les lui fera avaler. Il faut quand le Cheval en aura avalé six ou sept, lui donner un peu de vin avec la corne, ou même après chaque pilule s'il a peine à les avaler, &ayant pris toutes les pilules lui rincer la bouche avec chopine de vin qu'on lui fera avaler, & parmi les pilules encore environ une chopine; le Cheval doit être bridé quatre heures avant & autant après.

Si ce remede le soulage, il faut pour achever de le guérir, recommencer à lui donner des décoctions, le crocus, & les lavemens précedens. S'il guérit, il ne lui faut plus rien faire; mais si vous ne lui trouvez aucun amendement, ayez recours au remede qui suit.

Décoction pour Courbature,

Prenez des feuilles de choux rouges, prenez bien garde de ne point prendre des choux pommés comme on voit chez les Arboristes à Pa-

ris, car ils ne valent rien pour la Medecine, au contraire ils ſont fort nuiſibles ; prénez auſſi du chardon beni, de chacun trois poignées, bouillon blanc, ou *Verbaſcum*, & pas-d'âne de chacun deux poignées, graines de genévre pilés une poignée : faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau une demie-heure à gros bouillons, ôtez du feu & mettez dans la décoction toute bouillante, deux poignées de fleurs de coquelicot frais, ou une poignée de ſéches, couvrez le pot & le laiſſez refroidir ; étant preſque froid, coulez & ajoutez à la colature aſſez de ſaffran pour la jaunir, & deux onces de conſerve de roſes liquides, qu'il faut délayer avec la décoction, & ayant donné un jour auparavant un lavement au Cheval il lui faut faire prendre ce remede, réiterer le même jour un lavement, & continuer ainſi une douzaine de jours, pourvû qu'il ne perde pas le manger : ſi cela étoit, il faudroit diſcontinuer juſqu'à ce qu'il eût recouvré l'apetit. CHAP. CXXII.

Au bout de douze jours, s'il n'a plus de battement de flanc, il faut donner du tems à la nature pour agir ſans remede, afin de ne la point accabler, & lui donner le tems de gagner le deſſus & vaincre ſon ennemi, que le remede aura affoibli.

Et comme il eſt difficile que la chaleur étrangere qui eſt le principe du mal, ne ſoit augmentée par les remedes qu'on aura appliqués, & n'ait extenué & échauffé tout l'interieur du Cheval, pour aider à rétablir la chaleur naturelle, & détruire l'étrangere, & même pour déboucher ce qui reſteroit de bouché & d'obſtrué, il faut lui faire manger tous les jours une once de criſtal mineral en poudre, & deux muſcades rapées dans du ſon mouillé, & continuer aſſez long-tems ; que ſi le Cheval perd le manger par le trop grand rafraîchiſſement, il faut ceſſer, & lui donner tous les jours à la place du criſtal mineral, deux onces de foye d'antimoine en poudre, lequel ne le rafraîchira pas tant, & lui donnera très-bon appetit.

Remedes pour les obſtructions du poulmon, cauſées par Courbature.

UN jeune Cheval ayant le flanc ſi oppreſſé, qu'on le jugeoit pouſſif & entierement perdu, guérit parfaitement par le remede ſuivant. CHAP. CXXIII.

Mettez dans un pot trois pintes d'eau, avec du chardon beni, & *Pulmonaria quercina* coupés menu, de chacun une poignée, du guy de chêne concaſſé une once, racine d'althea concaſſée demie-once, autant d'aunée ou *Enula campana*, & deux poignées d'hyſope : faites cuire le tout environ deux heures ; puis l'exprimez, & ajoutez une demie-once de ſuc de régliſſe, & une once de régliſſe pilée, anis & fe-

nouil de chacun demie-once, le tout bien pulverifé, un fcrupule de faffran, une demie livre de miel écumé, & une pinte de vin blanc, le tout bien mélé enfemble, donnez-le en deux fois un peu tiéde au Cheval, l'ayant tenu bridé fix heures avant la prife, & le promenant une bonne heure après, puis le laiffez quatre heures bridé.

Il faut donner de cette décoction quatre jours confécutifs au Cheval & le laiffer repofer enfuite trois jours, au bout defquels il faut lui donner encore quatre prifes confécutives : ce remede le foulagera beaucoup ou le guérira s'il eft jeune.

Poudre pour la Courbature.

Si le remede précedent n'a pas guéri le Cheval, vous pouvez lui donner le remede qui évacue & purge les Chevaux courbatus ci-devant décrit, obfervant toutes les circonftances que j'ai marquées avant de le lui donner : enfuite vous lui ferez prendre la poudre fuivante, qu'on peut donner auffi fans faire préceder aucune évacuation, & elle réuffit affez bien.

Prenez trois livres de graine de lin féchée au four, comme nous avons déja dit dans une autre recepte, étant pulverifée, ajoutez-y de la gentiane trois onces, fenugrec deux onces, aunée une once & demie, fauge & hyfope de chacune trois onces, fouffre, demie-livre, mettez le tout en poudre & la mêlez pour en donner au Cheval une couple de cueillerées le matin dans du fon, laiffez-le bridé une heure & demie après, & continuez jufqu'à ce qu'il n'y ait plus de poudre : fi le Cheval n'eft pas guéri, donnez-lui un lavement comme nous avons dit, qui ne le guérira pas non plus, mais qui lui donnera du foulagement s'il eft fouvent réiteré, & laiffer agir la nature, qui par un regime bien reglé rétablira le Cheval.

Pour un Cheval Courbatu fort malade.

La dangereufe courbature, eft lorfque la fiévre s'y mêle ; ce qui fe fait avec beaucoup de tourment & le mal le preffe fi fort, qu'on ne peut avoir le tems de lui faire les remedes précedens.

Il faut commencer par l'un de ces lavemens : prenez les herbes émollientes, hachez-les, faites-en une décoction & laiffez-la refroidir, & la paffez enfuite ; ajoutez une demie livre de miel, & donnez le tout tiede au Cheval : vous pouvez en donner un le matin & l'autre au foir fi vous le jugez à propos.

Autre.

Faites bouillir une once de *Crocus Metallorum* en poudre fine dans

cinq chopines de biere pendant un demi-quart d'heure, laiſſez raſſeoir, verſez par inclination, & coulez au travers d'un double linge, ajoutez-y un quarteron de beurre, donnez le tout tiéde au Cheval, & le lendemain le remede ſuivant. CHAP. CXXIII.

Remede pour Cheval Courbatu qui a la fiévre & eſt fort malade.

PRenez les eaux de chardon beni & de ſcabieuſe, de chacune ſix onces, eau de reine des prés, en Latin *ulmaria*, & de canelle, de chacune quatre onces, eau de chicorée quatre onces, conſerve de roſes liquides deux onces, confection d'alkermes ſans muſc ni ambre une once, demi dragme de thériaque, & ſix grains de ſaffran de Levant en poudre. CHAP. CXXIV.

Il faut diſſoudre les choſes ſolides dans les eaux, faire avaler le tout au Cheval, & rincer la fiole, la corne & la bouche du Cheval avec encore des eaux de chardon beni, ſcabieuſe & chicorée, de chacune une once & demie; ainſi quand on prèparera le remede, il le faut mettre dans une fiole, & dans une autre fiole les quatre onces & demie d'eau de chardon beni, ſcabieuſe & chicorée, pour rincer la bouche: cette quantité d'eau tempere la chaleur de la fiévre.

Le tems le plus propre pour donner ce remede, eſt à ſix heures du ſoir, après avoir donné au Cheval un lavement dès les quatre heures, & il le faut tenir bridé juſqu'à huit.

Le lendemain à pareille heure, c'eſt-à-dire à quatre heures du ſoir, on lui donnera un lavement, & à ſix on le ſaignera des deux plats des cuiſſes, & on le tiendra encore bridé deux heures; on peut réiterer ce remede deux ou trois fois, mais non pas la ſaignée ſans néceſſité. Les Chevaux qui ont beſoin de ce remede, doivent manger peu de foin: il faut leur laver ſouvent la bouche avec du verjus, du ſel & du miel roſat, & leur donner fréquemment un des lavemens précedens. Comme j'ai vû des Apoticaires qui ont fait payer extraordinairement ce remede, je donne avis à ceux qui en auront affaire, qu'il vaut au plus trois livres dix ſols, parce que la confection d'alkermes eſt ſans muſc ni ambre, ce qui le rencherit.

Ceux qui ont de bons Chevaux, doivent faire cas de ce remede, en moins d'un mois de tems j'en ai guéri quatre, tous Chevaux de prix, & tous hors d'eſpoir de guériſon.

Pour la boiſſon du Cheval courbatu, vous lui donnerez, ſi vous voulèz, dans un ſceau d'eau le febrifuge dont je donnerai la deſcription au Chapitre CXXXVI. & continuerez: il eſt compoſé de ſel de tartre, de ſel armonac, &c. Au défaut vous lui délayerez dans un ſceau la

pâte d'un pain d'un sol prête à mettre au four, elle rendra l'eau blanche, le rafraîchira & lui donnera quelque nourriture; elle vaut infiniment mieux que la farine qu'on met dans la boisson.

Ce remede est bon aux fiévres simples & presqu'à tous les Chevaux qui ont de grands battemens de flanc, dont le principe est une chaleur interieure, même je l'ai donné aux Chevaux morfondus qui ont grand battement de flanc, joint audit morfondement, & je m'en suis bien trouvé; car quoiqu'il faille échauffer un Cheval en cet état pour fortifier la nature, & l'aider à pousser au-dehors ce qui lui nuit; comme la fiévre s'augmente par cette chaleur, il faut trouver un bon remede qui fortifie sans beaucoup échauffer, ce que celui-ci fera assurément.

Les Chevaux courbatus fort malades, & qui ont une fiévre violente, ne se couchent pas: s'ils se couchent, ils se relevent d'abord, n'ayant pas la respiration si libre étant couchés que debout; mais si le Cheval courbatu qui a la fiévre se couche & se tient couché long-tems, c'est un très-bon signe; & quoiqu'il se plaigne plus en cette posture que debout, ce n'est pas mauvais signe; car les Chevaux les plus sains se plaignent quand ils sont couchés; & cette remarque est de conséquence pour tous les Chevaux fort maladesafin, de mieux juger de leur mal.

Potion ou breuvage pour le Cheval courbatu, très-malade, avec la toux ou sans toux.

Prenez cinq demi-septiers des quatre eaux cordiales, de scorzonere, de reine des prez ou *ulmaria*, de chardon beni & de scabieuse, délayez parmi une once de confection de jacinthe sans musc ni ambre, & une pelote thériacale en poudre, mêlez-bien le tout, & le matin donnez-le au Cheval, & rincez le pot & la corne avec un demi-septier d'eau de chicorée amere, que vous lui ferez avaler pour lui rincer la bouche; tenez-le au mastigadour trois heures avant le breuvage & deux heures après, & le soir donnez-lui le lavement suivant. Faites bouillir une once & demie de policreste en poudre, & demie-once de coloquinte sans graine, avec cinq chopines de biere pendant un demi-quart d'heure à gros bouillons, ôtez du feu & passez, délayez dans la colature un quarteron de bon *populeum*, & donnez le tout tiéde au Cheval. Si ce remede n'apporte pas d'amendement, c'est assurément un très-méchant signe, & le Cheval court risque de mourir; que s'il y a de l'amendement, il faut réiterer le lavement plusieurs fois, & cela contribuera beaucoup à sa guérison.

Aux Chevaux courbatus je me suis bien trouvé quelquefois de leur donner une prise de pilules puantes, d'abord elles augmentent le battement de flanc, mais ensuite il s'appaise absolument ; d'autres fois ces pelotes ne les ont pas guéri. CHAP. CXXIV.

Décoction du Lieutenant pour Cheval courbatu très-malade.

Prenez chardon beni & hysope ; de chacun une poignée, suc de réglisse deux onces, racines de gentiane concassées une once, faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau l'espace d'une demie-heure ; l'ôtant du feu, versez par-dessus un demi-septier de vin blanc ; passez le tout, & délayez une pincée de saffran, & le donnez au Cheval en une fois ou en deux, selon la répugnance qu'il aura à le prendre, ou selon sa force : le lendemain il le faut saigner des flancs, & le tenir en un lieu temperé.

Comme le Cheval ne mangera que très-peu en cet état, il le faut nourrir avec des orges mondés sans beurre ni graisse, ou du pain cuit, s'il en veut, ou du son, comme nous avons enseigné aux Chapitres VI. VII. VIII. & IX. il le faut tenir souvent au mastigadour, & souvent le lui ôter, puis lui présenter à manger.

Crocus Metallorum.

PRenez antimoine crud du meilleur, c'est-à-dire, du plus aiguillé, les aiguilles les plus larges, & nitre ou salpêtre, autant de l'un que de l'autre, mettez-les en poudre, & les mêlez ensemble dans un creuset ou pot qui tienne au feu, mettez-y le feu avec une méche ou un charbon ardent, le tout s'enflammera : laissez refroidir, & renversez le pot, le foye d'antimoine sera au-dessous des scories. CHAP. CXXV.

Séparez le foye de scories, lesquelles sont bonnes à certaines choses, & pilez ce foye en poudre très-fine. Etant pilé, jettez-le dans l'eau, rebroyant dans le mortier ce que l'eau n'aura pas dissous, & continuez jusqu'à ce que la matiere soit en poudre impalpable, & qu'elle passe avec l'eau ; laissez-la reposer, & au fond vous aurez une poudre d'une feuille morte, sur laquelle vous verserez d'autre eau ayant ôté la premiere, jusqu'à ce que vous ayez ôté tout le sel du nitre qui est resté, & qui ne sera pas enflammé.

Le *Crocus Metallorum* est propre pour donner interieurement aux Hommes, & pour faire du vin émetique pour leur usage ; mais il n'est pas bon pour les Chevaux, & je me sers aux Chevaux du foye d'antimoine, qui differe en quelque chose du *Crocus Metallorum* : on le prépare en la maniere suivante.

Chap. CXXV.

Foye d'Antimoine.

Prenez six livres d'antimoine crud fort éguillé, pilez-le grossierement, prenez quatre livres & demie de salpêtre de la seconde fonte; le blanc & le rafiné est trop violent, & brûlez tout, pilez fort le salpêtre, mêlez-le avec l'antimoine dans un pot de fer ou mortier de fonte, en sorte que les deux tiers du pot deureurent vuides, mettez-y le feu avec un tison de feu ou une méche, d'abord que le feu a pris à la matiere, éloignez-vous du pot, parce que la fumée de l'antimoine dans le tems qu'il s'enflamme, ne vaut rien. Laissez bouillonner ensemble les matieresjusqu'à ce que le tout soit refroidi; il ne faut point d'autre feu pour cette préparation que celui qui est au bout de la méche, pour enflammer les matieres.

Quand il sera refroidi ôtez-le du mortier, en le renversant le foye sera au fond, & le salpêtre qui ne sera pas enflammé, sera au-dessus joint avec les impuretés de l'antimoine qu'on nomme scories; vous pouvez facilement séparer les deux, car le foye doit être luisant comme du verre, mais fort opaque brun; s'il est autrement, il est mal fait, & s'il tire sur la feuille morte, il est brûlé & n'est pas bon pour les Chevaux.

Il ne faut point laver le foye d'antimoine, car on lui ôte beaucoup de sa vertu. Pour les scories vous les garderez pour d'autres usages, particulierement pour les lavemens, & par tout où vous trouverez dans ce Livre que j'ordonne du policreste dans les lavemens, vous pouvez ajouter à la place du policreste la même quantité de scories, & assurément elles produiront un aussi bon effet, & peut-être meilleur, car les scories sont un véritable policreste, fait avec le souffre d'antimoine & le nitre; mais outre cela, les scories sont impregnées de quelque vertu de l'antimoine, qui les fait agir plus efficacement que le policreste ordinaire.

Vous donnerez de ce foye en poudre fine, deux onces dans l'avoine ou dans du son mouillé pendant un mois : il donnera bon appetit & fera bien manger les dégoûtés, il tuera les vers, contribuera à la guérison des playes, du farcin & de la galle, purifiera le sang desobstruant & débouchant les conduits, & il engraissera les Chevaux qui ne peuvent se rétablir, il appaisera la toux, & donnera bonne haleine.

L'effet de ce remede n'est pas sensible au Cheval, il agit par insensible transpiration, raffraîchissant par réaction les parties interieures, ne les purgeant aucunement; & si la Medecine universelle des Chevaux est dans quelque remede, elle est dans celui-ci;

hors dans les occasions où il faut échauffer ; tous les jours son usage fait reconnoître de nouvelles vertus & proprietés. CHAP. CXXV.

On peut remarquer qu'il agit par insensible transpiration, en voyant étriller le Cheval qui en use, car il aura dans les commencemens plus de crasse de moitié qu'il n'avoit auparavant, parce que l'usage de cet antimoine purifiant le sang, chasse au-dehors par les pores du cuir les excremens de la troisiéme coction, qui sont ces fuligines ou vapeurs qui corrompent le sang ; & cette plus grande abondance de crasse qui s'arrête sur le poil pendant l'usage dudit foye d'antimoine, & qu'il n'avoit pas auparavant, en est une marque assurée.

Il n'y a pas long-tems qu'une personne qui avoit fait user à ses Chevaux du foye d'antimoine, me demanda ce que c'étoit que cet antimoine crud avant qu'on lui ait donné aucune autre forme : il me dit que je devois en avoir parlé pour satisfaire le Lecteur, ce que j'avois évité pour n'abuser pas de son loisir. L'antimoine est un corps mineral qui approche de la matiere métallique, il est d'un noir tirant sur le bleu, avec de grandes aiguilles brillantes comme de l'étain poli ; il est composé de deux sortes de souffre, l'un très-pur & fixe, & fort approchant de celui de l'or ; l'autre qui est inflammable comme le souffre commun ; il contient beaucoup de Mercure, plus solide & plus cuit que le commun, & un peu de terre crasse & salée. L'antimoine vient d'Allemagne, de Hongrie qui est le meilleur, & de plusieurs autres lieux ; il est à fort bon marché & fort commun présentement qu'on en a découvert en France beaucoup de très-bonnes mines.

Dans beaucoup de ses préparations il prendra la forme des sels avec lesquels il est joint, & presque toutes les poudres les plus en usage qu'on en fait, sont des atomes du regule d'antimoine déguisés, qui agissent diversement, selon la nature des sels ou des esprits corrosifs avec lesquels ils sont enveloppés. Une marque de cela est qu'on peut réduire en regule beaucoup de préparation d'antimoine, par le moyen du nitre ou du borax, car il attire par l'action du feu l'enveloppe avec laquelle ils étoient retenus, & ensuite ils retournent en regule, & l'on fait ces differentes préparations pour ouvrir ce regule, & lui donner lieu, étant en plus petits atomes, d'agir en moindre quantité & plus efficacement.

Pour faire du vin émetique, il faut infuser deux onces de foye d'antimoine en poudre fine, dans trois chopines de vin blanc ; laisser l'infusion vingt-quatre heures à froid, puis en ôter une pinte par inclination, ensuite on peut remettre encore d'autre vin sur ce foye d'an-

CHAP. CXXV.

timoine jufqu'à cinq ou fix fois. Il n'eft point de Chimifte qui n'exhalte les vertus de ce remede ; & comme avant moi on ne l'a point donné aux Chevaux, il n'eft pas fi connu qu'il devroit l'être ; c'eft avec le *Crocus* que l'eau benite de Rulandus eft faite, vous en verrez les vertus dans les Auteurs qui en ont traité ; *Scroderus*, *Crollius* & *Quercetan*, rapportent de fors belles experiences du *Crocus Metallorum*.

Pour ôter tout fcrupule à ceux qui ne fçavent pas les effets de l'antimoine pour les Chevaux, & afin qu'ils n'ayent aucune appréhenfion d'un fi bon remede, je dirai encore une fois que de quelque façon qu'on le donne, il n'eft pas purgatif aux Chevaux : que même le fouffre auré d'antimoine, qu'on tire des fcories qui reftent quand on a fait le regule, qui eft le plus violent émetique qui fe tire de ce mineral, ne purge en aucune maniere le Cheval.

Ne connoiffant pas encore l'effet de l'antimoine préparé, & ayant vû des pilules perpetuelles de regule d'antimoine pour les Hommes, defquelles une feule pilule eft capable de purger une armée entiere, la faifant avaler à tous les foldats l'un après l'autre, ce qui eft une affaire de fait qu'aucun Medecin n'ignore ; je fis faire deux pilules de regule de la groffeur d'une fort groffe noix : je les fis avaler à un Cheval, croyant de le purger, mais il les rendit au bout de deux jours & demi, comme il les avoit avalées, fans en fienter plus mol ni purger le moins du monde ; je redonnai les mêmes pilules de regule à un autre Cheval, qui au bout de deux jours en rendit feulement une, l'autre demeura dans fon corps les fept dernieres années de fa vie, & l'écorcheur qui l'ouvrit, trouva la pilule dans un des replis des boyaux, & croyant que c'étoit une balle de moufquet, il me la vint montrer, admirant qu'une fi groffe balle n'eût pas tué le Cheval du coup, & je vis par cette premiere & feconde épreuve que le regule, non plus que les autres préparations d'antimoine, ne purgent point les Chevaux.

On peut en fureté donner l'antimoine préparé pour les incommodités que j'ai remarquées ci-devant, & pour plufieurs autres ; fon effet principal eft de purifier le fang & toute la maffe d'icelui, ce qui fe fait par *Diaphorefim*, ou infenfible tranfpiration ; fon ufage réiteré confommera en partie les eaux fuperflues, qui font l'origine & la caufe des maladies, puifqu'elles fe corrompent, envoyent des vapeurs malignes au cerveau, font un limon qui bouche & obftrue les petits rameaux des veines, & finalement elles fe mêlent parmi le fang, le corrompent, & le rendent incapable de donner une bonne nourriture.

Le foye d'antimoine defobftrue & débouche puiffamment les veines & arteres qui font l'origine de toutes les maladies ; & ce qui eft de merveilleux en ce remede, eft qu'il agit par irradiation, qui eft une vertu infinie, contenue feulement dans ce mineral préparé & réduit en médicamens par une dûe préparation. CHAP. CXXV.

Ce remede préviendra les maladies, fi vous en faites ufer à vos Chevaux de tems en tems, il les guerira lorfqu'ils en feront atteints, hors les maladies froides où il faut échauffer, comme la gourme, la morve, & tout Cheval qui jette par le nez : & je fuis furpris de ce que tant d'habiles gens qui ont traité des Chevaux malades, ne fe font pas avifés de mettre en ufage cet excellent remede.

La fatisfaction qu'on a dans l'ufage de ce remede, eft qu'on eft affuré qu'il ne peut faire de mal, parce qu'il eft rafraîchiffant : les anciens Medecins qui veulent détruire le crédit de l'antimoine, difent qu'il eft plein d'efprits arfenicaux qui corrodent & confomment les parties interieures, qu'ainfi les fuites en font fâcheufes, quoique d'abord on en voye d'affez grands effets. Mas ces efprits arfenicaux ne font que dans l'idée de ces Meffieurs à l'égard des Chevaux ; car j'en ai fait manger à plufieurs quatre & cinq livres fans aucune intermiffion, deux, trois ou quatre onces tous les jours : s'il y avoit eu de ces efprits corrofifs dans l'antimoine, l'eftomac & les boyaux de ces Chevaux auroient été percés comme des cribles, ce qui n'eft pas, car on les a vûs amander tous les jours, être frais & gaillards, & même de ceux qui avoient la peau attachée aux os, fe très-bien rétablir & devenir gras par l'ufage de cette poudre, qui affurément n'a rien de malin pour les Chevaux ; mille perfonnes, qui en ont fait ufer, en peuvent rendre témoignage, & pour moi je fuis fi perfuadé de cette verité, que je le confeille à tous mes amis ; & pour les efprits arfenicaux, je ne les crains non plus que les efprits dont on fait peur aux petits enfans.

Il ne faut point donner de foye d'antimoine aux Chevaux qu'il faut échauffer, puifqu'il rafraîchit en purifiant le fang, hors de ces occafions donnez-le à tous ; mais dans les commencemens qu'un Cheval mange du foye d'antimoine, particulierement les huit ou dix premiers jours, il ne lui faut point faire faire de courfe, ni de travail exceffif, parce que comme il purifie le fang, il le met en mouvement, & dans le tems que ce fang eft en mouvement, & qu'il fait comme une efpece de bouillonnement univerfel, fi on travaille & fatigue trop un Cheval, il deviendra facilement fourbu, & ne le feroit pas devenu s'il n'avoit pas mangé du foye d'antimoine, puifque les humeurs, & particulierement le fang, n'auroit pas été dans cette agi-

CHAP. CXXV. tation & ce mouvement ; ce n'eſt pas que le travail moderé ne ſoit néceſſaire, car il oblige la nature de pouſſer par les pores ces vapeurs ou fuligines qui corompoient le ſang ; mais les huit ou dix premiers jours il faut éviter le travail exceſſif, & ſur-tout quand le Cheval a ſué, le bien eſſuyer, & empêcher qu'il ne ſe refroidiſſe tout à coup ; ce premier bouillonnement de ſang étant appaiſé, onn'a plus la même précaution à garder.

Du Cheval qui ne ſe peut remetire pour avoir trop fatigué.

CHAP. CXXVI. LEs grandes fatigues des Chevaux, principalement de l'armée, les mettent dans un état de langueur, dont ils ont bien de la peine à revenir : il ne faut pas s'en étouner, car tantôt il ont de bon fourage, tantôt ils ſont obligés de manger du ſeigle, du millet, de mauvaiſes herbes, du foin corrompu, quelquefois en abondance, & ſouvent très-peu ou point du tout : outre que les eaux ſont ou mauvaîſes, ou priſes à contre-tems, ſans parler des courſes & du travail déreglé, à moins qu'un Cheval ne ſoit robuſte & bien compoſé, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve abbatu.

Il eſt mal-aiſé dans ces rencontres de s'attacher à une maladie particuliere ; mais l'on ne peut manquer en les traitant, ſi on ſe ſert des remedes qui fortifient les parties interieures, qui délaſſent les exterieures, & qui ôtent les mauvaiſes humeurs qui s'amaſſent chaque jour, ſoit par les ſaignées, ſoit par quelques purgations univerſelles ; & ſi l'on découvre quelque affection particuliere, il faut pour lors avoir recours aux remedes ſpecifiques & propres à cette maladie.

L'on connoît ces Chevaux qui ont été maltraités à l'armée, en ce qu'ils ont preſque tous la corde ; c'eſt-à-dire qu'au défaut des côtes le long du ventre, quand le Cheval reſpire, il ſe forme un canal capable d'y loger une corde : ils ont le poil heriſſé & mal teint, la fiente ſéche & noire, & par fois on y trouve des vers, les yeux triſtes, & quoiqu'ils mangent beaucoup, ils n'amendent point ; ils ſont étroits de boyaux ; quand on les promene en main, vous les voyez mal contens ; enfin ils ſont privez de toute la gayeté que le repos donne aux Chevaux.

Si le Cheval qui revient de l'armée ou de quelque long voyage, ou qui a beaucoup fatigué, a ces ſignes, avant de lui faire prendre aucun remedes, il le faut ſaigner du col, & enſuite lui faire uſer de quelque poudres digeſtives, qui aident la coction des alimens & qui préparent les humeurs ſuperflues, pour être évacuées avec plus de facilité.

Le foye d'antimoine en poudre fervira de poudre digeftive, fi on en donne au Cheval deux onces tous les jours dans du fon mouillé. Si le Cheval a de l'averfion pour le fon, donnez-lui du fouffre-auré d'antimoine dans du vin, comme j'enfeignerai au Chapitre CXXIX. lequel fera encore mieux qu'aucune préparation d'antimoine, & en peu de tems il rétablira le Cheval. Deux ou trois prifes de pilules puantes, laiffant un jour d'intervale d'une prife à l'autre, prépareront fort bien le corps du Cheval. CHAP. CXXVI.

Compofez un lavement de la maniere fuivante : faites bouillir les cinq herbes émollientes dans deux pintes de biere, & une chopine ou trois demi-feptiers d'urine de vache, ou au défaut de l'urine d'un homme fain qui boit beaucoup de vin, délayés dans la colature une demi-livre de miel mercurial, & un quarteron de beurre frais, & le foir donnez le tout tiéde au Cheval en lavement, & continuez à lui donner du foye d'antimoine, tous les jours pendant quinze ou vingt jours, & ce même lavement de trois jours en trois jours.

Il faut mouiller le foin qu'il mangera avec de l'eau où l'on aura diffous fur un fceau deux ou trois onces de policrefte, ne lui point donner d'avoine, & qu'il ne boive que de l'eau dans laquelle fur un fceau l'on aura délayé une livre de miel.

Au bout de vingt jours quittez l'ufage des poudres & lavemens, & laiffez repofer le Cheval fept ou huit jours, au bout defquels vous lui ferez les fomentations, fans interrompre le foin mouillé, & l'eau où le miel fera diffous.

Quoique ce ne foit pas ici le lieu pour décrire le policrefte, néanmoins comme il entre fouvent en ufage pour les lavemens particulierement, je le mettrai en ce lieu, n'ayant pas d'autre endroit plus commode.

Policrefte ou Souffre fufible.

LE bon fens fait connoître que tous les remedes fufibles font plus d'effet que les autres, celui qui rendra la fcamonée fufible en fera un excellent purgatif, le tartre de même, & plufieurs autres ; tout le monde tombe d'accord que le fouffre, ou plutôt les fleurs de fouffre, font le baume du poulmon. S'il eft rendu fufible, il fera plus puiffant pour nétoyer, déboucher, purifier, & même lâcher le ventre, puifqu'étant diffous, il pénétrera plus facilement, & fera plus capable des operations qu'on lui attribue, que s'il étoit indiffoluble, & il demeureroit comme une terre pefante au fond de l'eftomac : on le préparera comme il fuit. CHAP. CXXVII.

CHAP. CXXVII. Prenez un creuset ou pot de fer, placez-le entre des charbons jusqu'au haut, allumez-les en sorte que le pot rougisse par tout, même le fond, & lors projettez avec une cuillere moitié souffre pilé, & moitié nitre fin, pilez & joints ensemble, une demie-once ou environ chaque fois : la matiere prend feu & s'enflamme d'abord qu'elle touche le pot ou creuset, laissez passer la flamme, remuez ce qui est au fond du pot, projettez toute la matiere cuillerée à cuillerée, & remuez avec une verge de fer la matiere qui est au fond du pot, afin que l'action du feu pénétre mieux ladite matiere; ainsi quand vous avez projetté trois ou quatre fois, il faut cesser un moment, & remuer la matiere, & continuer jusqu'à ce que la projection soit toute faite, & que tout soit dans le pot : lors couvrez-le, & mettez du charbon par-dessus, à côté & par-tout, laissez refroidir de lui-même le tout, puis pilez la matiere qui sera rougeâtre, couleur de rose fort pâle, si vous avez fait bon feu, & que le salpêtre soit bien fin; sinon la matiere sera blanche comme neige, & sera bonne; ou grisâtre & elle ne vaudra rien. De quatre livres de matiere vous en aurez une livre & demie qui fondra dans l'eau, & rougira dans le feu sans se consumer, qualités contraires au souffre ordinaire; on l'appelle du *Policreste*: le blanc n'est pas si excellent que celui qui est couleur de rose. J'avoue que quoiqu'on fasse bon feu, qu'on ait d'excellent salpêtre, & qu'on observe bien toutes choses, il y a un peu de hazard à trouver cette couleur de rose.

Cette poudre est fort rafraîchissante, & souvent trop : car il ne faut que médiocrement rafraîchir les Chevaux, c'est pour quoi on ne la donne guéres toute seule, & même peu souvent par la bouche; on la pourra mêler avec la graine de genévre, ou la muscade, une once de cette poudre, & demie-once de genévre pilé, ou une muscade rapée dans du son mouillé; si le Cheval ne la veut pas manger, il la faut faire infuser toute la nuit dans une pinte de vin, le matin la faire tiédir & avaler au Cheval à jeun; vous connoîtrez à la premiere ou seconde prise, s'il n'a pas besoin d'être rafraîchi, en ce qu'il se dégoûtera, le poil lui hérissera, sur-tout aux flancs; si cela arrive, il faut cesser de lui donner du policreste, & tenir pour certain qu'il doit être plutôt échauffé par de bonnes poudres cordiales, que rafraîchi par le policreste : la plupart des gens croyent qu'on doit agir aux Chevaux comme aux Hommes, qui ont besoin la plus grande partie d'être rafraîchis, parce que leurs passions & desirs déreglés joints à l'intemperance, leur échauffent le sang, & par conséquent toutes les parties. Il n'en est pas de même aux Chevaux qui sont exempts des inquiétudes & des chagrins des Hommes, & dont le sang & les humeurs ne sont pas si sujets à s'échauffer & s'enflammer, & par consé-

quent ont peu fouvent befoin d'être rafraîchis.

Les lavemens dans lefquels on met une once jufqu'à deux de policrefte, appaifent le battement de flanc, & temperent la chaleur des inteftins, car après qu'on a donné trois ou quatre de ces lavemens à un Cheval, quoiqu'auparavant fa fiente fût cuite ou féche, elle change & redevient naturelle. CHAP. CXXVII.

Ce remede eft très-bon pour les hommes; ceux qui le mettront en ufage, trouveront qu'il fait de bons effets aux pulmoniques, aux galeux ou échauffés dans le corps, & pour les chûtes d'un lieu élevé, où l'on crache le fang; mais il faut préparer ce policrefte: car outre ce que nous avons enfeigné ci-devant, il le faut encore diffoudre dans une affez bonne quantité d'eau, filtrer & faire bouillir jufqu'à la pellicule, & le mettre criftalifer à la cave dans un vaiffeau de bois. Vous aurez des criftaux qu'il faut garder dans le verre bien bouché pour l'ufage des Hommes, car aux Chevaux la premiere préparation fuffit. La figure de ce fel eft quarrée, approchante de notre fel commun. On s'en fert encore dans les obftructions du foye, de la rate, du pancreas & du mefantere; il détache les matieres vifqueufes, & purge benignement par en bas, fa dofe eft de deux dragmes jufqu'à quatre, dans une pinte d'eau en cette maniere. Vous mettrez dans une terrine quatre gros de fel policrefte en criftaux avec un bâton de regliffe concaffé, & deux pincées de rofes de Provins féches ou fraîches, ou bien des fleurs de violettes à la place des rofes, & vous jetterez deffus environ une pinte d'eau bouillante, & laiffez repofer toute la nuit. Le matin on en prend un grand verre, & une heure après un autre: il purge benignement fans chaleur; on en peut auffi faire une ptifane ufuelle pour en boire à toute heure, même dans les repas; mais il faut fur une demie once de ce fel mettre deux pintes d'eau. J'ai ajouté ce remede pour les Hommes, contre le deffein que j'avois de ne me point mêler du métier d'autrui; mais les bons effets de ce fel m'ont obligé d'en dire un mot en faveur de ceux qui font à la campagne éloignés des Medecins. Il y a dans ce Livre plus de cinquante remedes très-excellens pour les Hommes, à qui les fçaura approprier.

Fomentation pour Cheval maigre & haraffé.

LEs Chevaux qui ont la peau attachée aux os ne peuvent profiter; ainfi outre les remedes interieurs ils ont befoin de fomentations; que vous ferez en cette maniere, pour leur détacher la peau de la chair & des os. CHAP. CXXVIII.

CHAP. CXXVII I.

Tirez du ſang au Cheval, le lendemain prenez les cinq herbes émollientes, & la dent de lion qui eſt une eſpece de chicorée ſauvage, la langue de cerf, l'abſinte, l'aigremoine, l'hipericum ou mille-pertuis feuilles & fleurs, ſi l'on eſt au tems, les feuilles de laurier, majolaine, mernthe, meliſſe, pouliot, romarin, rhue, ſauge, ſerpolet, thim, les cinq petites racines aperitives, qui ſont celles de chiendent, de garence, d'iringion, de capres, & d'arrête-bœuf. Mon deſſein n'eſt pas d'employer toutes ces plantes, mais j'en propoſe pluſieurs, afin que vous preniez celles que vous trouverez aiſément; mondez les racines, puis les concaſſez, & en prenez une poignée de chacune, & des herbes en bonne quantité, mettez les racines dans un chaudron avec de la lie de vin, & les faites bouillir long-tems, enſuite ajoutez-y les herbes; le tout ayant cuit pendant trois heures, prenez une poignée des herbes & des racines autant chaud qu'il ſe peut, c'eſt-à-dire, qu'on y puiſſe ſouffrir la main, & en frottez tout le corps du Cheval, en ſorte qu'il ſoit bien humecté: & d'abord après cela frottez-lui les flancs, le ventre, le gozier & tout le reſte du corps avec l'onguent de Mont-pellier, l'ayant graiſſé, il faut avec les mains bien frotter pour faire pénetrer l'onguent.

Enſuite prenez une vieille nappe, ou un drap uſé, mouillez-le dans la lie du chaudron encore chaude, & le mettez en double ſur le corps du Cheval, en ſorte qu'il entoure tout; puis mettez par deſſus une ou deux couvertures bien étoffées, & liez le tout avec un ſurfais ou deux; vous pouvez même coudre les bouts de la couverture afin qu'elle tienne mieux, il le faut laiſſer de la ſorte vingt-quatre heures ſans y toucher; puis il faut recommencer les fomentations encore deux fois, de la même maniere que la premiere.

On peut réchauffer la compoſition, & s'en ſervir tant qu'il y en aura; la pricipale intention de ces fomentations, eſt d'attirer les eſprits, & la nourriture dans le cuir qui eſt trop deſſeché, & par-là l'obliger à ſe détacher du corps.

Après les fomentations, il faut laiſſer quelques jours le Cheval couvert de ſes couvertures pour qu'il ne ſe morfonde pas, car il a le cuir tendre: il faut enſuite lui donner un lavement qui eſt le dernier du Chapitre CXXIII. ci-devant, le lendemain lui lâcher le ventre comme il ſuit.

Pour lâcher le ventre d'un Cheval qui a beaucoup fatigué.

Prenez *Lapathum acutum*, en François de la Patience, ſéparez-la de ſes côtes: hachez-la menu, & en mêlez autant que vous pourrez avec deux livres de beurre frais, pilez le tout enſemble dans un grand

mortier & en formez des pelotes grosses comme des balles de tripot, que vous ferez avaler au Cheval avec une pinte de vin. Il doit être bridé six heures avant la prise & quatre après; & quatre ou cinq jours ensuite donnez-lui la purgation suivante, pourvû qu'il ne soit point dégoûté. CHAP. CXXVIII.

Purgation pour le Cheval fatigué.

Prenez aloës une once & demie, sené une once, agaric demie once, sublimé doux deux dragmes, scamonée préparée à la vapeur du souffre deux dragmes, anis & cumin une dragme de chacun, quatre clous de girofle, & deux ou trois pincées de canelle battue, mettez le tout en poudre grossiere pour le méler avec une pinte de vin émetique, ou dans la décoction comme de medecine tiéde, & la donnez sans la laisser infuser, mettant à part l'aloës, la scamonée & le sublimé doux, qui iroit au fond, & à chaque prise vous les y jetterez peu à peu; faites prendre toute cette composition au Cheval, puis rincez la bouche, le pot & la corne, avec environ un demi-septier de vin émetique ou de décoction. Vous pouvez vous servir de l'huile purgative décrite au Chapitre XLVI. ou bien d'un bon remede pour purger les Chevaux, décrit au Chapitre CXXXVIII.

Avant que de donner quelque médicament purgatif au Cheval, il le faut laisser bridé pendant cinq heures, & quatre heures après pour le moins; & d'abord qu'il l'aura pris, il le faut promener une demie-heure au pas.

Après ce remede donnez tems à la nature, & nourrissez le Cheval à l'ordinaire, & le travaillez après tout cela peu à peu. Il y a des Chevaux qui se remettent avec moins de soin; il y en a aussi qui ont besoin qu'on y apporte toute sorte de précautions.

Vous connoîtrez que le Cheval est en terme d'amander, lorsqu'il mange & boit très-bien, & qu'il ne se vuide point trop; car les Chevaux ont beau manger, s'ils fientent beaucoup, & qu'ils fientent mou, ils n'engraisseront pas.

Comme il y a peu de gens assez soigneux pour faire ce que je viens de proposer pour remettre un Cheval, je donnerai ici un remede qui seul guérira le Cheval, s'il est capable de l'être, quoiqu'il ait la peau collée sur les os.

Souffre-auré d'antimoine.

GLober nous a donné cette préparation en differens endroits de ses écrits; mais si on réunit tout ce qu'il a dit sur ce sujet, on trouvera que sa vraye methode est celle-ci. CHAP. CXXIX.

CHAP. CXXIX.

Il faut faire le regule d'antimoine avec antimoine crud deux livres, tartre une livre, & nitre fin demie-livre, pour avoir les fcories, car le regule peut fervir à de bons ufages dans la Medecine; mais on ne tire le regule en cette operation que pour avoir les fcories, dans lefquelles le fouffre-auré que nous cherchons eft contenu: féparez donc lefdites fcories, qu'il faut mettre dans fuffifante quantité d'eau qu'on fera bouillir, & qu'on remuera de tems en tems, il fe diffoudra une partie defdites fcories; laiffez raffeoir & verfez le plus clair par inclination, ou fi vous voulez filtrez au travers d'un papier gris qu'on met fur un blanchet, & on verfe l'eau dans laquelle on a diffous les fcories, fans la faire rechauffer fur la feuille de papier; ce qui ne fera pas paffé, on le jette comme inutile, & on garde cette eau.

Faites bouillir dans d'autre eau du tartre en poudre, remuez & faites fondre le tartre qui a beaucoup de peine à fe fondre, mettez votre eau ci-devant refervée dans une terrine, & jettez cette derniere par deffus peu à peu comme un filet; il exhalera une odeur forte & puante, & il fe précipitera au fond une poudre brune qui eft le fouffre-auré d'antimoine: il faut le laiffer fécher en le mettant fur du papier gris, & le garder pour l'ufage; la dofe fera d'une demie-once jufqu'à une once, mêlée avec le double de farine de froment très-fine. Après avoir bien délayé le tout dans une pinte de vin, on le fera infufer toute la nuit, & on le donnera au Cheval tous les matins, le tenant bridé deux heures avant, & trois après; il faut continuer quinze ou vingt jours, & fans autre remede le Cheval fe rétablira bien-tôt, car il diffipera tout ce qui l'empêche de s'engraiffer. Comme les Chevaux fatigués & maigres n'ont pas le flanc frais, mais au contraire l'ont un peu alteré, ce remede leur remettra abfolument le flanc, en les engraiffant, & quoiqu'en mangeant beaucoup de foin.

Que fi vous n'êtes pas artifte, vous ferez embaraffez à la préparation de ce remede, qui eft pourtant fort aifé, & à peu de frais, mais le moindre Frater d'Apotiquaire qui fera Chimifte vous le préparera. J'ai mêlé la farine avec ce fouffre-auré, pour l'empêcher d'aller au fond du pot, & pour le maintenir parmi le vin, afin qu'il fe puiffe avaler plus aifément.

Ce remede ne purge point les Chevaux: Glober l'appelle le panacée, & le prouve par les experiences qu'il en a faites fur toutes fortes de maladies aux Hommes: ce remede agit aux Chevaux comme toutes les préparations d'antimoine, par infenfible tranfpiration; il purifie le fang, détache la peau des os, rafraîchit les parties interieures d'un Cheval, diffipe les eaux, défobftrue & débouche les conduits,

réfifte à la pourriture, & augmente la chaleur naturelle.

Il eft bon non-feulement pour rétablir les Chevaux maigres & haraffés, mais il contribue à la guérifon du farcin, de la gale, de la toux, des commencemens de pouffe, & des Chevaux qui fe pelent la tête. Enfin l'on peut dire qu'il n'y a guéres de remedes pour les Chevaux qui puiffent l'égaler : il eft même très-bon pour les Hommes.

Le fouffre-auré d'antimoine rafraîchit le fang & le purifie, tempére l'ardeur des entrailles, & cela fans que le Cheval en fouffre aucun préjudice, ce qui n'eft pas dans une partie des rafraîchiffemens qu'on donne aux Chevaux, qui leur nuifent plus qu'ils ne leur profitent ; car celui-ci rafraîchira fans dégoûter & fans rendre les obftructions des parties interieures rebelles, & produira tous les effets qu'on fe promet des rafraîchiffemens fans les dégoûter, les amaigrir, ni leur faire heriffer le poil, comme font la plupart des remedes rafraîchiffans qu'on donne aux Chevaux à contre-tems & mal-à-propos.

Du Cheval qui a trop fatigué.

Je ne confeillerois pas de faire tous les remedes précedens à un Cheval de prix médiocre ; outre que beaucoup de gens n'ont pas affez de foin des Chevaux, foit qu'ils ne s'y plaifent pas, ou que leurs facultés ne le permettent point. L'on pourra prendre une partie des remedes que je viens d'enfeigner, ou bien l'on fe contentera des remedes fuivans.

Tirez du fang à votre Cheval de la veine du col, le lendemain faites-lui prendre un lavement avec une once & demie de policrefte, & le jour d'après faites-lui avaler avec la corne une livre & demie d'huile d'olive, le tenant bridé deux heures avant & autant après.

Quatre jours après la prife de l'huile, en comptant pour un jour celui auquel il l'a avalé, donnez-lui le breuvage fuivant.

Breuvage purgatif & confortatif.

Prenez Electuaire diacartami, & Catholicum fin, *Nicolaï*, de chacun une once, deux dragmes de thériaque, conferve de rofes rouges liquides une once, caffe mondée deux onces, fuc de regliffe demie once, fené en poudre une once, fcamonée préparée à la vapeur du fouffre deux dragmes, anis & cumin, de chacun une dragme: mêlez le tout avec une pinte de vin blanc, & le donnez au Cheval.

CHAP. CXXIX. qu'on tiendra bridé deux heures avant, & quatre après : quand il ne se purgera plus donnez-lui encore un lavement purgatif pour emporter ce que la medecine aura pû entraîner, ou s'il a beaucoup purgé, le lavement sera superflu.

Faites-lui manger du son mouillé, & point d'avoine, si vous voulez lui donner du foin arrosé, & de l'eau avec du miel, ce sera le meilleur.

Ensuite, vous le laisserez quelque tems en repos, pour observer l'amendement qu'il y aura ; s'il ne profite pas comme vous le désirés, il faut avoir recours à la poudre cordiale, au souffre-auré & aux lavemens, & ensuite réiterer la purgation : Si ce breuvage purgatif & confortatif vous semble trop cher, comme en effet il l'est, il faut lui donner de l'huile décrite au Chapitre XLVI. qui est à bon marché, ou celle qui est dans le Chapitre suivant.

Methode pour engraisser les Chevaux.

CHAP. CXXX.

CEtte methode pour engraisser les Chevaux est très-bonne, facile & de peu de dépense.

Faites tirer du sang au Cheval, & moudre grossierement, ou plutôt rompre en morceaux bien menu comme de la farine grossiere, de l'orge la quantité que vous jugerez ; mettez un demi-boisseau de cette farine dans un grand sceau que vous emplirez d'eau : remuez le tout avec un bâton assez long-tems, laissez bien rasseoir la farine au fond, versez toute l'eau dans un autre sceau, & que le Cheval ne boive point d'autre eau que celle-là, & qu'il mange la farine qui reste au fond du sceau en trois fois, le matin, à midi & le soir. Que s'il fait difficulté de manger de cette farine seule, mêlez un peu de son parmi, le lendemain mettez moins de son, & finalement n'en mettez plus du tout, car le son est seulement pour l'accoutumer à manger de la farine ; on peut même mêler de l'avoine pour l'obliger à manger la farine ; on diminuera l'avoine peu à peu, jusqu'à ce qu'il mange bien cette farine d'orge moulue & mouillée.

Il ne faut mouiller de farine tous les jours que ce que vous en voulez donner ; car elle aigrit, après quoi les Chevaux n'en veulent plus.

Il n'y a presque pas de Chevaux que vous ne remettiez, si vous les nourrissez de cette maniere une vingtaine de jours.

L'orge moulu donné de cette façon purge les Chevaux, les rafraîchit interieurement ; mais le plus grand effet vient de l'eau qui

furnage, & qui a emporté tout ce qu'il y a de nourriſſant & de bon dans la farine. Lorſque vous appercevrez que le Cheval ſe portera très-bien, & qu'il ſera engraiſſé, il faut quitter cette methode peu à peu, donnant une fois le jour de l'avoine, & deux fois de la farine; & ſucceſſivement deux fois de l'avoine, & enſuite trois, & continuer jusqu'à ce que le Cheval ſoit engrené. CHAP. CXXX.

Pendant ce tems on lui donne du foin & de bonne gerbée, ſi l'on veut, mais il ne faut pas qu'il travaille, ſeulement le promener au pas au milieu du jour pendant une demie-heure.

Lorſqu'un Cheval a mangé huit jours de cette farine, faites-lui avaler la purgation ſuivante, ſi vous jugez qu'il en ait beſoin: Une once & demie d'aloës très-fin, une once d'agaric, & une once d'iris de Florence, le tout en poudre & mis dans une pinte de lait chaud trait s'il ſe peut: que le Cheval ſoit bridé ſix heures avant la priſe, & quatre après, & ne diſcontinuer pas la farine ni la boiſſon, cette purgation fera un grand effet, parce que les humeurs ſeront préparées, le corps humecté, rafraîchi; ainſi il ne reſtera aucune intemperie ni chaleur de la medecine, & le Cheval amandera à vûë d'œil. Après que la purgation a achevé d'operer & que le Cheval ne purge plus, il faut qu'il mange encore huit jours de la farine d'orge mouillé comme au commencement.

Et ſi on le faiſoit tous les ans aux Chevaux de prix qui ont du feu, & qui ſont d'un temperamment chaud & ſec, aſſurément on préviendroit bien des accidens qui leur arrivent: cette methode eſt admirable pour les Chevaux qui viennent de la guerre ou d'un long voyage.

Si dans les commencemens le Cheval ſe dégoûte, comme il arrive facilement, attachez à ſon maſtigadour une pilule gourmande: & même vous pouvez continuer d'en mettre à ſon filet auſſi longtems qu'il mangera de l'orge; non ſeulement ces pelotes lui feront revenir l'appetit, mais elles lui purifieront le ſang, préviendront les maladies qui pourroient lui arriver, & contribueront à l'engraiſſer.

Des Chevaux fortraits.

CHAP. CXXXI.

LA maladie précedente a quelque affinité avec celle-ci; car un Cheval fortrait eſt celui qui par fatigue ou par quelque indiſpoſition, comme un reſte de courbature ou chaleur exceſſive dans le corps, devient étroit des boyaux: & les deux nerfs ſitués ſous le ventre, qui vont depuis le fourreau juſqu'aux ſangles,

CHAP. CXXXI. passant à l'endroit du ventre où le Cheval touche avec la cuisse en cheminant : ces deux nerfs sont si durs & si roides, que la douleur fait perdre le corps au Cheval ; & comme ces nerfs sont retirés & secs, ils font qu'il reste étroit de boyaux : pour y donner ordre il faut saigner du col, & le lendemain graisser ces nerfs avec cet onguent.

Onguent anodin.

Je dirai pour contenter les curieux que les remedes anodins sont ceux qui par une douce chaleur semblable à la naturelle, une humidité temperée, & une substance subtile s'insinuant dans la partie douloureuse, la relâchent, y fomentent la chaleur naturelle, & par ces moyens appaisent la douleur ; dont l'on peut inferer qu'un remede anodin est celui qui ôte la douleur de la partie sur laquelle il est appliqué.

Prenez populeum, althea, & onguent rosat de chacun deux onces, mêlez le tout à froid ; au défaut de cet onguent, prenez de la graisse de poulets, de poules ou de chapons, celle qu'on leur ôte d'auprès les boyaux & de la poitrine ; laquelle on fond & on passe par un linge, cette graisse seule est très-bonne au même usage que l'onguent. Graissez les nerfs avec l'onguent ou la graisse, depuis le fourreau jusques auprès des sangles ou plus avant, présentez une pele rouge vis-à-vis pour faire pénétrer l'onguent, ou la graisse.

Le lendemain ou quelques jours après ; il faut prendre ces nerfs avec deux doigts, & les séparer tout doucement tant soit peu du ventre : le jour après il faut encore graisser & tirer les nerfs, & continuer jusqu'à ce qu'ils soient allongés, ce qui fera cesser la douleur, & ainsi le Cheval prendra du boyau & pourra s'engraisser n'ayant plus de douleur à ces nerfs.

Cependant vous ferez pisser un homme sain, & qui boit son vin tout pur, sur deux jointées d'orge, vous laisserez tremper l'orge toute la nuit dans l'urine, & le matin vous écoulerez l'urine, & garderez l'orge qui est imbibée d'urine ; ensuite prenez une chopine d'eau parmi laquelle vous mettrez une poignée de graine de fenouil vert, & au défaut du sec, faites bouillir le tout à gros bouillons un quart-d'heure, & de l'écume qui sera au-dessus vous en arroserez l'orge ci-dessus reservée.

Il faut le matin faire manger cet orge au Cheval quinze jours durant ; s'il fait difficulté de le vouloir manger, il faut au commencement y mêler un peu d'avoine, & faire jeuner le Cheval afin qu'il

s'y accoutume; cette nourriture profitera beaucoup au Cheval fortrait, & lui donnera de l'apétit. CHAP. CXXXI.

Le remede précedent fait de farine d'orge profitera auſſi beaucoup au Cheval fortrait, & joint à l'uſage de l'onguent ci-deſſus, qui le fera amander & guérir.

Le ſeigle ſur lequel on aura jetté de l'eau bouillante, étant égoûté & refroidi, fera bon au Cheval fortrait au lieu d'avoine.

Une jointée de froment avant que de boire tous les jours, lui ouvrira le flanc, & lui donnera bon corps.

Le miel dans l'eau ſera très-bon au Cheval fortrait, ou bien dans du ſon mouillé, comme je l'ai enſeigné.

Si pour ces remedes le Cheval n'amande point, donnez-lui du ſouffre-auré d'antimoine enſeigné ci-devant, ou du foye d'antimoine dans le ſon: mais il arrive ſouvent que les Chevaux ſont crus fortraits par leur maigreur; & le défaut vient des vers qu'ils ont en abondance dans le corps, qui ſuccent toute la ſubſtance qui provient de la nourriture, & ainſi les empêchent d'engraiſſer. Ces vers ſont petits & courts, velus & rougeâtres, qui finalement percent l'eſtomac & font mourir le Cheval, & le pire eſt qu'on n'en apperçoit jamais dans leur fiente: ainſi on ne peut juger aſſûrément ſi ce ſont des vers qui les tiennent ainſi ſerrés du flanc quelque nourriture qu'ils prennent; mais le véritable ſecret eſt dans cette incertitude de leur faire avaler une demie-once de ſublimé doux, dans un quarteron de beurre, mêlé avec une once de poudre cordiale, ou une once de theriaque ſans beurre au défaut de la poudre cordiale; ou quatre onces de ſinabre en poudre dans une livre de beurre frais, cela fera crever tous les vers, après quoi le Cheval amandera. Si on propoſe le ſinabre intérieurement à quelque Médecin qui ne connoîtra pas parfaitement le tempéramment des Chevaux, il le déſaprouvera avec raiſon, ſçachant combien il eſt pénetrant par la ſubtilité qu'il a acquiſe dans la ſublimation avec le ſouffre; enſorte que ſon uſage pour les Hommes eſt fort dangereux, s'il n'eſt donné avec de grandes précautions: mais aux Chevaux ce n'eſt pas la même choſe; vous le pouvez donner ſans crainte, & je réponds qu'il ne produira point de méchans effets. J'en parle après une longue expérience, & ſi je diſois que j'en ai fait manger à des Chevaux pluſieurs livres dans du ſon, une & deux onces chaque jour mêlées avec autant de poudre cordiale, je dirois vrai, & que j'ai guéri par cette méthode des Chevaux farcineux ſans qu'il ait cauſé le moindre déſordre. Je le dis ſeulement pour vous ôter tout le ſcrupule qu'on vous pourroit donner de l'uſage du ſinabre, car les gencives n'en ſouffrent point

CHAP. CXXXI. J'expliquerai au long les remedes pour les vers dans un Chapitre exprès. Si vous ne croyez pas que le Cheval ait des vers, & que vous ayez dessein de lui faire quelque chose, il faudra prendre l'un des remedes pour le Cheval courbatu, ou lui donner de la poudre pour la toux, ou de la poudre du Lieutenant décrite à la fin de ce Livre. Le vert, si c'est au tems, guérira votre Cheval fortrait sans autre remede: comme aussi l'orge en vert; les févroles données en petite quantité profiteront beaucoup en hyver, & non l'été, qu'il faut donner de l'orge écrasée au moulin & le mêler avec un peu de son.

De l'Avant-Cœur ou Anti-Cœur.

CHAP. CXXXII. L'Avant-cœur ou Anti-cœur est une tumeur contre nature, causée d'une humeur sanguine & billieuse qui se forme en la poitrine vis-à-vis du cœur.

Cette tumeur se forme aussi par fois en la membrane qui enveloppe le cœur qui est spongieuse, & à laquelle par conséquent les humeurs s'attachent facilement, quand elles sont trop abondantes.

On connoît ce mal par la tumeur qui paroît au dehors, on le connoît aussi par la tristesse du Cheval qui tient la tête basse, avec battement de cœur, & fort souvent grande fiévre. Le Cheval attaqué de ce mal se laisse cheoir par fois à terre ayant des défaillances de cœur.

Cette infirmité est très-dangereuse, elle fait perdre le manger, & lorsque le mal rentre dans le corps peu en réchappent, même lorsque les humeurs sont en grande abondance ou malignes, quoique le mal ne rentre pas dans le corps les Chevaux en meurent.

Les remedes ordinaires qui font suppurer & venir en maturité servent de peu ici, car le venin contenu en cette humeur infecteroit le cœur par ses vapeurs malignes avant que les remedes eussent agi.

Il faut commencer par un lavement, fait avec deux pintes d'eau, dans laquelle vous mettez deux poignées d'orge en hyver, & deux onces de sel policreste en poudre fine: faites bouillir un quart-d'heure, puis coulez, & ajoutez une chopine d'urine de vache, ou au défaut celle d'un petit garçon sain & robuste, avec un quarteron de beurre frais & autant d'huile de rhuë décrite ci-après, & en donner une couple tous les jours & plus souvent: puis il faut bien raser le poil sur le plus bas de la tumeur, frottez l'endroit rasé avec un des retoires décrits ci-devant, deux ou trois fois tout de suite pour faire pénetrer le retoire, il en sortira des eaux rousses, & cela soulagera le Cheval, ou bien le retoire fera venir l'Avant-cœur à la suppuration, & la matiere sortira d'elle-même, ou dénotera l'endroit où il le faut percer

lorſque l'Avant-cœur vient à ſuppuration, & que la matiere y eſt formée, c'eſt preſque toujours un très-bon ſigne pour la guériſon du mal. CHAP. CXXXII.

Si vous voulez ſuivre la méthode des Maréchaux qui n'eſt pas la plus ſûre, vous ferez entourer la tumeur d'une raye de feu, faire une croix au travers du cercle, & appliquer un bouton de feu au milieu, large d'un pouce & percer le cuir; & ſept ou huit dans le cercle qui feront aſſez profond pour percer le cuir: puis graiſſer tous les jours le tout d'un onguent fait de quatre onces de baſilicum, deux onces de thérébentine, faire fondre le tout enſemble, puis ajoutez quatre onces de vieille thériaque, & deux onces d'huile de rhuë, mêlez bien le tout ſur le feu, & en frottez tous les jours à chaud; l'huile de rhuë a une grande vertu pour attirer ou réſoudre ces ſortes de tumeurs pour faire tomber l'eſcarre, & faire ſortir par les ouvertures du feu les mauvaiſes humeurs contenues dans la tumeur.

Il eſt néceſſaire avant l'application du feu de ſaigner le Cheval à la veine du col du côté droit en petite quantité, environ une livre & demie, afin de ne point affoiblir la nature qui a beſoin de toutes ſes forces pour réſiſter au venin, mais ſeulement pour faire révulſions; le lendemain s'il n'a point de fiévre ni de battement de flanc extraordinaire, on lui donnera le breuvage ſuivant.

Breuvage confortatif pour l'Avant-Cœur.

Prenez bayes de laurier, de genévre, & racine de zéodaire de chacun deux onces, du galanga deux onces, gentiane & racine d'angelique de chacune deux onces & demie, myrrhe une demie once, cubebes une demie once, ſaffran un ſcrupule.

Mettez-le tout en poudre fine, & en donnez deux cuillerées au Cheval dans une chopine de vin d'Eſpagne, avec deux onces de conſerve de roſes & deux dragmes de thériaque vieille, puis le promenez pendant une demie-heure, & empêchez qu'il ne mange deux heures avant & autant après; ce qui ſera aſſez aiſé, car les Chevaux qui ont ces maux un peu violens, ne mangent guéres.

Si vous avez de la poudre thériacale, ou de l'opiate de Kermes, elles tiendront lieu de cette poudre; vous pourrez donner deux onces de l'opiate de Kermes, dans laquelle vous mêlerez une demie-once d'aſſa-fœtida en poudre, ou bien une once de poudre thériacale, & autant ou même le double de confection d'hyacinthe dans une pinte de vin. Au défaut de tout cela une once de bonne theriaque délayée dans une pinte d'eau cordiale bien faite, qui ſera de ſcabieuſe, de canelle,

CHAP. CXXXII. de fcorzonere, de chardon beni, le tout fera un bon effet, puis laver le pot & la corne avec encore de la même eau.

Je préfere ce dernier breuvage à tous les autres, quoique très-bon, & il eft befoin de le réitérer deux ou trois fois en plufieurs jours; & quoique le Cheval qui a l'avant-cœur ait la fiévre ou un battement de flanc, je lui donnerois ce dernier remede, & dès le même foir un lavement avec une once & demi de policrefte : cela diminuera le battement de flanc; mais pour les autres ci-deffus, je ne voudrois pas m'en fervir lorfque le Cheval a la fiévre ou un grand battement de flanc.

Il y en a qui pour défendre le cœur commencent à traiter ce mal par donner le breuvage que je viens de décrire, qu'ils font préceder & fuivre par un lavement, & ils font très-bien. On peut auffi fe fervir de la méthode fuivante.

Prenez un biftouri ou lancette, percez le cuir fur l'avant-cœur, en huit ou dix endroits, & mettez dans les trous entre cuir & chair gros comme un ferret d'aiguillette de racine d'élébore noir ou blanc, fi la tumeur eft fort groffe, & graiffez le deffus du mal avec les onguens d'Agrippa, d'Althea, & le Thériaque, de chacun parties égales; il faudra mêler le tout enfemble, & en frotter fouvent la tumeur.

Cette racine d'élébore a la vertu d'attirer au dehors le venin & la malignité de l'humeur; pour cet effet elle caufera une enflure très-grande, qui eft l'intention pour laquelle on l'applique, afin de tirer le venin au-dehors, & l'onguent fera venir en maturité cette humeur rebelle & maligne.

Le lendemain il faut donner un lavement avec deux onces de policrefte dans deux pintes de biere lorfqu'elles auront bouilli un gros bouillon, ôtez-les du feu, & ajoutez un quarteron d'huile de laurier, & deux heures après donnez un des breuvages cordiaux.

Si le mal preffoit beaucoup le Cheval, il lui faut encore tirer une livre de fang, & lui donner fouvent des lavemens, comme je les ai déja décrits.

Il faut auffi faire cheminer de tems en tems le Cheval, afin d'exciter la chaleur naturelle à fe débarraffer de ce qui lui nuit, & pour donner facilité à l'humeur de fortir.

Cette méthode avec la racine d'élébore eft bonne : le retoire vaut mieux; mais fouvent à l'un & à l'autre, le mal ne donne pas le tems que les remedes extérieurs ayent fait leur effet; il faut fur le tout donner de bons cordiaux. Qui auroit de l'effence de vipere, une demie-once mêlée avec une chopine de vin d'Efpagne tous les jours feroit très-bien.

Comme ce mal donne peu de relâche au Cheval, & qu'il ne mange pas, il faudra lui donner un Arman, ou un bon orge mondé, ou le traiter comme il eſt décrit aux Chapitres VI. & ſuivans. CHAP. CXXXII.

Comme l'huile de rhuë eſt bonne, & à peu de frais, j'ai jugé à propos de vous en donner la deſcription.

Huile de l'herbe nommée Rhuë.

Mettez une livre d'huile d'olive dans un poëlon, ajoutez-y deux poignées de rhuë coupées menu, faites-les cuire lentement, coulez & exprimez l'huile, jettez le marc, ajoutez-y encore deux autres poignées de la même herbe encore coupée, faites cuire comme deſſus, & exprimez; réiterez encore une troiſiéme fois, paſſez, jettez le marc, & conſervez cette huile qui a la vertu d'inciſer, & diriger les humeurs craſſes & viſqueuſes : Elle eſt bonne pour la colique, & pour les douleurs des reins, de la veſſie & du ventre, miſe dans les lavemens : appliquée extérieurement elle ſert à beaucoup de maladies froides; elle eſt capable de réſoudre les groſſeurs dures & froides, qui ont peine à céder aux remedes communs, comme elle eſt chaude, il n'en faut uſer qu'avec connoiſſance de cauſe, & dans les maladies où il n'y a pas à craindre d'inflammation.

Du battement de cœur.

LE battement de cœur ou palpitation, eſt un mouvement violent & précipité du cœur oppreſſé qui ſe veut délivrer de ce qui lui eſt nuiſible : la cauſe la plus ordinaire de ce travail eſt une vapeur ou fumée maligne, qui procede en partie de l'humeur mélancolique, lorſqu'elle croupit dans les veines, & pas dans la grande artere, qui fait le battement de cœur : la mauvaiſe nourriture, & les fatigues extraordinaires, les eaux corrompues, & tout ce qui cauſe chaleur ou obſtruction, ſont les cauſes de cette maladie. CHAP. CXXXIII.

Le battement de cœur eſt aiſé à appercevoir, car lorſque le cœur palpite, il ſemble qu'à l'endroit qui eſt entre l'épaule & la ſangle, il doit rompre les côtes pour ſortir. Lorſque la palpitation eſt violente le cœur bat ſi fort contre les côtes, que l'on voit viſiblement mouvoir la peau à chaque battement, & ſi l'on approche l'oreille des côtes, on entend dans le corps du Cheval un coup comme d'un marteau; & cela de tous les deux côtés à la fois.

En ce mal les Chevaux mangent les uns plus, les autres moins, & les flancs ne leur battent pas extraordinairement. Les remedes qui

CHAP. CXXXIII. fortifient le cœur, qui réjouissent & animent les esprits, qui dissipent les vapeurs crasses, & qui résistent à leur malignité sont propres pour cette affection.

La saignée est un souverain remede à ce mal : il la faut hardiment réiterer dans le même jour, lorsqu'on voit que le battement continue avec violence.

Ce mal est quelquefois fort violent, mais les bons lavemens souvent réiterés, les saignées & les cordiaux, le guérissent presque toujours : le mal n'est pas ordinairement mortel, s'il n'est joint à la fiévre, ce qui n'arrive pas souvent.

Pour les cordiaux vous avez la poudre cordiale, les pelotes cordiales, l'opiate de Kermes, la poudre du Lieutenant, deux ou trois prises de l'une ou de l'autre, selon la grandeur du mal : que s'il y a grand battement de flanc avec la palpitation, il faut donner une pinte d'eau cordiale, de scorzonere, de scabieuse, de chardon beni, & de roses avec une once de confection d'hyacinthe sans musc ni ambre, & une pelote cordiale en poudre, mêler le tout ensemble, le donner au Cheval, & rincer le pot & la corne avec un demi-septier des mêmes eaux cordiales ; les cordiaux doivent être donnés tous les jours, ou de deux jours l'un : au défaut de tout cela, on peut se servir du breuvage qui suit.

Remede pour la palpitation.

Prenez bourrache, buglose, melisse, de chacune une poignée, faites-en une chopine de décoction, les faisant bouillir un demi-quart d'heure : puis les ôtant du feu, ajoutez-y deux poignées d'ozeille, laissez refroidir & coulez le tout, étant froid il faut dissoudre dans la colature une once & demie de conserve de roses & demie-once de confection d'hyacinte sans musc ni ambre, & dix grains de saffran : faites avaler le tout tiede au Cheval, & lui donnez deux heures après le lavement qui suit.

Lavement pour le battement de cœur.

Ce lavement est carminatif, ainsi il dissipe les vents, & débouche les obstructions ; ce qui donne un grand soulagement aux Chevaux oppressés de ce mal, qui ne vient que de vapeurs & de vents.

Faites trois pintes tout au plus de décoction émolliente avec une once & demie de policreste en poudre ; ajoutez y armoise, camomille, rhuë, & melilot de chacune deux poignées : ayant bouilli

un

un demi-quart d'heure, passez & jettez le marc, remettez sur le feu avec semence de lin & de fenu-grec concassées, de chacune deux onces, faites-les bouillir environ un quart-d'heure; puis ayant coulé le tout, ajoutez-y trois onces de bonne huile de laurier, & autant de beurre frais, & une chopine d'urine de vache, si vous en pouvez avoir.

Réiterez les lavemens de six heures en six heures, & le breuvage tous les jours : laissez peu manger le Cheval, point d'avoine, mais du son mouillé, promenez-le souvent en main au petit pas, & vous devez esperer qu'il guérira.

Quand il sera quitte de son battement de cœur, & qu'il sera bien remis, il est fort à propos de le purger avec une once & demie d'aloës pour un Cheval ordinaire, deux pour un très-grand, une once d'agaric en poudre, & une once d'iris de Florence, le tout sera mélé dans une pinte de lait dans le tems qu'on le veut donner au Cheval, qui sera bridé cinq heures avant, & quatre heures après la prise; le lendemain le Cheval se purgera : il le faut promener de tems en tems, jusqu'à ce qu'il ne se purge plus.

Cette purgation ôtera la cause du mal, & bien-tôt le Cheval sera remis; il lui faut donner de l'avoine lorsqu'il ne purgera plus.

Lavement carminatif.

Faites trois pintes de décoction émolliente ordinaire, mettez dedans trois ou quatre onces de l'huile carminative & purgative décrite dans la seconde espece de tranchées, ou un quarteron d'huile de laurier & deux onces de beurre, faites du tout un lavement.

Le remede précedent est universel, tant le breuvage que le lavement pour la palpitation provenante pour quelque cause que ce soit indifferemment; mais si vous connoissez que la cause provient de quelque principe certain, il faut agir comme nous le dirons.

Si c'est en Esté, & que vous soupçonniez de la chaleur extraordinaire en votre Cheval, vous lui tirerez du sang de la veine du col, & le mettrez dans l'eau jusqu'au col, si vous pouvez une heure durant, pendant ce tems vous lui préparerez ce breuvage.

Prenez eau de scorzonere, de scabieuse, de chicorée amere, & de rose, un verre ordinaire de chacune : mêlez-les ensemble, & y ajoutez une once de crême ou cristal de tartre en poudre, & quatre onces de sirop de suc d'ozeille, ou violat au défaut : donnez-lui le tout par la bouche, ou bien une once de soufre fusible ou policreste, dans une pinte de vin, & le promenez une heure, ou moins, s'il manque de force, ensuite donnez-lui un des lavemens suivans.

Il est bon de mêler parmi sa boisson ordinaire le febrifuge que je décrirai dans la fiévre putride & continue.

CHAP. CXXXIII.

Lavement pour battement de cœur où il y a chaleur.

Faites une décoction avec les herbes émollientes, le policrefte en poudre une once & demie, & les racines d'ozeille & de buglofe, avec les femences de concombre, de courges, de citrouilles, & de melons groffierement concaffées, & un peu d'anis, ajoutez dans trois pintes de ladite décoction un quart de livre de beurre frais fans fel, quatre onces de caffonade, demie-livre d'huile rofat, pour un lavement.

Autre lavement rafraîchiffant.

Prenez deux pintes de petit lait de vache, dans lequel vous ferez bouillir les herbes émollientes pendant un demi-quart d'heure, avec deux onces d'anis en poudre: ajoutez à la colature fix jaunes d'œufs, un quart de livre de beurre avec demie livre de miel violat, & une once de fel gemmé en poudre, ou fel commun au défaut; pour un lavement.

Si vous jugez que le Cheval ne foit pas trop échauffé, & que ce foit en hyver, vous ne tirerez point de fang, fi ce n'eft dans une grande oppreffion, pour lors vous en ferez tirer aux ars ou au plat des cuiffes, & vous uferez de ce breuvage.

Partie des lavemens & breuvages, pour la palpitation où il y a grande chaleur, peuvent fervir pour rafraîchir les Chevaux fort échauffés, quoiqu'ils n'ayent pas de palpitation; mais prenez garde de ne point trop rafraîchir: je l'ai dit fort fouvent, qu'il n'en eft pas de même aux Chevaux comme aux Hommes; vous connoîtrez qu'ils n'ont pas befoin de rafraîchiffement, lorfque le poil leur hériffera par l'ufage des remedes qui font rafraîchiffans, qu'ils fe dégoûteront, ou qu'ils prendront quelque tremblement: fi cela arrive, il faut ceffer de rafraîchir, & leur donner des poudres cordiales, ou le breuvage cordial qui fuit.

Breuvage cordial pour la palpitation.

Prenez les herbes de chardon beni, de fauge & de romarin, de chacune demi-poignée, faites une chopine de décoction faifant bouillir les herbes demie-heure, dans trois demi-feptiers d'eau; puis les coulez, & y ajoutez une chopine de vin blanc, & les poudres fuivantes, bayes de genévre, ariftoloche ronde, myrrhe & raclure d'yvoire, de chacune une dragme, galanga, canelle & girofle de chacun un fcrupule, & fix grains de faffran: donnez le tout tiede au Cheval, promenez-le une demie-heure, & deux heures après donnez-lui un lavement carminatif, comme nous l'avons décrit ci-devant.

Continuez à le traiter de cette méthode, vous conformant au tems & à l'occasion, pour sa nourriture le son lui est bon, le foin & le pain de froment; les Chevaux ne meurent guéres de cette maladie: le mal est quelquefois fort violent, mais il disparoît bien-tôt pour revenir une autre fois. CHAP. CXXXIII.

De la fiévre des Chevaux.

LA fiévre des Chevaux est une chaleur étrangere & extraordinaire dans tout le corps, qui vient d'une ébulition ou fermentation violente des humeurs; cette chaleur est contraire & opposée à la chaleur naturelle, qui est affoiblie & hors d'état de faire ses fonctions; je ne puis pas mieux la comparer qu'au vin qui bout dans le tonneau; cette liqueur s'agite, se remue, s'échauffe, s'étend, en un mot se fermente, & si elle n'a pas assez d'espace, rompt tout ce qui lui fait obstacle, elle remplit tout de fumée & de vapeurs, elle est trouble & confuse, sans y pouvoir discerner la moindre goutte de vin; mais après ce désordre, tout ce qu'il y a d'impur se sépare, la lie va au fond, une certaine crasse flotte dessus, & tout autour du vin il s'y fait une croute qui s'attache au vaisseau; voilà l'idée & l'image de la fiévre. Lorsque le sang vient à bouillir & fermenter extraordinairement, par quelque cause que ce soit, il s'agite avec dereglement, il s'enfle & se dégorge souvent des vaisseaux qui ne peuvent le contenir, il s'échauffe sensiblement, il remplit tout le corps de fumées & de vapeurs, d'où vient l'étourdissement de tête; il est si confus, qu'on ne tire souvent que de la boue au lieu de sang, & si la nature en est maîtresse, elle sépare le mauvais d'avec le bon, & le rejette comme inutile; cela étant, il ne faut pas s'étonner si dans la fiévre on sent une chaleur brûlante, s'il y a de la soif extrême, si le corps est pesant & assommé, si la respiration est difficile; si les arteres & le cœur battent avec excès, s'il s'y rencontre tant d'autres accidens qui la font aisément connoître; ce seroit une grande entreprise pleine d'ostentation, mais sans fruit, d'exagerer toutes les causes, toutes les differences, & toutes les suites de la fiévre. Mon dessein n'est pas d'entrer dans ce détail, parce que peu de gens s'en soucient, & peut-être qu'ils ont raison: je me contenterai de n'obmettre rien de ce qui est nécessaire à la guérison de cette maladie, qui est très-importante dans les Chevaux, puisqu'ils en meurent pour l'ordinaire. CHAP. CXXXIV.

Les observateurs de l'urine jugent par cet échantillon de ce qui se passe dans le corps, & du progrès de la nature; mais il est diffi-

CHAP. CXXXIV. cile de faire ces obſervations aux Chevaux, par la difficulté qu'il y a d'avoir de leur urine en tems dû.

Toutes ces diſtinctions de fiévres, quotidienne, tierce & quarte, &c. n'ont point de lieu ici, nous en conſidererons ſeulement de trois ſortes.

Fiévre ſimple.

La premiere eſt une fiévre ſimple, ſans pourriture d'humeurs, & ſans affection conſiderable d'aucune partie : elle vient d'une legere ébulition de ſang échauffé. Comme elle eſt accompagnée de peu d'accidens, elle eſt aſſez aiſée à guérir : elle a ſouvent ſon ſiége en la propre ſubſtance du cœur, ou aux poulmons, à la ratte, au foye, ou au ventricule ; c'eſt cette ſorte de fiévre qu'on guérit aux Chevaux : car comme il n'y a aucune pourriture pour en entretenir le foyer, on la peut guérir avec des médicamens faits & appliqués à tems & à propos, & lorſqu'on y procede avec méthode.

Fiévre putride & humorale.

La ſeconde eſpece eſt une fiévre avec pourriture d'humeurs, & avec une notable affection dans quelque partie, ſoit interne, ſoit externe : Celle-ci eſt ſi violente, qu'à peine un Cheval en rechappe. Comme les Chevaux ne ſont pas fort ſujets à la fiévre, il faut croire qu'elle ne leur vient que par une cauſe fort violente : les animaux ont cela d'avantageux ſur l'homme, qu'ils ſont plus réglés dans leurs appetits naturels, leurs alimens ſont ſimples, leur boire ne trouble point leur cerveau, & leur exercice contribue à leur bonne ſanté.

Fiévre peſtilentielle.

La troiſiéme eſpece de fiévre eſt la peſtilentielle, qui fait bien du ravage en peu de tems : elle abbat les forces en un moment, & le mal ne trouvant point de réſiſtance, n'eſt pas de longue durée : elle vient ou par une morſure, ou piqueure de bête venimeuſe, ou pour avoir pris des alimens empoiſonnés, ou par l'infection de l'air, qui eſt quelquefois ſi grande, qu'on voit mourir tous les Chevaux d'une écurie.

Des cauſes & des ſignes de la fiévre.

CHA. CXXXV. LEs cauſes ordinaires de la fiévre, ſont toutes les choſes qui peuvent contribuer à l'ébulition & fermentation des hu-

meurs, comme tout ce qui échauffe, foit exercice violent, foit l'u- fage d'alimens chauds, principalement en été : par exemple, tout ce qui contribue à la plenitude, car dans une trop grande repletion la nature n'eft pas maîtreffe des humeurs qui lui réfiftent & qui croupiffent, ce qui caufe leur pourriture & leur ébulition : comme auffi tout ce qui bouche les paffages, tant par l'évacuation des ex- cremens, principalement de ceux de l'habitude du corps, qui font en très-grande quantité, que pour le cours libre & naturel du fang, qui paffe tant de fois le jour du cœur aux arteres, & des arteres aux veines, & de celles-ci au cœur ; ainfi un Cheval échauffé qu'on expofe à un air froid, ou qui boit de l'eau vive, pour peu de dif- pofition qu'il y ait, eft fort fufceptible de la fiévre : enfin, tout ce qui peut troubler l'œconomie du corps, eft capable de donner la fiévre.

Les fignes de la fiévre, font refpiration fréquente & difficile, avec de grands battemens de flanc, chaleur à la bouche, à la langue & par tout le corps, les lévres & les oreilles pendantes & baffes : les vei- nes enflées : De plus le Cheval chancelle en cheminant, il ne fe couche que rarement. S'il fe couche, il fe releve d'abord, ne pou- vant demeurer couché, à caufe qu'il a en cette pofture plus de pei- ne à refpirer que lorfqu'il eft debout ; il perd abfolument le manger, ou ne mange que par boutade : le cœur lui flotte & bat contre les côtes : il a les yeux triftes & luifans, il chemine avec peine, il ne regarde point ceux qui approchent de lui, il ne tourne point la tête çà & là pour écouter le bruit qu'on fait près de lui ; enfin il demeure immobile, comme un Cheval hebeté qui n'a aucun fentiment & qui ne fe foucie point de lui-même, & par tout fon corps on fent une chaleur âcre & pénétrante, & il donne toutes les marques d'une grande maladie.

Les maximes générales qu'il faut obferver au Cheval qui a la fiévre, font de le nourrir fort peu ; fi dans trois jours un Cheval n'en eft guéri, ou s'il n'a quelque intermiffion, il court grand rifque de mourir, & ainfi il peut bien jeûner, ou tout au moins peu man- ger pendant ce tems. Hypocrate dans fes Aphorifmes nous l'en- feigne en ces mots. *Cum in vigore eft morbus, tunc tenuiffimo victu uti licet.*

C'eft en quoi ceux-là péchent, qui voyant un Cheval qui n'a point voulu manger de vingt-quatre heures, quoiqu'il ait la fié- vre, lui donnent du lait & des jaunes d'œufs ; c'eft une nourriture qui ne vaut rien au Cheval malade, & qui augmente la fiévre, outre qu'ils ne peuvent donner cette nourriture qu'avec la corne

qui empêche la liberté de refpirer, & qui agite le Cheval qui a befoin de repos : il faut donc fe contenter d'effayer à lui faire manger quelque chofe de lui-même, quoiqu'en petite quantité ; il vaudra mieux pour le Cheval, que tout ce que vous lui donnerez avec la corne dans le tems qu'il a la fiévre.

Une maxime très-importante dans les fiévres, eft de ne point fouffrir qu'on donne au Cheval aucune medecine purgative, car dans cette confufion d'humeurs la nature ne peut évacuer les méchantes, fans les avoir féparées d'avec les bonnes, ce qui ne fe fait qu'avec le tems ; outre que la purgation échauffe, travaille & donne de la douleur aux inteftins, qui eft capable de leur caufer inflammation : il faut encore obferver que le Cheval foit prefque toujours au maftigadour hors du tems qui lui eft néceffaire pour manger quelque chofe.

Remede pour la fiévre fimple.

La premiere efpece de fiévre, que nous avons nommée fimple ; ne doit point donner tant d'appréhenfion : on la guérit prefque toujours en cette maniere : il faut promptement faigner le Cheval du côté droit à la veine du col, & lui tirer environ trois livres de fang, & le même jour lui donner le lavement fuivant.

Lavement.

Prenez trois pintes d'eau, jettez dedans deux onces de policrefte, deux poignées d'orge entier, faites-les bouillir un bouillon, puis ajoutez-y mercuriale, blettes, feuilles de violettes & de parietaire de chacune trois poignées : faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure, ôtez la décoction du feu, laiffez à demi refroidir, & l'ayant coulée, ajoutez-y lenitif fin trois onces, huile rofat un quart de livre, donnez le tout tiede.

Une heure après qu'il aura rendu fon lavement, faites-lui mâcher une pilule gourmande, & prenez deux onces de foye d'antimoine en poudre dans une pinte de biere ou de ptifane : cela pourra pouffer par les urines fans caufer aucune chaleur.

Le lendemain il faudra frotter tout le corps du Cheval avec des bouchons, afin d'ouvrir les pores du cuir, & obliger les fumées ou excremens de la troifiéme coction de s'évaporer, qui furchargeroient le fang qui a befoin de liberté.

Pour fa boiffon, il faut faire bouillir de l'eau, & y fondre dedans quatre onces de criftal mineral, ou fel policrefte, & l'ayant laiffé refroidir, il faut y mêler un peu de farine, pour la blanchir, & en

laiſſer boire au Cheval tout autant qu'il en voudra ; cette boiſſon tempere l'ardeur des viſceres, réſiſte à la pourriture, & ouvre les paſſages. De plus elle appaiſe ce bouillonnement ou fermentation qui eſt la cauſe ordinaire de toutes les fiévres, & l'évacue par les urines, qui eſt le véritable endroit pour la faire ſortir.

Pour ſon manger, il lui faut donner des feuilles de vignes, de la chicorée, des laitues, du chiendent, peu ou point de foin, encore moins d'avoine, elle reſſerre trop le ventre, & l'échauffe, & fait des excremens fort durs ; le Cheval mangera peu, mais il n'importe, pourvû que le mal ne dure pas long-tems ; s'il paſſe trois jours, il faut lui attacher au maſtigadour un linge, avec aſſa fœtida & ſabine concaſſées groſſierement, de chacune le poids d'une demie-once, régliſſe rapée une once, autant de ſucre, & lui faire mâcher ſouvent : il ſe déchargera le cerveau, & aura envie de manger de lui-même, ce qui eſt le meilleur : on pourra enſuite lui donner du ſon mouillé avec le foye d'antimoine en poudre, ce qui le fera bien manger aſſurément.

Si l'appetit ne revient point, il faut lui faire prendre avec la corne de l'orge mondé ſans beurre ni ſel, qui le nourrira & humectera ; on fait cet orge avec de l'eau, étant cuit, on le paſſe, & on y met du ſucre à diſcrétion. L'orge doit cuire cinq heures à feu lent.

A Paris on trouve de la farine d'orge chez les Grenetiers, il faut en prendre cinq quarts de livre, la tamiſer pour ôter le gros ſon, & du reſte avec deux pintes d'eau en faire de la bouillie, qu'il faut faire cuire juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe, lors ajoutez deux onces de ſucre, & faites avaler le tout tiéde au Cheval, cela ſuffira pour le nourrir vingt-quatre heures, au bout de ce tems vous recommencerez.

Il eſt ſouvent néceſſaire de réiterer la ſaignée quand le mal ne diminue pas, la continuation des frictions & lavemens eſt toujours profitable.

Il eſt très-important pour guérir la fiévre, de ſçavoir de quelle cauſe elle vient, car ſi c'eſt d'avoir ſouffert du froid & du ſerein ; il faudra ſouvent réiterer les frictions, & tenir le Cheval couvert, lui donnant ſouvent des lavemens ; ſi ſon mal vient d'avoir ſouffert d'extrêmes fatigues, il lui faut ſouvent préſenter à boire de l'eau qui ait bouilli, & enſuite mettre dedans une poignée de farine d'orge, & lui donner des feuilles de vigne, ſi c'eſt au tems & qu'il en veuille, ou bien il faudra le nourrir avec des panades ou pain cuit, bien clair, ſans graiſſe, beurre, ni ſel, mais ſeulement avec du ſucre.

CHAP. CXXXV. S'il a la fiévre pour avoir mangé des vivres corrompus, il fera bon de réitérer la faignée, & de donner des lavemens avec une décoction émolliente, dans laquelle vous mettrez une poignée de fiente de pigeon bien pilée, une demie livre de beurre falé, & une chopine de vin émétique.

Je me fuis toujours bien trouvé de l'ufage du vin émetique dans des lavemens, mais il n'en faut pas abufer ; comme les fiévres font fort dangereufes, fouvent on accuferoit le remede, & non pas la violence du mal.

Cette forte de fiévre demeurant fimple, fera guérie fans doute par ces remedes ; mais elle dégenere fouvent en putride.

Remede pour la fiévre putride.

CHAP. CXXXVI. CEtte fiévre eft plus ordinaire en été qu'en autre tems, particulierement dans les pays chauds, aux jeunes Chevaux plus fouvent qu'aux vieux, & fur-tout à ceux qui font vigoureux & de legere taille. On la connoît en ce que la langue & le palais du Cheval font noirâtres, fecs & arides, & qu'il a grande chaleur par tout le corps ; que la tête eft toujours baffe, les yeux rouges, & l'haleine chaude & âcre, qu'il a grand battement de cœur, le Cheval chancelle en cheminant, à caufe des vapeurs qui montent au cerveau, qui lui caufent une grande douleur, & demeure la tête baffe comme tout hebeté, avec des yeux qu'il peut à peine tenir ouverts.

D'abord il faut tirer du fang, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre ; fçavoir tantôt du col, des temples ou larmiers, tantôt des ars, des flancs & du plat des cuiffes.

La faignée diminue l'abondance des humeurs, leur donne de l'air, facilite leur mouvement, empêche la rupture de quelque vaiffeau, diminue en quelque forte l'ébulition, tempere la chaleur, & ôtant une partie de ce qui nuit, elle donne moyen à la nature de dompter le refte.

Pour la nourriture, il fuffit de donner au Cheval feulement ce qui le peut empêcher de mourir de faim ; l'orge en verd, fi c'eft au tems, le chientdent, les bouts de feuilles de vigne font fort propres ; au défaut de cela, un peu de fon mouillé, du pain, & très-peu de foin.

Pour fa boiffon, il faut diffoudre deux onces de tartre blanc en poudre fine, dans deux pintes d'eau qu'on fera bouillir pendant un quart-d'heure, & qu'on verfera après dans un fceau d'eau, avec

une

une poignée de farine d'orge: on lui en donnera autant qu'il en voudra boire. Et comme dans les fiévres les Chevaux ſont toujours fort alterés, on peut leur donner un fébrifuge dans leur boiſſon, il contribuera beaucoup à leur guériſon; le ſuivant eſt excellent & à peu de frais. CHAP. CXXXVI.

Febrifuge.

Mettez dans un cocquemar une pinte d'eau, & deux onces de ſel de tartre: faites diſſoudre à chaud, puis verſez dans un ſceau, remettez dans le même cocquemar une autre pinte d'eau avec une once de ſel armoniac en poudre, faites diſſoudre à chaud, puis verſez dans le même ſceau que vous remplirez d'eau commune, faites boire de cette eau au Cheval; & s'il la refuſe, parce que le goût de l'eau ſera trop changé, mêlez parmi une jointée de farine d'orge: cela temperera l'ardeur de la fiévre, appaiſera la fermentation & bouillonnement de l'humeur, & mettra le Cheval en état d'uriner beaucoup, & d'être merveilleuſement ſoulagé: toutes les fois qu'on lui donnera à boire, il faut y mêler toujours de ce fébrifuge. Si l'on ſe ſert de ce remede, il ne faut pas mêler du criſtal mineral, ni autres, pour ne pas confondre les remedes, puiſque ce fébrifuge vaut mieux que l'autre.

Tenez toujours le Cheval au maſtigadour, hors dans le tems que vous voulez lui donner quelque choſe, & avec un linge attaché à ſon maſtigadour, demie-once d'aſſa-fœtida en poudre, & demie-once de ſabine en poudre, & les matins & les ſoirs donnez-lui des lavemens comme il ſuit.

Pour les remedes par la bouche aux Chevaux qui ont la fiévre, il n'y en a point d'autre que les eaux cordiales, leſquelles par leurs qualités eſſentielles fortifient le cœur, afin qu'il puiſſe réſiſter à la malignité qui accompagne cette chaleur étrangere, qui travaille à détruire la naturelle; & pour cela on en prend environ trois chopines, qui par leur humidité appaiſent, ou tout au moins temperent ce feu interne qui fait la fiévre. Prenez donc trois chopines d'eau de ſcabieuſe, de chardon beni, de ſcorzonere, & d'ulmaria ou reine des pres, délayés parmi une once de confection d'alkermes, & faites avaler le tout au Cheval, & réiterez le lendemain s'il eſt beſoin.

Et ſur toutes choſes donnez force grands lavemens avec policreſte, deux], trois & quatre tous les jours, s'il eſt beſoin, rien ne leur donne plus de ſoulagement que ce remede.

CHAP. CXXXVI.

Lavement pour la Fiévre.

Prenez cinq chopines de petit lait de Vache, deux onces de ſcorie de foye d'antimoine en poudre fine, faites bouillir deux ou trois gros bouillons, ôtez du feu, & ayant coupé menu deux pommes de coloquinte, mettez-les dans le petit lait d'abord qu'on l'ôte de deſſus le feu, laiſſez à demi refroidir, & paſſez par un linge, preſſez & jettez le marc, ajoutez à ce qui ſera paſſé un quarteron de beurre, & donnez le tout tiede au Cheval. Comme ce lavement eſt purgatif, il évacuera des matieres dont le Cheval ſera ſoulagé ſans l'échauffer; mais il ne faut pas ſe ſervir tous les jours de ce remede, mais bien de celui qui ſuit: on le peut donner pluſieurs fois le jour.

Autre Cliſtere pour la Fiévre.

Dans une décoction émolliente ordinaire faite avec une once & demie de policreſte mis avec les herbes, & à laquelle vous ajouterez de la ſemence de fenouil concaſſée qu'on y fera encore bouillir, avec deux poignées d'orge entieres, vous mêlerez, après l'avoir coulée, quatre onces d'huile roſat & autant de violat, & deux onces de *benedicte* laxative, ou trois onces de caſſe mondée.

Ce lavement compoſé en cette maniere, attirera l'impureté contenue dans les inteſtins, & ſoulagera les parties ſuperieures.

Il ſera bon au Cheval qui a la fiévre de le frotter à rebour de poil pour ouvrir les pores, & donner iſſue aux vapeurs fuligineuſes contenues ſous le cuir, & ainſi faire tranſpirer le corps.

Avec ces remedes j'ai vû guérir quelques Chevaux; ils ont été inutiles à d'autres: Mais lorſque j'ai connu que ſans relâche & intermiſſion un Cheval a gardé la fiévre violente pendant trois jours, je n'y prens plus d'autre peine, & n'y fais autre dépenſe que de l'envoyer à la voirie: car je n'en ai vû réchapper aucun, quoiqu'ils ayent encore vêcu cinq ou ſix jours, parce que pendant le tems des trois jours qu'il a eu la fiévre, elle lui a brûlé & conſommé tout le foye, ce qu'on peut facilement vérifier aux Chevaux qui ſont morts de la fiévre, les faiſant ouvrir.

De la Fiévre Peſtilentielle.

CHAP. CXXXVII.

ON traite cette fiévre d'une autre maniere; car il ne s'agit ici que de fortifier la nature, & de corriger la malignité du venin qui fait le déſordre: comme il a été la cauſe de la fiévre, celui-là ceſſant, elle s'éteindra peut-être.

Pour ce faire, il faut donner des lavemens fréquens, des prifes de pelotes cordiales, d'opiate de Kermes de tems en tems, & agir à peu près comme je l'ai ordonné aux Chevaux qui ont l'avant-cœur. CHAP. CXXXVII.

J'ai vû une grande mortalité de Chevaux en Allemagne; peu de ceux qui furent attaqués en réchapperent, à tous prefque il couloit des yeux quantité d'eau: ils avoient la fiévre & un grand dégoût, le bout des oreilles froid, & des flegmes jaunes & vertes leur fluoient par les nazeaux.

Au commencement on pratiqua beaucoup de remedes en vain; mais enfin j'inventai un remede avec lequel on en guérit un grand nombre.

Remede.

D'abord qu'on s'appercevoit du mal, on tiroit du fang au Cheval avant que de le faire boire. S'il avoit bû, on attendoit au lendemain: deux ou trois heures après la faignée, on délayoit de la theriaque recente compofée depuis trois mois, & de l'aloës épatique en poudre, de chacun une once, confection d'hiacinthe & d'alkermes fans mufc ni ambre, de chacun demie once, dans une pinte de décoction faite avec fcabieufe, chardon beni, & veronique de chacune une bonne poignée. Quand on pouvoit avoir les eaux diftilées defdites herbes, elles faifoient mieux que la décoction, & on les donnoit au Cheval, l'ayant tenu bridé depuis la faignée environ deux heures, & autant après, & le promenant une demie heure: le lendemain & les jours fuivans l'on donnoit des lavemens; & felon que le mal preffoit, on le réiteroit quelquefois: je faifois donner à la feconde prife feulement la moitié de la dofe du theriaque & de l'aloës, & des confections; mais on ne diminuoit pas la dofe ni la quantité de la liqueur: les Chevaux guériffoient tous avec ce remede, qui peut-être ne réuffira pas en d'autres rencontres.

J'ai ordonné la theriaque compofée depuis trois mois, parce qu'elle n'a pas acquis tant de chaleur qu'elle en acquiert par le tems, où toute la vertu rafraîchiffante de l'opium qui entre en fa compofition s'évanouit.

Le mitridate & l'orvietan, la theriaque diateffaron, l'opiate de Kermes, la confection d'hiacinthe & d'alkermes fans mufc ni ambre, font excellens contre les fiévres peftilentielles, comme auffi les cordiaux que j'ai ordonné ci-devant.

Quand ce mal vient de l'air, & que votre écurie eft infectée, il faut avoir foin de retirer promptement le refte de vos Chevaux,

& de ne les y pas remettre, sans la parfumer par égles parties de soufre, de salpêtre, & le double d'antimoine & de poix: On peut, si on veut, prendre un fagot de genévre tout vert, le faire brûler dans l'écurie, les portes & fenêtres closes, ce sera un très-bon parfum: il faut blanchir les murailles, laver les créches, & bien nettoyer tout. Pour les morsures de bêtes venimeuses, voyez le Chapitre de la rage. Et pour le poison avalé, il faut faire prendre beaucoup d'huile, & se servir d'orvietan & de theriaque, ou de l'opiate de Kermes. Les pelotes y sont bonnes; mais si c'est de l'arsenic qu'il ait avalé, ayant l'estomach vuide de mangeaille, & qu'il ait sejourné seulement une heure dans l'estomach du Cheval, il faut qu'il en créve, quelque remede qu'on y fasse: la raison est évidente, parce que dans ce tems-là il se sera attaché, & aura brûlé & consommé la partie où il s'est attaché. Le seul & premier remede feroit de faire avaler au Cheval deux livres de bonne huile d'olive pour émousser & amortir l'acrimonie de l'arsenic, & au bout de deux ou trois heures en donner encore une livre.

Pour les Chevaux guéris de la Fiévre.

Lorsque la fiévre travaille un Cheval, il ne lui faut pas donner de purgation, ce seroit vouloir ôter la lie du vin pendant qu'il bout; elle ne peut être utile qu'en deux façons; pour ôter quelque matiere flottante dans l'estomach & dans les intestins, qui soulageroit à la verité un Cheval si elle étoit dehors; mais comme elle n'est pas le siege de la fiévre, ce soulagement seroit peu considerable, en comparaison du dommage que la nature en recevroit par la chaleur & par l'acrimonie du remede, & par le mouvement contraire. L'autre occasion où la purgation est utile, est quand la nature après l'agitation des humeurs durant la fiévre, separe ce qu'il y a d'impur d'avec le pur, pour lors elle est nécessaire; car souvent la nature ayant appaisé le trouble, se trouve assez paresseuse ou affoiblie, pour ne pas jetter dehors son ennemi qui ne dit plus mot; mais c'est un levain qui dans la suite se pourroit réveiller & causer une rechute souvent plus dangereuse que la premiere maladie. Il est donc à propos quand vous voyez le calme, de songer à purger le Cheval: Les purgatifs sont les remedes pour lesquels la nature a de l'aversion; quand ils sont dans le corps ils agissent contre les parties les plus proches; & la nature sentant cet ennemi, fait effort pour le repousser, & dans cet effort pousse tout ce qui lui nuit, comme si la medecine en operant, l'avoit réveillée & avertie de son devoir. Il ne faut pas chercher ces marques de coction & de séparation des humeurs dans les urines des Chevaux, ni dans

leurs excrémens, vous n'y verrez aucune marque qui vous fasse connoître la victoire de la nature : il suffit de voir le calme après la tempête ; vous pouvez alors avec sûreté vous servir des remedes purgatifs : il est pourtant bon pendant quelques jours d'user de quelques remedes rafraîchissans, comme le policreste donné dans le vin, pour éteindre le reste du feu qui demeure dans les cendres après l'embrasement, & de réparer les forces par une bonne mais legere nourriture. C'est un abus de croire que l'abondance des alimens répare la vigueur & donne la force : s'il y en a trop, ils ne peuvent être digerés ; sans digestion ils ne peuvent profiter, & causent un très-grand désordre. Après avoir remis un peu le Cheval, vous le pourrez purger avec un remede qui puisse moins incommoder la nature. Il en est de plusieurs façons ; mais l'experience nous doit apprendre à rejetter ceux qui ne réussissent pas, & à nous servir de ceux qui satisfont nos intentions. Le policreste purgera *per Epicrazim* : Je crois qu'il y auroit bien de la peine à discerner l'humeur qui péche, & que ce seroit être trop scrupuleux de choisir des remedes spécifiques pour la bile & pour la pituite, ou pour quelqu'autre humeur. Pour moi je me suis bien trouvé du remede suivant, que je vous propose comme un des meilleurs dont vous puissiez vous servir.

CHAP. CXXXVII.

Purgation pour un Cheval guéri de la fiévre, & pour tout autre.

Prenez du tartre blanc en poudre, & du nitre fin, de chacun deux onces ; mettez dans un plat de terre, & y mettez le feu avec un charbon allumé : après que le tout sera brûlé laissez refroidir, pilez fin, & mêlez une pinte d'eau & autant de vin blanc, avec quatre onces de sené, & laissez infuser toute la nuit à froid.

Mettez dans un mortier demie once de scamonée pour un Cheval de taille ordinaire ; s'il est fort grand, ajoutez encore un gros de scamonée, pilez-la fort fin, puis ayant passé & bien exprimé votre infusion ci-dessus, mêlez dans le mortier demie-livre de miel mercurial, & avec le pilon, incorporez-le bien avec la scamonée, puis mêlez l'infusion ci-dessus, avec ce miel & scamonée, en remuant peu à peu avec le pilon. Finalement mêlez bien toute l'infusion, & donnez le tout au Cheval qui doit être bridé quatre heures avant la prise, & trois heures après.

Ne donnez au Cheval que du son mouillé au lieu d'avoine, & le promenez en main une heure, vingt-quatre heures après qu'il aura pris la medecine pour le faciliter à purger.

Ce remede est d'autant meilleur qu'il n'échauffe point ; il évacue

CHAP. CXXXVII. puiſſamment : les infuſions ne peuvent échauffer comme font les drogues données en ſubſtance ; mais auſſi rarement font-elles évacuer un Cheval, néanmoins celle-ci fera un bon effet, quoique le ſené ne ſoit pas donné en poudre ; mais la ſcamonée & le miel mercurial feront l'effet, parce que le ſel de tartre ouvre & fait penetrer la décoction dans la feuille de ſené pour en tirer le ſel eſſentiel, qui eſt ce qui purge les Chevaux.

On peut donner cette medecine aux Chevaux d'un temperament de feu, qu'on craint d'échauffer & d'enflammer, quand ils ont beaucoup fatigué, & qu'ils ont beſoin d'être purgés.

Catholicum excellent pour les cliſteres ou lavement des Chevaux.

CHAP. CXXXVIII. PRENEZ iris de Florence demie livre, ſené, aloës fin, & hermodactes, de chacun quatre onces, helebore noir & blanc de chacun deux onces, pignon d'Inde une once, concaſſés toutes ces drogues fort groſſierement, & les mettez dans un grand pot avec trois pintes d'eau, une once d'eſprit de vitriol, & quatre onces de criſtal mineral en poudre, laiſſez infuſer à froid l'eſpace de trois fois vingt-quatre heures, remuant de tems en tems ; coulez au travers d'un canevas fort épais, & jettez le marc, puis évaporez à chaleur lente avec un feu clair, en ſorte qu'il reſte environ une pinte de liqueur, ſur quoi vous ajouterez une livre & demie de bon miel commun, & ferez cuire en conſiſtance de demi ſirop, puis vous mettez les poudres ſuivantes bien fines & bien tamiſées toutes en ſubſiſtance, ſçavoir le jalap & turbith, de chacun quatre onces, colloquinte & gomme gutte, de chacune deux onces, ſcamonée une once, fenouil & anis vert de chacun deux onces, faites cuire le tout en remuant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'il ſoit en conſiſtance d'électuaire.

La doſe ſera de trois onces juſqu'à trois & demie, délayée dans une décoction ordinaire de lavement ſans miel, huile ni autre choſe, & il fera un très-bon effet, évacuant univerſellement toutes les humeurs peccantes & vicieuſes.

Quelque connoiſſance que j'aye des effets d'un remede purgatif, pour l'avoir mis en pratique cent fois, j'ai appréhendé toujours l'iſſue ; car aſſurément le mouvement des purgatifs eſt contraire à celui de la nature, & même la détruit, & ſouvent il y a des aſpects & des oppoſitions dans les aſtres, & des conjonctions dans les temperamens qui leur font faire de ſi grands déſordres, que je les mets en uſage le moins qu'il m'eſt poſſible : il eſt même ſouvent arrivé

que faute d'avoir bien préparé le Cheval, ou si vous voulez, bien observé le Ciel, afin d'en avoir une veritable connoissance, que des Chevaux sont devenus fourbus, & même sont morts par des purgatifs qu'on aura donné cent fois avec succès; mais comme la néceffité ne reçoit point de précepte, on passe sur ces considerations, & on met en usage ceux ausquels on trouve moins de peril, & on observe toutes les précautions qu'on peut; mais pour le lavement, il ne faut pas avoir cette même appréhension; car les plus puissans purgatifs font peu d'effet aux Chevaux donnés par le fondement; celui-ci est un veritable catholicum, c'est-à-dire, universel, propre à porter à l'Armée, où beaucoup de Chevaux meurent souvent, faute d'un lavement fait comme il faut. CHAP. CXXXVIII.

Du Farcin.

LE farcin est une tumeur souvent avec ulcere, qui a son principe dans la corruption du sang. Il est causé par un virus, dans lequel consiste le plus ou moins de malignité, & qui rend le farcin guérissable ou incurable; il occupe plusieurs parties du corps. Quand il y a quelque partie considerable pour les fonctions de la vie, qui ne fait pas ce qu'elle doit pour n'être pas dans un bon temperament, ou de n'avoir pas une juste conformation, il faut que l'œconomie du corps s'altere. Si elle est néceffaire pour la sanguification, le sang se trouble & se gâte; & selon la mauvaise constitution de cette partie affectée, il en reçoit bien-tôt une impression qui ne peut être que nuisible; souvent même ce sang acquiert une qualité acide, chaude & corrosive, qui ronge les parties où il croupit; ce qui paroît notablement dans le farcin qui vient presque dans tout le corps, & a son origine non pas d'une corruption acide, & souvent maligne de toutes les humeurs, mais de ce virus qui en a infecté la principale qui est le sang. Ainsi la malignité de l'humeur n'est que l'effet du virus, qui fait tout ce désordre dans le sang. Pour le guérir radicalement, il faut aller à la cause, qui est de clarifier & purifier le sang; & pour y parvenir, je proposerai plusieurs remedes. Van-Helmon dit que la grosse verole aux hommes a pris son origine du farcin des Chevaux, & chacun convient que pour la guérir, il faut résister à son venin qui est ce virus, & en détruire la malignité; ensuite purifier & rectifier le sang, après quoi tous les accidens cessent, de même qu'au farcin. CHAP. CXXXIX.

Lorsque le farcin est inveteré, le sang qui est corrompu de long-tems par le virus qui est dans icelui, acquiert une si grande

CHAP. CXXXIX. acrimonie, qu'il ulcere les poulmons ou le foye, par sa trop grande chaleur & malignité: en cette maniere, lorsque le sang revient du cerveau se jetter, selon l'ordre de la circulation, dans le ventricule droit du cœur, il est poussé de-là dans les poulmons par la veine arterieuse, lorsque le cœur se comprime: les poulmons étant composés d'une matiere spongieuse, de nature froide & humide, sont tellement alterés par les esprits acres & piquans contenus dans ce sang corrompu qui a causé le farcin, qu'ils causent une chaleur étrangere dans les poulmons; de cette chaleur, il suit une corruption des parties les plus foibles, & ensuite ulcere, qui finalement détruit & consomme toute la substance d'iceux: ce qui se verifiera si vous ouvrez un Cheval mort du farcin, qu'il aura fort longtems supporté, vous trouverez les poulmons tout pourris & lardés d'ulceres qui ont été causés par ce sang échauffé & corrompu: le foye aussi se corrompt & s'ulcere par un sang trop acre & échauffé. Il est donc de très-grande consequence de purifier le sang, de rafraîchir & détruire ce virus qui accompagne le farcin, & qui produit tons les mauvais effets que nous voyons arriver de cette fâcheuse maladie.

Et pour expliquer en deux mots ce que c'est que ce virus, *est aura venenata* ce sont des esprits corrompus qui pénétrent les parties du corps d'un Cheval, avec la même facilité que la lumiere du soleil passe au travers d'un verre; cet esprit sert de levain qui cause la corruption de la partie où il se jette le plus abondamment, & l'on ne peut amortir ou détruire ce virus par des purgatifs, sans l'usage de quelque spécifique.

Un Cheval prend le farcin par la fréquentation de celui qui en est infecté qui lui communique la malignité de ce virus; il lui vient aussi de trop manger d'avoine, sur-tout de la nouvelle; le foin nouveau étant mangé avant qu'il ait sué (qui sera environ deux mois après qu'il est serré dans le grenier) cause le farcin, les exercices trop violens dans les chaleurs de l'été, une seule course trop violente le peut causer, les playes faites au Cheval avec un ferrement qui n'est pas net, & la trop grande abondance de sang, peuvent causer le farcin.

Le farcin vient souvent pour vouloir trop tôt engraisser des Chevaux qui ont extrêmement fatigué, & qui sont maigres & échauffés; le trop de nourriture cause le farcin, si l'on n'a le soin d'exercer médiocrement les Chevaux, & de les saigner souvent.

Le farcin le plus méchant, & plus difficile à guérir, est celui qui fait jetter par le nez; car du moment qu'un Cheval qui a le farcin

farcin, jette par le nez, il mourra bien-tôt, particulierement s'il eſt dégoûté, & que ce qu'il jette ſoit mêlé de ſang, & il en rechappe ſi peu, qu'on les doit tous compter pour perdus, ſi ce n'eſt qu'ils jettent leur gourme, & encore en meurent-ils. CHAP. CXXXIX.

Le farcin qui commence au train de derriere, près des pâturons ou ſur les boulets, même dans les jarrets, & qui remonte en haut & qui ſuit la cuiſſe, eſt des plus difficiles à guérir, d'autant que c'eſt une marque que le corps eſt bien infecté, & que la chaleur naturelle eſt fort foible, puiſque les boutons paroiſſent dans ces extremités ſi éloignées du cœur; de même les Chevaux que la goutte attaque d'abord près de l'orteil, ou de la cheville du pied, en ſont plus incommodés que les autres auſquels elle commence plus près du cœur.

Le farcin dont les boutons ne viennent point en matiere, mais qui étant crevés pouſſent de la chair d'un rouge brun qui ſurmonte beaucoup, & qui repouſſe de nouveau, quoiqu'on extirpe cette chair, en la coupant avec le feu, ou par des onguens cauſtics; ces fortes de farcins ſont fort difficiles à guérir, & ſi on ne travaille puiſſamment au-dedans à détruire le virus, on ne le guérit point.

Les farcins que les Chevaux rapportent de l'armée ont peine à guérir, ou pour mieux dire ne guériſſent que très-rarement, parce que les grandes fatigues, & le défaut ou l'excès de nourriture ſouvent mauvaiſe, corrompue ou gâtée, ont achevé de corrompre le ſang.

Le farcin qui commence à paroître au croiſſant de la Lune, eſt plus rébelle & plus difficile à guérir que celui qui commence au déclin; car les humeurs ſont moins abondantes & plus foibles; il en eſt de même de la morve & des javars encornés.

Le farcin qui vient à la tête, eſt le moins dangereux, & le plus facile à guérir de tous, hors qu'il y ait quelque bouton en forme de glande entre les deux os de la ganache qui croiſſe exceſſivement, car pour lors on aura peine à extirper ce bouton, s'il eſt abreuvé d'un flegme qui vient du poulmon par la trachée artere, & il ſera trois ou quatre mois à ſe réſoudre, & la morve eſt bien à craindre.

Les groſſes cuiſſes ſont difficiles à guérir, comme ſont auſſi les cordes dans le fourreau, lorſqu'il eſt enflé & dur, ou que les boutons ſans venir en matiere, crevent en cul de poule avec une chair noirâtre : ceux-là ne guériſſent pas facilement : mais les plus difficiles à guérir, ſont les Chevaux délicats au manger; car comme

CHAP. CXXXIX. les remedes les dégoûtent, on a de la peine à les traiter, & ne leur pas faire perdre abſolument le manger.

Ordinairement quand le premier bouton qui a paru eſt guéri, quoique le Cheval en ait ailleurs beaucoup, il eſt en voye de guériſon ; cette régle n'eſt pourtant pas générale.

Le farcin eſt appellé des Italiens *Verme*, & des Allemands *Wurme*, à cauſe qu'il ſemble ronger entre cuir & chair, comme les vers rongent l'écorce des arbres. Il eſt très-aiſé à connoître par les cordes & boutons qui ſe forment au long des veines & ailleurs.

On le connoît auſſi aux tumeurs & ulceres ; d'abord qu'on en apperçoit aux émunctoires, qui ſont des glandes ſituées entre les mâchoires & le col, au poitrail, & aux cuiſſes près des teſticules, propres à recevoir les impuretés & fluxions, on peut juger que c'eſt du farcin qui eſt plus ou moins dangereux, ſelon qu'il eſt plus ou moins attaché à la chair, & plus ou moins ulceré ; s'il eſt ſeulement dans la ſubſtance du cuir, & qu'il ſe puiſſe mouvoir facilement quand on y touche, & s'il n'a point percé & ouvert le cuir, il eſt aiſé à guérir.

Quand on traite un Cheval du farcin, une des meilleures marques de guériſon eſt lorſque les cordes ſe détachent du corps, & qu'elles deviennent mouvantes, c'eſt pourquoi celles qui d'elles-mêmes ne ſont pas attachées, ſeront bien-tôt guéries, pour peu qu'on y apporte de ſoin.

Ordinairement le Cheval qui a le farcin eſt aſſez gay, il boit & mange à l'ordinaire, & ſes actions ne marquent point qu'il ait de mal, il eſt capable de travailler comme auparavant, & même il eſt bon de le faire travailler modérement pour aider à diſſiper une partie du mal, & le pouſſer au-dehors.

Quelques-uns admettent juſqu'à ſept ſortes de farcin, & même huit : mais je n'en conſidere que de quatre ſortes, auſquelles toutes les autres ſe peuvent réduire.

Farcin volant.

La premiere eſt le farcin qu'on appelle volant : on le connoît par certains boutons qui viennent par tout le corps, tantôt çà, tantôt là, comme des tumeurs qu'on appelle des cloux aux Hommes : On l'appelle volant, parce que les parties qui n'en avoient point, en peu de tems en ſont couvertes. Ce farcin cede facilement aux remedes, parce qu'il n'a pas ſon ſiége fixé & aſſuré dans les émunctoires, qui eſt un lieu d'où il eſt difficile de le faire ſortir, quand il y a pris racine.

Farcin cordé.

CHAP. CXXXIX.

La seconde espece est le farcin cordé, on le connoît par les grosses duretés en forme de cordes qui viennent entre cuir & chair, & sont toujours le long des veines, particulierement de celles du plat des cuisses, de l'encolure, des ars, & le long du ventre: il se fait dans cette corde des tumeurs ou boutons qui s'ulcerent, & qui jettent du pus & de la matiere au-dehors; les bords des ulceres suivent la couleur & la qualité de l'humeur corrompue: si le sang se maintient, ils sont rouges, s'il dégenere en bile, & que le foye ne sépare pas bien le fiel de la masse des humeurs, ils sont jaunes: si le flegme abonde, ils sont blancs, & ils sont noirs si les humeurs sont brûlées, noires & mélancholiques, qui est le pire de tous.

Farcin à cul de poule.

La troisiéme espece est celui à cul de poule, qui est très-mauvais & trés-difficile à guérir: on le connoît par de grosses tumeurs & boutons, qui venant à crever & percer, il n'en sort point d'apostume: mais les bords de l'ulcere sont teints d'un noir rouge, marque du sang aduste & mélancholique, sa ressemblance lui a donné son nom, les bords des ulceres en sont presque toujours calleux & vilains.

Farcin interieur.

La quatriéme est le farcin interieur, qui produit des boutons entre cuir & chair, comme des cloux qui attachent la peau à la chair, quoiqu'il ne paroisse aucune tumeur ou boutons dehors; si on n'y donne remede de bonne heure, le mal rentre & infecte les parties interieures, & cause la mort.

De cette espece il en est qui s'attache au-dedans du cuir, sans être fixé contre la chair: il vient presque toujours au-devant du poitrail, & guérit très-facilement.

Remedes pour le Farcin.

CHAP. CXL.

POur proceder avec ordre dans la guérison de cette maladie, il ne faut pas songer à guérir l'extérieur, sans avoir travaillé à guérir l'intérieur: à quoi serviroit d'extirper ces tumeurs, & de sécher ces ulceres, si vous en laissiez la cause? Après cette guérison palliée, le mal reviendroit comme auparavant, ou quelqu'autre pire,

la source n'en étant point tarie : il faut donc autant qu'on peut corriger cette acrimonie des humeurs, en éteindre le virus qui cause la chaleur, évacuer, ou extirper ce qui est corrompu, & fortifier la nature pour la remettre en état de bien faire ses fonctions.

On voit tous les jours des Chevaux guéris du farcin par des remedes dans les oreilles, des sachets pendus au crin, des racines mises sur le front, & autres choses qui ne vont aucunement à détruire la cause du mal, & n'en tarissent pas la source ; mais ils l'arrêtent & le suspendent seulement pour un tems. Puisque la cause du farcin est presque toujours dans le sang corrompu & échauffé, les Chevaux guéris par ces remedes sont quittes du farcin, mais il leur vient ensuite des maux pires que le farcin même ; car ces remedes operent à l'égard du farcin, de même que la racine de *chinchina* agit pour les fiévres quartes ; elle fixe ou suspend les esprits qui la causent, mais elle ne les consomme pas, ni ne les évacue, & la fiévre revient ensuite, si par des remedes purgatifs appropriés au mal on n'a chassé & évacué le levain où l'humeur qui causoit la fiévre : il en est de même du farcin, ces remedes palliatifs le guérissent en apparence, mais la corruption & le virus qui l'avoit causé demeure, lequel après dégenere en morve, javars nerveux & encornés, pousse, & en quantité d'autres maladies plus difficiles à guérir que le farcin même.

On guérit aussi le farcin avec des onguens caustics, qui véritablement extirpent tout ce qu'il y a de mauvaise chair, mais que ce soit une véritable cure de farcin, c'est de quoi je doute, ces remedes ne vont pas à la cause ; je n'ignore pas cependant qu'ils ont quelquefois operé des guérisons, & je rapporterai ci-après deux de ces remedes.

Je crois qu'il faut plus de foi, pour croire que par une bagatelle mise dans l'oreille, ou pendue au crin, le farcin inveteré puisse guérir radicalement, qu'il n'en faut pour croire que la poudre de sympatie puisse guérir toutes les playes sans application prochaine & immédiate ; peu de personnes pourtant croyent la vérité des effets de la poudre, pourquoi donc croire plûtôt les effets de la sympatie à ces remedes qui ne touchent ni n'approchent aucunement le farcin pour le guérir ? On me dira là-dessus que tous les jours on voit des Chevaux guéris par des sachets pendus au crin & à la queue, & par d'autres fadaises, & qu'on se rend à l'experience ; j'avoue que j'en ai guéri moi-même, mais peut-on dire qu'il y ait une véritable guérison où la cause n'est pas ôtée, & où le sang demeure corrompu & échauffé ? On a seulement détourné, assoupi & suspendu l'humeur qui causoit le farcin, & bien-tôt elle prendra une autre route, & fera peut-être un plus grand désordre ; car le virus qui n'est pas ôté, causera outre

les maux que j'ai dit, quelque abcès interieur, des crampes, des gouttes, ou d'autres maladies, ou pourrira, ou ulcerera les poulmons.

Véritablement lorſqu'on a arrêté le cours & la malignité exterieure du farcin par ces remedes palliatifs, comme on les doit appeler, ſi l'on attaquoit le virus qui l'a cauſé par quelque bon remede ſpecifique, qui feroit de purifier le ſang, d'évacuer puiſſamment les humeurs peccantes, aſſurément la guériſon en ſera aſſurée : mais pour lors il ne ſera aucunement beſoin de ces remedes pendus au col, & autres ; car faiſant ce que je viens de dire, on guérira radicalement le Cheval, & on le mettra en état que le mal n'aura plus de ſuite, puiſque les humeurs nuiſibles étant évacuées, & le ſang purifié, il faut que le farcin ſe guériſſe de lui-même ſans aucun remede.

Il n'y a rien qui profite davantage que la ſaignée dans les commencemens : elle empêche la corruption du ſang, lui facilitant la circulation, qui donne lieu à la nature d'en produire de nouveau & de meilleur, en la place de celui qu'on a tiré, mais il n'en faut pas abuſer, comme des demi-ſçavans, que j'ai vû tirer du ſang aux Chevaux farcineux juſqu'à ce qu'ils tombaſſent en foibleſſe, qui eſt le plus terrible & déraiſonnable remede qui ſoit au monde ; car ayant tiré preſque tout le ſang d'un Cheval, vous avez ſi fort affoibli la chaleur naturelle, qu'elle demeure comme incapable de faire ſes fonctions, vous avez fait une diſſipation d'eſprits ſi étrange, que la nature n'eſt plus en état de la réparer de long-tems ; véritablement vous avez ôté partie du ſang corrompu, d'où il s'enſuivra que les veines d'abord ſe rempliront de toutes les ſéroſités, & autres humeurs qui étoient néceſſaires pour maintenir les parties en leur état naturel, & qui apportent un préjudice notable à toute la maſſe du ſang. Tout homme de bon ſens jugera qu'ayant détruit le principe de la vie, qui eſt dans le ſang, il n'en peut rien arriver que de pernicieux pour la ſanté du Cheval, dont peut-être vous guérirez le farcin ; mais vous lui aurez ôté tout l'agrément qu'il avoit, & par cette extraordinaire évacuation, vous l'aurez rendu incapable de bien ſervir, comme il auroit fait ſi on lui avoit fait une ſaignée ordinaire.

Les ſueurs ſeules ſuffiroient pour purifier le ſang, mais nos remedes ordinaires ne ſont pas aſſez puiſſans pour les provoquer auſſi abondamment qu'il ſeroit néceſſaire en cette maladie ; car les meilleurs ſudorifiques pour les Hommes, ne feroient ſuer les Chevaux que médiocrement ou point du tout.

La Chimie nous en fournit quelques-uns que l'experience nous a confirmé être aſſez forts pour exciter la ſueur aux Chevaux, & pour

leur purifier en quelque maniere le ſang : mais ils laiſſent une ſi grande impreſſion de chaleur dans les entrailles, qu'on a ſouvent plus de peine à la temperer, qu'on n'en auroit à guérir le farcin.

Ayant ſaigné un Cheval, quelque remede qu'on ait deſſein de lui faire, on peut, ſi on veut, le purger pour préparer le corps & déboucher les obſtructions, enſuite les remedes purifieront infiniment mieux le ſang ; mais la purgation n'eſt pas abſolument néceſſaire. Les deux remedes purgatifs qui ſuivent ſont excellens, & j'ai guéri beaucoup de Chevaux farcineux en leur donnant une ſeule fois l'une de ces deux purgations ; mais il n'y avoit pas beaucoup de malignité au farcin.

Purgation pour le farcin.

Prenez aloës lucide ou ſuccotin une once & demie, racines de jalap & ſublimé doux de chacun une demie once, une once & demie de bonne thériaque vieille, pulveriſez ce qui ſe peut réduire en poudre, & dans le tems que vous voulez donner la medecine délayez la thériaque dans une pinte de vin, & mettez-y le jalap, puis l'aloës ſeulement en la donnant, car pour peu qu'il ſéjourne dans le vin il durcit & va au fond du pot, & demeure ſans effet ; ayant fait avaler le tout au Cheval, rincez le pot & la corne avec un demi-ſeptier de vin, ce qui fera en tout la quantité de cinq demi-ſeptiers, une pinte pour le breuvage, & demi-ſeptier pour rincer.

Le Cheval doit être bridé ſix heures avant la purgation, & cinq après, & de ce jour, ni de deux jours après, il ne lui faut donner que du ſon mouillé au lieu d'avoine, & point de foin le jour avant la purgation, ni tout autant de tems qu'il purge.

Si cette purgation n'opere pas aſſez, vous pourrez vous ſervir des pilules ſuivantes. L'on ne peut avoir trop de deſcriptions de medecines purgatives pour le farcin, car ce qui profite ſouvent à un Cheval, nuit à un autre, & ce qui a bien réuſſi en un tems ne ſert pas en un autre avec la même utilité.

Pilule pour Chevaux farcineux.

Prenez feuilles de ſené & racines d'hermodactes, de chacune une once, agaric trois dragmes, ſcamonée de la plus belle quatre dragmes, ſinabre une once, le tout en poudre groſſiere pour en faire des pilules, avec deux livres de lard deſſalé & rapé, y mêlant parmi pour correctif canelle & girofle de chacun une dragme, fenouil & gingembre de chacun deux ſcrupules, & les donnez au Cheval, obſervant les mêmes précautions que pour le remede précedent.

Le Cheval étant faigné & purgé de la forte, il fera en chemin de guérir fans lui donner autre chofe par la bouche; feulement, quand les boutons font meurs, il faut les percer pour en faire fortir la matiere, & s'ils ne féchent & au contraire font de groffes lévres, les poudrer, une fois avec du réagal en poudre fine, & en faire pénétrer dedans; au bout de neuf jours l'efcarre tombera, & laiffera une belle playe nette, qu'il faudra deffécher avec une des poudres décrites en parlant de la guérifon des playes: par exemple, le *Caput mortuum* qui refte dans la cornue, quand on a tiré l'efprit de vitriol, piler ce *Caput mortuum* en poudre fine, & en poudrer les playes faites par les efcarres qui font tombées des boutons.

On donnera tous les jours dans du fon mouillé une once de racine de chardon à cent têtes en poudre, ou deux onces fi elle eft fraîche: (il croît beaucoup de ce chardon fur le bord des grands chemins) lorfqu'il commence à pouffer au Printems, il en faut cueillir la racine, la faire fécher à l'ombre, & la mettre en poudre: la racine d'*ulmaria*, ou reine des prés, cueillie en même-tems, & donnée en même dofe, fera le même effet; ces racines font de véritables fpécifiques pour le farcin.

Ce n'eft pas affez de faire puiffamment évacuer un Cheval par des purgatifs; car quoique la plûpart des gens s'imaginent qu'avec quelques drogues qu'on purge un Cheval, pourvû qu'il purge beaucoup, cela fuffit; il eft certain que lorfqu'une purgation n'eft pas bien appropriée, qu'elle ait évacué tant que vous voudrez, affurément le farcin empirera, & en deviendra plus malin; & fi c'eft une groffe cuiffe, elle enflera davantage au lieu de diminuer, car les purgatifs mal appropriés émuent ce qu'ils n'évacuent pas, & la nature fe décharge de ce fardeau fur la partie affligée, & c'eft ce qui la fait enfler après la purgation. Mais fi le purgatif attaque le virus, comme font ceux qui font bien entendus, une partie qui fera enflée par le farcin, diminuera après la purgation, & c'eft à cela que vous connoîtrez fon bon effet, lequel vous trouverez, fi vous mettez en ufage les deux remedes que j'ai ordonné ci-devant aux Chevaux qui ont befoin d'être purgés, comme font ceux qui font fort gras, ceux qui ordinairement travaillent peu, & qui font plus chargés d'humeurs que les autres; au lieu que les Chevaux maigres, ardens, pleins de feu, comme font les alzans, &c. ne doivent point être purgés pour les guérir du farcin.

CHAP. CXLI.

Remede specifique pour le Farcin.

OTez l'avoine au Cheval farcineux, donnez-lui du son mouillé, saignez-le, & le purgez si vous le jugez nécessaire, & deux jours après, lorsqu'il ne purgera plus, donnez-lui trois prises de pilules de sinabre, un jour d'intervalle d'une prise à l'autre; faites-lui manger tous les jours dans du son mouillé une once de racine de bouillon blanc, ou d'*ulmaria*, ou de chardon à cent têtes; faites sortir la matiere des boutons qui creveront, & les séchez avec des poudres; le farcin guérira par cette méthode, car le sang sera purifié, le virus éteint, & la nature rétablie.

Autre facile.

Saignez le Cheval abondamment, puis lui donnez tous les matins trois chopines de vin émetique (ou de biere émetique qu'on fait comme le vin émetique.) Il y a des Chevaux qui le boiront comme de l'eau, car il n'a aucun goût de vin: continuez ce vin ou la biere jusqu'à ce que le Cheval soit guéri. Ce remede est bon aux pays où le vin ne coûte guéres, & à ceux qui ont des Chevaux qui boivent le vin, puisque de le rendre émetique il coûte si peu que rien, la même raison est pour la biere.

Le Cheval doit seulement manger du son, & on le peut travailler modérement: quand les boutons seront crevés, emplissez-les avec du sublimé en poudre, ou du réagal, ou avec de la racine d'élebore, ou avec un caustic: si le Cheval a une grosse jambe, je donnerai un onguent pour l'en frotter pendant qu'il guérira.

On peut donner ce vin (ou cette biere) aux Chevaux avec la corne s'ils refusent de le boire d'eux-mêmes, & il faut qu'ils jeûnent avant & après qu'ils l'ont avalé environ deux heures.

Je crois qu'il est mieux de traiter le farcin par les méthodes précédentes, que par le feu; mais comme beaucoup de gens veulent qu'on s'en serve, j'en donnerai la maniere.

Pour traiter le Farcin avec le feu.

CHAP. CXLII.

LOrsque le feu est accompagné de bons remedes interieurs, il réussit assez bien au farcin.

Pour le donner avec méthode, il faut dès le commencement du mal entourer les cordes & les barrer avec une raye de feu, sans percer le cuir, & souvent le farcin ne passe pas outre.

Puis

Puis on laisse meurir les boutons ou tumeurs, s'ils sont capables de venir en matiere, pour les percer avec un bouton de feu. Vous noterez qu'en quelque endroit que le farcin soit situé, je n'en excepte pas même les jarrets, ni sur le nerf de la jambe de devant, vous pouvez mettre un bouton de feu aux boutons; mais d'abord que vous trouvez la matiere, il faut n'aller pas plus avant, & vous arrêter, & jamais vous ne ferez de mal à la partie, parce que les boutons sont des tumeurs enflées où la matiere se forme: & d'ouvrir la tumeur jusqu'à ladite matiere, ce n'est qu'aider la nature à évacuer ce qui lui nuit; & l'ayant ouvert avec le feu, vous donnez plutôt jour à cette matiere, qui étant évacuée, ne peut plus causer de mal. CHAP. CXLII.

D'abord qu'on a entouré & barré les cordes & boutons d'une raye de feu, on saigne le Cheval abondamment, puis on le purge, & le mercure doux ou le sinabre doivent entrer dans la purgation, comme nous avons enseigné.

S'il revient dans la suite de nouveaux boutons, il les faut laisser meurir; & s'ils ne meurissent point, & que la matiere ne s'y forme pas, on peut y mettre à chacun un bouton de feu: mais l'escare étant tombée, s'il repousse de nouveau des chairs comme des champignons, c'est une marque assurée de trés-méchant farcin, qui ne guérira que trés-difficilement, & il faudra extirper ces chairs avec le feu appliqué de nouveau, ou avec l'un des caustics suivans.

Quand vous avez brûlé ou mis le feu aux boutons ou tumeurs du farcin qui viennent en matiere, l'escare tombée, il faut les frotter tous les jours avec l'onguent de Portugal, aprés les avoir bien nétoyés avec de l'urine.

Onguent de Portugal pour panser les boutons de Farcin.

Prenez vert de gris & réagal de chacun une once, orpiment deux onces, & deux dragmes de camphre, le tout en poudre fort fine, fort mêlé avec six onces d'huile d'olive: pour y proceder avec méthode, il faut broyer l'orpiment fort fin dans un mortier, le vert de gris, & le camphre de même, mêler le tout ensemble, jetter parmi un peu d'huile, & broyer & remuer le tout, continuer à mettre l'huile, & à broyer & piler, jusqu'à ce que les six onces d'huile soient bien incorporées; aprés quoi il faut ajouter l'once de réagal en poudre trés-subtile, & broyer & remuer comme auparavant, afin de bien incorporer les drogues, & le tout sera réduit en consistance de cerat ou d'onguent fort liquide.

CHAP. CXLII.

Il faut bien nétoyer toutes les croûtes des boutons, même les laver avec de l'eau feconde ou de l'urine chaude fi on veut, après avec un pinceau de poil de pourceau graiffer tous les jours les boutons avec cet onguent tout froid, & continuer jufqu'à ce qu'ils foient fecs.

Cet onguent feul a guéri bien des Chevaux du farcin, fans y avoir mis le feu, & fans autre précaution que la faignée; on peut s'en fervir après que le feu a fait fon efcare, l'onguent achevera de mondifier parfaitement la partie.

La faignée eft utile dans le commencement du farcin & à la fin, dans le milieu elle n'eft guéres de bon ufage; après avoir entouré de feu le farcin, & après l'avoir donné en beaucoup d'endroits, s'il y a des lieux où l'on craigne de mettre le feu, il faut fe fervir des cauftics, lefquels font efcare & le même effet que le feu.

Cautere ou cauftic.

Prenez fublimé en poudre, détrempez-le avec de l'efprit de vin, & l'appliquez dans le trou ou fur l'endroit où vous voulez faire efcare, ou bien réagal en poudre tout pur, quatre ou cinq jours après frottez avec du bafilicum pour faciliter la chûte de l'efcare.

Autre.

Prenez fublimé corrofif & mercure rouge de chacun une demie-once, vert de gris & calcantum de chacun une once, cantarides en poudre une demie-once, orpiment une once, incorporez le tout avec quatre onces de bafilicum: fi vous voulez le cautere moins brûlant, ajoutez huit onces de bafilicum au lieu de quatre: fi vous appliquez de ce cauftic fur quelque partie, en vingt-quatre heures il brûlera ce qu'il touchera, & fera efcare qui tombera au bout de trois ou quatre jours.

Il y a de cent fortes de cauftics ou cauteres: les pierres de cauteres qu'on prend chez les Apoticaires ont la même vertu, mais elles n'ont pas affez de force pour les Chevaux, il faut quelque chofe de plus fort. Ce n'eft pas affez qu'un cauftic faffe tomber de grandes efcares, il faut qu'il n'attire pas avec lui trop de chaleur ni beaucoup d'enflure, & qu'il ne faffe pas le défordre que nous voyons tous les jours arriver des cauftics mal dofés: les fuivans feront leur efcare fans grande enflure & avec peu d'inflammation.

Onguent de Naples, qui seul guérit le Farcin. CHAP. CXLII.

Prenez une demie-livre de bonne huile de laurier pure, & non mêlangée avec moitié de graisse, comme on la vend en beaucoup de boutiques à Paris, mêlez parmi du réagal & du sublimé de chacun deux onces en poudre fine, sans le mettre sur le feu, arsenic & euphorbe pilés très-fin de chacun une once, mêlez ces deux dernieres poudres avec l'huile de laurier comme vous avez mêlé les autres, le tout à froid, & les gardez dans un pot verni.

Pour s'en servir on oûvre les boutons avec une lancette, & on introduit dans l'ouverture un peu de coton graissé de cet onguent tout froid: si le lendemain il est tombé, il faut en remettre, s'il y est demeuré, une fois suffit.

Cet onguent est fort bon aussi pour les poireaux, javars encornés, & finalement par tout où il est néceſſaire de faire tomber l'escare.

Un Ecuyer Italien, duquel j'ai eu ce cautere comme un grand secret, s'en servoit aux Chevaux farcineux, ne mettant autre chose aux boutons; il continuoit l'application & en guérissoit beaucoup: je l'ai vû avec étonnement avant qu'il m'eût communiqué le remede, & s'il n'étoit pas mort, je ne l'aurois pas donné au Public, lui ayant promis de le tenir secret.

Remede d'un Maréchal Allemand pour le Farcin. CHAP. CXLIII.

IL est bon d'avoir plusieurs remedes pour des maladies de conséquence; car il arrive quelquefois qu'on ne les prépare pas bien, ou qu'étant bien préparés, & donnés avec tout le soin possible, ils ne guérissent pas toujours, outre que chacun les peut choisir selon son inclination. Mais de quelques remedes qu'on fasse usage pour la cure du farcin, il n'en faut pas moins observer le même régime déja prescrit. Il faut pareillement saigner, & purger si on le juge à propos; mais qu'on purge ou non, ce qui n'est pas absolument nécessaire, il faut commencer par la saignée: ensuite

Prenez racines d'esquine & de salsepareille coupées menu, de chacune trois onces, racine de benoiste concassée deux onces, feuille d'agrimoine deux grandes poignées, *Scordium* une poignée & demie; faites cuire le tout dans quatre pintes d'eau, que vous ferez réduire en cuisant doucement à une pinte & demie, le tout doit être bien couvert en cuisant, vous le coulerez, & ajouterez une chopine de vin blanc, puis divisez le tout en cinq prises, que vous donnerez le matin cinq jours de suite, ajoutant à chaque prise un verre d'urine d'en-

CHAP. CXLILI. fant qui ſoit en ſanté : le Cheval ſera tenu bridé trois heures avant & autant après.

Par ce remede les boutons, tumeurs & cordes ſe ſécheront, mais s'il y a de la malignité, & que les boutons reverdiſſent, ou que les cordes croiſſent & enflent, il faut recommencer à donner encore cinq fois de la même décoction.

Ce remede vient d'un Maréchal Allemand qui en guériſſoit beaucoup par ſon uſage; je crois que vous en aurez le même ſuccès, ſi vous le faites ſoigneuſement; j'en puis rendre un fidele témoignage, l'ayant vû très-bien réuſſir.

Remede très-bon pour le Farcin.

Les Chevaux n'ont aucune maladie qui ait tant de remedes que celle-ci. Tout le monde aſſure qu'il en a un particulier & infaillible, & beaucoup de Chevaux farcineux périſſent avec tous ces ſecrets, par la malignité du mal, ou par la faute du choix & de l'application du remede, qui preſque jamais n'attaque le virus, & la veritable cauſe dont j'ai parlé ci-devant : celui-ci eſt très-bon.

Prenez trois onces de bois de ſaſſafras, trois onces de ſalſepareille, & trois onces de gayac, pilez le tout groſſierement, & les mêlez, puis partagez-les en trois paquets, chacun peſant trois onces, qu'on fera prendre comme il ſuit.

Mettez le Cheval au ſon mouillé, ſaignez-le, & deux jours après bridez-le à deux heures après midi, juſqu'au lendemain ſix heures du matin, qu'il lui faut donner un des paquets dans une pinte de vin blanc, & rincer le pot & la corne avec encore un demi-ſeptier de vin, qu'on lui fera auſſi avaler, laiſſez-le bridé juſqu'à midi, & à midi donnez-lui du ſon mouillé, du foin, & à boire juſqu'à deux heures, qu'il le faut rebrider & le laiſſer en cet état juſqu'à ſix heures du matin pour lui donner encore un paquet comme le précedent, le laiſſer bridé juſqu'à midi, lui donner à manger & à boire, & le rebrider à deux heures quand il a mangé, & qu'il ſoit bridé juſqu'au lendemain à ſix heures qu'on lui donnera le troiſiéme paquet tout de même que les deux autres, & finalement il ſera bridé juſqu'à midi : obſervant regulierement cette méthode, le Cheval guérira ſans doute ; que s'il ne guérit, faites-lui de nouveau obſerver le même régime, & lui faites prendre trois autres paquets dans le même ordre & avec les mêmes précautions.

Il eſt eſſentiel que le Cheval ſoit bridé ſeize heures avant la priſe du breuvage, & ſix heures après, & que des vingt-quatre heures il n'en ait que deux pour manger : l'on peut du reſte s'arranger ſuivant ſa commodité.

Quand les boutons meuriront percez-les, ou bien ils se créveront, ayant évacué la matiere, mettez-y de l'onguent de Portugal tous les jours & continuez. CHAP. CXLIII.

Que s'il y a quelque grosse corde qui ait peine à se fondre & se résoudre, il la faut frotter avec l'onguent de Scarabeus. Cet onguent a la force d'attirer au-dehors l'humeur en sérosités, qui se durcissent comme une galle sur le cuir, laquelle étant tombée on remet dudit onguent, & on continue jusqu'à ce que la corde soit consommée.

Si pour tous ces remedes le Cheval n'est pas en voye de guérison, tenez-le pour incurable.

On peut traiter les Chevaux farcineux encore en cette maniere: faignez-le & le purgez si vous le jugez à propos, comme il le faut toujours faire si c'est un Cheval fort chargé de chair, puis donnez-lui trois ou quatre prises de pilules de sinabre, elles contribueront à la guérison du farcin, & amortiront tout le virus d'icelui: elles diminueront & désenfleront ses grosses jambes: la racine de sceau de Salomon mêlée parmi le son, guérit le farcin, la racine de scrofulaire, celle du bouillon blanc, & celle d'*ulmaria* ou reine des prés le guerissent aussi; ces deux dernieres diminuent même beaucoup par leur usage les grosses cuisses; la racine de chardon à cent têtes coupée menu, & donnée parmi l'avoine ou le son, est capable toute seule de guérir le farcin, si on continue son usage quelque tems; on la fait sécher, & on en donne une once tous les jours: notez qu'il ne faut cueillir la plupart des racines qu'au sortir de l'hyver, lorsqu'elles commencent à pousser, parce qu'elles sont en ce tems-là dans leur force & vertu.

Comme le mercure préparé en differentes manieres est d'un grand usage pour le farcin, tant pour l'interieur que pour l'exterieur, j'ai cru que vous seriez bien aise d'en sçavoir les préparations, quoiqu'on les puisse facilement trouver dans les Livres; les Cavaliers ne mettent guéres le nez dans ceux de Medecine; ainsi j'ai ajouté ici les deux préparations dont on se sert le plus au farcin, seulement pour contenter les curieux qui m'en ont prié: ceux qui ne s'en soucient pas, n'auront qu'à passer par-dessus sans les lire, & aller au Chapitre suivant.

Sublimé corrosif.

Ce qu'on appelle sublimé, est un poison artificiel composé des corpuscules les plus subtils de l'argent vif, du sel & du vitriol, sublimés en forme de cristal, qui se réduit étant pilé en poudre blanche comme du sucre, & l'argent vif tout seul, ni le sel, & le

CHAP. CXLIII. vitriol à part ne font pas des poifons,il faut qu'en fublimant les efprits de fel & de vitriol s'y trouvent, pour décompofer le mercure ou l'argent vif, & réduire en terre féche ce qui étoit auparavant coulant comme de l'eau ; ce qui arrive, parce que ces deux efprits de fel & de vitriol décompofent le mercure dans fa fublimation, le tuent en quelque maniere & le pénétrent, comme fi ces deux efprits étoient un poifon à l'argent vif qu'ils corrompent, & le font changer de nature : ce qui fe remarque très-bien, fi on le fublime tout feul ; car il monte & fe fublime tout tel qu'il eft en fa propre nature fluide & coulante, & de cette forte on le peut donner au Cheval fans danger : fuppofé ce que je viens de dire comme veritable, il faut conclure que le fublimé corrofif eft un poifon très-violent ; il opere promptement dans le corps & fur le corps pour fa deftruction, imitant les effets du feu; car il brûle & pénétre tout ce qu'il touche, & le détruit en peu de tems.

Pour le préparer, prenez un matras, ou une fiole à long col, & mettez dedans une livre de bonne eau forte, & une livre de mercure fur un feu de fable moderé, le mercure fe diffoudra & fera confommé par l'eau forte : mettez la diffolution, c'eft-à-dire, l'eau forte qui contient en foi tout le mercure, dans une cucurbite, qui eft le deffous d'un alambic de verre, & le chapiteau au-deffus : le tout bien lutté ; diftillez la moitié de cette eau forte, laquelle vous jetterez, laifferez refroidir ce qui vous reftera, & il fe congelera dans la cucurbite un fel ou vitriol, lequel il faut féparer & fécher; mêlez enfuite ce vitriol de mercure avec une livre de fel décrepité, & une livre de vitriol calciné en rougeur, qu'on appelle colcotar, le tout mis en poudre fubtile.

Mettez tout ce mélange dans une cucurbite de verre, avec fon chapiteau, & le placez au fourneau de fable, adaptez un récipient, qui eft un grand matras qu'on joint au bec de l'alambic, diftillez à feu très-doux toute l'eau qui en pourra fortir, qui fera un flegme ; puis augmentez le feu d'un dégré pour faire monter peu à peu le mercure, qui fe joindra avec autant d'efprit de fel & de vitriol qu'il lui en fera néceffaire pour le fublimer. Vous verrez monter le mercure joint à ces fels & s'attacher aux parois, ou aux côtés de la cucurbite. Continuez le feu durant douze ou quinze heures toujours dans un dégré médiocre, laiffez refroidir les vaiffeaux, vous trouverez le mercure fublimé au haut de la cucurbite, laquelle vous cafferez pour féparer ce qui eft de criftalin, jettant la farine qui fera dans le chapiteau, & le *Caput mortuum*, qui fera au fond.

Voilà ce qu'on appelle fublimé corrofif, duquel on fe fert pour

faire manger les chairs mortes, & pour plufieurs autres ufages que j'ai marqué dans ce Livre. Il y a plufieurs autres manieres de préparer le fublimé corrofif, mais celle-ci fuffit pour inftruire le Lecteur. On en prépare peu à Paris, prefque tout celui qu'on employe vient de Venife.

Mercure doux, ou Sublimé doux.

Du mercure fublimé que nous venons de décrire, on en fait une préparation excellente pour donner intérieurement, laquelle j'ai fouvent ordonné dans les medecines purgatives pour le farcin, parce qu'il eft fpecifique pour tuer le virus : il purifie le fang ; il tue les vers ; & de plus c'eft un très-puiffant défobftructif ; & pour lui ôter toute fa corrofion, & d'un poifon en faire un bon remede, il faut en le fublimant le féparer de tous les fels âcres & corrofifs, aufquels il étoit joint en la précedente fublimation, ce qu'on fera comme il fuit.

Broyez dans un mortier de marbre avec un pilon de verre, une livre de fublimé corrofif, & le mêlez en broyant avec neuf onces de bon mercure courant, ou argent vif, & pour cela il le faut mêler peu à peu, remuer & broyer toujours jufqu'à ce que tout le mercure courant foit incorporé avec le fublimé, & réduit en poudre grife : mettez cette poudre dans une fiole, que la moitié demeure vuide, placez-la au fourneau de fable, fans la boucher, & donnez le feu par degrés pendant huit heures, laiffez enfuite refroidir le tout, & caffez la fiole ; ce qui fera au fond, il le faut jetter comme inutile, au milieu de la fiole fera le mercure fublimé doux, & en haut vers le col un peu de mercure corrofif, lequel il faut féparer ; ce fublimé du milieu fera ferré & condenfé, & affez doux, fi vous y touchez de la langue. Mais il le faut rebroyer de nouveau dans le mortier, & le fublimer encore deux fois, en féparant chaque fois la terre, & ce qui fera au haut & au col de la fiole. Vous garderez ce fublimé doux, lequel ne doit avoir aucune acrimonie étant touché de la langue ; & tous ces fels âcres & mordicans qui rendoient le premier fublimé corrofif, fe font évaporés, & ont monté par le col de la fiole, qu'il faut toujours tenir découverte en faifant l'operation, & même une partie du premier fublimé corrofif s'envole avec les fels, & il ne refte purement que le mercure doux, ou fublimé doux, qu'on gardera pour les differens ufages.

Il eft à remarquer que toutes les préparations de mercure peuvent fe verifier & revenir en mercure courant par le moyen de la limaille

CHAP. CXLIII. de fer, ou de la chaux vive, lesquels attirent par l'action du feu, & même retiennent à elles tous les esprits qui avoient arrêté le mercure, & lui avoient donné la diversité des formes qu'il prend, pour être ensuite appliqué à plusieurs usages: par exemple, le sinabre qui n'est qu'un mercure sublimé avec le soufre, peut-être revivifié avec la limaille de fer, & tous les autres mercures préparés, comme sont les précipités, le turbith mineral, & plusieurs autres.

Remede pour le Farcin à cul de poule.

CHAP. CXLIV. Comme le farcin à cul de poule participe fort de la mélancolie, les boutons ne viennent guéres en matieres, mais poussent de la chair qui est opiniâtre, & qui cede difficilement aux remedes, & il faut apporter beaucoup de soin pour évacuer puissamment la cause du mal, qu'on domptera pourtant par les remedes suivans, s'il est guérissable: l'élebore noir étant une des principales drogues & des plus propres à ce mal, il faut le bien préparer pour corriger ce qu'il y a de mauvais.

Prenez de veritables racines d'élebore noir la quantité que vous voudrez, lavez-les, étant essuyées mettez-les dans un vaisseau avec du vinaigre rosat, laissez infuser vingt-quatre heures, jettez le vinaigre, & séchez les racines à feu très-lent, & les gardez.

Pilules pour le Farcin.

Prenez sené une once, turbith & aloës de chacun demie-once, sel de tartre, une once, élebore noir préparé trois dragmes, rhubarbe deux dragmes, anis & fenouil demie-dragme de chacun, sublimé doux demie-once, gingembre & noix muscade de chacun une dragme & demie: faites-en une poudre grossiere, & en formez des pilules avec une livre de beurre frais qu'on donnera au Cheval qui aura été saigné un jour auparavant, & qu'on tiendra bridé six heures avant la prise, & autant après: d'abord qu'il aura pris les pilules, il le faut promener une demie-heure au pas bien couvert.

On pourra purger le Cheval farcineux avec les pilules catholiques ou impériales de Fernel, en mêlant une demie-once de sublimé doux, avec deux onces desdites pilules, puis les faisant avaler au Cheval en une seule pilule, ou en deux avec une chopine de vin blanc. Quand le Cheval ne purgera plus, & qu'il aura bien recouvert l'appetit, donnez-lui la ptisanne suivante.

Ptisanne

Ptiſanne Allemande pour guérir le Farcin.

PRENEZ racine d'angelique, de gentiane, de valeriane, de benoiſte, d'ariſtoloche ronde, & de guimauves, de chacune une once & demie ſi elles ſont ſéches : ſi elles ſont vertes mettez-en le double, feuilles d'aigremoine deux poignées.

Concaſſez les racines groſſierement, & mettez le tout dans un pot bien bouché avec trois pintes d'eau, & le faites cuire juſqu'à la conſomption de la moitié, puis exprimez fortement au travers d'un linge, & ajoutez à la colature encore chaude une once & demie de ſuc de régliſſe pilée groſſierement, ajoutez autant de vin blanc comme il reſte de décoction, & enſuite mettez-y deux pincées de ſafran de Levant en poudre.

Il faut trois jours après la purgation, c'eſt-à-dire, lorſque le Cheval ne ſe vuide plus, & qu'il a recouvré l'appetit (car s'il étoit encore dégoûté, il ne faut pas s'attacher aux trois jours précisément, mais en prendre quatre, cinq ou ſix, juſqu'à ce qu'il mange tout comme il faiſoit avant la medecine) lorſqu'il ſera en cet état il faut le brider à cinq heures du matin, & à huit heures lui donner la cinquiéme partie de cette décoction, puis le tenir bridé encore trois heures après la priſe, & continuer cinq jours de ſuite.

Lorſqu'il prendra la décoction, ſi le tems n'eſt pas trop chaud, il le faut promener au pas demie-heure l'après dîné.

Après cinq priſes de décoction, le Cheval doit guérir ſans lui faire autre choſe, & les cordes, boutons & tumeurs ſe ſécheront.

On pourra travailler le Cheval doucement au commencement, & enſuite comme s'il n'avoit point de mal ; car il amandera tous les jours.

Il faut recommencer tout ce procedé, ſi le farcin repouſſe des boutons nouveaux à la premiere Lune nouvelle, ce qui feroit juger qu'il n'eſt pas guéri : & le traitant une ſeconde fois, il ne faut pas le ſaigner ni le purger davantage, mais ſeulement réiterer la ptiſanne : s'il ne guérit point à la ſeconde fois, n'en attendez point de guériſon : car ſouvent aux farcins inveterés qui ont fort long-tems réſiſté aux remedes, & particulierement à ceux où les boutons crévent ſans qu'il y paroiſſe matiere, & qui ne pouſſent que de la chair, la malignité du ſang brûlant & corrompu, a tellement échauffé la ſubſtance du poulmon, qu'elle l'a ulceré en differens endroits ; d'où

CHAP. CXLV. infailliblement la pourriture s'y engendre qui le détruit, & il faut ensuite que le Cheval meure, nul remede n'étant capable de rétablir une partie consommée ; vous verrez la verité de ce que j'allegue, si vous faites ouvrir les Chevaux qui meurent du farcin ; vous leur trouverez presque toujours le poulmon corrompu & pourri; quelques-uns ont aussi le foye tout lardé d'ulceres, & en partie consommé par la pourriture. Je voudrois demander à ceux qui assurent qu'ils ont un remede infaillible pour le farcin, si ce remede rétablira le foye pourri? S'il ne le fait, le Cheval ne guérira pas; car c'est une partie noble qui corrompra & alterera toujours le sang, & empêchera la guérison du farcin, qui ne vient que du sang corrompu; & c'est ce qui fait voir le peu d'experience des gens qui se vantent d'avoir de pareilles recettes: car tout homme ne peut dire autre chose du farcin, sinon qu'il le guérira s'il est guérissable ; car si le foye est corrompu & ulceré, ce qui arrive souvent, même dans le commencement du farcin, duquel le foye corrompu a été la cause, il n'est curable ; que si le farcin est inveteré, il aura peut-être alteré la substance du poulmon, comme j'ai déja dit: & comment un remede mis au front, dans l'oreille, pendu à la queuë ou au crin, ou des onguens mis sur les boutons, guériront-ils le poulmon ulceré & gâté? s'ils ne le guérissent, le farcin subsistera toujours ; car il a sa racine dans le poulmon ou dans le foye corrompu. On peut conclure de ce raisonnement, que tous ceux qui parlent du farcin ne le connoissent pas, & n'en ont guéres vû : il a beaucoup d'analogie avec la grosse verole, la lépre & les écroüelles.

Pour le farcin inveteré.

CHAP. CXLVI. IL y a du farcin inveteré qui jette de si profondes racines, qu'il est mal aisé de le guérir, & même il ne guérira jamais si le foye ou le poulmon est corrompu & gâté ; mais comme on n'a point de certitude de cela, on ne veut pas laisser périr un Cheval sans lui donner quelque secours, même souvent l'une de ces deux parties n'est qu'échauffée, dessechée, ou legerement ulcerée, & par de bons remedes elles peuvent se rétablir & revenir dans leur premiere forme. Mais comme les médicamens ont perdu leur vertu contre cette méchante maladie, & n'ont pas éteint le virus, qui redouble la malignité du mal, & qui le rend si rebelle, il est nécessaire de travailler avec soin pour en avoir contentement: & je ne conseillerois jamais à un homme, quelque épreuve qu'il ait de son remede, de se vanter qu'il

guérira ces farcins inveterés, ces grosses cuisses dont les boutons poussent de la chair comme de gros champignons & autres, où plusieurs remedes n'ont pas réussi; car assurément lorsqu'il croira d'en venir à son honneur, peut-être arrivera-t-il tout le contraire, particulierement si un Cheval farcineux vient à jetter par le nez, & qu'il continue, ou qu'il se glande, assurément les remedes qu'on lui fera feront assez inutiles, & il ne guérira pas, & beaucoup de ces vieux farcins finissent par la morve: aussi dit-on que le farcin est le cousin germain de la morve. CHAP. CXLVI.

Avant de faire aucun remede, on peut essayer le suivant, qui est facile: entourez un billot de bois d'environ deux onces d'assa-fœtida, & un linge pardessus pour tenir l'assa-fœtida; mettez ce billot dans la bouche du Cheval farcineux, & laissez-le lui mâcher pendant vingt-quatre heures sans l'ôter, ni sans lui donner à manger ni à boire pendant ce tems; il jettera une quantité prodigieuse d'ordures, si le poulmon n'est consommé ou le foye ulceré, peut-être le Cheval guérira. Le remede paroît violent, & ne l'est pas; ce n'est pas une affaire de laisser un Cheval vingt-quatre heures sans manger. Il y en a qui remettent au bout de douze heures un second billot avec autant de nouvel assa-fœtida, ce qui ne peut nuire.

Les décoctions de gayac, sassafras, de salsepareille, & de racine d'esquine sont propres en cette rencontre, il en faudra donner au Cheval sept ou huit jours tous les matins avant la purgation.

Par exemple, si le corps du Cheval est plein d'humeurs cruës, lentes & visqueuses, à quoi les Chevaux fort chargés de chair sont sujets, il faudra user de la décoction de gayac, qui les incisera, attenuëra & préparera pour être chassées par la nature, ou emportées par le médicament purgatif.

Si le Cheval est sec & maigre, rempli d'humeurs chaudes & bilieuses, ou mélancoliques, la décoction d'esquine les préparera sans augmenter leur ardeur: elle convient aux tabides & cachetiques, c'est-à-dire fort maigres & secs, la décoction de salsepareille est moyenne entre ces deux.

La décoction de gayac est bonne pour ces gros Chevaux d'Hollande qui sont chargés de chairs & pleins d'humidités & de mauvaises eaux; il la faut préparer comme il suit.

CHAP. CXLVI.

Décoction de Gayac.

Prenez dix onces de bois de gayac rapé (le buis peut servir à la place en cas de nécessité) faites-les infuser dans quatre pintes & demie d'eau sur les cendres chaudes pendant douze heures, & ensuite faites-les cuire à feu lent, tenant le pot bouché jusqu'à ce qu'il n'en reste que trois pintes, puis coulez, & en donnez une pinte par jour au Cheval pendant huit jours, le tenant bridé trois heures après la prise, & autant avant: vous le purgerez ensuite avec quelques-uns des remedes que nous avons décrits.

Décoction d'Esquine.

Prenez racines d'esquine coupées fort menu quatre onces, faites-les infuser dans quatre pintes & demie d'eau dans un vaisseau de verre bien couvert pendant quinze heures, puis faites-les cuire à feu lent, jusqu'à ce que la moitié soit consommée; faites que rien n'exhale en cuisant, puis coulez, & en donnez le tiers au Cheval tous les matins, le tenant bridé deux heures avant & deux heures après.

Il faut donner cette décoction tiéde, & la faire tous les trois jours, car elle s'aigrit facilement: après huit prises il faudra avoir recours à la purgation.

Décoction de Salsepareille.

On prépare la décoction de salsepareille comme celle d'esquine, mais on augmente la dose, parce qu'on la donne lorsque les humeurs sont plus crasses: par exemple, au lieu de quatre onces d'esquine, il en faut six de salsepareille.

On fera user de ces décoctions aux Chevaux pendant six ou huit jours, pour préparer les humeurs qui causent & fomentent le farcin, & pour purifier le sang.

La purgation ensuite agit avec plus de facilité, fait beaucoup plus d'évacuation: les purgations données aux Chevaux farcineux, sans aucune préparation, ou bien celles qui ne sont pas bien appropriées, au lieu de diminuer le farcin, l'irritent & le font croître, & même augmentent sa malignité: après la purgation il faut réiterer les décoctions pour dessecher l'habitude du corps, & pour tarir la source de ces humeurs malignes qui entretiennent le mal.

Ce procedé est très-bon non-seulement pour le farcin, mais pour les Chevaux de carosses qui ont des ordures aux jambes, dont on ne peut jamais tarir la source & empêcher le cours; car quand on les

a féché, trois mois après elles reviennent, & c'eſt toujours à recommencer, & le mal va toujours en empirant, & finalement les poireaux fuccedent & rendent le mal incurable. Pour remedier à cette longue fuite de maux, il faut pendant que le Cheval eſt encore jeune, & qu'on lui a vû deux ou trois fois les jambes pleines d'eaux, lui tirer environ deux livres de fang, lui faire uſer des décoctions de gayac ou de buis au défaut, enſuite le purger, fécher les eaux & s'en fervir. Si ces ordures reviennent encore après cela, il lui faut faire prendre des décoctions dix jours, le purger; & quand il ne purgera plus, & aura très-bien recouvré l'appetit, lui donner encore dix jours de fuite les mêmes décoctions de gayac; il y a apparence que le Cheval en fera quitte pour toujours. CHAP. CXLVI.

On peut donner fi on veut au lieu de décoctions de gayac, d'eſquine ou de faſſepareille, environ deux onces de la poudre de l'une des trois dans une pinte de vin blanc, & continuer autant de tems que fi on donnoit des décoctions, cela fera non pas le même effet, particulierement celle d'eſquine pour les Chevaux maigres, fecs & bilieux, que les décoctions, mais il en fera beaucoup, & fur-tout le ſaſſafras.

Pour le farcin qui vient à la tête des Chevaux.

CETTE recette eſt de celle contre qui j'ai parlé au commencement de ce traité du farcin; mais je ne l'ordonne que pour le farcin qui vient à la tête, qui eſt le plus facile à guérir de tous les farcins: vous pouvez vous fervir de ce remede dans l'aſſurance qu'il ne produira pas les étranges effets que j'ai vû fouvent, par les recettes qui entrent dans les oreilles où l'on met des liqueurs, ou plûtôt des cauſtics fi violens, qu'ils offenſent le cerveau des Chevaux, en forte qu'ils demeurent torticolis; d'autres ont toujours une oreille qui panche en bas; & j'ai vû un Cheval qu'on avoit traité du farcin avec un remede dans les oreilles, ne pouvoir marcher trois pas fans tomber comme étourdi, & il fut plus de fix mois à revenir comme il étoit avant l'application du remede. CHAP. CXLVII.

Prenez un demi-verre de jus d'abſinthe, dans lequel vous mettrez une once d'alun brûlé en poudre, du fel commun en poudre deux dragmes, de l'eſprit de vitriol un fcrupule, mettez le tout dans une fiole, & gardez le marc d'abſinthe à part.

Bridez le Cheval à minuit, à fix heures du matin fans le débrider, mettez un peu de ce qui eſt dans la fiole dans l'oreille, & broyez fort l'oreille pour le faire pénétrer dedans; puis mettez-

CHAP. CXLVII. en encore autant, & broyez de même, & continuez jusqu'à ce que vous ayez mis la moitié de la fiole : prenez ensuite du marc réservé, & en bouchez l'oreille, & la liez en sorte que l'air n'y pénétre pas, faites-en autant à l'autre oreille, laissez le Cheval bridé jusqu'à midi.

Il y en a qui observent d'y mettre un cordon de soye verte, mais la bleuë & la jaune sont aussi bonnes.

A midi il faut débrider le Cheval, & lui donner du son moüillé, du foin & à boire, le laissant manger jusqu'à minuit, qu'il le faut rebrider, & le tenir ainsi jusqu'à six heures du matin, qu'il le faut saigner des deux veines du col, & tirer trois livres de sang de chaque côté, & le laisser ensuite bridé jusqu'à midi.

Pour lors il faut couper les cordons de soye qui entourent l'oreille, & sans autre chose le farcin guérira.

Cette recette est particuliere pour le farcin qui vient à la tête ; elle guérit aussi celui qui vient en dedans du cuir, & ne tient point au corps, & qui naît seulement devant la poitrine : ce n'est pas qu'elle n'ait guéri des farcins au train de derriere ; mais comme j'en ai manqué quelques-uns, je vous la donne pour assurée au farcin qui vient à la tête & aux épaules, sans être garant du reste.

L'inconvénient de cette recette, est qu'il reste pour toujours une marque blanche à chaque oreille à l'endroit où la ligature a serré. Quelques-uns cousent les oreilles tout le long pour éviter cette marque ; mais j'ai vû des oreilles toutes dentelées & écaillées par cette couture ; ce qui étoit encore plus difforme que les marques blanches de la ligature. Aux Chevaux blancs on ne l'appréhende point : s'il y a quelques boutons dont la chair soit vilaine, ou qui soient gros & ne se percent pas d'eux-mêmes, percez-les avec la lancette quand ils seront meurs, c'est-à-dire, quand la matiere y sera, puis les frottez avec de l'onguent de Portugal tous les jours jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Pour résoudre & dissiper les grosseurs & toutes les enflûres causées du farcin, tant aux jambes qu'ailleurs.

CHAP. CXLVIII. IL y a des Chevaux guéris du farcin, ausquels il reste une partie enflée & grosse, sçavoir la cuisse, le jarret ou la jambe, & souvent toutes les trois ; & ces parties demeurent de la sorte, manque d'avoir appliqué dans le commencement de l'enflure quelque chose de résolutif, qui auroit empêché l'humeur de se congeler & s'en-

durcir ; car étant congelées, rondes & dures, on n'en peut venir à bout, comme dans les commencemens où le moindre remede fait plus d'effet que tous les plus puiffans réfolutifs.

L'incommodité que fouffre le Cheval par de pareilles enflures, fe voit clairement ; la jambe enflée eft plus grande, plus pefante & plus difficile à mouvoir que les autres ; elle fait broncher le Cheval, le laffe plûtôt qu'il ne feroit, & finalement il en eft plûtôt ufé ; & quand on le veut vendre, il le faut laiffer pour le quart du prix qu'il feroit vendu s'il n'avoit pas cette enflure.

Les jambes où le feu a été font plus difficiles à defenfler que les autres, & fouvent ne fe defenflent jamais, parce que le cuir eft plus dur, & ce que le feu n'a pû réfoudre eft fi fort congelé & endurci, que les médicamens n'y font que bien peu ou rien du tout.

L'onguent fuivant eft capable de réfoudre les groffeurs, tant celles qui font caufées du farcin que les autres ; s'il ne réuffit pas n'y faites plus de dépenfe, car vous n'y ferez pas grande chofe avec quelqu'autre remede que ce foit.

Onguent réfolutif pour les groffeurs & enflures.

Prenez une livre de graiffe de chapon, de poule ou de poulet, laquelle fe ramaffe parmi les boyaux & dans les autres entrailles du chapon, de la poule ou du poulet, à fon défaut de la graiffe de Cheval, ou au défaut de la graiffe blanche de porc mâle fonduë, & paffée au travers d'un linge ; prenez autant de miel commun, trois livres de feüilles de rhuë, pilez-les dans un mortier de marbre, & incorporez avec le pilon la graiffe & le miel ci-deffus, le tout étant bien mêlé, prenez un poeflon ou baffine, dans laquelle vous mettrez une chopine de jus de choux verds, & la graiffe, le miel & la rhuë, faites bouillir à feu lent, remuant fans ceffe pendant une demie-heure : coulez à travers d'un linge, exprimant fort, remettez la colature dans le poeflon, & jettez le marc : remettez encore deux livres de rhuë concaffée, laiffez encore boüillir le tout jufqu'à ce que la rhuë foit féche ; lors coulez & mettez la colature dans un pot neuf, jettez le marc & laiffez refroidir cette compofition qui fera verte & belle ; mêlez parmi à froid du finabre, du fel armoniac, & de la gomme armoniac en poudre fort fine, de chacun quatre onces, & une livre de favon noir : mêlez bien le tout exactement avec ce que deffus qui a été mis dans le pot, & le gardez bien couvert au befoin.

Prenez une chopine du plus excellent efprit de vin, dans lequel

 vous ferez diſſoudre à froid une once de camphre en poudre ; gardez le tout dans une bouteille, le camphre empêchera l'eſprit de vin de s'exhaler, & l'eſprit de vin retiendra le camphre.

Pour réſoudre toutes ces tumeurs froides, il faut fort échauffer la partie à force de frotter, puis la frotter avec cet eſprit de vin camphré tout froid, & enſuite l'onguent réſolutif pardeſſus, le lendemain ſans rien ôter de l'onguent qui reſte ſur la partie, frottez encore avec l'eſprit de vin, & enſuite avec l'onguent, & continuez de la ſorte juſqu'à guériſon.

Si la groſſeur n'eſt pas ſi dure, comme ſont les loupes & autres groſſeurs, il faut ſeulement frotter avec l'onguent tout ſeul, il la diſſipera en continuant.

Pour les groſſes jambes cauſées du farcin, quoique d'ailleurs on traite un Cheval farcineux, il faut tous les jours frotter de cet onguent la groſſe jambe, promener le Cheval pour faire pénétrer le médicament, & continuer juſqu'à ce que la jambe ſoit ſans enflure.

Quoiqu'on mette de l'onguent de Scarabeus ſur une corde de farcin pour attirer au dehors l'humeur qui cauſe la corde, on peut appliquer de cet onguent réſolutif ſur les autres endroits enflés de ladite jambe.

Il vient des groſſeurs ſous la ganache & à côté d'icelle, ſur les épaules & ailleurs, que je ſuppoſe n'être pas matiere de gourme, & qui n'ont aucune apparence de venir à ſupuration : il faut à froid les frotter avec cet onguent, elles ſe diſſiperont : il n'eſt pas néceſſaire de frotter de cet onguent les petites groſſeurs & enflures ; il ſuffit pour les diſſiper de les frotter d'un onguent fait d'althea & de populeum, de chacun deux onces, de ſavon noir quatre onces, & d'un demi verre d'eau-de-vie, le tout mêlé à froid.

Souvent après avoir guéri des playes qu'on n'aura pas eu le ſoin de faire ſuppurer aſſez long-tems, il reſte des groſſeurs attachées ſeulement au cuir, & particulierement aux playes ſur le graſſet & ſur le garrot ; en ſe ſervant de ce dernier onguent, on diſſipera la groſſeur, ſi on continue, & plûtôt ſi on l'applique d'abord qu'on apperçoit la groſſeur.

Quand les Chevaux ſe ſont embarrés, ou qu'ils ont eu des coups de pieds, ou autres accidens qui leur ont fait enfler les jambes, ou les jarrets, après qu'on les aura guéris par la méthode ordinaire, les jambes demeurent groſſes, l'humeur s'étant endurcie & congelée, les boulets de même, & ſans que le Cheval en témoigne aucune douleur en boitant, la partie reſte difforme, & plus groſſe que les

autres

autres, il faut frotter tous les jours cette partie enflée avec cet onguent, & faifant faire un médiocre exercice, on diffipera l'enflure. CHAP. CXLVIII.

Que fi après cinq ou fix jours d'application d'onguent, vous n'y voyéz pas l'amandement que vous avez dû raifonnablement efperer, il faut laver la partie avec une bonne lefcive cinq ou fix jours deux fois le jour, puis y mettre de l'efprit de vin camphré, & enfuite de l'onguent réfolutif: il y a peu d'enflures, fi inveterées foient-elles, qui ne cedent à cette méthode.

Si vous connoiffez que l'onguent foit trop fort, & qu'il attire des puftules & galles, ou qu'il faffe enfler la partie, mêlez parmi de la graiffe de chapon ou de Cheval à difcrétion.

Que fi les enflures font fi rebelles, comme il arrive fouvent pour être trop inveterées, qu'elles ne fe puiffent diffiper par tous ces remedes: fi c'eft en hyver, il ne faut pas s'en étonner, parce que les maux font extraordinairement difficiles à vaincre, à caufe du froid qui condenfe les pores, & il faut le double du tems qu'on y employeroit en efté; mais enfin fi on n'en peut venir à bout, il faut mettre le feu fur la partie bien proprément, fans percer le cuir, & n'appliquer aucun ciroine, mais frotter les endroits brûlés du feu avec de l'efprit de vin & du miel mêlés enfemble, neuf jours durant, & au bout de neuf jours il ne faut plus mettre de miel, mais l'efprit de vin tout feul, & continuer jufqu'à ce que l'efcare foit tombée & féchée.

Comme le feu eft le plus puiffant de tous les réfolutifs, il fera ce que nos onguens n'auront pû faire, mais fon effet n'eft pas prompt, on ne s'en apperçoit que peu à peu, & fes effets au bout de deux mois paroîtront moins qu'au bout de trois.

On peut donner le feu fans danger fur toutes les parties du corps, même fur les nerfs, fur les tendons, & fur les veines, car jamais il n'en eft arrivé du mal, fi on n'a pas percé le cuir, & qu'on ait eu la main legere en l'apliquant; pour la marque, s'il y eft donné promptement, il en paroîtra très-peu ou point.

Je pourrois vous donner beaucoup d'autres receptes pour le farcin, mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos de ne vous donner que celles que l'experience m'a fait connoître les meilleurs : en voici encore deux.

Recepte pour le Farcin.

Je vous donne ici la recepte dont un Ecuyer a guéri une infinité de Chevaux; il ne faifoit point de difficulté d'acheter les Chevaux farcineux qu'il pouvoit rencontrer à bon marché, étant affuré à ce

qu'il disoit de les guérir ; mais il ne s'est pas vanté de tous ceux qu'il a manqué, & j'ai jugé qu'il les manqueroit, les ayant vû dans le commencement qu'il les a traités.

Prenez racines de *Lapathum acutum*, qui est une espece d'ozeille sauvage, gros comme le doigt, & long comme deux, fendez-les par le milieu, & fendez le cuir en croix au front du Cheval : pour y appliquer en croix cette racine, il faut détacher le cuir avec un bâton de coudre, & y ayant bien ajusté vos racines, appliquez par dessus un emplâtre de poix noire, que vous y laisserez jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

Prenez en esté parties égales ds *Lapathum acutum* & de dent de lion ou pissanlit, & mettez auant de racines que de feuilles, lavez, essuyez & pilez-les dans un mortier avec une pincée de sel commun, le tout étant bien mêlé, faites-en des boulettes grosses comme de grosses noix, pour en mettre une dans chaque oreille : Il faut bien lier les oreilles, & vingt-quatre heures après couper la ligature, & puis laver les boutons de farcin avec le remede suivant

Prenez deux pintes de baissiere de vin, mettez dedans beaucoup de vieux fers, les plus rouillés qu'on pourra trouver ; laissez-les tremper vingt-quatre heures, tirez les fers, & ratissez bien fort toute la rouille, que vous mettrez avec une poignée de poudre d'alun de glace pilé, & une poignée de gros sel dans cette baissiere, vous y ajouterez une chopine ou trois demi-septiers d'eau, puis ferez bouillir jusqu'à ce que les deux tiers soient consommés, & vous frotterez les boutons du Cheval avec un linge neuf & grossier qui soit trempé dans cette liqueur, afin d'écorcher les boutons & les faire saigner.

Si le farcin est aux cuisses & aux jambes, après les avoir bien étuvées, vous les envelopperez avec des linges qui auront trempé dans cette étuve : si elles sont enflées, il faut continuer de trois jours l'un, donnant deux jours de repos.

Lorsque les boutons vifs commencent un peu à se mortifier, vous ferez calciner de la couperose verte, & en poudrerez les boutons pour les dessécher.

Ceux qui mettent les Chevaux farcineux à l'herbe, augmentent leur mal au lieu de le diminuer : l'opinion commune est fausse en cela, car l'herbe est contraire au farcin.

Remede facile pour le Farcin.

Saignez le Cheval des deux côtés du col, trois livres de sang de

chaque côté : le lendemain donnez-lui un breuvage de trois chopines de vin blanc, deux onces d'aloës très-fin, & deux onces de bon thériaque fin bien mêlés, qu'il soit bridé six heures avant la prise, & autant après ; souvent on guérit le farcin dans son commencement par cette seule purgation, du moins on est assuré que c'est une très-bonne purgation pour les Chevaux farcineux, & quand on a dessein de les purger on peut la leur donner, & les traiter ensuite comme j'ai enseigné, par exemple tous les jours sans intermission, deux onces de foye d'antimoine jusqu'à ce qu'un Cheval en ait mangé deux ou trois livres, & lorsque les boutons sont ouverts, les frotter avec l'onguent de Portugal ; si les boutons ont trop de chair baveuse & pourrie, avec celui de Naples. CHAP. CXLVIII.

Pour les Ebulitions de sang.

IL y a beaucoup de personnes qui ont pris des ébulitions de sang pour du farcin, & se sont fort mis en soin & en frais pour les guérir : l'ébulition arrive lorsqu'i y a surabondance de sang, & qu'il bouillonne par trop de chaleur excitée par differentes causes que j'ai déja expliquées, il s'en épanche facilement quelque partie du plus subtil dans les chairs ; ce qui fait des tumeurs au-dehors par tout le corps qui ressemble au farcin, qui ne sont pourtant qu'une ébulition ou bouillonnement de sang ; le grand repos qui empêche que le Cheval ne puisse dissiper les humeurs superflues, contribuera beaucoup à cette incommodité : saigner le Cheval abondamment du col une ou deux fois, fera que ces tumeurs élevées se résoudront d'elles-mêmes. CHAP. CXLIX.

On distinguera ces tumeurs d'avec le farcin, en ce qu'elles viendront promptement ; par exemple, dans une nuit, & ne feront point adhérentes au corps, ni dures, outre que la prompte guérison vous tirera bien-tôt d'inquiétude.

Souvent la saignée trop précipitée a fait rentrer toutes les tumeurs, & cette tumeur rentrée a causé du désordre, & a donné la fiévre au Cheval ; quand vous vous en appercevrez, il lui faut donner un lavement, & une heure après une once ou deux de thériaque ou du diatessaron dans du vin ; il repoussera cette humeur par quelque voye, soulagera le Cheval, & le guérira ensuite.

Il y a des Chevaux qui poussent de tems en tems de petits boutons comme des demi poix en plusieurs endroits du corps : c'est une espece d'ébulition de sang, ou plutôt c'est un effet d'un sang chaud qui pousse au-dehors le sang le plus subtil & plein de bile, qui for-

CHAP. CXLIX. me ces petites enflûres, desquelles une partie créve & se séche ensuite, & l'autre se résout par insensible transpiration.

Le remede à toutes les ébulitions de sang, est de faire manger dans le son au Cheval des choses qui puissent purifier le sang, & le rafraîchir, comme seroit le foye d'antimoine en poudre une once & demie chaque jour; ce seul remede sans risque fera dissiper tous ces boutons & purifiera le sang au Cheval, qui ne sera plus en état d'en repousser de long-tems : trois ou quatre prises de pilules de sinabre feront aussi fort bien.

Pour prévenir ce désordre aux Chevaux, il faut leur faire manger parmi le son du criſtal mineral, lequel fera évacuer ces serosités bilieuses qui causent le désordre, & les poussera peut-être par les urines, & ensuite temperera la chaleur du sang & des viscéres, & préviendra le farcin & autres maux causés de sang échauffé. Et afin de contenter les curieux, je proposerai la méthode de faire le cristal mineral, comme un bon remede, & fort propre aux Hommes & aux Chevaux.

Cristal mineral, ou Sel prunelle.

CHAP. CL. LE cristal mineral ou sel prunelle n'est autre chose qu'un nitre ou salpétre fixé par le souffre, afin qu'il ne puisse retourner en eau qui a été sa premiere forme : pour le faire il faut prendre du salpêtre de la quatriéme fonte, c'est-à-dire du plus beau, comme je l'expliquerai ci-après; faites-le fondre dans un creuset, ou pot de fer plus commodément, quand il sera bien en fonte jettez dessus un peu de fleur de souffre. D'abord il se fera une assez grande flamme, laquelle étant cessée; remettez encore un peu de fleur de souffre, & en jettez peu à peu en cette maniere, une once pour livre de salpêtre, lequel doit être toujours en fonte pendant l'operation; prenez après que toute la projection sera faite, le salpêtre avec une cuillere de fer, & le vuidez dans un petit bassin de cuivre, mettez le bassin dans un sceau d'eau froide, d'abord le cristal mineral se congele au fond du bassin, vous renversez ce pain sur une table pour le laisser petiller & refroidir, continuez à jetter tout ce qui est fondu, & vous aurez un cristal mineral blanc comme neige : on prend un pot de fer plutôt qu'un creuset, afin que le salpêtre ne le puisse pénétrer & le percer, comme il arrive souvent, si on n'a de bons creusets d'Allemagne.

Pour expliquer ce que c'est qu'un salpêtre de la quatriéme fonte, il faut sçavoir que le salpêtre se congele en cristaux dans l'eau

qui a paſſé au travers le plâtre & le vieux mortier qu'on tire des démolitions des bâtimens joints avec des cendres, laquelle eau on fait bouillir enſuite juſqu'à ce qu'il ſe faſſe au-deſſus une pellicule : on met cette eau dans des vaiſſeaux de bois en lieux frais, il ſe ramaſſe tout autour des criſtaux longs, & qui ſont de couleur de rouille, qui eſt le ſalpêtre de la premiere fonte ; il faut faire fondre ce ſalpêtre dans de l'eau nette, paſſer cette eau au travers d'un blanchet, laiſſez bouillir juſqu'à la pellicule, & refroidir, vous aurez des criſtaux qui ſeront le ſalpêtre de la ſeconde fonte, lequel eſt bon pour la poudre à canon, pour faire le foye d'antimoine, & pour pluſieurs operations où l'on fait enflammer le ſalpêtre ; s'il eſt trop fin & violent, il emporte avec ſoi une partie de l'antimoine qu'on y a mis : ſi on veut avoir du ſalpêtre plus affiné, on le fait encore fondre dans l'eau, on filtre cette eau qu'on fait bouillir juſqu'à la pellicule, on la met à la cave dans un vaiſſeau de bois, il ſe forme des criſtaux qui ſont le ſalpêtre de la troiſiéme fonte, & ainſi de la quatriéme & des autres : que ſi vous ne trouvez pas d'aſſez beau ſalpêtre, vous pouvez le purifier le faiſant diſſoudre dans l'eau, la filtrer, évaporer, criſtaliſer à la cave, car ſi le ſalpêtre n'eſt très-beau, le criſtal mineral ne le peut être.

Ce criſtal mineral non-ſeulement eſt fixé par cette projection de ſouffre, mais il eſt purgé des eſprits arſenicaux dont il étoit plein ; ainſi il ne lui reſte rien d'acre ni de malin : il eſt capable de purifier le ſang, de le rafraîchir, comme auſſi les viſceres, de moderer & arrêter le bouillonnement des humeurs dans les fiévres, de déboucher & déſobſtruer puiſſamment : il ouvre & inciſe les médicamens, pour en faire mieux extraire la teinture ; & finalement c'eſt un remede fort rafraîchiſſant, ſans acrimonie ni corroſion.

On en peut donner par jour parmi du ſon mouillé une once & demie, & demie-once de genévre pilé, ou bien le diſſoudre dans l'eau que le Cheval boit, trois ou quatre onces dans un ſceau ; on le peut auſſi mêler dans les médecines purgatives. Les Auteurs ſont pleins des vertus de ce remede, j'ai ſeulement propoſé ce à quoi il étoit propre aux Chevaux.

Comme le criſtal mineral rafraîchit beaucoup, & qu'il eſt dangereux de trop rafraîchir les Chevaux, qui ne ſont pas de même temperament que les Hommes, il eſt à propos quand on le donne avec le ſon mouillé, d'y mettre une demie-once de genévre pilé pour corriger ſa trop grande froideur, qui ſouvent fait heriſſer le poil, dégoûte les Chevaux ; & quoiqu'il faſſe de bons effets d'ailleurs, il fait quelquefois perdre l'appetit aux Chevaux : on évite tout cela en le don-

CHAP. CL. nant avec le genévre, qui sert comme de correctif à sa trop grande fraîcheur.

Que si le Cheval est grand mangeur, & que le cristal mineral seul ne le dégoûte pas, il n'y a aucun danger de le donner seul; j'en ai fait manger à des Chevaux trois & quatre livres, une once après l'autre, sans les avoir dégoûté en aucune maniere.

Pour rafraîchir un Cheval qui se péle la tête & a une grande démangeaison, d'autres qui se pêlent le corps, sur-tout le derriere des cuisses & l'encolure.

CHAP. CLI. IL y a des Chevaux échauffés dans le corps, qui se pélent la tête & partie de l'encolure, & souvent les cuisses; cette chaleur n'est pas toujours causée par une intemperie de visceres, mais par la corruption qui s'est glissée dans les humeurs; cette corruption produit la chaleur, qui est celle qui est la plus dangereuse, car elle peut dégenerer en fiévre; le remede suivant sera bon pour rafraîchir ces Chevaux-là, & même generalement pour tous les Chevaux échauffés, ou qui se frottent, ou se pélent la tête: on les connoît par la grande démangeaison qu'ils ont, le poil tombe dans les autres endroits, & plusieurs autres signes de chaleur interieure faciles à connoître; les causes de cette chaleur sont le travail immoderé & violent, la nourriture trop chaude, comme le sain-foin, les feverolles, &c. le temperament du Cheval trop gras ou trop ardent, ou bilieux, la toux même est précedée quelquefois par la chaleur: vous préparerez le remede suivant pour y remedier.

Ayez recours aux pilules de sinabre décrites au Chapitre CIV. & les donnez au Cheval avec les précautions que j'ai enseignées ensuite; si vous n'en voyez pas l'effet que vous devez esperer, préparez le remede qui suit.

Prenez demie-livre d'alun de roche calciné, mettez-le en poudre, & l'introduisez dans une fiole à long col nommée matras, & versez par-dessus deux livres de vinaigre distillé, faites-le digerer sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que l'alun soit dissous, lors passez ce vinaigre au travers le papier gris ou d'un double drap, puis le mettez dans une terrine, & en faites évaporer en bouillant le tiers, mettez la terrine à la cave, il se congelera des cristaux autour de la terrine, versez le vinaigre qui restera, & séparez les cristaux, puis faites encore bouillir le vinaigre versé, & consommer la moitié, remettez à la cave, il se fera encore des cristaux qu'il faut séparer, & les mettre avec les premiers, qu'il faut bien sécher;

Quand vous voudrez rafraîchir un Cheval, prenez une demie-once de ces criftaux, demie-once de criftal mineral ci-devant, & demie-once de grains de genévre, le tout en poudre faites infufer dans une pinte de vin blanc pendant une nuit, & le donnez le matin au Cheval, le tenant bridé deux heures avant la prife, & autant après, continuez tous les jours, hors que le Cheval vînt à fe dégoûter, car il faut difcontinuer, & même ceffer fi cela lui fait herifler le poil & le dégoûte, ce fera une marque qu'il n'a pas befoin d'être fi fort rafraîchi. CHAP. CLI.

Le meilleur rafraîchiffemennt qu'on puiffe donner au Cheval que le remede précedent a dégoûté, eft de lui purifier le fang avec le foye d'antimoine, ou autre bien approprié.

Il y auroit ici matiere de parler fur les rafraîchiffemens que tout le monde croit qu'il faut donner aux Chevaux ; mais en ayant parlé ailleurs, je crois qu'il fuffit pour le préfent, & je conclurai ce Chapitre par l'hiftoire d'un Cheval qui, fans être galeux, avoit une fi étrange démangeaifon fur le cuir, que cela paffe l'imagination, je le fis faigner deux fois, & le mis au fon mouillé, dans lequel je lui fis manger plus de fix livres de policrefte, fans qu'il fe dégoutât jamais, & il en mangeoit une poignée par jour, car on ne le pefoit point ; cela lui donna un cours de ventre, en forte qu'il fientoit auffi mol que les vaches, ce qui dura vingt jours ; je ne difcontinuai pas le policrefte pendant ce tems-là, quand il ne fienta plus mol, je ceffai le policrefte, je le fis mener à la riviere pour le baigner, & fa demangeaifon ceffa fans aucune application exterieure.

De la gras-fondure.

LEs Maréchaux, & tout le monde après eux, difent que cette maladie eft caufée par un travail violent qui a fi fort échauflé le Cheval, que fe trouvant trop gras, la graiffe fe fond dans le corps & l'étouffe ; mais quoiqu'ils difent que la graiffe fe fonde dans le corps d'un Cheval, il n'en eft rien, ce font des humeurs vifqueufes comme des glaires, qui étant agitées & fermentées par une bile acre & fubtile, bouillent, s'élevent & fe rarefient ; en forte qu'au moyen de cette agitation, elles ne peuvent contenir dans le lieu qui leur eft deftiné par la nature, fe répandent par tout, & font (comme le levain dans le pain) fermenter le refte des humeurs, qui étant agitées & mifes en mouvement, troublent l'économie naturelle, en- CHAP. CLII.

Chap. CLII. voyent des vapeurs qui offusquent le cerveau, agitent les esprits; qui excitent la fiévre, & finalement se débondent jusques dans le gros boyau où la nature les pousse pour s'en décharger d'une partie; là elles se trouvent mêlées avec la fiente, & nous font connoître que le Cheval a la maladie qu'on appelle gras-fondure : les causes ordinaires de cette maladie sont la plenitude; les Chevaux fort gras, y sont plus sujets que les autres, parce ce qu'ils ont plus d'humeurs, le travail violent & inconsideré agitent la bile, qui fait les désordres que j'ai expliquez, rencontrant un corps plein d'humeurs, comme sont les Chevaux très-gras qui ne font aucun exercice, ou très-peu.

Cette maladie est très difficile à connoître, & plus difficile à guérir, si on n'y donne remede tout à l'heure; j'ai vû un Cheval qui a travaillé deux jours étant gras-fondu, & sans donner aucun signe de son mal, il mourut. Il est vrai que si après être gras-fondu il demeure en repos, il donnera plutôt des marques de sa maladie.

Ordinairement il perd le manger, il se couche & se leve, & regarde son flanc; mais le signe le plus assuré est, que lui mettant la main dans le fondement on en tire de la fiente toute coëffée, c'est-à-dire enveloppée comme d'une membrane blanche qui a quelque ressemblance à la graisse, alors on est bien assuré de la maladie du Cheval, qui demande des remedes sans retardement. Quoiqu'il y ait des gras-fondures plus ou moins grandes & dangereuses, j'en ai traité un qui l'avoit si grande, qu'il jettoit de cette humeur glaireuse par le fondement quand on lui avoit donné un lavement, si fort agitée qu'elle bouillonnoit sur le pavé encore fort long-tems après être sortie; ce qui est une marque de la violente fermentation qui se faisoit dans son corps : cependant il en guérit très-bien.

Remede pour la gras-fondure récente.

Il faut d'abord qu'on soupçonne la gras-fondure, faire graisser la main & le bras d'un Maréchal avec du beurre frais, & l'introduire dans le fondement, pour vuider le gros boyau non-seulement de la fiente, mais encore de tous les glaires qu'on y trouvera; & après l'avoir vuidé, il faut le saigner du col, & demie-heure après lui donner un lavement fait avec deux pintes de décoction ordinaire, dans laquelle vous mettrez une chopine d'urine d'homme en bonne santé, & y dissoudrez deux onces de Benedicte laxative, & une once de sel gemmé, ou policreste, ou scories, un quarteron de miel violat, &

une

une chopine de vin émetique ; vous le promenerez une demie-heure au petit pas, pour l'obliger à rendre ſon lavement : après l'effet du lavement, qui ſera environ une heure après l'avoir pris, il faut donner au Cheval à peu près une demie chopine de jus de joubarbe, en Latin *ſempèr viva major* (c'eſt une herbe qui croît ſur les murs, & reſſemble à des petits artichauts) ledit jus mêlé avec une chopine de vin blanc ; ce jus fixe le bouillonnement des humeurs, tempere la chaleur des parties interieures, nétoye le corps & le guérit, s'il eſt donné dans le tems. Il faut après ce breuvage promener une heure le Cheval au petit pas. Vous pourrez réiterer le lavement précedent, ou un autre que vous jugerez convenable, & vous tâcherez par tous les moyens poſſibles de ragoûter le Cheval ſuivant la méthode que nous avons enſeignée aux Chapitres VI. & ſuivans.

On m'a aſſuré que de faire ſaigner un mouton, & en donner le ſang tout chaud au Cheval, il guériroit de la gras-fondure : on peut l'eſſayer facilement : mais j'ai éprouvé très-ſouvent, & m'en ſuis très-bien trouvé, de faire apporter dans l'écurie un jeune mouton ou gros agneau, ou un veau au défaut, lui couper la gorge & recevoir ſon ſang tout chaud dans une ſeringue ; qu'il faut avoir auſſi chauffée, afin qu'elle ne refroidiſſe pas le ſang, & ne faſſe diſſiper les eſprits contenus en icelui, il faut donner ce ſang tout chaud & tout ſeul par le fondement en guiſe de lavement, après avoir vuidé le Cheval de ſes feces en fiente, & enſuite le laiſſer quelque tems en repos : ce lavement ne doit être mêlé avec quoi que ce ſoit, & doit être donné tout chaud & tout pur, il humectera & adoucira le boyau, & la nature en fera ſi bien ſon profit, que le Cheval ne le rendra point, & il ſortira avec la premiere fiente en pelotes ou grumeaux. On peut réiterer ce lavement tous les douze heures, & n'en point donner d'autre ſi on ne veut, car celui-ci en vaut une douzaine.

Une régle générale & preſque infaillible, eſt que les Chevaux atteints de gras-fondure, & qui jettent par les nazeaux, ou avant qu'on leur ait donné les remedes, ou après en avoir pris pluſieurs, de quelque maniere qu'ils jettent, ſi c'eſt en abondance, ils en meurent preſque tous : & ſi la matiere qu'ils jettent eſt comme de l'écume, c'eſt encore pire, car c'eſt un ſigne mortel. On peut encore faire ce qui ſuit.

Il faut ſaigner le Cheval, & demie-heure aprés lui donner deux pilules puantes dans une chopine de vin, ou de biere ſi c'eſt en été, & qu'on ſoit en lieu pour en avoir, & une heure après cette premiere priſe en donner autant, c'eſt-à-dire, encore deux pilules puantes qu'on

CHAP. CLII. fait avaler toutes entieres, avec une chopine de vin ou de biere, & une heure après réiterer la même chofe, & une demie-heure après la derniere prife, il faut lui donner un lavement fait avec cinq chopines de biere ou de petit lait au défaut, dans lequel on féra fondre deux onces de fcories de foye d'antimoine en poudre fine, en faifant bouillir le tout deux ou trois gros bouillons, puis ôtant du feu on y ajoutera un demi-quarteron de beurre frais, & on donnera le tout tiede en lavement : il y a des endroits où l'on ne peut trouver les moyens de faire un lavement, il faut dans ces occafions demie-heure après que le Cheval a pris la derniere prife de pilules, lui mettre dans le fondement un morceau de favon, pour l'obliger à jetter ce qu'on appelle graiffe fondue. Si on voit que le mal foit violent, ce qui fera indiqué par une très-grande palpitation de cœur, avec un grand battement de flanc, & que le Cheval fe débatte fort, qu'il fe couche & fe leve fort fouvent : que mettant la main dans le fondement on retire beaucoup de graiffe ou de glaires blanches ; en ce cas donnez le lavement de fang de mouton chaud ; car en ce mal il faut donner des lavemens de deux en deux heures pour faire fortir l'humeur, & obliger le Cheval à la vuider ; & même lorfque le mal preffe, on doit encore donner trois prifes de pilules deux ou trois heures après la derniere prife, & par-là on rechappera peut-être le Cheval : ne craignez pas la chaleur que les pilules peuvent caufer ; car l'antimoine qui entre en leur compofition tempere cette chaleur, & fait produire les bons effets que vous verrez par l'ufage, puifqu'étant plein de fel fixe, il arrête & fixe ce bouillonnement & fermentation qui fait tout le mal.

J'ai vû des Chevaux devenir gras-fondus dans l'écurie, d'autres par un fi mediocre travail, qu'on ne le pourroit croire, à moins de l'avoir vû. J'en ai vû quelques-uns qui ayant des tranchées fe font fi fort débattus & tourmentés qu'ils fe font gras-fondus ; tous ces maux-là, de quelque caufe qu'ils viennent, fe traitent de même : mais les plus dangereux, & les plus mal aifés à guérir, font les gras-fondures qui viennent d'un travail exceffif, qui a caufé une extrême chaleur dans le corps du Cheval, qui eft fi alteré qu'il eft bien malaifé de le rétablir.

On guérit prefque tous les Chevaux gras-fondus, quand on s'apperçoit de leur mal dans le commencement, & qu'on les traite comme nous venons d'enfeigner ; mais pour l'ordinaire, comme on ne s'apperçoit pas fi-tôt du mal, il fait un fi grand progrès en peu de tems qu'on a peine à y donner remede.

Pilules puantes pour la Fourbure ; Gras-fondure, Courbature ; comme auſſi pour les Tranchées.

PRenez de l'aſſa-fœtida, qui eſt une gomme qui vient des Indes, où il eſt appellé *Hingh*, le bon ſe cueille dans la Province *d'U-trad*, mais la plûpart de celui que nous avons en France vient de Perſe, lequel eſt beaucoup inferieur à l'autre. La plante qui le produit eſt de deux ſortes ; l'une vient en buiſſon aux Indes, & a des petites feuilles à peu près comme la rhue, & l'autre reſſemble à la rave, & ſon vert reſſemble aux feuilles de figuier, & c'eſt celle qui vient en Perſe : elle aime les lieux pierreux & ſecs. Sa gomme commence à couler vers la fin de l'été, de ſorte qu'il la faut recueillir dans l'automne. Quoiqu'elle ſoit fort puante, les Indiens qui demeurent à *Guzarata*, s'en ſervent dans toutes leurs ſauces, & en frottent leurs pots & leurs vaſes à boire : comme cette gomme eſt très-bonne aux Chevaux, & qu'elle purifie le ſang, j'ai crû que le lecteur n'auroit pas déſagreable que je lui appriſſe ces particularités. Prenez donc de la meilleure aſſa-fœtida qui eſt rougeâtre, & de la plus nette, des bayes de laurier de Provence ou d'Italie, & du foye d'antimoine, autant de l'un que de l'autre en poudre, mettez le tout en un grand mortier pour le bien mêler enſemble, avec d'excellent vinaigre à diſcrétion, en remuant fort avec le pillon, mettant ſeulement le vinaigre peu à peu, pour bien incorporer ces matieres, & toujours piller & remuer juſqu'à ce qu'on voye qu'elles ſe peuvent lier, & former des pilules qui doivent peſer chacune quatorze dragmes, afin qu'étant ſéchées ſur un tamis de crin renverſé, elles puiſſent peſer les deux environ trois onces & plus, qui eſt la priſe : ce remede étant ſec, ſe conſervera auſſi long-tems que vous voudrez, & ſera toujours bon & prêt à mettre en uſage. CHAP. CLIII.

J'ai fait autrefois ces pilules en faiſant diſſoudre l'aſſa-fœtida dans le vinaigre, puis évaporant le tout juſqu'en conſiſtence de miel où je mêlois les poudres : mais c'eſt bien prendre de la peine pour les affoiblir & diminuer de beaucoup leur vertu, laquelle conſiſte en partie dans un ſel volatil, qui s'exhale & ſe perd avec les vapeurs du vinaigre ; & de ma maniere tout ſe conſerve, & on ne ſouffre pas l'odeur acre qui cauſe des maux de tête aſſez violens, & une puanteur inſupportable : c'étoit l'ancienne méthode qui nous eſt venue d'Hollande. J'ai de plus ajouté le foye d'antimoine en égal poids des autres ingrédiens, pour de très-bonnes raiſons ; car je les ai donné ſouvent de ces pilules dans les fiévres qu'elles ont fait ceſſer, & auparavant cette

CHAP. CLIII. addition elles ne produifoient pas cet effet : de plus elles font venir l'appetit, ce que j'attribue en partie à l'antimoine, lequel outre cela ayant fon effet de pouffer par les pores, il aide la vertu trop tardive de l'affa-fœtida, & joints enfemble ils font de fi bons effets que je les puis confeiller fans crainte : ce qui fait que je m'en tiens à la maniere que je vous ai propofée ci-deffus, qui eft la plus aifée & la meilleure.

Je ne fçaurois affez louer ces pilules pour leurs bons effets : & je crois qu'on en doit toujours avoir pour prévenir les grands défordres que les gras-fondures, fourbures & fiévres d'armée qui viennent des vivres corrompus, caufent par la fuite. A ces maux-là, d'abord qu'on en apperçoit le moindre figne on tire du fang, & demie-heure après on donne deux pilules avec une pinte de vin ou de biere, fi c'eft en été, puis on promene le Cheval un quart-d'heure, on le couvre bien, on le remet à fa place bridé, s'il fue, c'eft d'autant mieux, mais il ne fue prefque jamais.

Si le mal eft grand, une heure après la prife des pilules, foit pour fourbure ou pour gras-fondure, donnez encore deux pilules avec une pinte de vin, une de biere fi c'eft en été, tenant toujours le Cheval couvert, & le promenant de tems à autre ; fi vous ne voyez pas affez d'amandement, & que les jambes du Cheval foient toujours engourdies, ou qu'il ait grand battement de flanc, donnez encore une heure après la feconde prife, une troifiéme prife de deux pilules, & il y aura peu de fourbure ou de gras-fondure qui ne céde à ce remede réiteré de la forte ; on peut même le lendemain fi le Cheval eft fort mal, réiterer tout ce procedé hors la faignée ; mais feulement les trois prifes de pilules. Notez que d'abord que vous avez tiré du fang au Cheval, il faut lui curer les pieds s'il eft fourbu, & fondre tout bouillant dedans à ceux de devant feulement de vraye huile de laurier, de la filaffe par-deffus, & des cendres toutes rouges par-deffus l'huile & la filaffe, & des écliffes fur le tout, & réiterer le tout de fix heures en fix heures, ou de quatre heures en quatre heures, jufqu'à trois fois, & vous pouvez laiffer coucher le Cheval vingt-quatre heures après.

Notez qu'il ne faut pas laiffer boire ni manger le Cheval de huit heures, c'eft-à-dire, quatre heures après les trois prifes, & quand il feroit fans boire vingt-quatre heures, ce feroit d'autant mieux, & ne lui donner ni foin ni avoine de deux ou trois jours après ; enfuite de quoi vous le traiterez à l'ordinaire.

Pour les tranchées que les Maréchaux appellent rouges, dont les Chevaux meurent prefque toujours, fi vous donnez deux ou trois

prises de ces pilules, comme je viens d'enseigner, peut-être ils en guériront ; si vous donnez ensuite le lavement avec le sang tout chaud d'un mouton ou d'un veau, le lavement contribuera beaucoup à la guérison du Cheval. CHAP. CLIII.

Pour les morfondemens, pour une chaude abreuvure assurément ils en guériront ; enfin on peut faire fond sur ce remede comme étant très-salutaire, & produisant des effets au de-là de ce qu'on peut raisonnablement esperer.

Si le Cheval a la fiévre qui vienne de morfondement, comme il arrive souvent, il suffit de lui donner une prise de pilules & le bien couvrir, le battement de flanc augmentera après la prise, mais bien-tôt après il diminuera ; que s'il n'y paroissoit aucun amandement, dès le lendemain il en faut donner encore une prise, & peut-être le Cheval guérira-t-il, si on lui donne fréquemment des lavemens.

Enfin il est peu de remedes si universels, si portatifs & si puans, qui ayent plus d'effets, & qui coûtent moins que celui-là : je le recommande à ceux qui aiment les Chevaux.

J'avois oublié de vous donner un avis important sur le choix de l'assa-fœtida, car si elle n'est très-pure & nette, sans mêlange de bois ou de terre, la composition ne sera pas si bonne de la maniere dont je l'ai prescrit : ce mélange d'impureté affoiblira les pilules, ce qui en empêcheroit en quelque maniere l'effet ; mais si vous ne pouvez trouver de cette assa-fœtida tirant sur le rouge, pure & nette comme je dis, il la faut dissoudre dans le vinaigre sur les cendres chaudes, puis la passer au travers un linge, jetter ce qui sera resté d'impur dans le linge, & évaporer jusqu'à consistance du miel : puis y ajoutez les poudres, & s'étant frotté les mains d'huile, former des pilules de quatorze dragmes la piece, qu'on fera sécher sur un tamis renversé : la prise sera comme de celles ci-dessus, sçavoir deux par prise : Je tiens ces dernieres inferieures en vertu aux premieres, à cause du sel volatil de l'assa-fœtida qui s'éxhale avec le vinaigre, quoique ce ne soit pas le séntiment d'un Medecin, qui veut que le sel volatil soit enfermé dans la substance oleagineuse & visqueuse de l'assa-fœtida, ainsi incapable de s'évaporer avec le vinaigre : mais ce n'est pas le mien, à en parler sincerement.

De la Fourbure ou Fourboiture.

CHAP. CLIV.

LA fourbure eſt un véritable rhumatiſme qui eſt une fluxion contre nature, d'humeurs âcres & acides, parmi leſquelles ſouvent la pituite eſt mêlée. Cette fluxion eſt quelquefois cauſée par un défaut de tranſpiration, & ſouvent encore par une prompte ſuppreſſion d'une grande ſueur, laquelle s'étant répandue par toute l'habitude du corps, excite de grandes douleurs & difficulté de ſe mouvoir, en ſorte que les jambes viennent hors d'état de faire leurs fonctions ordinaires qu'avec une extrême peine & beaucoup de douleurs. Il y a beaucoup de fourbures, la premiere vient lorſqu'après un travail exceſſif on laiſſe raffroidir un Cheval tout à coup, les pores ſe bouchent par ce froid, & rien ne peut tranſpirer : cette ſorte de fourbure eſt plus facile à guérir que la ſeconde eſpece, laquelle arrive dans l'écurie, ſans aucun travail précedent, mais ſouvent pour avoir trop mangé d'avoine.

La premiere eſt cauſée par un grand travail, & ſouvent pour avoir ſurmonté un Cheval, c'eſt-à-dire, l'avoir fait travailler au de-là de ſes forces ; ce qui a ſi fort agité les humeurs, qu'il s'eſt mêlé parmi des acides, qui ont excité un bouillonnement ou fermentation qui en a rarifié & ſubtiliſé une partie, qui s'eſt inſinuée comme une vapeur au travers toute l'habitude du corps & même dans les conduits des nerfs, quoique très-petits & imperceptibles, & le Cheval venant à ſe refroidir tout à coup, ces eſprits ou vapeurs par la froideur qui ſuccedent, ſe changent en eau : cette eau à quantité de Chevaux ſe convertit & s'épaiſſit en une eſpece de gelée, qui non-ſeulement bouche le paſſage des nerfs, mais les embarraſſe, de ſorte qu'ils ne ſont capables qu'avec une douleur extrême d'aucun mouvement, & encore avec beaucoup de peine.

Que cette humeur ſubtiliſée & rarifiée, & enſuite réduite en eau ſe jette ſur les jambes, ce n'eſt rien d'extraordinaire, parce que la nature qui s'en eſt chargée s'en débarraſſe & l'envoye aux parties les plus affligées, qui ſont les jambes qui ſont affoiblies par le travail.

Ces eſprits ou vapeurs ſont toujours accompagnées, ou plûtôt remplies d'un ſel âcre & piquant, car les humeurs étant hors de leur lieu naturel, deviennent aigres, ce qui les rend âcres & piquantes ; & ainſi la douleur ſuit la fourbure, & preſque toujours la fiévre accompagne la douleur ; & ſelon que la vapeur ou les eſprits âcres ſont plus ou moins abondans, & qu'ils s'épaiſſiſſent,

la fourbure eſt plus ou moins dangereuſe & difficile à guérir.

La ſeconde eſpece de fourbure qui vient dans l'écurie, parce qu'un Cheval mangera trop d'avoine, ou parce qu'il ſera boiteux & ſouffrira beaucoup de douleur, eſt plus difficile à guérir que la premiere, parce que les humeurs ſont ſi abondantes, que faute de tranſpiration, qui eſt excitée par le travail ordinaire, elles fermentent & cauſent le déſordre que j'ai expliqué ci-deſſus. Ce qui rend celle-ci plus difficile à guérir, eſt la trop grande quantité de cette vapeur âcre & maligne, qui embarraſſe ſi fort les jambes, que ſans un prompt remede elle deſſoude les ſabots autour de la couronne, ou cauſe des croiſſans dans le pied ſous la ſolle, ou fait mourir le Cheval. La premiere ſorte de fourbure fait ſouvent auſſi le même déſordre ſi on n'y donne remede, & l'une & l'autre ſont dangereuſes: & ſi la fiévre y eſt jointe, & de plus la gras-fondure, ils n'en échappent que rarement.

Il y a une troiſiéme ſorte de fourbure qu'on guérit facilement, qui eſt celle que les Chevaux prennent en mangeant du bled en herbe à l'armée, cette ſorte de fourbure ſe gagne facilement & ſe guérit dans vingt-quatre heures, & ſouvent par une ſaignée ou quelque remede fort leger.

La fourbure eſt très-ſouvent accompagnée de gras-fondure, & lorſque les deux maux ſont joints enſemble, ils ne ſont guéres ſans une grande fiévre, ce que les Maréchaux appellent courbature, ainſi ils ſont fourbus, gras-fondus & courbatus, dont ils meurent preſque toujours.

La fourbure arrive preſque toujours, lorſqu'après un violent exercice qui excite une grande ſueur, les Chevaux ſe refroidiſſent tout à coup, ſoit par la fraîcheur du lieu où on les met, ſoit par le froid de la ſaiſon, ou manque de les promener en main: & comme les jambes travaillent le plus elles en portent auſſi la peine, & reçoivent la décharge des humeurs.

C'eſt pourquoi il faut promener quelque tems au petit pas les Chevaux, après une courſe longue & violente, & même un grand travail, afin de diſſiper les humeurs qui ſe ſont jettées ſur les jambes déja affoiblies par le travail: leſquelles humeurs n'étant encore qu'eſprits, la nature les peut diſſiper avant que ces eſprits par le froid ſoient condenſés en liqueur, & cette liqueur en gelée pour ainſi dire, qui cauſe les grands déſordres de la fourbure.

Il ne faut pas s'étonner ſi les Chevaux deviennent fourbus, lorſqu'après un travail violent on les mene à l'eau, & qu'on les fait entrer le ventre bien avant dans l'eau, les faiſant paſſer d'une

CHAP. CLIV. extrémité de chaleur, à une extrémité de froid.

Les Chevaux mal habitués, & qui ont déjà eu cette maladie, s'ils séjournent trop dans l'écurie, & s'ils mangent trop d'avoine, peuvent devenir fourbus, & même par un travail mediocre ils deviendront fourbus, ce qui n'auroit pas été s'ils n'avoient eu déjà cette maladie. Ceux qui ont quelque douleur à un pied de devant qui les obligent à séjourner sur l'autre trop long-tems, sont sujets à devenir fourbus dans l'écurie, presque toujours de trop de nourriture, ce qui fait des crudités : ces crudités engendrent la chaleur, qui fait bouillir & fermenter les humeurs, dont le plus subtil se change en esprits, & ces esprits en eau, comme j'ai déjà dit.

Les Chevaux boiteux, ou qui ont les pieds douloureux, ou les jambes fort roides, qu'on fait cheminer & faire voyage, deviennent facilement fourbus, & sont plus difficiles à guérir que les autres, à cause de la fluxion qui étoit déjà sur le pied boiteux.

Je ne puis comprendre pourquoi l'on assure qu'un Cheval deviendra fourbu, si passant le long de l'eau ayant grand soif, on l'empêche de boire; je ne l'ai jamais vû, mais bien le contraire : car aux grandes chaleurs un Cheval ayant fort sué, si on le fait boire sur le soir dans sa chaleur, sans faire ensuite grand chemin, il vient aisément fourbu; si vous l'empêchez de boire, pour lors il ne vous en peut arriver aucun inconvenient.

Il y a de la difference entre un Cheval fourbu, & un Cheval qui n'est que refroidi ; car après une grande chaleur le froid engourdit les nerfs, sans que les humeurs se fondent & coulent dessus : cette derniere incommodité pour l'ordinaire n'occupe que les jambes de devant, & se guérit assez facilement.

La fourbure la plus dangereuse, est celle qui est accompagnée de fiévre ; on dit que ces Chevaux-là sont fourbus & courbatus ; & en ce cas il faut donner remede au plus pressant qui est la fourbure ; car quoique la fiévre ou courbature les puissent faire mourir, en soulageant la fourbure, la fiévre qui lui est accidentelle cessera, la cause cessant.

Lorsque la fourbure tombe sur les pieds, on s'en apperçoit en ce que la couronne leur enfle, & se dessoude avec la corne : il faut d'abord qu'on le voit, rayer toute la couronne en y faisant des incisions de haut en bas avec un bon bistoury, & percer le cuir pour donner lieu à cette humeur de s'évacuer, qui sortira en forme d'eau rousse, & ces sérosités étant évacuées appliquer là-dessus un astringeant de bol, vinaigre & blancs d'œufs, ou du blanc d'Espagne

d'Efpagne, qui eft de la chaux vive qui s'eft amortie d'elle-même & mife en poudre, faites-en comme une pâte avec de l'eau feconde, & appliquez le tout fur la couronne ou bien avec de l'efprit de vin, qui eft le plus excellent aftringeant qu'on puiffe employer, & continuez, puis lavez les playes avec du vinaigre & du fel; fi on n'apporte cette précaution, le moins qu'il en pourra arriver fera que cette humeur âcre & maligne, qui eft un acide pénétrant comme de l'eau forte, par l'acrimonie des fels corrofifs dont il eft plein, cette humeur deffoudra les fabots & les fera tomber, ou tout au moins defcendra de la jambe dans le fabot, deffoudra fouvent le petit pied d'avec le fabot en pince, & fera des croiffans avec le bout du petit pied, qui la plûpart du tems font incurables; car ce qu'on appelle croiffant eft l'os du petit pied deffeché par cet acide corrofif, & enfuite relâché, & il faut qu'il en tombe une partie, c'eft-à-dire ce qui eft privé de nourriture: pour guérir ces maux-là, il ne faut pas deffoler les Chevaux jufqu'à ce que la partie du petit pied qui n'a plus de nourriture, foit en état de le faire tomber; c'eft pourquoi il ne faut deffoler qu'après que les croiffans font vifibles, qu'ils pouffent la fole, & la font créver, le fabot eft deffeché, alteré, plein de cercles, & le Cheval rendu inutile, ne pouvant cheminer qu'avec beaucoup de douleur; auffi les Chevaux qui font guéris de la fourbure, s'il eft tombé beaucoup d'humeur fur le pied, marchent fur le talon, le petit pied ayant fouffert en pince, car c'eft-là où l'humeur prend fon cours: lorfque la fourbure eft tombée fur les pieds, & que les croiffans font formés, il ne faut deffoler que le plus tard qu'on peut, au contraire laiffer toutours la fole autant forte que l'on peut pour contenir le petit pied en fa place, ne point ouvrir du tout le talon, percer le fer maigre en pince, brocher le talon comme à un pied de derriere, & frotter la corne près de la couronne avec un quartier d'oignon tous les jours, en forte que le fuc de l'oignon pénétre la corne; mais en un mot tout Cheval auquel la fourbure eft tombée fur les pieds, & que les croiffans paroiffent, on le peut compter pour perdu, hors pour labourer en païs doux. CHAP. CLIV.

Pour le prévenir, je donnerai un remede qui a fouvent bien réuffi, lequel vous trouverez à la fin de ce Chapitre, qu'il faut pratiquer aux Chevaux qui font guéris de la fourbure, aufquels eft refté des douleurs dans les pieds qui les empêchent de marcher ferme à leur aife, en un mot qui ont les pieds douloureux de la fourbure.

Un bon remede à cette forte d'infirmité, eft de barrer les veines

dans les pâturons, d'abord qu'on s'apperçoit que le mal eſt tombé dans les pieds, mais il faut le faire avant que les croiſſans ſoient formés, & cela facilitera la guériſon.

Je donnerai ici un conſeil dont peu de perſonnes ſe voudront ſervir, ſçavoir que la fourbure étant une fois tombée ſur les pieds, quoique les ſabots n'ayent pas été deſſoudés, on gagne aſſez de donner ces Chevaux, s'ils ſont de bas prix, à qui en voudra; car ils coûteront plus qu'ils ne vaudront jamais, ſi on veut les mettre en état de pouvoir ſervir ailleurs qu'au labourage.

Le Cheval tout-à-fait fourbu ne peut cheminer ni reculer; il ne peut qu'à grande peine mouvoir les jambe; il n'oſe appuyer les pieds à terre, il ne veut point ou peu manger; la peau eſt fort attachée au corps, il eſt triſte, & ſouvent tous ces accidens ſont accompagnés d'un grand battement de cœur & de flanc qui eſt une courbature.

Il y a des Chevaux ſeulement fourbus du train de devant, mais le mal eſt grand s'ils le ſont des quatre jambes.

Remede pour Fourbure.

Dans la fourbure il faut empêcher que les humeurs qui ſont répandues dans les nerfs des jambes, nere tombent ſur les pieds, parce qu'elles les deſſoudent, ou font des croiſſans, ou rendent les pieds foibles pour toujours, & peut-être eſtropiés. Les Maréchaux prétendent empêcher cette chûte d'humeurs ſur les pieds par des jarretieres, c'eſt-à-dire liant étroitement les jambes au-deſſus des genoux, & des jarrets avec du ruban de fil qu'ils ſerrent bien fort; ils appellent cette operation jarreter un Cheval, qui eſt un des plus grands abus, & une invention ſi fort contre la raiſon & le bon ſens, que les plus habiles Maréchaux en ont quitté l'uſage. Par cette ligature on attire plus puiſſamment l'humeur ſur les jambes; car on lie le bras à un homme au-deſſous du coude, quand on lui veut tirer du ſang, & cela pour faire enfler la veine, & même le bras enfle lorſqu'on ſerre beaucoup la ligature; la même choſe arrive aux jambes des Chevaux jarretés: De plus on cauſe grande douleur par ces jarretieres, & il n'y en a que trop ſans en cauſer davantage. En cet état les Maréchaux font promener les Chevaux, qui eſt encore une abſurdité très-grande de faire marcher à force de coups un pauvre Cheval, qui ſouffre une grande douleur, capable de le rendre fourbu s'il ne l'étoit pas, & de plus avec des jarretieres; cela eſt contre le bon ſens.

Mais il faut ſaigner le Cheval du col d'abord qu'on apperçoit

la fourbure, recevoir ſon ſang dans une terrine, y mêler une chopine d'eau-de-vie, & de cela charger & bien frotter les jambes juſqu'au-deſſus du genouil & du jarret, lui fondre dans les pieds de l'huile de laurier toute bouillante, de la filaſſe & des écliſſes pour tenir le tout, & même en mettre autour de la couronne avec de la filaſſe, & un bandeau pardeſſus, & une demie-heure après lui faire avaler deux onces de bonne thériaque, & quatre onces de ſel de tartre en poudre, le tout avec une pinte de vin blanc, ou rouge au défaut, le laiſſer bridé encore deux heures ſans ſe mouvoir d'une place, puis lui donner un lavement avec deux onces de policreſte, & deux heures après encore un de même, une heure après le dernier lavement le débrider, lui laiſſer manger du ſon & de la paille, & lui donner à boire de l'eau blanche, & ne le point laiſſer coucher de deux fois vingt-quatre heures, & réiterer l'huile de laurier dans les pieds de huit ou dix heures en dix heures: ſi le Cheval le lendemain n'eſt pas guéri, il faut réiterer le breuvage & les lavemens, & non la ſaignée. CHAP. CLIV.

Les Mores & les Turcs qui ſont en Barbarie, quand leurs Chevaux ſont fourbus, leur tirent du ſang, & enſuite leur donnent une chopine de jus d'oignon blanc, avec un peu de jus d'ail mêlé enſemble, & deux jours après ils s'en ſervent comme auparavant. Ce remede eſt bon, mais il ne va pas ſi vîte en ce pays-ci.

Autres Remedes pour les Chevaux fourbus.

D'abord que vous appercevrez qu'un Cheval eſt tombé fourbu, menez-le au bord de la riviere, ouvrez-lui la veine du col, & lâchez la corde afin qu'il ne ſaigne pas, puis faites-le entrer dans l'eau juſqu'au milieu du ventre, & lors ſerrez la corde pour le faire ſaigner environ quatre livres de ſang, & enſuite il faut lâcher la corde & le laiſſer une demie-heure dans l'eau après qu'il ne ſaigne plus, & en arrivant à l'écurie il faut lui emplir les pieds de devant avec de l'orge bouilli tout chaud, & des écliſſes pour tenir le tout, & lui faire avaler le breuvage ſuivant. Prenez ſix gros oignons blancs, coupez-les par tranches, & les faites cuire un quart d'heure dans cinq demi-ſeptiers de vin, paſſez & exprimez bien fort, & ajoutez deux onces d'aſſa-fœtida en poudre, faites avaler le tout au Cheval, & une heure après un bon lavement fait avec cinq chopines de bierre, deux onces de ſcories de foye d'antimoine en poudre fine, qu'il faut faire bouillir un bouillon, ôter du feu, & ajouter gros comme un œuf de beurre frais, & donnez le tout tiede au Cheval, qui ayant rendu ſon lavement, on le laiſſera une heure bridé pour lui en donner encore un de même, & on renouvellera

de l'orge bouilli chaud dans les pieds, puis on débridera le Cheval pour le laisser manger du son mouillé & de la paille, boire blanc & bonne litiere sans le laisser coucher de deux jours ; on réiterera les lavemens & l'orge chaud dans les pieds de tems en tems ; on peut encore proceder comme il suit.

Pour traiter un Cheval fourbu, tirez-lui du sang du col, chargez-lui de son sang sur les épaules & les jambes, & demie-heure après faites-lui avaler une pinte d'eau, dans laquelle vous mêlerez deux livres de sel une heure après le lavement, & lui emplirez les pieds de devant de fiente de cochon fricassée avec de l'huile de noix, & de cela chaudement, lui en mettre non-seulement dans les pieds, mais encore autour de la couronne avec de la filasse & une enveloppe. Si le lendemain le Cheval n'est pas guéri, réiterez le breuvage, & sur-tout n'épargnez pas les lavemens ni les restrainctifs dedans, & sur la couronne des pieds.

Le remede suivant a très-bien réussi. On tire du sang du col en abondance ; on frotte rudement les jambes de devant avec de bon vinaigre & force sel pendant une demie-heure ; puis on lave avec trois chopines de vin les menstruës qui sont dans une ou deux chemises de fille ou femme, dont l'on trouve assez chez les blanchisseuses à Paris ; on délaye dans le même vin un étron de petit enfant de six ou sept ans, on fait avaler le tout au Cheval, & deux heures après un lavement avec du policreste ; on lui emplit les pieds d'huile de noix bouillante, de la filasse pardessus & des éclisses, un restrainctif autour de la couronne, & on laisse le Cheval bridé pour réiterer le lavement une couple d'heures après le premier ; le lavement rendu on débride le Cheval pour le laisser manger & boire, & non se coucher de deux fois vingt-quatre heures ; on réitere les lavemens aussi long-tems qu'il a le battement de flanc, & on renouvelle l'huile chaude dans les pieds, & le restrainctif sur la couronne.

Il n'y a point de remede que j'estime tant que les pilules puantes, je m'en sers en cette maniere : Je fais tirer du sang à un Cheval, je lui fais frotter les quatre jambes avec son sang mêlé d'eau-de-vie, & lui fais fondre dans les pieds de devant de l'huile de laurier toute bouillante, & en mettre de modérément chaude autour de la couronne avec la filasse & un bandeau, demie-heure après la saignce je lui fais avaler deux pilules puantes avec une pinte de vin ou de bierre si c'est en esté ; une heure après encore deux pilules de même maniere, & une heure après encore deux pilules comme auparavant, & une heure après la derniere prise un lavement avec les

fcories ou le policrefte dans de la bierre ou du petit lait. Quand il a rendu fon lavement, je le laiffe boire & manger, & lui fais bonne litiere fans le laiffer coucher qu'il ne foit hors d'affaire; fi les pilules ont été données le matin, le foir il fe trouve guéri: s'il ne l'eft pas le lendemain, je réitere les pilules, trois prifes comme je viens de dire, fans épargner ni les lavemens, ni l'huile de laurier: finalement je continue tous les jours jufqu'à ce que le Cheval foit guéri. J'en ai donné à des Chevaux jufqu'à quinze prifes, qui font trente pilules en quatre jours, & ils ne furent guéris que par les trois dernieres prifes. Après ces grandes fourbures, les Chevaux font long-tems étonnés, & font gourds & mal adroits; mais les promenant peu à peu en main, & donnant tous les jours un ou deux lavemens avec les fcories ou le policrefte, ils en reviennent; mais enfuite ils font fort fujets à redevenir fourbus par le moindre excès. Tout Cheval qui a été guéri de la fourbure ne doit point manger de grain de quelque tems, & jufqu'à ce qu'il foit bien remis; car l'avoine a fait fouvent des rechûtes plus dangereufes que le mal n'a été, car ils n'en guériffent que difficilement, ou plutôt n'en guériffent point.

Il refte à dire un mot pour éclaircir ce que j'ai ordonné, de faire bonne litiere aux Chevaux qu'on traite de la fourbure, & ne point les laiffer coucher; car à quoi bon la litiere s'ils ne fe couchent? Elle les tient chaud en hyver, & les pieds font plus à leur aife l'efté & l'hyver fur la litiere que fur le pavé; mais pour les laiffer coucher, je le fais d'abord que je vois qu'ils font guéris, c'eft-à-dire qu'ils marchent facilement & beaucoup mieux qu'ils ne faifoient, ce qui arrive quelquefois en moins de fix heures; mais s'ils ne guériffent pas fi-tôt, comme il arrive aux vieilles fourbures, ou à celles où il y a fourbure & courbature, je les empêche de fe coucher deux fois vingt-quatre heures, après cela je les laiffe coucher fans appréhender que cela nuife à leur guérifon.

Mais pourquoi mettre des fagots entre les jambes des Chevaux fourbus, comme les Maréchaux le pratiquent? C'eft parce qu'ils l'ont vû faire, & ceux à qui l'ont vû faire n'avoient pas plus de raifon de le faire, que de leur mettre des jarretieres, comme je l'ai expliqué ci-devant.

Puifque nous fommes fur les abus qui fe commettent en traitant les Chevaux fourbus, je dirai encore que ç'en eft un très-grand de leur tirer du fang aux ars & au plat des cuiffes; car on attire l'humeur de la fourbure fur la partie malade qui font les jambes, & la faignée fe fait pour la détourner, comme en effet celle qui eft faite au col la détourne.

CHAP. CLIV.

Ceux qui tirent du ſang à la pince aux Chevaux fourbus, font encore un plus grand mal, car ils attirent l'humeur dans le pied, & il faut l'en détourner par tous les moyens poſſibles, comme fait l'application de l'huile de laurier, de la fiente de porc, &c.

D'une autre eſpece de fourbure qui a les mêmes ſignes que l'effort des reins.

Un rhumatiſme tombe ſur les reins d'un Cheval dans l'écurie ſans travailler, & même en travaillant le met en état de ne point faire ſuivre ſes hanches : quand on le fait cheminer ſeulement au pas, la croupe lui chancelle comme s'il avoit les reins rompus ; il tombe ſur le cul, il ſe croiſe les jambes de derriere en cheminant, & les boulets de derriere touchent juſqu'à terre à quelques-uns : A ceux-là leur croupe ne leur chancelle pas comme à tous les autres, & ne ſe laiſſent pas cheoir ſur le cul. Ce mal eſt de même nature, & vient des mêmes cauſes que la fourbure, & l'humeur ſe jette ſur les reins, ſur les hanches, à quelques-uns ſur les boulets de derriere, & tout le train de devant ne s'en reſſent pas, à beaucoup près, comme celui de derriere, qui eſt comme incapable de marcher. Les Chevaux qui ont été déja fourbus ſont plus ſujets à prendre ce mal que les autres, & allant par la campagne ſans être échauffés ſeulement au pas, le mal les ſurprend, & ils ne peuvent avancer ; cela n'arrive pas fréquemment, & il vient aſſez ſouvent dans l'écurie ſans travailler.

Le plus ſûr eſt de donner promptement remede à ce mal ; car étant envieilli, il n'eſt pas curable ; & quoique le Cheval boive & mange bien, il ne guérira jamais, & ſera incapable de rendre le moindre ſervice, & j'en ai vû pluſieurs qu'on a été obligé d'aſſommer après les avoir traité pluſieurs mois ſans aucun ſoulagement. C'eſt pourquoi d'abord qu'on s'apperçoit qu'un Cheval a ce mal, & qu'en marchant à la campagne, ou en le tirant de l'écurie en main, il ne peut cheminer qu'en traînant ſa croupe, croiſant les jambes de derriere, toujours prêt à tomber ſur le cul, il faut lui tirer du ſang du col environ trois livres, lui charger les reins avec ſon ſang & de l'eau-de-vie mêlés enſemble, & demie heure après lui donner une priſe de pilules puantes avec trois demi-ſeptiers de vin, & continuer d'heure en heure les priſes des pilules tout comme je viens d'enſeigner pour la fourbure, & finir de même par un lavement une heure après la derniere priſe, après quoi on laiſſe le Cheval bridé une couple d'heure, en le débridant il eſt preſque toujours guéri, quand on a

pris le mal dans son commencement: on lui donne du son mouillé cinq ou six jours sans avoine; on le promene en main une heure tous les jours, & finalement on s'en sert comme auparavant. Que s'il n'est pas guéri, s'il y a seulement de l'amendement, le lendemain il lui en faut donner encore trois prises, & finir par le lavement, comme ci-devant. CHAP. CLIV.

J'ai vû un Cheval qui fut dangereusement malade d'un vertigo, & qui en guérit pour avoir été bien sollicité; le mal se jetta sur les reins, & sur les hanches, comme s'il avoit eu le mal que je viens de décrire; car il cheminoit comme un Chval qui a les reins rompus, & les boulets lui touchoient jusqu'à terre. Le Maréchal qui l'avoit traité du vertigo le croyant éreinté, c'est-à-dire que se relevant à l'écurie, il s'étoit rompu les reins, lui mit le feu sur les reins, & perça le cuir avec des pointes de feu sur tous les reins, un ciroine pardessus, le suspendit, & le laissa en cet état jusqu'à ce que les escares fussent tombées, en l'ôtant de la soupente, on n'y trouvera aucun amandement: on me le fit voir, je lui fis tirer du sang & prendre trois prises de pilules puantes; mais le tout inutilement, car le Cheval fut perdu, & demeura dans l'écurie plus d'un an, après quoi il fallut l'assommer, étant incapable de rendre le moindre service; peut-être que si aussi-tôt qu'on s'apperçut que le mal le tenoit aux reins & au train de derriere, on l'eût traité avec les pilules puantes, il seroit guéri, je ne l'assurerai pas, mais il y a quelque apparence.

Enfin ce mal est de grande consequence, & si le mal est envieilli, il ne guérit jamais; le plus sûr à cela est de le traiter tout d'abord qu'on s'en apperçoit, & on les réchappe presque tous.

Remede pour les pieds douloureux des Chevaux qui ont été fourbus.

LEs Chevaux qui ont été fourbus demeurent souvent avec des douleurs aux pieds qui les empêchent de marcher ferme, de poser le pied plat à terre lorsqu'ils cheminent, ils n'appuyent que le talon pour soulager la pince, à cause que l'humeur qui causoit la fourbure a quitté la jambe, & s'est glissée entre l'os du petit pied & le sabot, & a desséché le devant du pied; en sorte que la nourriture n'y venant pas en assez grande quantité, manque d'assez de chaleur naturelle, qui est comme étouffée par cette humeur âcre, elle durcit, rend la partie douloureuse & foible, & par le tems les croissans paroissent & estropient le Cheval; quand j'ai dit que les croissans CHAP. CLV.

CHAP. CLV. paroiſſent, c'eſt-à-dire que le devant ou l'extrêmité de l'os du petit pied deſcend & ſe deſſeche, en ſorte qu'il ne reçoit plus de nourriture, & par le tems il faut qu'il tombe & ſe ſépare de ce qui reſte de bon & de ſain dans l'os du petit pied, ce qui n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, la nature qui eſt ſage fait enfin ſon devoir, pourvû qu'on ait ſoin de le ferrer comme je dirai, & de l'aider & fortifier.

Lorſqu'un Cheval a le pied douloureux, & que les indices des croiſſans y ſont, c'eſt-à-dire le devant du pied deſſeché, qui ſonne clair quand on frappe deſſus, ce qui fait connoître qu'il eſt vuide, & que le Cheval ne chemine que ſur les talons, lors il faut déferrer le pied, le blanchir ſeulement en parant peu, puis le ferrer à pantoufle, comme j'expliquerai au Chapitre de la ferrure des pieds encaſtelés, & y mettre le remede ſuivant; & en le ferrant, laiſſer toujours la ſole très-forte, car de-là dépend la guériſon & la chûte des croiſſans, & ce qui la facilitera ſera l'uſage de la bouillie qui ſuit.

Que ſi les pieds ſont ſimplement douloureux, ſans apparence de croiſſans, il les faut parer, les ferrer fort à l'aiſe, & y appliquer la bouillie qui ſuit.

Bouillie pour les pieds douloureux d'un reſte de fourbure.

Prenez une pinte d'eau-de-vie, trois demi-ſeptiers de bon vinaigre, une livre d'huile de laurier: démêlez le tout avec ſuffiſante quantité de farine de féves, faites-en de la bouillie que vous ferez cuire à petit feu en remuant ſans ceſſe: Quand le tout ſera bien lié & cuit, comme de la bouillie aſſez épaiſſe, empliſſez le pied de cette bouillie toute bouillante, car elle ne ſçauroit être trop chaude, mettez de la filaſſe pardeſſus, puis des écliſſes pour tenir le tout, mettez encore de cette bouillie autour de la couronne ſur de la filaſſe; mais il ne faut pas qu'elle ſoit ſi chaude, & il faut qu'on y puiſſe ſouffrir la main, enveloppez le tout, & réiterez l'application trois fois de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures: ſi le mal n'eſt pas envieilli, aſſurément le Cheval ſe rétablira.

Barrer les veines dans les pâturons après cette application réuſſira très-bien s'il y a des croiſſans, parce qu'elle fera plutôt tarir cette humeur, qui eſt portée en partie dans le pied avec le ſang, & pour d'autres raiſons déja dites.

Si le Cheval boite ſi fort que les croiſſans ſoient formés, & le pied deſſeché, en ſorte que le Cheval ne puiſſe cheminer ni preſque ſe ſoutenir, il faut deſſoler, brûler tout le bout de l'os du petit

tit pied, le laisser tomber ensuite, après quoi la solle reviendra, & le Cheval pourra guérir, si on le ferre à pantoufle, & qu'on donne le têms au pied de se fortifier, mais ce ne sera jamais un pied ni bon, ni bien fait, ni de service. CHAP. CLV.

De la galle des Chevaux

LA galle est un vice du cuir qui le rend plus épais qu'à l'ordinaire, l'endurcit & le séche, & ainsi le cuir devient âpre & même tidé en beaucoup d'endroits. La galle fait tomber le poil : elle est causée par une humeur âcre, brûlée & salée. Vegetius dans le Livre intitulé, *de arte Veterinariâ*, Livre III. Chaptre LXXI. définit la galle en ces termes : *Scabies jumentis passio deformis*. Ce qui n'est pas une définition, & ne fait aucunement connoître le mal. Les mauvaises nourritures contribuent à produire ce mal, qui vient d'un acide plein d'esprits, & de sels âcres & corrosifs, cet acide peut être encore causé par la faim & les grandes fatigues, la frequentation des Chevaux galleux, les étrilles ou époussettes qui ont servi à des Chevaux atteints de ce mal : la galle peut venir aux Chevaux pour avoir été mal pansés, & pour n'avoir pas été saignés dans le tems. CHAP. CLVI.

On connoît la galle quand le Cheval se frotte en un endroit plus qu'aux autres : par exemple aux jointures, aux jambes, à la queue & au crin ; pour lors il faut manier le cuir de l'endroit qui demange, ou qui est pelé ; s'il est plus épais que de coutume, ce sera une marque que le Cheval a la galle : elle est quelquefois universelle ; mais bien souvent elle vient peu à peu, tantôt en un endroit, & tantôt en l'autre.

Il y en a de deux sortes, la galle vive & l'ulcerée : la galle vive ne pousse rien au-dessus du cuir qu'une farine ou crasse, elle fait perdre tout le pooil : cette espece est très-difficile à guérir, & vient ordinairement d'avoir souffert la faim & le froid.

L'autre espece se manifeste au-dehors par des enlevûres & des croûtes, qui étant ôtées & emportées laissent de petites playes ; cette derniere est plus aisée à guérir que l'autre ; si ce n'est dans le crin & dans la queue où elle s'attache extrêmement, & difficilement on l'en peut déraciner, parce que le cuir en ces endroits est si épais, que les remedes ne peuvent pénetrer au travers. On traite tous les deux avec les mêmes remedes.

CHAP. CLVI.

Remede pour la Galle.

Pour guérir ce mal, il faut commencer par la préparation de l'humeur qui cauſe cette galle : il ne faut pas oindre d'abord les Chevaux, avant que d'avoir ôté la cauſe interieure, qui eſt cette humeur que la nature pouſſe au dehors ; ce ſeroit la renfermer dans le corps & la mieux concentrer, ce qui échaufferoit les entrailles & altereroit les parties nobles : la ſaignée eſt preſque toujours néceſſaire pour guérir la galle, afin de diminuer la chaleur du ſang en facilitant la circulation. Vegetius l'ordonne très-à-propos ſelon les endroits où elle vient : par exemple, ſi la galle eſt à la tête & au col, il faut ſaigner le Cheval du chef ; s'il y en a aux épaules, poitrine & bras, des ars ; ſi c'eſt au dos, aux flancs, aux jambes & hanches, des cuiſſes ; mais je ne puis approuver la purgation qu'il ordonne, qui eſt de mêler de la racine de concombre ſauvage dans ſon avoine, car elle laiſſe trop de chaleur ſans beaucoup évacuer ; & c'eſt pourquoi on peut ſe tenir à ſa méthode pour la ſaignée, & chercher d'autres voyes pour la purgation ; l'une des purgations que j'ai ordonné pour le farcin, peut très-bien ſervir à tous Chevaux galleux, & je ne me ſers que de celle-là.

Après la ſaignée & la purgation réiterée plus d'une fois, s'il eſt beſoin, il faut faire avaler deux, trois ou quatre priſes de pilules de ſinabre, deux pilules à chaque fois, elles purifieront le ſang, pouſſeront au dehors toutes les ſeroſités malignes, & facilement avec le moindre onguent ci-après on pourra guérir un Cheval galleux.

Si le Cheval prend la galle au printems, ou qu'il l'ait au ſortir de l'hyver, il eſt néceſſaire de le très-bien ſaigner du col, & enſuite de le mettre à l'herbe, & l'y laiſſer nuit & jour ; s'il ne guérit de lui-même, il le faut oindre avec des onguens décrits ci-après ; mais le vert eſt un des meilleurs remedes qu'on puiſſe appliquer à la galle.

Si le Cheval a la galle pendant l'été, vous lui tirerez abondamment du ſang, puis vous lui ferez manger dans du ſon mouillé (car ſans néceſſité il ne doit point manger d'avoine) quelques herbes hachées menues ; ſçavoir de la ſcabieuſe, du *Lapathum acutum*, fumeterre & chicorée amere, une poignée de l'une d'icelles, & demie-once de ſouffre, le tout bien mêlé avec le ſon pendant huit jours ſoir & matin.

Si c'eſt en automne ou ſur l'hyver, il faut ſe ſervir des racines des mêmes herbes : que s'il ne les vouloit manger par trop d'averſion, il faut faire une décoction avec les herbes ou racines dans trois chopines de vin blanc, puis en ayant coulé une pinte, y mêler une once de

fouffre en poudre, & la faire avaler au Cheval le matin, le tenant bridé deux heures avant & autant après ; cette décoction préparera les humeurs corrompues qui font dans le corps pour être évacuées comme nous allons enfeigner.

Au Printemps fi l'on n'eft pas en lieu pour mettre le Cheval à l'herbe, ou qu'on ait de la peine à lui faire avaler des pillules de finabre, il faut après l'avoir faigné & purgé, lui donner dans du fon mouillé deux oncesde foye d'antimoine en poudre par jour, & continuer, il fera pouffer au-dehors tout ce qu'il y a d'impur dans le corps, enfuite le moindre onguent, bain, ou eau compofée pour ce mal, defféchera la galle.

Le fouffre-auré d'antimoine décrit au Chapitre CXXIX. fera le même effet, en lui en donnant pendant quinze jours ; tous ces remedes guériront la galle radicalement en quelque faifon que ce foit, mais plus difficilement en hyver qu'en été.

Pilules purgatives pour les Chevaux galleux.

Prenez une livre de thérébentine commune, aloës & féné en poudre groffiere de chacune une once, agaric deux dragmes, hermodactes cinq dragmes, élebore noir lavé dans le vinaigre deux dragmes, une once de finabre, le tout mis en poudre groffiere fera mêle avec la livre de thérébentine pour en faire des pilules : que s'il n'y a pas affez de poudre pour former des pilules, mêlez-y de la fine-farine d'orge en fuffifante quantité pour faire des pilules, que vous roulerez fur de la même farine, afin qu'elles ne s'attachent pas aux doigts de celui qui les donnera au Cheval, comme on donne les autres pilules avec une pinte de vin blanc.

L'ufage de ces pilules évacue beaucoup parmi les urines, & ne peut être propre pour les Cheaux très-maigres, ainfi à ceux-là fervez-vous du brevage fuivant.

Breuvage pour la Galle.

Faites infufer toute la nuit dans trois chopines de petit lait, une once de criftal mineral en poudre, quatre onces de tamarins, & deux onces de polipode concaffé avec demie-once d'anis & fix clous de girofle ; faites bouillir le tout au matin fix ou fept bouillons, coulez & ajoutez à la colature toute chaude, demie-once fuc de régliffe pilé, fené une once, mechoacam & turbith de chacun demie-once en poudre, agaric deux dragmes, caffe mondee bien dé-

CHAP. CLVI. layée deux onces avec deux dragmes de colloquinte pilée, mêlez le tout en fubftance ; le matin donnez-le au Cheval, qui doit être bridé cinq heures avant, & quatre heures après la prife.

Si cette purgation vous paroît trop embaraffante, fervez-vous de celle qui eft deftinée pour les Chevaux guéris de la fiévre, Chapitre CXXXVII. qui eft très-bonne pour les Chevaux qu'on veut guérir de la galle.

Quand l'un de ces deux remedes purgatifs aura achevé fon operation, il faut donner un jour de relache, puis fe fervir de ce qui fuit.

Bain pour la galle.

Faites lefcive avec de bonnes cendres de bois neuf, paffez de cette lefcive au travers d'un linge, plein un grand pot, puis y ajoutez pointes de genêts verts, les plus nouveaux font les meilleurs, une bonne quantité de racines de *Lapathum acutum*, de l'éclaire, ou *chelydonia major*, une poignée de chacune, racine d'élebore blanc demie-livre, faites bien bouillir le tout enfemble, puis ayant bien échauffé la galle à force de la frotter, il la faut laver avec ce bain, & frotter fort chaudement, avec les herbes & racines, & continuer cinq ou fix jours.

Si ce remede n'opere pas affez, il faut avoir recours au fuivant. Ce bain eft bon pour guerir les chiens de la galle.

On peut faire un autre bain en cette maniere : faites de la lefcive avec de bonnes cendres & en bonne quantité ; ayez de l'herbe nommée *helleboraftrum*, qui croît au long des chemins affez haute & forte, dont les Païfans fe fervent pour tuer la vermine de leurs bœufs ; prenez-en une bonne quantité, coupez-la longue comme le doigt, & la faites bouillir une heure dans cette lefcive, du tout étuvez la galle, elle fera bien enracinée fi elle ne guérit, la lavant une fois tous les jours, & continuant cinq ou fix jours, fuppofé que vous ayez fait ce que nous avons prefcrit au commencement, fçavoir la purgation après la faignée.

Autre bain & eau pour la galle des Chevaux & des Chiens.

Prenez une demie livre de bon tabac de Brefil, détortillez-le & le démêlez comme s'il n'avoit pas été en corde, mettez-le dans un pot avec quatre pintes de très-fort vinaigre, & une poignée de fel, laiffez infufer vingt-quatre heures, & bouillir enfuite pendant un demi-quart d'heure, & après avoir bien frotté la galle avec un bouchon, étuvez-la avec ce bain chaud tous les jours, affurément la

galle guérira : lorfque le vinaigre diminue, il en faut mettre de nouveau, & faire bouillir afin qu'il prenne la vertu du tabac. On aura faigné & purgé le Cheval avant que de lui donner ce bain, qui eft pareillement très-bon pour guérir les chiens de la galle.

Si vous mettez tremper le tabac ainfi défait, comme je l'ai dit, dans de bon efprit de vin, il fera encore plus d'effet qu'avec le vinaigre, & fera bon pour frotter dans les crins & la queue : mais il ne le faut point faire chauffer.

La galle fe guérira très-bien avec l'eau Phagedenique, ou eau jaune, fi après avoir faigné & purgé un Cheval comme je l'ai enfeigné, vous le lavez & frottez tous les jours avec l'eau de chaux, qui eft l'eau jaune : que fi elle n'opere pas affez, c'eft-à-dire qu'elle ne deffeche pas fuffifamment, doublez la dofe du fublimé qui entre dans ladite eau jaune, & affurément fi vous vous fervez de ce remede, vous le préfererez enfuite à beaucoup d'autres ; mais il ne faut pas s'ennuyer : car il le faut long-tems pratiquer pour en avoir contentement, & ne point ceffer jufqu'à une entiere guérifon qui fouvent va jufqu'à quinze ou vingt jours.

Voici encore une bonne méthode : prenez de la racine de brionne qui eft la coulevrée, ou *vitis alba*, ratiffez-en une bonne quantité, & la mettez dans du vinaigre bouillir un quart-d'heure à gros bouillons ; puis du tout tiéde, vinaigre & racine, frottez les endroits galleux deux ou trois jours de fuite, affurément le Cheval en guérira, fi la faignée & la purgation ont précedé.

Onguent très-bon pour la galle.

Prenez une livre de talc, puis mettez dans un mortier quatre onces de fouffre vif en poudre & mêlez parmi trois onces de vif argent, ou mercure, en remuant fans ceffe avec le pilon, jufqu'à ce que le mercure foit éteint, c'eft-à-dire fi bien incorporé avec le fouffre qu'il ne paroiffe plus du tout : lors mettez ledit fouffre & mercure éteint parmi le talc, & encore une once de mouches cantarides en poudre fine : remuez & mêlez bien le tout à froid, & gardez cet onguent pour en frotter les endroits galleux, après les avoir bien bouchonnez avec un bouchon très-dur ; fi la premiere application ne guérit la galle, la feconde le guérira affurément.

Fomentation pour guérir la galle.

Prenez du fouffre en poudre quatre onces, élebore noir trois onces, euphorbe deux onces, racine de patience fauvage concaffée,

CHAP. CLVI. deux poignées, on l'appelle en Latin *Lapathum acutum*, elle doit être ratiſſée de ſa premiere écorce, & la corde qui eſt au milieu ôtée, mettez le tout dans un ſachet, & le couſez que rien ne puiſſe ſortir, puis faites bouillir ce ſachet dans trois pintes de très-fort vinaigre, juſqu'à la diminution d'un tiers: prenez enſuite ce ſachet avec des tenailles, & tout chaud frottez-en la galle, retrempant le ſachet dans le vinaigre chaud, & frottant les endroits galleux toujours avec le ſachet juſqu'à ce que le tout ſoit bien humecté, frottez-le une ſeconde fois au bout de deux jours, & la galle ſera bien opiniâtre ſi elle ne guérit.

Pommade pour la galle.

On pourroit ſe ſervir de la pommade ordinaire; mais comme elle eſt trop chere, prenez de la graiſſe blanche lavée en pluſieurs eaux, & mêlez parmi du précipité rouge juſqu'à ce que la graiſſe ſoit de couleur de roſe vermeille, & en frottez la galle du Cheval: ou prenez de la graiſſe blanche bien nette une livre, un quarteron de ſinabre en poudre, & mêlez bien le tout enſemble pour en frotter les endroits galleux: ſi vous voulez au lieu de ſinabre, vous pouvez y mettre deux onces de précipité blanc, & bien mêler, ils guériront la galle. Le ſinabre ſera meilleur que le précipité; parce qu'outre le mercure, qui eſt la baſe de l'un & de l'autre, le ſinabre eſt ſublimé avec le ſouffre, qui eſt un ſpécifique pour la galle.

Vous connoîtrez que le Cheval eſt guéri, lorſque le cuir où étoit la galle eſt délié comme aux autres endroits, car tant que la peau ſera groſſe & épaiſſe, il y a de l'humeur qui pouſſera encore de la galle.

En hyer pendant le froid, on ne guérit que très-difficilement les Chevaux galleux, quelque ſoin qu'on y apporte: ſi pour tout ce que nous avons dit le Cheval ne guérit point, ce ſera un ſigne qu'il n'aura pas été aſſez purgé, il faut donc réiterer la ſaignée, uſer des décoctions ci-devant dites huit jours durant, le purger comme nous avons enſeigné, & le graiſſer avec l'onguent ſuivant.

Onguent du Bouvier pour les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes ſordides, & pour la galle.

CHAP. CLVII. PRenez deux livres de miel dans un pot bien net, avec quatre onces de vert de gris en poudre très-fine, deux onces d'alun brûlé, deux onces de borax en poudre très-fine, & quatre onces de cou-

perofe blanche, faites cuire le tout fur un feu clair, en remuant foi gneufement jufqu'à ce qu'il foit lié : laiffez refroidir, puis ajoutez à la composition deux onces de bonne eau forte, & gardez l'onguent bien couvert, le remuant tous les jours fix jours de fuite, pour vous en fervir. Une feule application ou deux guérira le mal ; mais il faut empêcher le Cheval d'y porter la dent ; que fi la galle eft à la queue, il la faut ratiffer auparavant.

Par fois cet onguent lorfqu'on en met trop, fait tomber la peau par écaille, & tout l'endroit qui en a été frotté paroît écorché ; mais il ne s'en faut pas étonner, parce que pour grande que paroiffe l'écorchure, en la frottant avec de la graiffe blanche l'efcare tombera, & le Cheval fe trouvera guéri.

Quand toute la premiere & petite peau de la partie frottée feroit tombée, la graiffe blanche la fera revenir auffi bien que le poil, fans qu'il y ait peu d'endroits où il en manque.

Cet onguent du Bouvier eft bon, non-feulement pour la galle, mais auffi pour les eaux & poireaux, pour les playes baveufes & pour les arrêtes, mules traverfieres, & autres maux ; mais l'application n'en eft bonne qu'au cas que les jambes ne foient pas gorgées, & qu'il foit feulement befoin de deffecher, car ayant defféché le mal aux jambes enflées, elles reftent gorgées & pleines d'humeurs, qui creveront de quelqu'autre côté : il faut donc évacuer cette humeur par le moyen de l'emmielure blanche ou autre remede propre à cela, puis deffécher avec l'onguent du Bouvier.

Ce même onguent eft bon pour les maux qui viennent au conduit de l'urine des bœufs, pour être établés falement & pour les playes des Chevaux, mais ce n'eft pas fans cuiffon & grande douleur qu'il les guérit. Cet onguent a le même effet, & proprement parlant c'eft un égyptiac qui réuffit très-bien dans les playes fordides des pieds des Chevaux & ailleurs : il eft plus fort que l'onguent de la Comteffe, mais il ne refferre pas fi fort ; il vaut les meilleurs égyptiacs pour déterger & manger la chair fordide des playes.

Des démangeaifons à la queue des Chevaux.

Lés Chevaux ont des démangeaifons à la queue, pour avoir le fang échauffé, & plein de férofités âcres & mordicantes, qui font qu'ils fe pélent le haut de la queue en s'emportant le poil à force de fe frotter ; il faut tirer du fang de la veine du col, le lendemain lui en tirer encore fous la queue, puis frotter la racine du poil avec du favon noir, le laiffer vingt-quatre heures, enfuite bien frotter l'endroit avec de la lefcive, refrotter l'endroit avec du favon, enfuite de

CHAP. CLVII. la lescive, dans cinq ou six fois le Cheval doit être guéri.

Trempez de bon tabac dans l'esprit de vin, & en frottez la racine du poil tous les jours, les démangeaisons cesseront : que si tous ces remedes ne faisoient pas assez d'effet, il faut avec un bistouri ou un rasoir fendre le dessus de la queue jusqu'à l'os en descendant la longueur de trois doigts, laisser saigner la playe, puis mettre dessus des cendres toutes brûlantes & rouges, & le lendemain ayant lavé la playe avec de l'urine ou du vin chaud, remettre les cendres toutes rouges dessus jusqu'à trois fois ; après quoi la playe guérira d'elle-même, & toutes les démangeaisons cesseront, ou bien emplir de sel la fente qu'on a faite, il guérira la démangeaison & la playe se guérira toute seule.

Il vient aussi à la quëue des Chevaux une maladie assez bizarre au dessous du tronçon d'icelle, il sort de l'humidité du tronçon qui suit le poil, & le rend roux à deux doigts de la racine, contre la racine il a sa couleur naturelle, cette humidité est âcre, ensorte qu'elle pourit le poil, lequel se casse d'abord qu'on y touche ; cette incommodité n'attaque pas toute la queue, mais seulement le milieu, & aux Chevaux qui l'ont blanche, rien n'est plus vilain que la queue rousse & de couleur de biere, outre qu'elle se coupe & se rompt facilement.

Les remedes à ce mal sont les mêmes que je viens d'enseigner, mais le plus assuré est de lui fendre la queue, comme j'ai dit.

Ceux qui coupent la queue à leurs Chevaux évitent cette maladie, mais on ne la coupe pas à tous, & un Cheval de manége n'a aucune grace quand il n'a pas de queue, non plus que les Chevaux de main pour la guerre : ainsi il est bon d'avoir des remedes quand ces maux-là surviennent : dans un attelage de six Chevaux, trois avoient ce mal, qui en sont guéris par le remede que je viens d'enseigner, de fendre le haut de la queue de haut en bas de quatre doigts de longeur.

Des vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux.

CHAP. CLVIII. NOus ne voyons point de corruption sans géneration, ce que la nature perd d'un côté elle le répare de l'autre ; il n'est point de plante qui ne serve de berceau à quelque sorte d'animal, il n'est point d'animal qui dans sa corruption n'engendre de vermine, pour peu que la chaleur vitale & vivifiante soit alterée, son aliment se déregle & ne reçoit plus ses loix : de là vient le désordre de l'économie

naturelle ;

naturelle ; de forte que fi l'aliment & la nourriture des Chevaux, auffi-bien que de tous les autres animaux, n'eft pas dans une parfaite digeftion, il fe fait des crudités & des humeurs qui fe pourriffent aifément, & de cette pourriture il s'engendre diverfes fortes de vers qui affligent les Chevaux.

Nous avons déja parlé de ceux qui caufent la colique & qui donnent des tranchées violentes : l'on en voit de blancs longs & pointus dans la fiente des Chevaux qui font peu dangereux ; les petits & les longs comme des groffes aiguilles, font très-dangereux ; il en eft de couleur de fang, larges & courts, gros comme des féverolles, qui donnent ordinairement des tranchées violentes, & qui font mourir les Chevaux.

Il s'engendre d'autres fortes de vers qui font faits à peu près comme des cloportes, hors qu'ils n'ont pas tant de pieds, ils font rougeâtres, bruns & un peu velus fur le dos, y ayant divers plis; ils féjournent dans l'eftomach, & fuccent toute la fubftance qui provient de la nourriture, & le Cheval, quoique grand mangeur, ne fçauroit engraiffer, puifque l'eftomach ne prépare la nourriture que pour les vers, lefquels fouvent pour être en trop grande abondance, percent l'eftomach en differens endroits, & font mourir le Cheval avec de très-grandes douleurs : j'en ai vû à milliers dans l'eftomach des Chevaux qu'ils avoient fait mourir; ces fortes de vers ne donnent point des tranchées, & on n'en trouve jamais dans la fiente ; ils ne fortent point de l'eftomach ; ainfi ce n'eft que par conjecture qu'on juge que les Chevaux en ont.

Un Cheval travaillé de cette derniere forte de vers, devient maigre & pareffeux, il regarde fes flancs, fon poil fe hériffe, & quelque nourriture qu'il prenne il n'engraiffe jamais.

Quand les Chevaux fortent de l'herbe, ils font fujets à certains vers velus, gros comme des moitiés de chenilles, qui paroiffent au fondement, on les appelle moraines ; ils ne font pas dangereux, même on les ôte avec la main fans autre médicament.

Remede pour les Vers.

Les remedes que nous avons rapportés ci-devant pour tuer les vers lorfqu'ils caufent des tranchées, font très-bons pour toute forte de vers : telle eft la poudre que nous avons communiqué pour cela.

Je préfererois à tous les remedes le mercure bien préparé ; il eft ennemi de la vermine, la détruit & empêche qu'il ne s'en produife de nouvelle ; il faut donc donner le mercure doux, fuppofé qu'il foit bien préparé, ou le finabre avec les poudres cordiales,

ou les pilules de finabre, car la feule vapeur du mercure tue les vers.

Les vers qu'on appelle des moraines, qui font au dedans du fondement mourront tous, fi dans l'avoine un peu mouillée, vous mêlez une once ou deux de foufre en poudre, ou fleur de foufre, en continuant quelque tems.

Le foin mouillé avec de l'eau, où on aura diffous du fel nitre ou falpêtre, eft bon pour tuer les vers.

Les feuilles de pêcher & de faules toutes vertes, hachées menu parmi l'avoine, y font très-bonnes.

La fabine en poudre une demie-once mêlée avec l'avoine, fi on continue dix ou douze jours, fera mourir les vers infailliblement.

Si l'on mene un Cheval qui a des vers dans une bergerie, & que fans autre litiere que celle des moutons, on l'y laiffe cinq ou fix jours, tous les vers qu'il a dans le corps fortiront infailliblement, à caufe du nitre qui eft contenu dans la fiente des moutons, mais la caufe ne ceffera pas : il faudra au fortir de-là le purger comme nous enfeignerons, & la caufe en fera ôtée.

La femence de zedoaria pilée, & mêlée dans du fon mouillé avec du vin, tuera toutes fortes de vers ; & afin que vous puiffiez commodément trouver quelque remede pour les vers, vous pouvez choifir l'un des fimples qui fuivent pour le donner parmi le fon ou l'avoine.

La femence de coriandre, de citrons, orange & limons, ou la ratiffure d'ivoire & de corne de cerf.

Les pelotes pour la pouffe décrites au Chapitre CXIX. chafferont tous les vers, fi on en donne une tous les jours dans du fon mouillé fept ou huit jours de fuite.

On peut aux Chevaux qui ont des vers, faire manger du finabre dans du fon mouillé une once chaque fois, & une once de poudre cordiale, & continuer, ou bien lui en donner quatre onces dans une livre de beurre, & deux onces de poudre cordiale, en faire des pilules qu'on fera avaler au Cheval avec une pinte de vin.

Le fublimé doux fix dragmes dans une once de thériaque, en faire deux pilules, tuera tous les vers ; le mercure ou fublimé doux tout feul eft trop froid, c'eft pourquoi on y ajoute la poudre cordiale ou la theriaque pour en faire des pilules : ce qu'il a d'incommode étant donné feul, eft que fouvent il émeut & ne purge pas, & ainfi il fait enfler le Cheval ; mais en donnant un lavement il fera paffer l'enflure : fi on le mêle avec ces cordiaux, il n'en arrivera jamais de mal, & purge par

fois comme une medecine, mais non pas toujours, & on ne connoît son effet que parce que le Cheval s'engraisse étant délivré de cette vermine qui le consumoit & l'empêchoit d'engraisser: beaucoup d'autres choses tuent les vers, comme le foye d'antimoine, il en faut donner deux onces tous les jours dans du son mouillé, & continuer; ou si vous voulez, servez-vous de la poudre suivante. CHAP. CLVIII.

Poudre pour les Vers.

De tous ces simples vous composerez, si vous voulez, cette poudre: prenez coriandre, graines de laituës & de raves & de choux de chacune deux onces, zedoaria une once, rapure de corne de cerf quatre onces, mêlez le tout ensemble pour en donner deux onces dans l'avoine ou dans le son mouillé avec du vin tous les jours pendant une douzaine de jours, & finalement il faut purger le Cheval pour chasser les vers; car après avoir bien employé des poudres & autres drogues, on trouvera qu'il n'y a rien d'égal à la purgation pour tuer les vers, & qu'il faut presque toujours en venir-là.

Pilules purgatives pour tuer les Vers.

IL est très-bon aux Chevaux qui ont des vers de leur donner la purgation suivante, s'ils ne sont pas extenués & maigres, comme il arrive souvent quand ils ont des vers: car il le faudra préparer, si cela est, en l'humectant avec du son mouillé au lieu d'avoine: ou bien pour les préparer à les purger; faites dissoudre dans une pinte de vin une once de policreste, & demie-once de grains de genévre concassé; le matin ayant fait tiédir le vin, faites avaler au Cheval avec la corne, continuez quelques jours pourvû qu'il ne dégoûte pas le Cheval; car s'il le dégoûtoit & lui faisoit perdre le manger, il faut cesser la prise de policreste pour quelques jours, ou même si cela faisoit hérisser le poil, il faut absolument cesser; car on est assuré que le Cheval n'est pas échauffé dans le corps, & qu'on lui peut donner la purgation, pourvû qu'il soit en bon appetit: que s'il ne se dégoûte pas, il préparera admirablement bien le Cheval à la purgation, peut-être même le purgera-t-il, & tuera les vers: quoi qu'il en soit, après cela on peut donner ces pilules, avec assurance d'un fort bon succès. CHAP. CLIX.

Faites cuire une livre de miel dans un poëlon, quand il commencera à s'épaissir, mêlez parmi deux onces d'aloës en poudre selon la grandeur du Cheval; car si c'est un Cheval de carosse, il en faut mettre

CHAP. CLIX.

deux & demie, & s'il eſt fort grand trois onces, & une once & demie de ſemence contre les vers : quand le tout ſera bien cuit & incorporé, il faut ſe graiſſer les mains avec de l'huile d'olive ou d'amandes ameres, ſi on en a, & en former des pilules, & les faire avaler au Cheval, qui ſera bridé ſix heures avant & autant après.

Le même jour que le Cheval aura pris ce remede, il faut lui donner un lavement avec deux pintes de lait, un quarteron de ſucre, & ſix jaunes d'œufs, afin d'appeller les vers par cette douceur dans le fondement ; il faut noter que dans tous les lavemens qu'on donne aux Chevaux pour attirer les vers dans le gros boyau, il ne faut jamais qu'il y entre ni huile ni graiſſe, car tous les deux les chaſſent.

Si vous trouvez trop d'embarras à faire ces pilules, donnez au Cheval qui a des vers une des purgations que j'ai ci-devant ordonné, & particulierement celle où entre le mercure doux ou ſublimé doux, & aſſurément vous réuſſirez dans votre entrepriſe, & vous détruirez tous les vers ; mais ces pilules ont ſouvent fait ce que tous les autres remedes n'avoient pû faire, qui eſt de délivrer le corps d'un Cheval entierement des vers.

On fera ſortir ou mourir tous les vers par cette méthode : faites bouillir environ trois pintes d'eau dans un cocquemar de terre, au fond duquel vous aurez mis une demie-livre de mercure courant, jettez cette eau dans un ſceau d'eau commune, faites boire le Cheval qui a des vers de la ſorte pendant quinze jours, aſſurément cela détruira tous les vers, & le mercure ſervira la quinziéme fois comme la premiere, & vous le retirerez enſuite tout auſſi bon qu'auparavant. Van-Helmond eſt le premier qui a propoſé ce remede, je l'ai vû réuſſir admirablement à des enfans pleins de vers, qui n'ayant point bû d'autre eau que celle qui avoit bouilli ſur l'argent vif, en ont été abſolument délivrés dans quinze jours. Et l'eau n'eſt pas difficile à boire, car elle ne change ni d'odeur, ni de couleur ; & n'a de goût que celui d'eau naturelle ; je l'ai ajouté ici en faveur des pauvres, qui ne peuvent trouver de remede à plus juſte prix : j'en ai vû guérir une infinité de pauvres & de riches.

D'autres mettent deux ou trois livres de mercure courant au fond d'un tonneau, où ils tiennent l'eau pour abreuver les Chevaux qui ont des vers, & la méthode en eſt fort bonne.

Autre Remede méthodique pour tuer les Vers.

Prenez limaille d'acier, qu'on trouvera fort commodément chez les faiseurs d'aiguilles, donnez-en une livre au Cheval qui aura des vers, une once chaque jour dans du son mouillé, elle détruira les vers & les chassera tous du corps du Cheval; j'en ai dit la raison ailleurs, que je ne repeterai pas ici; mais j'ajouterai qu'outre l'effet ci-dessus, la limaille d'acier désobstruera & débouchera les obstructions qui sont dans les veines, les arteres, les intestins, & particulierement dans les conduits du poulmon & ailleurs, qui peuvent, quand elles sont inveterées, causer differentes maladies, qui ensuite ne sont pas faciles à guérir.

Je crois que c'est une bonne précaution de faire manger aux Chevaux au retour de l'armée une livre de cette limaille dans du son mouillé une once chaque jour: car souvent ils ont des vers qui les empêchent d'engraisser, & on ne le sçait pas, ainsi on n'y donne aucun ordre, & le Cheval ne peut se rétablir; mais par l'usage de cette limaille, on prévient le tout:finalementon n'hazarde rien,car l'usage de cette poudre ne peut causer aucun mal & ne coûte guéres. Ensuite de cela le plus assuré est de purger le Cheval, car sans la purgation on n'est jamais assuré d'avoir fait mourir les vers si ce remede ne vous agrée pas, faites le suivant.

Poudre pour tuer les Vers, & ôter la matiere qui les a produits.

Prenez fleurs d'*hipericum* & de fiel de terre de chacun deux onces, coral, semences de laitues & de citron, & bon aloës, de chacun demie-once, coraline, gentiane & dictam, scamonée préparée à la vapeur du soufre & coloquinte, de chacun le poids d'un écu sol, canelle & coriandre de chacun une once, sinabre quatre onces; le tout en poudre sera mêlé ensemble.

Cette poudre sera donnée au matin, le Cheval étant à jeun, dans une pinte de vin rouge, aux grands Chevaux une once & demie, & aux petits une once.

Ensuite on donnera un lavement avec du lait ou du bouillon de trippes, pour appeller par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Il faut continuer sept ou huit fois à donner des prises de cette poudre, ou de deux jours d'intervalle, ou consecutivement, & le Cheval guérira, quelque espece de vers qu'il ait, si après cela on le purge.

CHAP. CLIX.

Autre poudre pour les Vers, & à peu de frais.

Prenez des vers de terre, desquels vous aurez telle quantité qu'il vous plaira, si vous prenez le brou, qui est l'écorce des noix vertes, & en tirez le suc l'ayant pilée, ou bien avec moins de peine faites tremper vingt-quatre heures ces écorces de noix battues ou pilées dans l'eau, & de cette eau vous en arroserez la terre dans des lieux humides & frais, où elle est bien amandée & grasse, d'abord tous les vers qui sont dans la terre sortiront, & on en prendra tant qu'on voudra.

Prenez de ces vers la quantité que vous voudrez, mettez-les dégorger dans de l'eau pure, les y laissant six heures, puis les tirant il en faut remplir un pot de terre bien couvert, le mettre dans le four lorsque les pains en sortent, & les faire si bien sécher sans se brûler, qu'ils puissent se mettre en poudre.

De cette poudre, il en faut donner tous les matins depuis une jusqu'à deux onces dans une pinte de bon vin : elle sera bonne aussi donnée dans du son ou de l'avoine mouillée avec du vin rouge ; mais il y a des Chevaux qui ont de la peine à la manger dans le son & dans l'avoine ; c'est pourquoi il est plus assuré de la donner dans le vin, & continuer sept ou huit jours : comme pour achever de détruire les vers, il est bon de purger le Cheval, je vous propose une purgation dont vous pouvez vous servir si le Cheval est gras; mais s'il est maigre, toute purgation lui portera préjudice. Prenez une once & demie de bonne theriaque, autant de bon aloës, & demie-once de sublimé doux, le tout bien mêlé & incorporé ensemble, sera donné au Cheval avec une pinte de vin rouge. Il n'y a point de vers qui puissent résister à ce remede; & de plus, le Cheval sera très-bien évacué des humeurs impures qu'il pourroit avoir dans le corps. Si vous en voulez sçavoir davantage sur ce sujet, voyez le Livre intitulé, *La Gloria del Cavallo del illustre Signor Pascal Caracciollo*, il traite fort doctement toute la Medecine des Chevaux; Vegetius, dans son Traité *de Arte Veterinariâ, sive Molomedicâ*, au premier livre chapitre XLIV. parle très-bien de la guérison des Chevaux, & plusieurs autres pareillement. Je ne vous ai rien donné dans ce Chapitre que ce que l'experience m'a fait connoître; & sans me faire de fête, je crois que vous ne trouverez rien de plus méthodique ni de plus assuré ailleurs : mais comme je n'en suis pas un bon juge étant suspect dans ma propre cause, j'ai voulu citer les Livres qui ont le mieux traité de cette matiere, afin que le Lecteur curieux puisse en juger après la lecture d'iceux : que s'il ne trouve pas ici un si beau stile, ni si fleuri qu'il le désireroit, je le prie

de croire que je me suis attaché aux choses & non pas aux paroles, fondé sur ces deux mots, *magna pars ignorantium, ut ligno naufragus, verbis heret.* CHAP. CLIX.

Le seigle bouilli & donné au Cheval tous les jours environ un picotin, lui tuera les vers, & il n'en souffrira aucun, si on continue son usage.

Pour efforts de reins ou chûtes.

LEs Chevaux tombent par fois, ou avec tant de violence, ou dans une situation si extraordinaire, qu'ils s'offensent les parties, en sorte que les ligamens, tendons & nerfs souffrent effort, ou ils se rompent les veines dans le corps, d'où le sang se dégorge dans quelque partie du bas ventre où il se congele, & venant à se corrompre, cause ensuite de fâcheux accidens. Quelquefois un Cheval tombant de sa hauteur, fera un effort de reins aussi dangereux que s'il étoit tombé de bien haut: car quand les ligamens qui tiennent l'épine du dos s'étendent & se relâchent, ils font que le Cheval ne peut avoir aucun soutien ni force aux reins. CHAP. CLX.

On connoît ces maux quand on a vû une chûte dangereuse, & que le Cheval jette le sang par la bouche ou par les nazeaux, qu'il a grande peine à cheminer, & tourne la croupe çà & là, ce qui dénote que les reins sont rompus, ou ont souffert effort.

La plus assurée connoissance est, lorsque les Chevaux ne peuvent reculer particulierement en montant, parce que la foiblesse des reins, & la douleur qu'ils y ressentent, les en empêche: les Mulets plus que les Chevaux sont sujets à ces efforts de reins, & ils leur arrivent plus facilement, tant parce qu'ils portent de plus grands fardeaux, que parce qu'ils ont les reins faits comme une carpe, qui sont moins soutenus des côtes que les reins d'un Cheval, qui a les côtes disposées au côté des reins, de sorte qu'ils sont comme des arcs-boutans qui les empêchent de souffrir si-tôt effort que les reins d'un Mulet, qui sont élevés & vont en dos d'âne: ainsi avec la charge qui est grande, quand ils tombent, les reins se cassent plus facilement, n'étant pas appuyés des deux côtés des côtes comme des arcs-boutans. Pour remedier à ce mal, il faut aussi-tôt saigner le Cheval du col en mediocre quantité environ deux livres, & lui frotter ensuite les reins avec la main pour échauffer la partie, puis y appliquer deux grosses ventouses aux deux côtés des reins à l'endroit où il témoigne plus de sensibilité & de douleur; il faut legerement scarifier autour des ventouses de même

CHAP. CLX. qu'on fait aux Hommes, afin de faire fortir le fang extravafé, & appeller la chaleur naturelle en cette partie, prévenir la fluxion en détruifant la chaleur étrangere caufée par la rupture ou effort des reins; les ventoufes achevées, il faut mettre le Cheval dans un travail & le fufpendre, ou faute de travail le barrer dans l'écurie, en forte qu'il ne fe puiffe mouvoir, ni peu, ni beaucoup, le laiffer en cet état cinq ou fix femaines, afin que les remedes puiffent agir, & la nature fortifier la partie, & faire fon profit defdits remedes, ce qui ne feroit pas s'il fe mouvoit : toutes ces précautions prifes, frottez les reins avec ce qui fuit. Prenez parties égales d'efprit de vin & d'huile de thérébentine, agitez-les enfemble dans une fiole jufqu'à ce qu'elles deviennent comme du lait: & de cette compofition frottez tous les reins avec la main pour faire pénétrer le tout, enfuite appliquez chaudement fur tous les reins l'émmielure rouge, dans laquelle il faut mettre des noix de galle en poudre, une demie-once chaque application, & la réiterer par plufieurs fois, fans ôter ce qui fera refté d'emmielure; les reins feront fort enflés fans doute, mais ils doivent être de la forte; après quoi frottez ou étuvez les reins avec un bain de bonnes herbes, comme nous avons enfeigné pour les jambes foulées, Chapitre LXV. & y appliquez deux ferviettes ufées mouillées dans ce bain, & une couverture pardeffus, comme il eft décrit au même Chapitre, continuez ces bains & fomentations fix fois, une chaque jour, voilà pour l'exterieur: Que fi vous n'avez point d'emmielure, après avoir frotté les reins avec l'huile de thérebentine & efprit de vin mêlez enfemble, appliquez deffus de l'onguent de Montpellier deux ou trois jours de fuite; enfuite les bains & fomentations comme ci-devant: ayant travaillé au dehors, fi votre Cheval jettoit du fang par la bouche ou par le nez, il faut donner ordre au dedans, en lui donnant un lavement anodin chaque jour les quatre premiers jours, & enfuite tous les deux jours, puis tous les trois, & lui faire avaler ce qui fuit.

Potion pour les chûtes.

Vous pouvez à ces chûtes dangereufes & efforts de reins, donner tous les jours une once de policrefte, & une once de grains de genévre concaffés, poudre cordiale, autant dans une pinte de vin rouge, & continuer pendant huit jours de deux jours l'un, feront quatre fois, il fera évacuer tout le fang extravafé, réfiftera à la corruption des humeurs, & tiendra le ventre libre au Cheval, chaffant & combattant toute la chaleur étrangere qui eft la caufe du défor-

dre;

dre : & comme les lavemens anodins font utiles à ce mal ; je donnerai ici la defcription d'un très-bon. CHAP. CLI.

Lavement anodin pour chûtes.

Prenez une pinte de lait & une pinte de bouillon de trippes, ou deux pintes de bouillon de trippes, faute de lait, ou même deux pintes de lait au défaut de bouillon de trippes, faites-y bouillir dedans pendant une demie-heûre des feuilles de mauves & de violettes, de chacun trois poignées, femence de lin concaffée une poignée, puis y ajoutez fleurs de camomile & de melilot de chacune une poignée, enfuite coulez, & ajoutez une demie-livre d'huile rofat, fix jaunes d'œufs, & demie-livre de therebentine qu'il faut délayer avec les jaunes d'œufs, autrement elle durciroit ; le tout bien mêlé enfemble, on le donnera tiéde au Cheval l'ayant vuidé de fes feces, comme nous l'avons enfeigné parlant des lavemens.

Vous pouvez après avoir donné ce lavement, donner le lendemain celui avec le fang d'un veau ou d'un mouton tout chaud, comme je l'ai expliqué parlant de la gras-fondure au Chapitre CLI. fur la fin.

Notez qu'à tous ces efforts de reins que le Cheval fait, il n'eft pas befoin de potions, qui ne font ordonnées qu'au cas que le Cheval ait fait une très-grande chûte, qu'il ait quelque veine rompue dans le corps ou autre accident de cette nature, ce qu'on connoît lorfque le fang fort par le nez ou par la bouche ; mais fi le Cheval a fait un fimple effort de reins, fans qu'on voye aucune apparence de rupture de veine, ou d'une grande contufion interieure ; par exemple, s'il ne jette point de fang par le nez, mais feulement en trottant que le derriere lui chancelle fort, qu'il ait peine à reculer, il n'y a qu'à lui appliquer l'huile de therebentine & eau-de-vie, & de bonne emmiellure rouge, ou l'onguent de Montpellier, & enfuite de bons bains & fomentations, comme j'ai dit ci-devant, bien-tôt le Cheval fera remis ; que fi avant tout cela vous lui donnez une des potions que j'ai ordonnées, il en fera plûtôt guéri, quoiqu'elle ne foit pas abfolument néceffaire, non plus que de fufpendre, mais il ne le faut pas laiffer coucher d'un mois, & qu'il foit en lieu où il ne puiffe fe remuer du tout, ni branler d'une place.

Autre Potion pour les chûtes ou efforts de reins.

La premiere potion n'ayant pas produit intérieurement l'effet que vous en attendiez, fi votre Cheval continue à être incom-

modé, il faut le faigner encore une fois, pour lui faire avaler la potion fuivante.

Prenez de l'huile commune un demi-feptier, femence de nafturtium en poudre une once, ou une once & demie fi le Cheval eft grand, bol d'Armenie, & Mumie, de chacune demi-once, faites avaler le tout au Cheval d'abord qu'on s'apperçoit de l'effort, & lui appliquez fur les reins les huiles & l'onguent de Montpellier, auquel il faut ajouter des noix de gales en poudre, puis lui faites les bains & fomentation comme nous avons dit.

Il y en a qui pour un effort de reins font feulement nager le Cheval dans l'eau quand c'eft en efté: mais cela n'eft pas capable de guérir un effort de reins s'il eft grand.

Il faut bien fe donner de garde de travailler le Cheval d'abord qu'il eft guéri; car quoiqu'il ne boite plus, fi vous ne donnez le tems aux reins de fe raffermir, au moindre travail que vous ferez, il fera plus mal qu'au commencement; pour éviter ce défordre, lorfqu'on le croit guéri, il faut l'envoyer à l'eau, le promener en main, & ne le monter d'un mois après la guérifon fi l'effort a été grand; & pour les médiocres efforts à proportion; & tous les jours au retour de la promenade lui frotter les reins avec de bonne eau-de-vie ou de l'efprit de vin.

Si tous les remedes précedens n'ont pas produit l'effet que vous attendiez, comme il arrive affez fouvent, il faut détacher toute la peau qui eft fur les reins, c'eft-à-dire depuis le derriere de la felle que je fuppofe être petite, car une grande felle couvre beaucoup des reins; il faut donc par deux ou trois ouvertures de chaque côté avec une grande efpatule de fer, détacher la peau des reins, environ un demi-pied de large de chaque côté de l'épine du dos, & jufques-vis-à-vis des deux os des hanches, puis y fourrer par les ouvertures des tranches de lard épaiffes comme une piece de trente fols, & larges & longues de deux ou trois doigts, & en fourrer affez pour empêcher la peau de fe reprendre à la chair, frotter toute cette peau détachée avec de l'onguent fait de populeum & d'althea, égale partie, y mettre fur le tout une peau d'agneau qui couvre toute la peau détachée, le poil contre le poil, & un caparaçon ou couverture fur le tout, remettre le Cheval qu'il ne fe puiffe remuer d'une place, le fufpendre, comme j'ai déja dit, & le foir lui donner un lavement avec du policrefte, lequel fera réiteré tous les jours huit jours de fuite, & autant de fois lui donner tous les jours par la bouche au matin une once d'affa-fœtida en poudre dans une chopine de vin.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures, découvrez le mal,

vous trouverez le tout fort enflé, & il faut qu'il le foit pour guérir, faites fortir les tranches de lard, & écouler toutes les eaux rouffes & matieres qui feroient dans la playe; remettez de nouvelles tranches de lard, & frottez tout le mal avec l'onguent fait de l'althea & populeum: couvrez le mal, & continuez de la forte en le panfant tous les deux jours, pendant douze jours, au bout defquels ne mettez plus de tranches de lard, & frottez tout le mal avec l'onguent du Duc: couvrez-le, & le panfez tous les jours, la peau fe reprendra, les playes guériront; mais il ne faut pas manquer de le frotter d'onguent du Duc tous les jours. Finalement il faut ôter la peau d'agneau au bout de dix jours, après que vous ne mettrez plus les bandes de lard; car il doit être guéri entiérement, mais il le faut laiffer encore dans fa place fans le remuer autres dix jours; ce feront trente-deux jours qu'il aura été là, après quoi vous verrez s'il ne boite plus en l'ôtant de fa place, pour le promener peu à peu en main, le mener à l'eau, & l'habituer au travail peu à peu. CHAP. CLX.

Vous pouvez fans détacher la peau des reins, couvrir les reins de boutons de feu, & percer le cuir à la diftance d'un pouce l'un de l'autre, occupant la même place que vous auriez occupé en détachant la peau, y mettre fur le tout un ciroine, & pardeffus deux feuilles de papier, fufpendre & enfermer le Cheval qu'il ne bouge d'une place, & le laiffer un mois de la forte, les efcares tomberont, panfer les playes avec l'onguent du Duc, & fe gouverner pour le refte comme je le viens de prefcrire. Voilà les derniers remedes qu'on fait à ces fortes de maux; quelques-uns préferent le dernier au premier, & pour moi je les trouve également bons s'ils font bien pratiqués, mais le dernier eft plus aifé à faire.

Pour effort à la hanche du Cheval.

LES Chevaux outre les efforts de reins, en font aux autres parties comme aux hanches & ailleurs, dont ils boitent de telle forte qu'ils ne s'en foutiennent point, & en demeurent eftropiés. Ces efforts fe font par des chûtes, d'étendre par trop la cuiffe, ce qui fait que l'os qui joint la cuiffe avec le corps, fort bien fouvent de fa place, ou que les ligamens & tendons s'allongent par trop, en forte que l'humeur contenue en cet endroit pour faciliter le mouvement, fort ou fe congele, ce qui caufe la douleur, & empêche le mouvement de la hanche. CHAP. CLXI.

CHAP. CLXI. Si l'os de la hanche eſt fort relâché, ou bien s'il eſt hors de ſa place, on le connoît au toucher, & en cheminant on voit la place où étoit l'os, plus creuſe, & le Cheval en boite extrêmement, & ne peut ſe ſoutenir ſur la partie. L'ordinaire méthode pour remettre l'os en ſa place eſt de faire tirer l'épine; mais à moins que ce ne ſoit un homme entendu & ſage qui conduiſe cette operation, on eſtropie un Cheval pour ſa vie. Les Maréchaux y procedent en cette maniere; ils attachent une platte-longue autour du pâturon par un des bouts, & l'autre bout ils l'attachent à un buiſſon qui ſoit flexible, puis à coups de foüet ils font marcher le Cheval & tirer de toute ſa force, afin que par cette action violente l'os ſe remette en ſa place; mais ſi cette operation n'eſt conduite avec beaucoup de jugement & de circonſpection, & par un homme fort entendu & ſage, aſſurément il en peut arriver de grands inconvéniens: auſſi rarement réuſſit-elle quand elle eſt pratiquée par les Maréchaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à foüeter un Cheval pour le faire tirer de toute ſa force, & il vaut preſque mieux le traiter comme nous dirons en l'état qu'il eſt, ſans lui faire tirer l'épine.

Suppoſons que l'operation ait été bien faite, & l'os remis en ſa place, ou même qu'on ne l'a pas fait du tout, & qu'on n'a point fait tirer l'épine, ce qui ne ſera pas le plus mal, il faut d'abord frotter la partie malade avec moitié d'eſſence de therebentine, & moitié eſprit de vin, & la bien frotter pour faire pénétrer, & deux heures après frotter le tout avec de l'onguent de Montpellier, le lendemain tirer du ſang au Cheval, deux heures après la ſaignée le frotter encore avec les eſſences comme ci-devant, & enſuite avec l'onguent de Montpellier comme le jour précedent, deux heures après l'application des eſſences; ſur le ſoir, s'il eſt beſoin, rappliquez encore les eſſences, & d'abord que l'on voit qu'elles ont fait leur effet, & que le Cheval ne ſe tourmente plus, couvrir la hanche malade d'un bon ciroine, qui ſera, ſi on veut, un de ceux que nous avons propoſé; en y ajoutant de la poix-raiſine, du maſtic, de l'oliban & du ſoufre, avec beaucoup de poix de Bourgogne, & le tout modérément chaud ſera appliqué ſur la hanche malade, & de la bourre pardeſſus, & on mettra un patin au pied qui n'a point de mal, pour l'obliger à appuyer ſur le côté malade, & ne le point laiſſer coucher; car il faut laiſſer tomber le ciroine avant qu'il ſe doive coucher, puis étant tombé, faire un bon bain ſur la hanche.

Pour les efforts ordinaires qui ne font pas ſi conſidérables, il faut ſe ſervir des mêmes remedes que pour les épaules, le tout à proportion.

S'il y a seulement relaxation de ligamens & de muscles, il faut commencer par la saignée du col, puis se servir d'essences, emmielures, bains & fomentations, comme nous avons enseigné parlant des Chevaux épaulés, Chapitres LIV. & LVI. & je vous dirai qu'un Cheval qui avoit fait un effort à la hanche, & qui boitoit depuis long-tems, dont la hanche & la cuisse se dessechoient manque de nourriture, fut guéri même en hyver, ce qui est plus malaisé qu'en esté, seulement avec l'emmielure, les bains & les fomentations que je vous propose, ayant eu soin avant la premiere application d'emmielure, de frotter la partie avec de l'esprit de vin & de l'essence de therebentine mêlés ensemble, ce qui pénétroit au travers des chairs, & la charge mise pardessus servoit comme d'emplâtre pour concentrer & retenir la vertu de l'huile, & en empêcher qu'elle ne s'évaporât. CHAP. CLXI.

Si tous ces remedes ne réussissent pas, il faut donner le tems à la nature, pour essayer si elle ne guérira point le mal, & ensuite donner le feu qui est le dernier remede qu'il faut tenter, bien loin de commencer par-là.

Quand le mal est à la hanche, & qu'on a tenté les remedes que j'ai proposé, sans avoir guéri le Cheval, il faut avoir recours au feu; mais il ne faut pas faire la faute que font plusieurs gens qui passent pour habiles, & ne le sont pas en ce point; car ils cherchent le mal à cet os qui est au haut de la croupe, & il n'est pas assurément-là, puisqu'il n'y a aucune jointure ni emboitement d'os en ce lieu-là: ainsi inutilement cherchera-t-on à guérir un endroit où il n'y a point de mal; la jointe est à peu près à côté du tronçon de la queuë presque au milieu de la fesse du Cheval sur le derriere, & quand cet os est démis ou relâché, on voit visiblement quand le Cheval marche à l'endroit de cette jointe, l'endroit plus creux que de l'autre côté, même si on applique les deux mains sur les deux jointes, & qu'on fasse marcher le Cheval au pas, on sent d'abord que la jointe de la hanche démise, ou seulement relâchée, est plus creuse dans le tems que le Cheval fait le pas, qu'elle ne l'est de l'autre côté; ainsi on est assuré que le mal est en cet endroit, sans le chercher au haut de la hanche, où il n'y a jamais eu de jointe.

Pour lui donner le feu, il faut marquer avec le couteau de feu un rond tout autour de ce mouvement, à peu près de la largeur d'une grande assiette, le mouvement se trouvant au milieu comme au centre; ce rond qu'on fait tout autour ne doit que brûler le poil & peu ou point la peau, pour servir de marque, & entourer

CHAP. CLXI. l'espace qu'il faut brûler, après on mettra des pointes de feu qui perceront le cuir à un pouce l'un de l'autre, & emplir tout cet espace de ces pointes de feu, un bon ciroine pardessus, de la bourre ou tondure de draps sur le ciroine, mettre un patin à l'autre pied, pour obliger le Cheval à s'appuyer sur celui-là, & le laisser en une place sans se coucher quinze ou vingt jours: en attendant les escares tomberont, on pansera les playes avec de l'eau-de-vie, & on laissera le Cheval jusqu'à trente jours sans le sortir hors de sa place, après quoi on le promenera en main peu à peu pour le faire marcher, & quelque tems après on le travaillera doucement: comme le feu est un grand résolutif, il résoudra & dissipera les humeurs qui faisoient boiter, & fortifiera la partie.

Si l'enflure de la hanche descend sur le jarret, & de-là sur les jambes, il faut saigner le Cheval de la pince, & lui charger les jambes avec l'emmielure susdite, ou le frotter avec de la graisse de mulet ou d'ours, ou de chapon: si vous le promenez doucement, & qu'on le frotte de ces graisses, vous y verrez bien-tôt de l'amandement; la graisse de blereau fera le même effet, on l'appelle en Provence de la graisse de tesson; la moële de cerf & la graisse d'oye sont très-bonnes.

Souvent le Cheval a seulement fait effort au gros nerf qui est au-dedans de la cuisse, en suivant la veine, ce qu'on connoît en ce qu'on trouve le nerf gros & enflé, très-douloureux avec chaleur: si cela est, il faut saigner le Cheval du col, charger la partie avec son sang, mêlé avec de l'esprit de vin, ensuite bonne charge & bons bains, le mal se dissipera: les graisses que j'ai ordonné ci-devant y sont bonnes, comme aussi les onguens des nerfs, & autres que j'ai ordonné pour fortifier les jambes de devant: on peut se servir de l'onguent du Baron, ou de celui d'Oppodeldoc, qui est assurément un des plus beaux remedes qui soit dans ce Livre, & peut-être aussi dans les autres qui parlent de cette matiere.

Pour enflure de Testicules.

CHAP. CLXII. LES bourses enflent aux Chevaux par diverses causes: par fois elles se remplissent de sérosités, qui descendent le long de la production du peritoine; d'autres fois la fluxion se jette sur cette partie, par un coup reçû d'un autre Cheval; souvent pour un effort, le boyau tombe dans les bourses, & c'est ce qu'on appelle descente de boyaux.

L'ordinaire remede, & qui se fait à peu de frais, est de mener les Chevaux à l'eau, qui par sa froideur repousse l'humeur qui se décharge dans les bourses; si elles sont pleines de vent seulement, ou qu'elles soient enflées par une legere inflammation, ils en guérissent; mais si l'inflammation est plus grande, il faudra user du cataplâme suivant. Chap. CLXXI.

Cataplâme.

Prenez cire jaune, beurre frais & huile d'olive, de chacun demie-livre, bon & fort vinaigre demi-septier, mêlez le tout, & le faites cuire ensemble jusqu'à ce que le vinaigre soit à peu près consommé, ôtez du feu, & ajoutez à la composition une once de camphre en poudre, mêlez bien le tout, & l'appliquez sur l'enflure des bourses: & quatre heures après mettez-en de nouvelle, sans ôter l'autre, ni envelopper, & continuez de la sorte: si c'est simplement une inflammation l'enflure cessera & la douleur diminuera: si la douleur & la chaleur disparoissent, & que l'enflure reste, les bourses demeurant fort pendantes, il y a apparence que c'est une hydrocelle, c'est-à-dire que par la relaxation du peritoine les bourses s'emplissent d'eau, & ensuite en demeurent pleines, étant assez mal-aisé de faire évacuer cette eau au travers les pores, l'eau séjournant long-tems peut se corrompre, ulcerer & gâter le testicule, la gangrene suivre, & faire mourir le Cheval.

Pour s'assurer de cela, outre le remede ci-dessus, qui a ôté la chaleur ou l'inflammation, faites le suivant, que s'il ne réussit pas, & que les testicules pendent, & au toucher semblent contenir beaucoup d'eau, il faut châtrer le Cheval en pleine lune, & d'abord que l'incision sera faite, il en sortira une ou deux chopines d'eau rousse qui a causé le mal: du moment que cette eau est évacuée, il n'y a plus de péril s'il n'y a point d'ulcere aux testicules, & le Cheval guérit facilement de sa châtrure si elle est bien faite, & ensuite il ne paroît plus de descente ni d'hydrocelle.

Cataplâme astringeant pour resserrer les Testicules enflés.

Prenez farine d'orge & vinaigre & en faites de la bouillie; lorsqu'elle sera presque cuite, ajoutez-y moitié autant de craye pilée, huile rosat & de coins, de chacune à discretion, & deux pincées de sel, appliquez ce remede chaud, en sorte qu'on y puisse souffrir la main, & le liez sur la partie le mieux qu'il vous sera possible.

Autre Cataplâme réſolutif.

Faites cuire des féves dans la lie de vin de la moins épaiſſe, juſqu'à ce qu'elles ſoient amolies à force de cuire, lors pilez-les pour les mettre en pâte, ajoutez ſur deux livres de ladite pâte, demie-once de caſtoreum en poudre fine, mêlez bien le tout & l'introduiſez dans un ſachet de toile capable d'envelopper les teſticules, couſez l'ouverture du ſachet, & ayant graiſſé les teſticules avec de l'onguent roſat ou avec de l'huile roſat, appliquez le ſachet aſſez chaud pour faire ſon effet: c'eſt-à-dire qu'on le puiſſe ſouffrir ſur le dos de la main, & le liez & attachez le mieux que vous pourrez: au bout de vingt-quatre heures réiterez l'onction & faites chauffer le ſachet dans la lie où les féves ont été cuites, continuez de la ſorte juſqu'à ce que l'enflure ſoit paſſée.

Remede aux Deſcentes ou Hernies.

J'ai connu un Ecuyer fort induſtrieux, qui a trouvé l'invention d'un ſuſpenſoir qu'il met aux Chevaux qui ont des deſcentes de boyaux, en ſorte qu'ils travaillent ſans recevoir d'incommodité de leur deſcente, & même j'ai vû des Chevaux de capriolles avec ce ſuſpenſoir ſauter fort bien, & ſans cela ne pouvoir pas faire un tems: & afin de vous expliquer ce que c'eſt que deſcente de boyau, lorſque le peritoine eſt relâché, le boyau tombe dans les bourſes, ce qui eſt aiſé à apperçevoir; alors on tâche de remettre le boyau avec la main, & l'ayant remis en ſa place, on y doit faire la fomentation ſuivante; ſi on ne peut remettre le boyau, on abat le Cheval en quelque lieu mol, puis on le place ſur les reins, lui tenant les deux jambes de chaque côté liées enſemble, puis on lui baſſine les teſticules avec de l'eau tiéde, enſuite on lui remet le boyau; pendant cela on lui fait le matelas ſuivant, lequel ſera prêt lorſque le Cheval ſe relevera.

Prenez racines de grande conſoude, écorce de grenades & de chêne, noix de cyprès & de galles vertes qu'on prend ſur les chênes, graines de ſumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces, ſemence d'anis & de fenouil de chacun deux onces, fleurs de grenade, camomille & melilot, de chacune deux poignées, poudre d'alun crud une demie-livre, mettez le tout dans un ſachet aſſez large pour envelopper les teſticules; le ſachet ſera piqué & fait comme un matelas; on le fera bouillir avec un demi-picotin de féves dans un pot plein de vin de prunelles de buiſſon, ou de gros vin rouge au défaut de l'autre, deux heures entieres; puis

on

on le liera dextrement, médiocrement chaud fur les tefticules avec des bandes qui font le tour des flancs, & fe lient fur la croupe, & vous verrez bien-tôt de l'amandement: il faut toutes les vingt-quatre heures faire rechauffer le matelas dans le vin, & continuer. Ayant remis le boyau au Cheval, le plus sûr, fans s'embarraffer des remedes, eft de le châtrer, les bourfes fe retirent, & le boyau ne tombe plus dedans. CHAP. CLXII.

Le remede ci-deffus eft bon pour refferrer toutes fortes d'enflures, & pour les réfoudre avec ce matelas.

Les bains que nous décrirons pour le flux de ventre, feront très-excellens aux enflures des bourfes, faifant enfuite les fomentations.

Tefticules meurtris, enflez ou endurcis.

SOuvent les Chevaux fe mettent dans les barres, & fe débattent extraordinairement pour s'en débarraffer, le tefticule fe trouve foulé & meurtri, la fluxion y furvient, la matiere s'y forme, & le tefticule quelquefois fe deffeche & devient dur comme du bois, par la chaleur étrangere que la contufion a caufée; & fi avec cela l'inflammation y eft, ce fera encore pire; le fiége du mal peut être auffi aux ligamens, la fluxion s'arrêtera fur eux, & les fuites en feront fâcheufes. CHAP. CLXIII.

Le remede ordinaire qu'on pratique à ces fortes de maux, eft de châtrer les Chevaux; mais il faut avant cela ôter la douleur & la fluxion, & enfuite le remede peut être bon; mais il eft fâcheux à des Chevaux de manege: outre qu'en certains tems de l'année il n'eft pas fans peril, & même fi la fluxion eft au ligament d'où prend le teftile, quoiqu'on châtre le Cheval, on n'ôte pas la caufe; car le ligament fera dur, plein d'inflammation, qu'il faut avoir ôtée avant d'entreprendre l'operation, à laquelle feulement il faut avoir recours lorfqu'en vain on a tenté tous les remedes que je vais propofer.

Remede très-excellent.

Prenez fuc de choux verts chopine, ou fi vous voulez une livre, feuilles de rhue mondées, de fes côtons une grande poignée, demie-livre de miel, autant de beurre frais, & un quarteron de favon noir, avec une livre de farine de féves; pour compofer le remede, pilez dans un mortier de marbre la rhue, mettez enfuite le miel avec la rhue pilée, puis le fuc de choux, le beurre fondu & le favon noir, & mêlant bien le tout à froid, faites un cataplâme avec la farine de féves

Mmm

CHAP. CLXIII. que vous appliquerez froid sur la partie, avec une vessie de porc, faisant un bandange qui prenne sur le dos du Cheval, & appliquez tous les jours de nouveaux cataplâmes. Le Cheval pourra guérir, quoique le testicule fût dur & lourd ; il y aura assez d'une seule composition du cataplâme pour guérir ce mal ; appliquez-en plusieurs fois, si le mal n'est pas grand.

Que s'il y a grande inflammation ajoutez à toute la composition deux dragmes de camphre en poudre, que vous ferez dissoudre dans trois pleines cueillerées d'esprit de vin ; que si le mal ou l'inflammation n'est que dans les ligamens, c'est-à-dire au-dessus du testicule, frottez l'endroit avec cet esprit de vin camphré, & ensuite appliquez le cataplâme ci-dessus, & continuez.

S'il y avoit matiere formée dans le testicule, ou apparence, il faut faire sur un cuir doux un emplâtre de *Divinum* large comme la paulme de la main, mettez cet emplâtre sur l'endroit où il y a quelque apparence de matiere, & le cataplâme par-dessus le tout ; s'il y a de la matiere formée ou à former, l'emplâtre l'attirera, & essuyant le même emplâtre, on peut le remettre sans en changer tous les jours ; continuez cette méthode, il ne sera aucunement besoin de châtrer le Cheval, car apparemment il guérira.

Il faut saigner le Cheval au commencement de la cure & à la fin ne lui donner que du son, dans lequel tous les jours vous mêlerez deux onces de cristal mineral, pour rafraîchir l'interieur du Cheval ; il facilitera la guérison, appaisant ce feu étranger des entrailles, qui est causé par le consentement & le voisinage du testicule, qui souffre beaucoup de douleur.

Mais comme souvent l'apostume paroît en un endroit plus haut qu'il ne faut pour la faire couler commodément, parce qu'au lieu d'être évacuée, il y a du peril qu'elle ne tombe au bas de la bourse & s'y corrompe faute d'évacuation, l'emplâtre divin n'en ayant attiré qu'une partie, le reste coulant en bas par son propre poids, si cela est, il faut percer avec un bouton de feu tout au bas de la bourse, sans toucher le testicule, la percer pour donner lieu à la matiere de sortir, puis graisser les bourses avec du *Basilicum*, & mettre sur le tout des feuilles de poirées graissées avec du beurre, & dans le trou une tente frottée avec du *Divinum* fondu dans de l'huile rosat, ou de l'huile d'olive simple au défaut ; continuer ce procedé, assurément il guérira sans être châtré : ce remede est bon pour suppurer par tout où il y a ouverture de cuir, & qu'on est obligé de tenir la playe ouverte.

Vous vous servirez de ces remedes selon la grandeur du mal de votre Cheval.

Vegetius au Livre III. Chapitre VIII. *de tumore testiculorum*, dit qu'il faut brûler de l'orge & le mettre en poudre, puis le mêler avec la graisse de porc, & soir & matin en frotter les testicules enflés : il dit de plus, que le fiel d'un chien y est excellent ; on peut éprouver ces remedes sans peril & sans dépense, mais je ne m'en suis jamais servi. CHAP. CLXIII.

Du flux de ventre ou diarée des Chevaux.

LEs Chevaux ont rarement le flux de ventre qu'on nomme aussi diarée ; les Dames qui avoient de l'aversion pour ces deux termes, ont obtenu des Medecins qu'on nommeroit ce mal devoyement, j'y consens pour les Dames & même pour les Hommes ; mais pour les Chevaux nous nous servirons du mot de flux de ventre ou diarée, sans dessein de leur déplaire. Quand les Chevaux en sont attaqués, il est souvent mortel, c'est pourquoi on ne le doit jamais négliger quand il provient sans cause manifeste. Il ne faut pas s'en étonner, si en esté un Cheval a bû de l'eau froide, de puits ou de neiges fondues, comme aussi dans l'usage de l'herbe tendre, ou d'autres alimens & médicamens qui relâchent & produisent un bon effet, en ce qu'ils purgent le Cheval & évacuent partie de ce qu'il a d'impur dans le corps ; il ne doit pas surprendre, ni faire qu'on le prenne pour une diarée ou flux de ventre. CHAP. CLXIV.

Le flux de ventre est causé par la foiblesse de l'estomac, qui ne peut digerer les alimens qui passent par les intestins sans être presque alterés, & sortent par le fondement comme ils ont été pris.

Il vient aussi de corruption d'humeurs amassées dans l'estomac, ou envoyées des parties voisines ; ces humeurs qui sont à charge empêchent la digestion, & irritent la nature à les pousser au-dehors.

Ces humeurs ne sont pas toujours froides & crues, souvent la bile regorge en grande abondance dans les intestins, & sert de lavement qui entraîne ce qui y est contenu ; ce flux n'est guéres dangereux, & souvent la nature s'en trouve soulagée.

Si les alimens sortent tous entiers sans aucune marque de digestion, c'est un mal assez à craindre, car la nature ne peut reparer les forces abattues, sans profiter de la nourriture, & alors elle en profite peu, puisqu'elle les rejette comme elle les prend.

Le cours de ventre, outre les causes interieures, peut arriver de ce que le Cheval mange trop, & ce mal se guérit en retranchant les vivres : il arrive aussi pour manger du foin moisi & corrompu, de l'herbe gelée, de l'avoine germée, & autre mauvaise nourriture ; le boire trop frais, & les fatigues excessives le causent pareillement.

CHAP. CLXIV. Le trop de repos, boire d'abord après avoir mangé grande quantité d'avoine, être trop gras, contribue au flux de ventre; la paille de seigle, aussi-bien que la mauvaise disposition de tout le corps.

La matiere que le Cheval vuide peut servir à connoitre l'humeur qui cause le flux de ventre: si elle bouillonne étant tombée à terre, & qu'elle s'enfle, c'est une marque qu'il y a de la bile fort échauffée: si elle est blanche, c'est une marque de crudité; si les déjections sont comme de l'eau, elles dénotent grande foiblesse d'estomac.

Remede pour le flux de ventre

Lorsque la raclure de boyau suit le flux, il est à craindre qu'il ne se fasse des ulceres aux boyaux, qui apportent ordinairement la mort, si l'on ne rafraîchit promptement les entrailles; ce qu'on fera en faisant cuire de la racine d'altea concassée, autant pesant d'orge en grain concassé, deux onces de chacun dans trois pintes d'eau, avec une once de cristal mineral en poudre, le tout cuit & réduit à une pinte: il en faut donner une chopine deux ou trois fois tous les jours. Il appaisera l'inflammation des entrailles, adoucira l'acrimonie des humeurs, éteindra la bile & tout le feu étranger qui cause la fiévre.

Si c'est de la pituite, il faut fortifier l'estomac, évacuer les humeurs qui surabondent, & resserrer les parties par trop relâchées: ce qui se fera par l'usage des poudres cordiales ou pelotes, & de l'opiate de Kermes, du thériaque, & autres choses chaudes qui ont le pouvoir de fortifier & rétablir les parties: cette sorte de flux de ventre est plus aisé à guérir que les autres.

Souvent par le cours de ventre, la nature se décharge, & se soulage d'un fardeau importun; mais s'il passe trois jours, & que le Cheval perde le manger, la suite en est dangereuse, car les Chevaux deviennent fourbus pour garder trop long-tems ce mal; il faut donc pour le guérir, user d'une maniere de vivre reglée, & de médicamens propres.

Il faut ôter l'avoine au Cheval, lui donner du son mouillé avec du vin rouge, s'il le veut manger, l'orge desseché sur une pelle au feu, puis moulu, sera très-bon, il faut choisir de bon foin: pour les médicamens, il faut commencer par un lavement déterfif tel qui suit.

Lavement déterfif.

Prenez du son de froment bien passé & de l'orge entier, de chacun deux poignées, roses rouges une poignée, demie dragme de bon

opium tranché bien menu, faites bouillir le tout un quart d'heure, puis ajoutez des feuilles de chicorée ſauvage, d'aigremoine de bouillon blanc, de poirée & de mercuriale, de chacun une poignée, faites-en une décoction dans du petit lait, ou dans de l'eau ferrée, ſur deux pintes vous diſſoudrez ſix jaunes d'œufs, miel roſat & ſucre rouge, de chacun quatre onces.

Après que le lavement a détergé & vuidé quelques matieres corrompues qui ſe rencontrent dans les inteſtins, vous lui donnerez le remede ſuivant. Deux onces de foye d'antimoine dans du ſon mouillé, ou bien une demie-once de ſouffre-auré d'antimoine, comme j'ai enſeigné à le donner, & continuer : il fortifiera les parties interieures, appaiſera le bouillonnement ou fermentation des humeurs, & contribuera beaucoup à la guériſon du Cheval ; après quoi vous donnerez le lavement qui ſuit.

Lavement rafraîchiſſant & aſtringeant.

Prenez de l'herbe nommée renouée, en Latin *Centinodia*, ou prenez bourſe de Paſteur, bouillon blanc, de chacune une poigée, feuilles de plantin deux poignées, de balauſtes une demie-poignée, ſemences de myrtilles deux onces, ſemences de laitues & de plantin deux onces de chacune, faites cuire les ſemences concaſſées dans trois pintes de biere, avec demi dragme de bon opium en tranches déliées, ou dans de l'eau d'orge, & enſuite les herbes, puis une poignée de roſes ſéches, coulez & ajoutez-y du miel roſat demie-livre, ſuc roſat quatre onces, pour un lavement qu'on donnera au Cheval dans la méthode ordinaire.

Potion pour le flux de ventre.

Enſuite des deux lavemens, il faut donner cette potion au cas que les priſes & l'uſage de l'antimoine ci-deſſus n'ayent pas fait moderer le flux de ventre, & ne l'ayent appaiſé en partie ; ſi vous ne voyez aucun amandement, ſervez-vous de cette potion ſuivante, & de tems en tems réiterez les lavemens.

Prenez huit groſſes noix muſcades, ou dix ſi elles ſont trop petites, brûlez-les à la chandelle, les piquant au bout d'un coûteau, & les laiſſant brûler juſqu'à ce qu'elles ſoient en charbon, & toutes rouges de l'action du feu, jettez-les dans une pinte de vin rouge & les écraſez dedans, puis les mettez infuſer toute une nuit : faites tiédir le tout, coulez & le donnez au Cheval ; le ſel de ces noix muſcades brûlées ſera diſſous dans le vin, & ce ſel fera ſon effet pour fixer &

CHAP. CLXIV. appaiser ce bouillement qui causoit le flux de ventre ; je m'en suis servi aux Hommes fort utilement à la dissenterie, & pour les Chevaux avant que de leur donner le remede, il faut les tenir bridés deux heures avant la prise, & autant après.

Lavement astringeant.

Prenez trois pintes de biere, dans laquelle vous ferez cuire de la graine de plantin si c'est en hyver, en esté les feuilles valent mieux, & des roses de Provins séches autant, du tout à discretion, ajoutez à la colature deux onces de catholicum double de rhubarbe, & autant de terre sigillée, & le donnez au Cheval, il le resserrera moderément.

Ce remede est très-bon pour arrêter au Cheval une superpurgation, en le donnant deux ou trois fois : ceux qui le mettront en usage en auront satisfaction.

Autre Potion.

Prenez deux pintes de lait, éteignez dedans cinq ou six fois une bille d'acier, après mêlez parmi des pepins de raisins rôtis & pilez deux onces, avec une once & demie de ratissure de corne de cerf calcinée & pilée très-fin, faites un breuvage du tout, que vous donnerez au Cheval, *servatis servandis*.

Autre remede pour le flux de ventre provenant de cause chaude.

CHAP. CLXV. PRenez quatre dragmes de vitriol Romain, pilez-les, & les faites dissoudre dans deux pintes & chopine d'eau de riviere, laissez rasseoir toute la nuit, au matin versez par inclination ce qui sera le plus clair, jettant le limon jaunâtre qui restera au fond, faites tiedir l'eau, (si c'est en hyver) donnez-en chopine au Cheval avec la corne, de six heures en six heures, le tenant bridé une heure avant & une après la prise, c'est-à-dire deux pintes en vingt-quatre heures, qui est un jour naturel. On peut mêler sur chaque pinte de cette eau de vitriol un gros d'anis & un gros de coriandre, tous deux en poudre, elle fera infiniment plus d'effet. Si on continue quelques jours ce remede, & s'il ne dégoûte pas le Cheval, il guérira le cours de ventre provenu de l'émotion des humeurs échauffées ; mais si vous voulez avancer la cure, il faut faire un lavement avec deux pintes de cette eau de vitriol, y ajouter demi-once de roses de Provins séches, & une dragme d'anis, faire bouillir une ondée le tout, passer au travers d'un linge, & ajouter sur le tout trois onces de conserve de roses rouges liquides, un quar-

teron de beurre frais pour en donner un lavement au Cheval en même tems que vous donnez la boiſſon par la bouche, & au bout de douze heures, ſi le Cheval n'eſt pas bien preſſé du mal, que s'il ſe vuide fort ſouvent avec des epreintes, donnez le lavement toutes les ſix heures en donnant la potion. CHAP. CLXV.

Quand les cours de ventre viennent de cauſes froides & d'humeurs flegmatiques & pituiteuſes, il faut après les lavemens précedens donner la potion ſuivante.

Potion pour le cours de ventre provenant de cauſe froide.

Prenez trois chopines de gros vin rouge, dans lequel vous éteindrez trois ou quatre fois des billes d'acier bien rouges, mêlez-y une demie-douzaine de jaunes d'œufs, & une once & demie de vieille thériaque, enſuite de quoi on réiterera les lavemens ſelon la néceſſité.

Lavement aſtringeant.

Dans deux pintes de vin rouge, & une d'eau de pluye, faites bouillir les racines de biſtorte & de tourmentille pilées groſſierement de chacune deux onces, puis y ajoutez les feuilles de cyprès & de pilozelle de chacune une poignée, coulez le tout, & diſſolvez dans la colature deux onces de catholicum fin, & vingt grains d'opium.

Potions pour le cours de ventre provenant de cauſe chaude.

Prenez des eaux de chicorée & de plantin de chacune une chopine, mêlez parmi deux onces de conſerve de roſes, trente grains d'opium, une demie-once de thériaque recente, faites une potion que vous donnerez au Cheval, & lui frottez le ventre avec les bains aſtringeans, qui ſont propres pour tous flux de ventre, de quelque cauſe qu'ils procedent.

Bains aſtringeans pour le flux de ventre.

Prenez des herbes de plantin, de renouée ou *Centinodia*, de chacune quatre poignées, des feuilles de conſoude ou *Symphitum*, de la prêle ou *Equiſetum*, de chacune une poignée, des noix de galle, concaſſées, noix de cyprès vertes, & glands de chêne, le tout concaſſé, & de chacun deux onces, des roſes rouges, & feuilles de bouillon blanc ou *Verbaſcum*, de chacune trois poignées; cuiſez le tout dans un grand pot, moitié vin rouge, moitié eau de pluye, premierement les noix & glands concaſſés, enſuite les feuilles, puis les fleurs; quand le tout ſera bien cuit, ajoutez ſur la fin environ une chopine de vinai-

CHAP. CLXV. gre, & une demi-livre d'huile de coins. Avec ce bain ou lavement on étuvera le ventre du Cheval, & l'on fera les fomentations avec des linges usés, de même que nous avons dit parlant des efforts d'épaules; on pourra aussi oindre le ventre du Cheval avec de l'huile de coins & de mirthilles, autant de l'un que de l'autre.

Ce bain peut être réiteré tant qu'on voudra, il sert à plusieurs usages, comme aux grandes enflures de ventre causées par un coup d'éperon, aux enflures des testicules, de la cuisse & des jarrets, pourvû que ce ne soit point par piqueures de bête venimeuse.

Il faut oindre le ventre du Cheval avec l'onguent de la Comtesse, & le fomenter avec ce bain. De tous ces remedes vous ferez choix de ceux qui vous sembleront les plus profitables au Cheval.

Des Chevaux ausquels le fondement sort.

CHAP. CLXVI. LEs tenêmes, le flux de ventre, les hemorroïdes, d'avoir coupé la queue, & autres maux, font faire de si violens efforts, ou causent de si grandes douleurs aux Chevaux, que le fondement leur en sort, & paroît évidemment hors de sa place. Il arrive aussi pour quelque grand effort que le fondement tombe à un Cheval, & le plus souvent pour avoir coupé la queue: cette incommodité est assez considerable, car elle peut avoir des suites fâcheuses; il faut donc le frotter avec de l'huile rosat tiéde, ensuite tâcher à le remettre; que si après l'avoir fait deux ou trois fois on n'y trouvoit aucun amandement, faites le remede suivant.

Prenez une demie-livre de lait de chevre, ou de vache au défaut, qui est un demi-septier, six dragmes de sel de Saturne, battez bien le tout ensemble jusqu'à ce qu'il se lie & prenne quelque consistance, ce qui se fera en cette sorte; broyez dans un mortier de marbre le sel de Saturne, puis mêlez un peu de lait, & broyez & incorporez bien ensemble, ajoutez encore un peu de lait, & broyez comme auparavant, jusqu'à ce que vous ayez réduit le tout en forme de ferat liquide. S'il y a du lait de reste, il le faut jetter, car quelquefois le sel de Saturne en boit plus, d'autre fois moins, ainsi il faut se regler jusqu'à ce que le tout soit réduit en onguent fort liquide, duquel vous frotterez une tente que vous mettrez dans le fondement, & en appliquerez tout autour, le remede étant continué, fera rentrer ce qui étoit sorti, & guérira le Cheval.

Notez que les Chevaux ausquels le fondement sort pour avoir eu la queue coupée, s'il y a grande enflure, sont en danger de mort, car

c'est

c'eſt preſque toujours un ſigne de gangrene dans la queuë, qui gagne le filet des reins; le remede précedent y peut être appliqué, & s'il ne réuſſit, comptez pour un Cheval perdu celui qui a ce mal. CHAP. CLXVI.

Autre remede.

Prenez de la poudre d'écailles d'huitres bien brûlée deux onces, l'écorce du milieu du bois de frêne toute fraîche quatre onces, un quarteron de bon miel, une demie livre de pâte de ſeigle prête à mettre au four, c'eſt-à-dire de la pâte levée, pilez l'écorce de frêne bien exactement, puis mêlez-la avec la pâte & la poudre d'écaille calcinée & le miel, & du tout faites un cataplâme qu'il faut avoir bien mêlé, & l'appliquer à froid; le lier le mieux qu'on pourra ſur le fondement, & réiterer de douze heures en douze heures, en remettant de nouveau, c'eſt-à-dire renouvellant l'appareil.

Si vous ne pouvez avoir de l'écorce du milieu de frêne toute fraîche, prenez de la ſéche ſeulement deux onces, & la mettez en poudre pour a mêler avec la pâte comme ci-devant.

Le ſerrat refrigerant de Galien, *Album raſis*, & autres remedes Galeniques feront quelque choſe à ce mal, mais les remedes précedens feront plus d'effet.

Et ſi le fondement ne vouloit pas rentrer par tous les remedes précedens, comme il arrive ſouvent, l'inflammation & la grande chaleur en étant ôtées & ne pouvant mieux faire, on coupe ce qui ſort du fondement, & qu'on ne peut remettre: on le coupe avec un couteau de feu bien tranchant, afin d'empêcher l'émoragie: à quelques-uns il rentre d'abord qu'ils ont été arrêtés un quart d'heure ou une demie-heure; mais ſi vous les faites trotter ſeulement trente pas, d'abord il ſort, & c'eſt une marque qu'il y a fiſtule: il faut prendre le tems qu'elle eſt hors du fondement, la lier avec une bonne ficelle, & la couper toute entiere avec un couteau de feu tranchant.

Il faut enſuite graiſſer la playe tous les jours avec de l'*Album raſis*, juſqu'à ce que l'eſcare ſoit tombée, puis frotter la chair vive avec du *Siccativum rubrum*. Bien des Chevaux ſont échappés par-là, & beaucoup de Maréchaux à Paris ont fait cette cure par mon ordre, qui jamais ne l'avoient vu faire, quoique d'ailleurs habiles dans leur Art, & ils ont vû guérir les Chevaux de leurs fiſtules.

Pour efforts de jarret, heurts & coups en icelui.

LEs efforts de jarret ſont les plus dangereux, à cauſe de la douleur que les parties nerveuſes ſouffrent quand elles ſont meurtries; le CHAP. CLXVII.

CHAP. CLXVII. Cheval en féche, il devient maigre, & enfuite il lui refte tant de fâcheux maux, que s'il n'en eft eftropié, tout au moins il en devient difforme.

Les efforts de jarret arrivent par les mêmes caufes que les efforts de hanche : on les connoît en ce que le Cheval boite, le jarret eft enflé : quand on y touche le Cheval feint, & témoigne de la douleur. Pour y donner ordre, il faut faigner le Cheval du col, lui charger tout le jarret avec fon fang mêlé avec de l'eau-de-vie : quand la charge du fang fera féche, appliquer par deffus l'onguent de Montpellier, puis le même jour fans ôter l'onguent, environ huit ou dix heures après qu'il fera appliqué, frotter avec de bonne eau-de-vie. Et toutes les fois que vous réitererez l'onguent de Montpellier il ne faut pas manquer d'y mettre de l'eau-de-vie dans le tems que j'ai dit ; on peut effayer après cela fi on veut des aftringens, tels que nous avons décrits en plufieurs endroits, on les réitere plufieurs fois, pour tâcher à repouffer par tous les moyens la fluxion : les bains aftringens décrits au Chapitre précedent font très-bons ; fi tout cela n'eft pas capable de refferrer l'enflure, il faut appliquer deffus le mal l'onguent du Duc, & de l'eau-de-vie, enfuite les fomentations, & continuer tous les jours : s'il y vient apoftume, on l'ouvre avec un bouton de feu, puis on s'y gouverne comme aux playes fimples. Si l'effort eft leger, il fuffit de frotter le jarret avec l'onguent de Montpellier & avec de l'eau-de-vie.

On traite les coups de pieds de même que les efforts : quand ils font legers, une faignée & charger avec fon fang fuffira, puis frotter avec de l'efprit de vin ; ou bien choififfez parmi les remedes fuivans celui qui vous agréera le plus.

Pour coups de pieds aux jarrets & ailleurs.

Pour des coups de pieds, des embarrures, & autres accidens, il arrive des enflures difficiles à réfoudre & à diffiper : fi l'humeur fe congele en ces parties nerveufes, on ne peut la détruire, & l'enflure dégenere en courbes ; efparvins, veffigons, ou autres maux du jarret : pour les prévenir il faut lorfqu'il ne refte plus de douleur, & qu'il n'y a que l'enflure, baffiner l'endroit & le charger avec de la lie de vin rouge bien épaiffe, mêlée avec le tiers de bon vinaigre. Vous trouverez plufieurs remedes pour ces enflures au Chapitre LX. & fuivans : que fi le mal eft envielli, & qu'il ne veuille pas ceder à ce remede, faites le fuivant, qui eft fort bon.

Remede à l'enflure causée d'un coup.

Prenez une livre de graine de lin réduite en farine, démêlez-la avec du vin suffisamment pour en faire de la bouillie ; faites cuire à feu clair en remuant, lorsqu'il s'épaissira ajoutez thérébentine commune quatre onces, & six onces de poix de Bourgogne qu'on aura fait fondre dans un pot à part, & quand la thérébentine sera bien mêlée dans la bouillie, ajoutez la poix de Bourgogne fondue, ôtez du feu & remuez la composition jusqu'à ce qu'elle soit prête à appliquer, c'est-à-dire, qu'on puisse y souffrir le doigt, & lors il faut l'appliquer sur le mal avec de la filasse & l'envelopper, & réiterer l'applicatio ntoutes les vingt-quatre heures.

Que s'il y avoit grande douleur au jarret, & que le Cheval boitât fort après un coup de pied violent, ou grands efforts dans les barres, le plus sûr seroit d'y mettre de l'onguent du Duc pour ôter la douleur : si vous n'en avez pas, servez-vous du remede suivant.

Il faut faire tout le remede ci-dessus, & au lieu de vin rouge, y mettre du lait, ainsi il y aura de la farine de lin démêlée avec le lait, puis la thérébentine & la poix de Bourgogne fondue avant d'être mêlée ; comme le lait est anodin, il ôte la douleur ; mais il n'est pas résolutif comme le vin : c'est pourquoi lorsque le Cheval ne boitera plus servez-vous du remede avec le vin, pour achever de désenfler. Si ces remedes n'ont pas le succès que vous en devez attendre, ayez recours aux bains Chapitre LXV. & aux autres que nous avons décrits au Chapitre précedent, où vous pourrez ajouter une partie des herbes décrites pour les bains ordinaires au Chapitre LXV.

Ces maux-ci laissent quelquefois des capelets, des esparvins ou des courbes ausquels on est contraint de mettre le feu, ce qui réussit par fois.

D'abord qu'un Cheval a reçu un coup de pied en quelque endroit que ce soit, il le faut saigner du col, puis le bassiner avec de l'esprit de vin cinq ou six fois tous les jours ; s'il n'opere pas assez, servez-vous de l'onguent de Montpellier, & huit heures après frottez avec de l'eau-de-vie, continuez de la sorte tous les jours. Je me trouve parfaitement bien à ces sortes de coups de la graisse de chapon, ou de celle de blereau, ou d'ours, en frotter tous les jours le mal, elle résout l'enflure, & guérit avec le tems.

CHAP. CLXVII.

Autre remede pour les coups de pieds qui ont causé enflure.

Prenez douze ou treize blancs d'œufs, une pinte de bonne eau-de-vie, chopine de vinaigre, deux litrons de farine, battez bien les blancs d'œufs avec un gros morceau d'alun jusqu'à ce qu'ils soient réduits en grosse écume, puis mêlez l'eau-de-vie, le vinaigre & la farine, brouillez & remuez bien le tout à froid, & en chargez, c'est-à-dire couvrez le mal de cette composition, de deux heures en deux heures, jusqu'à ce que l'enflure soit diminuée, ce qui se fera dans vingt-quatre heures.

Autre remede pour resserrer l'enflure d'un coup de pied.

Prenez terre glaise, ou terre dont on fait les pots de terre, détrempez-la avec vinaigre en pâte claire; puis la faites cuire en remuant jusqu'à ce qu'elle s'épaississe & devienne ferme, ôtez du feu, & lorsqu'elle n'est plus que tiéde, mêlez parmi de l'eau-de-vie pour éclaircir encore la terre, comme elle étoit avant de la faire cuire, frottez la partie avec de l'esprit de vin, puis la chargez avec cette composition de trois heures en trois heures.

Au bout de vingt-quatre heures, lavez la partie pour en ôter toute la terre, frottez avec de l'esprit de vin, & rechargez comme auparavant, le mal guérira bien-tôt.

La remolade du Boheme décrite ci-devant en parlant des entorses, est excellente pour résoudre l'enflure d'un coup de pied, & toutes sortes d'enflures.

Pour le gros nerf du jarret étendu & forcé, & pour nerf feru.

CHAP. CLXVIII.

LEs Chevaux ont un gros nerf qui leur entoure le jarret, laissant une place vuide entre l'os où naissent les vessigons, c'est le nerf le plus gros & le plus apparent de tout le corps du Cheval, lequel par un effort dans un travail, ou en le ferrant, ou en descendant dans une pente trop rapide, ou par une chute, ou pour s'être embarrassé sous quelque chose de pesant, vient à s'étendre, même se tord avec si grande violence, que ce nerf est mouvant comme une corde lâche : lorsque le Cheval marche, la jambe pend au jarret, abandonnée comme si elle étoit suspendue, car le gros nerf ne regle plus son mouvement. L'on croiroit que l'os est fracassé, tant la jambe est hors de son action naturelle; dans le tems que le Cheval pose le pied à terre, & que le jarret est étendu en son naturel, l'assiete & l'appui du pied sont bons : même on croi-

roit qu'il y a peu ou point de mal ; mais si vous maniez ce gros nerf, vous le trouverez plus mouvant que n'est l'autre de la jambe qui n'a point souffert & qui est fort tendu ; & pour peu que vous fassiez mouvoir le Cheval çà & là seulement de la croupe, d'abord vous voyez ce gros nerf fléchir & se relâcher, comme s'il étoit rompu ou cassé.

J'ai vû des efforts si extraordinaires & si violens, qu'il paroissoit d'abord que le mal étoit incurable, quoique le Cheval posât son pied à terre, & le situât aussi-bien que s'il n'avoit point eu de mal ; mais c'est au lever quand il chemine qu'on connoît qu'il a fait effort ; pourtant avec les remedes suivans, presque contre toute apparence, les Chevaux se sont trouvés en état de servir comme auparavant ; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un jour.

La plûpart des gens ne croyent & ne peuvent s'imaginer que le mal soit en cet endroit, & le vont chercher à la hanche & ailleurs, même j'ai vû des Maréchaux qui passoient pour habiles, qui n'ont pû se laisser persuader que le mal fût par l'effort qu'avoit souffert ce gros nerf, disant toujours que l'os de la hanche étoit déboité ; mais le tems leur a fait voir qu'ils ne connoissoient pas ce mal, car l'ayant fait traiter comme je dirai ci-après, par eux-mêmes, le Cheval est très-bien guéri.

Il faut d'abord saigner le Cheval du col, lui ôter l'avoine, & le situer dans une place comme on fait à ceux qui ont fait effort de reins, comme je l'expliquerai ci-après : ensuite vous préparerez le remede suivant.

Prenez racines de grande consoude & d'althea ou guimauves concassées grossierement, de chacune deux onces, ou le double si elles sont fraîches, mettez les cuire dans un pot de terre bien net avec du vin rouge ; le tout étant bien couvert, quand elles s'amolissent mettez une poignée de mauves, de guimauves, d'hysope, de veronique & de sanicle, coupez-les menu, laissez cuire le tout, y mettant du vin quand il est nécessaire, afin que rien ne se brûle ; le tout étant bien amolli à force de cuire, il le faut piler dans un mortier de pierre, & le réduire en pâte, le passer par un tamis de crin, comme on passe la casse, puis le remettre chauffer, & y ajouter de la graisse de tesson ou de blereau quatre onces, & l'appliquer tout chaudement, bien envelopper avec de la filasse & du vieux linge, après avoir graissé la partie efforcée avec le remede suivant.

Prenez huile rosat deux onces, de camomille & de genévre, de chacune une once ; mettez chauffer le tout dans une écuelle de

CHAP. CLXVIII.

terre, & mêlez parmi du caſtoreum en poudre le poids de deux écus, & le tout médiocrement chaud, oignez le mal tout doucement, car il pénétre extrêmement : cela eſt beaucoup meilleur que ce que les Maréchaux appellent eſſence, qui ſont véritablement moins cheres, mais qui brûlent le cuir.

Notez qu'il faut ſeulement graiſſer la partie de deux jours l'un à cauſe de l'inflammation qui pourroit ſurvenir ; que ſi ces huiles cauſoient trop de chaleur (ce qu'on connoîtra à voir le nerf plus enflé) oignez ſeulement avec de l'huile roſat chaude pendant que l'inflammation durera.

Quand on leve le cataplâme, il faut appliquer un peu de nouvel onguent tout chaud ſur le vieil, & continuer toujours de la ſorte.

Les ligatures ſont difficiles en ces endroits-là, néanmoins avec des liſieres larges d'un pouce & de deux aunes de long, on les fera : ou, ſi l'on veut mieux faire, il faut coudre l'envelope toutes les fois qu'on le panſe ; ce qui ne cauſe aucune enflure, & tient très-bien, car avec la coûture on ſerre tant & ſi peu qu'on veut : ſi la coûture vous embarraſſe, conſultez un Chirurgien pour ce bandage, que je ne puis décrire aſſez intelligiblement.

Il y a une étude toute particuliere pour bander chaque partie, il faudroit en cet endroit le bandange qu'on appelle retentif, qui ſe fait d'un ſeul chef aux Hommes, mais qu'on fait de deux chefs aux Chevaux en cette partie : il faut obſerver faiſant ce bandage de le peu ſerrer, il faut plûtôt le refaire ſouvent quand il ſe lâche ; l'on placera au commencement du mal le Cheval en un lieu où il ne ſoit point tourmenté des autres, & où il ne puiſſe tourner la croupe ni çà ni là, que ce ſoit une forme de travail qu'on fait avec des barres & des pilliers : même on peut le ſuſpendre, laiſſant la ſuſpente aſſez lâche pour empêcher ſeulement qu'il ne ſe couche, car s'il mouvoit à tout moment ſa croupe, la cure en ſeroit bien plus difficile : ce même procedé guérira toute nerferure quelque dangereuſe qu'elle ſoit, & quand le nerf ſeroit enflé comme le bras, je n'y voudrois faire autre choſe que ce que je viens de preſcrire, mais il ne faut point de caſtoreum.

Notez que lorſque vous croyez le Cheval guéri, au lieu de le faire travailler, il faut lui donner le feu tout autour de ce nerf, commençant fort haut par une raye au milieu du nerf, deux au deſſous dudit nerf, puis le deſſus de la feſſe juſqu'au deſſous du capelet, vis-à-vis l'eſparvin, puis d'une raye à l'autre en travers, rayer tout cela avec le feu, les rayes n'ayant de diſtance qu'un doigt, ſans percer le cuir toutefois, mais fort en couleur de ceriſe, barrer

la veine de la cuisse avec une étoile de feu, & le bas de ladite veine avec des rayes ; mettre un bon ciroine avec de la poix noire, & par dessus de la bourre ou tondure de drap : les escares tombées, laver les playes avec de bonne eau-de-vie jusqu'à ce qu'elles soient séches, ensuite promener le Cheval au pas en main quelque temps avant de le travailler. J'ai guéri par ce procedé un Cheval de douze ans ; & on l'a vendu depuis cinq cens écus ; c'étoit un très-beau & bon Barbe, qui alloit à caprioles, & qui a très-bien servi depuis ce temps-là. CHAP. CLXVIII.

On peut proceder à ce mal d'une autre maniere qui est assez bonne, & qui ne requiert pas tant de soin que la précedente.

Saignez le Cheval du col, situez-le dans une espece de travail comme je l'ai expliqué, & frottez son mal avec les huiles que j'ai dit ; puis étendez sur du cuir doux, le ciroine décrit au Chap. CLXXIV. pour en envelopper tout le jarret, & des écliffes de carton aussi longues que le mal, & qui seront entourées de filasse pour tenir tout le jarret en son état naturel, & particulierement ce gros nerf, & pour cela il faut placer les écliffes au long du gros nerf sur le ciroine ou emplâtre qu'on y a mis, puis lier toutes les écliffes avec trois aunes de ruban de fil large d'un pouce, & ensuite mettre encore de la filasse sur les écliffes sur tout le jarret, & une bonne enveloppe sur le tout qu'il faut coudre avec du fil fort également partout ; laisser le Cheval en cet état pendant trente jours, & faire couler du haut de la cuisse au long du nerf de l'huile rosat & de camomille pour humecter le ciroine. Il faut au bout de dix jours le bander & frotter le mal avec les huiles ci-devant, remettre un nouveau ciroine, des écliffes & les ligatures ci-dessus décrites : on continue de la sorte tous les dix jours sans mouvoir le Cheval d'une place jusqu'à ce qu'il soit raffermi, & que le nerf ne soit plus mouvant, lors on donne le feu au Cheval, comme je l'ai enseigné.

Baume admirable pour efforts de jarret, escare, Cheval épointé, éhanché, nerf feru, coups, heurts, & nerfs foulés.

CE Baume est excellent pour l'effort du gros nerf du jarret : on s'en sert à la place des huiles dont j'ai ordonné de frotter le jarret, & du reste on traite le Cheval comme je l'ai enseigné, c'est-à-dire, le saigner, le situer dans une maniere de travail, & appliquer le caplâme tout au tour du jarret, après l'avoir frotté de ce Baume. CHAP. CLXIX.

On ne peut faire ce Baume qu'au mois de Mai & de Juin.

CHAP. CLXIX. Au mois de Mai & de Juin mettez dans une fiole capable de contenir deux pintes, le plus que vous pourrez de feuilles de roſes, & dans une autre auſſi grande, la même quantité de fleurs *d'hipericum* ou millepertuis, & par deſſus trois demi-ſeptiers d'huile d'olive dans chaque fiole; expoſez le tout au ſoleil, legerement bouché pendant les grandes chaleurs; & outre ces deux fioles, dans un pot de grais capable de contenir trois chopines, mettez la mente à côte rouge nommée baume, herbe à la reine, ou petun, du romarin feuilles & fleurs, orpin qui eſt une eſpece de joubarbe, millefeuilles, autant de l'un que de l'autre coupé menu, & une pinte d'huile d'olive, bouchez le pot avec veſſie de porc ou parchemin mouillé en trois ou quatre doubles, trouez ou percez le parchemin avec une épingle, & expoſez au ſoleil dans les grandes chaleurs, remuant tous les deux jours les herbes & les fleurs, & cela pendant un mois, après quoi vous verſerez le tout dans une baſſine, ſçavoir ce qui eſt dans le pot & dans les deux fioles, avec une pinte de gros vin, une livre de graiſſe de Cheval, demie-livre de graiſſe de teſſon, ſi vous en pouvez avoir, au défaut, de la graiſſe de chapon ou de poule, non de celle qu'on ramaſſe dans la lichefrite en rotiſſant, mais de celle qu'on a ſéparée des boyaux avant que d'être cuite, & une livre de ſucre, avec quatre poignées de fleurs de camomille & de melilot: faites cuire le tout à feu clair, remuant ſans ceſſe juſqu'à ce que toute l'humidité ſoit conſommée, & que les herbes & les fleurs ſoient ſéches: lors paſſez au travers l'étamine de crin, jettez le marc, remuez la liqueur paſſée dans la baſſine, & ajoutez deux livres de thérébentine de Veniſe, faites cuire à petit feu, juſqu'à ce que le baume ſoit fait, c'eſt-à-dire, toutes choſes bien mêlées, & gardez le baume dans une fiole legerement bouchée.

On peut mêler ce baume avec l'Apoſtolorum, l'Egyptiac ou l'onguent du Schmit, pour mondifier & empêcher que les chairs ne ſurmontent: on peut auſſi le mêler avec quelque onguent que ce ſoit, il en augmentera la vertu.

Pour tous les maux que j'ai propoſé où il n'y a point de chaleur ni d'enflure, il faut échauffer la partie avec la main ou avec un bouchon, & enſuite la frotter avec ce baume chaud toutes les douze heures, & continuer; il remettra bien-tôt la partie en bon état, & la guérira: ſi c'eſt un effort de hanche, ou d'épaule, il faut mêler avec ce baume un quart d'eſſence de thérébentine, ou le tiers, & de cela frotter chaudement la partie. La ſeconde application, il faut frotter avec le baume ſeul ſans eſſence, & ſi le Cheval boite encore, remettre de l'eſſence & du baume, mêlez & appliquez comme ci-devant.

Pour

Pour les jambes foulées les en frottant tous les jours deux fois, elles feront bien-tôt en état de fervir : ce baume eft très-bon pour les encloueures, clous de rue, chicots, &c. il les guérira promptement. Il eft bon pour toutes les douleurs froides ; il fait même très-bien aux hommes, foit dit en paffant. CHAP. CLXIX.

On peut, fi on veut, ne faire que la moitié de la dofe, ou le quart ; mais comme il fert à beaucoup de maux, le plus qu'on en peut avoir eft le meilleur, car on ne le peut faire qu'au tems des fleurs.

Pour les os de graiffe & de filandres qui eft la même chofe, ce baume fera très-bien ; verfez-en de chaud fur le mal, il penetrera jufqu'au fond, puis il faut poudrer la filaffe avec de la poudre de vert de gris préparée comme il fuit. Prenez verdet en poudre, mettez-le fur une péle de fer chaude & médiocrement rouge, remuez le verdet inceffamment jufqu'à ce qu'il ne fume plus, & qu'il change de couleur. Etant froid mêlez la moitié autant d'aloes en poudre que vous avez de verdet, ce fera le vert de gris préparé ; par-deffus cette poudre mettez un plumaceau frotté de ce baume chaud, & dans peu l'os de graiffe fe détachera : lors panfez le fond du mal avec l'onguent de la Comteffe jufqu'à guérifon.

Un gentilhomme à la campagne qui a des Chevaux, doit toujours avoir de ce baume ; car il eft très-excellent pour beaucoup de maux : & ceux qui ont un grand équipage à conduire à l'armée en doivent porter pour les accidens qui arrivent tous les jours aux Chevaux.

De la Crampe ou Grampe.

LES Chevaux ont fouvent la grampe qui leur tient le jarret fi roide au fortir de l'écurie, qu'ils ne le peuvent plier, & font quelquefois cinquante pas traînant la jambe, comme s'ils n'avoient point de mouvement au jarret : ce mal vient de foibleffe en cette partie, & particulierement dans les nerfs qui font le mouvement : tout le monde connoît cette maladie, & après y avoir cherché beaucoup de remedes, qui ont été de fortifier la partie avec de bon efprit de vin, avec le baume précedent, avec de bonne emmielure ; enfin je n'en ai point trouvé d'autre pour faire ceffer le mal dans le temps, que de prendre la jambe de derriere au Cheval, & lui faire plier le jarret, lui levant le pied comme fi on le vouloit ferrer ; il faut faire quelque effort pour cela, mais d'abord que le Cheval aura plié le jarret par l'effort que vous ferez, ce mal ceffera pour le coup ; mais ce fera à recommencer la premiere fois que la grampe reviendra. Je ne CHAP. CLXX.

CHAP. CLXX. m'étendrai pas davantage fur ce mal, ce que j'en ai dit fuffira pour les curieux, n'en ayant point donné la connoiffance, parce qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour s'en appercevoir facilement.

Des Capelets.

CHAP. CLXXI.

Le capelet eft une tumeur ordinairement fans grande douleur, engendrée d'une matiere flegmatique & froide, qui s'endurcit par fa vifcofité.

Cette infirmité naît à la tête du jarret, autrement dite la pointe du jarret, & paroît en cet endroit groffe & détachée de l'os ; fans beaucoup de douleur ; elle croît par le travail, mais elle ne devient jamais très-groffe.

Elle vient enfuite des fatigues ou lorfque le Cheval s'eft frotté contre quelque chofe de dur, ce qui y a appellé la fluxion.

Ce mal eft curable dans le commencement, mais il eft incurable quand il eft vieil, & lors il eft douloureux, & en cet état-là c'eft un grand mal, où il y a peu de remede, hors d'y mettre le feu, & encore le feu ne le réfoudra-t-il pas entierement, & il pourra revenir fi le travail eft trop violent.

Pour tenter fa guérifon, il faut étuver le capelet avec les deux tiers d'eau-de-vie, & un tiers d'huile de noix, enfuite extrêmement frotter avec la main pour faire pénetrer l'eau-de-vie.

On peut enfuite, ayant rafé le poil, appliquer deffus le ciroine, que nous décrirons ci-après, ou celui qui fuit.

Ciroine réfolutif.

Prenez Galbanum une once, Ammoniac trois onces, oppoponax une once & demie, faites infufer le tout dans une chopine de vinaigre deux jours entiers le remuant fouvent, puis faites-le cuire jufqu'à ce que le vinaigre foit à moitié confommé, & le paffez chaud à travers un linge, remettez-le fur le feu jufqu'à ce qu'il commence à s'épaiffir ; pour lors ajoutez-y poix noire & poix réfine de chacune quatre onces, thérebentine deux onces, mêlez le tout, & en faites emplâtre, que vous appliquerez fur le mal, & que vous renouvellerez tous les neuf jours, jufqu'à ce que la tumeur foit confommée : l'onguent réfolutif du Chapitre CXLVIII. & l'onguent de noix réfoudront les capelets, s'ils font continuez long-tems.

Si le mal n'eft confommé par ces remedes, prenez du vinaigre très-

fort une chopine, mettez diffoudre dedans auprès du feu fel nitre, fel ammoniac, gomme ammoniac de chacun une once ; le tout fondu, ajoutez quatre onces de miel, & ôtez du feu, & en baffinez deux fois tous les jours le capelet, qui ne guérira pas s'il eft vieil, gros & endurci ; mais ce mal choque plus la vûe qu'il ne nuit au Cheval, quoique quand le Cheval les a fupportés long-tems, & qu'ils font envieillis & endurcis, ils lui faffent perdre le corps par la douleur qu'ils caufent, & finalement ils le font boitter ; & j'en ai vû d'eftropiés, mais ce n'eft que dans les montagnes où l'on tient fans difcrétion les Chevaux plus fujets qu'ils ne font capables de fouffrir. CHAP. CLXXI.

Tous ces remedes n'ayant rien operé, il faut avoir recours au feu, & faire une étoile avec les couteaux de feu fur la groffeur ou capelet, enforte que toute la groffeur en foit bien entourée, les rayes fort près à près, puis avec de l'efprit de vitriol paffer avec un pinceau au long des rayes pour bien en imbiber les endroits brûlés : laiffez fécher cela, ce qui fera bien-tôt, & enfuite mettez de la poix noire chaude fur les endroits brûlés, & de la bourre ou tondure de drap fur le tout ; il faut laiffer fécher ou imbiber l'efprit de vitriol dans les rayes, car fi l'endroit étoit humide la poix ne pourroit s'attacher deffus ; laiffez tomber l'efcare, puis frottez avec de l'eau-de-vie tous les jours jufqu'à ce que cela foit fec, le capelet peu à peu fe diffipera, que fi on continue à tenir trop le Cheval fur les hanches après fa guérifon, & plus qu'il n'eft capable de le fouffrir, on l'eftropiera pour toujours.

Des Veffigons.

LE veffigon eft une humeur froide, flegmatique & fereufe, ce qui fait que l'enflure eft molle : auffi quand on la pouffe d'un côté, elle paroît de l'autre, elle cede fous la main. CHAP. CLXXII.

Les caufes des veffigons font les fatigues exceffives des Chevaux en leur jeune âge ; le jarret mal formé, trop petit ou foible, & le trop grand féjour dans les écuries qui font fort en talus, où les Chevaux ont le devant fort élevé : les Chevaux qui ont le jarret charnu & petit, y font plus fujets que les autres.

Les veffigons paffent par fois des deux côtés du jarret, mais quand ils commencent ils paroiffent feulement en dehors ; la cure des uns & des autres eft affez difficile.

Ils font aifés à connoître, car on voit une groffeur comme la moitié d'une petite pomme, plus ou moins, entre le gros nerf du jarret & le bout de l'os de la cuiffe, la tumeur eft molle & fans douleur ; les poulains héritent fouvent de cette infirmité de leurs peres.

CHAP. CLXXII. Il y a peu de remedes aux veſſigons quand ils ſont fort gros & endurcis, hors d'y mettre le feu ; mais avant qu'ils ſoient gros, endurcis & vieux, on peut y donner remede.

Il faut raſer le poil ſur le veſſigon, & mettre des choſes deſſus qui ayent la vertu d'amolir, & enſuite de réſoudre la tumeur.

Pour amollir prenez les racines de brionia, qui eſt la coulevrée, & de concombre ſauvage, ou au défaut de la derniere, de l'iris commun, de chacune deux onces, concaſſez-les groſſierement, & les faites cuire dans l'huile d'olive & graiſſe de porc, autant de l'un que de l'autre, juſqu'à ce qu'elles commencent à s'amollir, alors ôtez-les du feu, pilez-les juſqu'à ce qu'elles ſoient en pâte, paſſez au travers le tamis de crin, remettez-les dans l'huile & la graiſſe, & y ajoutez de la therebentine quatre onces, poix réſine autant, avec une demie livre de l'onguent réſumptif : le tout fondu il faut ajouter farine de lin & fenu-grec, autant de l'un que de l'autre, & en ſuffiſante quantité pour épaiſſir le tout en conſiſtance de cataplâme, qu'on appliquera ſur le veſſigon avec de la filaſſe, puis on l'enveloppera, liant la partie avec une enveloppe qu'on coudra au lieu d'y faire la ligature : on le renouvellera toutes les deux fois vingt-quatre heures, il amolira fort cette partie ; enſuite de quoi il faut réſoudre la tumeur.

On pourra ſans tant de peine, mais auſſi cherement, amollir les tumeurs avec les emplâtres d'oxicroceum, & de melilot mêlez enſemble, autant de l'un que de l'autre, appliquez ſur le mal, & continuer.

Pour réſoudre une Tumeur.

Prenez trois pintes de fort vinaigre, mettez éteindre dedans quatre ou cinq morceaux de chaux vive ; quand elle ſera abſolument éteinte, laiſſez repoſer le tout deux heures, paſſez le vinaigre, & jettez dedans deux poignées de cendre de farment toutes chaudes, laiſſez-les raſſeoir, puis verſez par inclination dans une autre terrine, ce qui ſera plus clair, jettant tout le marc.

Dans une pinte de ce vinaigre ajoutez huile de petrole quatre onces, huile de caſtor autant, alun brûlé deux onces, ſoufre autant, & quatre onces de fiente de pigeon ſéche ; faites bouillir le tout enſemble un quart-d'heure, & en étuvez le veſſigon tous les jours ; ce remede étant continué ſept ou huit jours, pourra peut-être réſoudre la tumeur, & la diſſiper. Si le Cheval a le cuir tendre & délicat, ce bain cauteriſera, & fera ſortir des eaux rouſſes, ſans pourtant faire tomber d'eſcare : que s'il a le cuir dur & ſec, il ſe fera comme une galle en cet endroit qu'il faudra graiſſer enſuite pour la faire tomber. L'emplâ-

tre de noix eſt fort réſolutif, mais il ſeroit mal-aiſé de le lier deſſus. CHAP. CLXXII.

Quand la tumeur ſera diſſipée, il faudra barrer les veines deſſus & deſſous le jarret, ce qu'on peut faire auſſi au commencement.

Il ne manque pas de ſimples qui ramolliſſent, qui rarefient & diſcutent : ſi les deux remedes que je viens de propoſer n'apportent pas le ſoulagement que vous attendez, il faudra en tenter un autre que nous allons décrire, puis y mettre le feu, s'il ne réuſſit pas.

Autre remede pour guérir les Veſſigons.

Il faut raſer le poil & ramollir la partie avec les ramolitifs ; le veſſigon étant amolli, il faut appliquer deſſus l'onguent des vers, ou celui de Scarabeus : ſi on a difficulté de trouver l'onguent de Scarabeus, on prendra un des retoires que j'ai ordonné ci-devant, & on l'appliquera comme ſi c'étoit l'onguent de Scarabeus, avec les mêmes précautions de raſer & d'amollir avant de s'en ſervir : il fera à peu près les mêmes effets ; mais ſi le veſſigon revient dans quelque tems, comme il y a apparence, il faut avoir recours au feu & le donner des deux côtés, quoiqu'il ne paroiſſe qu'en dehors, parce que ſi on donnoit ſimplement le feu d'un côté, il chaſſeroit d'abord le veſſigon de l'autre.

Onguent du Duc de Neubourg.

METTEZ dans un mortier de marbre une once de mercure ; CHAP. CLXXIII. (qui eſt le vif argent) & demie-once de ſoufre en poudre, remuez-les avec le pilon juſqu'à ce que le mercure ſoit éteint, c'eſt-à-dire incorporé avec le ſoufre qui deviendra noir ; lors ajoutez dans le mortier quatre onces de graiſſe blanche, & remuez avec le pilon juſqu'à ce que le mercure ſoit incorporé avec la graiſſe, puis mettez le tout dans un poelon ſur un feu lent avec deux livres d'huile de lin, & demie-once d'huile d'aſpic : laiſſez bien incorporer le tout en remuant doucement avec une eſpatule de bois, puis ajoutez thérebentine quatre onces, onguent de Pompholix deux onces, & deux onces d'écailles d'huitres brûlées & pilées fort menu, laiſſez cuire le tout à feu lent pendant un quart d'heure, puis ajoutez vert de gris quatre onces, arſenic une once, précipité rouge une once, *folium indium* demie-once, cantarides demie-once, que ces ſix drogues ſoient pilées & tamiſées fort fin avant de les mêler, & les ayant mis dans la baſſine, ôtez-la de deſſus le feu, & remuez ſans ceſſe hors du feu une heure, puis ajoutez demie-once de couproſe blanche concaſſée, re-

Ooo iij

CHAP. CLXXIII. mettez fur un très-petit feu pour tenir les drogues feulement en fonte, & remuez fans ceffe avec une eftapule de bois, jufqu'à ce que le tout commence à fe refroidir, fe lie & fe mette en confiftance (ce qui ne fera pas fi-tôt) lors verfez le tout dans un pot pour le laiffer refroidir, & quinze ou vingt jours après remuez l'onguent afin que l'huile qui furnage, s'incorpore avec l'onguent, couvrez le pot, & dans un mois l'onguent fera prêt à employer, & non plûtôt, fi on l'a remué jufqu'au fond.

Cet onguent eft une efpece de cauftic : il eft admirablement bon pour diffiper les veffigons, les molettes, les loupes, les furos, les poireaux, & les boutons de farcin, même tout feul il guérit le farcin ; il *réuffit fort bien étant appliqué fur les javars encornés quand la chair eft furmontée ; enfin on peut l'appliquer fur toutes les parties du corps du Cheval lorfqu'il faut confommer quelque chofe, hors à la bouche.

On l'applique à froid en graiffant legerement la partie tous les jours, afin qu'il ne caufe pas d'enflure ; à un furos & un veffigon on en met un emplâtre de la largeur du furos, & on le lie, le laiffant deux fois vingt-quatre heures, puis on l'ôte, l'efcare fe fait, & graiffant de faindoux elle tombe.

On le doit appliquer avec un pinceau, afin de n'en mettre que ce qu'on veut.

Il fe garde long-tems, plus il eft vieux, meilleur il eft.

On pourra refferrer un veffigon par le remede fuivant ; mais il reviendra fi le Cheval travaille beaucoup.

Prenez une pinte de fort vinaigre, mettez dedans trois onces de galbanum, & autant de maftic, faites cuire & diffoudre ces drogues, jufqu'à ce que les deux tiers du vinaigre foient confommés, puis mêlez parmi, bol fin ou de Levant une livre, & de therebentine commune autant, mêlez le tout fur un feu lent, pour en faire une charge, c'eft-à-dire, que cela foit en confiftance d'emmielure, appliquez-la chaude fur le veffigon, elle s'y attachera, & mettez du papier par-deffus.

Quand on voudra y appliquer le feu, il eft bon d'avoir ufé de ramolitifs, afin qu'il puiffe agir avec plus d'efficace ; il faut appliquer le feu en Lune vieille, & barrer la veine en même-tems, avec le feu au haut & au bas du jarret : quand le veffigon eft devenu fort gros le feu n'y réuffit pas toujours, il en refferre une partie, mais non entierement ; ainfi le plus sûr eft dès qu'on apperçoit un veffigon, de le rayer avec le feu au dedans & au dehors du jarret, car fi on donne le feu fimplement fur l'endroit où eft le veffigon, qui fera par exemple au dehors du jarret, le feu le pouffera au dedans, ainfi il faut recommencer & donner le feu en dedans ; le plus affuré eft de

donner toujours le feu dedans & dehors, quelque infirmité que le Cheval ait ; à plus forte raifon pour le veffigon, qui naturellement paffe d'un côté à l'autre du jarret. CHAP. CLXXIII.

Du Jardon ou Jardé.

LE Jardon eft une tumeur calleufe caufée de matiere flegmatique & vifqueufe qui manque de chaleur pour la réfoudre, à caufe de fa dureté ; elle preffe les nerfs & les tendons qui font le mouvement, & par ce moyen caufe très-grande douleur au Cheval, enforte qu'il en demeure maigre, fouvent boiteux & étroit de boyaux : cette incommodité eft confiderable, elle peut eftropier le Cheval & le rendre inutile : ce mal eft prefque toujours héreditaire, il vient pourtant de fatigue, & de ce que les Chevaux ayant le jarret petit & foible, on les contraint à galoper fur les hanches & à faire d'autres actions où il faut que le jarret porte tout le corps, en montant & defcendant les montagnes, comme encore les voltes & les courbettes ; mais ce qui leur nuit plus que tout au jarret, font les arrêts trop précipités & courts au bout d'une courfe violente, car un feul arrêt fait mal-à-propos, peut caufer un jardon ou un efparvin, l'un & l'autre eftropient très-fouvent un Cheval. CHAP. CLXXIV.

Le remede au jardon, eft de rafer le poil & appliquer deffus un ciroine, il le diffipera pour quelque tems fi le Cheval n'en eft pas boiteux ; mais fi le Cheval eft boiteux du jardon, ou s'il a beaucoup travaillé, il reviendra ; c'eft pourquoi le plus affuré eft d'appliquer le feu après le ciroine : on peut fe fervir du ciroine ci-devant ou du fuivant.

Ciroine ou Emplâtre réfolutif.

Prenez emplâtre *Diachilum magnum cum Gemmis* deux onces, finabre une once & demie, *Gummi Bdellii Oppoponacis*, & *Ammoniaci* de chacun une once & demie, huile d'afpic & de therebentine de chacune une once, cire neuve autant qu'il fera befoin : il faut macerer les gommes dans du vinaigre, puis les faire cuire à feu lent, les paffer par un linge, puis ajouter le refte, & en faire une maffe d'emplâtre, laquelle doit être préparée par un Apoticaire, car il eft difficile de cuire les gommes fans les brûler ; d'en donner ici le moyen, il feroit peut-être inutile fi on ne le voyoit faire.

Vous étendrez de cet emplâtre fur du cuir, & l'appliquerez fur le jardon, ou bien l'emplâtre de noix, l'ayant puiffamment frotté avec

CHAP. CLXXIV. de l'huile d'iris : il faut laisser ces emplâtres sept ou huit jours, & ensuite y appliquer le feu dextrement en forme de plume, parce que le lieu ayant été ramolli, le feu pénetrera autant que s'il étoit donné rudement sans avoir ramolli auparavant, & ainsi il paroîtra moins ; en mettant le feu on arrêtera la veine dessus & dessous le jarret, avec une, deux ou trois rayes de feu qui la traverseront : l'on peut appliquer une raye de feu tout le long de la veine, depuis l'endroit où vous l'avez arrêtée jusqu'à l'autre.

Ce ciroine est bon pour dissiper toutes grosseurs qui sont restées au boulet ou ailleurs, ensuite d'un heurt, d'un coup ou d'autre chose : il résoudra le tout, si on le tient quelque-tems dessus, comme le fera aussi l'onguent de noix.

Esparvin sec.

CHAP. CLXXV. L'Esparvin sec à la difference de l'autre, est celui où il ne paroît rien au jarret ; ce n'est autre chose qu'un mouvement dépravé & gâté qui semble tenir quelque chose du mouvement convulsif : il procede de ce que le jarret est embarrassé par des matieres crasses & visqueuses, qui descendent des parties d'en haut, & s'arrêtent aux muscles qui font le mouvement, elles empêchent le jarret de se mouvoir ; de sorte que le Cheval est contraint de faire tout le mouvement de la hanche, & ainsi il leve la jambe tout à coup, & la hausse plus qu'il ne feroit néceſsaire. Une marque de cet embarras est que la plûpart des Chevaux qui harpent, d'abord que le jarret est échauffé, c'est-à-dire, quand ils ont fait cinq ou six pas, ils ne harpent plus : arrêtez un moment, que le jarret se refroidisse : les premiers pas que le Cheval fera, il haussera la jambe comme il avoit fait au sortir de l'écurie, qui est ce que nous appellons harper. Ce mal est connu de tous les hommes qui ont des yeux, car voyant hausser une jambe de derriere à un Cheval plus qu'il n'est néceſsaire pour marcher, on connoît que c'est un esparvin qui en est la cause. Ils ont ce mal par fois à tous les deux jarrets, il n'est pas toujours douloureux, & ne porte pas un préjudice si notable que l'esparvin de bœuf ; mais si le Cheval est étroit du derriere, il en vaudra beaucoup moins, si ce n'est qu'on le mette aux courbettes, auquel cas, il les rabatra de plus haut, & avec plus de grace ; mais il en sera bien plûtôt usé, car les esparvins quoique secs ne sont pas toujours sans douleur ; on dit de ces Chevaux qu'ils harpent.

Cette incommodité n'empêche pas beaucoup de gens d'acheter un

un Cheval, mais on en doit prendre meilleur marché de beaucoup ; car c'eſt un grand défaut de quelque ſens qu'on le tourne, & finale-ment le Cheval en demeure eſtropié ou peu s'en manque, & il n'eſt jamais vîte. CHAP. CLXXV.

Je ne connois de remedes pour ce mal, que celui du feu, je n'y en ai jamais vû pratiquer d'autres ; c'eſt pourquoi à mon égard il demeurera incurable, ſi on n'eſt réſolu d'y donner le feu.

Lorſque les Chevaux à force de harper deviennent boiteux, comme il arrive ſouvent, lors il ne faut pas héſiter d'y donner le feu, tout comme ſi c'étoit un eſparvin de bœuf, & il réuſſit quelquefois, & dans deux ou trois mois les Chevaux ſe peuvent rétablir. Quoiqu'un Cheval qui harpe ne boitte pas, c'eſt une bonne methode d'y donner le feu, car il réſout & conſume une partie de ces matieres craſſes & viſqueuſes, qui étant arrêtées & fixées dans les muſcles du jarret cauſent le mouvement extraordinaire qu'on appelle harper, qui enfin avec le tems fait preſque toujours boitter le Cheval.

De l'Eſparvin de Bœuf.

L'Autre ſorte d'eſparvin, eſt celui qu'on appelle de bœuf, car les vieux bœufs en ont preſque tous : c'eſt une tumeur qui s'engendre par le concours des humeurs froides qui s'endurciſſent avec le tems, & deviennent comme l'os, ce qu'il y a de plus ſubtil dans la tumeur étant exhalé & réſout ; il eſt cauſé des mêmes accidens que le jardon & le veſſigon, mais il fait boitter le Cheval : on le connoît en ce que c'eſt une groſſeur ſituée au bas & au-dedans du jarret, nottée dans la figure au chiffre 30. à l'endroit où la jambe joint : il paroît peu au commencement, puis il groſſit. CHAP. CLXXVI.

Le Cheval boitte ſouvent des eſparvins, par fois auſſi il n'en boitte pas ; la douleur qu'ils lui cauſent, eſt ſouvent ſi grande, qu'ils en demeurent maigres, éflanqués, & ne peuvent ſupporter le travail : les Chevaux qui ont de ces eſparvins, n'ont jamais guéres de boyaux, & pour mon particulier je n'en voudrois point pour quelque prix que ce fût.

J'ai vû beaucoup de Chevaux avec deux gros eſparvins de bœuf, leſquels ne boittoient pas, ni n'en étoient pas plus maigres, trottant en main ſur le pavé également des deux jambes de derriere, & ne manquant point de boyau : ces Chevaux ſerviront dans les plaines, ſans qu'il en arrive ſi-tôt aucun mal, mais dans un pays de montagnes le plus sûr eſt de n'en point faire uſage.

CHAP. CLXXVI. Néanmoins les Marchands de Chevaux les plus connoisseurs achetent des Chevaux avec des esparvins de bœuf, comme je les ai décrits, pourvû qu'ils ne boittent pas, & qu'ils marchent bien & également, mais ils ne les achetent pas pour s'en servir, car le service n'en vaut rien, c'est pour y gagner dessus; aussi ils ne laissent pas de les revendre comme de bons Chevaux; pour mon particulier, je n'en voudrois pas, sur-tout dans les pays de montagnes, où les jarrets ont beaucoup à souffrir.

Ce mal est très-dangereux, & on est obligé d'en venir au dernier remede, qui est le feu, qui ne le guérit pas toujours.

Quand le mal est héréditaire, il n'y a pas d'autre remede que le feu: on peut pourtant dans son commencement tenter quelques remedes topiques, c'est-à-dire exterieurs.

Prenez les onguens d'Agrippa, Martiarum & d'Althea, de chacun deux onces, huile d'iris une once, huile de lombris & de semences d'hiebles trois onces, mêlez le tout ensemble, appliquez tout chaud comme un emplâtre sur l'esparvin, & continuez huit ou dix jours, au bout desquels si vous ne voyez aucun amandement, il faut raser le lieu, & appliquer dessus un ciroine pendant cinq ou six jours, puis mettre le feu sur l'esparvin fort proprement, mais sans le flatter: on observera d'arrêter la veine dessus & dessous le jarret avec le feu, & une raye au long de la veine, depuis l'endroit où elle est arrêtée en haut jusqu'au bas, où elle est encore arrêtée demi-pied au-dessous du jarret, & un pied au-dessus, parce que cette grosse veine, si elle n'est arrêtée, abreuve continuellement la tumeur.

Et afin qu'on n'y soit pas trompé, je vous donnerai avis que personne ne peut assurer qu'il guérira & rendra droit un Cheval qui a un esparvin avec le feu, & pourtant il n'y a point d'autre remede, comptez là-dessus. Il en guérit beaucoup, mais plusieurs demeurent boiteux toute leur vie, sur-tout les Chevaux qui l'ont supporté long-tems; ils ne laissent pas de servir, mais le service d'un Cheval boiteux n'a jamais été guéres agréable ni beaucoup utile.

Des *Varisses*.

CHAP. CLXXVII. Avant de parler de la courbe, je ferai connoître une tumeur nommée varisse, qui est souvent prise par plusieurs Maréchaux pour une courbe, & qui ne l'est point. La cause des varisses est premierement d'avoir les veines trop grosses au plat de la cuisse, ensuite le Cheval dans la jeunesse venant à faire un effort de jarret, le sang se

porte en cette partie avec trop d'impetuosité & en grande abondance, ainsi la veine se dilate en cet endroit sous l'os du jarret, & la varisse se forme : elle vient à côté de la courbe & un peu plus bas : elle est située sous un os qui est au-dedans du jarret le plus élevé & le plus apparent de tout le jarret en dedans, & la grosse veine de la cuisse passe dessous la tumeur, s'y dégorge & forme la varisse : elle est molle, & cede sous la main lorsqu'on la touche ; on la peut comparer aux varisses des hommes, puisque c'est une dilatation de la veine en cet endroit, qui n'est point douloureuse. Le seul remede à ce mal est d'arracher un pan de veine au jarret, comme j'en enseignerai la méthode au Chapitre CLXXXV. Ce mal est plus ordinaire aux Chevaux de carosse chargés de chair qu'aux autres ; il n'est pas douloureux, il ne fait pas boitter le Cheval, & ne lui nuit pas extrêmement ; mais comme les gens de peu d'experience ont peur de tout, ils croyent d'abord que c'est une courbe, ce qui n'est pas, car la courbe est dure & n'est pas située au même endroit ; on peut, si on veut, frotter l'enflure avec de l'huile de laurier de tems en tems ; elle fera pousser une galle ou une croûte sur l'enflure, laquelle on dissipe en lavant la partie avec de la lavure d'écuelles, & lorsque la galle ou la croûte est ôtée, il faut refrotter encore avec de l'huile de laurier, & continuer ce procedé & barrer la veine au dessus & au dessous du jarret : cela dissipera la varisse, mais elle reviendra au premier travail. CHAP. CLXXVII.

Plusieurs donnent le feu aux varisses, les Maréchaux n'y manquent jamais, mais il ne fait pas toujours l'effet qu'on en avoit attendu ; car il l'empêche souvent de croître, mais il ne la resserre pas : sur-tout n'appliquez jamais sur une varisse ni onguent de Scarabeus, ni retoire ; car ils causent l'un & l'autre des désordres si grands qu'on a lieu de s'en repentir : j'y ai été attrapé, & ne le ferai jamais, profitez de l'avis.

De la Courbe.

LA courbe est une tumeur faite de matiere flegmatique, grosse, dure, située au dedans du jarret plus haut que l'esparvin, sur la substance du tendon, qui passe en écharpe au dedans du jarret : cette tumeur est longue comme une poire coupée en deux, plus grosse en haut qu'en bas : quelquefois elle fait boitter le Cheval. CHAP. CLXXVIII.

Elle vient aux Chevaux de tirage plûtôt qu'aux autres, à cause de l'effort que les jarrets font en tirant ; ensuite duquel le gros tendon étant affoibli, toutes les humeurs y abondent, & y sont entretenues par la maîtresse veine de la cuisse qui passe fort près : elle vient aussi

CHAP. CLXXVIII. aux Chevaux pour avoir travaillé trop jeunes, & pour avoir les jarrets foibles & petits, de même que pour les autres causes, dont nous avons parlé dans les autres maux du jarret.

Pour la cure, on peut tenter les mêmes remedes que nous avons ordonné aux esparvins, mais assez inutilement : le seul remede est le feu, & qui encore ne la guérit pas, car il la resserre peu ou point; mais ce qu'on peut esperer du feu, c'est qu'il empêche que la courbe ne grossisse davantage.

Comme le feu est très-utile pour plusieurs des maux précedens, je crois qu'il est bon de vous enseigner la maniere dont on doit le donner.

Méthode pour donner le feu au Cheval.

CHAP. CLXXIX. A Moins que la nécessité ne vous y oblige, il faut toujours donner le feu à un Cheval pendant le décours de la Lune, le meilleur tems est cinq ou six jours après la pleine Lune.

Dans le cours de ce Livre nous avons expliqué une partie des endroits & des maux ausquels il faut donner le feu; mais pour ôter une difficulté qu'on propose souvent, si on peut sans peril donner le feu sur des parties nerveuses, & si on ne doit pas appréhender de les estropier.

Je soutiens qu'on peut donner le feu par tout sans aucun danger, pourvû qu'on ne perce pas le cuir avec les couteaux de feu dont on se sert : pour bien donner le feu, premierement il faut avoir la main legere, c'est-à-dire qu'on n'appuye pas beaucoup avec le couteau de feu sur les rayes qu'on fait, & que les couteaux ne soient que simplement rouges, & non flambans, c'est la seconde observation, & qu'ils ne doivent être chauffés qu'avec du charbon de bois, voilà pour la troisiéme. Ainsi pour bien donner le feu, il faut observer trois choses, que celui qui le donne ait la main legere, qui est de ne point appuyer avec le couteau de feu sur la raye qu'il fait, voilà la premiere; la seconde, que les couteaux soient seulement rouges & non flambans; la troisiéme, de ne les chauffer qu'avec du charbon de bois. Etant donné de la sorte, il réussira très-bien pour tous les endroits du corps, les nerfs n'en peuvent être endommagés, ni aucune autre partie n'en souffrira pas le moindre préjudice. L'experience en ces occasions, qui est plus forte que tous les raisonnemens, convaincra tout le monde. Y a-t-il une partie plus pleine de nerfs & de ligamens, que les jarrets & le derriere du canon aux jambes de devant? J'ai fait donner cent fois le feu en tous ces

endroits-là avec bon succès, dedans, dehors, au plis, à côté, derriere, ne perçant point le cuir, & obſervant ce que j'ai dit ci-deſſus, les Chevaux en ont reçû toujours du ſoulagement ; je l'ai fait donner encore autour des boulets, devant & derriere, l'endroit eſt plein de nerfs & de ligamens, la peau fort près des os qui font le mouvement, ſi le feu y avoit cauſé la moindre alteration, on s'en feroit apperçû, au contraire je n'en ai vû arriver que du ſoulagement, puiſque le feu eſt le plus grand réſolutif que nous ayons ; ainſi une partie qui ſera reſtée fort enflée, nonobſtant tous les remedes, & quoique les humeurs ſe ſoient congelées, le feu réſoudra le tout, & la jambe qui étoit ronde auparavant, deviendra belle & nette, & ſervira encore long-tems : juſqu'à préſent il m'a toujours paru que le feu donné comme je l'ai dit, a fait un fort grand effet. CHAP. CLXXIX.

Les Italiens qui ſont gens ſpirituels & fort entendus en Chevaux, ne faiſant rien à la hâte, ni ſans connoiſſance de cauſe, donnent le feu par une pure précaution aux jambes & aux jarrets, ſans qu'un Cheval entr'eux en ſoit moins eſtimé : les Turcs, les Arabes, & les Maures le donnent de même, pour conſerver les Chevaux dans les courſes violentes qu'ils font tous les jours.

Je n'entreprendrai pas de réſiſter à tous les abus que l'ignorance & le peu d'experience ont introduit parmi ceux qui ont ſoin des Chevaux, j'aurois trop affaire, quoiqu'aſſurément j'en aye détruit un très-grand nombre, & fort apprivoiſé, & ôté l'appréhenſion qu'on avoit du feu, particulierement à Paris. Et je puis aſſurer avec connoiſſance de cauſe que le feu m'a preſque toujours réuſſi, & ſouvent au-delà de ce que je l'avois eſperé, & ſi je l'ai fait donner à un très-grand nombre de Chevaux : véritablement il y en a qui s'écorchent, qui léchent leurs playes, & ſont difformes & plus long-tems à guérir : ce n'eſt point la faute du remede, mais c'eſt la négligence de ceux qui ont ſoin des Chevaux ; car par ce peu de ſoin le feu demeure fort marqué des grandes cicatrices que les écorchures ont fait, & non de l'application du feu.

Il eſt de très-grande conſéquence d'empêcher les Chevaux de ſe gratter, frotter, mordre, lécher & écorcher les endroits brûlés, lorſque les eſcares en ſont tombées, & que la chair eſt vive, car pour dextrement que le feu ait été donné, ſi l'on n'apporte ces précautions, la partie reſtera difforme ; mais comme il eſt fort difficile de les empêcher de s'écorcher à cauſe de la grande démangeaiſon qu'ils ſouffrent lorſqu'ils commencent à guérir, il faut leur mettre des colliers comme aux Chevaux qui ont le farcin, ou les attacher en ſorte qu'ils ne ſe puiſſent lécher, & ſur les playes mettre de l'alun

CHAP. CLXXIX. brûlé en poudre, ou du vitriol calciné en rougeur, nommé colcotar, ou bien de l'eau vulneraire, parce que les playes ayant été mouillées une fois le jour avec cette eau, les Chevaux n'y souffriront aucune démangeaison de vingt-quatre heures; au défaut de l'eau vulneraire, l'eau seconde ou l'eau jaune peuvent servir pour empêcher la démangeaison; la promenade contribue encore à ôter la démangeaison.

Si on a ces soins-là le feu paroîtra très-peu, & en hyver que le poil est grand, personne ne pourra s'appercevoir que le feu y ait été, & même des Chevaux ausquels j'avois fait donner le feu ont été vendus sans qu'on se soit apperçû qu'on leur eût donné le feu.

En donnant le feu, à moins d'une grande nécessité, & presque jamais hors des endroits nécessaires, il ne faut percer le cuir, mais le brûler peu à peu sans se presser jusqu'à ce qu'il devienne couleur de cerise.

Il faut remarquer que le feu, lorsqu'on est obligé de percer le cuir, est de difficile guérison. Il vient des clouds & des tumeurs sur la ganache; que s'ils venoient ailleurs, il faudroit, la tumeur étant meure, & la matiere en état d'être évacuée, percer l'endroit avec un bouton de feu pour tenir le trou ouvert; mais il s'en faut bien donner de garde sur le plat de la ganache, car il y réussit très-mal, & fait un ulcere difficile à guérir.

Les endroits où l'on perce le cuir sont sur les formes, sur les javars & atteintes encornées; aux efforts de hanche & d'épaule il faut percer le cuir avec des boutons de feu: on donne par fois des semences de feu, qui sont des petites pointes de feu qui percent le cuir près à près avec un ciroine par-dessus. Voilà à peu près les endroits où l'on perce le cuir: car aux jarrets & autres parties nerveuses il est fort dangereux de percer le cuir; il faut du tems pour bien donner le feu, & il réussit infiniment mieux de le donner avec des couteaux médiocrement chauds, & repasser plûtôt cinq ou six fois sur une même raye, n'appuyant point avec le couteau de feu, que de faire tout en un coup avec un couteau fort chaud, ou bien de ne brûler que le poil comme beaucoup de Maréchaux font; ils appellent cette maniere de donner le feu, un feu leger, il est assurément si leger qu'il ne sert à rien: la plûpart de ceux qui disent qu'il faut donner un feu leger, ont raison, quoiqu'ils n'entendent pas ce qu'ils disent, puisqu'ils croyent qu'il faut seulement brûler le poil, & toucher peu ou point à la peau, ce n'est pas cela, mais il faut que la main soit legere en donnant le feu & le donner vivement en couleur de cerise, & également partout sans appuyer le couteau.

Sept ou huit jours avant de donner le feu, il faut amollir la partie, ou avec des bains, comme nous avons dit aux jambes foulées, ou avec des ramollitifs, comme dans la cure des fur-os & des veſſigons, parce que ces remedes diſpoſeront l'humeur à être facilement réſolue par le feu, qui a une ſinguliere proprieté pour diſſiper & réſoudre l'humeur, & pour reſſerrer la partie. CHAP. CLXXIX.

La partie étant ramollie, il faut donner le feu legerement & proprement, & ſelon le lieu ; tantôt en forme de palme, de plume, d'écuſſon, de roſe, ou autre figure telle qu'on veut.

Le feu donné proprement à une partie ramollie, pénétrera au double de celui qui ſera donné très-violent, ſans avoir préparé la partie affectée avec les ramollitifs néceſſaires.

Quand on a donné le feu, on peut mettre ſur les endroits brûlés de la cire jaune fondue, & mêlée avec de la poix noire fondue, puis de la tondure de drap pour couvrir le tout ; au bout de neuf, dix ou douze jours l'eſcare tombera, alors il faut laver tous les jours avec de l'eau-de-vie la partie brûlée. On appelle ce qu'on applique ſur les endroits où l'on a donné le feu, un ciroine ; mais je m'en ſers peu, & me trouve auſſi-bien de n'en point mettre, mais ſeulement je fais frotter les endroits brûlés avec de l'eau-de-vie & du miel mêlés enſemble tous les jours, & l'eſcare tombée, ſeulement avec eau-de-vie juſqu'à guériſon. Véritablement quand on a percé le cuir, il faut indiſpenſablement y mettre un ciroine, afin de concentrer la chaleur & l'effet du feu, pour qu'il agiſſe plus puiſſamment ſur la partie malade ; & ſi l'on ne perce pas le cuir, il faut laiſſer le feu tel qu'il eſt, comme quand on le donne au farcin, parce que l'eſcare tombe toute ſeule, & il y paroît moins, au lieu qu'avec la cire, la poix, ou autre ciroine quel qu'il ſoit, il s'en va de grands morceaux qui rendent l'endroit difforme.

On doit donner le feu avec des couteaux aſſez déliés de tranchant, mais ronds au lieu d'être tranchans, & toutes les fois qu'on les chauffe, les ôtant du feu, ôter la craſſe qui s'y attache en les frottant contre quelque morceau de bois ; car cette craſſe coupe le cuir & gâte tout, & en le donnant, ſuivre le poil, c'eſt-à-dire, couler au long du pli du poil, afin que les poils qui ſont auprès couvrent les rayes que le feu aura fait quand il ſera guéri ; par exemple, ſur les nerfs des jambes de devant, les rayes de haut en bas, & commencer une raye entre le nerf & l'os de haut en bas, dedans & dehors, & trois ou quatre rayes ſur le nerf en égale diſtance, il eſt mieux que de rayer en travers comme font quelques-uns, ce qui reſſemble à un vitrage qu'on veut griller.

CHAP. CLXXXIX. Plusieurs curieux composent divers onguens dessicatifs & restrainctifs, que les Maréchaux appellent ciroines, & qu'ils appliquent sur le lieu qui a eu le feu, sans nécessité toutefois lorsque le cuir n'est pas percé, & qu'on craint de faire une grande cicatrice; ils sont composés de poix navalle, & poix de Bourgogne, de chacune demie-livre, thérébentine & poix-résine de chacune quatre onces, du bol & terre sigillée de chacun six onces, poudre de roses une once, mêlez & incorporez le tout comme de l'onguent, puis appliquez sur le mal qui a eu le feu; ce qu'ils appellent un ciroine, & qui en seroit un en effet, mais ils n'y mettent que de la poix noire, à cause qu'elle coûte moins, & qu'elle est plûtôt prête.

L'on pourra pratiquer cette méthode si on veut, mais je crois qu'il est plus propre de ne rien mettre du tout, car l'escare tombant, elle n'emporte pas la piece qui est auprés, & il y reste moins de marque. Il est vrai aussi qu'il est nécessaire à certaines grosseurs d'y mettre un ciroine, car il concentre mieux la chaleur du feu, & lui fait faire un plus grand effet, & le rend plus résolutif; mais c'est seulement lorsqu'on ne craint pas de faire une vilaine cicatrice qui difforme la partie; car enfin le feu bien donné sans ciroine est suffisamment résolutif, chacun a son goût, & pourra choisir ce qui lui agrée le plus. Notez que si l'on a dessein de mettre un ciroine, il ne faut pas que les rayes du feu soient si près à près que lorsqu'on n'en met point.

Chacun a sa méthode pour donner le feu, les uns se servent de couteaux d'argent, les autres d'une piece de quatre pistoles, quelques-uns de couteaux de cuivre: je crois cette derniere la plus à propos; car le cuivre est fort ami des playes, il résiste à la corruption & nétoye; l'or est excellent à bien des usages, mais il faut remarquer que le feu donné avec l'or, marque & fait une escare infiniment plus grande, ce qui laisse la partie difforme: je l'ai éprouvé fort souvent contre l'opinion de beaucoup de gens; il y a quelque chose de fort doux dans l'argent, & le feu en est très-bon; car il est moins âcre que celui de l'or. Mais comme la dépense des couteaux d'argent est trop grande, je me suis servi jusqu'à présent de couteaux de cuivre, & m'en suis bien trouvé, & je les préfererai toujours à l'or & non à l'argent, & sur-tout je vous recommande de ne pas beaucoup chauffer vos couteaux; & de ne les chauffer qu'avec du feu de charbon de bois, le charbon de pierre ou de terre a quelque chose de trop acre, qui fait une très-grande escare.

Les effets du feu ne sont pas prompts: j'ai vû des Chevaux ausquels l'effet du feu n'a paru en son plus haut point que six mois

après

après qu'il a été donné : c'eſt un réſolutif inſenſible, il faut du tems pour digerer & cuire l'humeur qu'on veut reſſerrer : c'eſt en quoi toute perſonne qui fera donner le feu à un Cheval doit s'armer de toute patience, & enfin il en verra réuſſir des effets. Si l'on donne le feu à une partie dont le Cheval boite, il arrivera ſouvent qu'il boitera encore trois ou quatre mois après que le feu aura été donné ; mais finalement il guérira. Il ne faut pourtant pas croire que le feu guériſſe tout ; il y a des maux envieillis qui ne guériſſent ni par le feu, ni par autre choſe, les molettes nerveuſes envieillies ſont de ce nombre aux jambes de derriere, quand elles ſont chevillées & dures, auſſi-bien que beaucoup d'eſparvins.

Reſte à parler du tems qu'on doit laiſſer repoſer un Cheval, auquel on fait donner le feu aux jambes, aux jarrets, ou autres parties baſſes. L'effet du feu dure vingt-ſept jours, neuf pour ſon augmentation, neuf pour l'état, & neuf pour le déclin. Quand on veut bien faire, on ne fait pas travailler les Chevaux pendant ce tems-là ; mais le moins qu'on puiſſe donner de tems pour en voir réuſſir de bons effets, eſt dix-huit jours, quoique pluſieurs ne les laiſſent pas tant, & je crois qu'ils font mal ; il vaut mieux ne pas faire un remede que de le faire imparfaitement : ce n'eſt pas qu'il faille laiſſer croupir le Cheval dans l'écurie, il faut même, quoiqu'il ne travaille pas, le promener tous les jours une demie-heure au pas pour dégourdir la partie, & le feu en fait plus d'effet : mais pour bien faire il ne le faut promener qu'après dix-huit jours paſſés.

Les Maréchaux qui font difficulté de donner le feu dans les parties nerveuſes, crainte d'eſtropier un Cheval, ſont des ignorans ; & je leur maintiens que s'ils ne percent point le cuir, & qu'ils ayent la main legere, en quelque endroit qu'ils le donnent, jamais il n'en arrivera de mal ; je n'excepte aucune partie, & n'avancerois pas cette propoſition, ſi je n'en avois l'expérience confirmée par cent différentes opérations : l'importance eſt ſi grande d'apporter les précautions que j'ai dit en donnant le feu, d'avoir la main légere, qui eſt de ne preſſer pas ſur la raye avec les coûteaux, qui doivent être ſeulement rouges, ſans les faire flamber, & au feu de charbon de bois, que j'ai vû deux Maréchaux, l'un donner le feu à une jambe de devant, l'autre à l'autre : celui qui avoit la main légere, le feu lui réuſſit très-bien, & l'autre qui avoit appuyé & fait trop chauffer les coûteaux, fit dépouiller toute la jambe, qui eut mille peines à guérir, & ils avoient donné même nombre de rayes l'un & l'autre.

Lorſqu'on veut que le feu pénétre & réſolve une enflure dure, ſi on n'a pas eu le tems de la ramollir, il faut, le feu étant donné, com-

CHAP. CLXXIX. me je l'ai ordonné, passer sur les rayes avec un pinceau de l'esprit de vitriol deux ou trois fois, il fera agir le feu, & concentrera sa chaleur, en sorte qu'il fera beaucoup plus d'effet qu'il ne feroit si on ne se servoit pas de cet esprit de vitriol; que si c'est un endroit où on veuille mettre un ciroine après le feu, il faut attendre un moment après que l'esprit de vitriol a été mis, afin de le laisser imbiber avant d'y mettre le ciroine, les escares tomberont plus nettes & plutôt, & le feu fera un plus grand effet.

Je crois être un de ceux qui ont mis l'usage du feu en vogue à Paris, j'ai fait perdre l'appréhension qu'on en avoit; car je l'ai fait donner à tant de Chevaux, qu'on en a été désabusé; & ayant vû les bons effets qu'il a produit, on s'est rendu à l'expérience, qui est la maîtresse des Arts, & présentement on le fait donner très-communément; en cela je crois avoir servi utilement le Public. Il y a vingt-cinq ans que parler de donner le feu à un Cheval, & parler de l'envoyer à l'écorcheur, c'étoit tout de même: présentement ce n'est plus une affaire, & les gens y consentent au premier mot.

De tous les maux des jambes de derriere, du jarret en bas.

CHAP. CLXXX. LES gros Chevaux de Hollande & de Frise étant d'un tempérament flégmatique, ayant été nourris en païs humides, ont les jambes fort chargées de chair & de poil, ce qui empêche les Palfreniers & les Cochers de les pouvoir nettoyer, & la boue qui est pleine d'un nitre qui est une espece de sel corrosif, cauterise le cuir, & appelle l'humeur en ces parties, qui engendre des ulceres, & toutes les autres ordures qu'on voit aux jambes des Chevaux de carosse.

Les jarrets gras & charnus sont plus sujets à tous ces maux que ceux qui sont secs & nerveux; car c'est comme une source d'où procedent continuellement des humeurs, pour nourrir toutes les infirmités qui viennent en ces endroits, desquelles nous allons parler l'un après l'autre.

Il y a quelques gens qui pour prévenir les eaux & les autres ordures des jambes ausquelles les Chevaux d'Hollande sont sujets, les font désargoter; ce qu'on fait en cette maniere. Tous les Chevaux ont des argots, qui est un morceau de corne tendre au derriere du boulet: il faut fendre cet argot en deux, & ensuite fendre le cuir au-dessous jusqu'à la chair vive, puis décerner & détacher une chair spongieuse & glanduleuse grosse comme une noix, en partie avec la corne de chamois, partie avec le bistouri; on peut la détacher &

ôter tout-à-fait, c'eſt, à ce qu'ils diſent, comme le receptacle où ſe forme la fluxion, qui enſuite ſort en forme d'eau, de poireaux, ou autres ordures. CHAP. CLXXX.

Cette chair ſpongieuſe étant ôtée, il faut remplir le trou avec de la filaſſe imbibée de thérébentine chaude, qu'on retiendra dans le trou avec du chigros attaché aux deux lévres de la playe, & le laiſſer ainſi ſept ou huit jours, puis l'ôter, nettoyer la playe avec du vin chaud, & remettre de la filaſſe frottée de thérébentine chaude: l'on ne fait cette opération qu'aux jambes de derriere, & je crois qu'elle ne fait ni bien ni mal.

Quelques-uns par précaution d'abord qu'ils ont acheté des Chevaux de carroſſe, leur font barrer les veines aux jambes de derriere, haut & bas du jarret, pour couper chemin aux eaux & autres ordures qui viennent aux jambes des Chevaux; j'eſtime beaucoup plus cette opération que la précédente; mais la meilleure précaution qu'on puiſſe apporter pour prévenir les ſuites des méchantes eaux & autres ordures des jambes des Chevaux, eſt dès qu'on les a guéris pluſieurs fois, & qu'elles reviennent, de leur faire uſer de la décoction de gayac ou de buis au défaut pendant ſept ou huit jours au printemps: La méthode de les faire au Chapitre CXLVI. & enſuite les purger, aſſurément ce remede les préviendra, & continuer une fois tous les ans deux années de ſuite: lors même qu'on traite ces vilaines jambes pourries, le ſeul remede pour les guérir, eſt de faire uſer aux Chevaux de ces décoctions & les purger enſuite, cela détournera, évacuera, ou conſommera ces humeurs qui ſe jettent ſur les jambes, & les pourriſſent.

Des queuës de rat ou arrêtes.

Les queuës de rat ou arrêtes ne ſont autre choſe qu'une infirmité qui vient le long & au côté du nerf de la jambe, & bien au-deſſous du jarret, environ le milieu & plus bas, & qui s'étend juſqu'au boulet, qui fait tomber le poil, & découvre des callus & groſſeurs très-rudes: on les appelle queuës de rat pour leur reſſemblance.

Quelques-uns appellent ces maux des arrêtes, pour reſſembler aſſez à l'arrête d'un poiſſon: le remede eſt de couper ces groſſeurs ou cals avec le feu, & appliquer deſſus l'emmielure blanche que nous décrirons: il tombera une eſcare, & on deſſechera la playe avec de l'onguent de la Comteſſe, ou avec les poudres dont nous avons donné la deſcription parlant des playes.

Si les arrêtes ſont humides, & qu'il n'y ait point de cal ni d'enflure, il faut appliquer deſſus de l'onguent du Bouvier, ou de celui d'Oldembourg.

CHAP. LXXX. Ce mal eſt vilain, en ce que n'y ayant point de poil à la partie, il choque la vûe, mais il ne porte pas un notable préjudice au Cheval.

Des Mulles traverſieres.

Les mulles traverſieres ou traverſines viennent au pli du boulet qui eſt au derriere, elles cauteriſent cet endroit, de maniere qu'il en ſort une humeur âcre & maligne, qui s'entretient par le mouvement que le Cheval fait en cheminant, qui ouvre & ferme continuellement ce pli. Ce mal eſt douloureux & ſouvent fait boiter: il y a cent fortes de recettes pour le ſécher; mais ſi boulet eſt enflé, faites le remede ſuivant. Prenez de bonne huile de lin bien claire, & de l'eau-de-vie; autant de l'un que de l'autre: agitez-les dans une fiole juſqu'à ce qu'elles ſoient bien mêlées, & frottez-en le mal: continuez à frotter pendant huit jours: le Cheval peut travailler pendant ce tems-là: ſi l'enflure continue, appliquez ſur le mal l'emmielure blanche qui deſſéchera la partie, évacuant l'humeur qui cauſe l'enflure: ſi la mulle traverſine n'a point cauſé d'enflure ni de douleur qui faſſe boiter, deſſechez-la avec l'onguent du Bouvier, ou l'onguent noir qui eſt ci-après, ou l'eau qui eſt au-deſſus dudit onguent noir, ou l'onguent d'Oldembourg qui eſt le plus fort & le plus deſſicatif que j'ai propoſé dans tout ce Livre.

Des Poireaux.

Les poireaux ſont comme des verrues qui viennent aux boulets & pâturons, & juſques près des fourchettes aux pieds de derriere, & rendent de l'apoſthume quand ils ſont verts: pour remede on doit couper tous les poireaux avec le feu juſqu'à la racine, & appliquer de l'emmielure blanche ſur les playes, juſqu'à ce qu'elles ſoient abſolument ſéchées.

On ne ſe peut appercevoir que les poireaux ayent aucunes racines; car il n'y a point d'apparence de filamens, ni de quoi que ce ſoit, mais ils ſont nourris & abreuvés par un ſuc nerveux qui les entretient, lequel cauſe cette extrême puanteur, parce que ce ſuc étant hors de ſon lieu naturel, qui eſt le nerf, il dégénere d'abord en pourriture, comme c'eſt l'ordinaire, & ce ſuc abbreuvant toujours l'endroit du poireau, en fait renaître un nouveau, ce qu'on voit en ce que le poireau étant ſauté, la place demeure ſi nette qu'on croit ville gagnée; mais bien-tôt après ils reviennent & croiſſent comme auparavant; on les peut extirper avec la pierre infernale ou cauſtic perpetuel: l'eſcare étant tombée, en remettre de nouveau, juſ-

qu'à ce qu'on ait mangé jufqu'au fond, & que la place foit unie. C'eft un fâcheux mal que les poireaux, car ils reviennent quelque tems après qu'ils ont été extirpés. CHAP. CLXXX.

Le remede fuivant guérit les poireaux; mais ils reviennent trois, quatre, cinq & fix mois après, aux uns plûtôt, aux autres plus tard: les Chevaux rendent fervice pendant ce tems-là; puis il faut recommencer; ce qui eft encore plus avantageux que de laiffer croître & venir le mal à un point qu'il foit incurable. Prenez trois onces de bonne eau-forte; fi c'eft de l'eau-réagale, elle en fera meilleure, mettez-la dans une fiole, & jettez parmi une once de mercure courant, qui eft le vif argent, laiffez agir l'eau-forte, elle confommera tout le mercure; que fi elle ne le confomme pas, c'eft une marque qu'elle n'eft pas bonne, il la faut un peu chauffer, elle le confommera. Cette eau préparée de la forte eft un cauftic très-bon pour les boutons de farcin, car il fait tomber une petite efcare fans inflammation; il n'y a qu'à continuer quelques jours, on mettra le bouton en état de guérir. Et pour les poireaux, il faut après les avoir bien nettoyés & frottés avec un pinceau de poil de pourceau, paffer de cette eau fur lefdits poireaux pendant trois ou quatre jours, ils tomberont tous, & la place demeurera nette, & vous la defflécherez avec l'onguent noir, ou autre ci-après.

Ou plus facilement, prenez poudre à canon pilée, & autant de foufre pilé, mêlez-les enfemble, puis frottez le poireau bien fort, & le couvrez de cette poudre, en faifant attacher au poireau le plus de poudre que vous pourrez, mettez-y le feu avec un fer rouge, le feu ayant brûlé le poireau, appliquez deffus du blanc de poireau pilé avec du vieil oingt pour faire tomber l'efcare, laquelle étant tombée, fi le poireau eft refté gros, faites-une feconde fois ce que je viens de prefcrire, & même jufqu'à trois fois; enfin jufqu'à ce que le poireau foit abfolument mangé, puis deffechez le mal avec l'onguent d'Oldembourg, ou celui du Cocher, ou autre que j'ai enfeigné ci-devant: ce dernier remede réuffit très-bien aux petits poireaux, pour les gros il faut les couper avec le feu.

Onguent très-bon pour les Poireaux.

METTEZ dans un creufet trois onces de vitriol en poudre, & une once d'arfenic auffi en poudre, mettez le creufet dans le feu de charbon, & remuant par fois, évitez la fumée qui eft maligne, & continuez un très-bon feu, jufqu'à ce que toute la matiere foit un CHAP. CLXXXI.

peu rougeâtre, lors ôtez du feu, & laissez refroidir, cassez le creuset & pilez la matiere très-fine; de cette poudre pilée très-fine, prenez-en quatre onces, & la mêlez avec cinq onces d'*album rasis* bien incorporée ensemble; de cet onguent frottez les poireaux légerement tous les jours à froid, continuez, ils tomberont comme un cerneau sans faire enfler la jambe; mais ne frottez absolument que les poireaux & point ailleurs, & que le Cheval ne travaille pas pendant qu'on le frotte, le poireau tombe de lui-même: pansez la playe avec l'onguent de la Comtesse, les poireaux seront extirpés, & tenez pour assuré que c'est-là le plus beau secret pour les poireaux qui soit au monde: il est aussi très-bon pour guérir les boutons de farcin en les frottant de même que les poireaux, tous les jours peu, seulement oindre le poreau, mais il faut continuer jusqu'à ce que les poireaux soient tombés, qui ne sera pas d'un mois, & autant de tems pour guérir les playes que l'escare aura laissé, qui est souvent fort creux si les poireaux étoient gros; j'ai guéri des poireaux par cette méthode qui ne sont jamais revenus, d'autres sont revenus de même qu'auparavant.

Si tous les jours vous graissez légerement les poireaux avec l'onguent du Duc de Neubourg, ils tomberont, & peut-être ne reviendront plus, peut-être aussi reviendront-ils; le Cheval ne discontinuera point son travail ordinaire si c'est en esté, mais non en hyver.

Des Crevasses.

Les crevasses viennent aux plis des pâturons; l'humeur âcre & maligne les fait ouvrir en évacuant, & causent de la douleur. Ce mal comme le précedent est fort puant: pour remede il faut raser les endroits qui ont les crevasses; & s'il n'y a aucune enflure, il faut y appliquer l'onguent du Bouvier, ou celui du Cocher, ou celui que nous décrirons, lequel en une seule application les dessechera: s'il ne réussit pas, il faut appliquer dessus l'emmielure blanche, & dans peu il sera guéri. Que si la chair paroît vilaine à la crevasse, & qu'elle ait peine à se guérir, il la faut toucher avec l'esprit de vitriol, & deux heures après appliquer dessus de l'emmielure blanche, & ensuite la crevasse sera guérie par les applications réiterées d'emmielure.

Quelques-uns font difficulté de couper le poil en ces endroits, disant que lorsqu'il croît, il pique ce mal & le renouvelle, mais c'est un abus; car il n'y a rien qui puisse tenir cette partie nette, si on y laisse le poil, & mal-aisément on la pourra guérir; mais pour éviter cette incommodité, il faut couper le poil souvent bien ras, & je crois quand on a des Chevaux sujets à ces crevasses, qu'il est bon de leur

tenir le poil continuellement rafé dans les pâturons, le coupant auffi fouvent que le crin ; mais il ne faut pas couper le fanon.

L'huile de chenevis (à fon défaut l'huile de lin) eft très-bonne pour frotter les crevaffes, elle adoucit l'acrimonie de l'humeur, & fort fouvent la deffeche.

Prenez parties égales d'eau-de-vie & d'huile de lin, agitez-les enfemble dans une fiole, puis en frottez les crevaffes. Si ce remede n'opere pas affez, fervez-vous d'un des onguens à deffecher.

Des mauvaifes eaux.

Les eaux qu'on appelle mauvaifes, tant à caufe du défordre qu'elles caufent aux jambes, que pour leur puanteur, ne font autre chofe qu'un pus âcre qui fort par les pores, & amortit la peau du pâturon, du boulet, & par fois de la jambe entiere ; il eft même fi corrofif, qu'il détache le fabot d'avec la corne au talon : ces eaux ne font pas ouverture ; mais il paroît fur le cuir comme une apofthume blanche très-infecte, ce qui marque la corruption de la matiere : ces eaux font prefque toujours précedées de l'enflure, & accompagnées de douleur quand on les laiffe envenimer & envieillir, elles font fuivies de poireaux & de crevaffes : elles naiffent au commencement à côté des pâturons, puis fuivent & montent jufqu'au milieu de la jambe : elles font tomber une partie du poil, & y caufent bien du défordre.

Ce mal eft aifé à guérir au commencement ; mais quand il eft envieilli, & que les humeurs ont pris cours fur une partie, elle devient l'égoût des mauvaifes humeurs de tout le corps, elle s'enfle, & il s'y engendre des poireaux, des mulles & des crevaffes qui fe rendent difficiles à guérir.

Le meilleur remede d'abord qu'on le reconnoît, eft de tirer du fang au Cheval en petite quantité, deux livres fuffifent, & enfuite lui faire prendre tous les matins huit jours de fuite des décoctions faites de gayac rapé, ou de buis auffi rapé. La méthode de les faire & de les donner eft au Chapitre CXLVI. enfuite de les purger : cette maniere de traiter les Chevaux qui ont des eaux & toutes les autres ordures qui viennent aux jambes des Chevaux de carroffe, eft très-bonne : car elle va à la caufe du mal en détruifant & confommant les humeurs qui caufent ce défordre ; & fi on renouvelle ces prifes de décoctions & les purgations enfuite, une couple d'années quand ils commencent à avoir ces maux étant jeunes, on évitera de voir tomber des Chevaux dans des incommodités qui diminuent leur prix & leur bonté. Ayant fait tout ce que deffus, ou ne l'ayant pas fait, il faut

CHAP. CLXXXI. couper le poil ſans héſiter, & ſi la jambe n'eſt pas gorgée, frottez très-bien les eaux avec un bouchon, puis les graiſſer avec l'onguent qui ſuit.

Onguent pour ſecher les eaux.

Prenez une livre de ſavon noir, un verre d'eſprit de vin, mêlez parmi deux onces de ſel commun en poudre menuë, & trois onces d'alun brûlé, & ſuffiſamment de farine pour épaiſſir le tout, appliquez ſur le mal ſans l'envelopper, le lendemain il faut bien nettoyer l'endroit avec de la leſſive neuve, & appliquez de nouveau de ce remede juſqu'à guériſon, bien-tôt les eaux ſeront deſſechées, ſi la jambe n'eſt pas gorgée.

Onguent d'Oldembourg, pour ſecher les eaux, arrêtes, mulles & autres ordures des jambes des Chevaux.

CHAP. CLXXXII. METTEZ dans un pot neuf verniſſé deux livres de miel commun, faites-le chauffer à très-petit feu, quand il commence à bouillir mettez parmi le miel en ôtant du feu, vert de gris en poudre très-fine, & couperoſe blanche en poudre groſſiere, de chacun quatre onces, mêlez & incorporez le tout dans le miel, puis remettez ſur un petit feu en remuant toujours, & ajoutez deux onces de noix de galles en poudre très-fine, ôtez du feu, & remuez bien le tout, à la fin mettez une once de ſublimé en poudre très-fine, incorporez encore & mêlez le tout en remuant hors du feu juſqu'à ce qu'il ſoit froid, vous aurez un onguent capable de tout deſſecher: s'il n'eſt pas aſſez ſiccatif mettez parmi l'onguent quand il ſera froid, quatre onces d'eau-forte, il ſera peut-être trop deſſéchant, car il pourra faire enfler la jambe ſi vous en mettez trop.

Il faut mêlanger cet onguent ſur un très-petit feu: que ſi on voit qu'il commence à bouillir trop, ôtez d'abord du feu, car tout ſe répandroit & ſortiroit du pot.

Cet onguent deſſéche fortement, il eſt bon pour les vieux Chevaux, & ſi on en mettoit trop il feroit tomber l'eſcare au lieu de deſſécher: il faut en mettre legerement ſur les eaux & crevaſſes, & en mettre tous les jours; même il deſſéchera les poireaux. Il ne faut pas appréhender d'en mettre beaucoup ſur leſdits poireaux, car ſouvent il les fait tomber. L'onguent ſe garde long-tems.

Quand les autres onguens auront manqué, & n'auront pas deſſéché les eaux, ſervez-vous de celui-ci, ſi la jambe n'eſt pas gorgée,

en

en deux applications tout au plus, il defféchera les eaux de quelque forte qu'elles puiffent être. CHAP. CLXXXII

Autre pour fécher les eaux.

Prenez de l'eau feconde, c'eft l'eau que les Orphévres & Raffineurs ont employée, qui eft verte, & en frottez tous les foirs les eaux, elle les féchera: on fe fert auffi d'eau-forte aux vieux Chevaux.

Mais fi le mal eft opiniâtre, il faut fe fervir de l'onguent d'Oldembourg, ou de l'onguent du Bouvier, il defféchera quelques eaux que ce foient, pourvû qu'il n'y ait point d'enflure à la jambe: que s'il y a enflure & chaleur, on peut ufer de l'eau fuivante qui eft fort bonne, & ne fait aucun défordre.

Eau pour fécher les eaux & poireaux, quoique la jambe foit gorgée.

Mettez dans un pot net & verni, quatre pintes & chopine d'eau, avec une livre & demie de couperofe blanche, & une livre & demie d'alun; faites bouillir le tout jufqu'à la confomption de la moitié, & gardez cette eau: pour l'appliquer il faut couper le poil, bien nettoyer le mal, puis tous les foirs baffiner avec cette eau jufqu'à guérifon: faites cas de cette eau, car elle eft un des meilleurs remedes que j'aye jamais pratiqué.

Onguent Noir, ou Onguent du Cocher pour fécher tous les maux & ordures des jambes de derriere des Chevaux.

Lorfque les eaux, les crevaffes, les mulles & queues de rat ne fe peuvent deffecher par les remedes précedens, il faut fe fervir de l'emmielure blanche pour ôter l'acrimonie de l'humeur; car fi vous avez employé l'onguent d'Oldembourg, ou celui du Bouvier, il y a peu d'efperance aux autres; voici encore un fort bon onguent & à peu de frais pour deffécher, lorfque la jambe n'eft pas gorgée.

Mettez dans un pot du miel commun & de la couperofe en poudre, de chacun une livre & demie, mêlez & faites chauffer à petit feu, remuant jufqu'à ce qu'il bouille, ôtez-le du feu & laiffez refroidir cette matiere à moitié. Quand le tout fera à demi refroidi, jettez dedans une once d'arfenic en poudre, remettez de nouveau le pot auprès du feu, & remuez cette matiere jufqu'à ce qu'elle bouille, alors ôtez-la du feu, & la laiffez refroidir en remuant toujours, humant néanmoins le moins que vous pourrez la fumée, car le goût n'en eft pas agréable.

Pour l'appliquer il faut rafer le poil, & bien frotter l'endroit avec un bouchon, puis le graiffer avec le doigt, prenant garde de n'en

CHAP. CLXXXII. point trop mettre, car il feroit tomber efcare au lieu de fécher le mal; il faut en appliquer de deux jours l'un, jufqu'à guérifon.

Des jambes gorgées ou enflées par les eaux & autres ordures.

CHAP. CLXXXIII. LES maux dont nous venons de parler, à fçavoir les arrêtes, les mulles, poireaux, crevaffes & eaux, font gorger les jambes des Chevaux, il faut donner ordre à cette enflure de cette façon.

Il faut tondre le poil fur le mal, & autour, le plus ras qu'il fe peut, & appliquer deffus de l'huile de lin battue & agitée avec de l'eau-de-vie, jufqu'à ce qu'elles foient bien mêlées, & chaque fois qu'on en applique mêlez-les toujours; car elles fe féparent d'abord qu'elles font long-tems fans les agiter. Il faut en frotter le mal tous les jours, la jambe défenflera, & le mal guérira; que fi ce remede n'opere pas affez, fervez-vous de l'emmielure blanche, la renouvellant tous les jours, & à chaque fois que vous l'appliquerez, nettoyez bien l'endroit avec de la filaffe, ôtant toute l'apofthume qui y eft furvenue, & continuez l'application de cette emmielure jufqu'à ce que les jambes foient dégorgées, & les eaux féchées, ce qui fera au bout de dix ou douze jours au plus tard.

Si en traitant les jambes gorgées il y a des poireaux, il faut les couper avec le feu. On peut auffi traiter les poireaux avec l'onguent ci-devant des poireaux, ou ceux que j'ai donnés pour le farcin, & differens autres dans le cours de ce Livre: mais le remede fuivant eft plus commode, car il fera tomber les poireaux peu à peu: on l'appelle cauftic perpetuel, car il dure toujours: mais il ne le faut manier qu'avec des gants, parce qu'il teint la peau & les ongles en couleur tannée.

Cauftic perpetuel, ou Pierre infernale.

Mettez une once de bonne eau-forte dans un matras, jettez demie-once de porfilure d'argent dans l'eau-forte, & mettez le matras fur les cendres chaudes, laiffez diffoudre l'argent qui fera bien-tôt rongé par l'eau-forte: continuez à augmenter le feu, & faites évaporer toute l'eau-forte: il reftera au fond une matiere brune, qui eft ce qu'on appelle cauftic perpetuel, ou pierre infernale, qui fe confervera en lieu clos & fec.

Cette préparation de la pierre infernale fuffit pour ceux qui ne vont que le grand chemin, mais fi on la veut faire beaucoup meilleure, il la faut préparer en la maniere qui fuit, qui même fera très-bonne pour les hommes.

Porfilure d'argent n'eſt autre choſe que du vieux paſſement d'argent brûlé, & enſuite lavé & ſéché : ce qu'il y a de reſte s'appelle porfilure. CHAP. CLXXXIII

Prenez deux onces d'argent de coupelle réduit en limaille, ou en lames déliées, il eſt égal, faites diſſoudre dans un matras ou fiole, avec cinq onces de bonne eau-forte, verſez la diſſolution, c'eſt-à-dire l'eau-forte qui a diſſout l'argent dans une cucurbite de verre couverte de ſon alambic, adaptez-la au feu de ſable ou de cendres, & faites diſtiller la moitié de l'eau-forte : laiſſez enſuite refroidir le vaiſſeau durant quelques heures, vous trouverez la matiere reſtante au fond de la cucurbite en forme de ſel, que vous mettrez dans un bon creuſet d'Allemagne un peu grand, à cauſe que la matiere en bouillant au commencement s'enfle, & pourroit verſer & ſe répandre : mettez le creuſet ſur un petit feu juſqu'à ce que les ébullitions ſoient paſſées, & que la matiere s'abbaiſſe au fond, & environ ce tems-là, vous augmenterez un peu le feu, & vous verrez la matiere comme de l'huile au fond du creuſet, laquelle vous verſerez dans une lingotiere bien nette, & un peu chaude & frottée de ſuif, elle deviendra dure comme une pierre, laquelle vous garderez dans une fiole bien bouchée en lieu ſec.

Il faut remarquer que l'effet de cette pierre provient des eſprits corroſifs de l'eau-forte, que l'argent congele & retient, & qu'on pourroit faire une pierre ſemblable avec du cuivre ou du fer par le même moyen, ſi ce n'eſt qu'étant faite avec des métaux imparfaits, ils attirent d'abord l'air, & par ſon humidité ſe réſolvent en liqueur qui ne laiſſeroit pas d'être un fort bon cauſtic : celle d'argent ſe maintient toujours en forme ſolide, & ſe peut conſerver dans une fiole : on l'appelle infernale tant à cauſe de ſa couleur noire, que de ſa qualité cauſtique & brûlante, qui ont quelque rapport à l'enfer.

Pour détruire les poireaux il les en faut frotter tous les jours, les nétoyer le lendemain, & les frotter de nouveau, & en faire autant tous les jours juſqu'à ce que les poireaux ſoient mangés abſolument, il n'y faut ni feu ni emmielure, ni poudre, ni autre choſe ; mais la drogue eſt un peu chere.

On peut pour avancer beſogne, mettre en poudre les plus petits morceaux, & en poudrer les poireaux, l'eſcare tombera plutôt.

Le même remede peut ſervir aux fics, & à la chair qui ſurmonte, & autres groſſeurs qu'on veut extirper, & le cauſtic ſert toujours, puiſqu'on ne les fait que frotter, & ayant eſſuyé le cauſtic on le garde pour une autre fois ; mais il diminue un peu.

Cette ſeconde maniere de faire la pierre infernale, ſervira fort utilement aux hommes, qui ont été aſſez étourdis pour avoir attrapé

CHAP. CLXXXIII. des chancres, en les touchant tous les jours avec cette pierre jusqu'à ce qu'ils soient tombés & ayent fait escare.

Du sabot désoudé. Si le sabot pour la malignité des eaux est détaché de la couronne au talon, il faut y appliquer de l'emmielure blanche, elle fera souder la partie & croître la corne: ce sabot désoudé au talon de derriere, n'est pas grande chose, car le mal ne vient que de la corne, & il n'a point pénétré entre le petit pied & le sabot pour souffler au poil.

Emmielure blanche, ou emplâtre blanc pour les eaux, poireaux, arrêtes, mulles, crevasses, javars, & encheveſtrures.

CHAP. CLXXXIV. PRENEZ mauves & guimauves, de chacune dix poignées; au défaut de guimauve, le double de mauve suffira; dix-huit gros oignons de lis, lesquels vous hacherez & mettrez dans un pot, avec suffisante quantité de bierre, au moins huit pintes pour commencer. Au défaut de bierre, il faut une décoction d'orge, ou de petit lait, même le petit lait, lorsqu'on en peut avoir facilement, me semble mieux réussir que la bierre; quand les oignons commenceront à s'amolir & crever sous le doigt, mettez les mauves & guimauves, épluchez toutes leurs côtes, laissez cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit en pâte, ajoutant de la bierre ou du petit lait à mesure qu'elle s'évaporera: lorsque le tout sera cuit, si vous voulez la bien faire, il faut passer toute la composition au travers d'un tamis renversée, comme on monde la casse, & jetter ce qui ne pourra passer, puis vous remettrez le tout dans le même pot, & le ferez chauffer pour y ajouter une livre de graisse blanche, & autant de beurre, laissez bouillir le tout quelque tems en mouvant toujours, après ôtez-le du feu, & lorsque la composition ne bouillira plus, ajoutez-y miel & thérébentine commune de chacun une livre, incorporez le tout ensemble, remuant extrêmement, étant tiéde, mêlez avec le tout suffisamment de farine de froment pour l'épaissir, puis laissez refroidir: Notez que pour bien faire l'emmielure blanche, il faut avant de la passer par le tamis qu'il y ait peu de bouillon, afin qu'on ne soit pas obligé de l'épaissir avec de la farine, ce qui réussit bien mieux que d'être obligé d'y en mettre, quoiqu'elle ne laisse pas de bien faire avec de la farine, mais elle fait mieux sans farine: si elle passe les herbes & les oignons quand ils seront cuits, au travers d'un tamis renversé, comme on passe la casse & les poulpes, assurément l'emmielure en sera meilleure, plus propre & fera plus d'effet: mais il faut observer que sur la fin de la cuisson, lorsque vous voyez que les herbes s'amolissent & se mettent en pâte, il ne faut pas augmenter la biere ou petit lait, afin qu'il n'y ait pas trop de bouillon, & par ce moyen il ne faudra point

mettre de farine pour l'épaiſſir, ainſi l'emmielure en ſera meilleure, ce n'eſt pas qu'elle ne faſſe un très-bon effet, quoiqu'elle ne ſoit pas paſſée au travers du tamis, & qu'on ne s'en puiſſe bien ſervir, mais elle n'eſt pas ſi propre ni ſi reſſemblante à l'onguent; elle ſe conſervera faite deux mois en lieu ſec, ſi vous avez eu ſoin qu'il ſoit peu reſté de biere quand elle a achevé de cuire: ſi elle eſt bien couverte elle ſe gâtera moins; & quoiqu'elle moiſiſſe pardeſſus, le deſſous ne laiſſera pas d'être bon.

Si elle eſt trop épaiſſe, pour l'appliquer il y faut ajouter de la biere; ſi elle eſt trop claire, il y faut de la farine.

On peut faire la compoſition avec les mauves, guimauves, beurre, graiſſe, miel & thérébentine, & de la graine de lin en poudre environ une livre & un quart ſur toute la doſe, qu'on mettra dans la compoſition étant tiéde, avant d'y mettre la farine de froment. On eſt obligé d'en uſer de la ſorte un certain tems de l'année qu'on ne trouve point d'oignons de lys, & de la farine de lin ſupplée en quelque maniere, & ſe met à la place des oignons de lys.

Pour ſe ſervir de cette emmielure, il faut l'appliquer toute froide, & après avoir raſé & nettoyé la partie où il y a des eaux, l'on fera un cataplâme avec de la filaſſe & de l'emmielure pardeſſus, pour l'appliquer ſur le mal tous les jours une fois, juſqu'à ce que le tout ſoit ſec, il faut toujours avoir ſoin de bien nettoyer le mal, & d'ôter toute l'apoſtume que l'emplâtre attire; il faut auſſi tenir le poil coupé, qui croîtra beaucoup pendant les applications de cet emplâtre, qu'on bandera avec le bandage que les Chirurgiens appellent excluſif, qui ſe fait avec un ſeul chef en remontant la Banne, & la ſerrant aſſez fort en bas; l'on ſe ſert toujours de ruban de fil ou de liſieres larges de drap.

Les Maréchaux ont une compoſition qu'ils nomment emplâtre blanche dont ils ſe ſervent au lieu d'emmielure blanche, leur remede adoucit un peu l'acrimonie de l'humeur, mais qu'il déſenfle & ôte le feu d'une jambe, c'eſt ce qui n'eſt pas. Leur emplâtre blanche eſt telle: ils prennent une meſure de farine fine de froment, c'eſt un litron, une demie-livre de miel & une chopine de lait, avec cela ils font de la bouillie, qu'ils font cuire en remuant tout doucement ſur un petit feu; quand elle commence à ſe lier & épaiſſir, ils y ajoutent quatre onces de thérébentine commune, & deux onces d'huile d'olive, ils achevent de faire cuire à petit feu remuant toujours, le tout étant cuit ils l'appliquent comme nous l'avons dit, pour l'emmielure blanche: ce remede fait quelque choſe, & même réuſſit aſſez bien aux petits maux, auſſi coûte-t-il peu: ceux qui voudront l'employer le pourront facilement.

Fort ſouvent les ordures qu'un Cheval a eu aux jambes ayant été

CHAP. CLXXXIV. arrêtées lorsqu'il y avoit enflure, les humeurs se sont congelées sur la chair, & se sont endurcies par le tems, en sorte qu'après une longue application d'emmielure, on peut avoir desseché ce qu'il y a d'humide, & avoir rendu la jambe séche, ayant attiré l'humeur qui étoit en mouvement: mais elle demeure grosse & dure, sans espérance de la pouvoir remettre en son premier état, si l'on n'a quelque puissant résolutif, comme sera celui qui suit.

Onguent Mercurial pour désenfler les jambes de derriere.

Prenez demie-livre de vif argent ou mercure courant, mettez-le dans un mortier, & l'éteignez avec quatre onces de soufre en poudre, en remuant avec le pilon sans cesse, puis ajoutez avec le mercure éteint une livre de graisse blanche, mêlez & incorporez le tout, & le gardez au besoin.

Coupez le poil sur l'endroit que vous voulez désenfler, rasez-le le plus près que vous pourrez, frottez-le ensuite avec un surfais pour échauffer la partie sans l'écorcher, graissez avec l'onguent mercurial, & présentez un fer rouge vis-à-vis: pour le faire pénétrer, enveloppez le tout avec de la vessie de porc, & une enveloppe pardessus, puis liez l'appareil avec une ligature de lisiere de drap qui ne manquera pas sitôt qu'une corde, un ruban de fil large est aussi très-bon pour cela.

Laissez l'appareil deux fois vingt-quatre heures, réiterez l'application sans plus frotter avec le surfais, & continuez: il y a peu d'enflures qui ne cedent à ce remede, puisque le mercure est composé de parties assez subtiles pour pénétrer & résoudre les humeurs envieillies & dures; comme sont celles des grosses jambes des Chevaux qui sont demeurées enflées par les eaux, poireaux & autres ordures qu'on a desséchées avant d'avoir désenflé les jambes.

Si c'est une jambe gorgée & dure d'un reliquat de farcin, ou la jambe gorgée & dure d'un vieux Cheval qui ait supporté long-tems son mal, & qu'il soit fort endurci, ne vous pénez pas à le vouloir désenfler, car assurément vous n'y réussirez pas, ni qui que ce soit qui l'entreprenne.

Le même onguent fera mourir toute sorte de vermine si on en frotte l'endroit où il y en aura: on peut même s'en servir pour frotter les joints des lits, où il s'engendre des punaises, & même pour faire baver ceux qui sont le voyage.

Maniere de barrer les veines.

CHAP. CLXXXV. LA cure d'un mal seroit très-justement appellée imparfaite, s'il revenoit dans quelque tems, de sorte que pour guérir parfaitement

un Cheval, après qu'on aura defféché les eaux, guéri les poireaux, arrêtes, mulles & autres ordures, il eft néceffaires de barrer les veines haut & bas du jarret, pour arrêter l'humeur qui influe fur la partie: fi le Cheval eft jeune, & s'il eft bien bouchonné, les eaux & les autres ordures ne reviendront plus; mais s'il eft vieux, je ne répondrois pas que le mal ne revienne, pour lors il faut recommencer, & vous aurez cinq ou fix mois de bon tems pour vous fervir de votre Cheval. CHAP. CLXXXV.

Pour barrer les veines aux Chevaux avec méthode, on ne les doit jamais barrer au-deffus, fans les barrer au-deffous, pour tous les maux de jarret & de jambe, puifque l'opinion des Modernes, qui établit la circulation du fang, étant conforme à la verité, en vain l'on arrêtera le fang par en-haut, puifqu'il remonte par en bas: pour un mal de jarret, fi vous ne barrez la veine qu'au-deffus, il féra prefque auffi-bien nourri, & ne fera pas defféché comme vous devez efperer, parce que le fang remontant par l'extrémité des veines, ne laiffe pas d'arrofer la partie comme auparavant, ce qui arrive tout au contraire, fi vous barrez la veine au-deffus du mal & au-deffous.

La circulation du fang n'étant plus conteftée que par ceux qui veulent s'aveugler eux-mêmes, toutes les difficultés s'évanouiffent par les preuves qu'on en a: au lieu de barrer les veines au-deffus pour les maux de jarret, il les faut barrer au-deffous: mais pour n'éfaroucher pas tout à fait le monde, j'ai toujours ordonné de la barrer deffus & deffous, quoiqu'à le bien prendre, c'eft feulement au-deffous qu'il eft néceffaire de la barrer, parce que les veines rapportent le fang au cœur, & de la circonférence au centre; & les arteres le portent du cœur à la circonference, & il ne paffe des arteres dans les veines que le plus groffier, & cela par les anaftomofes, c'eft-à-dire par les communications que les veines ont avec les arteres: de tout cela il s'en pourroit tirer bien des conclufions contraires à ce que pratiquent bien des gens; mais je ne me fuis jamais mêlé de trouver à dire à ce que les autres font, & il eft plus néceffaire en cette affaire de fçavoir agir que de parler.

Il n'y a aucun Maréchal qui ne fçache barrer les veines. On frotte bien l'endroit pour faire pouffer la veine, afin de la bien difcerner d'avec les nerfs qui font à côté, enfuite on fend la peau en long, & on détache la veine avec une corne de chamois, puis on la lie par un côté avec une foye double, & on l'ouvre en long au-deffus & au-deffous de la ligature. Par l'ouverture on en tire le plus de fang qu'on peut, enfuite on la lie encore plus bas ou plus haut dans la même ouverture, & on la coupe fi on veut, au milieu des deux ligatures: quoique ce foit l'ufage, il eft abfolument inutile de la couper, parce que l'endroit où elle eft liée tombe, & les deux bouts de la veine fe foudent, ainfi elle

CHAP. CLXXXV. ſe trouve barrée, même la veine ſera barrée, en la liant en un ſeul endroit ſans l'ouvrir; car la ligature pourrit l'endroit qu'elle a lié, & la veine ſe conſolide par les deux bouts, ainſi elle ſe trouve barrée.

Il y a des Maréchaux qui ayant fait ſaigner le Cheval abondamment, ne lient point la veine, ils laiſſent arrêter le ſang de lui-même, ou bien quand c'eſt en un endroit où on peut bander la playe, comme aux pâturons, il eſt beaucoup mieux l'ayant coupée, de la laiſſer bien ſaigner, puis la bander ſans la lier, parce que la guériſon en ſera plus prompte; car il faut que l'endroit lié avec le fil ſe pourriſſe, que le bout de la veine tombe, & qu'il ſe conſolide, & il faut bien du tems: que ſi vous n'êtes pas ſoigneux de prendre garde une couple de jours que le Cheval ne perde pas ſon ſang, & de tenir la ligature en état, il en pourroit méſarriver, le plus aſſuré eſt de la lier: au-deſſous du jarret l'on fait de même qu'au-deſſus, mais la premiere ligature doit être le plus près du pied qu'on peut, tout au contraire d'en-haut, puis on fait bien ſaigner, & enſuite de même qu'à l'autre.

Il y a des Maréchaux habiles, qui pour de groſſes jambes gorgées & charnues, par conſequent difficiles à guérir, arrachent un pan de veine, c'eſt-à-dire qu'ils arrachent la maîtreſſe veine de la cuiſſe, depuis un demi-pied au-deſſus du jarret juſqu'environ quatre doigts au-deſſous: l'opération eſt très-bonne, mais aſſez mal-aiſée, à qui ne la ſçait pas faire. Elle deſſéche très-bien le jarret & produit un bon effet; mais elle cauſe ſouvent une grande douleur au Cheval, & fait enfler le jarret & la cuiſſe extraordinairement. Pourtant ſi l'opération eſt faite avec adreſſe, elle ne cauſe point tant de mal, & le Cheval s'en trouve bien, cela deſſéche un jarret & une jambe admirablement: & ſi vous avez un Maréchal un peu adroit, il n'y a aucun riſque à courir, & je l'ai fait & fait faire très-ſouvent, particulierement pour les variſſes qui viennent au jarret. Si elles ſont fort groſſes, on peut attacher un ruban au haut de la veine qu'on veut arracher, en arrachant la veine par en bas, le ruban paſſe & demeure à la place de la veine, & le tirant ſoir & matin, il ſert de ſeton neuf jours durant, & fait diſſiper l'enflure, évacuant la matiere; mais il eſt à propos de bien frotter tous les jours tout le jarret avec l'onguent du Duc, pour ôter la douleur, & empêcher l'inflammation, ce qui fait très-bien.

Je ne voudrois pas conſeiller cette opération aux jambes qui n'auroient aucune enflure, & qui ne ſeroient point gorgées, mais aux autres je n'héſiterois pas, & ſur-tout à celles qui ont des groſſeurs à côté de la courbe, nommées variſſes, qui ſont des tumeurs molles

qui

qui sont abreuvées par la grosse veine qui se dégorge en cet endroit; ces tumeurs ne font point boitter le Cheval, mais elles choquent la vûe par la grosseur qui est apparente; le seul remede est d'arracher ce pan de veine, comme j'ai dit ci-dessus. CHAP. CLXXXV.

Les veines étant arrêtées, comme nous avons dit, il faut appliquer de l'onguent du Duc tout autour de la jambe & de la cuisse, pour prévenir l'enflure & l'inflammation, au bout de dix jours la veine sera guérie, & le Cheval prêt à servir, & même plûtôt à quelques-uns.

Il y a des Chevaux qui ayant eu la veine barrée avec des bistouris infectés & mal propres, ont pris le farcin, & le premier bouton a commencé à l'endroit où l'on avoit barré la veine. Ce désordre arrive à tous les Chevaux mal composés dans le corps, & qui ont disposition au farcin; & pour une legere blessure d'un ardillon ou autre ferrement ils prennent le farcin.

On barre la veine en plusieurs endroits & par la même méthode, par exemple au pâturon pour les maux qui viennent dans la solle, pour donner une bonne forme aux pieds comblés, & qui ressemblent à des écailles d'huitres, pour les Chevaux qui ont été fourbus, aux larmiers pour les maux des yeux: & cette derniere se peut faire sans incision, par le moyen d'une éguille courbée, comme je l'ai enseigné ci-devant.

On peut aussi barrer la veine aux deux côtés du col pour la morve & pour les fluxions sur les yeux, ce qui réussit assez bien; il y a plusieurs autres endroits où l'on peut barrer les veines pour differens maux.

Il ne faut point barrer la veine quand les jambes sont enflées; car outre qu'il est difficile de les barrer avec cette enflure, elles demeurent toujours gorgées ou enflées, qui est la même chose; mais il ne faut barrer les veines que lorsque les jambes sont dégorgées.

Pour l'Enchevestrure.

Les Chevaux pour avoir des démangeaisons à la tête, au col & ailleurs, se veulent gratter avec les pieds de derriere, s'embarrassent & se prennent le pied dans la longe du licol; ensuite ils se débattent & s'écorchent au-dessous du pied, dans le pli du pâturon, & souvent se font des playes assez importunes. Si on n'arrive promptement pour les dégager, ils s'estropient assez souvent, quand ce sont des Chevaux vigoureux. CHAP. CLXXXVI.

L'accident étant arrivé, il faut prendre de l'huile de lin, & de l'eau-de-vie parties égales, battre & agiter le tout ensemble dans une fiole pour les mêler, & de cela graisser le mal soir & matin, ayant bien coupé le poil, & tenir le bout bien net, en continuant il guérira.

CHAP. CLXXXVI. J'ai eu un Cheval qui étant attaché avec deux chaînes, s'enchevestra & se prit le pied; à force de se débattre il s'emporta le dedans du pâturon jusqu'à l'os, ce qui causa grande enflure à la jambe & à tout le pâturon, avec menace de gangrene. Je fis couper le poil tout autour du mal; car le Cheval en avoit beaucoup, & appliquer tous les jours de l'emmielure blanche, frotter toute la jambe avec l'onguent du Duc tous les jours: dans un mois il fut gueri, quoique ce Cheval eût été condamné par les Maréchaux à être estropié, il ne boitta plus au bout de six semaines, bien que les nerfs & les os fussent découverts; mais ils n'étoient ni froissés ni meurtris, & je puis dire qu'il guérit très-promptement contre mon esperance. Je croyois que le mal seroit plus long, parce que la couronne du pied malade étoit enflée & enflammée, ensorte que je craignois que le sabot ne se dessoudât & ne tombât; je mis véritablement sur le plis du pâturon où étoit l'enchevestrure, de l'emmielure blanche, mais ce fut après avoir mis sur la couronne un bon astringeant fait avec de la chaux vive en poudre démêlée avec de l'eau seconde, & bien bandé le tout avec une enveloppe, & sur l'emmiellure j'ajustai une autre enveloppe; je continuai de la sorte, la couronne se resserra très-bien, & le reste guérit ensuite, & il tomba des escares à faire peur aux novices; finalement tout alla bien, mais il n'en est pas toujours de même, car plusieurs Chevaux en sont demeurés estropiés.

De cette cure vous pouvez juger quel effet produit cette emmiellure blanche.

Je pourrois vous proposer d'autres remedes pour les enchevestrures, mais cet exemple suffit pour vous instruire. Si le mal est petit, sans enflure, & qu'il n'y ait qu'à dessecher, servez-vous des onguents décrits aux Chapitres CLXXXI. CLXXXII. & CLXXXIII. ou bien du savon noir avec de l'esprit de vin.

Une simple enchevestrure se guérit avec l'onguent du Duc ou de l'huile & du vin parties égales cuites ensemble, jusqu'à ce que le vin soit évaporé, puis l'appliquer tous les jours sur le mal, il sera bientôt guéri.

De la Faim-vale.

CHAP. CLXXXVII. JE dirai ici un mot d'une incommodité qui n'est pas bien ordinaire aux Chevaux, de laquelle néanmoins quelques-uns sont atteints. On l'appelle communément la faim-vale, & les plus habiles connoisseurs y seront trompés, parce qu'elle ne donne aucun signe, ni même

le moindre indice que le Cheval en ſoit atteint, hors qu'il eſt maigre, on s'en apperçoit ſeulement dans le tems de l'accès. Je ne m'étendrai point ſur la définition ni ſur les cauſes du mal, parce qu'il eſt incurable; les Chevaux qui en ſont attaqués, ne ſont aucunement propres pour les fatigues, quoiqu'ils ſoient capables d'un travail réglé & de peu de durée, parce que du moment que la chaleur naturelle a conſommé fort promptement tous les alimens qui ſont dans l'eſtomac, elle agit avec tant de violence contre elle-même, ou contre les parties voiſines, que le Cheval demeure comme perdu de ſes membres, & preſque hors de moyen de faire un pas, ne connoiſſant ni careſſes, ni châtimens; mais il demeure immobile & ſe laiſſe aſſommer de coups ſans ſe mouvoir, ni même ſans reſſentir d'autre mal que celui qui lui eſt cauſé par l'action trop violente de la chaleur contre les parties prochaines: d'abord qu'on s'en apperçoit, il n'y a qu'à faire bien manger le Cheval, il eſt bien-tôt en état de rendre le ſervice dont il eſt capable; il eſt à remarquer que les Chevaux qui ont la faim-vale, mangent le triple des autres, & de ce qu'ils mangeoient avant de l'avoir, & n'engraiſſent pas: on l'appelle aux Hommes la faim-canine. L'accès de la faim-vale arrive ordinairement trois ou quatre heures après que le Cheval a très-bien mangé: s'il arrive à la campagne, il faut débrider le Cheval, le faire manger ſon ſaoul, puis le remonter, & continuer ſon chemin; mais ſi c'eſt en hyver qu'on ne trouve rien dans les champs, on eſt fort embarraſſé, car d'abord que ce mal prend à un Cheval, il ne fera pas un ſeul pas; c'eſt à celui qui a une bête qui a cette incommodité, de prendre ſes précautions, & de s'en débarraſſer le plûtôt qu'il pourra.

CHAP. CLXXXVII.

Les Chevaux qui ſont travaillés de la faim-vale, ſont ordinairement maigres, quoique grandiſſimes mangeurs, & il eſt impoſſible de les engraiſſer, ils mangent beaucoup & ne profitent pas, ils ne laiſſent pas d'avoir quelque vigueur, hors dans le tems de l'accès qu'ils ſont inſenſibles. Je ne ſçais point de remedes capables de prévenir les accès de ce mal; quelque perſonne plus experimentée pourra pourſuivre ce que j'ai ébauché, & vous donner ſatisfaction là-deſſus; j'ai toujours fait profeſſion de n'enſeigner que ce que j'ai éprouvé, non pas une fois, mais pluſieurs & diverſes fois. Si je voulois vendre du mitridat, il y auroit ici un ample champ pour cela, mais à quoi ſert de raiſonner en vain? Lorſque je me ſerai étendu fort au long ſur les cauſes de ce mal, ce ſera de même que les ſolutions des Philoſophes ſur leurs cauſes ocultes; n'y ſçachant point de remede, comme quoi faudra-t'il conclure? Je crois qu'il vaut mieux ſincerement dire ce qu'on ſçait & ce qu'on ne ſçait pas.

Des Crapaudines.

CHAP. CLXXXVIII

IL furvient au-devant des pieds, plus haut que la couronne, un ulcere qu'on appelle crapaudine, qui eft caufée par une humeur bilieufe, acre & mordicante qui ronge le cuir : elle eft fituée environ la largeur d'un petit pouce plus haut que la couronne, au milieu du pied à ceux de devant & à ceux de derriere, où fouvent l'humeur eft caufée par des atteintes que les Chevaux fe donnent en paffageant fur les voltes ou autrement : on les guérit en nettoyant le mal avec du vin chaud, ou de l'urine, & s'il y a enflure ou inflammation, on y mettra de l'emmiellure blanche qui ôtera la chaleur ou l'enflure.

Elle guérira auffi par les onguens defficatifs décrits ci-devant, ou l'eau à deffécher les eaux, mais plus à propos on y peut mettre du favon noir avec de l'efprit de vin, & le lier fur le mal, & continuer tous les jours jufqu'à guérifon.

Il y a deux fortes de crapaudines, les premieres que je viens de décrire, qui font plus difformes que dangereufes, elles ne different guéres des arrêtes, & autres maux qui viennent aux jambes de derriere : mais la feconde efpece eft d'une autre conféquence & a des fuites fâcheufes.

Les Chevaux qui ont des feymes & des quartes, ou pieds de bœuf, ont quelquefois des crapaudines de cette feconde efpece ; une feyme provient de féchereffe ou d'aridité de pied, la corne étant trop féche, ferre le petit pied, la chair qui fe trouve meurtrie entre le petit pied & la corne, fe change en matiere qui corrompt, noircit ou infecte le tendon, la nature qui cherche à foulager & à chaffer ce qui eft étranger, fait crever la corne au milieu du quartier, ce qui s'appelle feyme, & il fort de la matiere au haut par la feyme près du poil, de forte qu'il faut traiter ce mal comme un javar encorné, parce que le tendon étant noirci ou infecté, il faut qu'il tombe, étant comme un corps étranger dans le pied.

La même chofe arrive aux quartes ou pieds de bœuf, qui ont ces mêmes accidens, & il les faut traiter de même que les feymes, c'eft-à-dire, comme un javar ou une atteinte encornée.

Ce n'eft pas à dire que toutes les feymes ayent des crapaudines non plus que les quartes, mais cela arrive à quelques-unes, & malheur à ceux aufquels cela arrive, puifque le mal eft long & fâcheux.

De l'étonnement du Sabot.

LE titre d'une maladie fait ordinairement concevoir une idée de l'infirmité qui afflige l'animal, mais en celui-ci l'ufage a introduit cette maniere de s'exprimer, qui n'exprime point, & ne fait en aucune maniere concevoir ce que ce peut être qu'on appelle étonnement de fabot : puifque le terme eft reçû & qu'on le nomme de la forte, je ne m'ingererai point d'en changer le nom, je tâcherai feulement d'expliquer le plus nettement qu'il me fera poffible, ce qu'on appelle étonnement du fabot ; le moyen de le connoître, ce qui le caufe, & les remedes les mieux appropriés pour tâcher à le guérir, & dirai de plus qu'on ne le guérit que difficilement, & que tout au moins la cure en eft longue. CHAP. CLXXXIX.

Premierement il faut fçavoir qu'il y a un os au milieu du fabot, qui eft à peu près de la forme du pied, mais beaucoup plus petit, car il eft contenu dans icelui : on l'appelle le petit pied, à caufe qu'il reffemble au pied.

On dit qu'un Cheval a un étonnement de fabot, lorfque cet os du petit pied fe relâche par le bout qui eft vis-à-vis de la pince, & quitte fa place & fa fituation naturelle : la chair qui l'entouroit & qui l'uniffoit au fabot, fe defféche, il refte un creux & un vuide, & comme ce petit pied eft relâché par le bout, il s'abaiffe, pouffe la folle qui le couvroit, & paroît en forme de croiffant, comme s'il étoit furvenu un autre os fur celui du petit pied, & qui fe produisît au-dehors, ce qui n'eft pas, car ce croiffant n'eft autre chofe que l'os du petit pied qui a quitté fa fituation naturelle par le devant, & étant defcendu, il excede au-deffus de fa place ordinaire, & paroît en forme de croiffant plus ou moins, à proportion qu'il s'eft plus ou moins relâché.

Ce petit pied ne fe relâche que difficilement & rarement à l'endroit du talon, parce qu'il eft attaché au talon par deux gros nerfs qui le traverfent en deux endroits, & qui l'attachent & l'uniffent fi fortement au pied, que hors de très-grands accidens, il ne defcend jamais que par la pince, & cette pince en demeure vuide, par le dedans il refte un grand efpace creux, qui étoit occupé par la chair, qui entouroit le petit pied, avant qu'il fût relâché, & ne faifoit par maniere de dire qu'un corps du petit pied & du fabot, parce qu'ils étoient abfolument unis, au lieu que l'étonnement du fabot fait demeurer un vuide le long du fabot à la pince, & ce vuide pénétre plus ou moins, felon que l'étonnement a été plus ou moins grand, c'eft-à-dire, que le petit pied s'eft plus ou moins relâché.

CHAP. CLXXXIX.

On connoît l'étonnement du ſabot en ce que le Cheval boitte très-fort, il n'appuye que du talon à terre en trottant, & même au pas, & nullement de la pince qui touche ſeulement la terre, & même long-tems après le talon ſans appuyer, & lorſqu'avec le brochoir on frappe ſur le devant du pied, il ſonne comme une choſe creuſe & vuide, le devant du pied ſe reſſerre par le milieu quand il a long-tems ſupporté le mal, & le pied perd ſa forme naturelle.

La cauſe ordinaire de ce mal, tient quelque choſe de la nature de la fourbure, quand elle tombe ſur les pieds, mais elle n'eſt pas ſi maligne, ni ſi difficile à guérir; véritablement les effets en ſont preſque pareils, car la fourbure en tombant ſur les pieds, fait relâcher le petit pied par le devant, & forme ce qu'on appelle des croiſſans, de même que je le viens d'expliquer à l'étonnement du ſabot; mais les croiſſans de la fourbure ſont bien plus grands, & ſont ordinairement à tous les deux pieds, au lieu que l'étonnement du ſabot attaque rarement les deux pieds; & ces croiſſans tant de l'un que de l'autre mal, ſçavoir de la fourbure & de l'étonnement, ne ſont que l'os du petit pied qui s'eſt relâché, & s'eſt abbaiſſé, & paroît comme un corps étranger ou un os qui s'eſt formé ſur l'os du petit pied, ce qui n'eſt pas, quoiqu'en diſent certains Maréchaux, mais c'eſt le véritable os du petit pied qui s'eſt relâché, & ayant quitté par le devant ſa ſituation ordinaire, s'eſt abbaiſſé, & paroît découvert de la chair qui le couvroit comme un croiſſant; & dès-lors qu'il eſt hors de ſon lieu naturel, par le tems il eſt privé de nourriture, & devient comme un corps étranger dans le petit-pied, & pour la guériſon il faut ou le faire réſoudre, ou tomber, ou le couper.

J'ai déja expliqué pour faire mieux concevoir ce mal, non la véritable cauſe, mais plûtôt l'effet de cette cauſe, je viens maintenant à la cauſe, qui procede ordinairement de ce qu'un Cheval ayant été ſurmené, c'eſt-à-dire échauffé, en ſorte que les parties interieures auront reſſenti une grande impreſſion de chaleur, les humeurs en ſont émues, & ſont irritées par d'autres plus ſubtiles qui ſe ſont inſinuées & mêlées parmi ces humeurs déja échauffées & émues: ces dernieres étant comme étrangeres & hors du lieu naturel, & de plus étant ſubtiles, acres & pleines d'eſprits, ont fait bouillonner & fermenter les humeurs qui ont envoyé des vapeurs d'une ſubſtance trop acre, pleines d'un ſel volatil, mordicant, qui ſe ſont inſinuées dans les parties où elles ont trouvé plus de facilité à pénétrer, & venant à paſſer par les endroits où elles n'ont rencontré qu'une médiocre chaleur naturelle, & n'étant plus agitées ni ſoutenues par une chaleur étrangere, comme elles étoient dans leur principe, elles ſe ſont converties en eau qui eſt tombée par ſon propre poids dans le ſabot, & dans le lieu le plus capable de les recevoir, qui

eft entre la corne & le petit pied, où il n'y a qu'une chair fpongieufe, & capable de les loger ; or cette eâu ou liqueur retenant toute la nature des vapeurs qui l'ont formée, qui étoit acre & mordicante, & tenant beaucoup de la nature des eaux fortes, elle confomme premierement toute cette chair qui étoit entre l'os du petit pied & le fabot, & qui les uniffoit enfemble, & en même-tems elle defféche & détache une infinité de petits nerfs qui fortent de l'os du petit pied, & qui l'uniffent & l'attachent au fabot, cet os n'étant plus foutenu ni arrêté par la chair, ni par les petits nerfs qui le retenoient en fa fituation ordinaire, defcend & s'abbaiffe par le devant, forme un croiffant fous la folle, & laiffe le fabot vuide & creux par le devant.

J'ai déja expliqué ailleurs comme fe faifoit cette fermentation des humeurs, j'en ai apporté des exemples qui la font toucher au doigt, refte à faire voir la difference de l'humeur qui caufe la fourbure, & de celle qui caufe l'étonnement du fabot, mais avant cela le Lecteur curieux me permettra de lui dire qu'il me femble d'entendre quelques perfonnes qui pour faire les beaux efprits, demanderont qui m'a dit que les chofes fe paffent comme je l'ai expliqué dans le corps des Chevaux? Qu'ils voudroient fçavoir fi moi, ou ceux qui me l'ont dit, l'ont vû? Je leur répondrai que quoique ni moi, ni aucun homme ne le puiffe voir, que ceux qui ont un peu étudié la nature, font convaincus par les effets de leurs caufes, que les chofes ne fe peuvent paffer d'autre maniere : s'ils me veulent faire la grace de me défabufer, & de me faire concevoir quelque chofe de plus vraifemblable, & qui foit mieux fondé fur les expériences qu'on en a pû faire, d'abord je leur témoignerai que je ne fuis ni opiniâtre, ni amoureux de mes penfées.

Venons à la difference de l'humeur qui caufe la fourbure, à celle de l'étonnement de fabot ; celle qui caufe la fourbure vient de la fermentation des humeurs de même que l'autre, mais celle de la fourbure eft plus fubtile, ainfi elle s'infinue dans les nerfs, leur caufe de la douleur & empêche leur mouvement, au lieu que l'humeur qui caufe l'étonnement fe gliffe & paffe par d'autres voyes qui ne nous font pas connues, car elle ne caufe point tant de défordre ni d'accidens ; on pourra donc dire que c'eft la même caufe, mais qui produit de differens effets, felon le plus ou le moins d'efprits pleins de ce fel acre & mordicant.

Refte le principal de ce Chapitre, qui eft le moyen de guérir le Cheval qui a un étonnement du fabot, & c'eft ce que je vais expliquer le plus nettement qu'il me fera poffible. Il faut laiffer la folle autant forte qu'on le pourra à la pince, afin d'effayer fi par le tems la nature pourroit refoudre ce croiffant, fondre de l'huile de laurier de la plus pure dans le pied, fans le parer ni couper la folle, en mettre fur la couronne, particu-

lierement à la pince sur de la filasse, afin qu'il séjourne là plus long-tems, & envelopper le tout, il faut souvent renouveller l'huile de laurier sur la couronne, qu'on applique toute froide, mais dans le pied on la met toute bouillante, & de la filasse par-dessus, & des éclisses pour tenir le tout.

Quand on a continué ce procedé quelque tems, qu'on ne voit pas grand amandement, & que le Cheval continue à boitter bien fort, il le faut dessoler, & si on trouve la pointe de l'os du petit pied séparée du sabot, & qu'il reste du vuide entre le sabot & l'os du petit pied par le devant, il faut entierement brûler cet os du petit pied qui paroît détaché, & le brûler dessus & dessous très-bien, afin qu'il tombe plûtôt, puis on met sur l'os brûlé de l'Egyptiac, & sur toute la solle de la théré-bentine, du miel & du tarc mêlés & chauffés ensemble ; on continue à panser avec de l'Egyptiac ou de l'onguent du Schmit sur l'os brûlé jusqu'à ce qu'il soit tombé, lors on applique sur l'endroit d'où le bout du petit pied s'est détaché, de l'onguent de Monsieur Curty, décrit au Chapitre XCIV. tout froid, ou de la filasse imbibée d'eau-de-vie sans onguent, qu'on renouvelle de deux jours en deux jours, il fera revenir la chair sur les os, & la chair étant bien venue la solle revien-dra ; & pour se conduire à bien faire revenir la solle, il faut pratiquer ce qui est marqué au Chapitre LXXXIX. de la méthode de dessoler les Chevaux : la solle revenue & ferme, on commence à promener le Cheval dans les terres douces, & peu à peu on l'habitue au travail.

Si l'étonnement du sabot est médiocre, & que l'os du petit pied n'ait pas fait beaucoup de croissant, ce qu'on connoîtra à voir le dedans du pied, s'il n'est point plus comble qu'il n'étoit de son naturel, le plus assuré est de ne point dessoler, si on peut s'en passer ; au contraire laisser la solle forte, fondre de l'huile de laurier toute bouillante, comme j'ai dit, & continuer de la sorte jusqu'à guérison.

On peut appeller un grand mal un étonnement de sabot, long à guérir, difficile à traiter, & fort souvent le Cheval reste boiteux pour un an ou plus. Beaucoup de Maréchaux nomment étonnement de sabot, des solbatures & autres maux de pied qui ne le sont pas, car les Chevaux n'en seroient pas si-tôt quittes.

Fin de la premiere Partie.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES.

A

ALoes. Préparation d'Aloes, p. 91

Altéré. Pour donner le miel aux Chevaux alterés de flanc & autres., 320

Poudre pour les Chevaux alterés de flanc, 322

Antimoine. Foye d'Antimoine, ce que c'est, 348

Arquebuzade. Eaux d'Arquebuzade, ou potions vulneraires, 304

Eau d'Arquebuzade simple, autre plus composée, *là-mesme.*

Atteinte, Remede, 186

Atteinte encornée. 198

Avant-cœur, ou anticœur, ce que c'est, 364

Breuvage confortatif pour l'Avant-cœur, 365

Avives, ce que c'est, 99

Remedes pour les Avives, 100

Lavemens ou clysteres pour les Avives, 101

B

B*Arbes* ou Barbillons, 11

Barrer. Maniere de barrer la veine, 502. 503

Barthelemi. Baume de Barthelemi pour les encloueures, clous de rue & bleymes, 256

Basilicum. Onguent supuratif, 29. 30

Battement de cœur. Lavement pour le battement de cœur, 367. 368

Lavement pour le battement de cœur où il y a chaleur, 370

Baume ardent pour les playes, meurtrissures, ou douleurs froides, comme aussi pour les encloueures, cloux de rue, &c. 257

Baume vert, ou baume de Madame Feuillet, 252

Blanc. Emplâtre blanc, ou emmiellure blanche pour les eaux, poireaux, arrêtes, mulles, crévasses, javars, enchevestrures, &c. 500. 501

Bleyme. Inflammation causée par un sang meurtri dans le dedans du sabot, 265

Boheme. Remolade du Boheme, 178

Bouche blessée ou entamée, 13

Bouillon blanc, ou Molene simple très-excellent, 333

Boulet. Entorses & dislocations du Boulet, 176

Des Boulets enflés ou gorges, 183. 184

Remede pour les boulets enflés, 184

Pour dissiper une grosseur qui vient à côté du Boulet, 184. 185

Dislocations ou Entorses du boulet, 180

Bouvier. Onguent du Bouvier, pour les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes sordides & pour la galle, 438. 439

C

Canelle. Ecorce odorante fort en usage, 335
Capelet, ce que c'est, & d'où il provient, 474
Carminatif. Huile carminative & purgative pour les clysteres, 109
Catholicum excellent pour les clysteres ou lavemens des Chevaux, 382
Caustic liquide excellent, 196
Cerf. Le mal de cerf ou du cerf, 96. 97 & *suiv.*
Chair. Eau vulneraire pour resserrer la chair, & la déterger, 295
Chardon benit, ce que c'est & ses vertus, 333
Chasseur. Onguent du Chasseur pour les plaies, si profondes soient-elles, 303
Chicots, quels sont, où ils se prennent, & comment se guerissent, 240
Chutes. Potion pour les chutes, 448
Lavemens anodin pour les chutes, 449
Autre potion pour les chutes ou efforts de reins, 449. 450
Cocher. Onguent du cocher, ou onguent noir pour sécher tous les maux & ordures des jambes de derriere des Chevaux, 497. 498
Comtesse. Onguent de la Comtesse pour resserrer les plaies que la matiere a fait en soufflant au poil, 259
Cordial. Pelotes cordiales, ou pilulles Thériacales, 44. 45
Poudre cordiale, 48
Corne des pieds. Onguent de Plantin, pour faire une bonne corne, & la faire croître, 214
Onguent du Connéstable, pour faire croître la corne & la rendre douce & liante, 215
Coup. Pour les coups de pieds & pour les jambes enflées ou gorgées par accidens ou autrement, 151
Remede pour un coup & pour dissiper une enflure, 152. 153
Pour les coups au jarret & ailleurs, 466
Remede à l'enflure causée d'un coup, 467
Autre remede pour les coups de pied qui ont causé enflure, 468
Autre remede pour resserrer l'enflure du coup de pied, *là-mesme.*
Courbature. Ce que c'est que la courbature aux Chevaux, 340
Clysteres pour la courbature, 341
Décoction pour la courbature, *là-mes.*
Remede qui évacue & soulage un Cheval courbatu, 342
Remede pour les obstructions du Poulmon causées par la courbature, 343
Remede pour le Cheval courbatu qui a la fiévre, & est fort malade, 345. 346
Potion ou breuvage pour un Cheval courbatu très-malade, avec la toux, ou sans toux, 346
Décoction du Lieutenant pour Cheval courbatu très-malade, 347
Courbe, tumeur faite de matieres flegmatiques, 483
Couronne. Onguent pour dessécher les playes sur la couronne, 206
Pour resserrer & résoudre les grosseurs & enflures sur la couronne, quoiqu'endurcies, 260
Crevasses qui viennent aux pieds des pâturons, 394
Crampe, ou Grampe, 473
Crapaudine. Ulcere qui survient au-devant des pieds où situé, ou comment causé, 508
Cristal mineral, ou sel-prunelle, 412. 413
Crocus metallorum, ce que c'est, 347
Curty. Onguent de M. Curty pour les encloueures, clous de rue, pour les playes & meurtrissures des Chevaux, 254
Admirable pour les playes & contusions des hommes, 255

D

Degoût du Cheval, 15. 16. 17. 18
Démangeaisons aux jambes des Chevaux, ou ailleurs, leurs remedes, 272. 273

Descentes. Remede aux Descentes & Hernies, 456
Dessécher. Poudre pour dessécher les playes des Chevaux, 298. 299
Dessoler. Comment il faut dessoler un Cheval, 225
Diatessaron. Theriaque Diatessaron, 125
Digestif excellent, 303
Dislocations ou Entorses du boulet, 176
Diuretiques. Lavement Diuretique; c'est à dire qui a la faculté de faire uriner, 118. 119
Dureté. Pour amolir une dureté, 170 *& suiv.*
Disurie. Pour une disurie ou flux d'urine, 123

E

E*Au de chaux*, dite eau jaune, 287
Mauvaises Eaux, 495
Pour sécher les eaux, arrêtes, mulles, & autres ordures des jambes des Chevaux, 496
Pour sécher les eaux & poireaux, quoique la jambe soit gorgée, 497
Ebulition. Pour les ébulitions de sang, Chap. CXLIX.
Egiptiac, ou onguent *Apostolorum*, 203
Sa description, 283
Emetique. Vin Emetique, 62. 63
Emmiellure rouge communément appellée charge, 140. 141
Enflure. Remede pour un coup ou pour dissiper une enflure, 152
Bain pour résoudre une enflure à une cuisse ou à une jambe, 152. 153
Autre remede pour une enflure endurcie d'un coup, ou autrement, 153
Pour prévenir l'enflure aux jambes, *là-mesme.*
Emmiellure ou remolade pour un coup de pied, & pour dissiper une enflure aux jambes, 154
Autre remede pour enflure aux jambes, provenant d'un coup de pied, 154
Onguent du Duc pour les enflures & contusions avec chaleur, & même pour ôter l'inflammation de tous les endroits du corps, 155
Pour le foureau & les testicules enflés, quoique l'enflure s'étende par tout sous le ventre l'épaisseur de deux doigts, 156
Pour une vieille enflure de jambes par une nerferure qui auroit été mal guerie, 156. 157
Pour les enflures des jambes si endurcies que les remedes ordinaires n'y font rien, 157
Enflures. Pour dissiper & résoudre les grosseurs, & toutes les enflures causées du Farcin tant aux jambes qu'ailleurs, 406. 407
Onguent résolutif pour les grosseurs & enflures, 383
Encloueures. Clous de rue. Retraites & Chicots, 237. 238
Quand le Cheval est encloué, 238
Encloueure négligée est un grand mal, 238. 239
Remede aux Encloueures, 240. 245
Encorné. Des javars encornés ou atteintes encornées, 198
Mondificatif, ou onguent du Docteur pour les javars encornés, 202
Maniere de traiter les atteintes encornées avec le feu, 206. 207
Engraisser. Méthode pour engraisser les Chevaux, 360. 361
Entorses & Dislocation du Boulet, 176
Remedes pour les Entorses, 177
Entr'ouvert. Du Cheval entr'ouvert, 138
Epaule. De l'effort d'épaule, de l'écart, ou du Cheval entr'ouvert, 132. 133
Onguent du Baron pour les Chevaux qui ont fait effort d'épaule ou de hanche, 135. 136
Remede à l'effort ou au coup de pied, ou autre heurt à l'épaule, 134
Esparvin sec, 456
Esparvin de bœuf, 457
Esquine. Décoction d'Esquine, 380

F

Farcin, 383
Pilules de Synabre pour le farcin, 280
Farcin volant, 386
Farcin cordé, 387
Farcin cul de Poule, *là-mesme.*
Remedes pour le Farcin, *là-mesme.*
Purgation pour le Farcin, 390
Pilules pour Cheval farcineux, 390
391
Reine des prés, ou *Ulmaria*, veritable specifique pour le Farcin, 391
Remede specifique pour le Farcin, 392
Autre facile, *là-mesme.*
Pour traiter le Farcin avec le feu, 392
Onguent de Naples qui seul guerit le Farcin, 395
Onguent de Portugal pour panser les boutons de Farcin, 393
Remede pour le Farcin à cul de poule, 400
Pilules pour le Farcin, *là-mesme.*
Ptisanne Allemande pour guérir le Farcin, 401
Pour le Farcin inveteré, 402
Pour le Farcin qui vient à la tête des Chevaux, 405
Remede d'un Maréchal Allemand pour le Farcin, 395
Remede très-bon pour le Farcin, 296
Pour résoudre & dissiper les grosseurs & toutes les enflures causées du Farcin, tant aux jambes qu'ailleurs, 406
Recette pour le Farcin dont un Escuyer a guéri une infinité de Chevaux, 409
Remede facile pour le Farcin, 410
Faim vale. Mal incurable, 506. 507
Fatigue. Du Cheval qui ne se peut remettre pour avoir souffert trop de fatigue, 352
Pour lâcher le ventre d'un Cheval qui a fatigué, 356. 357
Purgation pour le Cheval fatigué, 357
358
Febrifuge. Chap. CXXXVI. 311
Feu mort. Retoires, ainsi nommé par les Italiens, 174
Feu. Méthode pour donner le feu au Cheval, 484
Féve ou Lampas, 10
Fics. Des Fics ou Crapaux qui naissent dans les pieds des Chevaux, 230
Remede pour les fics qui viennent aux pieds, 232
Fiévre. De la fiévre des Chevaux, 371
Fiévre simple, 372
Fiévre putride & humorale, *là-mesme.*
Fiévre pestilentielle, *là-mesme.*
Des causes & signes de la fiévre, 372
373
Remede pour la fiévre simple, 374
Remede pour la fiévre putride, 376
377
Lavement pour la fiévre, 378
Autre clystere pour la fiévre, *là-mesme.*
De la fiévre pestilentielle, 378
Remede, 379
Purgation pour Cheval guéri de la fiévre, & pour tout autre, 381
Flux de ventre ou Diarée des Chevaux, 459
Remede au flux de ventre, 460
Potion pour le flux de ventre, 461
Autre potion, 462
Fluxion. Frontail pour divertir la fluxion, 89
Fondement. Des Chevaux ausquels le fondement fort, 464
Forbure. De la Forbure ou Forbpitture, 422
Remede pour la Forbure, 426
D'une espece de Forbure qui a les mêmes signes que l'effort de reins, 430
Remedes pour les pieds des Chevaux qui ont été forbus, 431
Bouillie pour les pieds douloureux d'un reste de forbure, 432
Forme. Le remede ordinaire & le plus assuré pour guérir les formes, 209. 210
Fortrait. Des Chevaux fortraits, 361. 362
Fourchette. Maux de la fourchette faisant des bouillons de chair ou des cerises, que les ignorans prennent pour des fics. 270

G

Gabian. Huile de Gabian, ou plûtôt Bithume, comment se compose, 250

Galles. Pilules de sinabre pour la Galle, 280

De la Galle des Chevaux, 433

Remede pour la Galle, 434

Pilules purgatives pour les Chevaux galleux, 435

Breuvage pour la Galle, *là-mesme*.

Bain pour la Galle, 436

Autre bain & eau pour la Galle des Chevaux & des Chiens, 436

Onguent très-bon pour la Galle, 437

Fomentations pour guérir la Galle.

Pommade pour la Galle, *là-mesme*.

Gangrene. Eau déierfive pour la Gangrenne, 287

Garrot. Pour Cheval foulé sur le Garrot, 290. 291

Gayac. Décoction de Gayac, 404

Genevre. Graine admirable & ses qualités, 334

Gentianne. Racine, d'où ainsi nommée, *là-mesme*.

Glande. Onguent pour faire suppurer une Glande, 39

Pour résoudre une Glande, 55. 56

Gourme, 26, 27

Remede pour la Gourme, 29

De la fausse Gourme, 36. 37

Grampe, ou Crampe, 473

Gras-fondure. Remede à la Gras-fondure recente, 415. 416

Pilules puantes pour la Gras-fondure, 419

Remede à la Gras-fondure recente, 416 417

Grosseur. Pour dissiper une grosseur qui vient à côté du Boulet, 184

Emplâtre de noix pour dissiper les grosseurs, & les résoudre, 185

Pour résoudre & dissiper les grosseurs & toutes les enflures causées du Farcin, 406

Onguent résolutif pour les grosseurs & enflures, 407

H

Hanche. Pour effort à la Hanche du Cheval, huile de marcel. 451. 452

Harrassé. Fomentations pour Cheval maigre & harrassé, 355. 356

Hermite. Onguent de l'Hermite pour les playes des Chevaux, 286

Heurts. Baume admirable pour les Heurts, 471

Huile merveillieu I pour encloure 451

J

Jambes. Des Jambes cassées & des os rompus des Chevaux, 148

Des jambes travaillées, foulées ou usées, 149. 150

Leurs remedes, 150

Pour fortifier & rétablir les nerfs des jambes, 150. 151

Pour les coups de pieds & pour les jambes enflées, ou gorgées par accident ou autrement, 151

Pour prévenir les enflures des jambes, 153

Pour désenfler une jambe, 153

Bain pour désenfler une jambe, ou pour résoudre une enflure, *là-mesme*.

Pour les jambes foulées & pour ôter la douleur & les enflures qui y seroient restées de forbure ou autre maladie, 158

Bain pour les hanches & épaules, 159

Huile excellente pour les jambes usées des Chevaux, 160

Autre maniere de faire la susdite huile avec moins de peine, 161

Baume pour les jambes usées & travaillées, *là-mesme*.

De tous les maux de jambes de derriere du jarret en bas, 190

Jardon ou *Jardé*, ce que c'est, 455

Jarret. Pour efforts de jarret, heurts & coups en icelui, 479

Pour coups de pieds aux jarrets & ailleurs, 465

Javar. Remede pour les javars simples, javars 187 et 189 ~~286~~
Remede pour les javars nerveux, 190
Remede pour la seconde espece de javars nerveux, 191
Des javars nerveux de la troisiéme espece, 192. 193. 194
Des javars encornés ou atteintes encornées, 198
Mondificatif, ou onguent du Docteur pour les javars encornés, 202
Jetter. Remede pour faire jetter, 53. 54
Parfum pour faire jetter, 60. 61
Iris. La racine d'Iris qui vient de Florence est la meilleure, 334

L

L*Ampas* ou féve, 10
Licq, 11
Lapis mirabilis, ce que c'est, 82
Lieutenant. Décoction du Lieutenant pour le Cheval courbatu très malade, 347
Louppes. Onguens des vers pour les Suros, Molettes, Vessigonds, Louppes & autres grosseurs, 169
Lunatique. Du Cheval Lunatique, 84 85
Eau de Rhue bonne pour les yeux Lunatiques, 86
Pilules pour les Chevaux Lunatiques, 91

M

M*Aigreur*. Fomentation pour Cheval maigre & harrassé, 355. 356
Malandres & Solandres, 163. 164
Merveille. Huile de Merveille & ses vertus, 251
La composition de l'huile de Merveille, *là-mesme*.
Mercure duox, ou sublimé doux, 399
Mercuriel. Onguent mercuriel pour désensler les jambes de derriere, 502
Miel. Pour donner le miel aux Chevaux alterés de flanc, & autres, 320
Molene. ou Bouillon blanc simple, très-excellent, 333
Molette Onguens de Scarabeus pour les Molettes, &c. 167. 168
Pour resserrer une Molette, un Vessigon ou autre tumeur molle. 173
Pour ôter une Molette, *là-mesme*.
Montpellier. Onguent de Montpellier, 135
Morfondement, ou Rhume, 39 & *suiv*.
Du Cheval mor fondu qui touffe fort, 41
Breuvage pour Cheval morfondu qui a un battement de flanc, 42
Morsure. Pour morsure de bête venimeuse, 313
Morve. Quelle maladie, 48. 49
Remede pour la morve, 58. 60. 61
Mulles traversieres, 492

N

N*Erfs ferus*, 181
Pour guérir un Nerf feru avec l'onguent des Nerfs, lequel est très-bon pour les jambes usées & foulées, & pour tous les efforts envieillis, 182. 183
Pour le gros Nerf du jarret étendu & forcé, & pour Nerf feru, 468. 469
Baume admirable pour Nerf feru, & Nerf foulé, 471
Noir. Onguent noir ou onguent du Cocher pour sécher tous les maux & ordures des jambes des Chevaux, 497
Neubourg. Onguent du Duc de Neubourg, 477

O

O*Ldembourg*. Onguent d'Oldembourg pour sécher les eaux, arrêtes, mulles & autres ordures des jambes des Chevaux, 496
Opiate de Kermes, 31. 32
Oppodeldoc. Onguent pour les épaules séches, où la nature ne fournit plus de nourriture, & pour les écars, efforts d'épaules & de hanches, 144. 145

P

Palpitation. Remede pour la palpitation, 368
Pas-d'Asne, en Latin, *Trussillago*, ses qualités, 533
Peignes, ou gratelle farineuse, 368
Peler. Pilules de Sinabre pour les Chevaux qui se pelent la téte, 280
Pour rafraîchir un Cheval qui se péle la tête, & qui a grande démangeaison, d'autres qui se pélent le corps, sur tout le derriere des cuisses & l'encolure, 414
Phagedenique. De la composition de cette eau, 287
Pieds. Pour les coups de pieds, 151
Quels sont les mauvais pieds & de combien de sortes, 213. 214
Pour faire croître le pied à un Cheval fort promptement, 216
Des pieds folbatus, *là mesme.*
Divers remedes aux pieds douloureux & folbatus, 217
Des pieds fendus, nommés pieds de bœuf, 219
Des pieds encastellés, 223
Pour attirer la vie dans un pied privé de nourriture par différens maux, 273
Pied-neuf. Du Cheval qui fait pied neuf, 261. 262
Pierre infernale, 498
Pilules puantes pour la forbure, gras-fondure, courbature, comme aussi pour les tranchées, 419
Pisser. Du Cheval qui pisse le sang, 124 125
Autre Remede pour un Cheval qui pisse le sang, 126
Playes. Poudre pour dessécher les playes des Chevaux, 298. 299. 300
Des playes sur le Rognon, 301
Onguent du Chasseur pour les playes si profondes soient elles, 303
Vin composé qui guérit les playes des Chevaux, 305
Des playes sur le Boulet & sur les Parties nerveuses, 306
Des playes des Chevaux, 275
Méthode pour preparer l'éponge pour ouvrir les playes, 279
Pilules de Sinabre pour les playes, pour la galle, les vers, le farcin, & pour ceux qui se pelent la tête, 280
Pelotes gourmandes pour faire manger les Chevaux dégoutés, 20
Plomb. Huile de Plomb, 87
Poireaux. Onguent très-bon pour les poireaux, 493. 494
Policreste, ou souffre fusible, 353. 354
Potions vulneraires, ou eaux d'Arquebusade, 304
Poudre pour faire revenir la chair, 284
Poudre de simpatie, 284. 285
Pousse, 314
Remede pour la pousse, 317. 318
Autre remede pour guérir la pousse, 319
Poussif. Pour lâcher le ventre d'un Cheval poussif, 323
Poudre excellente pour les Chevaux poussifs, 324
Pour guérir un Cheval poussif avec des œufs, 326
Poudre Emetique ou Angelique bonne pour les Chevaux poussifs, 327
Pelotes jaunes pour guérir les Chevaux poussifs, 328
Teinture du souffre pour les Chevaux poussifs, 330. 331
Puant. Pilules puantes, quelles & à quoi particulierement utiles, 419

Q

Queue de rat, ou arrêtes, 491
Des démangeaisons à la queue des Chevaux, 439 440

R

Rage. Pour préserver de la rage, tant les hommes que toutes sortes d'animaux, 309. 310

Remede infaillible contre la rage, 310 311
Autre remede facile pour la rage, 312
Reins. Pour effort de Reins, 447
Retoires. Ils font nommés des Italiens feu mort, 174. 175. 176.
Rhue. Huile de l'herbe nommée Rhue, 367
Rhue. Eau de Rhue bonne pour les yeux lunatiques, 86
Rhume, ou morfondement, 39

S

Sabot. Etonnement de Sabot. Ce que c'eft que l'on appelle ainfi, 509
Sang. Pour arrêter le fang, 289. 290
Saffepareille. Décoction de Saffepareille, 404. 405
Scarabeus. Onguent de Scarabeus pour les Sur-os, Molettes, Veffigons, & pour fondre une corde de farcin, fi groffe foit-elle, 167. 168
Schimt. Onguent du Schimt, 263
Sel-prunelle, ou Criftal mineral, 412
Semper vivum majus, ce que c'eft, 89
Soufler. Remede quand l'apoftume a foufflé au poil, 258
Onguent de la Comteffe pour refferrer les playes que la matiere a fait en foufflant au poil, 259
Souffre. Mineral gras onctueux & inflammable, 335
Souffre fufible ou Policrefte, 353. 354
Souffre auré d'Antimoine, 357
Stomachique. Pilules Stomachique, 21
Sublimé corrofif. Poifon artificiel, 397
Sublimé doux, ou Mercure doux, 399
Sur-dents, 12
Ce que l'on appelle ainfi, *là-mefme*.
Suros, Fufées & Offelets, 164
Remedes pour les furs-os, 165
Pour ôter les fur-os méthodiquement, 166
Onguent de Scarabeus pour les Sur-os, &c. 167
Sympathie. Poudre de Sympathie, 284 285
Synabre. Pilules de Synabre pour les playes, pour la Galle, les Vers, le Farcin, & pour les Chevaux qui fe pelent la tête, 280. 281

T

Teignes, mal plus douloureux aux Chevaux que dangereux, 267. 268
Tête. Des maux de tête caufés d'humeurs bilieufes, 64. 65
Autre remede pour les maux de tête, 66
Remede pour le mal de tête nommé le mal de feu, 67
Lavement pour maux de tête, ou mal de feu, 67. 68
Remede pour prévenir les maux de tête,
Charge pour maux de tête, 68. 69
Remede très-bon pour le mal de tête qu'on nomme mal d'Efpagne, 69. 70
Tefticules. Remedes pour les Tefticules retirés dans le corps par la violence de la douleur, 226
Pour enflure des Tefticules, 454
Cataplafme adftringent pour refferer des Tefticules enflés, 455
Tefticules meurtris, enflés ou endurcis, 457
Remede très-excellent, *là-mefme*.
Theriacal. Pilules Theriacales, 44. 45
Toux, De la Toux des Chevaux, 331
Poudre pour la vieille Toux ou nouvelle, 332. 333
Opiate pour la Toux qui eft caufée de chaleur étrangere, 336
Autre poudre pour la Toux, 337
Autres remedes, 338
Pilules d'Angleterre pour la Toux, quoique très inveterée, 339
Tranchées qui furviennent aux Chevaux, 102
De la premiere efpece de tranchées, 103
De la feconde, 107
Troifiéme efpece, 110
Quatriéme, 113
Poudre fpecifique pour arrêter les quatre efpeces de tranchées ci devant décrites, 115. 116

Poudre

Poudre pour les tranchées, 117
Autre remede, *là-mesme.*
La cinquiéme espece de tranchées, 118
De la sixiéme espece de tranchées, nommées tranchées rouges, 128
Tumeur. Pour attirer & faire meurir une tumeur, 292
Pour résoudre une tumeur, 422

V

Varisse. Tumeur prise pour une Courbe, 482
Veneneux. Pour morsure de bête veneneuse, 313
Vent. Lavement excellent pour faire sortir les vents, 109
Vertige. Du vertige des Chevaux, 130
Vessigons. Onguent de Scarabeus pour les Vessigons, &c. 167. 475
Vers. Purgation pour tuer les Vers, 16
Onguent de Vers, 169
Onguent des Vers pour les Sur-os, Molettes, Vessigons, Louppes & autres grosseurs, 169
Des Vers qui s'engendrent dans les corps des Chevaux, 440
Remede pour les Vers, 441
Poudre pour les Vers, 443
Pilules purgatives pour tuer les Vers, *là-mesme.*
Autre remede méthodique pour tuer les Vers, 445
Poudre pour tuer les Vers, & ôter la matiere qui les a produits, 445
Uriner. Lavement Diuretique, c'est-à-dire qui a la faculté de faire uriner, 118
Vulneraire. Eau Vulneraire pour resserrer la chair, & la déterger, 295

Y

Yeux. Des maux des Yeux, 73. 74
Remedes pour les fluxions sur les Yeux, 77
Eaux pour les Yeux des Chevaux, 78
Autre Eau pour les Yeux, *là-mesme.*
Onguent qui empêche la fluxion de tomber sur les Yeux, 79
Charge pour détourner la fluxion sur les Yeux, *là-mesme.*
Pour un coup sur l'œil, 80
Pour dissiper une blancheur dans l'œil, 84
Méthode pour dégraisser les yeux par en bas, 89
La maniere de donner le feu au-dessus des Yeux d'un Cheval, 92

Fin de la Table du premier Volume.

LE PARFAIT MARESCHAL.

SECONDE PARTIE.

ENTRE *tous les Animaux il n'en eſt point qui apporte tant d'utilités & de plaiſirs à l'Homme que le Cheval : Il eſt ſuperbe dans ſes pompes, adroit & fier dans les combats les plus périlleux, & robuſte dans le travail ; le Cheval eſt néceſſaire dans toutes les grandes entrepriſes de Guerre : l'on n'a rien de plus utile dans le trafic, & dans l'agriculture, & rien de plus agréable dans les divertiſſemens : Mais tous les Chevaux qu'on choiſit & pour la Guerre & pour le Manege n'y réuſſiſſent pas, & de ceux qu'on deſtine au charroy beaucoup ſuccombent ſous un travail médiocre ; les Voyageurs même ne reçoivent pas toujours la commodité & le plaiſir qu'ils attendent d'un Cheval de pas, tous les avantages qu'on peut retirer des Chevaux ne ſont pas faciles à rencontrer ; & ce qui eſt de plus fâcheux pour ceux qui les recherchent avec ſoin, c'eſt qu'après avoir trouvé un beau & bon Cheval, vigoureux & adroit, ſouvent faute de le ſçavoir gouverner, ou par la pareſſe du Palfrenier qui le panſe mal, ou pour*

n'avoir pas réglé ſon ordinaire, ou pour l'avoir fait boire à contre-tems, ou par quelqu'autre accident, occaſionné par le peu de connoiſſance dans cet Art qu'on aura, il tombe dans des incommodités qui le rendent hors d'état de rendre ſervice. Ce malheur eſt ſouvent de grande importance, & toujours dommageable; il eſt pourtant ſi ordinaire, qu'à moins d'un peu d'experience, d'un ſoin tout particulier, & d'une exacte précaution, on ne peut éviter de perdre des Chevaux de prix.

Pour commencer avec méthode de vous inſtruire dans les moyens d'éviter tous ces déſordres, je commencerai à vous faire connoître toutes les parties d'un Cheval, les chiffres étant marqués ſur la figure comme dans le diſcours.

Les noms des parties qui compoſent le corps du Cheval.

CHAP. I.

LA tête étant le ſiége de la faculté animale, la ſource de la docilité, & du caprice, le principe du mouvement & du repos, fait ſans contredit la plus belle & la plus notable partie du Cheval; elle eſt compoſée de diverſes parties qui dans leur juſte proportion, en forme la beauté & l'excellence; nous allons les déduire toutes, les unes après les autres avec ordre & brieveté, nous contentant le plus ſouvent de les déſigner dans la figure qui eſt repréſentée fol. 1.

Les oreilles ſont une partie aſſez connue.

Le front eſt marqué 1.

Les Larmiers ſont les Tempes ou Temples, marqués 2.

Les Salieres ſont les creux au-deſſous des ſourcils, qui étant trop enfoncées, rendent un Cheval difforme le faiſant paroître vieux: elles ſont marquées 3.

Les Sourcils ſont au-deſſus des yeux, & au-deſſous des ſalieres.

Les Yeux (par leſquels comme au travers d'un miroir on voit l'ardeur, le courage, la malice, la ſanté, & la maladie d'un Cheval) doivent être examinés avec ſoin. Ils contiennent deux parties, ſans parler de la paupiere, qui eſt cette peau qui couvre l'œil, quand le Cheval dort, ou qu'il les ferme.

La premiere partie de l'œil eſt la vitre ou criſtal tranſparent, qui enferme toute la ſubſtance de l'œil, lui donnant la forme d'un globe

Tol.2. Ta.2.



diafane. Je ne parle point des humeurs qui conſtituent l'œil, le diſcours en appartient aux Phyſiciens.

La ſeconde partie eſt le fond de l'œil, qui eſt proprement la prunelle, que quelques-uns appellent la joye de l'œil. Il eſt de conſéquence de faire attention ſur cette diviſion, afin de ne point confondre ces deux parties, & bien concevoir que la vitre eſt ce qu'on apperçoit de l'œil, d'abord qu'on le regarde, & le fond de l'œil, où la prunelle ne s'apperçoit qu'en y regardant de près & au travers de la vitre, & lors on voit le fond ou le dedans de l'œil.

A côté des yeux tirant vers le gozier, au derriere de la tête, eſt la ganache, ou ganaſſe, qui eſt cette partie de la machoire qui touche le gozier, ou l'encolure. Lorſque le Cheval a la tête en la poſture qu'il la doit avoir, elle eſt mouvante, & ſert au Cheval à remuer les dents, avec leſquelles il mâche les alimens : elle eſt marquée 4.

Les nazeaux ſont les ouvertures par où le Cheval reſpire.

Le nez eſt au bout de la tête, plus bas que les nazeaux, marqué 5.

La bouche eſt ainſi nommée ſeulement à l'Homme & au Cheval, par un privilege particulier ; cette partie eſt diviſée en pluſieurs autres ; dont les unes ſont exterieures & les autres interieures.

Les parties exterieures de la bouche ſont les levres, qui ſont cette groſſe peau, avec laquelle les dents & les gencives du Cheval ſont couvertes : on appelle cette peau les levres, quelques-uns les lippes, mais improprement.

La barbe eſt la ſeconde partie exterieure de la bouche, c'eſt le lieu de l'appuy de la gourmette, où elle ſe repoſe qu'on tire la bride pour ramener le Cheval en ſa belle poſture, marquée 6.

La troiſiéme partie de la bouche eſt le bout du nez, qui eſt comme une continuation de la lévre, qui couvre les dents, & les conſerve du froid, & des injures de l'air.

La quatriéme partie extérieure de la bouche, eſt le menton, qui eſt auſſi une partie de la lévre de deſſous qui entoure les dents, 7.

Dans les parties exterieures de la bouche, l'on conſidere premierement les barres, qui ſont une eſpece ou portion de gencives, ſans aucunes dents, que la nature ſemble avoir deſtinées pour fournir un lieu propre à l'appuy de la bride.

Les barres proprement ſont le haut de la gencive ; car les côtés de dehors retiennent le nom de gencives.

La ſeconde partie eſt la langue.

La troiſiéme, le canal qui eſt l'eſpace entre les deux barres où ſe loge la langue.

La quatriéme, eſt le palais qui eſt au haut de la bouche, c'eſt l'endroit

CHAP. I. où l'on faigne les Chevaux avec la corne, ou la lancette : l'on dit vulgairement donner un coup de corne pour rafraîchir les Chevaux & leur donner appetit.

La cinquiéme & derniere font les dents qui font de cinq fortes.

Les premieres font les dents mâchelieres, qui font au nombre de vingt-quatre, douze attachées à la machoire fuperieure, & douze à la machoire inferieure, nommée ganache, avec lefquelles le Cheval mâche & brife la nourriture qu'il prend, par le mouvement de la machoire inferieure, la fuperieure demeurant fixe.

Les fecondes font ces petites dents qui viennent aux Poulains, environ trois mois après leur naiffance, lefquelles à trente mois commencent à leur tomber, par le même ordre qu'elles leur étoient crûes, on les appelle à caufe de cela, dents de lait.

La troifiéme forte de dents font les crocs, que Monfieur de la Broue appelle efchalions ; ce font des dents toutes feules, placées au défaut des barres de chaque côté du canal, & deux au palais, prefque vis-à-vis celles de deffous ; les Jumens n'ont prefque jamais de ces dents-là, & quand elles en ont, elles font fort petites, & l'on croit même que c'eft un défaut.

La quatriéme forte, font les dents de devant avec lefquelles les Chevaux paiffent l'herbe, on les nomme les pinces, les metoyennes, & les coings ; les pinces font les premieres dents qui changent à un Cheval, les metoyennes font celles qui changent après, & les coings font les plus proches des crocs, où l'on connoît l'âge des Chevaux ; on le connoît auffi aux metoyennes, les dents de devant font au nombre de douze, fix deffous & fix deffus.

De ceci l'on peut juger que les Chevaux ont quarante dents, & les Jumens trente-fix.

Ayant nommé & fait connoître les parties de la tête qui tombent fous nos fens, je n'entreprendrai point de faire la defcription des parties internes qui nous font cachées, comme du cerveau & des nerfs ; ceux qui auront la curiofité de les vouloir apprendre, pourront fe fatisfaire dans l'Anatomie du fieur Ruiny, qui en a traité fort exactement.

L'encolure eft ce que nous appellons aux autres animaux le col, elle eft terminée ou bordée par le haut, du crin ou criniere, & par le deffous du gozier, elle eft marquée 8. 8. 8.

Le garot, ou gallet, comme difent quelques-uns, commence à l'endroit où fe termine la criniere, & joint ou affemble les deux épaules par le haut, & fera marqué 9. 9.

Les épaules font au-deffous du garot & enferment la poitrine : elles

ſe terminent au devant qu'on nomme le poitrail, & deſcendent juſqu'à l'inſertion du bras, & ſont marquées, 10. 10. 10.

La poitrine ou le poitrail eſt au-deſſous du gozier, & au-devant des épaules, marquée 11. 11.

Les reins commencent au garot, & ſont proprement ce que peut couvrir une ſelle raiſonnablement grande, marqués 12. 13.

Les roignons ſont à l'endroit où finit le derriere de la ſelle marqués 13. on nomme cet endroit les roignons, quoique les reins ne ſoient qu'une même choſe dans leur propre ſignification.

Les côtés commencent aux reins, & entourent le coffre ou ventre marqués 14. 14.

Le ventre eſt aſſez connu, il eſt au-deſſous des reins, c'eſt la partie où l'on donne les coups d'éperons.

Les flancs ſont à l'extrémité du ventre, & au défaut des côtes près des cuiſſes marqués 14. 15.

Les hanches commencent à ces deux os qui ſont au haut des flancs près de la croupe, quoiqu'ordinairement on prenne pour les hanches tout le train de derriere.

La croupe eſt environ depuis les roignons juſqu'à la queue, en comprenant tout cet eſpace en rond.

Les jambes de devant ſont compoſées des parties ſuivantes.

L'épaule de laquelle nous avons parlé, nottée 10. 10. 10. elle a quelque reſſemblance à une épaule de mouton, & eſt placée à peu près de même.

Le coude eſt un os au défaut de l'épaule, placé contre l'endroit du ventre où portent les ſangles lorſqu'un Cheval eſt ſellé, marqué 16. Lorſque ce coude eſt trop ſerré contre le corps du Cheval, & qu'on a peine à paſſer la main entre le corps & le coude, c'eſt une difformité qui dénote preſque toujours que le Cheval portera les pieds en dehors, la remarque eſt bonne à faire aux Poulains; & quoique ce ne dût pas être ici l'endroit de la marquer, néanmoins la crainte que j'ai eue que cela ne m'échappât, faute d'avoir occaſion d'en parler, me l'a fait mettre en cet endroit.

Le bras eſt l'endroit où finit l'épaule & commence la jambe, continuant juſqu'au genouil, marqué 17. 17. 18.

A l'endroit où commence le bras, au-dedans près de l'épaule au-devant de la jambe, eſt une veine qu'on nomme l'ars, où l'on ſaigne les Chevaux pour pluſieurs infirmités, marqué 18.

Le genouil eſt au-deſſous du bras, & au plis de la jambe, marqué 19.

Le canon eſt cet eſpace de la jambe, qui eſt entre le genouil

CHAP. I. & la feconde jointe près du pied, qu'on nomme boulet, ledit canon eſt notté 19. 20.

Le boulet eſt cette jointe ou mouvement dont je viens de parler, notté 20. qui eſt la derniere jointe, la plus près du pied.

Le paturon eſt l'eſpace depuis le boulet juſqu'à la couronne, marqué 21.

La couronne eſt le lieu qu'occupe le poil qui tombe ſur la corne tout autour du pied, marqué 22.

Voilà les noms de toutes les parties de la jambe.

Le pied comprend le ſabot, qui eſt tout ce qu'on voit de la corne, lorſque le Cheval a le pied poſé à terre, notté 23. 24. 25.

Les quartiers ſont les deux côtés du pied, depuis 23. juſqu'à 24.

Le talon eſt le derriere, ou la partie poſterieure qui a deux côtés, où finiſſent les quartiers, notté 24.

La pince eſt le devant du pied, marqué 25.

Il faut lever le pied de terre, pour voir les parties ſuivantes.

La fourchette qui eſt placée au milieu du pied, eſt un endroit plus mol, & plus élevé que le dedans du pied, laquelle aboutit au talon.

La ſolle eſt comme une ſemelle de corne qui eſt au-deſſous du pied; on la connoît facilement en ce que le fer ne doit point porter deſſus; & n'y touche aucunement quand il eſt bien poſé.

Le petit pied, eſt cet os, qui ſert de noyau au pied, il eſt entouré de la corne, fourchette & ſolle, on ne le voit pas même lorſqu'on a deſſolé un Cheval, puiſqu'il eſt tout couvert par-deſſus & à côté de chair, qui empêche de voir l'os à nud.

Il reſte à nommer les parties des jambes de derriere, les principales deſquelles ſont les os des hanches, au haut de la croupe 26.

Le graſſet nommé autrement le gros muſcle, eſt cet endroit de la cuiſſe, lequel avance davantage contre le ventre quand le Cheval chemine, marqué 27. cet endroit eſt très-dangereux pour le coup de pied.

Les cuiſſes commencent aux graſſets, & contiennent tout cet eſpace juſqu'au plis du jarret, la cuiſſe contient depuis 27. juſqu'à 28.

Le jarret eſt le plis de la jambe de derriere, notté 29. 29. 30.

Le jarret comprend la tête qui eſt la pointe ſur le derriere, marqué 30.

Le plis du jarret où vient la ſolandre, notté 29.

L'eſparvin eſt l'endroit où il vient, marqué 31. & le jardon au même endroit où il vient, marqué 32. vis-à-vis de l'eſparvin, lequel eſt en dedans du jarret, & le jardon au-dehors.

Depuis le jarret jufqu'au boulet, eft la jambe, & le refte comme aux jambes de devant, le pâturon, la couronne & le fabot avec fes parties. CHAP. I.

Comment les parties d'un Cheval doivent être formées pour être belles.

AYANT fimplement donné le nom des parties qui compofent le Cheval, il eft à propos de les repréfenter comme elles doivent être formées, pour être parfaitement belles. CHAP. II.

La beauté en cet Animal, eft prefque inféparable de la bonté, de forte qu'en connoiffant le beau, on commencera à connoître le bon; parce que *Omne pulchrum eft etiam bonum ;* & comme la définition que Ciceron donne de la beauté me femble curieufe, & qu'elle revient fort bien à notre fujet, je la mettrai en cet endroit ; *pulchritudo corporis aptâ compofitione membrorum, cum coloris quâdam fuavitate movet oculos, & delectat hoc ipfo, quod inter fe omnes partes confentiunt.* Si ce Latin & quelques-autres paffages qui font dans ce Livre femblent étranges à quelqu'un, qu'il fe confole en ce qu'il ne fera pas moindre connoiffeur pour ne les pas entendre.

La tête du Cheval doit être menue, étroite, décharnée, & féche: Tout Cheval qui a la tête groffe, peut facilement par fon propre poids pefer à la main, & incommoder le bras du Cavalier allant par le pays, outre qu'il ne fçauroit avoir beaucoup d'agrément, & ne peut être noble avec une groffe tête, s'il n'a l'encolure fort longue & relevée, & que la tête ne fe place bien, auquel cas il ne laiffera pas d'être très-beau; c'eft une partie effentielle de la beauté, fans laquelle il ne peut être agréable; car quoiqu'il eût tout le refte du corps bien fait, ayant la tête trop groffe ou quarrée, il feroit défectueux, & moins à prifer que s'il avoit quelqu'autre partie qui fût plus mal bâtie; pour les jambes elles font beaucoup plus néceffaires pour la bonté que pour la beauté.

Les Chevaux qui ont la tête groffe & chargée de chair font fujets au mal des yeux: cela ne fe doit pas entendre de toutes les groffes têtes, car il peut avoir la tête groffe d'offemens, & non de chair, qu'il ne fera pas fujet aux maux des yeux. Celles qui font chargées de chair, font celles que nous appellons têtes graffes.

Chaque partie de la tête ayant fa beauté particuliere, il faut les déduire par ordre.

Les oreilles doivent être petites, étroites, droites, hardies, & toute l'oreille doit être fine & déliée, c'eft-à-dire avoir peu d'épaif-

CHAP. LI. ſeur : elles doivent être bien placées, & pour le connoître, elles doivent avoir peu de diſtance du bas d'une oreille à l'autre, c'eſt-à-dire qu'elles doivent être placées au plus haut de la tête, les pointes des oreilles doivent être encore plus jointes & plus près l'une de l'autre, & lorſque le Cheval les porte en avant autant qu'il en eſt capable, & que s'il galoppe, ou va le pas, il a toujours les deux pointes des oreilles avancées, c'eſt ce qu'on appelle avoir l'oreille hardie : quand le Cheval chemine il doit les tenir fermes, & s'il marquoit chaque pas par un mouvement d'oreille de haut en bas, il auroit cela de commun avec les cochons ; ceux qui ont l'oreille baſſe, ne l'ont pas placée au haut de la tête, mais elles ſont leur ſortie plus bas, & ordinairement ils l'ont trop large & pendante, & ſont dits oreillards, ils ſont preſque tous bons : ſur cette ſeule marque je ne voudrois pas acheter un Cheval, puiſque c'eſt un défaut qui ne le rend pas meilleur.

Pline a fait une aſſez bonne remarque ſur les oreilles d'un Cheval, car il dit que par un mouvement de ſes oreilles, on peut juger de ſon intention & de ſon courage, de même qu'on le connoît par le mouvement de la queue d'un chien. La remarque eſt bonne & très-véritable : Et particulierement aux Chevaux malins & coleres, on connoît ſouvent par le mouvement des oreilles s'ils ont deſſein de ſe porter dans quelque action de déſeſpoir, lorſqu'on leur demande ce qu'ils ne ſont pas capables d'exécuter, ou qu'on les contraint d'obéir avec trop de violence, & à force de les battre & tourmenter.

Le front doit être médiocrement large, quelques-uns le veulent avancé, & croyent qu'un Cheval en a plus de fierté, cette partie le faiſant reſſembler aux beliers. J'eſtime que le front égal eſt plus beau ; les Chevaux qu'on appelle camus, ont le front un peu plus bas & enfoncé environ depuis les yeux en bas, où porte la muſerolle de la bride, & ces ſortes de Chevaux ſont ordinairement travailleurs, mais aſſez fiers & malins.

Le devant de la tête, c'eſt-à-dire le front, doit être étroit, tout au contraire des Hommes ; s'ils étoient larges ce ſeroit une difformité.

Le Cheval doit avoir une épie ou molette au front ; s'il y en a une couple près l'une de l'autre, ou qui ſe touchent, ce ſera une bonne marque ; l'épie eſt une eſpece de friſure naturelle, ou bien un retour de poil, qui ſe forme comme le centre où commencent les autres poils.

Il y a des perſonnes dans l'erreur de croire que lorſque l'épie eſt plus baſſe que les yeux, c'eſt une marque de foibleſſe de vûe, ou

du

du contraire si elle est plus haute, mais l'expérience vous fera connoître l'incertitude de cette remarque.

Si le Cheval n'est ni gris, ni blanc, ni approchant de ces poils, il doit avoir une étoile au front qu'on appelle communément une pelote, c'est presque un défaut, & pour la beauté & pour la bonté quand il ne l'a point, comme nous dirons en son lieu.

Les salieres doivent être élevées, si elles sont enfoncées & creuses, elles sont difformes; plus elles sont enfoncées, plus elles font paroître un Cheval vieux; néanmoins les Chevaux engendrés de vieux étalons, ont ce défaut dans leur plus grande jeunesse, les uns plus, les autres moins.

Les yeux clairs, vifs, pleins de feu, & médiocrement gros, sont les plus estimés: les plus gros ne sont pas les meilleurs, ils doivent être à fleur & non hors de la tête, & avoir la prunelle grande.

De plus l'œil doit être résolu, effronté & fier; un Cheval pour être beau, doit regarder fixement & superbement ce qui se présente à lui, sans en détourner la vûe, l'effronterie sied admirablement bien au Cheval; dans l'œil se découvre son inclination, sa colere, sa malice, sa santé & sa maladie, *profectò in oculis habitat animus.*

Les petits yeux enfoncés sont difformes, on les appelle des yeux de cochon, ils sont quelquefois bons, mais il y faut prendre garde de près.

Quand les yeux sont enfoncés, ou que les sourcils sont trop élevés & comme enflés, c'est une marque de Cheval malin & vicieux, ces sortes de Chevaux ont la rencontre triste, mais ils sont ordinairement de grande fatigue.

L'œil est la partie la plus délicate du Cheval, la derniere formée dans la matrice, & la premiere qui meurt.

L'os de la ganasse depuis le haut jusqu'au bas, doit être petit, & maigre: l'entre-deux des os de la ganasse doit être ouvert, bien vuidé & creux, depuis le gozier jusqu'au menton ou barbe, afin que le Cheval puisse bien placer sa tête; si la ganasse est trop quarrée, c'est-à-dire, si elle a trop de distance depuis l'œil jusqu'à l'endroit qui touche l'encolure, elle est difforme, & empêche le Cheval de se loger la tête; si la ganasse est quarrée, & de plus serrée, lorsqu'on tirera la bride pour ramener le Cheval en sa belle posture, l'os rencontrant le col, l'empêchera de bien placer sa tête; mais comme ce n'est pas ici l'endroit de parler des incommodités qu'on reçoit d'un Cheval qui a la ganasse trop serrée, je n'en dirai pas davantage.

Depuis l'endroit où porte la muserolle de la bride, qui est un peu

plus bas que le lieu où la ganaſſe s'étreſſit, tout le nez du Cheval doit être peu charnu, par conſéquent le plus menu qu'il ſe pourra; & pour pouvoir faire entendre comme cette partie doit être menue, on dit qu'un Cheval boiroit dans un verre.

Ce qui contribuera beaucoup à rendre cette partie belle aux Poulains, ſera de les faire énerver, cela deſſéche merveilleuſement le bas de la tête, & empêche de groſſir l'encolure, à ce qu'on dit.

Il faut de plus que la tête pour être belle, ſoit courte; les têtes trop longues ſont difformes, on les nomme des têtes de vieille: ce qui contribue le plus à la belle tête, eſt lorſqu'elle eſt bien placée, ſans cela la belle paroît difforme, & la défectueuſe ſe ſouffre quand elle eſt bien placée. Un Cheval a la tête bien placée lorſqu'il l'a placée haut, & la ramene en ſa ſituation naturelle, qui doit être en ſorte que le devant de la tête, c'eſt-à-dire, le front & le nez, tombent à plomb, & que ſi l'on pendoit un plomb au bout d'un fil, il rasât & ſuivît tout le devant de la tête.

Les nazeaux doivent être bien fendus & ouverts, où l'on voye le vermeil qui eſt au-dedans lorſqu'ils s'ébrouent; les nazeaux ainſi ouverts ne contribuent pas peu à la facilité que doit avoir un Cheval pour reſpirer.

C'eſt pour cette raiſon que les Eſpagnols & beaucoup d'autres fendent les nazeaux à leurs Chevaux pour leur augmenter la facilité de ſouffler dans les courſes violentes, ce qui les fait juger pour pouſſifs quand ils ſont en France; mais ils ne ſont jugés tels que par ceux qui ne ſont jamais ſortis de leur village, quand même ils ſeroient nés dans Paris. Les nazeaux fendus apportent une autre utilité que de donner la facilité de reſpirer aux Chevaux; car ils empêchent les Chevaux de hannir, ce qui eſt très-commode à ceux qui vont en parti: car le hanniſſement de leurs Chevaux ne les découvre pas, c'eſt pour cela qu'on leur fend les nazeaux, car rarement ils hanniſſent après cela.

En Allemagne & dans le Nord, preſque tous les Chevaux courtaux ont les nazeaux fendus, quoiqu'ils ayent l'haleine bonne. En France au contraire on ne fend les nazeaux qu'aux miſérables Chevaux outrés de pouſſe.

La bouche doit être médiocrement fendue, lorſqu'elle l'eſt trop, il eſt mal-aiſé de bien brider un Cheval qu'il ne boive la bride. Si le Cheval a la bouche petite ou trop peu fendue, difficilement le mords ſe pourra loger, ſans qu'il faſſe froncer la lévre, ou qu'il ne porte ſur les crocs; la bouche médiocre eſt une qualité plus néceſſaire à la bonté qu'à la beauté du Cheval, ainſi des autres parties

qui ne se voyent que lorsqu'on ouvre la bouche du Cheval; néanmoins puisqu'elles sont si essentielles à la bonté, & qu'elles servent comme de timon au vaisseau pour le conduire bien ou mal, sans m'attacher si séverement à mettre chaque chose en sa place, je continuerai cette matiere qui sera une connoissance déja acquise pour emboucher les Chevaux.

La langue doit être menue, autrement on a de la peine à empêcher qu'elle ne soit pressée par l'embouchure qui la fait déborder sur les barres & les couvrir, ce qui rend l'appui sourd, empêchant l'effet du mords, duquel la liberté n'est jamais capable de contenir ces grosses langues, nonobstant que le canal soit ample. Les Chevaux qui ont la langue très-grosse, n'ont rarement & presque jamais la bouche bonne, car ordinairement ils ont les barres basses.

Il faut que le Cheval ait les barres tranchantes & décharnées: toute la sujetion que le Cheval souffre par la bride, vient des barres, si elles n'ont ces qualités, elles seront peu ou point sensibles; ainsi un Cheval n'aura jamais bonne bouche, si la barre est basse, ronde & peu sensible, le mords n'aura aucun effet, & il sera égal de tenir le Cheval, ou par la queue, ou par la bride.

Le canal doit être assez large pour contenir la langue, sans qu'elle soit pressée par une embouchure, laquelle aura une liberté médiocre.

Le palais doit être décharné, s'il est gras, c'est-à-dire, plein & plus haut, ou tout au moins égal aux dents, la moindre hauteur qu'ait la liberté de la langue, le choquera, & si cet endroit se trouve sensible & chatouilleux, le Cheval pour fuir la douleur qu'il reçoit de la liberté qui le choque & le blesse en cet endroit, battra à la main, ou portera la tête si basse, qu'outre la difformité, il incommodera la main du Cavalier.

Les levres menues contribuent à la bonté de la bouche, au contraire si elles sont grosses.

La barbe ne doit être ni platte, ni relevée, haute ou pointuë, si elle a un de ces défauts, elle est mal faite, & on ne peut faire porter la gourmette en son lieu & place: La barbe ne doit avoir guéres de chair, mais seulement la peau & les os, sans cicatrices, duretés, ni callus: toutes ces circonstances font la bouche bonne; que si une des susdites parties alloit dans l'excès, la bouche seroit mauvaise, pour être trop bonne; par exemple, si les barres étoient si sensibles & si tranchantes, qu'elles ne pussent souffrir aucun appui, & que le Cheval ne pût souffrir qu'on lui fît sentir la bri-

CHAP. II.

de pour le tenir en sujetion, ce seroit un grand défaut : les autres parties particulierement la barbe, ne sont guéres dans cet excès de sensibilité, quoique Monsieur le Duc de Neufcastel assure que dans la barbe est le principal sentiment de la bouche du Cheval.

Les qualités generales qui font une bonne bouche, sont d'avoir l'appui égal, ferme & leger, l'arrêt aisé & ferme, de n'avoir ni callus, blessures, ni meurtrissures, d'avoir la bouche fraîche & pleine d'écume; cette écume dénote le bon temperamment du Cheval, qui ayant la bouche humectée, ne se l'échauffe pas si-tôt, & le Cheval témoigne qu'il aime l'embouchure, qui le fait écumer, & lui donne du plaisir.

Voilà ce qui est de plus considerable & de plus nécessaire pour connoître la beauté de la tête du Cheval. Je ne m'arrêterai pas à dire le nombre des os qui la composent, ni à décrire leurs noms, cela étant absolument inutile à un Gentilhomme, & même à un Maréchal.

L'encolure doit être déchargée de chair pour être bien faite, elle doit en sortant du garot monter droit en haut, & aller en diminuant jusqu'à la tête, prenant à peu près le tour que prend un col de cigne; il faut qu'elle soit longue, relevée, maigre & tranchante près de la criniere, c'est-à-dire, qu'il ne faut point qu'elle ait de chair près de la naissance des crins, & que toute l'encolure considerée ensemble, ne soit ni trop molle, ni trop tournée, parce que tous les deux donneroient occasion au Cheval de s'armer.

Les Barbes & les Chevaux d'Espagne qui ont l'encolure épaisse & un peu charnue, en sont meilleurs, ils ont la bouche plus assurée, l'appui meilleur, & ne sont pas si sujets à battre à la main. Pour moi, j'estime bien plus un Cheval d'Espagne avec un peu d'encolure, que s'il l'avoit si éfilée, outre qu'ils ne se chargent pas de chair en vieillissant, au contraire l'encolure d'un Cheval d'Espagne diminue de sa grosseur à mesure qu'il prend de l'âge.

Pour les Jumens, c'est une bonne qualité d'avoir l'encolure un peu épaisse & charnue; car elles l'ont presque toujours trop éfilée; & pour louer une Jument qui a un peu d'encolure, on dit qu'elle a le col fait comme un Cheval, ce qui est une perfection; car elles ont presque toutes ce défaut d'avoir l'ençolure trop fine ou trop mince.

Les encolures renversées, sont celles dont la chair qui devroit être au haut, qui fait cette rondeur ou ce grand arc de la criniere, se trouve au-dessous près du gozier, ce qui rend l'ençolure difforme,

& fait porter plutôt la branche contre le poitrail. CHAP. II.

On les nomme encolures de cerf, par la reſſemblance qu'elles ont à celles des cerfs.

Il y a d'autres encolures qui ſont panchantes, qu'on nomme encolures renverſées fort improprement, quoique le haut de l'encolure panche & qu'elle ſe renverſe; ce n'eſt pas de celles-là qu'on parle lorſqu'on dit une encolure renverſée, celles-ci ſont panchantes pour y avoir trop de chair près de la criniere qui tombe d'un côté & les autres pour en avoir trop au-deſſous.

Pour connoître ſi l'encolure eſt bien faite, il lui faut ramener la tête avec la bride, & le ſituer en la plus belle poſture dont il eſt capable; pour avoir l'encolure bien faite, il faut que le deſſous d'icelle ne tombe pas à plomb, celles qui tombent par deſſous & au long du gozier à plomb, ſont fauſſes, & celles deſquelles le haut de la ganaſſe eſt près du gozier plus en arriere que le bas du même gozier près du poitrail, ſont ces encolures renverſées dont j'ai parlé; la bien faite doit deſcendre depuis la ganaſſe juſqu'au poitrail au long du gozier en forme de talus, c'eſt-à-dire, que le haut près de la ganaſſe, ſoit plus avancé que le bas: c'eſt ce que j'ai entendu en diſant qu'elle vienne en talus, & non deſcendre toute droite & à plomb.

Le crin doit être délié, long, peu épais; s'il eſt friſé, il ſera plus beau; les groſſes & larges crinieres chargent l'encolure, & la font pancher par fois, outre qu'elles déplaiſent, & ſont une veritable retraite de craſſe & d'ordure, à moins d'un ſoin extrême: ces larges crinieres engendrent la galle aux Chevaux mal panſés.

La belle encolure eſt encore plus néceſſaire pour la beauté du Cheval que la petite tête; car ſi un Cheval a l'encolure fort longue, bien tournée & très-relevée, ſans doute quoiqu'il ait la tête un peu groſſe, s'il ſe ramene bien, il ne laiſſera pas de paroître beau, particulierement s'il a la croupe large, ſur-tout étant ſous l'Homme.

Jean Tacquet qui a écrit du Haras, & de la connoiſſance des Chevaux aſſez bien pour ſon tems, veut que l'encolure ſoit ronde & charnue depuis la ganaſſe juſqu'aux épaules, afin, dit-il, que le Cheval n'ait pas le défaut des Chevaux Turcs, qui trop facilement plient le col, mais l'ayant roide & nullement fléxible, il en tourne plus facilement, à ce qu'il dit: ce raiſonnement étoit bon il y a deux cens ans, que ce Cavalier vivoit; mais à préſent, nous tenons pour un défaut conſidérable lorſque le Cheval a le col extrêmement roide, & qu'il ne le peut plier qu'avec difficulté. Je renvoye ce Jean Tacquet

CHAP. II. au Duc de Neufcaftel, qui lui fera voir que l'un des plus grands défauts qu'un Cheval puiffe avoir, c'eft d'avoir le col rond, roide & trop tendu.

Les Chevaux qui ont une belle encolure, quoiqu'ils ayent la ganaffe quarrée, s'ils fe ramenent bien, & que le devant de la tête foit étroit, paroîtront très-beaux; & quoiqu'un Cheval ait la tête belle, fi l'encolure eft difforme, il ne paffera jamais pour beau.

L'encolure outre l'agrément & la beauté qu'elle donne au Cheval, contribuë aux bonnes qualités qu'il doit avoir, en ce qu'elle le rend leger, ou péfant à la main, felon qu'elle eft bien ou mal faite; ce n'eft pourtant pas l'encolure feule qui rendra un Cheval leger, ou péfant à la main, ce feront les jambes, les pieds & les reins bons ou méchans, mais l'encolure y a la principale part.

Au bas de l'encolure, c'eft-à-dire, de la criniere à l'extrémité, eft le garot qui doit être élevé & affez long, ce qui eft une marque de force & de bon Cheval; de plus ce garot élevé tient la felle en fa place, & l'empêche de venir fur les épaules & fur le col, ce qui ruine d'abord un Cheval; & fi on le veut empêcher, la croupiere ne manquera jamais de le bleffer.

Ce garot élevé ne doit pas être charnu, car il féroit bien plus fujet à fe bleffer, & étant bleffé, très-difficile à guérir; que s'il n'a que la peau fur les os fans chair, il fera comme le doit avoir un beau & bon Cheval.

La poitrine large & ouverte aux Chevaux de légere taille, eft toujours eftimée; mais aux Rouffins & gros Chevaux de Frize, elle eft prefque toujours trop large, ce qui les rend péfans; ce n'eft pas que pour les Chevaux deftinés au tirage, les épaules groffes ne foient très-bonnes; car ils ont plus de facilité à tirer, & les harnois les bleffent moins; mais en échange ils font beaucoup plus péfans. Ayant par ce moyen les qualités d'un parfait Cheval de charette, lequel plus il eft attaché à terre, meilleur il eft; & s'il a de la gueule il fera admirable: tous les Chevaux qui ont méchante bouche tirent bien la charette, mais non le caroffe, où il les faut légers, & qu'ils ayent la bouche bonne.

Les épaules doivent être médiocres, plattes & déchargées de chair, la jointe qui eft au poitrail petite, & toute l'épaule fort mouvante: un Cheval qui eft chargé d'épaules ne peut être agréable à la main, il fe laffera plutôt qu'un autre, il chopera à tous momens. Si elles ne font bien mouvantes, & qu'elles foient engourdies (ce qu'on appelle des épaules chevillées,) le Cheval n'aura jamais de foupleffe, ni de gentilleffe, fur-tout, s'il eft chargé d'épaules, les

jambes en feront plutôt ufées, fi avec ce défaut il a encore l'enco-
lure groffe, parce que le poids de l'un & de l'autre ufera bien-tôt les jambes qui fupportent tout ce fardeau continuellement dans l'écurie, comme en voyage.

Les épaules font une des parties les plus confidérables que le Cheval ait; ainfi en achetant un Cheval, il faut y faire grande attention, & ne prendre pas pour une louange ce qu'on dit d'un Cheval qu'il eft large par tout: c'eft une louange pour la croupe; mais s'il eft trop large d'épaules, c'eft un très-grand défaut.

Outre les moyens que je donnerai pour reconnoître un Cheval chargé d'épaules, il faut remarquer celui-ci: Le Cheval qui a trop de diftance d'un bras à l'autre tout au haut contre les épaules, & qu'il y a plus d'un demi-pied, fi c'eft un Cheval de felle de taille ordinaire, c'eft trop, & affurément ce Cheval fera chargé d'épaules. Il peut auffi y avoir trop peu de diftance, & le Cheval feroit ferré d'épaules; ce qui eft un notable défaut; il faut qu'un Cheval de taille ordinaire ait environ un petit demi-pied, ou cinq pouces de diftance d'un bras à l'autre, & que le Cheval étant planté fur les jambes, il y ait moins de diftance d'un pied à l'autre, qu'il n'y a au haut près des épaules.

Ceux qui cherchent les Chevaux les plus ouverts du devant, (qui eft d'avoir beaucoup de diftance d'un bras à l'autre près des épaules) fe trompent bien fort, ils ont prefque toujours trop d'épaules; ce n'eft pas que je confeille d'en prendre de trop ferrés, car ils culbuttent, & tombent facilement dans les courfes & même au pas, outre que la vûë en eft choquée, & rend un Cheval difforme, & prefque tous fe croifent en marchant & s'entretaillent; nous parlerons beaucoup de la connoiffance des épaules, en parlant de ce qu'il faut obferver quand on achete un Cheval.

Un Cheval doit avoir les reins doubles, qui eft lorfqu'il les a un peu plus élevés aux deux côtés de l'épine du dos, & paffant la main tout au long d'icelles, on la trouve large, bien fournie & double par le canal qui s'y fait; que le dos foit ferme, point enfellé depuis le garot jufqu'aux hanches, mais égal, & bâti approchant de la forme des reins de certains Mulets.

Les Chevaux qui ont des reins bas font legers, & ont l'encolure haute, mais c'eft un défaut, on les nomme enfellés; outre qu'ils n'ont jamais grande force, ils font difficiles à bien feller, pour que la felle ne les bleffe pas; & de plus, ils ont ordinairement le flanc avallé, ce qui les rend affez difformes.

Le tour des côtes amples & rondes, qui doivent prendre leur rondeur

CHAP. II.

d'abord à l'épine du dos, afin que les parties qu'elles contiennent qui est le poulmon & autres, ayent plus d'espace pour se loger, & que les Chevaux ayent plus de boyaux & meilleur flanc.

Il faut que le ventre soit médiocre aux Chevaux de legere taille, mais à ceux de carosse le plus grand est le meilleur, pourvû qu'il ne soit pas entierement avallé, comme celui d'une Cavalle pleine, ou d'une Vache, mais qu'il soit épais, & comme enfermé dans les côtes, & qu'il s'étende aux côtés plutôt qu'en bas.

Les flancs doivent être pleins, & au haut desquels il y a naturellement une épié ou mollette de chaque côté, plus lesdites épies s'approchent l'une de l'autre par le haut des hanches, c'est d'autant mieux, & la marque sera meilleure si elles se voyent l'une l'autre.

De la derniere côte jusqu'à l'os de la hanche, qui est proprement le flanc, il y doit avoir fort peu de distance, les Chevaux qui en ont le moins, sont ceux qui s'efflanquent peu ou point dans le travail, & au contraire.

La croupe doit être large & ronde, les hanches tournées ensorte que les deux os ne se puissent voir par le haut; plus lesdits os sont éloignés l'un de l'autre, meilleure en est la marque, & la croupe en est plus large & plus belle; mais c'est un défaut que ces deux os se voyent; lorsque cela est, le Cheval est dit cornu par ceux qui ne sont pas fort entendus; car pour moi je n'ai jamais trouvé de Chevaux cornus, parce que j'ai engraissé tous ceux qu'on disoit l'être; & lorsqu'ils ont été gras, ils n'ont plus été cornus; veritablement il y en a que j'ai eu plus de peine à engraisser que d'autres, parce qu'ils avoient les os des hanches plus haut élevés que les autres Chevaux, & même qui se voyoient, mais finalement je les ai fort bien engraissés, & ils n'ont plus été cornus.

La croupe ne doit pas être avalée ni coupée, mais elle doit accompagner sa rondeur jusqu'au haut de la queue, & être séparée en deux par un canal au long d'icelle, où touche la croupiere.

Il faut que la queue soit ferme, forte, & sans mouvement, garnie de poil, le tronçon doit être gros & ferme, qu'elle soit placée haute, ceux qui l'ont trop basse rarement ont les reins bons, & n'ont jamais la croupe belle: il y a des Chevaux qui l'ont trop haute, ce qui leur rend la croupe pointuë, & en forme de prune, ce qui est difforme. Les Chevaux qui ont peu de poil à la queue, sont appellés queue de rat, ils passent pour bons; cette marque seule ne suffit pas pour acheter un Cheval, pour la bonté il en faut bien

d'autres

d'autres ; après avoir suivi tout le corps du Cheval, il faut venir aux jambes de devant. CHAP. II.

Les jambes de devant ont differentes parties, chacune a sa beauté; le bras doit être large & nerveux, & le muscle qui est au dessous des ars, marqué 17. hors de la jambe, est gros, nerveux & charnu d'autant mieux. Quoique le canon soit menu, si le bras est fort, & que ce muscle soit fort gros, il suppléera en quelque maniere au défaut du canon.

Une autre observation pour le bras, est qu'il faut qu'il soit long, les Chevaux se lassent moins ; car comme la plus grande force de la jambe est au bras, & la foiblesse est au canon & au reste, il est à présumer que la partie la plus foible étant la plus courte, il sera plus en état de résister au travail, mais il n'aura pas un si beau mouvement, c'est-à-dire un si beau plis de jambe au galop & au pas; ce grand mouvement est ce qui fait lasser plutôt les Chevaux qu'on destine à courir ou à marcher le pas, mais c'est ce qui les fait estimer pour le Manege.

Pour les Chevaux de Manege tout au contraire, le bras le plus court est le meilleur, puisqu'une des plus belles parties du Cheval est d'avoir un beau mouvement en cheminant ; plus le bras est court, plus il a de mouvement, qui est une chose fort à remarquer, quand on achete des Poulains, ou des Barbes au débarquer, lesquels on destine au Manege, puisque tout Cheval qui n'a pas ce beau mouvement, ne peut jamais avoir de brillant, ni donner dans la vûe.

Il faut un grand art, joint à une patience extrême pour leur former un air, la plupart n'en ayant point du tout de naturel : les Chevaux sans mouvement, quoique dressés, sont très-difficiles à tenir en école, c'est-à-dire bien manians.

La jambe du Cheval la plus large & la plus plate est la meilleure, on le connoîtra lorsque le nerf est fort détaché & éloigné de l'os, qu'il n'y a aucune humeur entre ledit nerf & l'os qui fasse paroître la jambe ronde : les Chevaux qui ont le nerf de la jambe petit, l'ont presque toujours près de l'os, & sont sujets à s'arrondir la jambe ; on appelle ces jambes-là des jambes de bœuf, par la ressemblance qu'elles ont à celles du bœuf.

Le genouil doit être plat & large, & sans aucune grosseur ni rondeur au-dessus, le canon plat, court & large, & où l'on voye la séparation du gros os & du nerf ; & près du boulet on doit voir le petit os qui est entre les deux, mais cela se voit rarement, hors aux Chevaux de legere taille, comme Barbes & Chevaux d'Espagne;

CHAP. II. le gros nerf de la jambe doit être gros & ferme sans être dur.

C'eſt une des parties les plus conſiderables d'un Cheval que le nerf de la jambe, les gros ſans être enflés font les meilleurs ; toutes les jambes qui ont le nerf menu feront bien-tôt ruinées ; le Cheval bronchera facilement, & par le moindre travail les jambes paroîtront rondes ; ce qui eſt contre la beauté, encore plus contre la bonté.

Le boulet gros, pour ſa taille, plat, & large ſans enflure, couronne, ni groſſeur, ayant un toupet de poil au derriere qu'on appelle le fanon.

Le pâturon court, ſur-tout au Chevaux de legere taille ; les pâturons trop longs ſont foibles ; on les appelle longs-jointés, & ne réſiſtent pas au travail ; les trop courts aux Chevaux épais font qu'ils ſont bien buttés, s'ils ont avec cela le talon fort haut ; les Chevaux Normands ſont fort ſujets à ſe bouleter, car ils ſont preſque tous trop courts-jointés.

Il y des Barbes & des Chevaux échappés qui ſont exceſſivement longs-jointés, de ſorte qu'en cheminant ils portent le boulet preſque juſqu'à terre, qui eſt une grande marque de foibleſſe, en cette partie tout au moins, ſi elle n'eſt point univerſelle.

Ce défaut des Chevaux longs-jointés eſt contre la beauté, mais plus eſſentiel contre la bonté. Il provient preſque toujours de l'Eſtalon qui a ce défaut, ainſi il ne faut jamais choiſir d'étalon de legere taille long-jointé.

La couronne ne doit pas être plus haute que le ſabot, ni faire comme un rebord élevé tout au tour ; ce ſeroit une marque ou que le pied ſeroit deſſéché, ou que la couronne ſeroit pleine d'humeurs ; ce qui engendre les peignes & autres maux qui viennent en cet endroit,

Le ſabot doit avoir la corne luiſante, haute & unie, la blanche eſt ordinairement caſſante : elle doit être de la couleur de celle d'un bouc pour être excellente, & tout le ſabot doit avoir une figure comme ronde, un peu plus large en bas qu'en haut.

Il faut ſuivre les parties du pied l'une après l'autre.

Le talon haut & large, & l'un des quartiers du talon ne doit pas être plus élevé que l'autre, c'eſt-à-dire qu'il ne monte pas plus haut dans le pâturon.

La fourchette bien nourrie quoique menue, elle l'eſt trop aux Chevaux encaſtelés, car elle eſt trop deſſéchée ; c'eſt un défaut de l'avoir trop petite, comme c'en eſt un de l'avoir trop groſſe aux Chevaux qui ont le talon bas.

La folle forte & épaiffe, & tout le pied creux. CHAP. II.

Il faut de plus, qu'un Cheval fe plante bien fur fes membres, ce qui fait partie de fa beauté, & lorfqu'il eft arrêté en une place, qu'il y ait plus de diftance de l'un à l'autre des bras au haut qu'aux deux pieds, c'eft-à-dire que les deux jambes fe doivent élargir plus en haut qu'en bas ; de cette forte le Cheval en eft plus affuré fur fes membres, & beaucoup plus beau.

Ayant vû les jambes de devant, paffons à celles de derriere, nous avons déja parlé de la beauté de la croupe, refte à examiner les autres parties du train de derriere.

Les cuiffes doivent être longues & charnues, & tout le mufcle qui eft au dehors de la cuiffe, gros, épais & charnu. C'eft un défaut effentiel contre la beauté des Chevaux, lorfque les cuiffes ne font pas bien fournies de chair, & quoique la croupe foit admirablement belle, fi les cuiffes manquent de chair & font féchés, un Cheval paroîtra ferré de derriere ; on dit qu'il n'eft pas bien gigotté, on le connoît lorfqu'on voit une croupe large, mais en defcendant en bas les cuiffes n'accompagnent pas, & manquant de chair font paroître le derriere mal formé ; c'eft prefque toujours une marque de foibleffe au train de derriere. Les Chevaux qui harpent font fort fujets à ce défaut, lequel me femble confiderable.

Les jarrêts grands & amples, étendus, point pliés, fecs, larges, décharnés, nerveux & fouples : Toutes lefquelles qualités font autant pour faire de bons jarrets, que pour les avoir beaux.

La jambe de derriere fera large & plate, qui defcendra à plomb du jarret au boulet ; les jambes de derriere qui ne tombent pas à plomb, lorfque le Cheval eft arrêté dans fa fituation naturelle, dénotent qu'il y a foibleffe dans les reins ou dans les jarrets ; & le refte doit être confideré comme aux jambes de devant ; aux unes & aux autres le moins de poil qu'il y peut avoir, eft le meilleur, hors aux Chevaux de legere taille aufquels un toupet de poil au derriere du boulet fied très-bien ; on appelle ce toupet le fanon.

Un Cheval qui a les pieds de devant bons, ceux de derriere le font toujours, hors d'accident ; c'eft pourquoi on ne les regarde que fuperficiellement & en paffant.

Communément les pieds de derriere des Chevaux font bons, quoique ceux de devant foient foibles, les foyes ou pieds de bœuf, font prefque le feul défaut qu'on y remarque hors des peignes à la couronne, des fics au dedans des pieds & d'avoir la corne caffante.

Il nous refte un défaut à confiderer affez vifible, lorfque les Che-

CHAP. II. vaux font trop élevés fur les jambes, c'eft-à-dire qu'ils ont les jambes plus hautes qu'ils ne les doivent avoir pour leur taille ; leur beauté en eft diminuée, & ils font moins capables de bon fervice.

Les Anciens y ont déterminé une mefure, quoiqu'à mon fens il ne faut point d'autre mefure que celle qui fe juge à l'œil, puifque toute perfonne qui aura un peu d'habitude à voir les Chevaux, jugera facilement s'il eft haut monté : afin de fatisfaire les curieux fur ce point, on peut prendre une ficelle & mefurer depuis le garot jufqu'au coude, il y doit avoir la même diftance depuis le coude jufqu'au bas du talon, s'il y en a davantage, le Cheval aura les jambes trop longues. Bien des gens mefurent les Poulains à l'âge d'un an, prenant la diftance qu'il y a du talon au coude, & difent qu'ils croifent du corps jufqu'à ce qu'ils foient autant élevés au-deffus du coude comme il y a de diftance du coude au talon ; parcequ'à un an les Poulains ont crû en hauteur de jambes ce qu'ils croîtront jamais ; c'eft ce que je n'ai pas trouvé toujours véritable, quoiqu'il le foit à quelques-uns.

Remarques curieufes fur les Chevaux repréfentés en Relief, ou en platte peinture.

CHAP. III. AVANT de commencer un autre Chapitre où je traiterai de la connoiffance des Chevaux & des moyens qu'il faut tenir pour devenir ce qu'on appelle connoiffeur, je donnerai quelques avis qui pourront fatisfaire les Lecteurs qui aime les Chevaux, car ils jugeront mieux d'un Cheval peint ou repréfenté en ronde boffe, c'eft-à-dire en fculpture, qu'ils ne feroient s'ils n'avoient pas les lumieres que je leur donnerai.

Celui qui n'aura aucune connoiffance du deffein, & qui n'aura pas le goût de ces fortes de curiofités, peut obmettre la lecture de ce Chapitre III. & paffer au fuivant qui eft le IV.

Premierement c'eft une chofe certaine que tous les bons Peintres & les Sculpteurs celébres n'ont rien tant à cœur que d'imiter l'Antique ; ils font tous fort perfuadés qu'on ne leur peut faire connoître qu'ils ayent manqué, s'ils alleguent qu'on voit le défaut duquel on les reprend dans quelque piece antique de ces excellens Maîtres fi celebres : Par exemple, dans le Cheval de l'Empereur Marc-Aurele, & autres qui font à Rome & ailleurs. J'avoue avec eux que ceux qui ne fuivent pas l'antique n'ont pas le bon goût, particulierement pour ce qui regarde le corps humain ; mais en matiere de Chevaux, quoique les Anciens ayent obfervé les proportions

en beaucoup de parties, ils ont manqué en quelques-unes : Et pour en donner quelques idées, je parlerai de l'attitude ou de la situation, ce qui eſt proprement la poſture en laquelle ils ont placé les Chevaux qu'ils ont repréſentés ; & je dis que la plûpart des attitudes qu'ils ont donné aux Chevaux ne doivent pas être imitées au tems où nous ſommes. Les Chevaux des anciens n'avoient aucune école, & même très-peu d'obéiſſance, ils étoient plus étrangement bridés que les Cravattes, & les Turcs ne le font en leur pays, & toutes les actions qu'ils faiſoient ſous l'Homme, approchoient des mouvemens de rage & de furie, parce que le Cavalier ne ſçavoit ce qu'il demandoit à ſon Cheval, qui plein de fougue & de déſeſpoir, faiſoit des actions plus capables de faire remarquer ſon emportement qu'aucune marque d'obéiſſance & de ſujetion aux volontés du Cavalier : les brides mal ordonnées capables de déſeſperer un Cheval, pouvoient beaucoup y contribuer, les Cavaliers n'étant pas Hommes de Cheval; leurs Chevaux ſans ſelles, ſeulement couverts d'une houſſe les incommodoient, enſorte qu'ils ne pouvoient ſe tenir deſſus, & ſe tenant des éperons ils faiſoient faire à de très-braves Chevaux des actions qui nous paroîtroient préſentement ſi étranges & ſi extravagantes, qu'on ne pourroit ſouffrir long-tems la vûe de pareils déſordres, & ſi fort contre toutes les regles de l'art. CHAP. III.

Les Peintres & les Sculpteurs modernes s'attachent à imiter ces méchantes & épouvantables poſtures, parce que les Anciens les ont repréſentées ; ils étoient pardonnables, car ils n'en voyoient point de meilleurs, ni qui fiſſent paroître leurs Chevaux plus vifs & plus pleins de cœur ; mais préſentement que l'art de monter à Cheval s'eſt ſi fort perfectionné, & qu'on a trouvé les moyens faciles de réduire & de maintenir les Chevaux dans une entiere & parfaite obéiſſance, & à n'avoir d'autre volonté que celle du Maître qui les monte : on a vû & on connoît de plus en plus que les actions d'obéiſſance dont le Cheval eſt recherché, lui font faire des poſtures & beaucoup plus belles & infiniment plus agréables à la vûe, & on trouve dans ſes actions tant de grace & de beauté, que tout ce qu'ils font au contraire, déplaît, & ne ſe peut ſouffrir. De plus, comme l'art d'emboucher les Chevaux s'eſt tout à fait perfectionné, les brides dont on ſe ſert aujourd'hui outre qu'elles placent la tête du Cheval, & logent l'encolure dans la plus belle poſture dont le Cheval eſt capable, ſans faire ouvrir la bouche comme les mords des Anciens, qui déchiroient les barres & ne ſervoient qu'à leur faire faire les forces, & ouvrir une gueule épouvantable : car du moment qu'un Cheval ouvre la bouche, l'action en eſt ſi déplaiſante, & cho-

que si fort, qu'on dit qu'il ouvre la gueule par dérision & par moquerie ; Etpourtant tous les Chevaux peints ou en sculpture des Anciens, l'ouvrent d'une si étrange maniere, que c'est la chose du monde la plus horrible & la plus choquante, & enfin la plus méchante qu'un Cheval puisse faire sous l'Homme.

Tout cela supposé, je demande à tout Homme de bon sens, si l'on doit imiter les Anciens en ce qu'ils ont fait de mal ? S'ils n'ont peint que des Chevaux dans des postures de rage & de désespoir, ils n'ont pû faire autrement, ils n'en voyoient point d'autres, mais présentement de représenter sous un Roi, un grand Prince, ou un Géneral d'Armée, un Cheval dans ces actions de furie & d'emportement, ce seroit faire croire aux Spectateurs que celui qui est à Cheval, ou ne le peut faire obéir, ou n'a pas eu un Cheval obéissant, ce qui seroit ridicule à penser au tems où nous sommes, puisque les personnes de cette condition ne montent que sur des Chevaux parfaitement bien ajustés, & qui sont dans une entiere obéissance, avec la tête & l'encolure placée dans la plus belle posture dont le Cheval est capable, faisant quelque belle posade, ou un beau passage qui fait paroître le Cheval fier & superbe, sans se démentir de la parfaite obéissance qu'il doit rendre à celui qui le monte.

On me dira là-dessus qu'un Cheval peint dans ces regles d'obéissance, n'aura aucune grace, & paroîtra mort si on ne le représente faisant quelque action extraordinaire qui témoigne son nerf, & qui marque son courage ; il y a difference de représenter, c'est-à-dire, de placer un Cheval dans une attitude qui le fasse paroître plein de courage, qui témoigne qu'il est extrêmement nerveux, avec une grande liaison dans ses mouvemens, & de le peindre dans le désespoir & dans la rage, comme ont fait les Anciens, & je crois, & il y a apparence que je ne me trompe pas, que si on le fait piaffer, ou qu'on le place bien sur les hanches faisant une belle courbette avec une action des bras, qui témoigne qu'il a un beau mouvement ; avec cela si on marque les muscles, les nerfs & les veines, chacun en sa place, il sera mille fois plus animé, plus beau & plus agréable que ceux des Anciens avec leurs actions extravagantes, la bouche ouverte, ou faisant les forces, & l'encolure renversée.

Les Anciens ont mal placé la tête d'une partie des Chevaux qu'ils nous ont laissé en peinture ou en relief ; il faut que la tête tombe à plomb par le devant, quelque posture qu'on donne au corps du Cheval sous l'Homme, De lui faire étendre le nez en courant, ou autrement, comme ils ont fait, c'est un défaut considerable. Il faut

que l'encolure prenne par en haut, c'eſt-à-dire au long de la criniere, le même tour qu'un col de cigne, qu'elle ſoit tranchante près du crin, & que le gozier vienne en talus juſqu'au poitrail, c'eſt-à-dire que le gozier qui eſt au-deſſous de l'encolure, ſoit pour le moins quatre doigts plus avancé près de la ganaſſe, qu'il ne l'eſt près du poitrail, & c'eſt un défaut s'il tombe à plomb, & l'encolure eſt fauſſe ; que s'il eſt plus en arriere en haut qu'en bas, c'eſt une encolure renverſée ou encolure de cerf, que les Anciens ont preſque tous donnée à leurs Chevaux peints ou gravés, & fort mal ; comme auſſi de faire la criniere, c'eſt-à-dire de l'endroit d'où le crin ſort fort large, & particulierement entre les deux oreilles, où l'encolure ſera trop épaiſſe par en haut, ce qui eſt un défaut, il la faut plate aux deux côtés de la criniere en deſcendant, & qu'il y ait peu de chair.

Pour les oreilles, véritablement c'eſt une belle action de les faire ſerrer par la pointe plus qu'elle ne ſont vers le bas pour rendre l'oreille plus hardie ; mais ſi on les ſerre trop, comme beaucoup de Peintres font, le Cheval ſera oreillard ; ce que je ferois voir s'il n'étoit ennuyeux de s'attacher à ſi peu de choſe : Il faut que la racine ou naiſſance des oreilles ſoit au plus haut de la tête, & le plus près qu'on pourra l'une de l'autre.

Pour les épaules, c'eſt la grande difficulté, les Sculpteurs diſent que les groſſes épaules ſont les plus belles : Ce ſont les meilleures pour les Chevaux de tirage ; mais tout Cheval de ſelle qui auroit les épaules larges, charnues, groſſes & rondes, comme ils affectent de les repréſenter, ſeroit un parfait Cheval de charrette ; car il ſeroit peſant, attaché à la terre, & ce qui s'appelle une grande carogne. Ils diſent ſur cela qu'il faut que les muſcles paroiſſent pour animer un Cheval, & s'ils ne ſont fort gros aux épaules, la jointe de devant fort avancée, un Cheval n'aura aucune action & paroîtra ſans force ; & je dis tout au contraire qu'une épaule fort chargée de chair ne fera paroître que peu ou point de muſcles, en paroît-il à un Homme fort gras ? Il en paroîtra auſſi peu à ces groſſes épaules fort charnues, & aſſurément à une épaule plate avec peu de chair, qui n'aura par maniere de dire que la peau ſur les os, qui eſt comme l'épaule d'un beau Cheval doit être, les muſcles & les nerfs paroîtront tous, & ils ſeront naturels : que ſi l'on fait des muſcles & des nerfs à cette épaule ronde, ils ſeront contre nature, & peut-être mal placés, puiſqu'on ne peut les appercevoir à un Cheval qui a l'épaule ſi charnue.

De plus, faiſant ces groſſes épaules avec la jointe qui touche le

poitrail de la selle, fort avancées ; il y a tant de distance & tant de largeur par le devant du Cheval, qu'il est aussi large d'épaules que de croupe, & c'est encore la suite de l'erreur des Peintres & des Sculpteurs ; car quoiqu'un Cheval pour être beau doive être ouvert devant, s'il l'est trop, il est défectueux, & sent son Cheval de charrette : Le devant des épaules du Cheval, c'est-à-dire la distance qu'il y a de l'une à l'autre, doit être seulement un peu plus de la moitié de la largeur du derriere ou des hanches : Quand on veut parler d'un beau Cheval, on dit large de croupe, & point d'épaules ; c'est-à-dire les épaules avec peu de largeur de l'une à l'autre ; c'est pourquoi on compare les épaules d'un beau Cheval à celles d'un liévre : Jugez présentement si les Peintres ont raison de faire de si monstrueuses épaules quand ils ont dessein de faire un beau & brave Cheval.

Ce muscle qui est à côté du bras au-dessous de l'épaule ne peut être représenté trop charnu, c'est une beauté très-grande, le reste du bras fort large, & les nerfs & muscles bien placés, les genouils grands & à peu près plats : Les Peintres y font des muscles, j'en ai vû à des Chevaux en relief jusqu'à trois placés sur le plat du genouil ; ce qui est contre nature, car ils n'y en ont jamais ; les boulets des jambes de devant ils les font ordinairement trop gros, on diroit à les voir qu'ils sont enflés, & les pâturons trop longs, avec tout cela un pied trop gros, & qui est plus large que la jambe, ce qui est défectueux entierement. Pour les cuisses ils les font trop peu charnues, vous verrez à leurs Chevaux une croupe large, des fesses charnues, ce qui est très-bien, & des cuisses maigres & minces, ce qui est mal ; le muscle qui est à côté doit être gros & charnu, la cuisse bien fournie de chair ; il ne faut pas aller bien loin pour voir ce défaut à un Cheval représenté en relief, dont l'on fait grand cas & avec raison, car il est de la main d'un excellent Ouvrier, ce défaut de la cuisse & du genouil que j'ai marqué, y sont tout visibles.

Lorsque le Cheval est sur les hanches, qu'il fait une courbette ou poussade, tout le poids du corps s'appuye sur les jarrets ; assurément en cet état tous les nerfs, muscles & veines doivent paroître ; mais comme les Chevaux ne restent pas long-tems dans cette action, les Peintres au lieu de placer les grosseurs & les enfoncemens où ils doivent être selon la nature, en font trop, & représentent un jarret plein de courbes, de jardons, ou d'esparvins, & même font de gros plis au jarret, à l'endroit de la solandre jusqu'à deux ou trois, ce qui est absolument contre l'ordre : car ces gros plis sont nommés des bourlets qui font des marques visibles qu'un Cheval est usé ; & si

ſi un Cheval avoit cette groſſeur au plis du jarret, il ne feroit pas aſſez ſain & entier pour être repréſenté en relief, & s'il eſt aſſez beau pour cela, au moins il ne faudroit pas imiter ces défauts, qui font les boulets qu'il a au plis du jarret. Il faut qu'un jarret ſoit large, ample, décharné & bien vuidé ; ſi on y fait des groſſeurs où il n'y en doit pas avoir, au lieu de faire un beau Cheval, on en fera un eſtropié.

Pour le boulet des jambes de derriere aux Chevaux que les Peintres repréſentent ſur les hanches, ils font ce boulet, & la jambe de derriere tout d'une venue, & le pâturon de même, comme ſi le Cheval n'avoit point de plis au boulet, ce qui ne peut être ; tout Cheval qui fait quelque action ſur les hanches, par exemple, une courbette, comme le boulet de la jambe de derriere peine fort, & que tout le poids du corps eſt deſſus, il faut qu'il plie, & qu'il plie ſi bien que le derriere du boulet touche preſqu'à terre, ce qu'on peut voir tous les jours, au lieu que les Sculpteurs ne manquent jamais de faire les jambes de derriere, le boulet & le pâturon tout d'une piece comme la jambe d'un chien, ce qui eſt ridicule ; preſque tous les Chevaux que j'ai vû en ma vie peints ou en ſculpture, avoient ce défaut.

Les Peintres auront à me repartir que lorſqu'ils peignent des Hommes, ils aident quelquefois à la lettre, parce que les corps les plus parfaits qu'ils choiſiſſent pour leur ſervir de modele, ont des endroits, que ſi on les repréſentoit comme le naturel, ils ne ſeroient pas trouvés agréables, & on les croiroit défectueux. J'avoue qu'il eſt vrai, mais ils le font parce que les Hommes parfaitement bien formés ont les parties comme ils les repréſentent : les Chevaux de même ſe trouvent rarement bien formés, & les plus beaux ne le ſont pas dans toutes leurs parties ; ainſi il ne faut imiter que la belle nature & non pas ce qu'elle a de mal formé, & c'eſt ce que font les Peintres & les Sculpteurs ; de groſſir les épaules à un Cheval, & de lui faire des muſcles qu'il ne peut avoir, c'eſt le rendre horrible, & d'un beau Cheval en faire un Cheval de charrette. Si ces Meſſieurs les Peintres & les Sculpteurs liſent ceci, je crois qu'ils avoueront qu'il faut ſeulement copier l'antique en ce qu'elle a de bon, & non pas en ce qu'elle a de défectueux, car il ne l'eſt pas moins pour être antique ; beaucoup d'habiles gens de leur art auſquels j'ai déduit ces raiſons, ſont tombés d'accord avec moi de ce que je dis. Je ſçai très-bien que ce que les Grecs ont laiſſé de bas relief & de monumens, ſont des modeles parfaits pour la Sculpture & pour la Peinture, mais pour les attitudes des Chevaux, il n'en eſt

CHAP. III. pas de même. Celui que Monſieur Mignard a peint ſous le Roi, l'année qu'il prit Maëſtric, & qui eſt dans une des Salles de Verſailles, eſt le plus beau, le mieux deſſiné, & le mieux fait qui ait paru juſqu'à préſent; car il eſt placé dans les regles de l'Art de la Cavalerie, & il eſt dans la pure vérité comme il doit être; car il eſt conforme à la belle nature, & tout en eſt ſi beau, que celui-là peut ſervir à jamais de modéle à tous les Peintres pour étudier comment un beau Cheval doit être fait; qu'on l'examine à la rigueur ſans prévention, ni entêtement, on avouera qu'on n'en a point vû de plus parfait.

La digreſſion eſt un peu grande pour un Lecteur impatient & inquiet, qui ne ſe met guére en peine que les Chevaux ſoient bien ou mal peints, pourvû qu'il en ait de bons, il lui ſuffit, peut-être qu'il a raiſon, & que le fil du diſcours m'a entraîné; je le prie de conſiderer l'intention que j'ai eue, & ſi cela ne le contente, je lui dirai que j'ai eu plus de peine à l'écrire que lui à le lire, particulierement perſonne ne l'obligeant à cette lecture, l'en ayant averti; ainſi nous voilà quittes.

Nous allons parler de la bonté du Cheval & de ſes défauts, j'oſe eſperer que tout homme qui ſçaura ce que nous en écrirons, pourra ſe dire connoiſſeur en cette matiere: l'experience lui fera voir qu'avec facilité on y peut parvenir, s'il s'attache avec ſoin d'apprendre ce qui eſt contenu dans les Chapitres ſuivans. Ce n'eſt pas aſſez de les lire une ou deux fois, il les faut ſçavoir, même après l'avoir lû, viſiter les Chevaux, & ſuivre tous les articles qui vous auront été marqués; il faut du ſoin & de l'application à ceci; il y a de la peine à ceux qui ne l'aiment pas, leſquels peuvent s'aſſurer que difficilement ils deviendront bons connoiſſeurs s'ils n'aiment les Chevaux.

La parfaite connoiſſance des défauts du Cheval, ou ce qu'il faut obſerver quand on les achete pour n'être point trompé.

CHAP. IV. AYANT à traiter de la bonté des Chevaux, la principale choſe où l'on doit s'attacher, conſiſte à bien examiner ſi le Cheval que vous deſtinés à votre uſage a quelque défaut, & s'il ſera propre pour cet uſage, car il faut d'autres qualités à un Cheval de pas, qu'à celui qu'on deſtine pour courre à la chaſſe; les qualités d'un Cheval de manege ſont differentes de celles d'un Cheval de voyage; il eſt donc de la prudence (outre les défauts particuliers de chaque Cheval) de conſiderer s'il eſt propre à l'uſage où vous le deſtinez. Il eſt

très-difficile de donner des préceptes par écrit qui puissent enseigner à connoître autre chose que ce qui s'appelle l'entiereté ; car pour acquerir une parfaite connoissance du fond, ou de la ressource du nerf & d'une certaine liaison dans les mouvemens, de l'agilité, de la bouche, de la force & de la gentillesse d'un cheval, s'il sera bon pour un Maître, ou si ce ne sera qu'un cheval de valet ; peu de gens sont capables de cette délicatesse, & c'est ce qui fait discerner un bon connoisseur d'avec un médiocre: tous les deux peuvent juger de l'entiereté, c'est-à-dire que le moindre défaut ne leur échapera, ni à l'un ni à l'autre : mais l'un jugera de l'agrément, de la gentillesse, de la force liante qui se trouve dans les mouvemens, ou d'une force rude & nouée ; enfin l'un discernera qu'un cheval sera pour le service du Prince, ou d'un grand Seigneur ; & l'autre jugera seulement que le cheval est bon & sans défaut, & ne pourra pénétrer le reste ; & c'est ce que l'on ne peut que difficilement mettre par écrit : il faut une longue habitude, & avoir le goût fin ; je vous en dirai tout ce que j'en sçay, qui est peu de choses; mais il est difficile de parvenir à cette délicatesse de connoissance, sans être Homme de Cheval, avoir une grande experience, & avoir monté une infinité de chevaux : néanmoins afin d'y proceder avec méthode, quand vous aurez jetté l'œil sur quelque cheval qui vous agrée, & dont la taille répond à votre dessein ou à votre humeur ; car les uns veulent de grands chevaux, les autres de petits ; quelques-uns les veulent longs, d'autres les veulent courts & ragots ; les uns épais, les autres de legere taille ; & cet amour qu'on a pour les differentes tailles doit être conforme à l'usage qu'on en veut faire ; par exemple, un cheval pour aller sur le pavé doit être large près de terre, ce qu'on appelle écaché : un cheval de cette taille ne seroit pas propre à courre à la chasse ; car il auroit assurément trop d'épaules, & trop peu d'haleine pour aller loin, & très peu de vîtesse. Vous devez entrer au détail, & avec ordre considerer chaque partie en particulier, qui vous donnera une assurée connoissance de la bonté du Cheval que vous voulez choisir, afin qu'il soit propre à l'usage où vous le destinez : ce qui est le superfin de la connoissance des Chevaux, puisqu'il va au nécessaire. CHAP. IV.

Pour connoître l'âge des Chevaux.

POUR commencer, il faut examiner l'âge, & prendre l'une des branches de la bride avec la main gauche, crainte qu'il ne vous blesse avec les pieds de devant, laquelle vous haussérez, & de l'au- CHAP. V.

CHAP. V. tre main lui ouvrirez la bouche, lui prenant le menton, pour voir l'âge qu'il a, ce que vous connoîtrez en cette ſorte aſſez facilement.

Le Cheval a quatre ſortes de dents, on connoît ſon âge à quelques-unes, les autres ſervent à mâcher les alimens, dont il ſe ſubſtante; les premieres qui leur viennent, ſont les dents de lait, qu'il met bientôt après qu'il eſt né, ce ſont de petites dents fort blanches, qui ne ſont point creuſes & qui ſont faciles à diſcerner des autres : les ſecondes ſont les crochets, & les troiſiémes ſont les dents qui croiſſent à la place des dents de lait; deſquelles celles des coins nous font connoître l'âge : les coins ſont placés près des crochets, & aux deux côtés des dents de devant; quelques-uns s'arrêtent à regarder aux dents de deſſus, mais c'eſt ſeulement dans l'âge avancé lorſqu'on ne connoît plus rien aux autres.

Peu de tems avant que le Cheval ait atteint environ trente mois, qui eſt deux ans & demi, il a encore douze dents de lait au devant de la bouche, ſix deſſus & ſix deſſous, (je ne parle point des dents mâchelieres) à trente mois, ou peu de tems après les trente mois, il en tombe quatre, deux deſſus & deux deſſous; à quelques Chevaux elles ne tombent qu'à trois ans, il n'eſt pas ſi juſte ni ſi reglé qu'elles tombent ou ſe déchauſſent à trente mois : il vient à la place de ces quatre dents de lait qui ſont tombées, quatre autres qu'on appelle les pinces qui ſont les dents du milieu, ce ſont celles avec leſquelles ils paiſſent l'herbe; vous noterez que les dents qui viennent à la place des dents de lait, ſont beaucoup plus grandes, plus fortes & plus larges, auſſi ce ſont celles que les Chevaux gardent le reſte de leur vie, n'en ayant jamais d'autres en cet endroit.

Lorſqu'un Cheval n'a mis, c'eſt-à-dire n'a changé que deux dents deſſus & deux deſſous, ces dents qu'il a pouſſé à la place de celles de lait, on les nomme les pinces; il eſt certain que le Cheval n'a que trois ans tout au plus, & ordinairement il n'a que trente mois qui eſt deux ans & demi.

A trois ans & demi, rarement à quatre, il tombe encore quatre autres dents de lait, deux deſſus & deux deſſous à côté des pinces, il en revient à leur place quatre autres auſſi groſſes, auſſi larges & auſſi fortes que les pinces ou à peu près, que l'on nomme les dents mitoyennes, parce qu'entre les dents du coin & les pinces, elles ſont mitoyennes; lorſqu'un Cheval a changé quatre dents deſſus & quatre deſſous, on peut dire qu'il a trois ans & demi, & fort ſouvent quatre.

Il reſte en cet état au Cheval ſeulement quatre dents de lait aux

quatre coins, lefquelles il change à quatre ans & demi, & c'eft le plus ordinaire: vous voyez à préfent par quel ordre les dents changent aux Chevaux, fçavoir à deux ans & demi, qui eft à trente mois, quatre dents, qui font les pinces; à trois ans & demi, celles d'auprès les pinces, qui font les dents mitoyennes entre les coins & les pinces; à quatre ans & demi celles des coins: il eft donc néceffaire pour bien commencer à connoître l'âge des Chevaux par les dents, de fe mettre fortement dans la mémoire, deux ans & demi, trois ans & demi, quatre ans & demi; c'eft-à-dire, quand ils ont mis feulement deux dents deffus & autant deffous, qu'ils n'ont que deux ans & demi; s'ils en ont mis quatre deffus, & autant deffous qu'ils ont trois ans & demi, s'ils en ont mis fix deffus, & autant deffous, qui eft avoir tout mis, qu'ils ont quatre ans & demi.

Il eft à noter que les deux dents des coins pouffent à la mâchoire d'en haut avant qu'à celle de deffous, & que les crochets pouffent & font hors de la gencive de deffous, avant que ceux de deffus, & fouvent les Chevaux font fort malades lorfque les crochets de deffus leur percent, & jamais ne le font lorfque ceux de deffous percent; il y a des Chevaux qui n'ont plus de dents de lait, & n'ont pas encore percé leurs crochets d'en haut, quoiqu'ils ayent mis les coins, (qui font celles qui viennent à la place des dernieres dents de lait,) & où l'on connoît l'âge des Chevaux.

Il refte à parler des crochets ou crocs, qui ne font pas comme les autres dents; car ils ne font pas précedés par les dents de lait, ils viennent tout d'abord environ à trois ans & demi, & c'eft une des plus affûrées remarques que celle qu'on fait aux crochets pour l'âge des Chevaux: Nous en parlerons en fon lieu.

Du moment que les pinces & les mitoyennes font déchauffées ou forties de la gencive, elles font toute leur croiffance en quinze jours; mais les dents des coins ne croiffent pas en fi peu de tems; ce n'eft pas que dès leur naiffance, elles n'ayent autant de largeur que les autres; mais elles n'ont de hauteur qu'environ l'épaiffeur d'un écu blanc & font tranchantes; il peut arriver que les coins paroîtront prefque en même tems que les crochets, quelquefois avant, prefque toujours après, car le plus ordinaire eft que les crochets viennent avant les coins.

J'a vû en Allemagne, la guerre ayant confommé beaucoup de Chevaux, que les Maquignons leur arrachoient les dents de lait dès trois ans, pour obliger la nature à pouffer les groffes plutôt; & comme un Cheval de trois ans n'eft pas propre à la guerre, mais qu'à quatre & cinq on commence à s'en fervir: eux afin de les ven-

CHAP. V. dre ufoient de cette adreffe, pour les faire paroître de l'âge de quatre & cinq ans, qui eft un âge où les Chevaux d'Allemagne font auffi bons & auffi capables de fervir, que s'ils avoient huit ans; mais ce n'eft pas de même en France, car les Chevaux de quatre ans fervent mal à la guerre.

Il eft affez rare qu'une Cavalle ait des crochets: lorfquelle en a, ils font beaucoup plus petits que ceux d'un Cheval, ils ne fervent pas à faire connoître fon âge, il y a même des gens qui eftiment moins une Cavalle lorfqu'elle a des crochets, & je fuis de leur fentiment.

Les Chevaux qui mangent du grain dès leur jeuneffe, c'eft-à-dire à deux ans, ou à deux ans & demi, ou même de la paille, paroiffent à la dent plus âgés qu'ils ne le font; car outre qu'ils mettent plutôt bas les dents de lait, ils fe changent en d'autres dents qui s'ufent, & par ce moyen, la marque s'efface, comme nous expliquerons ci-après.

Lorfque le Cheval n'a plus de dents de lait, & que fes coins commencent feulement à pouffer, il eft dans les cinq ans, c'eft-à-dire qu'il en a environ quatre & demi, & mange dans les cinq comme on dit, & c'eft une commune façon de parler reçue de tout le monde, lorfqu'on dit les coins étant pouffés que le Cheval a cinq ans, & ils difent toujours qu'il n'a que cinq ans, jufqu'à ce que la dent foit auffi haute dedans que dehors, comme je l'expliquerai.

Lorfque les coins pouffent, il femble que la dent ne faffe que border la gencive, après elle croît peu à peu, & à cinq ans faits, elle eft hors de la gencive, comme je l'expliquerai; & la difference de cette dent aux autres qui font auprès, eft qu'elle eft comme tranchante, & le dedans eft encore tout plein de chair, enfuite à mefure que la dent croît, la chair qui étoit dedans fe retire, & il refte à la place un creux qui tient tout le dedans de la dent, laquelle n'eft point plate encore par le haut, c'eft-à-dire qu'elle n'eft pas fi haute par dedans que par le dehors, comme elle eft un an environ après que le coin a pouffé.

Je récapitulerai le tout pour le faire entendre clairement: un Cheval qui a pouffé les coins, d'abord la dent borde feulement la gencive par dehors, & le dedans eft garni de chair jufqu'à cinq ans; ainfi lorfque la dent du coin eft pouffée, & que tout le dedans eft plein de chair, dites affurément qu'il n'a pas encore cinq ans, parcequ'à cinq ans la chair qui étoit au dedans de la dent, eft toute retirée; de cinq à cinq & demi la dent du coin demeure toute creufe par le dedans, & cet efpace où étoit la chair demeure vuide, elle fera de la forte

jufqu'à cinq ans & demi : de cinq & demi à fix, ce creux qui étoit au dedans s'emplit, la dent croît, & eft toute égale par le haut, dedans comme dehors, & plate, il ne refte qu'un creux au milieu, & elle eft auffi haute par le dedans que par le dehors : On remarque le creux au-deffus de la dent, qui eft formé comme le germe d'une féve féche, & lors on dit que le Cheval entre dans les fix ans. Car tout auffi long-tems que la dent du coin n'eft pas auffi haute par le dedans comme par le dehors, on dit qu'il n'a que cinq ans, quoiqu'il en ait cinq & demi & fouvent fix.

Comme la chofe eft de conféquence, fouvenez-vous qu'à deux ans & demi les pinces viennent, à trois ans & demi les dents mitoyennes, & à quatre ans & demi les coins, qui font pleins de chair par le dedans, & font feulement de l'épaiffeur d'un écu blanc hors de la gencive, & cela dure de la forte jufqu'à cinq ans ; de cinq ans à cinq & demi, la dent du coin refte toute creufe par le dedans, c'eft-à-dire que le dedans n'eft pas fi haut que le dehors qui fe trouve hors de la gencive environ l'épaiffeur de deux écus blancs ; de cinq ans & demi à fix, ce creux qui étoit dedans fe perd, & la dent fe trouve égale par le haut à fix ans, c'eft-à-dire, auffi haute par le dedans que par le dehors, & demeure feulement creufe par le milieu ; ce creux reffemble au germe d'une féve féche, & la dent eft hors de la gencifive l'épaiffeur du petit doigt : Voilà l'âge expliqué fort clairement jufqu'à fix ans, & peut-être trop au long.

Depuis que le Cheval eft parvenu à cet âge, on ne regarde qu'aux coins, aux mitoyennes & aux crochets, pour connoître fi un Cheval marque, parce que les premieres dents qui viennent à un Cheval après les dents de lait font les pinces ; comme ce font les premieres venues, ce font celles dont la marque s'ufe & s'éface plutôt, enfuite viennent les dents mitoyennes à côté des pinces, & celles-là s'ufent auffi & la marque s'éface ; les dernieres qui viennent font les coins, & c'eft donc feulement à celles-là qu'on regarde fi le Cheval marque ; on n'a rien ou fort peu de chofe à voir aux autres, puifque la marque en eft ufée & effacée, hors que le Cheval fût begut, comme je l'expliquerai ci-après.

Un Cheval eft dit marquer, lorfque les coins font creux & noirs dans le milieu : Ce n'eft pas affez qu'ils foient noirs, il faut qu'ils foient creux de l'épaiffeur environ d'un double & plus, & le noir eft au fond du creux.

Le Cheval à fix ans, marque de la façon que nous avons dit, & ladite dent du coin eft hors de la gencive de l'épaiffeur du petit doigt, à quelques-uns davantage, mais peu.

CHAP. V.

A six ans complets le Cheval aura les coins, le travers du petit doigt hors de la gencive, & le creux noir sera diminué & le crochet sera long autant qu'il le peut être; à sept ans la dent sera encore plus longue, environ comme le second doigt, c'est-à-dire le doigt annulaire, & le creux bien fort diminué ou usé.

Et à huit ans le Cheval aura razé, c'est-à-dire que la dent n'aura plus de creux noir, & sera tonte unie, ce qu'on appelle razé, & sera l'épaisseur du troisiéme doigt hors de la gencive : Il faut donc depuis que la dent du coin a poussé, remarquer sa hauteur hors de la gencive pour bien discerner l'âge, outre le creux noir qui doit toujours être au milieu de la dent, & vous ferez cette observation en cette sorte.

A quatre ans & demi jusqu'à cinq, la dent du coin sera hors de la gencive l'épaisseur d'un écu blanc : de cinq à cinq & demi, elle sera haute hors de la gencive environ l'épaisseur de deux écus blancs, & à six ans de l'épaisseur du petit doigt; à sept de l'épaisseur du second doigt; à huit ans de l'épaisseur du troisiéme doigt; ces épaisseurs sont ainsi distinguées pour servir de mémoire locale à ceux qui veulent s'instruire : Quand je dis épaisseur ou hauteur de la dent, c'est-à-dire, longueur; & quand je parle des doigts, j'entends les doigts de la main d'un Homme de taille ordinaire.

Quelque demi savant dira que voilà bien des fois repeter une même chose, & qu'il suffisoit de l'avoir dit une; que l'âge n'est pas une chose si difficile à savoir pour qu'il faille le dire & redire si souvent : Je répondrai à ce Docteur, que je n'ai pas écrit pour lui, & que celui qui l'aura lû à dessein d'en profiter, n'y trouvera pas à dire; au contraire il s'en trouvera soulagé & éclairci.

C'est une opinion commune & reçue de tout le monde, que les Chevaux ont absolument razé à huit ans, mais j'en ai vû grand nombre qui n'ont point encore razé à neuf, lesquels selon la méthode ordinaire, passent pour n'en avoir que sept, mais cela importe peu, pourvû qu'on les croye jeunes, puisque la jeunesse ou vieillesse des Chevaux consiste un peu dans l'opinion, quoiqu'en France elle fasse partie de la valeur & du prix; car au-dessus de huit ans, ils sont dans leur force & bonté, & en état de bien servir, & très-souvent ils ne le sont point avant, sur-tout les Chevaux de Bresse, d'Auvergne & de Limosin; & c'est lorsqu'on n'en veut plus en France, qu'ils commencent à être bons, pourvû qu'ils n'ayent point été usés dans leur jeunesse.

Aux Chevaux de Manége & aux Chevaux de guerre, on ne s'attache pas si fort à l'âge qu'on en fasse une partie de leur prix : parce

qu'il faut long-tems pour rendre un Cheval adroit, fouple, & aifé, lorfqu'on ne le veut pas ufer en le dreffant, & qu'on lui veut conferver fa gentilleffe : il eft mal-aifé qu'on les puiffe trouver à fix ans en l'état qu'ils doivent être pour être confirmés & capables de pouvoir donner du plaifir dans un Manége, ou pour fervir dans l'occafion à la guerre ; ainfi quoique les Chevaux ayent huit ou neuf, même dix ans, s'ils ont toutes les qualités d'un bon & brave Cheval, on ne s'arrête pas à ce qu'ils ne marquent plus, & on les achete fort cher, fans faire confifter une partie de leur valeur à cet âge de fix ans, comme on fait aux Coureurs & autres Chevaux.

Au compte des François qui n'eftiment que les Chevaux de fix ans, un Cheval ne feroit bon qu'un an : voyez, je vous prie, s'il n'eft pas ridicule de fe foumettre à une opinion fi mal fondée, que de n'eftimer un Cheval que pendant ũn an ; adieu tous les Chevaux de Breffe, d'Auvergne, de Limofin, & autres qui ne font dans leur bonté qu'à huit ans ; fi nous ne les eftimons qu'à fix, jamais nous n'en aurons de bons : Peut-on s'imaginer une plus grande fottife que celle-là, de ne vouloir les Chevaux que lorfqu'ils ne valent rien, & les rebuter lorfqu'ils font bons & propres à fervir ?

C'eft un affez grand âbus de s'attacher fi fort à n'acheter pour fon fervice que de jeunes Chevaux : car outre que la jeuneffe fait une partie du prix, fouvent quoiqu'ils foient bien formés, & qu'on doive attendre qu'ils ferviront long-tems fans s'ufer, nous en voyons qui s'ufent les jambes dans un an de fervice, qui s'eftropient les jarrets, & qui ne peuvent réfifter au travail, & même qui deviennent aveugles, quoiqu'on les ait achetés avec de très-bons yeux, & ainfi ou on perd abfolument la valeur, ou on les revend avec perte ; mais lorfqu'on achete des Chevaux à neuf, ou à dix ans, qui ne font pas ufés, avec les jambes bonnes, le flanc & les autres parties de même, on eft affuré que puifqu'ils fe font confervés jufques-là fans être ruinés, qu'ils font bons, & dureront long-tems, étant dans leur bonté & force ; & ce que j'y trouve de meilleur, c'eft qu'on achete ces fortes de Chevaux ũn tiers & la moitié meilleur marché que les jeunes, & fouvent ils fervent plus long-tems ; ainfi le rifque n'en eft pas fi grand que d'acheter de jeunes Chevaux, dont vous effuyez toute l'incommodité & le méchant fervice, pendant qu'ils font jeunes, incertain que vous êtes s'ils réuffiront ; néanmoins comme c'eft le paneau dans lequel toutes les perfonnes peu fçavantes en ce métier donnent facilement, je confens qu'ils achetent de jeunes Chevaux fort cher, qu'ils ne les gardent qu'un an, & qu'ils y perdent la moitié, & fouvent même tout le prix, puifqu'il leur agrée de la

CHAP. V. forte : après ce que j'en ai dit, je laisse chacun vivre à sa mode.

Je dirai encore qu'il en est des Chevaux tout au contraire des Hommes : les jeunes gens travaillent & supportent incomparablement mieux la fatigue que les vieux, les Chevaux tout au contraire travaillent mieux vieux que jeunes ; les Hommes dans la jeunesse mangent & dorment mieux que les gens dans l'âge, les Chevaux tout au contraire mangent incomparablement davantage étant vieux que dans la jeunesse, & se reposent mieux, & finalement il faut faire son compte que toute la fatigue de la guerre ne se fait qu'avec des Chevaux de moyen âge, & qu'on n'en voit guéres mourir de vieillesse à la guerre, mais toujours par des accidens qui seroient aussi-bien arrivés à des jeunes.

Il faut remarquer que les dents s'usent à l'endroit de la marque, qui est, comme nous avons dit, ce creux noir, comme étant le lieu qui a beaucoup de peine, puisque c'est de-là que le Cheval paît l'herbe, qu'il tire le foin & la paille du ratelier ; néanmoins elles ne laissent pas de croître insensiblement : Et comme avec le tems la gencive se décharne, elle les fait paroître plus longues ; il est certain que plus la dent est longue, plus le Cheval est vieux ; dans cet âge avancé, elles amassent de la rouille & deviennent jaunes. Il y a pourtant de vieux Chevaux qui ont la dent courte & blanche, on dit d'eux qu'ils ont belle bouche pour leur âge. Il faut encore remarquer qu'il y en a qui auront une marque noire fort long-tems après les huit ou neuf ans ; mais elle n'est point creuse : c'est pourquoi on ne doit pas s'y arrêter, quoique souvent les Marchands la débitent pour bonne marque, disant qu'ils ne l'ont pas faite, & qu'elle est naturelle ; mais quoiqu'elle ne soit pas artificielle, on ne doit pas s'y arrêter ; car quoique les Chevaux ayent cette marque noire sans être creuse, & qu'elle soit naturelle, elle ne signifie rien pour l'âge, & les Chevaux n'en sont pas plus jeunes.

Pour connoître l'âge des Chevaux qui ne marquent plus, & celui qu'on appelle bégut, comme aussi ceux qui sont contre-marqués.

CHAP. VI. NOUS avons suffisamment expliqué la connoissance de l'âge par les dents qui marquent, il faut s'attacher à quelques autres observations que je déduirai le plus clairement qu'il me sera possible, que si j'ai été trop prolixe sur cette matiere, peut-être n'en est-il pas plus mal pour ceux qui le liront.

Lorsqu'un Cheval a razé, ce que les Italiens appellent *Cavallo ser-*

rato, on ne peut juger de l'âge qu'à la longueur des dents, ou au crochet ; premierement à celui de deſſus, lequel eſt preſque vis-à-vis de celui de deſſous, il faut y toucher avec le doigt ; s'il ſe trouve tout uſé & égal au palais, le Cheval a dix ans du moins ; cette pratique n'eſt pourtant pas ſi aſſurée qu'elle ne manque quelquefois, principalement ſi le Cheval dans ſa jeuneſſe a porté une plus groſſe embouchure qu'il ne lui convenoit, qui peut avoir uſé le croc ou le crochet avant le tems ; je n'ai vû du reſte cette remarque manquer que rarement. CHAP. VI.

On fait auſſi une fort bonne remarque au crochet de deſſous ; les jeunes Chevaux l'ont pointu ou aigu, médiocrement grand, tranchant des deux côtés, n'y ont aucune craſſe ; en vieilliſſant les crochets grandiſſent, s'émouſſent, s'arrondiſſent, & deviennent craſſeux, & aux vieux Chevaux ils deviennent fort gros & ronds, & finalement ils paroiſſent tout uſés & jaunes.

Le crochet de deſſus dénote auſſi la jeuneſſe : car ſi le Cheval n'a que ſix ans, il ſera un peu canellé par le dedans, & creux en quelque maniere : lorſqu'il paſſe ſix ans, il s'arrondit par le dedans : cette remarque eſt ſi bonne, qu'elle n'a jamais manqué, ou très-rarement.

Il faut donc s'attacher extrêmement à connoître les crochets, c'eſt une des plus aſſurées marques qu'on puiſſe avoir aux Chevaux pour connoître leur âge, & avec cette remarque, jointe à la dent du coin, il ſera mal-aiſé qu'on ne juge fort bien de l'âge du Cheval.

La dent & les crochets ſont les plus aſſurées marques pour connoître l'âge des Chevaux ; on peut même connoître ſi un Cheval eſt fort vieux en levant ſa lévre de deſſus : s'il a les dents exceſſivement longues, c'eſt une grande vieilleſſe : on remarque tout d'un tems ſi elles ſont uſées dans le milieu ; ce qui feroit connoître que le Cheval a le tic, qui eſt un défaut : & hors de voir manger un Cheval on ne le peut connoître ; que ſi on apperçoit les dents dont il appuye contre la mangeoire pour ticquer, uſées & pourtant longues aux deux côtés, on conclut avec aſſurance que le Cheval eſt ticqueur & vieux.

Les autres remarques ſont preſque incertaines, comme eſt d'avoir recours au nœud de la queue, d'autres au plis de la lévre de deſſous, & d'autres à differentes remarques, auſquelles je n'ai jamais trouvé beaucoup de certitude. A la queue il deſcend ou tombe un nœud à dix ou douze ans ; un autre ſecond tombe ou deſcend à quatorze ; on le connoît en paſſant la main au long du tronçon, depuis l'endroit où porte la croupiere en bas ; ceux auſquels cette remarque agréera, peuvent s'en ſervir, pour moi je l'eſtime peu.

Pour la connoiſſance qui ſe tire de la lévre de deſſous, j'ai vû un

Gentilhomme qui rencontroit affez heureufement l'âge par cette marque. Il s'y prenoit en cette maniere, il regardoit combien le Cheval a de plis ou de rides à la lévre de deffous, quand on la pouffe avec la main en haut, & autant qu'on en remarquoit, autant d'années il donnoit au Cheval; qui voudra s'étudier à cette forte de connoiffance, il lui fera permis.

En mon particulier, j'ai recours aux jambes lorfqu'un Cheval ne marque plus, pour voir fi elles font belles & bonnes: au flanc s'il eft trouffé & non avalé, s'il eft frais, fans altération, & aux pieds s'ils ne font point ruinés; & finalement fi le Cheval mange bien, & s'il marche en la maniere que nous expliquerons ci-après: voilà les fignes de jeuneffe où je m'attache; mais comme en Chevaux plus qu'en toutes autres affaires, chacun a fon humeur & fa penfée, je vais déduire les plus affurées remarques qu'on peut faire pour connoître l'âge des Chevaux qui ne marquent plus.

Lorfque les falieres font exceffivement creufes, c'eft prefque toujours une marque affurée de vieilleffe, quoique les Chevaux engendrés de vieux étalons, ayent les falieres creufes dès l'âge de quatre ou cinq ans, comme auffi les yeux ridés & enfoncés.

Lorfque l'os de la ganache, trois ou quatre doigts plus haut que la barbe, tirant en haut, eft tranchant, c'eft-à-dire, qu'en paffant la main deffus on le trouve aigu, c'eft une marque affurée de vieilleffe; que s'il eft rond, c'eft une marque de jeuneffe: il eft conftant qu'aux jeunes Chevaux cet os eft toujours rond, & aux vieux il eft tranchant; lorfqu'on y a un peu d'habitude, avant de jamais ouvrir la bouche d'un Cheval, on juge à peu près de fon âge en maniant cet os de la ganache: la remarque eft très-bonne.

On tire la peau fur la ganache avec deux doigts, ou fur l'épaule, & lorfqu'elle demeure long-tems fans reprendre fa place, c'eft une marque que le Cheval n'eft pas jeune, plus elle demeure à s'en retourner, plus il a d'âge: il ne faut pas faire un grand fond fur cette obfervation; car la peau d'un Cheval maigre quoique jeune, fera plus long-tems à fe remettre en fa place que d'un vieux qui fera bien gras. Mais pour la fuivante elle eft très-bonne: les pinces de deffous, quand le Cheval vieillit, vont en avant; & dans l'extrême vieilleffe, elles vont tout droit en avant, au lieu qu'en la jeuneffe elles relevent & font un creux fous la langue; en forte qu'elles font égales à celles de deffus; il arrive quelquefois que ce font les dents de deffus qui pouffent en avant, mais il eft plus ordinaire que ce foient celles de deffous: cette remarque eft très-bonne pour les Chevaux extrêmement vieux.

Une remarque aſſurée de vieilleſſe eſt lorſqu'un Cheval fille, c'eſt-à-dire, qu'à l'endroit du ſourcil il y vient la largeur d'un double plus ou moins de poil blanc mêlé avec ſon poil naturel. Un Cheval ne fille jamais avant la quatorziéme année, & tout au plus tard qu'à la quinze ou ſeiziéme. Les Chevaux alezans, rubicans, & les noirs fillent plutôt que les autres: on peut pourtant faire fond qu'un Cheval ne fille ordinairement qu'à quatorze ou quinze ans. Comme il eſt facile de voir qu'un Cheval fille, même ſans être connoiſſeur, les Marchands arrachent les poils blancs avec des pincettes, aimant mieux qu'un Cheval paroiſſe pelé que fillé; & lorſqu'il y a trop de poils blancs, & qu'on ne les peut arracher ſans difformité, ils peignent ou barbouillent les ſourcils, afin de cacher cette marque de vieilleſſe.

On peut juger de l'âge des Chevaux en voyant le palais; car à meſure qu'ils vieilliſſent il ſe décharne, & commence à ſe deſſécher par le milieu: ces ſillons qui ſont fort élevés & charnus aux jeunes Chevaux, s'abaiſſent peu à peu à meſure qu'ils augmentent en âge; par exemple à ſix ans le palais eſt plus charnu, & les ſillons plus élevés qu'à huit, & à dix, douze & treize, il ſera encore plus décharné qu'à huit ou neuf ans, & enfin le palais demeure aux vieux Chevaux avec la ſeule peau ſur l'os. Cette remarque eſt fort bonne, & eſt utile particulierement aux Jumens, leſquelles n'ont point de crochets.

En Eſpagne on a plus de certitude pour l'âge des Chevaux, car tous ceux qui ont de bons Haras où il y a des Chevaux qui témoignent qu'ils vaudront un jour quelque choſe, s'en vont chez les Notaires en préſence de témoins, prendre une atteſtation de l'âge de leurs Chevaux dans un tems où l'on en peut juger avec ſureté (qui eſt lorſqu'ils ont encore des dents de lait) le Notaire atteſte qu'un tel Cheval, d'un tel poil, de telle marque, de telle taille, de tel haras, marqué de telle façon, a eu quatre ou cinq ans en tel tems, & le ſigne avec ſes témoins, pour le remettre en main au Maître du Cheval, lequel le voulant vendre, produit ſon atteſtation pour juſtifier ſon âge; ſi on obſervoit cette méthode en France, on n'y contremarqueroit point tant de Chevaux, & les fineſſes de la Place Maubert ſeroient inutiles.

Les Chevaux gris deviennent blancs en vieilliſſant, & à proportion qu'ils ſont plus vieux, ils blanchiſſent par tout le corps: ce n'eſt pas qu'ils ne naiſſent des Chevaux blancs, quoiqu'aſſez rarement, mais on remarque ceux qui ont été gris, à quelques extrêmités, qui le ſont encore, comme aux genouils & aux jarrets.

Il y a des Chevaux auſquels les dents demeurent belles & blanches, & auſſi courtes que s'ils n'avoient que ſix ans, qui ſouvent

CHAP. VI. en ont plus de douze ; si ces Chevaux passent par les mains de fripons, ils les contremarquent toujours, & les débitent comme âgés de six ans.

Pour donc s'empêcher d'y être attrapé & le connoître, il faut sçavoir premierement qu'un Cheval est dit contre-marqué, lorsqu'avec un burin on lui a creusé la dent du coin, & noirci ce creux : pour imiter le plus qu'il se peut, la marque naturelle, on noircit le creux d'abord qu'on l'a fait, en y mettant de l'encre double dedans, & la laissant sécher, il dure autant que le creux : ceux qui rafinent davantage, brûlent avec un fer rouge un grain de seigle dans le creux de la dent, qui la noircit parfaitement ; car il sort de ce grain une huile qui s'attache fort à la dent creusée de nouveau. Il y a d'autres moyens pour contre-marquer un Cheval, mais un homme d'honneur ne doit jamais les mettre en pratique. Il suffit d'avoir dit ce qui est nécessaire pour s'empêcher d'y être trompé.

Vous connoîtrez un Cheval qui est contre-marqué, à voir le creux de la dent, qui n'imitera jamais si bien le naturel qu'avec un peu de pratique on n'en connoisse la fausseté : de plus, il échappe toujours quelque trait du burin qui raye la dent, parce que le Cheval ne donne point la patience qu'il faut : la dent est dure, & la main échappe, & donne à côté quelque coup de burin ; quand on remarque ces rayes à côté du creux, il est contre-marqué ; outre qu'il faut aussi voir au crochet d'en haut, qui doit être canellé, c'est-à-dire, que par le dedans depuis le palais jusqu'à la pointe, il doit être creux avant l'âge de sept ans : outre que les dents dessus seront trop longues, inégales à celles du dessous, & jaunes, la ganasse par dessous tranchante, les crochets de dessous usés, gros, crasseux, au lieu que s'il n'avoit que six ans, les crochets de dessous seront petits, pointus & tranchans des deux côtés.

Si le Cheval a plusieurs signes de vieillesse, il y a apparence qu'il est contre-marqué ; vous le connoîtrez aussi en ce que la fausse marque n'est jamais si bien imitée, qu'avec un peu d'expérience vous n'en découvriez la fabrique, outre que la dent sera plus longue bien souvent qu'elle ne doit être, & le creux artificiel plus noir que le naturel. Il faut un peu de pratique pour connoître les Chevaux contre-marqués, & avoir pris garde exactement comme un Cheval marqué de bonne marque a la dent faite ; après on ne peut guéres s'y méprendre.

De croire qu'on lime ou qu'on scie les dents pour les accourcir, c'est ce que je n'ai pû voir encore réussir, quoique j'aye apporté tout le soin possible pour sçavoir si cela étoit faisable ; quelques-uns le

pratiquent aux Hommes : Mais je n'ai vû perſonne qui l'ait pratiqué avec ſuccès aux Chevaux, c'eſt une choſe aſſurée qu'on ne contre-marque que ceux qui ont la dent belle & jeune, c'eſt-à-dire, courte & blanche ; tous ceux qui ont voulu entreprendre de ſcier les dents aux Chevaux, & les leur accourcir, n'en ont eu que de la confuſion, & je ne crois pas qu'une même perſonne l'ait fait faire deux fois en ſa vie ; car ſi on lime ou ſi l'on ſcie ſeulement les dents de deſſous qui ſont celles où l'on regarde l'âge, on peut remarquer que celles de deſſus reſtent plus longues que les autres qui ont été accourcies ; que ſi on a limé ou ſcié celles de deſſus & celles de deſſous, il arrive que les dents mâchelieres étant longues comme elles le doivent être, les pinces ni toutes les dents qu'on a accourcies, ne ſe peuvent joindre, ce qui fait voir manifeſtement la tromperie ; car la bouche du Cheval étant fermée, les dents de devant ſeront éloignées l'une de l'autre de l'épaiſſeur de ce qu'on a ôté ; les Chevaux auſquels on a fait cette opération, ſont long-tems ſans pouvoir manger à leur aiſe, & ne peuvent tirer le foin ni la paille du ratelier.

Les Chevaux auſquels on a accourci les dents ſont aiſés à connoître, non-ſeulement par ce que j'ai dit, mais aux crochets, qui ne ſont pas faits comme nous les avons dépeints aux jeunes Chevaux, c'eſt pourquoi je ne conſeille à qui que ce ſoit de le faire, non-ſeulement parce qu'il eſt préjudiciable au Cheval, mais encore parce que ces ſortes de tours de quelque maniere qu'on les nomme, ſont en vérité indignes d'un Homme de probité.

Il y a certains Chevaux qui ont les dents trop longues & qui marquent, on les appelle béguts, qui marquent toute leur vie, au moins une partie ; il arrive plus ſouvent aux Hongres qu'à ceux qui ſont entiers, encore plus ſouvent aux Cavalles ; la plûpart des Hongrois, Polonois, Cravates & Tranſilvains que j'ai vûs étoient béguts.

Vous le connoîtrez en ce qu'un Cheval bégut marque à toutes les dents, auſſi-bien qu'aux coins & à la dent d'auprès, & même aux pinces ; on le jugera par les mêmes ſignes que nous avons donné pour les contre-marqués, comme ſont la longueur des dents, les crochets uſés, la mâchoire tranchante & autres décrits ci-devant.

Les Chevaux mettent les pinces les premieres, & dès l'âge de trente mois le creux des pinces s'uſe, & lorſque les dents mitoyennes viennent, la marque des pinces eſt à demi uſée, finalement à ſix ans le creux des pinces eſt tout-à-fait uſé, ainſi elles ne marquent plus ; celles d'auprès qui ſont les mitoyennes ont le creux à demi uſé en ce tems-là, mais aux Chevaux béguts les dents ne s'uſent point, & la marque leur reſte auſſi-bien aux pinces comme aux autres dents,

CHAP. VI.

ce qui fait que lorſqu'on voit que les pinces marquent encore; & les deux d'auprès auſſi, on conclut que le Cheval eſt bégut, & d'autant mieux lorſque les dents ſont trop longues, & plus qu'elles ne doivent être à ſix ans, avec les autres remarques que nous avons rapportées.

Il eſt ſans doute que les Chevaux béguts ont eu une fois en leur vie, cinq & ſix ans, & qu'à l'âge de cinq ou de ſix ans, ils ont marqué de bonne marque, & s'ils ne laiſſoient pas de marquer de plus à toutes les dents, & il ne falloit pas conclure, les voyant marquer également à toutes les dents, qu'ils fuſſent vieux, quoique béguts, parce qu'ils avoient les autres ſignes de jeuneſſe, comme eſt la dent courte, les crochets petits, pointus & tranchans, &c. C'eſt à quoi il faut faire attention avant de décider.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des Chevaux béguts qui marquent toute leur vie, & qui ne marquent pas à toutes les dents: Mais à ceux-là on le connoît à la longueur des dents & aux crochets, & autres remarques de vieilleſſe que j'ai dit ci-devant.

Je crois que ſi on s'attache exactement à remarquer tout ce que j'ai dit pour connoître l'âge, & qu'on le pratique, prenant ſoin de voir quantité de Chevaux à la bouche, & d'en remarquer les differences, ſans doute on ne s'y trompera jamais; ſur-tout il faut s'attacher à reconnoître les bonnes jambes, le bon pied & le bon flanc. Si vous croyez que cette connoiſſance vous arrive par la ſimple lecture de ce Livre, c'eſt ce qui vous trompe; vous devez vous confirmer par l'uſage & l'expérience. Bien des perſonnes ſe ſont étonnées de ce que l'ayant lû & relû, ils ne ſe trouvent pas bons connoiſſeurs tout au moins de l'âge, & s'ils n'avoient ſouvent oui faire eſtime de l'ouvrage, ils l'auroient accuſé d'avoir mal enſeigné, puiſqu'il avoit ſi mal réuſſi à leur égard. Je réponds avec ſincérité à ces Meſſieurs, que la connoiſſance des Chevaux ne s'acquiert pas ſur une ſimple lecture, il faut ſçavoir la théorie, mais il faut pratiquer ce qu'on a lû, voir des Chevaux, examiner les circonſtances, & s'y attacher fortement juſqu'à ce qu'on le ſçache & qu'on le poſſede. Les moindres ſciences ne s'acquierent pas ſur une ſimple lecture, il faut les étudier, & les ruminer; & celle-ci qui eſt plus de pratique que de ſpeculative: A plus forte raiſon, ſi vous ne pratiquez, & par votre ſoin vous ne joignez la théorie à la pratique, en vain aurez-vous un Livre; je ne dis pas ſeulement celui-ci, mais le plus excellent qui ſe puiſſe faire en cette matiere. Si donc ces Meſſieurs ne ſont pas connoiſſeurs par la ſeule lecture ſans aucun uſage, qu'ils n'en accuſent qu'eux-mêmes: Car ſi on les interroge des défauts qui y ſont ſpécifiés, ils ne pourront rendre

raiſon

raifon d'aucun. Il faut premierement comprendre le fens, l'apprendre, enforte qu'il foit fi familier, que tout d'abord qu'on nomme un défaut, on le puiffe définir & dire l'endroit où il vient, enfuite le réduire en pratique. Voilà trois chofes pour devenir connoiffeur, comprendre, apprendre & pratiquer; & fans pratique un miférable valet d'étable vous fera voir qu'il en fçait plus que vous. CHAP. VI.

Ayant expliqué tout ce qui concernoit l'âge, il faut fuivre les autres défauts; je fuppofe qu'on s'eft rendu certain de l'âge autant qu'il eft poffible, laiffez fermer la bouche au Cheval, & cherchez les autres défauts, tenant pour maxime infaillible que lorfqu'on apperçoit une tarre ou un défaut, il faut vous y attacher avec toute votre attention pour le découvrir jufqu'au bout; & l'ayant découvert, n'y plus fonger, mais s'attacher à un autre, & ainfi proceder par ordre à chaque défaut en particulier. Je ne parle pas ici pour un connoiffeur, qui dans un clin d'œil voit tous les défauts; & d'abord qu'il regarde, s'il y a quelque chofe d'imparfait, ou quelque défaut, c'eft la premiere chofe qui lui tombe fous la vûe, & il femble qu'il n'a des yeux que pour voir ce défaut. Les novices feuls en faveur defquels j'écris, n'en font pas de même, il leur faudra plus de tems à éplucher un Cheval, & à le fuivre depuis la tête jufqu'aux pieds, qu'il n'en faudra à un connoiffeur pour en vifiter quatre: car il lui fuffit pour vifiter un Cheval d'en faire le tour lentement & au petit pas, il voit dans ce tems-là tout ce qui s'y peut voir.

De la connoiffance des Chevaux.

APRE'S avoir connu l'âge, il faut voir les yeux, dont la connoiffance eft affez difficile, & demande une fort grande & affidue pratique, fans fe rebuter: Au commencement qu'on les regarde, les bons & méchans paroiffent égaux; mais fi l'on s'obftine à regarder & à les confiderer attentivement, on verra la troifiéme fois ce qu'on n'appercevoit pas la premiere, & la vingtiéme fois on verra ce qu'on n'avoit pas encore vû; & finalement à force de regarder on ouvre les yeux, ce femble, pour appercevoir clairement ce qui ne fembloit au commencement qu'obfcurité & trouble. Ainfi ne vous ennuyez pas, perfiftez conftamment, & vous y réuffirez affurément. Pour bien voir les yeux il les faut bien fituer; on a plus de facilité à bien connoître les yeux, quand on fait fortir un Cheval d'un lieu obfcur pour venir en un lieu clair: Par exemple, en fortant de l'écurie, d'abord qu'il met la tête dehors, il faut voir les yeux & CHAP. VII.

CHAP. VII.

les confiderer tout au travers, & non vis-à-vis; car au travers vous appercevrez jufqu'au fond.

Que fi vous êtes en pleine campagne, dans un marché, ou dans une foire, il eft mal-aifé de connoître des yeux au Soleil, il faut toujours chercher l'ombre, & même afin de les mieux difcerner, mettre la main au-deffus de l'œil pour rabattre le grand jour: au Soleil tous les yeux paroiffent plus beaux qu'ils ne font en effet.

Qui voudra apprendre à connoître, & à juger des yeux d'un Cheval, qu'il les regarde premierement la nuit avec une fort petite bougie, il verra au fond de l'œil jufqu'à la moindre tache: Mais il faut que l'œil du Cheval foit fitué entre vous & la lumiere; lorfqu'on les connoîtra bien avec la bougie, on les connoîtra plus facilement au jour: Quoiqu'on voye parfaitement, ce femble, les yeux à la chandelle ou avec la bougie, je ne voudrois pas acheter un Cheval à cette condition, car j'y ferois trompé; je ne vous donne pas ce moyen pour connoître parfaitement les yeux des Chevaux, mais pour vous donner facilité d'apprendre à les connoître.

On peut bien apprendre à fituer le Cheval pour lui voir les yeux, fi on fait reflexion qu'étant monté deffus & fe baiffant, on verra très-bien les yeux; on les voit encore mieux pardevant.

Ayant bien fitué le Cheval pour pouvoir commodément voir les yeux, nous confidererons fes parties, *qui bene diftinguit, bene docet.* Afin d'éviter la confufion, nous dirons qu'il y a deux parties à confiderer aux yeux, la vitre & le fond de l'œil; la vitre eft cette rondeur qu'on apperçoit d'abord, & qui eft la partie la plus apparente: elle doit être très-claire & tranfparente ainfi que du criftal de roche, enforte qu'on puiffe voir au travers, & qu'elle ne foit couverte d'aucun nuage, obfcurité, tache ni blancheur; car fi la vitre paroît trouble, obfcure, & que vous ne puiffiez voir au travers, c'eft une marque que l'œil n'eft pas bon: Il ne faut pas non plus qu'il y ait aucun cercle blanc autour de l'œil; il y a néanmoins des Chevaux qui ont le cercle, & ont de bons yeux, mais il vaut mieux qu'il n'y foit point. De la confideration exacte de la vitre, dépend la connoiffance de l'œil; il faut donc faire votre poffible pour reconnoître fi elle eft tranfparente: Quoique les premieres fois qu'on y regarde on ne puiffe pas s'en appercevoir, il ne faut pas fe rebuter, mais y regarder continuellement jufqu'à ce qu'on la connoiffe: Peu à peu vous vous défillerez les yeux & verrez clair. Ce qui eft caufe que bien des gens ne parviennent pas à la connoiffance des yeux, c'eft qu'ils fe rebutent d'abord, difant, je ne puis rien voir à ces yeux, ils me femblent tous égaux, bons & mauvais, quoique vous foyez huit & quinze jours

à ne rien discerner, & que tout vous semble confus, ne vous rebutez pas, continuez à regarder avec soin & attention, enfin vous l'emporterez. CHAP. VII.

Le Cheval peut avoir sur l'œil, c'est-à-dire, sur la vitre, une blancheur provenuë & restée d'un coup qui ne le rend pas borgne, mais il est besoin d'un peu d'expérience pour le discerner ; non point tant pour le discerner, car facilement on l'apperçoit ; mais pour sçavoir si cette blancheur peut nuire ou non à son œil : aux novices tout fait peur, & souvent un petit malheur paroît un défaut considerable, & un grand défaut leur échappe sans le voir; on appelle ces novices dans la connoissance des Chevaux des demi-connoisseurs, lesquels pour trop éplucher un Cheval sont incapables d'en acheter ; car ils veulent trouver toutes les parties d'un Cheval de cinquante écus, aussi parfaites & aussi bien faites que celles d'un qui coûteroit cinquante pistoles, sans faire reflexion qu'il y a de la marchandise à tout prix, & que hors des défauts essentiels, il ne faut pas s'attacher à tant de particularités pour des Chevaux d'un bas prix.

La vitre rougeâtre est une mauvaise marque, qui dénote que l'œil est échauffé, ou qu'il tient de la Lune.

La vitre feuille-morte par le bas, & trouble par le haut, est une marque infaillible de la Lune; mais c'est seulement dans le tems que la fluxion occupe actuellement l'œil ; car la fluxion étant passée, la couleur feuille-morte se dissipe aussi ; c'est pourquoi aux Chevaux lunatiques, en vain vous chercherez cette remarque dans un tems où la fluxion ne sera pas sur l'œil ; vous connoîtrez que la fluxion y est, en ce que les yeux seront enflés, & jetteront beaucoup d'eau claire & fort chaude : ce mal est de si grande consequence, que le Cheval devient aveugle de l'œil sur lequel vient la Lune ; & de tous les deux, si la Lune les gouverne tous deux : c'est la remarque la plus assurée pour connoître les Chevaux lunatiques, que celle des yeux couleur de feuille-morte ou rougeâtre, comme si l'œil étoit plein d'eau sanglante : mais notez que c'est seulement dans le tems de la fluxion, & que le Cheval ne voit point de cet œil dans le tems que la fluxion y est : Pour connoître un œil lunatique, lorsque le fluxion n'y est pas actuellement ; considerez que s'il y a un œil atteint, il sera plus petit que l'autre, & la vitre sera trouble, le fond de l'œil noir & brun ; on connoît mieux la Lune à la vitre trouble qu'à toute autre remarque.

La seconde partie de l'œil qu'il faut considerer, est le fond qui est proprement la prunelle, qui doit être large : il faut qu'on l'apperçoive sans aucun empêchement, afin de pouvoir considerer s'il n'y

CHAP. VII. a aucun dragon, qui eſt une tache blanche au fond de l'œil, qui fait le Cheval borgne, ou qui le fera devenir bien-tôt; car un dragon dans ſa naiſſance eſt ſouvent petit, & ne paroît point plus gros qu'un grain de millet; mais il croît & couvrira toute la prunelle, & même ſans trouver de remede, puiſqu'on ne peut en porter ſur le mal: le moyen de faire pénétrer un médicament dans la ſubſtance de l'œil où le dragon eſt ſitué! Il ne faut pas s'en rapporter à ce que diſent les Maréchaux qui ſe vantent de les guérir; car ils ſont incurables, & jamais on n'a guéri de dragon du moment qu'il eſt formé.

Si toute la prunelle eſt blanche d'un blanc verdâtre tranſparent, cela dénote que la prunelle n'eſt pas naturelle, & cette prunelle un peu tranſparente, eſt ce qu'on appelle un cul de verre: le Cheval n'en eſt pas borgne, il voit encore un peu; mais je n'en voudrois pas avec ce défaut que pour un prix fort modique; les Chevaux d'école ne laiſſent pas de rendre un auſſi bon & auſſi agréable ſervice que s'ils n'avoient point de cul de verre; le prix en eſt doux, & la perte médiocre quand il en méſarrive.

Il faut prendre garde que quelquefois on regarde les yeux vis-à-vis une muraille blanche; la reflexion fait paroître le fond de l'œil blanchâtre tirant un peu ſur le verd comme un cul de verre, quoiqu'il ſoit bon; quand on s'en apperçoit, il faut le regarder en un autre endroit, pour remarquer ſi dans pluſieurs ſituations on appercevra la même choſe.

Avant que de paſſer aux autres défauts, il faut remarquer ſi on appercevra fort clairement au-deſſus de la prunelle comme deux grains de ſuye de cheminée qui y ſont arrêtés; car quand on les voit bien clairement, c'eſt une marque que non-ſeulement la vitre eſt claire, mais qu'on commence à bien voir les yeux: & ſi on continue à s'y attacher, on les connoîtra par le tems; car pour ces grains de ſuye qu'on voit, ce n'eſt pas à dire que l'œil ſoit bon: Il faut voir de plus ſi on voit bien à plein le fond de l'œil ſans aucune tache ni blancheur, & l'œil ſera bon.

Ceux qui pour bien connoître un œil, regardent s'ils ſe verront bien repréſentés dans l'œil, comme s'ils ſe regardoient dans un miroir, & ſi leur viſage paroît bien net dedans, ils jugent que l'œil eſt bon, ces Meſſieurs-là ſont fort trompés; car cette connoiſſance ne vaut rien, & un méchant œil trouble, repréſentera plus naturellement votre viſage qu'un bon.

On doit auſſi prendre garde ſi un œil qui eſt trouble & fort brun, eſt plus petit que l'autre; car le petit eſt perdu ſans reſſource, puiſ-

qu'il se desséche, & que la nature manque en cette partie, ce qui le rend plus petit, & ordinairement ces sortes d'yeux se sont perdus par fluxion ou Lune; il est très-dangereux que par le tems ce qui a perdu l'un ne perde l'autre; mais il faut considerer soigneusement qu'un œil peut paroître plus petit que l'autre par accident, & n'être pas perdu; aussi ne sera-t-il trouble ni brun: par exemple, la paupiere aura été coupée ou fendue par une morsure ou coup, ou un heurt, & l'œil n'en sera pas endommagé, la paupiere venant à se rejoindre, elle peut demeurer plus serrée, ce qui feroit paroître l'œil plus petit, quoiqu'en effet il ne le fût, mais seulement l'extérieur de l'œil: je l'ai vû arriver plusieurs fois.

Il y a quantité d'autres remarques générales qu'on peut faire pour connoître les yeux; par exemple, la démarche d'un Cheval aveugle est toujours incertaine, n'osant mettre les pieds à terre quand il est mené en main; que s'il est monté par un Homme vigoureux, & que le Cheval le soit aussi, la crainte des éperons le fera marcher résolument & délibérément, sans qu'on puisse s'appercevoir s'il est aveugle.

Une autre remarque pour ceux qui sont absolument aveugles, est qu'en entrant dans une écurie, voyant les oreilles d'un Cheval se dresser & tourner d'un côté & d'autre, lorsqu'il entend quelqu'un derriere lui, est un témoignage qu'il a perdu les yeux, parce qu'un Cheval vigoureux qui a ce défaut, se défie de tout, & est continuellement en allarme au moindre bruit qu'il entend; ce qu'il donne à connoître par ce mouvement d'oreilles. Il faut être cent fois moins que demi-connoisseur, pour avoir besoin de ces remarques; car les yeux qui ont perdu l'usage de la vûe sont si aisés à connoître, que d'abord on le juge sans grande expérience.

Les divers poils peuvent aussi donner de très-grands indices de bonne ou mauvaise vûe; ceux qui sont sujets à ce défaut, sont les gris-sales, les gris-étorneau, ober ou fleur de pêcher, & le rouhan assez souvent: J'oubliois à dire que les yeux pleurans ou enflés dessous, ou l'un & l'autre, sont une marque de fluxion; si actuellement elle est sur l'œil, il faut appliquer la main dessus, on le trouvera très-chaud, quoique cette chaleur puisse venir de coup ou morsure, donnant le même signe: mais dans l'incertitude de quelle cause elle peut provenir, on ne doit point prendre de Cheval qu'on ne vous garantisse l'œil bon, en présence de témoins.

Lorsque les Chevaux jettent leur gourme, ou qu'ils poussent des dents, c'est-à-dire, qu'ils changent les dents de lait, & même lorsqu'ils poussent les crochets d'en haut, pour lors quelques-uns ont la

CHAP. VII. vûe trouble, & on les croiroit borgnes ou aveugles, & quelquefois ils le deviennent : à d'autres la gourme étant jettée & les dents guéries, la vûë s'éclaircit ; cela arrivera plutôt au changement des dents des coins que des autres.

J'ai vû souvent des Chevaux, qui pour avoir jetté imparfaitement leur gourme, sont devenus aveugles : c'étoit des Chevaux d'Espagne, Barbes & autres Chevaux nés dans les pays Méridionaux.

Il y a des personnes qui pour connoître les bons ou mauvais yeux des Chevaux, passent la main ou le doigt devant ; & s'ils clignent ou ferment les yeux, ils les jugent bons ; s'ils les tiennent ouverts, ils disent qu'ils n'y voyent pas : d'autres avec un doigt font semblant de le repousser dans l'œil pour voir s'il le fermera ; d'abord qu'une personne fait de pareilles grimaces, on peut s'assurer qu'il ne sçait ce qu'il cherche, & qu'il ne s'y connoît pas. Cette remarque m'a attiré une fois un grand reproche de la part d'une personne, qui me dit que pour n'avoir osé passer la main devant les yeux d'un Cheval (crainte qu'on ne le crût pas connoisseur) il en avoit troqué un qui étoit presque aveugle : je lui dis que ce n'étoit pas la remarque que j'en avois faite, qui en étoit la cause ; mais son peu de connoissance & sa vanité de vouloir passer pour ce qu'il n'étoit pas ; car quoiqu'il eût passé la main devant les yeux, il n'en auroit pas été moins attrapé ; qu'il étudiât donc, & qu'il n'accusât que lui-même : & non le Livre, de ce qu'il étoit dupé faute de connoître les yeux, & de vouloir faire croire qu'il les connoissoit. J'ai fait lire cet article à celui même qui a été cause que je l'ai fait, il m'avoua qu'il étoit fait fort à propos, il est devenu bon connoisseur depuis. Il y a bien des gens qui ne se soucient pas d'être connoisseurs, pourvû qu'à force de jaser on les croie fort habiles, il leur suffit ; pour moi je suis d'un autre goût ; j'aimerois mieux être bon connoisseur & passer pour ignorant, j'en ferois bien mieux mes affaires, que si je passois pour connoisseur & que je ne le fusse pas.

Ceux qui commencent depuis peu, & souvent ceux qui ont commencé il y a long-tems, à connoître les yeux des Chevaux ayant consideré l'œil de bien près, c'est-à-dire, autant exactement qu'ils le pourront, encore n'y connoîtront-ils guéres, mais sur-tout ils se doivent défier des petits yeux enfoncés ou noirs, & examiner si la vitre est bien claire & transparente, & qui vous permette de bien voir au travers : remarquez bien ensuite le fond de l'œil, & sur-tout si la prunelle est grande : à tous les yeux les petites prunelles étroites & longues courent plus de risque de se perdre que les autres. Si les petits yeux ont tout ce que j'ai dit, ils sont bons. J'ai dit au Chapitre II. un mot

des qualités d'un bon œil, que je ne repeterai point ici, c'eſt en parlant de la maniere dont les parties doivent être formées, pour être belles. CHAP. VII.

Suite de la connoiſſance des défauts d'un Cheval, & ce qu'il faut obſerver quand on l'achete.

POUR continuer dans l'ordre que nous avons commencé, il faut s'appliquer à connoître la ganache, les épaules, les jambes, & l'allure des Chevaux, qui eſt une qualité eſſentielle pour le ſervice qu'on en eſpere. CHAP. VIII.

Après avoir conſideré l'âge & les yeux, il faut paſſer la main entre les deux os de la ganache près du gozier, pour ſentir ſi cela eſt aſſez ouvert pour que le Cheval puiſſe ſe ramener. Ces os étant bien vuidés & ouverts depuis le haut de la ganache juſqu'au menton, contribueront beaucoup à la bonté de la bouche.

Enſuite il faut remarquer ſi entre leſdits deux os, il n'y a aucune groſſeur, dureté ou glande mouvante, qui feroit un ſigne ſi le Cheval eſt jeune, qu'il n'a pas jetté la gourme, ou qu'il l'a jettée imparfaitement. S'il eſt plus âgé, pourvû que les groſſeurs ne ſoient pas plus groſſes qu'un gros pois, quoiqu'il y en ait pluſieurs, elles ne ſont d'aucune conſequence, parce que le travail & les ſueurs les diſſipent avec le tems; ſi néanmoins le Cheval a paſſé ſix ans, il eſt plus à craindre, quoiqu'elles ne doivent pas empêcher d'acheter un Cheval quand il agrée d'ailleurs; les glandes mouvantes peuvent venir de morfondement, ou de reſte de gourme, qui aura laiſſé les groſſeurs à l'endroit par où la nature s'eſt déchargée de ſes impuretés, & d'où ſe ſont évacuées les mauvaiſes humeurs qui lui étoient à charge, ſouvent par la faute de ceux qui ont traité ces Chevaux, n'ayant pas eſſayé, à faire reſoudre ces groſſeurs & duretés. S'il y a une glande fixe, douloureuſe & attachée à la ganache, c'eſt preſque toujours un ſigne de morve, le Cheval ayant paſſé ſept ans. Que ſi c'eſt au-deſſous de ſix années, ce peut être la gourme, ſur-tout s'il n'y a point de toux conjointe; car ordinairement la toux eſt un effet de la gourme: ſi néanmoins il y a la moindre apparence de morve, il ne faut pas s'en charger, puiſqu'elle ne guérit preſque jamais, quoiqu'en promettent les ſecrets, tant des Livres imprimés qu'autres ſur ce ſujet. Le morfondement peut cauſer une glande attachée à la ganache, de même que ſont celles qui ont leur cauſe de la morve, mais elle cede aux remedes & ſe réſoud par une dûe application; ſi le mal eſt négligé, il dégénere

en morve prefque toujours. Le moyen de diffiper & réfoudre une pareille glande fe trouvera à la premiere partie ; il réuffira prefque toujours s'il n'y a point de principe de pourriture dans le poulmon, ou point de malignité dans la caufe.

Il y a des Chevaux qui ont de groffes duretés fixes, c'eft-à-dire, attachées au dedans de l'un des os de la ganache qui ne font pas morves : ce font des fics qui ne tirent à aucune conféquence, on les extirpe avec le razoir, puis on mange la racine avec des poudres & plus proprement en les ferrant dans leur racine, avec de la foye cramoifi dans le déclin de la Lune, & les frottant tous les jours avec du jus de pourpier. Ces fics ne fignifient rien, & ne donnent aucun indice que le Cheval ait la morve.

Puifque nous en fommes fi avant fur les glandes fixes, je dirai ce que j'ai vû à un Cheval, qui ayant razé & paffé neuf ans, en faifant un voïage, il lui furvint une groffe glande fixe ; il jettoit par les nazeaux, & fut condamné par deux Maréchaux d'Amiens qui fe difoient âgés chacun de foixante & tant d'années dans leur certificat, où ils le condamnoient comme morveux, quoiqu'il jettât peu par les nazeaux. On le fit féjourner, & dans quinze jours il guérit prefque de lui-même, par trois lavemens communs fans autre remede. La glande fe fondit, & il ne jetta plus, & n'eut de-là en avant aucune apparence de morve. Sans doute les lavemens n'étant pas fuffifans pour le guérir de cette maladie, il falloit que la nature feule eût produit cette guérifon ; ce qui me fit mieux connoître que ce n'étoit que morfondement, fut que fon mal lui tomba fur les jambes, lefquelles enflerent extrêmement.

Quand vous voyez des glandes mouvantes ou autres, il faut avec la main ferrer les nazeaux du Cheval, pour voir fi ayant été longtems fans prendre haleine par le nez, il ne fera point un effort pour fe moucher quand vous le lâcherez, & on verra fi le nez lui flue, & s'il jette de l'humeur comme glaire d'œufs cruds : ce qui n'eft pas à craindre quand elle eft en petite quantité ; que s'il jette ou en abondance ou de la matiere d'apofthume, il eft à craindre, particulierement fi la matiere qu'il jette eft gluante & s'attache aux nazeaux, dans lefquels il faut regarder fi la matiere n'a point fait ulcere : ce qui eft une marque de grande malignité, puifqu'outre le foupçon que ce foit morve, il eft dangereux que ce mal ne fe communique aux autres, principalement fi le Cheval a huit ans, il ne faut point l'acheter, quoiqu'il puiffe venir de morfondement. Et quand on voit une glande fixe, que le Cheval ne veut pas fouffrir qu'on manie par la douleur qu'il y fouffre, qu'il jette par un feul

nazeau.

nazeau, ou encore que la glande ne feroit pas douloureufe, fi elle eft extrêmement dure, quoique le Cheval n'ait que fix ans, s'il ne touffe pas du tout, je croirois avec beaucoup d'apparence qu'il eft morveux. CHAP. VIII.

Pour connoître les Epaules bien faites.

CHAP. IX.

APRE'S avoir parcouru tout ce que je viens de dire, il faut venir aux épaules, fi elles font groffes, chargées de chair & rondes, ce fera un défaut confiderable : Vous le connoîtrez fi l'endroit qui eft au haut des deux épaules qu'on appelle le garot eft fort large, alors il faut au Cheval une felle plus ouverte d'arçon qu'aux autres : Ce difcours doit fembler ridicule à bien des gens, qu'il faut aux Chevaux qui ont beaucoup d'épaules une felle plus large de devant qu'aux autres, puifqu'on le voit fans le dire ; c'eft afin qu'on conçoive qu'étant befoin d'avoir une felle fort large du devant, il eft fans doute que les épaules font plus larges qu'à l'ordinaire, & par conféquent qu'il y a beaucoup plus de chair qu'il ne faut : Vous verrez de plus fi depuis le garot jufqu'au bas de l'épaule, il y a beaucoup de chair, fi elle a une forme ronde, fi la jointe de l'épaule où porte le poitrail eft fort groffe & plus avancée qu'à l'ordinaire, ce qu'on connoît facilement en confiderant la diftance qu'il y a depuis le garot jufqu'à cette jointe fur laquelle porte le poitrail, & cette jointe groffe & avancée fait d'abord juger l'épaule difforme : Tout ce que deffus dénote de groffes & vilaines épaules, qui eft un des plus notables défauts aux Chevaux François, car pour les Barbes & Chevaux d'Efpagne ils n'en font pas moins à eftimer, fi d'ailleurs ils ont les qualités qu'on leur demande : même j'ai vû peu de Barbes & de Chevaux d'Efpagne avoir beaucoup d'épaules qu'ils ne fuffent très-bons : Sur cette remarque je ne voudrois pas les acheter, mais je ne les rebuterois pas auffi.

Au Chapitre II. parlant de la bauté des parties d'un Cheval, j'ai dit quelque chofe des épaules, affez neceffaire à fçavoir, je vous y renvoye crainte d'ufer de redites.

En cheminant il faudra confiderer fi le Cheval a l'épaule mouvante : S'il a les épaules groffes, chargées de chair, & peu mouvantes, jamais il ne fera agréable : Si c'eft un Cheval de pas, il bronchera, fi c'eft un coureur il n'ira guéres loin, ayant trop de peine à galoper ; fi c'eft un Cheval deftiné pour le Manége, il ne peut jamais réuffir à aucun bel air, car fes mouvemens feront toujours contraints, qui eft un défaut très-notable : que s'il a de groffes épaules, & qu'il

les ait fort déliberées & mouvantes, le défaut n'eſt pas grand, mais il choque la vûe des connoiſſeurs plus qu'autre choſe; ſi au contraire le Cheval n'a point d'épaules & qu'il ne les puiſſe mouvoir les aïant toutes engourdies, il faut le rejetter, hors que le prix en ſoit fort modique.

Un Cheval chargé d'épaules n'eſt propre qu'au tirage : c'eſt-à-dire, au caroſſe ou à la charrette ; Il en ſera moins ſujet à être écorché du colier, du harnois, ou des bricoles, que s'il n'avoit que la peau & les os ſur l'épaule ; mais il n'en trottera pas ſi legerement à la campagne, & ſera plutôt haraſſé.

La raiſon pourquoi un Cheval qui n'a pas l'épaule déliberée, & qui n'a aucun mouvement, ne peut marcher agréablement, mais ſe laſſe d'abord pour vigoureux qu'il ſoit, vient de ce qu'il fait tout le mouvement avec la jambe, ce qui lui donne beaucoup de peine à la hauſſer, quoiqu'il la hauſſe peu ; & s'il n'a pas de grands reins, il heurtera facilement aux mottes, gazons & pierres, faute de ce mouvement.

Si les épaules ſont groſſes, quoique mouvantes, & que l'encolure en même tems ſoit fort chargée de chair, leur poids extraordinaire étant toujours ſupporté par les jambes, ſoit qu'il marche, ſoit qu'il s'arrête, fera qu'elles ſeront plutôt uſées & travaillées, que ſi elles étoient déchargées de ce fardeau; ces ſortes de Chevaux peſent à la main en voyage, ils marchent ſans grace ; quand ils ſont las, ils bronchent au commencement, & tombent à la fin de la journée.

Enfin je crois que ce n'eſt pas une partie à négliger, & qu'on doit fort s'attacher à connoître les épaules bien ou mal bâties ; car quoi qu'on en puiſſe dire, l'expérience fera voir que de-là & de l'encolure dépend en partie la gentilleſſe d'un Cheval : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dégourdir des épaules liées & gourdes, & les rendre libres à certains Chevaux, par l'art & l'exercice bien reglé ; mais comme c'eſt une choſe qui n'eſt pas faite, un Cheval doit être moins acheté. Je ne voudrois pas d'un Cheval de pays avec les épaules chevillées, c'eſt-à-dire, qui n'ont aucun mouvement, parce qu'ils ne ſont jamais agréables, & tombent facilement.

Il y a des Chevaux qui n'ont aucun mouvement à l'épaule, qui levent la jambe plus haute que ceux qui l'ont déliberée. Les ignorans prennent cette action pour une marque d'épaule dénouée, quoique le mouvement des jambes puiſſe être ſans celui de l'épaule, & certains Chevaux ayant l'épaule fort libre, trouſſeront auſſi leurs jambes juſqu'au ventre ; car l'un trouſſe beaucoup, c'eſt-à-dire, qu'il plie extremement la jambe ſans qu'il ait l'épaule libre, & l'autre a le même mouvement avec l'épaule libre : l'un ne renferme pas l'autre ;

c'eſt pourquoi il faut de l'expérience pour connoître ſi l'épaule eſt libre, dégagée & mouvante : pour le mouvement des jambes tout le monde s'en apperçoit facilement : le mouvement aux jambes de devant d'un Cheval eſt une partie qui lui donne toute la grace s'il eſt deſtiné au Manége, quoique ſouvent on trouve des Chevaux qui ont un beau mouvement, & n'ont pas un grand fond de force. CHAP. IX.

Il y a des Chevaux qui ont trop d'épaules; il y en a qui en ont trop peu, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont ſi ſerrés du devant, que les deux jambes au deſſous des épaules & au haut des jambes ſe touchent; ces Chevaux ordinairement ne valent guéres, car ils ont le devant foible, en marchant ils ſe croiſent en danger de s'eſtropier, & dans la courſe ils ſe mêlent les jambes, & ſont fort ſujets à culbuter. J'aimerois mieux un Cheval qui auroit trop d'épaules, que s'il avoit ce défaut.

Il faut donc qu'un bon Cheval ait les épaules plates, petites, décharnées & mouvantes : mais il eſt bon que les Chevaux de caroſſe ayent un peu d'épaules, afin qu'ils puiſſent donner plus librement dans le trait, & qu'ils ne ſe bleſſent pas ſi-tôt.

La méthode pour connoître les jambes d'un Cheval.

AYANT obſervé exactement l'épaule, il faut venir aux jambes qui ſont les piliers & les fondemens de l'édifice; elles ſont aſſez faciles connoître ſi on s'y prend avec ordre, & qu'on s'y attache avec ſoin & exactitude. CHAP. X.

Les jambes de devant ſont ſujettes à beaucoup de maux & de foibleſſes, qui les font rebuter avec raiſon à ceux qui les connoiſſent. C'eſt la partie de tout le corps qui ſouffre le plus, & c'eſt ſouvent la plus menue & la plus foible; ſuivons-la avec ordre en toutes ſes parties : Premierement une marque de mauvaiſes jambes, c'eſt-à-dire, uſées & travaillées, ſera ſi elles ſont droites.

On dit qu'un Cheval eſt droit ſur ſes membres, quand il a les parties toutes droites, c'eſt-à-dire, depuis le genouil juſqu'à la couronne : par le devant, le genouil, le canon, le boulet, & la couronne deſcendant à plomb, & qu'il ſemble que le boulet ſoit plus, ou tout au moins auſſi avancé que le reſte. On peut comparer ces jambes à celles des chévres, & lorſqu'il eſt ainſi droit ſur les membres, il eſt ſujet à choper & à tomber. & par le tems le boulet ſe pouſſe abſolument hors de ſa place en avant, & le Cheval en demeure eſtropié; en cet état on l'appelle bouleté : il faut pour bien concevoir le défaut d'être droit ſur ſes membres, que

CHAP. X. j'expliquerai quels Chevaux y font fujets, & à quoi on le connoîtra.

Les Chevaux de terre ou court-jointés font fujets à fe bouleter, c'eft-a-dire, à devenir droits fur leurs membres, particulierement fi on leur laiffe le talon trop haut, il faut donc avoir foin de le faire abattre fouvent ; les longs-jointés au contraire plient fi fort le boulet en arriere, qu'ils ne font pas fujets à devenir droits. Pour qu'une jambe foit bien plantée, il faut que le devant du boulet foit placé environ deux doigts plus en arriere que la couronne, c'eft-à dire, que fi l'on tiroit une ligne droite depuis le devant du genouil jufqu'au devant de la couronne, le devant du boulet devroit être éloigné de cette ligne d'environ deux doigts, plus ou moins felon la taille du Cheval : au lieu qu'à un Cheval bouleté ou droit fur fes membres, le boulet feroit placé fur cette ligne.

Les Chevaux droits fur les jambes font les contraires de ceux qui font trop long-jointés, c'eft-à-dire, qui ont le pâturon fi long & fi flexible, que le Cheval en marchant porte le boulet jufqu'à terre plus ou moins, ce qui eft un grand défaut, plus à craindre que le précedent, auquel on peut apporter du remede ;mais à celui-ci il n'y en a point : au contraire, c'eft un figne de peu ou point de force, & ils ne font en aucune façon bons au travail.

Les Barbes & les Chevaux de legere taille, y font plus fujets que les autres, & fur-tout les échappés de Barbe ; mais de quelque race qu'ils puiffent être, s'ils ont ce défaut de porter le boulet jufqu'à terre en cheminant, ils en valent moins, & ne fatigueront point.

Il y a des Chevaux long-jointés, c'eft-à-dire, qui ont le pâturon trop long, & qui ne portent point le boulet bas en cheminant, mais le tiennent en la pofture qu'il doit être fans le trop plier ; ces fortes de Chevaux peuvent fervir, car ils font nerveux, puifque ce n'eft que la force & la vigueur du nerf qui foutient le boulet & l'empêche de trop plier ; ce défaut de pâturon long en cette occafion, choquera plutôt la vûe du Cavalier qu'il ne portera préjudice au Cheval.

Les Chevaux qui ont la jointe courte & roide, c'eft-à-dire, nullement pliante ou flexible, font peu propres au manége, parce qu'ils n'ont aucune gentilleffe : La jointe flexible eft une des qualités d'un brave Cheval de Manége, pourvû qu'elle ne foit pas trop longue.

Si la jointe eft longue& fort flexible, outre qu'il ne fera aucunement bon au travail, il fera bien-tôt molleté : il y a même des Chevaux qui ne font point trop long-jointés, mais qui ont le boulet fi menu & fi flexible, qu'ils n'ont pas fait deux journées qu'ils font hors d'état de travailler, parce que les boulets leur enflent extraordinairement, enfuite il leur refte des mollettes.

C'eſt donc une des remarques qu'il faut faire, de voir ſi le boulet n'eſt point trop menu ou trop roide, ou bien s'il n'eſt pas trop pliant; & tout ce que nous avons dit de la jambe droite, c'eſt-à-dire, d'un Cheval droit ſur ſes membres, dépend de l'obſervation du boulet. CHAP. X.

Les Chevaux Anglois qui ont des reins, c'eſt-à-dire, qui ont de la force, s'ils ont la jointe un peu plus longue qu'un connoiſſeur ne ſouhaiteroit, pourvû que le boulet ou la jointe ne ſoit pas trop flexible, courra plus commodément pour le Cavalier qu'un Cheval court-jointé. Ce ſont des Chevaux propres aux grands Seigneurs âgés qui ont de quoi chercher leur aiſe, & l'agrément à un Cheval. Véritablement ils ne fourniront pas ſi long-tems à la chaſſe que s'ils n'avoient pas ce défaut; mais un grand Seigneur qui en a pluſieurs à changer, ne le doit point rebuter pour ce ſeul défaut, s'il y cherche ſon aiſe: ces ſortes de Chevaux peuvent être comparés en quelque maniere aux caroſſes qui ont des reſſorts qui les rendent infiniment plus doux.

Ce défaut de plier trop le boulet, ſe doit auſſi bien remarquer derriere comme devant, & même il y en a qui plient trop le boulet derriere ſeulement, & non pas devant; ce qui dénote qu'ils ont le derriere fort foible, qui eſt un très-grand défaut à quelque uſage qu'on les veuille mettre: s'il leur vient des mollettes, elles ſeront plus dangereuſes derriere que devant; car elles deviennent nerveuſes par le travail: de plus, ſi vous les deſtinez au caroſſe, ils ne pourront reculer ni retenir dans les deſcentes, ainſi ils ne ſeront pas propres à cet uſage.

Le troiſiéme défaut eſt des jambes arquées: le Cheval étant en ſa ſituation ordinaire, le genouil demeure plié en avant, & la jambe prend la forme d'un arc plus ou moins: ce mal leur vient par un travail exceſſif, qui a fait que les nerfs ſe ſont retirés, en ſorte que les jambes ſont arquées, & leur tremblent quand on les arrête après avoir cheminé. Ces ſortes de Chevaux ne ſont pas abſolument inutiles, puiſqu'ils peuvent encore travailler; mais je n'en voudrois pas pour quelque prix que ce fût, s'ils n'ont de grands reins, car ils peuvent encore bien ſervir; mais ce ne ſont pas des Chevaux de Maîtres; quoiqu'il y en ait qui ont ſervi long-temps avec les jambes arquées, ils choquent la vûe, & on ne peut jamais eſperer de s'en défaire, car peu de gens ſont d'humeur à les acheter, quelque bonté qu'ils ayent.

Les Chevaux d'Eſpagne ſont la plûpart arqués, peu ou beaucoup à proportion de ce qu'ils ſont ſortis vieux d'Eſpagne, parce qu'ils les entravent dans les écuries: ce qui contraint le Cheval à mal ſi-

CHAP. X. tuer sa jambe, & avec le tems elle devient arquée, quoique d'ailleurs elle soit saine & entiére : l'usage des entraves leur plaît fort, afin que les Chevaux puissent demeurer paisibles, & qu'ils ne s'embarrent ou ne se donnent des coups de pied, & ils en mettent derriere comme devant à quelques Chevaux turbulens, quoique differemment ; car derriere elles sont séparées, & ne sont pas assemblées par une chaîne comme celles de devant.

En Barbarie, à Tunis, à Alger & ailleurs, leurs Chevaux sont attachés par des entravons qu'ils ont aux pâturons devant & derriere, & arrêtés à des picquets plantés exprès auprès de leurs jambes en terre, & ne sont presque jamais attachés par la tête, car ils n'ont pas souvent de licol ni dans l'écurie, ni dans les prés.

Il y a des Chevaux qui naissent avec les jambes arquées, & qui n'en valent guéres moins pour le service ; on les appelle Brassicours : j'en ai vû plusieurs qui nonobstant ce défaut, étoient bons & vigoureux, & travailloient bien par la campagne, ayant la jambe aussi fidelle que s'ils l'eussent eu bien formée ; mais à moins que l'on n'en diminue beaucoup du prix, je ne conseillerois jamais d'acheter des Chevaux brassicours : encore faut-il être assuré qu'ils le sont, & qu'ils n'ont pas la jambe arquée : j'ai vû des Chevaux de carosse brassicours servir très-bien & long-tems.

Une personne qui sçait fort bien ce que c'est que des Chevaux & qui en connoît le fort & le foible, m'a assuré que les Poulains qui ont les veines des jambes fort grosses, sont moins bons, & d'un moindre service que les autres, parce que ces veines se remplissent d'un sang superflu, lequel par l'agitation que lui cause le travail, dégénere en pourriture, ou engendre quelque sorte de corruption, très-capable de nuire aux jambes en beaucoup de manieres : je ne me suis pas encore attaché à cette remarque, quoique depuis l'avis donné, je l'aye trouvé dans les Oeuvres de Xénophon, qui a bien écrit des Chevaux selon le tems qu'il a vêcu.

Ayant remarqué les trois défauts précedens ; sçavoir droits, long-jointés & arqués, (ce qui se verra dans un clin d'œil) il faut passer la main au long du nerf au derriere de la jambe de devant, depuis le pli du genouil jusqu'au boulet ; vous sentirez si le nerf est gros, ferme & détaché de l'os ; si en coulant la main au long d'icelui, il n'y a point de dureté qui vous arrête ; si entre le nerf & l'os, vous ne rencontrez point de glaires mouvantes qui vous échappent sous le doigt ; car tout ce qui empêche le mouvement du nerf porte préjudice au Cheval, plus ou moins, selon la quantité qu'il y en a ; plus le nerf est éloigné de l'os, plus la jambe en est large, & c'est ce qu'il

faut chercher, puifque les jambes plattes & larges font les meilleures, au dire de tous les connoiffeurs ; avoir la jambe large & platte, c'eft avoir le nerf fort éloigné & féparé de l'os.

Il y a des Chevaux qui ont le nerf détaché de l'os, mais fi petit & fi peu éloigné dudit os, que par un médiocre travail la jambe s'arrondit fort facilement, parce que pour peu d'humeur qui tombe fur cette partie, fi elle y refte & qu'elle durciffe, auffi-tôt la jambe eft ronde ; ce qui n'eft pas, lorfque le nerf eft fort éloigné de l'os ; comme il y a grand efpace, l'humeur fe diffipe, & fe réfout facilement, la raifon eft trop fenfible pour l'expliquer plus au long. Je dirai feulement que ces jambes qui ont le nerf peu éloigné de l'os, quoique détaché, font appellées jambes de bœuf ou de veau, aufquels le nerf eft toujours trop petit pour la groffeur de la jambe : tout ce que deffus mérite une férieufe refléxion.

Vous prendrez garde enfuite fi le nerf n'eft point failli juftement au-deffus du plis du genouil, ce qu'on apperçoit en ce que le gros nerf qui fait tout le mouvement de la jambe au-deffous du plis, diminue un peu de fa groffeur : Car dans la plupart des jambes, quoique le nerf foit gros & ferme ailleurs, à fçavoir au long du bras & du canon, il diminue au-deffous du plis du genouil, mais à quelques-uns trop notablement ; affurément le nerf ne peut être fi gros au plis du genouil qu'au milieu du canon ; mais il diminue fi notablement à quelques-uns, qu'il n'eft pas fi gros que le pouce en cet endroit, ou bien il eft fi attaché à l'os qu'on le voit très-petit ; c'eft un défaut auquel très-peu de perfonnes prennent garde, qui pourtant diminue la force d'une jambe, & les Chevaux qui ont le nerf fi menu au droit de ce plis, font fort fujets à broncher, ou tout au moins à butter.

A côté des boulets, dedans & dehors il vient une groffeur molle comme un demi œuf de pigeon plus ou moins, & quand on la touche on s'apperçoit qu'elle eft pleine d'eau ; on appelle cette groffeur une mollette, qui eft fituée entre le nerf & l'os du boulet.

On connoît très-bien les mollettes à les voir fans y toucher, c'eft un figne que les Chevaux ont beaucoup travaillé ; elles ne leur portent pas un grand préjudice, quand elles ne font pas douloureufes ni endurcies : mais c'eft beaucoup que la mollette nous faffe connoître que la jambe a trop travaillé, & que fa force eft diminuée, puifque cet amas d'eau qui forme la mollette dénote foibleffe dans la partie ; que fi les mollettes font endurcies, elles eftropieront bientôt un Cheval. Il vient fouvent aux Chevaux des mollettes dans un voyage, qui fe perdent dans le féjour, ce ne font que de petites mollet-

CHAP. X.

tes: de quelque façon qu'elles ſoient venues, elles ne ſont pas agréables à la vûe ; on dit qu'ils ſont molletés : Elles font connoître qu'une jambe eſt travaillée;mais toutes les jambes travaillées & uſées ne ſont pas molletées, ce ſont les jambes menues & long-jointées qui le ſont plutôt que les autres : Quelques-uns de ceux qui ſe mêlent de connoître les Chevaux appellent les mollettes des eaux, à cauſe que c'eſt une eau enfermée dans une veſſie entre cuir & chair, mais improprement, car les eaux ſont une autre ſorte de défaut, duquel nous parlerons en ſon lieu.

Des gens ſçavent reſſerrer des mollettes pour un tems, afin qu'elles n'empêchent pas la vente des Chevaux, puiſqu'il faut être moins que demi connoiſſeur pour ne pas connoître une mollette ; & tout Homme conclut d'abord en la voyant, que le Cheval a la jambe travaillée, & conclut bien : Ceux qui vendent des Chevaux tâchent par tous moyens de les reſſerrer pour un tems : Il faut tâcher de le remarquer par le poil, qui eſt plus uni en cet endroit qu'ailleurs, & par la jambe qu'on trouvera travaillée d'ailleurs, quoique ſans mollettes, il n'y a point de meilleur remarque ; j'ai vû reſſerrer des mollettes pour un tems ſeulement, que les fins connoiſſeurs n'auroient pû reconnoître.

Reprenons à préſent tout ce que nous avons dit du nerf de la jambe : il faut qu'il ſoit gros, ſans enflure, ferme ſans être roide, & fort détaché de l'os : ceux qui ont le nerf petit, ſont bien-tôt uſés, & au moindre travail la jambe paroît travaillée ou ronde, & jamais une jambe ne peut être large & platte avec un petit nerf ; le nerf bien fait, eſt ſans dureté ni enflure ; quand on le preſſe avec la main, il faut que le Cheval témoigne de n'y ſentir aucune douleur.

J'ai vû des mollettes à des Chevaux de légere taille qui les faiſoient boiter quand on voyageoit dans la neige ; & dans les grands froids, d'autres qui groſſiſſent & couvrent le nerf, enſorte qu'il n'y a jamais eu d'autre remede que le feu à ces dernieres : ainſi il ne ſe faut guéres fier aux Chevaux molletés, puiſqu'il arrive aſſez ſouvent accident, & c'eſt des jambes de devant que je parle, car il n'eſt pas extraordinaire qu'un Cheval ſoit eſtropié des mollettes aux jambes de derriere.

En tournant la main vous manierez tout au long du canon, depuis le genouil en bas au long de l'os, pour ſçavoir s'il n'a aucun ſur-os, oſſelets, fuſées, ou ſur-os chevillés.

Il faut expliquer ces quatre défauts : Premierement le ſur-os, comme le plus ordinaire, eſt une groſſeur ou calus attaché à l'os qui vient ordinairement au dedans du canon : S'il eſt auſſi au dehors, on les

appellera

appellera chevillés ; car étant vis-à-vis l'un de l'autre, ils traverſent la jambe comme une cheville, & font très-dangereux.

Les ſur-os qui ſont ſimplement attachés à l'os éloignés du genouil ſans toucher au nerf, ne ſont pas beacoup dangereux, ceux qui ſont ſitués enſorte qu'ils touchent le nerf, font boiter avec le tems ; néanmoins les ſur-os par un long & grand travail montent au genouil ; & s'ils en ſont proches, on a ſujet de les appréhender.

Quelques-uns diſent que le ſur-os ne monte pas, mais qu'il s'allonge, & s'étend juſqu'au genouil, enſorte qu'il empêche le mouvement de la jambe ; d'une maniere ou d'autre un ſur-os dans le genouil eſtropie un Cheval.

Tout Cheval qui a un ſur-os doit valoir quelque choſe de moins, s'il en a deux à proportion : c'eſt un défaut, quoique la plûpart des gens en veuillent dire, & qu'ils n'en faſſent aucun capital ; veritablement pour un Cheval de caroſſe, il n'eſt pas ſi conſiderable qu'à un Cheval de ſelle.

Les Chevaux ont au même endroit où viennent les ſur-os des fuſées, qui n'eſt autre choſe que deux ſur-os joints enſemble au-deſſus l'un de l'autre ; les fuſées ſont plus dangereuſes que les ſur-os, je n'acheterois pas un Cheval avec une fuſée.

Il y a des Chevaux qui ont des oſſelets aux genouils, c'eſt un défaut qu'on voit rarement ; il eſt d'autant plus difficile à connoître, qu'il ſemble que c'eſt la même ſubſtance du genouil ; pour s'en appercevoir, il faut être averti que l'oſſelet eſt comme un très-gros ſur-os qui ſeroit dans le genouil, & à moins que d'avoir un peu d'expérience, il ſemble que ce ſoit la ſubſtance de l'os du genouil qui deſcende plus bas d'un côté que de l'autre, deux doigts environ : il faut voyant cette difformité qui choque la vûe, conclure que c'eſt un oſſelet ; car on n'a jamais vû de genouil dont la ſubſtance deſcende au long du canon plus d'un côté que de l'autre ; ils viennent preſque toujours en dedans, & preſque jamais en dehors. Il y a des Chevaux qui en ont deux, un à chaque jambe ; quand on me rabattroit la moitié du juſte prix avec ce défaut, je n'en acheterois point : J'ai vû un Cheval avec des oſſelets qui n'en a jamais boité, qui étoit bon, vigoureux & de ſervice, le riſque y eſt pourtant aſſez grand.

Dans le Traité des Maladies, Premiere Partie, Chapitre LXIX. j'ai expliqué l'origine, la matiere & l'humeur qui cauſe les ſur-os, où vous pourrez avoir recours, ſi vous déſirez être pleinement inſtruit ſur cette matiere.

Voilà comme on peut connoître un ſur-os, & combien il y en a

de fortes : Le premier eſt le ſur-os ſimple attaché ſimplement à l'os ; qui ne touche & ne tient point au nerf, & qui eſt éloigné du genouil : Le ſecond eſt le ſur-os chevillé vis-à-vis l'un de l'autre, en dedans & en dehors ; le ſur-os dans le genouil qui eſtropie le Cheval preſque toujours ; la fuſée ſont deux ſur-os joints, & les oſſelets : hors du ſimple ſur-os, toutes les autres ne valent rien, & diminuent de beaucoup, & ſouvent de tout le prix d'un Cheval : Il me ſemble entendre gronder quelque Miſantrope de ces répétitions ſi fréquentes ſur le ſujet des ſur-os & des autres défauts ; ſi cela le chagrine, de bonne amitié je lui conſeille de ne pas lire davantage ce Livre, car il trouvera ſouvent des redites ; ce défaut n'eſt pas le ſeul, & le mal pour lui eſt qu'apparemment je ne m'en corrigerai pas, car en vieilliſſant on aime les redites.

Il vient au pli du genouil une crevaſſe qu'on appelle Malandre ; ſouvent elle rend la jambe roide & engourdie au ſortir de l'écurie, quelquefois elle eſt ſi douloureuſe qu'elle fait boiter ; & aux vieux Chevaux elle leur tient toujours la jambe roide ; les Marchands croïent donner une grande louange à un Cheval, de dire qu'il a des malandres : ils ont raiſon en un point, car l'humeur âcre & mauvaiſe s'évacue par cet égoût qui feroit grand dommage au Cheval, ſi elle prenoit cours ſur le nerf ; mais ils ſont ridicules, en ce qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'eût pas l'humeur qui cauſe la malandre, & ainſi il en feroit exempt. Tout Cheval de prix qui a une malandre en doit être moins eſtimé, & un Cheval devenant vieux en a la jambe bien plus douloureuſe, & en boite au ſortir de l'écurie.

Quoique j'aye déja parlé du boulet, en décrivant les jambes arquées, je crois qu'il eſt néceſſaire d'en dire ici un mot. C'eſt une partie fort conſiderable de la jambe, pour nous faire connoître ſi elle eſt uſée : car outre les molettes qui viennent à côté & qui ſont fort viſibles, il faut remarquer s'il n'eſt point enflé ; & s'il paroît plus gros qu'il ne faut ; ce ſera une marque de jambes fort travaillées.

Le boulet eſt auſſi par fois couronné, c'eſt-à-dire, que ſans écorchure ni bleſſure il y a une groſſeur, comme un cercle, ſous la peau large d'un demi doigt : L'humeur s'y eſt ramaſſée par le travail, & s'y eſt congelée en forme de cercle ſous la peau, qui dénote que le Cheval a la jambe uſée.

Il vient au côté du boulet en dedans ou en dehors, & même au devant une groſſeur comme une demie-noix qui eſt molle, & cede ſous le doigt quand on la preſſe, qui ne fait point boiter : On ne l'ap-

pelle point molette, & ce n'en eſt pas une; car elle n'eſt point ſituée entre le nerf & l'os, mais ſur le boulet. Elle n'eſt pas non plus pleine d'eau comme la molette, elle eſt pleine d'une matiere glaireuſe: il ne la faut pas confondre avec la molette, mais il faut ſçavoir que c'eſt une marque que la jambe eſt travaillée, & partie de l'humeur s'eſt ramaſſée au boulet qui a formé cette groſſeur; ſi vous trouvez un Cheval qui ait cette groſſeur, ne l'achetez pas dans l'eſperance de la diſſiper; car vous auriez peine d'en venir à bout ſans le feu, ce qui marqueroit le boulet. J'ai donné des remedes réſolutifs pour diſſiper cette groſſeur dans la premiere Partie de ce Livre; je ne réponds pas poſitivement qu'ils la diſſipent entierement; ce n'eſt pas que cette groſſeur nuiſe beaucoup, car j'en ai eu qui ont ſervi deux ou trois ans, ſans que la groſſeur leur ait incommodé la jambe, ni qu'elle ſoit augmentée, mais elle nuit à la vente; & comme tout fait peur aux demi-connoiſſeurs, ils l'appréhendent, quoique d'elle-même ce ne ſoit autre choſe qu'une marque que la jambe eſt travaillée.

J'ajouterai encore ici de prendre garde ſoigneuſement de ne point acheter de ces Chevaux qui ont les boulets trop petits, car ils ne ſont pas capables de beaucoup travailler; les boulets étant foibles, le Cheval ſe laſſe tout d'abord par le peu de force qui eſt en cette partie.

Au-deſſous du boulet dans le pâturon, il faut manier s'il n'y vient point de forme, qui eſt une groſſeur ſituée ſur la ſubſtance du pâturon, & non au cuir; car il ne faut pas s'y méprendre: on trouve des groſſeurs ou duretés attachées au cuir ſeulement, leſquelles ne ſont aucunement des formes, mais ſont ou un bouton de farcin, ou autre groſſeur peu conſiderable, puiſqu'elle n'eſt point attachée.

La forme eſt tout autre choſe, c'eſt un défaut conſiderable, qui l'eſtropie ſi l'on n'y remedie de bonne heure; & outre que par le tems elle fait boiter un Cheval, je crois que ce défaut doit abſolument le faire rebuter, quelque beauté & bonté qu'il ait d'ailleurs: les formes viennent aux jambes de devant, comme auſſi à celles de derriere; car quoique le défaut ne ſoit pas ordinaire, il eſt de conſequence, & pour tout remede il n'y a que le feu & deſſoler, & le feu s'y donne extraordinairement & avec difficulté & péril. Pour être inſtruit entierement, & connoître à fond une forme, voyez le Chapitre LXXXII. de la premiere Partie, où il eſt traité de leur guériſon.

Il y a d'autres remarques pour connoître ſi un Cheval a les jambes uſées: Premierement, il faut voir ſi étant arrêté, il ne peut

CHAP. X. demeurer sur les jambes également planté, & s'il en avance tantôt l'une, tantôt l'autre pour se soulager; d'autres fois étant à l'écurie, il en avance une, & demeure en cette posture, ce qu'on appelle montrer le chemin de Saint Jacques.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Chevaux qui sont tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, qui les ont très-bonnes: si c'est par inquiétude & par ardeur, & que ce ne soit point pour se soulager, comme font ceux qui les ont foulées, on ne peut rien conclure de cette posture; car il y a des Chevaux comme des Hommes, qui ne se situent jamais bien, quoiqu'ils ne soient ni foulés, ni lassés. Ces sortes de Chevaux montrent toujours le chemin de Saint Jacques; il faut donc outre cette remarque, observer les autres que j'ai dit ci-devant, & non sur cette seule se fonder absolument, pour juger si un Cheval est foulé & usé. J'en ai vû plusieurs se situer fort mal d'abord qu'ils sont arrêtés, c'est-à-dire, qui soulagent une jambe de devant, l'avançant plus que l'autre, qui avoient la jambe fidelle, ne mettant jamais le pied en faute, ce qui est digne de consideration; & quand on voit faire cette action, il faut soigneusement observer toutes choses pour voir s'il a les jambes foulées, usées ou travaillées, qui est à peu près la même chose.

D'autres se reposent sur trois jambes, sans qu'ils ayent les jambes travaillées ni usées, c'est pour soulager une de celles de derrière, s'appuyant seulement sur la pince, qui peut être une marque de lassitude: que s'il tenoit en l'air une de celles de devant, ce seroit un très-mauvais signe, & les jambes lui feroient douleur; mais faisant cette posture sur trois jambes, c'est une marque que le Cheval peut être las, sans aucune mauvaise consequence pour le derriere.

Comme il faut connoître si un Cheval est bien situé ou bien planté, & s'il marche bien.

CHAP. XI. AYANT consideré toutes ces particularités, qui sont très-nécessaires à bien & soigneusement examiner, il faut tâcher à connoître l'allure, comme une des pieces les plus importantes, & des plus nécessaires; car on achete les Chevaux seulement pour aller: c'est la fin pourquoi on les veut avoir, le reste n'étant que les moyens pour venir à cette fin. Mais avant de faire marcher un Cheval, il faut remarquer s'il est bien planté sur ses jambes, lorsqu'il est arrêté; car de leur bonne ou méchante maniere de se situer étant arrêtés, dépend non entierement, mais en partie, la bonne ou mé-

chante allure & démarche: mais la ſituation naturelle des jambes doit être plus large en haut qu'en bas, pour le devant, c'eſt-à-dire, que la diſtance qu'il y aura d'un pied à l'autre, doit être un peu moindre que celle qu'il y aura d'un pied à l'autre, en dedans, & tout au haut contre les épaules: les genouils ne doivent point être ſerrés l'un contre l'autre, mais la jambe doit aller en ligne droite juſqu'au boulet: les pieds étant poſés à terre ne doivent être tournés ni en dedans, ni en dehors, mais plantés les pinces directement en avant, étant ſitué de cette ſorte il le ſera très-bien, & on peut fort bien l'obſerver quand il eſt dans l'écurie en repos.

CHAP. XI.

Pour le derriere, les jarrets ne doivent point être ſerrés, s'ils le ſont, ce ſera ce qu'on appelle un Cheval crochu; en termes de Maquignon ils diſent qu'il eſt un peu clos; la jambe de derriere doit tomber à plomb du jarret au boulet; ſi elle va en avant ſous le ventre, c'eſt une mauvaiſe ſituation: ſi les jambes viennent en arriere (comme les Chevaux ſont campés lorſqu'ils veulent uriner) la ſituation n'en eſt pas mauvaiſe, mais ſouvent ils ont les hanches trop longues, ce qui eſt un défaut pour le Manége; car ils ont grand peine à s'aſſembler & ſe mettre ſur les hanches, mais ils vont toujours bien le pas, quoique le devant ſe ruine plutôt: tout au contraire, les Chevaux qui ont les hanches, les jarrets & les jambes toutes droites, c'eſt-à-dire, que le jarret ne va pas aſſez en arriere quand il eſt arrêté, ces ſortes de Chevaux ne peuvent que mal-aiſément marcher bien le pas: de plus, ſi le boulet de derriere ſe ſitue comme s'il étoit déboité en dehors ou en avant, ces ſituations ne valent rien; il faut en outre qu'ils poſent les pieds plats, & non ſur la pince, comme ſont les Chevaux rampins. Il faut encore obſerver s'il ſe ſitue les pieds fort en dehors, ce qui eſt un défaut conſiderable, en ce que dans les deſcentes ils n'ont aucune force aux hanches; & s'ils ſont deſtinés au caroſſe, ils ne le ſçauroient retenir du tout; & pour vous aſſurer davantage, faites reculer en main le Cheval qui ſe ſitue de la ſorte; & s'il porte les pieds de derriere en dehors en reculant, ce ne ſera qu'avec peine qu'il reculera; ainſi il ne ſera pas d'un grand ſervice, & plus il les portera en dehors, plus vous aurez droit de conclure que c'eſt un méchant Cheval, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs.

Voilà pour la ſituation en laquelle un Cheval doit être étant arrêté; ſuivons à preſent le reſte, & voyons ſa démarche: il faut faire marcher le Cheval pour voir s'il n'eſt point boiteux; car il eſt inutile de l'examiner alors davantage, puiſqu'on n'achete guéres de Chevaux boiteux.

Il faut faire cheminer le Cheval au pas, pour avoir le tems de considerer non-seulement s'il va bien, mais encore si les jambes font l'action qu'elles doivent faire : pour qu'un Cheval marche bien, il faut que son pas soit tride, c'est-à-dire, qu'il ne fasse point de grands pas dégingandés, mais qu'il remue souvent les jambes, & fasse deux tems, où beaucoup de Chevaux n'en font qu'un; il en marchera plus commodément, & il se fatiguera moins, & l'homme en sera soulagé: après cette vûe generale, il faut remarquer que pour bien cheminer, il doit avoir le hausser ou lever de la jambe, le soutien & l'appui bon; je veux expliquer le tout en détail, parce que c'est un langage qui n'est pas connu de tout le monde. Le hausser, ou le lever de la jambe quand il marche, sera bon, lorsqu'il le fera avec facilité & hardiesse, qu'il ne croisera point les jambes l'une sur l'autre sans porter le pied, ni en dehors, ni en dedans, & qu'il pliera le genouil autant qu'il doit, & qu'il en est capable; voilà pour le hausser.

Le soutien est bon, lorsque la jambe étant levée, il la soutient en l'air le tems qu'il faut, le reste du côrps & de la tête demeurant en bonne posture; on connoît que le Cheval n'a pas le soutien de la jambe bon, lorsqu'il laisse promptement tomber son pied à terre pour soulager l'autre jambe, à laquelle il sent de la douleur, ou parce qu'elle est foible: il semble même que quelques-uns vont tomber sur le nez; & lors on peut dire que le soutien ne vaut rien, & que les jambes sont foibles ou douloureuses; voilà pour le soutien qui est la seconde partie de la démarche du Cheval.

En troisiéme & en dernier lieu, il faut considerer l'appui de la jambe, ou plutôt du pied à terre; pour être bon, il faut qu'il soit ferme, nerveux & droit, sans appuyer le pied plus d'un côté que d'autre, la pince ou le talon l'un avant l'autre, mais tout d'un tems, & que le pied étant assis à terre ne soit ni en dedans ni en dehors, mais droit, & que le boulet ne porte point trop bas, ou demeure trop roide; car outre que le premier est une marque de foiblesse dans cette partie, le Cheval se lasse plutôt, & est fort sujet aux molettes; s'il le tient trop roide il sera bien-tôt bouleté, & s'il y a tout ce que j'ai dit, l'appui sera dans les regles.

Si le Cheval fait bien ces trois actions, la tête demeurant ferme & élevée, c'est une marque qu'il a les jambes bonnes, & qu'il marche bien.

Ce discours du lever, du soutien & de l'appui de la jambe, est un jargon peu connu; je suis l'inventeur de cette façon de s'énoncer, laquelle exprime assez bien les differens tems qu'il faut ob-

ſerver dans l'allure du Cheval ; juſqu'à preſent on diſoit ſeulement un Cheval marche droit ; il eſt plus clairement expliqué par le lever, le ſoutien, & l'appui de la jambe : Je crois que ceux qui veulent devenir connoiſſeurs, doivent faire une particuliere reflexion ſur ces trois actions, puiſque de-là dépend la veritable connoiſſance de la bonne ou méchante allure, & même de ſa force. Dans ces trois actions, il faut obſerver ſi le Cheval croiſe les jambes de devant l'une ſur l'autre en levant & baiſſant la jambe, ce qui eſt fort dangereux, non ſeulement pour ſe heurter, mais encore pour tomber & culbuter dans la courſe. De plus ſi le Cheval poſe le talon à terre le premier, & que la pince n'appuye que quelque tems après, c'eſt une marque qu'il a été forbu : S'il poſe la pince la premiere, il a tiré la charette ; il faut donc pour que l'appui ſoit bon, que tout le pied appuye à terre en même tems & également.

Il y a des Chevaux qui ont le lever, le ſoutien & l'appui de la jambe bons, & qui ne vont pas bien le pas, c'eſt pourquoi ce n'eſt pas le tout de conſiderer ce que deſſus, il faut voir s'il va le pas legerement, ſûrement, promptement, & commodément : Voilà quatre adverbes qui expriment tout ce que les plus difficiles peuvent ſouhaiter au pas, & je vais expliquer le tout en faveur de ceux qui déſirent d'apprendre : car les Sçavans n'en ont que faire.

Aller promptement, c'eſt-à-dire, avancer extrêmement à ſon pas : chacun eſt juge competant pour voir ſi un Cheval eſt diligent, ou s'il avance, c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage.

Pour aller legerement le pas, il faut qu'il ſoit leger à la main, c'eſt-à-dire, qu'il n'appuye point ſur le mords, mais qu'il mâche continuellement ſa bride, tienne la tête haute, & qu'il remue l'épaule : On ne pourra pas dire de celui qui marche de la ſorte qu'il ſoit ſur les épaules ; car il eſt impoſſible qu'il ne ſoit ſur les hanches, s'il marche comme je viens de dire : Outre tout cela, ſi le Cheval n'a du mouvement aux épaules, & qu'il en ſoit entrepris, jamais il n'ira legerement ni commodément, & ſera péſant & mal adroit, quoique les Chevaux vigoureux qui ont l'épaule froide, c'eſt-à-dire, qui l'ont engourdie, levent ſouvent la jambe aſſez haute, & la plient beaucoup ; ce ne ſont pas ces ſortes de Chevaux qui vont bien le pas, car ils ne durent guéres, & ce n'eſt pas proprement, ni commodément, ils ont tous une démarche très-dure & incommode, provenant de ce qu'ils trouſſent les jambes avec quelque violence ; & de plus ils ſe laſſent bien-tôt par la raiſon que j'ai dit ci-devant, parlant des épaules liées, & laſſent fort l'Homme qui eſt deſſus. Dans ces quatre qualités que j'ai ſouhaitées au Cheval, d'aller legerement, ſeu-

CHAP. XI. rement, promptement & commodément, il faut que son pas soit tride, afin qu'il aille legerement & commodément; car il n'ira jamais legerement ni commodément, si c'est au pas allongé & étendu, il faut qu'il remue souvent les jambes sans trépigner & battre la poudre; car aller tride, est bien different de trépigner.

J'ai oublié à dire parlant du lever, & du soutien de la jambe, que les Chevaux qui levent le plus haut la jambe, & qui la soutiennent plus long-tems en l'air, ne sont pas les meilleurs pour aller le pas, ni ceux qui vont le mieux; car au contraire ils vont ordinairement mal, lentement & rudement: on appelle ces Chevaux-là des piaffeurs, En Espagne *piffadors*; c'est assurément une belle action pour un Cheval de Roi, de Prince, ou de Général d'Armée qui se montre aux Peuples ou à ses Soldats un jour de pompe & de parade; car il semble par ce soutien de jambe du Cheval, qu'il soit fier de porter son Maître, & qu'il soutienne son pas, afin de donner le tems aux spectateurs de le considerer: ces sortes de Chevaux sont aussi fort bons pour le Manége; ils sont brillants, leur galop & leur air sont beaux, ils sont admirables pour une entrée ou un carousel; mais pour l'usage d'un particulier qui ne demande à son Cheval autre chose que d'aller bien le pas, ils sont incommodes. Un Cheval qui leve si haut la jambe, pose ensuite le pied à terre avec plus de violence sur le dur ou sur le pavé, & s'étonne & se ruine plutôt le pied ou le nerf de la jambe; ainsi il devient inutile: Il en arrive encore un autre inconvenient; tenant le pied long-tems en l'air, avec des fers assez pésans pour l'ordinaire, le nerf se ressent de ce poids, & les jambes se foulent plûtôt.

Le Cheval ira commodément s'il est uni, c'est-à-dire, si le train de devant & celui de derriere ne font qu'un en marchant; & si les deux, pour ainsi parler, ne font qu'un même mouvement. Il y a des Chevaux dont le devant va bien, mais la croupe balance çà & là en cheminant, ce qui s'appelle se bercer; on connoît très-bien ce défaut quand le Cheval trotte; car le trot est comme à deux reprises, parce que le derriere se berce, comme je viens d'expliquer. C'est une marque que le Cheval n'a pas grands reins; car à chaque pas un des os des hanches baisse & l'autre se leve comme le fleau d'une balance, ces sortes de Chevaux ordinairement n'ont pas de force.

Pour aller commodément, il faut que le Cheval ne cause aucun faux mouvement au Cavalier qui est dessus; on l'apperçoit quand le Cheval coule païs, sans que l'Homme qui le monte, soit tant soit peu ébranlé, quoiqu'il ne soit pas fort bon Homme de Cheval, & qu'il ne se serve guéres de ses cuisses pour se tenir ferme & sans mouvement.

Il reste à voir comme il faut que le Cheval aille pour marcher sûrement, il faut qu'il leve la jambe médiocrement haute : S'il ne la plioit pas assez, il feroit froid, ou auroit les allures froides, qui lui feroient rencontrer les pierres & le gazon : Cette allure froide est le plus souvent une marque que les Chevaux ont les jambes ruinées, quoiqu'il y ait des Poulains qui ont les allures froides avant d'avoir travaillé ; les Barbes en sont fort accusés, & c'est un des plus grands défauts qu'un Cheval de Manége puisse avoir, car il n'a point d'air, c'est le travail le plus ingrat qu'un Homme de Cheval puisse entreprendre, que de dresser des Chevaux qui n'ont point de mouvement, ni aucun air : Si un Homme n'est pas assez sçavant pour former un air à son Cheval, assurément il échouera. Revenons au sujet & disons que pour aller par le pays il n'y a aucune sûreté à ces allures froides, de plus il faut pour aller sûrement qu'il ait l'appui du pied bon & sûr, & ainsi il ne bronchera point, & ira sûrement.

Pour avoir ces quatre qualités, d'aller promptement, sûrement, commodément & legerement, il faut que le Cheval soit un peu long, car les courts, quoiqu'ils ayent meilleure force, & soient bons à autre chose, ils ont le mouvement du pas plus dur, parce que les mouvemens se font presque sous la selle, & ainsi étant si près du Cavalier, ils l'incommodent ; au lieu que les Chevaux longs donnent lieu & place au Cavalier de n'être point assis sur aucun des trains, ni sur celui du devant, ni sur celui du derriere, mais entre les deux, & assez éloigné de l'un & de l'autre, ce qui fait qu'il ressent moins le mouvement d'iceux.

De plus, un Cheval long, dans un tems qu'il fait au galop, avance plus qu'un court en deux tems, & fait le double de chemin sans se peiner davantage, puisqu'ils ne font que le même mouvement ; néanmoins les Chevaux longs ont presque toujours moins de force, & s'éflanquent plus facilement : enfin comme ils sont plus commodes que les courts, on peut dire que ce sont Chevaux de grands Seigneurs.

L'opinion de la plupart des personnes est admirable, en ce qu'ils veulent connoître si un Cheval ira bien le pas, lorsque posant le pied de derriere à terre, il avance un grand espace plus ou moins que l'endroit où il avoit posé le pied de devant : ce qui est un abus très-ridicule, qu'il faut mettre avec celui de passer la main devant les yeux des Chevaux pour connoître s'ils ont la vûe bonne.

La plupart des Chevaux qui avancent de la sorte le pied de derriere plus avant que l'endroit où ils avoient posé celui de devant,

CHAP. II. s'ils l'avancent notablement, ils tournent la croupe çà & là en marchant, & se bercent, qui est contraire à ce que nous avons dit des conditions de bien aller le pas : de plus, ces sortes de Chevaux forgent, c'est-à-dire, que des fers de derriere ils attrapent ceux de devant, ils se déferent en chemin, & n'ont point de reins, voilà ce que c'est que forger, & les qualités de ceux qui forgent, ainsi vous voyez que c'est une assez mauvaise remarque pour connoître si un Cheval va bien le pas.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'un Cheval qui avance les pieds de la sorte, ne puisse aller le pas avec diligence ; mais rarement aura-t'il de bons reins, & il ne se trouvera guéres qu'il aille commodément, parce qu'il n'ira jamais un pas tride, mais un pas allongé & étendu fort abandonné sur les épaules, qui sera sujet à broncher, n'étant point soutenu sur les reins.

Cette observation de ce que le Cheval en marchant pose à terre le pied de derriere beaucoup plus avant qu'il n'avoit posé celui de devant, est autant bonne pour connoître ceux qui vont très-bien l'amble, qu'elle est mauvaise pour ceux qui vont bien le pas ; car il est très-assuré qu'un Cheval n'ira jamis bien l'amble sur les hanches, & ne le peut aller, si lorsqu'il amble, il ne porte à terre le pied de derriere un pied ou un pied & demi plus avant qu'il n'a posé à terre le pied de devant, & plus il le posera plus avant, & mieux il ira l'amble, tout au contraire du pas : aussi la maniere de remuer les jambes est bien differente ; car à l'amble il les leve toutes deux d'un même côté, & les a toutes deux en l'air en même tems ; & au pas il les leve en croix de Saint André : Par exemple il leve la jambe du montoir devant, & celle hors du montoir derriere, & les tient en l'air en même tems, & posant ces deux-là à terre, il leve les deux autres en l'air & toujours alternativement de la sorte. Voilà le vrai mouvement des jambes du Cheval au pas, qui est le même que celui du trot, quoique ce ne soit pas la même allure.

Le Cheval allant le pas, ne doit point porter les jarrets en dehors à chaque p as qu'il fait, ce seroit un signe de foiblesse, qui arrive plus souvent aux Chevaux d'amble qu'à ceux de pas, & n'est pas moins un défaut aux uns qu'aux autres. Tout Cheval qu'on destine à courre, ou au Manége, s'il a ce défaut en courant de porter les jarrets en dehors, n'y réussira jamais, car il ne pourra souffrir d'être assis sur les hanches, & s'il n'est sur les hanches, il ne peut être que très-désagréable.

De plus, il ne doit point se frotter les jarrets en cheminant, comme font les Chevaux crochus, qui est l'action contraire à la précé-

dente. Les Chevaux crochus font vîtes & bons, à ce qu'on dit, mais dans les pays de montagnes ils font fort incommodes, & pour le manége ils font tout à fait défagréables. CHAP. XI.

Voilà toutes les conditions d'un Cheval de pas, qui ne font pas les mêmes que d'un Cheval qui galope, car allant le pas il doit pofer le pied ferme à terre, fans le pofer rudement, & tout au contraire un Cheval qui galope, doit ne prefque pas toucher terre, c'eft-à-dire, galoper fi légerement, qu'il femble dédaigner de la toucher, & fans doute ce fera une marque qu'il ira loin au galop, car il ne fe peinera pas beaucoup : ceux qui galopent pefamment, pofent les pieds très-rudement à terre ; ceux qui font fur les épaules de même, mais ceux qui courent fur les hanches, ne touchent prefque pas les pieds de devant à terre. Il n'en eft pas de même du Cheval de pas ; car ceux qui ont la meilleurer jambe & la plus nerveufe, font ceux qui pofent le pied à terre, ferme, & font affez de bruit ; il ne faut pourtant pas qu'il appuye le pied rudement & pefamment à peu près comme un Cheval de caroffe, ce qui eft aifé à connoître, & mal-aifé à bien expliquer. En voilà affez fur la démarche, il faut fuivre tous les autres défauts, ce que nous ferons au Chapitre fuivant, où j'effayerai à faire connoître fi le Cheval a de bons pieds : s'il n'avoit pas cette partie bonne, il feroit bien-tôt ufé, & fon fervice ne feroit pas de durée.

Il y a des Chevaux qui ont les hanches trop longues, qui vont ordinairement bien le pas, mais le devant fe ruine facilement, car le derriere pouffe avec trop de force, & le devant ne peut réfifter : Ils font admirables pour monter les montagnes, ils grimpent comme des bœufs ; en échange à la defcente il n'y a pas trop de sûreté, ils ont peine à plier les jarrets ; c'en eft une marque de ce qu'ils ne galopent qu'à toutes jambes, ne le pouvant lentement, à caufe que ne pliant point les hanches fous eux, ils ne peuvent aller au galop écouté ; c'eft la pierre d'achopement pour les Chevaux qui ont la hanche trop longue pour le Manége, car quelques reins qu'ils ayent, on a grande peine à les affeoir fur les hanches ; & fi un Ecuyer n'eft très-fçavant, qu'il ne l'entreprenne pas ; s'il y réuffit ce fera par hazard, & une fois en toute fa vie, ou il fera deux ans à ce qu'il feroit à un autre Cheval en trois mois.

Vous connoîtrez que la hanche eft trop longue, en ce qu'étant fitué à l'écurie, les pieds font campés plus en arriere que l'ordinaire, & le haut de la queue, ou la naiffance d'icelle, ne tombe pas à plomb fur le bout ou la tête des jarrets, comme aux Chevaux qui ont la hanche de jufte longueur.

Suite des défauts d'un Cheval, qu'il faut obferver en l'achetant.

CHAP. XII.

DANS ce Chapitre nous enfeignerons à connoître les pieds avec leurs dépendances, enfuite le bon ou mauvais flanc, & tout ce qui appartient à cette cönnoiffance. Dans les Chapitres précedens nous avons vû quelques défauts par ordre; mon deffein n'eft pas de parler ici du galop, de l'amble, & de la bonne ou mauvaife bouche, & des moyens de connoître tout le refte que l'on doit confiderer dans la démarche du Cheval, comme eft la vîteffe & autres qualités : ce qui m'oblige d'en ufer de la forte, eft que je vois prefque toujours que l'on confidére les défauts que nous allons fuivre, avant que de faire courre & galoper un Cheval, car ce feroit peine perdue d'en venir-là, fi on y appercevoit des défauts qui empêchaffent de l'acheter, & pourvû que je le faffe comprendre au Lecteur, il n'importe pas en quel endroit de ce Livre. Il y quatre marques à tous les Chevaux dont peu d'Auteurs ont parlé, elles font fituées au deffous des genoux en dedans de lajambe, & au deffous des jarrets prefque fur le derriére de la jambe toujours en dedans; c'eft un petit endroit d'une efpece de corne fans poil, dur & fec, de la forme & du nom d'une châteigne; les Grecs nomment cette partie *ochinos*, & nous qui fommes François l'appellons châteigne à caufe de la reffemblance : plus petite elle eft, meilleure eft la marque, puifque c'eft une marque que la jambe eft plus féche & nerveufe. Il y en a aufquels cette partie croît en vieilliffant, & devient dure comme la folle; on la coupe de tems à autre, & fi on l'arrachoit, le fang en viendroit, & il y refteroit une playe. Ces châteignes ne viennent que d'humidité, il fe trouve des Chevaux qui les ont fi petites qu'à peine on les apperçoit; ce font les meilleurs.

Cette partie eft de peu de conféquence, mais il faut tout fçavoir : la nature n'a rien fait d'inutile: les Chevaux ont des ergots aux boulets de devant, & à ceux de derriere, c'eft une efpece de corne tendre, groffe comme une noifette, que prefque tous les Chevaux ont au derriere du boulet; le poil de la jambe qu'on appelle le fanon, les couvre; ces ergots ou argots font de même nature que les châteignes, dont je viens de parler; mais la châteigne eft ordinairement plus féche, & par conféquent plus dure.

Les Chevaux font fujets aux peignes, qui font comme une gratelle farineufe qui vient au pâturon près de la couronne, & tient le poil hériffé & défuni fur la couronne qui eft enflée, il y en a de deux for-

tes : quelques-unes font humides qui font fuinter au travers des pores des férofités, celles-là croiffent & montent quelquefois jufqu'au boulet faifant tomber une partie du poil de l'endroit où elles font, lorfque l'humeur eft trop acre ; que fi le Cheval travaille dans les pays fecs, elles féchent à quelques-uns en Eté, de forte qu'on n'y connoît plus d'humidité ; mais fi le poil eft tombé, la partie refte pelée & vilaine, cette derniere forte de peignes qui fait tomber le poil, ne fe voit qu'à de vieux Chevaux de caroffe, rarement aux jeunes.

L'autre forte eft féche & ne jette jamais d'humidité, mais pouffe cette gratelle farineufe, fait hériffer le poil, & tient la couronne enflée : je ne voudrois pas d'un Cheval qui auroit l'un de ces défauts, fi l'on ne diminuoit beaucoup du prix, quoiqu'il ne l'empêche pas de travailler ; & pour un Cheval de prix il le faut abfolument rebuter, & ne le point acheter avec des peignes. L'on connoît ce mal principalement à ce que la couronne eft prefque toujours enflée, & pleine d'humeur que caufent les peignes ; on apperçoit cette enflure en ce que la couronne eft plus groffe & élevée que la corne, un Cheval de caroffe avec des peignes ne vaut rien dans une Ville.

Ce mal eft auffi fâcheux qu'aucun que puiffe avoir le Cheval : premierement ils n'en gueriffent prefque jamais, & de plus beaucoup de perfonnes les rebuttent ; ainfi vous êtes le dernier maître d'un Cheval. Lorfque les Marchands en ont, ils vous difent que leurs Chevaux ont marché dans les terres fortes, ce qui leur a fait hériffer le poil fur la couronne : Je croi qu'il ne faut pas acheter ces fortes de Chevaux au-deffus de cent livres.

Il faut voir enfuite fi le Cheval que vous voulez acheter, n'a point de forme ; ce défaut n'eft pas ordinaire, & on le voit rarement aux Chevaux de campagne, mais feulement à ceux de manége & de caroffe : comme il eft de très-grande conféquence, il le faut connoître, j'en ai déja parlé, & je crois que la redite ne fera pas tout-à-fait inutile ; puifque tout Cheval qui a des formes peut être compté pour un Cheval qui court grand rifque d'être eftropié ; la forme eft une groffeur qui vient au pâturon des jambes de devant, & à celles de derriere au-deffus des quartiers au-dedans & au dehors, dure comme le refte de la fubftance du pâturon, & même comme l'os, & cette groffeur n'eft pas fur le cuir ni attachée à la peau, mais attachée à la fubftance du pâturon ; elle fait boiter le Cheval, & enfin l'eftropie ; dans ces commencemens elle n'excéde pas la groffeur d'un demi œuf de pigeon, le travail l'a fait croître avec le tems, jufqu'à la groffeur d'un demi œuf de poule ; & plus fa forme eft près de la couronne, plus elle eft dangereufe.

Le moyen de connoître les pieds des Chevaux.

CHAP. XIII.

Les pieds font à confiderer comme une partie effentielle du bon Cheval, fans laquelle il eft inutile & ne peut fervir. Et quoiqu'on ait des Chevaux avec de très-bons pieds, il faut fouvent les laiffer de féjour pour faire croître les pieds, afin de les pouvoir ferrer, s'ils ont marché nuds pieds, & qu'ils fe le foient ufé ou que la corne fe foit caffée ; c'eft l'endroit du corps qui fouffre davantage, & un Cheval qui ne les a pas bons, à quoi peut-il être propre, fur tout en pays de montagnes, dans les pays rudes & parmi les pierres? Il n'eft propre qu'au labourage, ou dans les pays où il n'y a point de pierres où il pourra fervir de tems en tems & fort médiocrement ; & auffi pour les confiner dans une école telle quelle, où le terrain fera extrêmement doux : c'eft toujours à bon marché qu'on achete les Chevaux avec les pieds foibles ou défectueux, & l'on fait encore un méchant marché affez fouvent : quoiqu'à dire le vrai il fe trouve des chofes affez bizarres en matiere de pieds ; on voit des pieds qui paroiffent foibles, qui font bons, & le peu de corne qu'ils ont, eft doux & liant & capable de fervir. On en voit qui paroiffent bons & font douloureux pour être gras & pleins de chair : le plus sûr eft de les prendre d'une forme, où on n'ait rien à fe reprocher ; & avec la méthode de les bien ferrer, en amende ceux qui font mauvais & on maintient les bons en état.

Il faut être bien connoiffeur pour bien juger de certains pieds, furtout auxChevaux qui viennent d'Hollande à l'âge de quatre ou cinq ans,car on a peine à juger fi des pieds qui paroiffent bons à bien des gens, ne deviendront point méchans avec le tems,comme cela arrive tous les jours ou par la faute du pied, ou du Maréchal qui le ferre, ou de tous les deux ; ainfi le plus sûr eft de les choifir comme nous allons dire.

Commençons par le fabot, qui doit être d'une forme à peu près comme ronde, en s'éloignant de la longue, particulierement vers le talon ; car les pieds longs ne valent rien : la corne doit être douce & liante, haute, unie & brune, s'il fe peut fans aucuns clercles. L'on reconnoîtra la caffante, lorfque le Cheval ayant été fouvent déferré, s'eft ruiné les pieds, où il manque beaucoup de morceaux de corne autour du pied, & la corne eft ébréchée en beaucop d'endroits près du fer, ainfi elle ne fuit pas la rondeur du fer ; les cornes caffantes éclatent à l'endroit où les clouds font rivés, qui emportent la piéce de la corne : on la connoît auffi en lavant le pied,

ſi on voit un fer forgé exprès, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit percé extraordinairement, & dans les endroits où il n'a pas accoutumé de l'être pour pouvoir ferrer le Cheval, puiſqu'il n'y avoit plus de corne à prendre aux endroits où l'on doit brocher les cloux; ainſi on eſt conſtraint de les percer aux talons, quoique ce ſoit aux pieds de devant, ne pouvant faire mieux; ordinairement on ne met point de cloux aux talons des pieds de devant, & quand il y en a, il faut que la pince ſoit ſi fort éclatée & rompue qu'on n'y en puiſſe plus mettre.

Les cercles aux pieds des Chevaux les font connoître pour être alterés, ils les font boiter s'ils entourent le pied, & qu'ils ſoient plus haut que le reſte de la corne : ils ſont comme ſi on avoit mis exprès un cercle de corne pour lier le pied. Lorſqu'on voit un pied cerclé, quoique le cercle ne le faſſe point boiter, ni feindre ſur le pavé, ou il eſt alteré, ou la nature de la corne n'eſt pas bonne : c'eſt pourquoi il le faut conſiderer bien fort, & remarquer toutes les autres circonſtances; premierement ſi la corne eſt épaiſſe, puiſque les Chevaux qui ont la corne mince ſont ceux deſquels on dit qu'ils ont les pieds gras, on ne peut s'en appercevoir qu'en voyant parer le pied; car non ſeulement la corne ſera mince, mais la ſolle le ſera auſſi & aura fort peu d'épaiſſeur : Ces ſortes de Chevaux boitent & feignent long-tems après qu'ils ont été ferrés avant que le pied ſoit raffermi, & on eſt contraint de les laiſſer ſéjourner quelques jours, lorſqu'ils ont été ferrés de nouveau.

C'eſt une des choſes les plus difficiles de la connoiſſance, que de connoître les pieds gras, & je crois que peu de perſonnes en peuvent juger avec ſûreté, puiſque la forme eſt auſſi belle que d'un autre pied, & la corne a la plus belle apparence du monde, hors qu'ils ont le ſabot plus gros que l'ordinaire, & qu'un Cheval de la taille dont ils ſont ne doit avoir.

Il faut outre cela prendre garde qu'il n'y ait au pied aucune avalure, ce qui arrive lorſque le Cheval a fait quartier neuf, la corne nouvelle venant à croître, eſt raboteuſe, difforme, plus groſſe & plus molle que le reſte du pied, ſi l'avalure eſt notable, & qu'elle tienne un quart du pied, elle doit empêcher d'acheter un Cheval.

Il y a des Chevaux qui ont des atteintes d'un crampon ſur la couronne, qui en guériſſant font une avalure, le trou deſcend à meſure que la corne croît, on le voit ſur le ſabot, il ne nuit point au Cheval quand il n'eſt reſté aucune groſſeur ſur la couronne.

Il y a des avalures aſſez dangereuſes, lorſque les Maréchaux ont donné le feu ſur la couronne, & qu'ils ont brûlé la corne; il ſe fait une avalure ou un canal au long de la corne, qui la rend difforme,

CHAP. XIII. & dure tant que le pied dure, & lui porte un notable préjudice, parce qu'ordinairement elle fait rétreſſir le pied, & le déſeche en cet endroit : Il n'eſt aucunement dangereux de donner des rayes de feu ſur la corne, pourvû qu'on ne brûle pas la couronne, mais ſeulement le ſabot, & bien loin d'être dangereux, il eſt fort utile en beaucoup d'occaſions de le faire : Par exemple, lorſqu'un quartier ou un talon eſt ſi ſerré que la corne preſſe le petit pied, on peut avec utilité, au lieu de renetter le pied, y donner des rayes de feu, de la maniere que j'ai enſeigné dans la premiere Partie ; c'eſt pourquoi lorſqu'on les verra ſur un pied il ne faut pas trop s'en ſcandaliſer ; mais on peut conclure qu'il étoit ſerré, & qu'on y a donné ces rayes pour le faire ouvrir.

Il faut enſuite lever le pied, le talon doit être haut, large, ouvert & ample, c'eſt-à-dire, ſans être encaſtellé, qui eſt ſans l'avoir trop ſerré comme nous allons dire, vous conſidererez en même tems ſi la fourchette eſt d'une largeur proportionnée au pied ; ſi elle eſt trop petite & trop ſéche c'eſt un défaut, c'en eſt un auſſi ſi elle eſt trop large & trop groſſe, & les trop petites & trop déſéchées ſont le partage des Chevaux encaſtellés, parce que les talons en ſe retreſſiſſant, empêchent que la fourchette ne ſoit nourrie, ainſi elle demeure petite & affamée, la fourchette trop groſſe eſt plus haute que la corne des talons ; c'eſt toujours une marque de très-méchant pied.

La plûpart des Chevaux qui ont le talon bas, ont la fourchette graſſe, ils ne ſçauroient marcher ſans qu'elle touche contre terre, & ſouvent les fait boiter : ce qui doit être remarqué fort ſoigneuſement, parce que la plûpart des perſonnes qui entendent la ferrure, font abattre le talon à leurs Chevaux pour leur conſerver le nerf de la jambe, ou pour d'autres raiſons, dont nous parlerons ci-après : les ignorans voyant un talon abattu & coupé de la ſorte diſent tout franc que le Cheval n'en a point, mais il faut prendre garde à la fourchette qui étant médiocre, mal-aiſément le Cheval a-t-il le talon bas : le tour de la corne fait auſſi connoître les talons bas à ceux qui ont un peu d'expérience.

Vous prendrez garde enſuite faiſant toujours tenir le pied levé, ſi la ſolle eſt forte, & tout le pied creux, & éloigné du fer ; le pied creux eſt une bonne marque pour les Chevaux de caroſſe : il faut ſur ce noter que ceux qui vendent les Chevaux, pour leur faire paroître le pid bon, le font creuſer par le Maréchal le plus qu'ils peuvent, & laiſſe la ſolle trop foible, & là-deſſus on ſe peut tromper, car le pied doit être creux ſans que la ſolle ſoit trop affoiblie : pour

louer

louer un pied, on dit qu'il tiendroit dedans un demi-feptier de vin, pour faire connoître qu'il eft bien creux. CHAP. XIII.

Lorfque la folle eft plus haute que la corne, & que tout le pied eft plein par le deffous, & qu'au lieu que le pied foit creux, il eft rond en quelque maniere, on nomme cela un pied comble; ces fortes de pieds font toujours par le deffus en forme d'écailles d'huitres, c'eft-à-dire, plats & difformes, & prefque toujours les pieds faits de cette maniere ont le talon, quoique bas, ferré près du fer, & fe rendent par le tems abfolument inutiles, ne pouvant leur attacher des fers que fort mal-aifément ni brocher les cloux que fort loin des talons, mais feulement à la pince : il ne font bons qu'au labourage. Ce n'eft pas que par la bonne ferrure, le foin & le tems; ces pieds combles ne puiffent en quelque maniere fe remettre, & qu'on ne puiffe leur donner une paffablement bonne forme, s'ils ont les talons ferrés feulement près du fer, comme ils les ont prefque tous, & qu'ils n'ayent pas la fourchette trop groffe & le talon bas : car pour ces derniers il y a peu ou point de moyens de les rétablir, au lieu que les premiers defquels la corne du talon fe ferre feulement près du fer, quoique bas, la maniere de ferrer les peut rétablir. Nous l'enfeignerons parlant de la ferrure, mais on n'achete pas ce qui eft à faire; & comme il vient affez de maux aux Chevaux, je crois qu'il faut s'attacher à choifir les meilleurs pieds, puifque c'eft le fondement de l'édifice, fur tout pour ces grands & gros Chevaux de Hollande & de Frife, leur voyant un peu de talon, & la fole haute, c'eft-à-dire, prête à toucher le fer, ou la fourchette groffe & graffe, jamais il n'en faut acheter, car affurément on en reçoit du déplaifir, les pieds venant à muer, puifque c'eft une chofe affurée que ces Chevaux muent & changent de pied étant en France, & de bons deviennent méchans, & s'ils font méchans auparavant, en muant ils deviendront abfolument inutiles.

Il a des pieds qu'on nomme foibles, parce qu'ils ont premierement médiocrement de talon, & ont peu d'épaiffeur de pied, c'eft-à-dire, que vis-à-vis le bout de la fourchette au-deffous, jufqu'à la corne au-deffus du pied, il y a très-peu d'épaiffeur; & quoiqu'ils ayent le dedans du pied, c'eft-à-dire, la fole creufe, ils ont fi peu de force au pied, que facilement ils boitent; ils s'échauffent le pied fur le dur, qui enfuite étant douloureux les fait boiter; fouvent ces fortes de Chevaux font fur la litiére, il faut y prendre garde, furtout à ceux de caroffe.

Tenant toujours le pied levé, vous pourrez voir s'il eft encafté-é, ce qui arrive plutôt aux Chevaux de legere taille, comme Bar-

CHAP. XIII. bes & Chevaux d'Efpagne, qu'aux autres, furtout à ceux qui ont le talon haut avec la corne deffléchée.

On connoît l'encaftelure à ce que les talons ne prennent pas leur tour en rond, mais s'étreffiffent auprès de la fente de la fourchette, & de chaque côté de ladite fente, il n'y a pas un doigt de large, & en tout le talon il n'y a pas plus d'un doigt; au lieu qu'un Cheval en doit avoir quatre de largeur au talon ; mais c'eft toujours felon fa taille & felon la grandeur de fon pied.

Il y a des Chevaux encaftelés qui ont le talon haut, mais fi foible, qu'en preffant les deux côtés du talon l'un contre l'autre, ils obéiffent & branlent, & c'eft une marque de foibleffe de pied, quand il ne feroit pas encaftelé ; fi le talon eft branlant, il eft foible.

Certains Chevaux encaftelés n'ont pas le talon haut, au contraire ils l'ont affez bas, mais l'endroit où l'on fait porter le fer aux talons tout au bas de la corne, eft beaucoup plus étroit qu'au haut vers le poil, & qui les fait encafteler. A ces derniers les fers à pantoufle réuffiffent très-bien.

Il y a des Chevaux qui ont le derriére du pâturon vers le talon, comme en appointant, & par ce moyen ont le pied trop long ; car il outrepaffe au talon fa rondeur ordinaire, & s'allonge trop en arriére ; ordinairement ils ont très-méchans pieds, & font prefque toujours encafteles, ils ont cet endroit du pâturon trop charnu & fujet aux formes, c'eft un défaut capable de faire rebuter un Cheval, & de ne le point acheter. Il faut vous regler là-deffus pour la forme du pied, qui doit être la plus approchante de la ronde qu'il fe pourra, & ceux dont le pâturon s'allonge & qui ont le pied prefqu'en ovalle, ont une méchante forme de pied pour le fervice.

Outre l'encaftelure aux Chevaux de legere taille, ils font fujets à avoir dans le pâturon un des côtés du talon plus haut d'un pouce que l'autre : ce défaut eft notable, mais il ne l'eft pas tant que l'encaftelure ; car outre que l'encaftelure fait fouvent boiter, c'eft une marque de grande fécchereffe de pied. La mauvaife ferrure peut caufer ce talon trop haut d'un côté : le défaut eft curable, mais il faut faire de la dépenfe pour le guérir ; il vient en partie d'aridité & féchereffe de pied ; le moyen de l'empêcher eft de ferrer & parer ces pieds tous les mois, afin de les empêcher de prendre cette mauvaife forme ; ce mal eft feulement pour les Chevaux de legere taille, qui ont le talon étroit, & qui ne vont jamais dans les lieux frais & humides, & ne s'humectent point le pied ; je crois qu'on ne doit

pas acheter un Cheval de prix avec ce défaut.

Les Chevaux qui s'encaſtelent, ſont ſujets à avoir des ſeymes: ces deux défauts viennent de même cauſe interieure, qui eſt la ſéchereſſe ou aridité de pied; la cauſe extérieure vient de ce que les Chevaux vont ſur le dur, ou ſur le terrain gelé, ou appuyent trop rudement le pied à terre, comme font les Chevaux ruînés qui trotent ſur le pavé, ceux qui ſautent ſur un terrain dur, & ſouvent ceux qui galopent trop de haut, ou qui ont trop de mouvement; il eſt aiſé de s'appercevoir de ce défaut à la démarche, car ils n'appuyent plus le pied ferme à terre, & ainſi l'appui du pied n'eſt pas tel que nous l'avons décrit ci-devant, car ils en boitent preſque toujours: un pied bien formé & bien nourri ne ſera pas ſujet à avoir des ſeymes, & rarement voit-on des ſabots bien ronds, bien unis & bien nourris qui en ayent.

L'on connoît les ſeymes en regardant les quartiers de dedans qui ſont fendus depuis le poil juſqu'au fer, tout au travers de la corne, & ces quartiers-là ſont preſque toujours ſerrés; quelques ſeymes ne vont pas juſqu'au poil, & ne ſont pas ſi mauvaiſes; c'eſt un très-grand défaut quoiqu'il ſe puiſſe guérir; mais il eſt encore plus grand à des pieds gras qui ont la corne mince, où ſouvent les ſeymes ſont un javar encorné, parce que la matiére qui s'y forme, gâte le tendon & le corrompt, & ainſi cauſe un javar encorné: La difference qu'il y a de ces ſortes de ſeymes, d'avec celles dont je viens de parler (qui ſont plus ordinaires,) eſt qu'il ſe forme de la matiére à celles-là, & qu'il ne s'en forme point à celles-ci; on connoît que la matiére s'eſt formée à une ſeyme, en ce qu'au haut près du poil il en ſort de la matiére qui a ſon origine dans le tendon, & en ce que le Cheval en boite fort bas: ces ſeymes ſont auſſi difficiles à guérir qu'un javar encorné, car il faut les traiter de même maniere. Quoique les Chevaux n'ayent que des ſeymes ordinaires, ils ne peuvent ſervir que ſur le velours: car ſur le pavé ni ſur le dur, ils ne font que tatonner, & ſouvent le ſang ſort par la ſeyme quand ils cheminent. Les ſeymes ſont toujours un ſigne aſſuré du pied déſſeché & d'une mauvaiſe température. Une ſeyme eſt capable de faire rebuter un Cheval de campagne, & encore plus d'un caroſſe, & je croi que le défaut eſt aſſez grand pour empêcher de l'acheter, hors dans les écoles où l'on peut les rétablir; mais on doit les acheter à meilleur compte.

L'ongle ſe fend aux pieds de derriere depuis le poil juſqu'au fer tout au milieu du ſabot à la pince: cette incommodité n'eſt pas ordinaire, mais elle eſt fort incommode, elle fait boiter un Cheval;

CHAP. XIII.

on les appelle des pieds de bœuf, parce qu'ils ſont fendus de même : cette maladie arrive plus ſouvent aux Mulets qu'aux Chevaux, elle doit empêcher de les acheter, particulierement ſi la fente eſt large, parce que le ſable s'y mêle avec la boue, & fait boiter le Cheval par la douleur qu'il lui cauſe.

Il y a un autre mal qui tient de la corne & de la couroune, qu'on nomme crapaudine ; c'eſt une eſpece d'ulcere ou poireau qui vient au-deſſus de la couronne, il en ſort une humeur ou pus, qui par ſon acrimonie deſſéche la corne ; au-deſſus de la crapaudine il ſe fait comme un canal au long de la corne juſqu'au fer, & il ſemble qu'elle ſe retreſſit en cet endroit par cette humeur, qui, au lieu d'humecter la corne comme elle devroit faire, change de nature par la corruption qu'elle reçoit de la crapaudine, & cauſe ce deſordre.

Les Chevaux de manége qui en paſſageant ne croiſent pas aſſez les jambes comme ils le devroient, donnant ſouvent des atteintes en un même endroit, peuvent faire venir ces crapaudines, les Chevaux en boitent, ſi on n'a pas le ſoin de les tenir nettes ; c'eſt un mal de petite conſéquence, qui vient plutôt aux pieds de derriere qu'à ceux de devant.

C'eſt un grand défaut que d'avoir les pieds trop gros ou trop grands, ou de les avoir trop petits ; ceux qui les ont trop gros & trop larges ſont preſque tous peſans, & rarement ils ſont legers avec ces gros & grands pieds, ils ſont ſujets à ſe déferrer, & ne rendent pas un ſervice agréable.

A Paris l'on débite ſouvent des Chevaux pour la ſelle, qu'on nomme Flandrins, du nom de leur pays de Flandre, à cauſe qu'ils ſont de belle taille, & qu'ils font bien leur montre, quoique dans le fond les bons ſoient rares, c'eſt pourquoi on les fait paſſer pour Chevaux Normands ; & nous n'avons point de plus aſſurée marque pour connoître ces Flandrins que leurs gros & larges pieds ; car après dans le ſervice on les reconnoît trop pour ce qu'ils ſont : la plûpart au moindre travail trottent, quand on leur appuye les deux. Les trop petits pieds ſont beaucoup à craindre, parce qu'ils ſont ſouvent douloureux & ſujets aux ſeymes, & autres défauts dont nous venons de parler ; les trop gros pieds donnent auſſi grande peine aux Chevaux à cheminer dans les pays mols & boueux, & ne ſupportent pas la fatigue, la plûpart des Chevaux qui ont ces gros pieds bronchent ſouvent ; & s'ils ont la jambe foible, & la jointe trop longue, ils n'auront jamais grande force.

Il y a d'autres pieds dont la forme eſt extraordinaire, parce qu'ils ont été forbus, le pied vers le milieu du ſabot au-deſſus de la pince

eft ferré ; il y a plufieurs cercles dans tout le pied, il paroît très altéré & fec, & le talon eft tout cerclé : le Cheval qui a ces fortes de pieds qui empirent tous les jours, pofe le pied à terre, le talon le premier en trottant, ayant le fabot plus ferré au milieu qu'ailleurs, & le dedans du pied plein & approchant de la forme des pieds combles : il y a même de grandes fourbures tombées dans les pieds, qui les rendent fi extraordinaires, que ce qui devoit être fur le pied, eft au-deffous, & les pieds font renverfés, toutes ces fortes de pieds doivent être rebutés. CHAP. XIII.

Pour connoître fi un Cheval a affez de corps.

AYANT bien confideré le pied du Cheval que vous voulez acheter, il faut voir s'il a bon corps, ou affez de flanc, ou s'il manque de boyaux, le tout ne fignifie que la même chofe : mais pour parler correctement, il faut fe fervir feulement de ces termes, un Cheval manque de corps, ou il n'a pas affez de flanc, car de dire qu'il n'a point de boyau, eft une maniere de parler qui n'eft pas reçue, quoiqu'on puiffe dire qu'un Cheval n'a pas de ventre : pour me rendre plus intelligible à tout le monde, je m'en fervirai quelquefois fans conféquence. CHAP. XIV.

Ce défaut peut venir de plufieurs caufes qu'il faudra examiner pour en mieux juger, & fe donner de garde d'y être attrapé. Premierement, fi la derniere côte eft fort éloignée de l'os de la hanche, ce qu'on connoît par l'efpace vuide, qui refte depuis l'os de la hanche jufqu'à la derniere côte ; quoique ces Chevaux ayent affez de corps, venant à travailler ils le perdent abfolument, & ce font ces Chevaux là proprement qui n'ont point de flanc.

Un Cheval manque auffi de flanc lorfque les côtes font trop ferrées : on s'en appercevra facilement fi on fait comparaifon de la hauteur des côtes avec les os des hanches ; car elles doivent être auffi hautes, ou avec peu de difference lorfqu'un Cheval eft bien en chair ; car lorfqu'il eft maigre, & qu'il n'a point de chair fur les côtes, elles ne peuvent paroître auffi hautes que l'os de la hanche.

Le défaut des côtes ferrées, outre qu'il empêche le Cheval d'avoir affez de corps, la refpiration n'en eft jamais bien libre, à caufe que la derniere côte ferre & comprime trop les parties.

Si les Chevaux qui ont la côte ferrée font grands mangeurs, le flanc s'avalera, & le ventre ne pouvant fe contenir dans les côtes, tombera en bas, & fera un ventre de vache, ce qui eft fort déplaifant :

CHAP. XIV.

de plus ces Chevaux qui ont les côtes ferrées, font difficiles à feller; il faut des felles exprès pour eux, ils manquent d'haleine & font fujets à la toux; mais ils ont prefque tous des reins.

Si le manque de ventre vient de maigreur, ou d'avoir beaucoup fatigué, il n'eft pas fi fort à craindre; car fi la côte eft bien tournée, le repos peut rétablir le Cheval en le nourriffant, rafraîchiffant & l'humectant : les Chevaux qui naturellement n'ont point de flanc, quoiqu'affez gras d'ailleurs, ne fupportent pas de grandes fatigues : la précaution qu'on y apporte, eft de voir s'ils mangent bien le foin & l'avoine, & s'ils boivent bien; alors il n'y a rien à craindre. Si vous deftinez ce Cheval à courre, il fera plus leger & meilleur qu'avec un grand ventre.

Ce n'eft pas une conféquence que tous les Chevaux maigres foient étroits de boyaux, il s'en voit beaucoup aufquels la maigreur caufe ce défordre; mais il s'en voit quantité qui deviennent maigres, & ont du flanc & du corps autant qu'il en faut.

Le véritable moyen pour connoître un Cheval, lequel ne peut que difficilement avoir du corps, eft lorfque vous le voyez gras avec beaucoup de chair fur les côtes, & point de flanc, de ceux-là on peut dire que naturellement ils n'ont point de flanc, & mal-aifément leur peut-on faire venir du corps, puifqu'ils ont pris de la graiffe & de la chair fuffifamment, fans avoir pris de ventre.

S'il eft ferré de flanc pour avoir les côtes mal tournées, trop ferrées, qui ne donnent pas lieu au ventre d'avoir place fuffifante pour fe loger, c'eft un défaut notable, on leur voit le flanc étroit, & les côtes près des flancs fort ferrées : fi les Chevaux qui ont ce défaut, mangent bien le foin & l'avoine, & boivent bien, ils font auffi bons que les autres pour la felle, s'ils n'ont point d'ardeur; mais pour le caroffe je n'en voudrois point; la plûpart des Chevaux qui ont les côtes ferrées, ont de bons reins, il n'y a qu'à voir les Mulets qui ont les reins les mieux faits, ils ont les côtes fort ferrées près des flancs, & tous les Chevaux qui ont les reins fort élevés ont la côte ferrée de même, ils n'ont pas la croupe fi belle, car elle eft toujours pointue; mais ils ont en échange les reins bons.

Que fi le Cheval eft ferré de flanc naturellement, quoiqu'il ait les côtes amples & bien tournées, s'il mange comme nous venons de dire, il fervira fans doute, s'il a le derriere large & bien ouvert, & qu'il foit fans ardeur. C'eft une maxime infaillible, qu'on ne doit jamais prendre de Chevaux qui manquent de corps & qui ont de l'ardeur; car ils fe ruinent en un moment.

Si le Cheval qui manque de flanc a la côte trop courte, quoique

vous lui ayez fait venir du corps, il le perdra au moindre travail; on connoît la côte courte en ce qu'on ne la voit pas defcendre fi bas qu'elle defcend ordinairement. CHAP. XIV.

Il faut remarquer avec foin fi le Cheval qui manque de flanc a de l'ardeur, car s'il en a, quoiqu'il mange bien, il ne prendra jamais de flanc : je le repete, parce que cela eft de conféquence.

Beaucoup de gens confondent mal à propos l'ardeur avec la vigueur: L'ardeur eft un défir violent & immoderé d'aller en avant, les Chevaux qui en font poffedés, s'inquiétent, trépignent, danfent & fe mettent tout en eau, par ce défir qu'ils ont de courir : ils ne fçauroient fouffrir qu'un Cheval marche ou qu'il galoppe devant eux, & ils fe tourmentent jufqu'à ce qu'ils l'ayent devancé, enfin ils ne font propres qu'à fatiguer le Cavalier mal à propos, & à fe laffer eux-mêmes fans fruit. Les jeunes gens étourdis & fans expérience, eftiment leurs Chevaux d'avoir de l'ardeur, ils difent à deffein de louer leurs Chevaux qu'ils ont un grand cœur & beaucoup de feu, & c'eft juftement dire qu'ils ne font bons à rien, & les louer de ce qui doit les faire rebuter: la vigueur ne confifte pas à avoir ce feu, & cette action turbulente ; un Cheval vigoureux doit avoir beaucoup de fenfibilité, craindre fort l'éperon, être froid dans fes actions, & n'avoir de feu que ce qu'on lui en donne ; en un mot un Cheval vigoureux eft un Cheval froid, qui a l'éperon fin, c'eft-à-dire, les côtes fort fenfibles. Ce n'eft pas que les Chevaux ardens ne foient la plûpart vigoureux ; mais le mal eft qu'ils le font avec ardeur.

Les Chevaux qui ont quelque douleur au train de derriere, ordinairement font étroits de boyaux, l'expérience nous fait voir tous les jours que pour un javar qu'ils auront aux jambes de derriére, ils deviendront efflanqués extraordinairement ; à plus forte raifon lorfqu'ils auront des douleurs aux jarrets, par des éparvins, des jardons, ou des capelets, qui font fitués fur des parties nerveufes fort fenfibles, & où par conféquent ces infirmités caufent une douleur exceffive ; c'eft pourquoi quand on vous préfente un Cheval étroit de flanc & fans corps, regardez d'abord aux jarrets, infailliblement il aura un des trois défauts que je viens de dire, ou tout au moins quelque chofe de douloureux dans le train de derriere, c'eft-à-dire, en quelqu'une des parties. Ce n'eft pas qu'il n'y ait des Chevaux étroits de boyaux, qui n'ont point de mal aux jarrets, mais il n'y en a point qui ayent un de ces trois défauts qui ne foit étroit de boyaux ; ces fortes de Chevaux ne réfiftent pas à la fatigue ni à la felle, encore moins au caroffe : fi la douleur qui eft au train de derriére, qui eft caufe de cette perte de flanc, provient d'une caufe qu'on puiffe guérir

CHAP. XIV. facilement & en peu de tems, elle ne doit pas empêcher d'acheter un Cheval ; par exemple, un javar au train de derriere efflanquera quelquefois beaucoup un Cheval : on peut néanmoins le guérir facilement : il en eſt de même des autres.

Si le javar eſt ſur le nerf à la jambe de derriere plus haut que le boulet, quoiqu'on vous diſe que ce n'eſt rien, c'eſt une des plus fâcheuſes maladies qu'un Cheval puiſſe avoir ; j'ai vû des Chevaux en être malades pendant ſix, huit & dix mois, d'autres en être eſtropiés, & d'autres en mourir.

La raiſon pourquoi un Cheval eſt très-efflanqué quand il a des maux de jarrets, outre ceux que nous venons de dire, eſt que les jarrets ſont tous compoſés de nerfs, ligamens, tendons ; ainſi le moindre corps étranger, qui eſt en cet endroit, cauſe de rudes ſymptomes, qui lui font perdre le flanc, & ſouvent l'appetit. Puiſqu'il eſt ici queſtion de l'achat des Cheveux, je dirai que tout Cheval étroit de boyaux, par des maux de jarrets incurables, doit être rejetté comme inutile, & dont je ne voudrois pour quelque prix que ce fût ; non parce qu'il eſt étroit de boyaux, mais parce que ce manque de flanc eſt l'indice de la grande douleur des jarrets : Il y a certains Chevaux avec des maux de jarret qui n'en ſont pas efflanqués, comme j'ai vû cent fois un ou deux gros eſparvins de bœuf qui n'avoient pas diminué le flanc aux Chevaux, c'eſt une marque ou que le Cheval n'eſt pas ſenſible, ou que les eſparvins ne ſont point douloureux : nonobſtant cela je n'en voudrois point avec leurs eſparvins ; j'en parlerai en ſon lieu, & dirai encore qu'il y a des Chevaux moins ſuſceptibles des effets de la douleur que d'autres.

Il y a un défaut aſſez ordinaire aux Chevaux dans les Provinces où l'on fait trop manger de foin & trop peu de grain ; enſorte qu'on leur fait groſſir le ventre, & on leur donne la forme de celui d'une vache pleine, ce qui eſt non-ſeulement difforme, mais de plus les Chevaux ne ſont jamais ſi legers, ni n'ont pas tant d'haleine, comme auſſi lorſqu'on veut engraiſſer un Cheval fort défait & maigre, & que l'on lui laiſſe manger beaucoup de foin, ſans quoi il auroit peine à engraiſſer, le ventre s'avale, & puis par le tems il paſſe à la croupe & ſe perd ; une partie des Chevaux maigres commencent à s'engraiſſer ſeulement lorſqu'ils prennent du ventre : pour remedier à ces ventres avalés & pendans, les Anglois ſe ſervent d'une très-bonne méthode, qui eſt de faire coudre quelques ſurfais enſemble, & en faire une ſangle large d'un pied & demi, ayant ſoin d'ajouter les couſſinets aux deux côtés des côtes, afin que le dos n'en ſoit pas écorché, de laquelle ils ſerrent le ventre

avalé

avalé d'un Cheval en continuant quelque tems, & de tems en tems ferrer les furfais d'un point, on voit ce ventre paffer à la croupe bien plutôt : même il y a des Chevaux qui ont beaucoup de ventre & ont la croupe pointue, l'ufage de ce furfais ou fangle fait très-bien à ces fortes de Chevaux : avant d'en avoir vû l'épreuve j'avois eu peine à le croire ; mais j'en fuis convaincu par mon experience, je l'ai voulu ajouter ici en faveur des curieux. Revenons aux flancs. CHAP. XIV.

Des Chevaux alterés de flanc.

SI le Cheval a affez de flanc, il faut prendre garde qu'il n'y ait du défaut dans l'excès : car s'il a le flanc trop avalé, c'eft-à-dire, fi au droit de la cuiffe & du graffet ou mufcle marqué 27. dans la figure ci-devant, il defcend trop bas, c'eft un grand acheminement à la pouffe, fi le Cheval n'eft pas jeune. CHAP. XV.

S'il fait la corde en refpirant, qui eft lorfque tirant fon haleine par l'afpiration, il retire la peau du ventre à foi au défaut des côtes ; en forte qu'il fe fait-là comme une corde, ou plutôt un vuide comme un canal au long des côtes ; cette imperfection eft un commencement de flanc alteré, ou tout au moins un figne d'un Cheval fort échauffé dans le corps, qui a été malade, ou qui le fera bien-tôt. La corde paroît fouvent aux Chevaux fort vigoureux qui ont été pouffés indifcretement, elle paroîtra aux Chevaux qui ont fait de grands voyages ; & ce fera figne non de pouffe actuellement, mais par le tems ils y pourroient venir, c'eft tout au moins figne d'une grande chaleur caufée par la fatigue précédente, & mal aifée à éteindre, & fur tout aux vieux Chevaux.

La pouffe eft un défaut affez confiderable au Cheval pour empêcher de l'acheter. Lorfque le Cheval eft outré il eft facile de le connoître ; dans fon commencement il eft facile de s'y méprendre, la précaution dont on doit fe fervir pour ne s'y pas méprendre, doit être telle : il faut remarquer l'âge, car les jeunes Chevaux font rarement pouffifs ; voir fi le flanc eft fort avalé, c'eft-à-dire, s'il defcend près du graffet ou mufcle fort bas, il faut fe défier du ventre, c'eft ainfi que les Marchands de Chevaux ou Maquignons parlent ; ils difent auffi, il y a affaire au ventre, c'eft-à-dire qu'il n'a pas le flanc frais, & qu'il y a commencement de pouffe ; pour mieux s'en affurer, il faut ferrer le gozier près de la ganaffe & le faire touffer, ce qui fe fait affez facilement, & écouter le fon de la toux : fi elle eft féche, elle ne vaut rien ; fi elle eft féche & fouvent réiterée, elle vaut encore moins ; mais fi elle eft hu-

mide, il n'y a pas beaucoup à craindre ; s'il pette en touſſant, il eſt preſque toujours pouſſif ; pour aſſeoir un jugment certain, s'il a quelque reſſentiment de pouſſe, il faut le conſidérer à l'écurie quand il n'a fait aucun exercice violent, & ſi l'on peut, après qu'il a bû, ou en mangeant l'avoine : Je parle ici en faveur des gens qui n'ont pas une grande expérience, car lorſqu'un homme eſt connoiſſeur, que le Cheval ſoit échauffé, ou qu'il äit couru, il le connoîtra tout auſſi-bien qu'à froid. Pour ceux qui n'ont pas cette expérience, le plus sûr eſt de le prendre à froid, car quand il a couru & cheminé, ou qu'il n'a point bû, on ne le peut bien juger, non plus que lorſqu'il eſt à l'herbe, parce qu'il ſemble être guéri pendant qu'il en mange ; cependant rien n'eſt ſi contraire à la pouſſe ; car dès qu'il ſera rémis au foin & à l'avoine, il ſera beaucoup plus mal qu'auparavant, & même prêt à crever, ſi fort il ſera oppreſſé, ne pouvant avoir ſon haleine. C'eſt pourtant l'abus ordinaire des Provinces, d'abord qu'ils ont des Chevaux alterés de flanc, de les mettre à l'herbe, & toujours on en a du déplaiſir. Je ne prétens pas de réformer tous les abus, mais je donne avis à ceux qui ont des Chevaux pouſſifs, que l'herbe leur eſt contraire abſolument, parce qu'elle rafraîchit trop le Cheval, & encraſſe & épaiſſit les flegmes, qui bouchent les conduits & les veines qui aboutiſſent au poulmon ; ainſi elle augmente & la difficulté de reſpirer, & la toux ; c'eſt où bien des gens ſont trompés, qui ayant des Chevaux pouſſifs, ne ſongent qu'à les rafraîchir, & la pouſſe empire toujours. Quoique ce ne devroit pas être le lieu d'en parler ici, j'ai crû devoir le dire, s'en chagrinera, & en profitera qui voudra.

Toute la connoiſſance de la pouſſe conſiſte à voir ſi le flanc redouble au Cheval, lorſqu'ayant aſpiré & tiré ſon flanc à lui, il le relâche tout à coup, & dans l'inſtant & de la même reſpiration, il redouble encore comme s'il reſpiroit une ſeconde fois d'une même haleine. Il faut remarquer auſſi quand le Cheval tire ſon haleine à lui, ſi le mouvement paroît au haut des côtes, c'eſt une marque qu'il a le flanc alteré, & encore plus ſi le flanc lui bat juſqu'auprès de l'épine du dos, car ce ſera un ſigne aſſuré de pouſſe, comme auſſi quand il lui bat juſqu'au plat de la cuiſſe ; puiſque le redoublement du flanc dans les commencemens eſt difficile à obſerver, il faut s'attacher à ces petites remarques.

Le redoublement ne ſe peut remarquer qu'avec beaucoup d'attention ; le Cheval ne remuant point du tout d'une place, vous avez les autres marques qui précedent, qui vous font connoître qu'il a le flanc intereſſé ; ſçavoir aux vieux Chevaux qui ont le flanc avalé,

le ventre grand, & la toux de tems à autre : voilà les principaux indices ; sur-tout il faut se défier des grands mangeurs, & des Chevaux qui toussent. De ces derniers, quoiqu'avec le flanc frais, il n'en faut jamais prendre s'ils sont vieux.

Si les Chevaux sont outrés, la toux est infaillible, mais une toux séche, souvent réiterée, & pour lors ils sont incurables ; quoiqu'on vous promette des receptes, je vous assûre que vous n'en trouverez point ; s'il y en avoit, j'en aurois, car je n'ai manqué ni de curiosité ni de soin pour en avoir, & jamais je n'ai vû guérir Cheval poussif outré, non pas même de poussifs formés : Mettez cette maladie avec la morve, & tenez toutes les deux pour incurables, quoiqu'on vous promette le contraire. On m'a dit mille histoires là-dessus de Chevaux guéris de la pousse ou de la morve, & toutes sont des brides à veau ; si les Chevaux en sont guéris, ils n'étoient ni outrés, ni véritablement morveux : quand je dis morveux, j'entends de ces morves où les parties intérieures sont offensées & ulcerées ; de la pousse de même, lorsque le poulmon est desséché ou attaché aux côtes.

Les Chevaux qu'il y a long-tems qui sont outrés, prennent vent par le fondement, & même on leur fait un trou pour leur faciliter la respiration, & ceux-là sont rebutés de toute la terre.

Il y en a de si fort poussis & outrés, que le flanc leur bat jusques sur la croupe, & fait une partie du même mouvement que fait le flanc ; ils ne valent pas leur nourriture, quoiqu'ils travaillent un peu.

La plûpart de ceux qui achetent des Chevaux des Marchands, ne regardent point si le flanc est bon ; car ils sont obligés de le garantir, & sont contraints par Justice de les reprendre dans les neuf jours ; mais si le Cheval n'est pas poussif déclaré, & qu'il soit seulement en chemin de le devenir, vous ne sçauriez obliger un Marchand de le reprendre, & vous en serez la dupe ; ou si vous avez eu le Cheval par un troc, ou qu'on n'ait pas garanti le flanc ou autre défaut, vous serez mocqué nonobstant la Loy Redhibitoire, *& quanto minoris*, qui oblige dans deux mois le vendeur à rendre le prix en rendant la beste, ou en rabbattant une partie, si l'acheteur consent à la garder ; mais sans doute le monde est plus fin & meilleur connoisseur qu'autrefois, puisqu'on n'y a plus d'égard ; le plus sûr est de ne point tant se fier sur la garantie du Marchand, qu'on ne regarde avec le plus de précaution qu'on peut, avant de donner son argent ; lorsqu'il est touché, il y a bien des affaires pour le ravoir, c'est le plus souvent un procès, qui passe dans mon esprit pour une grande affaire.

CHAP. XV.

Il faut regarder enfuite fi le Cheval eft courbatu, ce qu'on connoît par les mêmes fignes que la pouffe : toute la difference qu'on y peut mettre, eft que la courbature vient aux jeunes Chevaux comme aux vieux, & la pouffe n'arrive guéres aux Chevaux avant fix ans : tout au moins c'eft une chofe très-rare, qui arrive feulement lorfque les Poulains ont la pouffe en heritage de l'étalon ou de la mere.

La courbature peut provenir de crudités d'eftomac ou d'autres infirmités, qui ont caufé obftruction aux conduits du poulmon ; d'où vient qu'il s'altere en forte qu'on le croit pouffif, quoiqu'il ne le foit pas ; la difference de la courbature eft qu'il y a efperance de guérifon, au lieu qu'il n'y en a point à la pouffe ; l'herbe & beaucoup de rafraîchiffemens guériffent la courbature & augmentent la pouffe.

Les Chevaux malades battent du flanc comme s'ils étoient pouffifs, mais on n'achete point de Chevaux malades, ou on n'en doit point acheter, ainfi je ne m'étendrai pas plus au long fur ce point.

Dans le Traité des maladies j'ai expliqué au long ce que c'eft que pouffe & courbature, il y a deux Chapitres exprès ; & pour en être bien inftruit, il n'eft pas mal à propos de les lire. J'ai connu de jeunes gens qui avoient grande envie de devenir connoiffeurs, aufquels ayant confeillé de lire dans le Traité des maladies le Chapitre qui traitoit du défaut dont ils vouloient s'inftruire, ils m'ont dit qu'ils ne cherchoient pas de remedes, mais feulement à acquerir de la connoiffance ; néanmoins leur ayant fait appercevoir leur erreur, & que le feul moyen de s'en bien inftruire étoit de lire le Chapitre entier où il étoit traité de fa guérifon, parce que les fignes y étoient décrits bien plus au long, & plus particulierement que dans ce Traité, ils ont fuivi mon avis, & m'ont avoué que d'avoir lû bien attentivement le Traité des maladies, ils avoient acquis autant de lumiere pour la connoiffance que dans celui-ci. Revenons à notre fujet. Après qu'on a reconnu que le flanc du Cheval eft bon, il faut voir s'il n'eft point fouffleur ou fiffleur ; ce qui eft très-different de la pouffe ; celui qui fera fouffleur, en le galopant ou trottant peu de tems, fouflera extrêmement & jufques-là qu'il fait peur ; mais fi on l'arrête & qu'on lui confidere le flanc, on le trouve fort peu agité, & prefque comme un Cheval le doit avoir ; retrottez ou galopez quelque tems, vous voyez le Cheval fouffler furieufement comme s'il alloit crever, arrêtez-le, vous lui voyez le flanc battre naturellement, en forte qu'il n'y a point d'apparence que ce foit le flanc du Cheval qui fouffloit fi fort il n'y a qu'un moment : ces fouffleurs, ou comme quelques-uns les appellent, fiffleurs, ne manquent pas autrement d'haleine ; car fi le défaut venoit du manque d'haleine, le flanc fe-

roit ému & furieusement agité après le travail ; mais cela n'est pas : ils ont le flanc à peu près comme les autres Chevaux qui l'ont bon, & fournissent presque autant que s'ils n'avoient pas cette incommodité ; mais ils soufflent d'une telle force & d'une si grande violence que ces sortes de Chevaux ne durent pas si long-tems que les autres, & on croiroit qu'ils vont crever sur la place, & ce soufflement fait peur & même déplaît à tout le monde, qui disent qu'ils sont poussifs. Ce défaut d'être souffleur ne vient d'aucun vice du poulmon ni des parties qui en dépendent, mais des conduits de la respiration qui aboutissent aux nazeaux, qui sont trop étroits;ce n'est pas la peau des nazeaux qui est trop étroite, car il n'y auroit qu'à les couper & les fendre, mais cela ne le soulageroit point ; ce sont les os de la tête où passe l'air qu'ils respirent, qui sont trop étroits, & ces conduits ne se peuvent élargir, c'est ce qui fait les Chevaux souffleurs ou siffleurs, qui est un défaut dont les Marchands ne sont pas garants ; car il ne tient qu'à celui qui achete, de le voir en les faisant trotter ou galoper, & ceux qui ont jugé les souffleurs, des Chevaux poussifs, ont mal jugé, car ils ne le sont pas, & je connois un Gentilhomme qui a un caractere pour être juge de pareils differends, s'il veut bien l'être, qui a jugé fort mal à propos un Cheval souffleur pour être poussif, qui ne l'étoit pas, & cela plutôt par ignorance que par malice.

CHAP. XV.

Il y a d'autres Chevaux qui sont gros d'haleine & qui soufflent en travaillant, un peu moins que les souffleurs ; mais ils soufflent beaucoup, & quoique le flanc ne leur redouble pas comme à un Cheval poussif, il n'est pas ému ni plus agité que celui d'un souffleur ; ni l'un ni l'autre n'est pas agréable, ni de bon service ; en un mot un Cheval gros d'haleine est celui qui a la respiration un peu plus libre que le souffleur ; mais qui souffle beaucoup en travaillant, & l'un & l'autre ne doivent pas être achetés cher ; mais on peut s'y méprendre, parce qu'ayant été long-tems de séjour dans l'écurie sans être exercé, il manquera d'haleine, quoiqu'il ne soit pas souffleur.

Il y a des Chevaux souffleurs qui grommelent en galopant, comme s'ils avoient quelque chose qui leur empêchât les conduits de la respiration : cet embarras va & vient, ce sont des flegmes qui ne dénotent pas qu'un Cheval soit poussif, car il ne redoublera pas du flanc, & n'aura pas la même toux, ainsi il ne sera pas poussif, mais seulement souffleur ; on voit dans les écoles de ces sortes de Chevaux qui servent, mais le prix en doit être moindre, si on les achete.

Je crois qu'on ne doit pas se charger de Chevaux souffleurs ni gros d'haleine, autant qu'on le peut ; car quoiqu'ils servent passable-

CHAP. XV. ment, ils font déplaifans, & avec juftice beaucoup de gens les appréhendent. Quand on achete des Chevaux, il eft fort à propos d'y faire attention: car s'ils foufflent extrêmement en courant, ils ne font aucunement propres pour la chaffe, ni à courre long-tems, il femble qu'ils doivent crever à chaque pas lorfqu'on les court; pour les Chevaux de campagne, une des plus belles qualités qu'ils puiffent avoir, c'eft d'avoir bonne haleine, c'eft-à-dire, qu'ils travaillent fans beaucoup fouffler, parce qu'ils font les chofes avec plus de plaifir & pour l'Homme & pour eux-mêmes, & un Cheval qui n'a pas d'haleine; ne peut jamais avoir d'agrément en fon manége: j'ai vû des Chevaux de manége gros d'haleine, qui fiffloient: on appelle fiffler ceux qui ayant peine à refpirer rallent en quelque maniere, & ces fiffleurs avoient un grand fond de force, fourniffoient leur manége très-long-tems, & très-bien, quoiqu'il femblât qu'ils dûffent crever au bout de la reprife, ils n'en avoient pas le flanc extraordinairement émû, mais il eft rare d'en avoir de la forte, & ce fifflement me feroit toujours rebuter un Cheval.

Pour les Chevaux de caroffe on y eft fouvent attrapé, lorfqu'on ne les voit pas tirer avant de les payer, car il y en a qui fur la montre trottent bien enfemble, les épaules libres avec un beau mouvement de jambes, fituent bien les pieds à terre, la tête haute & ferme: ces mêmes Chevaux étant attelés à un caroffe, d'abord qu'ils ont un peu trotté, fifflent ou foufflent comme des bœufs, c'eft-à-dire, qu'ils font fouffleurs: on ne peut faire reprendre ces Chevaux aux Marchands, puifqu'ils ne font pas pouffifs; c'eft pourquoi avant de payer des Chevaux, voyez-les toujours tirer au caroffe, pour connoître non-feulement cela, mais auffi s'ils tirent bien. Tout Cheval deftiné pour le caroffe, doit baiffer les hanches en tirant, lever l'encolure & la tête, & il tirera bien; mais s'il leve les hanches & baiffe la tête, il tirera mal.

Continuation de connoiffance des défauts du Cheval, & particulierement de ceux qui viennent au train de derriere.

CHAP. XVI. CE qui refte à examiner n'eft guéres de moindre importance que ce qui a précédé, en ce que les petits défauts croiffent par le grand travail ou par la négligence; c'eft pourquoi je m'affujettirai à les fuivre fort exactement dans ce Chapitre, enfeignant tous les défauts du train de derriere, parce que ce font des parties effentielles à la bonté, qui fans ces parties bien formées ne peuvent bien fervir, puifqu'ordinairement on voit finir par là les bons Chevaux,

& particulierement ceux de la chasse & du manége, je crois qu'il eſt d'un parfait connoiſſeur de les connoître tous juſqu'aux moindres. CHAP. XVI.

Premierement il faut jetter l'œil ſur la croupe, qui doit être large, ronde, point coupée ni avalée, la queue placée haut : ceux qui l'ont ſituée baſſe, ont ordinairement peu de force, & ont la croupe avalée ou coupée.

Enſuite il faut lever la queue, pour voir ſi elle eſt ferme : car quoique ce ne ſoit pas toujours un ſigne de force, c'en eſt un de vigueur preſque toujours ; les Chevaux vigoureux ſerrent la queue quand on les preſſe : il y en a qui portent la queue droite en arriere, ou pliée en trompe, ce ſont de bonnes marques. Ayant levé la queue, il faut voir ſi les cuiſſes ſont ſuffiſamment éloignées l'une de l'autre, car c'eſt un défaut & manque de force de les avoir trop ſerrées ; on les connoît en ce qu'il n'y a aucune diſtance d'une cuiſſe à l'autre, & qu'elles ſe preſſent trop ou ſe joignent extrêmement.

Si les cuiſſes ſont maigres & décharnées, quoique d'ailleurs le Cheval ſoit gras, c'eſt un défaut conſidérable, il choque la vûe, on croit la croupe large & même bien formée qui ſe ſerre tout à coup aux cuiſſes, manque de chair en cette partie, ce qui marque foibleſſe au train de derriére ; on dit de ces Chevaux qu'ils ſont mal gigotés ; ceux qui harpent, c'eſt-à-dire, qui ont des eſparvins ſecs, ſont ſujets à ce défaut : le muſcle de la cuiſſe qui doit toujours être fort charnu, n'a point de groſſeur ; ce muſcle eſt ſitué au-devant de la cuiſſe, & le derriére d'icelle vis-à-vis de ce muſcle eſt tranchant : au lieu qu'il doit être fort épais : les cuiſſes pleines de chair, & les épaules déchargées & maigres ſont les bonnes.

Il faut auſſi remarquer ſi le Cheval eſt crochu, quoiqu'ordinairement les Chevaux crochus ſoient bons, c'eſt un défaut aſſez incommode dans un pays de montagnes, car dans les deſcentes, ils ſe frottent les jarrets l'un contre l'autre : outre cela, ils ont le derriére un peu foible, car comme un homme qui joindroit les genoux, ne leveroit pas de terre un fardeau ſi peſant que s'il écartoit un peu les jambes, de même un Cheval crochu a le derriére foible par la même raiſon.

Il y a des Chevaux de manége un peu ſerrés de jarret qui ſont bons & bien manians, ils ſeroient encore meilleurs s'ils ne l'étoient pas.

Les Marchands de Chevaux pour exprimer qu'un Cheval eſt crochu, diſent qu'il eſt clos par derriére, croyant diminuer ce défaut en adouciſſant le terme. Les Chevaux de manége qui ſont crochus ne peuvent faire aucune belle action ſur les hanches, tout leur

CHAP. XVI. manege déplaît à ceux qui les regardent, & à eux-mêmes par la difficulté qu'ils ont à le faire.

Il eſt très-facile de connoître ce défaut, les jarrets ſont plus près l'un de l'autre que les pieds, & particulierement les pointes des jarrets & les jambes vont en élargiſſant juſqu'en bas de même qu'aux Hommes qui ſont cagneux, qui ont les jambes comme un y grec renverſé.

Il faut enſuite conſiderer les jarrets comme une des plus importantes parties où il n'y a point de petits défauts, & auſquels peu de perſonnes s'attachent, & même ont peine à ſe perſuader que tels défauts ſoient véritables ; dans ſes interêts chacun ſe flatte aiſement, ils ſe perſuadent que le défaut qu'on leur montre, ne ſubſiſte ailleurs que dans l'imagination de celui qui le découvre. J'avois oublié de dire ici, quoique j'en aye touché quelque choſe ailleurs, qu'il y a un défaut contraire à celui d'être crochu ; les Chevaux qui ont ce défaut, qui vient de foibleſſe, portent en marchant les jarrets en dehors, & on ne peut les aſſujettir ſur les hanches, car la foibleſſe les empêche de pouvoir s'y tenir, puiſqu'en pliant les jarrets, ils les tournent en dehors, & ſont hors de force pour ſoutenir les hanches : j'aimerois mieux un Cheval crochu que s'il avoit ce défaut : les Chevaux d'amble y ſont plus ſujets que les autres, & ceux qui l'ont, n'ont point de force. Pour garder un bon ordre dans la connoiſſance, conſiderez premierement la forme & la maniere dont le jarret eſt fait : il doit être grand & ample, les petits jarrets ne peuvent avoir aucune force : il doit être nerveux & ſec, ceux qui ſont charnus & enflés ſont défectueux ; ils ſont ſujets aux autres défauts que nous expliquerons.

Pour commencer la déduction du jarret, vous devez conſiderer la pointe, & s'il y a des capelets : c'eſt un défaut qu'on connoît à ce que la pointe du jarret eſt mouvante & groſſe, plus que l'ordinaire ; quand le capelet eſt petit, il nuit peu au Cheval, il ne l'empêche preſque pas de travailler, & hors qu'il eſt à craindre qu'il ne croiſſe, ce ſeroit le moindre des défauts du jarret ; mais quand il eſt gros, il eſt douloureux, & par conſéquent il fait perdre le corps, & lors il doit empêcher d'acheter un Cheval ; j'oubliois à dire que quoique le capelet ſoit petit, s'il eſt douloureux (ce qu'on connoîtra s'il fait perdre le corps au Cheval) il eſt auſſi dangereux qu'un gros. Souvent des Chevaux de caroſſe nouvellement arrivés de Hollande ont des petits capelets, leſquels enſuite ſe diſſipent par le repos ; la longueur du chemin leur a cauſé ces incommodités.

Il faut conſiderer tout d'un tems ſi le Cheval a des Veſſigons, c'eſt une groſſeur comme une demie pomme plus ou moins, com-

poſée

pofée d'une chair fpongieufe & molle, croiffant entre cuir & chair, placée entre le gros nerf & l'os du jarret au deffous du capelet, un peu au deffus du pli du jarret ; le veffigon ne paroît que lorfque le Cheval s'appuye également fur les pieds de derriere, car lorfqu'il plie le jarret, il ne paroît nullement ; il ne fait pas fouvent boiter un Cheval, mais il groffit par le tems, & empêche le jarret de fe mouvoir fi facilement : il vient au dedans & au dehors du jarret, & quelquefois il ne vient que d'un feul côté ; il eft marqué 28 dans la figure. Les Veffigons qui font fitués plus bas que l'endroit marqué 28. dans la figure, ne font pas dangereux, & j'ai remarqué que lorfque les jeunes Chevaux de caroffe en arrivant de Hollande en ont de fitués bas de cette forte ; le tems & un médiocre travail les diffipent.

J'ai vû des Veffigons d'une fi prodigieufe groffeur, qu'ils rendoient un Cheval incapable de fervice & de vente, mais ils font rares.

Il vient au dedans du jarret un peu plus bas que le Veffigon, une tumeur qu'on appelle courbe, laquelle eft plus à craindre que le Veffigon, & fait boiter par fois le Cheval ; il en porte toute la jambe roide, parce que le pli du jarret en eft empêché, & par conféquent le mouvement interrompu, ou fait avec douleur : ce défaut eft incurable, & pour tout remede on y donne le feu. Qui voudra voir plus au long ce que c'eft que courbe & Veffigon, qu'il ait recours au Traité des maladies, Chapitre CLXXVIII. & fuivans de la premiere Partie, où il verra au long la définition & les caufes de ce mal. Les ignorans n'eftiment pas moins les Chevaux qui ont des courbes, & ceux qui fe mêlent de parler des maux du jarret fans en avoir beaucoup de connoiffance, nomment tous les défauts du jarret des courbes : la courbe eft fâcheufe en ce que le feu ne la refferre guéres, c'eft pourquoi on dit que les courbes fe mocquent du feu, comme en effet il eft vrai ; & j'ai toujours vû peu d'amendement aux courbes pour y avoir mis le feu ; véritablement elles ne croiffent pas davantage, mais il y avoit peu de diminution de leur groffeur.

Au dedans du jarret à côté de la courbe, il y a un os fort élevé, lequel eft à tous les jarrets, aux uns plus élevé, aux autres moins, & cette élevation eft naturelle ; & au deffous de cet os, la partie enfle par un dégorgement qui s'y fait de la groffe veine, qui s'élargit en cet endroit & forme une groffeur molle qui s'appelle varifle, de même qu'on en voit aux Hommes ; cette groffeur ou varifle choque la vûe, & ne fait point boiter le Cheval, mais elle

nuit à la vente, & par fois elle croît beaucoup, aux autres elle diminue, l'enflure eſt toujours molle : on peut être aiſément pris à ce défaut, car le repos le fait reſſerrer ſi on le frotte avec de l'eſprit de vin tous les jours, & je le donne aux plus rafinés d'y connoître quelque choſe lorſqu'il eſt reſſerré.

Plus bas que la courbe, toujours au-dedans & au-deſſous de la vaſiſſe & au défaut du jarret contre le plat de la jambe à l'endroit où elle commence, il ſe forme des eſparvins, notés 31. en la figure ci-devant, qui ſont de très-fâcheux maux, qui enfin eſtropient les Chevaux. L'eſparvin eſt de deux ſortes, ſçavoir le ſec, & l'eſparvin de bœuf; celui-ci eſt une humeur calleuſe, dure comme l'os, ſi douloureuſe qu'elle fait perdre le boyau au Cheval; on la connoît à la groſſeur qui eſt au haut du plat de la jambe au dedans où commence à naître le jarret; & cette groſſeur ou enflure endurcie & groſſe comme le pouce, quelquefois davantage, fait boiter ſouvent le Cheval; & comme j'ai dit, la douleur que cauſe l'eſparvin fait ſécher le Cheval, & lui fait perdre le flanc; que ſi par le repos vous le remettez, dans une journée de travail, il ſera ſi extarque, que vous l'enfilerez avec une aiguille, ayant le flanc comme celui d'un lévrier; il eſt aſſuré que tout Cheval avec un ou deux eſparvins de bœuf ne ſervira jamais bien à quelque uſage qu'on le mette, & particulierement ſi l'eſparvin outre la groſſeur eſt douloureux, enſorte qu'il faſſe boiter le Cheval quand il trotte. Il y en a qui boitent ſeulement au ſortir de l'écurie dans le commencement qu'ils les ont. On appelle eſparvins de bœuf, car ordinairement les vieux bœufs en ont de très-gros, mais ils ne leur portent point de préjudice, & aux Chevaux ils les eſtropient. J'ai vû des Chevaux qui ont des eſparvins de bœuf, gros ou petits, qui ne leur font point perdre le flanc, & par conſéquent qui ne ſont pas douloureux, qui trottent également & ne boitent point : on vendoit ces ſortes de Chevaux tout de même que s'ils n'avoient point eu des eſparvins, & perſonne ne s'en appercevoit, car les maniant on les voyoit durs comme l'os; je ne conſeillerois jamais à perſonne d'en prendre, puiſque tôt ou tard ils ſont un mauvais tour à leur Maître. Beaucoup de demi-connoiſſeurs ſont d'avis contraire, qui diſent que ces enflures ne ſont pas des eſparvins, mais les os qui ſont plus gros aux uns qu'aux autres. Chacun a ſon ſentiment; le mien après un grand ſoin & une grande experience que j'en ai, eſt que c'eſt un très-grand défaut. Lorſque les eſparvins de bœuf viennent aux Chevaux, ils ſont plus difficiles à remarquer, en ce qu'ils ne s'élevent pas beaucoup plus haut que la jambe, mais ils font preſque toujours boiter quand ils percent,

puis l'enflure ou la grosseur de l'esparvin survenant quelquefois, ne font plus boiter; mais rarement viennent-ils à tous les deux jarrets égaux à la fois, ainsi on en voit l'un plus gros que l'autre, ce qui fait remarquer beaucoup mieux le défaut, lequel l'homme ou le connoisseur apperçoit plutôt étant situé devant le Cheval à côté de l'épaule, qu'étant derriere; car dans les commencemens l'esparvin est plus gros près du pli du jarret qu'au derriere d'icelui, ensuite ce même esparvin croît peu à peu, & estropie enfin le Cheval. CHAP. XVI.

Le second est l'esparvin sec, qui est un défaut que les plus ignorans connoissent, car quand le Cheval en cheminant hausse la jambe de derriere plus haut que l'ordinaire par un mouvement violent qu'il fait, il a surement un esparvin, & il en a par fois aux deux jambes: les Chevaux qui ont ces maux ne font ce mouvement extraordinaire des jambes que de tems en tems, & non toujours, seulement au sortir de l'écurie, lorsqu'ils ne sont pas encore dégourdis, & même en campagne après qu'on les a tenus arrêtés en une place; les premiers pas qu'ils font, ils harpent, mais si on se sert de ces Chevaux au manége, ils harperont tous les tems, parce qu'on les assujetit sur les jarrets.

La raison de ce mouvement si précipité que les Chevaux font, attirant la jambe en haut, vient de ce qu'ils n'ont pas le mouvement du jarret libre & aisé, ainsi ils sont contraints de le faire tout avec la cuisse ou avec la hanche, c'est pourquoi le mouvement en est plus violent & précipité.

Ce défaut n'est pas si à craindre que l'autre; mais s'il a le train de derriere ferré, en bon François s'il est crochu, & qu'il ait des esparvins secs, je n'en voudrois point du tout pour quelque prix que ce fût, sinon pour le dresser à courbettes s'il en étoit capable; car ces esparvins le feroient mieux rabattre, encore il faudroit qu'il ne fût pas crochu: les esparvins secs donnent connoissance qu'il y a de la foiblesse au jarret; quoiqu'on n'estime pas ce défaut pour être grand, je le croi considerable. Il y a beaucoup d'Ecuyers qui estiment fort les Chevaux pour le manége, lorsqu'ils ont des esparvins secs, pourvû aussi qu'ils ayent les autres qualités; il est vrai que ce mouvement est beau dans les airs, ils rabattent plus ferme; mais en échange ils sont bientôt usés, & ne résistent guéres au travail quoique médiocre, dans les écoles bien régles. La foiblesse qu'ont tous ceux qui ont des esparvins dans ces parties, est la cause qu'ils sont bientôt à bout: si avec des esparvins ils ont les cuisses décharnées & séches, c'est ce qu'on appelle être mal gigottés, je n'en voudrois pour rien du monde, car ils seront bientôt ruinés,

CHAP. XVI. hors qu'avec ces esparvins ils eussent les hanches excellentes, & fussent capables d'être bien assis sur les hanches ; avec ces qualités ils orneroient bien un manége, puisque leurs courbettes paroissent des balottades, s'ils ont un beau mouvement aux jambes de devant.

Les esparvins secs empêchent un Cheval d'avoir de la vîtesse, & dans ce seul point sont peu estimés pour la guerre ; car comme ils harpent en courant, ils perdent ce tems qu'ils sont à harper, & ne le peuvent employer à fournir la course. Les esparvins secs dégenerent souvent en esparvins de bœuf ; ainsi les Chevaux ont deux sortes de maux de même nom, quoique differens en especes : il sont aisés à connoître, & infailliblement ils estropieront bientôt le Cheval : il ne faut pas hesiter à y mettre le feu le plûtôt qu'on le peut, parce que mal sur mal n'est pas santé, & le feu ne les guérit pas toujours.

Si au dehors du jarret, au dessous du Vessigon, il y a une grosseur plus qu'à l'ordinaire, dure comme l'esparvin, presque à la même place que l'esparvin tient au dedans, hors que celui-ci monte jusqu'au dessous de la place où naissent les Vessigons, & l'esparvin ne prend pas si haut ; cette grosseur s'appelle jardon ou jarde : c'est un défaut autant ou plus à craindre que l'esparvin : peu de personnes le remarquent, quoiqu'il soit aussi douloureux que l'esparvin, & qu'il rende le Cheval étroit de boyaux, lui tenant le jarret roide, & le faisant presque toujours boiter, au moins quand il est harassé ; c'est un défaut avec lequel je ne voudrois point d'un Cheval, mais on voit peu de Chevaux qui ayent des jardons ; & comme il n'est pas ordinaire d'en voir, peu de gens le connoissent : il est dur comme l'os, & il estropie le Cheval : il n'y a pas d'autre remede que le feu, qui n'y réussit pas toujours quand ils les ont long-tems supporté.

On connoît ce défaut seulement à voir cette grosseur extraordinaire que nous venons de dire, particulierement au bas, marqué 32. dans la figure.

Si depuis le bas de l'esparvin jusqu'au bas du jardon, sur le nerf de la jambe prenant depuis l'esparvin au dedans du jarret, & le jardon au dehors, il y a comme un cercle tout de même que si le jardon & l'esparvin se joignoient & entouroient le nerf de la jambe, ce sera un défaut notable, auquel les Chevaux sont peu sujets, mais quand ils l'ont il est incurable. Je n'en ai vû qu'une demie-douzaine qui eussent ce défaut, qui avoient tous acquis cette maladie pour avoir été tenus trop sujets sur les hanches ; jamais je n'ai

vû ce cercle sans jardon ou esparvins conjoints, mais j'ai souvent vû les esparvins & les jardons tous seuls; un Cheval qui a cela, est ruiné sans ressource. CHAP. XVI.

Il faut considerer encore au jarret si le pli est enflé : ce qui seroit un défaut considerable à un Chevail de carosse ; car c'est une source qui fait une continuelle décharge sur les jambes, qui cause pourriture, comme poireaux, & autres vilainies ausquelles les Chevaux de carosse sont sujets ; cela seul doit empêcher d'acheter un Cheval de carosse : mais comme tout le jarret enflé peut provenir par accident pour s'être embarré ou bien encheveſtré ; on le peut guérir ; & pour lors il n'y a rien à craindre. Il faut que le Marchand garantisse qu'il en guérira, ou qu'il reprendra son Cheval ; car j'ai vû plus d'une enflure semblable, où il a fallu mettre le feu, quoique ce fût à des Chevaux de legere taille.

A l'endroit de cette enflure au pli du jarret, il y a quelquefois une crevasse (comme une malandre aux jambes de devant) qu'on appelle solandre ; il vaut mieux qu'elle y soit, l'enflure y étant, parce que c'est l'égoust par où s'évacuera l'humeur qui fait cette enflure ; mais il vaudroit encore mieux que cette humeur n'y fût point du tout, puisqu'il ne faudroit point de solandre pour l'évacuer.

Outre les raisons que nous avons dites pour faire connoître qu'il n'y a aucun endroit au corps du Chevel auquel il faille s'attacher davantage qu'au jarret, on remarquera que cette partie porte la plus grande charge du corps quand il fait quelque belle action dans le manége ou à la chasse ; de sorte que le Cheval ajoutera à ces incommodités de nouvelles tares, si on continue à le faire manier ou à courre ; & si on lui demande autre chose que le pas, sentant de la douleur aux jarrets, & ne les mouvant qu'avec peine, il tâchera à se soulager, en s'appuyant le plus qu'il pourra sur les jambes de devant pour épargner le train de derriere ; de maniere que celles de devant seront bientôt usées, & le Cheval deviendra absolument inutile, n'ayant ni jambes ni jarrets ; outre que ne marchant que sur les épaules, à cause de la douleur des jarrets, il se trouvera que ce ne pourra être qu'une bête de bagage, ou tout au moins déplaisante à la selle ; ce qui s'appelle un miserable Cheval de suite, duquel le plus sûr est de se défaire bientôt, puisque l'on n'en peut avoir aucun bon service, & le Cheval deviendra tous les jours plus carogne.

C'est une regle infaillible où il faut s'attacher quand on veut acheter un Cheval, que lorsqu'un des trains est plus foible que l'au-

tre il ſera bientôt ruiné, & ne durera guéres : quand je dis un train, j'entends les deux jambes de derriere ou de devant ; & cette foibleſſe eſt toujours plutôt aux jambes de devant qu'à celles de derriere. Un grand indice pour connoître ſi le devant eſt foible, eſt lorſque le Cheval n'a que peu ou point de mouvement à la jambe de devant, & que ſi on le pouſſe, il forme de bons arrêts ſur les hanches, ce qui ſera une marque que le derriere eſt bon & qu'il a des reins ; de ſçavoir ſi la foibleſſe eſt naturelle ou accidentelle, c'eſt ce qu'on a bien de la peine à démêler, c'eſt aſſez de connoître le défaut pour un demi-ſçavant, ſans pénétrer la cauſe.

Si la foibleſſe vient du train de derriere, il ſera crochu, ſerré, ou tout au contraire portera les jarrets en dehors ; ou bien il aura des défauts conſiderables aux jarrets, comme eſparvins, courbes, jardons, ou autres ; ſi c'eſt de devant, il aura les jambes ruinées, ayant les jambes rondes, les nerfs foulés, ferus, des mollettes, des ſur-os, & autres.

Si de plus il y a une jambe froide, les trois autres portant toute la charge pour ſoulager celle-là, ſe ruineront bien-tôt. Si un train eſt foible ; par exemple celui de devant, celui de derriere ne durera gueres, car il ſupportera tout le fardeau ; ainſi il ſera bien-tôt autant ruiné que celui de devant, excepté aux Chevaux de manége, qui avec le devant foible, quand le train de derriere eſt excellent, durent encore long-tems, pourvû qu'on ajuſte l'air auquel on les fait travailler, à leur foibleſſe, & à la bonté & force du train de derriere ; mais le devant n'aura aucun mouvement, & le Cheval maniera fort près du tapis : quoiqu'il ſoit aſſis ſur les hanches, il ſemblera être ſur les épaules, manque de plier les jambes de devant ; ſi les deux trains ſe trouvent égaux en ſoupleſſe, force & bonté, c'eſt pour durer long-tems.

Pour les Chevaux qu'on deſtine au manége, c'eſt une imprudence d'en prendre avec la moindre incommodité aux jarrets ; car que peut-on eſperer de beau d'un Cheval qu'on ne peut aſſeoir ſur les hanches, crainte de le ruiner d'abord, en augmentant le défaut qu'il y a déja, qui feroit tel, qu'il lui cauſeroit ſi grande douleur, qu'il ſe rendroit ſec & étique ; & ainſi tromperoit fort l'attente qu'on auroit qu'il pût réuſſir à quelque choſe de beau.

Enfin je ne conſeillerois point à ceux qui demeurent ou qui doivent être ſouvent dans les pays de montagnes, d'avoir des Chevaux auſquels il y eût quelque choſe à redire aux jarrets, car ils n'y durent guéres, les montées & les deſcentes les ruinent bien-tôt.

Il y a de jeunes Chevaux qui étant travaillés ſans diſcrétion &

avec excès dans les commencemens, ont les jarrets enflés ; un peu de foin & beaucoup de repos rétablit ce désordre, comme nous avons enseigné à la premiere Partie parlant des maladies du jarret. Je suis assuré que bien des gens qui croyent être connoisseurs, diront, ou tout au moins le penseront, que c'est faire un long discours pour débiter deux ou trois défauts imaginaires, car ils parlent dans ce style des choses qu'ils ne connoissent pas : qu'ils les croyent imaginaires ou réels, ce n'est pas mon soin ; j'en ai dit ce que mon devoir m'obligeoit d'en dire, & je persiste dans le sentiment, que les maux du jarret sont les plus considerables du train de derriere, & je tâcherai toujours d'en persuader l'importance à tous mes amis. Je ne suis pas si injuste, ni si amoureux de ma pensée, que d'obliger qui que ce soit à croire là-dessus que ce qu'il lui plaira.

Les esparvins & les jardons sont maux hereditaires, c'est-à-dire que les Etalons ou les Jumens poulinieres ayant eu ces maux, leurs poulains ont la même incommodité, qu'on pourra nommer incurable, puisqu'elle a son principe trop bien cimenté pour la déraciner ; mais le plus habile connoisseur aura beau s'étudier à juger si le Cheval a ces maux de naissance ou par accident, jamais il ne les discernera. Les esparvins & les jardons sont plus à craindre aux jeunes Chevaux qu'aux vieux, parce qu'aux jeunes le travail les fait croître, & à ceux qui ont passé sept ou huit ans, lorsque l'esparvin n'est guéres gros, pourvû qu'ils n'en boitent ni n'en feignent, & qu'ils ayent du corps & du flanc, il n'y a pas tant à appréhender qu'aux jeunes, puisqu'ils ne croissent pas sitôt ; mais aux uns & aux autres ils estropient enfin le Cheval.

Des défauts des jambes de derriere, du jarret en bas, où sont expliqués les maux des jambes des Chevaux de Carosse.

Du jarret il faut passer à ce qui reste de la jambe de derriere, laquelle doit être séche & large ; lorsque la Cheval est tranquille & arrêté, pour que la jambe soit bien située, il faut qu'elle soit ensorte, que depuis la pointe du jarret jusqu'au fanon qui est au derriere du boulet, le nerf tombe à plomb, c'est-à-dire, que si l'on tiroit une perpendiculaire de la pointe du jarret à terre, le fanon du boulet ne devroit être placé ni au-deçà, ni au-delà de la ligne, mais justement sur la ligne.

Il vient le long du nerf de la jambe des queues de rat, autrement nommées arrestes, à cause qu'elles ressemblent à un arreste de poisson ; quelques-uns les appellent des grappes, mais improprement.

CHAP. XVII.

On connoît ce mal en ce que l'endroit où il eſt (qui eſt de la longueur d'un demi-pied, c'eſt-à-dire depuis deux ou trois doigts au deſſous du genouil ou du jarret, juſqu'à la naiſſance du boulet) eſt ſans poil : il eſt quelquefois ſec, & ſouvent humide, mais toujours avec des croûtes ou calus aſſez durs & élevés plus que le reſte de la jambe, quelquefois de l'épaiſſeur d'un demi doigt, & quelquefois moins. Quand les arrêtes ou queues de rat ſont humides, elles rendent plus ou moins d'humeurs âcres : il y a des Chevaux qui ont des arrêtes aux jambes de devant, & n'en ont point aux jambes de derriere, mais rarement. Ce mal n'arrive guéres qu'aux gros Chevaux de caroſſe qui ont les jambes chargées de chair & de poil & de mauvaiſe humeurs. A Paris les Chevaux de caroſſe de temperament humides & pleins d'humeurs, y ſont fort ſujets, parce que le ſel âcre & mordicant des boues de Paris, y contribue beaucoup, particulierement ſi les Cochers ſont négligens.

Tout le monde ſçait qu'on appelle le Cheval queue de rat, qui a peu de poil à la queue, ce qui ne peut paſſer que pour une difformité peu notable : quoiqu'un Auteur depuis peu dans ſon Livre ait voulu faire paſſer cette difformité pour une maladie, il s'eſt mépris ; les queues de rat quand c'eſt un défaut, viennent aux jambes, & ne ſont pas des Chevaux nommés queues de rat, qui ordinairement ſont très-bons, nonobſtant cette difformité qui leur vient manque de poil à la queue qui reſte pelée : j'en ai vû qui avoient ſi peu de poil à la queue en leur vieilleſſe, qu'il ne leur en reſtoit preſque point, & cette queue ſans poil ne reſſembloit point trop mal à la queue d'un rat, quoiqu'avec peu de rapport pour la taille.

Les incommodités ſuivantes ne ſont que pour les Chevaux de caroſſe qui viennent de Hollande, Nort-Hollande, Friſe, Oldembourg, & autres ſemblables pays au Nord de la France & fort bas & mareſcageux : ils ont le corps plein d'humeurs cauſées par cette nourriture humide, qui leur tombent ſur les jambes ; ce qui n'arrive pas aux Chevaux de legere taille, ni aux Rouſſins nourris dans les montagnes, bien qu'ils ayent du poil aux jambes, ni même aux Chevaux gouſſeaux ou ragots, pourvû qu'ils ayent la jambe platte & le jarret ſec. Les poireaux viennent au boulet & au pâturon, & croiſſent en forme de tête de poireau, d'où ils ont pris leur nom ; mais ils ont encore plus de rapport à une groſſe verrue. Ils ſont plus hauts que la peau d'environ demi-doigt, plus ou moins quelquefois d'un pouce, jettent du pus fort puant, & gagnent la jambe inſenſiblement, s'élargiſſant par le grand nombre qui en ſort depuis que la jambe en eſt infectée : il ſont mal-aiſés à guérir, car ils ont des ra-

cines imperceptibles, & qui tirent leur nourriture du nerf, ayant auſſi ſeché le dehors, même conſommé tout ce qui paroît exterieurement du poireau, tant par des cauſtics que par le feu : ces racines qui attirent ce ſuc nerveux, les font pululler : les poireaux qui ſont au dedans des pâturons ſont cachés ſous le poil ; il y en a de ſi malins, que le poil tombe tout au tour, & ils croiſſent comme des noix; il y a des poireaux qui ſont peu élevés ſur le cuir, & ſont plus dangereux que les plus gros & élevés : ce défaut eſt aiſé à remarquer lorſqu'on achete un Cheval ; car on voit une quantité de poireaux qui ſe touchent tous, il n'y a qu'un poil par deſſus ; ils ſont ſouvent humides, & rendent de l'humeur, quoiqu'on les puiſſe deſſecher pour un tems.

Il vient auſſi quelquefois des poireaux, ou plutôt des fics dans la fourchette ; ce qui eſt aiſé à connoître, car ils en ſont détachés, jettent de l'eau puante, & paroiſſent clairement au milieu de la fourchette vers le talon, qui eſt plein de pus ; ils excedent ſouvent la hauteur ordinaire de la fourchette, & ſont plutôt des fics que des poireaux, quoiqu'on les appelle des poireaux, parce qu'ils ſont nourris & abreuvés du même ſuc nerveux que les poireaux.

Les fics viennent auſſi à côté de la fourchette, quelquefois ſous la ſolle ; & s'ils ſont fort élevés ſur la fourchette, & qu'ils portent contre terre quand le Cheval chemine, il le font boiter quelquefois tout bas.

Les fics ont la forme exterieure des poireaux qui viennent aux pâturons, excepté qu'ils ne jettent pas du pus au commencement comme les poireaux : ces fics ſont d'une telle conſéquence, qu'il ne faut pas acheter les Chevaux qui les ont; car la cure en eſt longue & ennuyeuſe, & celui qui les ſçait bien traiter peut dire qu'il fait ce que peu de gens ſçavent bien faire, quoiqu'on s'y ſoit rendu habile depuis quelque tems.

L'on peut connoître qu'un Cheval a eu des fics, & qu'il en a été guéri, particulierement lorſqu'il les a ſupportés quelque tems, à ce que le pied qui en a été affligé eſt plus grand que les autres, & toujours il reſte de la ſorte, quoique d'ailleurs il ſoit bien guéri, & que le Cheval rende bon ſervice.

J'ai vû un beau Cheval de caroſſe qu'il a fallu jetter pour avoir négligé des fics qu'il avoit dans les pieds de derriere, leſquels les ont ſi bien pourris, que l'os du petit pied étoit tout découvert, & on le touchoit facilement avec la ſonde au travers de la pourriture que les fics avoient cauſée ſur le petit pied ; le Cheval en cet état cheminoit encore aſſez mal à ſon aiſe, & ſes pieds étoient larges au double des autres, auſſi le fallut-il jetter.

CHAP. XVII.

Il vient auſſi quelque fois par tout le corps d'un Cheval des fics en grand nombre, mais ils ne font aucun dommage ; & comme ils ont la racine plus menue que le corps des fics, on y attache de la ficelle qu'on reſſerre tous les jours, & avec le tems ils ſéchent & tombent, pourvû qu'on commence à les reſſerrer paſſé le plein de la lune, & dans le décours, & qu'on les frotte tous les jours avec du jus de pourpier, ou du lait que les figues vertes rendent quand on les rompt. Il n'y a guéres de ces fics que l'on n'extirpe dans un déclin de lune ; il faut reſſerrer la ficelle de trois jours en trois jours ; d'autres fois ils tombent tout ſeuls, & le Cheval en eſt délivré, ſi ce n'eſt certains gros fics qui ſont larges par la racine comme des écus blancs & plus. Ils paroiſſent d'abord à fleur de peau ; la place eſt vive, & jette des eaux puantes : ſi on néglige ces fics, ils groſſiſſent comme des demi oranges, & ſont fort vilains ; on les deſſeche avec de l'eau jaune, en les touchant tous les jours, & les poudrant avec l'os de ſeche pilé, & continuant on les amortit enſorte qu'ils ne paroiſſent plus : ils viennent au col à l'endroit de la ſaignée, ſouvent par une ſaignée faite avec lancette ou flamme qui ne ſera pas nette ; il en vient auſſi au plat des jambes de derriere dans le milieu. Le meilleur remede que j'aie trouvé aux uns & aux autres, eſt l'eau jeaune, ou l'eau vulneraire décrite au Chapitre CVII. de la premiere Partie. Il faut tous les jours laver le fic avec de l'urine, puis le toucher avec l'eau vulneraire, & par deſſus de la poudre d'os de ſeche ; en continuant dans un mois le fic ſera deſſeché, & comme il n'a point de racines, il ne reviendra plus. Il peut arriver que le fic aura fait une eſpece d'ulcere qui ſera longue à deſſecher & à guérir ; mais ſi l'on continue juſqu'au bout, on l'extirpera. Enfin quoique ce ne ſoit pas ici l'endroit où l'on doive voir les remedes, j'ai toutefois ajouté celui-ci, parce qu'il eſt facile, & qu'il ne vaut pas la peine d'en faire un Chapitre exprès.

Les mulles traverſieres ſont des crevaſſes qui entourent le derriere du boulet à l'endroit du pli d'icelui, & ſouvent au deſſus de ce pli, où eſt la crevaſſe, il s'en forme quelqu'autre : on appelle ce mal mulles traverſieres, ou mulles traverſines. Cette incommodité eſt plus douloureuſe que la précedente ; car lorſque le Cheval chemine, ce pli qui eſt au boulet, s'ouvre & ſe ferme par le mouvement que fait le boulet, & ainſi lui cauſe de la douleur. Difficilement ce mal ſe peut ſecher, par la raiſon du mouvement qui le tient ouvert, & qui entretient l'humeur qui le nourrit. Ceux qui ne connoiſſent pas ce mal le nomment une crevaſſe : c'eſt une crevaſſe en effet, mais ſe nomme une mulle traverſiere.

Ce défaut ne peut empêcher d'acheter un Cheval, si la jambe n'est pas gorgée ou enflée, & quoiqu'aux Chevaux de carosse les moindres maux de jambes soient à craindre par la suite fâcheuse qu'ils ont : souvent ce mal fait boiter jusqu'àce qu'on en ait ôté l'acrimonie, la chaleur & l'enflure.

Outre les queues de rat, les poireaux & les mulles, il vient des eaux qu'on appelle de mauvaises eaux ; elles ne viennent presque jamaisaux jambes de devant, mais plutôt à celles de derriere ; ces eaux sont comme du pus ou de l'humeur puante, qui sortant au travers des pores du cuir, l'amortissent & le rendent blanchâtre : elles n'ulcerent point si ce n'est au pli qui est dans le pâturon, ou à celui du boulet. Cette infirmité est aisée à connoître en levant les pieds de derriere, & fouillant dans le pâturon : on trouve d'abord l'humidité sous le poil qui est très-puante, & croît au tour du pâturon & du boulet, & quelquefois jusqu'au jarret. Il faut remarquer que l'on seche ces eaux pour un tems, & assez facilement ; mais elles reviennent ensuite. Il est aisé à connoître lorsqu'elles ont été dessechées ; car on trouve dans les pâturons des ordures que les drogues qu'on avoit mises pour dessecher, ont ramassé.

Les mauvaises eaux ne sont pas grande chose au commencement, parce que facilement on en arrête le cours ; elles font enfler le boulet & le pâturon assez souvent, tiennent les jambes roides, amaigrissent les Chevaux, & font séparer la chair ou le vif d'avec la corne au long de la couronne sur le talon. Presque tous les maux des jambes commencent par des eaux : ainsi elles sont l'origine des poireaux, queues de rat, arrêtes, mulles & autres maux qui font perir les Chevaux par les jambes. Lorsque l'enflure a croupi long-tems aux jambes de derriere, il n'y a presque pas d'esperance qu'on puisse les désenfler : ces maux ne cedent pas facilement aux remedes, l'humeur est trop endurcie & congelée ; c'est pourquoi dans l'incertitude si le mal est récent, je croi qu'on ne doit point acheter des Chevaux de carosse avec les jambes gorgées & dures, hors que le prix en fût doux.

Je ne laisserois pas d'acheter un jeune Cheval avec quelques eaux dans le pâturon, pourvû que le jarret fût sec, & le pli de même, & que la jambe ne fût point gorgée, c'est-à-dire enflée. Les Marchands de Chevaux ne sont pas si grossiers de mettre en vente des Chevaux qui ont des eaux ; car ils les dessechent du soir au matin lorsqu'il n'y a point d'enflure ; mais lorsque les jambes sont gorgées, quelque chose qu'ils vous disent, il n'en faut pas prendre ; car ils sont empêchés à les dégorger ne bougeant de l'écurie, & sur tout lorsque les Chevaux ne se couchent pas.

Les maux de jambes de derriere ſont très-dangereux aux Chevaux de caroſſe, ſur tout à ceux qui ont les jambes fort chargées de poil, parce qu'ils travaillent dans les Villes où il y a de la boue pleine de nitre ou de ſel fort acre, à moins que d'un ſoin très-exact pour les tenir nettes; les boues enveniment tellement cette partie, qu'elle ſe rend ſujette à des maux rebelles aux remedes, enſorte qu'on ne peut les guérir; même aux Chevaux qui ont beaucoup de poil aux jambes, ſi on y laiſſe ſéjourner la boue & la craſſe qui s'y amaſſe, elles les cauteriſe, & l'ouverture étant faite, la fluxion ſe jette deſſus, qui entretient un égoût de tout l'impureté du corps, qui pourrit la jambe du Cheval, & lui cauſe tous les maux que nous venons de dire; c'eſt pourquoi ceux qui acheteront des Chevaux avec beaucoup de poil aux jambes, qu'ils faſſent en même tems proviſion d'un Cocher ou d'un Palfrenier qui les tienne bien nettes, & qui n'épargne ni le tems ni ſa peine pour en ſortir à ſon honneur & au profit de ſon Maître. Avec tout cela ſi la jambe eſt chargée de chair & le jarret charnu, vous n'en aurez jamais de ſatisfaction.

En achetant un Cheval de caroſſe, la plus aſſurée remarque pour ſçavoir s'il ſera ſujet aux maux de jambes qui les font perdre & qui les ruinent davantage, c'eſt de les choiſir autant qu'il ſe peut avec peu de poil, tant pour le ſoulagement de votre Cocher, que pour votre ſatisfaction: quoique ce ne ſoit pas le poil ſeul qui fait venir les maux, comme nous avons expliqué, mais il y aide & eſt comme une cauſe ajointe. Il faut ſur tout qu'ils ayent les jarrets ſecs, c'eſt-à-dire bien vuidés, ſans chair, point de veſſigons, ni de variſſes, ni d'autres défauts notables, la jambe platte, nerveuſe & déchargée de chair, ſans enflure au boulet, & hors d'accident; ils n'auront point de maux aux jambes. J'aimerois mieux pour mon compte que le Cheval de caroſſe eût beaucoup de poil aux jambes que des jarrets gras & enflés, car avec ce dernier défaut il aura beaucoup plus de maux aux jambes qu'avec l'autre, ſuppoſé qu'on tienne les jambes bien propres, & que le bouchon joue ſon jeu.

Si vous entreprenez la cure de ces maux en hyver, elle vous donnera beaucoup de peine; mais dans le beau tems d'été l'emmielure blanche produira des effets que vous n'auriez oſé eſperer.

Il faut voir outre ce que deſſus ſi les boulets ne ſont point enflés ou couronnés comme ceux de devant, s'il n'y a point de molette, ſi le Cheval étant arrêté, loge ſon boulet à côté, le déboitant comme s'il avoit une entorſe, ou en avant, ou s'il le porte ſi bas qu'il rende la jambe difforme; il y a des Chevaux qui ont cette foibleſſe au derriere & ne l'ont pas au devant.

Remarquez auſſi ſi la molette tient du nerf, car c'eſt un des plus grands défauts d'un Cheval. Ces molettes qu'on appelle nerveuſes, eſtropient les Chevaux ; il n'y a point d'autre remede que le feu. Une molette nerveuſe ſeule doit empêcher d'acheter un Cheval. CHAP. XVII.

Enſuite il faut voir ſi le Cheval eſt rampin, ce que vous connoîtrez levant le pied ; car ils ne marchent que ſur la pince, & le fer eſt tout uſé ; le nerf de la jambe ſe retire, & plus le Cheval vieillit, c'eſt toujours en empirant. On remedie à ces maux par la ferrure quand les Chevaux ſont jeunes.

Du reſte il faut faire les mêmes obſervations que j'ai fait faire aux jambes de devant pour les crapaudines, javarts & autres maux qui leur ſont communs.

Après avoir conſideré tout ce que je viens de dire, il faut encore voir ſi le Cheval eſt droit, c'eſt-à-dire s'il ne boite point ; vous le connoîtrez au pas & au trot, car au galop on y connoît peu, ſur tout au devant, à moins d'avoir une longue experience, & encore moins s'il eſt galopé par un homme de Cheval.

Le meilleur pour connoître ſi un Cheval boite, eſt de ſe ſervir de la méthode dont on uſe pour les Chevaux de caroſſe, qui eſt de les faire trotter en main ſur le pavé ; c'eſt-là qu'on ne ſçauroit déguiſer un Cheval quand il boite, & c'eſt la véritable pierre de touche pour n'y être pas trompé, à toutes ſortes de Chevaux, non-ſeulement pour voir s'ils boitent, mais pour remarquer leurs forces & leurs reins.

Quand un Cheval trotte en main, il faut obſerver le lever, le ſoutien & l'appui de la jambe, comme j'ai dit ci-devant parlant du pas, Chapitre XI. s'il tient les reins droits ſans les baiſſer & ſans ſe bercer ; la tête haute ſans la branler ; car s'il boite, il marquera tous les tems du trot avec la tête. Lorſqu'un Cheval ſe berce, ce que j'ai expliqué parlant du pas, c'eſt lorſque la hanche d'un côté ſe panche, puis de l'autre, à tous les tems qu'il fait au trot ; car il faut que ſa croupe ne balance pas de la ſorte, ou il témoigne qu'il n'a pas grande force.

Les Marchands de Chevaux ſont obligés à les garantir des défauts ſuivans, de pouſſe, morve, droit, chaud & froid, c'eſt-à-dire, que le Cheval ne doit non plus boiter étant échauffé, que ſortant à froid de l'écurie. Pour ces trois maux ou défauts, on leur fait reprendre un Cheval dans les neuf jours à Paris, & preſque par tout ailleurs.

Pour les autres défauts que nous avons expliqué dans les Chapitres précedens, il faut avoir les yeux les plus clair-voyans qu'on

CHAP. XVII. peut; car les Marchands, que le monde appelle Maquignons, n'en font point garands, non pas même des yeux; car on suppose que vous l'avez pû regarder & vous en appercevoir. Mais si vous achetez un Cheval d'un Gentilhomme ou d'un Bourgeois qui vous specifie par exprès qu'il ne le garantit pas, vous devez avoir recours à beaucoup de soin pour tâcher d'en découvrir tous les défauts; lorsqu'un Cheval est payé, il est difficile de le faire reprendre.

Quand on achete un Cheval à Paris, il est bon de sçavoir de qui, crainte qu'il n'ait été dérobé, puisqu'il est permis à celui qui a perdu son Cheval de le reprendre où il le trouvera, & on est à courre sans sçavoir où, pour trouver son vendeur, & si vous ne le trouvez, le prix est perdu pour vous. Il en est de même des Chevaux qu'on achete dans les Marchés, mais lorsqu'on les achete en pleine Foire, on n'est pas sujet à ces recherches.

Il faut voir en outre si un Cheval dans l'écurie se plante & se situe bien, ayant la pince des pieds du derriere posée droit en avant, ne tournant pas la pince en dehors ni en dedans, ou avançant les deux pieds de derriere jusques sous le ventre, qui est la plus méchante de toutes les situations. On dit que le Cheval a les deux bouts ensemble en cette posture, c'est une marque de méchant Cheval, ou qu'il est bien harassé: qu'il cherche les moyens de soulager son devant, avançant les deux jambes de derriere pour leur faire soutenir une partie du poids du corps.

Après avoir bien examiné votre Cheval de tout ce que dessus, en un clin d'œil, lorsque vous aurez un peu de pratique, s'il a un défaut, c'est la premiere chose qui vous tombera sous la vûe & qui vous choquera d'abord; il faut sçavoir ensuite s'il a bonne bouche.

De la bouche d'un Cheval, le moyen de connoistre si elle est bonne & loyale.

CHAP. XVIII. UN Cheval pour avoir bonne bouche doit avoir l'encolure relevée: que s'il l'a large & épaisse, il faut qu'il l'ait tout au moins bien tournée, les reins bons & bien faits, les jambes & les pieds aussi; s'il a tout cela, sans doute à moins d'accident il aura bonne bouche. Voyez, ou plutôt touchez l'os de la ganache, qui est proche de l'endroit d'où on tire les avives, un peu plus bas, & vous sentirez s'il est suffisamment ouvert, afin que le Cheval puisse bien ramener sa tête; que si cet os est serré, & qu'il ait l'encolure fort roide & charnue, ne se pouvant ramener, il seroit fort inutile qu'il eût bonne bouche; car

vous ne pourriez vous en servir, & cet usage de la bouche est seulement agréable lorsque la tête est ramenée en sa bonne posture ; parce que nous n'en usons pas comme les Cravates qui font porter leurs Chevaux le nez au vent, mais ils font fort sujets à tomber : quand ils sont en ce pays-ci, les pierres les font broncher frequemment.

Vous avez des remarques particulieres pour voir si la bouche est bonne, au second Chapitre de ce Traité, où je vous renvoye pour éviter les redites. Mettez le doigt dans la bouche du Cheval, & appuyez fortement sur la barre : si vous remarquez que cela lui cause de la douleur, c'est une marque que la barre est sensible, & par conséquent que la bouche est bonne ; & si au contraire la barre n'est pas sensible, la bouche est mauvaise ; car la bouche n'est bonne qu'autant que le Cheval y a plus ou moins de sentiment, quoique le trop la rende mauvaise, comme nous dirons.

Passez les doigts au long des barres pour voir si elles sont hautes, si elles n'ont point été rompues ou blessées, ce que vous connoîtrez ou à la playe qui y sera, ou aux cicatrices, lesquelles sont presque autant à craindre qu'une mauvaise bouche ; car quoique la playe puisse guérir, la cicatrice ensuite n'a jamais le sentiment que la barre auroit, si elle en étoit exempte ; & cette playe ou cicatrice n'a été faite que par quelque cause qui peut dénoter une mauvaise bouche ; elle peut provenir de la main rude du Cavalier, ou d'une méchante bride. Le plus fâcheux qu'il y a de ces grandes playes des barres, est qu'il en tombe des esquilles d'os, où il demeure un creux, lequel quoique couvert de la cicatrice, outre qu'elle n'est pas si sensible qu'auparavant, le mords ne peut que porter inégalement.

Si la barre de même est blessée, on peut inférer, ou que le Cheval a la bouche mauvaise, ou qu'elle s'appuye trop sur la main en voyage, ou que le Cavalier a la main rude, la gourmette mal faite, comme sont ou les menues ou les quarrées, ou la barre fort tendre ; mais il faut, quand on les achete, conclure toujours contr'eux, & croire qu'il a eu la barre blessée pour avoir eu la bouche trop ferme & peu sensible.

Enfin pour connoître avec une entiere certitude la bouche du Cheval, il le faut faire partir de la main & le faire arrêter ; au partir vous verrez s'il ne begaye point, c'est-à-dire, s'il ne bat point à la main ; lorsqu'ils ont la bouche trop sensible & chatouilleuse, ne pouvant souffrir l'appui, ils battent à la main, sur tout en partant ; à l'arrêt vous verrez s'il arrête facilement au moindre mouvement de main, avec la tête ferme & en bon lieu.

CHAP. XVIII.

Il faut partir & arrêter tout court deux ou trois fois ; s'il s'en acquitte bien, ce sera une marque non seulement de bonne bouche, mais de bonne vigueur ; si le partir est prompt, & les arrêts justes, avec la tête ferme, c'est une très-bonne marque, & qu'il a des reins, car après une action violente comme est la course où le Cheval étend son corps, s'il arrête autant court qu'on veut, c'est une marque assurée de bonne bouche, qui par la sensibilité oblige le Cheval à rassembler dans un instant toutes ses forces étendues & allongées par la course pour se mettre sur le cul ; s'il repart d'abord promptement sans hesiter & s'arrête tout court, il se pourra inférer après deux ou trois fois de ces partirs & arrêts, que le Cheval a très-bonne vigueur, & bonne bouche & des reins. Il est bien vrai que si c'est sous un bon homme de Cheval, & que le Cheval soit dressé, ou tout au moins qu'on lui ait appris à former de bons arrêts, autant qu'il en est capable, l'homme de Cheval le menagera, ensorte que plus facilement il fournira à ce que nous venons de dire ; mais s'il part & arrête tout court deux ou trois fois sous un homme ordinaire, je croi qu'on peut dire que le Cheval a bonne vigueur, de la force & bonne bouche, puisqu'il est parti avec vîtesse, & a fourni des arrêts très-violens & fort contraints par un mouvement de main sans violence.

Remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne faut pas se persuader que les arrêts les plus courts soient les meilleurs ; au contraire ce sont les moindres & les plus dangereux ; si on n'en use modestement & rarement, on aura bientôt ruiné les jarrets d'un Cheval, & mis en désordre la bouche. Il ne faut qu'un mauvais arrêt pour gâter un Cheval, & lui faire faire quelque effort, duquel il vaudra moins tout le tems de sa vie ; mais quand on veut acheter un Cheval, on fait comme quand on achete une arme à feu, qu'on charge plus extraordinairement au premier coup que jamais on ne fera ; de même on se sert de cette méthode des arrêts courts, qui est très-méchante & fausse en toute autre occasion. Il faut outre ce que j'ai dit de la bouche, qu'elle soit pleine d'écume, ce qui sera s'il a ce qu'on appelle action de bouche, c'est-à-dire, s'il mâche continuellement son mords ; ou se jouant avec la bride, qui est une marque de bon Cheval, & peu de méchans Chevaux ont cette action. Il ne faut pas être connoisseur pour jugér si la bouche est bonne, il faut seulement sentir si on arrête facilement un Cheval après une course violente, soit dit pour les Chevaux communs, sur quoi on va par pays.

Les Chevaux qui n'ont pas la bouche écumante & fraîche peu-

vent

veut être mal compofés dans le corps, avec le foye trop chaud & fec, qui confume toute cette humidité, laquelle par l'agitation de la langue fe change en écume. CHAP. XVIII.

On peut remarquer fi cette écume eft trop coulante & fluide, ou pâle, grife ou jaunâtre, ce qui fignifieroit un cerveau mal temperé; fi elle eft blanche & épaiffe, s'attachant aux levres & à la branche, il faut croire que la bouche eft bonne & que le Cheval eft bien compofé, & bien fain dans le corps. Cette derniere remarque de la bouche écumante, & de la difference de l'écume ne plaira pas à tout le monde, & fi on ne la juge mauvaife, ce qu'on n'oferoit faire, tout au moins on la croira inutile; mais comme j'ai entrepris de ne rien obmettre de ce qui regarde le Cheval, je prie le Lecteur de recevoir les avis que je lui donne dans le même efprit que je les lui offre.

On peut enfuite prendre garde fi la bride qu'il a dans la bouche n'eft point fi rude qu'elle puiffe par fes violens effets obliger le Cheval à former fes arrêts fi courts & fi contraints, ce qui pourtant eft mal-aifé à cacher; car avec une bride fi rude le Cheval fera grimace, il begayera ou ouvrira la bouche, ou fera les forces: que s'il ne le fait point, il aura la bouche en fang, bleffée, ou fort écorchée, ce qui fera une marque infaillible ou de mauvaife bouche, ou de bride trop rude, ou du Cavalier, ou de tous les trois.

Pour juger de la vigueur & de l'agilité d'un Cheval.

IL eft très-difficile de donner des regles certaines pour juger de la vigueur, de l'agrément & de la force d'un Cheval: outre ce que j'en ai dit, le plus facile moyen pour connoître en particulier fa vigueur, fera de le pincer avec les éperons en une place, fans lui faire peur des jambes, ni l'intimider en aucune façon d'ailleurs; il faut étant arrêté approcher les éperons au poil feulement, qui eft ce qu'on appelle pincer. Si vous voyez que le Cheval fe tremouffe fort, c'eft un figne qu'il a l'éperon fin; que s'il ne fe remue point trop pour le pincement, je croi affez à propos de faire appuyer vertement les deux talons, & de tenir la main, le contraignant de ne bouger d'une place. Si le Cheval fe met enfemble, & tâche à échapper de la main avec action du pied témoignant inquietude, fans tendre le nez, & mâchant fon mords, ce fera une marque de vigueur & de cœur. En un mot on appelle un Cheval vigoureux celui qui a l'éperon fin, c'eft-à-dire, celui qui eft fenfible à l'éperon. Il y a des Chevaux qui témoignent grande vigueur en les pinçant; mais ils CHAP. XIX.

CHAP. XIX. en perdent d'abord la mémoire, & font d'un naturel si pareſſeux & ſi écoutant, que quoiqu'ils ayent l'éperon fin à cauſe qu'ils ont le cuir ſenſible, ils ne ſont jamais agréables, n'employant pas leur force ſi l'on n'a continuellement l'éperon au poil. Les Chevaux de cette ſorte ſont plutôt chatouilleux que véritablement ſenſibles, & quand ils feroient fort ſenſibles, s'ils ſont ſi pareſſeux qu'ils oublient d'abord le coup, comme il arrive fort ſouvent, on peut dire que le Cheval eſt vigoureux, mais pareſſeux, & conclure qu'il n'aura jamais d'agrément, ni au manége, s'il en eſt capable, ni à la campagne.

Il eſt à remarquer que la vigueur eſt très-differente de l'ardeur; un Cheval vigoureux doit être eſtimé, & un Cheval ardent n'eſt bon à rien; un Cheval pour être vigoureux doit être froid, marcher ſans inquietude, & ne marquer qu'il a de la vigueur que lorſqu'on le recherche; un Cheval ardent, quoiqu'il témoigne & donne tous les ſignes que le Cheval vigoureux donne, & comme en effet il le peut être, eſt néanmoins fort incommode, parce qu'il ne ſe ſert de ſa vigueur que pour incommoder & déplaire à l'homme qui le monte, & non pas pour le ſervir en ce qu'il lui eſt néceſſaire. Le déſir exceſſif qu'il a d'aller en avant turbulemment, & à contre-tems, & lorſqu'on ne le veut pas, lui fait prendre tant d'inquietude, qu'il eſt ſouvent prêt de forcer la main, & de ſe jetter ſur les talons ſans obéiſſance. Peu de gens ſçavent faire la difference qu'il y a de la vigueur à l'ardeur, & la plupart pour louer leurs Chevaux, diſent qu'ils ont la plus grande ardeur du monde; & cela s'appelle parmi les connoiſſeurs blâmer un Cheval au lieu de le louer. Pour exprimer cette ardeur, ils diſent encore que leur Cheval a le plus grand feu du monde, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt bon que pour de jeunes étourdis qui ne ſçavent pas ce qu'ils ſouhaitent. J'ai donné cet avis ailleurs, c'eſt une méthode que je garde, d'avertir ſouvent des choſes de conſéquence, afin que ſi on n'y a pas fait réflexion la premiere fois, on s'y attache la ſeconde, & je crois que la méthode eſt bonne, particulierement pour les jeunes gens.

Il ne faut pas traiter de la ſorte les Chevaux de force & d'échine, ni les Chevaux nobles à la moindre action que le Cavalier fait; comme s'il ſerre le gras des jambes, ils feront quelque action de vigueur, voulant partir, ou ſautant en une place: que s'ils ſentent tant ſoit peu le fer, ils doubleront des reins en une place, ou iront en avant en nouant l'éguillette une couple de fois, pour avertir celui qui eſt deſſus de ſerrer les cuiſſes; mais comme ces ſortes de Chevaux ne ſont pas propres pour tout le monde, les gens qui les marchandent les con-

noiſſent aſſez ; c'eſt pourquoi je n'en dis pas davantage, n'étant pas à propos de vouloir preſcrire des leçons ſur la connoiſſance des Chevaux à ceux qui continuellement les dreſſent, & qui en doivent connoître le fond. CHAP. XIX.

Il y a des Carognes qui n'ont autre défenſe quand on leur appuye les éperons que de ruer juſqu'au bout : un bon Bourgeois qui ſera incommodé par de pareilles ruades, dira que ce Cheval a grande force, & qu'il ſeroit bon pour faire un ſauteur dans un manége ; mais ſauf meilleur avis, je tiens que la plupart des Chevaux qui ruent nous font voir leur poltronerie, eſpérant par-là de fuir le travail. Tout Cheval qui ne fait que ruer a plus de méchanceté que de force ; & tout Cavalier qui laiſſe ruer un Cheval ſous lui, peut être homme ſçavant, & ce qu'on appelle un grand clerc ; mais ſur ma parole, il eſt mauvais homme de Cheval, puiſque c'eſt toujours la faute du Cavalier quand le Cheval rue ſous lui plus d'une fois. Les Hommes de Cheval ſçavent ſi je dis vrai.

Il y a des Chevaux à qui donnant des éperons, ils ne les veulent ſouffrir ni avancer ; mais s'y attachant ils ruent & reculent, & ſe font battre ſans vouloir aller en avant : que ſi on les preſſe trop, ils piſſent ſans vouloir paſſer outre. On appelle ces ſortes de Chevaux ramingues ; ſi c'eſt un hongre mal aiſément perdra-t'il cette humeur, & ſur l'eſpérance de le réduire je ne l'acheterois pas. Les Chevaux hongres quand ils ont pris un vice, mal-aiſément le perdent-ils, lorſque l'habitude eſt contractée & le mal envieilli : ſi c'eſt un Cheval entier, il le perdra peut-être pour un tems ; s'il eſt ſous la main d'un bon homme de Cheval ; mais s'il a ſeulement une fois gagné ſous quelqu'un, ce ſera à recommencer de plus belle. On appelle ces ſortes de Chevaux ramingues, qui réſiſtent & s'attachent aux éperons, au lieu qu'un bon Cheval doit fuir pour les éperons. Ce n'eſt pas que les hongres ne ſe puiſſent aſſez facilement réduire à l'obéiſſance, quand ils n'ont pas vieilli dans quelqu'autre défaut que celui d'être attaché aux éperons, particulierement s'ils ſont ſous un bon homme de Cheval ; mais s'ils ſont montés par quelque beneſt, ils ſeront bientôt pires qu'auparavant ; en un mot tout Cheval hongre, entier ou Jument, s'il ne fuit pour les éperons, & qu'il s'y attache avec opiniâtreté n'eſt pas recevable, on doit les croire Chevaux de méchante nature, incapables de ſervir agréablement.

Quand vous montez un Cheval pour l'eſſayer, s'il veut aller où il lui plaît, & refuſe d'aller où vous voulez, & ſe défend de toutes les manieres qu'il peut pour ne point vous obéir, il faut le rebuter comme un Cheval rétif le doit être ; car il faut acheter des Chevaux

CHAP. XIX. qui n'ayent point d'autre volonté que celle de celui qui le monte;mais il ne faut pas confondre le défaut d'être ramingue, avec celui d'être retif; car le Cheval ramingue eſt celui qui s'attache aux éperons, qui y réſiſte, & qui au lieu de fuir quand on lui donne des éperons, s'arrête, rue, ſaute, récule & fait ſon poſſible pour n'y point obéir. Ces ſortes de Chevaux ne perdent jamais entierement ce vice;les Chevaux rétifs veulent aller où il leur plaît, & quand il leur plaît, réſiſtent au Cavalier, & ſe défendent pour ne pas obéir ; il ne faut point prendre de ces ſortes de bêtes.

Enfin ſans ennuyer davantage le Lecteur, je crois que la meilleure regle eſt de choiſir les Chevaux quand on le peut, qui appréhendent fort les coups, & craignent juſqu'au moindre ſigne du coup, qui au ſeul ſerrer de la jambe,ou plutôt des cuiſſes ſont en allarme & en crainte, & le tout ſans ardeur, c'eſt-à-dire qui ne prennent du feu que ce qu'on leur en veut donner. Voilà comme je les cherche quand ils ont bonne bouche, & je crois que tout le monde ſera de mon ſentiment. Un Cheval ſans défaut notable, qui va le pas délibérément & ſûrement, & ſans ſe faire trop ſolliciter, & qui du pas ſe met au galop ſans ardeur, du galop ſe remet au pas ſans inquietude, mâchant ſon mords, qui trotte avec liberté d'épaules, galoppe aiſément en s'ébrouant : s'il galoppe aiſément, il galoppera long-tems & plaiſamment, puiſqu'il a de l'haleine s'il eſt bien aſſis, & qu'il témoigne avoir des reins & du nerf, ayant la carriere vite & unie, & l'arrêt leger & juſte, la tête ferme, l'appui de la bouche égal & fidéle, il peut avec ces qualités être acheté ſans y plaindre l'argent ; car on trouve de la marchandiſe à tout prix : on n'achete pas les Chevaux au poids ni à la groſſeur comme les Bœufs ; la taille, la vigueur, l'agrément, la ſoupleſſe, la legereté, & la force ſont choſes rares, on les paye cherement.

Bien des gens voudroient trouver toutes les bonnes qualités à un Cheval, & en donner peu d'argent ; il ne ſe peut, ou celui qui le vend avec toutes les qualités ci-deſſus à très-bon marché, eſt un médiocre connoiſſeur, ou bien le Cheval ne lui coûte rien, lui ayant été donné, ou l'ayant volé.

Je donne un conſeil à mes amis ſur l'achat des Chevaux, de ne les jamais acheter cher s'ils n'ont l'éperon fin ; il ne faut pas être connoiſſeur pour s'en appercevoir, car on ſent facilement ſi un Cheval répond aux éperons ; il n'en faut pas non plus acheter de chers s'ils n'ont bonne bouche, ce que tout homme le moins connoiſſant du monde peut facilement juger. Ayant pouſſé un Cheval, il eſt aiſé à juger ſi on le peut arrêter facilement. Quelque bonnes qualités qu'un Cheval

ait, s'il n'a pas ces deux-là, dont tout homme eſt capable de juger, je ne crois pas qu'on doive l'acheter cher, & jamais il ne peut paſſer trente piſtoles, de quelque taille qu'il ſoit. CHAP. XIX.

En Eſpagne ſi on achete des poulains dans les Haras, le prix eſt réglé pour chaque Haras : on ſçait le prix qu'on vend ceux de deux ans, de trois ou de quatre ; vous y choiſiſſez des poulains de l'âge qu'il vous plaît, & vous les payez au prix de ceux que cet âge ſont taxés : ainſi vous êtes aſſuré de n'être pas attrapé pour le prix ; mais depuis qu'ils ont été montés, & qu'on les a nourris dans les écuries, ils augmentent infiniment de prix, lequel n'eſt plus réglé que ſelon le caprice de celui qui les vend, & toujours fort cher.

De quelle maniere il faut monter un Cheval qu'on veut acheter.

Après avoir vû le Cheval ſous un autre, il eſt à propos de le monter, pour ſentir & connoître vous-même ſi ſon allure vous agréera ; un homme de Cheval jugera d'abord par tous ſes mouvemens s'il a de la force, de la legereté, & s'il eſt agréable ; mais on ne le peut enſeigner, il faut s'être appliqué long-tems & avec ſoin à cela ; je croi que la meilleure méthode pour connoître le fond de la vigueur, de la bonté & de l'agrément d'un Cheval, eſt celle-ci. CHAP. XX.

Prenez le Cheval au ſortir de l'écurie, qu'il n'ait point été monté ce jour-là, s'il ſe peut, & ſans l'animer, ni lui faire peur ni des jambes, ni de la gaule, lui lâcher quatre doigts de la bride plus qu'il ne faut pour le tenir dans l'appuy de la main, le laiſſant aller le pas à ſa fantaiſie & ſur ſa foi, la tête baſſe s'il le veut, ſans lui faire aucune peur ; ſi vous avez patience un quart-d'heure pour le laiſſer aller dans cette négligence, s'il doit broncher, il bronchera plus d'une fois, & peut-être donnera du nez en terre s'il y eſt ſujet ; s'il eſt peſant à la main, il ira entierement ſur le mords, & chargera la main ; s'il eſt pareſſeux, il diminuera inſenſiblement ſon train, & s'arrêtera enfin ; pour le chaſſer en avant il faut branler le corps & les jambes, même les bras, comme font les Valets quand ils vont à l'abreuvoir, infailliblement vous connoîtrez mieux votre Cheval en une demie-heure qu'en une demi-journée ; ſi après cette épreuve vous le faites marcher un pas averti, & qu'il ſoit dans la crainte des talons, il mettra tout ce qu'il a de force & de vigueur enſemble pour vous ſatisfaire, au lieu que ſi vous le laiſſiez toujours aller négligemment & ſur ſa foi, il ne s'aidera guéres à vendre, puiſqu'ordinairement les Chevaux dans les cent premiers pas qu'ils font, témoignent

de la vigueur, à caufe qu'ils ont encore la mémoire des coups reçus ; mais fi étant deffous vous ils ont une fois perdu cette appréhenfion par la négligence que vous apporterez à les chaffer, & par la molleffe de vos cuiffes & de vos jambes, & que nonobftant ils marchent la tête levée, mâchans leurs mords, le pas hardi & relevé, fans broncher, ni rencontrer les pierres, fans doute ces fortes de Chevaux font vigoureux & bien allans ; ce font ceux-là que l'on peut acheter cherement, car il y en a peu de cette fabrique.

Pour les Chevaux d'amble, il fautqu'ils aillent rondement & uniment, c'eft-à-dire que le derriere fuive bien le devant, non point comme ceux qui vont de deux pieces, & fur tout vous devez remarquer fi celui qui eft deffus eft fans mouvement : ce qui fera une marque affurée qu'il va bien, non-feulement pour l'amble, mais auffi pour le pas.

Il faut en outre qu'ils aillent une même cadence, c'eft-à-dire tous les tems de même mefure, non point comme aucuns en trois tems viftes, & trois doucement, la tête & l'encolure haute, & les hanches baffes, parce que les haquenées qui vont les hanches hautes & roides, font rudês à leur train, fe fatiguent extrêmement, & laffent l'homme. Il y a des Chevaux d'amble qui fecouent la croupe à tous les pas qu'ils font ; enforte que leur croupe va comme la Mer par ondes, fe hauffant & fe baiffant inceffamment. C'eft une fort méchante allure qui laffe les Chevaux, & les empêche d'aller bien loin, parce qu'ils ne marchent pas les hanches baffes & pliées. Tout Cheval d'amble qui ne va pas de la forte, n'eft jamais agréable ; il faut de plus qu'il ait du mouvement fuffifamment aux jambes de devant.

La meilleure remarque aux Chevaux d'amble pour connoître s'ils vont bien, eft de remarquer fi en allant l'amble, ils pofent le pied de derriere à terre, un pied & demi ou deux plus avant qu'ils n'ont pofé le pied de devant, & plus ils avanceront le pied de derriere en avant, & le poferont à terre au-delà de l'endroit où ils avoient pofé le pied de devant, & mieux ils iront l'amble ; au contraire parce qu'ils ne fçauroient beaucoup avancer le pied de derriere pour le pofer bien avant au-delà de l'endroit où ils ont mis le pied de devant à terre, fans plier les hanches, qui eft la perfection de l'amble.

Si on n'a pas pris garde de près au mouvement des jambes des Chevaux à l'amble, on fera furpris : comme il fe peut que les Chevaux d'amble qui levent le pied de devant & de derriere d'un même côté & en même tems en l'air, pendant que les autres deux de l'autre côté, fçavoir de devant & de derriere font à terre ; ainfi alter-

nativement : comment ces deux pieds d'un même côté se peuvent-ils poser à terre l'un après l'autre ; c'est une affaire de fait, observez-le, vous trouverez que le pied de devant se pose à terre le premier ensuite, mais assez prestement, le pied de derriere se met à terre aussi-tôt que celui dedevant est levé, & cela d'un même côté, & ces deux-ci étant à terre, les autres deux pieds de l'autre côté font la même action, & ainsi alternativement.

Il y a beaucoup de Chevaux de pas qui ont les hanches si roides, qu'encheminant il ne les plient point ; & sont si rudes qu'ils fatiguent furieusement les reins du Cavalier allant le pas ; ce qui arrive sur tout aux Chevaux qui sont à demi ruinés à force de porter la malle : quand ils n'ont plus de malle ils marchent avec les hanches roides, & incommodent très-fort celui qui les monte ; que si vous les chargés, leur mettant une malle assez pesante, ils marchent agréablement ; car ils sont obligés à plier les hanches ; le remede est bon, mais il est un peu violent à en user à la longue. Tous les Chevaux qui ont le derriere roide, marchent mal, ils ne se sont pas tous enroidis à porter la valise ; il y en a qui ne l'ont jamais portée ; mais cela peut être causé ou par le travail, ou pour avoir les hanches trop courtes. Les hanches trop courtes sont celles qui descendent à plomb depuis l'os de la hanche jusqu'au boulet ; comme ces Chevaux ne plient qu'avec peine le jarret en cheminant, il faut qu'ils marchent roides derriere sans être ruinés de travail ; car quoique poulains ils marcheront de la sorte, & divertiront celui qui les montera.

Enfin quelque train que le Cheval aille, s'il est sur les hanches, il en sera plus agréable : il y a certains Chevaux qui au sortir de l'écurie plient fort les hanches, & vont le cul fort bas, ils ne peuvent guéres durer à ce train, parce que c'est un mouvement trop contraint. Le Cheval met toutes ses forces ensemble pour soulager ses mauvaises jambes de devant. Et comme toute action violente ne peut durer, il ne peut long-tems continuer celle-ci, & reprenant son train ordinaire, il va secouant la croupe à chaque pas, & marche fort désagréablement tout le reste du tems.

Il y a pourtant des Chevaux qui ayant de très-bons reins, plient fort les hanches d'abord qu'ils sont hors de l'écurie : c'est à ceux-là une marque de reins & de force, puisqu'ils sont montés par un Homme de Cheval, il leur fera continuer leur train, sans intermission avec les hanches basses, ce qu'ils ne pourroient faire sans avoir outre les reins bons, beaucoup de souplesse & la bouche très-bonne : ces sortes de Chevaux sont rares & fort chers.

Préfentement il nous refte à parler des Chevaux qui aubinent, ou qui vont l'entre-pas, ou bien le tracquenart, & autres trains rompus, qui ne valent rien, parlant généralement ; car comme ces allures font mêlées de l'amble & du pas, qui eft ce qu'on appelle l'entre-pas, ou de l'amble, ou du galop, qu'on appelle l'aubin, ils ne peuvent durer. Ordinairement ces Chevaux ont de l'ardeur, ce qui les oblige au fortir de l'écurie à prendre cette allure ; quelquefois auffi c'eft par foibleffe de reins ou de jambes : que fi un Cheval n'eft jamais allé l'entre-pas, & qu'il s'y mette de lui-même, c'eft prefque toujours une marque qu'il a les jambes ufées ou qu'il a peu de force, & croit fe foulager par cette forte d'allure. Les Malliers dans les Meffageries, qui font ceux qui portent les panniers, prennent ce train en portant le bas, & apprennent à marcher l'amble, à mefure qu'ils fe ruinent.

Quelques ambles forcés, c'eft-à-dire, les Chevaux qui ont appris à aller l'amble avec des cordages fans y avoir aucune difpofition, ne font pas agréables : ils n'ont au fortir de l'écurie qu'un quart-d'heure d'amble au plus, après quoi ils reprennent leurs vieilles allures, ou vont un petit pas, ou un méchant trot racourci. Véritablement la plus grande partie des Chevaux Anglois vont un amble qui ne leur eft pas naturel, & qu'on leur a appris, & il n'y a point de Chevaux au monde qui aillent mieux l'amble. L'on leur forme leur amble avec beaucoup d'art ; lorfqu'ils ont deux ans, ils leur mettent des cordes ou entraves dans les herbages, & ils leur laiffent ces entraves jour & nuit jufqu'à quatre ans, qui eft environ le tems qu'on commence à les faire cheminer fous l'homme. Par cette longue habitude, ils contractent une feconde nature, & vont l'amble quand on les preffe, & leur pas naturel, quand on les laiffe aller lentement.

Je me fuis voulu mêler d'en mettre à l'amble avec des cordes & fans cordes. Ces Chevaux ne font jamais venus à la perfection de quantité que je vois venir d'Angleterre, quoique j'en euffe appris la méthode d'un des plus habiles qui fe foit mêlé d'en dreffer, car en quinze jours fans corde, il apprenoit & confirmoit un Cheval à l'amble. Mais ce qui eft arrivé aux Chevaux que j'ai voulu dreffer, eft qu'ils fe font ufé les jambes, & à force de les faire marcher cette allure contrainte, fouvent ils fe font eftropiés ; & enfin pour la plus grande partie ils ont été en un état qu'ils étoient bons à tromper, mais non à fervir utilement. Si quelqu'un a ce deffein, je ne lui confeille pas de fe fervir d'autre méthode que de celle des Anglois.

Lorfqu'un

Lorſqu'un Cheval a naturellement un train rompu, & qu'il marche quelque tems l'amble, & enſuite de trot ou de pas, il eſt fort à propos de lui mettre les entraves ou cordages, afin d'aider la nature à lui regler un train aiſuré ; ce qui réuſſira fort bien pour le faire aller un bon amble, & qu'il continuera long-tems : & ſi on ne lui mettoit point les entraves, ce qui en arriveroit de mieux, ſeroit qu'il iroit le traquenar, qui eſt une méchante allure. CHAP. XX.

Quand un Cheval a inclination à l'amble, la méthode Angloiſe l'y fait très-bien réuſſir. Le mouvement du pas eſt aſſez oppoſé au mouvement du galop, & les qualités que doit avoir un Cheval pour bien aller le pas, ſont differentes de celles qu'un Cheval doit avoir pour bien courre à la chaſſe, & même elles ſont en quelque maniere toutes contraires ; car pour bien aller le pas, il doit appuyer le pied ferme à terre, au lieu que pour bien galoper à peine doit-il toucher la terre, qui eſt une maniere de parler dont on ſe ſert pour faire connoître qu'il doit galoper legerement & facilement ; de-là vient que les Chevaux qui vont fort bien le pas, ordinairement ne galopent pas dans la perfection ; & de même ceux qui galopent très-bien, ordinairement ne vont pas ſi bien le pas ; il s'en rencontre pourtant qui marchent bien le pas & qui ont un beau galop, mais cela eſt rare ; celui qui n'ira point le pas, courra le mieux s'il a de la vigueur.

Il faut qu'un Cheval de chaſſe ſoit vigoureux, qu'il raſe le tapis avec les hanches (c'eſt-à-dire qu'il galope aſſis ſur les hanches) & qu'il ne leve pas trop haut les jambes de devant, & le tout ſans ſe peiner beaucoup ; la tête & l'encolure haute, ſans charger la main, qu'il s'ébrouë tous les tems, & s'il s'ébrouë il ſera de grande haleine. Lorſqu'on l'eſſaye, il faut remarquer s'il fournit toujours également pendant le tems qu'on le monte, & à la fin le faire partir pour connoître à l'arrêt s'il a encore de la force, ce qu'on appelle reſſource, & s'il a l'éperon fin.

Voilà ce que je vous avois promis de vous dire touchant les défauts des Chevaux : ſi vous avez bien remarqué tout ce que j'ai dit, & ſi avec attention vous les ſuivez l'un après l'autre, certainement vous ne ſerez point trompé. Si vous n'êtes pas encore aſſez connoiſſeur, prenez garde à ceux que vous choiſirez pour vous aider à les acheter ; car il ſe faut défier de ceux *quibus præter lucrum nihil eſt dulce*. Il eſt tems de finir ce Traité, qui ne peut être trop long pour ſon utilité : ſi quelqu'un le veut augmenter, il me fera un très-grand plaiſir. J'ai encore à faire remarquer quelques circonſtances néceſſaires pour l'achat des Chevaux, comme les poils, les balſanes, les

CHAP. XX. efpics & autres que je décrirai aux Chapitres fuivans, qui font affez curieux & recherchés avec foin.

Le Manege bien reglé ne peut ufer, ni ruiner les Chevaux, comme quelques gens veulent dire.

CHAP. XXI. QUoique ce foit ma profeffion d'enfeigner à monter à Cheval à la Nobleffe, & que bien des gens de qualité & de mérite foient perfuadés (tout au moins ils me l'ont fait croire) que je m'en fuis acquitté jufqu'à préfent avec honneur, je ne me fuis point mêlé d'écrire du manége ; j'ajouterai pourtant ici un mot pour répondre à ces Meffieurs, qui n'en ont qu'une médiocre teinture, & qui difent que le manége ufe & ruine les Chevaux ; ils tâchent de le perfuader à tous ceux qui veulent les écouter ; ils croyent que s'ils peuvent décrier & détruire les bons effets qui pourroient venir d'un manége bien reglé & bien entendu, ils éviteront la honte & la confufion qu'ils ont de n'y fçavoir que peu de chofe, & de vouloir paffer pour fçavans ; c'eft pourquoi fouvent contre leur propre connoiffance ils blâment la bonne école, quoiqu'ils en ayent vû réuffir de très-bons effets, feulement parce qu'ils ignorent les moyens de la mettre en ufage. Pour ceux qui ne fçavent rien du tout, on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils décrient le manége, parce qu'ils en parlent comme des aveugles des couleurs, fans fçavoir pourquoi : car à moins que d'être prévenu de cette méchante maxime de blâmer tout ce qu'on ne fçait pas, on ne peut croire qu'un manége bien entendu puiffe ruiner un Cheval. Qu'on nous faffe voir des Chevaux employés à quelque ufage que ce foit, fervir vingt-cinq ans, comme on en voit très-grand nombre avoir fervi ce tems-là avec force & vigueur dans des écoles : qu'on confidere & examine les jambes, le flanc & la bouche des uns & des autres, on trouvera celles des Chevaux de manége belles & nettes, & des autres ou molettées, arquées, rondes ou droites, le flanc alteré & avalé, & la bouche ruinée, parce que tout le but du manége eft d'affoupir les Chevaux & de les affeoir fur les hanches. Un Cheval fouple & adroit fe peinera & fe fatiguera moins que s'il étoit mal adroit, gourd & lié d'épaules & de hanches ; s'il fe peine moins, il durera plus long-tems, & s'ufera moins. De plus, comme les Chevaux finiffent prefque tous par les jambes de devant, s'ils font bien affis fur les hanches, les reins & le derriere porteront toute la peine ; ainfi ils fe conferveront faine & entiere la partie la plus foible & qui fe ruine la premiere, qui eft le devant : en outre

qu'eſt-ce qui donne la ſoupleſſe & l'adreſſe aux Chevaux, & qui les oblige de marcher & courre ſur les hanches, ſi ce n'eſt le manége bien reglé ? Même pour le pas on peut éprouver ſi un jeune Cheval qu'on aura trotté quelque tems dans les regles, n'ira pas la moitié mieux qu'auparavant, plus vîte, plus legerement & plus agréablement : c'eſt une affaire de fait qui ne reçoit point de replique, que j'ai éprouvée cent fois, & même j'ai eu des Chevaux de dix ans qui n'avoient jamais été le pas depuis qu'on s'en ſervoit ; je les ai fait aller très-bien le pas. Véritablement ils avoient l'éperon fin & la bouche paſſable, non pas un, mais quantité ; cela ſe peut-il faire ſans manége & ſans art ? Eſt-ce gâter un Cheval s'il n'a point de pas, de lui en donner ? & qui fait cela que l'école bien reglée ? Eſt-ce gâter un coureur Anglois ou François de le faire courre ſur les hanches, d'abandonné ſur les épaules qu'il étoit ? fera-t'on cela ſans art & ſans être homme de Cheval ? Non aſſurément, Meſſieurs du bel air diront que cela ſe fera à force de courre, je le veux encore ; mais à force de courre, fera-t'il ſur les hanches ? Il y ſera peut-être lorſqu'il ſera ruiné & n'aura plus de jambes. Pour le flanc, perſonne ne doute que la trop grande quantité de foin ne contribue à rendre les Chevaux pouſſifs ; au manege on ne leur en donne que ce qu'il en faut pour les faire boire, à la campagne on les en creve, pour rétablir par cette grande nourriture les eſprits & la graiſſe que le travail a conſommé. Une marque que le manége ne les peine & ne les travaille pas, eſt qu'on y entretient les Chevaux gras à pleine peau, avec la moitié moins de nourriture que ce qu'on donne aux Chevaux de campagne. Je croi qu'on peut conclure ce diſcours par une maxime véritable, qui eſt que le manége bien entendu, eſt au Cheval, ce que l'art du Lapidaire eſt au diamant brut, puiſque d'une maniere de cailloux, il devient par l'art de l'ouvrier un ornement digne des Rois ; & le ſçavant Ecuyer par ſon art donne la ſoupleſſe & augmente la gentilleſſe au Cheval, lui facilitant les moyens d'employer agréablement ſa force & ſon nerf, & le met en état de ſervir aux Rois, de les tirer des plus grands perils, & de les faire admirer dans les pompes & dans les carouſels : ce qui n'auroit pas été ſans le ſecours du manége, comme le diamant ſeroit demeuré une eſpece de cailloux ſans l'art du Diamantaire. Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette matiere, ſi je ne ſortois pas des limites que je me ſuis preſcrit : ſi quelqu'un y prend goût, & que ſa curioſité le pouſſe à en ſçavoir davantage, qu'il liſe l'ouvrage de Monſieur de la Broue, & celui du Duc de Neucaſtel qui eſt plus récent, il verra qu'il y a autant de difference d'un Cheval monté dans ſa jeueſſe par un Hom-

me de Cheval, à un autre qui ne l'a pas été, qu'il y en a d'un Maître à danser à un Crocheteur. Et de plus le Cheval qui aura été pris dans les bonnes regles, durera & se conservera au double de ce qu'il auroit fait.

Les noms de divers poils, avec les instructions qu'on en peut tirer.

CHAP. XXII.

COmme le poil des Chevaux donne assez de connoissance de leur temperament & de leur constitution naturelle, il est très-à-propos de déclarer ce que l'experience m'en a fait connoître, puisque sans doute du temperament & de la constitution du Cheval dépend sa bonté & son prix. Il faut donc commencer par les noms des poils, par leurs differences, & ensuite déduire ce qu'ils ont de bon & de mauvais.

Quoique l'on dise communément & véritablement de tous poils bons Chevaux, & de toutes marques bons lévriers, il y a néanmoins beaucoup à considerer. Il faut premierement sçavoir que pour parler en termes propres, on dit de quel poil est un Cheval, & non point de quelle couleur. Le plus ordinaire de tous les poils est le bai, dont il y a de plusieurs sortes; il n'y a personne qui ne sçache qu'un Cheval bai est celui qui est de la couleur d'une châtaigne, plus ou moins claire ou obscure, & c'est ce que le peuple dit être rouge.

Il y a des bais clairs, il y a des bais dorés qui tirent sur le jaune: les bais châtains approchent le plus de la couleur de la châtaigne; quelques-uns sont bais à miroir, c'est-à-dire, qui ont des marques plus brunes sur la croupe, qui rendent la croupe pommelée: on dit seulement pommelé aux gris, & pour les bais on dit à miroir, ou mirouetté.

Bai brun est celui qui est presque noir, hors qu'il a du feu au flanc & au bout du nez; ce feu n'est autre chose que des poils tirans sur le roux aux flancs & au bout du nez: on les appelle bai brun, ou brun bai.

Tous ces bais, & même les bais clairs, ont toutes les extrêmités & les crains noirs, & jamais il n'y a eu Cheval bai qu'il n'eût les extrêmités, les crins & la queue noires.

Le poil noir est connu de tout le monde; il y en a de deux sortes; noir-mort, qui est le plus beau, c'est un noir fort vif; & noir mal teint, qui s'explique de soi-même.

Il y a plusieurs façons de gris; le gris étant un poil mêlé de noir & de blanc, les uns en ont plus, les autres moins, & differemment placé, ce qui en fait la difference; gris tisonné ou charbonné, est celui qui a des marques toutes noires, éparses çà & là sur le poil

blanc, qui font larges comme la main ou environ. CHAP. XXII.

Gris pommelé eft un poil très-commun ; les Chevanx ont fur la croupe ou fur le corps, du noir & du blanc mêlé comme des rouelles.

Gris argenté, eft un gris vif & beau, où il y a peu de noir mêlé, & feulement affez pour le diftinguer du blanc.

Gris tourdile, eft un gris pommelé, car le mot de tourdille eft tiré de l'Efpagnol, qui fignifie gris pommelé.

Gris fale, eft un poil gris mêlé prefque tout de noir ; c'eft un poil affez beau quand les crins font blancs ; gris brun eft le même, qui a beaucoup de noir & peu de blanc ; gris rouge, celui où il y a bai mêlé avec le noir, qui eft très-bon.

Des Chevaux pies, il y en a de noirs, de bais & d'alzans ; leur nom vient de la reffemblance qu'ils ont avec les pies ; ils ont du blanc jufqu'au-deffus du jarret, ou du genouil, d'autres en ont en d'autres endroits du corps, le moins de blanc qu'ils ayent, c'eft le mieux pour la bonté.

Rouhan eft un poil affez bon & plus que les précédens : il y en a de plufieurs façons, à fçavoir.

Rouhan vineux, qui a la couleur approchante de celle du vin.

Rouhan caveffe de maure, eft celui qui a la tête & les extrêmités noires ; quelques-uns les appellent cap de maure.

Le poil d'étourneau approche du gris brun ou du noir, hors des poils blancs qui font parfemés dru & menu par le corps du Cheval, qui l'empêchent d'être noir ; on l'appelle poil d'étourneau, à la reffemblance que fon poil a avec le plumage d'un étourneau.

Auber, mille fleur, ou fleur de pefcher, eft prefque la même chofe ; ce font des poils rarement fenfibles, mais ils font beaux & plaifent, ils approchent de la couleur des fleurs de pefcher.

Alzan eft un bai tirant fur le roux, c'eft comme rouffeau aux hommes, avec cette difference qu'il y a peu d'alzans qui ne foient bons, & fur tout ceux qui ont les extrêmités noires, fçavoir queue, crin & jambes.

Il y a plufieurs fortes d'alzans, & la difference fe tire particulierement des crins & de la queue, dont le poil eft different du corps.

Alzan poil de vache, avec les crins blancs, ou avec le crin de même couleur.

Alzan clair a ordinairement les crins blancs, & ne vaut guéres.

Alzan ordinaire, qui n'eft ni brun ni clair, c'eft celui qu'on nomme alzan fans faire aucune diftinction.

Alzan brulé eft un alzan fort brun, il doit avoir les extrêmités &

CHAP. XXII. les crins noirs, rarement les voit-on autrement, le poil eſt bon & beau.

Preſque tous les alzans, hors ceux qui ont les flancs lavés & les extrêmités blanches, ont l'éperon fin, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont très-ſenſibles, & ils ſont preſque tous coleres.

Il y a d'autres poils mêlés comme du rubican, qui eſt lorſqu'un Cheval noir ou alzan a du poil blanc ſemé çà & là, & ſur tout aux flancs; on l'appelle rubican.

Poil de fouris, s'explique aſſez de lui-même, il y en a avec la raye noire ſur le dos, d'autres ont les jambes & les jarrets rayés comme certains Mulets, & les crins & queues noires, d'autres non, quelques-uns clairs, & les autres obſcurs : ces derniers qui ont les extrêmités noires, ſont de grand ſervice.

Louvet eſt un poil de loup, il eſt clair aux uns & brun aux autres; & s'ils ſont fort clairs, ils approchent des Iſabelles, ils ont preſque toujours la raye au long du dos, ou la doivent avoir, & les extrêmités noires; ils ſont ordinairement bons.

Tigres, ce ſont les tiſonnés ci-devant, hors que les taches ſont moins larges.

Il y a certains Chevaux qu'on nomme porcelaine, pour avoir le corps blanc, couvert de taches bizarres, comme on en voit ſur les vaſes de porcelaines, ces ſortes de poils ſont rares, & ſont propres pour paroître dans les jours de pompe & d'éclat, ſi le Cheval a les autres qualités pour ſe faire remarquer.

Du mêlange de divers poils, ils'en fait de pluſieurs façons, mais on les nomme du poil avec lequel ils ont le plus de rapport, & dont ils approchent de plus près en couleur.

Ayant donné les noms & la couleur du poil, il faut tirer des indices pour juger du temperament du Cheval, & de l'humeur qui domine; ce qui fera connoître s'il a du feu, s'il eſt peſant, ou s'il eſt vigoureux; par ce moyen connoiſſant bien le poil, on pourra avec plus de certitude acheter un Cheval, faiſant toujours fond ſur les remarques précedentes, & l'on pourra mieux ſe gouverner à purger & à traiter les Chevaux, ſi on eſt aſſez malheureux pour en avoir de malades, bien que Monſieur le Duc de Neucaſtel traite de ridicules ceux qui s'attachent aux poils & aux marques, pour tirer quelque connoiſſance de leur bonté. Je le croi ſeul dans cette penſée, quoique d'ailleurs fort entendu aux Chevaux. Il ſe mocque encore de ceux qui diſent que les Chevaux ſont compoſés & entretenus par les quatre Elemens; il dit qu'on eſt entretenu par le boire & par le manger, il eſt vrai, mais le boire & le manger ſont compoſés des quatre Elemens.

Les Chevaux font composés de mêmes humeurs que les Hommes, par un certain rapport aux élemens ; les Medecins en font de quatre fortes, fur lefquels ils reglent les temperamens, qu'ils appellent fanguins, bilieux, pituiteux & melancoliques. Nous en parlerons plus au long en traitant de la purgation à la fin de cette feconde Partie : il fuffit préfentement de dire que le fang a du rapport à l'air, la bile au feu, la pituite ou flegme à l'eau, & la melancolie à la terre ; de forte que pour proceder à la connoiffance de l'humeur qui domine, vous ne vous contenterez pas de remarquer la couleur du poil, vous ajouterez à cette remarque la confideration des actions principales, & fi vous trouvez qu'elles conviennent avec le poil, vous pourrez conclure avec certitude du veritable temperament du Cheval.

Suppofé cette conformité ou rapport des élemens avec les humeurs, il faut fçavoir les poils où ces humeurs dominent, ce que je vais déduire, fans néanmoins m'en rendre abfolument garand, car cette obfervation pouvant manquer en diverfes rencontres, je ne prétends pas la faire paffer pour une demonftration infaillible, ni en établir une fcience affurée, j'en parle felon l'experience que j'en ai, qui ne m'a guéres trompé ; mais puifqu'il y peut avoir de l'exception, vous en uferez difcretement. Les quatre poils principaux qui ont du rapport aux quatre humeurs, & de la conformité aux élémens, font les fuivans : Le noir eft ordinairement melancolique, c'eft-à-dire, que la melancolie domine dans le corps du Cheval de ce poil, & prévaut fur les autres humeurs : fi le Cheval noir a une pelotte au front, & quelque pied blanc, c'eft une bonne marque, ces Chevaux ont de la force & du cœur. S'il eft noir zain, c'eft-à-dire, fans aucune marque blanche, il fera melancolique, & par conféquent terreftre, pefant, & fouvent de deux cœurs, c'eft-à-dire qu'il aura la volonté double, une d'obéir, ne pouvant refifter, ayant été gagné par les regles de l'art, & l'autre de répugner à l'obéiffance. Les Hongrois tiennent pour une chofe affurée, que le Cavalier monté fur un Cheval noir, eft plus heureux à la guerre que fur un Cheval d'un autre poil, quoique le Cheval fût zain : je crois qu'ils fe fondent fur ce que les Chevaux noirs font très-rares en leur pays, & qu'on les voit moins de loin.

Les Efpagnols font un fi grand cas d'un Cheval zain, qu'ils ont un Proverbe qui dit *Morcillo fin fennal, muchos lo quieren, y pocos lo kan*, voulant eftimer bien heureux ceux qui ont un Cheval zain.

En France on tient pour malheureux les Chevaux zains, & l'on croit que tout Cheval qui n'eft pas marqué en tête eft défectueux, & ce n'eft pas fans raifon.

CHAP. XXII. L'alzan eſt bilieux, & a du rapport avec le feu : il ſera donc colere, ardent, leger, & aura de la diſpoſition à ſauter.

Les alzans clairs & obſcurs ſont bilieux, plus ou moins à proportion du poil ; s'ils ont des marques blanches, c'eſt un bon ſigne, parce que le blanc eſt une marque de flegme, qui tempere par ſa froideur l'ardeur de la bile, & rend le Cheval excellent.

S'il eſt alzan obſcur, il a de la melancolie mêlée, & d'autant mieux, parce que par ſa peſanteur elle fixe la bile, & rend le Cheval capable de concevoir ce qu'on lui veut enſeigner, & fait qu'il a ordinairement la memoire bonne.

Le Cheval blanc eſt flegmatique & pituiteux, & par conſéquent pareſſeux & mol. Les Chevaux de ce poil ont rarement de la diſpoſition, & ſe chargent de chair devenant fort gras. Il ne faut pas ſur cette obſervation condamner tous les Chevaux blancs, car il en naît peu de ce poil. J'ai vû beaucoup de Chevaux blancs grands ſauteurs, fort diſpos & agiles ; mais ils avoient été gris & ſont devenus blancs en vieilliſſant, comme il arrive preſque toujours. Les Chevaux blancs mouchetés à la tête, au col & aux épaules, ſont très-bons, s'ils le ſont par tout le corps encore meilleurs ; mais ſi le train de derriere l'eſt, & non celui de devant, ils ne ſeront que très-rarement bons.

Le poil blanc où il y a du noir mêlé, fait une bonne diſpoſition, comme nous avons dit.

Le poil de cerf s'explique aſſez par la reſſemblance à celui d'un cerf ; s'il a les extrêmités noires, ſçavoir crin, queue & jambes, il ſera bon ; & s'il a la raye noire, encore meilleur.

Les Chevaux bais ſont ſanguins, qui eſt un très-bon temperament, ils ſont ordinairement gais, ils mangent avec ardeur, & marchent délibérement.

Si un Cheval ſe trouve avec une juſte proportion participer de tous les élemens enſemble, il ſera parfait. Je vais décrire les meilleurs de ceux qui participent de ce mêlange de temperament.

Le bai châtain bien vif & bien coloré, tient du ſang ſon principal temperament, qui eſt le plus excellent : ils ont toujours les extrêmités noires, ce qui ſignifie qu'il y a de la melancolie ; cette vivacité du poil vient de la bile ; la pelotte au front dénote le flegme : ainſi ſi vous voyez que les quatre humeurs ſe trouvent aſſemblées avec un juſte temperament dans le Cheval, il ne peut manquer d'être excellent, ſur-tout le ſang prédominant comme il fait ici.

Avec un peu d'experience & de bon jugement il eſt facile de ti-

rer

rer les mêmes conféquences des autres mélanges que je pourrois mettre ici ; mais il feroit long à expliquer, & peut-être peu utile ; il fuffit de rapporter quels font les meilleurs poils en géneral. CHAP. XXII.

Le gris pommelé eft excellent.

Le poil d'étourneau qui a les yeux bons, ne peut manquer d'être bon.

Le rouhan caveffe de maure, ou cap de maure, eft très-excellent, fier & hardi.

L'alzan obfcur, qu'on dit alzan brûlé, n'a jamais manqué.

Voilà un abregé des plus excellens poils, qui font les mieux temperés, & les plus eftimés. Après ceux-là, ceux qui en approchent le plus font les meilleurs, bien que de tous poils il fe trouve de bons Chevaux.

Ce raifonnement avec un peu d'experience vous fera connoître que les Chevaux qui ont trop de blanc, font ordinairement foibles ; c'eft un poil que nous avons obmis, dont la couleur s'explique d'elle-même.

Les fleurs de pefcher, mille-fleurs, ou aubert, & ceux qui les approchent, font peu fenfibles, & fouvent de peu de valeur, quoique leur poil foit beau.

La raifon pourquoi le gris pommelé eft excellent, vient felon notre raifonnement, de ce que fon flegme eft animé par la colere adufte, ou bile brûlée, & ainfi il eft moins pefant ; & de ce mélange de bile & de flegme il refulte un excellent temperament, plein de cœur & de force, quoique peu fenfible à l'éperon pour l'ordinaire.

Il y auroit ici ample matiere pour faire croître ce Volume fur les differens poils, & fur leurs proprietés, on pourroit facilement faire ici l'habile homme, & le grand difeur ; mais le Lecteur tirera affez d'éclairciffement de ce difcours, pour être fatisfait fur cette matiere, que nous quitterons pour expliquer les balzanes.

Des marques blanches que les Chevaux ont aux jambes, qu'on appelle balzanes.

IL y a des connoiffeurs qui font grand fondement fur les balzanes des Chevaux, & croyent ces marques fi indubitables, que fur une bonne balzane, ils acheteront un Cheval, fans s'attacher aux autres remarques beaucoup plus effentielles. Les Efpagnols quoiqu'ils n'ayent pas d'eftime pour les Chevaux arzels, ne font pas tout CHAP. XXIII.

CHAP. XXIII. leur fondement ſur les balzanes, car ils diſent en proverbe que la bonté eſt plus à priſer que les bonnes marques, *bondad vince ſennal.*

Tout le fondement & toute l'aſſurance qu'on prend des balzanes, vient de la ſeule experience qui nous guide en cette rencontre. Cette experience eſt fondée ſur le raiſonnement, en quelque maniere, car les marques blanches temperent par leur flegme le feu de la colere, & la ſubtilité du ſang, & ainſi des autres ; mais pour ce qui eſt de leur ſituation, c'eſt la remarque qu'on a fait, que les Chevaux avec une telle marque ſituée en un tel endroit ont été fort bons, le long uſage l'a confirmé ; la judiciaire dont bien des gens ſont entêtés, n'a pas un fondement plus aſſuré que les balzanes. Quelques-uns nomment le pied droit ou gauche d'un Cheval, quelqu'autres diſent le pied de la lance ou de la main de la bride : nous dirons le pied du montoir ou hors du montoir, comme le plus commun & le plus connu : tous les termes ſont bons, pourvû qu'on s'entende ; & comme je n'ai d'autre but que d'être intelligible à tout le monde, j'ai choiſi le plus uſité : pour exprimer les pieds de devant, l'on dit les mains du Cheval, mais je ne me ſervirai point de ce terme, quoiqu'il ait été autrefois uſité dans le métier par quelques-uns.

Ce mot de balzan eſt emprunté de l'Italien pour exprimer un pied blanc : le balzan du pied hors du montoir de derriere, quoique le Cheval ait d'ailleurs de bonnes qualités, & qu'il ſoit tenu pour bon par les actions qu'il nous fait remarquer, eſt rarement une bonne marque : on le tient malheureux pour un jour de bataille ; que ſi le Cheval a la pelotte au front, ou le chanfrain blanc (qui eſt la face) il diminuera beaucoup de valeur : on nomme ces Chevaux arzels ; *cavallo arzel, guardaze del*, dit le proverbe Eſpagnol, & j'ai connu de très-habiles connoiſſeurs qui n'auroient pas acheté un Cheval de prix qui auroit été arzel, je ne m'arrêterois pas en ſi beau chemin, quitte pour ne le point mener à la bataille, ſi l'on avoit cette ſuperſtition qu'il y ſeroit malheureux, du moins on le garderoit pour la paix : que ſi c'étoit un Cheval d'un prix ordinaire qui auroit toutes les bonnes qualités d'ailleurs, je l'acheterois ſans ſonger ſeulement qu'il eſt arzel.

Le chanfrain blanc eſt un vieux mot fort en uſage, pour ſignifier que la pelotte ou l'étoile qui eſt au milieu du front, s'alonge juſqu'auprès du nez, ſans toucher aux ſourcils, ni aller à l'extrêmité du nez : on l'appelle belle face, & la marque eſt paſſablement bonne ; que ſi le blanc touche aux ſourcils ou continue juſqu'au bout du nez, ce ſera une méchante marque. L'on dit communé-

ment que l'étoile boit, ou que le Cheval boit dans ſon blanc, ce qui eſt mal parler. CHAP. XXIII.

Le blanc du pied du montoir ſeul eſt bon, & s'il a la pelotte au front, ce ſera la meilleure de toutes les marques ; très-rarement on l'a vû manquer, pour moi j'ai vû très-peu de méchans Chevaux avec cette marque. En Allemagne ils font une telle eſtime de cette marque, qu'elle fera encherir de beaucoup un Cheval; s'il trouſſe fort haut les jambes en trottant, c'eſt-à-dire, qu'il ait du mouvement avec cette marque, il doublera de prix dans les Foires, mais je n'en donnerois pas une piſtole davantage s'il n'a tout ce qu'on lui doit ſouhaiter d'ailleurs. Quand un Cheval trouſſe fort haut les jambes en trottant, on dit qu'il a un beau mouvement, qui eſt la plus belle action qu'on puiſſe ſouhaiter pour le manége, elle eſt d'un médiocre uſage pour le ſervice.

Le balzan des deux pieds de devant tous ſeuls, eſt une méchante marque, & qui eſt aſſez rare ; j'ai vû fort peu de Chevaux l'avoir, & ils ne valoient guéres, on les croit malheureux; s'ils avoient les deux pieds de devant blancs & un de derriere, avec la pelotte au front ; elle diminueroit en quelque façon ſa mauvaiſe marque, mais non pas entierement. Ceux qui ont trop de blanc à la tête, on dit qu'ils ont le cerveau trop humide, & par conſéquent qu'ils ont une ſource de beaucoup d'infirmités, ſur-tout de celles qui proviennent de froid & d'humidité.

C'eſt une maxime génerale pour les balzanes, que tout Cheval qui aura plus de blanc devant que derriere, ſera mal marqué & défectueux en ce point.

Le Cheval qui a les deux pieds de derriere blancs, eſt bien marqué, on doit le placer entre les bons, & le tenir pour heureux, particulierement lorſqu'il a la pelotte au front. S'il a la face ou le chanfrain blanc, il ſera paſſable ; ſi avec cela il avoit les teſticules petits, il ſeroit très-bon.

Le balzan des deux pieds de derriere, & d'un de devant, ſans être marqué en tête, ſera mal marqué, mais s'il eſt marqué en tête, c'eſt-à-dire, qu'il ait la pelotte ou le chanfrain blanc, il pourra paſſer pour bon.

Ces balzans des trois pieds, marqués en tête, l'Italien les appelle Cheval de Roi, je ne ſçai pourquoi, car je ne vois pas qu'ils ſoient meilleurs que les autres : peut-être les nomme-t'on Cheval de Roi, parce que dans les écuries des Rois les Chevaux travaillent peu, & que le balzan de trois étant de médiocre travail ſera bon pour un Roi.

CHAP. XXIII. Il y a des Chevaux qui ont des balzanes qu'on appelle travat, d'autres traſtravat, nous expliquerons le tout.

Le balzan du pied hors du montoir de devant, & hors du montoir de derriere, qui eſt de même côté, s'appelle travat, parce que les deux pieds de ce même côté ſont blancs, qui eſt une mauvaiſe marque, & ces Chevaux, outre qu'ils ſont ſujets à ſe laiſſer tomber fort aiſément, ne ſont pas tenus pour bons.

Le balzan du pied du montoir de devant, & hors du montoir du derriere, eſt dit traſtravat, à cauſe que les balſanes traverſent; il eſt pire que liarzel, & quoiqu'il ait la pelotte au front, il ne vaudra guéres mieux.

Le balzan du pied hors du montoir de devant, & du pied du montoir de derriere, eſt encore traſtravat, car il traverſe auſſi-bien que le précédent, il n'eſt guéres meilleur que l'autre; beaucoup de perſonnes croyent que la marque eſt très-bonne, ſur-tout ſi les Chevaux ont la pelotte au front; mais j'ai vû le contraire dans tous ceux qui ſont traſtravats de la ſorte, la marque en tête diminue un peu de la mauvaiſe, & non du tout.

Le balzan des quatre pieds, c'eſt-à-dire, qui a les quatre pieds blancs, eſt loyal & de bonne nature; mais il a peu de force, & les pieds de devant ſont caſſans à cauſe de la corne blanche.

C'eſt une maxime que plus le balzan monte haut dans la jambe du Cheval, moins il vaut, car il approche plus de la pie, deſquelles il s'en trouve peu de bonnes, & on dit que ces Chevaux ſont chauſſés trop haut; la raiſon pourquoi les pies & les balzans chauſſés trop haut ſont défectueux, vient de ce que le flegme dénoté par le poil blanc domine trop, ce qui rend les Chevaux foibles.

Si les balzanes finiſſent par le haut en dentelles, ou bien qu'elles ſoient mouchetées de noir, ſi la balzane eſt bonne marque, la moucheture la perfectionne; que ſi la balzane étoit mauvaiſe marque, la moucheture la rendra moins mauvaiſe; la raiſon peut venir de ce que la pituite ne domine pas ſeule, & qu'elle eſt corrigée par quelqu'autre humeur qui lui donne de la vigueur: mais la raiſon de la bonté ou de la défectuoſité dans toutes ces marques eſt fort obſcure, le meilleur eſt de s'en rapporter à nos ancêtres, ou d'en croire ce qu'on voudra.

Les balzans herminés ſont ceux qui ſur le balzane ont des taches noires autour de la couronne. La marque eſt excellente; ſi la balzane eſt bonne, elle la perfectionne; ſi elle eſt défectueuſe, elle la corrige; ſi elle eſt médiocre, l'hermine la rend bonne: enfin je puis aſſurer que tous les Chevaux herminés que j'ai vû, ont réuſſi.

S'il y a quelque raiſon pour le travat ou traſtravat, qui nous faſſe connoître ſon peu de valeur, c'eſt que les deux pieds voiſins ne ſont pas d'égale force. Il y en a qui vont plus loin, & qui diſent que les deux pieds blancs qui rendent le Cheval travat, ſont joints enſemble dans le ventre de la Cavale, quand le Poulain y eſt: ſi vous avez la curioſité d'en ſçavoir la verité, il faut voir une Cavalle qui ſoit morte étant pleine; ces deux pieds blancs étant joints enſemble dans le ventre de la mere, par l'inclination & ſympathie qu'ont ces deux parties à ſe rejoindre, le Cheval ſe mêle les jambes & s'embarraſſe plus facilement lorſqu'il court avec beaucoup de violence & de furie. Si cette raiſon vaut pour le travat, elle eſt encore plus forte pour le traſtravat, où les pieds ſe croiſent: ce qui fait que dans la courſe il s'embarraſſe, & s'abbat plus facilement. Cette raiſon pour ces deux ſortes de balzanes eſt tirée de quelques Italiens; il y a même des Allemands qui ont écrit ſur cette matiere, & qui conviennent en ce point, elle vous paroîtra ſans doute un peu délicate auſſi-bien qu'à moi. CHAP. XXIII.

L'étoile ou pelotte au front étant ſeule, paſſe pour très-bonne marque.

Un, deux, ou trois, ou deux en croix, eſt une maniere de parler aſſez eſtimée, dont on ſe ſert fort ſouvent pour exprimer en peu de mots toutes les bonnes marques d'un Cheval: un, ſignifie la pelotte au front qui eſt une bonne marque; deux, la pelotte & le pied du montoir de derriere blanc, c'eſt encore une très-bonne marque; trois, veut dire la pelotte au front, & les deux pieds de derriere blancs qui eſt une bonne marque; & deux en croix, eſt le traſtravat, duquel le pied du montoir de derriere; & le pied hors du montoir de devant ſont blancs: lorſque vous aurez lû cet article, & qu'on vous dira pour les marques, un, deux, ou trois, ou deux en croix, vous le ſçaurez peut-être mieux que celui qui vous le dira.

Le chanfrain blanc ou belle face eſt de même; ſi la marque blanche eſt diſcontinuée dans le milieu de la face, le Cheval ſera peut-être bizarre & fantaſque.

Si la marque eſt interrompue, & le pied de derriere du montoir blanc, ce ſera une bonne marque, qui amandera la précédente.

Les Chevaux mouchetés de blanc ſur le noir, ſi c'eſt par tout le corps, ſont bons; ſi c'eſt ſeulement aux flancs, à la croupe & au col, eſt un ſigne indifferent; cette moucheture n'étant nullement naturelle, mais ſenlement cauſée par les mouches, lorſque le Pou-

 lain étant encore jeune & foible, n'a pû se défendre de leurs atteintes, dans les endroits où paroissent les mouchetures, desorte que par leurs piqueures elles lui ont entamé le cuir, & fait venir ces taches blanches.

Cette remarque est seulement bonne pour les Chevaux nés aux pays chauds, comme en Espagne, Barbarie, Italie, Turquie & autres pays Meridionaux ; car pour ceux de la Frauce Septentrionale, les mouches n'y sont pas si vigoureuses. Le Cheval blanc tout moucheté de noir est très-excellent, de grande fatigue, & dure très-longtems ; celui qui est moucheté d'alzan ou de bai, est aussi bon que le précédent.

Le Cheval qui sera seulement moucheté sur la machoire & sur le nez, ou autres endroits de la tête, sera fier, superbe, & souvent traitre, à ce qu'on dit.

Les Chevaux zains sont ainsi appellés lorsqu'ils sont tout d'un poil, & n'ont aucune marque sur le corps ; j'entends ici des poils obscurs, car un Cheval blanc n'est pas dit zain pour n'avoir point de noir, mais de tout autre poil que blanc, & approchant de ce poil : ceux qui n'ont aucune marque blanche naturelle sont dit zains.

Plus le Cheval zain est de poil obscur, plus il est défectueux & moindre en valeur : on dit communément que les zains sont tous bons ou tous mauvais.

Les Chevaux alzans ou de poil tirant sur le roux, ou qui dénotent une complexion bilieuse, quand ils sont zains, ils sont beaucoup coleres ou très-ardens, parce que la nature du feu étant legere & volatile, s'il n'y a quelque flegme pour la fixer, dénoté par la balzane, ou marque blanche pour en moderer l'ardeur, cette bile lui altere le sang ; & le Cheval de sa nature étant de complexion chaude & seche, si la bile vient à exceder sans aucun frein, elle rendra un Cheval ardent, fier & malin, & qui par un trop grand desir d'aller en avant, pourra manquer de bouche.

Les Chevaux de Hollande, de Frise, & autres qui sont destinés pour tirer, se rencontrant zains, les Maquignons de ce païs-là font une étoile ou pelotte artificielle, afin qu'on les puisse mieux appareiller avec ceux qui ont la pelotte au front ; mais il est aisé de remarquer qu'on a usé d'artifice, en ce qu'au milieu de la pelotte il y a une espace sans poil, & les poils blancs qui composent la pelotte ou étoile, sont plus longs de beaucoup que les autres.

Je pourrois ajouter ici la maniere de la faire, mais j'ai jugé plus à propos de vous la donner à la fin de cette seconde Partie ; pour en parler sincerement, elle m'a manqué plus souvent qu'elle ne m'a

réussi ; il n'y a que les Hollandois qui sçachent le tour de main pour bien faire une pelotte. CHAP. XXIII.

Après avoir discouru des indices qui se tirent des differens poils, & de la diversité de leur mêlange, ensuite des balzanes bonnes & mauvaises, il faut parler de la conjecture que les épics nous pourront donner.

Des épics ordinaires, & de ceux qui sont extraordinaires aux Chevaux.

UN épic sur un Cheval n'est autre chose qu'un certain retour de poil fait presque à la façon d'un petit œillet : il y en a qui sont communs à tous les Chevaux ; il y en d'autres qui sont extraordinaires & particuliers, & c'est de ceux-ci dont je veux parler. Ces épics ou retours de poils sont causés par abondance de chaleur ou de froid ; si c'est par abondance de chaleur, le poil monte en haut ; si c'est par abondance de froid, le poil tourne en bas. CHAP. XXIV.

Tous les épics qui naissent extraordinairement avec le Cheval, quand il ne les peut voir, sont de très-bonnes marques ; que s'ils sont situés aux endroits où ils puissent les voir pliant le col, par exemple sur le cœur, c'est un mauvais signe ; de raison à cela je n'en sçai point.

Si le Cheval a sur le front deux ou trois épics séparés ou joints ensemble (ce qui auroit la forme de l'épée Romaine, de laquelle nous parlerons incontinent) il aura une très-bonne marque, & très-heureuse, qui seule est capable de corriger toutes les autres mauvaises marques qu'il pourroit avoir ; la derniere est meilleure encore que la premiere ; celui qui portera cette marque, sera loyal & fidele à son Maître.

Si une pareille marque est à l'endroit du pli de la cuisse par derriere environ le lieu où l'extrêmité du tronc de la queue peut aboutir, la marque sera très-bonne ; & si comme à la précédente, il avoit quelques mauvaises marques d'ailleurs, elle les pourroit corriger.

L'épée Romaine est la meilleure de toutes les marques, c'est un épic qui s'allonge tout au long du col contre le haut de l'encolure près de la criniere ; s'il y en a une de chaque côté de l'encolure, la marque en est d'autant meilleure.

Il y a des Chevaux Turcs, Barbes & d'Espagne, qui ont le coup de lance, tout le monde fait grand cas de cette marque, & les Chevaux qui l'ont sont extrêmement estimés, elle est située à

CHAP. XXIV. l'épaule ou à l'encolure, aux uns plus haute, aux autres plus baſſe, qui eſt l'endroit où l'on dit que l'eſtalon l'a reçue autrefois ; & tant pour la ſatisfaction des curieux, que pour l'explication de cette marque, j'en rapporterai l'hiſtoire qu'on eſtime veritable ; mais qu'elle le ſoit, ou fabuleuſe, comme il y a beaucoup d'apparence, en voici la teneur.

Un Cheval Turc des plus excellens du pays, ſous un Géneral d'armée, quelques-uns diſent que c'étoit un Barbe ſous un Roi de Thunis, reçut dans une bataille un coup de lance à l'épaule ; étant eſtropié du coup on le mit au haras pour en avoir race, comme d'un très-excellent eſtalon, tous les Poulains qui en ſont provenus ont eu la même marque du coup, qui a paſſé à tous ſes fils & petits-fils, & la marque a depuis toujours paſſé pour avantageuſe.

L'on connoît ce coup à l'épaule ou au col, où il y a un creux ſans aucun apparence de cicatrice, il ſemble qu'il y ait eu grande playe, à cauſe de la cavité qui eſt reſtée ; le coup ſe voit quelquefois au devant de l'épaule, quelquefois au bas de l'épaule, & quelquefois à l'encolure : il y en a qui aſſurent que le coup traverſa. Voilà ce que j'ai appris du coup de lance, & je l'ai vû à des Barbes, à des Turcs & à des Chevaux d'Eſpagne, tous très-excellens.

En voilà ſuffiſamment pour l'inſtruction des poils, balzanes & épics: il ſemble que nous avons fait ici une longue digreſſion, je crois pourtant que cette connoiſſance eſt néceſſaire, ou tout au moins curieuſe à celui qui veut acheter un Cheval, comme auſſi à ceux qui les aiment, ou du moins qui en veulent diſcourir.

Pour connoître ſi le Cheval qu'on veut acheter mange bien, & s'il a le ticq.

CHAP. XXV. QUand ſur toutes les marques que nous venons de décrire, vous aurez conſideré un Cheval en gros & en détail, avant que de conclure le marché, il faut voir s'il mange bien, car de-là dépend le bon travail ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait de grands mangeurs qui travaillent médiocrement, d'autres qui ne travaillent point ; mais il y a très-peu de grands travailleurs qui ne mangent fort bien.

On peut en quelque façon juger à voir le Cheval bien gras & avec un bon ventre, qu'il mange bien, mais il s'y faut peu fier, on s'y trompe facilement : un Cheval peut être empâté depuis long-tems par un très-grand ſoin, dans un long ſéjour à l'écurie un Cheval engraiſſera, qui d'abord ſe dégoûtera par le moindre travail : mais ſi lui ayant donné une bonne meſure d'avoine, il la mange continuellement,

lement ſans intermiſſion, & ſans jamais lever le nez de deſſus qu'elle ne ſoit achevée, ce ſera un ſigne qu'il mangera bien l'avoine, ce qui eſt beaucoup. CHAP. XXV.

Il y en a qui en mangeant l'avoine, levent la tête hors de la mangeoire pour la mâcher, & continuent ſans interruption à la manger toute : ceux-là mangent bien ; mais en levant la tête hors de la mangeoire, ils répandent beaucoup d'avoine, & font ſouvent cette action d'inquietude, ſur tout s'ils regardent derriere eux ; mais pour bien manger comme un Cheval doit faire, il faut depuis qu'il a mis le nez ſur l'avoine, qu'il ne l'en retire point qu'elle ne ſoit mangée : quelque avidité qu'un Cheval témoigne en mangeant ſon avoine, s'il la quitte pour manger du foin, je ſuppoſe que l'avoine ne ſoit pas puante, aſſurément on peut juger qu'il ne mange pas bien.

Si le Cheval a peu de corps ou de flanc, on ne le doit prendre qu'à condition de le retenir une nuit dans l'écurie, pour avoir le tems de connoître s'il mange bien le foin, & lui en donner environ quinze ou vingt livres : s'il n'en reſte poins le lendemain, il mange bien : il faut outre cela prendre garde s'il boit bien.

Les Chevaux étroits de flanc, quoiqu'ils mangent bien l'avoine en voyage, ils mangent peu de foin pour la plupart, & ne boivent pas : il eſt bon d'y prendre garde en les achetant ; car ils ont grande peine à ſubſiſter en voyage, puiſqu'avec l'avoine ſeule on les échauffe trop, quand on eſt obligé de leur en donner beaucoup, afin qu'elle ſupplée au peu de foin qu'ils mangent. Si le Cheval étroit de boyau a de l'ardeur, jamais il ne prendra de corps, quoiqu'il mange & boive bien, & quoiqu'il ait la côte courte, c'eſt encore pire.

Il faut avant de conclure le marché, voir ſi le Cheval n'eſt point tiqueur, c'eſt-à-dire s'il n'a point de tiq ; ce qui ſe voit s'il a les dents de deſſus ou de deſſous uſées ; & encore mieux le voyant manger ; car il appuyera le haut des dents contre la mangeoire, & fera comme un rot du gozier, c'eſt ce qu'on appelle le tiq, & avec ce défaut je ne voudrois pas d'un Cheval pour beaucoup de raiſons. Premierement un Cheval tiqueur perd une partie de ſon avoine en la mangeant, car il tique continuellement & ouvrant la bouche perd ſon avoine ; voilà le premier inconvenient. Le ſecond eſt qu'à force de tiquer il ſe remplit le corps de vents, qui ſouvent lui cauſent des tranchées qui le peuvent faire crever.

En troiſiéme lieu, un Cheval tiqueur étant devenu maigre, malai-

fément le peut-on engraiffer, & ordinairement ils ont peu de corps.

Et finalement ce mal fe communique, & non par contagion, mais les Chevaux, fur-tout les jeunes, la prennent les uns des autres : le tiq a fouvent été caufé pour avoir fait manger les Chevaux dans des mangeoires trop hautes, étant jeunes.

Il y a des Chevaux qui tiquent avec les dents d'en haut qu'ils appuyent fur la mangeoire ; ils les auront toutes ufées.

Les autres tiquent avec les dents de deffous qu'ils s'ufent pareillement.

Les autres tiquent appuyant le menton contre la mangeoire, ayant la bouche fermée ; ceux-là ne perdent point d'avoine, & on ne le peut connoître, qu'à les voir tiquer, car ils ne s'ufent point les dents.

Les autres tiquent fur la longe du licol, la prenant avec les dents, & tiquant de la forte ; on ne les connoît point aux dents, mais à les voir tiquer, ce qui ne fe voit point hors de l'écurie ; d'autres tiquent en l'air fans s'appuyer fur quoi que ce foit ; quelques Chevaux tiquent bridés, comme il arrive fouvent à ceux de caroffe qui tiquent fur le timon étant attelés au caroffe.

De ceux qui tiquent avec les dents de deffus ou de deffous, les uns tiquent dans le fond de la mangeoire ou créche, & ne perdent point d'avoine ; d'autres tiquent fur le derriere de la créche, & en perdent peu ; les troifiémes tiquent fur le devant de la mangeoire ; c'eft en cet endroit que la plupart tiquent & perdent toute leur avoine, comme nous avons dit, & cette derniere maniere eft la plus mauvaife.

Il y a des Chevaux qui tiquent plus les uns que les autres ; plus ils tiquent, tant pis c'eft : en mon particulier, je n'acheterai jamais de Cheval tiqueur ; il eft défagréable de voir roter une bête continuellement, quand on va la voir dans l'écurie. J'ai vû des Chevaux qui font guéris de cette infirmité avec un peu de foin.

Après avoir bien recherché la raifon pourquoi un Cheval tique, & quel foulagement il trouve dans ce rotement, je me fuis imaginé que c'étoit une pure fantaifie aux Chevaux, qui leur donne une même fatisfaction que les Hommes en trouvent à prendre du tabac en poudre.

Enfuite de ces confiderations l'on doit fe regler fur le prix, hors des défauts notables que j'ai remarqués ci-devant, qui doivent abfolument empêcher d'acheter un Cheval. Il y a en qui n'étant pas confiderables, ne doivent point faire apprehender ; car ils ne laiffent

pas de rendre bon ſervice, & on les a à meilleur marché que s'ils n'avoient rien à redire; & beaucoup de perſonnes ne laiſſent pas de les acheter; je croi cette maxime bonne pour un Cheval au deſſous de vingt piſtoles, mais lorſqu'il eſt de prix il y vient aſſez de défauts, ſans les acheter défectueux. CHAP. XXV.

Je croi que la meilleure méthode qu'on puiſſe pratiquer achetant un Cheval, eſt de n'en pas devenir amoureux, parce que du moment qu'on s'eſt mis cette paſſion dans l'eſprit, on n'eſt plus en état de juger de ſes défauts, & quoiqu'on les voye & remarque, l'envie qu'on a d'avoir le Cheval fait qu'on ſe perſuade, ou que les défauts qu'on voit, n'y ſont pas, ou qu'on les guérira facilement; je vous donne cet avis, comme l'ayant experimenté à mes dépens.

Avant que d'acheter un Cheval, il faut ſe former un ſujet de haine contre lui, afin d'être juge ſevere de tous ſes manquemens: & deſlors que vous l'aurez acheté, il le faut aimer s'il en vaut la peine; car ſi vous n'aimez pas vos Chevaux, les mazettes vous ſeront égales aux meilleurs: Ceux qui ne demandent des Chevaux que pour le ſervice bon ou méchant, agréable ou déplaiſant, ſans les aimer, ni en avoir ſoin, & qui s'en rapportent à leurs valets; qui ne ſe mettent point en peine de lire, ni d'apprendre ce que j'ai écrit ci-devant, ou de l'apprendre d'ailleurs par la fréquentation de ceux qui le ſçavent; les mazettes & les carognes leur ſeront plus propres que de choiſir d'excellens Chevaux, qui ſeroient bien-tôt bêtes bleues en leurs mains.

En troc on eſt ſouvent attrapé, comme je dirai, il eſt important de s'en donner de garde: ſi vous êtes las d'avoir un Cheval, ou s'il ne vaut guéres, & vous déplaît, prenez garde que la paſſion que vous avez de vous en défaire, ne vous en faſſe prendre un plus méchant, parce que le déſir qu'on a de ſe défaire d'une méchante bête, & le plaiſir que l'on conçoit d'en pouvoir embêter un autre, fait qu'on n'eſt pas capable de voir les défauts du Cheval qu'on veut prendre en troc, & bien ſouvent on change ſon Cheval borgne contre un Cheval aveugle.

De plus ſi vous avez un Cheval qui ait quelque défaut; par exemple, qu'il ſoit pouſſif, on s'empêche le plus qu'on peut de regarder le flanc du Cheval qu'on veut troquer, de peur qu'on ne regarde le vôtre, & ainſi on prend ſouvent coque pour coque: ceux qui ont des Chevaux & qui troquent ſouvent, ſçavent ſi l'avis eſt néceſſaire ou non.

Après tout ce que deſſus, il reſte à prendre le meilleur marché

CHAP. XXV. qu'on peut, de conserver le Cheval, de le faire bien nourrir, & panser sans négligence ni de la ferrure, ni de le bien seller & brider : nous en dirons les regles ci-après.

Tout ce que j'ai dit paroît long à observer ; mais tout Homme qui veut devenir bon connoisseur, le doit sçavoir sur peine d'être trompé, & ensuite mocqué.

La vraie méthode pour entretenir les Chevaux sains & gaillards en voyage.

CHAP. XXVI. LA plûpart de ceux qui voyagent avec de bons Chevaux prennent beaucoup de foin pour les bien entretenir, & les conserver sains & entiers, & néanmoins ils y réussissent souvent très-mal, faute d'experience & de reflexion sur ce qui leur est arrrivé par le passé, ou manque des avis suivans, qui feront très-utiles & fort faciles à pratiquer, n'avançant aucune chose que je n'aye éprouvée, & qui ne m'ait réussi dans divers voyages que j'ai été obligé de faire, où les Chevaux, avec de petites précautions & à peu de frais, au lieu d'être ruinés après deux ou trois cens lieues de marche, ont été gras, frais, & les jambes aussi belles que le jour du départ

L'on a vû même de grands Chevaux, Barbes, Chevaux d'Espagne & autres de legere taille, dont on se sert dans les occasions, après quatre à cinq campagnes, avoir les jambes aussi saines que la premiere, & le tout par le foin & par les précautions que j'enseignerai.

Avant que de parler de ce qu'on doit observer pendant le voyage, je donnerai quelques avis pour s'y préparer, afin qu'on évite les incommodités & dépenses qu'ont ceux qui les négligent.

Je donne particulierement cet avis à ceux qui commandent ou qui ont soin d'un équipage ; car manque d'avoir bien sellés les Chevaux avant que de partir, ils seront blessés, & même en état de mourir : ceux qui ont fait la guerre en Italie & en Catalogne ont éprouvé à leurs dépens cette verité, & ont appris que c'est une des choses les plus nécessaires aux Chevaux qu'on mene à la guerre, que d'être bien sellés : la même raison est pour ceux qui font de longs voyages ; car c'est une incommodité qui ne se peut exprimer, d'avoir des Chevaux blessés sous la selle. Je donnerai la méthode exacte non seulement de cela, mais de tout ce qui concerne le voyage.

Il faut faire ferrer votre Cheval qu'il soit à son aise, que les fers ne serrent ni ne contraignent le pied, suivant les maximes que

nous donnerons ci-après pour la ferrure, obfervant que les fers foient forgés de vieilles deferres, ou d'autre fer fi doux qu'il ne fe caffe point. CHAP. XXVI.

Si c'eft en efté, & que le Cheval foit fort fenfible aux mouches, il eft à propos que les fers de derriere ayent un bec au milieu de la pince, qu'on appelle un pinçon ; ce n'eft autre chofe qu'un petit retour de fer qui fe rabat fur la pince, qui eft de très-bon ufage ; il n'eft point de Maréchaux, pour peu experimentés qu'ils foient, qui ne le fçachent : à Paris on ferre avec un pinçon tous les Chevaux neufs de caroffe quand ils commencent à trotter fur le pavé.

On fe fert de ce bec ou pinçon, parce que le Cheval portant à tous momens les pieds de derriere au ventre pour en chaffer les mouches, & pofant les pieds à terre, après cette action violente avec beaucoup de force, ils fe déferrent à tous momens & fe ruinent bien-tôt les pieds.

Le même pinçon eft le fouverain remede pour empêcher de déferrer les Chevaux, qui pour des demangeaifons ou autres chofes battent rudement des pieds contre terre dans l'écurie, & qui fe déferrent très-fouvent ; le pinçon tient le fer droit & en fon affiete.

Il eft vrai qu'il n'eft pas fi dangereux aux Chevaux de marcher pour un tems à la campagne déferrés du derriere que du devant ; néanmoins fi c'eft dans un pays pierreux, on leur ruineroit enfin le pied à force de les ferrer & referrer ; outre que le pied s'ufe fi fort que le Maréchal n'a plus de place pour brocher les cloux, & le Cheval peut refter inutile manque d'être ferré.

Le Cheval étant ferré, comme nous venons de dire, il faut qu'il foit bien bridé. Je fuppofe d'abord qu'il a l'embouchure qui lui convient le mieux, felon les regles que je donnerai ci-après ; enfuite de quoi il faut voir fi fa bride porte un demi doigt au-deffus du crochet, & fi elle ne fait point froncer la lévre, fi la gourmette porte en fa place, qui eft fur la barbe au défaut du menton, & qu'elle ne l'offenfe point écorchant la place où elle s'appuye ; fi cela eft, il faut la garnir de cuir gras.

Je croi qu'il eft affez important de prendre foin que tous les Chevaux, & fur tout ceux qui voyagent, ayent des mords qui les brident bien & foient affez legers ; car ceux qui ont tant de fer, comme ceux qu'on fait en Allemagne, lorfque le Cheval commencera à fe laffer, ou que fon inclination naturelle lui fera porter la tête baffe, comme il arrive trop fouvent, fans doute le mords trop pefant contribuera beaucoup à le faire charger la main, qui eft ce qu'on appelle charger la cinquiéme jambe ; ce qui eft fi incommo-

CHAP. XXVI. de à tout le monde qu'un Cavalier allant de Paris à Orleans ſur un Cheval aſſez peſant à la main, rencontrant un de ſes amis qui lui demanda où il alloit, lui répondit fort ſpirituellement, qu'il alloit porter la tête de ſon Cheval à Orleans.

La têtiere & les reſnes doivent être de bon cuir, & ſur tout que les porte-mords ne ſoient point uſés ni brûlés ; quelques-uns les mettent de cuir de Hongrie pour plus de précaution, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi beaux : les autres mettent les porte-mords doubles, ce qui n'eſt pas mauvais.

Pour la guerre on fait mettre dans les reſnes des chenettes de fer: quoique cette précation de la bride ſemble de peu de conſéquence, j'ai vû perdre des Chevaux faute d'avoir une bonne têtiere ; & ſi vous êtes obligé de l'attacher en campagne (ce qu'il faut s'empêcher de faire le plus qu'on peut) ſi un oiſeau, ou quelqu'autre choſe vient à le ſurprendre inopinément, il ne manquera pas de tirer en arriere, & rompre ſa bride, & enſuite gagner la campagne, ce qu'on éviteroit ſi on avoit une bonne têtiere, de bonnes reſnes, & ſur tout de bons porte-mords, qui ſe mouillant ſouvent & conſervant long-tems l'humidité en ce qu'ils touchent le fer, ſont plus ſujets à ſe rompre. Il y a peu de têtieres à l'épreuve d'un Cheval qui tire contre ſa bride, hors de celles qui ſont de cuir de Hongrie & larges ; c'eſt pourquoi ſi on attache un Cheval, que ce ſoit avec le licol.

Ce qu'il faut obſerver pour bien ſeller un Cheval avant d'aller à l'armée ou en voyage.

CHAP. XXVII. IL faut après ces obſervations pour les fers & pour la bride, voir s'il eſt bien ſellé, enſorte qu'elle ne le puiſſe bleſſer.

Ce n'eſt pas aſſez que la ſelle ſoit juſte au Cheval, il faut qu'elle ſoit commode au Cavalier ; ſi un Homme n'eſt pas à ſon aiſe ſur une ſelle, il ne ſera jamais également aſſis ſur le milieu, & quoiqu'elle ſoit juſte au Cheval, le chargeant plus en un endroit qu'en l'autre, elle le bleſſera à la longue, ou tout au moins laſſera plus le Cheval, que ſi l'Homme étoit droit au milieu de la ſelle.

Il faut qu'une ſelle pour ne point bleſſer un Cheval, porte par tout également, c'eſt-à-dire, qu'elle ne preſſe point plus en un endroit qu'en l'autre, ſans toucher ni au garot, ni aux roignons, ni au long de l'épine du dos, qu'on appelle ſur la longe.

Pour connoître ſi elle porte bien par tout, il faut faire monter

un Homme dessus, car c'est seulement lorsque la selle est chargée qu'on le connoît. Si elle doit blesser le Cheval en quelque endroit, on s'en appercevra bien-tôt, parce qu'en cet endroit on pressera plus qu'ailleurs, puisqu'elle doit porter également par tout; par exemple, si la pointe des arçons presse trop les palerons, elle sera vuide aux mammelles, & n'y portera pas assez; ainsi l'arçon de devant sera trop étroit de pointes & peut faire boiter le Cheval: que si l'arçon est trop large de la pointe, il ne portera point en cét endroit, & ne pressera qu'aux mammelles, qui est l'endroit au défaut du garot, & pressera les épaules, ou fera venir des cors en cet endroit, qui sont longs à guérir.

La selle aura le même défaut si l'arçon de derriere ne prend le même tour que le corps, & s'il le presse plus en un endroit qu'en l'autre; car il pressera ou à la pointe, auquel cas il ne portera pas assez au haut: s'il porte trop haut, il ne portera point sur la pointe, & blessera bien-tôt le Cheval à l'endroit que la selle portera trop.

Il y a des Chevaux ausquels les selles vont bien devant, & mal sur le derriere; il faut que les deux arçons portent également par tout.

Quand on aura remarqué que les deux arçons sont propres & justes au Cheval, en ce qu'ils portent également devant & derriere, il faut qu'il y ait assez de bourre dans les panneaux, pour que la selle ne porte pas sur le garot, sur le roignon, ni au long de la longe.

Il n'en faut pas trop, comme la plupart des Selliers des petites Villes font, y mettant autant de bourre que dans un bast: il faut qu'il y en ait au plus deux doigts d'épaisseur, & qu'elle soit de cerf, qui à la sueur s'endurcit moins que celle de bœuf: ou y mettre du crin: la toile des panneaux doit être déliée, la grosse prend plus de sueur, & s'endurcit d'abord; la coutouline ou toile de coton bleue est très-bonne pour faire des panneaux aux selles riches. En Angleterre ils font des panneaux de velours aux belles selles, ce qui est assez inutile: il y a des personnes qui font rembourrer les panneaux de leurs selles avec de la mousse qu'ils font bien secher avant de la mettre en œuvre, & disent qu'elle est d'un bon usage, & qu'elle ne s'endurcit pas.

La selle doit être placée justement au milieu du corps, ni trop en avant, ni trop en arriere; si elle est trop en arriere, & que le Cheval soit étroit de boyaux, les sangles d'abord vont toucher au fourreau; si elle est trop en avant, le Cheval pourra mal-aisément marcher agréablement le pas; il faut enfin qu'elle soit bien en sa pla-

Chap. XXVII. ce, que l'arçon de devant soit placé au défaut des épaules en un endroit qui paroît plus creux, particulierement aux Chevaux maigres : quelques Selliers appellent cet endroit les Sallieres.

Vous connoîtrez encore que la selle est trop en avant, en ce que la peau & la chair des épaules paroîtra grosse au droit du bout des arçons, sur tout quand le Cheval chemine : la même chose arrivera si elle est trop étroite devant, & si l'arçon est trop serré.

Enfin il faut tenir pour une maxime infaillible, qu'une selle ne blesse jamais un Cheval que dans le seul endroit où elle le pressera trop ; il n'y a donc qu'à prendre garde en cet endroit, & empêcher qu'il ne continue à le presser en ce lieu, en chargeant l'arçon, ou par quelqu'autre moyen.

Les Polonois & Cravates se servent de selles où il n'y a aucuns panneaux, elles sont toutes de bois par dessus, mais ils ont des couvertures de laine qu'ils doublent en trois tout au long, ou en quatre, & les ajustent entre la selle & le corps du Cheval, ensorte que ces couvertures servent de panneaux & leurs Chevaux étant dessellés, ils les en couvrent quelque tems, & s'en couvrent eux mêmes dans le froid ; elles ne s'endurcissent jamais comme les panneaux des selles ; l'usage en est excellent, leurs Chevaux ne sont blessés que rarement. En été la couverture échauffe un peu les Chevaux.

En Allemagne, toute la Cavalerie avoit pris cette méthode, non de selles de bois, mais de mettre des couvertures sous la selle, nonobstant les panneaux qui sont comme en France, & leur méthode est bonne : cette couverture empêche les panneaux de durcir, & le meuble est bon contre le froid en hyver.

Un autre inconvenient pour les Chevaux qui ont le cuir délicat & qui se blessent facilement, nonobstant les soins qu'on y peut apporter, est d'avoir une peau de chevreuil ou de biche, selon la taille du Cheval, bien velue, & habillée en poil, autrement elles seront trop rudes. Il faut ajuster cette peau sous les panneaux, & l'y coudre proprement, ensorte que le poil soit contre le poil du Cheval ; elle ne durcit point à la sueur, & empêche extrêmement de blesser un Cheval & de le fouler. Cet usage de peau de chevreuil réussit admirablement aux Chevaux qui sont guéris des blessures depuis peu ; car ils sont sujets à se blesser de nouveau, la peau étant encore tendre & sans poil, elle est facile à s'écorcher & se blesser de nouveau ; la méthode est aussi fort bonne pour les Chevaux qui suent beaucoup & se foulent aisément : cette maniere de mettre des

peaux

peau de chevreuil eſt fort en uſage dans la Cavalerie d'Allemagne. CHAP. XXVII.

Ayant examiné comme la ſelle doit être pour le Cheval, il ne faut pas vous ennuyer davantage, puiſqu'à préſent il y a tant d'habiles Selliers dans Paris & ailleurs, qui ont ſi bien imité les ſelles qui viennent d'Angleterre, qu'on peut ſe fier à eux pour faire des ſelles qui ſoient commodes pour le Cavalier. Ils vous ſerviront avec plus de ſoin, voyant que vous êtes capable de connoître leurs défauts, ſi vous ſçavez ce que vous lirez bien-tôt : il reſte à voir que le Cavalier ſoit à ſon aiſe, ce que la plupart des perſonnes ne ſçavent pas chercher, & hors des grandes Villes, l'on voit peu de ſelles commodes & bien faites, & les Selliers du commun ſçavent rarement bien faire une ſelle qui ſoit près du Cheval, & ſur-tout à la campagne, où aſſurément les Selliers ne ſçavent pas mieux accommoder une ſelle pour qu'elle ne bleſſe point le Cheval, que dans les Villes ; mais pour mettre un Homme à ſon aiſe, c'eſt à quoi ils ne ſont pas encore parvenus.

Une ſelle pour être commode au Cavalier, doit être près du Cheval, c'eſt-à-dire, qu'entre le corps du Cheval & les cuiſſes du Cavalier, il y ait peu d'épaiſſeur. Une ſelle pour être commode ne doit guéres être plus haute ſur le devant que ſur le derriere : pour cet effet il faut que les arçons de devant n'ayent point de colet, & que le garot de la ſelle ſoit peu élevé ; s'il eſt deux ou trois doigts au-deſſus du garot du Cheval, il ſuffit ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que l'arcade de la ſelle ſoit élevée ſeulement deux ou trois doigts au-deſſus du garot du Cheval ; ſi elles ſont plus élevées, elles le ſont trop ; car ſi l'Homme eſt ſur une ſelle trop élevée du devant, c'eſt-à-dire, d'où l'arcade de la ſelle eſt exceſſivement haute, il ne peut être à ſon aiſe, & en eſt très-fatigué, & de plus il fatigue lui-même le Cheval, ſes mouvemens ſont éloignés, ainſi en ſont plus grands & par conſéquent incommodes.

Le Cavalier étant éloigné du corps du Cheval, comme il eſt lorſque la ſelle a beaucop d'épaiſſeur, & que le garot de la ſelle eſt beaucoup élevé, il faut que le mouvement de l'Homme ſoit plus incommode, puiſqu'il eſt plus grand ; cette incommodité laſſera & fatiguera notablement le Cheval, ce qu'il faut éviter autant que l'on peut ; c'eſt en quoi ceux qui ſont faire des ſelles avec l'arcade ou le garot élevé d'un demi pied, & quatre doigts de colet à leurs arçons de devant, ſe trompent extrêmement, c'eſt une erreur ſi vieille & ſi inveterée dans les Provinces, que je ne prétends point la détruire. On s'en eſt abſolument défait dans les bonnes Villes :

& tout Homme de bon ſens connoîtra la verité de ce que j'avance, & en fera aiſément l'épreuve, pour enſuite s'en prévaloir s'il en eſt convaincu.

Mon deſſein n'eſt pas de conſeiller des ſelles dont l'arcade du garot porte à vif; au contraire il faut qu'elle en ſoit toujours éloignée de deux ou trois doigts, & lorſqu'on voit qu'elle eſt trop près du vif, il faut y donner ordre, en faiſant rembourrer & garnir les panneaux à l'endroit des mammelles; que le garot de la ſelle ſoit élevé environ de deux ou trois doigts ſeulement, il ne bleſſera non plus d'une façon que d'autre; le premier aura ſes incommodités, qui ſont grandes, & le dernier aura des commodités bien conſiderables.

Afin qu'une ſelle ſoit commode pour le Cavalier & pour le Cheval, il la faut baſſe devant preſque comme derriere, c'eſt-à-dire, qu'elle ne s'éleve guéres plus ſur le devant que ſur le derriere, ſi ce n'eſt que la ſelle ne ſoit à l'Ecoſſoiſe, qui eſt une très-bonne maniere de faire les ſelles; le devant en eſt fait comme celui d'une ſelle à picquer, mais les baſtes n'en ſont pas ſi hautes, elles ſont plattes du côté du ſiége, & le devant de la ſelle eſt plat ſur le derriere du côté du ſiége, comme les ſelle à picquer, ainſi le garot de la ſelle ſe trouve élevé ſur le garot du Cheval, & l'Homme n'en eſt point incommodé, car le ſiege eſt tout plat ſans être élevé devant; il aboutit à l'arçon de devant comme celui d'une ſelle à picquer: l'uſage de ces ſelles à l'Ecoſſoiſe me ſemble meilleur que d'aucune que j'ai jamais monté, & ſi elles ſont de bonne tenue à cauſe des baſtes & de tout le devant qui eſt élevé, elles ſont longues ſur bande ſi on le veut, & près du Cheval, qui ſont les qualités d'une bonne ſelle.

La raiſon pourquoi on fait les ſelles commodes longues ſur bande, eſt afin d'être aſſis entre les deux arçons & que les feſſes ne ſoient point aſſiſes ſur celui de derriere, comme il arrive aux ſelles courtes où l'on eſt toujours durement, puiſqu'on eſt ſur le bois: il faut de plus que la ſelle ſoit près du Cheval, & le ſiege bién mollet. Il ſera difficile de le perſuader à ceux qui n'ont jamais eu d'autres ſelles que celles qui ont été faites au Village; mais qui voudra demeurer dans ſon erreur, en verité je ſerois plus fou que lui de m'y oppoſer, car il eſt permis aux gens de ſouffrir de l'incommodité pour leur plaiſir & ſans fruit.

Pour avoir une ſelle baſſe devant qui ne puiſſe bleſſer le Cheval ſur le garot, il dépend de l'arçon en partie, qui outre qu'il ne doit point avoir l'arcade élevée ſur le garot plus de deux ou trois doigts,

il ne doit avoir qu'un pouce de collet, qui eſt l'épaiſſeur qui eſt au-deſſus de l'arcade, entre ledit garot & le pomeau, mais il ne ſuffit pas entierement ; car ſi la ſelle eſt trop hauſſée de laine, de bourre ou de feutre, elle incommodera de même le Cavalier, quoique l'arçon de devant ne ſoit pas trop élevé de garot, & qu'il n'ait point de collet. CHAP. XXVII.

Si vous voulez qu'une ſelle ſoit près du Cheval, il faut que le Sellier en mettant les arçons ſur les bandes, ſoit qu'elles ſoient de fer ou de bois, prenne garde qu'elles ſoient près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant, c'eſt-à-dire, qu'elles ſoient placées aſſez près du garot, & que ce ſoit raiſonnablement ; car ſi elles ſont attachées trop bas, & éloignées l'une de l'autre, jamais on ne ſera près du Cheval, parce que voulant ſerrer les cuiſſes, on rencontrera les bandes, & elles bleſſeront l'Homme, & l'éloigneront du corps du Cheval, qui eſt ce que nous appréhendons. Il faut de plus, que le Sellier avant que de nerver ſes arçons, s'ils ne ſont bien dreſſés, prenne la rape pour raper les bandes (qui ſont de bois) à l'endroit où porte la cuiſſe, afin qu'elle la rencontre platte, & non en tranchant par le haut, comme il arrive ſouvent ; car avec le peu d'épaiſſeur de la ſelle, l'Homme feroit incommodé. Que ſi les bandes ſont bien dreſſées & bien tournées, il ne ſera pas beſoin de les raper, car le Charpenteur l'aura déja fait, & à Paris les Selliers n'ont pas ce ſoin ; les Charpenteurs ſont habiles pour la plûpart, quand on veut les bien payer.

C'eſt un abus très-grand qui s'eſt gliſſé en France, que les Charpenteurs d'arçons, c'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui les font ; car ne faiſant jamais les ſelles, comment peuvent-ils ſçavoir de quelle maniere il les faut pour être commodes ? Les Selliers devroient charpenter eux-mêmes leurs arçons, comme j'en connois quantité qui le font. Les Selliers peuvent bien dire au Charpenteur le défaut des arçons, mais il en faudroit payer davantage, & quelques Selliers ne cherchent pas les Charpenteurs qui ſçavent très-bien leur métier, mais le bon marché.

Les Charpenteurs d'arçons, qui les ſçavent bien tourner, entre leſquels les Anglois ſurpaſſent tous les autres du monde pour les ſelles raſes, donnent un tour aux bandes, enſorte que l'arcade ne peut preſque bleſſer un Cheval ſur le garot.

Les ſelles Angloiſes étant poſées ſur le corps du Cheval, ſemblent d'abord porter à vif ſur le garot, néanmoins quand l'Homme eſt aſſis deſſus, la charge étant au milieu, fait élever la ſelle ſur le devant, en ſorte qu'il eſt très-mal aiſé qu'elle puiſſe porter ſur le ga-

CHAP. XXVII. rot & bleſſer le Cheval, à cauſe des bandes bien tournées. Nos Selliers François ſe ſont étudiés pour en faire de même, mais jufqu'à préſent peu y ſont parvenus. Il y en a pourtant à Paris qui ſont très-experts pour faire des ſelles raſes commodes, & aſſurément les Anglois n'en font guéres de mieux; car leurs ſelles ſont près du Cheval & fort molettes, qui eſt tout ce qu'on peut deſirer à une raſe: Mais ce n'eſt pas à ceux qui ne font que des caroſſes auſquels il faut s'adreſſer pour bien ſeller un Cheval; car ſi vous leur commandez une ſelle, ils la font faire aux autres, n'ayant ni l'uſage, ni les choſes néceſſaires pour y bien réuſſir. Il faut pour être bien ſervi s'adreſſer aux Selliers qui ne font que des ſelles, & qui les font bien.

Ceux qui ſont dans l'uſage des ſelles Angloiſes, ont pourtant de la peine à ſe ſervir de nos ſelles, quoique bien faites, & l'on peut dire en faveur des bons Selliers Anglois, qu'ils font les ſelles raſes plus près du Cheval, plus legeres & plus commodes que qui que ce ſoit, & tout Homme qui s'en eſt ſervi quelque tems, ne peut s'accommoder des autres, ſans grande incommodité; car quoique la plûpart ſoient dures & petites, on ſe tient mieux qu'avec les autres, à cauſe qu'on eſt plus près du Cheval, en courant à la chaſſe & même la poſte; ceux qui ont accoutumé ces ſelles ne s'écorchent jamais, comme ils feroient s'ils couroient ſur des ſelles Françoiſes, parce que les grands ſieges rembourrés de laine, de plume ou de crin, s'échauffent, & enſuite échauffent les feſſes & les cuiſſes de l'Homme; la peau étant échauffée s'écorche bien-tôt: mais peu de perſonnes ſont de ce ſentiment, quoique veritable, s'ils n'ont un long uſage des ſelles Angloiſe: véritablement de la maniere qu'on les contrefait préſentement à Paris, les plus délicats ont peine à les connoître, particulierement celles qui ont le ſiége rembourré & mollet; chacun a ſon goût en cette matiere comme en toute autre.

On trouve fort dures au commencement quelques-unes de ces ſelles Angloiſes, ſur-tout celles à Baſque; & juſqu'à ce qu'on y ſoit accoutumé on a de la peine, & les feſſes pâtiſſent; mais l'habitude gagnée & le cul endurci, jamais on ne les quitte, excepté les gens fort maigres qui ont la chair près des os, ou ceux qui n'ont pas habitude à monter à Cheval.

Voyez tous les Marchands de Chevaux qui ſont fermes & vigoureux à Cheval, jamais ils ne ſe ſervent d'autres ſelles que des Angloiſes.

Pour les perſonnes qui ne s'en peuvent pas ſervir, je leur conſeille pour le voyage les demi Angloiſes, qui étant rembourrées &

molles du siege, basses devant presque comme derriere, bien faites près du Cheval, quoiqu'elles soient sur des coussinets, & bien étoffées, ont la commodité des Anglois, sans en avoir l'incommodité pour ceux qui ont la fesse molle & tendre; on les fait merveilleusement bien à présent. CHAP. XXVII.

Quelques-uns pour leur incommodité veulent les selles fort longues sur les bandes, mais je crois qu'on doit les proportionner à la taille du Cheval & du Cavalier, parce qu'un Cavalier ventru doit avoir la selle plus longue sur bande, & un autre moindre à proportion de la grosseur du ventre & des fesses: ce n'est pas que generalement parlant, les selles longues sur bandes, ne soient commodes pour toutes sortes de personnes, & sur-tout quand il faut courre, par les raisons que nous avons déduites ci-devant.

Ces grandes selles fort hautes devant qu'on appelle à la Royale, ou comme il vous plaira, avec un grossiege bien haut, & garni de plume, qui vous éloigne les cuisses d'un demi-pied de chaque côté du corps du Cheval, sont très-incommodes, & ne valent rien pour l'usage, c'est pourtant la mode de la Province; elles sont incommodes en ce qu'étant fort hautes devant, elles font qu'un Homme est assis entierement sur le croupion, ce qui le lasse étrangement, & cause grande douleur aux reins, au lieu qu'aux selles basses devant & près du Cheval, on est assis sur les cuisses, les reins ne peinent point, on marche à son aise, & quand le Cheval rueroit, il n'incommoderoit point le Cavalier.

Avec les selles hautes devant, quand un Cheval remue la queue, il jette d'abord un Homme sur le nez, & quand on a fait une journée sur ces grandes selles, qu'on doit appeller des chaises percées, l'Homme se trovant las & très-incommodé, croit le plus souvent que cela vient faute d'habitude à voyager, ou de foiblesse de reins, mais c'est presque toujours de la selle mal faite: néanmoins l'abus y est si grand, qu'on ne croit pas avoir une bonne selle, si elle n'est un demi-pied trop haute sur le devant bien éloignée du Cheval, un siége bien large, & toute la selle pesant cinquante & soixante livres; ces selles sont de vrais bats & non pas des selles, propres à lasser un Cheval & à fort fatiguer un Cavalier. Quelque selle qu'on ait choisie, pourvû qu'elle porte également, ne pressant en aucun endroit plus qu'en l'autre, car l'endroit pressé se fouleroit, & ensuite il s'entameroit; il n'importe qu'elle soit Angloise ou Suedoise, pourvû qu'on en soit content.

On fait présentement des selles qu'on nomme à la Hollandoise, qui ont un petit troussequin derriere qui semble un bourlet tout autour

CHAP. XXVII. du fiege, ces felles font bonnes pour ceux qui veulent être mollement : car on n'eft jamais affis fur l'arçon de derriere à caufe du troufequin, le fiége étant bien garni, on eft fort commodément : de plus elles font aifées pour attacher fon manteau derriere à la mode des Allemands, pour porter une valize qui s'attache ferme contre le trouffequin, & pour ceux qui ont le cul lourd & ont peine à monter à Cheval, ils prennent l'arçon de derriere pour les aider, ce qui leur eft un grand foulagement. Les felles Angloifes qu'en Angleterre on nomme à l'Ecoffoife, font les plus commodes de toutes les felles, il arrive rarement qu'elles bleffent les Chevaux, & le Cavalier eft fort à l'aife deffus ; l'ufage en eft fort introduit, & il y a apparence qu'à la Cour & à Paris, on ne fe fervira plus d'autres felles que de celles-là, car dès à préfent on rebute toutes les autres.

Des appartenances de la felle, comme poitrail, croupiere, fangles, furfais & étrivieres.

CHAP. XXVIII. LA felle étant propre au Cheval & commode au Cavalier, il faut ajufter les autres pieces, comme la croupiere, qui ne doit être ni trop tirante ni trop lâche : fi c'eft une croupiere à boucle fimple, il faut avoir foin que la boucle ne porte pas fur le roignon ; car en cheminant elle blefferoit le Cheval en un endroit très-dangereux ; que fi elle coupe quelques poils, il faut ajufter un morceau de peau de veau ou de chevreuil au deffous de la boucle le poil contre le poil du Cheval, il ne fe bleffera pas.

Les croupieres de chaffe font celles qui n'ont que deux crampons de cuir pour les attacher à la felle, elles font préferables à celles à boucle ; elles n'en ont pas l'incommodité, pourvû que les crampons ne foient pas trop gros, & qu'ils foient bien attachés. Les croupieres de chaffe ne font plus du tout en ufage.

On ne fe fert que des croupieres à l'Angloife ; elles font meilleures que celles de chaffe, la boucle eft au milieu de la croupiere, & celle qui eft attachée à la felle dans laquelle elle paffe, n'a point d'ardillon : elles ont cela de commode, qu'on les accourcit & allonge très-facilement, & c'eft la meilleure façon de toutes ; ainfi elles ont banni toutes les autres, & on ne fe fert plus des autres du tout, & de cent felles qu'on fait à Paris, il n'y a pas une croupiere de chaffe, elles font toutes à l'Angloife.

Les croupieres qui ont deux boucles diftantes de fept ou huit pouces l'une de l'autre à la vieille mode, c'eft-à-dire, chaque boucle

éloignée de quatre pouces de l'endroit où l'on met ordinairement la croupiere, font très-bonnes, & tiennent mieux une felle en raifon qu'aucune forte de croupiere pour les Jumens qui font baffes devant; cette façon eft très-peu en ufage, & fort vilaine, quoique très-bonne.

Le culeron de la croupiere doit être plus gros que petit, fi la felle eft haute derriere, & baffe devant, comme il peut arriver quand l'arçon de devant fe trouve trop large, ou que les panneaux font trop rembourrés derriere, fans doute le Cheval s'écorchera fous la queue.

Et fi le Cheval eft bas devant, toutes les croupieres l'écorcheront bien-tôt, fur-tout en pays de montagnes, fi on n'a le foin d'y donner ordre mettant pied à terre aux defcentes.

Les Jumens font plus fujettes que les Chevaux à s'écorcher la queue, car elles font pour l'ordinaire baffes devant, mais auffi elles ont avantage à grimper les montagnes; pour empêcher ce défordre, lequel eft très-incommode, particulierement aux bêtes qui font chatouilleufes, il faut avoir une felle plus haute devant qu'à l'ordinaire, pour fuppléer par cette hauteur au defaut de la Cavalle, & mettre peu de bourre aux panneaux fur le derriere de la felle, avec une croupiere à deux boücles, comme nous venons de dire, car elle tiendra la felle beaucop mieux, & ne fera point de force au droit du tronçon de la queue, où les Chevaux fe bleffent: pour la même incommodité, on fe fert d'une invention commune, qui eft de coudre une groffe chandelle dans le culeron de la croupiere, le fuif fondant adoucit le cuir & le mal: je crois qu'il eft tout auffi bon de graiffer tous les jours le cûleron de la croupiere, & de laver fouvent le mal avec de l'eau-de-vie, ou de l'eau avec du fel, pour guérir le mal fous la queue, duquel on reçoit beaucoup d'incommodité en voyage.

Que fi votre Cheval étoit bleffé fous la queue, & qu'il ne pût fouffrir de croupiere, il faut avoir recours à la croupiere baffe, de même que certains Medecins en ont à leurs Mules.

Lofque vous êtes de féjour, pour guérir le mal de deffous la queue, il faut bien nettoyer toutes les croûtes avec du vin chaud mêlé avec le quart d'huile d'olive ou de beurre, & enfuite jetter du charbon pilé deffus, & continuer jufqu'à guérifon, ou baffiner fouvent avec de bonne eau-de-vie, qui eft le plus fouverain remede, au cas que le Cheval veuille le fouffrir.

L'ufage des croupieres à l'Angloife, qu'on accourcit & allonge comme on veut, eft commun à préfent par tout, même dans les éco-

CHAP. XXVIII. les on n'en voit point d'autres, on a connu la commodité qu'il y a dans leur ufage, & l'incommodité des autres.

Le poitrail n'eft guéres de moindre conféquence ; il faut qu'il foit de jufte longueur, que les potences ne foient ni trop longues, ni trop courtes ; étant trop longues, le poitrail defcendroit plus bas que le mouvement de l'épaule, & incommoderoit le Cheval à cheminer; étant auffi trop court, le poitrail banderoit trop, & couperoit le poil en plufieurs endroits.

Il arrive ordinairement que le poil fe coupe à l'endroit des porte-piftolets, à caufe de leur pefanteur ; pour l'éviter il faut mettre au-deffous un morceau de cuir de chevreuil ou de veau, comme nous avons dit, à la boucle de la croupiere, où bien fourrer cet endroit avec du cuir fort doux, & de la laine dedans ; il faut particulierement avoir ce foin aux Chevaux de guerre. Depuis qu'en France on a l'ufage des piftolets courts, les Chevaux en font foulagés : car ci-devant on avoit des piftolets auffi longs que des carabines, qui bleffoient fouvent au poitrail.

Il faut de plus que les boucles qui tiennent le poitrail attaché à la felle foient pofées en forte qu'elles ne coupent pas le poil, & ne puiffent bleffer ; que fi elles étoient trop avant, il faudroit ou les reculer entre l'arçon & le panneau, ou fur l'arçon, fi l'on ne pouvoit mieux faire ; on mettra au-deffous un morceau de peau de veau ou de chevreuil, avec le poil contre le poil du Cheval.

Il faut vifiter enfuite toutes les autres parties de la felle, à fçavoir les fangles, & voir fi elles font larges & fortes : fi elles ont des nœuds (comme les Palfreniers font pour les accourcir quand elles font trop longues) ce qui foule & bleffe le Cheval ; il faut les ôter.

Il faut, s'il fe peut, qu'elles ayent des boucles à l'Angloife ; ce font les meilleures de toutes, elles ne déchirent jamais la botte avec les ardillons.

Les fourte-fanglaux doivent être bons & de cuir de Hongrie, qu'il y en ait deux à chaque côté d'arçon, un bon fur-fais bien large ; ceux de chaffe font très-bons, & fanglent bien, ils ont deux boucles, dont l'une n'a point d'ardillon, & l'ufage en eft ordinaire dans les équipages.

Une belle & longue paire d'étrivieres, celles de cuir de Hongrie font les meilleures, & des étriers bien forts à barre ou à grille par le bas, & bien larges, pour s'en dégager facilement en cas de chûte.

Quelquefois ceux qui courrent à la chaffe, ou qui branlent les jambes allant par pays, bleffent bien-tôt avec l'étriviere les côtes du Cheval s'il eft maigre, & l'écorchent au défaut de la felle ; pour l'empêcher

pêcher, il faut mettre une courroye, ou un vieux fourreau d'épée, depuis le bout d'un arçon à l'autre, & laiſſer tomber l'étriviere deſſus il empêchera ce déſordre. CHAP. XXVIII.

Les bons étriers doivent être grands & forts, étamés ronds par tout, legers & à barre par le bas ; car on tient les pieds plus fermes deſſus ; il faut qu'ils ſoient attachés aux étrivieres : ſans touret, car ils s'uſent & paſſent au travers, hors ceux d'Angleterre ; chacun à ſon goût pour les étriers. Je dis ce qui me ſemble de plus raiſonnable, pourvû qu'on entre & ſorte le pied facilement dans un étrier, quand il feroit fait d'un ſabot, comme en Eſpagne à leurs bourriques, ou de bois ſimple d'une ſeule piece comme en Suede, il ne m'importe pourvû qu'on ne m'oblige pas de m'en ſervir.

Les étriers Anglois ſont jolis & legers, les petits ſont bons pour une courſe ou pour une promenade, quelques-uns les improuvent pour l'uſage continuel, & je trouve qu'ils ont raiſon. Comme on les fait préſentement médiocrement grands, tous ronds, étamés & avec des grilles au deſſous. je les crois les plus excellens de tous pour toute ſorte d'uſage, & ils ſont à bon marché.

Comment il faut menager les Chevaux dans le commencement des voyages.

NOUS avons employé le Chapitre précédent aux parties accidentelles du Cheval, comme ſont la forme, la ſelle, la bride, & autres : préſentement il reſte à conſiderer avant que de faire voyage, les circonſtances très-néceſſaires & comme eſſentielles, qui font que le Cheval ſoit bon, & de fatigue, tel que nous l'avons décrit. S'il eſt fort gras, & qu'il ne ſoit point en haleine, c'eſt-à-dire, qu'il n'ait travaillé depuis long-tems, il faut l'y mettre en cette ſorte. CHAP. XXIX.

Il faut le premier jour faire faire à votre Cheval une promenade d'une petite lieue, le lendemain d'une & demie, puis le laiſſer repoſer un jour ou deux ; après vous le ferez recommencer une lieue en forme de promenade, au ſecond jour deux, puis trois, après cela vous lui donnerez un jour de repos, & le Cheval ſera de cette façon en état de partir quand on voudra, & d'aller bien loin, ayant les ſoins que nous dirons ; & ceci doit particulierement ſervir à ceux qui ont des équipages à conduire, qui ont ſéjourné des hyvers entiers ſans travailler.

Car il eſt très-dangereux pour un Cheval de commencer un voya-

CHAP. XXIX. ge fans qu'il foit en haleine, n'étant pas habitué à la fatigue, fi c'eft en Efté dès la premiere journée il perdra le manger, ou aura les avives, & quelquefois il deviendra fourbu ou gras fondu, ou tous les deux enfemble ; ainfi il eft de conféquence de le mettre en haleine avant que de partir : Si ceux qui ont des équipages à conduire, n'apportent ces précautions, affurément ils en auront du déplaifir dans les premieres journées,

Si le Cheval étoit trop fatigué, las & maigre, ce feroit encore pis; car les Chevaux ne coûtent rien pour amaigrir, & coûtent de la peine & de la dépenfe pour engraiffer ; ainfi je ne voudrois pas commencer un voyage avec un Cheval fort fatigué & maigre, fans avoir tâché à le remettre, & fi je n'y avois pas réuffi, j'en acheterois un autre.

Ayant obfervé cette précaution, il faut commencer par de petites journées, & après peu à peu les augmenter : par exemple, le premier jour on peut faire fix lieues de France, le fecond huit, & après dix ou douze, & même quatorze s'il eft néceffaire : Si c'eft en pays où les lieues foient plus grandes qu'elles ne font autour de Paris, le premier jour quatre lieues fuffifent ; le fecond fix, & ainfi augmenterez jufqu'à neuf ou dix : que fi vous avez le tems, il eft très-bon, particulierement pour conferver tout un équipage, de féjourner le trois ou quatriéme jour du voyage; car les Chevaux reprennent force & vigueur en ce jour, & comme on dit, on recule pour mieux fauter ; & enfuite les Chevaux ayant repris cœur & force, feront voyage plus gayement, parce que fi on ne féjourne, on laiffera quelques Chevaux en chemin, ou on les mettra hors de fervice. Chacun peut bien juger que dans un nombre de Chevaux il eft difficile qu'il n'y en ait quelques-uns qui ne foient pas en état de marcher dans les commencemens.

Le long de la journée, paffé fix ou fept heures aux grands jours de l'Efté, & en Hyver paffé huit ou neuf, vous laifferez boire votre Cheval dans la premiere bonne eau que vous rencontrerez : nous appellons bonne eau celle qui n'eft pas trop vive & trop fraîche, & celle qui n'eft point bourbeufe & corrompue : hors que vous euffiez deffein d'aller long tems au galop après avoir fait boire. Quoique ce foit l'ufage des Anglois de courre leurs Chevaux après qu'ils ont bû, je crois cette méthode capable de rendre les Chevaux pouffifs, comme lorfqu'on leur fait faire manége, après qu'ils ont bû : ils ont en Angleterre cette méthode de courre les Chevaux après qu'ils ont bû, pour les mettre en haleine, difent-ils, qui eft la plus pernicieufe & la plus nuifible aux Chevaux qu'on puiffe imaginer. Ils en font fi fort entetés quoique la plûpart de leurs Chevaux deviennent pouffifs

par cette méthode, qu'on ne peut leur perſuader que cela ne vaut rien, & qu'ils gâtent leurs Chevaux. Le mal que je vois à cela ; eſt que les ayant mis en chemin de devenir pouſſifs, ils nous les vendent pour bons, & ils deviennent pouſſifs entre nos mains ; ainſi ils font les folies, & nous les payons. Il faut pendant que le Cheval boit, lui rompre ſouvent l'eau, ne le laiſſant pas boire tout à coup, mais lui lever la tête cinq ou ſix fois, pendant le tems qu'il met à boire : ſi un Cheval avoit chaud, & qu'il fût fort en ſueur, pourvû qu'il ne ſoit pas hors d'haleine, & qu'il ait encore beaucoup de chemin à faire avant que d'arriver au lieu deſtiné pour débrider ; par exemple, une lieue ou deux, aſſurément il s'en portera mieux de boire, que de ne point boire : il eſt vrai que ſi le Cheval a chaud, & qu'on le faſſe boire, au ſortir de l'eau il faut un peu doubler le pas, ou prendre le petit trot quelque tems pour échauffer l'eau qu'il vient de prendre. CHAP. XXIX.

Il faut laiſſer boire ainſi le Cheval le long de la journée, parce qu'étant arrivé, s'il a chaud, il faut être long-tems avant de le pouvoir faire boire, ſans un danger évident de ſa vie ; même l'ayant débridé ; la ſoif l'empêche long-tems de manger, de ſorte qu'une heure ou deux s'écoulent, qui eſt le tems qu'il faut employer pour la dînée, de repartir en cet état ; ſans que le Cheval ait mangé ni bû, il ne feroit guéres en état de travailler : Et le bon ſens conclura pour moi que le plus aſſuré eſt avant d'arriver au logis, qu'il ait bû en chemin, comme j'ai dit.

Dans les pays étrangers où je ne ſçai ſi l'air, l'eau ou le climat ſont differens, j'ai vû pratiquer le contraire : car en Hollande les Chartiers qui menent les gens d'un lieu à l'autre dans leurs chariots, attelés de bons Chevaux, portent un ſeau, & les font boire par tout où ils rencontrent de l'eau, qu'ils ayent chaud ou froid, cela leur eſt égal, & même d'abord qu'ils ſont arrivés, quoique leurs Chevaux ſoient tous en écume de ſueur, & même hors d'haleine, ils les font boire avant de les mettre à l'écurie : je crois qu'en France tous nos Chevaux en mourroient.

On eſt obligé de faire boire les Chevaux de caroſſe avant que de partir, car dans le chemin, difficilement peuvent-ils boire étant attelés : on les fait boire ſouvent avant quatre heures du matin, ils n'en valent pas mieux, & on ne peut pas mieux faire : ſi en commençant un voyage, c'eſt-à-dire, les premieres journées, on donne peu d'avoine à un Cheval, on s'en trouvera très-bien, quatre ou cinq petits picotins ſuffiſent : car ſi on en donne trop, on les dégoutera d'abord ; quand ils ſont une fois en haleine, ils en peuvent man-

CHAP. XXIX.

ger jufqu'à huit picotins fans fe faire dommage, au contraire ils n'en valent que mieux.

Que fi vous voyez que votre Cheval à la premiere & feconde journée, tâtonne fon avoine & ne la mange que grain à grain, il la lui faut ôter abfolument pour ce repas, lui donner du fon mouillé, ou quatre ou cinq livres de pain bis, cuit de long-tems, fi vous en avez, & fi le Cheval en veut manger, à l'autre repas vous lui donnerez de l'avoine.

On peut aux Chevaux qui perdent l'apetit, & fe dégoûtent d'avoine, leur donner une once de thériaque délayée dans du vin ou de l'orvietan en même quantité ; que fi votre Cheval eft ardent & que vous le jugiez fort échauffé, donnez-lui une prife (qui eft deux onces) de poudre imperiale dans une pinte de vin (la poudre imperiale eft le foye d'antimoine) vous le tiendrez bridé une heure enfuite : en le débridant il aura recouvré l'apetit.

Un des plus fenfibles déplaifirs qu'un Cavalier puiffe avoir en campagne, eft de voir fon Cheval à l'écurie fans manger, & qu'il ne veut ni foin, ni avoine ni fon, & fans avoir d'autre maladie que le dégoût, il demeure la tête baffe fans vouloir manger : j'ai cherché toutes les voyes de leur pouvoir donner de l'apetit, j'ai trouvé des pilules que j'ai nommées gourmandes décrites à la premiere Partie, lefquelles font portatives, on en met une à un Cheval attaché à fon mords avec un linge, on le tient bridé deux heures, en le débridant affurément il mange, on en peut attacher à fa bride une le matin avant partir, en arrivant à la dînée comme il l'aura rongée tout le long du chemin, affurément il aura bon appetit : on peut les réiterer plufieurs fois, elles ne peuvent que bien faire aux Chevaux.

Il eft bon de cheminer fort doucement un quart ou demie-heure, avant que d'arriver à l'Hôtellerie, afin que le Cheval ne foit point échauffé, ni hors d'haleine quand on le mettra à l'écurie ; pendant ce tems que vous allez fort doucement il reprendra haleine, comme fi on le promenoit exprès, & par ce moyen après votre arrivée, le Cheval ne battant point du flanc vous le pourrez débrider, s'il n'a pas chaud.

Que fi vous êtes en compagnie de gens qui ne foient pas d'humeur à avoir cette patience, & qui ayent plus de foin d'arriver promptement pour boire, que de rafraîchir leurs Chevaux, par cette promenade, comme il arrive ordinairement, ou fi d'ailleurs vous êtes preffé d'arriver pour d'autres raifons, il faut lorfque vous ferez arrivé, faire promener votre Cheval en main au petit pas, pour

lui laiffer reprendre haleine, & paffer doucement fa chaleur ; s'il fait bien froid, il faut le promener bien couvert à l'abri du vent ; & fi vous n'avez aucun endroit pour le promener à l'abri, il faut le mettre dans l'écurie, car le froid violent le perdroit s'il a chaud, & le mouvement qu'il fait dans la promenade, quoiqu'on lui eût mis une couverture, ne feroit pas fuffifant pour l'empêcher de fe morfondre, & devenir forbu ; c'eft pourquoi il faut le mettre à l'écurie, & le bien effuyer avec de la paille, ou avec un couteau de chaleur fi vous en avez un. CHAP. XXIX.

La raifon pourquoi il ne faut pas mettre fi-tôt à l'écurie les Chevaux qui ont eu grand chaud, & qui font hors d'haleine, eft que les humeurs venant à fe refroidir tout à coup, & fe congeler par le repos qui fuccede au mouvement violent, tombent fur les jambes ou fur quelque partie, & rendent le Cheval forbu, lui caufent les avives, ou un fi grand dégoût qu'il en vaut moins très-long-tems, ce qui n'arrive pas quand par une promenade en main au petit pas, on lui donne le tems de fe refroidir peu à peu, & d'appaifer le battement de flanc que la chaleur & la fatigue lui auroient caufé, ou au pis aller qu'on l'effuye bien, & qu'on le frotte exactement par tout le corps.

Il y a des Chevaux de caroffe fort gras ou gros d'haleine, même des fouffleurs qui dans les grandes chaleurs de l'Efté, ont le flanc fi ému & fi agité qu'on croiroit qu'il vont crever, quand ils arrivent à l'écurie, quoiqu'on les ait menés doucement ; mais comme ils font fort gras, ou qu'ils craignent la chaleur, ils fe mettent fi fort hors d'haleine, qu'ils font fouvent une heure avec ce battement de flanc avant que d'avoir repris haleine : il ne faut pas s'en étonner, les promener au petit pas une demie-heure, puis les débrider, leur donner du fon mouillé & bonne litiere, d'abord qu'ils auront piffé, ils feront beaucoup foulagés, & feront prêts à travailler comme les autres ; ce mal vient aux uns de foibleffe pour ne pouvoir réfifter au Cheval qui tire à côté d'eux ; ou prefque toujours de trop d'ardeur donnant dans le trait, ou bien de craindre trop la chaleur, ce qui fe voit fouvent à certains Chevaux gras, épais, pefans, ou gouffauts, chargés de cuifine, lefquels font bons dans la Ville, mais ils ne font pas affez legers pour la campagne.

Quand vous arrivez à l'Hôtellerie, fi votre Cheval n'a guéres chaud, & que vous foyez feulemenr allé à fon train ordinaire, il faut l'attacher au ratelier fans le débrider qu'il n'ait repris haleine, & ne foit fec en partie, à moins que le Cheval ne foit accoutumé à toujours fuer, en attendant vous le deffanglerez, lui ôte-

CHAP. XXIX. rez la croupiere, & lâcherez le poitrail, & mettrez de la paille ſous les panneaux entre le Cheval & la ſelle, pour le rafraîchir & le ſoulager.

Faites-lui bonne litiere de paille fraîche pour l'obliger à uriner, la plûpart des bons Chevaux urinent en arrivant à l'écurie lorſqu'ils trouvent de la litiere : je donnerai un avis en paſſant qui ſemblera un peu extraordinaire, quoique bon. Le long de la journée il faut laiſſer uriner un Cheval toutes les fois qu'il témoigne en avoir envie, il faut même l'y convier ; tout au contraire des Jumens, leſquelles il faut empêcher de piſſer pendant la journée, car en piſſant elles diminuent de vigueur & de force : ceux qui ont des Jumens, peuvent en faire l'épreuve, ils en reconnoîtront la vérité, qu'il faut laiſſer piſſer les Chevaux en chemin, & en empêcher les Jumens, elles ne s'en trouveront pas mal & rendront un meilleur ſervice à leur Maitre ; je n'allegue pas cette experience ſans connoiſſence de cauſe.

Otez le vieil foin du ratelier, nettoyez bien la créche devant lui de toutes ordures, terre ou fiente de poules, prenant garde ſi la mangeoire eſt percée, ce qui eſt preſque dans toutes les Hôtelleries, afin que l'avoine qui y paſſe, ſoit la nourriture de leur volaille, que ſi la créche eſt trop ſale on la fera laver avec de l'eau chaude.

Une autre méthode pour les Chevaux qui ſont pleins de feu & d'ardeur & qui valent la peine d'être ſoignés, eſt qu'arrivant au logis lorſqu'on a couru, ou que le Cheval a grand chaud, il faut d'abord en arrivant le deſſeller & lui abattre l'eau par tout le corps avec un morceau de faux, qu'on appelle un couteau de chaleur ; enſuite lui bien eſſuyer la tête avec une épouſſette, & ſuivre par tout le corps avec de la paille fraîche, lui mettre une couverture ou caparaſſon, & remettre la ſelle par deſſus, puis le promener environ une demie-heure au petit pas avant que de le mettre à l'écurie. Cette méthode eſt bonne pour ceux qui menent avec eux des Palfreniers qui doivent entendre à abattre l'eau & à ſécher un Cheval ; car pour les valets d'Hôtelleries ils ſont aſſez habiles à demander & ne ſçavent faire autre choſe ; on ſe pourra ſervir de l'autre maniere. Si on avoit une couple de pilules puantes, on les fera avaler au Cheval, ou bien une chopine d'eau-de-vie, s'il a beaucoup couru, & qu'on craigne qu'il ne devienne malade, cela arrêteroit & couperoit tout accident & autres ſuites fâcheuſes. J'en dirai un mot ci-après.

Si un quart ou demi-quart-d'heure avant d'arriver à l'Hôtellerie, on rencontre de l'eau où il y ait un beau gué, il eſt bon de faire paſ-

ſer & repaſſer deux ou trois fois le Cheval dedans ſans lui mouiller le ventre, ni le laiſſer boire ; lorſque j'ai dit mouiller le ventre, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas faire entrer le Cheval ſi avant dans l'eau que le ventre ſoit dedans : car d'empêcher que les jambes ne faſſent rejaillir de l'eau contre le ventre & le mouillent cela ne ſe peut, & même n'eſt pas de conſéquence : outre que l'eau leur nettoye les jambes de la boue, étant froide, leur reſſerre les humeurs, & empêche que ce qui eſt émeu par le travail de toute la journée, ne tombe ſur les jambes comme étant la parie la plus baſſe du corps, & la plus capable de la recevoir, ce qui les fait devenir roides, cauſant des obſtructions dans les nerfs, & enfin les ruine. CHAP. XXIX.

Comment il faut traiter les Chevaux à la dînée ou à la couchée faiſant voyage.

SI c'eſt en Eſté que les eaux ſoient chaudes, en arrivant à l'Hôtellerie, le Cheval n'ayant pas chaud, il eſt bon de le gayer ſans le laiſſer boire ni mouiller le ventre, & même il eſt bon à certains Chevaux qui ont les jambes déja un peu travaillées ou charnues & ſuſceptibles d'humeurs, lorſqu'on n'a point de guay pour leur mouiller les jambes, avant que d'arriver au logis ou à l'Hôtellerie, de les mener un petit quart-d'heure en main pour abattre la chaleur, puis arrivant, leur laver ou baſſiner les jambes avec de l'eau de puits, comme elle vient d'être tirée, elle empêche la chûte des humeurs ſur les jambes : cette méthode eſt bonne particulierement aux Chevaux qui ont eu quelque coup aux jambes, aux jarrets, qui ne manquent jamais de s'enfler par le repos qu'ils ont à la dînée ou au ſoir. CHAP. XXX.

Il y avoit un Ecuyer Italien qui après ſon manége, que les Chevaux euſſent chaud, ou non, les faiſoit d'abord paſſer & repaſſer à la nage une riviere grande comme eſt la Seine devant le Louvre à Paris, & enſuite leur faiſoit bien abattre l'eau par le corps, & les bien couvrir dans ſon écurie, ne les laiſſant manger d'une heure. Il l'a fait toute ſa vie, & jamais Cheval ne lui eſt mort de tranchées, ni d'avives, & toujours ils avoient les plus belles jambes du monde. Je crois que cet exemple, quoique très-véritable, ne perſuadera perſonne d'en uſer de la ſorte.

Votre Cheval étant attaché au ratelier, & en partie ſéché de la ſueur ou moiteur qu'il avoit en arrivant au logis ; quoique bridé, s'il commence à tirer le foin, & qu'il ne batte plus du flanc, il le faut débrider, & laver ſon mords dans un ſeau pour le pendre

CHAP. XXX.

l'ayant essuyé & nettoyé, & ensuite vous lui laisserez manger du foin à son aise.

Ceux qui d'abord qu'ils sont arrivés à l'Hôtellerie laissent débrider leurs Chevaux par des valets d'étable comme c'est l'ordinaire, se trompent en ce qu'ils mangent un demi quart-d'heure, puis ne mangent plus du tout, au lieu que s'ils ont demeuré quelque tems bridés, quand il ne leur arriveroit autre incommidité que celle-ci, ils mangeroient mieux après.

On dira qu'ils ont été assez long-tems bridés au long de la journée sans les laisser encore à l'écurie inutilement sans manger, à quoi je réponds outre ce que je viens de dire, qu'il y a beaucoup de Chevaux ausquels il est nécessaire de laisser venir l'écume à la bouche par le moyen de la bride, qui les oblige de mouvoir la langue, & par ce moyen ils s'humectent la bouche pour avoir plus de goût à ce qu'ils mangent, & s'ils n'avoient la bouche fraîche de la sorte, ils ne mangeroient guéres long-tems ; ainsi on gagne du tems au lieu de le perdre, contre la maxime des valets d'Hôtellerie. Notez que si le Cheval a eu grand chaud & que vous ne l'ayez pû faire boire au long de la journée, étant débridé il ne voudra guéres manger, quoique vous y ayez apporté les précautions que nous avons dit, parce qu'il sera pressé de la soif; lors on peut lui donner d'avoine la quantité que vous jugerez, pourtant moindre que s'il n'en mangeoit pas après avoir bû.

Quelques personnes croyent que l'on gâte les Chevaux de leur donner l'avoine avant que de boire, & que l'eau fait couler l'avoine hors de l'estomac sans digerer ; je crois que l'avoine est bonne avant, & meilleure qu'après le boire, quoique la coutume la plus ordinaire soit de ne la donner qu'après. Les Messagers & Cochers sur les grandes routes la donnent toujours avant & après boire. Ce n'est pas toutefois sans apparence de raison qu'on donne l'avoine après boire, parce que l'eau ne séjourne pas si long-tems dans l'estomac, se distribue plutôt, ainsi il n'en est aucunement affoibli : & l'avoine qui est spongieuse retient plus long-tems l'humidité de l'eau. Voilà la seule raison qui fait donner l'avoine aux Chevaux après avoir bû, laquelle n'est pas assez forte pour empêcher de faire manger de l'avoine aux Chevaux qui ont fort sué avant de les faire boire, & ils s'en trouveront beaucoup mieux & sans danger d'en être malades.

Lorsqu'on voyage en carosse avec des relais, & qu'on court & fait diligence, les Chevaux étant arrivés tout en sueur & hors d'haleine, il faut leur abattre l'eau ou la sueur, comme nous avons dit, & les bien sécher, les couvrir, puis promener une demie-heure pour

leur

leur laiſſer reprendre haleine : pendant ce tems on leur doit préparer à chacun un demi-boiſſeau de ſon de froment, plus ou moins, qu'on mouille très-bien : on le met devant eux dans la créche, on les débride enſuite, on les laiſſe barbotter à leur aiſe dans la créche ou mangeoire, pour leur rafraîchir la bouche, qui eſt deſſéchée par la poudre & le ſable, qui ſouvent penetrent juſqu'au goſier, ce ſon détache cette poudre, qui eſt ſur la langue & dans la bouche ; & quoique les Chevaux ayent chaud, il leur arrive rarement du mal par cette méthode.

Cette pouſſiere & ce ſable deſſéchent ſi fort la langue, le palais & le goſier des Chevaux, qu'ils en perdent ſouvent le goût, parce que la langue devient aride & ſéche, particulierement aux Chevaux qui laiſſent pendre la langue hors de la bouche en cheminant dans les grandes chaleurs ; à ceux-là il faut donner du ſon en arrivant, ou avec une éponge leur laver bien la langue & la bouche pour les obliger à manger.

On ſe ſert de la même méthode pour les coureurs de chaſſe, & pour tous les Chevaux qui ayant couru ſont hors d'haleine, & particulierement s'ils ſont fort gras ; le ſon mouillé leur fait très-bien, il fait gagner tems, puis on débride plutôt, & les Chevaux ſont bien-tôt en état de manger : dans les lieux où l'on trouve du ſon, la méthode eſt bonne ; hors de France on n'en trouve guéres, & en Hollande d'abord que les Chevaux arrivent, quoiqu'ils ayent chaud, ils les font boire ſans craindre qu'ils prennent du mal, comme j'ai remarqué ci-devant que c'étoit l'uſage des Fourmans, c'eſt-à-dire, de ceux qui conduiſent des chariots ; mais leurs eaux ne ſont pas vives étant toutes repoſées & chaudes, ainſi elles ne peuvent pas facilement nuire ; mais pour en France les Chevaux qui n'auroient pas pris l'habitude de cette maniere de vie ſi dangereuſe, en mourroient, & je n'adopterai jamais aſſurément une ſemblable pratique.

On doit bien prendre garde aux eaux que les Chevaux boivent, & particulierement en voyage, car de-là dépend la conſervation de leur vie, ou leur deſtruction. L'eau la moins vive eſt la meilleure, s'il y a une riviere elle eſt préferable aux fontaines, & les fontaines aux puits : quand on eſt contraint de faire boire de ces eaux vives, il faut la tirer long-tems auparavant, la mettre au Soleil, ou en faire chauffer pour mêler parmi, c'eſt plutôt fait d'y mettre du ſon, ou du pain rompu & émié, à faute de quoi on corrige un peu la crudité de l'eau en y trempant la main, ou en y mettant une poignée de foin. Si l'eau eſt extrêmement vive, ni la main ni le foin n'empêcheront pas un Cheval de prendre les avi-

CHAP. XXX. ves, il faut de l'eau chaude ou du ſon mêlé parmi.

Il arrive ſouvent qu'on pouſſe ſi fort les Chevaux & plus qu'il ne faut, qu'on les creve, & qu'on les fait mourir ou devenir forbus, ſi on n'y apporte les remedes convenables : par exemple, on ſera à la chaſſe du cerf, on manque les relais parce que le cerf ſe forlonge, on eſt échauffé dans l'ardeur de la chaſſe, on ne ſonge point à ſon Cheval, & on le pouſſe juſqu'au bout : s'il n'eſt pas en haleine & n'a pas accoutume de faire ces grandes courſes, on le creve très-bien ; mais tous les bons chaſſeurs aimeront mieux tuer leurs Chevaux à force de courre que de manquer d'être à la queue des chiens. Si à la chaſſe ou autrement, vous avez été obligé de faire une grande diligence avec péril de crever un Cheval, quand il ſera arrivé, faites-le accommoder comme j'ai dit, lui abbattant l'eau & l'eſſuyant, puis le promenant au petit pas, & demie-heure après ſon arrivée, donnez-lui deux pilules puantes que nous avons décrites au Chapitre CLIII. premiere Partie, avec une pinte de vin rouge, ou bien ſans lui donner des pilules, une chopine d'eau-de-vie, ou une pinte de bon vin avec une couple de muſcades rapées, puis le mettez à l'écurie bien couvert & bonne litiere, & une heure après un lavement, demie-heure après le lavement le débridez, & lui donnez du ſon mouillé, aſſurément ſi le Cheval n'eſt outré vous empêcherez tous les accidens de forbure, qui lui arriveroient autrement.

La même choſe ſe peut obſerver aux Chevaux de caroſſe, quand ils ont fait des courſes au-delà de leur haleine & de leur force : mais il faut prendre garde de ne pas donner les pilules, ni le vin & les muſcades au défaut, que les Chevaux n'ayent repris leur haleine, c'eſt-à-dire, demie-heure ou trois quarts-d'heure au plus après leur arrivée, plus ou moins aux uns qu'aux autres.

Il ne faut point frotter les jambes des Chevaux qui arrivent, quoique ce ſoit l'uſage ordinaire.

CHAP. XXXI. LA plûpart de ceux qui font voyage, obſervent la méthode de faire frotter les jambes de leurs Chevaux avec de la paille, d'abord qu'ils ſon arrivés à l'écurie, & prétendent par ce frottement de les délaſſer, de leur déroidir les jambes, & ainſi de les ſoulager beaucoup : mais c'eſt un des plus grands abus qui ſe puiſſent pratiquer, puiſque cette action ne peut produire autre effet, que d'attirer ſur les jambes les humeurs qui ſont émues par le travail de la journée : car en frottant les nerfs, on les échauffe, & par conſéquent on les débouche, ce qui fait exhaler les eſprits, & donner lieu aux

humeurs émues le long de la journée, de fe décharger deffus par leur pente naturelle, occuper les conduits infenfibles qu'occupoient les efprits, & à y faire des obftructions, & ainfi les priver du mouvement, ce qui s'appelle rendre les jambes d'un Cheval abfolument roides & inutiles ; car les jambes étant l'endroit le plus bas de tout le corps, elles en font comme l'égoût, particulierement fi on y attire les humeurs par la friction qui fe fait avec de la paille ; outre que cette partie déja fatiguée eft plus capable de les recevoir. L'humeur étant tombée ne remonte plus ; de la réfoudre il eft difficile, car l'endroit n'a pas affez de chaleur, l'humeur s'épaiffit, & on gâte le Cheval ; & je m'étonne qu'on n'ait point fait de réflexion là-deffus avant que j'en euffe parlé. On pourra dire contre, que l'humeur qui tombe eft diffipée par infenfible tranfpiration, & par les pores qui font ouverts dans les frottemens des jambes : je réponds que l'humeur véritablement fe rarefie en quelque maniere, mais elle ne fe peut diffiper ayant trop de corps pour cela, l'humeur s'infinue dans les nerfs comme une vapeur, qui eft enfuite réduite en eau par le froid : cette eau devient en bouillie & glaires, lefquelles ne peuvent être diffipées par aucun frottement, car ce frottement dans le tems que toutes les humeurs font émues les appelle, & au lieu de foulager, nuit extrémement. *CHAP. XXXI.

Ce frottement de jambes qu'on fait en arrivant, eft caufe que le lendemain on leur trouve les jambes roides, & quand on ne s'en appercevroit pas fi-tôt, on s'en appercevra dans peu, parce qu'il fe formera des obftructions dans les nerfs, qui empêcheront le paffage des efprits, qui font la caufe du mouvement, qui par le tems rendront le mouvement de la jambe fi difficile & fi penible au Cheval, que toute fa force ne fuffira pas pour s'en bien aider ; ainfi les Chevaux chopent, bronchent & fouvent tombent, & par cette méthode on prend bien de la peine pour ruiner fon Cheval, & lui détruire les jambes. Ceux qui ne voudront pas fe rendre à des raifons fi palpables, qu'ils en faffent l'experience, & affurément ils feront convaincus, comme quantité l'ont déja été, qui ne font plus frotter leurs Chevaux en arrivant, mais feulement quand ils font abfolument refroidis & repofés.

Vous éviterez tous ces inconveniens pratiquant ce que je confeille, à fçavoir de mener un Cheval à l'eau au lieu de le frotter en arrivant ; ou de lui bien laver les jambes avec de l'eau froide ; pour empêcher la chûte des humeurs, qui eft le contraire de ce que pratiquent tous les jours la plûpart des gens, lefquels n'ont jamais fait réflexion fur ce que je viens de dire.

CHAP. XXXI. Ce n'eſt pas que je déſaprouve qu'on frotte les jambes des Chevaux, au contraire je l'approuve, le conſeille & m'en ſers: mais c'eſt ſeulement lorſque les Chevaux ſont refroidis, & que les humeurs que le travail de la journée a émues, ſont raſſiſes; par exemple, ſi le ſoir avant que de vous coucher vous faites frotter une heure entiere les jambes à votre Cheval, il en ſera ſoulagé; oubien ſi le matin l'aïant fait panſer vous faites divertir votre Palfrenier avec un bon bouchon, autant de tems qu'il vous plaira, il ouvrira les pores de la jambe, donnera lieu aux humeurs encore ſubtiles qui ſont tombées depuis peu ſur le nerf, de s'évaporer, & étant rerarifiée par la friction, de ſe réſoudre, ainſi la jambe ſe rendra plus ſouple, & vous ferez un effet contraire à celui qu'il feroit ſi vous le faiſiez frottet à votre arrivée.

Vous pourrez encore dire que tout le monde le fait, & que les plus entendus en Chevaux le pratiquent; il eſt vrai que beaucoup de gens le font, mais les entendus ne le pratiquent pas: Si ces raiſons ne peuvent vous ſatisfaire, je m'en rapporte à l'experience, qui eſt la maîtreſſe des Arts: & finalement comme je ne ſuis pas ſi amoureux de ma penſée, que je veuille obliger tout le monde de s'y rendre, je conſens qu'on ne me croye pas, & qu'on ruine par plaiſir ſon Cheval plutôt que de ſe rendre à la raiſon.

Charge pour conſerver les jambes des Chevaux, & empêcher qu'elles ne s'uſent en voyage ni à la chaſſe.

CHAP. XXXII. SI vous avez un Cheval qui en vaille le ſoin & la peine, pour lui conſerver les jambes après le travail, du moment qu'on le mettra à l'écurie, il faut démêler de la fiente de vache ou de bœuf avec du vinaigre, enſorte qu'elle ſoit comme une bouillie aſſez claire, y ajouter une poignée de ſel bien menu, & lui en faire charger les jambes de devant, & les jarrets & celles de derriere, en le frotant à poil & à contre-poil, pour faire entrer le remede & s'attacher, enſorte que toutes les parties en ſoient bien couvertes, & le laiſſer ainſi ſans lui mouiller les jambes, ni le ſortir hors de la place juſqu'au lendemain, le faiſant boire au ſeau.

Le jour ſuivant on le mene à la riviere, s'il y en a une, pour lui laver les jambes, ou bien on les lui décrotera avec un bouchon, ou on les lave au puits, ce qui eſt encore très-bon. Ce remede eſt à peu de frais, & eſt très-bon, il eſt aſtringeant, & fortifie la partie: étant continué il conſervera les jambes ſi belles & entieres, qu'à la fin d'un long voyage il ſemblera que le Cheval ne ſoit pas ſorti de

l'écurie. Il ſera mal-aiſé de faire croire à certaines gens que ſi peu de choſe puiſſe produire un pareil effet, car ce remede eſt facile : tous ceux à qui je l'ai conſeillé, s'en ſont très-bien trouvés : non-ſeulement cette charge délaſſe le Cheval, mais elle reſſerre les enflures : elle vaut mieux que beaucoup de charges que les Maréchaux vendent bien cherement ; lorſqu'on n'y met point de ſel elle n'eſt pas ſi bonne, mais elle ne laiſſe pas de faire un bon effet, ſouvent même que je n'ai point eu de vinaigre, je me ſuis ſervi d'eau à la place, & la charge a aſſez bien operé.

La méthode de charger les jambes de cette maniere a été trouvée par un pur raiſonnement, & les premieres fois que je m'en ſuis ſervis, elle réuſſit encore mieux que je n'avois cru.

Si vous avez de grands Chevaux à conduire pendant un long voyage, ſoit en main ou autrement, il faut ſe ſervir de ce remede, qui eſt aiſé & à peu de frais, il n'y faut qu'un peu de foin, & vous connoîtrez à la fin de votre voyage combien il eſt utile.

Il faut graiſſer les pieds de devant aux Chevaux qui les auront caſſans & la corne ſéche & éclatante, & cela en arrivant, quand ce ne ſeroit qu'avec du beurre ſans ſel, de l'huile, de la graiſſe douce, de l'onguent roſat encore mieux, afin que la fiente de vache leur tombant ſur les pieds ne les deſſéche pas : car aſſurément contre l'opinion de bien des gens, la fiente de vache gâte le pied d'un Cheval, elle humecte la ſolle, mais elle deſſéche la corne, qui eſt de différente nature que la ſolle ; ſi vous l'obſervez vous vous en trouverez très-bien. Ceux qui pour rétablir les pieds de leurs Chevaux font un trou qu'ils rempliſſent de fiente de vache mouillée, & les tiennent un mois plus ou moins le pied dans le trou, font très-mal, car quoique l'humidité continuelle qui eſt parmi la fiente faſſe croître la corne, elle ſe deſſéche ſi fort étant hors delà qu'elle éclatte & caſſe comme du verre, & enſuite le pied ſe reſſerre ; enfin la fiente de vache eſt bonne pour la ſolle, mais elle altere, brûle & gâte la corne en la deſſéchant trop. Pour rétablir les pieds d'un Cheval, il faut au lieu de fiente de vache emplir un trou de terre glaiſe mouillée, & obliger le Cheval d'y tenir les pieds de devant pendant environ un mois.

Je ne veux pas obmettre un autre remede, qui délaſſe & déſenfle la jambe, qui la déroidit & la rend belle : Il ſuffit de le pratiquer de fois à autre, c'eſt-à-dire, de trois ou quatre jours l'un : mais pour la charge, quand on la pratiqueroit tous les jours en voyage, on ne perdroit pas ſon tems aſſurément.

Les bains dont nous avons parlé à la premiere Partie, avec de la

CHAP. XXXII. lie de vin, & de bonnes herbes & du miel, délassent & déroidissent beaucoup les jambes des Chevaux.

Comme aussi les frotter en arrivant avec du vinaigre & du sel, ou de l'eau-de-vie; ou même du vin chaud où l'on aura mis un peu de vieux oint, tout cela délasse & déroidit le jambes des Chevaux: si elles sont enflées & gorgées, comme il arrive aux jambes de derriere des Chevaux fatigués, qui ont les jambes gorgées en arrivant, il faut les laver d'eau froide, & une heure après les frotter avec du miel, & dans le moment que le miel y est, les frotter avec de l'eau-de-vie très-bien sans ôter le miel, & continuer tous les jours de la sorte, on désenflera & fortifiera les jambes en travaillant.

Vous délasserez fort votre Cheval si vous lui chargez les jambes avec de la lie de vin toute froide; le remede est bon & à peu de frais.

Pour désenfler les jambes d'un Cheval & le delasser avec la cendrée.

CHAP. XXXIII. IL faut faire bouillir de l'eau dans un chaudron, & prendre des cendres du feu toutes rouges, faites du meilleur bois que vous pourrez avoir; comme du sarment, du noyer, du chesne, du hestre; les cendres de bois blanc ne sont point bonnes pour ceci, non plus que celles de bois flotté, si néanmoins vous n'en avez pas d'autres, il faut y mêler une demie-livre de cendres gravelées ou soude (on la trouve chez les Epiciers ou chez les Blanchisseurs) jettez ces cendres toutes rouges dans de l'eau bouillante, plus vous en jetterez, tant mieux, & les laisserez bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste que le tiers de l'eau, ôtez de dessus le feu ayant écumé les charbons.

On ne met la cendre gravelée ou soude, que lorsqu'on ne trouve que des cendres de bois blanc, ou de bois flotté, & non autrement, au contraire elle porteroit préjudice.

De cette eau plus que tiede, frottez bien fort avec la main les jambes de devant & de derriere & les jarrets, puis chargez-lui le tout avec les cendres, & les y laissez jusqu'au lendemain sans le mener à l'eau, ni le sortir de sa place; dès la premiere fois que vous ferez ce remede, assurément vous vous appercevrez de l'effet, & votre Cheval le lendemain aura les jambes plus souples, & plus belles que vous ne les avez vûes de long-tems, il sera plus gai qu'il n'étoit le jour précédent; il faut continuer à en user de tems en tems pour en avoir l'entier contentement.

Voici encore une méthode très-bonne: prenez deux pintes de vi-

naigre, mettez-les dans un poëlon ou pot sur le feu : d'abord qu'il commence à fumer, jettez parmi quatre pleines pellées de cendres toutes rouges qui soient de bois neuf, faites-les bouillir un demi-quart d'heure, puis ôtez du feu & laissez refroidir ; la matiere étant tiede, lavez-en les jambes de vos Chevaux devant & derriere ; si vous le faites de quatre jours l'un, assurément vous conserverez vos Chevaux sains & entiers dans les grandes fatigues des voyages. CHAP. XXXIII.

Si vous n'avez qu'un Cheval, une pinte de vinaigre suffit ; ce remede dissipe les humeurs par résolution, il empêche leur chute, il maintient les jambes belles & nettes, sans grosseur ni enflure.

Au retour d'un voyage, ce remede peut être pratiqué avec succès, s'en servant de quatre jours en quatre jours, ce bain délassera le Cheval, & lui rétablira les jambes.

Quand on a extrêmement couru un Cheval, & qu'on craint qu'il ne devienne forbu, le meilleur est en le mettant à l'écurie, l'ayant promené, & traité interieurement ainsi que nous avons dit, de prendre deux pintes de vinaigre, & deux livres de sel ; mêler le tout ensemble, & à froid en frotter toute la jambe du Cheval devant & derriere environ une demie-heure, lui fondre dans les pieds de devant l'huile de laurier toute bouillante, sur l'huile des cendres chaudes, & de la filasse avec des éclisses par dessus la cendre pour arrêter le tout & concentrer la chaleur : que si vous ne trouvez pas d'huile de laurier, prenez de l'huile de noix, l'huile de navette, ou de poisson, mais celle de laurier est la meilleure.

Cette même recepte est bonne au Cheval lassé, les précédentes sont meilleures, ces remedes sont pour les Chevaux de prix, comme sont les Barbes, Turcs, Chevaux d'Espagne, les Coureurs de conséquence, les Hacquenées & Chevaux Anglois : l'on auroit guéres d'affaire de prendre ce soin pour les mazettes, & toute la fiente des vaches de Flandre n'y suffiroit pas, encore moins les cendres, particulierement en Beausse. Les mazettes & les bidets sont cependant ceux qui font les fatigues & les voyages, témoins les Messageries & les Postes, on n'y prend pas tant de soin, & on n'y cherche pas ces précautions, & si on les cherchoit ils dureroient plus long-tems : mais les grands Chevaux sont bien-tôt usés si on n'en a du soin ; c'est pourquoi on dit communément que les grands Chevaux n'aiment pas le grand chemin, pour faire connoître que si on leur fait faire voyage, ils seront bien-tôt ruinés ; car en effet, ce n'est pas leur métier ; ce sont les Gentils-Hommes des Chevaux.

J'ai vû un Cheval de prix qui ayant été poussé extraordinairement de Paris à Fontainebleau, on eut en arrivant tous les soins possibles

CHAP. XXXIII. de le promener, & de l'essuyer plus de deux heures entieres, mais on ne lui mit rien dans les pieds, & on ne lui donna aucunes pilules, eau-de-vie, vin, muscade, ni lavement, il ne s'en sentit pas pour le coup, même il fut monté au pas trois jours après seulement une lieue, au bout de huit jours il fit deux petites journées au pas & se portoit très-bien en arrivant, le troisiéme jour après l'arrivée, on le mena à la forge pour le ferrer, & on lui trouva les pieds de devant en quelque maniere combles, depuis le bout de la fourchette, & la solle si haute à l'endroit que j'ai dit jusqu'à la pince, qu'on ne lui put ajuster que des fers voutés, quoiqu'il eût assez bon pied auparavant; il ne se pouvoit presque soutenir, comme un Cheval auquel la fourbure étoit tombée sur les pieds & qui avoit des croissans. On lui fit barrer les veines dans les pâturons, comme j'enseignerai parlant de la ferrure, & on le ferra à pantoufle, qui est la méthode des fers que j'enseignerai; le Cheval dans six mois fut remis en état de servir, il n'eut jamais le pied aussi bon qu'auparavant, mais on s'en servoit: si on avoit apporté les précautions que j'ai dit, de lui fondre de l'huile de laurier toute chaude dans les pieds, & de lui donner interieurement quelque chose, on en auroit été quitte à meilleur compte, & cette humeur qui lui tomba dans le pied, se seroit dissipée ailleurs.

Continuation des préceptes pour conserver les Chevaux en voyage.

CHAP. XXXIV. AYANT mis votre Cheval dans l'écurie, & l'ayant débridé, nous continuerons à prescrire ce qu'il faut faire ensuite pour le traiter méthodiquement. Si vous voyagez en Eſté il faut l'ayant débridé le desseller d'abord, & le frotter très-bien sous la selle avec du foin ou de la paille, il vaut mieux de desseller le Cheval, quoique ce ne soit qu'une dînée, & que peu de gens le pratiquent, pour n'avoir pas la peine de le resseller.

Si c'est en Hyver, il ne faut pas le desseller si-tôt, mais seulement lorsqu'il est sec, & quand il a bien mangé, & frotter de même sous la selle.

Quand vous avez ôté la selle de votre Cheval, il faut la mettre au Soleil, afin que les panneaux se séchent; puis les battre avec une gaule, pour empêcher qu'ils ne durcissent, & ne blessent le Cheval. Ceux qui se servent des couvertures en double, & qui les mettent sous la selle, ne courent pas ces risques, & la méthode en est très-bonne.

Si

Si c'est en hyver, qu'on n'a guéres souvent de Soleil propre, & que votre Cheval ait beaucoup sué, sa selle étant mouillée au-dessous, il la faut sécher au feu, plutôt que de la mettre le lendemain toute mouillée. CHAP. XXXIV.

J'oubliois à dire que votre Cheval étant dessellé, il le faut manier par tout sous la selle, pour voir s'il n'est point foulé ou blessé; s'il l'est, il y faut donner remede, à la selle & au mal; à la selle, en ôtant de la bourre à l'endroit qu'elle le blesse ou foule, ou bien en la chambrant; il faut être mauvais Sellier pour ne le sçavoir pas faire, & dans tous les Villages ils le sçavent; & au mal, en le traitant comme il a été dit.

Quand le Cheval aura été une heure ou deux dessellé, on connoîtra mieux les endroits où il aura été foulé; car étant refroidi, la partie foulée s'enflera, au lieu que dans le tems qu'on ôte la selle, la chaleur avoit empêché d'enfler.

Que si votre Cheval est enflé sans être entamé, seulement pour avoir été foulé de la selle, il est bon d'y remedier le plutôt que vous pourrez; car pour négliger l'enflure il s'y forme une dureté qu'on appelle un cors, lequel tombe avec le tems, & il reste une grande playe, ce qu'on peut éviter par le remede suivant; il me paroît inutile de renvoyer au traité des maladies pour si peu de chose, vous ferez donc le restrainctif suivant.

Restrainctif pour resserrer une enflure.

Prenez trois, quatre, cinq ou six blancs d'œufs, selon la grandeur de l'enflure, mettez les blancs d'œufs dans un plat, & les battez avec un gros morceau d'alun, jusqu'à ce que le tout soit réduit en grosse écume; ce qui se fera dans un demi-quart d'heure, en battant toujours; prenez cette grosse écume qui est fort épaisse, & en frottez l'enflure bien fort, & en mettez dessus le plus que vous pourrez, frottant & refrottant pour faire entrer l'écume, laissez-le de la sorte jusqu'au lendemain, & infailliblement l'enflure sera resserrée; j'ai éprouvé ce remede mille fois: il y a plusieurs autres moyens, mais celui-ci est le plus prompt & le plus facile; si néanmoins vous en souhaitez d'autres, ayez recours au Chapitre des playes. Vous pouvez avoir continuellement un morceau d'alun avec vous, car il sert toujours, le remede est facile & très-bon.

Autre pour le même.

Frottez fort l'endroit enflé avec de bonne eau-de-vie, encore

CHAP. XXXIV.

meilleur avec l'efprit de vin ; quand vous l'aurez bien frotté, mettez le feu avec un papier allumé à l'eau-de-vie qui eft reftée fur le poil, elle flambera auffi long-tems qu'il y aura une goutte d'eau-de-vie, & lorfque le feu difparoîtra, l'enflure difparoîtra auffi.

Ou bien ayant frotté extrêmement la groffeur avec de l'eau-de-vie, frottez d'abord l'endroit avec du favon noir, pour faire venir en écume, qu'il faut laiffer fécher fur la partie enflée, ce qui diffipera affurément l'enflure, s'il n'y a point de matiere ; ce dernier remede eft parfaitement bon pour les Chevaux de caroffe que les harnois ont foulé : fi on ne trouve point de favon noir, prenez du favon ordinaire.

La plupart des Chevaux voyageant deviennent maigres, particulierement les grands Chevaux qu'on conduit avec des équipages ; comme ils ne font qu'une traite, ils font bridés fi long-tems qu'ils amaigriffent, & la felle qui portoit fort également par tout quand on a commencé le voyage, fe trouve trop large à caufe de cette maigreur.

Et le Cheval peut amaigrir en forte que la felle portera fur le garot ou fur le roignon, ce qui cauferoit de fâcheux accidens. Il faut donc quand vous appercevrez que les pointes des arçons ne touchent point contre le corps du Cheval, & que la felle femble trop large, faire rembourrer les pointes, fur la longe, & aux mammelles avec de la bourre de cerf ou de crin, s'il eft befoin ; quelquefois il eft même fort néceffaire de faire feutrer les bouts des arçons au cas que la maigreur fût très-grande, & que le Cheval fût fort diminué de corps.

Lorfque vous avez donné l'avoine au Cheval, il eft bon de le laiffer feul, afin qu'il mange moins avidement & fans inquietude ; un Cheval vigoureux quand on eft derriere lui pendant qu'il mange, ne manque pas de regarder l'Homme de tems à autre, & ainfi il perdra beaucoup de fon avoine qui tombera à terre ; pour l'éviter, il faut le laiffer feul, pourvû que vous foyez en un lieu où on ne derobe point fon avoine, ce qui arrive fouvent en certaines maifons, où quoique les Maîtres foient gens de bien, les valets fe dérobent l'avoine les uns aux autres, & en font galanterie enfuite & s'en raillent.

On doit prendre garde avant que de fe retirer, que le Cheval foit attaché en forte qu'il fe puiffe coucher à fon aife, & que fa longe ne foit attachée, ni trop longue, ni trop courte.

Si votre Cheval a beaucoup fué le long de la journée, & qu'il foit bien fec, après avoir mangé fon avoine, il eft très-à-propos de le

faire étriller un quart d'heure, afin de lui détacher le poil que la fueur a collé l'un avec l'autre : ce qui lui rend le corps roide & l'empêche de bien repofer, outre qu'il bouche & conftipe les pores, & durant la nuit les vapeurs & fumées, qu'on appelle excrémens de la troifiéme coction, qui devroient s'évaporer, font retenus dans fon corps, au grand préjudice de fa fanté, car les Chevaux produifent beaucoup de ces vapeurs qui doivent tranfpirer & s'évacuer infenfiblement au travers des pores, fur tout la nuit, ce qui eft très-évident par la quantité de craffe qui fe trouve fur le cuir du Cheval, & qu'on lui ôte tous les jours avec l'étrille ; que fi vous empêchez cette tranfpiration qui fe fait la nuit, vous lui nuifez, fur tout quand il a beaucoup travaillé & fatigué le long de la journée. Je conclurai donc que le Cheval qui a füé & qui eft fec, vaudra beaucoup mieux d'être étrillé un quart-d'heure ou demi-heure le foir, ou s'il n'eft pas fec, lui bien frotter le corps avec la paille autant de tems. CHAP. XXXIV.

Je mettrai ici une remarque pour les Curieux, & ceux qui veulent être inftruits des moindres particularités de ce qui concerne les Chevaux, celle-ci leur fervira quand ils font malades, ou qu'ils font maigres, & qu'on veut les rétablir ; elle peut auffi beaucoup fervir dans un long voyage, afin de couper chemin à toutes les incommodités qui pourroient empêcher votre Cheval d'achever gayement fon voyage.

Il faut donc prendre garde à la fiente de votre Cheval, pour juger de fon interieur, afin de prévenir les maux qui lui peuvent arriver ; s'il fiente trop clair, ce peut être une marque que l'eau qu'il a bue, eft trop froide, ou qu'il l'a bue trop avidement : s'il y a parmi la fiente des grains d'avoine tout entiers, peut-être le Cheval ne la mâche pas, ou qu'il y a de la foibleffe d'eftomac ; fi la fiente eft noire, & féche ou fort menue, il eft fort échauffé dans le corps. Selon ce que vous aurez jugé par ces remarques, vous employerez ce que vous croirez être néceffaire, qui vous eft enfeigné en beaucoup d'endroits de ce Livre : les Anciens en ufoient de la forte, car j'ai lû dans un fort vieux Auteur, *Galenus : Veneti & Prafini ftudiofi fpectatores equorum, ftercora, quò intelligant quemadmodum alimenta concoxerint, odorantur, tanquam ex eo omnem eorum bonam habitudinem cognituri.* Par ce mot *odorantur*, il veut dire, comme je croi, qu'ils regardoient attentivement & foigneufement, & non qu'ils fentoient la fiente ; car s'ils la flairoient c'étoit de vilaines gens, quoique curieux.

Lorfque les Chevaux font attachés au ratelier, avant que de les débrider quand on eft arrivé à l'Hôtellerie, il leur faut faire le-

CHAP. XXXIV. ver les quatre pieds, & voir s'il ne manque rién aux fers, s'ils ne portent point ſur la ſolle, & ôter avec un couteau ou autre choſe, la terre & le gravier qui eſt dans le pied, entre le fer & la ſolle, y mettre de la fiente de vache, quand le Cheval en vaut la peine, comme j'ai dit ci-devant, ou que le Maître eſt aſſez ſoigneux pour cela.

Si vous les abreuvez dehors, au retour de la riviere, ſi on leur emplit le pied de fiente de vache, elle leur ôtera la douleur, & tout l'étonnement du pied que leur pourroit avoir cauſé le terrein trop dur, ou les pierres; ſi c'eſt au ſoir la fiente de vache ſéjournant toute la nuit dans le pied, elle le lui tiendra doux & bon, & en ôtera la chaleur.

Il y a beaucoup de Chevaux qui d'abord qu'ils ſont débridés ſe couchent au lieu de manger, à cauſe de la grande douleur qu'ils ſentent aux pieds, on croiroit qu'ils ſont malades, ou qu'ils ſont haraſſés; mais ſi on leur regarde l'œil, on verra qu'ils l'ont bon, & ſi vous leur préſentez à manger étant couchés, ils mangeront volontiers; ſi vous leur maniez les pieds, vous les trouverez extrêmement chauds, ce qui fera connoître qu'ils ſouffrent en cette partie; c'eſt pourquoi il faut voir ſi le fer porte ſur la ſolle, ce qui eſt aſſez difficile à connoître ſans le déferrer; que ſi vous les déferrez, regardez le dedans du fer, vous verrez que l'endroit où il porte ſur la ſolle, eſt plus poli & luiſant qu'il n'eſt aux autres endroits; il faut faire parer le pied en cet endroit, & ratacher le fer, lui graiſſer le pied avec de l'onguent roſat ou autre, & lui emplir le dedans du pied ou le creux avec de la poix noire fondue toute chaude, ou du tarc gaudron, ou brai qui eſt la même choſe, & laiſſer refroidir avant que de laiſſer aller le pied à terre, cette poix ou tarc nourrira la ſolle, ôtera la douleur, & affermira tout le pied. A Paris on trouve du tarc qui n'eſt que du gaudron de quoi on poiſſe les batteaux. Il raffermit plutôt un pied qu'autre choſe appliqué chaudement; on le fait avec de la vieille huile, de la vieille graiſſe, & de la poix, on fait fondre le tout enſemble & on le garde pour s'en ſervir.

Les Chevaux qui ont le pied foible, ſont ordinairement ceux qui ſe couchent bien-tôt après qu'ils ſont arrivés à l'écurie, à cauſe de la douleur du pied; j'entends ceux qui ont le talon bas, ou qui ont peu de fond de pied, c'eſt-à-dire, peu d'épaiſſeur depuis la ſolle juſqu'au haut de la corne environ deux doigts au moins au-deſſus de la pince ou extrêmité du pied; ceux auſſi qui ont le pied trop petit, ou ceux qui ont des ſeymes, ou les encaſtelés, les pieds cerclés, ou finalement les pieds plats.

Lorfqu'on voyage dans un tems chaud & fec, les pieds s'alterent fouvent, & fe defféchent, & faute d'humeur, la corne s'éclatte & fe rompt, ainfi on eft fouvent en danger de perdre les fers des Chevaux: il faut à ceux-là, avant que d'aller à l'eau, leur graiffer les pieds de devant un pouce autour de la couronne, avec de l'onguent rofat, ou de l'onguent de pied, dont nous avons donnné la defcription dans la premiere Partie; quelquefois quand le pied eft fort alteré, il faut auffi graiffer à midi, & c'eft à ces Chevaux aufquels il faut beaucoup de foin (puifqu'ils ont la corne fi éclatante) quand on voyage en pays chaud, qu'on a grande peine à les tenir ferrés. CHAP. XXXIV.

Il y a des Chevaux de fomme lefquels étant enflés fous la felle, on les laiffe coucher avec le baft, de peur que pendant la nuit le froid ne faffe enfler les parties foulées, & le lendemain on ne les pourroit bâter: on leur laiffe auffi quelquefois le baft, afin de preffer contre l'enflure ou playe le remede qu'on a mis deffus; c'eft une affez mauvaife invention de laiffer coucher un Cheval fous un baft, ou fous la felle, il eft bien plus à propos d'emplir un fac de bon crotin bien chaud, & de le lier fur l'enflure, non-feulement il empêchera d'enfler davantage, mais de plus il diffipera peut-être toute l'enflure.

Les Cocquetiers qui viennent de Normandie à Paris, ne débaftent jamais leurs Chevaux la nuit, mais auffi ils les fufpendent.

Il y a peu de Chevaux qui dans un grand voyage ne fe coupent: on y pourra donner remede d'abord qu'on s'en appercevra, comme nous l'enfeignerons parlant de la ferrure.

Le matin avant que de feller un Cheval il faut manier les arçons pour voir s'ils font décollés ou rompus, remarquer fi la bande du garot eft déclouée ou rompue en deux, fi les grandes bandes font déclouées & rompues, fi la toile des panneaux eft trop roide, ou s'ils font détachés des arçons: quand on a tant foit peu d'habitude au tout, on le parcourt en un clin d'œil, après quoi on mettra la felle fur le dos du Cheval, ce qu'il faut faire d'abord qu'il eft étrillé, long-tems avant l'heure du départ, parce qu'ordinairement, quand les Chevaux un peu âgés font fellés, ils fe hâtent davantage de manger.

Avant que de le brider, on peut de même vifiter les porte-mords, s'ils font pourris ou rompus. Les Chevaux doivent toujours manger de l'avoine avant que de partir. Celui qui a le ventre vuide n'eft guéres en état de faire grande fatigue; car comme ils font d'un temperament chaud & fec, fi la chaleur naturelle ne trouve rien fur quoi elle puiffe agir, elle s'en prend à fa propre fubftance, ce qui amaigrit bien tôt le Cheval, ou tout au moins l'échauffe beaucoup interieurement.

Il y a beaucoup de perfonnes plus curieufes de faire bonne chere que

CHAP. XXXIV. de la faire faire à leurs Chevaux, & qui pourvû qu'ils ayent le ventre plein, se mettent fort peu en peine d'autre chose : ceux-là particulierement, & plusieurs autres indignes de monter sur un Cheval, ayant lû ou oui lire toutes ces particularités, on dit qu'il faudroit n'avoir autre chose à faire pour observer toutes ces circonstances, & qu'ils aiment mieux user leurs Chevaux que de prendre tant de soin & de peine. Il est vrai qu'il n'est pas toujours besoin d'observer le tout, mais seulement le plus nécessaire ; si vous avez un peu d'habitude, vous le ferez sans peine & même sans attention. Je consens de bon cœur que ceux qui n'en voudront rien faire du tout, suivent leur inclination, j'écris seulement pour ceux qui sont bien intentionnés, & me foucie peu de ce que les autres feront ou diront sur ce sujet. Voilà ce qu'il faut observer avant & pendant le voyage ; présentement il ne reste qu'à dire quelque chose de ce qu'il faut faire après le voyage, & lorsqu'on est arrivé.

Ce qu'il faut observer quand on est arrivé de voyage.

CHAP. XXXV. Lorsque vous êtes arrivé de voyage, il faut d'abord ôter deux cloux du talon de chaque pied de devant ; si c'est un grand fer, il faut en ôter quatre, & deux ou trois jours après l'arrivée le saigner du col, lui donner seulement du son mouillé pendant dix ou douze jours, sans avoine, & lui tenir bonne litiere tout le long de la journée. La raison pourquoi on ôte les cloux des talons après un long voyage, est que les pieds leur enflent, & si on ne lâchoit les cloux, le fer les presseroit & contraindroit trop. Il est bon de les leur remplir avec de la fiente de vache, il y en a qui les font déferrer entierement & mal ; c'est aussi une mauvaise méthode de leur parer les pieds ; car vous y attirez la fluxion.

Après avoir saigné le Cheval, il faut le lendemain lui appliquer une emmielure décrite au Chapitre LVII. premiere Partie, & l'étendre & appliquer sur les quatre jambes, dans les pieds de devant & sur les épaules, ou bien se servir de la fiente de vache, qui coûte moins, ou de la cendrée, ou autre.

Si vous appliquez l'emmielure, il faut vingt-quatre heures après son application la réiterer de même, & continuer toutes les vingt-quatre heures sans ôter la vieille, jusqu'à ce que vous en ayez appliqué trois ou quatre fois ; au bout de ce tems préparez un bain comme nous l'avons enseigné au Chapitre LXV. de la premiere Partie, avec de la lie de vin, & sans ôter la charge ou emmielure, frottez tous les endroits chargés avec ce bain, de vingt-quatre heures en

vingt-quatre heures, jusqu'à trois & quatre fois: si votre Cheval pour fatigué qu'il puisse être, n'est remis, il faut le laisser reposer, de lui-même il se remettra, sans davantage lui faire de remede.

Le Cheval délassé, il lui faut faire parer les pieds, le referrer & le mener tous les jours à l'eau courante une demie-heure le matin, autant le soir, si c'est en Esté; si c'est en Hyver, il suffit de l'y laisser séjourner le tems qu'il faut pour boire.

S'il n'est pas beaucoup lassé, comme il ne le sera guéres si vous en avez eu soin par les chemins, il suffira de le saigne ayant ôté les cloux du talon aux pieds de devant, & recevoir son sang dans un vaisseau, & remuer toujours le sang de peur qu'il ne se fige, ensuite sur trois livres de sang, qui est la quantité qu'on en doit tirer, ajoutez une chopine d'excellent esprit de vin, mêlez le tout ensemble, & chargez à froid les jambes du Cheval, & les épaules; laissez le sang deux fois vingt-quatre heures dessus, après quoi vous lui ferez un bain décrit au Chapitre LXV. de la premiere Partie, avec lequel vous ôterez le sang qui étoit en forme de charge sur ses épaules & jambes.

Diverses manieres pour délasser un Cheval qui vient de voyage.

Vous délasserez extrêmement votre Cheval, si vous lui chargez les jambes en la maniere suivante: prenez une livre de sel commun, mettez-le dans une poële de fer, fricassez-le jusqu'à ce qu'il soit sec, & ne petille plus; pour parler en termes, j'eusse dit, décrepitez du sel, & le jettez tout chaud dans un grand mortier, & le pilez fort fin, ajoutez deux livres de miel, mêlez bien le tout ensemble avec le pilon, & en chargez les jambes, quoiqu'il y ait enflure, il la dissipera & la résoudra, ôtera la douleur & l'étonnement des nerfs que le voyage peut avoir causé: la méthode est facile & à peu de frais.

Les bains délassent merveilleusement un Cheval, & même désenflent les jambes, si vous les frottez avec de bonne eau-de-vie, ou avec de bon esprit de vin.

Si vous mêlez deux parties d'eau-de-vie, & une partie d'huile de noix, battant bien le tout ensemble, & que vous en frottiez les jambes de votre Cheval, c'est un excellent remede, je suppose toujours que la saignée ait précédé.

Pour délasser votre Cheval à peu de frais, vous pourrez, après l'avoir saigné, faire chauffer de la lie de vin jusqu'à ce que la chaleur l'ait toute pénétrée, & mêler du miel environ une ou deux livres, puis de la farine de froment, & peu à peu en remuant toujours la lie jusqu'à ce qu'elle commence à s'épaissir, l'ôter du feu, &

CHAP. XXXV.

en charger les jambes du Cheval toutes les vingt-quatre heures, fans ôter la vieille, le remede eft très-excellent & réuffit toujours.

La lie de vin fort épaiffe, mife toute froide eft très-excellente, il en faut charger la jambe & réiterer fouvent, ce remede réuffit mieux qu'un plus compofé ; fi on y mêle le tiers de vinaigre avec les deux tiers de lie, il défenflera une jambe, & ôtera toute la chaleur & la fluxion qui y feroit furvenue par la fatigue du voyage.

Un remede affez facile pour délaffer un Cheval fans autre charge, ni ingrédiens, le vinaigre & les cendres chaudes, il réfoudra & fondra toutes les humeurs capables de réfolution qui incommodoient la jambe & empêchoient fon action. J'ai enfeigné la méthode de faire ce remede ci-devant.

Si votre Cheval eft fi fatigué qu'aucune de ces receptes ne le puiffe remettre, ayez recours au Chapitre LX. premiere Partie, où il eft amplement parlé des jambes ufées, & du moyen de les remettre. Si tous les remedes que vous y aurez fait n'agiffent point, mon avis feroit de le laiffer en repos ; la nature fait plus fouvent que tous les remedes ; ayez toujours foin de lui faire bien frotter les jambes avec un bouchon, & bien panfer le refte du corps ; peut-être que les remedes qui n'ont pas fait leur effet dans le tems de leur application, le feront dans la fuite, & que le repos achevera l'ouvrage.

Du moins vous pouvez pratiquer tous les remedes précédens, avec affurance qu'ils ne peuvent alterer la jambe, quand le Cheval n'en recevroit aucun foulagement, ce qui eft impoffible.

Il y a des remedes qui ramolliffent fi fort le nerf de la jambe à force de l'humecter, qu'ils font long-tems broncher le Cheval ; & quoiqu'ils ayent ôté la douleur, pour avoir trop amolli le nerf, ils font broncher & fléchir la jambe : enfuite il faut plus de tems pour rétablir les nerfs, qu'il n'en auroit fallu pour les délaffer & les remettre abfolument, fi on avoit employé des remedes méthodiques, comme ceux que j'ai propofés.

De la ferrure des Chevaux.

CHAP. XXXVI.

ON doit être perfuadé qu'un Ecuyer ou un Gentil-homme, ou autre perfonne qui a de beaux & de bons Chevaux, ne doit pas ignorer l'ordre & la méthode qu'il faut tenir pour les bien ferrer, afin que s'il ne peut pas avoir commodément un bon Maréchal, il puiffe tout au moins ordonner de quelle maniere ils doivent être ferrés pour le bien être : Je crois qu'il faut diftinguer deux métho-

des

des de ferrer, la premiere & la plus considerable est de ferrer pour le profit du pied, & selon sa nature & sa forme, lui ajuster des fers qui le rendent meilleur qu'il n'est ; & s'il est bon, qui le maintiennent & l'empêchent de se ruiner ; la seconde, est celle qui déguise le pied, & qui le fait paroître bon, quoiqu'il ne le soit pas, & cette derniere est la plus recherchée par les Marchands de Chevaux ; car quoique cette derniere ferrure ruine absolument les pieds par le tems, ceux qui ne cherchent qu'à les vendre, ne s'en embarrassent pas, pourvû qu'ils paroissent bons, c'est assez pour eux.

Je vous enseignerai la premiere méthode, c'est-à-dire, celle de faire ferrer un Cheval pour le profit du pied seulement ; & quoique beaucoup de gens courrent & s'empressent pour les faire ferrer de la seconde maniere, c'est-à-dire, pour déguiser le pied & le faire paroître bon, quoiqu'il ne le soit pas, par cette sorte de ferrure, enfin ils ruineront les pieds de leurs Chevaux, & c'est ce que je n'entreprends pas de montrer. Pour s'empêcher de tomber dans cet abus, il ne faut pas négliger d'apprendre la bonne maniere de ferrer, pour le profit & l'utilité d'un pied. On a vû de notre tems des Rois sçavoir forger un fer de Cheval, il est peu de personnes de qualité qui ne sçachent brocher des cloux, pour s'en servir dans la nécessité ; c'est une maxime, qu'on ne peut enseigner ce qu'on ne sçait pas, & sur cela j'ai assayé à sçavoir un peu forger un fer, & lui bien donner la forme qu'il doit avoir, & souvent que les Maréchaux ne l'ont pas forgé ni donné la tournure que je voulois, j'ai pris la tenaille & le ferretier en main, & je lui ai donné le tour ou la forme que je désirois ; il n'y a pas à présent un valet d'étable qui ne veuille ordonner sur la ferrure du Cheval dont il tient le pied ; tous les Cochers en font des leçons à leurs Maîtres, & ensuite au garçon Maréchal, & toutes ces leçons sont fort à contre-tems le plus souvent, parce qu'ils font ruiner, affoiblir & gâter les pieds des Chevaux. Pour n'en courir pas le risque, j'ai établi des maximes les plus utiles & les plus intelligibles qu'il m'a été possible, qui serviront comme de guides pour se conduire dans la ferrure.

Cette partie est absolument nécessaire, & faute de la sçavoir, on laisse devenir des Chevaux de prix absolument inutiles, & on est réduit presque toujours à la discrétion d'un garçon Maréchal, qui vous fera croire tout ce qu'il voudra, & qui vous persuadera qu'il fait très-bien, lorsqu'il ruine peut-être les pieds de votre Cheval.

Comme la ferrure est un métier qui semble n'être qu'une pure pratique, ou plutôt une certaine routine que les garçons Maréchaux apprennent chez leurs Maîtres, ceux-ci n'ayant pas les vérita-

bles maximes qu'il faut obſerver pour bien ménager un pied, ils ne peuvent pas les enſeigner; & quand ces mêmes garçons tombent chez des Maîtres habiles qui veulent leur montrer à ferrer pour le profit du pied, ils alleguent pour raiſon qu'ils ont été dans telle & telle boutique la plus employée qui ſoit à Paris, & qu'on n'y ferre pas de la ſorte; & leur entêtement pour leur routine eſt ſi grand, que ſouvent ils ſe rendent incapables d'être mis dans le bon chemin. Pour moi je me ſuis attaché à la recherche des moyens de bien ferrer par la néceſſité que j'en ai eu, pour maintenir des méchands pieds en état de ſervir, & pour n'avoir pas le déplaiſir de voir des Chevaux vigoureux & gentils, demeurer inutile faute d'avoir été bien ferrés dans les commencemens, de façon qu'on ne pouvoit plus les ferrer à la fin ſans les faire boiter.

Je parlerai non-ſeulement des Chevaux de ſelle, mais auſſi des Chevaux de caroſſe, qui requierent un grand ſoin; car de bons pieds, ou tout au moins de paſſables & en état de bien ſervir qu'ils avoient en arrivant des Païs-Bas, ſi le Maréchal ne l'entend, dans ſix mois ou un an ils auront les pieds combles, les talons ſerrés ou ſi plats & difformes, qu'il ne pourront ſervir qu'avec difficulté, parce que dans le tems que les Chevaux muent de pied, ſi la ferrure ne leur donne une bonne forme, aſſurément le pied deviendra hors d'état de ſervir.

Je vois tous les jours auſſi par la même ignorance, des pieds encaſtellés, alterés & ſecs; des jambes arquées, des Chevaux rampins, & cent autres accidens qui arrivent aux Chevaux par le défaut de ferrure, & pour ne ſçavoir pas ferrer pour le profit du pied.

Il y a quatre maximes ou regles principales, qu'il faut néceſſairement ſçavoir pour bien faire ferrer toutes ſortes de pieds.

La premiere comprend ce principe géneral; pince devant, & talon derriere.

Pince devant, c'eſt-à-dire, que quoique la pince des pieds de devant ſoit bonne & forte, capable de ſupporter les cloux qu'on y veut brocher, le talon a moins d'épaiſſeur de corne, ainſi on n'y doit point brocher, ſur peine d'enclouer un Cheval, & rencontrer d'abord le vif; vous devez donc entendre quand on dit pince devant, qu'on peut hardiment brocher les cloux à la pince des pieds de devant; car il y a beaucoup de corne à prendre, & non au talon.

Talon derriere, que le Cheval a les talons des pieds de derriere forts, c'eſt-à-dire, la corne épaiſſe & capable de ſupporter les cloux, parce qu'il y a beaucoup de corne; mais à la pince de derriere, on rencontre d'abord le vif, puiſqu'il y a peu de corne, même les

Maréchaux ne doivent point mettre du tout de cloux à la pince des pieds de derriere. CHAP. XXXVI.

Il y a beaucoup de Maréchaux dans les petits lieux qui ont peine à suivre cette maxime, qui brochent mal-à-propos aux pieds de derriere comme à ceux de devant.

Brocher un clou, eſt mettre un clou au pied d'un Cheval pour tenir le fer ; le marteau dont les Maréchaux cognent les cloux dans la corne pour tenir le fer, s'appelle un brochoir ; de ſçavoir d'où vient ce mot de brocher, c'eſt ce que je ne ſçai pas, & qu'il importe peu de ſçavoir.

Il faut donc pour la premiere maxime ſe reſſouvenir que le talon des pieds de devant eſt foible, & la pince des pieds de derriere de même, parce qu'il y a peu de corne, & qu'on eſt bien-tôt au vif ; de ſorte qu'en brochant un peu trop haut en ces endroits on ſerre & preſſe facilement une veine qui entoure le pied, ce qui fait boiter le Cheval, & on dit lors que le Cheval eſt encloué ; & ſi on n'a le ſoin de chercher l'endroit bleſſé & encloué, la matiere s'y forme, & il s'enſuit de fâcheux accidens ; il en eſt de même quand on touche le vif, qui eſt la chair qui entoure le petit pied entre la ſolle & le ſabot.

On encloue les Chevaux en deux manieres, ou quand on rencontre le vif, ou quand on ſerre la veine, & ordinairement il arrive ſeulement aux talons des pieds de devant, & à la pince de ceux de derriere ; j'ai donné les remedes fort au long au Chapitre LXXIX. de la premiere Partie.

La ſeconde maxime eſt, de n'ouvrir jamais les talons aux Chevaux, c'eſt le plus grand de tous les abus, & qui ruine le plus les pieds. On appelle ouvrir les talons, lorſque le Maréchal en parant le pied coupe le talon près de la fourchette, & l'emporte juſqu'au haut à un doigt de la couronne, enſorte qu'il ſépare les quartiers du talon, & par ce moyen il affame le pied & le fait ſerrer ; ce quils appelent ouvrir un talon, eſt proprement le faire ſerrer, car la rondeur ou circonference du pied étant coupée, en faiſant ce qu'ils appelllent ouvrir les talons, qui eſt le couper abſolument, ils ne ſont plus ſoutenus de rien, ainſi il faut néceſſairement, s'il y a quelque foibleſſe dans le pied, qu'ils ſe ſerrent & s'étreſſiſſent, & ſi les Maréchaux étoient ſoigneux de leur réputation & de leur devoir, ils devroient faire un des principaux points de leurs Statuts de cette maxime.

La troiſiéme maxime eſt, d'employer les cloux les plus déliés de lame, puiſquece ſont les meilleurs ; les cloux épais de lame font un

CHAP. XXXVI.

grand trou, non-feulement en les brochant, mais lorfqu'on les rive ; étant roides ils font éclatter la corne, & l'emportent avec eux, d'où vient que le Cheval mettant le pied entre deux pierres, ou en un endroit où il faille faire violence pour l'en tirer, le fer fans doute y reftera, avec une partie de la corne, à fçavoir tout ce qui eft au-deffous des cloux : il arrive d'autant plus facilement, que tous les trous que les gros cloux ont fait, tant en brochant qu'en rivant, ont déja affoibli & comme tout coupé en rond le fabot à l'endroit où ils font brochés, outre que l'on ne peut que difficilement ferrer un pied foible fans l'enclouer avec ces gros cloux, particulierement s'il y a peu de corne où l'on puiffe prendre de quoi brocher. Pour éviter cela les Maréchaux eftampent maigre leur fer, ce qui eft la ruine d'un pied par le tems.

Les cloux de Limoges & ceux d'Argentines, excellent par-deffus les autres : ceux de Limoges ne font doux que parce qu'on les forge avec du charbon de châtaignier, qui a une onctuofité qui adoucit le fer & le rend tel que nous l'éprouvons en nous fervant defdits cloux, car le fer dont on fe fert à Limoges n'eft pas meilleur qu'ailleurs, c'eft le charbon qui le rend bon, & de plus ils font bien forgés, car ils font fort déliés de lame : mais parce qu'ils font affez longs, fi ceux qui les brochent n'ont la main affurée, & que le pied foit un peu dur, ils les font couder à tous momens. Les Maréchaux ignorans déclament fort contre ces fortes de cloux, parce qu'ils ne fçavent pas les employer : ceux qui ont le coup de brochoir affuré, & qui les fçavent bien affiler, ne les coudent prefque jamais, & les brochent auffi-bien que ces gros cloux courts, qui ne valent rien du tout.

Les gros fers pefans, comme font ceux des Chevaux de caroffe & de charette, ne fçauroient être fupportés par des cloux déliés, comme je le confeille, car il faut de la proportion à tout ; j'avoue qu'aux grands pieds il faut de grands & gros cloux plus forts qu'aux petits, mais toujours les plus déliés en chaque forte font les meilleurs : cette exception ne détruit pas notre maxime, qui eft toujours vraye, & plus particulierement pour les Chevaux de legere taille, & pour les pieds foibles.

La quatriéme maxime eft de faire les fers les plus legers qu'on peut felon le pied & la taille du Cheval ; parce qu'outre que les fers pefans aux pieds, foulent les nerfs & laffent le Cheval, en faifant voyage il a prefque toujours les pieds en l'air, car le tems qu'il demeure pofé en terre n'eft pas confiderable ; de forte qu'il lui faut toujours foutenir ce poids inutile, où la pefanteur des fers étant grande, fait bien-tôt là-

cher les cloux au moindre heurt contre les pierres ; de plus, lorſque le Cheval forge, c'eſt-à-dire, qu'avec les pieds de derriere il rencontre ceux de devant, les fers ſe perdent plutôt étant peſans ; & le Cheval demeurant nuds pieds en campagne, court riſque de ſe perdre avant qu'on ait trouvé un Maréchal pour le referrer : & ceux qui croyent épargner de faire ferrer peu ſouvent & de gros fers les Chevaux de ſelle, perdent plus qu'ils ne gagnent ; car les Chevaux ſe foulent le nerf, & perdent plus facilement leurs fers, que s'ils étoient legers, outre que les fers qui ne ſe caſſent pas, durent toujours aſſez en païs doux, où il y a peu de pierres. CHAP. XXXVI.

Pour bien parer les pieds, ajuſter les fers & brocher les cloux.

VOilà ce que je crois néceſſaire à obſerver pour la ferrure en géneral, voyons maintenant ce qui ſe doit pratiquer quand le Maréchal pare les pieds. Il ne doit point ſur peine de gâter les pieds, creuſer dans les quartiers avec le bouttoir, ni couper les talons, ce qu'ils appellent ouvrir les talons. Le bouttoir eſt l'inſtrument avec lequel on pare le pied ; ſi on fait creuſer les quartiers & ſi on les ouvre, on les affoiblit, car le rond du ſabot étant coupé & ôté, les talons ne ſont ſoutenus de rien, & par conſéquent ſe ferreront, étant ferrés ils feront fort affoiblis, & viendront bien-tôt à l'encaſtellure, particulierement ſi le talon eſt haut, & tant ſoit peu alteré, c'eſt-à-dire, deſſéché. Il faut laiſſer les talons des pieds de devant forts, & tout le pied auſſi, parce que venant à ſe déferrer en campagne, ils ſe gâtent les pieds par le chemin, & avant que de trouver occaſion de les referrer, ſi on avoit affoibli le pied juſqu'au vif, comme quelques perſonnes font pour épargner de ferrer ſi ſouvent les pieds qui croiſent plus que l'ordinaire, ils feroient tous mangés & ruinés. Que ſi l'on connoît que la corne ſoit douce & liante, on peut inferer de-là qu'il ne perdra pas ſes fers ; ainſi on lui peut avec ſureté parer les pieds raiſonnablement. CHAP. XXXVII.

Le pied étant bien paré, il faut ajuſter un fer qui ſoit à demi à l'Angloiſe, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit ni trop couvert, ni trop découvert, qui ne doit avoir l'éponge guéres plus longue que le talon, & ſeulement accompagner juſtement toute la rondeur du pied juſqu'auprès de la fourchette, les éponges ne doivent pas déborder beaucoup en dehors au talon, comme les Maréchaux qui veulent paſſer pour habiles, tâchent de nous perſuader qu'il le faut, diſant que cela garnit & ſoutient le talon ; c'eſt une imagination mal fondée que cette préten-

due garniture & ce ſoutien : mais ſans la Philoſophie, il faut que le milieu de l'éponge ſoit poſé juſtement ſur le milieu du bout du quartier, qu'on appelle le talon qui touche la fourchette ; ſuppoſé qu'on n'ait point coupé les talons, comme il ne faut jamais les couper, ce que les Maréchaux appellent ouvrir, & ce qui ſe devroit nommer fermer, & non ouvrir, le milieu de l'éponge étant poſé ſur l'extrêmité du quartier qui forme le talon & touche preſque la fourchette, il faut que l'éponge ne ſoit pas plus longue, & le Cheval ſera ferré pour être à ſon aiſe & pour le profit du pied, car il ne s'encaſtellera jamais, & ne ſçauroit forger, qui eſt lorſqu'il attrappe des pieds de derriere les fers de ceux de devant : la meilleure & la plus ſenſible raiſon que je puiſſe donner, eſt qu'un Cheval n'eſt jamais ſi bien à ſon aiſe, que lorſqu'il eſt ſur la litiere ſans fers. Pour le maintenir dans cette aiſance, faites-lui appliquer des fers qui ſuivent le rond de ſon pied, & non pas qui débordent en dehors au talon, pour le garnir comme ils diſent, car ce n'eſt point imiter la nature qui eſt notre guide, & qui eſt plus ſage que nous, mais c'eſt vouloir la contrecarrer & la contraindre ; par exemple ;

Les Eſpagnols ne ſont-ils pas chauſſés plus commodément que nous, parce que leurs ſouliers ſuivent la forme & la figure de leurs pieds, & ſont faits ſur le modele de leurs pieds ; & les François ſont des ſouliers deſquels il faut que leurs pieds prennent la forme & s'y accommodent, qu'ils les incommodent ou non, il ne leur importe pourvû qu'ils ſoient à la mode ; appliquez cette comparaiſon pour les fers des Chevaux, elle ſera aſſez juſte.

Ceux qui font forger à leurs Chevaux des fers avec ces éponges trop longues, outre qu'ils les font laſſer & fatiguer, & même on leur donne lieu de s'attraper, leur ruinent le pied où les encaſtellent ; les trop courtes les font marcher mal à leur aiſe, mais elles ne ſeront jamais trop courtes, ſi elles ſuivent tout le rond du pied juſqu'au bout du talon près de la fourchette ; on appelle l'éponge cette partie du fer qui touche au talon du Cheval quand le fer eſt appliqué.

Il faut que le fer ne porte point ſur la ſolle, mais il doit porter de la largeur d'un demi doigt tout autour du pied, juſtement ſur la corne & également, prenant garde que ſi le fer eſt bordé par dedans, c'eſt-dire, s'il eſt rebattu à froid ſur la bigorne, & que l'on n'applatiſſe pas cette bordure, pour tenir le bout du fer tout uni, & qu'il ſoit poſé enſorte que cette bordure porte ſur la corne, il la ruinera ſans doute ; car comme la bordure eſt plus haute que le reſte du fer, il n'y aura que cela qui portera & ruinera le pied ; la

corne autour du pied n'eſt large tout au plus que d'un travers de doigt, & c'eſt l'épaiſſeur qu'a ordinairement le ſabot. CHAP. XXXVII.

Si le fer appuyoit ailleurs que ſur la corne, il feroit boiter le Cheval, & il faudroit le déferrer d'abord, comme il arrive ſouvent quand il porte ſur la ſolle, particulierement ſi la ſolle eſt mince ou foible; mais ſi la ſolle eſt forte & épaiſſe, quoique le fer porte en quelques endroits, le Cheval n'en boitera pas, comme on le pourra remarquer aux fers à pantouffle décrits ci-après, eſquels portent preſque toujours ſur la ſolle ou ſur la fourchette, qui étant fortes, les Chevaux n'en boitent que rarement.

Ayant ainſi ajuſté le fer, vous y mettrez des cloux, & laiſſerez aller le pied à terre pour connoître ſi le fer eſt bien aſſis en la place qu'il doit être; puis vous brocherez les cloux également, non pas les uns plus haut que les autres, qui eſt brocher en muſique; mais il faut brocher rondement, obſervant néanmoins que les cloux des talons ſoient brochés aſſez bas, parce que d'abord on rencontre le vif, & tout au contraire aux pieds de derriere.

Les cloux étant brochés, avant de les river, lorſqu'on les a coupés avec les triquoiſes, c'eſt-à-dire, avec la tenaille, il faut prendre le roigne-pied, qui eſt un morceau d'acier long environ d'un demi-pied, tranchant d'un côté, & un dos épais d'un ou deux écus blancs, avec quoi l'on coupe la corne qui paſſe au delà du fer, quand il eſt broché, en frappant avec le brochoir ſur le dos du roigne-pied, juſqu'à ce qu'on ait coupé ce qu'on veut de corne, les cloux étant brochés & coupés, avant de les river prenez le roigne-pied, & coupez le peu de corne que le clou a fait éclatter au-deſſous, afin que les rivets ſoient unis avec la corne; outre la beauté, les cloux tiennent mieux, ſans que jamais le Cheval ſe puiſſe couper avec les rivets, ce qui arrive très-ſouvent, ſi on n'obſerve cette façon de faire, ſur-tout au-dedans du pied, particulierement ſi les cloux ſont gros & épais de lame, les rivets étant trop élevés ſur la corne, font toujours couper un Cheval, & il eſt de grande conſéquence de bien river les cloux, pour les raiſons que nous avons dit.

A meſure que le fer s'uſe, les cloux s'enfoncent dans le fer; ainſi les rivets ſont plus grands, ſi on n'a le ſoin de les couper, ils eſtropieront un Cheval; ainſi il faut beaucoup prendre garde aux Chevaux vieux ferrés, qu'ils ne ſe coupent avec ces grands rivets.

Il y a des perſonnes qui obſervent de ferrer en nouvelle Lune, ce qui eſt bon quand ils ont la corne douce, liante & bonne, & qu'il n'y a autre choſe à déſirer, ſinon que la corne croiſſe; car de

CHAP. XXXVII. ferrer après le troisiéme ou quatriéme jour de la nouvelle Lune, elle fait croître le pied ; il est vrai aussi qu'il n'en a pas tant de fermeté. Ceux qui ont le pied beau & bon, se doivent ferrer au plein de la Lune, la corne se tient unie, luisante & belle ; mais elle ne la fait gué-res croître : aux bons pieds je n'observe guéres la Lune, quand ils en ont besoin je les fais ferrer, parce que la néceffité de ferrer est au-dessus de l'observation de la Lune ; un Cheval étand pied nud, il le faut toujours referrer : mais si la Lune est bonne, on peut parer le pied & non autrement,

Pour les pieds cassans, & qui s'éclattent aisément, il faut les fer-rer, autant qu'on le peut, depuis le plein de la Lune jusqu'à la fin, même au dernier quartier ; la pratique vous en fera voir le bon ef-fet, étant vrai que les pieds ne croissent que très-peu, ferrez en vieille Lune, mais ils se raffermissent, & ne sont pas sujets à se cas-ser. C'est à quoi peu de gens s'attachent, croyant que c'est assez pourvû qu'ils fassent ferrer leurs Chevaux en nouvelle Lune ; s'ils sont cassans, il ne les faut jamais parer en nouvelle Lune, mais tou-jours passé le plein, c'est-à-dire, au décours : qui s'attachera à cette remarque, assurément il rétablira les pieds, & quoique cassans, la corne deviendra douce, à quoi vous aidera beaucoup la composition suivante.

Prenez miel commun, graisse blanche, & tarc autant de l'un que de l'autre mêlez à froid, & vous en servez pour graisser les pieds cassans de deux jours l'un, il tiendra le pied humecté & l'adoucira ; si néanmoins il ne fait pas l'effet que vous en attendez, ayez recours aux onguens de pied décrits au Chapitre LXXXV. premiere Partie.

Les Chevaux qui ont les pieds trop durs, ausquels on ne peut bro-cher un clou sans qu'il coude, à cause de leur dureté, il faut les fer-rer en nouvelle Lune, si la corne n'est pas cassante avec cette du-reté, ce qui est presque toujours ; si elle est dure & cassante, il faut les ferrer après le plein de la Lune, & leur humecter la solle par de bonnes remolades, & la corne par des onguents de pied, ou leur pous-ser leur fiente sous les pieds de devant, & la mouiller, & leur tenir les pieds dedans le long de la journée, & continuer ; cela profitera à quelque nature de corne, plus que la remolade, mais non pas à tou-tes.

Après avoir parlé en géneral de la ferrure, sans m'être attaché à aucun défaut particulier, il faut à présent particulariser briévement tous les differens pieds.

Des

Des talons bas, des pieds foibles, & autres pieds défectueux.

CHAP. XXXVIII.

AUX Chevaux qui ont le talon bas, en leur parant le pied, il faut feulement couper la pince, fans toucher en aucune façon au talon; & même il eft bon de ne point toucher à la fourchette, à moins qu'elle ne fe pourriffe, lors on la pare toute platte, il faut ôter de la pince avec le rogne-pied feulement, & non avec le boutoir.

On fe fert du boutoir feulement pour faire porter le fer quand on a coupé la pince avec le rogne-pied, de la longueur, par exemple, d'un doigt ou d'un pouce; fi le pied eft fort long en pince, il faut percer le fer maigre en pince, crainte d'enclouer, & pofant le fer de cette maniere, on contraindra le trop de nourriture qui fe jette à la pince de fortifier le talon, & en deux ou trois ferrures le pied prendra une bonne forme; & dans le tems qu'on refferrera la pince en la coupant, le talon fe fortifiera. Ces fortes de pieds ne pouffant qu'en pince, toute la nourriture du pied fe jette là, & le talon diminue de plus en plus, & devient tous les jours plus foible; mais fi vous obfervez ce que j'ai dit, de couper la pince avec le rogne-pied, ayant feulement blanchi la folle fuperficiellement avec le boutoir, & reculer ou plûtôt pofer le fer plus en arriere de l'épaiffeur d'un doigt en pince, & & quelquefois d'un pouce, felon que la pince eft trop longue, & qu'on la coupe, affurément le pied reprendra toute une autre forme, qui fera beaucoup meilleure, & les talons fe rétabliront.

Que fi les talons font bas fans être ferrés, & que la fourchette foit graffe, affez mal-aifément empêchera-t'on la fourchette de porter à terre, & le Cheval fera en danger de boiter, fur-tout lorfqu'il cheminera fur le dur.

Pour l'empêcher, je crois qu'il n'y a point d'autre remede que de faire des crampons en oreille de lievre, renverfant les éponges de toute leur largeur, & les mettre en guife de crampons, ils ne font pas grands dommages au pied, & il fe tient plus ferme fur le pavé, & fur le terrain gliffant; l'on empêche par ce moyen la fourchette graffe de porter à terre: ce n'eft pas que j'approuve les crampons, de quelque maniere qu'ils foient faits; les gros crampons font les plus méchans, & ceux qui ruinent plus le pied; mais ceux en oreille de liévre font les moins dangereux, & fi on pouvoit s'en paffer, on feroit toujours très-bien.

Que fi le Cheval qui a les talons bas, les a ferrés près du fer, c'eft-à-dire, tout au bas du talon, quoiqu'il ait la fourchette graffe (ce qui n'eft pas ordinaire) il ne lui faut point de crampons en oreille

CHAP. XXXVIII. de lievre ni d'autre ; mais il le faut ferrer à pantoufle, l'éponge étroite & fort épaisse en dedans, c'est-à-dire, qu'elle aille extrêmement en talus, & poser les pantoufles sur le talon, ensorte que l'épaisseur de l'éponge entre dans le dedans du talon pour le pousser au dehors quand il viendra à croître, retrancher la pince avec le rogne-pied peu ou beaucoup selon le besoin, & après qu'il sera ferré, lui tenir les pieds dans sa fiente bien mouillée jusqu'à ce qu'il ne boite plus ; car il aura quelques jours de la douleur aux pieds jusqu'à ce qu'il soit fait à porter ces fers, ensuite on le fera travailler ; & il n'aura pas porté long-tems ces fers qu'il y sera habitué ; & dans trois ferrures les talons & tout le pied auront repris une bonne forme.

Les Marchands de Chevaux pour couvrir ce défaut de talons bas, font grossir & font épaissir les éponges pour y suppléer ; mais c'est une fort bonne invention pour achever de ruiner les talons, elle n'est bonne qu'en ce point, que les ignorans achetent un Cheval sans prendre garde qu'il a le talon bas. Les Maquignons n'ont pas d'autre dessein quand ils les font ferrer de la sorte ; il est assez bon à ceux qui ont le talon un peu bas de rabattre les bouts des éponges avec le brochoir, pour les épaissir & quarrer par dessous, il leur haussera le talon & les fera mieux marcher sur le pavé pour un tems que le fer sera neuf, mais cela ne donnera pas une bonne forme au pied. En un mot les talons bas avec la fourchette fort grasse, font des pieds qu'on ne peut rétablir par la ferrure, & je les juge les plus méchans de tous les pieds : car on n'y peut apporter aucun remede.

Des pieds plats, & des pieds combles.

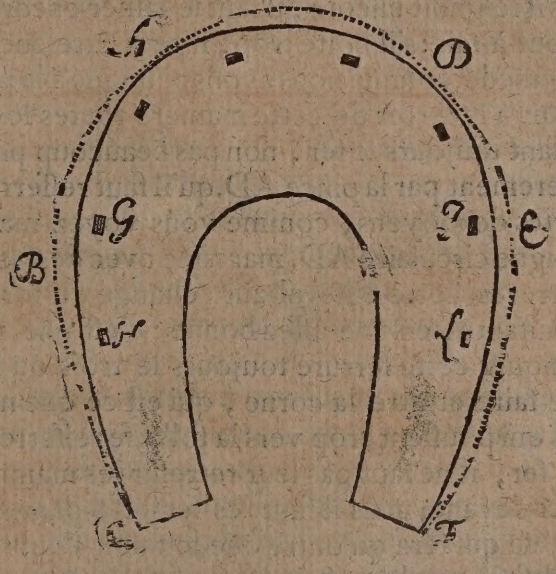
CHAP. XXXIX. SI les Chevaux qui ont les pieds plats, sont jeunes, leurs pieds s'élargiront toujours & seront en danger de devenir difformes ; ils doivent être ferrés de la méthode suivante pour leur resserrer le pied insensiblement si le Cheval en vaut la peine. Avant toutes choses s'ils ont les pieds fort plats, il leur faut barrer les veines dans les pâturons. Cette operation est bonne ; mais elle n'est pas absolument nécessaire, à moins que le Cheval n'ait le pied comble ; ce n'est pas que si on la veut faire aux pieds plats, elle ne contribue beaucoup à les rétablir. Pour la faire il faut sçavoir que dans le pâturon il y a deux veines au-dessous du boulet, à côté ; l'une au dedans, l'autre au dehors, qu'il faut arrêter, afin de couper chemin à la nourriture superflue qui va au dessous du pied, & qui fait pousser la solle & même le petit pied, ce qui par le tems le fait devenir comble ; les veines arrêtées en quatre

endroits, & les playes commençant à se consolider, qui sera sept ou huit jours après qu'on a barré la veine, il faut faire ce qui suit.

Pour bien barrer les veines des pâturons, il les faut seulement lier par le haut avec un fil fort délié, afin de moins retarder la guérison; un peu de soye fait très-bien à cela, puis couper la veine au dessous & la laisser saigner; si elle saigne trop long-tems, on peut lier l'ouverture avec une bande large & une compresse.

Si vous avez fait barrer la veine, vous viendrez plutôt à bout de rétablir le pied plat, que si vous ne le faites pas: ce n'est pas que la méthode suivante ne soit très-bonne, quoique vous n'ayez pas fait barrer la veine.

Il faut faire forger selon la figure suivante des fers, A. C. D. F. fort droits aux quartiers, & qui n'aillent point en rond, ne suivant point la forme des quartiers du pied, mais qu'ils ayent les branches toutes droites, depuis la pince A. D. jusqu'à l'éponge C. F. & les faire percer fort maigre, G. H. I. L. c'est-à-dire percer près du bord du fer; il faut de plus que ces fers soient posés ensorte qu'on rogne avec le rogne-pied de l'épaisseur de deux écus blancs la pince A. D. & étant tous droits de branche, sans doute qu'il y aura beaucoup de corne à rogner aux mammelles avec le rogne-pied, en cet espace A. B. C. & D. E. F. retranchée de la forme ordinaire du fer.



Ayant donc un fer forgé de cette maniere, tout plat avec les branches à peu près droites, faire peu parer le pied, & ajuster le fer des-

fus, quoiqu'il porte un peu fur la folle, il n'importe, car abfolument il ne faut le point voûter, & ferrez avec des cloux fort déliés de lame, prenant peu de corne, crainte de ferrer la veine, ou de toucher au vif: étant ferré avec le fer que je viens d'ordonner, mettez un reftrainctif dans le pied, fait avec fuye de cheminée & thérébentine cuits enfemble à très-petit feu, & remuant fans ceffe jufqu'à ce que le tout foit lié, & appliquez chaud avec de la filaffe par-deffus. Et comme à des fers qui ne feront point voûtés, on ne pourra y appliquer des écliffes pour tenir le reftrainctif, parce que le fer touchera prefque la folle, il faut mettre de la filaffe fur le reftrainctif, & un bandeau pour tenir le tout fous le pied; ce reftrainctif aidera à refferrer le deffous du pied, & contribuera extrêmement avec ce qu'on a barré la veine dans les pâturons, à couper chemin à toute la nourriture fuperflue qui venoit à la folle & au petit pied. Mettez fur la couronne une maniere d'emplâtre faite avec de l'onguent de pied fur de la filaffe, appliquez le tout fur la corne & fur la couronne pour faire croître le pied, & renouvellez l'onguent fur le vieux tous les quatre jours, ce qui fait un bien meilleur effet que de fimple graiffe de pied tous les jours, puifque l'onguent féjournant fur la corne a plus de tems d'humecter & de faire croître que de fimplement l'en frotter.

Il ne faut point travailler le Cheval de cinq ou fix jours pour lui laiffer accoutumer fes fers, qui preffent le pied dans le commencement; fi après il feignoit encore, il faut le laiffer encore quelque jours fe raffermir tout-à-fait: s'il boite trop, il peut être encloué, à quoi il faut donner remede, comme nous avons enfeigné à la premiere Partie; il faut continuer à le ferrer de cette maniere toutes les nouvelles Lunes, retreffiffant toujours le fer, non pas beaucoup par les quartiers, mais particulerement par la pince AD. qu'il faut refferrer & retrancher par toutes fortes de moyens, comme vous voyez marqué au dedans du fer par la ligne circulaire AD. marquée avec des points; dans trois ou quatre ferrures votre Cheval aura changé de forme de fon pied qui étoit déplaifante, en une affez bonne: c'eft une maxime affurée qu'il faut pratiquer cette ferrure toujours le trois ou le quatre de la Lune, afin de faire croître la corne, qui eft ce que nous cherchons.

Si les pieds qui pouffent trop vers la folle, fe refferrent les talons par en bas vers le fer, il ne faut pas leur retreffir les mammelles, comme j'ai enfeigné ci-devant; mais il faut les ferrer à pantouffle pour élargir les talons, ce qui fera qu'outre que le talon s'ouvrira, la folle ne pouffera point fi fort en bas, & le pied prendra une meilleure forme: il faut quand on ferre à pantouffle, que le fer accompagne la rondeur du pied, & que les branches ne foient pas droites, & laiffer la fol-

le la plus forte sans en rien ôter, autrement le Cheval boiteroit, ainsi il ne faut pas presque ôter de la solle aux talons ni ailleurs en le ferrant, & seulement ôter la croûte, ou celle qui se creve & qui se leve comme des écailles, & toujours racourcir la pince en la coupant avec le rogne-pied, peu ou beaucoup selon que vous verrez : faites le fer tout plat sans le voûter, quoiqu'il porte un peu sur la solle il n'importe ; car il faut la contraindre à se resserrer : mettez les pieds de devant étant ferrés dans sa fiente mouillée tout le jour, & ne le faites point travailler de huit ou dix jours, jusqu'à ce que les pieds soient habitués à cette ferrure, ensuite on les promene peu à peu sur la terre pour leur faire raffermir les pieds. CHAP. XXXIX.

La raison pourquoi le pied reprend sa forme étant contraint & ferré de la sorte, vient de ce que les Chevaux qui ont le pied plat ou comble ont trop de nourriture au dessous du pied, & particulierement à la pince, & trop peu en haut, les veines des pâturons fournissoient cette nourriture superflue, ce qui paroît évidemment losqu'on dessolle un Cheval ; car pour arrêter le sang qui coule du dedans du pied en trop grande abondance, on lie le pâturon avec une corde, c'est-à-dire, on presse les deux veines que j'ai ordonné ci-vant de barrer, & cette compression arrête d'abord le sang, qui étant arrêté, & n'ayant plus de passage pour aller au dessous du pied qu'il nourrissoit & humectoit trop, il faut sans doute que la solle se resserre & se deiséche ; à quoi contribuera aussi le fer à pantouffle, lequel ouvrant le talon par le bas, contraindra la nourriture superflue qui se jettoit sous la solle & à la pince, de s'arrêter en haut pour nourrir le talon qui étoit desséché, & par le moyen de l'onguent de pied, on l'humecte & on y retient la nourriture, qui est ce que nous avons intention de faire, & en même tems le talon s'élargit, & la pince & la solle se resserrent. Cette méthode est encore bonne pour les pieds qui muent aux Chevaux de Hollande, elle donne une bonne forme au pied ; mais si la forme est déja mauvaise, il y faut proceder autrement.

Quelquefois le Cheval a le pied comble ayant la solle plus haute que la corne, ensorte qu'à quelques-uns, le pied croît si difforme qu'il ressemble à une écaille d'huitre, & comme il est renversé, cela fait qu'on ne le sçauroit ferrer qu'en voûtant les fers pour le faire marcher à son aise : enfin par succession de tems le pied croît par dessus comme une boule, qui est proprement ce qu'on appelle pied comble.

Le plus sûr & le plus court alors est de barrer les veines dans les pâ-

CHAP. XXXIX. turons; fept ou huit jours après l'operation faite, il faut faire forger des fers à pantouffle, les éponges étroites & fort épaiffes en dedans, & le fer tout plat par tout ailleurs ; car il faut remarquer que pref-que tous les pieds combles fe ferrent par en bas auprès des talons, & les Maréchaux croyant de faire marcher ces fortes de Chevaux à leur aife, leur font des fers voûtés qui portent fur la corne au dehors du talon, & par ce moyen font ferrer le talon par cette contrainte du fer toujours de plus en plus ; le petit pied qui eft trop ferré, pouffe en bas vers la folle & à la pince, ainfi le pied devient comble, le talon fe ferre, la pince s'alonge, & les pieds deviennent difformes & font hors de fervice. Pour donner ordre à tout cela, les fers à pantouffle étant forgés & percés maigre en pince, comme je l'ai dit, il faut couper avec le rogne-pied plus ou moins de la pince, puis ajufter bien les fers ; que le talus de l'é-ponge entre dans le coin du talon, & étant plat à la pince, qu'il porte fur la corne & même fur la folle, il n'importe pas, & brocher avec des cloux déliés de lame, mettre dans les pieds un reftrainctif avec fuye de cheminée & thérébentine cuites enfemble, & de l'onguent de pied fur la couronne avec de la filaffe, & une enveloppe fur le tout, lui laiffer raffermir les pieds, & ceffer la douleur que cette nouvelle forte de ferrure lui a caufée, & cela pendant une dou-zaine de jours ou plus, jufqu'à ce qu'il ne boite plus, & le faire travailler peu à peu ; dans trois ou quatre ferrures, fi le Cheval n'eft pas vieil, il aura repris une bonne forme de pied : Ce n'eft pas par fpéculation ce que j'en dis, cela eft fondé fur une infinité d'experiences.

C'eft un grand abus de voûter les fers quand on peut s'en paffer, (& on s'en peut prefque toujours paffer) parce que le pied étant cloué au fer, il croît & en prend la forme : la nature trouvant ce che-min ouvert par la difpofition qu'elle a de fournir une nourriture fuper-flue à ce deffous de folle, pouffe toujours, & aidée par ce fer voû-té à donner cette forme ronde au pied, ce qui rend le Cheval inutile pour fervir fur le pavé & fur le dur ; on eft alors obligé d'envoyer au labourage des Chevaux, qui fans cette incommodité feroient bons & ferviroient au caroffe.

Il arrive auffi qu'ayant les fers voûtés, ils n'appuye en cheminant que fur le milieu du fer, car le fer ne peut porter à plat puifqu'il eft rond, ce qui l'empêche de cheminer avec fureté, & ce qui le fait gliffer continuellement.

La meilleure méthode eft d'y donner ordre dans le commence-ment, & particulierement dans le tems que les Chevaux muent

de pied, qui eſt dans les ſix premiers mois qu'ils ſont à Paris ou en France. CHAP. XXXIX.

Suppoſé que le Cheval ait encore les pieds en état de ſe pouvoir remettre, il faut les reſſerrer au-deſſous, comme nous avons dit aux pieds plats, ou s'ils ont les talons ferrés, les ferrer à pantouffle, & de la même méthode ſans voûter le fer, il faut lui parer fort peu le pied & laiſſer la folle forte, accourcir la pince & y mettre des fers à pantouffle: ſi le talon ſe ferre près du fer, il faut mettre ſous le pied le reſtranctif que j'ai propoſé ci-devant, ou bien tenir les pieds ferrés de la méthode que je viens de dire, dans de la fiente de Cheval bien mouillée, afin qu'elle ne s'échauffe pas, & continuer à les y tenir juſqu'à ce qu'il ne boite plus; & toujours bien mouiller la fiente ſur laquelle le Cheval aura les pieds. Appliquez en même tems autour du pied une emmiellure ou remolade médiocrement chaude, ou de l'onguent de pied comme je l'ai ordonné, il faut réiterer deux ou trois fois l'application de cet aſtringeant, & de l'emmiellure ou de l'onguent de pied, continuant à le ferrer de la forte, ſi le pied eſt trop comble après la ferrure, il faut le laiſſer huit ou dix jours ſur la litiere.

Si le Cheval n'avoit le pied qu'un peu comble, & qu'il ne fût pas encore abſolument rond par deſſous, dans deux ou trois ferrures il ſera remis; mais plus il ſera mal formé, & plus il faudra de tems pour rétablir cette méchante forme. Il eſt à noter que les pieds plats, du moins la plus grande partie, ont les talons ferrés par en bas près des fers; en ſorte que les Maréchaux en voutant extrêmement les fers, les font porter ſur le dehors du talon, ainſi les font ferrer davantage, & tout au contraire de cette méthode, il faut les ferrer à pantouffle, parce que faiſant élargir le talon, on contribuera à faire reſſerrer la folle & le pied par le bas, comme j'ai dit, & ne le puis trop dire.

Pour les Chevaux qui ont le pied extraordinairement comble, il faut ſans héſiter leur barrer les veines dans les pâturons, ce qui ſera l'unique moyen de redonner une bonne forme à ces pieds plats: ſans cette operation les ſuivantes ne produiront pas grand effet; car tout le but eſt de couper chemin à cette nourriture ſuperflue qui va au-deſſous du pied, & d'obliger la nature à fournir & donner cette nourriture au haut: la ſeule ferrure à pantouffle ſans retreſſir le pied par les côtés ſera cet effet, ſi on coupe la pince avec le rogne-pied, ſi vous laiſſez toute la folle ſans en rien ôter, afin qu'ayant des fers qui ne ſoient point voûtés, quoiqu'ils portent un peu ſur la folle, ils ne feront pas boiter fort long-tems le Cheval avec la ferrure à pantouffle:

CHAP. XXXIX. Après ajuftez-y le fer, pourvû qu'il ne foit pas abfolument fur la folle, c'eft affez, puifqu'on a laiffé la folle forte exprès pour cela, & le ferrer avec des cloux bien déliés. Quand il fera ferré, vous lui emplirez les pieds avec le tarc ou l'aftringeant ci-devant, ou le mettrez fur la fiente mouillée.

C'eft garder un Cheval long-tems fans en tirer aucun fervice ; mais manque de ce féjour & de ce foin, il deviendra inutile, comme j'en ai vû quantité, faute d'y avoir mis ordre quand il étoit tems; il en eft quelques-uns qui peuvent encore fervir ; mais felon leur befoin on y a apporté plus ou moins de foin.

Les Maréchaux aufquels j'ai fait ferrer quelques Chevaux de cette méthode, l'ont fait dans le commencement par pure complaifance, croyant qu'il étoit permis à chacun de gâter fon Cheval, & de lui ruiner les pieds; mais ayant vû réuffir cette méthode de ferrer à pantoufle & barrer la veine dans le pâturon, ils m'ont avoué que la feule expérience les a convaincus. Le meilleur eft de prévenir le mal, & d'empêcher les Chevaux d'avoir les pieds combles dans le commencement, parce que les Chevaux nourris dans les païs humides & marécageux, & plus que les autres, ceux qui viennent de Hollande, Frife, Oldembourg & autres païs circonvoifins, font fujets à fe ruiner les pieds dans le tems qu'ils mûent: car outre le naturel de la corne, les Marchands de Chevaux à Paris & ailleurs leur brûlent tout le pied avec quantité de fiente de vache. Pour empêcher donc que les pieds ne deviennent combles, il faut y donner remede. Ce n'eft pas le tout de les acheter avec de bons pieds quand ils arrivent en France, il faut les conferver bons.

La premiere ferrure des Chevaux de carroffe eft de confequence: il ne leur faut rabattre que la corne toute platte, ne point toucher à la folle, que feulement pour la blanchir, parce qu'on leur avoit trop creufé le pied, ferrer jufte, & percer gras, mais brocher bas, parce que fi on perce maigre, le cloud éclatera la corne qui a été trop affoiblie par le Marchand, qui n'a autre deffein que de faire paroître le pied de fon Cheval creux: Il faut donc percer gras, afin que les cloux ne faffent pas éclater le pied: mais crainte de les enclouer, il faut brocher plus bas qu'on ne fait à l'ordinaire, & faire un pinçon au bout du fer, afin qu'il demeure plus long-tems ferré fans s'ébranler, & refte droit au milieu du pied; ne point du tout couper des mammelles, c'eft-à-dire, des quartiers d'un pied neuf, ne point du tout ouvrir les talons, & que le fer fuive le rond du pied, & par cette méthode on confervera les pieds, & ils feront toujours bons.

Les Maréchaux qui penfent mettre ces Chevaux à leur aife, en

leur

leur élargiſſant les fers ou les voûtant un peu, inſenſiblement leur ruinent les pieds, car ils prennent la forme du fer, & ſe rendent difformes; plus vous élargiſſez un fer, plus il le faudra encore élargir davantage à l'autre ferrure. C'eſt le chemin de les perdre bien-tôt, car il eſt bien plus mal aiſé de leur remettre les pieds en bonne forme, que de les maintenir dans le commencement que la corne mue & ſe change, laquelle eſt alors capable de recevoir la forme qu'on lui voudra donner. Les Chevaux qui ont le pied grand & ample, quoiqu'il ſoit haut, ſont plus ſujets à ſe perdre les pieds que d'aucune autre ſorte, ſi on n'a le ſoin de les leur reſſerrer à toutes les ferrures, juſqu'à ce qu'ils ayent mué. Voilà ce que je croi néceſſaire & bon de pratiquer pour ces pieds défectueux: dans le Chapitre ſuivant nous continuerons à parler des méchans pieds d'une autre eſpece que ceux-ci. CHAP. XXXIX.

Ceux qui ont de l'emploi pour des Chevaux à la charrue, & qui ſont dans les pays doux, c'eſt-à-dire, où il y a peu de cailloux, doivent acheter ſurement de ces Chevaux, s'ils ſont jeunes, qui ont les pieds ſi combles, qu'on ne peut plus s'en ſervir ſur le pavé de Paris, particulierement s'ils portent coup étant rétablis, car j'en ai vû donner pour vingt écus, qui s'ils euſſent eu des pieds, auroient valu ſix fois davantage. Ils n'ont qu'à faire barrer les veines aux pâturons, les ferrer comme j'ai dit, leur laiſſant ſeulement un mois ſe raffermir le pied ſans travailler, & guérir les playes qu'on leur a fait en barrant les veines, enſuite leur tenant les pieds graiſſés, ils travailleront & gagneront leur dépenſe, & dans ſix mois ou un an ſe rétabliront ſi bien les pieds, qu'ils ſeront en état de ſervir à tous les uſages; aſſurément ces Chevaux dans un an auront le pied beau par cette méthode. Il y a préſentement à Paris pluſieurs Chevaux, auſquels j'ai rétabli les pieds par cette ferrure qui ſervent très-bien, & travaillent tous les jours au caroſſe ſur le pavé, & ont les pieds bons & bien formés, de très-méchans qu'ils avoient: car ils étoient faits en écaille d'huitres,

Comment il faut ferrer les Chevaux que ſont encaſtellés, ou qui ont les talons ſerrés.

NOus commencerons ce Chapitre par les pieds encaſtellés, qui eſt le défaut des Chevaux de legere taille, comme des Barbes, Turcs, Chevaux d'Eſpagne, d'Italie & d'Angleterre: des Rouſſins, & Chevaux de pays; il y en a auſſi d'encaſtellés, mais plus rarement. CHAP. XL.

CHAP. XL.

Nous avons déja enseigné qu'un Cheval encastellé est celui dont les talons pressent si fort le petit pied, qu'ils font ou boitter le Cheval, ou du moins l'empêchent de cheminer à son aise: pour y remedier, l'on dessolle le Cheval, & on lui fend la fourchette, de quoi il a été traité au Chapitre LXXXVIII. premiere Partie, ou bien par le moyen de la ferrure l'on le foulage: mais quand l'encastellure est grande, souvent on gagne du temps à dessoler un Cheval lorsqu'on fend la fourchette pour le guérir, les gens ont de la peine à s'y résoudre dans les commencemens.

La cause de ce mal est diverse: les Chevaux qui ont la forme du pied mal faite & le pied trop long, sont sujets à s'encasteller; ordinairement ils s'encastellent pour avoir les pieds trop arides & trop secs, destitués d'humeurs qui maintiennent la corne; ou la ferrure n'étant pas ordonnée comme il faut, les talons se serrent, & le Cheval devient encastellé; après quoi ils ne marchent plus ferme, le talon leur faisant douleur, ils se foulagent le plus qu'ils peuvent, & ne vont que de la pince, le nerf se racourcit, & la jambe se rend arquée ou boutée; si on n'y donne ordre, ils boitteront bien-tôt tout bas: il est parlé amplement de la guérison des pieds encastellés au Chapitre LXXXVIII. de la premiere Partie.

Pour empêcher & pour prévenir cette infirmité, il faut en les ferrant abattre bien les talons sans creuser les quartiers, & parer la fourchette platte, parce que tout Cheval auquel on tiendra le talon abattu fort bas, non seulement ne s'encastellera point, mais encore il n'aura aucunes bleymes, & le nerf de la jambe se conservera, supposé que ce soit un Cheval de manége qui danse sur le velours.

Il faut outre cette précaution ne point du tout ouvrir les talons avec le boutoir, comme font les Maréchaux qui affoiblissent les quartiers en poussant le boutoir tout droit, ils coupent tout le bout dudit quartier, & le coupent jusqu'au bout à un pouce près du poil, & appellent cela ouvrir les talons; bien loin de cela, ils ôtent toute la force du pied, il la faut laisser toute entiere; ce qui se fera si on n'ouvre point les talons, & qu'avec le boutoir on ne creuse pas, laissant la solle forte & toute sa rondeur au talon.

J'aurai bien des gens contre moi d'avoir avancé cette proposition, car tout le monde dit, au moins tous les Maréchaux, qu'il faut ouvrir les talons; ce qu'ils appellent ouvrir est justement ôter la force du talon, l'affoiblir & le mettre en état d'être bientôt encastellé. Mais je demanderai à ces Messieurs si leurs Chevaux ferrés de leur méthode ne s'encastellent point; car j'en vois tous les jours d'encastellés, ausquels on a toujours fort ouvert les talons, & je sou-

tiens que de tous ceux à qui j'ai fait abattre raiſonnablement du talon, & qu'on a ferré en ſuivant avec le fer la rondeur du pied juſques près de la fourchette, laiſſant la ſolle forte, pas un ne s'eſt encaſtellé. L'épreuve en eſt aiſée, & ſi vous vous en trouvez mal, reprenez votre vieille méthode, & je ſuis ſûr que vous continuerez cette maniere. Ce que j'avance eſt fondé ſur la raiſon, car la corne prend la forme du fer, puiſqu'il eſt plus ſolide que ladite corne, & que le fer la contraint de prendre ſa forme quand elle croît. Que s'il y a quelque apparence que le talon ſe veuille ſerrer, le plus ſûr eſt de le ferrer à demi pantouffle, qui eſt de tourner la branche du fer en dedans, comme il eſt expliqué au Chapitre ſuivant XLI. parce que ce fer lui tiendra les quartiers en état de s'élargir, la corne croiſſant, le talon s'ouvre, & il ne peut ſe ſerrer; le pied demeure bien formé, parce que le fer que vous lui appliquez deſſus fera élargir le talon, ou le pied ne croîtra point, ou le talon s'élargira, car il faut que l'éponge du fer ſuive le rond du talon, & finiſſe au bout du quartier. Puis donc que le fer donne la forme au ſabot, comme il eſt indubitable, le fer ne prenant point de forme que celle qu'il a, n'étant point flexible, & la corne étant ſuſceptible de forme par ſa flexibilité, pour ainſi dire, il s'enſuit néceſſairement que le fer étant en demi pantouffle, il chaſſe la corne au dehors & élargit le talon, comme je l'expliquerai dans le Chapitre ſuivant : mais ſurtout il faut prendre garde, quand on ferre de cette méthode, c'eſt à dire à demi pantouffle, de laiſſer la ſolle forte.

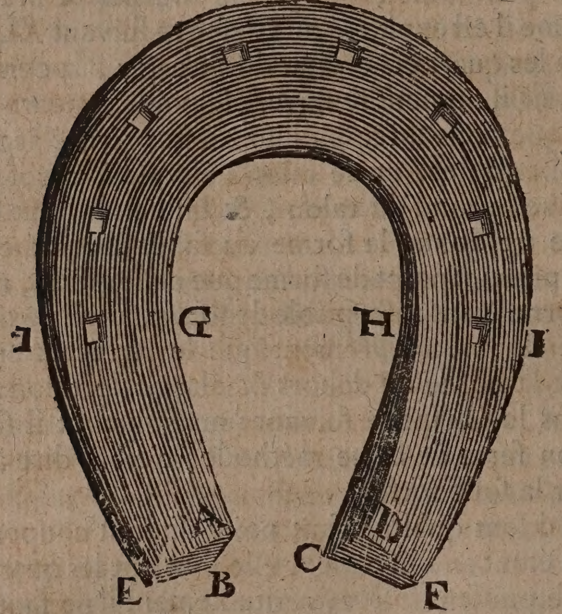
Quelques-uns diſent qu'il ne faut point du tout couper de la fourchette, parce qu'étant en ſon entier, elle ſoutient les quartiers & empêche qu'ils ne ſe puiſſent ſerrer; véritablement il ne faut pas creuſer entre le quartier & ladite fourchette, mais il faut ſeulement couper le haut avec le boutoir en le tenant tout plat, ce qui s'appelle parer la fourchette platte : il en arriveroit cet inconvenient, ſi on ne coupoit point du tout la fourchette, qu'elle ſe pourriroit & deviendroit fort puante, ce qui engendre les teignes, & il ne revient aucun bien de la laiſſer ſi haute & hors d'œuvre par maniere de dire : il faut donc conclure que toutes les fois qu'on pare le pied, il faut abattre les talons tout plats ſans creuſer, & que pour peu que le talon ſe ſerre, il faut tourner les éponges à demi pantouffle, comme il eſt expliqué ci-après au Chapitre XLI. à la troiſiéme figure, & les talons bien loin de ſe ſerrer s'ouvriront infailliblement.

Pour les Chevaux qui ont le talon ſerré, après que vous aurez fait parer les pieds ſerrés & laiſſé la ſolle extrêmement forte au talon, il faut avoir des fers à pantouffle, comme vous en verrez en la figu-

CHAP. XL.

re ſuivante, qui ſont (à ce que je croi) de l'invention de Monſieur de la Broue, l'un des plus habiles Ecuyers que nous ayons eu en France, dans le tems que l'exercice de monter à Cheval s'y eſt établi, comme on peut juger par le Livre qu'il nous a laiſſé de la méthode de dreſſer les Chevaux, & par le rapport avantageux que la tradition en a laiſſé.

J'ai nommé ce fer à pantouffle, afin de le diſtinguer d'avec les autres.



Pour forger un fer à pantouffle, il faut faire le dedans de l'éponge BAE. CDF. plus épais que le dehors IE. LF. enſorte que depuis A. G. ou D. H. il y ait deux ou trois fois plus d'épaiſſeur qu'en L. E. ou LF. comme on le peut voir par la groſſeur de l'éponge A B. DC. ainſi il ſe trouve que le fer va en talus depuis GA. juſqu'à LE. & le fer ſe trouve plus épais au dedans de l'éponge qu'au dehors, même l'épaiſſeur du dedans A. B. eſt trois fois plus épaiſſe que n'eſt E. c'eſt le dedans du fer, & ce qui touche au pied, que nous voyons ici, prenant garde néanmoins que ladite épaiſſeur AB. CD. de l'éponge aille toujours en diminuant juſqu'à G. H. comme on le voit en la figure, & tout le reſte du fer I. L. G. H. eſt plat comme le dedans des autres fers juſqu'à la pince, afin que le pied du Cheval ſoit à ſon aiſe. La figure du fer que je vous repreſente n'eſt

que le dedans du fer & les éponges doivent être étroites, afin qu'elles portent peu fur la fourchette, & le dehors doit être plat & uni comme un autre fer, & vous aurez une pantoufle pour un Cheval.

Il eft néceffaire appliquant les éponges juftement fur le bout du talon où finit le quartier, que ledit quartier porte au milieu de AE. ou DF. qui eft l'éponge en talus, fans que pour cela le dedans de l'éponge AG. avec fon épaiffeur, doive porter à plein fur la folle, quoiqu'on l'ait laiffé forte, ce qu'il faut toujours faire quand on fe fert de ces fers : car quoiqu'on doive éviter autant qu'on le peut de faire porter les fers fur la folle, on eft quelquefois obligé d'y faire porter un peu ceux-ci aux talons, & même le dedans de l'éponge touche prefque toujours la fourchette, c'eft pourquoi il faut le plus qu'on peut laiffer la folle forte, fur-tout aux talons ; graiffez enfuite le pied du Cheval ferré de cette maniere, avec l'onguent décrit au Chapitre LXXXV. de la premiere Partie, & tenez les pieds de devant dans leur fiente mouillée. Si vous continuez de le forte, infailliblement les talons s'ouvriront ; le Cheval au commencement peut feindre avec ces fers, fi vous avez trop affoibli la folle, mais il fe raffermira avec le tems & le repos ; ces fers ne s'ajuftent pas fans tems & fans foins, & il ne faut pas que le Maréchal foit pareffeux de remettre le fer au feu pour l'ouvrir & le ferrer felon la néceffité ; car cela ne fe fait pas du premier coup ; il n'y a point de Maréchal qui puiffe pofer deux fers de cette maniere en moins d'une heure, car le fer doit fuivre juftement la rondeur du pied au talon comme à la pince. Et quoique le dedans de l'éponge n'entre dans le talon que de l'épaiffeur de deux écus blancs, il n'importe, dans un mois le talon en s'élargiffant la couvrira toute. Quand les fers à pantoufle font forgés & ajuftés, & prêts à les pofer, ils paroiffent aux ignorans fort étroits du talon, car ils fuivent la forme du pied, & femblent ridicules à ceux qui n'en connoiffent pas la bonté.

La raifon pourquoi l'ufage de ces fers ouvre les talons, & les défencaftelle, eft que le talon croiffant eft pouffé en dehors par le fer, à caufe que l'éponge qui eft plus épaiffe en dedans empêche qu'il n'y pouffe, & au contraire le rejette en dehors : ainfi il faut que le pied ne croiffe point, ou que les talons s'ouvrent, fi ces fers font bien ajuftés.

Il faut continuer la ferrure de cette maniere jufqu'à ce que les talons foient beaux & larges ; ce qui arrivera infailliblement dans deux ou trois ferrures. Faites-les à la nouvelle Lune environ le quatre ou cinquiéme jour : l'ufage de ces fers eft admirable en ce qu'il ne varie jamais au pied, & demeure ferme en fa place, étant ar-

resté en sa situation par l'épaisseur du dedans qui est à l'éponge.

Le Cheval ferré de cette façon ne peut souvent servir de quelques jours, ce temps lui étant nécessaire pour se raffermir & rassurer les pieds dans la fiente moüillée.

On ne doit pas entreprendre de faire voyage avec ces fers, dans le commencement qu'un Cheval les porte, & avant qu'il les ait habitué; car comme ils contraignent le pied ils le feroient boitter: mais on peut s'en servir pour la promenade, pour le manége, ou pour un mediocre travail, sur un terrein qui ne soit pas dur; quand le Cheval aura les pieds accoutumés à ces fers, il les portera sans boitter, quoiqu'il fasse voyage; car j'ai fait faire de longs voyages sans incommodité à des Chevaux qui en portoient: je me suis aussi servi de cette methode pour des Mulets qui avoient les talons fort serrés, & qui s'en sont bien trouvés; car quoiqu'ils portassent des planches, (comme on appelle leurs fers quand ils sont sans ouverture au talon) je les faisois forger en sorte que la planche alloit en talus & ouvroit les talons du Mulet.

Si vous avez un voyage à faire avec un Cheval encastellé qui ne boitte pas encore, il ne lui faut point abattre ni abaisser les talons en le ferrant, quoique je l'aye prescrit ci-devant; mais au contraire il faut laisser les talons forts autant qu'on le peut, & brocher seulement en pince; comme le talon sera haut il ne souffrira pas, & le Cheval pourra fournir le chemin qu'on lui demande: veritablement ce ne sera pas le moyen de le desencasteller, au contraire il empirera, mais c'est seulement pour faire son voyage.

Si votre Cheval est si fort encastellé qu'il en boitte tout bas, le meilleur & le plus prompt remede est de le dessoler, & de lui mettre des fers longs d'éponge. La méthode de dessoler est au Chapitre LXXXIX. de la premiere Partie: ce n'est pas que ces fers ne le guérissent, & ne lui remettent les talons avec le temps, mais ce seroit dans quatre ou cinq mois; & en le dessolant il sera guéri dans trois semaines ou un mois, pourvû que vous preniez soin de lui élargir les talons quand il sera dessolé, en lui fendant la fourchette, ou en lui appliquant une éclisse de fer qui sera faite d'un vieux couteau d'étrille, en sorte que cette éclisse tienne les talons plus élargis qu'ils n'étoient, avant d'être dessolés, de plus de deux pouces, ou environ, & cela en bandant cette éclisse contre les deux quartiers approchant du talon, parce que la fourchette qui est plus molle, cedera & s'ouvrira, & fera qu'on pourra élargir les talons. Il est plutôt fait de donner un coup de bistouri pour fendre & ouvrir le milieu de la fourchette jusques dans le pâturon, afin que cette

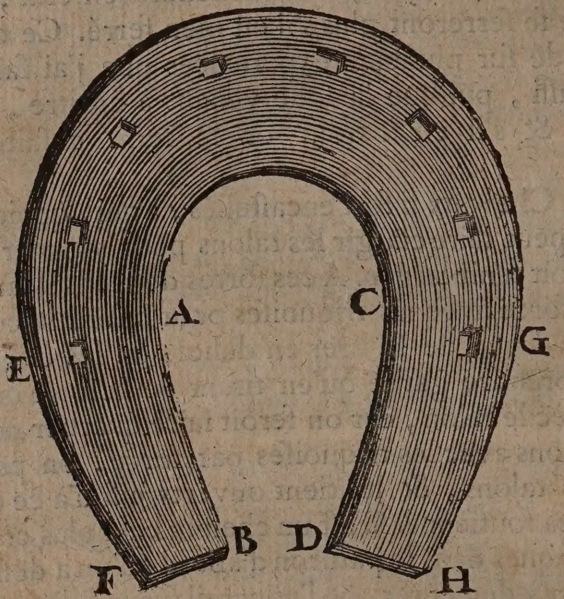
ouverture donne facilité de mettre force plumaceaux dans la fente de la fourchette pour la tenir fort ouverte : la folle reviendra, qui appuyera les quartiers, le fer qui fera forgé large pour convenir au pied élargi de cette façon, le maintiendra en état, & en croiffant les talons ne fe ferreront plus s'il eft bien ferré. Ce que je vous propofe eft fondé fur plufieurs experiences que j'ai faites, qui m'ont très-bien réuffi, puifque la folle venant à croître, elle foutiendra les talons, & s'il eft befoin on le ferre enfuite à demi pantoufle. CHAP. XL.

Il y a des Chevaux fi fort encaftellés, à qui, quoiqu'on les ait deffollé, on ne peut faire élargir les talons pour y pofer cette écliffe de fer, qui les doit tenir larges. A ces fortes de pieds il faut, la folle étant levée, faire force avec les triquoifes pour ouvrir la corne des talons, en forte qu'à force de la tirer en dehors on les élargiffe très-bien, mais il faut prendre garde qu'en tirant de la forte on ne fépare pas la corne d'avec le talon, car on feroit faire quartier neuf, mais ayant ouvert les talons avec les triquoifes par force, on pofe cette écliffe qui bande les talons, & les tient ouverts jufqu'à ce que la folle foit revenue & les foutienne. C'eft un chemin bien plus court de fendre la fourchette jufques dans le pâturon d'abord qu'on a deffollé, & quand on a mis le fer à demeurer, & l'appareil fur la folle, on garnit extrêmement cette fente de fourchette avec quantité de plumaceaux, pofés & mis dans la fente par le dedans du pâturon, & enfuite un bandeau autour du pied pour tenir le tout en état, & continuer à tenir cette fente de fourchette fort ouverte, jufqu'à ce que la folle foit abfolument revenue, après quoi en ferrant le Cheval à demi pantouffle, on lui rendra le talon très-large & très-bon, ce qui eft plutôt fait qu'avec l'écliffe, quoique la méthode de l'écliffe foit très-bonne.

Comment il faut ferrer les Chevaux qui ont des feymes.

POur les Chevaux qui ont des feymes, que nous avons ci-devant enfeigné à connoître, il faut faire forger des fers d'une maniere que j'ai nommé à demi pantouffle ; l'ufage en étant bon, j'ai cru qu'il étoit à propos de le propofer : la méthode peut fervir auffi aux Chevaux qui commencent à fe ferrer les talons, elle revient à la méthode des fers à pantouffle, parce que la branche eft tournée en dedans, qui fait le même talus des pantouffles, mais le dehors du fer n'eft pas de même, parce qu'il n'y a qu'un côté de l'éponge qui eft celui de dehors qui porte à terre ; ces fers ne con- CHAP. XLI.

CHAP. XLI. traignent pas tant le pied qu'une pantouffle, & sont bons pour commencer à rétablir le pied.



Le fer ici représenté EF. GH. est cette demi pantouffle qui est pour appliquer sur le pied d'un Cheval qui aura une ou plusieurs seymes, & qui a par conséquent les talons serrés ; il faut particuliérement faire forger toute la branche, & même les éponges FB. DH. plus fortes que l'ordinaire, puis le tourner ensorte que le dedans AB. CD. soit plus haut que le dehors EF. GH. ainsi il se trouvera que depuis AB. jusqu'à EF. cela ira en talus, de même depuis CD. jusqu'à GH. & le reste du fer EF. GH. sera tout uni comme le dedans de tous les fers ordinaires ; car je vous représente ici le dedans du fer : pour le dehors de ce fer EF. GH. il doit porter contre terre dans toute l'espace EF. GH. les deux éponges feront tout le contraire d'un fer que l'on voûte ; car celui-ci sera élevé en dedans, au lieu que les fers voûtés sont élevés en dehors.

Les fers pour l'encastellure ont le dedans de l'éponge plus épais que le dehors, ceux-ci l'ont égal ; mais l'adresse est de tourner l'éponge pour y former un talus, & faire comme s'ils étoient voûtés au dedans.

Pour l'application des fers à demi pantouffle, il faut faire parer le pied, laissant la solle forte aux talons, & ajuster les fers en sorte que

que le milieu du talon, qui fait l'extrêmité du quartier, ſoit appliqué juſtement ſur l'éponge FB. DH. prenant garde toutefois que le dedans deſdites éponges ne porte pas tout à plein ſur la ſolle, & quoiqu'il y porte un peu, il n'importe; puis brocher les cloux délicatement avec des cloux bien déliés. CHAP. XLI.

Quand le fer ſera poſé à demeurer, c'eſt-à-dire broché & rivé, il faut fondre dans le pied ſur la ſolle de la graiſſe & de la poix fondues enſemble, & mettre de la filaſſe & des écliſſes pour tenir le tout; & ſi l'on a de l'huile de laurier, il ſera très-à-propos de la mettre toute ſeule bien chaude dans le pied, avec de la filaſſe & des écliſſes pour la retenir, car elle eſt telle qu'il nous la faut pour pénétrer, réſoudre & fortifier la ſolle qu'on veut contraindre par le fer précedent à s'étendre; ou bien emplir le pied de tarc chaud, ou bien ſans tout cela lui tenir les pieds dans ſa fiente mouillée, & laiſſer repoſer le Cheval toujours dans ſa fiente mouillée, juſqu'à ce qu'il ne boitte plus, ce qui ſera dans cinq ou ſix jours, plus ou moins, & toujours pendant ce temps lui graiſſer les pieds près de la couronne; & bien qu'il fût boiteux auparavant par la douleur que lui faiſoit la ſeyme, ou le talon ſerré, cette maniere de demi pantouffle l'empêchera de boitter de-là en avant, la ſeyme ſe ſoudra au poil, & le Cheval en guerira; que ſi cette ferrure n'eſt pas ſuffiſante, ayez recours au Chapitre LXXXVII. de la premiere Partie, où il eſt traité de la guériſon des ſeymes.

Il y a des Chevaux, particulierement de legere taille, qui ont les talons inégaux, en ce qu'ils ont un côté qui hauſſe plus que l'autre; ce qui s'apperçoit en regardant les talons à l'endroit du pâturon: il n'y a point d'autre remede que de ſe ſervir de cette maniere de ferrure à demi pantouffle, ou deſſoler & couper toute la fourchette juſqu'au fond, afin de la tenir égale quand elle reviendra.

Quand les Chevaux condamnés au manége pour leur vie, ou ceux qu'on dreſſe ſur un terrein fort mol & doux, ont des ſeymes, ſelon la vieille routine on leur coupe le fer juſqu'au premier trou, & on retranche toute l'éponge; mais de faire travailler à la campagne un Cheval ferré de la ſorte, il ne ſe peut, ni à la ville hors du manége.

Aux Chevaux de manége qui ſont encaſtellés, on leur fait porter de même des fers à lunette; ce qui eſt encore le vieux ſtile, ils ont les deux éponges coupées juſqu'au premier clou; on pratique auſſi de les faire travailler ſans fers; tout cela fait un peu plus que rien, les Chevaux qui n'ont point de fers n'ont aucun mouvement: il eſt donc mieux de les ferrer à demi pantouffle, parce que le pied

CHAP. XLI. venant à croître, prend une meilleure forme, & en le parant de cette maniere on le peut rétablir. Pour ceux qui prétendent de ne point faire ferrer les Chevaux de manége, j'en vois si peu qui ayent eu cette pensée, que je ne la crois pas soutenable. Il est donc à propos de ferrer les Chevaux dans les Manéges, & ceux qui ne l'ont pas fait, pour une très-médiocre épargne, s'en sont mal trouvés ; je crois qu'il ne faut déferrer un Cheval pour toujours, que lorsqu'on l'envoye à la voyerie. J'ai connu un Homme de qualité qui vouloit que tous ses Chevaux de chasse courussent sans fers, assurant que les pieds leur durcissoient ; en sorte qu'ils alloient tout comme ceux qui étoient ferrés : mais les uns étoient sur la litiere, ne se pouvant soutenir sur les pieds par la douleur qu'ils y ressentoient;les autres avoient les jambes ruinées ; voilà où aboutissoit la fantaisie du Cavalier : Veritablement en Allemagne, dans les pays où il n'y a pas la moindre pierre, les Chevaux des Paysans ne sont pas ferrés;mais je crois qu'ils n'en valent pas mieux, & qu'ils serviroient mieux s'ils l'étoient ; car ils ont les pieds tout de travers, parce que le Cheval en marchant pose souvent les pieds en dehors, les autres en dedans, selon qu'ils appuyent le pied plus d'un côté que de l'autre ; ce qui les fait devenir difformes par le tems ; mais les Paysans n'y sont pas difficiles pourvû que les Chevaux marchent le petit pas, ce leur est assez.

Des Chevaux droits sur leurs membres.

CHAP. XLII. IL y a des Chevaux droits sur leurs membres, ausquels il faut donner cet ordre dans le moyen de la ferrure, où comme nous dirons ci-après ; ce qui se fait en abattant les talons fort bas jusqu'au vif sans creuser dans les quartiers, afin de contraindre le nerf à s'étendre, & le boulet à se retirer en arriere pour se remettre en la place où il doit être ; si en abattant les talons, la jambe ne se remet pas assez, & que le Cheval continue à porter son boulet en avant, il faut faire déborder les fers à la pince d'un demi doigt, & les faire plus épais en cet endroit que par tout ailleurs ; & en même tems que vous lui ferez cette ferrure, lui graisser le nerf de la jambe avec l'onguent de Montpellier décrit à la premiere Partie, pour le faciliter à s'étendre, & à se remettre en l'état qu'il doit être ; les Chevaux qui ont beaucoup de talon y sont plus sujets que les autres.

Des Chevaux bouttés ou boulletés. CHAP. XLII.

Le Cheval eſt boutté, lorſque l'os du boulet ſort de ſa place & ſe pouſſe trop avant : il faut lui abattre le talon juſqu'au vif, ſans l'ouvrir, lui ajuſter un fer qui déborde de deux doigts autour de la pince, comme on ferre les Mulets, & lui graiſſer les nerfs de la jambe avec l'onguent de Montpellier ; car cette ferrure contraint le nerf, ce qui le fouleroit, & feroit quelque enflure, s'il n'étoit adouci par un onguent anodin & ramollitif ; & même au commencement qu'il portera ces fers, il eſt à propos de le promener ſeulement en main, pour donner lieu à la jointe de retrouver ſa place, & ne le point faire cheminer dans les montagnes ; car en montant le nerf s'étend ſi fort qu'aſſurément le Cheval boiteroit pour s'être étendu le nerf trop à coup ; il faut au commencement laiſſer étendre le nerf peu à peu dans la plaine, & en partie à l'écurie ; que ſi le Cheval eſt abſolument boutté, & que la jointe ſoit tout-à-fait avancée, malaiſément en pourra-t'il guérir, ſi ce n'eſt en lui coupant le nerf un peu plus bas que les ars, comme j'enſeignerai ci après.

On pratique cette invention de ferrure, non-ſeulement aux Mulets, mais auſſi aux Chevaux de baſt, particulierement dans les pays de montagnes ; parce qu'étant beaucoup chargés en deſcendant les montagnes, ils ſeroient fort ſujets à ſe boutter ou boulleter ſans cet aide du fer qui avance extrémement & plus que le pied, ce qui tient le nerf étendu & le boulet en ſa place, le contraignant à ſe plier en arriere beaucoup plus qu'il ne feroit : on fait déborder le fer de la ſorte à la pince, aux uns plus aux autres moins.

Il y a une autre raiſon pourquoi en pays de plaines, auſſi-bien qu'aux pays de montagnes, on fait ſi fort déborder les fers à la pince des Mulets ; ils ont le talon fort haut, & le pied aſſez foible ; de ſorte qu'on n'oſeroit le leur abattre, parce que toute la force de leur pied y conſiſte ; le talon demeurant donc extrémement haut, s'ils n'étoient ferrés de cette façon, ils ſeroient bouttés dans quatre jours, & le talon haut feroit racourcir le nerf, & ſortir l'os de la jointe du boulet en avant.

Je dirai en paſſant qu'aux Mulets qui ont bon pied, on leur met des fers à la Florentine ; à ceux qui les ont plus foibles on leur met des planches.

Les Chevaux droits ſur leurs membres, & même ceux qui ſont déja boulletés, s'ils ne ſe rétabliſſent par la méthode de les ferrer comme j'ai dit, il faut avoir recours à une operation de la main, qui paroît périlleuſe, & qui ne l'eſt point. Pour la bien faire il faut re-

CHAP. XLII. marquer que les Chevaux extrémement droits ſur leurs membres ont un nerf qui eſt plutôt un muſcle aux ars, au-deſſous de la veine où on tire du ſang aux ars, juſtement dans l'inſertion du bras avec l'é-paule : ce nerf ou muſcle eſt gros environ comme le petit doigt, fort tendu & roide, & va de haut en bas ; c'eſt ce muſcle ou nerf qui fait le mouvement du boulet, & étant tendu de la ſorte, il tient le boulet avancé, & l'empêche d'être en ſa ſituation ordinaire ; une marque aſſurée de cela, eſt qu'aux Chevaux qui ne ſont pas droits ſur leurs membres, ni en état d'être bouttés, ce muſcle ou nerf ne ſe trouve pas tendu, mais profond, en ſorte qu'on a peine à le trouver ; mais à ceux-ci d'abord on le rencontre au toucher, & il paroît très-évidemment qu'il eſt trop tendu, & qu'il n'eſt pas dans ſon naturel. Ayant trouvé ce nerf ou muſcle, ce qui eſt très-facile, il faut avec un biſtouri ouvrir la peau en long, quatre doigts plus bas que la veine des ars ; puis couper ce muſcle ou nerf en travers, non tout d'un coup, mais peu à peu ; il faut tourner le biſtouri de l'autre côté, & achever de le couper toujours peu à peu, non tout d'un coup, mais il le faut tout couper : après quoi il faut laver la playe avec de l'eau-de-vie, & y mettre du ſel dedans, & travailler le Cheval dès qu'il n'y aura plus d'enflure où l'on a coupé, & que la playe ſera guérie : le boulet reprendra ſa place naturelle peu à peu, & ſi l'operation a été bien faite, le Cheval ſaignera très-peu, & la playe ſe guérira d'elle-même : il y a des Chevaux ſenſibles, leſquels ſont huit ou dix jours ſans ſe coucher après qu'on a fait l'operation ; mais il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il n'en méſarrivera pas : quelquefois en faiſant cette operation on coupe par mégarde la veine des ars, quand on la fait trop près de la veine, & le Cheval ſaigne beaucoup ; mais il n'y a aucun riſque à courre, laiſſez ſaigner abondamment : puis il faut arrêter le ſang, empliſſant l'ouverture avec du poil de liévre ou de lapin, enſuite coudre la peau avec une éguille & du fil en deux endroits : il s'y fera un petit amas de matiere ; dans huit ou dix jours en graiſſant la partie le Cheval ſera guéri, & plutôt fort ſouvent : avant de faire cette operation aux ars, il faut fort abattre les talons, & ferrer avec des fers qui débordent en pince comme aux Mulets, & leur faire porter ces fers trois ou quatre jours, & même cheminer avec eux pour les habituer, enſuite on fera l'operation. Et pour plus de ſureté & ne pas couper la veine des ars, il faut faire l'operation quatre doigts plus bas que les ars ; elle fera un meilleur effet pour le boulet ; & on ne coupera pas la veine des ars, dans huit ou dix jours le Cheval ſera rétabli & la playe guérie, & il ſera en état de travailler mieux qu'auparavant.

L'on fait cette même operation aux Chevaux abſolument boulettés quatre doigts au-deſſus du genouil ſur le devant ; on coupe la peau ſur le nerf qui eſt fort tendu & roide au devant de la jambe, on détache le nerf avec une corne de chamois, & on la paſſe par deſſous ledit nerf, puis on le coupe ſur la corne du chamois avec le biſtouri, qu'il n'y reſte rien. On emplit le trou avec du ſel & de la filaſſe imbibée de thérébentine chaude par-deſſus, & l'on empêche que le Cheval n'y porte la dent ; pour faire tenir l'appareil, on le bande avec une enveloppe qu'il faut coudre, afin de ne point trop ſerrer la jambe, ce qui la feroit enfler ; il faut le laiſſer de la ſorte, & ne le panſer de quelques jours, lui tirant du ſang le lendemain, & chargeant tout le bras dès que l'operation eſt faite avec de l'onguent du Duc, & continuer à lui charger le bras pendant huit jours ; le Cheval marchera, & le boulet ſe remettra en ſa place d'abord que la playe ſera guérie : cette operation eſt plus difficile que l'autre, & réuſſit bien aux Chevaux qui ſont tout-à-fait boulettés, c'eſt-à-dire, qui ont le boulet fort avancé, & comme hors de ſa place ; ce qui rend le nerf ſi tendu, qu'il eſt tout détaché du bras, & s'avance bien fort ; elle ſe fait ſans peine & ſans péril : mais ſi un Cheval n'eſt que droit ſur ſes membres, & que le nerf en queſtion ne ſoit pas bien détaché de l'os & ne ſoit pas trop tendu, il en pourra méſarriver, comme je l'ai vû à un Cheval qui étoit bouletté d'un côté, & droit ſur l'autre ; le côté bouletté réuſſit admirablement, car le nerf étoit fort détaché ; mais pour le côté qui étoit ſeulement droit, le nerf n'étoit pas tout-à-fait détaché du bras, le Cheval fut deux mois à en guérir. CHAP. XLII.

On ne court pas ce riſque faiſant l'operation quatre doigts au-deſſus des ars ; car il n'en peut point du tout méſarriver, quoique le nerf ſoit peu avancé & détaché ; ainſi hors d'un Cheval bouletté, je ne conſeillerois pas de couper le nerf au-deſſous du genouil : en voilà aſſez ſur cette matiere.

Des jambes arquées.

AUx Chevaux qui ont les jambes arquées, on peut couper le nerf tout comme à ceux qui ſont droits ſur leurs membres, & commençant par la ferrure, comme je le vais décrire, la choſe réuſſira très-bien ; car après tout cela, il faudra voir comme les jambes ſeront belles, en les comparant à ce qu'elles étoient auparavant : il faut commencer par la ferrure ; on ne peut en les ferrant trop abattre le talon, afin d'obliger & de contraindre les nerfs à s'éten- CHAP. XLIII.

CHAP. XLIII. dre : au commencement que vous pratiquerez cette invention, le Cheval en pourra boitter ; il faut frotter le nerf avec quelque ramollitif & anodin, comme sera l'onguent de Montpellier, décrit à la premiere Partie, qui facilitera cette extension, vous en frotterez le nerf de la jambe trois fois la semaine, l'ayant bien échauffé auparavant avec la main à force de le frotter : ce remede adoucira le nerf, & ôtera la douleur.

Si pour avoir abattu le talon, comme nous venons de dire, la jambe n'est pas de la maniere que vous le pouvez souhaiter, comme étant beaucoup arquée, il faut faire forger un fer qui déborde en pince de deux ou trois doigts, & qui monte en haut, comme un fer de Mulet, le lui appliquer, puis frotter le nerf avec l'onguent susdit ; le laisser de la sorte, le promenant seulement en main une heure tous les jours au petit pas : dans peu vous en verrez un bon effet.

Si néanmoins il ne produit pas ce que vous en pouvez attendre, faites-lui couper les nerfs au-dessous des ars, comme je l'ai enseigné ci-devant, & si cela fait enfler les jambes, comme il arrive quelquefois, il ne s'en faut pas étonner ; mais graisser avec un onguent fait de populeum, miel & savon noir, égales parties bien mêlées à froid, & un verre d'eau-de-vie ; & continuer en promenant tous les jours le Cheval au petit pas en main : mais il faut considerer qu'il ne faut jamais couper ces nerfs, qu'auparavant on n'ait fort abattu le talon du pied du Cheval, & ferré avec des fers débordans en pince, comme les Mulets.

Des Chevaux rampins.

CHAP. XLIV. LES Chevaux rampins sont ceux qui marchent seulement sur la pince des pieds de derriere, & n'appuyent point le talon à terre ; ce mal n'est pas ordinaire anx jeunes Chevaux, mais aux vieux. Cette incommodité se rend incurable par le tems, il y faut pratiquer une partie du remede des Chevaux bouttés, mais c'est aux jambes de derriere que ce mal vient ; on commence de leur abattre les talons, leur faire des fers un peu plus longs en pince que le pied, leur graisser le nerf de la jambe de derriere, le Cheval se remettra dans peu de tems ; il faut continuer à lui abattre toujours extrémement les talons, & à lui laisser la pince fort longue, même s'il est nécessaire, il faut faire déborder les fers ; c'est le plus assuré de leur faire déborder les fers à la pince d'un pouce ou de deux.

Il est de conséquence que l'écurie où vous établerez les Chevaux rampins, soit bien unie sur le derriere sansaucun creux, car s'il y

à un trou, d'abord le Cheval aura les pieds de derriere dedans, & on fera toujours à recommencer : cela eſt de plus grande importance qu'on ne croit, car de jeunes Chevaux pour avoir été établés dans des écuries défunies où ils plaçoient mal leurs pieds continuellement, ſe ſont enfin rendus le derriere ſi difforme, qu'ils ſembloient eſtropiés : Il y a des gens qui voyant un Cheval rampin, diſent qu'il eſt juché. CHAP. XLIV.

Pour les Chevaux qui bronchent.

Pour ferrer un Cheval qui bronche, il le faut ferrer tout au contraire d'un Cheval rampin, lui fort abattre la pince & la lui accourcir, afin qu'il ne rencontre pas les gazons ni les pierres.

Mais ſi ces Chevaux qui bronchent, ont le nerf foulé, les jambes travaillées, ou les épaules foibles, il faut avoir recours à autre choſe qu'à la ferrure ; ce qu'on verra au Chapitre LX. de la premiere Partie, & ſuivans, où vous trouverez des remedes qui ſont très-bons.

Si le Cheval forge il faut le ferrer, que l'éponge ſuive le rond du pied comme je l'ai ordonné ci-devant ; c'eſt ordinairement une marque de foibleſſe quand les Chevaux forgent, c'eſt-à-dire, que des pieds de derriere ils attrapent ceux de devant.

D'autres à la mode d'Eſpagne geneſtent les fers, comme nous avons dit en pays de montagnes, aux Chevaux de baſt, l'invention n'en eſt pas mauvaiſe, car ils ſe déferrent moins en forgeant ; il eſt certain qu'un Cheval forge ſouvent par la faute du Cavalier, qui avec la main, & la peur des talons, ne ſçait pas tenir ſon Cheval enſemble & ſous lui : véritablement les choſes contraires ne peuvent durer, & encore moins le long d'une journée, quand la laſſitude arrive, mais on doit avertir un Cheval de tems à autre ; ſi cela ne l'empêche de forger, on peut dire qu'il manque de reins & de force, ou qu'il eſt ruiné.

De la ferrure des Chevaux qui ont été forbus.

IL y a peu de Chevaux qui ayent été forbus plus d'une fois, ſans qu'il ſoit tombé ſur les pieds quelque partie de l'humeur qui a cauſé la forbure, aux uns plus, aux autres moins, c'eſt pourquoi il eſt à propos de les faire ferrer dans l'ordre, afin de leur rétablir les pieds autant qu'ils ſont capables de l'être. CHAP. XLV.

J'ai parlé fort au long de la forbure dans la premiere Partie de cet Ouvrage, où les remedes y ſont amplement décrits ; mais j'en ai ob-

CHAP. XLV. mis un par mégarde qui eſt autant bon qu'il eſt aiſé, & toute la vertu de ce remede conſiſte au poil & à la peau d'une Hermine, qui eſt un petit animal tout blanc, hors qu'il a le bout de la queue noire ; il eſt fait comme une belette, hors la couleur du poil ; on prend la peau de ces animaux qu'on fait ſécher ſans les faire habiller ni apprêter ; d'abord qu'un Cheval eſt forbu, on prend de la peau & du poil environ la largeur d'un double tout au plus : on coupe cela en cinq ou ſix morceaux, & on le fait avaler au Cheval avec du vin, de la bierre, ou autre liqueur. On tient le Cheval bridé trois ou quatre heures après, & ſouvent par une ſeule priſe le Cheval ſe trouve guéri ; même lorſque les Chevaux ont beaucoup fatigué & qu'on appréhende la forbure, il faut dans le ſon, ou dans l'avoine mouillée qu'on donnera au Cheval en le débridant, lui faire manger une douzaine de poils d'une peau d'Hermine ſéche, & cela le garantira & préviendra le mal.

Mais il eſt à remarquer que la peau d'Hermine priſe en France n'a pas grande vertu ; il faut des peaux d'Hermine qui viennent de Moſcovie ſans habillage ; on les connoît en ce qu'elles ſont fort longues, & plus longues que les nôtres : celles d'Allemagne ſont meilleures que celles de France, mais non pas ſi bonnes que celles de Moſcovie, & plus les Hermines ſont priſes vers le Nord, meilleurs ſont leurs peaux pour guérir les Chevaux forbus. Et ſouvent quoiqu'on ait de bons remedes, s'ils ne ſont appliqués à tems, & que la forbure ait attaqué le Cheval long-tems avant qu'on l'ait traité, il eſt mal-aiſé que par une pente naturelle l'humeur qui cauſoit la forbure, ne ſoit tombée, ou quelque portion d'icelle, ſur les pieds, plus ou moins, ſelon l'intervalle du tems que le Cheval a été forbu juſqu'à ce qu'on l'ait traité ; quelquefois même les remedes mal ordonnés n'ont point fait d'effet, & toute la forbure eſt tombée ſur les pieds.

Les pieds dans leſquels la forbure eſt tombée, ſont difformes, parce que la pointe ou la partie la plus avancée de l'os du petit pied s'abaiſſe, & pouſſe la ſolle, & le milieu du ſabot au-deſſus de la pince ſe reſſerre & ſe rétrecit, car il eſt vuide ; & lorſque l'os du petit pied eſt deſcendu de la ſorte, & a pouſſé la ſolle, on dit que le Cheval a des croiſſans ; quoique ces croiſſans ſoient véritablement l'os du petit pied qui s'eſt pouſſé & a deſcendu, & le deſſous du pied en pince paroît comble, & le ſabot au-deſſus reſſerré, & il ne peut être autrement, car il eſt creux & vuide : l'os du petit pied étant deſcendu par le devant, a laiſſé l'eſpace qu'il occupoit vuide, étant vuide, la corne n'eſt plus ſoutenue en pince & ſe reſſerre.

La même choſe arrive aux Chevaux qui ont eu un grand étonne-

ment

ment de ſabot ; & les cauſes de ce dernier mal ſont preſque les mêmes que de la forbure, du moins ils donnent les mêmes ſignes qui ſont les croiſſans ; les Chevaux n'appuyent que ſur les talons, en cheminant la pince vient long-temps après le talon, enfin leur démarche fait connoître que la pince eſt tout-à-fait affoiblie & ſans nourriture ; il n'y a que ſur le talon où il puiſſe s'appuyer, & encore aſſez foiblement : j'en ai raiſonné amplement à la premiere partie de ce Livre. CHAP. XLV.

A toutes ces ſortes de maux, quand la forbure eſt tombée ſur les pieds, ou qu'il y a étonnement de ſabot, s'il eſt grand, les Chevaux ſont long-temps à ſe rétablir, & un an n'y apporte gueres de ſoulagement, le plus sûr eſt de les donner, ſi on ne les peut vendre : mais j'écris ici pour ceux qui n'ont pas été ſi mal menez de la forbure : on les ferrera de cette maniere.

On ne doit jamais gueres parer la ſolle à la pince des Chevaux qui ont été fourbus, il faut toujours la laiſſer très-forte, afin que s'il y a apparence de croiſſant il ne puiſſe pouſſer, & qu'il ſoit réſous par la nature, ce qui ne ſera pas ſi-toſt ; il ne faut auſſi abattre les talons que médiocrement, car toute la force de ces ſortes de pieds eſt aux talons ; & auſſi-toſt que le Cheval eſt ferré, lui verſer dans les pieds de l'huile de laurier toute pure, toute bouillante, de la filaſſe par deſſus & des écliſſes pour tenir le tout, & continuer ſept ou huit fois de deux jours l'un à lui fondre dans le pied de ladite huile de laurier.

Les Chevaux qui ont eu ces grandes forbures tombées ſur les pieds, ne doivent aucunement être deſſolés de plus de trois mois après la forbure : & quand on les a deſſolés, il faut brûler tout le croiſſant, c'eſt-à-dire brûler toute la pointe de l'os du petit pied qui s'eſt relachée, afin de le faire tomber ; mais je crois bien plus à propos de ne les point deſſoler, laiſſer toujours la ſolle forte, & y fondre de l'huile de laurier ; prenant ſoin d'acheter de veritable huile de laurier, celle que l'on vend à Paris preſque partout ne vaut rien.

Des Crampons.

IL y a des villes en France dont le pavé eſt ſi rude, que tous les Chevaux qui tirent, ne ſçauroient s'y tenir à moins que d'être cramponnés. En Allemagne ils le font tous, ſans en excepter même les Chevaux de manége, auſſi bien à la campagne que dans les Villes : un Allemand ne ſouffriroit pas un Cheval en ſon écurie qu'il ne fût cramponné, comme un François n'en ſouffriroit pas un qui le ſoit. CHAP. XLVI.

CHAP. XLVI.

Si vous êtes obligé de cramponner vos Chevaux par la rudeffe du pavé, ou par quelqu'autre motif, comme j'ai dit parlant des talons bas, il faut pour faire les crampons, tourner & renverfer fur le coin de l'enclume l'éponge, & en faire un crampon en oreille de lievre; les gros crampons quarrés foulent étrangement un pied, & lui font venir des bleymes, au lieu que ceux-ci en oreille de lievres, fi on a le foin d'un peu abattre de la corne du talon, incommoderont moins: l'ufage en eft affez paffable, quand on eft obligé de fe fervir des crampons, car il faut de deux maux choifir le moindre.

L'opinion femble problematique, quoiqu'elle ne le foit pas: ceux qui veulent cramponner les Chevaux, difent que quand ils marchent dans un pays tant foit peu gliffant, comme font les pays gras, fur tout lorfqu'il a plu, ils fe peinent & fe fatiguent extrêmement pour s'empêcher de gliffer, quand ils font ferrés tout unis, & employent tout ce qu'ils ont de nerfs & de reins pour cela; qu'un Cheval qui ne fuera point pour un travail médiocre, fi lentement qu'on le puiffe mener dans les pays gliffans pendant l'Efté, étant ferré tout uni, il fuera plûtôt pour avoir cheminé une heure, qu'il ne feroit pour en marcher trois dans un pays où il ne feroit pas en danger de gliffer, ce qui eft une marque affurée qu'il fe travaille beaucoup.

Que fi le Cheval avoit des crampons, il fueroit peut-être moins, à ce qu'ils difent, parce qu'il feroit hors de l'apprehenfion de gliffer, & ainfi il ne feroit point obligé à fe peiner fi fort, & le Cavalier & le Cheval s'en porteroient bien mieux. Ceux qui défendent les crampons, croyent cette raifon invincible: je la crois foible.

Il eft hors de doute qu'il faut cramponner les Chevaux lorfqu'il gele, fans confiderer s'il nuira à la jambe ou aux pieds, car néceffité n'a point de loix: il vaut mieux que le Cheval s'ufe les jambes, que fi le Cavalier étoit en péril continuel de caffer les fiennes.

Ceux qui tiennent le bon parti, qui n'eft pas celui des crampons, & qui les improuvent, foutiennent qu'ils foulent les pieds & les ruinent: & ils ont raifon felon moi, outre qu'ils racourciffent le nerf de la jambe, qu'ils rendent les Chevaux droits fur leurs membres bouttés & rampins, qu'ils les font broncher & tomber. Ils difent encore fort veritablement que les Chevaux n'en vont pas fi bien à leur aife: ils affurent que les crampons étonnent le pied quand il n'eft pas fort, que tout au moins ils caufent des bleymes, qu'ils travaillent & foulent les nerfs, & qu'ils ruinent un Cheval: C'eft auffi la penfée du fieur Cefar Fiefchi, Gentil-homme Ferrarois, dans fon Traité des Chevaux, qui improuve toutes fortes de crampons. Mon fentiment eft que les crampons ruinent les pieds, & foulent les ta-

lons & les nerfs, néanmoins en hyver & pendant les gelées & sur la neige, les crampons sont utiles aux Chevaux qui n'ont aucuns défauts aux jambes, ni aux pieds. CHAP. XLVI.

Dans les bons & méchans pays, dans les ploufes ou dans les montagnes, je ne m'en voudrois pas servir.

Aux Chevaux de manége ou d'école, on ne doit point parler des crampons, si on ne veut se rendre ridicule.

Les Chevaux de manége ne doivent pas être ferrés comme ceux de voyage, on leur met ordinairement des fers plus que demi-Anglois, qui sont meilleurs que les fers François, trop couverts & trop lourds, ils chargent moins les jambes, & la terre ne s'amasse pas dans le pied qui les desséche beaucoup; outre que les fers demi-Anglois ne sont pas si sujets à porter sur la solle, ni à causer des bleymes comme les autres.

On doit abattre le talon jusqu'au vif, sans creuser dans les quartiers à tous les Chevaux qui servent actuellement au manége, quand on les ferre; que si le pied est si alteré qu'il soit fort dur, comme il arrive presque toujours, il le faut humecter avec de la fiente de Cheval mouillée, ou une bonne remollade.

Dans Paris, dans les grandes Villes, & aux pays pierreux, on ferre les Chevaux avec des fers assez couverts, à cause du tracas des Villes, des cloux de rues, & des pierres qui foulent le pied; & même dans Paris on feroit les fers tous couverts aux Chevaux de carosse, pour éviter les grands accidens qui arrivent des cloux de rue; mais le gravier & le sable s'enfermeroient entre le fer & la solle sans qu'on les pût nettoyer, outre que la solle & la fourchette se pourriroient, faute d'air, & pour être trop enfermées.

Pour empêcher de prendre des cloux de rue, ou plûtôt des chicots, il y a des gens qui ne font jamais parer les pieds des Chevaux, & laissent croître la solle autant forte qu'elle peut l'être, afin que cette dureté résiste aux cloux de rue, mais beaucoup mieux aux chicots que les Chevaux prennent dans les nouvelles tailles, quand ils courent à la chasse; & pour parvenir à cela on ne pare jamais la solle, & on n'en ôte point du tout, le Maréchal n'ayant d'autre soin que d'ôter un peu du pied pour faire porter le fer & le bien ajuster sur la corne sans toucher à la solle.

Mais lorsqu'ils voyent que la solle créve & qu'elle s'écaille, parce qu'il se forme une nouvelle solle au dessous de la vieille, comme aussi une nouvelle fourchette, lors il faut nécessairement parer le pied pour ôter ce qui se sépare de lui-même, & jamais autrement, & par ce moyen, ils prétendent empêcher que rien ne puisse penetrer dans le

pied. Quelques chaſſeurs ſe ſervent fort de cette méthode, qui n'eſt pas mauvaiſe à certains Chevaux; mais elle peut bien cauſer des bleymes, qu'on a plus de difficulté à guerir ſouvent qu'un chicot, & laiſſant trop de pied à un Cheval, il ſe peine fort, & peut broncher facilement: on pourra eſſayer ſi on veut cette méthode.

On ne fait point de planches aux Chevaux de caroſſe comme aux Mulets, parce que la planche eſt un fer tout couvert, qui n'a qu'une ouverture comme un écu blanc au milieu; avec la planche on pourroit éviter beaucoup de cloux de rue, par où tant de Chevaux ſe perdent tous les jours: mais la difference eſt grande, en ce que les Mulets ont leur plus grande force du pied au talon, au lieu qu'aux Chevaux c'eſt à la pince (parlant des pieds de devant) de ſorte qu'on ne peut laiſſer les talons ſi haut d'un Cheval, comme on feroit ceux d'un Mulet; outre qu'on laiſſe un eſpace ouvert entre le fer & la pince aux Mulets, qu'on appelle un ſifflet, par où l'eau s'écoule, ce qui ne ſe peut faire aux Chevaux, car on leur affoibliroit toute la force du pied; puiſqu'elle n'eſt pas au talon, mais ſeulement à la pince, au contraire de ceux-là: la principale raiſon pourquoi on ne couvre pas tout le fer aux Chevaux de caroſſe, eſt que le pied des Chevaux eſt plus humide que celui des Mulets; ainſi il ſe pourriroit en hyver, & ſe deſſécheroit trop en eſté, s'il n'avoit point d'air, étant tout couvert.

Et de plus la planche conſerve veritablement le pied, mais elle ruïne la jambe, & la Florentine conſerve la jambe & ruine le pied: ceci ſoit dit en paſſant à l'occaſion des Mulets.

Les fers à l'Angloiſe ſont legers & très-bons aux Chevaux qui ont le pied foible, mais ſur le pavé ces fers ſe caſſent bien-tôt, & dans les païs pierreux les cailloux foulent la ſolle, & cauſent des meurtriſſures. Aſſurément les habiles Maréchaux Anglois forgent à merveille un fer délié; il ne ſe peut rien de mieux ni de plus uni, & les font très-excellens, parce que leur fer eſt meilleur que le nôtre: dans leur pays où le terrain eſt doux & ſans pierre, ces fers étroits ſont bons, mais en ce pays-ci il n'y a pas d'apparence. Un Maréchal Anglois tient le pied lui-même, le páre, ajuſte ſon fer, & le broche ſans aide de perſonne; il tient le pied du Cheval entre ſes deux genoux, le déferre & le referre tout ſeul; c'eſt une affaire de fait que perſonne de ceux qui ont été en Angleterre n'ignore.

Les Turcs ſurpaſſent toutes les nations du monde pour la ferrure, ils battent & forgent leur fer ſans ouverture & preſque à froid, comme on fait l'argent; les quatre fers d'un Cheval ne peſent pas plus qu'un des nôtres, & durent preſque autant: le fer qu'ils em-

ployent contribue beaucoup à cela, & le pays où les Chevaux cheminent qui eſt doux. CHAP. XLVI.

De la ferrure des Chevaux qui ſe coupent.

C'EST une incommodité aſſez notable quand un Cheval ſe coupe, ou qu'il s'entretaille, c'eſt-à-dire, qu'il s'écorche & s'emporte le boulet. Les Marchands de Chevaux de Paris diſent qu'un Cheval déchire ſes chauſſes, qu'il gâte ſon bas de ſoye ; il eſt néceſſaire de ſçavoir les moyens d'y remedier. Avant de donner les remedes qu'on peut pratiquer pour les Chevaux qui ſe coupent, j'ai remarqué qu'en achetant des Chevaux, s'ils croiſent fort les jambes en cheminant, on concluera qu'ils ſeront ſujets à ſe couper. Cela eſt vrai-ſemblable, mais il y a encore quelque choſe de plus conſiderable : c'eſt que ces ſortes de Chevaux s'attrapent d'une jambe à l'autre en differens endroits, ce qui fait qu'on ne peut remarquer s'ils ſe coupent quand ils ſe ſont heurtés de la ſorte ; ſi c'eſt un endroit douloureux & ſenſible, ils bronchent le pas qu'ils font après le coup, par le reſſentiment de la douleur ; on croit que le Cheval a les jambes uſées, quoiqu'il les ait excellentes ; mais la douleur qu'il ſe fait en s'attrapant de la ſorte, le fait broncher. Et cette maniere de s'attrapper eſt pire que s'il ſe coupoit, car il n'y a pas de remede à celle-là, & à celle-ci il y en peut avoir. Pour s'empêcher d'y être attrappé, il ne faut point acheter des Chevaux qui croiſent de la ſorte, quoiqu'on vous faſſe voir qu'il ne ſont point coupés, car étant las peut-être ils s'attraperont, broncheront enſuite, ou peut-être culbuteront, ſi c'eſt dans la courſe. CHAP. XLVII.

La ferrure eſt preſque l'unique moyen pour empêcher ceux qui ſe coupent ; il eſt aiſé d'y donner ordre s'ils ſont jeunes, & qu'ils ſe coupent pour ne pas ſçavoir marcher.

Il y a quatre choſes qui font que les Chevaux ſe coupent : premierement la laſſitude ; ſecondement la foibleſſe des reins ; en troiſiéme lieu, mal porter les jambes en cheminant ; en quatriéme lieu, & finalement pour n'être pas encore habitués à cheminer, ni aſſurés dans leur allure : on guérit ceux-là, ou plûtôt on les empêche de ſe couper, l'on y pourroit ajouter la mauvaiſe ou trop vieille ferrure, mais je ſuppoſe que le Cheval ſoit bien ferré à l'ordinaire, il ſe peut donc couper de ces quatre façons, mais plus ſouvent aux jambes de derriere qu'à celles de devant.

S'ils ſe coupent par laſſitude, je ne ſçache point de meilleur remede que de les laiſſer repoſer, & de les bien nourrir. Les Barbes qu'on

CHAP. XLVII. mene en main, s'attrapent très-aifément, & ils fe coupent prefque toujours, parce qu'ils marchent fort froidement, & avec négligence; c'eft le contraire de certains Chevaux qui fe coupent parce qu'ils levent trop les jambes en cheminant, ce qui les laffe & les fatigue bien-tôt, enfuite ils fe coupent.

Quand on voit un Cheval qui fe coupe, il ne faut pas d'abord l'acculer, fans avoir vû fi ce n'eft point quelque rivet, ou que le fer déborde par trop.

Après un long voyage tout Cheval qui ne s'eft point coupé, donne une preuve favorable de fa bonté; il en eft peu qui après de longs voyages, ne fe foient coupés peu ou beaucoup.

Ce défaut eft aifé à connoître; car on voit premierement le poil coupé au dedans du boulet, & l'endroit écorché fouvent jufqu'à l'os, & quelquefois le Cheval en boitter & avoir le boulet enflé.

Si le Cheval s'eft coupé aux jambes de devant, il le faut déferrer des deux pieds, & abattre fort le quartier de dehors de chaque pied, & ferrer l'éponge fort en dedans, afin qu'elle fuive le rond du pied, fans aller au-delà du talon, comme aux autres fers, & couper ladite éponge auffi courte que le talon; river les cloux dans la corne fi jufte qu'ils ne paroiffent point au dehors; ou bien l'on peut pour le mieux river dans la corne, brûler un peu avec un fer chaud, au deffous des trous, & les river dedans.

Si le Cheval après cette ferrure continue à fe couper, il faut groffir les éponges par le dedans au double de celle du dehors, & toujours abattre les quartiers en dehors jufqu'au vif, & fans toucher à ceux de dedans, river les cloux fort jufte.

S'il fe coupe aux jambes de derriere, il faut de même déferrer & abattre les quartiers de dehors jufqu'au vif, lui mettre des crampons en dedans, & les tourner en forte qu'ils fuivent le rond du pied fans déborder; & fur-tout bien river les cloux, car un feul rivet fera un grand défordre.

Les grands Mulets qui fe coupent derriere, ne valent rien, & on les croit éreintés, & incapables de rendre bon fervice, hors que ce fût par une grande jeuneffe qu'ils fe coupaffent.

Les crampons en dedans aux pieds de derriere, univerfellement parlant, font plus utiles, de meilleur fervice & de meilleure grace qu'en dehors, comme tous les mettent, & fort mal à propos, excepté aux Chevaux qui portent mal les pieds & ufent trop leurs fers en dehors: un crampon en dedans fait marcher un Cheval plus ouvert, mieux à fon aife, & la jambe a fon affiette plus naturelle, hors, comme j'ai dit, que vous remarquiez que votre Cheval ufe fort les

fers en dehors, car les crampons en dedans ne vaudront rien, j'entends aux pieds de derriere. CHAP. XLVII.

Pour les Chevaux de manége, on ne leur met point du tout de crampons ni devant ni derriere; parce que comme on voudroit les faire passager sur les voltes, s'ils étoient turbulens, ou qu'ils fussent sous des personnes qui ne feroient pas extrêmement sçavantes, en croisant les jambes ils se donneroient infailliblement des atteintes, ce qui feroit enfin naître quelque crapaudine ou javarre encorné.

Si nonobstant toutes ces précautions le Cheval se coupe encore, si c'est par exemple un jeune cheval de carosse, il faut faire tout ce que nous avons dit, abattre le quartier de dehors, mettre un crampon dedans, ferrer fort juste en dedans, & ne mettre point du tout de cloux en dedans du pied, mais un poinçon à la pince pour tenir le fer en état, continuer quelque temps de la forte, le Cheval apprendra à marcher & ne se coupera plus, quoiqu'on le ferre à l'ordinaire après: ou bien le repos, s'il est fatigué, le remettra, & pour derniere ressource, il faut le ferrer à la Turque. Si vous êtes en voyage, après l'avoir ferré de cette maniere, il faut avoir recours à l'invention des Messagers de Normandie, qui mettent une botte de cuir, ou de feutre autour du boulet, & l'y attachent pour garantir cette partie; la piece de feutre est composée plus étroite par le haut que par le bas, & on l'attache seulement en haut; les Chevaux ont d'abord de la peine à cheminer, mais dans peu de tems ils peuvent s'y accoutumer; quoique ce soit une très-vilaine invention, qui souvent fait enfler le boulet, & du moins fait cheminer le Cheval de mauvaise grace.

Si vous avez des Chevaux de main qui se coupent, il faut leur entourer le boulet avec de la peau de mouton ou d'agneau, le poil contre le poil, quand elle sera usée, en mettre une nouvelle.

Les Chevaux qui ont les pieds délicats, & qui par malheur viennent à se déferrer en campagne, éloignés des Maréchaux, courrent fortune de se perdre & se gâter le pied, il faut envelopper le dessous du pied du Cheval avec une piece de chapeau pour le mener en main, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de le ferrer.

Il y a une invention de fers à tous pieds, qui se posent sans cloux; avec une bordure qui lie & entoure la corne tout autour, puis avec une vis on le ferre ensorte que le pied se trouve enclos là dedans comme dans une boëte; ces fers ne sont d'aucun service pour la campagne ni pour la Ville: & le sieur Frederic Grison en son Livre de Cavalerie en a donné le dessein, quoique fort imparfait; & où il y a bien à réformer & à ajouter.

Un Homme de campagne voyant son Cheval déferré, crainte qu'il

CHAP. XLVII. ne s'usât le pied, tira sa botte, mit le pied de son Cheval dedans, & fit son entrée de la sorte dans une grande Ville. J'ai vû un Cheval dans une des bonnes écoles de France porter des souliers dans le manége, il n'avoit pas la corne assez bonne pour porter des fers. Les François ont négligé de traiter de cette matiere, qui pourtant n'est pas à mépriser; les Italiens en ont écrit sçavamment : si vous en êtes curieux, vous pouvez voir le Livre intitulé, *Il trattato del ferrare cavalli, con i ferri in dessegno, di Cesare Fiaschi nobile Ferrarese*, mais selon mon sens, il en dit trop, & en dit trop peu : J'espere que le peu que j'en ai dit, suffira pour votre usage, si vous prenez le soin de le lire & d'en sçavoir les méthodes : beaucoup de gens voudroient de bon cœur sçavoir les choses, mais il y en a peu qui se veulent donner le soin de les apprendre.

Pour éviter le soin que donne un méchant pied à le ferrer dans l'ordre, il faut acheter des Chevaux avec de bons pieds, & si bons que votre Maréchal, quoique fort ignorant, ne leur puisse ruiner les pieds.

Comme on doit nourrir & panser les grands Chevaux dans le séjour.

CHAP. XLVIII. CEUX qui cherchent le secret d'engraisser les Chevaux avec peu de nourriture, les maintenir en bon corps, leur tenir le poil bon, & leur conserver & même augmenter la vigueur, ont raison, puisque cela est possible, s'ils ne travaillent gueres; ce n'est que la méthode de les bien nourrir dans les heures, & de les bien panser, qui les engraisse, & non pas l'abondance de la nourriture, ni le seul repos qui maintient le Cheval gras & en cœur; on ne doit pas se mettre beaucoup en peine pour recouvrer certaine poudre qu'on croit pouvoir engraisser un Cheval toute seule, sans aucune précaution que d'en donner, & la rendre usuelle, sur ma parole, il n'est point d'autre secret ni d'autre poudre que d'avoir une méthode bien assurée, il n'est pas besoin d'en chercher de nouvelles; & comme il y a beaucoup de personnes qui la pratiquent avec satisfaction, il seroit inutile de la proposer ici, si je ne croyois faire tort à ceux qui commencent; c'est donc pour eux seulement que je décris la maniere dont il faut gouverner & nourrir les Chevaux de prix, comme sont les Chevaux de manége & les beaux Coureurs, où il faut apporter plus de précaution que pour les communs, ausquels il ne faut pas tant de soin; on retranchera tout ce qu'on voudra, & on ajoutera de même.

Vous

Vous notterez que les Chevaux maigres ont besoin d'une plus grande nourriture que ceux qui sont gras depuis longtemps, outre les précautions que je dirai; mais depuis qu'ils sont une fois bien pleins & bien agrenés, on les nourrit pour la moitié, même les deux tiers de nourriture moins, qu'en les engraissant; pourvû toutefois qu'ils travaillent peu, car assurément le grand travail consume tout.

La nourriture des Chevaux de manége est en moindre quantité que de tous les autres Chevaux; ils n'ont qu'un travail médiocre, & qui n'est pas de durée, quoique violent. Plus le travail est grand, plus grand doit être l'ordinaire d'avoine & de foin, & le travail des Chevaux de manége, s'il est dans l'ordre, n'est pas un travail, mais un exercice pour dissiper les mauvaises humeurs & donner appetit.

Avant que d'en venir aux particularités, j'établirai quatre maximes, qu'il est néceſſaire de ſçavoir pour l'intelligence de tout le reste.

La premiere est que le foin gâte ordinairement les Chevaux qui en mangent trop, quand ils ont passé six ans; mais avant les six ans, un Cheval ne valut jamais gueres moins de manger du foin à son aise, pourvû qu'il ne soit pas trop gras, & qu'il ne se charge pas trop de chair, on ne doit point apprehender que le foin les rende poussifs, ni qu'il leur altere le flanc.

Il y a des Chevaux fort gourmands, qui le long du jour mangent leur litiere, c'est-à-dire, la paille qu'on met sous eux: il faut absolument l'empêcher; lorsque la litiere a servi plus de deux jours, elle leur gâte l'haleine, & les fait fort suer: & si l'on avoit à faire quelque travail extraordinaire, ils deviendroient poussifs; il est aisé de les empêcher.

L'autre maxime est qu'à tout Cheval qui est gras, & qui est de séjour, c'est-à-dire, qui ne travaille point ou très-peu, la paille de froment qu'on appelle la gerbée fraiche battue, lui est meilleure que le foin, l'haleine s'en maintiendra mieux, le Cheval ne s'altere point le flanc, & la graisse de paille est toujours plus ferme que celle de foin, & de plus de durée; on dit aussi, Cheval de paille, Cheval de bataille. Enfin un Cheval sera un an dans une écurie de séjour, ne mangeant que de la paille, & de l'avoine, ou du son, sans se gâter; que s'il avoit mangé du foin, il s'envieilliroit & se rendroit très-lourd & pesant en trois mois de séjour.

Quelques personnes qui n'auront qu'un Cheval à l'écurie, diront qu'ils l'empêcheront bien de séjourner, & de demeurer si long-temps sans rien faire; mais s'il devient boitteux ou blessé, ils y seront bien

contraints ; & ceux qui ont de grandes écuries, ſçavent bien que le plus ſouvent, ſur-tout au retour de la campagne, où ils ont été fatigués, il faut les laiſſer de ſejour pour ſe remettre, & bien long-temps.

Les Chevaux étroits de boyaux qui n'ont point le flanc alteré, valent mieux de manger du foin que de la paille, auſſi font-ils exceptés de la régle précedente, parce que le foin les fait boire, & l'abondance d'eau tempere ce feu qui les conſume, & les empêche de prendre du flanc : le foin conſideré comme foin, ſembleroit devoir plûtôt ôter du boyau qu'en donner : car par ſa chaleur il cauſeroit plus de mal que la paille qui n'en a pas tant, mais comme il oblige le Cheval à beaucoup boire, à cauſe qu'il eſt plein d'un ſel nitre qui provoque la ſoif ; la quantité de boiſſon éteint le feu, pour grand qu'il ſoit ; auſſi un Cheval qui n'eſt plus dévoré par ce feu qui lui ôtoit le boyau, eſt capable d'avoir du flanc ſuffiſamment, c'eſt pourquoi on ne doit faire aucune difficulté de donner du foin à ces Chevaux, & tout Cheval maigre qui mange bien, s'il boit beaucoup, ſera bien-tôt gras & plein.

Pour les maigres vous ne les engraiſſerez pas promptement avec de la paille, le foin leur eſt beaucoup meilleur s'ils n'ont point le flanc alteré ; car s'ils ont quelques ſentimens de Pouſſe, le foin ne leur vaut rien, pour des raiſons que j'ai déduit fort au long parlant de la pouſſe : car quoiqu'on diſe fort à propos, que le Cheval a le flanc alteré, lorſqu'il a le reſſentiment de pouſſe, il ne faut pas croire que cette alteration vienne de chaleur, puiſque la chaleur n'eſt qu'un accident à la pouſſe ; & ſa cauſe eſſentielle vient d'un principe froid, qui ſont des flegmes viſqueux, lents & peſants, qui obſtruent & bouchent non-ſeulement les conduits de la reſpiration, mais les paſſages par où le ſang coule pour rafraîchir & nourrir le poulmon, & cela dans la circulation perpetuelle qu'il fait, parce qu'entre la veine arterieuſe & l'artere veneuſe, il y a dans la paranchime du poulmon des anaſtomoſes des veines aux arteres qui ſouvent étant bouchées, cauſent cette chaleur accidentelle au poulmon par la chaleur que le ſang leur communique.

Les Chevaux qui ſont ſujets à ſe charger d'encolure, ne doivent pas trop manger de paille, puiſqu'elle l'augmente ; vous le connoîtrez par experience, mais hors de ces exceptions, notre maxime ſubſiſte, excepté aux Chevaux d'Eſpagne, leſquels vieilliſſant l'encolure diminue, tout au contraire des autres Chevaux ; auſſi je crois qu'un Cheval d'Eſpagne qui a l'encolure épaiſſe & bien formée, eſt meilleur que s'il n'en avoit pas : car la bouche en eſt plus aſſurée &

ferme, il n'eſt pas ſi ſujet à battre à la main, & par conſéquent l'appui en eſt meilleur. CHAP. XLVIII.

La paille de Languedoc eſt très-excellente, parce qu'étant foulée ſous les pieds en la battant, elle eſt hachée & adoucie par conſéquent, ainſi elle eſt plus appetiſſante; ce n'eſt pas qu'on ne la puiſſe couper auſſi menue, mais on ne pourroit ſans une peine extrême l'adoucir comme elle eſt.

Il ne faut pourtant pas bannir abſolument le foin, il en faut un peu aux Chevaux avant boire pour les y inciter, & ſans foin avec la paille ſeule on a de la peine à maintenir certains Chevaux bien gras, je croi qu'il leur en faut tous les jours ſix ou huit livres, hors qu'il y eût des raiſons pour n'en point donner du tout.

La troiſiéme maxime pour l'entretien des Chevaux, eſt de ne leur faire jamais boire de l'eau trop vive ni trop froide, comme nous avons remarqué en parlant de ce qu'il faut obſerver en voyage, parce que cette eau ſi vive leur affoiblit l'eſtomac, engendre des crudités, & cauſe des obſtructions dans le foye; c'eſt de là d'où proviennent ſouvent les tranchées, & maux de ventre; l'eau vive empêche le Cheval d'engraiſſer lorſqu'il eſt maigre, & étant gras le fait amaigrir: en un mot, elle lui eſt très-contraire. L'eau des grandes rivieres eſt très-bonne pour la boiſſon des Chevaux; quoique celles qui ſont trop rapides ne ſoient pas ſi excellentes; l'eau des fontaines vaut mieux que celle des puits, quoiqu'on ſoit contraint de s'en ſervir en beaucoup d'endroits, ne pouvant mieux faire. L'eau repoſée & tirée depuis long-temps du puits ou de la fontaine, eſt meilleure que celle qui vient d'être puiſée, hors dans le grand froid où l'eau étant puiſée eſt chaude, & ainſi elle eſt meilleure pour la boiſſon des Chevaux, que ſi elle s'étoit refroidie étant puiſée depuis longtemps.

Aſſurément la bonne eau contribue à tenir un Cheval gras: l'eau de la Seine eſt ſi excellente pour les Chevaux, qu'à Paris on voit peu de Chevaux maigres, & dans les pays de montagnes, où les eaux ſont vives, on en voit peu de gras; ce n'eſt pas que l'eau ſeule les engraiſſe à Paris, comme bien des gens le croyent, mais elle ne les fait pas amaigrir, de plus c'eſt qu'on n'y peut ſouffrir de Chevaux maigres; on n'y en amene point pour vendre, car on ſçait que le débit ne s'y trouve que des Chevaux gras. Je connois un homme qui dépenſe dix écus tous les mois en eau de Seine pour faire boire ſes Chevaux.

La quatriéme maxime eſt de maintenir le Cheval gras, car étant maigre, il ne peut être ſi beau, on n'en doit rien attendre de

CHAP. XLVIII. parfait, soit pour le manége, soit pour le service. Il est vrai qu'il y a des Chevaux maigres qui fatiguent plus que ne sçauroient faire des gras, dont il y en a quelques-uns qui ne valent gueres, & bien souvent rien du tout pour le service : mais si ces maigres étoient gras, ils seroient encore meilleurs, & fatigueroient avec plus de vigueur ; & si ces Chevaux gras qui ne valent gueres étoient maigres, ce seroit encore pire.

Cette maxime a quelques exceptions ; il y a des Cravates qui fatiguent mieux étant maigres qu'étant gras, mais ils sont en petit nombre.

Je ne prétends pas que les Chevaux trop gras soient meilleurs que les autres, au contraire ils sont moindres & incommodes, sur tout dans les chaleurs, ils se lassent d'abord, se dégoutent facilement, sont sujets à la forbure, gras-fondure, & sont peu capables de rendre du service ; mais ils valent toujours mieux que les maigres : il n'en coûte rien à amaigrir les Chevaux, & on ne les engraisse pas quand on veut.

On peut donc recevoir ces quatre maximes pour veritables, non seulement pour les grands Chevaux, mais encore pour tous les autres, jusqu'aux moindres Mazettes. Vous remarquerez qu'un Cheval fort gras & agrené depuis long-temps, & qui ne fera qu'un travail médiocre & réglé, s'entretiendra avec si peu de nourriture, que ceux qui ne l'ont pas vû, auroient peine à se le persuader. J'ai vû les plus grands Chevaux de carosse ne manger tous les jours chacun qu'une botte de foin, une botte de paille, & les deux tiers d'un boisseau d'avoine, & être gras à pleine peau ; avant que je les eusse réglé à cet ordinaire ils étoient toujours malades par trop de nourriture, & depuis ils se sont très-bien portés.

De croire que sur ce pied on puisse nourrir de grands Chevaux de carosse qui fatigueront beaucoup, ou qui ne seroient pas extrémement gras & agrenés depuis long-temps, c'est se tromper bien fort ; ainsi il faut bien prendre ses mesures avant de rien déterminer là dessus.

De la nécessité qu'il y a d'étriller & panser les Chevaux.

CHAP. XLIX. APRE'S avoir parlé de la nourriture des Chevaux, il faut enseigner la maniere de les bien panser, cette partie n'est gueres moins nécessaire pour leur entretenement que la précedente ; ce que pourtant beaucoup de personnes ne sçauroient se persuader pourquoi il est si nécessaire & d'une si grande utilité de bien panser les

Chevaux ; ils croyent pourvû qu'on les nouriffe bien & amplement, que c'eft affez, fans s'attacher fi régulierement à tant les étriller, & à les pânfer tous les jours ; la raifon en eft néanmoins affez claire, & fi on prend la peine de l'éxaminer avec attention je crois qu'on fera de mon fentiment, & qu'un Cheval avec moins de nourriture diftribuée méthodiquement, bien panfé & bien étrillé, s'entretiendra plus gras, plus beau, & plus agréable, qu'avec beaucoup plus de nourriture, s'il n'eft pas bien panfé. CHAP. XLIX.

Van-Helmon qui s'eft rendu celebre par fa méthode de traiter les malades, recommande préferablement à la nourriture de bien panfer & d'étriller les ânefles dont il ordonnoit le lait à ceux qui avoient quelque affection de poitrine, affurant qu'on connoiffoit au goût du lait, fi l'âneffe n'avoit point été étrillée ce jour-là. Si cela eft, il faut que l'ufage de l'étrille faffe un notable changement dans les humeurs ; voici fes paroles : *Afina pectenda eft inftar equorum, quia ex lactis guftu dignofci poteft, an afina pexa fuerit ifto mane, an non.*

Pour expliquer la néceffité de l'étrille, & combien il eft important de bien panfer un Cheval, je commencerai un peu de loin, mais l'on ne fera pas fâché de voir ici en abregé l'œconomie naturelle qui fe paffe dans l'interieur des Chevaux. Le Cheval comme tout vivant tient de la nature du feu *habet enim acidum innatum*, qui a befoin d'aliment pour fon entretien, faute de nourriture il fe diffipe par un écoulement continuel, il fe perd & s'éteint entierement ; la nourriture d'un Cheval confifte dans fon boire & dans fon manger ; après avoir mâché fortement les alimens folides, & les avoir paîtris par le moyen de fa falive qui tombe de deux petits canaux, qui prennent leur origine entre les glandes parotides, & s'inferent entre les deux mâchoires au deffous du mufcle crotafite, d'où par le mouvement, l'humeur tombe peu à peu dans la bouche, & fe mêlant avec l'aliment, par l'aide de la langue, il les avale, ce qu'il prend par la bouche va au fond de l'eftomac, qui eft comme la marmite du corps où par la chaleur des entrailles, & particulierement du foye, & par le fecours d'une humeur acide, penetrante & diffolvante, fe fait la premiere coction qui digere les alimens, & les change en une matiere blanche comme du lait, que les Medecins appellent chyle.

Que ce fuc acide foit la principale caufe de la coction des alimens, il eft manifefte ; car nous voyons que ceux aufquels ils abondent le plus, ont plûtôt digeré, & font plus grands mangeurs que les autres ; l'exemple aux Hommes mélancoliques eft clair, en ce qu'on les voit plus grands mangeurs que les autres, & même en quelques-uns ce

CHAP. XLIX. fuc eft fi abondant qu'il fort de l'eftomac, & des lors il eft nuifible; car il eft hors de fon lieu naturel, ainfi il trouble les autres digeftions, il les empêche de faire leurs fonctions & ainfi d'engraiffer; cela fe voit même dans les oifeaux & la volaille, où ce fuc acide eft fi penetrant, & diffout de telle maniere le grain qu'ils avalent, que dans fort peu de tems il eft digeré; ce qui feroit impoffible à la chaleur naturelle toute feule fans l'aide de ce fuc. Cela fe confirme en ce que vous voyez que la volaille (par un inftinct naturel que l'Auteur de toutes chofes leur a imprimé) avale très-fouvent du gravier, & de petites pierres lorfqu'ils ne trouvent pas fuffifamment de quoi remplir leur eftomac, pour émouffer & affoiblir ce fuc par ces matieres dures, afin de l'arrêter, qu'il ne forte de l'eftomac manque de matiere fur quoi agir, ce qui empêcheroit les autres digeftions & les amaigriroit.

Selon la quantité & qualité des alimens, & felon la difpofition de l'eftomac, & l'abondance ou le défaut de ce fuc acide, cette coction s'acheve ou plûtôt, ou plus tard; quand elle eft parfaite l'eftomac s'ouvre par en bas, cette matiere digerée & blanche, paffe peu à peu par le long des boyaux qui font pleins de plis & de replis, afin de donner le temps à de petits canaux qui y font attachés en grand nombre, qu'on nomme veines lactées, d'en fuccer le plus fubtil & le mieux préparé: ces veines par leur blancheur font nommées lactées; elles font répandues dans tout le mefentere, portant cette fubftance blanche dans deux refervoirs qui font de la groffeur d'un petit œuf, fitués au milieu du même mefentere, entre les deux productions du diaphragme, & couchés fur les vertebres des lombes: de ces réfervoirs fortent deux canaux qu'on appelle thorachiques, à caufe de leur fituation, ou chylidocques à caufe de leur ufage, l'un eft au côté droit & l'autre au côté gauche; ils font auffi gros comme une bonne plume de figne, & font couchés fur le corps des vertebres du dos, le long de la grande artere, & montant jufqu'aux fouclaviers, y laiffent couler le chyle parmi le fang, qui revient fe jetter dans l'ordre de la circulation, dans le ventricule droit du cœur pour être changé en fang. Cette matiere blanche eft portée par des canaux qu'on appelle veines lactées, jufques dans un tronc plus fpacieux qui s'étend depuis les reins le long de l'épine du dos, jufqu'au haut de la poitrine, & fe dégorge par plufieurs ouvertures dans les rameaux de la groffe veine, où elle fe fourche pour fe diftribuer dans le col, & dans les épaules.

Ces canaux ont été heureufement trouvés il y a près de fix-vingt ans par Barthelemy Euftache, Venitien, dans l'anatomie d'un Che-

val ; ce n'eſt pas un petit avantage au cheval d'avoir contribué le premier à trouver une partie inconnue aux Anciens, & qui eſt ſi néceſſaire pour ſçavoir la juſte & légitime diſpenſation des humeurs dans notre corps. Entre les modernes Thomas Bartholin eſt le premier qui a trouvé ces canaux dans les Hommes. Olaus Rudbek eſt le premier qui l'a trouvé dans les chiens, & Jean Pequet eſt le premier qui en a écrit : mais il n'y en a pas un qui rapporte la gloire de cette découverte à ſon veritable Inventeur, qui pourtant mérite bien qu'à ſa conſideration on nomme ce vaiſſeau Euſtachien, qu'on appelloit juſqu'à préſent aux Hommes, Thoraciques ou Chylidocques : mais aux Chevaux ils doivent porter le nom de cet illuſtre Anatomiſte de Chevaux.

Le Chyle, ou cette liqueur blanche, monte par les canaux Euſtachiens, & ſe décharge dans les veines, & ſe mêle peu à peu dans le ſang, qui ſuivant l'ordre de la circulation découverte dans ce ſiecle par Harveus Anglois, deſcend & ſe porte dans le cœur pour y être changé en ſang, d'où enſuite il eſt pouſſé par le ſiſtole dans les poulmons, au travers de la veine arterieuſe ; des poulmons il eſt rapporté au ventricule gauche par l'artere veneuſe, qui a des anaſtomoſes, c'eſt-à-dire, des communications avec la veine arterieuſe. Là il eſt élaboré & rendu plus parfait, puis envoyé en la groſſe artere, d'où il coule par toutes les parties du corps afin de les nourrir, ou il rentre par les anaſtomoſes dans les veines, qui le rapportent par divers chemins au cœur ; & par une ſuite continuelle & réiterée de tours & de retours, ſe perfectionne ; ainſi le ſang ſe purifie de pluſieurs parties ſuperflues & inutiles que la nature ſépare & rejette, & le ſang bien purifié & ſubtiliſé, fournit des eſprits qui ſont les premiers miniſtres de la vie, & les inſtrumens principaux de toutes les actions.

Il n'y a pas d'apparence que ce blanc paſſe tout entier dans les veines, & qu'il ſe tourne tout en ſang qui eſt rouge, parce que les Chevaux ſont compoſés de pluſieurs parties blanches, qui ont beſoin pour leur nourriture d'un aliment qui leur ſoit ſemblable. Ce ſeroit bien travailler en vain de changer de la matiere blanche en rouge, pour derechef la faire devenir blanche, la nature n'a pas accoutumé de ſe former de tels embaras ; Par exemple dans la génération du lait aux Jumens, lequel vient du chyle directement, ſans avoir été ſang, comme les Anciens ont crû que c'étoit du ſang blanchi par la vertu des mamelles, ce qu'on a bien reconnu n'être pas, & que le lait ſe formoit du chyle : quoi qu'il en ſoit la perfection du ſang paſſe pour la ſeconde coction.

CHAP. XLIX. La troifiéme coction que nous devons confiderer fe fait dans chaque partie du corps, qui change l'humeur qui lui eft la plus conforme en fa propre fubftance, pour reparer ce qu'elle perd à chaque moment; cette coction s'appelle affimilation, qui eft proprement la nutrition.

Chaque coction a fes excrémens particuliers; ceux de la premiere font la fiente; ceux de la feconde font l'urine, qui s'écoule dans les reins & fe porte dans la veffie; l'on ajoute la bile ou le fiel qui fe fepare dans le foye, & fe dégorge dans les inteftins. L'on doute de quelle coction eft la pituite ou flegme qui flotte quelquefois dans l'eftomac, & toujours dans les boyaux; l'on n'eft pas mieux affuré de la mélancolie, qu'on dit être rejettée dans la rate: En effet, dans les corps bien fains on ne voit aucune excrétion fenfible & confiderable de ces trois dernieres humeurs.

Les excremens de la troifiéme coction, à l'occafion defquels j'ai fait ce difcours trop long pour quelques-uns & trop court pour les curieux, font de deux fortes, les uns fubftils qui s'exhalent & s'en vont par infenfible tranfpiration; & les autres plus craffes & plus épais, qui s'attachent & s'arrêtent fur la peau du Cheval; & comme ils font fallés naturellement, ils s'acquierent une nouvelle acrimonie par le féjour qu'ils y font, ce qui tient les Chevaux de cœur inquiets & triftes, fi l'on n'a le foin d'ôter foigneufement tous les jours cette craffe qu'on emporte avec l'étrille, & qu'on leur ôte de deffus le cuir; cet excrement de la troifiéme coction, quoiqu'infenfible, abonde extrémement dans tous les animaux, & particulierement dans les Chevaux.

C'eft ce qui a obligé les Anciens, qui n'avoient pas l'ufage du linge, de fe fervir tous les jours du bain, & même pour fe décraffer, ils fe fervoient d'un inftrument que les Romains appelloient Strigil, qui a donné le nom à nos étrilles: en effet, fi nous confiderons combien il fort d'humeurs par le cuir, nous en trouverons une prodigieufe abondance, la fuputation en eft facile.

Pefez le foin, l'avoine, l'eau, enfin tout ce qu'un Cheval avale en vingt-quatre heures, pefez pareillement les excrémens du ventre & l'urine qui fortent dans le même temps, vous trouverez qu'il fort infenfiblement plus de vingt-cinq livres par jour, dont une partie fort par la refpiration, & l'autre par le cuir: le calcul eft fort aifé, cependant peu de perfonnes y font réflexion; auffi la nature a été fort prévoyante de faire le cuir des Chevaux beaucoup plus ouvert que ceux des autres animaux à quatre pieds, afin de donner facilité aux exhalaifons de tranfpirer & de fortir hors du corps.

Ceux

Ceux qui apprêtent le cuir du Cheval le trouvent si poreux & si court, qu'il ne vaut absolument rien pour l'usage des harnois. CHAP. XLIX.

Lorsque cette crasse séjourne long-tems sur le cuir, elle bouche les pores & empêche les autres vapeurs acres de s'exhaler, & ainsi ces superfluités qui restent parmi le sang l'alterent & le corrompent, & étant corrompu il est mal propre à bien nourrir un Cheval, qui sans doute en deviendra maigre, ou tout au moins n'engraissera pas, & il n'en faut chercher aucune autre cause que celle-ci, ce qui s'évite par les soins qu'on apporte à les faire bien panser; si ces raisons ne sont pas capables de persuader la nécessité de l'étrille à certaines gens, qui ne songent qu'à crever des Chevaux avec force foin, je consens volontiers qu'ils demeurent dans leurs erreurs.

Sans cela vous ne sçauriez avoir plaisir ni service d'un Cheval: j'ai donc résolu d'expliquer ici jusqu'aux moindres choses qui appartiennent à cette Partie; ceux qui le sçavent ne trouveront pas mauvais que j'instruisent ceux qui n'en ont aucune teinture, & qui ne le sçavent pas.

J'ai expliqué ci-devant la coction des alimens, & leur formation en sang, selon l'opinion des Modernes, qui est assurément la plus probable, & la mieux appuyée de raisonnemens & d'experiences; mais si quelqu'un est si fort attaché aux Anciens, qu'il rejette tout ce qui est nouveau, je proposerai pour sa satisfaction l'opinion de Galien, qui avoit passé jusqu'à présent pour la plus probable; parce qu'on n'avoit pas les connoissances de l'anatomie qu'on a présentement. Les anciens Anatomistes s'étoient reglés sur les observations qu'ils avoient fait sur des singes & des cochons, comme ayant les parties disposées à peu près comme les Hommes; mais les Modernes ayant trouvé le chemin frayé ont pénetré plus avant, comme il se voit par les experiences journalieres.

Galien sur Hipocrate, a dit que le ventricule ou l'estomach fait la premiere coction, par son moyen & par la chaleur naturelle, & par cette vertu qu'il a de cuire les alimens qui sont contenus en icelui, comme dans son lieu; car par tout ailleurs où cette grande chaleur se trouve, elle est l'origine des maladies, parce que hors du ventricule elle est le principe de la corruption & de la chaleur étrangere: cette faculté coctrice, aidée de la chaleur naturelle, les cuit, & les réduit en chyle, & après qu'il a rassasié sa faim animale, le pilore ou orifice inferieur de l'estomach s'ouvre & le jette dans les intestins, dont il est succé, & porté par les veines massaratiques au foye qui le change en sang, & après s'en être nourri,

CHAP. XLIX. pousse le reste dans la veine cave, d'où il est distribué dans les autres parties du corps pour leur nourriture : Vous remarquerez trois coctions, la premiere dans le ventricule, d'où les excrémens sont la fiente ; la seconde dans le foye, où le sang prend sa forme & couleur : ses excrémens sont la bile qui est reçue dans la vessie du fiel ; & la troisiéme coction se fait dans chaque partie pour la nutrition de la partie, qui a ses excrémens qui sont des vapeurs ou fuligines, qui doivent s'exhaler au travers des pores par insensible transpiration, & comme il y en a de crasses, ils s'arrêtent & s'attachent sur le cuir & bouchent les pores, empêchant la transpiration desdites vapeurs, qui étant âcres & salées alterent le sang & l'empêchent de nourrir les parties, même le détruisent & l'échauffent; ainsi si par l'usage de l'étrille tous les jours on ne débouche & désobstrue les pores, quelque nourriture que le Cheval prenne, il ne peut s'engraisser ; au contraire, quand un Cheval est bien pansé, bien nettoyé de toute sa crasse, avec moins de nourriture & d'alimens, il sera plus gras & plein, parce que le sang étant bien séparé de ses excrémens, qui sont les vapeurs & fuligines, il sera plus en état, quoiqu'en moindre quantité, de servir de nourriture aux parties.

Les curieux seront bien-aises de voir ici une nouvelle opinion, laquelle me semble belle si elle n'est probable, quoique je croie qu'elle a plus de subtilité que de solidité. Nous avons parlé ci-devant des émonctoires ou glandes qui sont situées en differens endroits du Cheval, lesquelles servent comme d'une maniere d'éponge pour attirer les humidités superflues des parties voisines.

Depuis peu un nommé Warton Anglois, dit qu'elles sont composées de veines, de nerfs, d'arteres, & de vaisseaux limphatiques, & qu'elles ont une correspondance très-particuliere avec les nerfs, au service desquels elles sont particuliérement employées : il ajoute de plus, qu'on peut aisément juger par leur subsistance rare & spongieuse, qu'elles servent à filtrer & épurer quelque matiere ; leur couleur blanche fait voir que cette matiere n'est pas un sang fourni par les veines & les arteres ; & comme les nerfs se joignent avec elles, il y a apparence que leur nourriture en procede, & que cette nourriture vient immédiatement du chyle, qui de sa plus pure & plus subtile partie leur fournit un suc exquis pour la nourriture des nerfs ; ce suc se purifie dans ces glandes, passant au travers de leur chair comme au travers d'un tamis, & y laisse ce qu'il y a de plus impur, & de plus grossier, & de moins propre à la nourriture des parties nerveuses.

Le même Auteur dit que ce suc nerveux est employé aux plus

belles fonctions du corps. Cette opinion qui eft aujourd'hui reçûe généralement de tous les Anglois, qui en font les inventeurs, roule toute fur ce principe très-véritable, que comme il y a dans le corps humain deux fortes de parties, il faut qu'il y ait deux fortes de nourritures, le fang pour les parties rouges, & ce fuc nerveux pour les parties blanches. CHAP. XLIX.

Je n'ennuyerai pas plus longtemps le Lecteur fur cette matiere: s'il eft curieux de voir au long cette opinion, qu'il voye le Livre intitulé, *Andenographia feu glandularum humani Corporis defcriptio, Authore Thoma Wartono. Noviomagi.*

Comment il faut panfer les Chevaux.

REVENONS à notre matiere, & difons que néceffairement il faut panfer les Chevaux, & que pour le bien faire un Palfrenier n'en peut panfer que fix: fi on défire qu'il en ait bien du foin, il ne lui en faut pas davantage, car autrement il s'en acquitteroit mal; encore ne doit-il avoir aucune autre chofe à faire dans le logis, afin qu'il foit toujours dans fon écurie. CHAP. L.

Un Palfrenier doit être difpos, adroit, fouple, nerveux, & hardi; qu'il aime les Chevaux, & qu'il ait volonté de bien faire: quand on en trouve avec ces qualités on les doit bien conferver; cette marchandife, quoique groffiere, eft affez difficile à trouver hors de Paris.

Il doit fe lever de bon matin, & d'abord nettoyer la mangeoire devant fes Chevaux, & donner à chacun un bon picotin, ou une mefure d'avoine qui tient à peu près autant que la coupe d'un grand chapeau, qui eft deux picotins dans le cabaret.

Il faut qu'il leve la litiere avec une fourche de bois, feparer la paille nette, la mettre à part pour le foir, & jetter celle qui eft fale fur le fumier; après il faut balayer & nettoyer bien toute l'écurie, & tout le long de la journée tenir la place nette avec la pelle & le balai; car il n'eft pas féant de voir de la fiente fous un Cheval pendant le jour.

En hyver dans les grandes gelées, il eft très-bon de remettre la litiere aux Chevaux, & la laiffer le long du jour, le foir venu la lever comme le matin, bien nettoyer la place, feparer la paille qui eft fale, & refaire la litiere comme le matin; elle tient les Chevaux plus chauds le long de la journée, & leur poil fe conferve plus beau dans la rigueur du froid.

Le Cheval ayant mangé fon avoine, on lui mettra un filet ou un

CHAP. L.

maſtigadour ; & le tirant de l'écurie ; ſi le lieu le permet, ou on l'attachera entre deux piliers pour l'étriller ; dans l'écurie la pouſſiere va ſur les autres Chevaux, s'ils ne ſont pas couverts, mais lorſqu'on ne peut mieux faire, on les étrille dedans.

Prenant l'étrille de la main droite, & la queue de la main gauche près de la croupe, il faut étriller legerement au long du corps devant & derriere, & continuer juſqu'à ce que l'étrille n'amene plus de craſſe ; il ne faut pas peſer avec l'étrille rudement ſur le corps, mais à l'aiſe & legerement ; ce n'eſt pas la force qui tire la poudre & la craſſe, c'eſt ſeulement l'adreſſe avec laquelle on mene l'étrille qui fait la netteté.

La craſſe étant ainſi tirée de deſſous le poil, il faut prendre une épouſſette, qui eſt une demie aulne de toile ou de drap, & la prenant d'un bout, épouſſeter tout le corps pour faire voler toute la poudre qui eſt reſtée ſur le poil, & enſuite avec la même épouſſette nettoyer les oreilles dedans & dehors ſous la ganache, entre les jambes de devant & entre les cuiſſes, & par tous les endroits où l'étrille ni la broſſe ne peuvent aller : enſuite le Palfrenier prendra la broſſe, & pouſſant la têtiere du filet le plus qu'il pourra en arriere ſur le crin, ou s'il n'a que le licol il le lui ôtera abſolument, & prenant avec la main gauche le deſſous du menton, il lui broſſera bien fort, la tête, commençant par le front, aura ſoin des yeux & des ſourcils, car en cet endroit la craſſe s'y attache étrangement, & continuera par toute la tête, uniſſant toujours le poil à la fin, puis il le broſſera par tout le corps ; même aux jambes quand le poil le permet, continuera ainſi, en nettoyant la broſſe avec l'étrille, juſqu'à ce qu'il ne voye plus de craſſe, poudre, ni ordure ſur le corps du Cheval.

De plus il faut broſſer les crins deſſus, deſſous & dedans, pour ôter la craſſe qui s'y attache, après il faut prendre le bouchon qui eſt de la paille tortillée, dure, groſſe comme le bras, & longue d'un pied qu'on humectera un peu avec de l'eau, les bouchons de foin ſont meilleurs pour les Chevaux qui ont le poil fin ; puis il faut le paſſer & repaſſer ſur tout le corps & ſur les jambes ; c'eſt en cet endroit où il faut demeurer un quart ou demie-heure à paſſer le tems, & frotter les nerfs des jambes deſſus, deſſous le poil, dans le pâturon, aux jointes, enſorte qu'il n'y reſte aucune craſſe, & que le poil des jambes demeure auſſi luiſant que le crin ; il faut avec un autre bouchon ſi le premier eſt uſé, frotter le nerf des jambes, de haut en bas, & de bas en haut, pour le rendre ſouple, le déſopiler, & donner facilité pour le paſſage des eſprits animaux, qui ſont

le mouvement, ainfi on ne fçauroit trop les frotter au matin, & le bouchon eft un bon meuble de l'écurie: Le foin des bouchons qui ont fervi quelque tems, fi on le défait & qu'on le faffe bien fécher, donnera appetit aux Chevaux dégoûtés, à caufe du fel de la craffe qui s'eft attaché au foin, & qui l'a pénetré; je m'en fers fort fouvent, pourvû que le bouchon ne fente pas le pourri ni le relant. Il y a des Palfreniers qui ne veulent pas fe fervir du bouchon, comme en Allemagne où il n'eft point en ufage, mais c'eft bien panfer le corps, & mal panfer les jambes; & le corps fans les jambes eft de médiocre ufage.

Quelques-uns enfuite ont une piece de frife verte, qu'ils humectent avec de l'eau, puis la paffent & repaffent le long du corps, pour bien unir le poil, & le rendre plus luifant, cela eft bon, néanmoins peu de François s'en fervent; les Allemans en ont introduit la méthode qui eft très-bonne. Les Anglois ont des épouffettes de crin, qui font très-bonnes, elles font tiffues d'un fil de crin comme de la groffe bure l'eft de laine. On en effuye les Chevaux, elles emportent la craffe, nettoyent très-bien entre les jambes, entre les cuiffes, & tous les endroits où l'étrille ni la broffe ne peuvent atteindre. On les lave après dans un fceau, & on les laiffe fécher. Je fuis étonné que l'ufage n'en foit point en France, puifqu'il eft bon, & à peu de frais: il eft commun en Angleterre.

Il y a des Chevaux fi fenfibles & fi chatouilleux, qu'ils ne veulent point fouffrir l'étrille, à peine fouffrent-ils la broffe: ceux-là veulent être panfés avec la main, qu'on tient un peu humide, & qu'on paffe tout platte fur le corps du Cheval, comme fi on le broffoit; quand la main eft bien craffeufe, on la lave & on l'effuye à demi, continuant à la paffer à contre-poil, & au long du poil, jufqu'à ce qu'elle ne tire plus de craffe, & fur la fin il faut toujours unir le poil.

Cette maniere de panfer un Cheval eft longue, mais bonne; elle rend le poil très-beau, & tient le corps fort net: il n'y en a pas de meilleure, & ceux qui ont des Chevaux qui ont le poil fort fin ne doivent jamais les faire panfer autrement.

Aux grands Chevaux qui ont le poil bien uni, il faut plus s'attacher à les faire panfer de la broffe, & avec la main qu'avec l'étrille; car comme ils ont le cuir délicat, elle les marque & écorche, ils fe débattent & fe tourmentent, & fans fruit, & avec un peu plus de tems la broffe & la main, comme nous avons dit, les tiendront plus nets que fi on les tourmentoit avec l'étrille.

Quand le Cheval eft panfé de cette maniere, l'eau en fort fort

claire quand il ſue ; ſi on le panſe très-bien une fois avec la main ; le lendemain on n'a preſque rien à faire ; mais la premiere fois qu'on le panſe de cette ſorte, il faut trois heures pour le bien nettoyer, enſuite une heure par jour ſuffit.

Après le Palfrenier doit le peigner & démêler les crins bien doucement ; commençant toujours par le bas, & non par la racine, enſuite il prendra la queue à poignée un pied près du bout à pleine main, & démêlera doucement avec le peigne en montant en haut juſqu'à ce qu'elle ſoit bien démêlée. Il y a des gens qui ne laiſſent jamais peigner la queue à leurs Chevaux, crainte qu'on ne l'arrache en la peignant.

Le peigne étant craſſeux on le lave, & tout Palfrenier en penſant ſes Chevaux doit avoir un ſeau plein d'eau près de lui : après on prend l'éponge de la main gauche & le peigne de la droite, & on commence par la racine à peigner les crins, & mouiller avec l'éponge à chaque coup de peigne, enſuite on peigne la queue commençant de même par la racine, & uniſſant avec l'éponge le poil en haut ; puis il faut eſſuyer les crins & la queue, avec une époußette ſéche pour en ôter l'humidité ſuperflue.

Lorſque la queue eſt ſale, ce qui arrive ordinairement aux Chevaux blancs, on la trempe dans un ſeau d'eau, & avec les deux mains on la frotte par tout ; il y en a même qui ſe ſervent de ſavon noir, ou de l'autre à ſon défaut ; quelques-uns font laver tous les jours la queue de leurs Chevaux, puis ils la trouſſent afin qu'elle demeure nette allant en Ville ou à la campagne : ſi c'eſt en Eſté on lave les quatre jambes du Cheval avec une éponge fort exactement.

On fait faire des broſſes larges de quatre doigts, & longues d'un demi pied & plus, pour laver les jambes des Chevaux & les bien nettoyer de toute la craſſe qui s'y attache : il faut que ces ſortes de broſſes ſoient de poil de Sanglier, & bien poiſſées par deſſus, afin que l'eau ne pourriſſe la ficelle qui attache le poil au bois, & ceux qui ne veulent pas faire cette dépenſe, quoique modique, prennent la moitié d'une vieille broſſe dont ils ſe ſervent comme de l'autre, en cette maniere : on lave bien les jambes d'un Cheval, & avec cette broſſe mouillée on les broſſe trempant à tout moment la broſſe dans le ſeau : l'eau qui ſort de la jambe en paſſant la broſſe eſt au commencement blanche comme du lait, il faut continuer de même juſqu'à ce que l'eau ſoit toute claire, lors la jambe ſera bien nette. Cette invention eſt très-bonne l'Eſté, mais non l'Hyver : car l'eau froide morfond les Chevaux de legere taille, qui ſont plus délicats que les autres : ceux qui ont de bons Chevaux & qui les aiment, doivent ſe ſervir de cette invention.

Le Cheval étant pansé de la forte, on lui met son caparasson ou couverture avec la criniere, s'il en a une, on le sangle avec un surfais large qui a deux coussinets environ gros comme le poing attachés à demi pied l'un de l'autre, & posés à côté de l'épine du dos : ces deux coussinets donnent la facilité au Cheval pour avoir son haleine avec commodité sans être serré du surfais, après vous remettrez le Cheval à la mangeoire, & lui donnerez du son, qu'il faut avoir bien secoué pour en faire sortir la poussiere, & le bien dêmêler avant de le mettre devant le Cheval. CHAP. 1.

Si l'on ne fait tomber la terre ou la poudre qui s'est attachée à l'herbe dans le pré quand l'eau est débordée, qu'elle passe pas dessus pendant qu'elle est en pied & debout, & que le Cheval mange de cette herbe réduite en foin sans avoir été bien secouée, ce foin le fera fort tousser, & lui nuira aux poulmons ; comme encore si l'eau vient à déborder dans les prairies lorsque le foin est coupé ; cette sorte de foin qui a été couvert en partie de limon par les eaux débordées, puis séché, quoiqu'exactement secoué, est très-nuisible aux Chevaux, & plus nuisible que le premier. Il faut laisser manger le Cheval depuis qu'il est pansé jusqu'à neuf heures, & les derniers jusqu'à dix.

Quelques-uns au matin d'abord que les Chevaux ont mangé l'avoine, les mettent au filet jusqu'à neuf heures, & cela est fort à propos aux Chevaux fort gras ; mais à ceux qui ont besoin d'engraisser, on peut faire comme nous venons de dire, qui est de les laisser manger tout le matin, hors le tems qu'on employe à les panser.

A dix heures ou dix heures & demie on mene les Chevaux à la riviere, en Esté dupuis huit heures passées on peut les y mener, si on est en lieu commode, cela égaye fort les Chevaux de boire dehors.

Si on ne peut mieux faire, on les fait boire dedans ; si c'est en Hyver il faut ayant tiré de l'eau remarquer si elle est chaude, & mettre la main dedans pour en être assuré, & après y mettre du son, ce qui est très-à-propos & très-sain ; si c'est en Esté qu'on soit obligé de faire boire de l'eau de puits aux Chevaux, il faut la tirer long-tems avant que de faire boire, & la mettre au Soleil dans des tonneaux défoncés & nets, pour corriger par la chaleur du Soleil la grande crudité de l'eau, qui leur est très-nuisible.

Généralement parlant, l'eau de riviere n'est pas si bonne l'Hyver que l'eau de puits, parce qu'elle est trop froide, & si le puits est bon,

CHAP. L.
en la tirant on la trouve chaude, & par conféquent meilleure que celle de riviere.

Quand on les mene à la riviere pour boire, il faut y aller doucement au pas, & fi ce font des Chevaux de caroffe, revenir au petit trot, & même au pas fi on veut.

Les Anglois au fortir de l'eau, courent leurs Chevaux une demie-heure d'une haleine & à toutes jambes pour les maintenir en courfe; la méthode eft bonne pour eux, mais la courfe après le boire, ne peut que nuire, & fi bien nuire que les Chevaux deviennent tôt ou tard pouffifs par cette belle méthode, fur laquelle les Anglois ne veulent point entendre de raifon contraire.

Il ne faut pas s'étonner fi j'apporte tant de précautions pour le boire; car fi vous obfervez de près & attentivement, vous connoîtrez qu'une partie des maladies des Chevaux viennent de boire de mauvaifes eaux, ou hors de tems. La raifon eft que la chaleur des entrailles attire avec avidité & promptement la liqueur qu'on boit: s'il fe rencontre que l'eau foit chargée de quelque mineral acre, comme de l'alun ou bitume, ou autre, fans doute que cette boiffon laiffera quelque intemperie au dedans, avec impreffion de chaleur étrangere.

Si les eaux font vives ou trop crues, elles laiffent des obftructions ou des crudités capables d'empêcher les fonctions néceffaires pour cuire & perfectionner le fang, qui par ce moyen donne occafion à plufieurs fortes de maladies.

Au retour de la riviere il faut avaler l'eau avec les deux mains à chaque jambe, & enfuite lui effuyer avec de la paille pour faire tomber l'eau.

Quelques-uns d'abord au retour de l'eau, donnent l'avoine; je crois que cela n'eft pas à propos; car comme un Palfrenier qui aura fix Chevaux ne les peut mener boire qu'en trois fois, s'ils étoient habitués de manger l'avoine d'abord au retour de l'eau, ils s'impatienteroient attendant les autres, fe mordroient, fe battroient, & ne mangeroient point de foin pendant ce tems.

Les Marchands de Chevaux entendus dans leur métier, comme leur principal but eft de faire paroître les Chevaux pleins, ronds, & ayant du flanc, les font boire en Efté dès les fept heures du matin, & ne les font point boire le foir, afin que le matin ils boivent mieux, ayant été long-tems fans boire, après quoi fans doute ils mangent mieux & paroiffent ronds & pleins toute la matinée, puis ayant bû à deux heures après midi, ils mangent, & paroiffent pleins & ronds l'après-dînée; & comme ils ne les montrent point la nuit, ils

ils ne se soucient pas qu'ils soient pleins, & les laissent avoir soif, afin que le matin ils boivent mieux ; cela est bon pour faire paroître les Chevaux meilleurs à ceux qui n'ont d'autre but que de les vendre à ceux qui les nourrissent pour s'en servir, assurément la méthode que nous avons prescrite est preferable.

Au retour de l'eau on leur donne du foin frais, & on les laisse manger jusqu'à onze heures ou onze heures & demie, ou midy, qu'on nettoye bien la mangeoire, puis on leur donne l'avoine bien criblée environ deux picotins, & on les laisse manger en repos; d'autres donnent deux picotins combles de son de froment mouillé: la méthode en est bonne pour les Chevaux de manége, car cela les rafraîchit après leur travail violent ; les grands Chevaux ont besoin d'être humectés, étant d'un temperamment chaud & plein de feu.

Après qu'ils ont mangé l'avoine ou le son, on les tourne au filet ou au mastigadour, le cul à la mangeoire jusqu'à quatre heures du soir qu'ils demeurent sans manger : non-seulement on tourne les Chevaux au filet ou au mastigadour, ce qui est plus à propos, pour les empêcher de manger, mais encore pour leur décharger le cerveau, leur faisant vuider quantité d'eau qui ne leur peuvent que nuire ; & c'est une chose digne de remarque : car nonobstant qu'il y ait eu anciennement de très-habiles Anatomistes, ce n'est que de nos jours qu'on a découvert les vaisseaux par où la salive vient dans la bouche : la salive tombe de deux petits canaux, qui prennent leur origine entre les glandes parotides, & s'inserent entre les deux mâchoires, au dessous du muscle croraphite, d'où par le mouvement l'humeur tombe peu à peu dans la bouche. Pas un Auteur n'avoit encore parlé de ces vaisseaux ou canaux salivaux : la découverte en a été faite depuis peu à Paris.

Cet espace de tems que les Chevaux demeurent au filet, fait un très-bon effet, il contribue à faire bien digerer les alimens qui sont dans l'estomac souvent en trop grande abondance, & pris avec trop d'avidité, & il donne de l'appetit aux Chevaux qui en manquent.

Si le Palfrenier en tournant les Chevaux au filet, voit qu'ils n'ayent pas mangé toute leur avoine sans aucune cause manifeste, c'est une marque qu'ils sont dégoûtés, ou qu'ils sont malades ; il faut mettre ceux-là au mastigadour, au lieu de les mettre au filet. Ce mastigadour est un filet qui a deux grands pas d'âne, l'un plus court que l'autre, qu'on met dans la bouche pour faire écumer, & pour décharger le cerveau : nous en donnerions la figure, si ce n'étoit une chose triviale, dont tous les Esperonniers sont fournis.

Si le Cheval qui n'a point mangé ſon avoine eſt ſimplement dégoûté, ſans apparence de maladie, & qu'il ait la tête chargée, les yeux enflés, ou la bouche baveuſe, qui diſtile des filets de bave ou de pituite, qui coule juſqu'à terre, il faut prendre de l'aſſa-fœtida demie once, & l'envelopper dans un linge, puis l'attacher au milieu du maſtigadour; il fera jetter des eaux au Cheval, & lui donnera bon appetit: à quatre heures ou quatre heures & demie, tournez votre Cheval à la mangeoire, lui laiſſant manger du foin juſqu'à ſix heures ou ſix heures & demie, qu'on le menera boire comme au matin: à ſept heures vous lui donnerez deux autres picotins, ou trois, comme vous voudrez & ſelon le beſoin que le Cheval en a. Après que l'avoine eſt mangée, donnez-lui de la gerbée ou de la paille de froment à manger tant qu'il voudra juſqu'au lendemain, obſervant de lui donner toujours l'avoine, & de l'abreuver tant que vous pourrez à même heure, car la régle profite extrémement.

A neuf heures du ſoir faites-lui bonne litiere, l'avançant extrémement vers les pieds de devant: car les Chevaux la nuit la pouſſent toujours trop en arriere avec les pieds.

On donne de la paille aux Chevaux la nuit plûtôt qu'au long de la journée, afin que quand ils ont mangé les épics, & ce qu'il y a de meilleur, en jettant la paille ſous eux, elle leur ſerve de litiere; ſi c'étoit dans le jour on ne pourroit tenir les Chevaux proprement, il y auroit inceſſamment de la paille ſous eux, de plus la fraîcheur de la nuit les oblige à la mieux manger; le foin qu'ils mangent pendant le jour les fait mieux boire, c'eſt pourquoi il leur en faut un peu pour les tenir gras, quoique les Chevaux d'Eſpagne en leurs pays n'en goutent point; leur paille eſt plus douce & plus ſucculente, ou l'orge qu'ils mangent ſupplée au défaut d'un peu de foin qu'on doit leur donner en France, quand ce ne feroit que ſix ou huit livres par jour, aux uns plus, aux autres moins. Je parle des Chevaux d'Eſpagne, Barbes, Turcs, & aux Chevaux de manége de legere taille. Et je ne ſçai pourquoi bien des gens donnent de la paille le jour, & du foin la nuit; car outre ce que j'ai dit, il feroit aſſurément fort à ſouhaiter que les Chevaux dormiſſent la nuit, ce qu'ils ne feront pas ſi-tôt ſi on leur donne de bon foin, duquel ils ſont plus avides que de la paille: s'ils en mangent trop, ce ne ſera pas le mieux: veritablement des Chevaux en voyage ſeroient mal régalés ayant cheminé tout le jour, ſi on ne leur donnoit que de la paille la nuit au lieu de bon foin. Et ce n'eſt pas pour ces ſortes de Chevaux que j'écris ce Chapitre, c'eſt pour les grands Chevaux & beaux courreurs qui travaillent peu & ſeulement pour le plaiſir.

Pour les Chevaux de carroſſe qui ſont tous les jours ſur le pavé & devant une porte, comme ils n'ont le tems de manger du foin que la nuit, étant bridés une partie du jour, il eſt à propos de leur donner du foin la nuit & de la paille le jour. CHAP. L.

Attachez le Cheval la nuit à deux longes, afin qu'il ne puiſſe ſe battre avec celui qui eſt auprès de lui, il faut qu'elles ſoient aſſez longues, pour qu'il puiſſe ſe coucher : les barres qui ſont entre les Chevaux doivent être de bonne hauteur, c'eſt-à-dire, un peu plus haute que le jarret du Cheval, avec une corde qu'on puiſſe lâcher quand il eſt embarré ſans la couper ; ſi c'eſt une écurie d'importance, on laiſſe une lampe allumée toute la nuit. En voilà aſſez pour les Chevaux qui ſont gras, & en embonpoint ; mais pour les haraſſez, les maigres & étroits de boyaux, il faut obſerver quelques particularités que nous allons propoſer.

De la nourriture des Chevaux maigres, fatigués & étroits de boyaux.

DANS le Traité des maladies à la premiere Partie, vous trouverez des remedes pour les Chevaux malades d'avoir trop ſouffert, n'étant ici queſtion que de la nourriture. Quand on revient avec une grande écurie d'un long voyage, ou de l'armée, ou qu'on a acheté des Chevaux maigres, haraſſés, & étroits de boyaux, il faut les panſer comme nous avons dit des autres : mais pour leur nourriture, il faut obſerver premierement qu'il y a des Chevaux (même des plus vigoureux) qui ſont ſi maigres que la peau en eſt attachée aux côtes, ils ont beau manger, ils ne ſe remettent point ; pour les engraiſſer il faut leur donner ſeulement du ſon mouillé, & donner chaque jour deux lavemens, comme nous avons dit au Chapitre CLXXXXV. de la premiere Partie & ſuivant, un le matin & un le ſoir. Après leur faire des bains décrits au Chapitre LXV. de la premiere Partie, non ſeulement aux jambes, mais tout autour du corps, aux épaules, côtes, croupes, & cuiſſes, les étuvant long-tems avec ledit bain tiede ; ce qui eſt à proprement parler, leur faire une fomentation : étant bien baſſinés & étuvés, on doit les couvrir avec un drap mouillé dans le bain bien chaud, & mettre par deſſus une couple de couvertures, qui conſerveront long-temps la chaleur. Il le faut laiſſer de la ſorte juſqu'au lendemain qu'il faut recommencer, & continuer juſqu'à ſix ou ſept fois ; il faut cependant bien nourrir votre Cheval, le tenir en lieu chaud, ſi c'eſt en hyver, & en eſté en lieu temperé, & il y aura de l'amandement. Au bout de ſept ou huit jours, il faut diſcon- CHAP. LI.

tinuer les bains & les lavemens, continuer à les nourrir de fon mouillé, de bon foin & de bonne paille, leur ôter une couverture des deux qu'ils avoient, cinq ou fix jours après leur ôter l'autre couverture: & en remettre une plus legere, afin que le cuir qui a été fort attendri par lés bains reprenne fa conftitution naturelle; car fi on n'apportoit cette précaution, un Cheval fe morfondroit d'abord: pendant qu'on pratique les bains il ne faut point étriller le Cheval; mais feulement le bouchonner avec un bouchon de foin, humecté dans le bain tiede pendant un quart-d'heure avant de le frotter avec le bain; fi vous voulez pendant cet ufage du bain lui faire manger tous les jours deux onces de foie d'antimoine en poudre dans du fon mouillé, affurément il lui profitera & réjouira l'interieur, & même ouvrira les pores du cuir, pour mieux faire penetrer le bain: voilà la méthode de détacher la peau des os aux Chevaux, & pendant qu'ils l'auront attachée, jamais ils n'engraifferont.

Si c'eft au Printemps, l'orge en vert eft admirable aux jeunes Chevaux qui font haraffés, maigres, & qui ont le flanc encore bon, quoiqu'ils foient avieillis par le trop grand travail.

Nottez qu'il y a de deux fortes d'orge en vert; celui qu'on feme avant l'hyver, & qu'on appelle efturgeon, qui eft prêt à manger dès la fin d'Avril, & l'orge qu'on feme au mois de Mars, & qui n'eft propre à manger que vers la fin de May, ou plûtôt fi la faifon eft avancée: on ne donne ni l'un ni l'autre que lorfqu'il commence à être en foureau, c'eft-à-dire, qu'il noue, car les Chevaux en mangeroient trop, & il leur pafferoit trop vîte par le corps quand il eft fi tendre.

L'efturgeon engraffe plûtôt les Chevaux que l'orge, mais ce dernier les purge mieux, & leur fait un corps neuf, comme on dit.

D'abord que cet orge fera en fourreau, & en état de couper, faignez votre Cheval, & lui en donnez tant qu'il en voudra, obfervant de le couper quand la rofée eft deffus, par exemple avant le Soleil levé, pour toute la journée, & après le Soleil couché, pour lui donner la nuit: il en faut donner peu & fouvent, car les Chevaux l'ayant foufflé n'en veulent plus, il le faut mouiller avec de l'eau à chaque fois que vous en donnerez, fi la rofée en eft ôtée.

On feme l'orge en differens tems, afin de l'avoir auffi tendre à la fin du mois que dans le commencement, car d'abord qu'il eft épié il ne profite plus, il eft donc à propos de partager votre champ en quatre, & de huit jours en huit jours en femer une quatriéme partie, parce que le premier fera prêt à manger quand le dernier ne fera que paroître, ou feulement en trois, fi vous n'en donnez que trois

semaines, ce qui suffit à quelques-uns ; mais il le faut semer extrêmement épais & trois fois plus que l'ordinaire, l'orge qu'on veut faire manger en vert ne peut être semé trop épais. CHAP. LI.

Il y en a qui ne veulent point étriller les Chevaux, ni leur changer de litiere quand ils mangent l'orge en verd, & les laissent dans leurs urine & fiente huit jours entiers ; ce procédé est assez bon pour ceux qui ont la peau attachée aux os, ou qui l'ont trop desséchée ; car cette ordure débouche les pores du cuir, & ensuite le corps transpire mieux ; mais passé huit jours il les faut nettoyer, leur relever tous les jours la litiere, & les très-bien panser, car j'en ai vû plusieurs ausquels le cuir a été cauterisé pour avoir été trop long-tems dans leur fiente & dans leur urine ; même si on est en lieu commode pour les envoyer à la riviere une fois le jour, il sera très-bon. Les Palfreniers ne seront pas de ce sentiment, car ils sont bien aise d'avoir autant de bon tems sans panser leurs Chevaux, n'ayant d'autre soin que de leur donner à manger.

La maniere d'engraisser les Chevaux avec l'herbe ou l'orge en vert.

QUAND on veut engraisser les jeunes Chevaux fort défaits avec l'orge en verd ; premierement, il faut leur donner du son sec deux fois le jour ; mais s'ils sont passablement gras, il n'est nullement besoin d'en donner deux fois, une fois suffit, environ à midy. Et comme souvent les Chevaux en mangeant l'orge s'agassent les dents, j'ai trouvé une méthode qui les fera bien manger, les rafraîchira, leur purifiera le sang, & résistera à la corruption qui engendre des vers dans le corps des Chevaux qui sont au vert : il faut chaque fois qu'on leur donne du son, y mêler deux onces de foye d'Antimoine en poudre, supposé qu'on ait mouillé le son avant d'y mettre la poudre, afin qu'elle n'aille pas au fond ; & ainsi le Cheval ne la mangeroit pas, & supposé encore que le Cheval soit jeune : continuez de la sorte à en faire manger tout aussi long-tems que votre Cheval mangera du vert ou de l'orge, il amandera plus en un mois qu'il ne feroit en six. CHAP. LII.

La maniere de faire le foye d'antimoine en poudre impériale, est au Chapitre CXXV. de la premiere Partie.

Ne craignez pas ce remede qui fait tant de peur aux gens, car il n'est aucunement purgatif aux Chevaux, il est cordial, & quelquefois diuretique, & fait presque toujours ses effets par insensible transpiration ; j'en connois si bien les effets, l'ayant donné de tant de façons,

CHAP. LII. que je vous puis assurer que vous en recevrez beaucoup de satisfaction. Je ne m'étendrai pas ici sur le bon usage de l'antimoine aux Chevaux suivant les differentes préparations, j'en ai parlé au long ci-devant, je suis le premier qui l'ai mis en usage pour les Chevaux, & qui ai découvert l'utilité qu'il leur apporte.

Il faut saigner les Chevaux qui ont mangé l'orge quand on les remet au sec, c'est-à-dire, au foin & à l'avoine.

Je donnerai ici avis à ceux qui font manger à leurs Chevaux de l'esturgeon en vert, qu'il y a des années où il vient des bises froides qui font des vents du Nord pendant qu'ils mangent du vert, & que si on n'a le soin de les bien couvrir & de bien fermer l'écurie, ils deviennent forbus : s'il vous en tombe de forbus en mangeant le vert, saignez les d'abord, puis les traités avec les pilules puantes du Chapitre CLV. de la premiere Partie, & ne discontinuez pas de leur donner le vert, car assurément ils guériront & se rétabliront ensuite : ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

J'ai vû des années qu'il y en a eu plus de cinquante de forbus dans un Village nommé la Villette, près de Paris, où l'on donne le vert aux Chevaux, & cela par un vent froid qui survint dans l'herbe après ce tems-là,

Si vous êtes en lieu pour herber vos Chevaux, ils en profitent extrêmement s'ils sont jeunes, il y en a même qui se trouvent bien après l'herbe de prendre l'orge.

A Paris qu'on a de l'esturgeon, on en peut donner avant l'herbe, car il est beaucoup plus avancé ; mais quand on n'a point d'autre orge que celui qui se seme au Printemps, l'herbe est souvent en état d'être donnée avant l'orge, car il vient plus tard.

Pour bien donner l'herbe à un jeune Cheval jusqu'à sept ou huit ans, il faut le saigner & l'y mettre deux jours après la saignée, & prendre son tems que l'herbe soit assez grande pour que le Cheval la puisse paître, vous l'y laisserez nuit & jour sans le panser ni étriller pendant un mois ou davantage, ne lui donnant autre nourriture que de l'herbe.

L'herbe chargée de rosée purge le Cheval & évacue toutes les mauvaises humeurs qu'il peut avoir dans le corps, & l'engraisse ensuite : la rosée outre cela contribue à remettre les jambes, desséchant tout ce qu'il y peut avoir de superflu ; & si le Cheval a quelques demangeaisons ou galle, l'herbe le guérira : enfin il y a peu de maux ausquels l'herbe ne soit un souverain remede pour les jeunes Chevaux, hors au farcin, à la morve & à la pousse, ausquels elle est fort contraire, comme l'experience vous le fera connoître con-

tre l'opinion de plufieurs. L'herbe profite aux jeunes Chevaux, elle morfond les vieux. CHAP. LII.

Quand le Cheval mange de l'herbe, il le faut faire boire à midy, & au foir.

D'abord que les chaleurs font grandes l'herbe devient dure, & n'eft plus profitable, & dans les pays chauds, les mouches les importunent fi fort dans les prés, qu'ils ne peuvent y demeurer ; on ne laiffe pas de donner de l'herbe à l'armée, mais on ne peut mieux faire, outre que l'avoine avec l'herbe eft une affez bonne nourriture.

Le reguain ou feconde herbe ne vaut rien pour les Chevaux, ni vert ni fec, ceux qui leur en donnent font mal, & même il leur en peut arriver accident ; c'eft une vieille maxime qui dit que la rofée de May engraiffe le Cheval, & amaigrit le Bœuf, & la rofée d'Août engraiffe le Bœuf, & amaigrit le Cheval.

Tout Cheval qui a mangé le vert en orge ou en herbe, doit manger du grain & du foin une douzaine de jours avant que de recommencer à le faire travailler rudement ; il faut en fortant les Chevaux de l'herbe les faigner, puis les mettre en haleine tout doucement. Après l'herbe je trouverois fort à propos de leur donner dans une livre de beurre frais, demie once de bon Mercure doux ou fublimé doux en poudre, & deux onces de poudre cordiale, paîtrir le tout & en former des pilulles, puis leur faire avaler avec une pinte de vin rouge, pour leur chaffer les vers que le vert engendre fouvent, & laiffe après foi : fi vous ne trouvez pas facilement du fublimé doux, ou qu'il foit trop cher, donnez-lui avec une livre de beurre, quatre onces de finabre en poudre, & de la poudre cordiale, faites-en des pilulles que vous ferez avaler avec une pinte de vin, cela donnera la chaffe à toute la vermine qu'il aura dans le corps.

Continuation de la méthode pour rétablir les Chevaux défaits & maigres après un long voyage.

LA plûpart des Chevaux fatigués, haraffés & maigres, ont le flanc alteré fans être pouffifs, particulierement aux Chevaux vigoureux qu'on a trop travaillés, fur-tout les Cravattes y font fujets. Il n'y a point de meilleur moyen pour les guérir que de leur donner au matin demie-livre de miel dans du fon chaud ; quand ils mangeront bien la demie livre, leur en donner une livre l'autre fois, & puis deux livres tous les jours, jufqu'à ce qu'à force d'en manger long-tems, vous voyez votre Cheval bien purger & vuider, lorf- CHAP. LIII.

CHAP. LIII. qu'il ne vuidera plus du tout, cessez le miel, & non plûtôt; ou si vous ne voulez pas leur donner du miel, donnez leur de la reglisse pilée dans du son long-tems; l'on peut leur donner trois ou quatre lavemens pour leur rafraîchir le sang & pour évacuer les mauvaises humeurs contenues dans les inteitins, ce qui leur donnera appetit.

Si le sang ne se remet pas faites-leur prendre une poudre pour les Chevaux poussifs, décrite au Chapitre CXVII. de la premiere Partie; tous les Chevaux ne doivent pas être mis au filet, mais il les faut laisser manger plus que les autres, & lorsqu'ils cessent de manger, il leur faut mettre le mastigadour, & le leur laisser pendant une heure, puis les remettre à manger.

Quand le Palfrenier va se coucher au soir, il est bon de donner aux Chevaux fort maigres deux picotins de son mouillé outre leur ordinaire d'avoine.

Il est très-bon à ces Chevaux si maigres de leur donner parmi leur avoine, de la poudre décrite au Chapitre CXX. de la premiere Partie; aux Chevaux qui sont étroits de boyaux, il faut donner une jointée de froment avant que de boire au matin, & continuer pendant quelques jours, leur donnant du foin nuit & jour, & peu ou point de paille de froment; l'herbe est très-bonne à ces sortes de Chevaux.

Si c'est une Cavale qui soit étroite de flanc, il lui faut faire porter un Poulain, si elle n'a jamais porté il lui élargira le flanc.

Enfin pour tous Chevaux qu'on veut engraisser, il faut leur donner davantage d'avoine qu'à ceux qui sont gras & en embonpoint.

Quelques-uns disent que c'est une très-bonne recette pour engraisser un Cheval que de lui frotter la queue deux fois le jour de l'avoine qui reste devant lui dans la mangeoire; mais entre l'excès & le défaut, tant à la nourriture qu'au travail, il y a un milieu qui vaut mieux que les extrémités qui sont toujours vicieuses.

Quelquefois pour vouloir trop nourrir un Cheval; on lui fait plus de mal que de bien, & on le voit sans travail ni aucune cause manifeste suer dans l'écurie, particulierement en dormant, quoique l'écurie ne soit point trop chade, & que le Cheval ne soit point couvert: si vous voyez que cela arrive à vos Chevaux, ce sera une marque assurée qu'il mange trop: il en est de même qu'aux Hommes, selon Hippocratte dans ses Aphorismes: *Sudor multus ex somno, citrà manifestam causam ciens, corpus multo alimento uti significat.* Si après la nourriture retranchée, il continue encore à suer, il a besoin d'être purgé, suivant le même Aphorisme: *Si verò cibum non capienti hoc fiat,*

fiat, significat quod evacuatione opus habet. Vous purgerez donc & repurgerez, après quoi il profitera plus en quinze jours qu'en un mois, s'il n'avoit point été purgé. CHAP. LIII.

Quoique j'apporte de grandes difficultés pour purger les Chevaux sans néceſſité, néanmoins quand on connoît évidemment qu'il eſt néceſſaire, il faut paſſer ſur ces conſiderations, & les purger avec les précautions que nous donnerons ci-après, parlant de la purgation.

Vous notterez que les Chevaux maigres, fatigués & haraſſés qu'on veut trop-tôt engraiſſer, leur donnant à manger exceſſivement ſans ordre ni aucune regle, ſont ſujets à devenir farcineux : pour l'éviter il ne leur faut pas tant donner à manger tout à coup, & les ſaigner quelquefois.

Il eſt à notter que tout Cheval qui boit beaucoup ſera plûtôt rétabli, & amendera plus que celui qui boit peu ; & lorſque le Cheval commence à bien boire, c'eſt un ſigne aſſuré qu'il ſera bientôt remis.

Le meilleur moyen aux Chevaux qui mangent trop avidement eſt de leur étendre l'avoine, & de la faire écarter dans la mangeoire ; car ayant peine à la ramaſſer, ils ne ſçauroient ſi fort ſe hâter, ni avaler l'avoine ſans la mâcher.

La paille coupée menu eſt une invention dont on ſe ſert beaucoup en Allemagne, qui eſt très-bonne ; ils ont en leur pays des gens qui n'ont point d'autre métier que de couper de la paille pour la vendre au boiſſeau comme de l'avoine dans les boutiques.

La paille coupée mêlée parmi l'avoine, eſt très-bonne pour empêcher le Cheval de la manger trop avidement ; de plus comme la paille eſt une bonne nourriture, elle leur profite.

Pour engraiſſer un Cheval qui auroit un peu le flanc alteré, il faut ſur un boiſſeau de paille coupée, mêler une poignée d'avoine, humecter & mouiller un peu le tout, & de la ſorte la donner au Cheval, cette avoine lui fera manger la paille, & ainſi il s'engraiſſera ſans ſe farcir le ventre de foin. Il y a pluſieurs ſortes d'inventions pour couper cette paille, c'eſt pourquoi chacun en peut uſer à ſa mode, mais la paille coupée la plus menue eſt la meilleure.

De la nourriture des Chevaux de Manége.

OUTRE ce que nous avons déja dit de la nourriture des grands Chevaux, qui ſont proprement les Chevaux de Manége, il y a encore quelque choſe à obſerver lorſqu'ils travaillent actuellement, & qu'ils ſont manége tous les jours. CHAP. LIV.

CHAP. LIV. La plûpart des Chefs d'Academie ne donnent point d'avoine le matin à leurs Chevaux avant le manége, & la donnent feulement en deux fois, à midi & au foir : la méthode eft bonne, elle épargne la bourfe, un Cheval a plus de gentilleffe, à ce qu'ils difent, quand il n'a point le ventre plein. Pour moi j'y trouve le contraire, particulierement à ceux qui font obligés de travailler jufqu'à midi ; car pendant un fi long intervalle, la chaleur naturelle confume les Chevaux, qui ne peuvent être gras comme il faut qu'ils le foient, pour être excellens & beaux, & je croi qu'il eft fort-à-propos de leur en donner le matin. Cette maniere de leur donner l'avoine en deux fois eft fupportable pour des Chevaux ou qui travaillent peu dans le manége, ou qui ne vont jamais à la campagne ; mais à ceux qui font obligés de faire voyage ou fuivre l'Armée, on la doit donner en trois fois, puifqu'elle leur fait plus de profit, fe digerant mieux, & les dégoûte moins.

Il eft vrai que dans la fuite il y a cet inconvenient, qu'ayant appris par habitude d'en avoir trois fois, lorfqu'ils vont au manége, n'en ayant point eu le matin, ils ont toute leur attention fur l'avoine : ainfi ils ont l'imagination divertie ailleurs qu'à ce qu'on leur veut enfeigner : de plus ils font trop vuides pour pouvoir fournir à cet exercice violent : ceux qui n'en donnent point le matin font une épargne très-mal placée, fuivant cette maxime des Marchands : qu'à bien nourrir on ne gagne gueres, & à mal nourrir on perd tout.

C'eft pourquoi je trouve fort à propos à toutes fortes de Chevaux de la leur donner à trois reprifes, mais il faut que la premiere fois foit dès quatre heures du matin, fi on a deffein de les faire travailler à fix, & dès les trois, fi on veut les faire travailler à cinq, afin que pendant ces deux heures d'intervalle, l'avoine foit à demi paffée.

Enfin toutes fortes de Chevaux veulent avoir une nourriture réglée, les grands Chevaux comme les plus nobles & les plus délicats, requierent plus de foin. Il n'y a rien qui amaigriffe tant un Cheval que d'être longtemps fans manger ; cela lui diminue la vigueur, la chaleur naturelle n'eft jamais oifive, elle agit contre les propres parties du corps, elle les defféche, en diffipe la fubftance, & en détruit le jufte tempérament, quand elle n'a aucun fujet fur lequel elle puiffe agir.

C'eft un inconvenient que fouffrent ceux qui ne font qu'une traite en voyage, comme on l'obferve quand on conduit une grande écurie, ou un grand équipage ; mais ce qu'il faut faire en cette rencontre, c'eft d'être feulement fix ou fept heures en campagne quand on le peut pratiquer de la forte.

Ayant mangé de l'avoine le matin, il faut les panfer legerement ;

leur ôtant feulement la groffe craffe qu'ils ont fur le poil, avec la broffe & l'épouffette : que fi néanmoins le Palfrenier en a le temps, il eft très-bon de les panfer entierement, après quoi on les felle promptement, prenant garde que la pointe de l'arçon de devant tombe à plomb fur le coude du Cheval, qui eft placé au défaut de l'épaule contre le ventre.

On doit toujours mettre les felles à picquer plus avant que les felles razes, parce que fi elles font trop en arriere, comme les felles razes, l'arçon des felles à picquer qui eft grand & qui embaraffe fort le Cheval, empêche le mouvement de l'épaule. Le Cheval étant fellé on le bride, prenant garde de n'arracher pas le crin du toupet, comme les Palfreniers mal adroits ont de coûtume ; & lorfque votre Cheval aura travaillé, s'il fue beaucoup, il le faut d'abord ramener à l'écurie, fi vous en êtes près ; que fi vous en êtes éloigné, il faut le mettre à l'abri du vent pendant quelque temps, & lui bien abattre la fueur.

Que fi vous êtes près de l'écurie, tournez d'abord votre Cheval au filet ou plûtôt au maftigadour : & lui ayant ôté la felle, prenez un couteau de chaleur, pour lui abattre la fueur tout au long du corps, fuivant toujours le poil, tenant le couteau à deux mains, & prendre garde de ne le point couper.

Lui ayant bien abatu l'eau, effuyez-lui bien la tête avec une grande épouffette deffus & deffous ; parce que reftant humide elle eft fouvent l'origine des fluxions ; effuyez auffi entre les jambes de devant, entre celles de derriere, puis avec de la paille frottez avec foin par tout le corps ; & particulierement fous le ventre ; après couvrez-le très-bien & le laiffez au filet jufqu'à ce qu'il foit entierement fec : Ceux qui aiment fort leurs Chexaux, les font toujours frotter avec de la paille jufqu'à ce qu'ils foient fecs, & la méthode en eft bonne.

Le Cheval qui a beaucoup fué par un travail exceffif, étant bien couvert & effuyé, fi l'allée de l'écurie eft affez longue promenez-le un quart d'heure au petit pas ; & fi c'eft en Efté, on le peut promener hors de l'écurie, que fi vous n'avez aucun endroit qui foit temperé, laiffez-le fécher à fa place.

Les Chevaux de manége qui ont extrémement fué, ne doivent boire qu'après avoir mangé l'avoine ; j'en ai vû beaucoup qui pour avoir bû trop-tôt, ou en font morts, ou en ont été très malades.

La plûpart des Palfreniers croyent que leurs Chevaux ont la même impatience de boire qu'eux-mêmes ; c'eft pourquoi ils ont toujours hâte de leur en donner ; mais il faut fe tenir à cette maxime qu'un Cheval ne fera jamais malade d'attendre un demi jour à boire, &

mourra pour boire une heure trop-tôt, comme j'ai ſouvent dit, & ne le puis trop dire.

De la nourriture & entretien des Chevaux de caroſſe.

CHAP. LV.

ON ne nourrit pas les Chevaux de caroſſe comme on nourrit les Chevaux dont nous venons de parler, car ils ne ſont que trop long-tems au filet, quand ils ſont ſept ou huit heures devant une porte; c'eſt pourquoi il eſt difficile de regler leur nourriture, qui doit être bonne & en abondance, de foin & d'avoine, comme nous dirons ci-après.

Il y a dans Paris & aux caroſſes ordinaires des grandes routes des Chevaux qui ne mangent pas cent livres de foin dans un mois, qui vivent ſeulement d'avoine; c'eſt une vérité dont il eſt fort aiſé de s'éclaircir; ces ſortes de Chevaux ne durent pas long-tems, car ils deviennent pouſſifs, galeux, ou meurent du farcin: les Chevaux des Laboureurs de France, de Brie & de Beauſſe ne mangent point de foin dès-lors que les bleds ſont ſemés juſqu'au Printemps: mais ils ont des écoſſes de veſſes, des menus grains, de la paille de froment, & de plus ils leur donnent toujours du bled une jointée avant boire, ſoit ſeigle, froment ou méteil ils n'y regardent pas, & l'avoine après boire; & leurs Chevaux travaillent, ſont gras & ont le poil bon; mais ils ſont ſujets à la galle cauſée par cette nourriture trop chaude, & même au farcin.

La plus grande précaution qu'il faut avoir pour les Chevaux de caroſſe, eſt de leur tenir les jambes nettes: pour y proceder avec méthode, il faut au retour de la Ville leur laver les jambes juſqu'à ce que l'eau en ſorte toute claire: ce n'eſt pas aſſez de les mener à la riviere, pour leur laver les jambes, & pour en ôter la boue qu'ils ont amaſſée pendant le jour, mais il faut étant au logis les leur laver de rechef, pour ôter celle qu'ils ont amaſſée depuis la riviere juſqu'au logis, leur bien eſſuyer les jambes avec de la paille; je ſuppoſe qu'au matin on les a panſés avec l'étrille, la broſſe & le bouchon fort long-tems, qu'on leur a nettoyé deſſus & deſſous le poil, & qu'on leur a frotté extrémement les jambes pour diſſiper les humeurs ſuperflues qui s'accumulent en ces endroits; & du moment qu'on voit la moindre crevaſſe y donner remede, parce que les grands maux commencent par une petite crevaſſe, à laquelle ſi on coupe chemin, on les évite tous.

La raiſon pourquoi il faut apporter tant de foin aux jambes des Chevaux de caroſſe, eſt qu'ils periſſent preſque tous par-là, les boues

croupiſſantes ſous le poil, comme elles ſont acres & mordicantes (ſurtout à Paris) elles brûlent & cauteriſent le cuir comme feroient des veſſicatoires : cette peau corrompue étant aux plus bas endroits du corps, où toutes les humeurs aboutiſſent, les Chevaux de caroſſe étant preſque tous d'un temperament flegmatique, ayant été nourris en pays aquatiques, étant fort chargés de chair, font un égoût ſur ces parties mal affectées, le mal croiſſant par la négligence, perd enfin & ruine les jambes du Cheval. CHAP. LV.

Les humeurs qui fluent ordinairement ſur les jambes, qu'on appelle des eaux, ſont aſſez âcres d'elles-mêmes, puiſqu'elles rongent la peau ou le cuir, augmentent leur acrimonie par celles des boues, & enfin cauſent de ſi mauvais effets, que les jambes en feront pourries, & ſi les Chevaux ſe trouvent avoir le corps impur, cette impureté trouvant plus de foibleſſe dans ces parties, & enſuite moins de réſiſtance, y prend ſon cours & ſa pente avec tant d'opiniatreté, qu'il eſt mal-aiſé de la divertir & d'en faire révulſion ; c'eſt ce qui produit ces gros vilains poireaux, qui ſont preſque toujours incurables, & tous les autres maux des jambes.

Les Chevaux qui ne vont point dans les boues, s'ils ont des jarrets gras & charnus, quoique dans les pays ſecs, ne laiſſent pas d'avoir des maux aux jambes : mais s'ils alloient dans les boues, ces maux en ſeroient plus grands.

Vous trouverez dans les Chapitres CLXXXII. CLXXXIII. & CLXXXIV. de la premiere Partie les remedes convenables pour guérir ces maladies ; mais afin de n'avoir point beſoin de ces remedes, il faut apporter les précautions que nous avons dit de bien frotter & bouchonner les jambes des Chevaux de caroſſe, & les tenir bien nettes.

De la quantité de nourriture qu'on doit donner aux Chevaux.

IL reſte à voir l'ordinaire qu'on doit donner à toutes ſortes de Chevaux pendant un jour naturel, qui eſt de vingt-quatre heures, nous réglant ſur la botte de foin qui peſe dix à douze livres, & ſur celle de gerbée ou paille de froment, qui eſt de huit à neuf livres, le picotin ou meſure d'avoine, qui peſe deux ou trois livres ou environ, & le ſeptier de Paris a environ ſix-vingt picotins ; puiſqu'il a vingt boiſſeaux, à ſix picotins le grand boiſſeau, dont il y en a vingt au ſeptier ; & vingt-quatre des boiſſeaux du Chandelier ou du Grenetier. CHAP. LVI.

Un Cheval de manége doit avoir pour ſon ordinaire une botte de

foin de Seine, c'eft-à-dire, du foin qui croît au long de la riviere de Seine, dans les prairies de Nogent ; car une botte de ce foin nourrit mieux que deux de foin menu, qui paffe trop promptement par le corps des Chevaux. Ceux qui font éloignés des rivages de la Seine, doivent chercher le gros foin pour les Chevaux, pourvû que ce ne foit ni jonc ni lefche, qui font de méchantes herbes, mais la ternuë & le rofelet font les meilleures herbes, le petit rofeau eft ce qu'on appelle rofelet. Le Cheval de manége doit outre cela avoir pour fon ordinaire une botte de paille, & trois mefures d'avoine, dont il y en a fix au boiffeau, & deux picotins combles de fon à midi, pour toutes chofes, & la paille qu'il ne mangera pas fuffira pour fa litiere.

Un Courreur ou Cheval de felle de bonne taille mangera plus de foin ; quoique fon travail ne foit pas fi violent, il eft plus long, & les Chevaux pour aller à la chaffe ou à la campagne, étant plus long-tems fans être débridés, il faut plus de nourriture pour les rétablir ; on leur donne une botte & demie de foin, une botte de paille, & quatre picotins d'avoine.

Un double bidet mangera deux bottes de foin en trois jours & tous les jours une botte de paille, deux picotins d'avoine, & de plus un picotin de fon à midi.

Un bidet, en trois jours deux bottes de foin & autant de paille, mais deux mefures d'avoine fuffifent le jour, données en trois fois.

Comme les Chevaux de caroffe font plus grands, il leur faut plus grand ordinaire ; s'ils font très-grands, & qu'ils travaillent ordinairement, cinq bottes de foin pour les deux, trois bottes de paille, & fix picotins d'avoine à chacun, c'eft-à-dire, que le feptier doit durer dix jours aux deux, je compte fur le feptier comme il eft préfentement en l'année 1754. car il étoit plus petit autrefois, les bottes de foin l'étoient auffi, mais préfentement les moindres font de dix à douze livres vers la fin de Juin, & de neuf à dix vers la Chandeleur : fi ce font des Chevaux médiocres, quatre bottes de foin, trois de paille, & cinq mefures d'avoine pour chacun ; quelques-uns n'en donnent que quatre, mais c'eft trop peu s'ils travaillent beaucoup.

Enfin je croi que c'eft une très-bonne maxime de bien nourrir les Chevaux qui travaillent, & même qui ne travaillent pas ; car le Proverbe eft veritable, qu'il n'y a rien de tel que de l'avoine repofée.

Les plus grands Chevaux de caroffe qui travaillent beaucoup, un feptier d'avoine durera dix jours à deux ; s'ils ne travaillent gueres, il durera douze jours : aux Chevaux ordinaires le feptier dure douze jours à deux, & aux petits Chevaux de caroffe il en dure quatorze, il faut fe régler auffi fur le travail grand, médiocre, ou petit pour diftribuer la nourriture.

Du moment que les Chevaux font très-gras, & bien agrénés depuis long-temps, ils fe nouriffent & s'entretiennent en cet état pour peu de chofe ; par exemple, j'ai vû à Paris de très-grands Chevaux de caroffe qui ne mangeoient toutes les vingt-quatre heures que chacun une botte de foin & une botte de paille, le feptier d'avoine duroit quatorze jours pour les deux, cependant ils étoient très-gras & beaux ; veritablement leur travail étoit médiocre, & il étoit fouvent interrompu, c'eft-à-dire, qu'ils avoient des jours de repos ; & avant qu'on les eût réduit à ce petit ordinaire ils étoient malades à tous momens, & depuis ils ne le furent jamais. Si quelqu'un vouloit regler fes Chevaux fur ce pied, fans confiderer qu'ils ne font pas encore gras ni agrenés depuis long-tems, affurément il feroit attrapé ; car il n'y a que ceux qui font très-gras qui puiffent s'entretenir de fi peu de nourriture, & fi il ne faut pas qu'ils travaillent rudement.

Le fon ne fe doit pas compter pour nourriture aux Chevaux de caroffe, hors de ceux qui manquent de boyaux, ou qui font très-jeunes, ou bien exceffivement échauffés dans le corps, ce que vous connoîtrez quand leur fiente eft dure & noire.

La paille coupée leur eft bonne donnée parmi leur avoine ; du refte comme aux autres.

Toute perfonne qui a de bons Chevaux doit en avoir grand foin, puifqu'ils en valent la peine ; pour cet effet, fi on peut choifir une écurie, il la faut bien aërée, point humide, l'humidité eft ennemie des Chevaux, & leur caufe beaucoup d'incommodités ; c'eft pourquoi hors dans un fonds fabloneux, les écuries baffes feront humides, & ainfi elles ne vaudront rien ; les fenêtres du côté de bife, s'il fe peut, l'écurie bien fermée, & qui pourtant ne foit point étouffée, & c'eft en quoi les voûtes trop baffes font mal faines, car elles font chaudes comme des fours ; la mangeoire haute d'environ trois ou quatre pieds, large d'un pied & demi, & profonde d'autant, au cas que la créche foit haute de quatre pieds, qui eft la plus haute qu'on doive faire pour les grands Chevaux de caroffe ; pour les tailles ordinaires trois pieds & demi fuffifent ; & pour les Bidets trois pieds : dans cette proportion la mangeoire eft cenfée être fort profonde. Cela allonge l'encolure aux Chevaux qui en vont chercher le fond pour manger ; un ratellier pofé tout droit & à plomb, car aux autres la graine de foin gâte le crin & le haut de la tête. Aux écuries où il y a nombre de Chevaux le plus certain eft de n'y avoir point de ratelier, & les Palfreniers qui doivent inceffamment être derriere, leur donnent le foin peu à peu, parce qu'on le fecoue ayant délié la botte pour en ôter la poudre, ce qui ne fe fait pas ordinairement, car les Co-

CHAP. LVI. chers & Palfreniers jettent les bottes de foin toutes liées dans le ratelier, ce qui eſt très-mal; car ſi vous le ſecouez bien, & le faites donner peu à peu, il leur profitera davantage que de leur donner tout à coup comme font les Palfreniers faineans.

Les meſures & dimenſions de l'écurie ſont de dix-huit ou vingt pieds dans œuvre, pour écurie à un rang ; ſçavoir, dix pieds pour les places des Chevaux, & huit ou dix pour l'allée. A proportion pour une à deux rangs : il faut ſept pieds & demi pour la largeur de deux places de Cheval, le reſte dépend de la fantaiſie de ceux qui les veulent bâtir. Ils ne manqueront pas de beaux modeles en France, comme celles de Merlou en Picardie, maiſon de plaiſance des Conneſtables de Montmorency ; la grande & petite écurie du Roy à Verſailles, celles de Monſieur le Duc à Chantilly, celle de Chilly, maiſon de Monſieur Deffiat, celles de Maiſon qui ſont d'une maniere fort extraordinaire & bizarre, & pluſieurs autres deſquelles on prendra ce qui agréera : Voilà de très-beaux modeles ; mais il eſt permis à peu de gens de les imiter par la trop grande dépenſe qu'il y a à faire.

Les meubles de votre écurie doivent être une étrille d'Angleterre pour les Chevaux de ſelle, qui ſoit forte & legere, avec un marteau au bout d'en haut, une broſſe de poil de ſanglier, un peigne de buys ou de corne, une groſſe éponge, une broſſe à laver les jambes, une grande épouſſette de toile, une petite de friſe verte, un coûteau de chaleur, un filet, un maſtigadour, un caparaſſon, une criniere, un ſurfais, un ſceau, une fourche, un balai, une pelle, bon foin, bonne avoine, bonne paille, bon Palfrenier, & l'œil du Maître, ſans lequel tous ces meubles ſeront preſque inutiles.

Pourquoi il faut couvrir les Chevaux dans l'écurie.

CHAP. LVII. AVANT que de finir ce Traité, je mettrai ici quelques raiſons pour faire voir l'utilité qu'on retire de tenir les Chevaux couverts douze mois de l'année, & ſurtout en hyver : perſonne ne doute que ce ne ſoit pour les garantir de la poudre & leur tenir le poil uni : mais on couvre en hyver les Chevaux pour les défendre du froid qui eſt leur ennemi, auſſi bien que de l'homme ; de plus le Cheval étant couvert a plus de chaleur pour digerer les alimens qu'il prend, parce que la chaleur exterieure aide la chaleur naturelle.

Le froid condenſe le cuir, ferme les pores & empêche la tranſpiration des vapeurs qui ſont les excremens de la troiſiéme coction, comme nous avons déja expliqué.

Le grand froid engourdit la chaleur interne, & fait heriſſer le poil,

ce

ce qui rend un Cheval difforme, quelqu'agrément qu'il ait d'ailleurs; une couverture tient le poil du Cheval uni & beau. CHAP. LVII.

Pour garantir un Cheval du froid on bouche tout dans une écurie, ce qui la rend mal-saine; car le froid & l'agitation de l'air sont propres à la purifier; s'il y a donc quelque malignité, elle y croupit, ce qu'on évite si en couvrant un Cheval on lui donne assez d'air pour n'être point étouffé. De plus, s'il y a quelque Cheval qui ait les yeux foibles, les écuries chaudes acheveront de les lui gâter.

On couvre les Chevaux de prix en Esté avec un caparaçon d'une espece de toile croisée, qu'on appelle du treillis à Paris, pour les défendre seulement de l'importunité des mouches & de la poudre.

Les Anglois mettent en hyver aux Chevaux de prix, un drap & une couverture par dessus, & les laissent coucher ainsi: je trouve qu'ils font très-bien; mais comme on doit fermer une écurie plus exactement la nuit que le jour, je crois qu'il leur faut ôter la couverture quand ils ne sont point malades, & le jour les bien couvrir: comme la nuit l'écurie est chaude étant bien fermée, & que les Chevaux dorment, leur corps transpire mieux que s'ils en étoient empêchés par le froid; la méthode des Anglois ne nuit point à cela, & il semble que la toile qu'ils mettent sur les Chevaux, & ensuite une couverture par-dessus contribue à cette transpiration, & fait évaporer les fuligines, dont les Chevaux abondent extrêmement.

S'il y a beaucoup de Chevaux dans une écurie, il les faut couvrir legerement pendant le jour, à cause que la quantité de Chevaux échauffe le lieu, pour lors la couverture ne fait que coucher le poil & le tenir uni. Le Proverbe Latin dit: *Pili frigore rigescunt.* Pour preuve de cela, qu'on étrille que médiocrement un Cheval en hyver, & qu'on le couvre bien, il aura le poil uni, quoique sale; mais qu'on l'étrille deux heures tous les jours, s'il n'est point couvert, & que son écurie soit froide, il aura le poil herissé & droit, ce qu'on appelle avoir le poil planté: les hongres l'ont plûtôt que les Chevaux entiers. Dans les écoles bien réglées on ne voit jamais de Chevaux avoir le poil long & herissé, & quoiqu'il y ait quelques hongres, mais en petit nombre, & le moindre qu'il se peut, ils ont toujours le poil beau & uni, parce qu'ils sont bien pansés & bien couverts.

Voilà ce que j'avois à dire sur la maniere de gouverner les Chevaux pendant qu'ils sont en santé & en état de servir: ceux qui ont le desir de s'instruire, y trouveront des remarques utiles & nécessaires pour tous ceux qui ont des Chevaux: on les suivra & on y fera attention si on veut, & si on veut s'en servir, leur pratique ne sçauroit nuire; si on les néglige, il en peut arriver beaucoup d'acci-

CHAP. LVII. dens ; ces regles ou preceptes font fondés fur l'experience que j'en ai.

Il y a dans ce Livre des paffages latins qui ont embaraffé des gens qui ne les entendent pas ; mais fans s'y arrêter il faut lire la fuite, le fens n'en eft pas moins clair, ils font pour les curieux, & fans s'attacher aux paroles latines, il n'y a qu'à lire comme s'ils n'y étoient pas.

De la purgation des Chevaux.

CHAP. LVIII. DANS toutes les chofes où l'on peut bien agir ou mal faire, il eft néceffaire d'avoir des régles pour nous conduire ; il faut connoître le bien pour le mettre en pratique, & le mal pour l'éviter. Sans préceptes l'on agit en aveugle ; & comme les fautes dans la purgation des Chevaux font très-confiderables, l'on ne peut apporter trop de foin pour faire prendre au Cheval une medecine à propos, il faut de l'adreffe pour la bien faire avaler au Cheval, & de la fcience pour connoître s'il en a befoin, pour fçavoir quel médicament lui eft convenable, & pour en régler la quantité, pour en choifir la forme, pour prendre le tems plus commode, & finalement pour obferver toutes les circonftances qu'il faut pratiquer.

Il eft certain que le moins qu'on pourra purger un Cheval, ce fera toujours le meilleur parti à prendre, jamais il ne le faut entreprendre fans grande néceffité, parce qu'ils font faciles à s'enflammer, d'autant plus qu'il leur faut donner une très-grande quantité de médicamens pour les purger, il ne fe peut qu'on n'imprime dans leur corps une chaleur étrangere, qui trouvant de la difpofition dans les parties & dans les humeurs, dégenere fouvent en fievre, ou laiffe une grande impreffion de chaleur qui ne s'éteint pas fi-tôt.

La feconde raifon pourquoi il ne faut point purger les Chevaux fans une extrême néceffité, eft que les médicaments font ordinairement vingt-quatre heures fans operer, pendant ce tems ils s'échauffent & alterent toujours quelque partie, puifqu'ils ne demeurent point fans agir, fans échauffer, ou fans irriter la nature. Si l'on pouvoit agir fur les Chevaux conformément à la doctrine de ceux qui blâment la purgation, affurément on éviteroit bien des défordres ; car quelque précaution qu'on puiffe apporter pour les y préparer, on remarque fouvent après fon effet de fi notables defordres, qu'affurément on peut conclure que la nature fouffre beaucoup en cette évacuation. Si nous pouvions trouver des remedes avec lefquels on pût tellement fortifier & redreffer la nature, qu'elle fe déchargeât d'elle-même par les conduits ordinaires de ce qui lui eft nuifible,

&-qu'elle pût abattre & détruire les humeurs malignes, ou leur ôter la malignité ou les fixer, affurément on feroit exempt de les purger. Pour moi quelque foin & quelque diligence que j'y aie apporté, je n'ai pas encore découvert ces remedes : que fi quelques-uns font une partie de l'effet, ils ne le font pas tout entier, & laiffent des ref-tes d'humeurs plus difficiles à évacuer, & plus attachées que l'humeur toute entiere ne l'auroit été. CHAP. LVIII.

La néceffité ne reçoit point de préceptes, on eft fouvent obligé de purger les Chevaux ; mais il le faut faire en obfervant le climat, la faifon, les differens afpects des planettes, la maladie, le tempera-ment, l'âge, & s'il fe peut, le propre naturel du Cheval, qui étant privé de raifon & de la parole, ne peut nous dire fon mal, encore moins fon befoin.

La troifiéme raifon qui nous doit faire obferver de grandes pré-cautions pour la purgation, vient de la difficulté de connoître l'état de la maladie, & de la difpofition des humeurs, qui étant cuites & digerées par la nature, font faciles à évacuer ; mais étant crues font rebelles & n'obéiffent point au remede : & comme il y en a de di-verfes fortes, il eft très-à-propos d'en donner ici une legere tein-ture.

La divifion qu'Hipocrate fait des parties de l'homme fe doit ob-ferver dans tous les animaux ; il établit des parties folides, com-me les os & la chair ; des parties liquides, comme le fang & les humeurs, & des parties fpiritueufes, qui font la fource de la vie, le principal organe des actions, & le premier reffort de tous les mouvemens.

Les parties liquides font les humeurs qui n'ont point de confif-tance fixe & ftable ; elles s'engendrent des alimens que l'on prend & après diverfes préparations, une portion fe convertit en la propre fubftance des parties folides, ce qui s'appelle nourriture ou nutrition : une autre portion répare la perte & la diffipation des efprits, le refte eft rejetté comme inutile : fi les alimens font convenables, bien choi-fis, pris dans le tems & dans la quantité néceffaire, fi la prépara-tion s'en fait comme il faut, & que toutes les parties qui concou-rent à la digeftion s'acquitent de leur devoir, & fi la portion inutile & fuperflue eft jettée dehors par des voyes ordinaires dans le tems propre, & dans la jufte quantité, il fe forme une fanté parfaite, qui eft rare dans les Hommes, parce que les paffions & le dérégle-ment du corps & de leur efprit produit bien du défordre, duquel les Chevaux font exempts ; & je crois que les paffions & les défirs dereglés des Hommes font en partie caufe qu'ils n'ont pas une fanté

CHAP. LVIII. si bien établies, & même beaucoup de Chevaux sans avoir des passions, par les travaux immoderés à contre tems, & par la mauvaise nourriture, ne sont pas dans un parfait état de santé, comme nous avons vû dans la premiere Partie de ce Livre.

S'il arrive que les alimens soient mal propres, alterés & corrompus & pris à contre-tems, en trop grande ou trop petite quantité, si la digestion est détraquée, & si les excrétions sont en désordre, l'économie du corps est pervertie, les forces se diminuent & les maladies s'accumulent : dans ce désordre il s'engendre des humeurs qui dégenerent de la bonté du sang : & pour en faciliter l'intelligence selon les diverses comparaisons, l'on en fait plusieurs sortes de divisions : Les uns les comparent au lait, & disent que le sang pur, pris dans l'integrité de sa masse, répond à l'entiere substance du lait, & qu'il y a trois parties qui le composent; la bile répond au beurre, la mélancolie au fromage, & la pituite au petit lait. Ceux qui comparent les humeurs aux élemens & aux saisons de l'année, disent que le sang répond au Printems & à l'air, & lui donnent les qualités de chaud & d'humide ; que la bile répond à l'Esté, & lui donnent les qualités de chaude & de séche, non formellement, mais virtuellement ; que la pituite a du rapport à l'eau, elle est froide & humide, ainsi elle a de la conformité avec l'Hyver & la Lune : que la mélancolie est froide & séche, & ainsi approche de la nature de la terre, à cause du froid qui lui est essentiel.

Les Chymistes ont voulu trouver de la conformité entre les humeurs & leurs principes ; mais comme ils n'en sont pas bien d'accord entr'eux, il est difficile d'établir rien de solide sur des principes contestés : c'est pourquoi nous n'y aurons point d'égard, nous nous arrêterons à ce qu'il y a de plus conforme aux fins de la purgation.

Il ne faut pas songer à purger le sang, consideré comme sang; s'il est en trop grande quantité, il demande la saignée; s'il est trop échauffé, de même, pour donner jour & faciliter les mouvemens des esprits ; & ensuite il se peut clarifier & purifier par des remedes bien appropriés, desquels j'ai parlé amplement en traitant des maladies qui ont leur origine dans la corruption du sang ; car s'il est alteré dans ses qualités & corrompu dans sa substance, il dégenere en quelqu'autre humeur ; de sorte qu'à considerer les humeurs qui se doivent purger, l'on a observé les évacuations que la nature a procurées au soulagement des maladies.

L'on en remarque de quatre sorte, sans parler de l'évacuation du sang : la premiere est lorsqu'il sort du corps des humeurs bilieuses,

jaunes, vertes, acres & ameres, piquantes & brûlantes; la seconde est lorſqu'il ſort des humeurs pituiteuſes, gluantes & épaiſſes comme des blancs d'œuf, ſouvent inſipides, quelquefois aigres ou ſalées; la troiſiéme eſt lorſqu'il ſort des humeurs noires, qui ſont aigres & aſpres, & ſouvent ſi mordicantes, qu'elles reſſemblent à l'eau forte; la quatriéme ſorte d'évacuation qui ſe peut rapporter à la ſeconde, ſe fait quand il ſort des humeurs claires & liquides, qu'on appelle ſéroſités. CHAP. LVIII.

L'experience a fait connoître qu'il y a des remedes qui purgent les humeurs, & même qui ont cette proprieté, d'en faire ſortir plûtôt de certaines que d'autres; d'où vient qu'on en a fait de quatre claſſes; il y a des purgatifs deſtinés pour évacuer la bile, d'autres pour la pituite; & ſelon que l'on connoît l'humeur prédominante, l'on ordonne des remedes proportionnés à l'humeur qui cauſe le mal: il ſeroit fort inutile de rechercher la raiſon pourquoi un remede purge, & comment ſe fait cette évacuation; car ſoit qu'il attire les humeurs du corps comme l'aimant attire le fer, ſoit qu'il irrite la nature par ſon acrimonie & par ſa malignité, qui ſentant quelque choſe d'odieux qui lui fait peine, fait effort de le pouſſer dehors, à quoi il y a quelque apparence; il importe peu pourvû qu'on ſçache qu'en donnant un remede, il en arrive l'effet qu'on en attend, il ſuffit pour ceux qui ne cherchent que la guériſon de leurs Chevaux, & non le fond du raiſonnement de la Médecine, peu utile à bien des gens.

Pour ordonner une médecine purgative à propos; & pour y proceder avec métode, il faut connoître le ſujet, & ſi le Cheval eſt ou trop jeune ou trop vieux, s'il n'eſt point trop fatigué; pour lors il auroit plus beſoin de ſe réparer que d'être purgé; & s'il porte avec facilité la purgation,

Il faut connoître la nature du mal; par exemple dans l'ardeur de la fiévre, & dans les douleurs de la colique, il ne feroit pas bon de donner une purgation, car on auroit en l'un & en l'autre bien-tôt guéri un Cheval de tous maux.

L'on doit auſſi s'attacher à bien connoître l'humeur qui peche; ſi elle eſt en abondance, il faut un remede plus violent; ſi elle eſt dans les premieres voyes elle eſt plus facile à évacuer: ſi elle eſt trop acre, elle a beſon d'être adoucie; ſi elle eſt trop gluante & craſſe, il faut l'attenuer; ſi les paſſages ſont bouchés, il faut les ouvrir; enfin les humeurs ont beſoin d'être préparées pour obéir aux remedes: nous avons ſuffiſamment parlé de la nature des maladies dans tout le cours de cet ouvrage; & nous avons indiqué les occaſions où il eſt néceſſaire

CHAP. LVIII. de purger, & le peu que nous avons dit de la nature des humeurs, suffira pour en donner une connoissance raisonnable ; il est tems de parler des purgatifs.

On appelle un remede purgatif, celui qui étant pris interieurement, a la faculté de faire sortir les humeurs qu'il rencontre par les voyes ordinaires du ventre ; il y en a qui purgent seulement en lenifiant & adoucissant, comme font les huiles, les graisses, & le beurre qui en humectant & graissant la superficie interieure des intestins, facilitent la descente & évacuation des excrémens & autres humeurs ; il y en a qui par abondance d'humidité détrempent les humeurs, & font couler tout ce qui se trouve contenu dans le boyau ; comme le petit lait, les décoctions de bettes, de parietaire, de choux, d'espinars, & autres : ainsi les herbes au mois de May purgent les Chevaux, en détrempant & faisant par leur humidité couler les matieres.

Toutes les choses âcres & picquantes irritent pareillement, & excitent la faculté expultrice, comme presque tous les sels, la semence d'orties & beaucoup d'autres, tous ces remedes sont plûtôt laxatifs & déterfifs, que veritables purgatifs.

Les remedes qui ont la faculté de purger selon l'humeur qu'ils évacuent, sont de quatre sortes : l'on appelle Cholagogues, ceux qui purgent la bile ou la colere.

Phlegmagogues, ceux qui purgent le phlegme & la pituite.

Menalagogues, ceux qui purgent la mélancolie, & la bile brûlée.

Hydragogues, ceux qui purgent les eaux & serosités superflues de tout le corps.

Il ne faut pas croire que les humeurs d'une classe ne purgent qu'une seule humeur : quelque simple que soit un médicament, il en purgera de toutes sortes : le sené, par exemple, est si universel, qu'il n'est point de medecine où il ne puisse entrer, & point d'humeur qu'il n'évacue ; ceux qui disent que les purgatifs agissent par similitude de substance ont bien de la peine à faire voir cette ressemblance d'une drogue si simple avec des humeurs si differentes : ce que l'on doit principalement considerer dans un remede purgatif, est la force, ou la foiblesse qu'il a.

Dans un grand besoin, il ne faut pas croire qu'un remede leger fasse une grande operation ; aussi dans une legere occasion, il ne seroit pas à propos de se servir d'un remede violent ; s'il y a à manquer, il vaut mieux donner un remede trop foible qu'un trop fort ; & comme tous les purgatifs ont de la malignité, il est nécessaire de les corriger : l'on doit encore sçavoir qu'un remede donné en substance, par

exemple en poudre, doit être mis en moindre quantité, que lorſqu'on le fait infuſer dans quelque liqueur, & qu'on en rejette la ſubſtance. CHAP. LVIII.

Univerſellement parlant l'infuſion ne purgera point un Cheval de quelque drogue qu'elle ſoit faite, il faut donner les remedes en ſubſtance, parce que l'infuſion paſſe trop tôt, & ne s'arrête pas aſſez longtems dans le corps d'un Cheval pour le purger ; il eſt ſi difficile à émouvoir, qu'une drogue donnée en ſubſtance ſera vingt-quatre heures dans ſon corps avant que de le purger, & l'infuſion qui n'eſt qu'une liqueur, paſſe dans cinq ou ſix heures ; ainſi elle ne fait aucune operation : veritablement on peut ſe ſervir d'une infuſion comme on ſe ſert d'une décoction pour mêler les drogues qui peuvent purger un Cheval, & donner le tout enſemble pour augmenter en quelque maniere leur vertu, & non autrement.

Des Remedes qui purgent la bile ou colere.

LA caſſe ſeule n'auroit pas aſſez de force pour purger un Cheval quand on lui en donneroit trois livres ; on la doit mêler avec d'autres médicamens plus forts, elle tempere & humecte les parties trop échauffées, on la peut donner aux affections des reins & de la veſſie, on la corrige avec de la ſemence d'anis ou de fenouil étant flateuſe. CHAP. LIX.

La manne eſt pareillement trop benigne ; on ne s'en ſert aux Chevaux que lorſqu'ils ont la toux, & on la doit mêler avec d'autres remedes plus violents.

Le ſuc de roſes pâles eſt trop foible, il purge les ſeroſités bilieuſes : on ſe ſert de l'électuaire du ſuc de roſes, qui eſt plus puiſſant, à cauſe du diagrede qui entre en ſa compoſition.

Les Tamarins adouciſſent la bile & la font couler, on ne les donne jamais ſeuls aux Chevaux ; mais lorſqu'il faut rafraîchir, comme ils ſont froids, on les y employe.

La rhubarbe eſt une racine qui purge la bile en reſſerrant ; elle fortifie extrêmement, & eſt bonne aux cours de ventre ; la doſe ſera de quatre à cinq onces, mais ordinairement elle eſt trop chere, ainſi ſans néceſſité on n'en donne gueres aux Chevaux, & on doit auſſi la mêler avec d'autres médicamens, car elle eſt foible.

L'aloës eſt un des médicamens le plus en uſage parmi les Chevaux, il ouvre & débouche, il purge la bile & la pituite, il nétoye l'eſtomac & les inteſtins ſeulement ; il eſt bon pour la tête, pour les yeux &

CHAP. LIX. pour le foye, par la correſpondance que ces parties ont avec l'eſtomac ; il eſt bon pour tuer les vers, auſſi eſt-il fort amer, il le faut corriger, à cauſe qu'il ouvre l'orifice des veines, avec la noix muſmade, les cloux de girofle & la canelle ; mais la meilleure préparation qu'on lui puiſſe donner pour le bien corriger, c'eſt de l'imbiber avec du ſuc de roſes, & le faire ſécher pluſieurs fois : le ſuc de bugloſe, de bourache, de chardon-bénit, & autres, ſont auſſi très-propres, comme nous avons enſeigné à la fin du Chapitre XXXIV. de la premiere Partie : on en donne de deux à trois onces, c'eſt un des bons purgatifs que nous ayons pour les Chevaux, car il réſiſte fort à la corruption.

Les Mirabolans ſont de cinq ſortes, *Citrinæ*, *Chebulæ*, *Indæ*, *Emblicæ* & *Bellericæ* ; ils ſont foibles & n'échauffent pas, ils purgent en reſſerrant, on les donne dans de l'huile ou dans du beurre ; mais on s'en ſert très-peu aux Chevaux ; car il en faudroit trois ou quatre livres, mais on les peut mêler avec d'autres médicamens, pour reſſerrer aux flux de ventre.

La ſcamonée ſe corrige à la vapeur du ſouffre, qui eſt la meilleure préparation, comme nous l'avons enſeigné au Chapitre XXVII. de la premiere Partie, elle purge la bile des parties les plus éloignées : l'on crie fort contre ſa malignité & ſa violence ; mais étant bien préparée & donnée dans quelque choſe graſſe, qui adoucit ſon acrimonie, qui l'empêche d'adherer aux inteſtins, c'eſt un très-bon purgatif pour les Chevaux : il m'a toujours très-bien réuſſi : on le donnera en ſubſtance, depuis cinq dragmes juſqu'à ſix & demie ; il faut choiſir toujours la plus belle & la plus claire ; on ſe défait ſi bien de l'averſion qu'on avoit pour la ſcamonée, qu'on l'ordonne tous les jours aux Hommes, préparée de cette ſorte : car il n'y a rien de plus commun que la poudre de Cornachini, dont elle eſt la baſe.

Si vous avez deſſein de compoſer un purgatif pour la bile, vous le pourrez faire en cette maniere : prenez aloës deux onces & demie, fleurs de violettes, roſes pâles & de mille-pertuits, de chacune une dragme, poudre de triaſantali, maſtic & canelle, de chacun demi-ſcrupule, ſcamonée préparée à la vapeur du ſouffre deux dragmes, pilez le tout en poudre paſſée par le tamis de crin, qu'il faudra mêler avec une demie livre de beurre, en faire des pilules : l'on trouve dans les boutiques d'Apoticaires les électuaires, dits le Diaprunis ſolutif, l'électuaire du ſuc de roſes, dont l'on donnera de quatre à ſix onces, & la purgation réuſſira très-bien pour évacuer la bile.

L'antimoine cru n'eſt pas un purgatif ; étant préparé comme

nous

nous l'avons enſeigné ni autrement, il ne l'eſt pas non plus ; mais il ne laiſſe pas d'être un excellent remede, lequel ne peut ſe ranger parmi les purgatifs aux Chevaux, puiſqu'il agit par inſenſible tranſpiration, & par ſa vertu aſtralle, qui conſume les mauvaiſes humeurs du corps du Cheval, réſiſte à la corruption, rectifie le ſang, le clarifie, & leur donne fort bon apetit, faiſant manger les plus dégoûtés ; il pouſſe quelquefois par les urines, mais aſſez rarement ; il débouche, rafraîchit les parties interieures trop brûlantes, détruit les eaux, qui ſont la ſource de tous les maux, & agit de ſi bonne ſorte, qu'il rétablit un Cheval languiſſant & débile, & le remet en cœur & en corps. Dans la premiere Partie de ce Livre, j'ai enſeigné diverſes préparations ſur l'antimoine ; j'en ai donné l'uſage & les bons effets. Je vous y renvoye pour éviter les redites, & finis en avertiſſant les curieux que l'antimoine de quelque façon qu'il ſoit préparé, n'eſt aucunement cataretique, c'eſt-à-dire, purgatif aux Chevaux, il ne fait pas connoître ſes effets, mais il agit de ſorte que c'eſt un des plus grands remedes que nous ayons, & le plus ami du temperament des Chevaux. CHAP. LIX.

Des remedes qui purgent le Flegme ou la Pituite.

LE Carthamus eſt la graine dont on nourrit les perroquets, l'on en prend la moëlle qui purge le flegme & les eaux, elle eſt bonne aux poulmons, on la corrige avec l'anis, la canelle & le galanga ; ſeule elle eſt foible, la compoſition de diachartami eſt très-bonne, on en pourroit donner à un Cheval ſix à ſept onces, ſi elle n'étoit trop chere. CHAP. LX.

L'agaric attenue, débouche & purge la pituite craſſe, & même la bile, il attire du cerveau, des nerfs & des muſcles ; on peut dire que ce ſeroit un des meilleurs médicamens que nous ayons pour les Chevaux, s'il étoit aſſez purgatif ; on en fait des trochiſques qui le corrigent ; on en donnera de quatre à cinq onces qui ne purgeront pas beaucoup ; ce qu'il y a de mal en ce remede, s'il n'eſt pas préparé en trochiſques, eſt qu'il eſt trop leger.

Le turbith purge foiblement la pituite craſſe, viſqueuſe & pourrie : il attire des parties éloignées, on le corrige avec du gingembre, on en peut donner juſqu'à quatre onces au plus.

Les Hermodactes ſont une eſpece de bulbe, ils purgent foiblement la pituite, & les humeurs viſqueuſes, & tirent puiſſamment des jointures : on les corrige avec le ſpica nardi, & la canelle, on en donne de trois à quatre onces.

CHAP. IX.

Le mechoacan purge la pituite & les eaux ; il eft bon à la vieille toux, à la colique & au farcin : on le corrige avec la canelle, l'anis & le maftic, la dofe eft de quatre onces.

La coloquinte eft un fruit fort leger, qui purge la pituite & les autres humeurs craffes & gluantes des parties les plus éloignées, comme du cerveau, des nerfs, des mufcles, des jointures & des poulmons : elle eft excellente pour emporter cette pituite vitrée, qui s'attache au dedans des boyaux, & caufe des coliques extrêmes ; elle eft ennemie de l'eftomac & des inteftins quand elle s'y attache ; on la corrige en faifant des trochifques qu'on appelle Dalandal, ou avec l'huile d'amandes douces, & la gomme adragan.

C'eft ici le purgatif ordinaire des Maréchaux, il ne coûte guéres & opere beaucoup ; j'ai propofé une bonne préparation pour la coloquinte, comme vous pourrez voir au Chapitre XLVI. de la premiere Partie.

La dofe eft de quatre à fix dragmes tout au plus, dans du beurr ou de la graiffe de porc.

L'oppoponax purge la pituite vifqueufedes parties lesplus éloignées, comme des jointures, il eft pourtant de foible operation, on le corrige avec le fpica, gingembre, canelle, ou de la racine d'enula campana, la dofe eft de quatre onces.

Le Sagapenum eft comme le précédent, plûtôt pour incifer & préparer, que pour purger.

L'Euforbe eft un fuc d'un arbre, qui purge la pituite craffe, & les eaux, mais avec tant de violence que je n'en confeille point l'ufage interieurement à caufe de fon exceffive chaleur, fi ce n'eft mêlé avec de la caffe ; par exemple dans quatre onces de caffe deux dragmes d'euforbe préparé.

Pour le corriger il faut le diffoudre dans du vinaigre diftillé, ou du fuc de limon au bain-marie, puis tout chaud paffer la liqueur par un double linge, & l'évaporer jufqu'à ficcité : la dofe eft de deux ou trois dragmes, quand il eft préparé de la forte.

Pour compofer un remede qui purge la pituite, vous pouvez prendre du diacarthami une once, agaric trochifque deux dragmes, turbith & hermodactes de chacune une once, fpica nardi, canelle & gingembre de chacune une once, coloquinte une dragme & demie, mettez le tout en poudre, & le mêlez avec une pinte de vin blanc, & le donnez au Cheval.

On peut ufer des pilulles qu'on trouve toutes préparées chez les Apoticaires, en donnant une once & demie jufqu'à deux ; les pilulles qui purgent les flegmes font, *cocciæ fœtidæ, majores Mefue, de aga-*

rico, *de hiera cum agarico*, *de sarcocolla*, *de colochintide*. Si votre Cheval est maigre, il sera plus à propos de lui donner les électuaires, que les pilulles : les électuaires sont le *diaphenic*, le *diacartame*, *benedicta laxativa Nicolai*, *hiera piera Galeni*, *electuarium Indum majus Mesue* : la dose est de quatre à six onces ; de tout ce que dessus, on pourra composer des médicamens purgatifs, y mêlant des pilules ou des électuaires, & d'autres médicamens solides, le tout selon les doses & le jugement de celui qui l'ordonnera. CHAP. LX.

Des Médicamens qui purgent la mélancolie.

LE sené tient le premier lieu entre les simples purgatifs, c'est un petit Panchimagogue ; les Médecins en sont si entêtés qu'ils le font entrer dans tous les médicamens purgatifs. Fenel Médecin de Paris des plus sçavans depuis Galien en parle en cette maniere au Livre V. de sa Méthode, Chapitre X. Le sené purge l'humeur mélancolique brûlée, la bile & la grosse pituite très commodément, non pas d'abord des parties éloignées ; mais principalement de la ratte, & aussi des autres viscères, & des hypocondres & du mésentere, qui est le vrai cloaque de toutes les ordures du corps ; car il n'y a aucun autre remede qui tire si bien les humeurs pourries ou corrompues de ces parties-là, ou qui entrant jusques dedans les petites veines, emportent leurs vieilles obstructions ; on le corrige avec le spica, le gingembre, les clouds de girofle, &c. CHAP. LXI.

La dose sera de quatre onces au plus.

Le Polypope est plûtôt un préparatif qu'un purgatif ; on le corrige avec de la réglisse, & pour aider sa vertu tardive, avec gingembre, anis & fenouil, on en donne huit à dix onces, mais on ne le donne jamais seul, car il ne purgeroit pas un Cheval.

L'éllebore noire est une racine qui purge la mélancolie, & les autres humeurs brûlées qui sont opiniâtres, il est excellent aux mélancoliques ; on le corrige en le lavant bien avec de l'eau, puis le faisant infuser quatre heures dans du vinaigre, après on le déseche à feu lent.

La dose est de six dragmes jusqu'à une once ; on y peut ajouter de la canelle, de l'anis & du fenouil.

Le lapis Armenus, est une pierre qui se trouve dans les mines d'argent en Allemagne & en Armenie, d'où elle a pris son nom : les Peintres s'en servent ; l'on lave & on broye cette pierre avec eau de rose & de buglose.

CHAP. LXI. La dose est de quatre à cinq onces.

Le lapis lazuli est presque le même dont nous venons de parler, & a les mêmes vertus.

Pour composer une médecine qui purge l'humeur noire, prenez feuilles de sené une once & demie, éllebore noir lavé dans le vinaigre deux dragmes, cristal de tartre demie-once, lapis armenus lavé six dragmes, anis, fenouil & canelle, de chacun une dragme & demie; pilez le tout grossierement, & faites un breuvage dans une pinte de décoction de bourache, buglose & fumeterre.

Les pilulles & les compositions qu'on trouve chez les Apoticaires propres pour purger la mélancolie sont, *Pilulæ Indæ*, *de lapide lazuli*, *& lapide Armeno*, la dose sera une jusqu'à deux onces, les électuaires *diasena*, & la confection *hamec* quatre à cinq onces; tous ces médicamens composés seront plus commodes, mais ils coûtent davantage.

La mélancolie est une humeur fort opniâtre, qui ne cede pas facilement aux remedes purgatifs, si ce n'est par une grande irritation de la nature; j'ai vû par experience depuis quelque tems que les diuretiques, c'est-à-dire les remedes qui poussent par les urines évacuent plus agréablement la mélancolie aux Chevaux; ils en reçoivent moins de trouble dans toute l'économie de la nature, & en sont fort soulagés.

Des Médicamens qui purgent les eaux.

CHAP. LXII. LE sureau & les hyebles sont purgatifs legers: on en peut prendre au Printems les boutons pour en faire la décoction, & y mêler d'autres drogues.

La graine d'hyeble purge aussi fort les eaux, étant mélée avec quelque purgatif solide, qui augmente sa vertu tardive & lente, on en peut donner jusqu'à deux onces pilées & mises dans du vin blanc; si elle passe une année après être cueillie, elle n'a plus de vertu; demie once infusée dans du vin blanc, puis passée & exprimée, purgera bien un Homme.

La soldanelle est une plante marine, qui tire les eaux puissamment & la bile: on la corrige avec canelle & gingembre, la dose est de trois à quatre onces.

Le suc de la racine d'iris tire puissamment les eaux, il se corrige avec la canelle; il ne purgera pas étant donné seul.

L'élaterium est le suc de concombre sauvage, épaissi & mis en petites rouelles; on le corrige en le faisant tremper dans du lait avec de la canelle.

La dose est de deux à trois dragmes, on se sert peu de ce remede, car il est trop violent. Mais la racine séchée à l'ombre se trouve fort bonne, il faut la réduire en poudre grossiere, & en donner une once dans une décoction, ou dans du vin blanc ; elle purgera assez bien le Cheval : mais le remede en vieillissant perd sa vertu, & ne dure que deux ans tout au plus, au bout duquel tems il n'a plus d'effet : mais comme on en peut trouver avec assez de facilité, & qu'il ne lui faut aucune préparation que de la sécher à l'ombre, la perte n'en est pas considerable. CHAP. LXII.

Le Jalap est une racine qui purge les eaux, on le corrige avec la canelle ; la dose est de deux onces.

L'esula est une espece de tithymale qui purge les eaux, on en fait des extraits ; mais je ne conseillerois à personne de s'en servir, car il a quelque chose de fort veneneux & ennemi de la nature des Chevaux.

La gomme gutte ou de cambodie, purge puissamment les eaux ; on la corrige avec le vinaigre, comme nous avons dit de l'euforbe ; la dose est de six dragmes ; son usage est bon aux Chevaux, car elle se peut donner en petite quantité, qui est un grand avantage..

Pour en faire une médecine, prenez deux onces de Jalap en poudre, & deux dragmes de gomme gutte, que vous mettrez dans une pinte de décoction de sureau & de racine d'iris : c'est une des plus commodes & des meilleures purgations que nous ayons, l'usage vous en fera connoître la bonté ; & l'utilité que votre Cheval en recevra, sera grande.

Pour donner Médecine à un Cheval, & en quel tems.

LORSQUE la nécessité le requiert, & qu'il est absolument nécessaire de purger un Cheval après avoir découvert la nature, les qualités, la quantité & le lieu de l'humeur qui peche, remarqué la nature de la maladie, & connu le temperamment du Cheval, tant par ses actions, que par son poil, il faut parcourir la liste de vos remedes purgatifs, & choisir ceux qui pourront satisfaire à votre intention. CHAP. LXIII.

De plus il faut observer le tems de la purgation, car de là en partie dépend le bon ou le mauvais succès d'icelle ; c'est ce que peu ou point de ceux qui traitent les Chevaux observent, quoique j'aie remarqué souvent que la même purgation donnée au même Cheval en differens tems, fait des effets si differens l'un de l'autre, qu'il semble que c'est un autre médicament & un autre Cheval.

CHAP. LXIII. Il faut purger tant qu'on le peut au déclin de la Lune, parce que la nature ne repugne pas si fort en ce tems, qu'au croissant, à ceder les humeurs & à en souffrir l'évacuation, elles se détachent avec moins de violence, puisque nous voyons dans les animaux qu'ils ont moins de moëlle dans les os au déclin, qu'au croissant, il en est de même des humeurs, lesquelles diminuant & cedant à la Lune, pour peu que le remede agisse conjointement avec cet astre facilement & heureusement on purge les Chevaux.

Non seulement il faut purger au déclin de la Lune, mais il faut choisir un jour pour son effet où elle soit dans un signe d'eau, sçavoir dans le Cancer ♋, le Scorpion ♏, ou les Poissons ♓, qui sont les Signes froids & humides, & cela tout autant que vous le pourrez. Remarquez soigneusement ensuite que le purgatif ces jours-là, causera moins de foiblesse, moins de dégoût, & fera une meilleure évacuation: le contraire arrivera si vous la donnez dans le croissant, & dans un signe de feu, chaud & sec, comme le Belier ♈, le Sagitaire ♐ & le Lion ♌.

Outre cela, il y a des tems de l'année pendant lesquels il ne faut pas purger les Chevaux, sçavoir dans les Equinoxes & dans les Solstices: les Equinoxes sont environ le 21. Mars & le 21. Septembre: les Solstices le 22. Juin & le 22. Décembre, un jour ou deux plus ou moins: il ne faut point purger ni saigner sans une grande nécessité, deux jours avant & deux jours après lesdits tems, parce que ce sont comme des jours critiques, où la nature fait un effort pour repousser ce qui lui nuit; & si on lui fait faire un mouvement contraire au sien par un médicament purgatif, on l'empêchera de faire ce à quoi elle étoit préparée, & ce ne sera pas sans nuire & porter un préjudice au temperament, & à la santé de l'animal: il faut donc s'abstenir de purger non seulement en ces jours-là, mais quelques jours avant & après, sçavoir depuis le 18. Mars jusqu'au 25. dudit, & depuis le 18. Septembre jusqu'au 25. dudit, qui sont les tems des deux Equinoxes, & depuis le 18. Juin jusqu'au 26. dudit, depuis le 18. Decembre jusqu'au 26. dudit, qui sont les deux Solstices.

Outre ces observations vous pouvez encore si vous avez quelque connoissance des Ephemerides, ne point purger lorsque la Lune est en conjonction ou opposition au quarré du Soleil; & de même de Mars & de Saturne desquels elle est ennemie: par conséquent la Lune qui agit sur les corps des Chevaux par sa qualité influencielle étant affoiblie par ces autres Planettes, ne manquera pas de faire un grand ravage dans le corps des Chevaux, & rendra la purgation plus nuisible que profitable.

Mais si vous voulez avoir un bon succès de la purgation quand vous étes le maître de choisir le tems, prenez-le lorsque le Lune est conjointe avec Jupiter ou avec Venus, qu'elle est en son sextil, ou en son trin; parce qu'étant amie de ces deux Planettes, elle fortifiera la nature par sa qualité influencielle, & non par sa qualité élementaire qui n'a pas un grand pouvoir sur les corps: & même quoique la Lune fût en opposition avec Jupiter ou avec Venus, elle ne laissera pas d'être favorable : ceux qui pourront se servir de ces observations y trouveront de la satisfaction même pour les Hommes: ceux qui ne connoissent pas ce langage feront comme ils l'entendront, mais je crois qu'on ne peut apporter trop de précautions pour la purgation des Chevaux, & quand je dirois des Hommes, je dirois vrai.

Voilà ce que j'ai observé de plus remarquable pour le tems où il faut purger les Chevaux avec moins de péril, & plus d'utilité ; ceux qui les mettront en usage reconnoîtront que c'est avec connoissance de cause que j'ai donné ces avis.

L'on est souvent obligé avant que de purger un Cheval, de préparer l'humeur qu'on veut évacuer, parce qu'étant cruë, & mêlée avec les bonnes humeurs qu'on doit conserver pour le soutien de l'animal, il feroit presque impossible de la faire sortir sans beaucoup de travail, sans un grand désordre & beaucoup d'agitation.

C'est pourquoi il ne faut presque jamais purger un Cheval au commencement du mal ; car l'humeur qui n'obéit pas aux remedes, s'échauffe, se fermente & augmente le mal, au lieu de le diminuer : & comme aux Chevaux nous ne pouvons observer aucun signe de coction, & de séparation des mauvaises humeurs qui causent le mal, car les urines sont presque toujours troubles, & peu dissemblables les unes des autres, & les déjections du ventre à peu près égales ; l'on est donc obligé d'attendre que le Cheval soit guéri, ce qui se doit entendre dans les maladies violentes ; quand le mal relâche, pour lors l'humeur qui causoit le mal est cuite, puisqu'elle ne cause plus aucun symtome. Et d'autant que la nature néglige souvent de rejetter l'humeur qu'elle a domptée, il faut l'évacuer par la purgation, de peur qu'il ne reverdisse & ne fasse une rechute ; de sorte que dans les fiévres & autres maux violens, on ne doit point purger un Cheval ni au commencement, ni même dans l'ardeur du mal.

Après avoir bien consideré toutes ces choses, il faut choisir vos remedes, & les proportionner à vos intentions ; étant souvent obligé d'en prendre de diverses sortes, parce que rarement une seule humeur fait le mal. Dans les maladies les plus bilieuses, il s'engendre

CHAP. LXIII. toujours des crudités & des flegmes, dans les corps les plus pituiteux, il y a toujours du sel & du souffre ; quand vous employez plusieurs drogues, il en faut diminuer la dose à proportion du nombre dont vous vous servez. Par exemple, si vous prenez trois purgatifs, il ne faut que le tiers de la dose que je vous ai donnée de chacun, & il se trouvera que les trois feront une véritable prise ; n'oubliez pas leurs correctifs propres environ jusqu'au quart du poids de toute la composition.

Vous trouverez que les médecines purgatives que j'ai ordonnées sont presque toutes foibles, parce que les temperamens des Chevaux sont differens, ainsi j'ai crû qu'il valoit mieux purger à deux fois, que de trop évacuer ; la premiere servira comme de préparation pour la seconde, & vous pouvez augmenter la dose à la seconde ; & augmenter toujours la drogue qui est en moindre quantité, parce qu'elle est presque toujours la plus forte de toutes, & peut pousser & faire agir les autres médicamens qui sont plus tardifs.

Par exemple, à la fin des médicamens qui purgent la bile, il y a une médecine pour l'évacuer, où il entre deux onces & demie d'aloës, & deux gros de scamonée : si avec cette médecine le Cheval n'a pas assez purgé, il faudra l'autre fois donner trois gros de scamonée.

Parmi ceux qui purgent le flegme, il y a une purgation où il y a une once de diacarthami, agaric trochisque deux dragmes, turbit & hermodactes de chacune une once, coloquinte une dragme & demie : si ce remede n'opere pas assez, il faut augmenter la moindre dose, qui est la coloquinte, & en donner deux dragmes, ou deux & demie.

Et ainsi des autres : car on ne fait point de petites erreurs en donnant des purgatifs trop violens ; lorsqu'ils sont dans le corps d'un Cheval, on n'en est plus le maître ; ils agissent souvent avec tant de désordre, que s'ils ne tuent le Cheval, ils laissent une si grande intemperie dans les parties, qu'on ne peut de long-tems les rétablir : c'est ce qui m'a fait réduire les doses, ensorte qu'on ne puisse faire de désordre : que si votre Cheval n'a pas évacué pour la médecine que vous lui avez donnée, il n'y a rien de perdu, elle a disposé l'humeur, & en redonnant la purgation plus forte, quelques jours après, vous en aurez un bon succès.

Ayant la quantité des drogues, il les faut concasser grossierement : si c'est pour des pilulles, mêlez-les avec deux livres de gras de lard dessalé, ou avec autant de beurre, & ayant bien pilé le lard, le tout sera mêlé ensemble dans le même mortier ; formez-en des pilulles grosses

groſſes comme des balles de jeu de paume, pour les faire avaller au Cheval.

Si c'eſt pour faire un breuvage, il faut les concaſſer groſſierement, & les mêler dans une décoction, ou dans du vin, & les laiſſant tremper un quart-d'heure, on fait avaller au matin le tout au Cheval avec la corne.

Si c'eſt pour en faire une ſimple infuſion, qui ne réuſſit guéres pour les Chevaux ; les médicamens ayant infuſé dès le ſoir, on les coule le lendemain, puis dans la colature on délaye quelque électuaire ou poudre, en aſſez grande quantité pour le purger, ſelon que vous aurez déterminé, & lorſqu'il aura avallé le breuvage, il faut rincer la corne avec la décoction, ou vin, & enſuite lui rincer la bouche pour lui ôter le mauvais goût.

Si ce ſont des pilulles, quand elles ſont avallées, on donne du vin blanc pour les faire deſcendre dans l'eſtomac, les détremper, & pour nettoyer la bouche, & en ôter toute amertume.

Il faut que le Cheval qu'on veut purger, ſoit quatre, cinq ou ſix heures avant la priſe de la purgation ſans manger, & autant après ; vous lui donnerez un lavement pour plus de précaution le ſoir du jour avant la purgation, que vous compoſerez ſelon la nature du mal.

Quand le Cheval commencera à purger, il faut le promener de deux heures en deux heures, une demi-heure, & faire cela pendant une demi-journée pour l'aider à vuider.

Il faut éviter autant qu'il eſt poſſible, de purger dans les rigueurs du froid & dans les grandes chaleurs ; ſi pourtant l'on eſt obligé de le faire, & que ce ſoit en hyver, il faut tenir le Cheval bien couvert, & le mettre dans une écurie bien chaude, dont il ne ſorte point, parce que le froid empêche l'action du médicament, & ſi c'eſt en eſté, il faut le tenir dans un lieu temperé & frais.

Quand le Cheval aura purgé, on lui peut donner un lavement ſi on veut, pour achever d'évacuer ce que le médicament a ébranlé, après quoi on nourrit le Cheval à l'ordinaire.

Il eſt à propos que le Cheval depuis qu'il a pris ſa purgation, juſqu'à ce qu'il ait achevé de la rendre, ne mange point de foin, mais ſeulement du ſon mouillé : ce qui ſera environ pendant quarante heures, ayant ſoin de le débrider de quatre heures en quatre heures, pour manger deux picotins de ſon mouillé.

Ayant ordonné quantité de purgations dans la ſuite de ce Livre, vous pouvez y avoir recours, j'en ai experimenté la plus grande partie, & celles qui ne l'ont pas été ſont compoſées méthodiquement,

CHAP. LXIII. & dans les regles on peut avec fureté les donner : car elles ne cauferont aucune fuperpurgation, étant prefque toutes foibles : & pour vous en faciliter la recherche, j'en ferai ici comme une table : par exemple vous trouverez une purgation pour le mal de tête, Chapitre XXVI. Pilulles pour les Chevaux lunatiques, Chapitre XXXIV, Une excellente huile purgative au Chapitre XLVI. Vous trouverez le policrefte qui prépare un corps à la purgation au Chap. CXXVII. & au Chapitre fuivant le moyen de lâcher le ventre d'un Cheval maigre & haraffé; il y a au Chap. CXXIX. un breuvage purgatif & confortatif pour un Cheval trop fatigué; vous trouverez au Chap. CXXXVIII. un purgatif univerfel pour les lavemens, que j'appelle Catholicum, qui vaut mieux que tous ceux dont on fe fert pour les Hommes, il eft propre pour tous les tempéramens des Chevaux. Au Chapitre CXL. il y a des breuvages & des pilulles purgatives pour le farcin, qui font très-bien appropriées pour le farcin à cul de poule. Au Chapitre CXLIV. il y a de très-bonnes pilulles purgatives; & au Chapitre CLVI. il y a des pilulles purgatives pour la galle, & encore au Chapitre CLIX. on trouvera des pilulles purgatives pour tuer les vers qui font dans le corps des Chevaux : en chaque claffe des purgatifs, on trouvera une médecine toute compofée pour évacuer l'humeur à laquelle le purgatif eft deftiné.

Pour préparer les humeurs des Chevaux qu'on veut purger.

CHAP. LXIV. EN beaucoup de maladies, on eft obligé de purger les Chevaux fans que la nature ait apporté aucune coction aux humeurs, comme au farcin, à la galle & à plufieurs autres ; mais fi l'on veut purger par précaution, par exemple aux Chevaux qui ont été avec des Chevaux malades, ou au retour de l'armée, ou en des lieux infectés, avant que de l'entreprendre, il eft à propos de préparer les humeurs, afin que le médicament altere moins le corps, & que la médecine faffe meilleure operation.

Il ne feroit pas raifonnable de tirer l'apoftume d'une tumeur avant qu'elle foit cuite ou louable ; il en eft de même des humeurs qui caufent & entretiennent les maux dans le corps.

Cette préparation ou coction fe fera en la maniere fuivante, & nous appellerons les fimples qui ont la faculté de préparer les humeurs, des digeftifs, puifque c'eft digerer une humeur, que de la préparer & rendre capable d'être évacuée, & nous commencerons par la bile.

Digeſtif de la Bile.

Quelques-uns diſent que la bile étant ſubtile, & obligeant par ſon acrimonie un corps à l'excrétion, s'évacue aſſez d'elle-même, ſans aucune préparation, puiſque par le moindre médicament d'abord elle céde ; il eſt vrai qu'elle n'a pas beſoin d'être préparée pour la peine qu'elle a à ſortir ; mais à cauſe de ſon feu, de peur qu'elle n'enflamme les boyaux, il eſt bon de la rafraîchir & humecter, & de peur d'une trop grande purgation, il eſt bon de l'encraſſer & épaiſſir.

Ces raiſons ſont ſans replique, & les Médecins *nomine tenùs*, qui diſent qu'elle n'a beſoin d'aucune préparation, n'ont rien à y répondre, particulierement ayant égard au tempérament des Chevaux, qui eſt facile à s'enflammer.

Les ſimples qui encraſſent & qui rafraîchiſſent, ſont la bugloſe, le plantin, les laitues, la joubarbe, les ſemences froides & celles de plantin, pſillium, les fleurs de nymphea, de violettes & de mauves, les herbes de capilaire, l'endive & les chicorées.

De tous ces ſimples, ou de quelques-uns, vous ferez une décoction d'environ trois chopines, que vous donnerez tous les matins aux Chevaux auſquels vous voulez purger la bile ; c'eſt à ſçavoir aux Chevaux ardens, coleres, qui ſont d'un poil alzan vif : pendant ce tems-là il ne doit point manger d'avoine, mais ſeulemont du ſon mouillé : le Cheval demeurera deux heures à jeun devant que de prendre la décoction, & autant après ; il en uſera pendant huit jours, puis vous le purgerez ſelon le beſoin que vous jugerez qu'il en a ; ſi vous ne voulez point tant prendre de ſoin, ou que votre Cheval ne ſoit pas de grande conſéquence, il faut donner quelques-uns des ſimples précédens en bonne quantité, hachez menu dans du ſon mouillé.

Le plus excellent digeſtif pour la bile, c'eſt le policreſte décrit à la premiere Partie, en en donnant deux onces ſept ou huit jours de ſuite dans une pinte de vin chaque jour, il préparera l'humeur, temperera ſa chaleur, & ſouvent même purgera & évacuera l'humeur, ſans autre médecine purgative.

Digeſtif de la Pituite ou Flegme.

Il eſt hors de doute que la pituite a beſoin de préparation pour être évacuée : comme elle eſt froide & humide, elle a beſoin d'être préparée avec des ſimples qui échauffent médiocrement & deſſéchent, puiſqu'elle eſt craſſe, lente & gluante, il la faut attenuer, ſubtiliſer & inciſer ; comme cette humeur ne cede pas facilement aux remedes, il faut la préparer par l'uſage des ſimples ſuivans.

CHAP. LXIV.

Les racines aperitives, le pouillot, le calament, la marjolaine, la mente, l'hyfope, la fariette, les femences d'anis, de fenouil, de chervis, & le fpica nardi, les racines d'ariftoloche, d'enula campana, d'efquine, de galanga, d'iris, de falfepareille, de valeriane, de zedoaria, les feuilles d'abfynthe, d'agrimoine, betoine, chamedris, fenouil, hypericum, laurier, meliffe, origan, romarin, rhuë, fauge, ferpolet, & les quatre femences chaudes, grandes & petites, avec celles de chardon-beni, de coriande, les bayes de laurier & de genêvre.

Si vous avez un Cheval pefant, tardif, mol, de poil lavé ou approchant, qui vous donne indice d'être flegmatique, & qu'il y ait néceffité de le purger, il faut faire des décoctions avec quelques-uns de ces fimples, environ trois demi-feptiers; & les faire avaller au Cheval pendant dix jours, l'ayant tenu bridé une heure ou une heure & demie avant, & autant après la prife; puis vous lui donnerez la purgation comme nous l'avons enfeigné, qui réuffira très-heureufement. Si vous jugez que la pituite foit fallée, il la faut préparer comme la bile, y ajoutant quelque apéritif & incifif.

On peut de même hacher les fimples, & les mêler dans fon avoine mouillée, quoiqu'avec moins d'effet.

Digeftif de la Mélancolie & Attrabile.

La mélancolie a autant & plus de befoin de préparation que le flegme, parce quelle eft très-adhérente, opiniâtre & fâcheufe à évacuer.

Si vous jugez votre Cheval mélancolique par fon poil noir, par fes actions, & autres remarques triftes & bizarres, vous vous fervirez des remedes fuivans pour le préparer à la purgation.

Quelque rapport qu'on faffe de la mélancolie à la terre & à l'Automne, il ne faut pas croire qu'elle foit fi froide, qu'elle ait befoin de grande chaleur; fi c'eft la cendre des humeurs, c'eft une cendre où il y a bien du fel, & fouvent fort corrofif; fi elle eft la lie du fang, c'eft une lie bien âcre, c'eft un fromage bien fort, un acide bien picquant, & qui n'eft pas moins violent quelquefois que l'eau forte: cette humeur fe doit ménager; les petits remedes benins ne l'ébranlent point: les plus violens ne font que l'irriter: les remedes chauds redoublent fa violence, les froids entretiennent fon opiniâtreté, auffi a-t'elle toujours paffé pour le fleau des Médecins; auffi-bien que des malades. Vous ne pouvez pas manquer fi vous vous fervez des fimples modérément chauds, humectans & attenuans, comme font les racines de polypode; de fatyrion, de régliffe, de l'écorce du milieu du frefne, du fureau, & du fiel de terre ou petite centaurée: les feuilles de boura-

che, buglose, ceterac, fumeterre, melisse, scolopandre: les quatre semences chaudes, celles d'agnus-castus, de chardon-beni, & les quatre fleurs cordiales ; sçavoir, bourache, buglose, roses & violettes, & autres de cette qualité qui sont en grand nombre. CHAP. LXIV.

Vous en ferez une pinte de décoction, que vous donnerez pendant huit jours tous les matins, le Cheval ayant été bridé deux heures avant & autant après, le faisant manger seulement du son pendant les huit jours qui précéderont la purgation.

Vous pouvez pareillement donner les simples bien hachés ou pilés dans du son, ensuite vous donnerez une purgation convenable.

Il y a des personnes qui ne plaignent rien pour leurs Chevaux, & qui ne regardent pas la dépense, pourvû qu'ils n'ayent aucun soin ; ils pourront prendre dans les boutiques des Apoticaires ce qui suit.

Digestif de la Bile.

Pour préparer la bile quand il la faut épaissir, prenez poudre de diatragant froid, & de diapenidion, ou du policreste.

De la Pituite.

Pour préparer la pituite, les poudres d'aromaticum rosatum, & diarrhodon abbatis.

De la Mélancolie & Attrabile.

Pour préparer la mélancolie, les poudres de Lætificans Galeni, les Trochisques d'Absynthio, Dialacca, d'Eupatorio. Voilà les poudres que vous donnerez au Cheval dans du son ou de l'avoine ; si c'est pour le flegme, pendant huit ou dix jours avant la purgation ; ou bien vous le donnerez dans les décoctions des simples que nous venons de proposer.

Voilà ce que j'ai crû nécessaire pour préparer les humeurs à la purgation, de peur qu'elle ne soit nuisible au Cheval qui a tant de répugnance aux remedes purgatifs, que s'il n'est bien préparé, il en reçoit souvent de grands dommages.

J'ai mis ici un mot de ces purgations, qui avant moi n'ont jamais été traitées, afin qu'on en pût retirer de l'utilité, & par cet échantillon donner lieu aux curieux de plus approfondir qu'on n'a fait jusqu'à présent la médecine des Chevaux, laquelle est extrêmement négligée par ceux qui en sont capables ; puisqu'ils s'en fient absolument à des gens qui à peine sçavent lire dans leurs Heures : aussi perdent-ils souvent des Chevaux par leur négligence, & faute d'un peu de réflexion & d'étude.

Des Levemens & Clisteres.

CHAP. LXV.

CListere est un mot tiré du Grec, qui signifie laver, d'où nous disons lavement, parce que le bas ventre est lavé par l'injection qu'on fait dans les inteftins: il eft propre pour provoquer l'excrétion & la fortie des excrémens, ou pour en amollir la dureté, ou pour corriger quelque intemperie, pour appaifer une douleur ou un grand battement de flanc, chaffer les vents, arrêter le cours de ventre immoderé, & pour tuer les vers contenus dans les inteftins.

Le lavement produit une infinité d'autres bons effets, parce qu'il n'y a prefque aucune partie qui ne reçoive quelque foulagement d'un cliftere, par la correfpondance que toutes les parties ont avec le bas ventre, lequel étant dégagé de fes impuretés, donne la liberté aux autres parties de fe décharger des humeurs qui leur font inutiles.

L'on en compofe de différéntes manieres, comme nous avons dit parlant des malades, felon qu'on veut traiter un Cheval: ceux qui viennent le plus fouvent en ufage font les ramolitifs, qu'on appelle des lavemens ordinaire: on fait une décoction avec mauve, guimauve, violettes, mercurialle, parietaire & branca urfina, faifant bouillir deux ou trois poignées de chacune des herbes fufdites dans trois pintes & demie d'eau, avec deux onces d'anis concaffé en Hyver; fi c'eft en Efté, on y peut ajoûter pour rafraîchir les femences de concombres, citrouilles, courges & melons, & une once ou deux de policrefte; l'on coule le tout, & felon l'intention que l'on a, l'on ajoute quelque électuaire, particulierement le catholicum pour les Chevaux, qui eft décrit au Chapitre CXXXVIII. de la premiere Partie, ou miel, ou autre chofe.

La bierre eft une décoction toute faite, dans laquelle on peut faire bouillir deux onces fcories de foye d'antimoine en poudre, ou bien fi on veut des purgatifs, comme la coloquinte, le fené ou autre, felon qu'on aura deffein de purger; & après avoir coulé le tout, l'on diffoudra dedans des électuaires, ou ce qu'on jugera à propos.

Nous donnerons ici des modeles de toutes fortes de lavemens, pour la facilité de ceux qui ignorent ces compofitions.

Clistere carminatif.

Pour chaffer les vents du corps d'un Cheval, on fait des clifteres carminatifs, avec quelques herbes émollientes, aufquelles on ajoute de l'origan, du calament, des fleurs de melilot & de camomille; de chacune deux poignées, avec une once & demie de policrefte en

poudre : on fait cinq chopines de décoction ; on la coule, puis on y ajoute un quarteron de bonne huile de laurier, & si on veut au lieu de l'huile de laurier, deux onces de catholicum pour les Chevaux, ou de l'électuaire de bayes de laurier une once & demie, on compose du tout un lavement qu'on donne au Cheval ; & au lieu de l'électuaire de Baccis, on peut prendre deux onces d'huile d'anet, ou bien une chopine de vin émétique, au lieu de l'un & de l'autre. CHAP. LXV.

Il y a plusieurs autres manieres de composer des clisterés carminatifs, desquels nous avons déja donné la description dans diverses maladies, ausquelles ils sont propres, particulierement où il est traité des tranchées causées des vents.

Lavement purgatif.

Faites une décoction ordinaire avec les herbes émollientes, & le policreste, dissolvez dans deux pintes de colature, & chopine d'urine de vache, du catholicum pour les Chevaux deux onces ; demie livre de miel mercuriel, & si vous voulez augmenter sa vertu purgative, mettez parmi une chopine d'infusion de foye d'antimoine, comme nous l'avons enseigné : ce qu'on appelle vin émétique.

Composition du Miel Mercuriel.

Comme ce miel est très-nécessaire pour purger les Chevaux avec les lavemens, & qu'il entre dans beaucoup d'ordonnances, nous en enseignerons ici la composition ; prenez trois livres de suc de mercuriel épuré, & quatre livres de miel, mêlez & faites cuire le tout en écumant, jusqu'à ce qu'il devienne en consistance de syrop, il détergera & purgera mis dans les lavemens, & l'on en met demie livre, ou plus si on le juge à propos. Les livres sont pleins des vertus du miel mercuriel qui sont en nombre : lisez du Renould, Bauderon, la Framboisiere, &c.

Vous notterez que quand on veut bien purger un Cheval par des lavemens, il n'y faut rien ajouter de gras, car les huiles & graisses s'attachent aux parois des intestins, & empêchent l'effet des purgatifs ; au contraire on y ajoute du sel commun, du sel gemmé, du policreste, & de l'urine toute chaude, le tout picotte & irrite la faculté expultrice ; c'est pourquoi les Maréchaux de Village font des lavemens avec de l'eau où l'on a dessalé la morue ou les harens, qui ne coûte guéres & est salée, & ainsi fait beaucoup vuider ; on peut pour rendre un lavement purgatif, faire infuser dans la décoction toute la nuit une once de sené, ou bien une ou deux pommes de coloquinte coupées fort menu, & faire prendre à ces drogues un bouillon avant de couler le tout qui sera pour un lavement.

CHAP. LXV.

Lavement pour appaiſer un grand battement de flanc.

Il faut prendre les herbes ordinaires des décoctions, mettre parmi une ou deux onces de policreſte en poudre, & dans deux pintes de décoction, y ajouter une demi livre de miel violat, & deux, trois ou quatre onces de catholicum des Chevaux, pour les lavemens du Chapitre CXXXVIII. de la premiere Partie, & donner le tout tiéde au Cheval.

Cliſtere aſtringeant.

Prenez une pinte & demie de l'eau où les Forgerons trempent leur fer chaud, faites bouillir dedans deux poignées de plantin, de *centinódium*, de *tapſus barbatus*, coulez cette décoction, mêlez parmi une pinte & demie de lait, dans lequel vous aurez éteint ſix ou ſept fois de petits cailloux ardens, puis y ajoutez bol fin & amidon, de chacun deux onces, & demi douzaine de jaunes d'œufs ; on peut ſe ſervir de graines d'ozeille & de pavot blanc, de l'huile roſat & de l'huile de coings, & pluſieurs autres, & du tout faire un lavement plus ou moins fort, ſelon l'intention que vous avez.

Cliſtere anodin.

Le lavement anodin eſt celui qui appaiſe la douleur par une température familiere qu'il a avec la nature des parties.

Prenez trois chopines de lait & une pinte d'eau, mêlez parmi une livre de farine de lin, qu'il faut bien délayer, & la mie d'un pain blanc d'un ſol, avec fleurs de camomille & de melilot ; faites bouillir le tout cinq ou ſix bouillons, paſſez par un double linge, & l'exprimez bien fort, diſſolvez-y une demie douzaine de jaunes d'œufs, quatre onces d'huile roſat ou violat, demie livre de beurre ; & ſi vous avez de la moëlle de cerf à la place du beurre, elle ſera meilleure, ou graiſſe de canard, d'oye ou de poule.

On pourra faire un lavement anodin avec du bouillon de tripes, y ajoutant les herbes & diſſolvant les anodins ci-devant dits.

Lavement Diuretique.

On appelle diurétique ce qui fait vuider les eaux & ſéroſités contenues dans le corps par les urines, vous ferez bouillir les cinq racines apéritives ; ſçavoir, d'ache, de fenouil, d'aſperge, de perſil & de reſfort, & de l'orge à poule, avec les herbes émollientes, puis paſſerez le tout, & mettrez fondre dedans deux onces de ſelprunelle ;

autrement criftal mineral, ou plus à propos une once & demie de policrefte en poudre, demie livre de thérébentine, qu'il faut démêler avec trois jaunes d'œufs, puis vous ajouterez un électuaire, comme le catholicum ou diaprunis environ trois ou quatre onces, & chopine de vin émetique qui fera plus piffer que tous les diuretiques Galeniques. CHAP. LXV.

On pourra compofer plufieurs autres lavemens par la connoiffance que nous avons donnée des fimples, & de la maniere de s'en fervir : par exemple lorfqu'on veut purger la bile, on met dans les lavemens les électuaires qui purgent la bile, & ainfi des autres pour purger les autres humeurs, tant des fimples que des électuaires, mis en lieu & ordre.

Vous trouverez à la premiere Partie dans le Chapitre de la feconde efpece de tranchées, une huile carminative & purgative pour mettre dans les lavemens, laquelle eft excellente, & un catholicum fait exprès pour les Chevaux, décrits à la premiere Partie.

La maniere de donner un lavement à un Cheval.

LES Maréchaux ne donnent aux Chevaux qu'une pinte ou trois chopines de décoction pour un lavement, auffi ne font-ils pas grand effet, car outre que ces remedes font en trop petite quantité de liqueur, il y épargnent les drogues, & n'y mettent ordinairement que de l'eau & du fel, du miel & de l'huile ; ce n'eft pas que fi on vouloit payer comme ils le défirent, ils ne les fiffent peut-être bons. Mon fentiment eft qu'il y faut jufqu'à deux ou trois pintes de décoction, à moins de cela, ils lavent & humectent peu ; car comme un Cheval boit dix fois plus qu'un Homme, & qu'on lui donne pour purgatif vingt fois la dofe d'un Homme, il s'enfuit qu'aux lavemens il faut augmenter à proportion. CHAP. LXVI.

Le lavement préparé de la forte ne fe doit donner qu'après avoir fait vuider la fiente du Cheval ; en fourrant la main bien graffe dans le fondement, prenant bien garde de ne point offenfer le boyau avec les ongles : ou bien y mettre gros comme un œuf de poule de favon, le frotter d'huile pour le faire entrer dans le fondement, une demie heure après le Cheval fe vuidera fans lui mettre la main dans le fondement : ayant tiré ou fait vuider ces excrémens comme j'ai dit, on fituë le Cheval la tête en bas & la croupe en haut, on introduit la corne dans le fondement, puis on jette petit à petit le lavement par la corne, prenant garde qu'il ne foit que tiede quand le Cheval le reçoit ; fi le lavement demeure dans la corne fans vouloir entrer, on fait remuer la langue au Cheval, & on frappe fur le rognon doucement avec la

CHAP. LXVI. main platte, puis on remet le Cheval bridé à l'écurie fans le mouvoir ; contre la pratique ordinaire ; car c'eft affez l'ufage de promener les Chevaux avec un lavement dans le ventre.

Il eft encore à propos avant que de donner un lavement à un Cheval, qu'il n'ait mangé de deux heures, & qu'il ne mange qu'après l'avoir rendu, ou une heure après la prife.

On doit donner les lavemens aux Chevaux autant qu'on le peut avec une feringue comme aux Hommes, mais il faut qu'elle foit capable de les contenir, & que la canule ait un trou gros comme le doigt: cette méthode eft meilleure qu'avec la corne, car l'on expedie plus promptement, & le Cheval le reçoit mieux & fans bouger de l'écurie: comme il s'agite moins après l'avoir reçu, il a moins d'occafions de le vuider trop tôt ; & cette méthode eft fort en ufage préfentement, & avec raifon, puifque c'eft la feule qui foit bonne.

Ceux qui font promener un Cheval après avoir pris un lavement, l'obligent à le rendre trop promptement contre l'intention qu'on doit avoir de le faire garder affez long-tems. Il fert de peu de boucher le derriere avec du foin, car il ne l'empêcheroit pas de le rendre fi le Cheval en a envie, & s'il le pouvoit garder une heure entiere, ce feroit d'autant mieux.

Les purgatifs ordinaires qui entrent dans les lavemens, font le Diaprunis folutif, l'Eleƈt. Pfillo, le Diafenic, la Benediƈte laxative.

L'on ne met que deux onces de ces éleƈtuaires dans un lavement, au plus quatre, & il le purgera très-peu ; fi vous avez intention de le purger, il en faut fept ou huit onces, ce que les Apoticaires ne donneront pas avec peu d'argent, à moins que ce ne foient des drogues éventées, ou compofées peu fidelement ; c'eft pourquoi il eft bon d'ajouter au lavement, quand on a deffein d'évacuer, une chopine de vin émetique : ce qui fera plus d'effet & moins de dépenfe ; ou du fel policrefte, ou des fcories de foye d'antimoine, de l'urine d'un Homme en fanté, ou d'une vache fi on eft en lieu commode ; ou comme j'ai déja dit, mettre infufer une once de fené dans la déco&tion, comme auffi une pomme ou deux de coloquinte coupée menu, & une once & demie de policrefte ou de fcorie autant.

Outre les lavemens que je viens de prefcrire, il y en a nombre d'autres dans ce Livre, appropriés aux diverfes maladies, vous y pourrez avoir recours fi vous en avez befoin. Je ne repeterai point ici les endroits où l'on les trouvera, car il eft fi facile d'en compofer, qu'il ne vaut pas le foin de les aller chercher.

Les lavemens font d'une fi grande utilité pour conferver la fanté aux Chevaux, & les guérir de leurs maladies, que nous n'avons au-

cun remede qui les égale ; car un lavement dans de certains momens ſauvera la vie à un Cheval, mais il les faut au moins de deux pintes. La fiévre & le grand battement de flanc ne reçoivent guéres de ſoulagement que par les bons lavemens ſouvent réiterés, au moins on eſt aſſuré que s'il ne profite pas ſenſiblement, il ſoulage ; & jamais lavement fait dans l'ordre n'a fait de mal, étant donné à un Cheval. CHAP. LXVI.

De la ſaignée des Chevaux, & de ſon utilité.

LA nature ſe trouvant oppreſſée d'un mal violent, ſouvent ſans autre ſecours que de ſes propres forces, ſe décharge du fardeau qui lui eſt nuiſible, tantôt par des flux de ventre, tantôt par des flux d'urine, quelquefois par des ſueurs, d'autres fois peu à peu par inſenſible tranſpiration ; mais il arrive auſſi qu'elle ſe délivre de ſon mal par une grande perte de ſang : c'eſt ce qui oblige les Médecins de ſuivre pas à pas la traces de' la nature, & de procurer tantôt une évacuation, tantôt une autre, ſelon la qualité de l'humeur qui péche, & ſelon le lieu où elle croupit. Il eſt certain qu'il n'eſt point d'évacuation ſi préſente, ſi facile, ſi agréable & ſi fructueuſe que la ſaignée, elle ſe fait par une inciſion de veine, qui donne paſſage libre au ſang de ſortir. Nous n'entendons pas ici par ce mot de ſang cette quatriéme humeur choiſie & temperée : comme la lancette ne choiſit pas, il faut entendre toute la maſſe du ſang qui eſt contenue dans les veines & dans les arteres ; cette maſſe ſe conſerve quelquefois dans cet état qui fait le temperament ſanguin ſans dégenerer en bile, pituite ou mélancolie, & ne laiſſe pas de pecher en quantité, & d'être ſujette à l'inflammation & à la pourriture, & de couler trop lentement, ou de ſe porter avec précipitation ſur une partie, & la ſurcharger, c'eſt de-là d'où ſe prennent toutes les raiſons & indications de la ſaignée. CHAP. LXVII.

Avant de dire les raiſons qui nous obligent à la ſaignée, j'expliquerai ici en peu de paroles comme ſe fait le ſang dans le corps des animaux, ſelon la plus probable & la plus belle opinion, quoiqu'appellée nouvelle par beaucoup de vieux Médecins. J'ai crû ſatisfaire à la curioſité de bien des gens en inferant dans cet endroit cette opinion, laquelle eſt fondée ſur beaucoup d'experiences les plus convaincantes du monde. Pour comprendre comme ſe fait le ſang, il faut être inſtruit que la ſubſtance du corps du Cheval eſt ſujette à une continuelle diſſipation, à cauſe de la chaleur naturelle qui agit ſans ceſſe contre ſon humide radical ; c'eſt pourquoi la nature pour réparer cette diminution de ſa propre ſubſtance, a donné aux animaux

CHAP. XXVII. un appetit naturel qui excite l'appetit animal; car dans la faim les parties s'entrefuçant & tirant leurs alimens les unes des autres, il fe fait une divulfion, & par conféquent un fentiment qui ne leur donne point de repos, que cet appetit ne foit affouvi: dans cet état ils prennent des alimens, ils les coupent, ils les mâchent avec les dents, puis il les pétriffent par le moyen de la falive, & les jettent avec la langue dans le ventricule, pour y être cuits & convertis en une liqueur blanche appellée chyle. La faim animale étant raffafiée, & les bréches étant réparées, qui étoient faites par l'abftinence, l'orifice inférieur de l'eftomac s'ouvre & laiffe couler le chyle dans les menus boyaux, d'où il eft fuccé, par une infinité de veines blanches, pour leur blancheur dites lactées, qui font répandues dans tout le mefentere, portant le chyle dans deux réfervoirs de la groffeur d'un œuf de poule, fitués au milieu du même mefentere entre les deux productions du diaphragme, & couchés fur les vertebres des lombes: de ces réfervoirs fortent deux canaux qui s'appellent torachiques, à caufe de leur fituation, ou Chilidoques à caufe de leur ufage; l'un eft au côté droit, l'autre au côté gauche, & groffe comme une groffe plume à écrire; ils font le long de la grande artere couchés fur le corps des vertebres du dos, & montant jufqu'aux fouclaviers, y laiffent couler le chyle parmi le fang, qui revient du cerveau fe jetter felon l'ordre de la circulation dans le ventricule droit du cœur pour y être changé en fang, d'où enfuite il eft pouffé dans les poulmons par la veine arterieufe; lorfque le cœur fe comprime, des poulmons il eft rapporté au ventricule gauche, par l'artere veneneufe qui a des anaftomofes avec la veine arterieufe, là il eft élabouré & rendu plus parfait, puis envoyé en la groffe artere, d'où il coule dans toutes les parties du corp. afin de les nourrir. Voilà fuccinctement la déduction de la nouvelle opinion de la fanguification, venons maintenant aux raifons qui peuvent nous obliger à la faignée.

La premiere raifon qui nous oblige à faigner un Cheval, c'eft la plenitude, qui n'eft autre chofe qu'une quantité de fang immoderée & exceffive. Il y en a de deux fortes; l'une lorfque les vaiffeaux font fi pleins de fang, qu'à peine peuvent-ils le contenir fans fe crever: l'autre eft, lorfqu'il y a plus de fang qu'il ne faut pour l'entretien des parties, & que fi la nature ne fe peut regir, *omne enim nimium naturæ inimicum*, quoiqu'il n'y ait pas de crainte de rupture de veine, il ne laiffe pas d'oppreffer le corps, & de l'échauffer.

La feconde raifon, eft la chaleur du fang, qui petille dans les veines; la faignée le rafraîchit & en appaife le bouillonnement.

La troifiéme raifon qui nous oblige à faigner, c'eft pour ôter les

humeurs corrompues dans les veines, qui par leur nourriture ne peuvent produire que de mauvais effets, la nature étant soulagée par cette évacuation digere plus facilement le reste. CHAP. LXVII.

La quatriéme raison est lorsque le sang n'a pas la liberté de couler & de se porter librement dans ses canaux, la saignée lui donne du jour, & facilite son mouvement.

La cinquiéme raison, est pour faire révulsion en détournant ce qui coûle d'une partie à l'autre avec impetuosité, & en trop grande abondance; l'on tâche d'en suspendre le cours, ou d'en procurer un tout contraire.

La sixiéme & derniere raison de la saignée, est de soulager une partie qui se trouve chargée de sang, ce qui se fait en saignant la partie affectée.

Encore que la masse du sang, qui comprend tout ce qui est contenu dans les veines, dégenere en bile, pituite, ou mélancolie, on ne laisse pas de tirer du sang; car s'il est bilieux il a besoin de rafraîchissement, pour lors on en tire peu & souvent.

Si les veines étoient pleines d'un sang mélancolique, il est besoin de saigner en petite quantité, & rarement pour faciliter le cours du sang trop épais.

Si le sang est pituiteux, crû, lent & froid, il faut moins tirer de sang qu'en aucune autre disposition.

La saignée a aussi ses incommodités quand elle est faite mal à propos, car elle fait résolution des esprits, qui sont la source de la force & de la chaleur naturelle, elle ôte aussi l'aliment ordonné pour la nourriture de parties, d'où vient qu'il faut consulter les forces pour sçavoir si elles peuvent supporter la saignée, & voir si le Cheval est fort extenué, pour lors il auroit plus besoin de se réparer que de perdre son sang.

La saignée est très-néceſſaire pour la précaution à tous les Chevaux qu'on nourrit bien & qu'on travaille peu: on la fera deux fois l'année pour les garantir des maladies qui viennent de cette plenitude qui leur est à charge.

La saignée est fort profitable pour la guérison des fiévres, pour le farcin, pour la galle, les heurtes, les coups, le fluxions sur les parties, excepté en celles des yeux, pour la fourbure, vertige, maux de tête, & pour une infinité d'autres maladies.

Il y a quelques Auteurs qui n'approuvent pas la saignée par précaution, disant que si on l'obmettoit dans le tems qu'on a de coutume, on causeroit quelque maladie au Cheval. & disent qu'il ne faut tirer du sang au Cheval par précaution, que du palais. *Philippo*

CHAP. LXVII. *Scacco* dans son Traité *di Mescalzia*, eſt de ce ſentiment.

Puiſque la ſaignée guérit pluſieurs maladies, l'on ne peut douter qu'elle ne ſoit utile pour préſerver des mêmes maladies : ſi vous l'obmettez dans un tems accoutumé, vous avez tort de le faire, ſi le Cheval eſt peſant, trop nourri & peu en exercice, autrement vous n'y êtes pas obligé.

En quel tems il faut ſaigner un Cheval.

CHAP. LXVIII. PErſonne ne revoque en doute qu'il n'y ait des tems dans l'année où une humeur domine plus qu'en un autre : par exemple, chacun convient qu'au printems c'eſt le ſang qui domine, en eſté la bile, en automne la mélancolie, & en hyver la pituite : ce qui ſe fait dans le cours de l'année ſe renouvelle de ſix heures en ſix heures, qui eſt le tems qu'il faut pour faire la circulation du ſang, comme une infinité d'experiences ont fait connoître. Et pour l'expliquer briévement, on a remarqué que le cœur bat environ quatre mille fois en une heure : ce mouvement ou battement de cœur eſt nommé diaſtole, & ſiſtole ; comme qui diroit dilatation & compreſſion. Pour chaque diaſtole le cœur attire à peu près demie dragme de ſang des veines, & par chaque ſiſtole il en renvoye autant dans les arteres ; le tout bien calculé le Cheval aura environ cinqante livres de ſang, lequel paſſera par les deux ventricules du cœur environ dans ſix heures, en coulant de ſes veines dans les ventricules, & des ventricules dans la groſſe artere, & en chaque tour ou circulation que le ſang fera, l'une des humeurs ſera prédominante, en la maniere que j'expliquerai tout à l'heure.

Depuis minuit juſqu'à ſix heures au matin, c'eſt le ſang qui domine ; depuis ſix heures juſqu'à midy, c'eſt le flegme ; depuis midy juſqu'à ſix heures au ſoir, c'eſt la bile ; depuis ſix heures du ſoir juſqu'à minuit, c'eſt la mélancolie : ce que je viens d'avancer ſemble un vain diſcours ſans fondement ; mais vous pouvez vous en éclaircir par une experience facile en cette maniere.

Tâchez à reconnoître le temperament de votre Cheval, & ſuppoſons qu'il ſoit bilieux, tirez-lui du ſang depuis midy juſqu'à ſix heures du ſoir, c'eſt-à-dire environ les quatre heures du ſoir, vous reconnoîtrez que comme vous avez fait l'évacuation dans un tems où la bile prédominoit, vous aurez évacué beaucoup de bile, qui vous fera connoître la vérité de ce que j'avance, car ce ſera preſque pure bile ; que ſi vous tirez du ſang au même Cheval environ à quatre heu-

rés du matin qui fera le tems où le sang prédomine, vous trouverez son sang beau & peu mêlé avec la bile, & ainsi des autres humeurs. CHAP. LXVIII.

Ce changement dans le sang est une marque assurée de sa circulation; & en effet s'il n'avoit ce mouvement il se corromproit de même que les eaux qui ne coulent pas & qui sont arrêtées dans quelque partie du corps, qui sont cause par leur corruption de l'origine de beaucoup de maladies; le sang se corromproit d'autant plus facilement, qu'il a en soi les principes de corruption, la chaleur & l'humidité.

Posé ce fondement, n'est-il pas avantageux d'évacuer l'humeur qui nuit, ou cause quelque maladie au Cheval? On le fera sans doute par cette observation, en saignant dans le tems que l'humeur qu'on veut évacuer domine en plus grande abondance dans les veines; & tout au contraire la saignée lui nuira si on la fait dans un autre tems; parce qu'on évacuera une humeur qui ne péchera pas en qualité ni en quantité: il est donc de la derniere conséquence de bien observer le tems & l'heure à laquelle il faut tirer du sang à un Cheval.

Il est à noter que la circulation n'étant pas réglement de six heures, à cause du principal temperament du Cheval, qui peut-être sera flegmatique, & en ce cas elle excedera six heures; s'il est bilieux elle sera faite à moins de six heures, & ainsi des autres. Pour donc empêcher qu'on ne s'y trompe, j'ai ordonné la saignée quatre heures après que l'humeur qui doit dominer dans la circulation aura changé: par exemple, au bilieux à quatre heures du soir, & cela afin de n'y être point trompé, & faire une saignée qui soit utile au Cheval.

Je pose donc pour une régle infaillible que le Cheval sanguin doit être saigné à quatre heures du matin; le flegmatique ou pituiteux à dix heures du matin, le bilieux ou plein de feu à quatre heures du soir, & le mélancolique à dix heures du soir; & si jusqu'à présent vous avez fait faire souvent des saignées qui ont produit de méchans effets, c'est manque d'avoir sçu ces observations.

La saignée se doit faire au croissant de la Lune, & jamais lorsque la Lune est dans le signe du Lion, ♌ ou du Taureau ♉ lorsque la saignée se fait au col, si c'est dans un autre endroit, jamais il ne faut saigner la partie qui est dédiée à quelque signe, lorsque la Lune est dans ce signe, par exemple aux ars lorsque la Lune est en Gemini ♊.

La saignée se doit faire un jour clair & serein, sans nuage ni brouillards, car les veines étant vuidées par la saignée, attirent d'abord dans leur capacité l'air qui est cet esprit universel, s'il est pur & net, il ne fera pas en danger qu'il altere le flanc, au contraire il le remplira d'atomes purs qui le rectifieront; au contraire s'il est humide, ce sera mettre dans le sang des serosités nuisibles, desquelles souvent les

CHAP. LXVIII. veines abondent : de plus que la lune ne ſoit pas oppoſée au ſoleil ; c'eſt-à-dire pleine lune, ni conjointe ; qui eſt nouvelle lune, ni en quarré, qui eſt un quartier ; dans ces tems la ſaignée eſt nuiſible.

Sans vouloir faire le capable, je puis vous aſſurer qu'avant d'avoir fait ces obſervations, j'ai tiré du ſang à des Chevaux qui ont failli à perdre la vie par une ſeule ſaignée, & que depuis j'ai fait faire des ſaignées qui leur ont manifeſtement ſauvé la vie pour les avoir fait faire dans le tems qui étoit néceſſaire.

J'eſpere qu'ayant ouvert ce chemin, quelque curieux pénetrera plus avant, & que fondé ſur la véritable opinion qui tient pour la circulation du ſang, il découvrira au Public des ſecrets qui ont été ignorés juſqu'à préſent.

J'oubliois à dire qu'il ne faut jamais tirer du ſang dans les Solſtices, ni dans les Equinoxes ; ce ſont des tems où la nature eſt comme ſouffrante, & attendant quelque criſe ou quelque effet extraordinaire : il ne la faut point troubler, car il en peut arriver de grands accidens, non-ſeulement le propre jour, mais deux jours avant & après. Que ſi vous connoiſſez bien le temperament de votre Cheval, obſervez de le ſaigner s'il eſt ſanguin, quand la lune ſera dans les ſignes de la terre, qui ſont le Taureau ♉, la Vierge ♍, & le Capricorne ♑ ; s'il eſt colerique, ſaignez-le lorſque la lune eſt dans un ſigne d'eau, tel que le Cancer ♋, le Scorpion ♏, ou les Poiſſons ♓ ; s'il eſt mélancolique, ſaignez-le la lune étant dans un ſigne Aërien, tel que ſont Gemini ♊, Libra ♎, & Aquarius ♒, les Gemeaux, la Balance & le Verſeau ; s'il eſt flegmatique, ſaignez-le la lune étant dans un ſigne de feu, qui ſont le Belier ♈, le Lion ♌ & le Sagittaire ♐. J'ai ajouté cette circonſtance pour les curieux qui s'en trouveront fort bien.

Des endroits où l'on ſaigne le Cheval.

CHAP. LXIX. QUAND on ſaigne les Chevaux par précaution, il faut ſi l'on peut, ſaigner les jeunes au quatriéme ou au cinquiéme de la lune, & les vieux au-delà du plein de la lune.

Il ne faut ſaigner les jeunes Chevaux que le moins qu'on peut, non plus que les vieux. J'en dis de même des Chevaux qui rendent les alimens ſans être cuits & digerés, comme ſont ceux qui ont beaucoup d'avoine entiere dans leur fiente, ſi ce n'eſt que le Cheval avalle l'avoine ſans la mâcher, comme ſouvent il arrive à beaucoup de Chevaux.

Il

Il ne faut pas ſaigner les Chevaux froids & pleins de flegmes, ni ceux qui travaillent en pays très-froid, non plus que dans les grandes chaleurs & dans les grands froids, parce qu'en ce tems les corps ont plus beſoin d'être fortifiés, que d'être affoiblis. CHAP. LXIX.

Il y en a qui obſervent exactement, & cela eſt très-bien fait lorſqu'on eſt maître du tems, & que c'eſt par précaution, de ne vouloir pas ſaigner un des membres dédié à un des ſignes du Ciel, lorſque la Lune y entre, parce qu'en ce tems-là cette partie abonde en humidité, ce qui lui pourroit cauſer quelque fluxion : & pour ſçavoir quels membres ſont dédiés à certains ſignes, le Belier qui eſt notté de cette façon dans l'Almanach & ailleurs ♈ gouverne la tête ; le Taureau ♉ gouverne le col & le goſier ; les Gemeaux ♊ gouvernent le bras & les canons ; le Cancer ♋ gouverne le poitrail ; le Lion ♌ gouverne le cœur ; la Vierge ♍ gouverne le ventre & les boyaux ; la Balance ♎ gouverne & eſt dédiée au dos & aux roignons ; le Scorpion ♏ eſt dédié à la nature des Chevaux ou Cavales ; le Sagittaire ♐ eſt dédié aux cuiſſes ; le Capricorne ♑ eſt dédié aux genouils & aux jarrets ; le Verſeau ♒ eſt dédié aux os des jambes & canons ; les Poiſſons ♓ ſont dédiés aux pieds de devant & de derriere.

Sans avoir égard à ces obſervations dont les fondemens peuvent être conteſtés, lorſqu'il y a néceſſité on ne laiſſe pas d'agir ſans conſulter les Conſtellations, quoique ſans une preſſante néceſſité il ne faille pas le faire.

Les Chevaux ont grand nombre de veines par tout le corps, comme on pourra voir dans l'Anatomie *del Signor Carolo Ruini*, imprimée à Veniſe.

Mais l'on ſaigne ordinairement aux veines jugulaires, qui ſont aux deux côtés du col près du gozier, on y ſaigne par précaution, & jamais ce ne doit être que quand la Lune eſt en Taurus : avec cette obſervation autant qu'on la peut faire, on peut y ſaigner pour pluſieurs maladies, comme nous avons dit, ſçavoir pour le farcin, la galle, les maux de réplétion, & pour pluſieurs autres.

L'on ſaigne aux temples ou larmiers pour les maux des yeux cauſés par accidens, ſi la Lune n'eſt pas dans Aries, il faut que ces maux ſoient des coups, morſures & heurts, on doit ſaigner en cet endroit avec la lancette.

Sous la langue pour les maux de tête, Chevaux dégoûtés & échauffés de travail, pour tranchées & avives ; on a une petite lancette exprès pour ſaigner en cet endroit.

On ſaigne au travers des nazeaux, ſans s'attacher à rencontrer la veine, en les perçant avec un poinçon ou une aleſne, pour les tran-

CHAP. LXIX. chées&avives, & pour un Cheval fort échauffé d'avoir excessivement couru.

Au milieu du palais entre les cros d'enhaut, lorsqu'un Cheval est, dégoûté, on saigne en cet endroit avec la lancette plus proprement qu'avec la corne ; on dit communément donner un coup de corne : elle est bonne pour les Chevaux tristes, harassés & échauffés.

Cette saignée au palais est pratiquée avec beaucoup de succès par des personnes qui ne sçavent pas pourquoi ils la font ; tous les premiers Mardis de la Lune, ils donnent à leurs Chevaux un coup de corne, & font recevoir le sang dans une mesure de son, que le Cheval mange, & on voit ces Chevaux profiter à merveille ; je n'en sçai point de raison, la seule expérience m'a fait voir que la méthode est assez bonne, quoique j'en ignore la cause.

S'il arrive que le Cheval perde trop de sang par cette saignée, il faut lever la tête au Cheval, attachant une corde aux pinces, comme pour donner un breuvage, d'abord le sang s'arrétera de lui-même.

J'ai vû mourir un Cheval d'un coup de corne, auquel on ne put arrêter le sang, ni avec du vitriol, ni avec un bouton de feu, ni avec quoi que ce soit ; le Cheval perdit tout son sang & mourut : j'ai appris depuis un remede qui l'auroit sauvé, & qui n'est qu'une bagatelle ; prenez la moitié d'une coque de noix, & appliquez sur l'ouverture de la saignée le vuide de la noix, pressez-la avec le doigt, & le tenez fortement contre le mal un quart d'heure, la coquille s'y attachera, & assurément le sang s'arrêtera, ce que tous les remedes n'auront pû faire.

On saigne aux ars pour les efforts d'epaule très-rarement, & même quand la galle est en ces parties-là, pourvû que la Lune ne soit pas dans les signes des Gemeaux ♊ & du Cancer ♋ ; en autre tems quand on pratique cette saignée, c'est avec les flammes,

Aux pâturons pour les entorses, maux de jarret & de genouil, prenant garde que la Lune ne soit dans le Verseau ♒, on saigne en ces endroits-là avec une flamme ou lancette si on veut.

On saigne en pince pour les solbatures, maux de jambes, enflures de jambes & nerfs foulés, si la Lune n'est pas dans les Poissons ♓ ; on saigne dans cette partie avec le boutoir & la renette.

Aux flancs pour tranchées, maux de ventre, & par fois pour le farcin, observant que la Lune ne soit pas dans la Vierge ♍, on saigne en cet endroit avec la lancette.

Au plat des cuisses, pour heurts & efforts des hanches, prenant garde que la Lune ne soit pas dans le Sagittaire ♐, on y saigne avec les flammes.

A la queue, pour la fiévre & la pouſſe, mais il faut obſerver que la Lune ne ſoit pas dans le Scorpion ♏, on ſaigne à la queue avec une longue lancette. CHAP. LXIX.

Quand on ſaigne un Cheval, il faut faire une grande ouverture à la veine, afin d'évacuer le ſang le plus épais & terreſtre; quand elle eſt petite, il ne ſort que le plus ſubtil, & la ſaignée nuit plus qu'elle ne profite.

J'ai fait ces obſervations de ſignes, qui ſont bonnes au cas que le mal vous donne le tems de choiſir le moment que vous voulez pour la ſaignée; mais ſi le mal preſſe, il n'y a ni ſigne ni conſtellation qui doivent empêcher la ſaignée.

Des précautions qu'on doit obſerver pour la ſaignée.

LE jour qu'on veut ſaigner le Cheval, on doit non ſeulement encore le laiſſer en repos, mais le jour auparavant & le jour d'après. CHAP. LXX.

Le jour de la ſaignée doit être beau & ſerein, comme je l'ai dit, & dans le croiſſant de la Lune, s'il eſt jeune, & paſſé le plein s'il eſt vieux: & en outre avoir eu le ſoin que votre Cheval ſoit bridé dès le matin, & ſans boire, & même ſans l'étriller, de crainte de remuer & d'agiter trop les eſprits; après on tire avec des flammes qui doivent être fort larges, environ trois livres de ſang, & on le laiſſe bridé deux heures après.

Les Allemands font courir leurs Chevaux avant la ſaignée, pour faire, diſent-ils, mêler le mauvais ſang, qui eſt comme la lie, & le tirer pêle mêle avec le bon; mais ils ſe trompent, parce que le ſang eſt rempli d'eſprits, qui agités & émûs par cette courſe, d'abord qu'on ouvre la veine, ſortent en abondance avec le ſang le plus ſubtil; & la ſaignée faite de cette maniere eſt plus nuiſible que profitable.

Si ceux qui pratiquent de faire courir leurs Chevaux avant la ſaignée étoient perſuadés de la circulation du ſang, ils ne ſeroient pas dans cette erreur, de croire que le ſang eſt dans les veines avec la même tranquillité que le vin qui eſt dans un tonneau, duquel la lie eſt au fond, & ſeroient aſſurés que toute la maſſe du ſang circule, auſſi-bien le ſubtil comme le plus épais; puiſque le ſang le plus épais ſort comme le ſubtil, ſans qu'il ſoit beſoin d'agitation pour l'y obliger, & au contraire, comme nous l'avons expliqué.

Ceux qui aiment les Chevaux leur font manger du ſon le jour avant la ſaignée, le jour d'icelle, & celui d'après, & ils doivent ces trois

CHAP. LXX. jours demeurer en repos, ou tout au moins celui de la faignée, & manger du fon ce jour-là.

En tirant du fang vous devez en regler la quantité, felon que le Cheval eft grand mangeur, & felon que les veines font pleines & ten-dues, & felon l'impetuofité avec laquelle il fort, ayant égard à la gran-deur de la maladie, aux forces, à l'âge & la faifon.

C'eft une maxime génerale, que fans de très-preffantes raifons il ne faut point faire de grandes évacuations, parce qu'il fe fait une trop grande diffipation d'efprits dont le Cheval eft affoibli; & les fonctions ne fe font pas fi bien, & il fe forme des crudités qui font la racine de plufieurs fortes de maladies.

Pour juger de la quantité & de la qualité du fang.

CHAP. LXXI. QUoique ce ne foit pas la pratique ordinaire des Maréchaux, de recevoir le fang du Cheval dans quelque vaiffeau, quand on lui ouvre la veine, il eft pourtant très-néceffaire, afin qu'on puiffe juger de fa quantité, & enfuite de fa qualité.

Quand on a ouvert la veine au Cheval, au lieu de laiffer tomber le fang à terre, il faut le recevoir dans un vaiffeau propre, duquel on aura mefuré la grandeur auparavant, pour fçavoir combien il contient de livres d'eau, pour pouvoir tirer autant de livres de fang dans le mê-me efpace: par exemple, on voit l'efpace qu'occupent deux pintes d'eau, le même efpace fera rempli par quatre livres de fang, car une chopine d'eau pefe une livre de fang: ayant tiré la quantité de fang qu'on a deffein d'évacuer, on le laiffera figer pour juger de fa quali-té: quoique le fang foit plus leger que l'eau, la difference eft de fi pe-tite conféquence, qu'il ne faut pas s'y arrêter.

On obfervera en faignant fi le fang flue doucement & lentement fans aucune impetuofité; & s'il adhere aux doigts en le maniant, c'eft un figne qu'il eft vifqueux, & propre à engendrer des obftructions: il faut fouvent faigner le Cheval, car ce fang eft une marque de réplétion.

Le fang qui écume fort, reçû dans une diftance médiocre, témoi-gne chaleur & agitation d'efprits, & l'on infere de-là qu'il eft échauffé ou de nourriture fuperflue, ou de travail violent, ou que le Cheval eft d'un temperament vigoureux; à ces Chevaux on doit réiterer la faignée, pour le moins deux fois l'année par précaution.

Quand le fang fe congele tôt & facilement après être tiré, y ayant grande quantité de fibres, c'eft un figne que la fubftance en eft craffe & terreftre.

S'il a peine à se congeler, elle est plus tenue & subtile.

Si le sang est fort sereux, c'est-à-dire, plein d'eaux, il signifie l'imbecillité des roignons, ou obstructions dans les veines, ou bien que les pores du cuir sont bouchés par quelque crasse faute d'être bien pansé, ce qui empêche l'insensible transpiration & évaporation des fumées, qui sont les excrémens de la derniere coction qui se fait dans l'habitude des parties.

Le sang qui est jaune en sa superficie, & noir au-dessous, témoigne être échauffé, & que la bile prédomine.

Le sang plein de flegme & d'eau, dénotte un Cheval de complexion froide & humide, & qu'il ne doit guéres être saigné sans néceffité.

Le sang plombé & de couleur de terre, dénotte que le Cheval est mélancolique, & qu'il faut saigner. Le sang des Asnes est de la sorte.

En un mot, si le sang est bien rouge, il signifie qu'il est bon; s'il est jaune, qu'il est bilieux; s'il est pâle & blanchâtre, qu'il n'est pas cuit & qu'il est plein de pituite; mais s'il est livide & verdâtre, qu'il est mélancolique & terrestre.

Pour bien juger du sang, étant reçu dans un vaisseau, il doit être mis en lieu où le soleil ne le desséche point, sans être exposé ni à la fumée, ni au vent, ni à la poussiere, ni à quoi que ce soit qui en puisse ôter le discernement.

Si le sang ne se peut cailler & congeler, il témoigne que le Cheval est plein de mauvaises humeurs, & qu'il a besoin de réiterer la saignée en petite quantité, & d'être purgé pour ôter la cacochyme, c'est-à-dire, les humeurs corrompues, qui par la putrefaction échauffent le sang des veines, & causent toutes sortes de maladies : c'est le pire de tous, & il ne faut pas saigner abondamment ces Chevaux-là, mais peu à peu, & purifier le sang, après avoir fait préceder les purgatifs.

Quand le sang est gluant & épais, & que le rompant avec les doigts d'abord il se rejoint & demeure ferme avec bonne couleur, il dénotte plenitude : & ainsi qu'il faut souvent saigner.

Si l'on vouloit goûter le sang, le doux est le meilleur & le plus naturel; s'il est insipide, il sera pituiteux & flegmatique; s'il est amer, il est bilieux & colerique; s'il est acide ou stiptique, il est terrestre & mélancolique; mais s'il est salé, il dénotte une pituite salée.

Il est bon de remarquer lorsque les Chevaux ont un égal besoin de la saignée & de la purgation, qu'il est plus à propos de commencer par la saignée, parce qu'elle rafraîchit, & peut empêcher que la purgation qui échauffe, n'enflamme les humeurs.

CHAP. LXXI. Le plus souvent un médicament purgatif émeut les humeurs qu'il n'évacue pas, & si vous saignez d'abord dans cette agitation d'humeurs ébranlées, les vaisseaux attirent d'abord dans leur capacité cette mauvaise humeur ébranlée & non évacuée, qui étant dans les veines, est capable de gâter le bon sang.

La saignée contribue beaucoup à faire connoître un Cheval; car elle découvre son tempérament, & l'humeur qui prédomine plus assurément que par un autre indice, ni de poils, ni d'autres choses; même l'on peut juger de sa santé intérieure, & de sa vigueur.

Méthode pour maintenir les Chevaux en santé.

CHAP. LXXII. CE n'est pas assez que de guérir un Cheval malade, il seroit plus glorieux & plus utile de l'empêcher de tomber malade; ce que Vegetius dit très-bien, *melius est diligenti studio custodire sanitatem, quàm ægritudinibus præstare remedia*, c'est-à-dire, qu'il est plus à propos d'entretenir avec soin la santé des Chevaux, que de les guérir lorsqu'ils sont malades.

Nous avons parlé de l'entretien des Chevaux en voyage, ou quand on est de séjour, des précautions néceſſaires; mais pour les médicamens dont il faut user pour prévenir les maux, nous n'en avons dit que peu de chose.

Ce même Auteur employe les Chapitres LVII. LVIII. LIX. & LX. à ordonner des breuvages pour donner dans le printems, dans l'esté, dans l'automne & dans l'hyver, pour conserver en santé les Chevaux toute l'année; mais comme cela est importun, je n'ai pas tenté ni éprouvé ces remedes.

Après avoir bien feuilleté les Livres, après avoir bien tenté des remedes de diverses façons, je n'en ai point trouvé de meilleur que celui que je vous propose, il m'a été communiqué par un Lieutenant de Cavalerie Allemande, ce qui m'a obligé de donner son nom à cette poudre. Il étoit si versé dans la cure des Chevaux, qu'il en achetoit de désesperés, où il réussissoit contre l'esperance des plus experts. Depuis mon retour d'Allemagne, j'ai trouvé le moyen de me servir de l'antimoine préparé pour les Chevaux, avec lequel non seulement j'ai prévenu les maladies, mais je les ai engraissés en peu de tems contre toute apparence, & lorsque leur peau étoit attachée aux os: si vous leur faites manger tous les matins dans du son mouillé deux onces de foye d'antimoine en poudre, fait comme je l'ai enseigné ci-devant, pendant une quinzaine de jours, vous préviendrez les ma-

ladies, & mettrez vos Chevaux en état de ſupporter les plus grandes fatigues, par les raiſons que j'ai expliquées au long, parlant de la compoſition. Je ne veux pas exagerer les utilités de cette poudre, mais je puis répondre qu'elle ne m'a jamais trompé, & que c'eſt le remede le plus efficace que j'aye vû pratiquer, pour prévenir les maladies des Chevaux, & même pour en guérir un grand nombre : ce ſont les véritables moyens pour préſerver les Chevaux des maux de tête, ceux qui en ont pris, en ont été heureuſement préſervés. CHAP. LXXII.

La préparation de la poudre du Lieutenant eſt difficile ; c'eſt pourquoi il faut s'adreſſer à un Apoticaire intelligent & fidele qui la compoſe, ſans y épargner ni peine ni diligence, ſi vous ſouhaitez qu'elle ſoit bien faite, ou faites la vous-même, ou voyez-là faire, ou ſoyez certain que celui auquel vous vous confiez eſt fidele. La poudre eſt telle.

Poudre du Lieutenant préſervative & curative de pluſieurs maladies.

Cette poudre ſe doit faire plutôt en Eſté qu'en Hyver : prenez feuilles de ſauge & de chardon beni ſéchées à l'ombre, de chacune trois onces, racine d'ariſtoloche longue & feuilles de véronique, de chacune deux onces, auſſi ſéchées à l'ombre, mettez-les en poudre aſſez groſſiere, & mettez le tout bien mélé dans une terrine de grais, ou de terre verniſſée, vous les imberez avec de bon eſprit de vin, & remettrez ſur la terrine une autre pour la couvrir, luttez bien les jointures : mettez ces deux terrines au ſoleil ſi c'eſt en eſté, & en hyver en lieu chaud, comme eſt la chaleur d'un poëſle, ou au four lorſqu'on a tiré le pain.

Quand la poudre ſera ſéche, il faudra la réimbiber avec de nouvel eſprit de vin juſqu'à trois fois, & la faire ſécher toujours bien couverte, comme nous venons de dire : en même tems il faut préparer l'autre comme il ſuit.

Prenez ſuc de régliſſe, racine d'enula campana, & du guy de chêne, ou la zédoire à ſa place, de chacune trois onces, de gentiane quatre onces, bayes ou grains de laurier, anis & cumin, de chacun deux onces, racine d'angelique de Boheme ; deux onces de cruciata, ou morſus Diaboli ; ſi l'on ne trouve l'une de ces deux, prenez de la racine d'eſquine deux onces, pilez & mêlez le tout bien en poudre, & le mettez dans une terrine de même que la précedente, pour l'imbiber avec la décoction ſuivante.

Prenez guy de poirier, de pommier, ou de chêne, & des racines

CHAP. LXXII. de mauves concaffées, autant de l'un que de l'autre ; puis la moitié autant de l'herbe nommé pulmonaire, ou celle de pas d'âne fraîche, s'il se peut, faites du tout une décoction avec du vin blanc vieil, faites cuire pendant une demie heure les racines avant les feuilles, puis ayant coulé le tout, imbibez-en vos poudres, ensorte qu'elles soient toutes moëtes, puis couvrez la terrine avec une autre bien juste, & luttez les jointures, mettez cette terrine au grand soleil, ou à une chaleur moderée de fourneau, jusqu'à ce qu'elle soit desséchée, ou au four à la sortie du pain, rehumectez-la une seconde fois avec la méme décoction, & les laissez sécher de rechef, le tout bien couvert & lutté ; à la troisiéme fois imbibez cette poudre avec de l'esprit de vin, puis la laissez sécher toujours entre deux terrines, & mêlez la premiere poudre de l'autre terrine avec celle-ci ; le tout bien sec sera pilé & gardé dans une fiole ou un sac de cuir, la poudre bien pressée, comme une chose précieuse & excellente.

L'usage de la poudre du Lieutenant.

Lorsque l'on veut préserver un Cheval des incommodités qui lui pourroient survenir, il faut de trois mois en trois mois, ou de six mois en six mois au plus tard, donner au Cheval dans deux mesures de son deux cueillerées, ou une once & demie, poids de marc, de cette poudre, ayant mouillé le son avec de l'eau, afin qu'elle s'y attache, & le laisser ensuite deux heures sans manger, & continuer cinq ou six jours ; elle coupera chemin à beaucoup de maladies.

Si un Cheval est dégoûté, donnez-lui une prise de cette poudre en la maniere suivante : faites-le jeûner six heures, & mêlez deux cueillerées, ou une once & demie de la poudre, avec demi-septier de vin blanc, & autant d'urine d'enfant sain, donnez-les au Cheval, qui doit être encore six heures sans manger.

Si le Cheval a l'œil mauvais, le poil herissé, & qu'il ne soit point guai contre son ordinaire, donnez-lui une prise de cette poudre.

Elle est excellente pour toutes tranchées, pour les avives & pour les douleurs de ventre, en donnant une prise quand on s'apperçoit du mal.

Elle est bonne pour les Chevaux morfondus, qui jettent & qui toussent.

Pour les rhumes, vraies & fausses gourmes.

Pour les maux de tête, elle les guérit infailliblement, si elle est prise tout dans le commencement du mal, d'abord qu'on connoît que le Cheval perd le manger.

Pour

Pour les Chevaux qui ont beaucoup souffert à l'armée, ou qui ne peuvent s'engraisser, elle leur fera des merveilles. CHAP. LXXII.

Finalement pour tous les maux qui viennent de causes froides, de crudités & d'indigestions.

On la donne dans l'avoine, dans le son, ou plus à propos dans du vin blanc & de l'urine d'enfant, comme nous avons dit : cette poudre a plusieurs autres vertus que vous découvrirez par son usage.

Des noms & vertus des Onguents, Emplâtres, Huiles & Eaux dont on se sert communément aux Chevaux.

LES quatre onguents chauds sont, l'onguent Aregon, le Martiatum, l'Althea & l'Agrippa. CHAP. LXXIII.

Les quatre Onguents chauds.

L'onguent Aregon a pris son nom de son effet, car Aregon signifie en Arabe auxiliere : ses vertus sont d'échauffer, d'attenuer & de digerer ; il est très-bon aux maladies froides des nerfs.

Le Martiatum porte le nom de celui qui l'a inventé ; il est bon pour le cerveau refroidi, & particulierement à ramollir les tumeurs dures, & aux affections froides des nerfs & jointures.

L'Althea a pris son nom de ce qui en fait la base, qui est la guimauve ; il échauffe, humecte, lenit, digere, chasse l'intemperie froide, profite aux nerfs endurcis, corrige ce qui est trop sec, & remedie aux humeurs crues contenues dans les muscles.

L'Agrippa a pris son nom du Roi de Judée ; il est propre à amollir, il attenue & incise puissamment, discute les tumeurs œdemateuses, il est propre à toutes les vieilles douleurs de nerfs.

Les quatre Onguents froids.

Les quatre onguents froids sont l'Album Rhasis, le Rosat de Mesué, le Populeum, & le Refrigerant de Galien.

L'Album Rhasis est propre pour les échauffures, excoriations & enlevures de cuir, aux frottemens & ulceres par chaleur, intemperie & trop de chaleur d'une partie, & autres vices du cuir.

L'onguent Rosat appaise les inflammations & les heresipelles.

Le Populeum ne dure qu'un an en sa bonté, car sa vertu rafraîchissante se perd par le tems, & la chaleur de la graisse qui y entre, surmonte la fraîcheur des autres ingrédiens : il provoque le sommeil, profite aux fievreux, aux douleurs de tête causées de chaleur, si on en frotte le front & les tempes ; il est très-bon dans les lavemens pour rafraîchir, depuis deux onces jusqu'à quatre.

L'onguent Refrigerant de Galien rafraîchit puissamment.

Il y a encore des emplâtres & des onguents fort en usage parmi les

CHAP. XXXIII. Chevaux, à sçavoir le Diachylum magnum, qui amollit les duretés, résout les enflures, ou les amene à supuration : le Nutritum autrement Tripharmacum, lequel est propre aux vices du cuir, & à dessécher les ulceres; l'unguentum de Bolo, lequel rafraîchit, astreint & corrobore; il est bon au commencement des fluxions chaudes, sur tout aux heresipelles : le Pompholix pour les encloueures ou clouds de rue, & outre cela il desséche les ulceres ; l'onguent Stiptic pour les Chevaux ausquels le fondement sort par la violence de quelque effort.

Des autres Onguents & Emplâtres pour les Chevaux.

CHAP. XXXIV. L'Emplâtre de Melilot ramollit toute dureté & discute les vents, Le Basilicum fait suppurer en détergeant.

L'Unguentum Rubrum incarne, appaise la douleur, & fait guérir les playes.

L'Egyptiac, qui déterge les ulceres & les fistules, ôte la pourriture & mange la chair morte plus puissamment que l'Apostolorum, & desséche les playes.

L'emplâtre divin est bon pour les ulceres malins, il consume leur pourriture, & avance la maturité aux tumeurs.

Je vous enseignerai ici un emplâtre pour ôter la douleur que causent les cors des pieds aux hommes, que j'ai toujours vû très-bien réussir. Prenez trois gros d'emplâtre divin, faites-le fondre dans une cuilliere à pot de cuivre, avec plein une petite cuilliere de bouche d'huile d'olive, afin que l'emplâtre ne se brûle pas en fondant ; étant fondu ôtez du feu, remuez jusqu'à ce qu'il se lie en refroidissant, lors ajoûtez un gros de bon sublimé doux en poudre fine, & remuez hors du feu jusqu'à ce que le tout soit froid, faites un petit emplâtre que vous lierez sur le cors; au bout de vingt-quatre heures ayant ôté l'emplâtre, vous ôterez avec l'ongle ce que vous pourrez ôter du cors, & remettez le même emplâtre, assurément le second jour vous n'aurez plus de douleur : au bout de quatre jours, remettez un nouvel emplâtre, & continuez à le gratter avec l'ongle toutes les vingt-quatre heures, à la fin vous l'ôterez entiérement, & dès le second jour vous n'aurez plus de douleur.

L'emplâtre Oxicreum amollit les duretés, dissipe les douleurs de la cause froide.

L'Aureum pour aglutiner & incarner, & pour appaiser la douleur, comme aussi pour faire croître la corne des pieds.

L'emplâtre de Bethonica, est propre aux playes & ulceres de la tête,

Le Diapalma, que les Apoticaires appellent Diachalciteos, un grand mot pour étourdir les gens; il arrête les fluxions & guérit les ulceres. CHAP. LXXIV.

L'onguent de Montpellier pour les grosseurs, & pour fortifier.

L'onguent du Duc, pour inflammations avec chaleur, & pour les enflures.

L'onguent Oppodeldoc, pour les épaules desséchées, & Cheval entr'ouvert,

Onguent de l'Hermite, admirable pour les playes des Chevaux.

L'emplâtre de M. Curty, pour les encloueures, cloux de rue, &c.

Onguent de plantin pour la corne cassante, & faire croître le pied.

Ces six dernieres compositions sont le plus en usage pour les Chevaux, & sont décrites à la premiere Partie de ce Livre, comme on pourra voir à la Table Alphabetique qui est à la fin de ladite premiere Partie.

Je mettrai le savon noir, quoiqu'il ne soit pas au rang, ni des onguents, ni des emplâtres; mais comme c'est un puissant résolutif pour les enflures & les tumeurs, & même qui est excellent pour sécher les eaux des jambes des Chevaux, j'ai crû qu'il devoit avoir ici une place.

Il y a plusieurs autres onguents & emplâtres dans la premiere Partie de ce Livre qui sont presque tous de mon invention; il y a une infinité de descriptions d'huiles, d'onguents, d'emplâtres, & autres, dans Bauderon, du Renou, Scroderus, dans les Oeuvres de la Framboisiere, & dans le nouveau Dispensaire de Zwelfer, & plusieurs autres, qui enseignent leurs compositions & les vertus qu'ils contiennent.

Des Huiles desquelles on se sert pour les Chevaux.

L'HUILE de violette ôte les inflammations, tempere la chaleur d'une apostume, & appaise les douleurs. CHAP. LXXV.

L'huile de lys échauffe & résout, & digere les humeurs qui excitent les douleurs.

L'huile d'iris appaise les douleurs froides, & aide à la suppuration des tumeurs; il penetre plus puissamment, résout mieux que l'huile de lys, mais il est moins anodin.

L'huile rosat est bonne aux inflammations, elle arrête les fluxions, & est bonne pour arrêter l'impetueux mouvement des humeurs.

L'huile rosat Omphecin, rafraîchit plus que la précedente, elle est excellente aux douleurs de cause chaude, & fortifie l'estomac

& les viſceres, & eſt aſtringeante.

L'huile de Camomille & de Melilot, échauffe & réſout médiocrement, appaiſe les douleurs de cauſe froide, & fortifie merveilleuſement les nerfs.

L'huile d'Hippericum, que nous appellons Mille-Pertuis, eſt le vrai baume des parties nerveuſes, il guérit les brûlures & les encloüeures, & eſt anodin & fait piſſer.

L'huile de laurier, de la véritable, & non de celle qu'on vend à Paris, où il n'y a que le quart d'huile de laurier, & les trois quarts de graiſſe de pourceau, & à laquelle on donne la couleur verte avec un peu de vert-de-gris en poudre ; ce n'eſt pas de celle-là dont je parle, mais de la vraie huile de laurier, qui réſout puiſſamment & qui ſoulage les indiſpoſitions froides de toutes les parties, & particulierement des nerfs & des jointures.

L'huile de ſemence d'Hiebles appaiſe toutes les douleurs des jointures, & diſſipe la pituite craſſe.

L'huile de lumbris eſt bonne pour les nerfs & pour toutes douleurs de jointures, elle eſt anodine.

L'huile de Rhuë eſt réſolutive, elle échauffe & attenue les humeurs craſſes, chaſſe les vents, elle eſt propre pour la colique & convulſions.

L'huile de Marjolaine, pour les nerfs, affections froides du cerveau.

L'huile de Gabian eſt un ſuc huileux ou plutôt un Bithume qui ſort avec l'eau d'une ſource près de Béziers en Languedoc ; il eſt chaud comme ſont toutes les petrolles, deſquelles Dioſcoride diſcourt amplement : celui-ci eſt bon pour les encloueures, cloux de rue, &c. il fortifie, réſout & attenue les humeurs viſqueuſes & craſſes ; il eſt bon pour les nerfs & pour toutes les douleurs froides.

L'huile de Petrolle eſt plus penetrante que le Gabian, elle a les mêmes effets : mais elle cauſe plus d'inflammation & d'enflure ; elle eſt bonne pour les efforts d'épaules, de hanches, & autres parties charnues, où il faut penetrer les chairs & diſſiper les humeurs qui ſont ramaſſées.

L'oleo di ſaſſo eſt une ſorte de Petrolle claire, comme de l'eſſence ; il ſe trouve dans les Etats du Duc de Modene, on le vend auſſi communément à Parme comme à Modene ; c'eſt une ſorte de Petrolle qui eſt rare en France ; mais il eſt auſſi penetrant qu'aucun, étant compoſé de parties fort ſubtiles : il eſt admirable pour toutes les douleurs froides ; il réſout puiſſamment, mais il en faut uſer avec diſcrétion, car il eſt fort chaud.

L'eſſence de Thérébentine eſt excellente aux parties nerveuſes,

aux efforts des jointures ; mais il n'en faut pas appliquer plufieurs fois en un endroit, car elle brûleroit tout le cuir, & le feroit tomber par pieces. CHAP. LXXV.

Il y a plufieurs autres fortes d'huiles ; mais comme il feroit ennuyeux d'écrire ici toutes leurs vertus, fi vous défirez les fçavoir, & de plus les compofer, voyez la table de la premiere Partie de ce Livre, ou bien lifez les Auteurs que je vous ai citez, ou Joubert, Rondelet, & quelques autres.

Les eaux diftillées pour guérir les Chevaux.

POUR les maux des yeux, on fe fert des eaux d'éclaire, d'euphraife, de fenouil, de rofes & de chevre-feuille. CHAP. LXXVI.

Pour la poitrine & les poulmons, de celle de bardane, de camomille, d'enula-campana, de pas-d'afne & de violette.

Les eaux cordiales, font celles de chardon beni, de bouroche, buglofe, rofes, violettes, qui font les quatre fleurs cordiales.

Comme auffi les eaux de fcorfonnere d'Efpagne, d'*Ulmaria* ou Reine des prez, de fcabieufe & autres dont l'ufage eft admirable dans les fiévres des Chevaux.

Les eaux pour le foye, font celles d'agrimoine, & de lapatum-acutum.

Les eaux qui font uriner, font celles de racine de perfil, de reffort, de graine de geniévre, de parietaire & de grenil.

Celles qui provoquent les fueurs, font celles de chardon beni, d'ulmaire & de petafites.

L'eau vulneraire & l'eau feconde, pour les plays baveufes ; car elles ôtent la démangeaifon.

Voilà fommairement les onguents, emplâtres, huiles & eaux defquels on fe fert plus commodément aux Chevaux, comme nous avons enfeigné, & celles qui font exprès appropriées au tempérament des Chevaux, comme vous l'avez vû, ou vous l'avez pû voir dans la premiere partie de ce Livre.

Pour peindre les queues & crins des Chevaux en couleur de feu, qui conferveront leur couleur fort long-tems.

DEPUIS la troifiéme impreffion de ce Livre on a commencé à peindre les queues & les crins des Chevaux en couleur de feu, comme le pratiquent les Hongrois, les Polonois & Cravattes. Cette CHAP. LXXVII.

CHAP. LXXVII. couleur rouge fait un affez bel effet fur le blanc. J'ai crû que le Lecteur n'aura pas défagreable d'en trouver ici la méthode facile, laquelle j'ai fouvent experimentée & à peu de frais. Il faut notter qu'il n'y a que les crins blancs qui puiffent prendte cette couleur, & de quelque poil que foit le Cheval, il n'importe; s'il a la queue blanche, elle prendra la couleur, mais les poils noirs demeureront noirs, & ne prendront aucune couleur que la naturelle; le fecret eft tel.

Prenez deux onces d'une racine qu'on trouve chez les Epiciers, nommée Rubea Tinctorum, concaffez-la groffierement, & la mettez dans un pot de terre neuf, avec trois demi-feptiers de vin rouge, & un petit verre d'huile dolive ou de noix, mettez la queue ou le crin du Cheval dans le pot, & bouchez bien le haut avec des torchons, afin que rien n'éxale; mettez un réchaud plein de braife fous le pot, fouflez & tenez-la jufqu'à ce que la liqueur ait bouilli un quart-d'heure, & afin que le Cheval ne reffente pas la chaleur du feu, il faut tenir un ais entre les cuiffes du Cheval & le réchaud ou la terrine, & prendre garde qu'il n'y ait que le poil de la queue dans l'eau, & nullement le tronçon: quand le tout aura bouilli un quart-d'heure, ôtez le crin ou la queue, & tout d'abord lavez-la dans un grand feau d'eau, elle fera d'une belle couleur de feu; que fi elle n'eft pas affez haute en couleur, vous pouvez la remettre dans le même pot, & faites bouillir encore un quart-d'heure, puis laver comme auparavant, cette couleur tiendra auffi long-tems que le poil durera, quoiqu'on lave la queue tous les jours.

Je crois que la racine d'orcanette feroit le même effet: je ne l'ai pas éprouvé; mais comme elle a la faculté de teindre en rouge tout comme le Rubea Tinctorum, il y apparence qu'elle réuffiroit; il eft aifé d'en faire l'épreuve.

Pour teindre le crin & la queue en couleur d'or ou jaune.

Il y a une racine nommée Terra Merita, laquelle étant mife en ufage comme la précedente, teindroit en jaune comme il y a apparence, néanmoins je ne l'affurerai pas, ne l'ayant pas mis en pratique; l'effai n'en coûtera guéres, fi vous le pratiquez de même que la précedente recette avec le vin & l'huile.

J'avois promis dans ce Livre de donner une invention pour faire une pelote au front, ou une marque blanche; mais j'ai vû qu'elle réuffiffoit fi mal, que je ne vous confeille pas d'en chercher des méthodes; car les Hollandois qui les pratiquent tous les jours pour rendre pareils leurs Chevaux Zains, avec ceux qui ont la pelote, gâtent

fort souvent leurs Chevaux, plus qu'ils les embellissent : ainsi sans être garant de quoi que ce soit, si vous avez ce dessein, je vous dirai qu'ils font cuire un gros oignon sous la braise, étant presque cuit ils le fendent, le trempent dans de l'huile de noix bouillante, & l'appliquent aussi tôt du côté qui est plat, sur l'endroit où ils veulent faire la pelote ; ils laissent l'oignon une demie-heure, puis ils l'ôtent & graissent l'endroit avec de l'onguent rosat : l'escare tombe & il revient quelques poils blancs ; mais la cicatrice reste au milieu sans poil, comme on le peut voir à tous ceux qu'on a voulu marquer de la sorte. CHAP. LXXVII.

DISCOURS DU HARAS.

Et la maniere d'élever de beaux Poulains.

C'EST une chose connue de tout le monde, que la bonté des Chevaux dépend en partie d'une bonne race & de la bonne nourriture qu'ils prennent dans leur jeunesse ; on fera une bonne race avec de beaux & bons Estalons, & des Jumens poulinaires de même : la bonne nourriture dépend de l'endroit où ils sont nourris, & de la maniere dont ils le sont, & comme quoi ils sont gouvernés dans leur jeunesse. CHAP. LXXVIII.

Ces connoissances sont fondées en partie sur le raisonnement, mais l'experience est la grande maîtresse, qui seule peut appuyer le raisonnement, & sans ce fonde d'experience toute la science y est assez infructueuse, elle ne peut être possedée que par ceux qui ont des Haras, ou qui en ont gouverné : des uns ou des autres peu ou point ont pris le soin d'en laisser quelque chose au Public, pour moi j'en sçai ce que la curiosité de m'en informer m'en a enseigné, dans les endroits où il y a eu des Haras ; j'ai fait aussi quelques remarques des Poulains que j'ai vû élever ; mais cette connoissance n'étant pas assez entiere pour la donner au Public, j'ai cherché avec soin les Auteurs qui ont écrit en notre langue, entre lesquels il n'y en a aucun qui instruise plus particulierement que Monsieur le Duc de Neuwcastle, l'un des plus accomplis Seigneurs d'Angleterre, lequel a toujours eu une très-belle écurie, dans laquelle on a vû des Chevaux parfaitement manier à tous les plus beaux airs ; depuis fort long-tems il a eu tout le soin imaginable pour avoir dans ses Haras des Chevaux excellens & capables de réussir ; & comme il en faisoit son principal divertissement, il n'a pas oublié d'y apporter toutes les

précautions qui pouvoient lui donner ce plaisir, & d'autant plus facilement qu'il n'a épargné ni dépense ni soin pour y réussir : il avoit par son experience la connoissance des moyens pour y parvenir ; aussi a-t'on vû sortir de ses Haras de très-beaux Chevaux, non seulement pour fournir ses écuries, mais encore pour en gratifier ses amis. Il est donc à présumer que ce qu'il en a donné au Public ne peut manquer d'être excellent : mais comme son Livre est rare, & que difficilement le peut-on recouvrer, tant à cause du prix excessif qu'il se vend, qu'à cause qu'il s'en est tiré très-peu d'exemplaires dans son impression, & que pour un petit discours qui sera nécessaire à ceux qui ont la curiosité d'avoir un Haras, tout le monde n'est pas d'humeur d'acheter un gros Volume qui traite de beaucoup de belles choses pour un Ecuyer, mais peu nécessaires à un particulier ; j'ai crû servir utilement le Public, si je lui donnois ce qu'il nous en a écrit comme une très-bonne chose, fondée sur une experience de longues années.

Jean Taquet a écrit assez bien du Haras, il a donné de très-bonnes remarques, la plupart tirées des anciens Auteurs, comme d'Aristote, Pline, Xenophon,&c. mais cet ancien usage s'est perfectionné, comme on le verra ci-après. Je rapporterai fidelement ce qu'en a écrit Monsieur le Duc de Newcastle, & vous expliquerai l'ordre qu'il tient pour instruire son Lecteur, déclarant que je ne prétends aucunement m'attribuer la gloire de ce qu'il en a dit, crainte de tomber dans le défaut d'un Auteur moderne, qui ayant été blâmé de ce qu'il avoit donné au Public un Traité tiré mot à mot d'un de nos Auteurs, sans avoir dit le nom dudit Auteur, ni dans quel Livre il l'avoit pris, pour s'excuser, il a voulu dire que j'en avois fait autant du Traité du Haras de Monsieur le Marquis de Newcastle ; mais le Lecteur pourra discerner facilement la difference qu'il y a de nommer de bonne foi l'Auteur dont on a tiré ce qu'on a dit, & de lui en rapporter tout l'honneur, ou de donner un Traité sans en nommer l'Auteur pour se l'attribuer, & le débiter comme une chose à nous : mais finissons cette disgression.

Monsieur le Duc de Newcastle commence par le choix d'un bon Estalon, comme le fondement du Haras, & auquel beaucoup de gens manquent, en ce qu'ils ne les cherchent ni bons ni beaux, mais seulement à bon marché, sans considerer s'il est trop vieux, ou trop jeune. C'est se tromper soi-même d'acheter quelque vieille rosse qui n'en peut plus ; car après avoir attendu quatre ou cinq années le Poulain qui en est venu, on connoît qu'il ne vaut pas la nourriture, puisqu'un méchant Cheval coûte à nourrir tout comme un bon. C'est

le

le temps & la nourriture qui font confiderables ; on perd l'un & l'autre, lorfqu'on achete un mauvais Eftalon ; au lieu qu'en faifant tout d'un coup la dépenfe d'un bon Eftalon, on retire fon argent avec ufure. *On a très-bien reconnu cette verité depuis quelque temps, & notre invincible Monarque, duquel les foins s'étendent fur tout, a fait diftribuer de beaux & bons Eftalons dans tous les endroits où il y a moyen d'élever des Poulains, afin qu'ayant par fon moyen peuplé fon Eftat de bons Chevaux, il ne foit pas obligé d'envoyer chercher dans les Pays étrangers des Chevaux qu'on peut fort bien élever en France ; pourvû qu'on ait de bons Eftalons, & c'eft à quoi il a amplement pourvû.*

Par exemple, il fort de la baffe Bretagne tous les ans huit à dix mille Chevaux affez communs ; mais les meilleurs viennent de ces trois Evêchez TREGUIER, LEON, CORNOÜAILLE, *fur tout Treguier en eft la pepiniere : car on tient pour affuré qu'il y a plus de vingt mille Cavalles dans ce feul Evêché ; jugez de cela que fi on avoit eu de beaux & bons Eftalons au lieu des Chevaux qui fervent pour des Chaffes-marées & pour des fourgons, on y éleveroit des Chevaux propres pour fervir à la guerre, à la chaffe, & aux équipages des grands Seigneurs, defquels le particulier & le public tireroient un notable avantage, & au triple de celui qu'il en a eu jufqu'à préfent.*

Pour parvenir aux choix de l'Eftalon, le Duc de Newcaftle explique la diverfité des poils & des marques des Chevaux, & déclame extrémement contre toutes les conjectures qu'on en peut tirer, les faifant paffer pour une rêverie & une grande abfurdité. Il confeille toutefois de prendre l'Eftalon & la Jument Poulinaire de bon poil, & de bonne marque, approuvant en ce point ce qu'il condamne fi fort, s'attachant feulement à la connoiffance qu'on peut avoir d'un bon Cheval en le montant fouvent, & le faifant monter. Il eft vrai qu'on fe tromperoit bien fort, & fur la conjecture feule du poil & des bonnes marques, fi on achetoit un Eftalon, fans autre connoiffance de caufe, & fans l'avoir effayé : mais le choifir tel qu'on le peut fouhaiter pour fa vigueur, en le montant & l'effayant, fans qu'il ait le bon poil & bonne marque, c'eft ce qu'il ne confeille pas. Il faut donc conclure qu'après avoir bien déclamé (par une humeur particuliere de paroître fingulier & plus entendu que les autres) contre les poils & les marques, il eft enfin obligé de confeiller qu'on prenne un beau & bon Eftalon, de bon poil & de bonnes marques, pour donner bonne teinture aux Haras ; fi le poil n'y faifoit rien, pourquoi chercher cette bonne teinture ?

Vous verrez ce qu'il en dit aux difcours fuivans, lefquels quoique d'un affez mauvais langage, étant traduit de l'Anglois, où il a été

CHAP. LXXVIII. composé par un Walon, qui a fait beaucoup de fautes contre la diction Françoise, j'ai seulement changé quelques mots pour le rendre plus intelligible, & ai ôté ceux que j'ai jugé superflus, n'étant que des répetitions inutiles, & le tout d'une maniere qu'assurément M. le Duc lui-même le lisant, avoueroit que j'ai eu raison de le faire, n'ayant nullement changé le sens du discours, ni la force de la phrase: il y a des endroits où j'ai ajouté des remarques que j'ai crû utiles au Lecteur, elles sont en lettres italiques, afin qu'on puisse distinguer ce qui est de moi, & ce qui est de l'Auteur: il commence en cette maniere.

De la diversité du poil, & des marques des Chevaux.

CHAP. LXXIX. PLusieurs Cavaliers qui ont écrit sur cette matiere, ont plus brouillé de papier à montrer leur Philosophie naturelle qu'à montrer leur art en la Cavalerie, lorsqu'ils enseignent que le poil & les marques des Chevaux ont un rapport avec les Elemens & servent à faire connoître leur temperament & leurs dispositions. Ils veulent que celui qui a un tel poil, joint à une telle marque, participe plus de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu; mais comme il y a des Philosophes qui dénient l'existence du feu élementaire dans ce monde sublunaire, il ne resteroit que trois élemens; ainsi le fondement qu'on a fait de la correspondance qu'il y a des poils aux quatre élemens, demeureroit fort embarassée; les autres disent que tout le monde n'est qu'une matiere mise dans le mouvement, ainsi le mouvement fait tout: les Philosophes anciens disent que notre vie est maintenue par la composition des quatre élemens; pour moi je crois que notre vie est maintenue par le boire & par le manger: si à ce boire & à ce manger les quatre élemens contribuent, certes je le leur laisse à disputer; les Chimiques disent que toutes choses sont composées de sel, de souffre & de mercure; mais comme mon dessein est d'écrire des Chevaux, je laisse la Philosophie naturelle, puisque dans toute ma longue experience, j'ai trouvé leurs régles aussi trompeuses que les pronostics des Almanachs, qui dans le circuit de l'année se trouvent aussi souvent faux que véritables; car je prends justement le contraire de tout ce qu'ils ont dit, & il se trouve que j'ai aussi souvent raison qu'eux: ce ne sont donc que de pures bagatelles & fausses conjectures, d'où je conclus qu'il faut qu'un Cavalier monte un Cheval plusieurs fois, & j'oserois dire qu'il pourra en donner un meilleur jugement que celui qui raisonne en Philosophe par le poil, & par les élemens, d'autant que c'est proprement faire le Charlatan. *S'il m'est permis de dire mon avis sur ce qui est dit ici des poils*

& des marques, je crois que la conjecture qu'on peut tirer d'iceux, jointe à ce qui est prescrit ci-après pour connoître le Cheval, en donnera assuré-ment une plus entiere connoissance. Il se faut indispensablement attacher à l'une & à l'autre en faisant choix d'un bon Estalon. CHAP. LXXIX.

Les marques des Chevaux, soit étoile, soit épie, soit tout ce qu'on voudra, ne sont qu'autant d'absurdités: comme encore de ce qu'on dit qu'il y a quatre bonnes marques, & sept mauvaises aux Chevaux qui ont les pieds blancs: la premiere est celui qui a le pied hors du montoir de devant blanc, qui est bonne, la seconde bonne marque est de celui qui a le pied du montoir de derriere blanc, & les autres trop ennuyeuses à décrire, puisque cela semble une espece de conjuration ou de sortilege, mais très-ridicule & très-fausse; si ces marques succedent par hasard, ce n'est pas le pied blanc qui en est la cause, mais l'abondance d'esprits qui est au Cheval. *M. le Duc a raison de dire que ce n'est pas le pied blanc qui a fait choisir le Cheval, mais ce pied blanc par une longue experience nous a fait connoître que ceux qui l'avoient ont très-souvent fort bien réussi.* La meilleure regle donc est de le monter & éprouver plusieurs fois avant qu'en donner son jugement, parce que le meilleur Cavalier du monde, s'il n'a une experience consommée, peut être trompé, en voyant un autre monter à Cheval: qui plus est, il peut être trompé en le montant lui-même, particulierement si c'est un jeune Cheval, d'autant que sa force & ses esprits se changent extrémement avec l'âge; tout de même que fait un Garçon lorsqu'il devient Homme, excepté que le Cheval est plutôt parvenu à la perfection de sa taille qu'un Homme, aussi est-il plutôt détruit.

Considerons quelles sont les meilleures, ou pour le moins les plus belles diversités du poil: car on doit être très-soigneux du poil d'Estalon pour donner bonne teinture au Haras. Les opinions du poil d'un Cheval different autant qu'il y a de differens esprits; il s'en trouve pourtant quelques-uns qui plaisent à la plupart des Hommes; comme par exemple le bay clair avec le crin, la queue, les jambes & la raye noire, & outre cela l'étoile au front: le bay chatin, ou comme on dit, le bay écarlatte, ou bay cerise, avec les deux pieds de derriere blancs, & la porte au front; le rouan bien marqué, & encore mieux le rouhan Cavasse de Maure: le gris pommelé fort obscur, lequel ne deviendra point si-tôt blanc: le noir marqué en tête: j'ai vû un Isabelle marqué au crin, queue, jambes & raye noire bien marquée en tête, qui paroissoit gentil, un Isabelle aux crins & queue blancs bien marqué, qui étoient tous deux très-bons & trés-braves Chevaux: l'alzan n'est pas un mauvais poil, pourvû que le Cheval soit bien marqué & ait les crins, la queue & les jambes noires: l'*alzan brûlé est le meilleur de tous les*

CHAP. LXXXIX.

poils. Les pies ne me plaisent pas : un véritable pie doit être blanc & noir : j'ai vû de très-beaux Chevaux blancs qui avoient les yeux & les narines noires : le gris cendré n'est pas un mauvais poil : le gris moucheté est très-beau : *le gris Truité est excellent*. Il y en a peu de ces poils jusqu'à ce qu'ils viennent sur l'âge. J'ai vû de beaux Chevaux gris de fer, quoique le poil ne soit pas excellent : le gris rouge est très-bon : le fauve n'est pas un mauvais poil, pourvû qu'il soit bien marqué, avec le crin, la queue & les jambes noires. J'ai vû des Chevaux bien mêlés de poil blanc, qu'on appelle *Rubicans*, & le crin mêlé de même, avec le crin & la queue noire, qui sont très-bons : le jugement du poil est selon la pensée des hommes, parce que de tous poils il y a de bons Chevaux comme aussi de toutes marques, & des méchans tout de même, tellement que le seul moyen de les connoître, c'est de les éprouver.

Personne en France de ceux qui connoissent les Chevaux, n'a jamais douté que le bon poil ne soit un préjugé de la bonté d'un Cheval, l'experience nous fait voir cette vérité tous les jours ; mais comme il peut être trompeur, il faut la joindre avec les autres choses qui nous font juger de la bonté d'un Cheval, & sur l'un & sur l'autre on pourra donner un jugement plus certain, que si l'on consideroit tous les poils également bons.

Quelques-uns disent qu'il n'y a eu jamais bon Cheval de mauvais poil, voulant dire, qu'il importe peu du poil, pourvû que le Cheval soit bon ; mais il est certain qu'un bon Cheval peut être de mauvais poil : car on peut avoir un bon habit de velours qui sera de mauvaise couleur : mais enfin je conclus que le poil n'est pas grande chose : je désirerois pourtant qu'on choisit pour Estalon une des premieres sortes de poil ; *sçavoir le bay clair, avec le crin, la queue, les jambes, la raye noire, & la pelote au front : le bay écarlatte, ou bay cerise ou bay châtain à miroir, avec la jambe de derriere du montoir blanche, ou toutes les deux de derriere, & l'étoile au front : le Rouhan Cavessé de Maure ou Cap de Maure, le noir marqué en tête ; le gris pommelé très-brun, le gris rouge (pour mettre auec les Cavalles grises & blanches seulement ;) l'alzan brûlé avec la pelote au front, l'Isabelle, aux crins, queue, jambes & raye noire, avec la pelote au front, peuvent passer pour un excellent poil d'Estalon ; les autres Chevaux sont bons, mais j'estime ceux-cy les meilleurs pour l'excellence de leur poil. Je défere infiniment au sentiment de Monsieur le Duc ; mais j'ai toujours oui estimer pour Estalons, les Chevaux du poil que je viens de dire.*

De la taille du Cheval, & des Chevaux de divers pays.

LA taille parfaite d'un Cheval, comme plusieurs Auteurs nous l'ont décrite, est si difficile à trouver, qu'elle ne peut être, étant une chimere, puisqu'ils prennent chaque partie des Chevaux de divers païs, & les mettent toutes ensemble pour en faire un Cheval parfaitement bien fait, de sorte qu'ils le composent à leur mode, & font un Cheval de leur façon, & non comme la nature l'a fait. Les Barbes sont d'une sorte de taille, les Napolitains en ont une particuliere, & les Frisons & Roussins different de tous ceux-ci. Néanmoins les Chevaux de tous ces divers païs sont parfaitement bien faits chacun dans sa taille & selon son espece, quoiqu'il y en ait de diverse taille en toutes ces especes differentes; je jugerai d'abord si un Cheval est Barbe, s'il est Cheval d'Espagne, ou s'il est Turc, Napolitain ou Roussin. Plusieurs m'ont demandé quel étoit le meilleur & le plus beau Cheval du monde. Je leur ai répondu que jusqu'à ce qu'ils m'eussent dit pour quel usage ils le veulent, je ne pouvois leur donner de réponse: parce que la plûpart des Chevaux de tous ces differens païs, sont beaux & bons dans leur taille, & peuvent être appliquez selon leur espece à l'usage qu'ils sont propres. Voyons donc en particulier les bonnes & mauvaises qualitez qu'ils ont: je n'ai guéres vû de Chevaux Turcs; mais il en est de differentes races, d'autant que les Terres du Grand Seigneur sont fort grandes & spacieuses. Le Turc est haut de terre ayant la taille inégale, il est très-beau, viste & de bonne haleine, mais il a la bouche rarement assurée.

Quoique les terres du Grand Seigneur soient fort differentes non seulement pour le climat, mais pour la situation, & d'une extrême étenduë, les Chevaux Turcs que nous voyons en ce pays sont peu differens des Barbes. J'en ai vû quelques uns en Allemagne & ailleurs, mais d'une taille comme eux, & les moins nobles, comme les Chevaux d'Espagne des montagnes, tous vigoureux & bons; mais comme a fort bien remarqué M. le Duc, avec la bouche chatouilleuse ou soupçonneuse, & souvent difficile à assurer, à cause des brides à la genette qu'ils ont porté en Turquie.

Les Chevaux Turcs vivent long-temps, & ce n'est pas une chose extraordinaire en ce pays-là, de voir des Chevaux âgez de trente ans, être vigoureux, dispos, sains & nets de tous leurs membres. Le Gouverneur de Bude, nommé Ali Bacha, que le Grand Seigneur fit mourir pour avoir été soupçonné d'intelligence avec les nôtres, avoit les deux meilleurs Chevaux de son écurie, dont le plus jeune étoit âgé de trente-six ans, & il n'en montoit

point d'autres dans l'occasion, quoiqu'il en eût bon nombre de plus jeunes.

On peut remarquer principalement de trois sortes de Chevaux qu'on nomme Turcs, fort excellens, & desquels peu parviennent jusqu'à nous. On met dans le premier rang les Chevaux Persans. La plûpart viennent de Medie, où est Campus Nizeus, d'où Herodote dit qu'il vient de grands Chevaux effrontés, larges de croupe, & qui ont force & vigueur, vîtes & grands travailleurs, lesquels ne se trouvent que dans les écuries des seuls Baschas & Grands de Turquie, & jamais parmi les simples Cavaliers, car ils se vendent un prix fort grand.

Après ceux-là sont ceux d'Armenie & d'Arabie, qui sont de race de Perse, leurs bons Estalons étant Persans, & de ceux dont je viens de parler, & n'étant distant les uns des autres que du Golfe Persique: ceux cy sont plus petits & n'ont pas la taille si noble, mais plus larges de jambes, moins fiers & coleres; mais pour leur bonté elle est incomparable, & à cause de cela leur prix est excessif en Turquie, ce sont encore Chevaux pour les seuls Grands de Turquie.

Les troisiémes sont les Maurisques vers le Midy de l'Afrique, ils sont de taille mèdiocre, fort vîtes, supportant admirablement bien le travail: s'ils avoient la taille & la fierté des Persans, ce seroient des Chevaux parfaits: nous voyons de ceux-là quelques-uns en France, mais ils craignent si fort le froid, que l'hyver les détruit, si l'on n'en a grand soin.

Voilà ce que j'ai appris de plus assuré des Chevaux Turcs: pour les deux premieres especes, j'avoue que c'est par oui-dire, & que je n'en ai jamais vû. Pour la troisiéme sorte, j'en ai vû beaucoup de fort bons.

Généralement parlant, les Chevaux de Perse sont les meilleurs du monde, & sont fort recherchés en Turquie & dans l'Indostan; on en trouve quelques-uns à Babylone, qui viennent avec les Caravannes d'Hispahan.

Mais ce sont ordinairement des Chevaux d'amble qu'ils nomment Alascia, qui sont les Chevaux du monde qui font le plus de diligence, qui se conservent plus long-tems sains & entiers, & qui fatiguent moins le Cavalier: ce n'est pas de ceux-là dont j'entends parler, quoique dans l'Europe nous n'en ayons point de pareils, ni qui puissent supporter la fatigue comme eux: venons aux autres.

J'ai oui faire grande estime des Napolitains. En effet ce sont de braves Chevaux: ceux que j'ai vû étoient de grande taille, toutefois de bonne force, & avoient beaucoup d'esprit.

Il y a differens Haras dans le Royaume de Naples, quelques-uns ont une grande réputation: il y en a pour tous usages, pour la guerre, pour le manege par haut comme capriolle, &c. pour la campagne; des Haquenées dans les Haras de Gravine, & plusieurs autres.

Présentement les Haras de ce Royaume sont si fort abartardis, que ce n'est plus rien qui vaille : j'ai vû beaucoup de Chevaux qu'on a fait venir de ce pays-là, & qu'on a choisi dans les meilleurs Haras, qui n'avoient rien d'approchant des qualites que les Auteurs leur attribuent dans leurs écrits, de grosses têtes, des Chevaux fiers & malins, la plûpart plus propres à rompre un collier qu'une lance. CHAP. LXXX.

J'ai vû des Chevaux d'Espagne, & même j'en ai eu quelques-uns, ils sont extrêmement beaux, & les plus propres de tous à être portraits d'un pinceau curieux, ou pour la monture d'un Roi, lorsqu'en sa gloire & Sa majesté il se veut montrer aux Peuples; car ils ne sont ni si déliés que les Barbes, ni si gros que les Napolitains; mais ils ont la perfection entre les deux : le Genet a un pas superbe & hardi, le trot relevé, le galop admirable, & la carriere très-vite ; ils ne sont pas très-grands pour la plupart, ni excessivement traversés ; s'ils sont bien choisis, il ne se trouvera peut-être aucun Cheval plus noble qu'eux. J'ai oui dire des histoires remarquables de leur courage;on en a vû à qui les boyaux pendoient hors du ventre,&qui tout percés de blessures perdoient tout leur sang, & nonobstant cela on les a vû remporter celui qui les montoit sain & sauf, avec la même ardeur & la même fierté qu'ils l'avoient apporté, & crever ensuite ayant moins de vie que de courage. Les meilleures races sont en Andalousie, & spécialement la race que le Roi d'Espagne a dans Cordoue, est la meilleure ; celle de Cardonne est très-excellente, comme aussi les Molina.

Quant aux Barbes, il faut que je confesse qu'ils sont mes favoris, c'est peut-être que j'en ai plus eu & vû que d'autres Chevaux : je n'ai jamais connu leurs pareils pour l'excellence de leur taille, de leur pure & nerveuse force, de leur gentil naturel & docilité ; on dit que les Barbes meurent, mais qu'ils ne vieillissent jamais, parce qu'ils conservent toujours leurs nerfs & leur vigueur ; il est vrai qu'ils n'ont ni le pas, ni le trot, ni le galop si beau que les Genets ; mais lorsqu'ils sont bien recherchés, je n'ai jamais vû de Chevaux aller comme ils font à toutes sortes d'airs, tant pour le manége de Soldat, passades terre à terre, que par haut ; & ce sont les seuls bons Chevaux pour Estalons, pourvû qu'ils soient court-jointés. Un vieux Seigneur qui étoit soldat sous Henri IV. m'a dit en France, qu'il a vû plusieurs fois des Barbes renverser au choc de grands Chevaux de Flandres : prenez l'os de la jambe d'un Barbe, ce que j'ai éprouvé, vous trouverez que c'est tout os, & qu'il n'y a de vuide au milieu qu'un petit trou où une paille ne sçauroit entrer, & l'os de la jambe d'un Cheval de Hollande, a un trou où vous mettrez presque le doigt.

CHAP. LXXX.

Les Barbes font très-nerveux, fort vîtes, & ont très-bonne haleine : quelques-uns font mornes & mélancoliques même à la campagne jufqu'à ce qu'on les réveille, ou qu'on leur demande quelque chofe. Le Barbe des Montagnes eft le meilleur, il eft de grand courage, & plufieurs portent des marques de bleffures qu'ils ont reçues des Lions. *Il eft certain que le courage des Barbes eft remarquable, car à la guerre ils vont toujours jufqu'à ce qu'ils ayent les os caffez, ou qu'il leur refte une goute de fang dans le corps ; ils retirent leur Maître d'une mêlée, où fans doute il feroit péri fans le fecours de fon Cheval ; ainfi on ne les peut acheter trop, pour s'en fervir un jour d'occafion ; quoique d'ailleurs fi on leur fait juftice, hors de cela & du manege, affurément ils n'aiment pas le grand chemin, & peu font capables de faire voyage fous l'Homme.*

J'ai appris d'un Gentilhomme, qui a cherché dans les deux Royaumes de Tunis & d'Alger, tous les endroits où l'on nourrit des Chevaux, & qui a vû tout ce qu'il y en a de bons dans tous ces Pays, ayant parcouru toutes les contrées les plus éloignées de ces deux Royaumes, où il acheta environ trente Chevaux, n'en ayant pas acheté un au Marché qui fe tient toutes les femaines à Tunis : il m'a dit que tous les Chevaux font gras en ce païs-là, & marchent tous fans fers : leur nourriture eft l'orge deux fois le jour, & un peu de paille, ils les font boire feulement une fois le jour & peu. Il avoit acheté un petit Cheval de quatre ans, avec lequel il faifoit des quatre & cinq journées, trente lieuës tous les jours pour le moins, fans faire boire ni manger fon Cheval par chemin, que le matin & le foir ; il lui donnoit de l'orge, & à boire la moitié fon faoul le foir ; au retour d'un voyage fon Cheval étoit gay & vigoureux, fans témoigner d'être fatigué ; il a amené ce même Cheval en France, qui n'eft pas capable de faire dix lieues fans être très-fatigué, en forte que le lendemain il n'eft pas en état d'en faire autant ; il faut que le climat & la nourriture d'Afrique faffe ce changement extraordinaire. Ils montent tous leurs Chevaux à dix-huit mois, au plûtard à deux ans ; & la premiere fois qu'ils les montent, ils les courent & les fatiguent des huit à dix jours de fuite exprès, jufqu'à les morfondre, les faire jetter & touffer, en forte que quelques-uns en meurent ; s'ils réchappent, tant plus ils ont jetté & touffé, plus les eftiment-ils, difant qu'ils font à toutes épreuves après tout cela.

Ils ne fe fervent pas de la méthode d'attacher les Chevaux par la tête, ils font feulement attachez par les quatre pieds : les Chevaux & les Jumens font pêle mêle, fans qu'ils fe difent mot à l'écurie, & on voit venir des Maures dans les Foires ou dans les Marchez de Chevaux, qui mettent pied à terre au milieu du Marché, abaiffent les rênes, & leurs Chevaux demeureront

reront des trois heures arrêtez sans se mouvoir d'une place, quoique d'autres Chevaux courrent devant & derriere eux.

Ils estiment infiniment plus les Jumens que les Chevaux, tant à cause de leur vîtesse, que parce qu'elles sont trois jours sans boire, à ce qu'ils disent, & un Cheval n'en peut être qu'un : quand leurs Chevaux sont malades, ils n'ont point d'autre remede que le feu qu'ils donnent eux-mêmes : s'ils ont par exemple des tranchées, ils mettent le feu sur le ventre ; ont-ils les avives, ils le mettent au défaut de la ganasse ; enfin à tous les maux toujours le feu ; ils s'en servent pour eux-mêmes aussi ; s'ils ont mal à la tête, ils se brûlent le front, & partout ailleurs de même, à une sciatique la hanche & la fesse, & disent qu'ils en sont soulagez.

Les gens de qualité tiennent leurs Chevaux à l'écurie, & les nourissent d'un peu de paille d'orge & de froment, & de l'orge deux fois le jour ; les gens du commun ne prennent aucun soin pour faire couvrir les Jumens, ils les laissent avec les Chevaux au hazard dans les pâturages, où leurs Chevaux sont presque toute l'année, car quoiqu'ils ne coupent point de foin, ils ont de bons pâturages en plusieurs endroits du pays, ils élevent même beaucoup de Mulets en Barbarie, où ils sont très-chers & de grand service ; ce sont les Maures chassez de l'Andalousie qui élevent des Mulets, & ils sont dans un très-bon pays.

Chaque famille est soigneuse d'avoir un bon Cheval à l'écurie, tant à cause des guerres qu'ils ont souvent entr'eux, que pour les courses qu'ils ont accoutumé de faire aux Mariages & autres festes de réjoüissance ; ils ne ferrent point leurs Chevaux, & ce Gentilhomme dit que depuis qu'il fut arrivé en France, il remarquoit visiblement que tous les jours les pieds de ses Chevaux se ferroient & s'encasteloient, quelque soin qu'il prît pour cela ; ce qui est d'autant plus étonnant, que l'air & le terrain y sont plus chauds & secs qu'en France.

Ce qui est cause qu'il ne vient plus de si beaux Chevaux d'Afrique ; c'est que ceux qui nous les amenent de Barbarie sont des Matelots qui prennent indifferemment tout ce que les Maures leur amenent : pourvû qu'ils soient à bon marché, c'est assez pour eux : mais si c'étoit des connoisseurs qui les allassent chercher dans les endroits des Royaumes de Tunis & d'Alger, & aux lieux où l'on en nourrit de beaux, on auroit de très-beaux Chevaux ; mais comme il faut aller trois ou quatre journées dans le pays, loger dans les tentes des Arabes, qui campent en pleine campagne, au hazard d'être assommé, ou tout au moins pillé, peu de connoisseurs veulent prendre cette peine & courre ces risques, comme a fait ce Gentilhomme, qui a amené les plus beaux Chevaux qui soient passez depuis cent ans en France.

CHAP. LXXX. Pour ce qui eſt des Friſons & des Rouſſins, j'en ai vû de très-beaux dans leur taille, & qui alloient à toutes ſortes d'airs, auſſi-bien qu'aucuns autres, & qui avoient, ce ſemble, plus de diſpoſition à ſauter, puiſqu'ils plioient extrêmement les bras en ſautant, qui eſt la plus belle action qu'un Cheval puiſſe jamais avoir à toutes ſortes d'airs, laquelle les Chevaux de legére taille ont rarement.

Mais ils ſont contraires aux Barbes en une choſe, c'eſt qu'ils vieilliſſent bientôt, & ſont long-tems avant que de mourir ; de ſorte qu'ils ſont furieuſement à charge à leur maître en cet état-là, au lieu que les Barbes meurent & ne vieilliſſent jamais.

Vous trouverez mille Rouſſins propres au tirage, avant que d'en trouver un bon pour le manége : vous pouvez voir à préſent combien la choſe eſt ridicule de repréſenter la taille parfaite d'un Cheval, c'eſt tout de même comme qui voudroit repréſenter celle d'un chien, car aſſurément la taille parfaite d'un lévrier n'eſt pas celle d'un mâtin, ni celle d'un épagneul, ni celle d'un chien courant, quoique les uns & les autres ſoient très-bien faits dans leur eſpece ; il en eſt de même du Cheval, car pourvû qu'un Cheval ait le col bien proportionné & bien placé, & le reſte ſelon la taille du päys où il aura été nourri, cela ſuffit ; on doit regarder ſur tout que les pieds ſoient bons, d'autant que c'eſt le fondement, ou bien tout l'édifice ſe renverſera : ſi les pâturons ſont courts & roides, le cheval ne ſera point agile ; s'ils ſont longs & foibles, le Cheval ſera défectueux en ce point, & ne peut bien travailler. Les Italiens diſent que ces Chevaux-là vont à huit pieds ; mais les pâturons doivent être courts & flexibles, parce que les Chevaux feront communément agiles & forts, *& ſeront bons pour faire de bons Eſtalons, car un Barbe long-jointé ne vaudroit rien pour le Haras, non plus que celui qui a le pied trop large & trop gras.*

Ce ſeroit un travail ſans fin que d'écrire des Chevaux mêlez ; puiſqu'il en eſt de pluſieurs ſortes, & il s'en trouve de très-bons : les Chevaux courts de reins ſemblent être les meilleurs pour le manége, d'autant que nous tâchons par l'art à les racourcir ; car nous les arrêtons, reculons, & mettons enſemble pour les aſſeoir ſur les hanches, ainſi un Cheval court eſt plûtôt mis enſemble qu'un long ; j'ai neanmoins eu beaucoup de Chevaux longs auſſi bons que des courts ; tellement qu'à ceux qui ont un peu d'art, cela n'y fait rien. Pluſieurs diſent qu'un Cheval chargé de devant, c'eſt-à-dire, qui a la tête, le col & les épaules groſſes, eſt peſant à la main quoiqu'il ſoit de taille déliée ; car il s'appuyera ſur la main comme ſur une

cinquieme jambe, de même qu'un boiteux s'appuit fur un bâton ou fur des bequilles ; en ce cas-là c'eft le Maréchal qui doit l'aider, & l'art du Cavalier y eft inutile, s'il n'entend la Maréchallerie : d'autres difent qu'un Cheval chargé du devant, quoiqu'extrêmement fain, doit néceffairement pefer à la main, & qu'au contraire un Cheval déchargé du devant doit être leger à la main ; mais ce n'eft pas une regle affurée que cela, car j'ai vû des Chevaux prefque auffi pefans du devant que des Taureaux, qui étoient plus legers à la main que ceux qui l'avoient extrêmement déchargé ; ce font les reins forts ou foibles qui font la bonne bouche ou la méchante.

Cela donc ne confifte pas toujours à avoir le devant gros ou délié, mais en la feule force & bonté des reins ; car la principale chofe en nôtre art de Cavalerie eft de mettre un Cheval fur les hanches ; & celui qui a les reins bons le peut endurer, par même moyen il fera leger à la main ; s'il a les reins mauvais, il fouffre & peine fi fort d'être mis fur les hanches, qu'il pefera fans doute à la main pour s'en défendre, ou on lui ruinera les jarrets ; ainfi on peut voir fi c'eft les bons ou les mauvais reins qui rendent un Cheval leger ou pefant, & non le devant peu ou beaucoup charnu.

Il me femble entendre quelque ignorant qui dit que plus un Cheval eft ferme de reins, plus il eft difficile à mettre fur les hanches ; il eft difficile en effet à un Cavalier ignorant, mais à celui qui fçait, il fera très-aifé, d'autant que la nature nous fournit en de tels Chevaux de quoi travailler, au lieu qu'aux autres nous n'avons rien du tout : lorfqu'on a de la matiere de quoi travailler, ce n'eft pas la faute du Cheval, mais la pure ignorance & le manque d'art du Cavalier s'il ne réuffit pas.

Il eft très-affuré que les Chevaux de grands reins qui ont leur force liée & qui font roides & entrepris, font très-difficiles à dreffer, c'eft-à-dire, à affembler & à mettre fur les hanches, parce qu'ils fe deffendent de leur force, & on ne peut les affoupir qu'avec un grand efpace de temps ; mais s'ils le font une fois, comme affurément celui qui aura bien compris les leçons de Monfieur le Duc, en viendra à bout par fa méthode, s'il la met bien en pratique, il fera de ces Chevaux-là quelque chofe d'admirable, parce qu'ils ont le fond & la reffource, & pourvû qu'ils ayent de l'haleine, on peut dire que c'eft une bonne étoffe, il ne faut que la bien mettre en ufage.

Il eft vrai que quelques Chevaux font tellement difpofés, qu'ils veulent toujours fauter, alors le Cavalier doit fuivre leur difpofition,

CHAP. LXXX. mais s'il ne les met fur les hanches, jamais ils n'iront jufte comme un Cheval doit aller, & l'air n'en fera jamais fi beau, & ne paroîtra point tant.

Quelques-uns croyent qu'un Cheval qui a le crin épais & la queue touffue, eft d'ordinaire lourd & pefant; neanmoins j'ai eu des Chevaux qui avoient le crin & la queue épaiffe & longue, qui étoient auffi vigoureux & pleins d'efprit que j'en aye jamais vû: tellement que leur régle eft auffi fauffe comme les conjectures qu'on tire du poil, & des marques des Chevaux.

Monfieur le Duc ne peut approuver aucune conjecture ni aucun indice qui faffe connoître la bonté, la legereté, ou la gentilleffe du Cheval, & difant qu'il a eu un Cheval avec une méchante marque qui étoit très-bon, il veut que nous foyons abfolument perfuadés du contraire de ce que l'experience nous fait voir; & de même il veut qu'ayant eu un Cheval bien marqué qui ne valoit rien, on ne fonge pas feulement à toutes les conjonctures & remarques qui ont paffé jufqu'à préfent pour très-bonnes, parce qu'elles ne font pas infaillibles; je tombe d'accord qu'elles manquent & peuvent faillir; mais qu'il ne faille point s'y arrêter, c'eft ce que je n'avouë pas; puifque ces remarques avec les moyens qu'il donne pour bien connoître un Cheval, nous en font avoir une plus entiere connoiffance.

Du bon Eftalon, & comme il faut le traiter; quelles Cavalles font les meilleures, & comme on doit les mettre avec l'Eftalon.

CHAP. LXXXI. ON ne fçauroit trouver un meilleur Cheval pour l'Eftalon qu'un beau & bon Barbe, de beau poil & bien marqué: au défaut du Barbe un beau & bon Cheval d'Efpagne, de bon poil, & bien marqué, qui puiffe donner bonne teinture à votre Haras: il ne fçauroit être trop vigoureux ni trop courageux; car affurément les Poulains qu'il engendrera dégenereront plûtôt que d'augmenter: il faut outre le poil, prendre garde qu'il n'ait aucuns maux qu'on nomme hereditaires, c'eft-à-dire, dont les Poulains peuvent heriter de lui: car la race fe reffent auffi-tôt des imperfections, comme des bonnes qualités des Eftalons: les maux hereditaires font les maux des yeux, qui font fluxions, la lune, &c. les maux des jarrets, fçavoir les efparvins, jardons, veffigons, courbes, &c. *J'ajouteray à ces deux*

précedens les maux de flanc, comme pouſſe, courbature, & les pieds foibles, de mauvaiſe forme, ou encaſtelés, avec cette diſtinction, que les maux ou imperfections ſurvenus par accident ne ſont point cenſés hereditaires. De plus on doit prendre garde que l'Eſtalon ſoit de bonne nature, & qu'il ſoit docile en toutes choſes, car ſa race lui reſſemblera; je l'ai éprouvé très-ſouvent. CHAP. LXXXI.

Les Barbes & les Chevaux d'Eſpagne ſont les meilleurs, pour avoir des Chevaux de toutes façons, tant pour votre uſage que pour votre plaiſir, ſi ce n'eſt pour la charette, dont il en eſt déja grand nombre. *Ce qu'il y a à dire contre les Chevaux d'Eſpagne, eſt qu'ils font des Poulains plus petits qu'eux, & les Jumens ne retiennent pas ſi tôt que des Barbes, & de dix Jumens couvertes d'un Cheval d'Eſpagne, la moitié ne ſeront pas pleines: ce qui eſt conſiderable dans un Haras, & des Barbes elles retiennent mieux, pourvû qu'ils ayent pour le moins ſix ans; étant plus jeunes ils trompent les Jumens.*

Quelques-uns veulent dire que les Barbes & les Genets engendrent les Poulains trop petits d'autant que la nature déchoit & s'envieillit tous les jours: premierement, vous ne devez pas craindre en Angleterre d'avoir des Chevaux trop petits, d'autant que la froideur & l'humidité du climat, jointes aux herbes fort nourriſſantes, font que les Haras produiſent de grands Chevaux.

Quant à ce qu'on dit que la nature déchoit, je crois que le ſoleil eſt auſſi chaud que dans l'inſtant de ſa création, & la terre auſſi fertile: ſi la nature avoit toujours décheu depuis la création, nous ſerions plus petits que des fourmis, & depuis long-tems les pauvres fourmis ſeroient réduites à rien; c'eſt pourquoi je conclus pour les Barbes & pour les Chevaux d'Eſpagne, comme les meilleurs pour Eſtalons. *Il faut ſe donner de garde de faire couvrir de grandes Cavalles avec un Eſtalon beaucoup plus petit qu'elles, ſur l'opinion ci deſſus que le Barbe fera un aſſez grand Cheval étant accouplé avec de grandes Jumens: Il eſt vrai que les Chevaux ſeront grands, mais leur grandeur ſera ſeulement aux jambes qui ſeront trop élevées ſur terre, & le corps ſera fort petit; ce qui s'eſt vû par experience, & ſur-tout que votre Barbe pour tirer race, ait le pâturon court, c'eſt à-dire, qu'il ſoit court-jointé, & le pied bien fait & proportionné à ſa taille.*

Quant aux Cavalles, je voudrois que vous choiſiſſiez de belles Cavalles d'Eſpagne pour faire race, ou que ques-unes du Royaume de Naples qui ſoient bien faites; mais ſi vous ne pouvez avoir aiſément de celles-ci, choiſiſſez de bonnes Cavalles Angloiſes, leſquelles ſeront auſſi bonnes qu'aucunes autres, pourvû qu'elles ſoient de bon

poil & bien marquées : ce qui eſt auſſi néceſſaire pour donner bonne teinture à votre Haras, comme le bon poil de l'Eſtalon.

Pour ce qui eſt de donner l'Eſtalon aux Cavalles, je n'approuve en aucune maniere de les faire couvrir en main, les liant & garottant, comme ſi on les vouloit forcer : cette action de la nature ſe doit faire avec franchiſe & amour, & non avec répugnance & contre leur volonté.

Je n'approuve pas non plus les obſervations des Aſtres, comme de la Lune & des autres corps céleſtes ; ſçavoir ſi la Lune eſt en ſon décours ou dans ſon croiſſant, ou ſi les autres corps céleſtes ſont en telle ou telle conjonction, comme ſi les Poulains doivent être engendrés par l'Aſtronomie ou l'Almanach.

Comme auſſi d'obſerver de quel côté le vent ſouffle pour avoir un mâle ou une femelle ; ou d'attacher le teſticule gauche pour avoir un mâle, & le droit pour une femelle, ou de mettre un drap de telle couleur devant la Cavalle, afin qu'elle conçoive un Poulain de la même couleur : tout cela eſt faux & ne ſont que des tours de Godeno pour amuſer les crédules & le ſimple peuple ; leur faiſant croire qu'il y a quelque miſtere caché là-deſſous, en ſe faiſant admirer comme de grands Philoſophes, au lieu qu'ils ne ſont que joueurs de tours de paſſe-paſſe.

La nature eſt très-ſage en ſes propres ouvrages, entre leſquels le plus grand eſt l'acte de la génération, par lequel elle préſerve chaque eſpece, & la continue juſqu'à la fin du monde, & nous voyons que cette ſage nature eſt ſi circonſpecte en cet acte, que combien qu'elle ſouffre que deux eſpeces differentes ſe mêlent par la génération, toutefois ce qui en provient n'engendre point par après, ni ne produit en aucune façon, parce que les eſpeces ſe perdroient : ſuivons en cela les loix de la nature, qui eſt la plus ſage au fait de la génération ; puiſque c'eſt elle qui les impoſe & non l'art.

Lorſque votre Eſtalon eſt bien préparé, trois mois pour le moins avant le tems qu'il doit couvrir, ayant été nourri de bonne avoine, ou bons pois, bonnes féves, ou de gros pain, avec peu de foin & beaucoup de paille de froment, menez-le deux fois le jour à l'abreuvoir ; & au ſortir de-là promenez-le une heure ſans le faire ſuer, afin de le mettre en haleine, qui ſera environ deux heures tous les jours qu'on le promenera en quelque beau lieu, où il prenne plaiſir. Si l'Eſtalon n'eſt pas mis en haleine de la ſorte avant que de le faire couvrir, ou il deviendra pouſſif, ou il en

courra grand risque; s'il n'est bien nourri, il n'achevera pas sa tâche, & trompera vos Cavalles, ou tout au moins les Poulains seront miserables, & très-foibles; car quoique vous le nourrissiez très-bien, vous le retirerez toujours assez maigre; si vous lui donnez beaucoup de Cavalles, il ne vous servira pas si long-tems, & son crin & sa queue lui tomberont de misere, & même vous aurez bien de la peine à le pouvoir rétablir, & mettre en bon état pour l'année suivante; vous devez lui donner des Cavalles selon ses forces, douze ou quinze, au plus vingt. CHAP. LXXXI.

Vous devez en Angleterre faire couvrir vos Cavalles au commencement de Juin, afin que vos Poulains viennent en May, lorsqu'il y a grande abondance d'herbes, & en ce tems-là les Cavalles ont beaucoup plus de lait pour bien nourrir vos Poulains. *Les Cavalles portent le Poulain onze mois & autant de jours qu'elles ont d'années; par exemple, une Cavalle de neuf ans portera son Poulain onze mois & neuf jours, & une de six ans, onze mois & six jours; on peut se régler là-dessus pour faire couvrir les Cavalles, afin que les Poulains viennent au monde dans le temps qu'il y a abondance d'herbes dans le pays où vous voulez faire un Haras.*

Il arrive quelquefois que les Cavalles tuent leurs Poulains par mégarde, ou s'étant embarassées dans l'écurie dans leurs longes, ou par la difficulté de pouliner: puisque vous pouvez sçavoir le jour qu'elle doit faire son Poulain, faites tenir un homme près d'elle pour l'aider en cas de besoin, lequel remarquera si c'est manque de force ou de courage que la Jument ne puisse pousser son Poulain au dehors; serrez-lui les narines, elle fera un effort pour avoir son haleine, & poulinera dans ce temps-là: ou bien versez-lui dans les nazeaux du vin boüilli avec du fenoüil & de l'huile, cela l'aidera aussi à faire son Poulain.

Mais si par malheur il étoit mort dans le ventre de la mere, il faut tâcher à faire jetter le Poulain mort, & conserver la mere par le remede suivant: prenez du lait de Jument ou d'Anesse, ou au défaut de Chevre, quatre livres, qui est deux pintes de Paris; trois livres de lessive forte; huile d'olive deux livres, jus d'oignon blanc une livre, faites tiedir le tout, & le faites avaler à la Jument en deux fois, une heure ou deux d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce remede ne fait pas assez d'effet, une personne adroite s'oindra le bras avec un peu d'huile, & tâchera à tirer le Poulain ou entier ou par piece. S'il ne peut l'avoir, liez au Poulain une forte & grosse ficelle attachée au menton, & l'arrachez le moins mal que vous pourrez.

Quelquefois les Poulains viennent les pieds les premiers, il les faut

le temps que les Juments

remettre d'abord dedans, & tâcher avec la main de faire ſortir la tête; ou tout au moins les narines, afin de faciliter à la Jument ſa délivrance : j'ai eu ces remedes d'un vieux Cavalier qui les a ſouvent pratiqués dans les Haras qu'il a gouverné, c'eſt à vous de vous en prévaloir dans la néceſſité, c'eſt un homme de bonne foi, qui m'a même aſſuré qu'il avoit conſervé des Jumens par cette méthode, auſquelles ayant arraché des Poulains morts, elles n'ont pas laiſſé que d'en faire de fort beaux enſuite.

Vous devez dans la ſaiſon qu'il y a abondance d'herbes, mettre toutes vos Cavalles dans un clos bien paliſſé, ou enfermé de murs, capables de les bien nourrir tout le tems que l'Eſtalon eſt avec elles, & qu'elles ſeront en chaleur, dans lequel herbage toutes les Cavalles doivent être, tant celles qui ſont ſteriles que les autres ; puis amenez votreEſtalon, lui ayant ôté ſeulement les fers de derriere, crainte qu'il ne bleſſe les Cavalles en ruant, & que les fers de devant qu'on lui laiſſe, lui conſerve les pieds : faites-lui avant que de le lâcher parmi vos Cavalles, en couvrir une deux fois pour le rendre plus ſage, & d'abord lui ôtant la bride, laiſſez-le aller librement aux autres Cavalles, il deviendra ſi familier avec elles, & les careſſera en telle ſorte, qu'à la fin elles lui feront l'amour, ſi bien qu'aucune Cavale ne ſera montée qu'en ſa chaleur ; lorſqu'il les aura toutes ſervies, il les éprouvera encore l'une après l'autre, & couvrira celles qui voudront le recevoir : il connoît lorſqu'elles ne veulent plus de lui, & qu'il a parachevé ſon ouvrage, tellement qu'il ſe met à battre la paliſſade pour s'en aller : alors il faut l'ôter, & changer vos Cavalles en un herbage nouveau.

Ce ſont là les ſages moyens dont ſe ſert la nature, & aſſurément de vingt Cavalles, il n'y en aura pas trois qui manquent, au lieu qu'il ne s'en trouvera pas la moitié de pleines, ſi vous les faites couvrir en main. Il faut qu'il y ait dans l'herbage où l'Eſtalon ſera avec les Cavalles une loge pour le retirer, & préſerver contre la chaleur, dans laquelle il y aura une mangeoire pour lui donner de l'avoine, des pois, des féves mouluës, du pain, ou ce qu'il trouvera le plus à ſon goût, & l'on aura toujours ce ſoin pendant qu'il ſera avec les Cavalles, qui ſera ſix ou ſept ſemaines. Il faut non-ſeulement pour ce ſoin-là, mais afin qu'on vous rende compte comme vos Cavalles ont été ſervies, qu'il y ait un Homme nuit & jour avec elles, auquel il faut bâtir une petite hutte ou loge dans l'enclos où elles ſeront ; il doit outre cela prendre garde qu'il n'entre aucun autre Cheval avec elles, ni d'autres Cavalles avec

l'Eſtalon

l'Eſtalon, & vous avertir s'il arrivoit quelque choſe d'extraordinaire, & ſur tout avoir ſoin pendant la chaleur & le grand ſoleil du jour, de retirer l'Eſtalon dans ſa loge.

Il faut prendre garde lorſqu'on a fait couvrir les Cavalles en main, ou autrement, que l'Eſtalon & la Cavalle mangent tout de même; par exemple, ſi l'Eſtalon eſt au foin & à l'avoine, ce qu'on appelle manger ſec, il faut que la Cavalle mange ſec, ou elle ne retiendra pas ſi-tôt; de même s'il mange l'herbe, que tous les deux en mangent, & ce ſera un moyen facile de les faire retenir. Il faut notter auſſi que les Cavalles fort graſſes ont bien de la peine à retenir, les médiocrement graſſes conçoivent plus facilement.

Les Cavalles retiennent beaucoup mieux quand elles ſont en chaleur; cette chaleur excite le Cheval, qui de ſon côté y va avec plus d'ardeur & de vigueur que quand on la fait couvrir en main; afin qu'elle retienne plus ſûrement, avant de la faire couvrir qu'on place la Cavalle en un lieu où elle ſoit vûe du Cheval, & qu'elle le voïe, qu'on l'y tienne quelque tems, cela anime tous les deux, & la generation ne manquera pas.

Pour faire entrer une Cavalle en chaleur & retenir, il faut lui faire manger de la graine de chanvre, autrement du chenevis huit jours durant avant de la mener au Cheval, un picotin le ſoir, & autant le matin; ſi elle refuſe la graine, mélez-la avec du ſon ou de l'avoine, ou la faites jeûner, elle la mangera enſuite très-bien toute ſeule, & ſi l'Eſtalon en mange, cela contribuera beaucoup à la generation.

Pour l'âge de l'Eſtalon, on ne le doit pas faire couvrir avant ſix ans, ni paſſé quinze; vous devez vous régler en cela à ſa force, & à ſa vigueur. *Il faut remarquer que les jeunes Barbes trompent les Cavalles, & qu'elles ne retiennent pas, il faut qu'ils ayent ſix ou ſept ans avant que d'être en état de ſervir pour Eſtalon;* pour l'âge des Cavalles, il ne faut pas les faire couvrir avant trois ans, ni après quinze: la bonté des Cavalles & les Poulains qu'elles apporteront vous y doit régler. *C'eſt une maxime, qu'il ne faut pas faire couvrir une Cavalle pendant qu'elle nourrit ſon Poulain, parce que le Poulain qu'elle nourrit de ſon lait, & celui qu'elle porte, en vaudront moins, & la Cavalle ſera beaucoup plûtôt perduë; ſi on lui fait porter tous les ans un Poulain, on croira faire un ménage, & les choſes bien ſupputées, il y aura plus à perdre qu'à gagner. Comme c'eſt l'uſage ordinaire en France, ſi vous avez deſſein de faire couvrir la Jument, il ne faut pas que ce ſoit avant ſept ou huit jours après qu'elle aura poulinée, afin de lui donner le tems de ſe bien purger, & même s'il*

se peut, ne lui pas donner l'Estalon qu'elle ne le désire, & lui faire naître cette envie par tous les moyens possibles, en la nourrissant bien; tout au moins le Poulain qu'elle allaite en vaudra mieux, & prendra assez de force pour suivre sa mere dans les herbes, & la Jument concevra plus facilement étant en amour.

Ceux qui veulent avoir des mâles, quoique Monsieur le Duc n'en tombe pas d'accord, pourront pratiquer ce qui suit, que vous pouvez expérimenter avec d'autres animaux, comme les Vaches, Chevres, Brebis, &c. Il faut que la Cavalle soit bien en chaleur, la faire couvrir au matin toute la premiere, & que ce soit depuis le quatriéme jour de la Lune jusqu'au plein d'icelle, & jamais au déclin, elle ne manquera pas de concevoir un mâle, l'experience vous le fera connoître.

Vous pouvez fournir votre Haras des Poulaines qui en proviendront; comme elles seront de bonne & belle race, elles feront de plus beaux Poulains que les autres, d'autant qu'elles seront engendrées d'un bon Estalon, puisque le même qui les couvrira les a mis au monde. *De plus elles seront faites à la nature de l'herbe, à l'air & au climat du pays où sera situé votre Haras.* Mais il ne faut point prendre de vos Poulains pour Estalon, parce qu'il sera bien éloigné des vrais Barbes, & si vous vous servez toujours de l'un à l'autre, ils deviendront enfin semblables à la race du pays où ils seront, & vous n'auriez que faire de prendre tant de soin pour avoir de beaux Poulains, puisque la source qui est l'Estalon, seroit un Cheval du pays. On en doit dire autant de toutes les créatures du monde, même aussi des Hommes; car qu'un François demeure en Allemagne, son petit-fils sera vrai Allemand; tout de même qu'un Allemand vive en France, son petit-fils sera François en esprit & en agilité; le climat, l'air & la terre operent de la sorte sur tous les animaux; c'est pourquoi je voudrois que vous n'eussiez jamais d'Estalons de votre propre Haras, mais plûtôt que vous le changeassiez en un beau Barbe, ou au défaut du Barbe, en un beau Cheval d'Espagne, ainsi vous auriez toujours une bonne & belle race de Chevaux: choisissez toujours les plus belles Cavalles de votre Haras pour en tirer race; *& surtout n'épargnez, quelque somme que ce puisse être, pour l'achat d'un brave Estalon; il n'y a point d'argent qui revienne mieux que celui ci, & quand il coûteroit cent cinquante pistoles s'il est bon & beau, il sera à bon marché; c'est l'unique & le premier moyen d'avoir de bons Chevaux, & sans celui-là tous les autres seront inutiles.*

En quel tems les Poulains doivent être févrés & ôtés d'avec leur mere, & comme on doit les gouverner.

VOUS devez avoir une loge affez fpacieufe pour contenir vos Cavalles dans l'herbage où vous les changerez, comme auffi en toutes celles où vous les nourrirez, afin de les défendre contre l'injure du tems; car il n'y a aucun animal à qui le froid foit plus contraire qu'aux Chevaux; ils ont auffi beaucoup de peine à fupporter l'ardeur du foleil; vous devez auffi avoir bonne provifion de foin pour les nourrir l'hyver dans les écuries. Plufieurs font d'avis de faire tetter les Poulains jufqu'à ce qu'ils aient un an ou deux, mais ils s'abufent grandement, d'autant que cela les rend molaffes, & mal faits, & davantage vous fait perdre ce tems-là pour la fertilité de vos Cavalles.

Vous devez févrer vos Poulains au commencement de l'hyver lorfqu'il commence à faire froid, environ la Saint Martin, qui eft fur le milieu du mois de Novembre, & les févrer trois jours avant la pleine Lune, & pendre au col du Poulain un morceau de corne de bœuf, ou du plus vieux cerf qu'on pourra trouver; & alors les amener tant les mâles que les femelles dans une écurie chaude & nette, où il y aura des mangeoires & des rateliers affez bas: *Ce qui eft caufe que la plûpart des Poulains font fi tardifs à venir, & qu'ils ne peuvent rendre fervice qu'ils n'ayent fix ou fept ans, eft qu'ils n'ont pas tetté affez long-tems: cela fe voit fenfiblement dans l'Evêché de Treguier en baffe Bretagne, où ils févrent leurs Poulains comme l'ordonne Monfieur le Duc, auffi leurs Chevaux ne font de bon fervice qu'à huit ans; que s'ils avoient tetté jufqu'aux herbes, c'eft-à-dire tout l'hyver; dès l'âge de quatre ou cinq ans ils feroient auffi bons qu'ils le font à huit, jugez de cela fi c'eft être bon ménager de févrer fi-tôt les Poulains: ce que Monfieur le Duc ordonne enfuite après les avoir févré, eft très-bon.* Il faut avoir foin que l'écurie des Poulains foit toujours nette, & que vos Poulains ayent bonne litiere, les laiffant détachés il faut les toucher le moins qu'on pourra, pendant le tems qu'ils font fi jeunes, de peur de les bleffer, ou de les forcer de croître: il faut les nourrir de bon foin & de bon fon, ce qui les fera bien boire, & par même moyen ils auront le corps bon; donnez leur auffi de

l'avoine, car ce n'eſt qu'une folie de dire que l'avoine faſſe devenir les Poulains aveugles, ou faſſe devenir les dents crochues. *Je crois que l'avoine leur uſeroit les dents, & les leur feroit plûtôt changer & raſer. Le plus à propos eſt de leur faire moudre l'avoine, car faiſant effort avec les mâchoires pour la caſſer & mâcher, ils s'étendent & ſe font groſſir les veines du larmier, & de la ganaſſe, ce qui attire du ſang & des humeurs en ſi grande abondance dans ces veines, que la nature n'en peut être la maîtreſſe, ces humeurs tombent ſur les yeux & ſouvent les font perdre: ainſi ce n'eſt pas l'avoine par ſes qualités de trop nourrir & de trop échauffer, comme on croit, mais par la difficulté qu'ils ont à la mâcher.*

Il faut auſſi remarquer que les Poulains nourris de grains, comme je viens de dire, ne croiſſent point ſi élevés ſur les jambes, mais deviennent plus larges & plus épais que s'ils n'avoient mangé que du foin; auſſi ſont-ils plus robuſtes au travail & de meilleur ſervice.

Lorſqu'il fait beau tems faites-les mettre au ſoleil & à l'air dans quelque cour, ou en quelque lieu fermé, afin qu'ils puiſſent ſe réjouir & s'ébattre: mettez-les à l'herbe ſur la fin de May, & d'abord qu'il y en a ſuffiſamment pour les nourrir, dans quelques clos, qui ſoit capable d'entretenir les Poulains d'un an, dans lequel il y aura une grande loge, capable de les contenir pour les défendre contre la chaleur du Soleil, la porte de laquelle doit être fort large, crainte qu'ils ne ſe bleſſent en entrant ou en ſortant.

Il y a des Poulains, au deſſus de ſix mois, qui quoique leur mere ait beaucoup de lait, déperiſſent tous les jours, & même prennent la toux par les pelicules qui s'engendrent dans leur eſtomac, ce qui leur empêche la reſpiration, & finalement les perd abſolument; le remede ſera d'avoir la pellicule dans laquelle le Poulain eſt ſorti du corps de ſa mere, la faire ſécher, lui en donner dans du lait ce qu'on en peut prendre avec trois doigts, cela le guerira & le rendra ſain & gaillard, & ce remede eſt bon à tous les maux qui leur arrivent au-deſſous de ſix mois; que ſi vous ne pouvez avoir de cette pellicule, faites ſécher les poulmons d'un jeune Renard, & vous en ſervez à la place de la poudre cy-deſſus.

Au bout d'un an, en la même ſaiſon, qui eſt environ à la Saint Martin, vous devez ôter derechef vos Poulains, qui auront un an & demi, & les mener à l'écurie, *leur tondant toute la queue afin de la faire revenir plus belle & plus touffue, & ſi on ſe donnoit le ſoin de la tondre encore deux ou trois fois pendant qu'ils ſont jeunes,*

elle deviendroit plus forte & plus belle, réſiſtant mieux au peigne, les accomoder, attacher & ajuſter comme le reſte des Chevaux, & les rendre plus aiſés & autant familiers qu'on le peut ; l'Eſté enſuivant qu'ils auront deux ans, vous pourrez encore les mettre dehors en quelque herbage, où il y aura toujours une loge aſſez ſpacieuſe pour les retirer pendant la chaleur du jour, ou les bien garder toujours en l'écurie, pour les rendre capables de ſouffrir d'être montés : mais il ne les faut jamais monter qu'ils n'aient trois ans pour le moins. CHAP. LXXXI.

Comme à deux ans, ou à deux ans & demi les Poulains commencent à s'échauffer après les Poulines, il eſt à propos de les ſeparer, car ils ſe gâtent enſemble. Il y a des Poulains qui ayant été bien nourris juſqu'à l'âge d'un an, commencent à vouloir couvrir les Jumens. ſi l'on s'en apperçoit il faut d'abord les ſéparer, car ils ſe gâteroient. Ceci arrive rarement à un an, mais fort ſouvent à un an & demi, & le plus ordinairement à deux ou deux ans & demi, ſelon leur naturel, & qu'ils ont été bien ou mal nourris.

Il eſt bon de retirer tous les hyvers les Poulains dans les écuries, & tous les eſtés les mettre à l'herbe à la campagne, juſqu'à ce qu'ils ayent trois ans paſſés, car ils en feront plus fermes pour endurer la fatigue : il n'importe comme ſoit leur pâturage, pourvû qu'il ſoit ſec, & qu'il y ait dedans un abreuvoir, s'ils rempliſſent leur ventre une fois en vingt - quatre heures, c'eſt aſſez ; il n'eſt point néceſſaire que vous ayez tant de raretés, comme font rochers, montagnes, prairies, beaux herbages, pourvû que vous ſépariez les Poulains d'un an, d'avec ceux de deux ans, & ceux de deux avec ceux de trois, & ainſi des autres, vous les nourrirez où il vous plaira : on peut nourrir un très-beau Cheval dans ſa cour : car qui fait que les Barbes, les Turcs, les Napolitains, les Genets ſont ſi polis, ſi nerveux, ſi déchargés de chair ſuperflue, & d'une taille ſi belle, & ſi bien proportionnée, ſi ce n'eſt qu'ils ſont elevés dans un pays ſec, & conſéquemment avec une nourriture ſéche ? Le ſecret donc de nourrir les Chevaux dans les pays froids, ne conſiſte qu'à les garder chaudement en hyver, & leur donner de la nourriture ſeche, & l'Eſté les mettre dans des herbages ſecs.

Prenez deux Poulains également bien faits, de deux meres également belles, & du même Cheval, faites-en tenir un chaudement l'hyver, & le nourriſſez de choſes ſéches juſqu'à l'âge de trois ans, & j'aſſurerai qu'il aura les jambes auſſi belles, & ſera

auſſi nerveux, auſſi déchargé, & auſſi bien fait que ſon pere, que je ſuppoſe être Barbe ou Cheval d'Eſpagne : laiſſez courre l'autre dans les champs ſans l'enfermer l'hyver, juſqu'à l'âge de trois ans, il aura la tête & le col gros, les épaules charnues & ſera pour la taille un très-lourd & très-parfait Cheval de charette, d'où vous pouvez voir l'effet de la nourriture ſéche, & des écuries chaudes, & comme l'une & l'autre contribuent à la beauté des Poulains.

Monſieur le Duc a oublié de dire que la temperature de l'air y fait beaucoup, joint au reſte qu'il a obſervé ; car on n'a jamais pû en France élever de ſi grands Chevaux qu'il en vient d'hollande, non ſeulement à cauſe des herbages humides, gras & abondans qu'ils ont en ce pays-là, puiſqu'il y en a en Normandie quantité d'auſſi bons, & avec les mêmes qualités, où les Chevaux ne deviennent point ſi grands, mais à cauſe de l'humidité de l'air du lieu où ils ſont nourris, & enfin du climat de ce pays-là.

Avant de finir ce Traité, je vous donnerai un remede pour fortifier les jambes menuës d'un Poulain contre le travail qu'il aura à ſupporter, il le faut pratiquer avant qu'on le monte : prenez une livre d'huile d'olive, un quart de livre d'Auxungiæ Vitri, qui n'eſt autre choſe que ce qui reſte au fond du pot où les Verriers mettent la matiere pour faire les verres, c'eſt le plus épais de ce ſel qui fait la matiere du verre, on le vend chez les Droguiſtes ſous le nom de ſel de verre, il eſt à bon marché ; prenez auſſi demie once de ſang de Dragon, quatre onces Caſtoreum bien ſec, pilez l'Axungiæ Vitri, & mêlez le tout bien pilé, puis y ajoutez eſprit de vin une pinte, laiſſez repoſer une nuit le tout à froid ; ajoutez enſuite une pinte de fort vinaigre, & une pinte d'urine d'un homme bûvant du vin pur, faites boüillir le tout pendant une heure, & de ce bain fort chaud, frottez les jambes foibles ou menuës de haut en bas bien fort depuis l'épaule juſqu'à la corne, & depuis le graſſet juſqu'au pied de derriere, & frottez & refrottez avec la main pour faire penetrer, un quart d'heure deux fois tous les jours, & continuez pendant huit ou dix jours.

Moyennant ce remede, ces parties baſſes prendront aſſez de forces pour réſiſter au travail. On pourra le continuer deux fois en un an, avant de mettre le Cheval au travail, une fois au Printems, & autant en Automne, & faire cela depuis deux ans juſqu'à quatre ; on aura des Chevaux qui ne finiront jamais par les jambes.

Quant aux jeunes Cavalles qu'on appelle Pouliches, vous les pouvez laiſſer courre dehors juſqu'à l'âge de trois ans, parce

qu'elles ne font pas fi fujettes à devenir charnues (principalement du devant) comme font les Chevaux. Si vous pouvez pourtant l'hyver mettre les Poulines auffi-bien que les Poulains à couvert, ce fera pour le mieux, mais je crains que la charge ne foit trop grande pour un particulier, s'il a nombre de Jumens Pouliniaires dans fon Haras ; je fçai bien par ma propre experience, que cette méthode de nourrir les Chevaux eft la meilleure ; car j'ai éprouvé toutes fortes de manieres avec la plûpart des Chevaux & Cavalles qu'on peut avoir de divers pays. Il faut faire monter & promener vos jeunes Cavalles, quelque-tems avant de les faire couvrir, ou bien elles feront fi farouches qu'elles feront en danger de fe gâter & leurs Poulains auffi ; mais étant montées tout doucement & rendues dociles & familieres, vous éviterez ce défordre.

Les fort grands Poulains, & toute forte de grands Chevaux, c'eft-à-dire, qui font beaucoup élevés fur les jambes, fe les ruinent & foulent extrémement en paiffant l'herbe, ou tout au moins ils fe tournent les pieds en dehors pour pouvoir atteindre à l'herbe & la paître avec plus de facilité, particulierement s'ils ont l'encolure courte : on peut faire prendre le vert à ces Chevaux-là dans l'écurie, fi on veut leur donner l'herbe & les conferver.

Sans prétendre contredire Monfieur le Duc, j'ai éprouvé que pour avoir févré des Poulains dans le tems qu'il l'a ordonné, & les avoir ôté tout-à-fait d'avec la mere à l'entrée de l'hyver, en un tems où ils changent leur nourriture de vert au fec, & du tendre au dur (car ils font tirés des herbes pour vivre dans l'écurie, & font en même tems févrés de la mamelle) ce grand changement & la privation du lait leur caufa un fi notable dommage, & ils devinrent fi maigres, que l'Efté fuivant ils eurent peine à fe remettre. Il me femble plus à propos (puifqu'on ne doit faire couvrir les meres qu'au printemps) de laiffer tetter les Poulains tout le refte de l'hyver : affurément ils en vaudront mieux, puifqu'ayant la bouche encore tendre, ils ont peine à manger le foin, & en mangent peu : il eft vrai que pour fuppléer à cela, il ordonne de leur donner du fon & de l'avoine, ce qu'il prétend fuppléer au défaut de la mamelle ; mais puifque la Jument Pouliniaire eft inutile tout l'hyver (car je fuppofe qu'on ne s'en fert ni aux charois ni à aucun ufage, que pour en a oir race) n'eft-il pas plus à propos de laiffer tetter le Poulain jufqu'à ce qu'il foit accoutumé à la nourriture féche & dure ? Je me foumets à votre

jugement, c'eſt à vous à faire le choix de ce qu'il vous ſemblera le mieux, afin de parvenir à vos fins.

Voilà ce que j'ai tiré du Livre de Monſieur le Duc de Newcaſte, je ſouhaite qu'il vous ſoit fort utile, & qu'en France, où l'on peut élever d'auſſi beaux & bons Chevaux qu'en lieu du monde, on prenne envie de travailler à cela, afin qu'on rétabliſſe les Haras ruinés par les déſordres des tems: & que ſans aller querir des Chevaux avec des frais exceſſifs dans les païs étrangers, on en éleve en ce pays: puiſqu'aſſurément les bons Coureurs François ſont préferés à tous les Chevaux du monde, quand ils ſont bien choiſis: puiſqu ils ont plus de reſſource, plus de force & durent plus long-tems que tous les Chevaux étrangers. Avant l'année 1600. on ne ſe ſervoit point en France de Chevaux Anglois, l'uſage étoit des courtaux entiers, & le Roy Henry le Grand s'en ſervoit à la guerre, à la chaſſe, & pour tous ſes uſages, juſqu'à ce qu'un nommé Quinterot Anglois de nation, amena des Chevaux de ſon pays à la Cour, où plus qu'en lieu du monde on aime ce qui eſt nouveau, l'uſage s'en eſt introduit, en ſorte que les gens de qualité ne ſe croyent pas bien montés s'ils ne ſont ſur des Anglois, parce qu'ils ne trouvent pas les Chevaux François aſſez beaux, ni aſſez fins pour leur ſervice, & cela par la ruine des Haras de France: en Angleterre ils en ont grand ſoin, & les François leur payent ce ſoin en achetant chérement leurs Chevaux, parmi leſquels il y a bien des carógnes comme ailleurs, quoiqu'à dire les choſes dans la verité, des Chevaux Anglois il y en a d'excellens, & qui ſont agréables, mais non pas tous.

Je me ſuis acquitté de ce que j'avois promis dans le commencement de ce Livre; & comme il eſt facile d'ajouter aux choſes inventées, je ne doute point qu'on ne faſſe mieux que je n'ai fait, & qu'on ne donne dorénavant au Public des volumes entiers ſur toutes les matieres que j'ai ſeulement ébauchées, vû la néceſſité que nous en avons en France, où il y a les plus beaux Livres du monde, & les plus profonds ſur toutes les Sciences: il n'y a que pour les pauvres Chevaux, qui ſont ſi utiles pour le plaiſir, & ſi néceſſaires pour le bien public, qu'on n'a rien écrit, puiſque juſqu'à préſent on voit peu de choſes miſes au jour où il y ait quelque méthode; j'aurai l'avantage d'être un de ceux qui ont commencé, je ſouhaite qu'on pourſuive, & que ceux qui ont ce talent ne l'enfoüiſſent pas, & qu'ils prennent la peine de le mettre au jour. Adieu.

Quis

Quis autem noſſe curas Equorum erubeſcendum putet, cùm optima Jumenta habere glorioſum ſit ? Quis vituperationi det, id poſſe curare, quod laudi ducitur poſſidere ? quia notitia curationis non ſolum honeſtiſſimis, ſed etiam diſertiſſimis convenit.

Préceptes pour emboucher les Chevaux.

CHAP. LXXXIII.

EMboucher un Cheval, eſt lui donner la bride qui lui eſt la plus convenable pour pouvoir gagner ſon conſentement aux actions qu'on demande de lui ; ſans ce conſentement les Chevaux ne peuvent rien d'agréable, puiſqu'ils répugneront toujours à l'obéiſſance ; & ſi la crainte du châtiment les empêche de ſe défendre, on remarquera à la poſture contrainte de leur corps qu'ils n'obéiſſent qu'avec répugnance : mais ſi on peut par les bonnes leçons jointes à la bonne bride gagner le conſentement, on arrivera à la fin qu'on s'eſt propoſée, qui eſt d'aſſurer & reſoudre les bouches trop ſenſibles & égarées, éveiller ou alleger les lourdes & peſantes ; ramener & aſſujettir celles qui ſont trop fortes.

Pour acquerir cette connoiſſance, il faut avoir quelques principes, & ſur iceux on ſe détermine à donner une embouchure plûtôt qu'une autre, & une branche d'une façon plûtôt que d'une autre, qui ſera differente. Ces principes ſont ce qu'on appelle théorie ; laquelle jointe à un peu de pratique vous ouvrira le chemin, enſorte que vous pourrez emboucher vos Chevaux ſans conſeil ni aide de perſonne, & parvenir à la fin que d'abord nous avons propoſée. Pour parvenir à cette fin il faut non-ſeulement connoître la bouche & les reins d'un Cheval, mais encore ſes jambes & ſes pieds bons ou mauvais, & même s'il ſe peut, ſon inclination naturelle.

L'Embouchure des Chevaux, ou, comme la nomment quelques-uns, la ſcience d'emboucher les Chevaux, ſe diviſera en trois parties ; ſçavoir en celle qui conſidere ce qui ſe met ou ſe place dans la bouche du Cheval, que nous appellons l'embouchure ou le mors.

La ſeconde, eſt celle qui conſidere la branche, qui eſt cette partie la plus longue de la bride que nous voïons exterieurement.

La troiſiéme, eſt la Gourmette, qui eſt une eſpece de chaîne attachée à la branche & placée ſur la barbe du Cheval.

L'Embouchure nous donne ou produit l'appui de la main, duquel dérive l'obéiſſance qu'on peut retirer d'un Cheval.

CHAP. LXXXIII. La branche a fon effet de faire agir l'embouchure & de placer la tête & l'encolure du Cheval.

La gourmette eft cette chaîne, fans laquelle la branche n'auroit aucun effet.

Ainfi vous voyez que ces trois parties ont tant de liaifons que l'embouchure n'agit que par le moyen de la branche, & la branche n'a d'effet que par la Gourmette.

L'embouchure fe proportionne aux parties interieures de la bouche : elle eft compofée de fes côtés, des chaperons, des olives, des fonceaux, & de la liberté de la langue.

La branche fe proportionne à l'encolure, & au deffein qu'on a de ramener ou de relever : elle eft compofée de l'œil, du banquet, du coude, de la barbe, du pli du banquet, du jarret, du bas de la branche ou touret.

La gourmette fe proportionne au deffein qu'on a de ramener ou de relever : elle eft compofée de deux longs crochets qui tiennent à l'œil, de mailles & de groffes effes.

Comme nous avons dit que l'embouchure avoit fes côtés, ils font faits de canons, d'efcaches, d'olives, de berges, de tambours, campanelles, poires, balottes, melons, annelets, rouelles, patenoftres, & plufieurs autres hors d'ufage.

Entre les deux côtés de l'embouchure il y a prefque toujours liberté de langue qui eft une ouverture ou efpace au milieu de l'embouchure, tant pour donner place à la langue, que pour fortifier l'embouchure.

La liberté eft faite par un montant, une gorge de Pigeon, un Pifton, un col d'Oye, un pied de Chat, une Pignatelle, une Bafcule, une Arcade, un Pas d'Afne, un Arçon, & plufieurs autres, qui prefque toujours donnent le nom au mors.

Les branches font de differentes façons, & la forme du bas de la branche leur donne la dénomination; les plus en ufage font les Françoifes, demi Françoifes, les Conneftables, les Gigottes, ou bas ronds, les cuiffes de Chapon & celles à Piftolet, & plufieurs autres que nous avons renvoyées en Italie & en Allemagne.

Des Embouchures.

IL faut sçavoir que parlant d'un Mors, on doit entendre non-seulement l'Embouchure, mais la Branche, la Gourmette, Chaiſnettes, & tout ce qui rend un mors complet, & en état de ſervir au Cheval.

Je commencerai à faire l'anatomie des Mors par l'Embouchure, & en déduirai tous les effets le plus brievement qu'il me ſera poſſible : enſuite je viendrai à la branche, puis à la Gourmette, & à tout ce qui en dépend.

La plus douce & la meilleure de toutes les embouchures eſt un ſimple canon qu'on appelle un canon à couplet ; plus il ſera gros près du fonceau, plus il ſera doux, car il ſera moins capable de contraindre un Cheval.

Dans les Ecoles bien réglées on ne voit peu ou point d'autres Brides, elles conſervent toujours la bouche aux Chevaux ſaine & entiere ; & quoique la langue en ſupporte tout l'effort, la partie n'eſt pas ſi ſenſible que les barres, leſquelles ont ce ſentiment ſi fin, qu'au travers de la langue elles ſentent la compreſſion du Mors, & rendent l'obéiſſance aux moindres mouvemens de la main. Si donc le Mors appuyoit ſur les barres, ce ſeroit le moyen de bien-tôt deſeſperer une bouche. Enfin il faut tenir pour une maxime aſſurée que tout autant qu'on le peut donner, c'eſt-à-dire, que ſi on peut retirer d'un Cheval toute l'obéiſſance dont il eſt capable avec un ſimple canon, c'eſt en vain qu'on ſe peinera de lui donner une autre Bride, car celle-ci eſt la meilleure de toutes. Vous en voyez ici la figure, vous le pouvez faire faire plus gros ou plus menu, ſelon la fente de la bouche du Cheval, auquel vous le voulez ordonner.

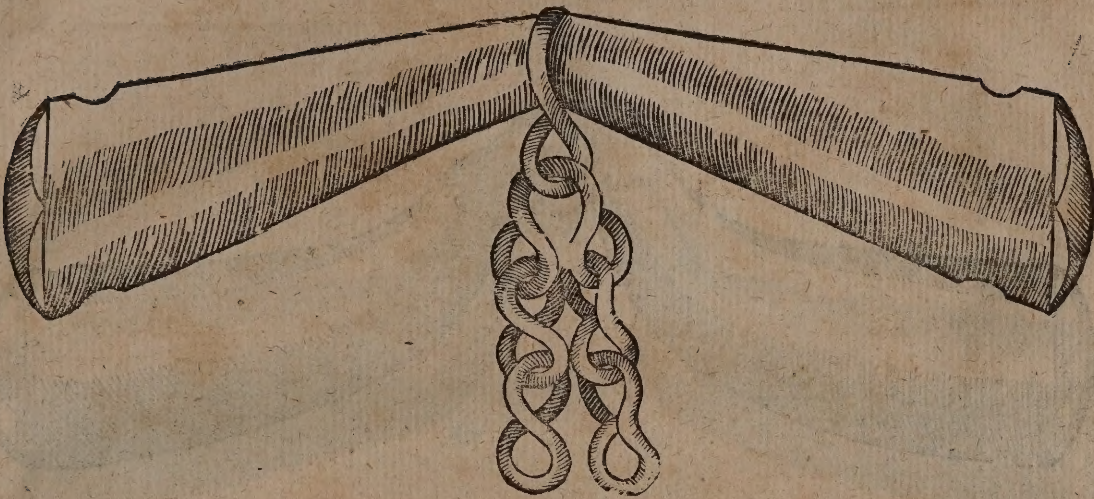
CHAP. LXXXIV.

Simple Canon. I.



Le canon à trompe vient après, il eſt propre à aſſurer les bouches qui battent à la main pour être trop ſenſibles, chatoüilleuſes ou foibles : ces trois ſortes de bouches ont peine à ſouffrir l'appui, & pour défenſe ces Chevaux battent à la main : ce mors aſſurera ces bouches, en ce qu'il porte toujours ſur le même endroit. Ainſi il endort cette partie, il en fait perdre l'apprehenſion au Cheval, lequel par le tems goûte mieux cette embouchure qu'un ſimple canon, lequel comme il plie dans le milieu porte inégalement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui fait que ces bouches égarées n'y prennent pas tant de créance qu'à la trompe, laquelle pourtant eſt plus rude, puiſqu'elle ne plie point dans le milieu; la plus grande fineſſe en forgeant le canon à trompe, eſt de jetter le milieu dudit canon un peu en avant pour donner un peu plus de jeu à la langue, & le faire porter ſur les gencives plûtôt que ſur les barres.

Canon à Trompe. 2.



Lorſque les deux canons précedents ne ſont pas capables de tenir aſſez ſujet un Cheval qui a pourtant les barres fort ſenſibles & hautes, cela vient preſque toujours de ce qu'il a la langue trop groſſe ; ainſi elle ſoutient trop par ſon épaiſſeur le mors, en ſorte qu'il ne peut faire aſſez d'effet ſur les barres : en ce cas-là on lui pourra donner une gorge de Pigeon comme vous la voyez ici figurée ; ſa liberté dégagera un peu la langue, & l'Embouchure rencontrera & appuyera ſur la gencive, ce qui rendra le Cheval plus leger à la main.

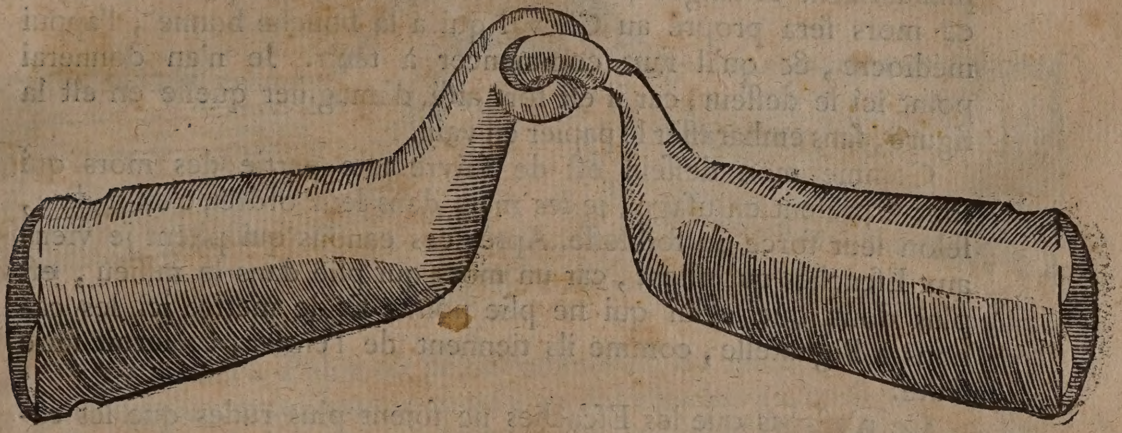
Cette Embouchure eſt pour un Cheval qui a la bouche très-bonne, mais qui pour avoir la langue un peu groſſe, a l'appuï ſourd : ce mors eſt bon pour ceux qui ſe ſervent d'une rêne ; car ſans crainte de bleſſer la barre au Cheval, on la peut tirer & plier le col au Cheval ; ce qui ne ſe peut faire avec les autres libertés, car les talons bleſſent & emportent la barre, & cette ſeule commodité doit faire chercher cette embouchure.

Gorge de Pigeon. 3.



Après le mors à gorge de Pigeon, nous mettrons le canon montant, lequel eſt pour un Cheval qui a l'appui fin, & par conſéquent la bouche excellente, avec la langue un peu groſſette, car la liberté donne quelque eſpace pour la loger : ſon effet ſe fait ſur les lévres & ſur la gencive ; & comme la langue eſt dégagée, ce mors peut tenir le Cheval qui a les barres hautes & ſenſibles en quelque legereté ; l'uſage en eſt excellent, & s'il eſt bien fait, jamais il ne peut bleſſer la bouche du Cheval.

Canon montant. 4.



Comme le canon à Piſton ne differe du précédent, qu'en ce qu'il y a des annelets à côté de la liberté de la langue, on le donne à un Cheval indifferemment l'un ou l'autre ; & comme on ſe le peut aiſément figurer en voyant le précedent, je n'en ai pas mis ici le deſſein, il ſuffit de le connoître ; ce qui ſera en connoiſſant le canon montant, & on en ſçaura l'effet, car il eſt à peu près comme le précedent, hors qu'on donne celui-ci aux Chevaux qui ont la bouche ſeche, car les annelets donnent quelque mouvement à la langue qui divertit les Chevaux, & leur rend la bouche fraîche.

Ce mors, comme le précedent, ſera pour un Cheval qui a la bonne bouche, l'appui, les barres hautes, & la langue un peu groſſette.

Le canon à pied de Chat, eſt celui duquel la liberté eſt quarrée par le haut : on pratique peu cette embouchure aux Chevaux de ſelle ; ce n'eſt pas qu'il ne ſoit de bon uſage pour celui qui a l'appui fin, la bouche bonne, la langue aſſez groſſe ; comme la liberté eſt grande, il y aura ſuffiſamment de la place pour

CHAP. LXXXIV. la loger, le mors par ce moyen appuyera fur les barres, ce qui en éveillera l'appui, elles feront foulagées par les lévres, lorfque le canon eft plus gros près du fonceau qu'aux talons : en un mot ce canon tient déja les Chevaux fujets; ainfi il faut avoir la main bonne, ou que les bouches ne foient pas fi fines, comme on en trouve aux braves Chevaux.

Vient enfuite le col d'Oye duquel la liberté va en rond en forme d'un col d'Oye; cette liberté eft grande, ainfi elle dégage puiffamment la langue, qui ne fera fupportée que par les barres : ce mors fera propre au Cheval qui a la bouche bonne, l'appui médiocre, & qu'il faut commencer à tenir. Je n'en donnerai point ici le deffein, car il eft fort aifé d'imaginer quelle en eft la figure, fans embaraffer le papier en vain.

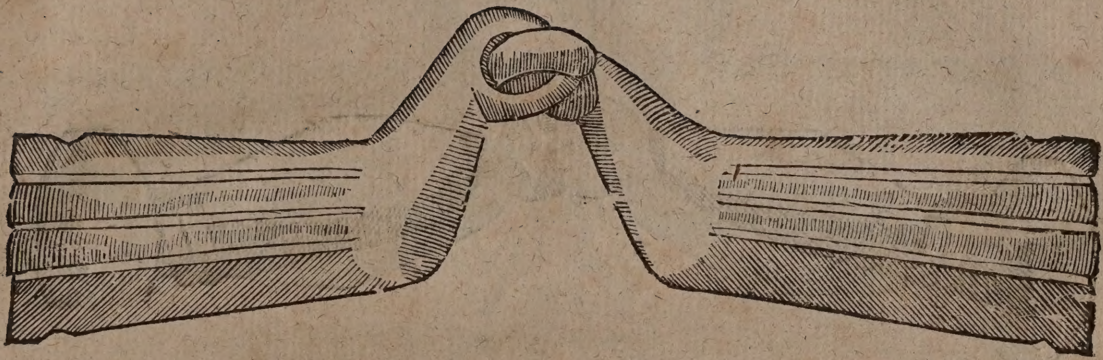
Comme mon deffein eft de fuivre une partie des mors qui font à préfent en ufage, je les mets dans leur ordre, c'eft-à-dire, felon leur force ou foibleffe. Après ces canons qui plient je viens aux Efcaches qui plient, car un mors qui plie dans le milieu, eft plus doux que celui qui ne plie point. Et de mettre ici les canons à Pignatelle, comme ils tiennent de l'entier, ce feroit faire faute.

Ce n'eft pas que les Efcaches ne foient plus rudes que les canons, car elles approchent plus du tranchant; mais cette rudeffe n'eft pas fi grande, qu'un canon à Pignatelle ne foit plus rude qu'une Efcache montante.

L'Efcache montante fera propre pour un Cheval qui a la bouche bonne, la langue un peu groffette, & l'appui à pleine main; qui eft celui qu'on veut pour la guerre, lequel eft capable de fouffrir un coup de main, & lequel pourtant ne s'abandonne pas par la liberté d'icelle.

L'Efcache eft préférable au canon, en ce que les fonceaux du canon n'étant pas bien rivés échappent, & vous êtes réduit à la difcretion du Cheval; mais l'Efcache ne peut échapper : ainfi elle eft plus sûre quand on a des chevaux méchans.

Escache montante. 5.

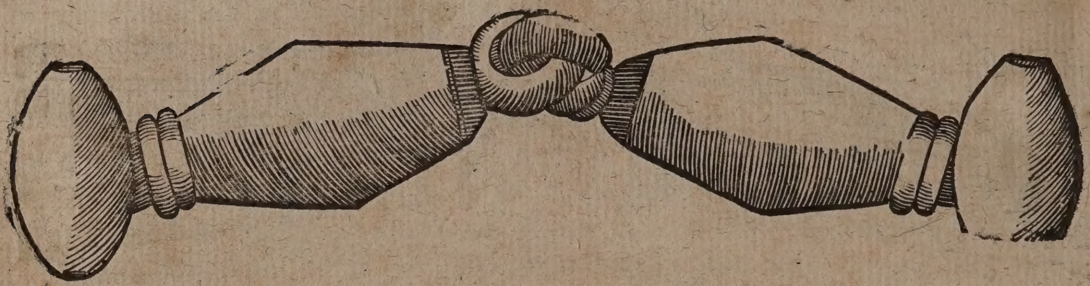


L'Escache à Piston est peu differente en ses effets & en sa forme de la précedente, hors en ce qu'il y a des annelets à côté de la liberté, & à l'autre il n'y en a point, comme nous avons dit ci-devant du canon montant & du canon à Piston.

Cette Escache ne peut gâter la bouche d'un Cheval, les talons étant bien arrondis : elle porte assez à vif sur les barres pour contraindre le Cheval qui a l'appui à pleine main d'obéir avec facilité, s'il a la franchise qu'on souhaite aux bons Chevaux.

Les Olives à couplet viennent ensuite, elles sont peu en usage : ce sont des Olives qui sont assemblées comme un canon simple. Elles sont bonnes pour les Chevaux qui ont la bouche peu fendue, & qui l'ont bonne, ce qui est assez rare ; c'est le contraire des femmes, celles qui l'ont petite l'ont bien faite ; & aux Chevaux ceux qui l'ont petite l'ont mal faite. Or comme les petites bouches ont souvent les lévres grosses, il les faut désarmer ; ce mors les désarmera, logera assez commodément la langue ; & donnera quelque plaisir au Cheval qui a l'appui à pleine main ; car quoiqu'elles le tiennent sujet, le roulement desdites Olives l'égayera.

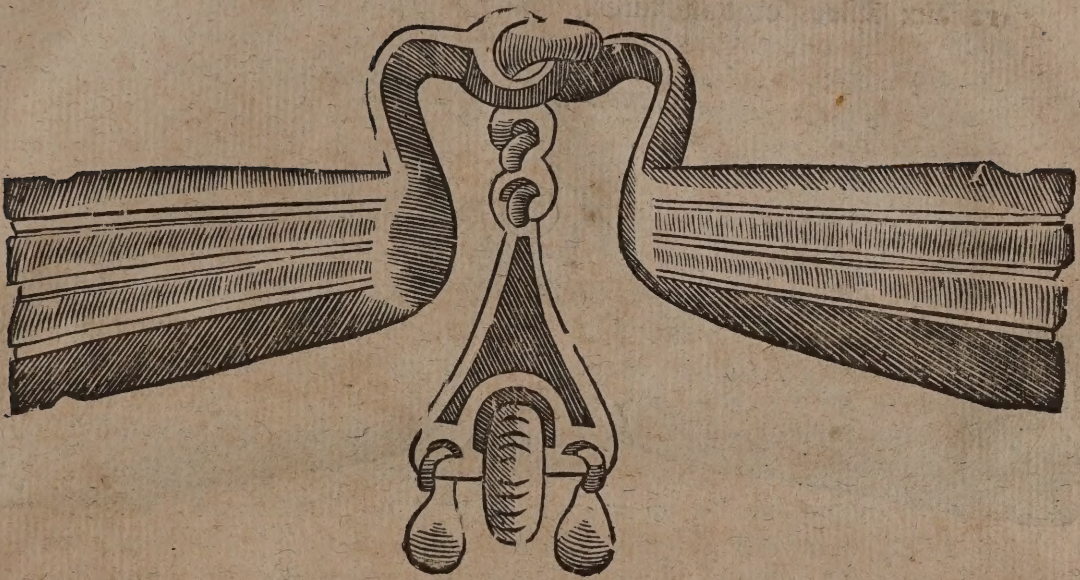
Olives à Couplet. 6.



Le ſeul défaut que je ſache à ces petites Olives, eſt qu'elles ſerrent trop les gencives ; & que cela peut faire faire quelque grimace au Cheval ; mais comme il eſt difficile de trouver des brides qui ne rempliſſent point trop la bouche aux Chevaux qui l'ont peu fendue, j'ai paſſé ſur ce défaut qui n'eſt pas ſi conſidérable que d'avoir un mors doux & menu, pour le pouvoir loger dans ces petites bouches.

L'Eſcache à col d'Oye viendra enſuite : elle ſera propre au Cheval qui a la bouche bonne, la langue groſſe, & l'appui à pleine main ; comme cette Eſcache va en diminuant, elle ne portera que ſur les gencives, quoique la langue ſoit bien fort dégagée dans cette grande liberté, & que la lévre ſoit aſſez occupée à faire ce grand tour du banquet, ainſi la barre ſe trouve déſarmée ; & pourtant le mors ne le preſſera pas trop, par la raiſon que je viens de dire, que l'Eſcache eſt beaucoup plus menue au talon qu'au banquet ; elle tiendra pourtant le Cheval leger, qui aura l'appui bien à pleine main.

Escache à Bavette. 7.



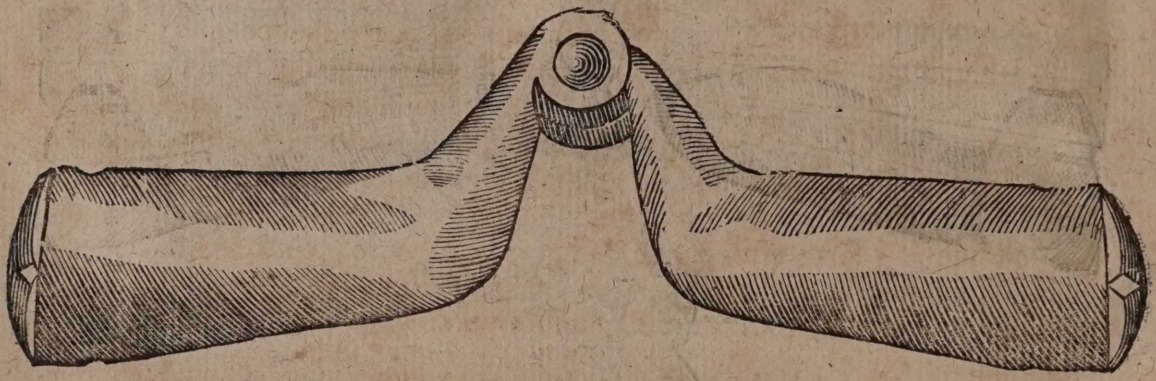
Etant considerée avec une bavette, elle sera pour un Cheval qui a la langue serpentine, & qui la passe sur le mors, ce qui est déplaisant à voir : cette roue qui est au bas de la bavette lui chatouille la langue, il se plaît à cela l'ayant serpentine & frétillante, & trouvant une grande liberté où elle est logée sans incommodité, elle y demeure logée plûtôt que par beaucoup d'autres remedes plus violens, qui produisent souvent moins de fruit que celui-ci.

Le canon à compas montant est peu en usage, quoique très-bon, on l'a nommé à compas, parce que le haut de la liberté est assemblé comme un compas par une charniere, laquelle se peut casser plus facilement que le couplet ordinaire des autres brides; hors cela la bride est très-bonne.

Les commodités qui s'en retirent sont plus considerables que ce petit manquement, car il sera propre au Cheval qui a la bouche bonne, la langue grossette, l'appui à pleine main, il tient assez sujet, car il approche de l'entiere; ce qui est encore plaisant à ce mors, est que le Cheval s'y peut jouer, quoiqu'il le tienne assez sujet.

CHAP. LXXXIV. La liberté étant trop grande pour être usée, ou autrement, en serrant les chaînettes on étressit le mors ; & si elle est trop étroite, en les élargissant on l'ouvre, ce qui ne se peut bien faire aux autres embouchures.

Canon à Compas. 8.



Ce canon à arcade est le premier mors entier que nous ayons décrit, il est different du Pas d'Asne qui est plus haut que celui-ci, & la liberté plus grande ; celui-ci est bon aux Chevaux qui ont la bouche soupçonneuse, c'est-à-dire, qui donnent trop ou trop peu dans la bride, & battent à la main étant pressés d'obéir : ces Chevaux-là sont difficiles à emboucher hors avec ce mors, lequel l'assurera : puisqu'ayant peu de liberté, il tient du canon à Trompe ; il fait son effet toujours au même endroit, lequel s'endort & assoupit ; le Cheval perd l'appréhension que la bride lui causoit : de plus il le tient sujet lorsqu'il donne trop, car il tient du Pas-d'Asne ; ainsi il est capable de tenir, mais avec tous ces avantages, sans la bonne main & la sage conduite du Cavalier, la bride sera assez inutile.

Je n'en donne pas le dessein, car ce mors est le plus commun du monde.

Le canon à Pignatelle est connu de tout le monde : il est pour un Cheval qui a l'appui à pleine main, la langue grosse, & la barre ronde ; comme ce mors tient de l'entier, le Cheval demeurera dans le respect ; de plus comme il approche de la ligne, il portera fort à vif sur les barres, & quoiqu'elles soient rondes, elles seront éveillées, puisqu'il n'est point supporté de la

langue, mais feulement un peu des lévres : il faut avec de pareils mors ne fe point fervir d'une refne, car on emporteroit abfolument & on ruineroit la barre. Ces mors font très en ufage à préfent, on les donne indifferemment à toutes fortes de Chevaux, mais fort mal à propos ; car comptez combien de mors nous avons décrit ci-devant, tous plus doux que celui-ci, car j'ai commencé par le plus doux, & toujours en augmentant de force : Ce fera donc un abus étrange d'abord de débuter par celui-ci, fi le Cheval a l'appui fin, & qu'il ait la barre tranchante : car affurément les mors entiers, au nombre defquels font les Pignatelles, ne font nullement deftinés pour les barres tranchantes, mais feulement pour les barres rondes, quoique hautes, & toutes les fois qu'on en donnera on gâtera la bouche d'un Cheval, ou on le fera battre à la main.

Je me fuis fervi d'un canon à Pignatelle haute, c'eft-à-dire que la Pignatelle monte environ deux ou trois doigts de haut pour les Chevaux qui ont inclination à laiffer pendre la langue hors de la bouche ; car comme un Cheval n'a jamais tiré la langue avec un maftigadour, cela à donné la penfée de faire de pareils Pas-d'Afne, pour leur ôter cette imperfection de tirer la langue. Mais comme cela leur importune la bouche, je me fuis fervi de cette Pignatelle haute. Si vous l'approuvez vous vous en fervirez, mais l'ufage en eft très-bon.

Le canon à miroir ou à double Pas-d'Afne, eft la feule invention que les Eperonniers ont, quand ils ont un Cheval qui tire la langue, mais le mors ne vaut rien ; & jamais on ne s'en trouvera bien, & l'invention ne peut bien réuffir.

Pour un Cheval qui tire la langue, s'il eft bien embouché, vous pouvez, fans changer fon mors, attacher un Pas-d'Afne de gros fil d'archal, comme eft celui d'un maftigadour, haut d'environ demi-pied à la tranche fil du mors, en bridant le Cheval mettre ce Pas-d'Afne dans la bouche en haut, & affurément tout le tems qu'on s'en fervira il ne tirera point la langue. Et comme tous Chevaux ne s'accomodent pas d'une Pignatelle, & moins d'une haute, comme eft celle que nous venons de décrire, puifqu'il y a beaucoup de Chevaux qui ont les barres hautes, tranchantes & qui tirent la langue, cette invention a cela de commode, qu'elle s'ajufte à toute forte de mors, pour doux qu'ils puiffent être.

Je n'approuve ni ne defaprouve l'invention des Marchands,

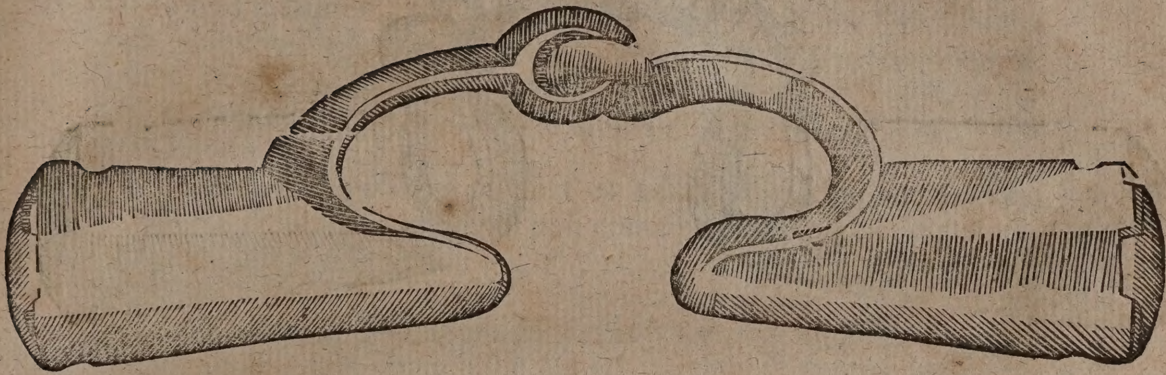
CHAP. LXXXVI.

lesquels coupent la langue à tous les Chevaux qui la laissent pendre. Monsieur le Duc de Newcastle, qui d'ailleurs a bien écrit du Manége, se mocque de toutes les inventions qui empêchent de tirer la langue, & ne conseille autre chose que de la couper.

Le canon secret à arçon est un Chef-d'œuvre dans l'Epronnerie, à cause de cet arçon qui tourne autour du canon, étant ajusté dessus comme un arçon l'est sur le dos d'un Cheval, il est attaché par dedans avant de river les fonceaux, c'est pourquoi on l'appelle secret : il est bon pour un Cheval qui a la bouche assez bonne, qui a la barre ronde, la langue très-grosse, & le palais gras : car comme il faut dégager cette grosse langue, si on faisoit la liberté fort haute, elle choqueroit le palais ; ce qui tout au moins feroit battre le Cheval à la main, ou l'obligeroit à porter trop bas, pour peu qu'il y eût d'inclination ; il a fallu avoir recours à cet arçon qui gagne beaucoup de place sans monter trop haut, & de cette maniere le mors porte au vif sur les barres, sans être empêché de la langue ; il sera bon pour un Cheval qui aura l'appui plus qu'à pleine main, & qu'il faudra tenir sujet.

Ce canon à col d'Oye gagne ou trouve sa liberté dans les talons d'icelle : je l'ai inventé pour suppléer à la place du canon ci-devant à arçon, lequel étoit trop cher, & celui-ci fera son même effet : & de plus il donnera plus de plaisir au Cheval, lequel pourra se jouer avec cette embouchure, puisqu'elle plie dans le milieu. Il est propre au Cheval qui a la bouche médiocre, l'appui au-delà de la pleine main, la langue excessivement grosse, & qui a inclination à porter bas ; comme la liberté est gagnée dans les talons, il y a de la place suffisante pour loger la langue sans que la liberté soit trop élevée ; ce qui chatouilleroit le palais & feroit porter bas, ou battre à la main ; de plus le mors portera à vif sur les barres, ainsi il sera capable de tenir sujet le Cheval qui les aura rondes, & qui aura l'appui un peu endormi.

Canon à col d'Oye, la liberté gagnée. 9.



Je ne prétends tirer aucune vanité de l'invention de cette embouchure ; mais assurément elle épargne bien de la dépense à faire faire le précedent mors, & donne plaisir au Cheval, quoiqu'elle le tienne sujet.

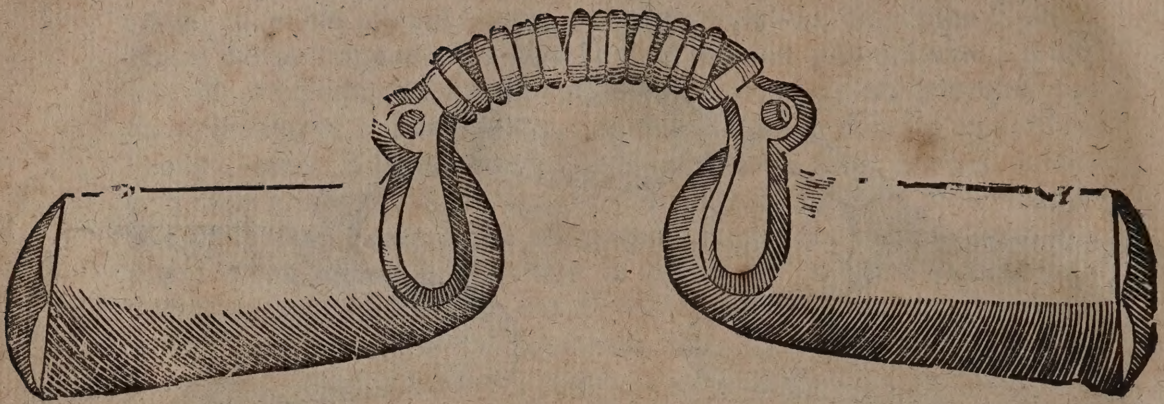
Le canon à bascule est different de la Pignatelle, celui-ci culbutte en avant & en arriere, & celle-là seulement en arriere ; ce mors sera pour un Cheval qui aura la langue très-grosse, la bouche médiocre & l'appui plus qu'à pleine main.

Ces bascules sont destinées pour les Chevaux qui ont le palais chatouilleux, car comme ils culbuttent facilement, elles ne font point battre à la main.

Cette bride est assez ferme : comme elle dégage absolument la langue, elle portera fort au vif sur les barres. C'est pourquoi elle ne sera bonne qu'aux barres rondes, car quoique les lévres le supportent, ce n'est pas assez pour empêcher que le Cheval n'en soit fort assujetti.

CHAP. LXXXIV.

Canon à Bascule. 10.



Les Escaches à Pignatelle sont si communes, qu'il seroit bien superflu d'en donner ici le dessein, les Boutiques sont pleines de ces mors, les Esperonniers embouchent toutes sortes de Chevaux indifféremment avec ces mors ; mais fort à contre-tems, très-souvent, comme j'ai expliqué au canon à Pignatelle : car à plus forte raison l'Escache qui est plus rude ne doit être donnée qu'aux Chevaux qui ont les barres rondes, la langue grosse, l'appui au-delà de pleine-main, & la bouche médiocrement bonne.

Aux Ecoles bien réglées on a banni l'Escache à Pignatelle aux Chevaux qui ont les barres hautes, car avec ce mors on leur desespere la barre en peu de tems ; on a recours aux bonnes leçons & à l'art pour tenir les Chevaux sujets, & non à des brides plus rudes qu'il ne convient.

L'Escache à Bascule a presque le même effet que celle à Pignatelle, elle sera bonne pour un Cheval qui aura la bouche médiocrement bonne, les barres rondes & hautes, la langue grosse & le palais gras ; finalement qui a l'appui au-delà de pleine-main : Comme cette bascule culbutte facilement en arriere, le palais gras n'en sera point importuné, & n'aura aucun sujet de battre à la main, pour en être choqué ; le mors portera sur les barres, ainsi il tiendra le Cheval dans le respect.

Le canon montant d'une piece est justement fait comme un montant

montant qui ne plieroit point, mais qui feroit d'une piece, il a le même effet que le canon à arcade ci-devant, c'eft-à-dire, pour une bouche foupçonneufe, qui donne trop ou trop peu dans la main; elle donne trop étant plus contrainte qu'elle ne veut, le Cheval donne trop peu lorfqu'on lui laiffe un peu de liberté : il y a difference de celui-ci au canon à arcade, en ce qu'il eft beaucoup plus ferme que l'autre. CHAP. LXXXIV.

Il affurera ces bouches foupçonneufes & fauffes, qui font mal-aifées à brider, car il tient de la Trompe & du Pas-d'Afne, mais beaucoup plus de ce dernier que du premier. Ce mors ne laiffera pas d'être bon aux bouches médiocres qui ont l'appui au-delà de la pleine main, la langue groffe, & lequel a befoin d'être tenu fujet.

Le canon à Pas-d'Afne eft fort en ufage depuis qu'on a connu fes effets, & je crois avoir un peu contribué à le mettre en vogue, comme auffi les efcaches à Pas-d'Afne : il eft pour un Cheval qui a les barres rondes & hautes, la langue fort groffe, & la bouche médiocre, l'appui au-delà de la pleine main : cette bride tient un Cheval fujet, elle porte à vif fur les barres, la langue eft dégagée, abfolument; ainfi fans ruiner la bouche à un Cheval, on le tient fujet tant qu'on veut, il faut tenir le Pas-d'Afne bas, ainfi il ne fera point battre le Cheval à la main, en lui choquant le palais.

Si les talons font bien arrondis, cette bride fera de très-bons effets, & on connoîtra que c'eft une des bonnes qu'on puiffe pratiquer aux bouches médiocrement bonnes.

Il y a enfuite le canon à Pas-d'Afne à l'antique, c'eft-à-dire, lequel au haut du Pas-d'Afne a des anneaux pour égayer la bouche aux Chevaux qui l'ont féche; du refte il a le même effet que le précedent : on fe fert de ces canons aux Chevaux qui ont les barres baffes, au lieu qu'autrefois on fe fervoit pour les tenir de brides étranges; on n'en a gueres d'autres à préfent que des Pas-d'Afnes, lefquels quoiqu'ils ne foient pas au-deffous de la ligne, vont chercher les barres, parce que n'étant foutenus que des lévres, elles cédent; ainfi le mors va chercher les barres, & fait autant d'effet que les mors les plus rûdes, pourvû qu'il foit entre les mains d'un homme qui ait de la fcience & de la fageffe.

Les Efcaches à Pas-d'Afne font un peu plus rudes que les canons: comme nous avons dit que l'Efcache approchoit plus du tranchant, le fervice en eft plus affuré, en ce que les chaperons n'échappent pas comme font les fonceaux aux canons.

CHAP. LXXXIV. Ce mors sera bon au Cheval qui a la bouche médiocrement bonne, les barres rondes, la langue grosse, & tout l'appui au-delà de la pleine main : il faut avoir soin qu'on ne fasse point le Pas-d'Asne trop haut de peur de choquer le palais, & faire battre à la main, pourvû qu'il y ait une place suffisante pour loger la langue, le reste seroit très-inutile.

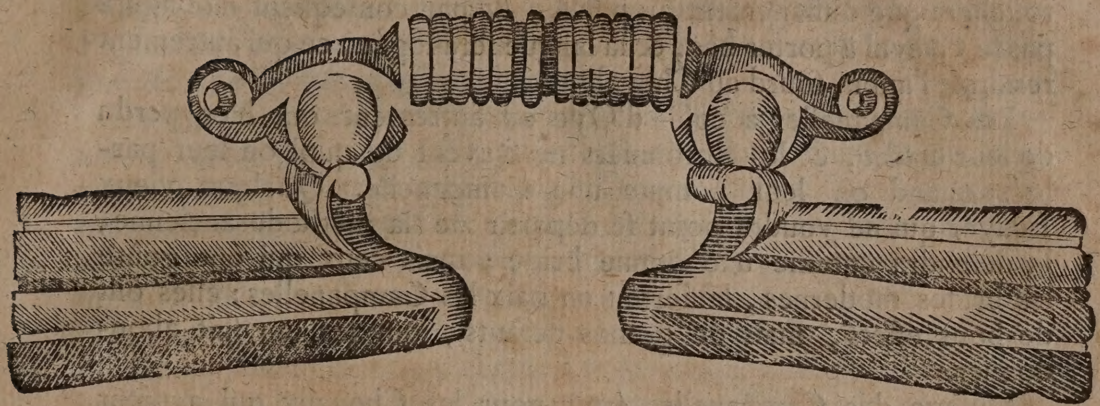
Vous pouvez aux Canons & Escaches, mais bien plus commodément aux dernieres, faire désarmer la lévre en cette maniere : il faut faire le banquet fort large, & faire diminuer le mors selon la largeur de la bouche à l'endroit de l'appui ; comme la lévre sera contrainte d'entourer ce gros banquet, elle ne pourra armer, la barre ne pouvant être en deux endroits ; ainsi elle désarmera comme par accident, car il y a des mors exprès pour désarmer, comme sont les Canons coupez, Tambours & autres ; mais comme ils sont trop rudes, ils desesperent les bouches qui sont bonnes ; ainsi il n'y a point de meilleur moyen que de leur désarmer la lévre, comme je viens de proposer.

Cette Escache paroît extraordinaire, elle l'est en effet ; je crois en être l'inventeur aussi-bien que des canons à col d'Oye, ci-devant, dont la liberté est gagnée dans l'épaisseur des talons, & ayant trouvé l'une, il n'est pas difficile de trouver l'autre, la difficulté est de les forger, mais nous en parlerons ailleurs.

On pourra dire là-dessus que cette Escache étant si menue, & y manquant beaucoup de fer au dessus de l'endroit où se fait l'appui vis-à-vis de la Pignatelle, elle peut facilement blesser un Cheval ; mais toute personne qui aura la moindre teinture d'embouchure jugera d'abord que l'endroit qui porte sur l'appui, quoiqu'il ait moins d'un demi pouce d'épais ne blessera point, pourvû que l'endroit qui touche la barre soit fermé & figuré de même que s'il avoit un pouce d'épais.

Ce qu'il y a à observer à ces embouchures, soit à Pignatelle ou à Pas-d'Asne, car il s'en fait de même à Pas d'Asne, est que l'ouverture du bas de la liberté entre les deux talons soit moins ouverte qu'aux autres embouchures, afin qu'elle ne vienne point si-tôt à rencontrer les barres au cas qu'on tirât une rêne, comme on y peut être obligé par la défense du Cheval ; outre que l'embouchure en est plus ferme, & assurément il y a suffisamment de liberté pour placer les grosses langues, sans s'attendre à cette ouverture entre les deux talons, petite ou grande.

Escache à Pignatelle la liberté gagnée. II.



Cette embouchure est pour un Cheval qui a la bouche médiocrement bonne, la barre ronde & charnue, la langue très-grosse, le palais gras & l'appui plus qu'à pleine main, assurément elle tiendra le Cheval sujet; car la langue étant dégagée, l'embouchure fera tout son effet sur les barres ; ainsi toute la sensibilité y sera éveillée.

Elle sera bonne aussi pour le Cheval qui a les qualités susdites, & avec cela inclination à porter bas ; ainsi on n'oseroit hausser la liberté crainte de lui chatouiller le palais, ce qui le feroit porter encore plus bas ; cette embouchure lui logera la langue, & la liberté sera basse : cet avantage ne s'étoit trouvé jusqu'à présent qu'aux canons à arçon.

Celui-ci a donc les qualités de l'arçon, & n'en a pas les incommodités, qui étoient de coûter beaucoup, & de plus l'on avoit peine à trouver des Ouvriers capables de les faire.

Cette Escache à Pas d'Asne est jettée sur les talons, c'est-à-dire que la liberté au lieu d'aller en haut, se jette sur les talons, pour conserver toujours la même liberté, & ne point hausser les Pas-d'Asne. Avant que j'eusse l'usage de la précedente Escache, je me servois souvent de celle-ci comme très-bonne ; mais si la précedente n'est pas assez ferme, j'ai recours à une Escache à Pas-d'Asne, dont la liberté est de même gagnée sur les talons comme elle est à la Pignatelle ci-devant.

CHAP. LXXXIV. Cette embouchure eſt pour un Cheval qui a la bouche un peu gaillarde, & qui commence à perdre la qualité de bonne bouche, qui a les barres rondes, la langue très-groſſe & inclination à s'armer ou à porter bas: comme le Pas-d'Aſne eſt fort jetté ſur les talons, il ne touchera que difficilement au palais, & par conſéquent n'obligera pas le Cheval à porter bas, & la langue ſera logée, ce qui autrement rendroit l'appui ſourd au Cheval.

Les Campanelles à col-d'Oye ou autrement ont bien perdu de leur crédit, & les Epronniers ne ſçavent de quoi on leur parle, quand on leur nomme une Campanelle. Quelque vieux Ecuyer qui ne voudra point ſe départir de la méthode ancienne, la défendra comme une bonne bride; mais ceux qui ont goûté les brides modernes, laiſſeront en paix les Campanelles: elles ont de bons effets, mais de grands défauts, qui les ont fait abondonner.

L'uſage des Campanelles étoit pour les Chevaux qui avoient les lévres fort épaiſſes, & qui s'en armoient, & aſſurément aux Chevaux qui ont les barres hautes, & qui s'arment de la lévre, la Campanelle eſt très-bonne, & fait un bon effet; mais quand elle a ſervi, elle s'uſe à l'endroit de l'appui près des talons, & enſuite elle coupe la barre comme un raſoir; on les a quittés à cauſe de cela, & on quittera les Olives pour la même raiſon.

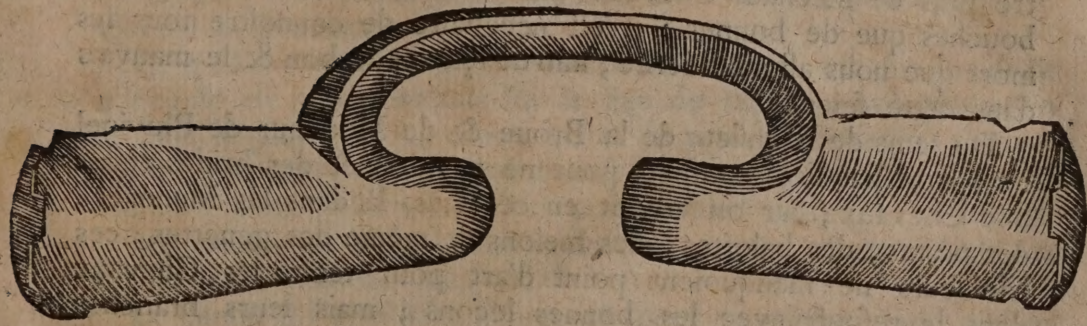
Les Olives à Pignatelle ſont bonnes, & ſont pour des Chevaux qui ont la bouche entre deux, la langue groſſe, les barres aſſez hautes, mais peu ſenſibles, l'appui au-delà de la pleine main, & même tirant plus à la main qu'il ne convient, on les donne particulierement pour ceux qui s'arment de la lévre; comme cette embouchure roule, elle eſt aſſez plaiſante dans la bouche d'un Cheval, mais elle a le défaut des Campanelles; on s'en ſert aux Chevaux de caroſſe.

J'en trouve l'uſage bon aux bouches fauſſes, c'eſt-à-dire, qui ayant les barres hautes, les ont peu ſenſibles; car ſi on donne à ces bouches-là des mors au-deſſous de la ligne, ils deſeſpereront les barres, & on n'en retirera gueres plus d'obéiſſance que de ces Olives qui ſont plaiſantes à cauſe qu'elles roulent. Anciennement on étoit perſuadé que les Olives à cauſe qu'elles roulent, étoient plus douces que des Canons; ce qui n'eſt pas, ſans démentir l'antiquité, car elles deſarment la lévre, elles ſont au-deſſous de la ligne des barres, & dégagent la langue, avec tout cela elles ne peuvent être auſſi douces que les Canons.

Le canon à Pas-d'Asne qui a la liberté gagnée dans l'épaisseur du talon est de la même invention que les deux précedens : vous voyez qu'il s'en peut faire de cette méthode six ; sçavoir trois Canons & trois Escaches : le premier canon que nous avons proposé est à col-d'Oye, on peut faire l'escache de même ; le second est une escache à Pignatelle, on peut faire le canon de même, & l'on peut faire aussi une escache de même que ce canon-ci. CHAP. LXXXIV.

L'usage de ce canon est bon pour les Chevaux qui ont la bouche qui n'est pas mauvaise, mais qui ne peut porter le nom de bonne, & qui ont la langue très-grosse, en sorte qu'avec une liberté ordinaire ils en couvrent les barres ; de façon que la bride ne portant que sur la langue, ne peut produire qu'un appui fort endormi : on a de la peine à emboucher ces Chevaux-là ; s'ils ont inclination à porter bas, à s'armer, ou s'ils ont le palais chatouilleux, il n'y a que cette seule invention. Il falloit se servir auparavant des escaches jettées sur les talons, qui n'avoient point tant d'effet, & avoient de grandes incommodités ; car on est contraint en ce qu'on ne peut élever la liberté pour donner place à la langue, crainte que si elle chatouille le palais, elle ne fasse porter plus bas. Il faut donc avoir recours à ces mors, qui assurément tiennent un Cheval très-sujet, & plus que beaucoup d'autres brides plus rudes.

Canon à Pas-d'Asne la liberté gagnée. 12.



La difficulté de cette bride est qu'il la faut faire forger sans soudure ; si le Pas-d'Asne est soudé, il ne vaut rien, mais il y a un biais pour le forger à qui le sçait prendre, & il n'y a rien de plus aisé.

CHAP. LXXXIV. Cette efcache à Pas-d'Afne eft de la même invention que le canon, elle eft même plus facile à forger, elle eft pour le même ufage, mais plus ferme de beaucoup, elle fera pour un Cheval qui n'a plus ce qu'on appelle bonne bouche, mais qui l'a trop ferme, un appui qui tire à la main, ou qui pefe à la main pour avoir les barres rondes & la langue groffe : de plus elle défarmera celui qui s'arme de la lévre ; elle eft fort capable de tenir un Cheval fujet : il faut voir le canon précedent, c'eft à peu près le même effet.

Jufques-ici nous avons parlé de toutes les brides qui peuvent fe donner aux Chevaux qui ont des bouches qu'on nomme bonnes, quoique les trois ou quatre dernieres foient plûtôt pour ceux qui l'ont mauvaife ; néanmoins comme il faut fouffrir quelque chofe aux Chevaux, & n'être pas fi exact à les condamner, paffons tout ce que nous avons vû pour bonnes bouches, & venons aux méchantes, qui font celles qui donnent le plus de peine ; car affurément hors des bouches égarées qui battent à la main par trop de fenfibilité, pour être chatouilleufes, foupçonneufes ou foibles, les autres font aifées à emboucher ; car on peut retirer de l'obéiffance de ces Chevaux-là ; mais ceux qui feront condamnés à porter des brides que nous allons décrire, font très-infuportables ; car quoique ces Chevaux d'abord rendent quelque obéiffance à ces mors rudes, d'abord qu'ils font endormis fur icelles, c'eft tout comme avec les plus douces ; auffi je ne confeille prefque jamais des brides rudes, je fuis toujours pour les plus aifées qu'on peut avoir. Mais comme il fe rencontre plus de méchans Chevaux que de bons, plus de mauvaifes bouches que de bonnes : il eft néceffaire de connoître tous les mors que nous allons décrire, afin de fçavoir le bon & le mauvais dans cette fcience.

Du tems de Monfieur de la Broue & de Monfieur de Pluvinel, on n'étoit pas fi circonfpect pour ne pas donner des brides rudes aux Chevaux ; car on voyoit en ce tems-là dans les Manéges, des poires, des balottes, des melons & même des genettes ; ces Meffieurs ne manquoient point d'art pour tenir les Chevaux dans le refpect avec les bonnes leçons ; mais leurs branches étoient fi flacques, qu'ils étoient contraints d'avoir ces embouchures rudes, pour tenir un peu les Chevaux dans la fujétion ; mais à préfent on a changé de méthode, car on a abandonné toutes ces branches flacques comme étant trop foibles pour pouvoir produire aucun bon effet, & on a fait des branches hardies

avec des embouchures douces. On ne voit plus de branches flacques, tout eſt hardi ; auſſi ne voit-on plus d'embouchure rude comme autrefois ; on ne paſſe gueres le canon & l'eſcache aux bons Chevaux : ce qu'il y a à dire en ces derniers tems qu'on fortifie la bride par le moyen de la branche, eſt que la barre pâtit beaucoup, car il faut que la gourmette agiſſe avec plus de force ; mais il eſt plus juſte de conſerver le dedans de la bouche, qui eſt bien plus facile à bleſſer, & à être entamée que la barbe qui eſt couverte de peau plus capable de ſouffrir que la barre, outre qu'on peut bourrer les gourmettes, & ſe ſervir en un beſoin de la chanterelle.

J'ai dit ces deux mots avant de paſſer aux brides rudes, afin qu'on ne fût point étonné quand on verra le Livre de M. de Pluvinel, & les écrits de M. de la Broue, leſquels ont tous deux écrit fort bien de cette ſcience, mais le dernier beaucoup plus au long. Venons au reſte de nos embouchures.

Le canon à Pas-d'Aſne roulant eſt peu en uſage, mais bon aux Chevaux qui ont la bouche aſſez mauvaiſe, pour avoir les barres charnues, rondes, quoiqu'aſſez hautes, & qui ont outre cela la langue ſerpentine, c'eſt-à-dire, qui la paſſent par-deſſus l'embouchure, ou à côté, ce qui tout enſemble leur donne un appui qui tire à la main ; & comme la langue ſerpentine cherche à paſſer ſur l'embouchure, le Pas-d'Aſne les empêche, & trouvant cette grande liberté de langue, ils la tiennent là contre leur inclination : outre cela cette bride tient un Cheval ſujet, lorſqu'il a la bouche ferme ; & la liberté quoique grande, comme elle roule, n'offenſera point le palais, & ne fera point battre le Cheval à la main.

Ce qu'il y a à redire à ces Pas-d'Aſne roulans, eſt que l'endroit qui roule eſt juſtement mis ſur le lieu de l'appui ; car quoiqu'on le faſſe le plus égal au canon qu'on le peut, néanmoins comme il s'uſe, la barre ſe met là-dedans, & ſe trouve emportée par le moindre rude mouvement de main ; c'eſt pourquoi il faudra plûtôt mettre en uſage le canon ſuivant, auquel on ne trouve pas les incommodités de celui-ci.

Le canon à Pas-d'Aſne ſecret eſt pour le même uſage que le précedent ; il n'a pas le défaut de couper les barres comme l'autre, mais comme il eſt ſecret, aſſurément il coûtera cher : celui qui en voudra faire la dépenſe, trouvera qu'il eſt propre aux Chevaux qui ont la bouche aſſez mauvaiſe, qui les oblige à tirer ou peſer à la main, ayant outre cela la langue ſerpentine, qu'ils

CHAP. LXXXIV. passent à côté du mors; on peut lire l'effet du précedent mors, car ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre.

L'Escache à Pas-d'Asne quarrée est un peu usitée, il y a un trebuchet attaché au haut du Pas-d'Asne, qui est la raison pourquoi on la fait quarrée: ledit trebuchet est attaché au Pas-d'Asne par un pli, & culbutte quand il rencontre le palais.

Si on considere l'embouchure sans trebuchet, elle sera propre au Cheval qui a la bouche assez mauvaise, pour avoir les barres rondes, charnues, peu sensibles, & la langue très-grosse, & avec tout cela la bouche excessivement fendue; ce qui fera tout ensemble à tirer la main, ou y peser dans un grand voyage.

Le trébuchet est à deux usages, pour les Chevaux ci-devant qui passent la langue par-dessus le mors, il les arrête, & quoique serpentine elle ne peut trouver de passage.

Le second usage est pour les encolures fausses, renversées, & ganasses serrées, ausquelles si vous donnez une branche hardie, avec l'œil haut pour les ramener, vous les mettez dans le desespoir par la trop grande contrainte, puisque la nature s'oppose à l'obéissance que vous leur demandez: il faut donc avoir recours à quelque chose qui puisse leur chatouiller le palais sans les fâcher, ce trebuchet est destiné pour cela; il l'importunera seulement avec cette roue qui est au haut, & le Cheval pour se défaire de cette importunité, baissera le nez, & viendra chercher l'appui, qui est ce que nous demandons; ainsi on obtiendra sans le fâcher & sans violence, le but qu'on s'étoit proposé, qui étoit de lui placer la tête au plus bel endroit où il la puisse avoir.

Les Tambours à col-d'Oye & toutes sortes de Tambours, sont des embouchures, qui parmi les brides rudes m'ont semblé les plus raisonnables, préferablement à bien d'autres, autant que la nature de la bouche que j'ai eu à brider, l'a pu permettre: les Tambours ont ces trois bonnes qualités, ils sont gros, roulans, & ronds: ces trois choses les rendent plaisans dans la bouche d'un Cheval.

Venons au particulier, ceux-ci seront pour une mauvaise bouche, quoique très-fendue, la langue grosse s'armant de la lévre, les barres rondes, pleines de chair, peu sensibles; ce qui produira un appui qui tirera à la main, on y pesera & la chargera allant par pays.

Or comme cette bride portera à vif sur le haut de la barre sans aucun empêchement, sinon, que ployant au milieu, elle falsifiera

l'appui

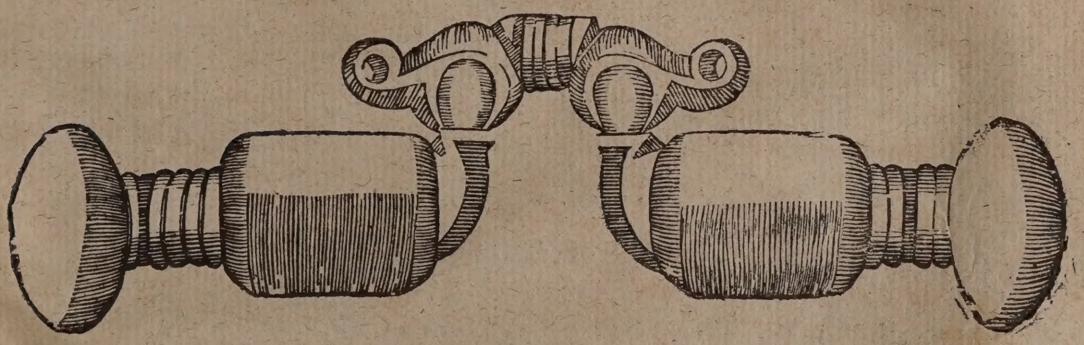
l'appui fort souvent, cela fera trouver quelque légereté au Cheval qu'il n'auroit point eu avec les autres brides, pourvû qu'il n'ait aucune débilité des membres ; car si les jambes, les pieds, ou les reins sont fort foibles, usés ou fatigués, ce qui empêchera le Cheval d'obéir aux effets de la bride, il ne faut pas esperer ni s'attendre qu'elle puisse rétablir tout cela.

Les Tambours à Pignatelle au premier clein d'œil se jugent plus rudes que les précedens : ainsi le Cheval qu'on ne pourra conduire ni retenir avec l'autre, sera leger avec celle-ci : même si le Cheval allant par pays pesoit à la main, cette embouchure pourra pour quelque tems le tenir plus averti : cette bride sera pour une bouche mauvaise, quoi que bien fendue, & l'appui tirant ou pesant à la main.

Présentement on ne fait plus gueres de gros Tambours, comme on faisoit autrefois, on s'est réduit aux Olives Tambours, l'usage en est bon, car les coins des autres peuvent toucher les barres ; & ceux-ci étant rabattus, ne peuvent que difficilement les blesser.

Ces Olives Tambours à Pignatelle, seront pour un Cheval qui aura la bouche assez mauvaise, la barre ronde & charnue, la langue grosse, les lévres dont il s'arme, & toute la bouche peu sensible, ce qui produira un appui tirant à la main.

Olives Tambours à Pignatelle. 13.



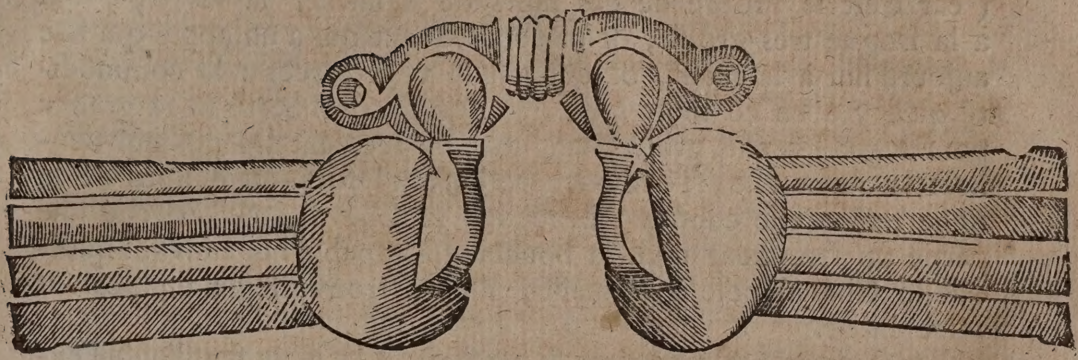
Cette embouchure étant plus menue que les précedentes, sera plus rude, ainsi elle éveillera plus les sentimens du Cheval, c'est-à-dire de la bouche : il est vrai qu'il faut prendre garde que la li-

CHAP. LXXXIV. berté ne soit point trop grande, & que l'embouchure ne plie pas dans le milieu, autrement le biais qui est à l'extrémité des Tambours près l'appui, porteroit sur les gencives, & fuiroit le haut de la barre, ce qui rendroit l'embouchure plus foible & diminueroit son effet.

Les poires droites à Pas-d'Asne ou autrement, sont fort abandonnées, à cause de l'incommodité qui leur est commune avec les Campanelles, car elles en ont un peu la forme, hors que celles-ci ne désarment pas si exactement. Cette embouchure sera pour un Cheval qui aura la bouche fausse, c'est-à-dire, qui aura les barres hautes, sans sentiment, contre tout ordre, ce qui s'appelle bouche fausse ; si à ces Chevaux vous donnez quelque chose qui soit au dessous de la ligne, l'œil montera si haut que la Gourmette ne portera pas, outre que sans doute cela fera battre le Cheval à la main ; mais ces poires droites cherchent l'appui sans l'offenser, désarment la lévre, logent la langue, & pour donner quelque gayeté à la bouche, elles tournent & roulent, ce qui diminue en quelque façon de leur rudesse, elles seroient bonnes & excellentes aux bouches fausses, hors du manquement que j'ai expliqué aux Campanelles, sçavoir qu'étant un peu usées, elles tranchent les barres comme un rasoir.

Les Escaches à bouton, ou à melon, ou à balottes sont la même chose ; les boutons sont les plus petits, les melons plus gros, & les balottes encore plus grosses ; cette embouchure est très-bonne pour un Cheval qui a les barres rondes, charnues, & peu sensibles, les lévres menues toutefois, & la langue grosse, l'appui tirant ou chargeant la main, & la bouche mauvaise.

Escache à Bouton. 14.



Si un Cheval avoit les lévres fort épaiſſes, cette bride ne ſeroit pas bonne pour lui, car les lévres ſoutiendroient une partie du faix de la bride, ainſi les barres en ſeroient ſoulagées, & ne prêteroient pas l'obéiſſance qu'on eſpere de trouver dans le ſentiment qu'on croit d'éveiller par le moyen des boutons ou melons qui ſe logent ſur l'appui.

Cette bride ſera bonne aux Chevaux qui ayant les défauts ci-deſſus, peſe à la main par pays; car ſi vous jugez ces boutons qui ſont contre la liberté, trop petits, il faut les groſſir pour mieux chercher les barres baſſes & peu ſenſibles.

Si cette Eſcache eſt trop large de banquet, pour la fente de la bouche que vous voulez emboucher, il la faut faire forger plus menue, & les lévres la ſoutiendroient moins; par conſéquent elle portera plus à vif ſur les barres, & tiendra davantage le Cheval dans le reſpect. Les Eperonniers n'aiment pas cette embouchure, car elle eſt difficile à bien ajuſter, mais elle eſt bonne dans l'uſage.

Ce que bien des gens eſtiment en cette eſcache à bouton, eſt que ceux qui ſont les fins, & ceux même qui le ſont, voulant acheter ou troquer un Cheval regardent l'embouchure qu'il porte, & ne la voyant que près des banquets ou chaperons, la jugent une Eſcache, & par ainſi concluent que le Cheval a bonne bouche: ce qui n'eſt pas, quoiqu'il rende toute l'obéiſſance poſſible à cette bride.

Le canon coupé à Pignatelle eſt ferme, & peut tenir les Chevaux ſujets; c'eſt une invention moderne, & depuis quelque

CHAP. LXXXIV.

tems en ufage : elle eft bonne parmi les rudes, en ce que rarement elle bleffe les Chevaux quand elle eft bien faite.

Elle eft propre au Cheval qui a la bouche mauvaife ou méchante, les barres rondes & charnues, qui s'arme de la lévre, (car c'eft le propre de ces mors de défarmer la lévre,) qui a la langue très-groffe, & par conféquent qui a un appui qui tire aujourd'hui à la main, & demain la veut forcer : la commodité qu'il y a en ce mors, eft que l'on fait la liberté affez grande pour loger les plus groffes langues, en reculant les plis qui tiennent la Pignatelle, l'embouchure defcend fort-au deffous de la ligne, ainfi elle contraint beaucoup le Cheval, & cherche une partie du fentiment dont la bouche eft capable : & fouvent quoique le Cheval pefe à la main, il fera trouvé leger en portant cette bride.

J'ai fouvent parlé de tirer & de pefer à la main fans l'avoir expliqué, & peut-être que bien des gens n'entendent pas la difference de ces termes.

Un Cheval tire à la main lorfque ou par ardeur, ou par un défir exceffif qu'il a d'aller en avant, il donne trop dans la main ; cela arrive auffi manque de reins, lorfqu'on veut l'obliger à demeurer fur les hanches, & que ces reins ne font pas affez forts pour fouffrir cette pofture contraire ; en ce cas, le Cheval croyant de fuir cette fujétion, va en avant, tire à la main.

Pefer à la main, c'eft lorfqu'un Cheval fans ardeur, mais par fa propre péfanteur, pefe fur la main, s'y appuye, & cherche comme on dit, la cinquiéme jambe ; cela arrive auffi manque de jambes, de pieds ou de force.

Les Chevaux ne tirent ni ne pefent gueres à la main, quand ils ont la bouche exceffivement fine, ils y batteront bien plûtôt que d'y tirer.

Il fe voit peu d'efcaches coupées, il s'en peut faire comme Canons : cette embouchure eft pour un Cheval qui a la bouche fort mauvaife, les barres baffes, la langue groffe, qui s'arme de la lévre, & a avec cela la bouche affez fendue, ce qui tout enfemble produit un appui qui force la main, fi on le recherche de quelque chofe, ou pefe à la main quand on va par pays.

Quoique ce mors foit plus rude que le précedent, qu'il aille chercher la barre, & en éveille le fentiment, prefque autant qu'il fe peut, je ne vous promets pas avec ce mors, de rendre un Cheval leger à la main par pays, s'il y a quelque empêchement pour cela ; par éxemple s'il eft fort fatigué, vous le tiendrez pour quel-

que tems leger, mais ensuite le repos seul fortifiera votre embouchure ; si les jambes sont usées & qu'il y ait foiblesse, assurément il cherchera la cinquiéme jambe, qui est la bride, pour soulager la partie foible, qui sont les jambes ; ainsi il y a peu d'esperance aux Chevaux qui ont ces défauts, de trouver des brides qui les tiennent long-tems legers & obéissans.

La Berge à Pignatelle est le mors des Chasseurs. Monsieur le Marquis de Newcastle l'approuve, & conseille dans son Livre de Cavalerie, de remplir le moins qu'on peut la bouche aux Chevaux, & de leur mettre peu de fer dedans ; quoiqu'il soit excellent Homme de Cheval, il est un peu hérétique pour l'embouchure, se fiant si fort à son art de dresser les Chevaux, qu'il méprise fort l'étude d'ajuster avec soin la bride qu'il convient aux Chevaux : pour son manége je suis de son avis, mais pour l'embouchure je n'en ferai jamais, ou je changerai bien de sentiment.

La Berge fera bonne pour un Cheval qui a la bouche peu fendue, & conséquemment fort méchante, la langue grosse, les barres basses, & l'appui qui force ; étant recherché, on charge le bras allant par pays : je suis fort persuadé que ces mors ne valent rien, que pour ruiner la bouche des Chevaux ; comme ils sont menus les Chasseurs les aiment, parce qu'ils n'empêchent pas les Chevaux de prendre haleine par la bouche lorsque la longueur de la course les oblige à cela, au lieu qu'un mors qui emplit fort la bouche d'un Cheval ne lui donne pas cette commodité.

Pour cette même raison les Anglois ne donnent à leurs Chevaux que de petits filets, que nous nommons filets à l'Angloise.

Ce n'est pas qu'un homme sage ne se puisse bien servir de cette bride, sans ruiner la bouche à son Cheval ; mais si elle tombe en la main d'une tête legere, adieu la bouche du pauvre Cheval, particulierement si c'est une berge à Pas-d'Asne, de laquelle nous parlerons ci-après.

Les poires renversées sont rudes ; nous allons toujours de plus en plus dans les méchantes brides, & les Chevaux ausquels on est obligé d'ordonner celles qui suivent, en verité ne sont propres que pour des valets, quelque bonne qualité qu'ils ayent d'ailleurs, assurément avec de pareils bouches ils n'auront rien de plaisant.

Ces poires sont roulantes : ce qui en adoucit l'effet, elles sont grosses, & ne tranchent point si-tôt la barre, mais elles sont

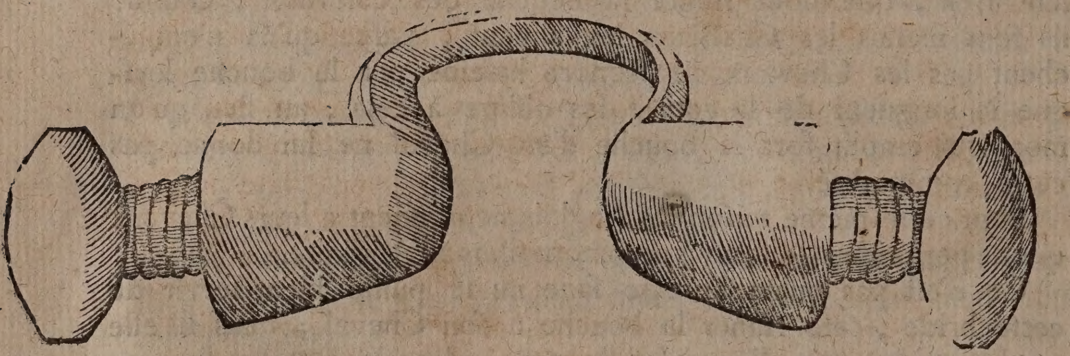
CHAP. LXXXIV. pourtant rudes, car elles vont fort chercher la barre, pour baſſe qu'elle ſoit, ainſi elles ſeront propres au Cheval qui a fort méchante bouche, les barres baſſes, la langue groſſe, & qui s'arme de la lévre avec un appui qui force la main.

Ces barres baſſes ont ordinairement ſi peu de ſentiment, qu'à moins d'avoir des brides qui portent deſſus fort à vif, & qui les aillent chercher, ſans doute on n'y trouvera jamais beaucoup de legereté.

Ce Canon coupé à Pas-d'Aſne eſt pour une fort méchante bouche & fauſſe, ayant les barres aſſez hautes, mais point ſenſibles, la langue groſſe, & qui s'arme de la lévre, ayant beaucoup d'inclination à porter bas.

Comme ce Pas-d'Aſne eſt peu élevé, il ne l'obligera point à porter bas, & il y aura de la place ſuffiſamment pour loger la langue, comme auſſi pour déſarmer les lévres; enfin pour tenir le Cheval en quelque ſujétion extraordinaire, lequel voudroit forcer la main.

Canon coupé à Pas-d'Aſne. 15.



Un avertiſſement que j'ai à donner à ceux qui ont la demangeaiſon de donner des brides rudes à certains Chevaux dont ils ne ſont pas bien les maîtres; par exemple s'il vous force la main pour avoir une ardeur enragée, donnez-vous de garde de lui donner une bride rude, elle ne produiroit autre effet que de lui ruiner la bouche, ayez recours aux bonnes leçons ſagement pratiquées, & aux brides douces, où les Chevaux prennent plaiſir, & vous en aurez plus de ſatisfaction.

Ceux qui achetent un Cheval avec une méchante bouche,

fous efperance de trouver une bride pour les bien emboucher, font fouvent & prefque toujours attrapés, car cette bride ne fe trouve pas, & le Cheval qui eft acheté force la main du Cavalier huit jours après qu'il a porté une bride, pour rude qu'elle puiffe être. CHAP. LXXX. V.

Les annelets font le mors des ignorans, d'abord qu'ils ont une méchante bouche, cette bride ne leur manque pas : la feule raifon qui les peut obliger à cela, eft qu'à une méchante bouche ils donnent une méchante bride : je dis méchante avec raifon, car outre fes méchans effets, à la confiderer en elle-même, dans trois jours tout eft détendu, la bride n'a plus d'effet réglé & tous fes effets font déforbonnés.

Cette bride étant donnée à un Cheval qui aura la bouche bonne, l'aura bientôt ruinée avec icelle, car elle porte partout, pince partout ; enfin je ne fçache gueres plus de méchante embouchure, quoique fort en ufage chez les Marchands de Chevaux.

Quand les gens fins qui font trafic de Chevaux, en ont qui ont méchante bouche, ils les montent le matin avec des Annelets, les pouffent & arrêtent fouvent, & leur font fi bien reffentir les violens effets de cette bride, que le Cheval demeure en quelque foupçon extraordinaire des maux qu'on lui a fait fouffrir ; étant vendu fi on le pouffe avec une bride ordinaire, Canon, ou Efcache, il paroît pendant que l'apprehenfion des Annelets dure, avoir quelque légereté, & qu'il fe doive laiffer conduire, mais à quelque tems de - là, qu'on le tienne ou par la tête ou par la queue, cela eft égal. Je vous découvre cette groffiere fineffe, non pour en ufer, mais pour empêcher qu'on ne vous trompe.

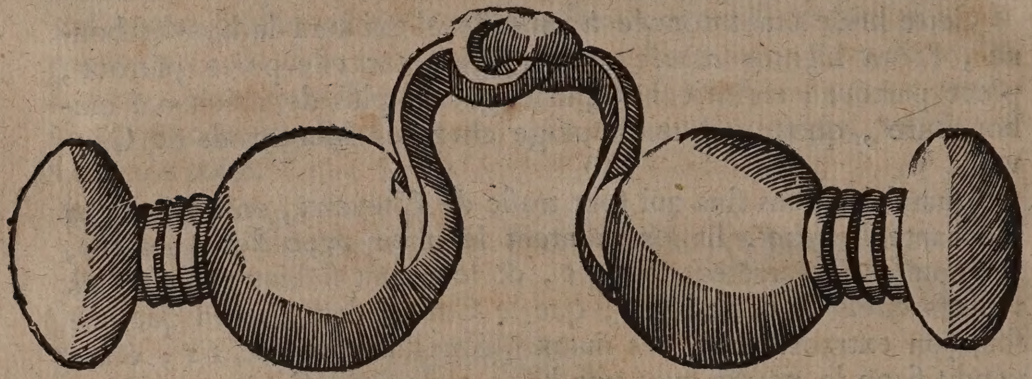
Les Berges à Pas-d'Âne font affurément les brides les plus propres que je fçache à gâter la bouche d'un Cheval ; que Meffieurs les Chaffeurs s'en offencent & qu'ils difent que c'eft l'unique bride pour les Coureurs, je perfifte, & dis que c'eft l'unique bride pour ruiner la bouche d'un Cheval.

Ce mors étant menu, coupe la barre, étant plus gros au droit de l'appui, il la cherche, il dégage la langue & la lévre, il eft entier ; fi la main fe trouve rude avec cela, faites votre compte que le Cheval qui la portera aura bien-tôt des trous dans les barres.

Les Balottes à col-d'Oye parmi les brides rudes me plaifent affez, elles portent de biais fur la gencive, elles roulent & font

CHAP. LXXXIV. groſſes, ainſi elles ne ſont point ſi méchantes qu'on les juge d'abord. Les Epronniers les nomment des Melons, fort mal à propos, car la figure des melons eſt fort differente puiſqu'ils ſont canelés; les Balottes ſont fort en uſage pour les Chevaux de caroſſe, pour les Malliers, & avec raiſon, car elles ne gâtent pas la bouche d'un Cheval, & cependant elles le tiennent fort ſujet, & lui donnent quelque plaiſir étant roulantes.

Balottes à Col-d'Oye. 16.



Elles ſont propres aux barres baſſes, charnues, peu ſenſibles, qui ont la langue groſſe & les lévres épaiſſes, deſquels ils s'arment, c'eſt-à-dire, aux Chevaux qui ont une fort méchante bouche, & un appui qui force la main ou qui charge le bras allant par pays, qui ſont de qualités peu recherchées.

Les Tambours à Pas-d'Aſne ſont des brides rudes & fermes, mais ils ont cela de doux, qu'ils ſont gros, ronds & roulans, l'embouchure ſera bonne pour une fort méchante bouche, qui a la langue fort groſſe; les barres fort baſſes, les lévres fort épaiſſes, & l'appui à forcer la main du Cavalier: comme ils ſont beaucoup au deſſous de la ligne, ils iront chercher le ſentiment de la barre pour bas qu'elle ſoit, la langue ne les empêchera pas, car elle eſt abſolument dégagée par la grande liberté; à préſent on ne fait plus les Tambours ſi gros qu'on les faiſoit autrefois. Premierement comme on fait l'œil plus haut, ſi on faiſoit les Tambours ſi gros avec cette hauteur d'œil, cela le feroit monter encore plus haut, ainſi la gourmette en feroit déplacée.

Les

Les poires renverſées roulantes à Pignatelle ſont d'aſſez bonnes brides parmi les rudes, & le ſont moins que les culs de baſſins ; elles ſont bonnes aux barres baſſes, car elles éveillent & tirent tout ce qu'elles peuvent fournir de ſentiment.

Les poires ſont données aux Chevaux qui ont la bouche fort mauvaiſe, les barres baſſes, & peu ſenſibles, la langue un peu groſſe, & le palais gras, ſur-tout des lévres dont ils s'arment ; avec un appui à forcer la main, ou tout au moins à la très-bien charger par pays.

Comme ces poires roulent, elles bleſſeront moins la bouche que d'autres ; mais étant infiniment au deſſous de la ligne, elles feront tout autant d'effet qu'aucune bride puiſſe faire.

Le Canon coupé avec le Pas-d'Aſne exceſſivement haut, ſera pour un Cheval qui n'a plus de ſentiment ſur les barres ; car il faut chercher un nouvel appui ailleurs, puiſque leſdites barres n'en fourniſſent pas de ſuffiſant pour retirer quelque obéiſſance du Cheval ; ce nouvel appui ſe fera avec le haut d'un grandiſſime Pas-d'Aſne, qui en rencontrant le palais, en tirera quelque ſentiment, & obligera le Cheval à obéir en quelque maniere.

On voit l'uſage de pareilles brides aux Mulets, leſquels ayant la bouche ſans ſentiment, on ſe ſert des hauts Pas-d'Aſne pour les arrêter, leſquels en choquant le palais, les obligent à baiſſer le nés, & à rendre l'obéiſſance qu'on leur demande.

L'inconvenient qui arrivera de cette bride, eſt que ſi les branches ne ſont pas hardies, le mors n'aura pas l'effet que nous ſouhaitons qu'il ait contre le palais ; ſi elles ſont fort hardies, le Cheval ouvrira la bouche au lieu de ceder & de baiſſer le nez, auquel cas il faut fort ſerrer la muſerolle, afin de lui ôter le moyen d'ouvrir la bouche.

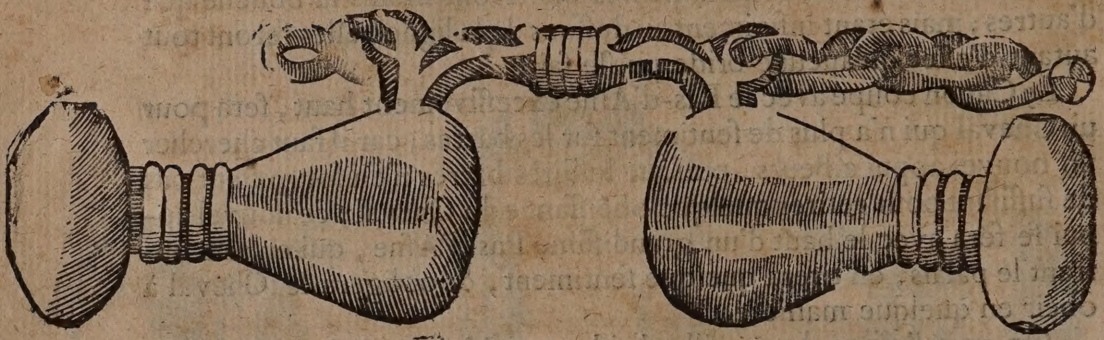
Il peut auſſi arriver que la muſerolle étant fort ſerrée, les branches demeurent trop avancées, ce qui feroit une action fort meſſéante ; mais il y a un remede à cela, qui eſt de renverſer un peu le Pas-d'Aſne en arriere : veritablement il ne ſera point ſi ferme, mais il ne cauſera pas les déſordres que nous avons dit : on ne peut les renverſer qu'en les forgeant : car à froid on les romproit.

Les Poires ſecretes ſont une des plus belles embouchûres qu'on puiſſe voir, elles ſont admirables pour les méchantes bouches, & pour les Chevaux qui ont la langue groſſe, & inclination à porter bas.

Celles-ci comme vous les voyez figurées feront pour une

CHAP. LXXXIV. mauvaise, & très mauvaise bouche, qui aura une excessive langue, les lévres dures & épaisses: les barres basses, & très-peu de sentiment, & avec cela l'appui à forcer la main, quand il sera recherché, & pour surcroît, lequel a grande inclination à porter bas.

Poires secretes. 17.



Ces poires sont nommées secretes, parce qu'elles culbutent en arriere, c'est-à-dire, le Pas-d'Asne qui les assemble rencontrant le palais, au lieu de le choquer, tombe en arriere, ce qui fait un très-bon effet, afin de ne point chatouiller ledit palais: ce qui feroit ou battre à la main le Cheval; ou porter bas, afin de se défaire de l'importunité que cela lui cause.

Du reste le mors est rude & tient un Cheval sujet; on trouve peu de ces mors tout faits, mais ils sont bons; & quoiqu'ils coûtent, quand ils embouchent bien un Cheval ils sont à bon marché.

Les poires à cul de bassin à Pignatelle sont rudes; elles ont une commodité considerable, qui est que l'on donne un très-grand espace à la langue, en reculant le pli de la Pignatelle jusqu'au milieu des Poires: cela ne gâte point la forme du mors, & augmente infiniment la liberté.

Elles seront pour des Chevaux qui ont des bouches détestables, les barres pleines de chair, dépourvûes de sensibilité, la langue grosse, s'armant de la lévre, un appui que nous appellons desesperé, c'est-à-dire, sans esperance de le rendre l. ger.

Ces Poires sont fort en usage pour les gros Roussins, lorsqu'ils ont les belles qualités à la bouche que j'ai expliqué, pour leur

effet il a été si souvent repeté, que le Lecteur en doit être pleinement informé, & de plus presque aussi ennuyé de le lire comme je le suis de l'écrire.

L'invention des balottes secretes est presque d'un même effet que les poires secretes ci-devant : toutes les deux sont bonnes & rudes.

Ces bolottes sont pour une méchante bouche, le palais gras, les barres basses, la langue grosse, les lévres de même : comme le Pas-d'Asne lui peut chatouiller le palais, s'il est gras, il le fera porter bas ou battre à la main ; c'est pourquoi on se sert des balottes comme on s'est servi des poires, puisque toutes les deux sont pour un même effet, mais celles-ci sont plus rudes.

Les poires à Pas-d'Asne sont les dernieres des poires & les plus rudes, si elles sont à cul de bassin particulierement ; car on peut faire des poires à Pas-d'Asne roulantes qui ne feront pas si rudes, car le roulement les adoucit : tous ces mors vont puissamment chercher la barre, ils ne valent que pour les barres basses, charnues & peu sensibles : car si on donnoit ces poires à des Chevaux qui eussent les barres hautes, quoique fausses, c'est-à-dire, insensibles, cela n'empêcheroit pas que l'œil ne montât trop haut, à moins qu'on n'eût le soin de le faire plus bas.

C'est assurément un petit martyre pour de braves Chevaux ausquels on donne des poires, quoiqu'ils ayent la bouche bonne ; s'ils ont de l'ardeur, ou qu'ils ne sçachent pas arrêter plûtôt par ignorance que manque de bouche, d'abord on leur donne des poires, ce qui leur desespere bientôt la bouche.

Il y a des fortes de poires qu'on appelle vuidées ; elles sont fort différentes des autres, car elles sont vuidées près du ventre, & leur situation fait juger qu'elles ne sont point faites pour être logées sur les barres, puisqu'elles sont éloignées l'une de l'autre plus de deux pouces ; ce qui est contre toute bonne méthode, puisque tout ce qui doit loger sur les barres ne doit être éloigné que d'un pouce & demi au plus.

Cette embouchure a été inventée pour les Chevaux qui n'ont plus de sentiment sur la barre, pour l'avoir ou mal formée, ou pour les cals qui y sont faits, ou pour avoir eu l'os rompu : il faut donc chercher un nouvel appui au fond des gencives où commence la lévre ; comme cet endroit n'a jamais été endurci par aucun appui, assurément ce mors trouvera là quelque sensibilité qu'on n'a jamais trouvé sur une barre desesperée.

Il est facile à juger que ce mors n'est pas pour une bonne bou-

CHAP. LXXXIV. che, puiſque nous le deſtinons à celle qui n'a plus de ſentiment ſur la barre, & qu'il le faut chercher au fond de la gencive : la difficulté eſt de bien ajuſter l'embouchure, en ſorte qu'elle ſe place bien à l'endroit où on l'a deſtinée, faiſant la liberté plus grande que je n'ai dit, au cas que le canal ſoit plus large qu'à l'ordinaire.

Monſieur de la Broue nous a donné l'idée de cette bride, & même il dit s'en être ſervi d'une qui étoit bien plus étrange ; car au lieu de poires c'étoit des rouelles, & il s'en eſt ſervi pour un Cheval qui n'avoit point d'appui, & ne pouvoit rien ſouffrir ſur les barres ni ailleurs. Les Chevaux que nous avons aujourd'hui auroient peine à goûter un pareil mors, j'entends ceux qui ont la bouche ſi délicate, qu'ils ne peuvent ſouffrir aucun appui.

Les poires renverſées canelées ne ſont bonnes qu'à ruiner & perdre la bouche d'un Cheval, les melons en font de même ; ainſi tout ce qu'on peut dire de ces brides-là eſt que les Chevaux qu'on ne pourra plus gouverner avec aucune embouchure, qu'on leur donne l'une de ces deux brides, on les mettra bientôt en état de n'être plus bons qu'à la charette : ainſi je n'en conſeillerai de ma vie l'uſage, chacun en cela peut en uſer ſelon ſon goût.

L'Arçon ou l'Arcelet paſſe pour un chef-d'œuvre parmi les Eſperonniers, & on ne s'en ſert pas aujourd'hui ; Monſieur de Pluvinel s'en ſervoit, & l'a mis dans les deſſeins des mors qu'il nous a laiſſés, c'eſt ce qui me fait l'eſtimer & croire qu'il eſt fort propre pour les Chevaux qui ont les barres baſſes, la langue groſſe, le palais gras & l'appui deſeſperé, qui procede d'une très-méchante bouche : comme cette piece qu'on nomme Arcelet tourne, elle culbute en arriere d'abord qu'elle rencontre le palais, & par ce moyen elle ne bleſſe point : les poires n'étant ſoutenues de rien, vont chercher la barre & en éveillent le ſentiment, quelqu'endormi qu'il ſoit. Et comme elles roulent, cela adoucit de beaucoup l'effet : ce qu'il y a contre ce mors eſt qu'il eſt trop cher, & qu'il y a peu d'Eſperonniers capables de le dreſſer ni forger.

Reſte à parler des genettes, leſquelles étoient fort abolies en France, mais depuis quelque tems elles ſont à la mode, & à la Cour quelques-uns s'en ſervent : on voit encore quelques genettes bâtardes, dont la branche eſt ſelon notre uſage ; mais il s'en voit ſi peu, que peu d'Eſperonniers en ſçavent faire : on s'en

servoit fort du tems de Monsieur de Pluvinel & de Monsieur de la Broue, & je les crois fort bonnes ; mais fort difficiles à ajuster à un Cheval : elles n'ont point de gourmettes à l'œil de la branche comme les autres mors, mais il est au haut de la liberté où la gourmette est attachée toute d'une piece, laquelle sortant de la bouche se place sur la barbe.

Ces mors tiennent fort sujets les Chevaux, & on s'en sert plus en Turquie qu'en ces pays-ci ; car comme ces gens-là manquent d'art pour tenir leurs Chevaux dans l'obéissance par le moyen des bonnes leçons, ils ont recours aux brides rudes, entre lesquelles la genette, quoique bâtarde, peut tenir le premier rang.

Voilà sommairement l'effet de toutes les embouchures à présent en usage, & encore les dernieres comme les plus rudes le sont bien peu ; car on ne donne gueres aux Chevaux de mors plus rudes que les canons & escaches ; & tout Ecuyer lequel ne dressera pas un Cheval avec un canon ou une escache, ne le dressera pas avec d'autres brides plus rudes.

Il est à noter que j'ai proposé les mors dans cet écrit selon leur dégré de rudesse, ayant placé & dit l'effet des mors les plus doux les premiers, & ensuite des autres selon leur rang, & là-dessus on pourra juger de la force ou foiblesse d'une bride, en considerant l'endroit où elle est placée.

Toutes les embouchures ci-devant décrites suffisent, sans en rechercher une infinité d'autres pratiquées par les Allemands & Italiens qui ne servent qu'à ruiner la bouche des Chevaux : car les brides recherchées avec tant d'artifice marquent assez que le Cavalier a peu d'art pour réduire son Cheval dans l'obéissance.

Une des plus grandes finesses pour tenir un Cheval leger à la main, c'est de lui rendre & lâcher souvent la bride, parce que lorsqu'on la tient long-tems ferme, le mors appuye sur les barres & fait retirer le sang & les esprits qui font le sentiment : que si on rend la main, la bride n'appuyant plus sur la barre, d'abord le sentiment y reviendra, au lieu que si on tenoit toujours la bride ferme, le lieu demeureroit sans sentiment, & quand on tireroit la bride tant & si long-tems qu'on voudroit, cela n'obligeroit pas le Cheval à obéir.

Au lieu que l'ayant lâché, le sentiment y étant revenu, quand on tire la bride, ensuite on l'oblige à obéir autant qu'il en est capable : & ainsi il en demeure & plus leger & la bouche plus fraîche ; que si on tient toujours la bride ferme, le contraire arrivera ; il faut donc rendre la main à toutes sortes de Chevaux le plus

CHAP. LXXXIV. fouvent qu'on le peut, & par ce moyen on tirera partie d'un Cheval, & ceux qui s'attacheront à la bride n'en tireront rien du tout.

Ce qu'il faut obferver exactement, eft de conferver le plus qu'on peut les barres aux Chevaux, parce qu'elles font compofées de l'os de la mâchoire qui eft tranchant, & de la chair qui couvre ledit os, laquelle fe trouvant preffée entre deux chofes dures, fera bientôt coupée & rompue, car le mors & l'os la preffent entre deux, fi la main n'eft extrêmement douce : véritablement les Chevaux qui ont les barres charnues & rondes ne font point fujets à cela.

De la Branche.

CHAP. LXXXV. LA branche eft la feconde partie de la divifion que nous avons faite tout au commencement, où nous avons dit que fon effet étoit de placer le col & la tête du Cheval, & qu'elle fe proportionnoit au deffein qu'on avoit de ramener ou de relever.

La Branche n'eft pas la premiere caufe qui agit pour placer la tête & l'encolure, ce n'eft qu'une feconde caufe, ou un aide à l'embouchure : car comme la bride n'a d'action que par le moyen du fentiment qui eft dans la bouche du Cheval, & que ce fentiment ne s'éveille qu'avec l'embouchure, il s'enfuit que pour fe fervir de ce fentiment, il faut que la branche agiffe conjointement avec l'embouchure, & comme feconde caufe feulement, pour pouvoir produire les effets que nous voyons qu'elle produit, en donnant une fi belle pofture aux Chevaux, & les obligeant à porter au plus beau lieu dont la nature les ait rendus capables.

La ligne du banquet fait juger des effets de la branche, & fait connoître fa force ou fa foibleffe.

La branche hardie eft celle qui a le trou du touret au-delà de la ligne du banquet ; & la flacque celle qui l'a au-deça de ladite ligne.

La branche hardie ramenera à proportion de ce qu'elle fera peu ou beaucoup hardie, & la flacque ne peut agir que par foibleffe en diminuant l'effet de l'embouchure ; ou faifant donner plus librement le Cheval dans l'appui qui auroit peine à y venir.

Les ordinaires effets de la Branche font de ramener, c'eft l'action qui lui eft la plus naturelle ; car plus elle fera eloignée,

plus elle aura de force à tirer ; ainsi celle qui sera la plus hardie ramenera davantage, pourvû qu'elle soit entre les mains d'une personne qui s'en sçache servir. CHAP. LXXXV.

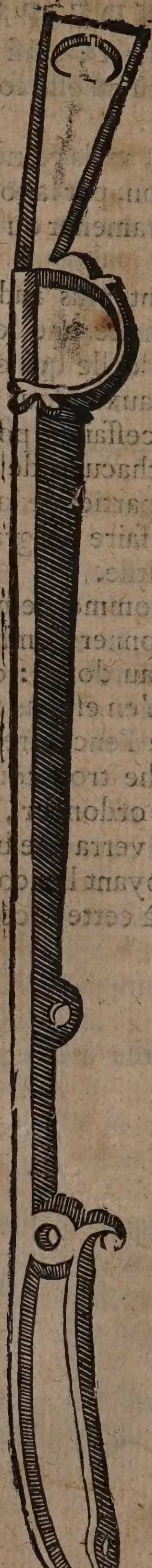
La branche peut relever, mais ce ne sera jamais que du jarret au touret qu'elle aura cette action, par la tournure qu'on lui donnera : car ce n'est pas le nom qui fera ramener ou relever la branche, mais son tour seulement.

Les branches courtes sont plus rudes que les longues, si elles ont le même tour ; car comme une longue vient de loin, elle ne contraint pas si à coup que celle qui est courte, laquelle outre sa contrainte déplaît aux Chevaux. Nous donnerons le dessein de toutes les branches qui sont nécessaires pour emboucher les Chevaux ; & en expliquant l'effet de chacune de ces branches en particulier, nous parlerons de toutes les parties de la branche sans prendre chaque partie en particulier, & en faire un grand discours, lequel est souvent aussi ennuyeux qu'inutile.

Il est assez mal-aisé au commencement d'ordonner une branche, il l'est bien plus que d'ordonner l'embouchure, car l'embouchure se voit à l'œil & se touche au doigt : on a une mesure assurée pour sa largeur : mais la branche n'en est pas de même, car on se doit proportionner à la longueur de l'encolure, néanmoins on peut plûtôt faillir, ordonnant la branche trop courte, que trop longue. Sur les modeles que nous allons ordonner, il me semble qu'on ne peut faillir, & que d'abord qu'on verra une branche, on dira elle est pour une telle encolure ; & en voyant l'encolure, on dira d'abord : c'est une telle branche qu'il faut à cette encolure.

CHAP. LXXXV.

Branche droite à Pistolet. X.



Branche

Branche droite à Piſtolet. I.

Cette branche ſe nomme à Piſtolet, ou à la Calabroiſe, c'eſt la forme du bas d'icelle qui lui donne cette dénomination : elle eſt nommée droite à cauſe qu'elle eſt ſans coude, on s'en ſert aux jeunes Chevaux, & c'eſt la premiere qu'on leur donne pour leur former la bouche, & leur faire goûter la bride.

Cette façon de branche droite contraint beaucoup moins qu'avec un coude, c'eſt l'ordre qu'il faut obſerver commençant un jeune Cheval, de le peu contraindre, afin de ne lui donner aucune occaſion de réſiſter à l'obéiſſance, pour fuir la contrainte qui lui déplaît ; car de tous les châtimens & les remedes que l'art nous fournit, il n'y en a pas de moins naturels que les effets de la bride, & par conſéquent très-difficiles à comprendre pour les Chevaux.

On fait ordinairement pour cette même raiſon les branches longues, afin premierement qu'elles ne donnent aucun déplaiſir au Cheval : & de plus, parce que la branche longue & foible comme celle-ci réſout le Cheval qui a la bouche trop fine au ferme appui de la main, & même lui ſoutient l'action de l'arrêt, ſans lui précipiter les forces, à cauſe qu'elle arrive facilement à la poitrine, & la bouche & les barres en ſont ſoulagées.

Cette branche pourra ſervir à ramener & relever un Cheval, ſelon qu'on accourcira ou allongera la gourmette. Ces deux effets ne ſeront point faits cependant avec la même facilité, ni avec l'avantage que produiſent les branches, dont la tournure & le coude ſont deſtinés à cela. Mais comme cette branche eſt celle qui doit faire gagner le conſentement avec facilité & plaiſir pour le Cheval, on ne ſe ſert pas des autres, que celle-ci ne lui ait un peu gagné l'habitude.

On ajuſte cette branche avec un ſimple canon ; comme c'eſt la plus douce de toutes les embouchures, on la joint à cette branche, qui, comme nous avons dit, eſt auſſi très-douce : que ſi votre Cheval pour avoir la bouche trop ſenſible, chatouilleuſe ou foible, ne vouloit pas donner le ſimple canon à cauſe de l'incertitude de l'appui, qui rend ces Chevaux-là incertains ; il faut joindre cette branche à l'embouchure à Trompe, laquelle réſoudra le Cheval au ferme appui de la main, étant ſecourue par une bonne main, & la ſage conduite du Cavalier.



Branche à la Connestable. 2.

Branche à la Conneſtable. 2.

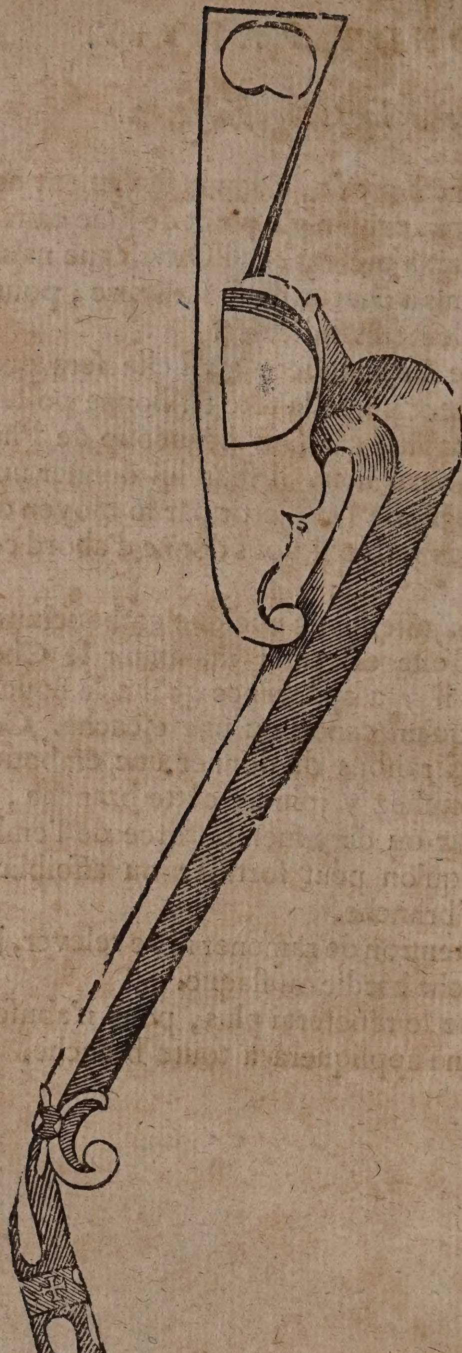
Cette ſeconde branche eſt ronde, comme le veulent ceux qui ne connoiſſent rien à l'ouvrage, car il n'y a point de lime dans une branche ronde comme on les fait à préſent, & l'Ouvrier ne montre pas ce qu'il ſçait faire : il eſt permis à chacun de ſe ſatisfaire ; pour moi, les branches rondes me ſemblent très-ridicules.

Celle-ci eſt ſur la ligne du banquet, ainſi elle ſera propre pour un Cheval qui naturellement porte la tête en bonne poſture, & autant belle qu'il en eſt capable ; car ſans beaucoup de Philoſophie, tout Cheval qui porte en beau lieu, il faut lui donner une branche ſur la ligne : car il eſt inutile de l'aſſujettir par le moyen d'une branche ferme, ſi avec une plus foible il vous donne d'abord ce que vous pouvez déſirer.

Cette branche ſe peut ajuſter avec quelque embouchure que vous voudrez ; mais comme elle eſt pour maintenir le Cheval en ſa belle poſture naturelle, il y a apparence qu'il a la bouche bonne, ainſi on ne lui donnera qu'un canon ou une eſcache. Ce n'eſt pas qu'étant obligé pour des raiſons de donner une embouchure rude à un Cheval, vous ne puiſſiez y joindre cette branche, ſeulement dans l'intention d'affoiblir ou diminuer la force de l'embouchure, car c'eſt une maxime, qu'on peut fortifier ou affoiblir l'embouchure par le moyen de la branche.

D'où il ſuit que ſans intention de ramener ni de relever, je puis donner à un Cheval une branche hardie ou flaque.

Ce que j'ai dit ici je ne le repeterai plus, pour n'abuſer point du loiſir du lecteur, ainſi on l'appliquera à toute branche.



Branche à la Gigotte. 3e

Branche à la Gigotte. 3.

Cette branche eſt ſur la ligne, mais comme elle eſt hardie du jarret d'un pouce & de quatre lignes de plus, qu'elle eſt même briſée en avant avec un faux jarret, elle ſera propre pour les Chevaux qui portent en belle poſture naturellement ; mais comme bien ſouvent ou la foibleſſe des reins, ou la laſſitude peuvent obliger les Chevaux à ſe relâcher de cette belle poſture, & même porter bas ; j'ai crû que cette branche ſeroit fort propre pour eux, en ce qu'elle eſt ſur la ligne, ce qui eſt capable de les maintenir en belle poſture ; de plus, ce faux jarret hardi, comme nous l'avons dit, les relevera, au cas qu'ils aient des défauts que nous avons dit ci-deſſus.

Je crois même qu'on ne peut pas faire de faute pour un Cheval qui naturellement portera en beau lieu, de lui donner cette branche, que nous nommons à la Gigotte, parce que la laſſitude peut ſurvenir, & d'abord le Cheval ſera en danger de porter bas ; mais ayant cette branche, elle pourra l'obliger à demeurer en belle poſture : cette branche peut s'ajuſter à une embouchure douce, par les mêmes raiſons que nous avons dit à la precedente : ordinairement on les met aux canons & eſcaches.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Chevaux qui ont naturellement une aſſez belle poſture de col & de terre, & néanmoins ont une méchante bouche, dure, & qui requiert une bride ferme pour les arrêter & les conduire ; en ce cas il ne faut pas héſiter, il faut donner l'embouchure conformément à l'intérieur de la bouche & à l'humeur du Cheval, lequel pourra témoigner mauvaiſe bouche par ardeur & par un déſir exceſſif d'aller en avant : à ce Cheval une embouchure rude ne gagnera autre choſe que de lui ruiner la bouche.

LXXXI.

Branche à Genouil. 47



Branche à Genouil, 4.

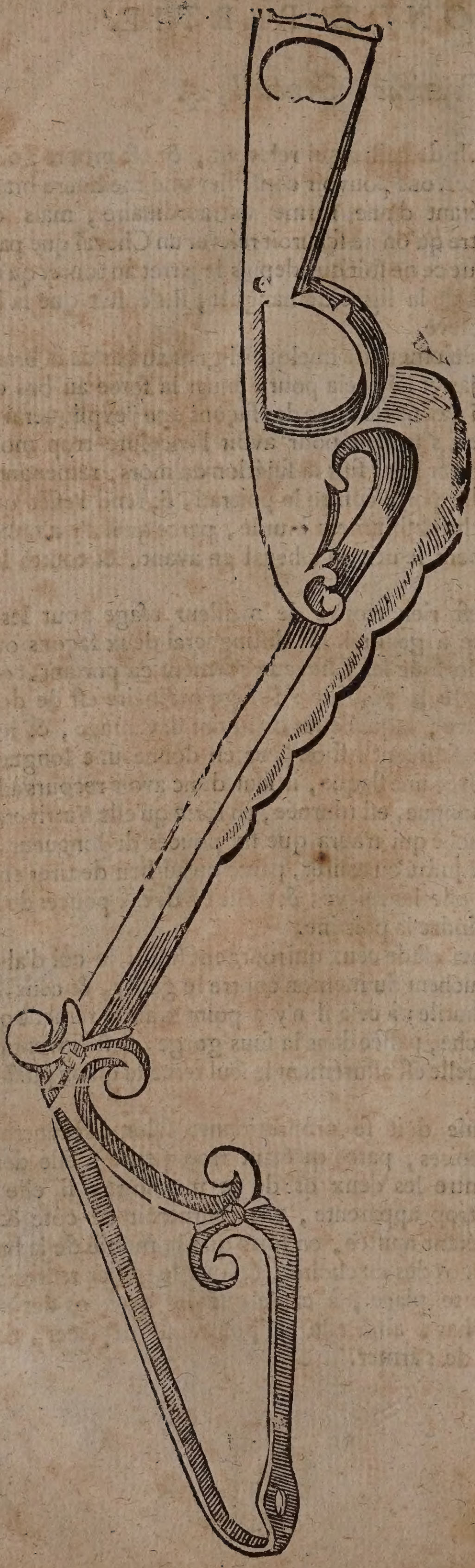
Cette branche eſt le modele de celles qui relevent, & eſt propre pour les Chevaux qui s'arment; je crois ne vous pouvoir conſeiller une meilleure branche, elle ſemble d'abord ridicule, étant d'une forme extraordinaire, mais elle eſt la ſeule qui nous ait fait connoître qu'on ne ſçauroit relever un Cheval que par le moyen de la branche hardie, quoique ce ne ſoit que depuis le jarret au touret qu'elle releve, le touret étant placé au-delà de la ligne du banquet, il s'enſuit que la branche eſt hardie, & néanmoins elle releve.

Cette branche eſt hardie ſeulement de quelques lignes au bas de la branche, mais elle l'eſt de trois pouces au jarret, & cela pour donner la force au bas de relever: elle eſt propre au Cheval qui s'arme de l'une des façons que j'expliquerai ci-deſſous: le plus ſouvent les Chevaux s'arment pour avoir l'encolure trop molle & trop ſouple, de laquelle ils ſe ſervent pour fuïr la ſujétion du mors, ramenant ſi fort leur tête, que le bas de la branche porte contre le poitrail, & rend l'effet que la bride pourroit faire dans leur bouche abſolument inutile, parce qu'il n'y a nulle action de la bride qui pouſſe directement le nez du Cheval en avant, & toutes les peuvent ramener.

Juſqu'à préſent il ne s'eſt rien trouvé de meilleur uſage pour les Chevaux qui s'arment que la branche à genouil. Je diſtinguerai deux façons ou manieres de s'armer: la premiere eſt, lorſque les Chevaux s'arment en portant, comme nous avons dit, les branches contre la poitrine: l'uſage ordinaire eſt de donner à ces Chevaux-là une branche courte, laquelle les contraint davantage, & les oblige à s'armer encore plus qu'ils ne faiſoient, ſi on leur en donne une longue; vous ne les pouvez tenir non plus qu'avec une flaque, il faut donc avoir recours à la branche à genouil, laquelle quoique longue, eſt tournée, en ſorte qu'elle n'arrivera pas ſi-tôt contre le poitrail qu'une branche qui n'aura que ſix pouces de longueur, meſurant depuis le bas de l'embouchure juſqu'au touret, parce qu'au lieu de tirer en bas comme font les autres branches, elle les releve, & ſi elle eſt de dix pouces de longueur, par ainſi elle devroit plûtôt joindre la poitrine.

La ſeconde façon de s'armer eſt de ceux qui tournent ſi fort le col d'abord qu'on les veut contraindre, qu'ils touchent du menton contre le goſier, & ceux-là rendent l'effet de toutes les branches inutile; à cela il n'y a point d'autre remede que de leur placer une boule ſous la ganache, paſſée dans la ſous-gorge: c'eſt l'invention que M. de Broue nous a donnée, laquelle eſt aſſurément le ſeul remede qu'on puiſſe apporter à cette incommodité.

La groſſeur de cette boule doit ſe proportionner ſelon l'échancrure de la plus haute diſtance des machoires, parce qu'étant trop petite, elle demeureroit du tout encloſe & inutile entre les deux os de la machoire, ſi elle eſt trop groſſe, outre qu'elle ſeroit trop apparente, elle tourneroit de côté & d'autre, délogeant de ſa place, mais étant ajuſtée, en ſorte que la moitié de la boule entre dans le creux que font les deux os des machoires, & que le goſier rencontre l'autre moitié, elle demeurera en cette place, à cauſe que les deux os des machoires ſont faits en étréſiſſant par bas, ainſi elle ne pourra ſe déplacer, & de plus elle empêchera tout Cheval de s'armer.



Branche à la Françoise. 51

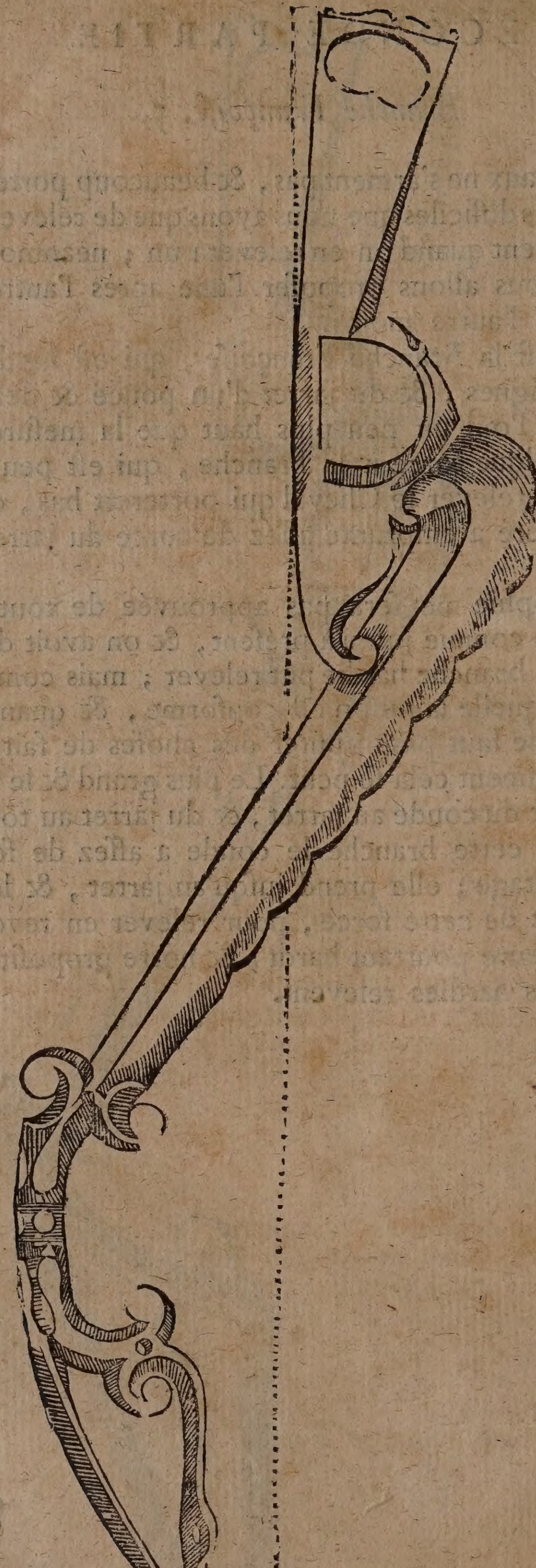
Branche Françoiſe. 5.

Tous les Chevaux ne s'arment pas, & beaucoup portent bas, c'eſt une choſe des plus difficiles que nous ayons que de relever un Cheval, on en ramenera cent quand on en relevera un ; neanmoins les deux branches que nous allons propoſer l'une après l'autre feront cet effet, l'une plus l'autre moins.

La premiere eſt la Branche Françoiſe, qui eſt hardie du touret environ quatre lignes, & du jarret d'un pouce & demi, & trois lignes au-delà, l'œil un peu plus haut que la meſure ordinaire, pour donner quelque force à la branche, qui eſt peu hardie : elle ſera bonne pour relever le Cheval qui porteroit bas, car le touret revenant en arriere a emprunté aſſez de force du jarret fort hardi pour relever.

Cette Philoſophie ne ſera pas approuvée de tout le monde; car elle a été peu connue juſqu'à préſent, & on avoit de la peine à ſe figurer qu'une branche hardie pût relever ; mais comme c'eſt une choſe de fait à laquelle la raiſon eſt conforme, & quand elle ne le ſeroit point, il ne faut pas diſputer des choſes de fait, néanmoins j'expliquerai comment cela ſe peut. Le plus grand & le notable effet d'une branche eſt du coude au jarret, & du jarret au touret, l'effet eſt moindre ; en cette branche le coude a aſſez de force de lui, & encore davantage ; elle prend juſqu'au jarret, & le bas ſe ſert avantageuſement de cette force, pour relever en revenant en arriere, où il demeure pourtant hardi ; & notre propoſition ſubſiſte, que les branches hardies relevent.

CHAP.
LXXXV.



Branche à la Connestable. 6.

Branche à la Conneſtable. 6.

Les Chevaux portent en différentes manieres leurs têtes, & par conſéquent la poſture de leur col auſſi ; j'ai propoſé ci-devant la branche Françoiſe qui a ſon effet de relever, mais de peu, puiſqu'elle n'eſt hardie que de quatre lignes, celle-ci l'eſt de huit, & environ de deux pouces au jarret ; ainſi elle ſera propre pour relever un Cheval qui portera fort bas ; le faux jarret ou briſure lui donnera un grand avantage, puiſqu'il augmente la force du bras de la branche, l'œil qui eſt de bonne hauteur donne de la force à la branche pour ſon effet, le coude qui eſt proportionné, en ſorte qu'il ne contraint point trop, aidera à la branche à relever.

Et comme il eſt très-difficile de relever la tête à un Cheval qui a inclination à porter bas, j'ai propoſé ces trois branches : la premiere eſt la Gigotte marquée 3. laquelle quoiqu'elle ne ſoit que ſur la ligne, & qu'il ſemble qu'elle ne doive que maintenir un Cheval en belle poſture, comme elle eſt fort hardie du jarret, elle peut relever.

La ſeconde eſt la Françoiſe, marquée 5. laquelle releve davantage que la précédente, puiſque ſon propre effet eſt celui-là, néanmoins avec peu de force, puiſqu'elle n'eſt hardie que de quatre lignes, quoique ſes autres parties ſoient bien proportionnées.

Il y a celle que nous venons de décrire, laquelle relevera davantage, puiſqu'obſervant ſes autres proportions, elle eſt hardie de huit lignes au touret ; on pourroit la faire relever encore davantage en avançant le jarret au double de ce qu'on la rendra hardie du touret, & on peut en faire de même à la précédente.





Branche à la Gigotte. 7.

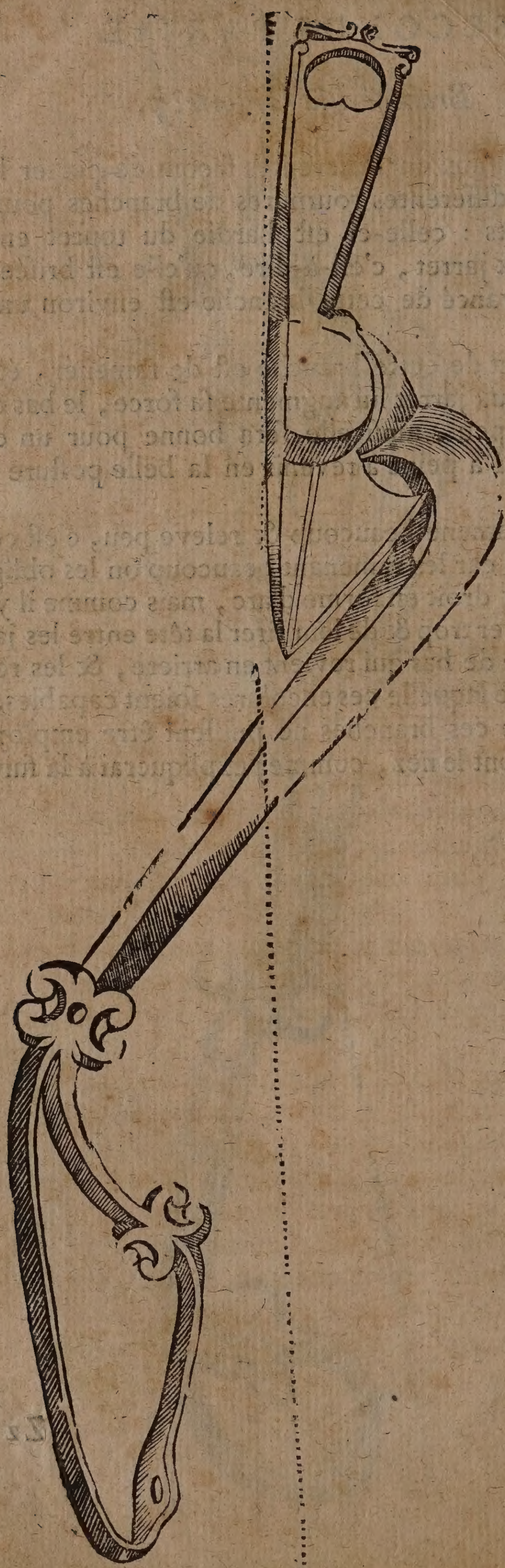
Branche à la Gigotte. 7.

Comme les Chevaux ont differentes façons de porter le col & la tête, il faut auſſi differentes tournures de branches pour remedier à tous ces défauts : celle-ci eſt hardie du touret environ huit lignes avec un faux jarret, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt briſée en avant, l'endroit le plus avancé de cette branche eſt environ un pouce & neuf lignes.

Le principal effet de cette branche eſt de ramener, étant hardie jusqu'au bas, le faux jarret lui augmente ſa force, le bas qui revient en arriere releve peu, ainſi elle ſera bonne pour un col étendu droit en avant, qui a peine à revenir en la belle poſture où il doit être.

Cette branche ramene beaucoup & releve peu, c'eſt ce qu'il faut à ces cols étendus, car les ramenant beaucoup on les oblige à tourner le col étendu & droit en forme d'arc, mais comme il y auroit du danger de les ramener trop & de leur tirer la tête entre les jambes, on a tourné cette ſorte de bas qui revient en arriere, & les releve en la plus belle poſture de laquelle ces encolures ſoient capables.

Ce n'eſt pas que ces branches ne puiſſent être employées à des Chevaux qui tendront le nez, comme j'expliquerai à la ſuivante.



Branche Françoise. 8.

Branches Françoifes. 8.

Nous avons parcouru une partie des encolures differentes, & des branches qu'il faut aux actions que ces encolures font faire à la tête des Chevaux ; refte à voir l'effet de cette branche Françoife : elle eft hardie d'environ un pouce & deux lignes, qui eft quatorze lignes ; fon principal effet eft de ramener, étant hardie du jarret & du bas de la branche prefque egalement ; elle fera propre pour les Chevaux, lefquels portent l'encolure affez haute, & tendent le nez ; comme il n'y a qu'à ramener, elle aura affez de force pour cela, ramenant extrêmement fi on fe fert bien des jambes, il n'y a point de Cheval que l'on n'oblige à baiffer le nez.

Ce n'eft pas que la précédente branche à la Gigotte, ne puiffe être propre pour faire le même effet ; quoique le bas revienne en arriere, & qu'elle ne foit pas purement hardie, puis releve, cela n'empêche pas fon effet de ramener, il y a feulement à dire qu'elle eft plus foible & moins capable de contraindre que celle-ci.

Voilà toutes les manieres differentes de porter l'encolure aux Chevaux expliquées. La premiere branche eft pour toutes les encolures & pour les Chevaux qui commencent : elle peut être fort bonne en particulier pour les Chevaux qui ont l'encolure trop molle, ou qui ont difficulté à vouloir donner dans la main.

La feconde eft pour un Cheval, lequel naturellement porte beau.

La troifiéme, pour un qui porte beau, mais qui a inclination manque de force, ou par mauvaife habitude à porter bas.

La quatriéme, pour les Chevaux qui s'arment contre la poitrine.

La cinquiéme, pour les Chevaux qui portent bas.

La fixiéme, pour ceux qui portent encore plus bas que les précédens.

La feptiéme, pour les encolures étendues droit en avant.

Et la huitiéme, pour les Chevaux qui portent l'encolure affez haute, mais qui tendent le nez, comme les Cravattes.

Voilà toutes les différentes manieres de porter l'encolure & la tête, & quelles branches font propres à ces Chevaux-là.

Refte les encolures trop molles, & qui ne veulent pas donner dans la main. Nous avons dit que la premiere branche eft propre

CHAP. LXXXV. à cela, mais comme on ne veut pas de ces branches droites aux Chevaux de campagne, on peut en ce cas-là prendre la seconde à la Connétable, & la rendre flaque de demi pouce au touret, elle sera propre pour ces Chevaux-là, car elle n'aura aucune force, qui est ce que nous cherchons. Pour la longueur, il faut, comme je l'ai dit ci-devant, la proportionner à la longueur de l'encolure, & au dessein que vous avez de peu ou beaucoup contraindre. Je les ai dessignées d'une longueur assez raisonnable, on pourra en augmenter ou diminuer selon le besoin; pour les tournures de même, car on peut les rendre plus fortes ou plus foibles, selon qu'on avancera & rendra la branche hardie & plus foible en les reculant.

Pour ordonner l'embouchure.

CHAP. LXXXVI. SUpposé la connoissance de l'effet des embouchures & des branches que nous avons proposé, il est assez aisé d'ordonner une bride à un Cheval.

On met au Cheval qu'on veut emboucher une bride à la bouche, car sans cela on ne peut juger de l'embouchure qui lui est la plus convenable, & il lui faut mettre celle qu'on a jugé qui lui est la plus propre; que si vous en avez plusieurs, il lui faut mettre plûtôt une douce qu'une rude, la bien placer dans la bouche, prenant garde qu'elle ne soit ni trop haute, ce qui feroit froncer la lévre, ni trop basse, ce qui feroit porter la bride sur le crochet.

Un homme étant monté sur un Cheval doit ajuster ses resnes dans sa main; puis essayer de faire reculer le Cheval deux ou trois pas en arriere; vous connoîtrez en ce reculement si la bouche est ferme, & si le Cheval a de la franchise, ou s'il obéit avec répugnance, afin de lui donner une bride qui aide à gagner son consentement, sans le fâcher, ni le blesser dans la bouche.

Si allant en arriere il ramene sa tête en belle posture, c'est-à-dire, que son front tombe à plomb, quand il auroit tendu le nez jusqu'alors, c'est la faute de celui qui l'a monté, s'il ne lui a placé la tête en cet état-là; car puisqu'il s'est ramené une fois, il le peut, ainsi il n'y a qu'à lui suggerer l'habitude.

Faites ensuite cheminer le pas, que le Cavalier sente son Cheval dans sa main pour l'obliger à placer sa tête dans la plus belle posture de laquelle il est capable avec cette bride.

Il

Il faut d'abord s'attacher à connoître, s'il a trop ou trop peu de fer dans la bouche, le trop en ce que la lévre froncera, & en même tems le crochet la preſſera ; le trop peu en ce qu'il boira ſa bride.

Jugez enſuite de la longueur de la branche, ce qui ſe connoît avec un peu d'experience ; ſi elle eſt trop longue ou trop courte, & cela avec un peu de raiſonnement, car ſi c'eſt un Cheval que vous connoiſſiez qu'il faille beaucoup contraindre, il la faut plus courte ; s'il le faut peu contraindre, il la faut plus longue, & particulierement s'il bat à la main ou bien s'il a l'encolure trop molle, car en ce cas il la faut fort longue, parce que venant de loin, elle étonnera moins la barbe, les épaules & les jambes du Cheval.

Faites encore marcher le Cheval au pas, au galop, partir & arrêter, vous jugerez lui voyant faire ces actions, s'il a la bouche bonne ou médiocre : ſi vous jugez par les arrêts faciles qu'il ait la bouche très-fine, donnez-lui un canon ſimple ; car quand on peut bien ſe ſervir d'un Cheval avec un canon ſimple, il ne faut rien chercher de meilleur.

Ouvrez enſuite la bouche à votre Cheval, laiſſant l'embouchure en ſa place, vous connoîtrez s'il a la langue groſſe, & s'il a beſoin d'avoir une pareille ou plus grande liberté que celle qu'il a, ce que vous aurez pû remarquer s'il a l'appui un peu ſourd, car en ce cas il faut dégager la langue ; s'il s'arme de la lévre de même ; car s'il avoit les barres hautes & tranchantes, & qu'il eût l'appui ſourd pour s'armer de la lévre, il la faut déſarmer, mais ſeulement par accident, comme nous avons dit.

Si le Cheval a inclination à porter bas, il ne lui faut pas donner de liberté de langue qui puiſſe monter trop haut, car cela lui feroit venir la tête entre les jambes en lui chatouillant le palais.

Vous manierez les barres pour voir comme elles ſont formées, car c'eſt en partie elles qui font la bonne ou méchante bouche ; ſi elles ſont tranchantes, il faut des mors doux, & ne jamais parler ſeulement de Pignatelle, laquelle n'eſt que pour les barres rondes.

Si le Cheval les a fort charnues & baſſes, il faut avoir recours aux mors qui vont chercher la barre.

Si votre Cheval a les barres hautes & point du tout ſenſibles, c'eſt ce qui s'appelle bouche fauſſe, en ce cas vous lui pouvez donner des embouchures à Pignatelles, ou à Pas-d'Aſne, car pour

les mors qui font au deffous de la ligne aux bouches fauffes, ils font une méchante grimace, & un plus méchant effet.

Après avoir remarqué ce que deffus, il faut encore faire marcher votre Cheval, partir & arrêter, reculer, repartir enfuite, aller le pas, pour juger s'il a des reins, s'il a des jambes & des pieds, fi le train de derriere eft plus fort que celui de devant.

Car votre Cheval pour avoir fourni de méchans arrêts par ignorance, mauvaife habitude, ou par ardeur, fouvent manque de reins, ou pour avoir les jarrets foibles ou douloureux ; ce n'eft pas la bride rude qui donnera remede à ces défauts-là, ce fera les bonnes leçons bien pratiquées, & la bride rude produira plus de defordre & de confufion que de bons effets, car prefque toujours le fond de la bouche eft bon, mais les mors rudes la ruinent.

Il peut arriver que le Cheval que vous voulez emboucher a fait du défordre avec la bride qu'il porte, parce qu'elle eft trop rude, il eft aifé de lui en donner une plus douce.

Si le Cheval bat à la main, il faut tâcher à découvrir le motif qui l'oblige à cela ; le remede univerfel à ces Chevaux eft le Canon à trompe, pourvû que le mal ne vienne pas du Cavalier, qui ait la main trop rude, ou qu'il s'attache trop à la bride.

Lorfque vous voulez emboucher un Cheval que vous n'avez vû qu'un moment, & que vous ne pouvez fçavoir fes défauts, il faut s'en informer ; fçavoir s'il pefe à la main, s'il échauffe la bouche, eft retenu ou ramingue, s'il a de l'ardeur & du feu, afin que felon cela vous puiffiez prendre vos mefures.

Si votre Cheval eft foible du devant, il faut une bride qui le tienne plus fujet qu'on ne feroit ; s'il a le derriere foible avec quelques défauts, comme jardons, efparvins, &c. il faut une bride qui le contraigne moins qu'on ne feroit, s'il n'avoit ces défauts-là.

De tout ce que deffus, & de la connoiffance de l'effet des embouchures ci-devant décrites, vous ferez votre projet pour lui ordonner une embouchure.

Venons à préfent à la branche ; je fuppofe même que vous avez connoiffance de divers effets des branches, comme nous l'avons enfeigné, & felon cela il faut confiderer de la maniere d'où il porte l'encolure, afin de vous déterminer à la branche que vous lui voulez donner.

Il faut notter que l'embouchure, c'eft-à-dire, ce que vous avez deffein de lui mettre dans la bouche, vous doit régler en partie,

par la bouche, car l'embouchure ſe peut fortifier ou affoiblir par la branche ; ainſi il faut que vous ſçachiez ſi vous avez deſſein de contraindre votre Cheval par le moyen de l'embouchure ou de la branche, car on peut ordonner une branche hardie au Cheval qui ſe ramene aſſez ; on peut donner à un Cheval qui n'a pas beſoin de relever une branche qui releve, & cela pour fortifier ou affoiblir l'embouchure. CHAP. LXXXVI.

La maniere d'emboucher moderne eſt fort différente de l'ancienne ; car autrefois on ne tenoit les Chevaux ſujets qu'avec des brides rudes, mais à préſent on ne met en uſage que des embouchures douces ; en échange les branches ſont plus fortes, car autrefois elles étoient preſque toutes flaques, & à préſent on n'en voit plus de celles-là : on les a fortifiées non-ſeulement du touret, mais auſſi de l'œil & du jarret ; veritablement la barbe pâtit un peu, mais on y peut plûtôt donner remede qu'au dedans de la bouche.

Si votre Cheval porte beau, une Gigotte ou demi-Françoiſe ſur la ligne le maintiendroit en cette poſture.

S'il porte bas, une Conneſtable hardie de jarret extrêmement, laquelle demeure avancée au-delà de la ligne du touret environ un pouce plus ou moins.

S'il tend le nez, une branche ſimplement hardie.

S'il s'arme, la branche à Genouil.

S'il porte l'encolure droite en avant, une Gigotte qui ramene beaucoup & releve peu.

Enfin je crois avoir expliqué ſi clairement l'effet des branches que ce que j'en dirois, ne feroit que des repetitions inutiles.

Il faut particulierement prendre garde que le mors que vous ferez faire ne ſoit point trop large, car cela fait faire l'aîle aux branches, & que la gourmette porte en ſa place, car ſans cela le mors n'aura pas l'effet que vous deviez attendre.

La liberté de la langue ne doit avoir qu'un pouce de large entre les deux talons de l'embouchure : ce n'eſt pas un pouce de douze lignes, mais un pouce ordinaire qui eſt environ neuf ou dix lignes.

L'œil ne doit avoir au deſſus de l'embouchure que trois pointes de doigt au plus, ou vingt-deux lignes.

Le banquet doit tomber à plomb ; s'il revient en arriere, comme c'eſt l'uſage des ignorans, il vous diminuera l'effet de votre

CHAP. LXXXVI. branche de plus de la moitié : quand il ne viendroit en arriere que d'une ligne, cela portera bien loin.

Le coude ne doit jamais prendre ſa naiſſance plus haut que le banquet.

Et ne doit avoir de tour que la hauteur de l'œil pour les plus hardis.

Les groſſes gourmettes étant rondes ſont les plus douces ; la plus grande partie des gens qui ont des Chevaux croyent qu'il n'y a point de plus grande fineſſe pour les emboucher, que d'eſſayer toujours des brides juſqu'à ce qu'ils aient trouvé celles qu'ils cherchent, c'eſt la méthode la plus certaine, diſent-ils.

Je crois qu'il eſt avantageux à ceux qui n'ont pas une grande experience dans l'embouchure d'avoir beaucoup de mors tout faits chez eux, pour s'en ſervir comme je vais dire : lorſque vous voulez emboucher un Cheval, mettez-lui celui de vos mors que vous aurez jugé lui mieux convenir, après avoir obſervé exactement ce que nous venons de dire, & ſur celui-là vous prendrez des meſures très-certaines de la bride qu'il lui faut, car vous verrez ce qu'il y a de trop ou trop peu dans la bouche ; ce qu'il y a à dire à la tournure de la branche, ſi elle eſt trop longue ou trop courte, ſi l'œil, le coude, ou le touret, ont les proportions qui leur conviennent, & enſuite vous ferez faire une bride convenable.

Mais d'eſſaier ſans connoiſſance des brides, de paſſer d'une rude à une douce, d'une courte à une longue, & ainſi ſauter de branche en branche ſans deſſein, comme qui chercheroit à yeux clos, c'eſt falſifier la bouche de ſon Cheval ; s'il l'a delicate, c'eſt le rendre incertain, & ſouvent on lui met la bouche en déſordre, au lieu de l'accommoder.

Ce n'eſt pas qu'aux fort bonnes bouches, comme ſont les appuis à pleine main, le remede ne réuſſiſſe par fois, & ceux qui n'en ont point de meilleur, ne font point trop de mal de s'en ſervir, mais je croi que c'eſt le remede de ceux qui n'ont aucune teinture en cet art, auquel aſſurément il faut beaucoup d'application & un peu de pratique : Mais l'affaire n'eſt pas ſi difficile, avec un peu d'étude, puiſque dans Paris on voit une infinité de perſonnes qui embouchent à merveille des Chevaux, diſent-ils, & ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'un Cheval, n'ont aucune connoiſſance de ſes qualités, & n'ont jamais monté à Cheval en quelque maniere que ce ſoit : & ſi ces Meſſieurs-là ont ſi bien réuſſi ſans

monter, ni connoître les Chevaux, les Cavaliers en faveur desquels j'écris ces lignes, peuvent esperer qu'ils y réüssiront, puisqu'il semble qu'on ne peut avec certitude ordonner une bride selon les régles, si on ne connoît les jambes, les pieds, les reins, la vigueur, & la legereté d'un Cheval. C'est une connoissance que les Hommes de Cheval ont, qui les fera bien plûtôt réussir, que ces Messieurs qui ne connoissent que la barre & la ganasse du Cheval, pour l'avoir manié dans l'instant. CHAP. LXXXVI.

Méthode pour nourrir & préparer les Chevaux, en sorte qu'ils puissent fournir des courses extraordinaires.

EN Angleterre ils ont des Chevaux destinés seulement pour faire de grandes courses; ils sont si curieux de ce divertissement, qu'ils les nourrissent exprès pour cela, & leurs Chevaux qui sont naturellement de grande haleine, & qui ont une extrême vitesse, sont mis en un tel état par cette sorte de préparation qu'ils fournissent & font des courses incroyables, non pas au petit & au grand galop comme les nôtres, mais à toutes jambes; ensorte que ceux qui ne l'ont jamais vû, ont peine à se persuader comme un Cheval peut résister à la violence de leurs courses pendant cinq & six milles, & on en voit beaucoup en ce pays-là fournis des carrieres de cette longueur. CHAP. LXXXVII.

Je n'ai jamais mis en pratique cette méthode, je l'ai inferée à la fin de ce Livre, sur la bonne foi d'un brave Cavalier, qui m'a assuré l'avoir eu en Angleterre d'un Homme qui ne faisoit autre profession que de préparer & entretenir des Chevaux de course, lesquels ne sont point chargés de graisse, ni de trop de chair, mais sont si vigoureux & si pleins de cœur qu'on n'en voit point de pareils : si la curiosité vous pousse à l'éprouver, j'espere qu'observant exactement ce qui suit vous en aurez du contentement.

Pour choisir un Cheval de course, il le faut long de corps, nerveux, de grande ressource, & fort vîte, lequel outre la bonne haleine doit avoir l'éperon fin, & être grand mangeur. Le Cheval avec tout cela doit être Anglois, barbe, ou au moins de legere taille, la jambe assez menue, mais le nerf détaché de l'os, court-jointé & le pied bien fait; les pieds largés n'ont jamais réüssi à ce métier.

CHAP. LXXXVII. Pour préparer le Cheval de courfe, il ne lui faut point donner d'avoine ni de foin ; mais lui faire faire du pain moitié orge, moitié féves, le faifant bien cuire en forme de gâteau plat, & n'en donner jamais au Cheval qu'il ne foit raffis, & plûtôt dure que tendre ; trois livres à midi & trois livres au foir fuffifent pour fon ordinaire, & cela au lieu d'avoine ; de la gerbée de froment au lieu de foin, de l'eau tiéde à boire, où vous mettrez fur un fceau une jointée de farine de féves & d'orge, le tenir bien couvert avec un drap & une couverture, dans une écurie oú il n'y ait aucun jour, bonne litiere nuit & jour, & toujours couvert, & l'ayant nourri quatre jours de la forte, le cinquiéme au matin l'ayant tenu bridé trois heures, donnez-lui des pilulles compofées d'une livre de beurre frais qui n'ait pas été lavé, c'eft-à-dire, d'abord que la crême eft changée en beurre, fans le laver ; mêlez parmi vingt-cinq ou trente gouffes d'ail concaffées, du tout faites des pilulles groffes comme des groffes noix, que vous ferez avaller au Cheval avec une pinte de vin blanc, puis le tenir trois heures bridé la tête fort haute, enfuite le traiter à l'ordinaire avec fon pain, fon eau, & de la paille médiocrement, car il ne le faut pas engraiffer, mais au contraire en l'amaigriffant lui augmenter l'haleine & la vigueur.

Le feptiéme jour, c'eft-à-dire un jour franc après la prife des pilulles, promenez-le au matin une heure avant le Soleil levé & une heure au foir après le Soleil couché au pas & au galop. Si le Cheval demeuroit trop gras, il le faut promener une heure après Soleil levé, & une heure avant Soleil couché, puis le ramener à l'écurie, l'effuyer & le bien couvrir, & le nourrir à fon ordinaire, & continuer à le promener tous les jours, & lui donner tous les cinquiémes jours les pilulles de beurre, obfervant le jour de la prife ni le lendemain de ne le point promener.

Quand il aura pris trois prifes de pilulles, c'eft-à-dire, quinze jours après qu'on l'a commencé, il le faut promener au matin deux heures, & autant au foir au galop, à toute bride, & au pas, pour lui laiffer reprendre haleine de tems en tems, obfervant toujours de ne le point courre les jours de pilulles, ni le lendemain ; il le faut ramener en main au petit pas bien couvert, le bien effuyer le frottant jufqu'à ce qu'il foit fec, l'attacher la tête haute, le laiffer bridé trois heures, puis lui donner à boire de fon eau plus que tiéde, puis le nourrir à l'ordinaire : il le faut nourrir un mois entier de cette méthode : prenant les pilulles toujours après les

quatre jours, & les cinq ou six derniers jours du mois le courre tant qu'on juge que son haleine peut fournir, le galopant pour le laisser souffler, ne le travaillant néanmoins que deux heures au matin, & deux heures au soir, le ramenant au petit pas en main, bien couvert d'un drap & d'une couverture, puis l'essuyant, & le faisant boire, comme j'ai enseigné.

Au bout de tout ce tems, si la fiente est encore gluante ou humide, il n'est pas bien préparé, il faut continuer jusqu'à ce que la fiente s'émie sans aucune humidité, lors le Cheval sera en état de faire les courses que vous voudrez.

Un jour avant de faire la course, il sera bridé toute la nuit : à deux heures au matin, il lui faut faire avaler trois chopines de vin d'Espagne dans lequel on aura délayé vingt ou vingt-cinq jaunes d'œufs, le rebrider deux heures entieres après la prise, puis le monter au petit galop d'abord ; puis à toute bride autant que son haleine pourra fournir, ensuite au petit galop pour prendre haleine, & après à toute bride, & cela pendant trois heures, le bien couvrir, le ramener au petit pas, le bien essuyer, puis le laisser trois heures bridé, la tête haute, & après lui donner son eau, mais il la faut plus chaude qu'il la pourra boire, puis le traiter à l'ordinaire.

Le jour de la course, il faut qu'il ait avalé le vin d'Espagne & les jaunes d'œufs deux heures avant la course, & qu'il ait été bridé six heures avant de prendre du vin d'Espagne.

Vous notterez que le jour avant la course, & le jour d'icelle, il ne doit manger que la moitié de son pain à chaque repas, & la moitié de la paille qu'on avoit coutume de lui donner.

Les jours que les Chevaux ne font pas les courses, & lorsqu'on ne s'en sert pas à cela, il les faut toujours nourrir & promener comme j'ai dit, hors que depuis qu'ils sont préparés on ne donne les pilulles qu'au bout de huit jours seulement.

Si le Cheval étoit dégoûté & fort resserré pendant cette préparation ou après, il lui faut donner de bons lavemens avec deux pintes de lait & une chopine d'huile d'olive, le tout tiéde.

On ne doit courre ces Chevaux qu'avec des filets fort menus, afin de ne leur point ôter l'haleine, comme feroit un de nos mors ; se courber sur le col en courant pour empêcher que le vent ne vous prenne, avoir des habits fort joints au corps, point de casaque volante, un bonnet au lieu de chapeau, de petits éperons fort aigus, & picoter le Cheval aux flancs, les grands coups arrêtent

CHAP. LXXXVII. les Chevaux & ne les font pas courre, point de croupiere ni de poitrail, une selle fort legere & le Cavalier aussi.

Voilà ce que ce Cavalier m'a appris de la course des Chevaux Anglois. En voilà assez pour satisfaire la curiosité de ceux qui auront envie de préparer des Chevaux comme on le pratique en Angleterre ; pour moi j'aime mieux dresser un Cheval pour la Guerre ou pour le Manege, que de le préparer à de pareilles Courses, où le soin & la peine sont plus grands que le plaisir qu'on en retire. Adieu.

Fin de la seconde Partie.

ABREGE'


Blessure sur les Bares fol. 13.
Blessure de Langue fol. 13.
Les Surdents fol. 12.
Le Lempas fol. 10.
de la Gourme fol. 26.
Rhume fol. 39.
de la Morve fol. 48.
Mal de Tête fol. 64.
Cheval Lunatique fol. 84.
Fluxion ou coup sur l'œil. fol. 73.
Les Avives fol. 99.
Gourme et fausse Gourme. fol. 36.
Mal de Cerf. fol. 96.
Blessé sur le Garot. fol. 292.
Effort d'Espaule fol. 132.
Effort de Reins. fol. 448.
Blessé sur le Rognon. fol. 301.
Poussif ou Courbattu. fol. 340.
Epointé ou Ehanché. fol. 472.
Eglande et pourquoy. fol. 39.
Cheval Morfondu. fol. 41.
Avant-Cœur. fol. 364.
Sur Os. fol. 148.
Jambes foulées. fol. 149.
Des Molettes fol. 171.
Blessure sur le boulet. fol 176.
Atteinte encornée, fol. 225.
Cheval forbu. fol. 423.
Formes fol. 209.
Louppes fol. 169.
On connoîtra par ces lignes les maladies ou les deffauts du Cheval. Le chiffre renvoie a la Page qui en traite.
To. II. fol. 376.
Mancel auguste 1868
Entorses fol. 177.
Enchevêtrure. fol. 506.
Crapaudine. fol. 509.
Peignes fol. 268.
Matiere soufflée au Poil. fol. 258.
Pied Solbatu et douloureux. fol. 216.
Mechants Pieds fol. 213.
Des bleimes. fol. 265.
des Crampons. fol. 201.
Encastelé fol. 137.
Seyme fol. 219.
Nerf feru fol. 171.
Malandre et Solandre fol. 163.
Enflure sous le ventre. fol. 256.
Enflure à la Cuisse. fol. 152.
Veines barrées fol. 503.
Enflure des Bourses fol. 458.
Vessigon en dedans fol. 167.
Des fics fol. 230.

ABREGÉ DE L'ART DE MONTER A CHEVAL;

Où l'on montre, par une Méthode curieuse, les véritables & les plus courtes Voies de se pouvoir rendre Bon Homme de Cheval.

En faveur de ceux qui chérissent cet Exercice, & particulierement pour le profit & l'avancement des Seigneurs & Gentils-Hommes.

3e Partie

CHAP. I.

Ce que l'on doit observer quand on fait choix d'un Maître de quelque profession que ce soit.

QUAND on fait choix d'un Maître, de quelque science, ou art, que ce soit, on le doit juger capable de sa profession, & avoir une créance entiere en sa capacité; autrement, il seroit impossible de rien apprendre. C'est une regle, qui doit demeurer pour constante, sans qu'il y puisse avoir d'exception. Il faut que le Maître commande, & que l'Ecolier obéisse: Et qu'il pose pour principe infaillible, qu'il sçait beaucoup mieux que lui, ce qui lui est nécessaire, & pource seulement qu'il est maître, c'est-à-dire, Sçavant: lorsque les Ecoliers des Grecs avoient quelques disputes entre eux, elles étoient terminées si-tôt que l'un d'eux disoit ces mots, (*Magister dixit:*) tant il est vrai que nous devons avec soumission & respect avoir créance & entiere assurance, à ce que nos maîtres nous enseignent: quand donc vous aurez fait le choix d'un bon maître, croyez-le absolument, si vous avez dessein de profiter en quelque science que ce soit.

CHAP. II.

Quel doit être l'Ecuyer, faisant profession de monter à Cheval.

L'ART de monter à Cheval est le plus excellent de ceux que l'on appelle liberaux; il est si beau, si noble & si attaché à la vertu, & donne tant de plaisir aux Rois, Princes, Seigneurs & Gentilshommes, & en un mot à tous les honnêtes gens, qu'il seroit bien à souhaiter, que celui qui en fait profession fût de noble extraction pour deux raisons; la premiere est que si le mot de noble veut dire, Vertueux, il seroit à souhaiter que l'Ecuyer fût Gentilhomme, pour être vertueux. La seconde est que cet exercice étant principalement pratiqué par des personnes de qualité, il seroit très à propos que ce fût un homme noble, qui professât cet exercice & non pas une personne de basse naissance: mais d'autant que cela n'est pas absolument nécessaire, je n'en parlerai pas davantage, puisqu'en cas de besoin l'on peut apprendre des uns & des autres: mais je dirai hardiment qu'il est absolument nécessaire, que celui qui exerce cette profession soit sage, modeste, prudent & civil: & que bien éloigné

d'être altier & glorieux ; il doit être affable & complaisant envers toutes sortes de personnes, & principalement envers les honnêtes gens.

CHAP. III.

Des qualités requises à un bon Homme de cheval.

CE n'est pas assez que celui qui enseigne ce noble exercice, possede les qualités dont j'ai parlé au chapitre précédent, il faut qu'il soit doué de beaucoup d'autres, sans lesquelles il lui seroit impossible de faire profiter ses écoliers ; & il faut de nécessité qu'il sçache bien son métier : c'est à dire, qu'il soit bon homme de Cheval, tant de sa personne que pour bien sçavoir enseigner ses écoliers : car, *nullus quod non habet dare potest* : il faut donc qu'il le sçache parfaitement ; outre cela il faut qu'il ait cette facilité de s'exprimer, qui s'appelle raisonnement, afin que ses Ecoliers puissent l'entendre & comprendre ce qu'ils doivent sçavoir, étant très certain que pour bien faire quelque chose, il faut premierement sçavoir ce que l'on veut faire, & pour le bien sçavoir, il le faut entendre, & c'est ce qui ne se peut, si l'Ecuyer n'a pas assez de raisonnement & de science pour faire concevoir à son Ecolier, ce qu'il desire qu'il fasse ; de plus il faut qu'il soit très-patient : car s'il est colere, il rend l'Ecolier timide, & lui ôte le jugement & l'empêche d'agir avec raison, & il arrive encore pis, quand le Maître, l'Ecolier & le Cheval par impatience se rendent incapables de raison ; outre ce il faut qu'il montre à ses Ecoliers avec grande affection, qu'il prenne garde de leur montrer également, sans favoriser les uns plus que les autres, de peur d'exciter de la jalousie, & du désordre entre eux.

CHAP. IV.

De la véritable posture d'un bon Homme de cheval.

IL faut trois qualités au bel & bon homme de Cheval ; la premiere il doit être très ferme, la seconde il doit être très vigoureux, & en troisiéme lieu il doit être très-bien planté dans la selle, & lorsque son Cheval sera en état de manier, il faut qu'il le conduise sans branler la main, ni le corps, ni les jambes, ni la tête, & sans faire aucune mauvaise posture, ou grimace, les épaules également avancées, la tête haute & droite, & la ceinture un peu en avant, les jambes ni trop, ni trop peu éloignées du Cheval, point de contrainte en aucune de ses actions, les aides très délicates, & plûtôt proches que trop éloignées, la main douce, & ferme sans être avancée vers les oreilles du Cheval ; & voilà la véritable posture.

Et bien qu'il n'eût pas toutes les précédentes perfections & politesses, il ne laisseroit pas d'être bon homme de Cheval, quoiqu'il fût à souhaiter, qu'il les possedât toutes : car il y a de la différence entre être bel homme de cheval, ou être bon homme de cheval, & sçavoir l'art de bien dresser & emboucher les Chevaux, ou avoir le don de bien enseigner, & donner leçon avec un jugement entier & facilité à se bien exprimer, & faire entendre ; mais celui qui possederoit toutes les perfections que je viens de déduire, se pourroit avec justice & raison nommer le cavalier parfait.

CHAP. V.

Ce que doit sçavoir le bon cavalier touchant l'Ordre & le Gouvernement d'une Ecurie.

LES Rois, les Princes, les grands Seigneurs, & en un mot tous ceux qui ont une belle Ecurie, soit de chevaux entiers, de manége, ou coureurs de chasse, & particulierement les Ecuyers tenant academies de monter à cheval, doivent avoir une personne destinée pour avoir le soin de leur Ecurie, profession qui n'est pas peu pénible, & il est très-néceßaire que celui qui a affaire d'un tel homme en sçache aussi faire le choix : car il faut que celui qui entreprend cette charge soit vigilant, très assidu ; & qu'il fasse voir la verité du proverbe qui dit que l'œil du Maître engraisse le cheval, c'est-à-dire, qu'il doit rarement quitter l'écurie, il faut qu'il ait toujours les yeux ouverts & la main levée, pour bien faire travailler les Palfreniers, & les tenir à leur devoir. En outre il faut qu'il entende les maladies des chevaux & leurs infirmités, du moins les

plus ordinaires, afin que ſon ſoin & ſa vigilance y remedient, ou y faſſent promptement remedier par un bon Maréchal ; il faut auſſi qu'il ait le ſoin de dire à ces Palfreniers, le nom de chacun de ces Chevaux, & leurs infirmités, & s'il y en a de dangereux des pieds, ou de la dent, que l'on ne les ſorte jamais de l'écurie ſans ſe bien précautionner, & lorſque l'on les voudra penſer de la main, ou faire que l'on leur mette un bon caveſſon de corde, & que l'on les attache fort court, crainte de déſordre, qu'ils ne manquent jamais de faire laver tous les jours les pieds de tous ces Chevaux, & qu'il regarde de près l'état où ils ſont, qui eſt en un mot, de voir s'ils ſont bien ferrés, ſi le fer ne leur incommode point les pieds, ſoit pour être mal ferrés, ou vieux ferrés : Si le fer ne déborde point, s'il ne leur preſſe ou ſerre pas trop le pied, s'il ne foule point les talons ou la ſolle, ſi les rives ne lui bleſſent point les jambes, ou s'il ne coupe point ; il faut que les Chevaux ſoient ferrés de neuf, ou pour le moins relevés tous les mois. Ceux qui ont trop de pied ou de corne, ne doivent être ferrés, hors beſoin, qu'en vieille lune. Ceux qui ont mauvais pieds ne doivent être ferrés hors beſoin, que le troiſiéme ou quatriéme jour de la nouvelle lune ; il faut auſſi qu'il connoiſſe, quand les Chevaux ont les pieds ſecs & arides, ſoit naturellement ou par accident, & quand il remarquera cette infirmité en ſes Chevaux, il ne faudra manquer de leur faire bien frotter les pieds avec la fiente de vache, deux jours devant qu'il juge, qu'ils aient beſoin d'être ferrés, & pour plus aſſurée précaution, & meilleur ordre ; qu'il laiſſe toujours à tels Chevaux quaſi de leur fiente ſous leurs pieds, laquelle il arroſera de vinaigre & d'eau. Au contraire à ceux qui auront la corne molle & le pied tendre, il fera fondre poix navale, & ſuif de mouton égale portion, & leur en mettra dans les pieds, & leur engraiſſera toute la couronne ; & aux uns & aux autres, il ne manquera de leur faire frotter la couronne, de l'onguent appellé, du bon pied, deux fois chaque ſemaine, mais il n'y en mettra qu'un doigt au tour de la couronne & par deſſus le poil ; de plus il faut ſçavoir, que dès auſſi-tôt que le Cheval aura travaillé au manége ou ailleurs, juſqu'à être en grande ſueur, il faudra auſſi-tôt que l'on aura mis pied à terre le faire conduire en ſa place, & lui mettre de la paille fraîche ſous lui, puis ſans débrider, le deſeller & au plûtôt lui avaler l'eau avec le couteau de chaleur, puis l'ayant bien raclé, il faudra prendre de bonne paille fraîche, & le bien frotter, le long des reins, ſous le ventre, le long de l'encolure & la tête, puis vous lui remettrez la ſelle avec une couverture entre la ſelle & le poil, puis vous lui frotterez bien les jambes, & vous le laiſſerez bridé, juſqu'à ce qu'il ſoit bien ſec ; enfin vous le deſellerez, & lui ferez donner deux ou trois coups d'étrille pour lui deſméler le poil, & lui abattre la pouſſiere : enſuite vous le debriderez, & lui donnerez du foin & une heure après vous le ferez boire, & lui donnerez l'avoine à ſon ordinaire. Il faut auſſi bien ſçavoir faire panſer les Chevaux de la main, ce qui ſe fait en cette ſorte. Vous ferez mettre vos Chevaux au filet, au maſticadou, & les tournant du côté des piliers, vous les pourrez facilement étriller à votre aiſe, & auſſi mâchant leurs filets ou maſticadou par l'action que leur donne l'étrille, ils ſe purgeront le cerveau, & auront la bouche fraîche & écumante, après l'étrille le bouchon de paille doit faire ſon office, puis la broſſe y doit auſſi être employée pour bien tirer la pouſſiere, puis vous vous ſervirez auſſi de l'eſpouſſette pour leur adoucir le poil, & enfin vous vous ſervirez de la main mouillée, dont vous frotterez le Cheval à poil & à contre poil, afin de lui rendre le poil tous à fait luiſant & uni, puis après vous prendrez un bon peigne, une groſſe éponge, un ſceau d'eau fraîche, & vous leur peignerez les crins & la queue, tant qu'ils ſoient bien humides & bien démêlez : aux gros chevaux & aux rouſſins, vous aurez le ſoin, après les avoir bien peignés, de leur mouiller beaucoup la tête & l'encolure, & particulierement au printemps, cela leur décharge la tête & l'encolure, & leur conſerve la vue : il faut avoir grand ſoin de faire bien frotter & bouchonner les jambes des Chevaux, avec les bouchons de paille, de crainte qu'il ne leur vienne quelque galle ou crevaſſe dans les pâturons, ou le long des jambes, il faut auſſi avoir grand ſoin de leur faire bien laver & baſſiner les jambes d'eau fraîche, toutes les fois qu'ils les auront ſales, il faut auſſi faire regarder dans la bouche

des Chevaux, du moins tous les mois, pour voir s'ils ont les bouches échauffées, les barres bleſſées, ou des barbillons, ou des ſurdens, ou le lampas, & en ce cas il y faut faire remedier, puis leur laver la bouche de verjus, ſel & ail pilés enſemble avec un peu d'eau de vie, & leur tenir toujours la bouche nette. Il faut auſſi avoir un ſoin particulier de voir que le mors n'incommode point la bouche ni les barres du Cheval, & que la gourmette ni les crochets ne déchirent pas la ſoufbarbe, que ſi cela arrivoit, il y faut donner ordre, & faire mettre un cuir à la gourmette : pour la nourriture d'un Cheval, elle doit être de ſeize livres de bon foin, une botte de paille de froment & quatre grandes meſures d'avoine, qui font un boiſſeau meſure de Paris ; aux Chevaux échauffés ou dégoutés, on leur donnera du ſon de froment mouillé au lieu de l'avoine ; il leur faut le ſoir bonne litiere de paille fraîche, chacun leur place ſeparée, des barres entre chacun des Chevaux, & deux bonnes longes, de peur qu'ils ne ſe bleſſent. Si vous connoiſſez que votre Cheval ait la bouche échauffée, faites le beaucoup ſaigner de la troiſiéme barre du palais, & lui faites donner des coups de flame ſur la queue. Il faut que l'Ecurie ſoit toujours très-nette ; que le foin ſoit très-bien ſecoué, afin que les Chevaux ne touſſent point, & que l'avoine ſoit auſſi bien criblée pour la même raiſon ; qu'il n'entre jamais de volatilles ni bêtes ſalles dans vôtre Ecurie, crainte du farcin, mais ſi vous voulez empêcher le mauvais air, tenez d'ordinaire un bouc dans votre Ecurie, on tient que cet animal empêche quantité de maux. Si vous deſirez que vos Chevaux reſtent toujours en bon état, & qu'ils paroiſſent le poil bien uni & bien luiſant, il les faut tenir bien couverts tout le jour, & qu'ils aient bonne litiere toute la nuit, & qu'ils demeurent tous les jours quatre heures aux filets ; ſavoir deux heures le matin, & deux heures de relevée. Il faut avoir grand ſoin des ſelles & des brides des Chevaux, pour la bride il faut faire le mors autant de fois qu'il ſortira de la bouche du Cheval ; pour les ſelles ſi-tôt que le Cheval aura travaillé juſqu'à la ſueur, il les faut mettre au ſoleil, & les faire bien ſécher, & bien battre les panneaux, en un mot il faut prendre garde que tout le harnois du Cheval ſoit en ſi bon ordre qu'il n'en puiſſe être incommodé, il faut encore prendre garde, quand les Chevaux ſe frottent l'encolure ou ailleurs, ou qu'ils ſe mordent, qui eſt ſigne de demangeaiſon, ou chaleur de ſang, vous les ferez ſaigner à la veine du col, & réiterer la ſaignée, ſi l'ardeur continue.

CHAP. VI.

Les choſes eſſentielles & qui ſe doivent abſolument pratiquer dans l'Art de monter à Cheval.

BIEN qu'il ſoit vrai de dire qu'il n'y a point de regle certaine dans l'art de monter à Cheval, à cauſe de la varieté, inquietude & malice, que l'on connoît non-ſeulement tous les jours & toutes les heures, mais, s'il faut ainſi parler à tous momens que l'on travaille ou fait travailler les Chevaux ; il faut & il eſt néceſſaire que le bon Cavalier & Ecuyer change, ſelon ſon experience, auſſi ſouvent de méthode que ſon Cheval change d'humeur ; il y a pourtant des choſes eſſentielles & generales qui ne ſouffrent point de changement. Ce que j'ai bien voulu marquer en ce lieu, & en écrire un Chapitre que j'eſtime autant, ou plus néceſſaire, que pas un de ceux qui ſont inferés dans ce petit ouvrage ; ce qui m'oblige de donner conſeil à l'Ecolier diligent de l'apprendre par cœur. En premier lieu, il faut toujours partir un Cheval droit, & l'arrêter droit, & s'il eſt dreſſé, ou qu'il s'affie ſur les hanches, il lui faut toujours lever le devant au partir, ou à l'arrêt ; ſi le Cheval a la bouche délicate ou tendre, il le faudra toujours conduire large, & le mener fort en avant : Si le Cheval porte au vent, baigie, ou leve la tête, ou batte à la main, il faut avoir la main ferme, le corps en arriere & la main proche le pommeau de la ſelle, & les ongles tant ſoit peu en haut ; ſi au contraire il porte bas, tire à la main & s'arme, il faut avoir la main gaillarde, un peu vacillante, & un peu en avant : quand vous aurez deſſein de tourner un Cheval, ſoit à droite, ou à gauche, il le faut toujours chaſſer en avant, & lui donner du terrain, pour le moins ſa longueur, ſi un Cheval ſe veut precipiter

en avant, il le faut tirer en arriere. S'il veut reculer de lui-même, il le faut chasser en avant; Si partant un Cheval d'un talon sur l'autre, il y répugne, & n'y veut point obéir, gardez-vous de le presser, ou de le battre pour cette faute, mais éloignez le talon, chassez-le en avant, puis approchez de rechef le même talon, & faites de cette façon par plusieurs fois sans l'impatienter, & il vous obéira en peu de tems. Si vous avez dessein de mettre un Cheval entre les piliers, soit pour lui faire lever le devant ou pour connoître sa legereté ou sa force, ne faites jamais monter personne dessus, que vous ne soyez bien assuré qu'il le veuille souffrir; crainte que se voyant géné, il ne vous fasse du desordre: quand vous voudrez faire lever le devant à un Cheval, mettez-les entre les deux piliers, sellé & bridé sans que personne soit dessus: placez vous derriere lui, avec une bonne chambriere, & par le moyen d'icelle faites le tourner d'un côté & d'autre & par plusieurs fois; puis à quelque tems de là, vous frapperez de votre chambriere contre terre, & étant directement derriere le Cheval, faites-le donner dans les cordes, puis faites-le reculer, puis avancer, autant que les cordes du cavesson vous le pourront permettre, & continuez cette leçon, douze ou quinze jours, jusqu'à tant que vous connoissiez que le Cheval fasse quelque semblant de lever le devant, & baisser un peu les hanches, que s'il le fait sans se precipiter & avec docilité, caressez-le & le renvoyez à l'écurie, & vous asseurez qu'il ne sera pas longtems sans souffrir d'être monté: Si un Cheval, comme il s'en rencontre assez souvent, a repuguance plus à une main qu'à l'autre, ne le commencez jamais à quelque tems de Manége que ce soit, que vous ne le chassiez en avant sur une ligne droite, & ne l'arrêtez jamais que vous ne le fassiez regarder du côté que vous connoissez qu'il a aversion; quand vous êtes asseuré qu'un Cheval a la bouche mauvaise, & qu'il force toujours la main, ne le poussez jamais à toutes furies, & ne l'abandonnez jamais, au contraire endormez le au petit galop leger, soutenez le du gras des cuisses, & lui marquez les tems des courbettes: si un Cheval se retient, chassez-le toujours en avant, s'il s'abandonne, soutenez-le, s'il manie sur les voltes, ne manquez jamais de vigueur, & le conduisez de quart à quart, le faisant toujours passer par les quatre angles de la volte: & pour conclusion de ce chapitre, il faut que le bon Cavalier soit toujours prêt, sans se laisser surprendre, & que reconnoissant les défauts de son Cheval, il y remedie tout aussi-tôt; s'il a trop de fougue qu'il l'adoucisse; s'il n'a pas assez de feu, qu'il lui en donne; enfin il faut que le bon Ecuyer soit toujours prêt, & en état de faire faire à son Cheval le contraire de ce où sa malice ou sa répugnance le porte contre le bien.

CHAP. VII.

La disposition que doit avoir celui qui veut embrasser l'art de monter à cheval.

IL faut en premier lieu qu'il soit sans aucune incommodité de sa personne, il doit être fort vigoureux, très nerveux & sans aucune apprehension, & que toutes ces choses soient gouvernées d'un jugement net & entier, pour s'en pouvoir servir au besoin en quelque rencontre que ce soit, qu'il soit patient, qu'il obéisse promptement aux commandemens de son Maître, & qu'il ait une entiere & aveugle créance que son maître est très capable de l'enseigner, & qu'il sçait beaucoup mieux que lui, quels Chevaux il faut qu'il travaille, pour le rendre sçavant, & surtout qu'il ne prenne jamais de vanité, quoiqu'il fasse bien, & voilà le commencement d'un Ecolier qui a dessein de se rendre bon Cavalier.

CHAP. VIII.

Ce qu'il faut que sçache un bon Ecolier touchant les harnois de son cheval.

IL est très-nécessaire que celui qui vient faire profession de monter à Cheval sçache connoître tout le harnois d'un Cheval, afin de s'en pouvoir servir au besoin. Il faut donc qu'il sçache que le Cheval porte selle, bride & licol: ce qui se met sur le Cheval pour la com-

modité de l'homme, lorfqu'il fait voyage, s'appelle felle, mais elle eft compofée d'arçon devant & derriere, de deux bandes qui tiennent les arçons, de boucles qui font attachées aux bandes, pour fupporter les Etriers, elle a fes bafts devant & derriere, elle a auffi des lieges pour tenir l'arçon ferme, elle a auffi le fiege pour s'affeoir dans la fel e, elle a des quartiers, des panneau , un trouffequin avec le derriere de la felle, un pommeau, quatre ou fix contre-fanglots, des porte-étriers, des fangles, un bon furfait, un poitrail, une croupiere & une houffe.

De la Bride.

Tout ce qui fe met à la tête & à la bouche du Cheval, lorfqu'il voyage, s'appelle bride, mais elle eft compofée ; pour ce qui eft de cuir, de têtiere, de foufgorge, de muferole, de patelette, de foûtenance, & de Reines pour guider le Cheval.

Le Mors.

Tout ce qui eft de fer s'appelle mors, & fe met en la bouche du Cheval ; mais il eft compofé d'embouchure, de tranche-file, de branche, de chaifnettes, d'anneaux, de tourets, de gourmettes, & de crochets pour tenir la gourmette.

Ce qui refte à la tête du Cheval pour l'attacher, lorfqu'il demeure à l'écurie, s'appelle licol, il eft compofé de têtiere, foufgorge & de deux longes, aux Chevaux qui fe délicolent on leur met double foufgorge.

Il faut fçavoir que les Chevaux de Manége ont befoin de Caveffon pour les dreffer, il y en a de plufieurs fortes, mais je n'en parlerai que de trois ; Caveffon de Cordes, pour mettre les Chevaux entre deux piliers, Caveffon rond, pour les Chevaux d'affez bonne nature, & Caveffon figuette ou Camarre, pour les gros Chevaux durs de tête & de bouche, il faut qu'ils foient montés les uns & les autres de têtieres, foufgorge & de bonnes longes, avec trois anneaux pour tirer la tête du Cheval, du côté qu'il fera néceffaire, en outre on fe fert encore d'un petit fer mordant, qui s'appelle figuette, que l'on place dans la muferole, il fert à tous les Chevaux qui portent au vent, qui battent à la main, & levent la tête, comme les Barbes, Caftillans & Cravates, pour leur affurer la tête : mais il y a un meilleur moyen de les affujettir, qui eft une platte-longe à deux branches, qui eft d'un merveilleux effet ; on met auffi des trouffequeues aux Chevaux de Manége, à fçavoir aux fauteurs & à ceux qui branlent par trop la queue ; aux fauteurs pour trois raifons, ils en paroiffent plus beaux, cela leur facilite le moyen de s'elever, & les empêche de remuer la queue ; il faut auffi que fes Chevaux de Manége, & les autres aient des Caparaffons de toile, ou autre telle étoffe qu'il vous plaira, il faut une bonne étrille, une bonne broffe, une bonne époufferte, de groffe toile, un bon peigne, une bonne éponge, un couteau de chaleur, de bons cifeaux pour faire le crin & le poil de l'oreille, un bon brocheur, un bon bouteur, de bonnes triquoifes, un fer à tous pieds, & quantité de clôux pour pouvoir ferrer votre Cheval à la Campagne, voilà tout l'équipage d'un bon Cavalier.

Chap. IX.

Ce que c'eft que Manége.

MANEGE en general eft tous les lieux où l'on fait manier des Chevaux ; mais à proprement parler, Manége eft un lieu affigné & arrêté pour faire travailler les écoliers, & dreffer les Chevaux ; il y a de deux fortes de Manége, à fçavoir le couvert, & le découvert : le couvert eft pour la néceffité, & pour travailler dans le mauvais tems, & pour la plus grande contrainte des Chevaux. Le découvert eft pour le beau tems, & pour pouvoir bien égayer & étendre les Chevaux, & les dreffer pour la guerre : il faut tant à l'un qu'à l'autre qu'il y ait des piliers, deux vis-à-vis l'un de l'autre, & de trois ou quatre pieds de diftance, pour faire les Chevaux, & un au milieu du Manége pour faire bien étendre un Cheval autour de la volte ; il faut que le beau Manége couvert foit de trente-cinq pieds de large, & quatre-vingt pieds de longueur ; & le découvert auffi long, & large qu'il fe pourra rencontrer pour bien égayer les Chevaux.

CHAP. X.

Ce que c'eſt que Volte.

VOLTE eſt une figure ronde compoſée de circonference, diametres & centre : la circonference eſt la piſte ou chemin, par où doit paſſer & repaſſer le Cheval ; les diametres compoſent quatre angles, pour pouvoir travailler en quarré ; & le centre n'eſt autre choſe que le milieu de la volte, où doit être planté un pilier, pour pouvoir bien guider le Cheval.

CHAP. XI.

Ce que c'eſt que Carriere.

CARRIERE eſt une étendue de chemin non bornée, pour pouvoir bien faire courir un Cheval, & l'étendre à ſon plaiſir, lui faiſant employer toute ſa force en le pouſſant, & échapant vertement de la main pour connoître s'il eſt libre de partir de la main, & s'il ſouffre les talons, ſans faire le rétif ou ramingue, & pour ſentir s'il a bons reins, bonne bouche, & s'il s'aſſied ou arrête, & pare ſur les hanches; mais à proprement parler, Carriere ou lice eſt un lieu arrêté & aſſigné pour courre la bague, rompre au faquin, & pour courre ou rompre en lice. La belle Carriere doit être de cent vingt pas de longueur, & de huit à dix pieds de largeur depuis la demie volte juſqu'à la potence, il y doit avoir nonante pas, & trente pas pour l'arrêt, ou parer le Cheval.

CHAP. XII.

Ce que c'eſt que Paſſade.

PASSADE n'eſt autre choſe qu'une longueur de chemin, par où il faut que le Cheval paſſe & repaſſe; il y en a de pluſieurs ſortes, mais je n'en parlerai que de quatre, d'autant que je n'ai pas jugé à propos d'embaraſſer, ni charger la mémoire de l'écolier, les Paſſades de la main à la main, les paſſades de quatre tems, les paſſades juſtes de trois tems, & les pirouettes, qui ſont des tours d'un tems pour gagner la croupe.

CHAP. XIII.

Du beau Cheval.

LE beau Cheval doit être de medioere taille, c'eſt-à-dire, ni trop grand, ni trop petit, ni trop peu ſerré, ni plus ouvert du devant que du derriere, il ne doit être ni cagneux, ni jartier, ni clamponnier, il doit avoir l'encolure relevée, la tête petite, les yeux aſſez gros, & de couleur d'ardoiſe, la bouche médiocrement fendue, le front uni, peu de ſalieres, l'encolure longuette, & un peu en arc, de médiocre groſſeur en ſortant des épaules, & s'amoindriſſant toujours en venant vers la tête, les épaules petites, le bras fort & nerveux, le canon plat & large, le pâturon court & bas jointé, la corne noire & liante, le pied creux, & la fourchette petite, fort relevée du devant, le pied fort, les genoux aſſez gros, le jarrêt large, plat & uni, la jambe ſeiche & nerveuſe, peu de poil aux jambes, la côte large, l'échine & les reins forts, la crouppe double & ronde, les cuiſſes retrouſſées, les crins aſſez longs & déliés, & un peu chargés de crins ; la queue longue & touffue, les nazeaux ouverts, & incarnats au dedans, le flanc relevé, les barres fines, la braſſe aſſez ouverte, peu de ganaches, le canal aſſez long & médiocrement ouvert, la verge petite & longuette, les couillons petits & fort retrouſſés, le port grave, l'action belle, la bouche fraîche & écumante, & fort ſuperbe en ſon marcher.

CHAP. XIV.

Connoiſſance certaine de l'âge du cheval, depuis le premier jour de ſa naiſſance, juſqu'à la fin de ſa vie.

IL eſt très conſtant que lorſque le Poulain naît ou vient au monde, il porte avec ſoi trente-deux dents, dont les vingt de derriere ſe nomment maſchelieres, & mâchent & broyent la nourriture du petit animal, ſi-tôt qu'il a la force de mâcher : & les douze du devant

font pour l'embelliffement de la bouche, & fervent à la connoiffance de l'âge, lorfqu'il quitte le nom de Poulain & devient Cheval, & fe nomment dents de lait : remarquez qu'à trois ans & demi, il perce encore quatre petites efpeces de dents ou os que le vulgaire nomme crocs ou crochets, qui fervent auffi pour connoître l'âge. Cela fait en tout trente-fix dents, que le Cheval a dans la bouche, lorfqu'il eft en fa perfection. Les dents Mafchelieres ne tombent & ne changent point non plus que les crocs ou crochets, depuis qu'elles font venues ; mais les dents de lait tombent & changent toutes ; il eft très-certain que depuis que le Poulain naît, jufqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt-fept à trente mois, aucune des dents de lait ne tombe, mais à cet âge fufdit, il en tombe quatre, à fçavoir deux deffus, & deux deffous, & quand vous verrez cela, dites hardiment, que le Poulain a trente mois quelque peu plus ou moins. Vous remarquerez ici en paffant que le vulgaire nomme ces quatre premieres dents qui tombent au Poulain de ce nom le mors, & difent ce Poulain, ou jeune Cheval a trente mois, car il a pouffé le mors, ainfi il refte encore huit dents de lait dans la bouche du jeune Cheval, jufqu'à ce qu'il ait atteint & fourni les trois ans, auquel tems il tombe encore, ou change quatre dents, à fçavoir une de chaque côté proche de celles que l'on nomme le mors, & cela vous marquera que le Cheval a bien près de quatre ans, puis un an en fuivant tombent les dernieres dents, que le vulgaire nomme les coins ; & lorfque le Cheval les a pouffées, & achevé de charger toutes fes dents, vous pouvez affeurer qu'il a cinq ans ; que dans cet intervalle percent les crocs ou crochets, de quoi je vous ai parlé ci-deffus, mais la regle n'eft pas toujours certaine, car ils percent aux uns plûtôt, aux autres pluftard, felon qu'ils ont été bien ou mal nourris, & felon les bons ou mauvais pafquiers, où ils ont été élevés, remarquez auffi que pour connoître les dents de lait d'entre celles qu'ils ont changées, vous vous fouviendrez que les dents de lait font blanches, rondes & un peu longuettes, & ne font pas creufes, & n'ont point de marques noires, & font toutes égales, au contraire les dents qu'ils ont chargées, font larges & jaunâtres, affez courtes, creufes dedans, avec la marque noire & toutes inégales, jufqu'après fept ans : voilà dequoi j'ai voulu vous avertir, l'ayant jugé à propos pour vous faciliter la connoiffance parfaite de l'âge du Cheval. Maintenant je pourfuivrai, afin de vous l'apprendre, jufqu'à la fin de fa vie. Alors comme j'ai dit que le Cheval a pouffé ou chargé toutes fes dents de lait, & pouffé les crocs ou crochets, il a toutes les dents creufes, & les a auffi inégales, avec le noir dedans, foit deffus, foit deffous, & comme à mâcher dans les fix ans, & les dents demeurent creufes, inégales & le noir dedans jufqu'à fept ans. Mais fi-tôt que le Cheval paffe fept ans il a toutes les dents égales ; & s'appelle rafé, & cela dure jufqu'à huit ans avec une petite marque noire dans les dents que le vulgaire nomme charbon ; mais à neuf ans il fe fait un petit cercle dans la derniere dent du haut de la bouche qui marque que le Cheval mâche entre neuf & dix ans, & lorfque le demi cercle devient plus grand & plus étendu, le Cheval a onze ans. Mais à douze ans les dents commencent à s'alonger & blanchir fans aucunes marques noires, ce qui continue jufqu'à treize ou quatorze ans, que les dents font fort longues & fort blanches, & commencent à fe décharner, mais à quinze & feize ans, les crochets font tous émouffés, & ronds comme un bouton, & cela continue jufqu'à dix-fept & dix-huit ans, & après cela les fourcils blanchiffent, les dents font toutes décharnées, les fallieres creufes, & les yeux affreux & enfoncés dans la tête, & pour la fin du pauvre animal, qui eft pour l'ordinaire vers les vingt-fix ou vingt-fept ans, les jambes, le flanc & le ventre deviennent tout blancs, le flanc s'altere, l'encolure panche pour la plûpart, les jambes défaillent, & vous connoiffez vifiblement, que le pauvre animal n'eft plus propre à rien.

CHAP. XV.

Du cheval faux-marqué par artifice, ou cheval naturellement faux-marqué.

CE n'eft pas affez de fçavoir connoître l'âge des Chevaux dans le commun ; car il y a

y a des Maréchaux & Maquignons qui les ſçavent ſi bien faux-marquer, que l'on pourroit y être trompé, c'eſt pourquoi je veux eſſayer d'y remedier.

Il y en a auſſi qui ſont naturellement faux-marqués ou baigiés, il en faut parler & vous faire connoître l'un & l'autre pour connoître le faux-marqué par artifice, il eſt aſſez facile pourvû que l'on y veuille un peu prendre garde de près : car quelque habile que puiſſe être le Maréchal ou Macquignon, ſon burin ne peut faire la fauſſe marque comme la naturelle, car la naturelle eſt faite comme un ſ, & la fauſſe eſt quaſi ronde, le noir que le Maréchal y applique, n'eſt pas ſi noir, que le naturel, & le Maréchal avec le faux ne marque pas toutes les dents, mais ſeulement deux deſſus, & deux deſſous; de plus le faux-marqué a les dents plus blanches, parce qu'il eſt plus vieux, & les a auſſi plus longues que le jeune Cheval qui les a comme j'ai dit, larges, creuſes, inégales, & jaunâtres, & du noir dans toutes les dents, juſqu'à ſept ans : pour le naturellement faux-marqué ou baigié, il eſt auſſi de très facile connoiſſance, car il a les dents longues, blanches & moins larges que le jeune Cheval, & ne les a point creuſes, mais il les a razes, unies, & on n'y voit autre marque de jeuneſſe, que des marques noires, que le vulgaire nomme charbons, qui lui paroiſſent à toutes les dents.

CHAP. XVI.

Ce qu'il faut obſerver dans les Chevaux ſelon le pays ou climat qu'ils ont été élevés & nourris.

TOus les Chevaux generalement peuvent avoir les mêmes maladies, mais pourtant ils y ſont plus ou moins ſujets, ſelon le pays où ils ont été élevés & nourris, & ſelon leur taille & leur temperamment : or afin que chacun puiſſe profiter de cet avis, conſiderez ce qui ſuit. Si c'eſt un grand & gros Cheval d'Allemagne, de Flandre, de Friſe, ou de Hollande, prenez garde à la vue, aux pieds combles, aux pieds gras, aux Malandres, aux Solandres, aux eaux, aux pourreaux, aux grappes, peignes, crevaſſes & aux enflures de jambes; car tels Chevaux ne ſe perdent que par là. Si c'eſt un Cheval de Limoſin, de Poitou, ou des Iſles circonvoiſines, prenez garde à la vue, aux javars, aux muſles traverſieres, aux malandres, & à l'eſtranguillon; & ſi c'eſt un Cheval de Bretagne, prenez garde à la groſſe tête, à la groſſe encolure, aux pieds comblés, aux fluxions des jambes; ſi c'eſt un Cheval d'Eſpagne, prenez garde aux ſeymes, aux bleſmes, aux courbes, aux molettes, aux veſſigons & aux eſparvins; ſi c'eſt un barbe, prenez garde à la foibleſſe du pied, au ſur-os, à l'encaſtellé, aux petits pieds ſerrés & aux talons ſerrés; ſi c'eſt un Cheval d'Italie, prenez garde aux infirmités des deux précédens.

CHAP. XVII.

L'équipage néceſſaire à un Manége.

PLusieurs caveſſons tant de fer que de cordes, quantité de toutes ſortes de mors; pluſieurs filets & maſtigadous, pluſieurs grandes cordes ou longes, avec les contreſanglons pour bien ſervir, & faire trotter & galoper les Chevaux, & les faire bien étendre autour d'un pilier, deux grandes Chambrieres, une grande & une petite, un valet avec l'éguillon, un poinçon pour aider aux ſauteurs, un martinet qui ſe poſe dans le milieu du pilier pour faire bien étendre les Chevaux, de très-bonnes gaules pour aider ou châtier les Chevaux, de bons éperons, & qui ne ſoient point trop pointus, mais la molette quaſi ronde & émouſſée, un bon picque & un bonne tranche, un arroſoir pour arroſer le manége, le tout pour s'en ſervir en cas de beſoin.

CHAP. XVIII.

Des Emboûchures des Chevaux.

JE ne me puis amuſer icy à vous faire le detail de tout ce qui feroit néceſſaire que vous ſceuſſiez pour bien emboucher les Chevaux, il me faudroit trop de tems, & outre cela peu de perſonnes le pourroient comprendre, je vous conſeille ſeulement de vous ſervir de trois ou quatre ſortes d'embouchures, comme auſſi de trois branches que je vous dirai,

avec leurs gourmettes & crochets, & ajoutez comme je vais vous enſeigner.

Un canon tout ſimple avec une grande branche droite, un groſſe gourmette ronde, qui battant bien en ſon lieu ne puiſſe incommoder le Cheval, ni empêcher qu'il ne faſſe bien ſon devoir, & que ces mors & tous ceux dont je parlerai, ſoient bien limés, bien polis, & bien étamés, juſqu'à la gourmette & les crochets, & ce premier mors eſt pour tous les jeunes Chevaux en general, qui n'ont encore été travaillés au Manége ni ailleurs.

Si le Cheval a cinq ou ſix ans, & qu'il ait déja été acheminé ou monté, ſoit par pays ou au Manége, vous lui donnerez un canon à pignatelle avec une liberté de langue, ou bien une eſcache auſſi à pignatelle ou de petites olives, avec des annelettes des deux côtés de l'embouchure, pour la gourmette & les crochets ils feront comme j'ai déja dit, pour les branches de ces ſecondes embouchures, ce ſeroit une branche aſſez hardie, avec un faux jarret & le bas rond, l'œil de médiocre hauteur & le coude aſſez relevé : pour les gros rouſſins chargés de tête, & d'encolure, & d'épaule, chargeans & peſans à la main, & même s'emportans, vous leur donnerez pour l'embouchure une olive avec la baſcule, ou des poires renverſées avec la liberté de langue; ou bien vous donnerez à tels Chevaux une embouchure toute d'une piece à pas d'aſne, la branche à la connêtable, l'œil aſſez haut, le coude fort relevé, & la branche fort hardie, & la gourmette & les crochets ajoutez comme j'ai déja dit au premier mors.

Voilà tout ce que j'ai jugé à propos de dire à mes Lecteurs touchant les embouchures des Chevaux.

L'experience, la pratique, & le tems avec le grand exercice au métier, leur enſeigneront le reſte.

CHAP. XIX.

Avis au Cavalier diligent qui aime l'Exercice de monter à Cheval, & qui veut réuſſir à dreſſer des Chevaux.

QUOI que vous ſoyez qui avez deſſein de réuſſir en l'art de monter à Cheval, & de dreſſer des Chevaux, avant que de vous inſtruire des moyens d'y pouvoir parvenir, je veux vous donner quelques preceptes que vous devez avoir toujours préſens à la memoire, lors que vous voudrez travailler ou faire travailler des Chevaux. Je commencerai par trois regles generales, deſquelles je vous conſeille de vous bien ſouvenir.

En premier lieu poſez pour conſtant & principe infaillible, que le Cheval eſt un animal ſans raiſon, & qui n'a pour guide qu'un certain inſtinct que la nature lui a donné, & que tout ce qu'il fait de plus eſt par une certaine coutume, routine ou habitude que le bon homme de Cheval lui donne, & s'accommode ſi adroitement à ſon naturel, qu'ajoutant l'art, avec la nature, il ſemble à voir manier un Cheval bien achevé, que le Maître & le Cheval s'entendent, & que l'un ne fait & ne veut que ce que l'autre deſire.

En ſecond lieu connoiſſez & conſiderez que vous êtes homme, c'eſt-à-dire doué de ſens, eſprit & raiſonnement pour ſouffrir avec patience les défauts que vous connoîtrez à votre Cheval, qui ne proviennent le plus ſouvent que du défaut de connoiſſance, & de ne comprendre pas ce qu'on lui demande.

En troiſiéme lieu vous devez ſçavoir, & l'expérience nous apprend tous les jours qu'il ne ſe fait rien au monde que par le tems, la prudence & la bonne conduite : ſi vous conſiderez bien ces trois choſes, & les ſuivantes que j'ai à vous dire, il y aura peu de Chevaux deſquels vous ne veniez à bout, & ſi vous ne les dreſſez & achevez entierement, dumoins vous ferez en ſorte, & les reduirez en tel état, que vous vous en pourrez défaire, quand ils vous ennuyeront dans votre Ecurie : conſiderez bien ceci, quand un Cheval aura force, ſoupleſſe, gentilleſſe, qu'il ſera friand & ſans malice noire, & qu'il aura bonne bouche, & l'éperon delicat, ſi vous ne le dreſſez & achevez entierement, dites & confeſſez vous-même que vous n'entendez pas le métier, & je vous conſeille de ne vous en mêler jamais. Si vous rencontrez un Cheval ſans force, & qu'il ait pourtant l'éperon bon, qu'il ſoit ſouple, ſenſible, & la bouche bonne, vous le devez dreſſer ſans contredit, ſi le Cheval a grande force, mauvaiſe bouche, mauvaiſe volonté, grande impatience, & qu'avec tous ces défauts il ait

bon éperon ; vous le pourrez auſſi dreſſer, ſi vous entendez bien votre métier, quoique ce ſoit avec peine, experience & travail, mais quand vous verrez un Cheval ſans bouche, ſans force, ſans vigueur & ſans éperon, dites hardiment qu'il n'y a plus de ſcience, d'art ni de ſçavoir qui en puiſſe tirer quoi que ce ſoit ; conſiderez encore ceci & le remarquez bien de tous les Chevaux que vous entreprendrez de dreſſer, vous n'en acheverez peut être pas un ſeul qui ne dédiſe, démente & rebutte par pluſieurs fois devant que d'être achevé, & lorſque vous le croirez bien libre à une main, il vous refuſera tout d'un coup, & ainſi changeant d'humeur, ou pour tourner ou manier ſur les voltes, & particulierement quand ce ſera un ſauteur de quelque air que ce ſoit, aſſurez-vous qu'il vous fera ſouvent des équipées ; mais que tout cela ne vous deſeſpere point, & ne vous inquietez ſeulement pas, revenez toujours à vos principes, quelque eſcapade, folie ou malice que vous puiſſe faire un Cheval, ſouvenez-vous qu'il eſt bête, & qu'il faut que la patience, la raiſon & la ſcience le ramenent à ſon devoir, étant très-certain que ce qui fait le plus ſouvent manquer les Chevaux, & ſe dédire, eſt cauſé par l'incertitude où ils ſont s'ils ſont bien ou mal ; & c'eſt ce qu'il faut que votre experience leur faſſe connoître, autant que votre capacité & leur inſtinct le leur pourra permettre ; remarquez & pratiquez bien tous ces enſeignemens, & vous réuſſirez infailliblement en l'art de monter à Cheval.

CHAP. XX.

Du moyen de connoître à peu près le Naturel des Chevaux.

IL n'y peut avoir que cinq ſortes de naturels des Chevaux ; je ſuis certain que ceux qui liront ma propoſition au premier mot de ce chapitre, ſeront auſſi ſurpris qu'étonnés, puiſque tous ceux qui ont traité de cette matiere, aſſurent qu'ils n'ont jamais rencontré deux Chevaux de ſemblable naturel : mais ils changeront de ſentiment, s'ils entendent mes raiſons, & peut-être que lorſque je me ferai expliqué, ou qu'ils tomberont d'accord avec moi, ou du moins qu'ils ne m'accuſeront pas tout à fait d'ignorance ; je dirai donc que bien que les naturels des Chevaux nous ſemblent tous differens, j'eſpere pourtant faire voir que je les puis tous réduire à cinq principaux : & voici comme j'eſpere le prouver.

Ou le Cheval ſera de bon naturel ou de mauvais, ou il ſera de l'un & de l'autre, c'eſt-à-dire, qu'il n'aura pas tout à fait mauvaiſe inclination, & qu'il ne l'aura pas auſſi tout à fait bonne, ou qu'il participera plus du mauvais, il me ſemble que voilà dire en peu de mots ce qui peut être du naturel des Chevaux ; & cela ſuppoſé, il n'eſt pas entierement impoſſible de pouvoir connoître le naturel d'un ou de pluſieurs Chevaux, mais afin que vous y puiſſiez réuſſir ſans y être trompé, quelque Cheval qui vous tombe entre les mains, ſoit jeune, ſoit vieux, ſi vous avez deſſein de le dreſſer, je vous conſeille de le faire ſeller & brider, & lui donner le mors que j'ai ordonné au jeune Cheval, & le faire conduire au lieu de votre Manége, ſans que perſonne ſoit deſſus ; puis vous lui ferez mettre un caveſſon, vous lui mettrez auſſi la grande corde, puis le conduiſant à votre pilier, autour duquel vous le ferez trotter avec toute la douceur & patience que vous pourrez, ce que vous férez pour deux raiſons. La premiere vous lui conſerverez les jambes & la bouche, & ſecondement ce ſera le vrai moyen d'apprendre en peu de tems la nature des cinq ſortes ci-deſſus, de laquelle il participera davantage ; & vous continuerez cette leçon ſi long-tems que le Cheval vous donne à connoître s'il eſt de bonne ou de mauvaiſe nature : Si au bout de quelque tems, vous obſervez que le Cheval craigne bien la chambriere ou qu'il la fuye, ſi tôt que vous ferez ſemblant de lui en donner, ou que vous frapperez derriere lui & contre terre, dites que c'eſt bon ſigne, & vous aſſurez que votre Cheval n'eſt pas entierement rebours, ni méchant, puiſqu'il obéit en ſi peu de tems ſans répugnance avec ſoupleſſe ; & proteſte en un mot, quand vous aurez connu par pluſieurs fois qu'il ſera toujours prêt à partir, lorſque vous le deſirerez, alors vous lui donnerez un peu plus de feu qu'à l'ordinaire, afin de l'obliger à prendre le petit galop leger, puis quand il aura aſſez

longtems galopé, & qu'il y sera aussi sûr, comme nous avons dit du trot, vous essayerez de le faire changer de main en main en lui montrant la chambriere, & lui aidant selon l'art. Mais afin que vous ne vous trompiez pas, je n'entends point que tout ce que je vous viens de dire, se fasse en une leçon, ni en un jour, ni peut-être en un mois, ce sera selon la bonne ou mauvaise nature de votre Cheval, & principalement selon votre prudence, & la connoissance que vous aurez de la mémoire & obéissance de votre Cheval. Mais alors que le Cheval, au bout de quelque tems que ce soit, sera parvenu au point que vous venez d'entendre, vous le mettrez chaque jour de travail entre les deux piliers, lui faisant ôter le caveſſon de fer, & lui en faisant mettre un de corde, non pour le faire sauter, mais pour lui donner moyen de se tourner de côté & autre étant derriere lui, & le faire par force donner dans les cordes du caveſſon, afin de l'assurer & qu'il puisse être monté. Je vous avertis aussi que si vous connoissiez bien le naturel d'un Cheval, & que vous fussiez certain qu'il eût déja été monté, & qu'il se laissât conduire sans faire aucune malice, il ne seroit pas besoin des précautions ci-dessus : & vous le pourriez faire monter dès le premier jour : je vous ai seulement donné cet avis pour les Chevaux que vous ne connoîtrez pas, ou que vous sçavez être très-méchans & rebours qui n'ont pas encore été domptés.

CHAP. XXI.

Les choses qu'il faut absolument que le bon Cavalier sçache.

POUR arrêter un Cheval on use de l'un de ces termes selon la volonté ou l'habitude du Maître, on dit l'un de ces mots, ausquels il faut aussi-tôt obéir, halte, holla, parés, arretez, ou c'est assez ; il faut en outre sçavoir les quatre effets de la main, qui se font du poignet seulement, sans que le coude, le corps, la tête, ni les bras y contribuent ; on dit en bon terme de Cavalier, eschapper un Cheval de la main, pousser vivement un Cheval, ou faire partir un Cheval de la main, & c'est le premier effet de la main qui se fait en cette maniere en baissant le poignet, approchant le gras des cuisses, & en mettant un peu le corps en arriere, on dit aussi pour bien parler dans les termes de l'art, arrêter ou parer un Cheval sur les hanches ; & c'est le second effet de la main, en mettant les ongles en haut, pesant un peu sur les étriers, & le corps demeurant ferme & en arriere : le troisiéme effet de la main est pour faire tourner un Cheval à main droite, ce qui se fait en tournant un peu le poignet & les ongles vers la main droite, sans remuer le bras, ou remuer le coude, mais seulement le poignet : le quatriéme effet de la main est pour tourner un Cheval à main gauche, en tournant le poignet & les ongles vers la main gauche, sans aussi qu'il y ait rien que le poignet qui y contribue, comme il y a quatre effets de la main, il y en a aussi quatre de la gaule : à sçavoir la gaule croisée sur le col & la pointe en bas le long des épaules du Cheval, ce qui aide le Cheval à tourner à droite. Le second est la gaule du bout du nez du Cheval & du côté droit pour aider le Cheval à tourner à gauche. Le troisiéme, la gaule par dessus les chausses, qui est pour jetter la crouppe du Cheval hors la volte. Et pour quatriéme effet on met la gaule le long des flancs du Cheval, & derriere la botte pour tenir les hanches sujettes & dans l'obéissance requise il faut aussi sçavoir que l'on se sert des talons pour châtier les Chevaux. On dit donnez du talon droit, donnez du talon gauche, ou donnez des deux talons.

CHAP. XXII.

Des chastimens que l'on donne aux Chevaux.

DES éperons, de la gaule, de la voix, des deux cordes du Caveſſon, du gras des cuisses, de la chambriere, les aydes des Chevaux se font aussi de la voix, du mouvement, du gras des cuisses, du poinçon, du valet avec l'éguillon, & du talon fort délicat, & la difference qu'il y a entre les châtimens & les aydes, c'est que les châtimens sont assez rudes, & que les aydes sont très-délicates.

CHAP. XXIII.

Pour connoître si un Cheval est dressé.

IL faut tirer le Cheval en arriere, puis le chasser en avant, l'arrêter sur les hanches, le lever, le repartir derechef, & en l'arrêtant essayer de lui faire marquer deux ou trois courbettes, le repartir encore une fois ou deux, après lui faire faire la volte renversée, la tête au pilier; le porter d'un talon sur l'autre sur les quatre lignes de la volte, & la tête dedans le porter de côté, la tête à la muraille, puis le porter de côté sur deux lignes paralelles, puis lui faire faire le talon droit en avançant, & en reculant, & faire de même du talon gauche, puis les y faire faire l'un & l'autre en reculant, s'il vous obéit bien à ce que dessus, sans malice, précipitation, ni inquietude, il doit être dressé, ou bien acheminé, & si on vous demande ce que c'est qu'un Cheval dressé, vous répondrez hardiment que ce n'est autre chose qu'un Cheval, qui est très-bien dans la main & dans le talon.

CHAP. XXIV.

Ce qu'il faut qu'un bon Cavalier sçache pour se pouvoir bien servir d'un Cheval.

IL faut en premier lieu qu'il sçache bien partir de la main, qu'il sçache bien arrêter ou parer sur les hanches, qu'il entende à le bien guider d'un talon sur l'autre. Il faut en outre qu'il le sçache faire trotter & galoper, bien rondement, & sur le bon pied; enfin il faut qu'il sçache bien mener de la main à la main, c'est à-dire le sçavoir bien changer d'une main à l'autre; pour bien concevoir ce que je viens de dire, il faut sçavoir que s'il se pouvoit faire, par maniere de dire, que le Cheval fût séparé en deux, tout ce qui est depuis la premiere coste du Cheval jusqu'au bout de l'oreille cela est dit, ou s'appelle de la main en avant, & c'est la main qui guide cette partie; & tout ce qui est depuis la susdite coste, jusqu'au bout de la queue, cela est dit ou s'appelle de la main en arriere; & c'est l'éperon qui guide ou qui conduit cette partie; c'est pourquoi on dit, voilà un beau Cheval de la main en avant, ou voilà un beau Cheval de la main en arriere Cela bien entendu, il est très-facile de mener un Cheval dressé, & le conduire de la maniere que l'on veut, pourvû que la main & le talon suivent immédiatement après: quand le Cheval chemine il faut qu'il avance droit, & pour cet effet il faut avoir la main très-ferme & très-égale, les talons aussi très égaux & proches du Cheval, de peur qu'il ne traverse; que si vous le tirez en arriere, il faut qu'il recule aussi droit qu'il a avancé, & si vous avez dessein de le porter d'un côté sur l'autre, il faut qu'il fasse la même chose, conduisant les épaules avec la main, & les hanches avec les talons, avec plus ou moins de vigueur que le Cheval vous obéira avec plus ou moins de facilité.

Voilà le plus briévement que j'ai pu traiter de ce que le Cavalier doit sçavoir de nécessité. Je m'en vais présentement vous apprendre les plus courts moyens dont il faudra user pour pouvoir bien dresser un Cheval; je vous avertis que je ne m'amuserai point à vous parler de la façon & méthode dont il faut user pour les airs ou maneges relevés & Chevaux sauteurs, ne l'ayant pas jugé nécessaire. Ce petit abregé passera, s'il vous plaît, pour un manége de guerre.

CHAP. XXV.

Du moyen de dresser les Chevaux.

LORS que vous aurez bien compris & sçû, comme par cœur tout ce que je vous ai enseigné ci-dessus, vous ferez conduire votre Cheval au lieu du manége, & ferez monter quelqu'un dessus, & après lui avoir mis le cavesson, & attaché la grande corde à l'anneau du milieu du cavesson, vous le ferez trotter autour du pilier aussi large que l'espace que vous aurez, & que la longueur de votre corde vous le pourra permettre; & commencez, & faites si bien que votre Cheval trotte toujours sur quatre lignes droites & égales, & non pas en rond ni en ovale, de peur qu'il ne se couche, ou panche dans la volte.

Et pour premiere leçon, prenez un soin particulier à ce que ce Cheval ne porte pas la tête

hors la volte quand il fera sa leçon au trot, prenez encore garde de près, qu'il soit droit & qu'il donne sa tête, & qu'il regarde du côté qu'il chemine, & vous souvenez que cette leçon avec les deux autres suivantes que je vous vais donner sont les veritables, & assurez fondemens de tout le métier.

Que le Cheval regarde donc toujours du côté qu'il ira, soit à droite, soit à gauche, qu'il tourne bien la tête sans faire le col roide, & lorsqu'il sera capable de galopper, qu'il ne galoppe jamais faux, ou sur le mauvais pied, que s'il galoppe faux, vous vous servirez de l'un de ces deux moyens pour y remedier, ou vous le remettrez au trot sans l'arrêter, puis vous le laisserez galopper & trotter jusques à ce que vous sentiez qu'il s'unisse, ce qui s'appelle galopper sur les hanches & sur le bon pied, mais si c'étoit un Cheval, qui étendît les talons, vous en useriez d'une autre maniere, par exemple, s'il étendoit les jambes, & qu'il galopât faux en allant à main droite, vous lui donneriez du talon gauche une ou deux fois selon le besoin, & il se remettroit sur le bon pied, & au galop uni; & si en galopant à main gauche, il se désunissoit & galopoit sur le mauvais pied, vous lui donneriez ou feriez donner du talon droit assez vertement & jusqu'à ce qu'il s'unît. En troisiéme lieu n'entreprenez jamais d'avancer votreCheval ni l'embarasser de quantité de leçons differentes, qu'il ne tourne bien sa tête, & qu'il ne la porte droite, qu'il ne galope sans changer de pied, qu'il ne soit un peu dans la main, qu'il n'étende un peu les talons, qu'il n'aye la tête assurée; & pour vous donner avis, ne lui demandez rien de juste, qu'il n'obéisse au point de la bride; c'est à quoi vous parviendrez facilement, si vous trottez & galopez votre Cheval avec grande patience & douceur, & avec les précautions dont je vous ai averti, l'espace de trois mois plus ou moins, selon la bonne ou mauvaise volonté de votre Cheval, & selon sa mémoire & sa prudence, car s'il obéissoit bien au bout d'un mois ou six semaines, il ne seroit pas néceffaire de le tenir plus long-tems à cette leçon.

CHAP. XXVI.

QUAND vous connoîtrez que votre Cheval trottera & galopera bien uni, qu'il tournera bien sa tête, & qu'il regardera bien dans la volte, aussi facilement à droite qu'à gauche, qu'il ne fera point la volte couchée en galopant, & qu'il ne changera point de pied, alors vous pourrez essayer de le changer de main; mais souvenez-vous que ce ne sera à l'abord que de pas & sur l'un des quatre coins ou angles de la volte, afin qu'il ne se couche ou se panche en changeant de main: prenez aussi grand soin de le mener & conduire toujours en avant, afin qu'il ne s'accule; ce que vous ferez aussi sans beaucoup le presser, ni inquieter; qu'ainsi la patience dont vous userez, lui fasse concevoir ce que vous lui demandez, & qu'il obéisse de lui-même, & vous continuerez cette leçon jusqu'à tant qu'il fasse bien certainement le pas de trot & de galop, cela fait & le Cheval en étant bien certain avec les circonstances dont je vous ai averti.

Alors vous lui pourrez ôter la corde, & le laissant sur la foi de celui qui est dessus, vous le ferez promener par le droit, & lui donnerez un peu plus de liberté & de terrain qu'à l'ordinaire, & essayerez de le faire trotter & galoper le long de votre étendue; que s'il vous obéit, à la bonne heure, encore une fois ou deux vous le renvoierez à l'écurie.

Si au contraire il faisoit difficulté de vous obéir, ne sçachant pas encore ce que vous lui demandez, vous ne le gourmaderez point pour cette faute, mais vous lui ferez remettre la grande corde, & retournerez à vos principes, ainsi peu à peu & avec patience vous le ferez arriver à ce que vous desirerez de lui.

Au bout de trois ou quatre jours, & posez qu'il vous ai bien obéi sans corde & sans repugnance, aussi bien au trop qu'au galop, vous le ferez conduire dans un plus grand espace, là où vous le trotterez & galoperez par le droit, autant que sa bonne volonté& sa force le pourra permettre, & particulierement selon votre prudence: ce qui étant bien connu de vous, vous essayerez, en l'arrêtant doucement, de le preparer à s'asseoir sur les hanches; que s'il s'y dispose, que ce soit le plus droit que vous pour-

rez sans permettre qu'il se traverse, & qu'il s'impatiente à l'arrêt, ce que vous continuerez jusqu'à tant que votre Cheval le fasse de bonne volonté ; quand votreCheval se preparera bien, & qu'il baissera les hanches ; si-tôt qu'il sentira que vous mettrez le corps en arriere pour l'arrêter, & qu'en effet il s'arrêtera avec certitude & facilité de bouche, sans bransler ni remuer la tête ; alors vous le ferez conduire en un lieu un peu penchant, pour lui donner plus de moyen & de facilité de s'asseoir sur les hanches, & continuez cette leçon l'espace de quinze jours, ou trois semaines, ou si long-tems qu'il soit bien certain de cette leçon ; puis quand il vous obéira à votre plaisir, vous essayerez de le faire reculer un pas où deux. Premierement avec l'aide fort douce des deux cordes du caveſſon, puis au bout de trois ou quatre jours avec le caveſſon & la bride ensemble, puis enfin lorsque vous l'en jugerez capable, avec la bride seule. Et j'entens que tout ceci se fasse avec patience, jugement, ordre & méthode, qu'on y donne autant de tems qu'il en faudra pour y parvenir, & que tout cela se fasse sans incommoder la bouche & les barres du Cheval.

Remarquez ceci & l'apprenez bien que le caveſſon est donné aux Chevaux pour plusieurs raisons, mais on s'en sert pour trois principales.

La premiere est pour leur plier la tête, le col & les épaules ; la seconde pour leur conserver la bouche ; & la troisiéme pour les faire aimer & souffrir la bride : que donc le caveſſon leur fasse mal, ou non, il n'importe, & même il est plus à propos qu'il les fasse patir, pourvû que ce ne soit pas avec violence, afin que cette douleur causée par le caveſſon leur apprenne à connoître que le mors ne leur incommode pas la bouche, & ainsi vous servant à propos du caveſſon : cette petite douleur exterieure, qui les fait souffrir, leur fera non-seulement connoître & goûter la bride, mais il la leur rendra si agréable, & ils y prendront un tel plaisir, qu'ils l'auront toujours escumante, gaillarde & plaisante.

CHAP. XXVII.

QUAND le Cheval sera tout à fait au point que vous venez d'entendre, il faut que vous le conduisiez dans un lieu assez spatieux, & que le trottant & galopant cent ou six vingt pas par le droit, vous essayerez de le changer de main, mais prenez garde de ne l'acculer pas en le changeant, prenez aussi un soin particulier de lui donner assez de terre & d'espace pour pouvoir tourner, faites aussi en sorte que chaque pas qu'il fera soit en avant, & en s'arondissant ; & pour dernier avis, faites en sorte que lorsque votre Cheval aura changé de main, qu'il se trouve sur la ligne par laquelle il étoit venu, puisqu'il continue son chemin le plus droit qu'il pourra, afin d'aller prendre son autre tour à main gauche, où vous le changerez aussi de main de la même méthode, que je vous ai enseigné à droit, & souvenez-vous de ne faire cette leçon que de pas & de trot, jusqu'à ce que votre Cheval soit bien certain, & change de main, avec facilité & liberté d'épaules, ayant la tête droite & les hanches bien unies, s'arrondissant bien en prenant son tour, tant à une main comme à l'autre, & lorsqu'il sera bien assuré à cette leçon, vous le pourrez obliger à prendre le petit galop leger, & le tournez au bout de la ligne à main droite, de la même sorte que vous aviez fait au pas, & au trot ; mais après qu'il aura achevé son tour, & qu'il sera sur sa ligne, s'il a bien & justement tourné, arrêtez-le & le caressez fort, & lui faites connoître qu'il vous a contenté ; puis sans l'inquieter ni surprendre, faites-le reculer cinq ou six pas, puis l'ayant arrêté, caressez & donnez grande haleine, réiterez cette leçon quatre ou cinq fois, puis le caressez & lui donnez de l'herbe toutes les fois qu'il vous aura contenté, & bien obéi. Enfin conduisez-le au petit galop leger jusqu'au bout de la ligne, puis obligez le de changer de main gauche, comme je vous ai enseigné. S'il vous obéit à droit, caressez le & le tirez arriere, comme vous avez déja fait ci-devant, & afin qu'il ne s'ennuye, ou rebutte, après l'avoir bien flatté & promené au pas, renvoyez-le à l'écurie, puis au premier jour de votre exercice continuez ces mêmes leçons tout autant de

tems qu'il en faudra, pour y rendre votre Cheval bien certain, & ainsi qu'il le fasse sans répugnance ni mauvaise volonté, à quoi étant parvenu vous pourrez au bout de cinq ou six jours le galoper legerement, & le changer de main jusqu'à trois ou quatre fois; que s'il vous obéit, caressez-le afin de l'obliger à y prendre plaisir une autre fois, & ainsi qu'il reste toujours en bonne disposition de vous satisfaire; donnez-lui du pain & de l'herbe, & après l'avoir reculé trois ou quatre fois, vous lui donnerez haleine, puis vous lui ferez faire cette leçon trois ou quatre fois; cela fait renvoyez-le à l'écurie: mais si au premier jour de votre exercice, il ne vous obéissoit pas, soit manque d'habitude ou de bonne volonté ou par caprice, retournez à vos principes, & ne vous fachez pas pour cela, mais avec votre patience & experience ramenez-le à son devoir avec le plus de douceur qu'il vous sera possible, & continuez vos leçons jusqu'à ce que le Cheval les execute sans faute, & faites si bien par votre adresse que vous les fassiez concevoir à votre Cheval, & quand il sera bien obéissant, vous lui mettrez une grande corde, puis vous le conduirez au pilier, & lui mettrez la tête vis-à-vis ledit pilier, & vous essayerez de lui faire fuir les talons, ou connoître les talons, ou étendre les jambes; ces trois termes ne signifient qu'une même chose, vous essayerez donc de lui faire fuir les talons, la tête au pilier, avec le plus de douceur & de patience que vous pourrez, lui donnant à connoître ce que vous desirez de lui, tournant la main à droite, & approchant le talon gauche, & que la tête du Cheval demeure toujours vis-à-vis du pilier, que s'il vous obéit tant soit peu ne le pressez pas, & ne le mettez pas en colere, au contraire caressez-le, & réiterez cette leçon cinq ou six fois, afin de parvenir dans quelques jours à lui faire connoître l'un & l'autre talon, & apprenez que cette façon de faire ainsi travailler les Chevaux est à deux fins. L'une pour leur faire bien fuir les talons, & l'autre pour leur plier la tête, le col, l'encolure & les épaules, apprenez aussi en outre que cette maniere de guider les Chevaux s'appelle la volte renversée, c'est en un mot que les épaules font le petit tour, & les hanches ou la croupe font le grand tour, ce qui est le revers ou le contraire de la véritable volte.

CHAP. XXVIII.

VOUS ferez tant par votre travail, & y employerez tellement le soin & le tems qu'il y faudra pour rendre votre Cheval bien certain à fuir l'un & l'autre talon, qu'il ne pourra plus manquer, ayant toujours la tête au pilier, mais quand il y sera bien certain, & qu'il y obéira sans aucune repugnance, & sans se défendre ni du col, ni de la tête, ni sans se precipiter ni inquieter; vous lui apprendrez à fuir les talons par une autre méthode, vous trouverez une muraille à propos de la longueur de vingt-cinq ou trente pas, puis vous mettrez la tête du Cheval vis à-vis ladite muraille, puis vous tournerez premierement le poignet, & après vous approcherez le talon que vous voudrez que le Cheval fuye, & ainsi guidant le Cheval de la main & du talon, vous conduirez votre Cheval de côté tant que la muraille sera longue; & quand vous serez au bout d'icelle, vous ferez du talon & de la main gauche ce que vous avez fait de la main & de talon droit, & continuerez cette leçon autant de fois que vous le jugerez à propos, & que votre Cheval obéisse ponctuellement.

Enfin pour dernier avis, & afin que vous puissiez avoir la derniere obéissance du Cheval, supposé que vous l'ayez porté du talon droit sur le talon gauche, quand vous serez au bout de la muraille, il faudra renfermer votre Cheval en cette maniere, en tournant tant la main droite, & approchant si bien le talon droit que le Cheval se trouve renfermé dans l'angle de la muraille, puis quand le Cheval aura resté quelque tems en cette posture, vous lui remettrez de rechef la tête à la muraille par le moyen du talon gauche sur le droit, jusqu'à tant qu'il soit à la place de laquelle il étoit parti, où étant arrivé vous le renfermerez dans l'angle avec le talon gauche, comme vous aviez fait à l'autre extremité avec le talon droit, & c'est encore une des leçons où il faut que le Cheval soit aussi certain; car cette leçon se pratique quasi à tous momens, soit en partant un Cheval de côté, soit pour fermer une passade, soit pour tenir un Cheval sujet entre les talons. C'est pourquoi je vous conseille de faire souvent pratiquer cette leçon à votre Cheval, si

vous

vous désirez qu'il soit libre, obéissant & souple.

Chap. XXIX.

Cela fait, & supposé que votre Cheval soit très-certain, vous le conduirez dans le lieu du Manége, ou prenant assez d'espace, vous le trotterez & galoperez assez legerement sur les hanches, la tête droite & ferme, bien dans la main & sur le bon pied, empêchant qu'il ne se panche, ou fasse la volte couchée; puis l'ayant caressé & donné haleine vous le galoperez de rechef sur quatre lignes droites; puis l'ayant quelque tems galopé, vous l'arrêterez sur les hanches, & leverez le devant, puis vous lui ferez faire deux ou trois passades de ferme à ferme, puis l'ayant caressé & donné haleine, vous le galoperez derechef sur quatre lignes droites, & le ferez changer de main de quart en quart, ce qui s'appelle mener un Cheval de main à autre, l'arrêtant de fois à autre, l'obligeant souvent de s'asseoir sur les hanches, en l'arrêtant en avant par plusieurs fois, le porter aussi de tems en tems d'un talon sur l'autre, & je vous donne pour cette leçon un mois ou six semaines, que vous la fassiez, & la réitériez cinq ou six reprises par chaque jour de votre travail, sans oublier de le bien chasser en avant, le tirer en arriere, & lui faire souvent fuir l'un & l'autre talon.

Chap. XXX.

Lorsque vous aurez gagné les susdites choses sur votre Cheval, il sera bien avancé & bien en état de vous servir pour la guerre & pour la querelle. Mais il faut pourtant qu'il fasse quelque chose de plus juste, qui sont les passades de trois tems, & ce sont ces passades-là que l'on doit veritablement nommer justes. Car toute la justesse du Cheval, & l'adresse du Cavalier, la vigueur & la souplesse du Cheval se font évidemment paroître en cette sorte de Manége.

Je vous vais donner les moyens de les apprendre au Cheval, & les faire pratiquer au Cavalier. En premier lieu vous conduirez votre Cheval le long d'une ligne droite, bornée, ou non bornée, comme par exemple le long d'une muraille de trente ou quarante pas de longueur, où étant arrivé, vous conduirez votre Cheval au pas, aussi loin que vous voudrez que votre passade soit longue, & lors que vous serez dans le dessein de faire prendre la passade à votre Cheval, vous mettrez le corps en arriere, ou peserez un peu sur les étriers, ce qui obligera votre Cheval à se mettre sur les hanches, & lorsque vous sentirez qu'il commencera un peu de les baisser, vous tournerez adroitement la main & le poignet vers la main droite, qui conduira les épaules du Cheval; puis immédiatement après vous approcherez le talon gauche, ce qui formera le premier tems de la passade; puis en second lieu, vous tournerez encore le poignet à droite comme devant, & approcherez encore le talon gauche, ce qui formera le second tems; puis en troisiéme lieu, vous tournerez tant la main, & ferez si bien accompagner le talon gauche, que vous formerez le troisiéme tems, puis finalement vous formerez & acheverez la passade, en sorte que le Cheval se trouvera la tête, où il avoit auparavant la crouppe, lorsque vous avez commencé votre leçon que l'on nomme passade juste & de trois tems. Mais il faut que cela se fasse de tel jugement que le Cheval marchant & s'arrondissant selon la conduite de la main du Cavalier, & de ses talons avec une vigueur, une justesse & une experience toute particuliere, & que le Cheval se trouve sur les mêmes lignes & à la même posture, dont il étoit parti, autrement la passade ne se pourroit pas nommer juste; enfin après avoir formé votre passade à la main droite, comme vous venez d'entendre, il faut preparer votre Cheval à en faire autant à gauche, qu'il en a fait à droite, & pour y bien réussir, vous travaillerez en cette sorte. Vous caresserez votre Cheval, & le mettrez en état de partir sur la même ligne, puis le sentant bien en état, vous le laisserez échaper de la main, & lorsque vous serez arrivé quasi au bout de la ligne, vous ferez pour prendre votre passade à main gauche, comme je vous ai enseigné à droite, continuant cette leçon quinze ou vingt jours, jusqu'à ce que votre Cheval y soit très-certain; je vous avertis que vous ne ferez cette leçon que de pas à pas, jusqu'à ce que

le Cheval la ſçache bien faire ſans impatience ni mauvaiſe action : mais lorſque vous ſerez bien aſſurez de ſon obéiſſance, alors vous le pourrez partir de la main juſqu'au bout de la ligne. Puis mettant le corps en arriere, & vous ſervant bien des preceptes que je vous ai donnés, vous lui pourrez faire faire deux paſſades juſtes de chaque main qui ſoient aſſez nerveuſes & vigoureuſes, afin que le Cheval ne demeure pas : en un mot, il le faudra toujours tenir en telle école, qu'il ſoit toujours prêt à vous ſatisfaire, tout autant de fois que vous le déſirerez : & cette leçon ſe continuera ſi longtems que vous jugerez que votre Cheval n'y puiſſe plus manquer, ce que vous ferez avec le même ordre, la même patience, & la même méthode que je vous ai enſeignée : ſi vous faites bien cette leçon, ſoyez aſſurez que vous viendrez bien à bout de toutes les autres, car elle eſt la plus belle, la plus difficile & la plus juſte de toutes, & vous ſouvenez que c'eſt de cette ſorte de paſſades, que dependent toutes les autres, comme de la baſe & du fondement de tout le métier, car il faut que le Cheval le ſçache, qu'il ait la patience de le faire, & la force pour y fournir; car s'il y avoit quelque défaut, ce ne feroit pas paſſade juſte de trois tems, puiſque la définition de la paſſade de trois tems eſt la juſte, & qui paſſe & repaſſe par ſon même chemin, & ſe retrouve ſur la même ligne, dont il étoit parti, ayant les épaules oppoſées aux hanches, & les hanches aux épaules qui eſt faite de même force, de même cadence, & de même égalité, & il ne ſuffit pas ſeulement que le Cheval le ſcache, mais il faut auſſi que le Cavalier ait aſſez de ſcience & de jugement, de juſteſſe & de vigueur pour le faire faire au Cheval. C'eſt pourquoi je vous conſeille de bien étudier cette leçon, & de la fairebien comprendre aux Chevaux deſquels vous aurez deſſein de vous ſervir pour la guerre, ou pour la querelle.

CHAP. XXXI.

Il y a une autre ſorte de paſſade ou maniere de faire tourner les Chevaux, que l'on nomme demi volte, ou paſſade de quatre tems, que je juge devoir apprendre aux Cavaliers, non pas tant pour la guerre, ni le combat, que pour faciliter le moyen de mettre les Chevaux ſur les veritables paſſades, d'autant que les Chevaux, ſe ſentant d'abord trop génés ou preſſés, lorſqu'ils ne font que trois tems, ils ont impatience à cauſe de la douleur qu'ils ſouffrent aux hanches, n'y étant pas accoutumés, ſi bien que ceux qui connoiſſent ce defaut en leur Cheval, qui provient de peu de force & manque de ſoupleſſe & d'habitude; je leur conſeille qu'à l'abord ils faſſent prendre à leurs Chevaux juſqu'à quatre ou cinq tems n'importe, afin de les bien accoutumer à tourner, ſans refuſer le point de la bride, pourvû pourtant qu'ils ferment leurs paſſades ou plûtôt demi volte, & qu'ils retournent toujours ſur la ligne dont ils ſont partis, & avec la crouppe dedans, afin qu'ils puiſſent repartir droit & ſur la même ligne, comme j'ai enſeigné aux paſſades de troistems ; & ainſi changeant d'une main à l'autre les accoutumer à obéir au point de la bride avec autant de vigueur qu'il ſe pourra pour parvenir aux veritables paſſades de trois tems.

CHAP. XXXII.

Des Paſſades de la main à la main.

Qui fait bien le plus, fait bien le moins; c'eſt ce qui m'a obligé de traiter de cette ſorte de paſſade, la derniere, quoi que la plus facile à executer, eſt néanmoins très-néceſſaire pour la guerre, & pour bien égayer les Chevaux, & les tenir en haleine : On la nomme paſſade de la main à la main, parce qu'il n'y a que la main qui y contribue : à cette ſorte de paſſade ou de manége il faut ſeulement prendre garde que le Cheval ſoit enſemble, qu'il s'uniſſe bien, & qu'il ſoit toujours ſur ſon bon pied, ayant toujours une hanche dedans, afin qu'il ne ſoit en danger de tomber, lorſque le Cavalier voudra tourner, ou faire caracolle. C'eſt ainſi que les Cavaliers tournent leurs Chevaux pour la guerre, ce que l'on appelle de bouche & d'éperon, ou de bonne volonté & ſans avoir jamais été mis au Manége; voilà ce que je m'étois propoſé de vous montrer touchant les paſſades.

CHAP. XXXIII.

Pour mettre un Cheval sur les voltes.

RESTE maintenant de faire voir aux Cavaliers de quelle méthode il faut user, pour mettre & dresser un Cheval sur les voltes; & bien que mon dessein n'ait été au commencement que de vous donner des preceptes pour la guerre, le Cheval étant déja avancé; je veux que le Cavalier lui puisse faire couler quelques voltes: & afin d'y parvenir, vous travaillerez de cette sorte.

Premierement vous conduirez votre Cheval dans le lieu ordinaire du manége, puis vous le promenerez d'une piste, sans lui donner ni fougue, ni inquiétude, ni même sans faire aucun semblant de le vouloir faire manier, puis après l'avoir promené quelque tems, vous lui mettrez la tête au pilier, & lui ferez fuir les talons de l'un & l'autre côté, lui faisant faire la volte renversée, après cela vous le menerez de côté sur les quatre lignes de la volte, & la tête dans la volte, & vous continuerez ces leçons l'une après l'autre l'espace de tems qu'il faudra pour rendre votre Cheval bien certain, un jour sur une piste, l'autre sur la volte renversée, un autre jour sur les quatre lignes de la volte, tant que le Cheval soit bien obéissant.

CHAP. XXXIV.

Pour continuer à mettre un Cheval sur les voltes.

LORSQUE le Cheval sera bien obéissant se promenant sur la même piste avec plaisir, & bien uni, & qu'il sera bien libre à fuir les talons, tant la tête au pilier, que sur les quatre lignes susdites. Alors vous le ferez attacher entre les deux piliers avec le caveßon de corde; là où vous lui ferez lever le devant par plusieurs fois, s'il obéit bien, vous ferez monter quelqu'un dessus, & après l'avoir porté par plusieurs fois d'un talon sur l'autre, vous le tirerez en arriere & le chasserez en avant, tout autant que les cordes du caveßon vous le pourront permettre; mais il faut que cette leçon se fasse avec une grande douceur, délicatesse de main & justesse égale des deux gras de cuisse; après cela, & supposé que votre Cheval y obéisse avec facilité & plaisir, vous essayerez de rechef de lui faire lever le devant, & ainsi peu à peu vous l'obligerez à lui faire accompagner les hanches, que s'il le fait & qu'il vous donne deux ou trois courbettes, caressez-le longtems & lui donnez du pain, & grand'haleine en le flatant & le caressant, lui faisant connoître qu'il vous a obéi, & sçachez que toutes ces leçons ne tendent à autre fin que pour l'accoutumer, & lui apprendre à donner dans les cordes du caveßon, & y bien obéir sans impatience, ni inquietude, & faisant toujours ainsi chaque jour de votre travail jusques à ce que votre Cheval vous donne autant de courbettes que vous en desirerez; apprenez en second lieu que toutes ces leçons ne se font que pour rendre le Cheval obéissant, souple, libre & deliberé, pour pouvoir plus facilement prendre le tems des voltes; quand vous aurez gagné ce que dessus sur votre Cheval dans autant de tems qu'il en sera besoin pour toutes ces leçons, vous le tirerez des piliers, puis vous lui ferez remettre le petit caveßon rond, & le conduisant au lieu du manége, vous le promenerez long-tems autour de la volte, & d'une même piste, comme nous avons déja dit: & à chaque coin ou angle de la volte, vous lui ferez delicatement lever le devant, comme j'ai enseigné, entre les piliers, s'il le leve, caressez le & le tirez arriere, conduisez-le de rechef en avant, & continuez votre chemin, faisant toujours de même, jusqu'à ce que vous ayez passé par les quatre angles de la volte, continuez cette leçon jusqu'à ce que le Cheval la fasse avec facilité, si cela arrive vous avez beaucoup gagné sur votre Cheval, & il le faut fort caresser, & le renvoyer à l'écurie, mais le lendemain après l'avoir promené sur la volte, & que vous aurez senti qu'il s'unit, & qu'il y prend plaisir, rendez-vous un peu plus nerveux qu'à l'ordinaire, & vous affermissant en pésant un peu sur les étriers, vous lui ferez tout doucement fuir le talon gauche, cheminant sur la ligne qui va vers la main droite, en sorte que la tête du Cheval soit vers la circonference de la volte, & non pas vers le pilier ou centre, ce que vous continuerez sur les quatre lignes de volte, jusques à ce que vous les ayez toutes quatre suivies; faisant toujours marcher la main & le poignet

devant, puis faire suivre le talon immédiatement après; que si le Cheval vous désobéit n'y étant pas accoutumé, ne vous fâchez point pour cela, & vous gardez bien de le battre, crainte de le rebuter, mais essayez de le ramener tout doucement à son devoir: mais après y avoir fait votre devoir selon l'art, & que le Cheval au lieu de vous obéir se jettera sur le talon contraire, & qu'il se voudra precipiter, vous l'arrêterez tout court, & lui ferez faire une ou plusieurs pirouettes du côté qu'il vous aura refusé, & si après toute cette patience, il ne vouloit pas vous obéir, vous reviendriez à vos principes, à sçavoir la tête au pilier, puis après le long de la muraille, & ainsi vous lui ferez fuir les talons, tantôt la tête au pilier, puis après la tête à la muraille, puis le promenerez sur la volte d'une même piste, puis lui ferez faire des pirouettes, le tout avec beaucoup de patience, & sans le battre ni impatienter dans le dessein de le rendre tout à fait obéissant.

CHAP. XXXV.

Continuation de mettre un Cheval sur les voltes.

QUAND vous aurez si bien travaillé que votre Cheval aura parfaitement obéi, se passageant & promenant avec facilité sur les quatre lignes de la volte, & la crouppe dedans: alors vous commencerez de l'arrondir, c'est à-dire que vous ferez en rond, ce que vous aviez fait en quarré, mais en faisant cette leçon commencez toujours à main droite, & que ce soit aussi de pas à l'abord, & d'une piste, mais après avoir ainsi travaillé cinq ou six jours, & que vous sentirez votre Cheval bien ensemble, la tête ferme & droite, & les hanches bien unies; alors rendez vous un peu plus nerveux qu'à l'ordinaire, commencez à tourner un peu la main, vers le côté droit, preparez votre talon gauche à suivre la main: en un mot accordez bien la main & le talon, & sur tout chassez bien votre Cheval en avant, faisant agir votre main qui conduira la tête, le col & les épaules de votre Cheval, & que le talon suive tout aussi-tôt après, par la justesse de vos aides, & la vigueur de vos cuisses, en sorte que le Cheval ne s'accule ou se cabre, qui seroit une faute très-dangereuse; car outre que votre Cheval soit en mauvaise posture, vous le rendriez rétif ou ramingueux, & il ne voudroit plus obéir, à cause de la douleur que vous lui auriez fait souffrir aux hanches, en l'aculant: sur tout quand vous passagerez votre Cheval, prenez & faites en sorte que sa tête & ses épaules passent toujours par les quatre coins ou angles de la volte, les effleurans des épaules, & qu'il suive ainsi toute la circonference de la volte, & pour dernier avis de cette leçon, il faut que le Cheval chemine sur la volte en cette maniere; c'est à sçavoir que la tête & les épaules cheminent & suivent autour de la circonference, & les hanches autour le centre, qui est en un mot, que les épaules soient toujours opposées aux hanches & les hanches aux épaules.

CHAP. XXXVI.

Pour achever de mettre un Cheval sur les voltes.

APRE'S que le Cheval, par les méthodes que je vous ai enseigné ci dessus, vous aura donné connoissance de sa liberté & de son obéissance, telle que vous l'aurez pû souhaiter, & conformément aux regles de l'Art, vous continuerez ainsi votre travail chaque jour jusques à tant que vous connoissiez que vous n'avez plus à craindre que votre Cheval vous fasse aucune équipée ou escapade, alors vous le passagerez avec un peu plus de nerf, & de vigueur qu'auparavant, & lui donnerez aussi un peu plus de fougue afin de l'animer, & ainsi vous l'obligerez insensiblement à se lever un peu pour lui faire marquer quelque tems ou cadence de volte; que s'il vous en donne, ou s'il en marque deux ou trois tems, arrêtez-le soudainement, caressez-le, & lui donnez du pain ou de l'herbe, pour lui faire connoître qu'il vous a obéi; puis continuant votre passage de quart en quart & de pas seulement, si vous connoissez qu'il se prepare & qu'il s'anime de lui même en baissant un peu les hanches, laissez lui prendre encore quatre ou cinq tems de volte, puis arrêtez-le comme devant & le caressez en continuant toujours son passage ou son pas: puis arrêtez le & donnez-lui haleine, comme aussi du pain ou de l'herbe,

puis le renvoyez à l'écurie, & continuez cette leçon chaque jour de votre travail, aussi long-tems que besoin sera, & que votre Cheval la sçaura sans y manquer, & que vous sentirez que le Cheval se tient prêt à manier de lui-même, lorsque vous lui témoignez par votre vigueur que vous voulez qu'il manie: le lendemain vous continuerez vos leçons, & après l'avoir assez long-tems promené la croupe dedans, vous le changerez de main, & ferez à main gauche toutes les mêmes leçons que je vous ai enseigné à main droite, & s'il faisoit des fautes, y apporter tous les mêmes remedes que je vous ai enseigné, & pour cet effet vous y employerez autant de tems qu'il en faudra pour le bien apprendre au Cheval, & que vous connoîtrez qu'il y prenne goût & plaisir; prenez pourtant garde de l'ennuyer ou rebuter en toutes ces leçons; quand il y aura assez de tems que vous l'aurez tenu en cette école, tant à droite qu'à gauche, & que vous connoîtrez qu'il se tiendra prêt si-tôt que vous serrerez les cuisses, & que vous vous préparerez pour le faire manier; en un mot, quand vous serez certain que le Cheval connoît bien ce que vous desirez de lui, alors vous l'animerez & lui permettrez de faire, ou couler autant de tems qu'il en faudra pour finir, ou achever la volte entiere, & même quatre ou cinq davantage, pourvû qu'il ait assez de vigueur & de disposition pour cela; surtout prenez garde que ce qu'il en fera, soit en bien embrassant toute la volte, & que tous les tems soient s'il se peut, de même cadence, de même vigueur & de même force, sans que l'un soit plus relevé, ni plus terre à terre que l'autre, qu'il soit bien assis, bien ferme de tête & bien uni de hanches, sans se pancher ni coucher, non plus d'une main que de l'autre.

Et pour dernier avis & conclusion de ce Chapitre, qu'il marque ces tems & ces cadences d'une même hauteur, ne se levant ni abbaissant, non plus à une main qu'à l'autre, & lorsqu'il maniera à droite, regardez & portez la tête à main droite, & s'il manie à gauche, qu'il fasse la même chose sans jamais porter la tête hors la volte de quelque air qu'il manie, & qu'il ne se couche, ou panche point, aussi en montrant non plus à une main qu'à l'autre; ce que vous continuerez si long tems que le Cheval le sçache si parfaitement qu'il puisse, lorsque l'on le voudra couler, autant de voltes, soit à droite soit à gauche, que le Cavalier en pourra raisonnablement souhaiter selon sa force & sa vigueur, & quand il sera bien conforme à tout ce que dessus, vous le pourrez dire achevé: Voilà ce que je m'étois promis de vous donner en ce petit abregé qui passera, s'il vous plaît, pour un manége de guerre, le plus racourci qu'il m'a été possible; & bien loin d'avoir voulu écrire un gros volume & m'être rendu long & ennuyeux, je sçai bien que j'ai obmis beaucoup de choses, ce que j'ai fait à dessein; je me suis contenté de me bien exprimer, & faire entendre en si peu de paroles que si le Cavalier a tant soit peu de soin & d'affection à son métier, il le pourra même apprendre par cœur; en un mot je n'ai pas jugé à propos d'embarasser l'esprit ni la mémoire de mes Lecteurs d'une suite infinie de leçons, qui auroient été sans fruit, faute de la grande pratique qu'il faut avoir en cet exercice pour les pouvoir bien comprendre.

Je n'ai point aussi voulu traiter des Airs, ou manéges relevés, qui ne sont point nécessaires à la guerre.

Je veux toutefois vous les nommer tous, afin que vous en puissiez sçavoir parler, & que vous les sachiez distinguer les uns d'avec les autres par leurs propres noms, quand vous en verrez dans les celebres & bonnes Academies, & entre toutes celles de l'Europe, dans la fameuse Ville de Paris.

CHAP. XXXVII.

Le Nom des Airs, ou Manéges Relevés.

Le plus Relevé que le terre à terre.
Le Mes-air, ou moitié air.
Les veritables Courbettes.
Les Crouppades.
Les Ballotades.
Les hautes Crouppades.
Les Capriolles.
Les Sauts, ou Manége d'un tems.
Et l'air de deux tems & un sault.

Le plus Relevé que le terre à terre, est celui qui sans marquer les Courbettes paroît plus relevé & plus gai que le terre à terre.

Le Mes-air ou moitié air, est celui qui tient du terre à terre & des Courbettes, mais qui ne les marque pas si justement.

Les veritables Courbettes font un air très-égal du devant & du derriere, & il faut que le devant avance de quatre doigts à chaque cadence, & que la crouppe fuive & accompagne pour gagner le même terrein de la même mefure, cadence & égalité. Le manége battu eft affez difficile, car il faut que l'Ecolier & le Cheval foient adroits & juftes,& qu'ils s'accordent bien enfemble ; il fe trouve peu de Chevaux qui faffent le manége bien juftement.

Les Grouppades font un air ou manége plus relevé que les courbettes, où il faut que le devant & le derriere s'élevent de même hauteur, & qu'ils avancent à chaque tems de terrein égal & de femblable cadence,& que leCheval trouffe ou plie les pâturons de derriere, en forte que fon fer demeure caché fous lui vis à vis la terre.

Les Ballotades font quafi de même air que les Crouppades, finon qu'il me femble un peu plus nerveux, & qu'au contraire que les Crouppades cachent les fers deffous le Cheval,les Ballotades au contraire font voir le fer exterieurement lorfque le Cheval fait fon manége, fans toutefois ruer ni efparer.

Les hautes Crouppades font des fauts bien approchans des Capriolles, car c'eft un air de force& de vigueur,mais les fers demeurent toujours cachés fous le Cheval, qui a les pâturons pliés, en forte qu'il ne rue ni n'efpare point.

Les Capriolles doivent être des fauts très-hauts, très-unis, & de grande force, & en même tems que le Cheval fe trouve en fa plus grande hauteur, il efpare & rue de toute fa force, faifant voir fes fers exterieurement, ce qui s'appelle efparer ou fe feparer comme fi leCheval par ce grand effort, temoignoit fe vouloir feparer en deux, en ruant de telle impetuofité, & fi-tôt qu'il eft tombé, il reprend fon tems, fa force & fa vigueur en tombant, & fait, fournit, & marque autant de tems, fauts & Capriolles qu'il en peut faire felon fa force & vigueur.

Pour pouvoir dire un Cheval bien achevé à capriolles, il faut qu'il faute entre les piliers, qu'il faute de ferme à ferme fans être attaché, qu'il faute par le droit le long d'une Carriere en allant & retournant, il faut qu'il faute en rond, ce que l'on nomme fur les voltes, & pour achever fa perfection, il faut qu'il faute en avant, en arriere & des deux côtés, & que tous les fauts qu'il fera, foient de même hauteur, de même force, & de même égalité de terrein, qu'il plie bien les bras, qu'il ait la tête bien droite, qu'il ne batte point à la main, qu'il ne force pas auffi en fautant, & qu'il ne s'arrête pas auffi tout à fait, & furtout qu'il faute de plaifir, & non pas de défefpoir ; s'il fe trouvoit un tel Cheval, on le pourroit nommer parfait, & parfaitement achevé.

Il y a un autre Air, ou forte de manége que l'on nomme d'un tems, qui eft à mon avis, le plus beau & le moins commun de tous,comme auffi le plus difficile : car il faut que le Cheval s'éleve les quatre pieds enfemble, & qu'il tombe de même, ne faifant entendre qu'un feul tems : continuant cette cadence d'une même hauteur, tant de fois que fa force & legereté le lui pourra permettre ; cet air ou manége, comme j'ai dit, s'appelle d'un tems ; il eft très-difficile, & il fe trouve rarement des Chevaux qui puiffent bien s'accommoder à cet air.

Le plus facile de tous les airs par haut, à mon avis, & celui où les Chevaux prennent plus de plaifir, fe nomme diverfement, les uns difent un pas le faut, les autres, deux pas le faut, les autres un pas, une courbette & un faut, moi pour ne contredire perfonne, je le nomme le manége de deux tems à un faut.

Manége, comme j'ai dit, affez facile, & auquel les Chevaux s'accommodent le mieux, à caufe que cet air requiert plus de legereté que de force : en outre ils ont plus de tems à fe preparer, ce qui leur donne facilité,& ne les inquiete ni ne les affujettit que fort peu.

Voilà tous les Airs & Manéges & leurs noms avec leurs définitions. Je ferois ravi de vous avoir donné quelque fatisfaction.

FIN.

TABLE DES MATIERES GENERALES.

A

AAGE. Comment il faut connoître l'âge des Chevaux, pages 27. 28. 29
Acheter. La meilleure méthode qu'on puisse pratiquer en achetant un Cheval, 128. 129
Alzan. Bay tirant sur le roux, 117
Peu d'Alzans qui ne soient bons, *là-mesme*.
Alzan poil de vache, *là-mesme*.
Alzan clair, quel, *là-mesme*.
Alzan ordinaire, *là-mesme*.
Alzan brûlé, Alzan fort brun, *là-mesme*.
Amble. Quelle est la meilleure marque d'un Cheval d'Amble, 110. 111. 112. 113
Anglois. Selles Angloises ou demi-Angloises, combien commodes, 139. 140
Fers à l'Angloise, quels, 204
Appui. De l'appui de la jambe du Cheval, 62 63
Arçon ou Arclet passe pour chef-d'œuvre chez les Epronniers, 348
Ardeur en un Cheval, combien differente de la vigueur, 79
Ce que c'est qu'ardeur en eux, *là-mesme*.
Arqué. Les jambes arquées, ce que c'est, 53. 54. 197. 198
Arreste. Ce que font les Arrestes qui arrivent aux gros Chevaux de carosse, 96. 97
Arzel. Chevaux Arzels, pourquoi mesestimés par les Espagnols, 121. 122
Avalure qui arrive aux pieds du Cheval, & ce que c'est, 71. 72
Quand elles sont les plus dangereuses, *là-mesme*.
Auber. Mille-fleur, ou fleur de pêcher, presque le même, 117
Poils d'Auber rarement sensibles, *là-mesme*.
Aubiner. Des Chevaux qui aubinent, ou qui vont l'entre-pas. 112
Avoine. Si les Chevaux doivent manger l'avoine avant que de boire, 152

B

B*Ascules*. Canon à Bascule, 328
Balzannes, Des marques blanches que les Chevaux ont aux jambes qu'on appelle Balzannes, 121
Balzan. Du pied du montoir seul, bon, 123
Des quatre pieds de bonne nature, *là-mesme*.
Balottes secretes, quelles, & pourquoi inventées, 347
Barbe. Quelle doit être la Barbe du Cheval, 11
Barres. Parties interieures de la bouche du Cheval, 3. & 4. Quelles doivent être, 11
Bay. Le plus ordinaire de tous les poils, 116
Bais clairs, *là-mesme*. Bais bruns, *là-mesme*.
Bais dorés qui tirent sur le jaune, *là-mesme*.
Bais châtains ou de châtaigne, *là-mesme*.
Bais à miroir, *là-mesme*.
Begu. Ce que c'est qu'un Cheval Begu, 39. 40
Berge. Ce que c'est que la Berge à pignatelle, 341
Bile. Digestif de la bile ou flegme, 259
Blanc. Chevaux qui ont trop de blanc, ordinairement foibles, 120
Boire. Comment il faut faire boire un Cheval, 146
Pour connoître si les Chevaux boivent bien, 129
Si l'on doit faire boire les Chevaux avant que de leur donner l'avoine, 152
Boiter. Le vrai moyen de connoître si un Cheval boite, 101
Bouche. Ainsi nommée au Cheval par un privilege particulier, 3
Parties exterieures de la bouche, 3 & 4
Qualités générales qui font une bonne bouche, 10 & 11

De la bouche d'un Cheval, le moyen de connoître si elle est bonne & loyale, 10. 102. 103
Boucles qui tiennent le poitrail attaché à la selle, quelles doivent être, 144
Boulet du Cheval, ce que c'est, & à quoi sujet, 6. 18. 59. 60
Boulettés. Quelle operation il faut faire aux Chevaux boulettés, 197
Bouton. Escache à Bouton, 139
Boutté. Des Chevaux bouttés ou boulettés, 195. 196
Brun. Bai brun, brun bai, quel poil c'est, 116
Branche. Ce que c'est, & quels sont ses effets, 350. 351
Branche droite à pistolet, 353
Branches à la Conneſtable, 355. 363
Branches à la Gigotte, 357. 365
Branche à Genouil, 359
Branche Françoise, 370. 371
Bras du Cheval, ce que c'est, 5. 17
Brocher. Ce que c'est que brocher un clou, 171
Broncher. Pour les Chevaux qui bronchent, 199

C

Canal du Cheval, quel doit être, 11
Canon du Cheval où placé, & ce que c'est, 5
Canon simple, 316. Canon à trompe, 317
Canon montant, &c. 319. 320
Carognes. Quelles défenses ont les carognes, 107
Carosse. Pourquoi la premiere ferrure des Chevaux de carosse est de conséquence, 184
Cavalles. Quelles Cavalles sont les meilleures, & comme on les doit mener avec l'Estalon, 300. 301
Cercler. Quels sont les cercles aux pieds des Chevaux, 17
Chanfrain blanc, vieux mot fort en usage, 122
Ce qu'il signifie, *là-mesme*.
Chanfrain blanc ou belle face de même, 125
Charpentours d'Arçons, quels & d'où ainsi appellés, 139
Châtaigne. Quelle partie du Cheval est ainsi appellée, 68
Cheval. Belle & ample description du Cheval, 1
Les noms des parties qui composent le Cheval, 2
Comment les parties d'un Cheval doivent être formées pour être belles, 7
De la taille du Cheval & des Chevaux de divers pays, 293
Quels Chevaux sont de plus grand usage, 306
Remarques curieuses sur les Chevaux representés en relief ou en platte peinture, 20
Clystere, ce que c'est, & d'où ce mot est tiré, 262
Clous. Pour empêcher de prendre des clous de rue, 203
Les plus déliés de lame, les meilleurs pour bien ferrer les Chevaux, 171. 172
Clous de Limoges & ceux d'Argentines excellens par dessus les autres, 172
Clous. Etant brochés, ce qu'il faut faire avant que de les river, 175
En quels tems il faut ferrer, & de quels clous il faut se servir, *là-mesme*.
Ce qu'il faut faire quand les pieds sont si durs qu'on ne peut brocher un clou sans qu'il coude, 176
Col-d'Oye. Canon à col-d'Oye, la liberté gagnée, 327
Comble. Des pieds combles, & des pieds plats, 178. 179
Pour les Chevaux qui ont les pieds extrêmement combles, 183. 184
A qui ces Chevaux peuvent être propres, 185
Commodement. Ce qu'il faut pour aller commodement, 64
Compas. Canon à Compas, 324
Connoisseur. Ce qu'il faut sçavoir pour être connoisseur des Chevaux, 26. 27. 28
Contremarque. Quand un Cheval doit être dit contremarqué, 37. 38
Corps. Le moyen de voir si un Cheval a bon corps, ou assez de flanc, ou s'il manque de boyaux, 77
Côte. Le défaut des Côtes serrées, 77
Si les Chevaux qui ont la côte serrée sont grands mangeurs, *là-mesme*.
Coude. Quelle partie du Cheval, & de quoi composée, 5
Couper. De la ferrure des Chevaux qui se coupent, 205
Quatre choses qui font que les Chevaux se coupent, *là-mesme*.
Courbature. Quelle différence il y a entre la courbature & la pousse, 84

Courbe.

Courbe. En un Cheval, ce que c'eſt, 89
Couronne du Cheval, ce que c'eſt, 6
La couronne du Cheval ne doit pas être plus haute que le ſabot, 18
Court-joinţé. Des Chevaux court-jointés ou bas de terre, 52
Contre-ſanglots. Quels doivent être les contre-ſanglots ou courte ſanglots, 144
Couvrir. Quand & pourquoi il faut couvrir les Chevaux dans l'écurie, 240. 241
Crampon. Comment il faut faire les crampons pour cramponer des Chevaux, 201. 202
Crin du Cheval, quel doit être, 13
Crochu. Cheval crochu en termes de Maquignon, 61. Ou peu clos, *là-meſme*.
Quoique les Chevaux crochus ſoient bons, c'eſt un défaut aſſez incommode dans un pays de Montagnes, 87
Comment les Marchands adouciſſent ce mot, *là-meſme*.
Croupe du Cheval, quelle & que comprend, 5. 16
Quelle doit être la croupe d'un bon Cheval, 87
Croupiere. Quelle doit être la croupiere d'un Cheval, & quelles ſont les croupieres de chaſſe, 142
Croupieres à l'Angloiſe meilleures que celle de chaſſe, *là-meſme*.
Quel doit être le culeron de la croupiere, 143
Cuiſſes du Cheval, & ce qu'elles contiennent, 6

D

Défaut. La parfaite connoiſſance des défauts du Cheval, ou ce qu'il faut obſerver quand on l'achete pour n'être point trompé, 26. 27
Dents du Cheval, de combien de ſortes, 4
En quel nombre, *là-meſme*.
Derriere du Cheval, quel doit être, 61
Et à quoi on les peut connoître, 79
Quels ſont les défauts du train de derriere, 86. 87
Dînée. Comment il faut traiter les Chevaux à la dînée ou à la couchée faiſant voyage, 151
Droit. Des Chevaux droits ſur leurs membres, 194

E

Eau. Mauvaiſes eaux ne ſont pas conſiderables au commencement, 99
Quels ſont leurs effets, *là-meſme* & 106
Combien la bonne eau contribuë à tenir un Cheval gras, 210
Emboucher. Précepte pour emboucher les Chevaux, 313
Pour ordonner l'embouchure, 368
Encaſtellé. Comment il faut ferrer les Chevaux qui ſont encaſtellés, ou qui ont les talons ſerrés, 185. 186
Ce que c'eſt qu'un Cheval encaſtellé, & quelle eſt la cauſe de ce mal, 186. 187
Pour empêcher & pour prevenir cette infirmité, *là-meſme*.
Enclouer. En combien de manieres on encloue les Chevaux, 382
Eſcache montante, 321. Eſcache à bavette, 323
Encolure des Chevaux, ce que c'eſt, 4
Ce qu'elle contribue aux bonnes qualités du Cheval, 24
L'encolure doit être déchargée de chair pour être bien faite, 12
Diverſes ſortes d'encolures, 12. 13
Enflures, très fâcheux maux, & comment ils viennent, 91. 92. 93
Reſtrinctif pour reſſerrer une enflure, 16. Autre pour le même effet, *là-meſme*.
Engraiſſer. De la maniere d'engraiſſer les Chevaux, avec de l'herbe ou de l'orge en vert, 229
Enſellé. Quels Chevaux l'on appelle Enſellés, 15
Epaules des Chevaux differentes, 15
Quelles doivent être les épaules des Chevaux, *là-meſme*.
Et comment placées, 15 & 16
Les moyens de reconnoître un Cheval chargé d'épaules, *là-meſme*.
Pour connoître les épaules bien faites, 49. 50
Epée Romaine, bonne marque au col & au front d'un Cheval, 27
Epic. Des épics qui ſont ordinaires aux Chevaux, & extraordinaires, *là-meſme*.
Equipage. Avis à ceux qui commandent ou qui ont ſoin d'un Equipage, 132
Ergot. Ergots des Chevaux aux boulets de devant, 99
Eſparvin au Cheval, ce que c'eſt, 92
Eponges. En quel endroit il faut appliquer les éponges de fer, 189
Eſtalon. Du bon Eſtalon, & comment il le

Parfait

faut traiter, 300
Quelles Cavalles lui sont les meilleures & comme on les lui doit donner, 301
Estoile. Dire commun que l'Estoile boit, ou que le Cheval boit dans son blanc, 123
Seule au front bonne marque, 125
Estriller. De la néceſſité qu'il y a de panſer & étriller les Chevaux, 212
Etourneau. Poil d'Etourneau ſur les Chevaux, quel, 117
Etrivieres, quelles doivent être, 144
Etroit. De la nourriture des Chevaux étroits de boyaux, 227. 228

F

Fanon. Poil des jambes des Chevaux, 68
Fatigueur. De la nourriture des Chevaux fatigués, 227
Ferrure. De la Ferrure des Chevaux, 168. 169
Fers. La quatriéme maxime pour bien ferrer les Chevaux, eſt de faire les fers les plus legers que l'on peut ſelon leur taille, 172. 173
Il faut que le fer ne porte point ſur la ſolle, 174
Quelles éponges il leur faut, *là-meſme*.
Si le fer portoit ailleurs que ſur la corne, 175
Comment il faut faire ferrer les Chevaux, 179
Combien il faut de jours au Cheval pour lui faire accoutumer ſes fers, 180
Fers à Pantoufflé, quels, 182
Point voûter les fers, *là-meſme*.
Fics. En quels endroits les Fics viennent aux Chevaux, 97
Comment on peut connoître qu'un Cheval a eu des Fics, *là-meſme*.
Fiente. Il faut prendre garde à la fiente du Cheval pour juger de ſon interieur, 163
Flancs du Cheval où placés, 5
Chevaux alterés de flanc, 81
Si un Cheval n'a pas aſſez de flanc, ou s'il manque de corps, 77
Lavement pour appaiſer un grand battement de flanc, 264
Flandrin. Chevaux Flandrins qu'on débite à Paris pour la ſelle, quels, 76
Forger. Comment il faut faire forger les fers, 179
Forme. Ce que c'eſt qu'une forme au pâturon du Cheval, 58. 59
Et à quelle ſorte de Chevaux arrive, 69
Forbu. De la ferrure des Chevaux qui ont été forbus, 199. 200
Remede pour les Chevaux forbus, oublié en la premiere Partie, *là-meſme*.
Fourchette du Cheval, où placée, 6. 18
Front du Cheval, quel doit être pour être beau, 8
Frotter. Qu'il ne faut point frotter les jambes des Chevaux qui arrivent, quoique ce ſoit l'uſage ordinaire, 154

G

Ganaſſe ou Ganache du Cheval, ce que c'eſt, 3
Os de la Ganaſſe ou Ganache des Chevaux, quel, 9
Garrot, ou Gallet des Chevaux, où commence, 4
Genouil du Cheval, ou placé, 5
Quel doit être le genouil du Cheval, 17
Glandes des Chevaux, de pluſieurs ſortes; 47
Gorge. Mors à gorge de Pigeon, 318
Gourmand. Pilulles gourmandes portatives, bon remede pour faire manger les Chevaux, 148
Gras. Combien il eſt difficile de connoître les pieds gras des Chevaux, 71
Que la bonne eau contribue à tenir un Cheval gras, 211
Graſſet du Cheval, ce que c'eſt, 6
Gris pommelé, poil très-commun, 117
Excellent & pourquoi, 121
Gris argenté, gris vif & beau, 111
Gris ſale, quel, *là-meſme*.

H

Haleine. Des Chevaux qui ſont gros d'haleine, 85
Hanches du Cheval, où commencent, 5
Comment on connoît quand la hanche eſt trop haute, 67
Haras Diſcours du Haras, 287. & *ſuiv.*
Haquenée. Quel eſt le train des Haquenées & combien incommodes, 110
Hongres, Quand les Chevaux Hongres ont pris un vice rarement le perdent-ils, 107
Huiles deſquelles on ſe ſert aux Chevaux, 203
Eaux diſtillées pour guerir les Chevaux, 285

I

Jambes de devant du Cheval de combien de de parties compoſées, 5
La Jambe du Cheval la plus large & la plus platte, la meilleure, 17

Quelles doivent être les Jambes de derriere d'un Cheval, 19
Remarques pour connoître si un Cheval a les Jambes usées, 59. 60
Quel est le vrai mouvement des Jambes au pas, 66
Qu'il ne faut point frotter les Jambes des Chevaux qui arrivent, quoi que ce soit l'usage ordinaire, 154. 155
Charges pour conserver les Jambes des Chevaux, & empêcher qu'elles ne s'usent en voyage, ni à la chasse, 156. 157
Remede qui délasse & désenfle la Jambe, 157 158
Pour désenfler les Jambes d'un Cheval, & le délasser avec de la cendrée, 158. 159
Jardon ou Jardé, défaut plus à craindre que l'Esparvin, 92
Mal hereditaire, 95
Des défauts des Jambes de derriere du jarret en bas, où sont expliqués les maux des jambes des Chevaux de carosse, 95. 96
Maux de Jambes de derriere dangereux, 194 195
Jarret du Cheval, quel, & ce qu'il comprend, 6
La raison pourquoi un Cheval est très efflanqué quand il a des maux de jarrets, 80
Le Jarret est une des principales parties d'un Cheval où il n'y a point de petits défauts, 88
Javar. Quelle sorte de Javar est une des plus fâcheuses maladies que le Cheval puisse avoir, 80
Jointe. Si les Chevaux qui ont la jointe courte & roide sont propres au Manége, 52
Jumens. Plus sujettes que les Chevaux à s'écorcher la queue, 143

L

L*Angue* du Cheval, quelle doit être, 11
Lavement. La maniere de donner un Lavement à un Cheval, 265
Legerement. Ce qu'il faut pour aller legerement 63
Lever du Cheval, quel doit être, 62. 63. 64
Levres du Cheval, quelles doivent être pour contribuer à la bonté de la bouche, 11
Lichenes. Quelle partie du Cheval est ainsi appellée, 68
Lieutenant. Poudre du Lieutenant préservative & curative de plusieurs maladies, 279
Usage de la poudre du Lieutenant, 280
Long. Quels sont les meilleurs Chevaux des longs ou des courts, 65. 66
Long-jointé. Chevaux long-jointés, pourquoi ainsi appellés, 52
Louvet. Quelle sorte de poil, 118

M

M*Aigre*. De la nourriture des Chevaux maigres, fatigués, ou étroits de boyaux, 227. 228
Malandre au Cheval, ce que c'est, 58
Malliers. Quels sont les Malliers des Messageries, 112
Manége. Que le Manége bien reglé ne peut user ni ruiner les Chevaux, 114. 115
Les avantages du Manége, *là mesme*.
Comment les Chevaux de Manége doivent être ferrés, 293
De la nourriture des Chevaux de Manége, 233. 234
Manger. Pour connoître si le Cheval qu'on veut acheter mange bien & s'il a le tiq, 128. 129
Marques. Combien il y a de marques aux Chevaux, & quelles elles sont, 68
Marquer. Quand le Cheval est dit marquer, 31. 32
Pour connoître l'âge d'un Cheval qui ne marque plus, & celui qu'on appelle Begut, comme aussi ceux qui sont contre-marqués, 34. 35. 36
Medecine. Pour donner une medecine à un Cheval, 253. 254
Melancolie. Digestif de la mélancolie ou attrabile, 260. 261
Mercuriel. Miel mercuriel & sa composition, 263
Medicamens qui purgent le flegme & la pituite, 249. 250
Les Medicamens qui purgent la melancolie, 251
Des Medicamens qui purgent les eaux, 252
Pour preparer le corps des Chevaux qu'on veut purger, 258. & *suiv.*
Mironetté, ou Bay à miroir quelle sorte de poil, 116
Maux de tête des Chevaux, ce que c'est, & où situés, 59. 60
Molettes. Celles qu'on appelle nerveuses estropient les Chevaux, 101
Monter. De quelle maniere il faut monter un

Cheval que l'on veut acheter, 109
Mords. Que tous les Chevaux particulierement ceux qui font voyage, ayent des Mords qui les brident bien, & soient assez legers, 133
Mords appellés Olives à couplet, 322
Mouchete. Chevaux Mouchetés quels, 125
Mulet. Quelles sortes de fers il faut aux Mulets, 195
Mulles. Quelles sont les Mulles traversieres des Chevaux, 98

N

NAzeaux du Cheval, quels doivent être, 10
Nerf. Quel doit être le nerf de la Jambe, 56
Noir. Poil noir de deux sortes, noir maure, & noir fort vif, 16
Nourriture. De la nourriture des Chevaux maigres, fatigués ou étroits de boyaux, 227. 228
Des Chevaux de carosse, 236

O

ŒIl. De l'Œil du Cheval & de ses parties, 2. 3. 9
Onguent. Des quatre onguents chauds dont on se sert pour les Chevaux, 281
Oreille. Comment doivent être les oreilles d'un Cheval pour être belles, 7
Osselets. En quel endroit se trouvent aux Chevaux, 57
Outré. Cheval outré incurable, 83

P

PAille. Comment il la faut donner aux Chevaux, 210
Paille de Languedoc très-excellente, 211
Palais. Comment on peut juger de l'âge des Chevaux à voir le Palais, 37
Panser. De la nécessité qu'il y a de panser & étriller les Chevaux, 212. 213
Comment il faut panser les Chevaux, 219
Pâturon du Cheval quel espace, 6
Pantoufle. Comment & quand il faut forger des fers à pantoufles, 181. 182. 188
Pas. Le Cheval allant le pas ne doit porter les javars en dehors à chaque pas, 66
Pas d'Asne. Canon à Pas d'Asne, la liberté gagnée, 333
Peigne ou galle farineuse des Chevaux, 68
De combien de sortes, *là-mesme.*
Ce que sont les peignes aux Chevaux, 69
Peindre. Pour peindre les queues & crins des Chevaux en couleur de feu, qui conserveront leur couleur fort long tems, 285 287
Peintres & Sculpteurs modernes à quoi s'attachent particulierement, 20. 21
S'ils doivent être imités en tout, 21. 22
Pourquoi ils ont mal placé les têtes de la plûpart des Chevaux, 22. 23. 24
Reparties des Peintres aux objections qu'on leur a fait, 25. 26
Pied du Cheval, quel, & ce qu'il comprend, 6
Petit-Pied du Cheval, ce que c'est, 6
Pieds de derriere autrement formés que ceux de devant, 19
Le moyen de connoître les pieds des Chevaux, 70. 71
Quelle doit être la situation du pied du Cheval pour être bonne, 62
De bien parer les pieds, ajuster les fers, & brocher les cloux, 164. 165
Maximes ou regles principales qu'il faut nécessairement sçavoir pour bien ferrer toutes sortes de pieds, 170. 171. 172
Des pieds plats & des pieds combles, 178 179
Pieds de forme extraordinaire, 76. 77
Pies. Des Chevaux pies, & d'où ce nom leur vient, 117
Pignatelle. Escaches à Pignatelle fort connues, 328
Pince du Cheval, ce que c'est, 6
Pince. Devant talon derriere premier principe général pour bien ferrer les Chevaux, 170 171
Pinçon. Invention pour ferrer un Cheval qui est fort sensible aux mouches, 133
Souverain remede pour empêcher de déferrer les Chevaux, *là-mesme.*
Planche. Ce que c'est qu'une Planche, 204
Pourquoi on ne fait point de planche aux Chevaux de carosse comme aux Mulets, *là-mesf.*
Plat. Des pieds plats & des pieds combles, 178. 179
Poitrine ou poitrail du Cheval, 5
Poil. Les noms de divers poils avec les instructions qu'on en peut tirer, 116. 117
Poireaux. En quel endroit les poireaux viennent aux Chevaux, 96. 97

Poires secretes pourquoi ainsi nommées, 346
Poitrail du Cheval de quelle consequence, 144
Quelles doivent être les boucles qui le tiennent *là mesme.*
Porte-mords. Quel doit être, & qu'il ne faut pas qu'ils soient usés ou brulés, *là-mesme.*
Poulains. De la maniere d'élever de beaux Poulains, 287
En quel tems les Poulains doivent être sévrés & ôtés d'avec leurs meres, & comme on les doit gouverner, 307. 308
Pousse. Défaut combien considerable au Cheval, 81
Quand il est facile de le connoître, *là-mesme.*
En quoi consiste toute cette connoissance, 82
Quelle différence il y a entre la pousse & la courbature, 84
Promptement. Ce qu'il faut au Cheval pour marcher promptement, 63. 64
Purgation. De la purgation des Chevaux, 242. 243
Les remedes qui ont la faculté de purger, 246
Des remedes qui purgent la bile ou la colere, 247. 248

Q

QUar iers du Cheval, quels, 6
Queue des Chevaux, quelle doit être, 16
Queue ferme, presque toujours signe de force au Cheval, 87
Pour guerir le mal qui vient sous la queue du Cheval, 143

R

RAmingue. Quels sont les Chevaux que l'on appelle Ramingues, 107
Rampin. Ce que fait le Cheval Rampin & comment il se fait connoître, 101
Des Chevaux Rampins, 198
Rat. Queues de Rat ou arrêtes viennent au long du nerf de la jambe du Cheval, 95. 96
Redoublement du flanc au Cheval se peut connoître à un Cheval, 82. 83
Reins du Cheval, où commencent, 5
Ce que c'est qu'avoir des Reins en un Cheval, 53
Rétablir. Méthode pour rétablir les Chevaux défaits & maigres après un long voyage, 231. 232
Rouhan Poil Rouhan de plusieurs façons, 117
Rouhan vineux qui a la couleur approchante de celle du vin, *là mesme.*
Rubican. Quelle sorte de poil, 118

S

le SAbot du Cheval doit avoir la corne luisante, 18
Quelle doit être la forme du Sabot. 70
Saignée. De la saignée des Chevaux & de son utilité, 267. 268
En quel tems il faut saigner un Cheval, 270. 271
Des endroits où l'on saigne le Cheval, 272. 273
Des précautions qu'on doit observer pour la Saignée, 275. 276
Pour juger de la quantité & de la qualité du sang, 276. 277
Sain. La vrai méthode pour entretenir les Chevaux sains & gaillards, 132
Salieres extrêmement creuses, quelle marque à un Cheval, 36
Sangles doivent être larges & fortes, 144
Santé. Méthode pour maintenir les Chevaux en santé, 278
Science. Comment les Sciences s'acquierent, 13
Sculpteurs Coutumes des Sculpteurs & bons Peintres, 20. 21
Seller. Ce qu'il faut observer pour bien seller un Cheval avant d'aller à l'armée ou en voyage, 134
Comment une selle doit être pour être bien faite, 135
Et pour être commode au Cavalier, 137
Elle doit être longue sur bande, 138
Comment il faut faire en sorte qu'une Selle soit près du Cheval, 139
Selle à la Royale, quelle, 141
Des appartenances de la Selle, comme poitrail, croupiere, sangles, surfaits & étrivieres, 142
Serré. Quel défaut à un Cheval d'être serré de flanc, 77
Siller. Lorsqu'un Cheval sille, quelle marque c'est, 37
Ce que c'est que siller, *là-mesme.*
Surement. Ce qu'il faut que fasse le Cheval pour marcher surement, 65
Situation d'un Cheval étant arrêté, quelle doit être, 61
Quelle doit être la situation bonne & quelle est la pire de toutes les situations, 102
Comme il faut connoître si un Cheval est

bien situé, ou bien planté, & s'il marche bien, 60. 61
Solandre. Quelle maladie aux Chevaux, 93
Solle. Du Cheval, ce que c'est, 6
Quelle doit être, 19
Souffleur. Comme l'on peut connoître si un Cheval est souffleur ou chifleur, 84. 85
Souris. Poil de Souris, ce que c'est, 118
Soutien. Quand c'est que le soutien du Cheval est bon, 62. 63
Sur-os. Ce que c'est que le Sur-os des Chevaux, 57

T

T*alon* du Cheval, ce que c'est, 6
De n'ouvrir jamais les talons, seconde maxime pour bien ferrer, 171
Talon. Derniere maxime pour bien ferrer les Chevaux, comment doit être entendue, 172
Aux Chevaux qui ont le Talon bas, en leur parant le pied, il faut seulement couper la pince, 179
S'ils ont les talons bas sans les avoir ferrés, 177. 178
L'un des quartiers du Talon ne doit pas être plus élevé que l'autre, 178
Tambour. Tambours à col d'Oye, 336
Tambour à pignatelle, 337. 338
Tête des Chevaux, quelle doit être pour la dire belle, 10
Têtiere. De quel cuir doit être, 134
Combien néceſſaire, *là-meſme*.
Tic. Ce que c'est, & comment on peut connoître si le Cheval est Ticqueur, 129. 130
Diverses manieres de Ticqueurs, *là-meſme*.
Comment ce mal se communique, *là meſme*.
Tigres. Poils Tigres ou Tisonnés, 118
Traquenart. Ce que c'est que le Traquenart, 113
Travat. Et Traſtravat, ce que c'est, 125
Trebuchet. A deux usages, 336

V

V*entre* du Cheval, quelle partie, 5
Si l'on peut dire qu'un Cheval n'a point de ventre, 82
Vesigon. Ce que c'est, & de quoi composé, 88. 89
Vigueur. La difference qu'il y a entre la vigueur d'un Cheval & l'ardeur, 79. 105
Uni. Cheval uni, si le train de devant & celui de derriere ne sont qu'un en marchant, 64
Volonté. Chevaux ne doivent point avoir d'autre volonté que celle de celui qui les monte, 108
Voyage. Comme il faut menager les Chevaux dans les commencemens des voyages, 145 146
Pour conserver les Chevaux en voyage, 160 161
Ce qu'il faut observer quand on est arrivé de voyage, 166. 167
Diverses manieres pour délasser un Cheval qui vient de voyage, 167. 168

Y

Y*eux*. De la connoissance des Yeux des Chevaux, 41. 42. & *ſui antes*.
Vitres des yeux des Chevaux diverses, 43 44. 45
Pour connoître les bons ou mauvais yeux, *là-meſme*.

Z

Z*ain*. Ce que c'est qu'un Cheval Zain, 119
D'où ainsi appellé, 126
Proverbe Espagnol d'un Cheval Zain, 119

Fin de la Table du second Volume.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il auroit entrepris de continuer l'Impression d'une collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déja publié huit Volumes *in-folio* : Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'Exposant dans des dépenses considerables, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'aider à supporter les frais d'une si grande entreprise, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege, tant pour l'impression dudit Livre, que pour l'impression ou la réimpression de plusieurs autres, dont les Privileges sont expirés ou prêts à expirer ; offrant pour cet effet de les imprimer, ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & encourager par son exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, sous le titre de *Recueil des Historiens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer le Livre intitulé : *Le Parfait Maréchal par Soleysel*, en tel Volume, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter lesdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscripts & Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire

jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme, Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Nº. 212. fol. 170. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 21 Août 1753.

Signé, DIDOT, Syndic.

J'ai fait part à Messieurs Didot & Compagnie du Privilege par moi obtenu le 29 Juin 1753. pour l'Impression du *Parfait Maréchal de Soleysel*. A Paris ce onze Septembre mil sept cent cinquante-quatre.

H. L. GUERIN.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 322. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10 Juillet 1745. A Paris le 13 Septembre 1754.

Signé, DIDOT, Syndic.